LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE[1]

En m'offrant sa large tribune pour parler au nouveau monde des choses de l'ancien, la *North American Review* me convie à une tâche toute nouvelle pour moi et dont j'aperçois bien la difficulté particulière. Je dois à son immense public autre chose et quelque chose de plus qu'un récit, autre chose et quelque chose de plus qu'un plaidoyer. Intimement mêlé, depuis vingt ans, à toutes les épreuves, à tous les succès, à tous les périls de notre République, acteur et témoin de tout le drame, je suis tenu d'en dégager, autant qu'on le peut à cette heure, la philosophie.

Je ne suis pas seulement un soldat qu'on interroge sur ses campagnes, j'ai le droit et la volonté de parler en historien.

Le caprice de mes concitoyens m'a écarté, pour un temps, de la politique active. J'ai, pour la première fois depuis tant d'années, le loisir de philosopher; j'en userai librement. Je puis considérer de plus haut le champ de bataille : la fumée du combat n'obscurcit plus mes yeux. Le regret du pouvoir ne m'a d'ailleurs, en aucun temps, troublé la vue. J'ose me

1. Ce travail écrit en 1890 et resté inachevé était destiné à la *North American Review*.

rendre ce témoignage que je ne suis pas de ceux que l'épreuve a aigris. Certes, je ne trouve point juste celle qui m'est imposée, mais je la subis sans colère, sans murmure, comme la tempête brutale ou le flot déchaîné. Si je n'ai pas toute l'impartialité, j'en sens en moi le commencement, le principe les salutaires apaisements.

I

Bien qu'il existe dans les deux mondes plus d'une variété de Républiques, elles sont toutes, en quelque mesure. solidaires les unes des autres. Au temps où M. Thiers commençait à fonder la nôtre. sous les yeux et malgré les révoltes d'une majorité royaliste, la monarchie espagnole fit place à la République. « Voilà, me dit, à cette nouvelle, le clairvoyant homme d'État, une petite sœur dont nous nous serions bien passés! » On sait, en effet, que, malgré le courage et l'éloquence du noble Castelar, la petite sœur devait mal tourner. J'imagine que notre grande sœur d'au delà de l'Atlantique a dû éprouver, plus d'une fois, depuis le 4 septembre 1870, de semblables appréhensions à notre égard. On ne peut dire que l'opinion américaine ait vu tomber l'Empire avec déplaisir, ni qu'elle se soit beaucoup attendrie sur nos malheurs. Le gouvernement de Napoléon III avait tout fait pour se rendre odieux aux États-Unis du Nord : sa politique chimérique et titubante excellait à mécontenter les grands, aussi bien qu'à alarmer les petits. L'étranger n'était pas tenu de savoir, comme nous le savions nous-mêmes, à quel point la nation, dans son ensemble et dans ses profondeurs, était peu responsable des folies de son Élu. On la rendait, et c'était justice, responsable de l'avoir aveuglément suivi. Après le plébiscite de 1870, au lendemain de la Commune, il était naturel que cette troisième République, si fragile, si contestée, si superficielle, apparût aux libéraux des deux mondes comme un audacieux paradoxe.

C'est d'ailleurs un fait d'expérience que, dans la grande famille des peuples libres, les aînés ne sont point indulgents

aux cadets. La sympathie que le peuple anglais ne saurait refuser aux efforts qui se font chez nous pour acclimater la République parlementaire ne va pas sans une défiance grondeuse, plus attentive à marquer les écarts que les bons points. L'Amérique est plus loin et sans sujet de rivalité. Nous ne sommes exposés à la heurter ni dans la Méditerranée, ni dans la mer des Indes, mais elle est si grande, si affairée, et ses affaires ressemblent si peu aux nôtres, qu'elle n'a pas toujours le temps de nous comprendre.

Ce n'est pas seulement l'Océan qui est entre nous. La science a dompté l'abîme et réduit l'Atlantique à l'état de bras de mer. Elle n'a pu rapprocher l'une de l'autre deux sociétés fondées sans doute sur un même principe, la démocratie, mais qui n'ont ni la même histoire, ni le même génie, ni les mêmes milieux, ni les mêmes obstacles à vaincre, ni les mêmes problèmes à résoudre.

D'un côté, une démocratie en pleine possession de ses destinées, qui n'a rien à craindre des retours du passé et se meut dans des formes politiques définitives, de l'autre, une République perpétuellement assiégée et, après vingt ans de durée, luttant encore pour l'existence : là-bas, un grand peuple satisfait et triomphant, libre depuis plus d'un siècle, où la vie publique a pénétré les couches les plus profondes, où la liberté politique fait partie de l'air respirable ; ici, une nation inquiète et divisée qui remonte péniblement les pentes de son antique grandeur, traînant après elle des habitudes, des querelles et des ténèbres séculaires, et qui s'est montrée trop souvent, depuis qu'elle est maîtresse d'elle-même, plus pressée d'abdiquer sa liberté que de s'en servir. Comment comparer une race d'avant-garde, souveraine de New York à San Francisco, sans rivaux, sans voisins et l'on peut dire sans limites, se déployant à l'aise dans l'espace infini, aspirant périodiquement par l'émigration les forces vives de la vieille Europe, une race qui ne connaît ni le doute, ni l'obstacle, avec un pays d'antique formation, prisonnier de sa situation européenne, de son passé de gloire, de ses malheurs récents, de ses voisins qui la menacent et de ses discordes qui l'affaiblissent, de sa prospérité même qui l'attarde et l'alourdit? La démocratie américaine se développe comme le cours des

grands fleuves qui portent ses richesses, dans la simplicité, dans la clarté, dans la plénitude.

L'évolution démocratique en France procède par soubresauts ; elle déroute le philosophe par ses oscillations, ses contradictions, une absence d'esprit de suite et de logique au moins apparente, une part d'imprévu qui dépasse la moyenne des surprises de l'histoire.

La République française sort à peine d'une de ces crises de déraison dont l'observateur étranger, obligé de s'en tenir le plus souvent à la superficie des choses, ne s'explique pas mieux l'explosion violente que le paisible dénouement. Pour les amis de la France au dehors — et nous en avons de sincères dans tous les pays libres — le mouvement boulangiste, dont la grandeur et la décadence ont rempli l'histoire des trois dernières années et marqué d'une si étrange façon l'anniversaire de notre affranchissement, a été, tant qu'il a duré, le plus obscur des cauchemars ; il demeure, après sa liquidation définitive, la plus inquiétante des énigmes.

Il ne suffit pas de dire : le boulangisme a vécu et il est mort, et de répéter orgueilleusement avec le psalmiste :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

C'est du mysticisme, cela, et non de la politique. On veut savoir comment le mal est né et s'il a définitivement disparu. C'est d'ailleurs après la tempête qu'il convient de vérifier la solidité du bâtiment, de noter les résistances et les côtés faibles, et de faire passer la coque au radoub, si cela est reconnu nécessaire.

II

Ceux qui voudront écrire l'histoire du boulangisme la trouveront toute faite. Sur les ressorts cachés, sur le but véritable, sur les complices de cette entreprise, il ne reste plus rien à apprendre, après les révélations aussi curieuses que décisives qui remplissent les journaux français depuis quelques semaines, et dont les journaux américains ont recueilli l'écho.

Les annales de la conspiration sont écrites par les conspirateurs eux-mêmes. Ces éclats de franchise ne se voient guère qu'en France. Le Français ne sait pas conspirer : soit loyauté de race, soit légèreté d'esprit, tout secret lui brûle les lèvres. L'auteur des *Coulisses du boulangisme* paraît avoir agi spontanément, il ne semble pas qu'il ait été provoqué ni soudoyé pour cette besogne. Cet acte de haute traîtrise n'a soulevé d'ailleurs dans le camp des boulangistes qu'une indignation médiocre et des contradictions de détail dépourvues de toute importance. Le sauve-qui-peut qui suit les grandes déroutes morales, la vanité, le besoin de paraître, de marquer son rôle, de parer des couleurs d'un machiavélisme raffiné les pires sottises et les plus lourdes imprudences ont délié toutes les langues. De proche en proche ont jailli les aveux et les confessions. Les témoignages se succèdent, s'accumulent et, chose extraordinaire, ne se contredisent pas. C'est à qui parlera, soulagera son âme. Le dernier témoin entendu est le chef de la maison de Bourbon, qui, partant pour la libre Amérique, a éprouvé le besoin de faire savoir au monde le triste rôle qu'il a joué dans cette aventure. Rien n'est plus contesté d'ailleurs des méfaits jusqu'alors le plus effrontément niés. L'étranger, qui avait accueilli avec quelque scepticisme les réquisitoires du procureur général devant la Haute Cour, les trouvera confirmés, précisés, dépassés dans la confession des principaux coupables. Il n'est plus possible désormais de parler de procès de tendance et de vengeance judiciaire. L'officier général qui a quitté son poste en cachette pour aller en territoire étranger se concerter avec les prétendants appartiendrait, en tous pays soumis au règne des lois, à la justice des conseils de guerre. Il est également prouvé et avoué qu'une association électorale, un *council*, comme on dit chez vous, s'était formée entre cet homme et les chefs de la droite monarchique : les royalistes fournissaient leurs millions[1], le général apportait la popularité, moyennant quoi ce favori de la démagogie parisienne se faisait fort d'envoyer siéger au Palais-Bourbon trois cents députés agréés par le comte

1. On en sait le chiffre exact par la grande dame qui en fit l'avance au nom de son parti : trois millions (cent vingt mille livres sterling).

de Paris pour le plus grand bien de la République. On peut à présent juger l'homme et l'intrigue. L'intrigue, en dépit des grands noms qu'on y rencontre, demeure louche et basse, cynique d'un bout à l'autre; la partie se joue avec des cartes biseautées entre croupiers bien décidés à se tromper les uns les autres. Quant à l'homme, l'histoire, qui le jugera loin de nos justes colères, s'étonnera de le trouver si frivole et si borné. Tel qu'il apparaît aujourd'hui, déshabillé par ses confidents, mis à nu par ses propres aveux, il ne laisse même pas l'impression d'un flegmatique aux longs desseins, d'un conspirateur de race, sachant ce qu'il veut et où il va. Ni idée ni plan, mais une phraséologie à double sens, combinée pour satisfaire à la fois la naïveté des démagogues et la ruse hypocrite des meneurs royalistes. Une duplicité sereine, l'entente et, l'on est tenté de dire, le génie de la réclame appliquée à la politique, voilà, chez lui, tout l'homme d'État. Son œuvre militaire sera jugée tout aussi vaine. De son long ministère il n'est resté ni une idée originale, ni une réforme sérieuse, ni le souvenir d'un grand labeur ou d'une puissante volonté. La misère intellectuelle va chez lui de pair avec la misère morale. Évidemment dépourvu de génie, la fuite a prouvé qu'il n'avait pas même l'audace de son rôle. C'est un joueur heureux qui suivait sa veine, plutôt qu'un calculateur conduisant sa fortune.

Il semble que lui-même ne s'en fait pas accroire. Le fatalisme dans lequel il s'enveloppe est en somme assez modeste : il se compare, dans un de ses derniers entretiens, à l'épave que le flux apporte et que le reflux emporte. Sa philosophie ne va pas plus loin.

La nôtre doit être plus exigeante. La médiocrité du héros met en plus haut relief l'inexplicable de sa destinée. A quelles analogies historiques faut-il rattacher cette apothéose soudaine autant que prodigieuse d'un soldat inconnu la veille, n'ayant pour lui ni l'éclat d'un grand nom, ni l'ombre de la gloire, ni les batailles gagnées, ni les services rendus? Au césarisme? Le césarisme est un des accidents les plus connus de l'histoire ancienne et moderne, mais le césarisme suppose un César; il procède par la victoire et se fonde par le génie, il peut se transmettre par héritage.

L'*Imperator*, que la Rome républicaine hissait au Capitole, contenait, en germe, tous les Césars de la décadence. De nos jours, le grand homme dont le culte a rempli et faussé un siècle presque entier de notre évolution eut à poser, l'une après l'autre, de Toulon à Marengo, les assises de sa fortune. Napoléon III n'avait pas de popularité propre, mais il incarnait une race légendaire.

Le phénomène que nous avons appelé le Boulangisme me semble, au contraire, un fait de génération spontanée : il éclate comme un coup de foudre, en plein Paris, un jour de fête militaire; c'est une inspiration du peuple assemblé; les savants d'aujourd'hui diraient : une autosuggestion de la multitude. Ce peuple est celui de Paris, le plus inflammable, quoique le plus sceptique, le plus gouailleur et, pardonnez-moi cette expression vulgaire qui rend ma pensée mieux que toute autre, le plus « gobeur » de tous les peuples. Il n'est pas si différent des foules crédules qui ont imposé, en plein XIX[e] siècle, les supercheries de Lourdes comme miracles authentiques aux évêques mêmes qui n'en voulaient pas. Il les raille, mais il leur ressemble. Il ne fait pas des miracles, mais il crée des héros. Dans l'un comme dans l'autre cas, la vérité et la vraisemblance importent peu à ces imaginations populaires, courtes et puissantes, naïvement visionnaires, qui ont besoin, à certaines heures de trouble ou d'attente, d'incarner dans une forme vivante leurs passions et leur chimère. C'est ainsi que, dans le monde musulman, surgit de temps en temps, sans raison apparente, un médiateur, un messie, un Mahdi! Il y a du mahdisme bien plus que du césarisme au début de cette aventure.

L'intrigue politique n'est venue qu'après. Les partis ont exploité un certain état d'esprit de la multitude, ils se sont appliqués à détourner à leur profit une popularité inattendue, ils ont groupé sous une formule nouvelle leurs haines et leurs espérances, ils ont enfin trouvé dans le héros des foules un compagnon prêt à tout faire. La revision, la République nationale, le plébiscite, c'est la part des habiles, les uns trompant, les autres trompés. La part du peuple, c'est le cheval noir, l'aigrette du commandement, la légende militaire, le soldat rêvé, attendu depuis vingt ans, le Mahdi. On s'ex-

pose à ne rien entendre aux péripéties de notre politique intérieure sous la troisième République, si l'on fait abstraction un seul instant de la *deminutio capitis* européenne que les événements de 1870 nous ont infligée.

La France est une nation sage, mais ce n'est pas un peuple résigné. Il semble que de son âme elle ait fait deux parts : c'est son gouvernement qu'elle charge d'être sage, et cette sagesse se traduit par une conduite toujours la même, et l'on peut ajouter la seule possible, puisque c'est celle qu'ont suivie, l'un après l'autre, tous les gouvernements et tous les ministères. y compris ceux où siégeait le général Boulanger.

C'est un parti pris de discrétion et de fermeté, de labeur silencieux et de longue patience. Mais, à côté de cette politique positive et nécessaire que le suffrage universel a vingt fois ratifiée, il subsiste dans les profondeurs de l'âme française des instincts puissants, des regrets et des souvenirs, d'impérissables espérances. A côté du patriotisme rationnel et qui sait attendre, il faut compter avec le patriotisme impatient, celui de la jeunesse et celui des foules, avec le patriotisme irresponsable qui, souvent, fait payer injustement aux sages la prudence dont ils ont la charge. De tous les traits du caractère français, celui-ci est assurément le moins compris en dehors de nos frontières, des écrivains ou des hommes d'État qui veulent du bien à notre pays. La presse anglaise, même amie, n'en veut pas prendre son parti. A mots couverts, elle nous répète ce que M. de Bismarck disait brutalement à Jules Favre, lorsque celui-ci se retranchait derrière l'honneur : « Votre honneur français est-il donc si différent de l'honneur de tout le monde? il ne peut s'incliner devant les faits accomplis! » J'ignore ce qu'on en pense au delà de l'Atlantique. Vous devez trouver, à part vous, que l'Europe est petite et qu'elle s'agite pour de petites choses, et qu'il est absurde de répandre à torrents l'argent et le sang des peuples pour ce que le grand chancelier appelait « la possession de quelques villages ». Ce langage est raisonnable, sans doute, mais c'est au vainqueur qu'il faut le faire entendre. La dignité, la vie morale, l'avenir des vaincus est dans la conscience obstinée de la défaite.

La passion populaire ne fait rien à demi : une fois déchaînée,

le courant fut irrésistible. Peu d'hommes se soucièrent de le remonter; les radicaux d'abord, les monarchistes ensuite, trouvèrent plus expédient de prendre le fil de l'eau. L'Église elle-même eut un instant la vision d'un nouveau Cyrus.

Les hommes politiques qui touchèrent à l'idole furent honnis, outragés, brisés. Les masses seules sont capables de cette foi robuste. Le peuple le plus facile à tromper est aussi celui qui s'attache le plus violemment à ses erreurs. *Perseverare diabolicum.* D'autres chefs de parti ont eu leurs fidèles, celui-ci eut des fanatiques. De là les aveuglements inouïs, les obstinations farouches, les compromissions invraisemblables qui portèrent le boulangisme à son point culminant dans l'élection parisienne du 27 janvier 1889. Il semblait que le peuple de Paris se fût bouché les oreilles et les yeux. Il ne voulut pas voir l'immense fourberie qui se greffait sur ses illusions. A son exemple, et sur divers points de la France, une portion considérable de populations ouvrières agglomérées, de même celles-là où le socialisme et le quatrième État recrutent leurs adhérents, furent gagnées par la contagion. Elles devinrent dans certaines grandes villes, telles que Nancy et Bordeaux, et dans d'autres collèges moins illustres, l'appoint, inconscient peut-être, mais d'autant plus redoutable, de la coalition monarchique et rétrograde qui se déguise en France sous le nom de parti conservateur. Mais cette épidémie mentale, éclose et surchauffée dans l'atmosphère anarchique de la capitale, ne devait faire dans les départements qu'une apparition passagère. Le Midi tout entier lui fut toujours réfractaire. Le boulangisme éprouva dans le Sud-Est des échecs éclatants. Les départements de la région du Nord, où il avait livré ses premières batailles, furent les premiers à se détacher. Enfin, quand la faction, pour répondre à l'arrêt de la Haute-Cour, voulut aborder directement les populations rurales dans les élections des conseils généraux et organiser, au profit de son chef, un plébiscite par chef-lieu de canton, elle échoua dans le ridicule. Un moment ébranlé par les agitations parisiennes, le bon sens provincial prenait sa revanche. Paris seul eût tout perdu : la France rurale devait tout sauver.

III

Les adversaires de notre République — et ils sont nombreux, puissants, actifs, chez nous et au dehors — affectent de la représenter comme un abri provisoire, un expédient et un accident, un régime sans racines et sans avenir. Voilà pourtant vingt ans que la France se passe de roi, quinze ans qu'elle vit sous une Constitution républicaine régulière, et depuis plus de dix ans la République est gouvernée par des républicains. Les dix années de république effective — *grande mortalis ævi spatium* — ont eu, comme tous les gouvernements humains, leurs grandeurs et leurs revers, leurs succès et leurs fautes, leurs crises, leurs difficultés, leurs mécomptes. De ces responsabilités accumulées, les partis ont fait contre la République parlementaire une formidable catapulte. La place a repoussé cet assaut furieux; le syndicat des mécontentements a été mis en déroute; le pouvoir est resté dans les mains de la fraction la plus sage et la plus nombreuse du parti républicain. Il semble qu'après une épreuve si décisive, la question de savoir si la République est fondée en France n'appartient plus à la théorie. L'expérience l'a définitivement tranchée. Tel n'est pourtant pas l'avis d'un écrivain d'origine américaine qui s'est donné pour tâche de décrier, aux yeux de ses compatriotes, notre labeur de vingt années. M. Henri-William Hurlbert vient de publier un gros livre : *France et République*, qui tend à prouver qu'il existe entre la république et la France un antagonisme irréductible. M. H.-W. Hurlbert appuie cette conclusion inattendue sur les choses qu'il a vues en France dans le cours de l'année 1889. Il se pose en observateur désintéressé comme une sorte d'Arthur Young politique, écrivant avec sérénité l'histoire naturelle de la société. Je ne sais de quel crédit M. H.-W. Hurlbert jouit dans son pays et ce que l'on y peut penser du titre de « démocrate américain » qu'il met sur la couverture de la traduction allégée, portative, qu'on a faite pour la France de son lourd pamphlet. Je signale seulement aux gens de bonne foi des deux côtés de l'Atlan-

tique sa méthode, qui est des plus simples. Elle consiste à s'aboucher, dans les divers départements de France dont il prétend tracer le tableau, avec un certain nombre d'ennemis ardents des institutions républicaines, des journalistes, des chefs d'industries, d'anciens fonctionnaires, de grands propriétaires, des prêtres appartenant aux opinions monarchiques et cléricales. Il recueille sous leur dictée, sans critique, sans enquête contradictoire, toute la fleur des propos haineux, des niaises impostures, des commérages calomnieux, dont se délectent les coteries réactionnaires des petites villes. On sait que, dans cet ordre de représailles rageuses et impuissantes, les plus honnêtes gens du monde se croient tout permis. Nous avons sous la troisième République nos émigrés à l'intérieur. Ils pullulent paisiblement dans les châteaux et dans les sacristies. Mais quel homme sérieux aurait eu la fantaisie d'écrire l'histoire de la Révolution française d'après les propos de table de l'armée de Condé? Ainsi armé et documenté, le démocrate américain (qui n'est d'ailleurs dans le fond, aux États-Unis comme en France, qu'un royaliste sophistiquant), déclare gravement que la République est perdue, qu'elle n'a jamais été plus près de sa ruine que depuis sa dernière victoire électorale, et que Philippe VII seul est appelé à bref délai à restaurer l'ordre en France par la constitution « d'un exécutif indépendant », et la paix de l'Europe par le désarmement. Ces prophéties peuvent sembler piquantes sous la plume d'un citoyen des États-Unis. Mais on n'attend pas que je les discute. Nos royalistes français sont fatigués eux-mêmes de ce messianisme radoteur. Voilà vingt ans qu'ils vivent sur les prophéties, et chaque étape les éloigne un peu plus de la terre promise. Il leur a été pourtant loisible durant ces vingt ans de tout tenter contre la République. Si la République résiste aux coups de ses ennemis et surtout aux fautes de ses amis, c'est qu'elle est au milieu de l'Europe monarchique autre chose qu'un jeu de la force et du hasard.

On a tout tenté pour s'en défaire, la persécution et la fraude, la lutte à ciel ouvert et les sapes souterraines : on a tourné contre elle tout le pouvoir des lois et tous les excès de la liberté. On ne s'est arrêté que devant le coup d'État, parce que le coup d'État était impossible. A peine née, elle eut à porter

les responsabilités d'une guerre désastreuse, d'une paix plus cruelle encore : la deuxième République était morte des suites de l'insurrection de juin, la troisième République survécut à la plus criminelle, à la plus farouche, à la plus inutile des guerres civiles que l'histoire des folies humaines ait jamais enregistrées. — En même temps commençait à Versailles, sur le terrain légal et parlementaire, le plus inégal de tous les combats. D'un côté, le parti républicain sortant de la tempête accablé et meurtri, décimé, désavoué, semblait-il, par le pays, aux élections générales de février 1871, pour avoir représenté devant le monde l'entêtement patriotique et la guerre à outrance, n'ayant pour lui ni le nombre ni l'autorité, traité par le parti triomphant en accusé plutôt qu'en égal ; de l'autre, une Assemblée souveraine et qui voulait l'être, une majorité écrasante, sûre d'elle-même, dégagée des responsabilités que le parti républicain avait courageusement assumées, et n'ayant gardé de la guerre que la fierté du sang versé pour le drapeau, groupant et associant pour une tâche commune et dans une même et hautaine espérance de restauration monarchique toutes les capacités politiques, tous les talents oratoires, toutes les grandes influences sociales que l'Empire avait écartées, redoutées ou inquiétées, et la première de toutes, celle de l'Église, la grande puissance morale toujours debout, que les calamités publiques n'amoindrissent pas, qui en sort souvent fortifiée et rajeunie, et qui reprenait du coup dans les affaires publiques un rôle et une importance perdus depuis Charles X. Cette lutte épique a duré cinq années au bout desquelles la coalition monarchique, acculée par la force des choses, obligée de choisir entre deux alternatives : se séparer pour laisser la place à une nouvelle constituante ou faire elle-même une constitution, se retira en léguant à la France la République parlementaire.

Tel fut le premier cycle de notre République.

C'est par là qu'elle ne ressemble à aucune de ses devancières.

L'histoire des deux premières républiques françaises était toujours celle d'une insurrection qui triomphe, se régularise, devient la loi d'un régime que le pays acclame à la première heure, qu'il regarde faire à la seconde, et qu'il se laisse enle-

ver à la troisième. Ici, pour la première fois, les conditions de l'épreuve étaient renversées : c'est la monarchie qui réellement tenait le pouvoir; elle le tenait d'un vote national qui, pour n'avoir été, si l'on veut, qu'un vote de surprise et un malentendu, n'en était pas moins, dans l'anéantissement de toutes choses, l'investiture de la toute-puissance. La majorité royaliste le fit d'ailleurs bien voir quand, après deux ans d'incompatibilité d'humeur et de mauvais ménage, elle renversa, le 24 mai 1873, le chef que les événements lui avaient imposé et qui prétendait la convertir, comme il s'était converti lui-même, à la force des choses républicaine. De ce jour, elle pouvait tout et la République ne pouvait rien.

Rien ne pouvait empêcher les monarchistes de réussir, si la monarchie avait été possible. Il y avait un roi, un seul, et même, ce qui ne s'est plus vu après lui, une figure royale, grandie dans l'exil, imposante par la dignité, l'unité, la hauteur quasi mystique de l'attitude. Il y avait une armée à laquelle il était permis d'attribuer toutes les vertus, sauf la vertu républicaine, soumise d'ailleurs à son chef suprême, dont les coalisés avaient fait le chef provisoire de l'État, et qui se considérait lui-même comme le lieutenant-général d'une restauration inévitable. Il y avait enfin un pays lassé, tout saignant encore d'une guerre désastreuse et qui, provisoirement et à cette heure sombre, eût tout laissé faire. La République fut, au mois d'octobre 1873, en danger de mort. Par quelle faveur du sort elle en réchappa, et comment la monarchie irréconciliable barra le chemin à toute monarchie, ce n'est pas ici le lieu de le raconter. Les partisans de la monarchie du droit divin et les royalistes constitutionnels se sont, depuis, fort querellés sur ce sujet. Ils en sont à regretter, de part et d'autre, qu'une si grosse partie se fût jouée sur la couleur d'un drapeau. C'est trop rapetisser la logique souveraine qui mène les choses de ce monde. La question du drapeau n'était que la figure visible des incompatibilités de principe qui séparaient la monarchie pure de la royauté transactionnelle. Il y avait d'ailleurs, par surcroît, à l'état de petite coterie dans l'Assemblée, mais de légion dans le pays, les fidèles plus ou moins conscients d'une troisième monarchie, ceux dont le maré-

chal de Mac-Mahon exprimait naïvement l'état d'esprit rudimentaire quand il disait qu'à la vue du drapeau blanc « les chassepots partiraient d'eux-mêmes ». Ainsi se vérifiait l'argument cher à M. Thiers : « Vous êtes trois, mais il n'y a qu'un trône. »

C'est de cette restauration avortée que date chez nous la fondation de la République définitive. Les grandes nations sont comme la nature, elles ont horreur du vide. La coalition des monarchies déchues, impuissantes à rien fonder, condamnait le pays à un éternel provisoire; c'est l'instinct conservateur et non la passion révolutionnaire qui a rendu la France républicaine.

On l'a vu clairement dans la crise du 16 mai; cette date, que vous retrouverez souvent dans nos discours, marque pour nous la période orageuse qui suivit la révocation du ministère républicain de M. Jules Simon par le Maréchal-Président, et la dissolution de la Chambre des députés. Le 16 mai 1877, un coup d'autorité ramenait aux affaires, par une voie violente quoique légale, les partis monarchiques étroitement unis, jouant leur va-tout sur le terrain électoral et décidés, comme on disait alors, « à faire marcher la France ». Ce retour offensif survenait ou trop tôt ou trop tard. Les ressouvenirs de l'Assemblée de Versailles, ses tendances rétrogrades, ses entreprises peu déguisées contre le vieil esprit de 1789 si vivant dans les masses profondes, ce mélange d'idées d'ancien régime et de pratiques impériales qui s'était appelé le gouvernement de combat et qui n'avait été que le gouvernement de l'impasse, tout ce cauchemar de réaction et d'impuissance était de trop fraîche date pour que le suffrage universel, même violenté, même bâillonné comme aux plus beaux jours du second Empire, se laissât prendre aux habiletés du duc de Broglie, aux rodomontades gasconnes de M. de Fourtou.

L'entreprise du 16 mai fut vraiment un coup de fortune pour la République. Elle y reçut le baptême du feu. Son armure sortit plus forte et mieux trempée de la fournaise. Elle cessa d'être un gouvernement de pis-aller, une solution négative et subie faute de mieux; elle s'identifia avec la volonté nationale, elle pénétra profondément les populations agricoles, qui constituent en France la majorité du corps électoral, et

qui, rassurées par la glorieuse sagesse de M. Thiers, attirées par l'astre grandissant et rayonnant de Gambetta, devinrent pour de longues années son plus solide appui.

Ces assises puissantes seraient-elles ébranlées? Dix années de vraie République (1879-1889) auraient-elles, comme on le dit dans les salons orléanistes dont le *Démocrate américain* collige les méchants propos, usé la patience de la France? On a défini le boulangisme « le syndicat du mécontentement ». La formule était exacte, en ce sens que le drapeau du général avait rallié, sans distinction d'origine, tous les mécontents. Le danger était grand, parce que les royalistes, éperdument lancés dans cette intrigue, formaient le gros de cette armée de mécontents et en tenaient le chef par des pactes secrets. Mais l'hypocrisie républicaine qui planait sur toute l'entreprise témoignait, chez ces perfides partenaires, d'un découragement égal à leur déloyauté. Nous savons par la déclaration même du prétendant, suprême directeur de ce triste complot, qu'il ne gardait lui-même aucune illusion. « Je n'ai pu faire mieux contre la République », écrit-il en substance à ses amis déçus et rechignants, pour excuser une politique que le succès seul pouvait rendre supportable. L'aveu mérite d'être retenu. Il est plaisant de constater que ceux-là mêmes qui proclament à tout venant que la France est demeurée foncièrement monarchique, en soient réduits, quand ils veulent pénétrer dans la place, à se déguiser en républicains. Dissimuler, comme l'a fait le parti royaliste, son principe et son drapeau, préparer un escamotage et ne plus rien attendre que de la trahison, se faufiler dans les bagages et sous les tréteaux de la « République nationale », payer sa place dans la troupe d'un soldat démagogue, comme un fils de famille qui se cache parmi des bateleurs, n'est-ce pas reconnaître que la foi monarchique agonise et qu'il n'y a plus rien à tirer de son prestige évanoui? On comprend que les royalistes de bonne foi soient désormais édifiés sur leurs chances d'avenir, et qu'il échappe au principal organe des conservateurs français, qui est en même temps le plus lu de nos journaux à l'étranger, *le Figaro*, des aveux tels que celui-ci : « Il existe sans doute encore en France beaucoup de conservateurs, mais il se rencontre dans le nombre bien peu de royalistes. »

Aux élections de 1877, la royauté remplissait la scène ; en 1889, elle a joué à cache-cache avec la France. Le rapprochement est saisissant, et tous les sophismes de la terre n'en sauraient pallier aux yeux de l'observateur impartial la signification décisive.

C'est que le long et paisible exercice du gouvernement républicain a pu sans doute user plusieurs relais d'hommes d'État de la République sans user en aucune façon la République elle-même. Vingt ans de vacance du trône — car il convient ici d'envisager toute la période — ont appris aux Français à se passer de roi. Quel est l'office de la royauté que la République n'ait pas rempli depuis vingt ans? — Est-ce au maintien de l'ordre qu'elle aurait failli? L'ordre, c'est l'attribut essentiel et la raison d'être de la monarchie. Nous pouvons dire sans emphase que notre ordre républicain fait l'admiration du monde. Il a sur l'ordre monarchique, tel que notre histoire nous le fait connaître, la supériorité incontestable de s'accommoder d'une liberté de parole, de pensée, de réunion qui ne subit aucun frein et ne recule devant aucun excès. L'agitation boulangiste, qui fut le plus grand effort d'anarchie tenté dans notre pays depuis vingt ans, soudoyait bien des émeutiers; elle ne put organiser dans les rues de Paris une seule émeute digne de répression. Les tapageurs patriotes ou camelots, blanquistes ou marmitons qui essaient de se rassembler de temps en temps sur la place de la Concorde, aux abords de la Chambre des députés, et qu'une poignée de gardes de police dissipe comme la paille au vent, font une piètre mine à côté des grandes processions démocratiques qui cassent les vitres des bourgeois de Londres, sous l'œil paternel du gouvernement de la Reine. Chez nous la rue est libre et le demeurera. — Aimer, organiser, commander les armées est encore un des offices traditionnels de la royauté. La troisième République n'a pas eu besoin de roi pour relever l'armée nationale, que l'Empire avait doublement effondrée par le désordre en temps de paix et l'ineptie en temps de guerre. Les institutions militaires, les lois, les cadres, les approvisionnements, les forteresses, l'artillerie, l'armement de la troupe, le commandement, une armée de première ligne de 1 500 000 hommes, avec un arrière-ban de deux millions

d'hommes outillés, entraînés, disciplinés, sont un état militaire ordonné et formidable qui a mis la France à son rang dans le monde : c'est l'œuvre colossale d'une France sans roi. — Sans roi, la France a conclu des traités, commandé des troupes, livré de beaux combats, acquis des colonies, a tenu sa place, a trouvé son profit dans tous les congrès ; sans monarque, elle a vu son alliance recherchée par les monarchies. L'excellence diplomatique de la royauté, est comme sa supériorité guerrière, un vieux conte d'autrefois qu'on redit sans y croire, une fiction qui ne tient pas debout devant les faits.

Toutes les difficultés politiques, diplomatiques et, par voie de conséquence, la plus grande partie des difficultés financières contre lesquelles nous nous débattons, dérivent de la situation européenne qui nous a été faite par les fautes et les désastres de l'Empire. Cette situation, la royauté pourrait l'aggraver, il ne lui est pas donné de la résoudre ; elle n'a pas, pour cette fin sublime, d'autres recettes que la République. La légende de la royauté ayant en poche les frontières historiques et les apportant dans la corbeille d'une restauration, n'a plus même cours dans les couvents où l'on élève les filles du beau monde.

L'Europe d'ailleurs s'est vite accoutumée à notre démocratie si correcte et si sage, la République est devenue à ses yeux un gage de paix, elle redoute pour elle les changements intérieurs qui la rendraient moins rassurante ; elle ne l'a d'ailleurs à aucun moment mise en quarantaine, et n'entrerait en défiance que le jour où la République deviendrait la proie de la rue ou de ce qui est pire encore, un dictateur militaire et populacier.

C'est ainsi qu'une nation sensée prend peu à peu l'habitude et le goût de se gouverner elle-même. Si longue qu'ait été la vieille accoutumance, quelques traces qu'aient laissées dans les cerveaux modernes tant de siècles de royauté, les esprits les plus lents et les plus timides finissent par reconnaître que la suppression de l'hérédité dans la fonction royale est une opération beaucoup moins douloureuse et de bien moindre conséquence que ne furent, il y a cent ans, l'abolition de ce qui subsistait du principe féodal de l'hérédité des

fonctions et la liquidation de la noblesse. Quatre élections présidentielles depuis dix-sept ans, opérées sans désordre, sans compétition extérieure, dans l'espace de quelques heures, ont plus fait pour l'éducation républicaine de la nation que les plus éloquentes harangues. Il paraissait acquis jusqu'alors que la monarchie était seule en possession de résoudre sans trouble le problème de la transmission du pouvoir suprême.

Nous faisions observer que, sous ce rapport, le principe monarchique avait cessé de fonctionner depuis un siècle, puisque l'on n'a vu qu'une seule fois, depuis 1789, à la mort de Louis XVIII, s'appliquer l'antique maxime : *Le roi est mort ! Vive le roi !*

Théoriquement, les compétitions pour le pouvoir suprême demeuraient, aux yeux des masses conservatrices, la pierre d'achoppement du pouvoir démocratique. La procédure rapide du Congrès de Versailles que nous devons à la Constitution de 1875 a rassuré les plus timides.

Cette constitution fut l'œuvre des monarchistes découragés, mais demeurés fidèles, coûte que coûte, au régime parlementaire. Aux yeux de certaines écoles républicaines, c'est là un péché d'origine qu'une revision fondamentale pourrait seule effacer. Il a coulé des flots d'encre, des torrents d'éloquence enflammée sur cette filiation compromettante de nos lois constitutionnelles. Une constitution républicaine organisée par des monarchistes c'est, pour les héritiers de la tradition jacobine, pour les révolutionnaires de tempérament ou d'attitude, pour les esprits qui se croient rectilignes et qui ne sont qu'à courte vue, une contradiction, une déraison et un péril. Pourquoi ? Est-ce la première fois que des hommes politiques auraient été les ouvriers inconscients de la force des choses ?

N'est-ce pas le parti légitimiste qui, sous le règne de Louis-Philippe, a exhumé le suffrage universel de la poussière historique où bon nombre de républicains l'auraient volontiers laissé dormir ?

Et, plus près de nous, n'est-ce pas la majorité royaliste de l'Assemblée de Versailles qui a déterminé le vote de la loi des conseils généraux qui émancipait les assemblées départe-

mentales? Les républicains de tradition qui formaient, en 1871, la majorité des républicains siégeant à Versailles, ne voulaient pas de la loi des conseils généraux; le plus grand nombre des royalistes qui la prônaient, croyaient en faire le refuge inexpugnable et la forteresse des grandes influences territoriales. Ni les uns ni les autres ne se doutaient que cette institution incomprise deviendrait si promptement une des places de sûreté de la République.

On ne saurait dire à quel point en France les cerveaux politiques sont encombrés de préjugés. La myopie est le plus ordinaire attribut de l'esprit de parti. Il y a des myopes aussi dans le parti républicain. C'est pitié de voir tant de gens d'esprit, tant d'hommes de cœur s'attarder dans des déclamations creuses dont les faits, depuis un siècle, ont tant de fois montré l'inanité. Je soutiens au contraire qu'il est fort heureux que la constitution de 1875 ait été faite par des monarchistes. Il faut se réjouir de ce que l'assemblée de Versailles, en éliminant — pour un temps seulement, pensaient les habiles, — le principe monarchique de la constitution nouvelle, y ait introduit le gouvernement parlementaire. Jamais, à cette date de 1875, une Assemblée républicaine n'aurait eu cette juste vision des nécessités et des périls dont nous venons de faire l'expérience.

Une constitution républicaine eût-elle consacré le principe de la dualité des assemblées? Eût-elle placé l'une en face de l'autre deux Assemblées d'origines différentes et de droits égaux? On peut en douter. Une constituante républicaine se serait engagée vraisemblablement dans le même défilé où s'est perdue avec une incomparable droiture de cœur et de volonté cette honnête et courageuse Constituante de 1848. Elle eût commis les mêmes fautes à une seule près : non, elle n'eût pas confié au suffrage universel direct l'élection du président de la République — la leçon des plébiscites était trop fraîche et l'amendement Grévy trop à la mode — mais elle eût comme ses devancières dévotement accepté la conception de l'Assemblée unique, le plus invétéré peut-être des préjugés démocratiques.

IV

Ce n'est pas par des discours éloquents et par des déclamations sentimentales que le gouvernement républicain a maîtrisé le péril sérieux qui le menaçait. C'est par une politique réaliste et vigoureuse, par des actes de gouvernement. Pour la première fois, cette vérité se faisait jour dans toutes les intelligences républicaines demeurées saines, au milieu de l'universel affolement, à savoir, que le gouvernement démocratique n'est pas nécessairement un gouvernement désarmé, qu'il a comme tous les autres le droit de se défendre, qu'il doit en avoir les moyens.

Il ne fallut rien moins qu'une alarme aussi chaude pour ramener un certain nombre d'hommes d'État de la République à cette conception, nouvelle pour eux, de l'ordre républicain. C'était la vieille querelle qui divisait depuis dix ans et plus les deux grandes fractions du parti : ceux qui se décorent du nom de radicaux et ceux qu'on appelle les opportunistes, un mot très mal fait que Gambetta, auquel on l'avait appliqué le premier, ne pouvait souffrir, et qui d'ailleurs n'a pas de sens, l'opportunisme ou l'art de faire les choses en temps opportun n'étant point une politique, mais le fond même de toute politique. Bons ou mauvais, sous ces deux noms se classaient deux écoles, deux genres d'esprit.

Pour les uns, l'idéal du gouvernement démocratique est dans le laisser aller et le laisser faire, le désarmement général de l'État, la réduction au minimum de la force qui gouverne, contient, résiste. Cette tendance était naturelle dans un parti formé à la dure école du plus pesant des despotismes et jeté brusquement en présence des responsabilités gouvernementales. Au dogme du gouvernement fort qui était la base du second Empire, nous avions longtemps opposé, par une réaction aussi excessive qu'inévitable, l'antithèse paradoxale du gouvernement faible, du pouvoir garrotté et paralysé, de la décentralisation à outrance : ainsi encore les projets de la magistrature plus ou moins élective étaient engendrés par des excès de zèle d'une magistrature

asservie ; et la séparation de l'État et de l'Église et la rupture du concordat visaient par-dessus tout Rome, occupée par les troupes françaises, au grand dommage de notre situation extérieure et de nos alliances européennes. Toutes ces formules, si manifestement empreintes de contingence, les radicaux les avaient gardées dans leurs bagages, à titre de révélation définitive de l'absolu, comme s'il ne s'était rien passé entre la chute de l'Empire et la fondation de la République, comme si des formidables épreuves de la guerre et de la Commune aucune leçon nouvelle, aucune maturité d'esprit politique ne devaient sortir.

Les républicains qui n'étaient pas radicaux, les modérés, ceux qui ne craignent pas de se qualifier eux-mêmes de républicains de gouvernement, ont eu plus de courage et de clairvoyance. Ils ne se flattaient pas d'être de ceux qui n'ont rien appris ni rien oublié. L'expérience du pouvoir, les responsabilités qui s'y rattachent et dont les oppositions qui n'ont pas gouverné ne peuvent avoir le sentiment, leur firent promptement apercevoir qu'en un vieux pays comme le nôtre, la République ne s'édifie pas sur une table rase, qu'elle se heurte à des habitudes trop enracinées, à des intérêts, à des classes trop puissantes, à des haines trop obstinées pour se fier uniquement à la force des choses, au rayonnement de la vérité, aux progrès nécessaires de la raison publique.

Ils estimaient que la République, après avoir donné la liberté politique à la France, lui devait, en outre, *un gouvernement*, c'est-à-dire une orientation politique, une direction ferme et claire, et cette stabilité dans les desseins et, par conséquent, dans les hommes, qu'un pouvoir faible et incertain, remorqué, attendant l'impulsion des Chambres au lieu de la leur donner, ne saurait procurer à une grande nation.

La lutte fut longtemps sourde entre ces deux moitiés de l'opinion républicaine. Les cinq années de tactique parlementaire qui suivirent l'année terrible (1870-1875) au bout desquelles une Assemblée royaliste fut acculée au vote d'une constitution républicaine; puis la crise du 16 mai 1877, le retour offensif des anciens partis sous le principat du maréchal de Mac-Mahon imposaient aux uns et aux autres la discipline la plus sévère. Mais, quand la victoire fut bien acquise,

quand la vraie République fut entrée à l'Élysée avec M. Grévy, les divisions surgirent et peu à peu s'accentuèrent. C'est Gambetta qui en fit le premier la cruelle expérience. Ce chef incontesté du parti républicain, cet organisateur des dernières victoires, élevé, poussé au pouvoir, malgré ses hésitations et ses répugnances, par le grand mouvement électoral de 1881, y portait des conceptions gouvernementales de la nature la moins équivoque. Les conceptions, chez lui, n'étaient pas nouvelles, elles dataient du temps même où ce superbe orateur s'éveillait à la vie politique, dix ans environ avant la fin de l'Empire. Les amis de sa jeunesse, les auditeurs charmés de ces causeries éblouissantes que le jeune et entraînant méridional jetait aux quatre vents du quartier des Écoles, se rappellent encore l'homme de gouvernement qui perçait dès lors sous le tribun. « Donner à la démocratie un gouvernement », arracher le parti républicain aux habitudes d'opposition et aux préjugés révolutionnaires, le préparer au rôle que l'avenir lui réservait en lui inculquant les notions, les habitudes d'esprit, la souplesse d'un parti de gouvernement : ces vues remarquables chez un homme si ardent et si jeune revenaient à tout instant dans ses entretiens.

On a comparé souvent Gambetta à Mirabeau. L'analogie n'est pas seulement dans l'éclat oratoire et dans le port de tête : elle est dans la double nature de révolutionnaire et d'homme d'État qui caractérisait l'un et l'autre. Comme Mirabeau, Gambetta se flattait de mener de front ce double rôle et de rester homme d'État sans cesser d'être populaire. En se faisant le promoteur ardent, habile, obstiné d'une grande mesure de pacification sociale, l'amnistie des proscrits de la Commune, il espéra fonder sur une base indestructible sa puissance tribunitienne. Parce qu'il avait accoutumé le gros de l'armée républicaine à la discipline, il jugeait possible d'y rallier les éléments qui échappent à toute discipline. Comme Mirabeau, Gambetta haïssait l'anarchie, mais il se croyait plus fort qu'elle. Il tenait à certaines alliances, à certains ménagements, il s'accrochait à ses illusions. Il en fallut rabattre. Les élections de 1881, qui envoyaient en grand nombre à la Chambre les admirateurs de sa personne et les fidèles de sa politique, le mirent, pour la première fois, aux prises avec la

démagogie révoltée et déchaînée, à Belleville même, son mont Aventin. Battu par un rival indigne de lui dans l'une des deux circonscriptions de son ancien arrondissement, il faillit, dans la seconde, rester sur le carreau. — Entre le Juste et Barabas, voilà dix-huit cents ans que cela dure, la plèbe a toujours préféré Barabas. Son ministère de quelques semaines fut une autre déception. La majorité qui lui avait imposé le pouvoir n'en comprenait pas comme lui les conditions. Il revendiquait pour le ministère la haute direction, la pleine indépendance et toute l'initiative. Les députés, tout pleins encore d'étroites défiances et de visées particulières, n'entendaient pas se donner un maître. Gambetta le sentit, choisit, pour leur mettre le marché à la main, la question la plus aiguë, la question électorale, se fit battre et laissa le parti républicain piétiner dans les agitations et dans l'impuissance. Moins d'un an après, la mort le prenait, et de ses funérailles la France républicaine faisait une apothéose. . . . .
. . . .

JULES FERRY

LE ROMAN

DE

L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS[1]

VII

VISITE DE TAINE A RŒMERSPACHER

> M. Taine, sur la fin de sa vie, avait coutume chaque jour de visiter un arbre au square des Invalides et de l'admirer.
> (*Conversations de* PAUL BOURGET.)

> Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent.
> (PASCAL.)

Quinze jours après, le journal *les Principes de 1889* publiait une étude de Rœmerspacher sur Taine, un peu longue et mal éclairée, mais notable. On y sentait une intelligence mâle qui s'applique uniquement à son objet et ignore les ménagements et les compromis imposés à la plupart des écrivains par leurs soins de carrière. En outre, la page était noble parce que d'instinct le jeune auteur pratiquait la grande règle de la compréhension, — qu'il faut toujours dégager ce qui, dans une œuvre, dans un homme, est digne d'amour.

Or, le surlendemain, étant à sa table de travail, Rœmerspacher entendit qu'on frappait à sa porte, — la troisième à

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1[er] et 15 juin.

gauche, au deuxième étage de l'Hôtel Cujas, — et, du fond de son unique chambre, sans bouger, il cria :

— Entrez !

Un inconnu, presque un vieillard, d'un aspect grave et en même temps très simple, apparut, examina d'un coup d'œil cette installation d'étudiant, le lit avec des vêtements épars, l'étroite table de toilette, les livres nombreux, tout un ensemble joyeux et sympathique.

— Vous êtes bien monsieur Rœmerspacher? dit-il. Je suis monsieur Taine.

Évidemment l'illustre philosophe, intéressé par le travail de cet écrivain ignoré, avait passé aux bureaux du journal ; et de là, cédant à sa bienveillance, à la curiosité, il était venu jusqu'à l'hôtel garni où, sous le même toit que trente filles, le jeune garçon s'enivrait de travail.

Et maintenant, M. Taine est assis auprès de Rœmerspacher, il l'examine, il lui applique ces mêmes regards, cette même intelligence, cette méthode aussi, qui ont été ses instruments pour contempler tant d'œuvres d'art, tant de figures historiques, tant de civilisations.

Sturel, dans cette situation, eût ressenti les mouvements de honte et de bonheur suprême que put éprouver Lamartine quand M. de Talleyrand, en 1820, ayant lu les *Méditations*, lui envoyait un brevet de gloire ; attentif à se montrer digne de cette visite, peut-être, sur le moment, n'en eût-il point joui. Rœmerspacher sut témoigner son profond respect avec simplicité. La seule gêne dont il souffrit, c'est qu'au fond de son âme mille notions se levaient, saluant leur auteur dans ce visiteur royal, et qu'il devait observer les distances entre un modeste étudiant et celui dont il se savait le familier. Rœmerspacher n'est pas un esprit qui subit ; même dans cet instant, il juge. Ce n'est pas sous une impulsion de poète ou de nerveux, c'est par un naïf sentiment de l'équité, encore intact des « trop de zèle ! » que nous jette l'expérience, qu'il voudrait dans son premier élan dire à ce vieux monsieur :

« Voici ce que je tiens de vous, et il y a en vous ceci que je comprends, que j'aime et que j'essaie d'acquérir... Mon maître, mon père, comme je suis heureux de vous

voir et de me faire reconnaître aux signes indéniables que je porte ! »

Heureusement, ce jeune homme, s'il avait du cœur, possédait aussi du tact ; il s'en tint à répondre quand M. Taine l'interrogeait. Surtout il le regardait.

Le philosophe avait alors cinquante-six ans et les cheveux gris ; il était de taille moyenne, assez mince, avec des yeux remarquables de lumière, de douceur, de profondeur. La voûte du front était belle, les tempes bien renflées, encore que serrées aux approches du front, et l'arcade sourcilière nette, vive, arrêtée finement. Du fond de ces douces cavernes, le regard venait, à la fois retardé par le savoir et pressé par la curiosité. Ce regard impatient et réservé, avec la lenteur des gestes, contribuait particulièrement à la dignité de l'ensemble.

— Ma santé est un peu mauvaise, — dit M. Taine, qui à cette époque supportait les premières atteintes du mal dont il devait mourir dix ans plus tard. — Je suis obligé de me promener tous les jours au moins une heure : voulez-vous m'accompagner ? nous causerons en marchant.

Ils descendirent la rue Monsieur-le-Prince, trop agitée, puis gagnèrent la rue de Babylone et des quartiers paisibles. Le vieillard demanda au jeune homme :

— Avez-vous des ressources ?

Et, sur une réponse satisfaisante :

— Je suis content ; voilà le point qui m'inquiétait, vous ayant lu et vous trouvant, à ma grande surprise, si jeune. Je vous crois propre aux spéculations intellectuelles : or je tiens comme un grave danger pour l'individu et pour la société la contradiction qu'il y a trop souvent entre un développement cérébral qui nécessite des loisirs, des dépenses, car la grande culture est fort coûteuse, et une condition qui oblige à des besognes... Quels sont vos projets ?

Rœmerspacher expliqua que, tout en menant convenablement sa médecine, il suivait les conférence d'histoire à l'École des Hautes Études.

— Vous n'avez pas encore trouvé votre voie. Ne hâtez pas vos décisions. Prêtez-vous à la vérité qui peu à peu et d'elle-même se créera en votre concience... Pourtant donnez-vous

une méthode, une discipline. Rien n'est plus dangereux que de laisser vaguer son esprit... Comment vivez-vous? Avez-vous un petit cercle? des idées communes avec des jeunes gens?

Rœmerspacher parla de Sturel et de ses camarades qui seraient journaliste, avocats, médecins.

— Êtes-vous enthousiasmé par une idée? Voudriez-vous faire triompher une conviction philosophique?

— Sans doute, dit Rœmerspacher assez froidement, il y a des maîtres que nous admirons...

— Enfin, poursuivit M. Taine, quelles sont les idées philosophiques et politiques des jeunes gens?

Et, comme l'autre hésitait, il ajouta :

— Voyez-vous qu'ils aient un principe directeur, ou qu'ils se préoccupent plus spécialement de quelque problème?... Nous, par exemple, à votre âge, dans nos causeries indéfinies, nous revenions toujours sur les mêmes points.

— Je sais, dit le jeune homme, ce sont des problèmes fameux : la grande crise de M. Renan à Saint-Sulpice, et son adhésion à la science; votre protestation contre la philosophie spiritualiste, quand vous réhabilitiez le sensualisme de Condillac... D'une façon plus générale, la grande affaire pour votre génération aura été le passage de l'absolu au relatif... Permettez-moi de vous le dire, monsieur, c'est une étape franchie, et nous sommes sur le point de ne plus comprendre l'angoisse de nos aînés accomplissant cette évolution. Ce n'est pas que nous voulions restaurer des liens que vous avez coupés, mais enfin nous ne pouvons pas plus être matérialistes que spiritualistes. Qu'est-ce que la matière?... Il faut vous dire que nous avions pour professeur de philosophie un kantien : il nous a exposé avec une force admirable la critique de toute certitude. Dès lors, comment parler des propriétés de la substance universelle? ses qualités ne sont rien de plus que des états de notre sensibilité; nous ne connaissons en soi ni les corps, ni les esprits, mais seulement nos rapports avec les mouvements d'une réalité inconnue et à jamais inconnaissable. Le matérialisme est devenu pour nous une doctrine absolument incompréhensible. Ce n'est plus qu'une conception de la vie dont les parlemen-

taires de toutes nuances et leurs journalistes — je suis renseigné par un de mes camarades, rédacteur à *la Vraie République*, — sont les représentants.

Avec tout cela, Rœmerspacher n'aboutissait pas à une profession de foi décidée. Eh bien! M. Taine parut goûter que le jeune homme n'improvisât pas quelque belle réponse de circonstance. Il y a dans notre pays de nombreux esprits qui veulent qu'à tout problème posé on fournisse une solution nette. Grâce à notre éducation littéraire ou, plus exactement, oratoire, nous préférons aux indications délicates d'une pensée qui tâtonne la rotondité d'un beau discours. Mais préciser une question et la laisser en suspens, n'est-ce pas en marquer excellemment l'état? Rœmerspacher, qui a si bien défini l'œuvre de ses aînés : « Ils passèrent de l'absolu au relatif », appartient à une génération établie dans le relatif et qui constate pourtant la difficulté de se passer d'un absolu moral. Cet instinct, dont le jeune homme ne prend peut-être pas une conscience claire, se marque par sa répugnance au matérialisme amoral.

Un Taine aurait le droit de s'étonner que ce jeune homme ne distingue pas une éthique dans les méthodes scientifiques qui ont commandé la vie de Renan, de Littré et la sienne propre. Mais cet insatiable curieux de l'esprit humain n'est pas homme à laisser dévier sa petite enquête. Est-il spectacle plus émouvant que de suivre, à vingt-cinq années de distance et chez un être d'élite, l'activité, la force des idées que jadis on a recueillies, élaborées et qui sans jamais tomber dans le néant toujours se transformeront?...

— Si votre maître était un kantien, il a dû vous donner une conception du devoir?

— Comment donc! — dit Rœmerspacher, avec son bon rire de carabin méprisant. — L'appel au cœur!... Et puis, la fameuse loi fondamentale de la raison pure pratique : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe de législation universelle. »

Il est évident que le jeune homme tourne ces derniers mots en dérision.

— Cette formule ne vous satisfait pas? interroge le consciencieux M. Taine.

— Je ne crois pas qu'un seul de mes camarades ait pris au sérieux la péripétie par laquelle Kant ressuscite la certitude. C'est bien théâtral ! et cela nous rappelle que l'ennuyeuse tragédie philosophique du dix-huitième siècle avait déjà des moyens de mélodrame. Pour nous, l'impératif catégorique est réduit à être, comme on l'a dit, « le consultatif catégorique ». J'étais trop votre élève, monsieur, pour demeurer celui de M. Bouteiller et admettre une formule qui implique la possibilité d'une législation universelle. J'en ai parlé souvent avec l'un de mes amis, un catholique, Gallant de Saint-Phlin, et qui s'en tient à la morale théologique. Il oppose à Kant la constatation de Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà », que vous avez pour nous mille fois contrôlée. Les hommes, de siècle en siècle, comme de pays en pays, conçoivent des morales diverses qui, selon les époques et les climats, sont nécessaires et partant justes. Elles sont la vérité tant qu'elles sont nécessaires. Alors, monsieur, nous apportons devant la vie ce que vous ressentiez devant l'œuvre de Balzac : la curiosité la plus passionnée d'une si abondante zoologie.

La figure de Rœmerspacher était charmante de liberté, de force et de politesse. M. Taine, surpris que ses interrogations aboutissent à de si rapides et brutales lumières, insista d'un dernier mot :

— La politique ?

— Oh ! qui peut calculer les conséquences d'une réforme? Nous approuvons un peu au hasard les programmes qui témoignent des intentions les plus généreuses... Nous nous passerons de système jusqu'à ce que vous nous ayez donné vos conclusions.

Cette honnête flatterie ne déplut pas. Le philosophe resta quelques instants à méditer sur le nihilisme ou plutôt sur le vide dénoncé en termes si simples par un jeune homme qui ne semblait ni bas ni médiocre. Il comprit qu'il était tombé sur un excellent spécimen. Rœmerspacher est en voie d'acquérir par ses études la conception rationnelle du monde qui nous est imposée dans l'état actuel des sciences. Mais il révèle autre chose que les besoins logiques de son jugement : les besoins moraux de ses sentiments.

Les réflexions qu'en fit M. Taine l'amenèrent à poser une série de questions plus personnelles et minutieuses : de quel endroit était Rœmerspacher? s'il avait des parents? s'ils habitaient Nomeny depuis longtemps? si l'on peut travailler à la Faculté de Nancy?

— En 1864, lui disait-il, j'ai admiré le bel aspect opulent et paisible de cettte ville. Une pareille cité mériterait de devenir un centre. Mieux que d'aucune ville française, pensais-je alors, on pourrait en faire un Heidelberg. Toutefois, il est bien possible que la concentration des choses de l'esprit à Paris vous ait forcé de venir chercher ici la grande culture.

Il se fit répéter plusieurs fois que le jeune homme, après deux années, vivait encore presque exclusivement avec des Lorrains.

— Ainsi vous avez une sorte de famille, sinon une parenté, des compatriotes, un clan. Les idées sont abstraites; on ne s'y élève que par un effort : quelque belles qu'elles soient, elles ne suffisent pas au cœur. Ce sera une chose admirable si, grâce à ces compatriotes, vous pouvez introduire dans votre vie la notion de sociabilité. La qualité de galant homme n'est pas, comme on est disposé à le croire, un raffinement de gentilhomme, une élégance à l'usage des privilégiés : elle importe à la moralité générale. Que chacun agisse selon ce qui convient dans son ordre. Respectons chez les autres la dignité humaine et comprenons qu'elle varie pour une part importante selon les milieux, les professions, les circonstances. Voilà ce que sait l'homme sociable, et c'est aussi ce que nous enseigne l'observation de la nature. Si vous formez un groupement, vous serez amené à considérer et à écouter tantôt celui-ci et tantôt celui-là, selon les intérêts que vous examinerez : car ce ne sont pas les mêmes hommes qui sont les plus capables en tout.

Ce point de vue est si nouveau que le jeune homme ne sait pas s'y placer. M. Taine, au hasard d'une conversation, vient d'aborder de biais un ensemble de notions qui forment sa philosophie pratique, la philosophie gœthienne. Il n'en est pas qui contredise plus fortement Kant et M. Bouteiller. Rœmerspacher a reproduit et souligné, dans son article, les

arguments par lesquels l'historien condamne toute tentative de refondre les sociétés au nom de la raison pure ; et maintenant l'illustre auteur des *Origines* lui dévoile brièvement ses conclusions, lui indique comment la meilleure école, le laboratoire social, c'est le groupement, l'association libre... La thèse pourra prendre d'étranges prolongements en Rœmerspacher : un principe, quand on le fait admettre à quelqu'un sans l'accompagner des documents, des cas particuliers qui le justifient et le limitent, entraîne des conséquences variées suivant la constitution mentale de ceux qui l'interprètent et l'appliquent.

Ainsi M. Taine s'abstient de compliments. Et Rœmerspacher est assez délicat pour sentir que ce maître, en voulant bien venir jusqu'à sa chambre, puis, en le pressant de questions, lui donne le plus précieux des témoignages. Mais, où le jeune homme fut ému, c'est quand le philosophe parla de soi-même :

— Jusqu'au bout, disait-il, j'espère pouvoir travailler.

Ce beau mot, vivant et fort, « travailler », prononcé avec simplicité, prenait dans cette bouche un son grave qui fascina le jeune homme. Un être qui pressent la mort, s'il nous disait : « J'espère, jusqu'au bout, marcher, voir la lumière, entendre la voix des miens », déjà nous émouvrait par ce mélange de faiblesse, de résignation ; mais ceci : « Jusqu'au bout j'espère pouvoir travailler ! » Quelle superbe expression de l'unité d'une vie composée toute pour qu'un homme se consacre à la vérité ! Et soudain, relié à cet étranger par un sentiment saint, oui, par un lien religieux, Rœmerspacher sentit dans toutes ses veines un sang chaud que lui envoyait le cœur de ce vieillard.

Voilà donc qu'un jeune garçon qui, de Kant, croyait ne pouvoir utiliser que la dialectique destructive, brusquement, par un très simple accident de la vie, sent jaillir de sa conscience l'acte de foi nécessaire aux opérations élevées de l'esprit. Il dépasse le point de vue rationnel qui, dans l'étude des hauts problèmes, nous fournit seulement des probabilités ; il affirme le vrai, le bien, le beau, comme les aliments qui lui sont nécessaires et vers lesquels aspirent les curiosités de sa raison et

les effusions de son cœur. A cette âme de bonne volonté, il faudrait seulement qu'on proposât une formule religieuse acceptable.

Ils étaient arrivés devant le square des Invalides ; M. Taine s'arrêta, et, de son honnête parapluie, il indiquait au jeune homme un arbre assez vigoureux, un platane, exactement celui qui se trouve dans la pelouse à la hauteur du trentième barreau de la grille compté depuis l'esplanade. Oui, de son parapluie mal roulé de bourgeois négligent, il désignait le bel être luisant de pluie, inondé de lumière par les destins alternés d'une dernière journée d'avril.

— Combien je l'aime, cet arbre ! Voyez le grain serré de son tronc, ses nœuds vigoureux ! Je ne me lasse pas de l'admirer et de le comprendre. Pendant les mois que je passe à Paris, puisqu'il me faut un but de promenade, c'est lui que j'ai adopté. Par tous les temps, chaque jour, je le visite. Il sera l'ami et le conseiller de mes dernières années... Il me parle de tout ce que j'ai aimé : les roches pyrénéennes, les chênes d'Italie, les peintres vénitiens. Il m'eût réconcilié avec la vie, si les hommes n'ajoutaient pas aux dures nécessités de leur condition tant d'allégresse dans la méchanceté.

» Sentez-vous sa biographie ? Je la distingue dans son ensemble puissant et dans chacun de ses détails qui s'engendrent. Cet arbre est l'image expressive d'une belle existence. Il ignore l'immobilité. Sa jeune force créatrice dès le début lui fixait sa destinée, et sans cesse elle se meut en lui. Puis-je dire que c'est sa force propre ? Non pas ; c'est l'éternelle unité, l'éternelle énigme qui se manifeste dans chaque forme. Ce fut d'abord sous le sol, dans la douce humidité, dans la nuit souterraine, que le germe devint digne de la lumière. Et la lumière alors a permis que la frêle tige se développât, se fortifiât d'états en états. Il n'était pas besoin qu'un maître du dehors intervînt. Le platane allègrement étageait ses membres, élançait ses branches, disposait ses feuilles d'année en année jusqu'à sa perfection. Voyez qu'il est d'une santé pure ! Nulle prévalence de son tronc, de ses branches, de ses feuilles ; il est une fédération bruissante. Lui-même il est sa loi, et il l'épanouit... Quelle bonne leçon

de rhétorique, et non seulement de l'art du lettré, mais aussi quel guide pour penser! Lui, le bel objet, ne nous fait pas voir une symétrie à la française, mais la logique d'une âme vivante et ses engendrements. Au terme d'une vie où j'ai tant aimé la logique, il me marque ce que j'eus peut-être de systématique et qui n'exprimait pas toujours ma décision propre, mais une influence extérieure. En éthique surtout je le tiens pour mon maître. Regardez-le bien. Il a eu ses empêchements, lui aussi; voyez comme il était gêné par les ombres des bâtiments : il a fui vers la droite, s'est orienté vers la liberté, il a développé fortement ses branches en éventail sur l'avenue. Cette masse puissante de verdure obéit à une raison secrète, à la plus sublime philosophie, qui est l'acceptation des nécessités de la vie. Sans se renier, sans s'abandonner, il a tiré des conditions fournies par la réalité le meilleur parti, le plus utile. Depuis les plus grandes branches jusqu'aux plus petites radicelles, tout entier il a opéré le même mouvement... Et maintenant, cet arbre qui, chaque jour, avec confiance, accroissait le trésor de ses énergies, il va disparaître parce qu'il a atteint sa perfection. L'activité de la nature, sans cesser de soutenir l'espèce, ne veut pas en faire davantage pour cet individu. Mon beau platane aura vécu. Sa destinée est ainsi bornée par les mêmes lois, qui, ayant assuré sa naissance, amèneront sa mort. Il n'est pas né en un jour, il ne disparaîtra pas non plus en un instant... Déjà en moi des parties se défont et bientôt je m'évanouirai; ma génération m'accompagnera, et puis un peu plus tard viendra votre tour et celui de vos camarades...

Tout en parlant, M. Taine avait laissé tomber son parapluie; et, dans l'effort qu'il fit pour le ramasser, devancé d'ailleurs par son compagnon, il arriva que son pantalon découvrit son cou-de-pied. Rœmerspacher remarqua la forte cheville du vieillard, puis observa son mollet assez développé: il pensa qu'il devait être de construction vigoureuse, d'une solide race des Ardennes, affaibli seulement par le travail, et, pour la première fois, il lui vint à l'esprit de considérer M. Taine comme un animal. A ses yeux jusqu'alors, ce qui constituait l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, c'étaient ses idées, sa méthode, ses abstractions.

Qu'il fût un corps, cette constatation le surprit : elle le choqua légèrement, parce qu'elle ramenait du ciel sur la terre l'objet de son admiration ; en même temps elle l'émut d'une façon indéfinissable, parce qu'un homme qui semblait juger toutes les conditions de l'humanité leur était assujetti... Voilà des naïvetés, ou plutôt d'excellentes délicatesses ! Rœmerspacher s'aperçut que sa vénération se transformait en un sentiment fraternel. Tandis qu'il reconduisait le vénérable philosophe jusqu'à son logement de la rue Cassette, il s'interprétait soi-même comme un animal philosophe, mais plus jeune, admis à s'approprier l'âme d'un condamné à mort pour lui servir d'immortalité.

Le langage de ce maître faisait une nourriture si vigoureuse, un tel alcool, que ce jeune homme s'en trouvait cérébralement troublé. Brusquement sortie de ses horizons ordinaires, sa pensée oscilla comme l'oiseau qui s'oriente, le prisonnier qu'on libère. Dans cette ivresse d'une mélancolie bizarre, il crut prendre conscience tout à la fois des forces destructrices et conservatrices de l'univers : il les trouvait tragiquement manifestées en son illustre compagnon : il reconnaissait une forme où la nature avait accumulé d'immenses richesses et qu'elle allait abolir. Quand, sous les eaux limpides de la baie de Vigo, Rœmerspacher contemplerait le repos de l'or, des perles et des diamants légendaires écroulés, ces magnifiques amoncellements susciteraient moins chez lui les facultés du rêve que ne fait l'image de M. Taine englouti dans la mort... Son âme amollie par une émotion métaphysique d'une si voluptueuse poésie en fut plus aisément marquée par cette conversation et prit le sceau de la grande philosophie moniste.

Les paroles de M. Taine, en ce jeune homme qui a des loisirs, épuiseront peu à peu leurs conséquences. Immédiatement ce qu'il entrevoit, c'est la position humble et dépendante de l'individu dans le temps et dans l'espace, dans la collectivité et dans la suite des êtres. Chacun s'efforce de jouer son petit rôle et s'agite comme frissonne chaque feuille du platane ; mais il serait agréable et noble, d'une noblesse et d'un agrément divins, que les feuilles comprissent leur dépendance

du platane et comment la destinée de celui-ci favorise et limite, produit et englobe leurs destinées particulières. Si les hommes connaissaient la force qui sommeillait dans le premier germe et qui successivement les fait apparaître identiques à leurs prédécesseurs et à ceux qui viendront, s'ils pouvaient se confier les lois du vent qui les arrachera de la branche nourricière pour les disperser, quelle conversation d'amour vaudrait l'échange et la contemplation de ces vérités?... D'avoir approché, à côté de M. Taine, en union avec M. Taine, et d'un cœur modeste mais ému, ces problèmes de l'universel et de l'unité, naît pour Rœmerspacher un contentement joyeux et d'une qualité apaisante et religieuse. Il voudrait être relié avec tous ses semblables, leur communiquer et s'approprier, dans l'allégresse, la curiosité et l'amour que ne peuvent manquer d'inspirer les lois de la nature, et en même temps la soumission à laquelle elles ont droit.

Cette visite, ce contact d'un homme illustre avaient trop vivement animé l'adolescent. Il lui fallait communiquer ses impressions. A qui? au plus digne. Il courut chez Sturel, tremblant de ne pas le trouver. Au premier mot de cette merveilleuse nouvelle, l'avide jeune Lorrain le serrait dans ses bras. Quoi de nouveau allait apparaître dans leur vie?

Rœmerspacher ému rapporta fidèlement les détails de la conversation et de la promenade.

— Je lui ai parlé de vous tous et de Bouteiller. Il sait que la manière dont Kant reconstruit la certitude morale nous semble une duperie... Alors il a voulu plus de détails encore sur notre amitié, sur toi, sur Saint-Phlin. Il m'a dit : « Les idées sont abstraites ; on ne s'y élève que par un effort : quelque belles qu'elles soient, elles ne suffisent pas au cœur de l'homme... » Il nous conseillait de nous unir... A propos d'un arbre, il m'a présenté de la façon la plus émouvante, avec des images extrêmement fortes et vraies, un tableau de la vie tout spinoziste. Évidemment il se rallie à la règle du devoir selon l'*Éthique* : « Plus quelqu'un s'efforce pour conserver son être, plus il a de vertu : plus une chose agit, plus elle est parfaite... » C'était en même temps une doctrine

d'acceptation, car il m'indiquait que nous ne pouvons échapper à nos lois et que la mort nous borne... Ai-je su lui marquer tout mon respect? Il m'a engagé à l'aller voir. Je m'en garderai. A notre âge et dans notre situation, un jeune homme empressé peut être soupçonné d'habileté... Je suis tout ivre de la force et de la plénitude de cet entretien. M. Taine vaut encore plus que ses livres.

Les esprits pauvres ou mornes trouvent toujours une désillusion auprès d'un homme illustre : il nous faut une imagination vive pour restituer à celui que nous contemplons l'atmosphère de son œuvre ; mais une âme de feu transfigure tous ses objets. Rœmerspacher et Sturel eussent été capables d'illuminer d'une auréole les vieux habitués du Café Voltaire pour ne pas se priver d'admirer.

En distinguant l'un d'eux, M. Taine avait justifié leurs ambitions, il les introduisait dans le monde des intelligences, il leur ouvrait les barrières d'un avenir obscur qu'ils sollicitaient de toute leur ardeur. Aussi étaient-ils intéressés à ce qu'il fût le premier génie de l'univers, pour que son témoignage valût davantage. Telle est la récompense du premier grand homme qui tend la main à un adolescent.

Rœmerspacher ayant mené son ami « à l'arbre de Taine », Sturel admira que ce platane poussât contre les Invalides où repose la gloire de Napoléon. Deux éthiques contradictoires se déployaient à cette fin de journée devant leurs imaginations, tandis que du milieu de l'esplanade ils se retournaient pour contempler la glorieuse coupole dorée et le petit bouquet verdissant du square.

« J'ai tiré des hommes tout ce qu'ils peuvent donner, dit l'Empereur. » — « Je n'ai pas réveillé les capitales, les peuples, réplique le philosophe, mais j'ai tenu en éveil les parties les plus profondes de mon cerveau. Moi aussi, je domine l'univers : je lui impose les lois de mon esprit. Ce cosmos que je porte passe en beauté le globe que tenait sous sa main Napoléon, car le temps et l'espace ne le bornent point, et il n'est pas une étendue de choses précises et fragmentaires ; en lui, rien n'est isolé, rien ne se termine : tout s'y limite, et s'y prolonge; rien n'y est faux, rien n'y est complètement vrai : tout y est un élément du vrai, une

phase d'un devenir indéfini, dont l'ensemble jamais ne pourra se réaliser que dans mon cerveau. »

Ce dialogue du Platane et du Dôme commandait les pensées des deux amis.

— La sympathie de M. Taine pour un bel arbre qu'il comprend dans toutes ses époques, voilà, dit Rœmerspacher, un raccourci du meilleur emploi qu'un homme puisse faire de son intelligence : ordonner son cerveau, concevoir toutes les manifestations de la nature organique et inorganique et notre âme elle-même comme des parties de l'âme universelle qui englobe tout, comme des parcelles individuelles du grand corps de l'univers! telle est la seule tâche pour ceux qui veulent vivre noblement. Toi, tu veux faire figure glorieuse devant les hommes : quelle préoccupation indigne d'un homme à qui notre Saint-Phlin a si souvent commenté Pascal et qui d'autre part, avec moi, a feuilleté des atlas d'astronomie et de micrographie!

— Tu te méprends, répliqua Sturel : dans la poursuite de la gloire je chercherais moins la notoriété et les louanges qu'une dépense d'énergie ; pressentir des dangers, connaître son risque, faire face à l'imprévu, supporter des malheurs, c'est avoir sans trêve une animation intérieure. Le programme très honorable : « Vivre pour penser », que s'est fixé M. Taine, suppose l'abandon de parties considérables du devoir intégral : « Être le plus possible. »

— Eh! dit Rœmerspacher offensé, tu ne veux pas sacrifier la vie active à la contemplative ; soit! Mais puis-je inventer des circonstances? Je ne suis pas homme à me battre contre des moulins à vent... D'ailleurs, toi-même, l'enthousiaste, tu languis isolé dans tes rêves.

— Qu'un cheval piaffe sous mes fenêtres, je serai vite en chasse!

Les deux étonnants dialecticiens marchaient à travers la cohue de Paris. Chacun écoutait en soi le bruissement de ses pensées.

— Aller à la chasse! reprit Rœmerspacher au bout d'un long silence ; tes images datent les idées qu'elles expriment. Ce sont des plaisirs barbares, du moins de primitifs ; la vraie vie, aujourd'hui et dans notre ordre, c'est simplement de com-

prendre le monde. Non ! M. Taine n'a éliminé aucun devoir ; en vivant pour penser, il s'est soumis à sa destinée.

Ils avaient monté la rue Royale, suivi les boulevards jusqu'à la rue Drouot ; maintenant ils grimpaient la rue des Martyrs. Comme un décor, les pensées de ces deux enfants s'interposaient entre leurs yeux et la réalité. Les régions qu'ils parcourent vers ces sept heures du soir, c'est pourtant le grand parc de la vénerie parisienne. Des hommes en quête de filles, les uns légers, bondissants, prêts à s'envoler ; les autres lourds et sous qui leurs jambes s'écrasent. Des femmes aussi : prostituées rapides et éclatantes comme des lumières, trottins et blanchisseuses qui rient en pressant le pas ; étrangères touchées par l'atmosphère de Paris, qui s'offrent et, au premier geste, s'épouvantent. Cette chasse érotique, avec ses arrêts dans la pleine lumière des magasins et sous les becs de gaz, avec ces regards qui dévisagent, elle a la gravité, l'ardeur d'une monomanie. C'est la folie crépusculaire des grandes villes énervées du manque d'oxygène. A cette heure, dans ce centre de Paris, passe aussi la chasse de vanité, tous ceux qui, à un titre quelconque, voudraient qu'on les désignât du doigt, boursiers, journalistes, gens de cercle, cabotins, quelques artistes, tous hystériques convaincus que l'univers partage leurs trépidations. Enfin la chasse d'argent, depuis le négociant qui court à des rendez-vous pour trouver des ressources à son affaire compromise, jusqu'au malheureux qui cherche, avec une âme prête à tous les crimes, les quarante sous de son dîner. Ces trois chasses qui se mêlent, sur ce bitume vicieux et souillé autant que le tapis d'un tripot, ni Sturel ni Rœmerspacher ne les sentait. Si chasseurs et gibier, dans leur élan brutal, les coudoyent sans même se faire reconnaître, c'est que le galop de leurs jeunes idées couvre le hallali du soir parisien. Il y a en eux une brutalité de désir au moins égale à la fureur vitale de tout ce peuple. Les idées de Taine, en se mêlant à cette jeunesse de qui l'âme déjà se tourmentait merveilleusement, viennent d'y multiplier l'énergie.

Fussent-elles les plus fortes et bonnes comme celles-ci pour fonder une religion, des doctrines valent en partie par l'homme

en chair et en os qui entreprend de les faire pénétrer dans notre sensibilité. Sturel, qui eût cédé à Taine, retrouvait son opposition naturelle en face de Rœmerspacher. Revenant toujours à son point de vue, l'ami, l'élève d'Astiné déclare :

— Dans ce que tu me rapportes et que je discerne de Taine, il y a quelque chose de triste, d'humble : excuse-moi, Maurice : quelque chose de serf... c'est la doctrine du renoncement... Laisse-moi, Maurice, je veux t'expliquer toute ma pensée. Assurément, je préfère l'intelligence stoïcienne de M. Taine à l'intelligence exploitante que je soupçonne en Bouteiller. Mais un intellectuel qui, à l'encontre de M. Taine, n'aurait pas peur de la vie et qui, à l'encontre de Bouteiller, serait aussi dégagé qu'un magnifique joueur mené par les seules émotions du jeu, oui, un intellectuel avide de toutes les saveurs de la vie, voilà le véritable héros.

— Ah ! François ! si tu l'avais vu !...

— Je l'aurais honoré ; mais plus loin, par delà ce maître, j'aspire à ne rien renoncer, à tout absorber pour faire avec tout de l'idéal.

— Comment, de l'idéal ?

— Mais oui, pour en faire une matière qui intéresse mon âme. Ce que vous appelez une succession de faits vulgaires, un sentiment pour une femme, une intrigue politique, les acclamations populaires, je saurais les ressentir et les interpréter d'une certaine façon indéfinissable, poétique, avec amour. Et ces réalités ainsi ennoblies auraient des prolongements qui se confondraient en moi pour que je fasse d'elles toutes de l'unité, pour que je m'en augmente... Oui, c'est bien cela que je veux dire : absorber tout et en faire de l'idéal.

Ils étaient arrivés à Montmartre. Déjà l'heure du dîner avait passé, sans que de tels fiévreux s'en aperçussent. Ils regardèrent la ville dans ses ténèbres. De toutes les sortes de ténèbres Sturel et Rœmerspacher savaient faire sortir les beautés qui s'y cachent. Comme les magiciens qui retrouvent sous le sol des trésors invisibles, ils évoquaient, à se promener dans Paris, trop piétiné pourtant, bâti, bouleversé, des fantômes, dont ils faisaient leur compagnie. Ils avaient souvent animé le sanglier des Tuileries où s'accoudèrent Fontanes et Chateaubriand : avec moins d'effort on

fait parler Montmartre. Renaudin, habitué des réunions publiques, leur avait décrit l'esprit de cette butte qui, depuis des années, met son honneur à adopter les plus truculentes nouveautés de la politique. Montmartre se montrait à leur imagination gorgé d'éloquences, de désirs, d'épouvantes, de toutes les fureurs généreuses ; gorgé, jamais saturé, et prêt encore à recevoir quelque ivresse nouvelle. Ces maisons basses, ces ombres qui passent auprès d'eux dans la nuit, ces marchands de vins éclatants, toute cette vie installée sur cette terre glaise, à la moindre impulsion, ne va-t-elle pas glisser sur la Ville? Du quartier des bibliothèques ils sont venus vers ce mont de l'instinct ; dans ce grouillement, Rœmerspacher commence à céder.

— Si tu t'abandonnes à tous les mouvements de la vie, dit-il, quelle part fais-tu à la réflexion?

— Agir, réplique Sturel, c'est annexer à notre réflexion de plus vastes champs d'expérience. Il faut d'abord dénombrer les sentiments qui bouillonnent dans les êtres et les classer suivant la prise qu'ils offrent à un dominateur. Cela, fait, nous pourrons placer des hommes dans des circonstances arrêtées d'avance, et en obtenir des effets prévus. C'est, en somme, soumettre à l'expérimentation des vérités psychologiques. Bel objet pour toi que passionne la science, pour moi qui me préoccupe de dépenser mon activité.

— D'où juges-tu qu'on puisse ainsi mécaniser les hommes?

— Qui donc l'a jamais contesté? C'est dans l'Orient que tu en vois les plus fréquents, les plus fameux exemples. Espaces sacrés de l'Orient!... Le don de suggestionner la personnalité des autres et sa propre personnalité se manifeste de différentes manières, selon le génie particulier des époques ; prenons en exemple Loyola : c'est ici même, sur cette butte, qu'il prononça le serment par lequel, avec trois amis, il se partageait le monde...

— « A nous deux ! » disait Rastignac, du haut du Père-Lachaise.

— Maurice, comprends-moi ! Je ne suis pas aigri ni intéressé ; j'ai le cœur joyeux et des désirs purs. Ce n'est pas un héros du bagne, mais un saint, M. Taine, qui nous a menés à cet entretien : il t'a loué, me disais-tu, que nous fussions

une société d'amis. Sache que moi, François Sturel, je trouve Rastignac, avec son serment de dominer Paris, honteusement médiocre. Et en Loyola, ce n'est pas le conquérant du monde qui m'attire, mais j'aime qu'il se soit donné une raison héroïque de vivre... Il faut le connaître directement, et non pas à travers les petits journaux anticléricaux, ou les petites images dévotes. C'était un Espagnol enthousiaste et qui avait l'esprit d'aventure. Qu'il se soit mis au service de l'Église et plus particulièrement du Pape, c'est l'emploi de ses facultés, mais cela ne le caractérise pas. Il a fondé une société; elle est admirable, non point tant par le lien rigoureux qu'il a constitué entre ses membres, que par la façon dont il crée ces membres. Et même il ne les crée pas; il leur donne une méthode pour que chacun se crée soi-même. Voilà sa force incomparable!... Méthode prodigieuse, par où chacun de nous, dans la solitude et sans intervention extérieure, peut porter au maximum son énergie spirituelle. La méthode de Loyola, c'est l'art d'éveiller en soi des émotions, de perfectionner ses impulsions, de cultiver ses aptitudes, de nous organiser enfin une vie cérébrale telle que nous incorporions l'idéal que nous nous sommes proposé. Lui et les siens usèrent de ce mécanisme psychologique pour réaliser un type dont la puissance, en pesant sur la destinée des peuples, a irrité l'opinion... Comme toi, comme M. Taine, je voudrais me faire une conception du monde; mais je vais plus loin, je voudrais qu'elle me fût un motif d'agir, qu'elle donnât une direction aux forces qui sont en moi. N'importe quelle direction, pourvu qu'elle m'entraîne et me soit plus chère que moi-même... Ah! dans ce désert de Paris, si nous étions quelques-uns à penser en commun! si nous pouvions découvrir la sphère où, dès le germe primordial, nous fûmes destinés à nous mouvoir!

— Une association! dit Rœmerspacher. Mais à quelle fin s'associer? Loyola, ses amis, voulaient participer de la vie de Jésus. Il était leur modèle, leur point d'appui. Mais où trouver maintenant un lien entre des individus? Quel homme, quelle idée peuvent aujourd'hui fournir à des imaginations le modèle, l'élan initial, l'image exaltante?

Et, après un silence, une hésitation:

— C'est vrai que M. Taine parlait de groupement...

Rœmerspacher a raison d'hésiter. Il sent que l'ardeur de Sturel les engage dans une voie où le philosophe les eût désavoués. « Association ! » c'est vrai ! mais si l'on examine ce qu'entendait M. Taine et ce qu'ils tendent à réaliser, on se convaincra que le même mot n'est plus le même selon les lieux et les circonstances où il est logé. Un principe produit des fruits variés selon les esprits qui le reçoivent.

Maurice Rœmerspacher, de qui la mère mourut quand il était très jeune, a beaucoup vécu sa petite enfance à l'écart, de préférence avec une vieille domestique, la cuisinière, issue des fonds les plus lointains de la paysannerie lorraine. Son service fait, elle lui racontait des histoires de fées, de géants, de magiciens, mêlées de récits de cour d'assises, qui sont plus récents, mais bien beaux aussi. Ces après-midi passées derrière les groseillers, dans le jardin, eurent une influence notable sur l'imagination de Rœmerspacher. Il distingua toujours l'absurde dans la vie, mais il ne le détesta pas quand il ressemblait aux contes de la cuisinière. Voué aux études scientifiques, il aime encore les récits merveilleux : il ne s'endormirait pas sans avoir lu une centaine de pages d'un roman, non pas des études, dites d'observation, mais des constructions imaginatives, si médiocres soient-elles. Et le voici qui pense tout haut :

— Quel singulier garçon tu fais, François ! Il y a en moi quelque chose qui ne renie pas l'ensemble de tes préoccupations ; tu as bien dit cela : découvrir la sphère où nous sommes destinés à nous mouvoir, que nous remplirons de notre vie... Notre enfance, notre passé nous ont portés dans Paris et se taisent. Paris n'est pas un univers saisissable pour nous : c'est un désordre. Eh bien, soit ! Je comprends que tu veuilles organiser notre vie, nous donner un centre, une direction, des idées qui soient notre patrie...

Ainsi le bon sens de Rœmerspacher se rallie aux inquiétudes de Sturel.

Des hommes de vingt-deux ans intéressent peu leur raison dans la recherche de la vérité, mais leur sensibilité, que Pascal nommait « volupté » et « caprice ». A cet âge où l'imagination, comme une aiguille aimantée, s'affole sous

des courants insensibles aux esprits rouillés, sur quelle voie l'impulsion d'un illustre passant va-t-elle précipiter ces romanesques de qui le cœur se gonflait de désirs tous les soirs au coucher du soleil sur le Luxembourg ?

M. Taine a indiqué que toute vie venait aux individus de la collectivité. Son raisonnement supposait que la beauté et la force pour chacun, c'est de se conformer à sa destinée. Il a dit expressément : « Je mourrai et bientôt viendra votre tour. » Rœmerspacher a constaté que ce maître lui-même était un animal avec les conditions, les phases, les fragilités d'une bête. C'est cela surtout, cette idée de la mort et de leur animalité qui met dans leur sang, comme un aphrodisiaque, la hâte, la frénésie de vivre.

— Réunissons donc nos camarades !... Suret-Lefort, Saint-Phlin, Renaudin, Racadot et Mouchefrin, — conclut Sturel, entraînant son ami au bas des pentes de Montmartre. — Examinons avec eux le plan d'une action commune. Il est temps d'employer la vie.

— Fixe le jour, l'heure, l'endroit, dit Rœmerspacher.

— Nous sommes aujourd'hui le 1er mai... Eh bien ! au tombeau de l'Empereur, le 5 mai, jour de sa mort.

Les voilà, comme les Orientaux du désert, qui cherchent un prophète !

VIII

AU TOMBEAU DE NAPOLÉON

Le 5 mai, avant deux heures, Rœmerspacher, Sturel, Saint-Phlin, Racadot, se rejoignirent à la grille des Invalides. Le jeune soleil du printemps, qui n'avait pas encore donné de feuillages aux arbres, répandait sur l'esplanade nue la fatigante inquiétude des premières journées chaudes. Racadot, toujours sale et sombre, se taisait ; Rœmerspacher et Saint-Phlin, bien que s'expliquant mal ce lieu de rendez-vous, ne songeaient pas à plaisanter Sturel dont la jeune figure, plus pâle, trahissait l'énervement. Auprès des grilles dorées et dans ce style pompeux de Louis XIV qui, avec le style ro-

main, l'espagnol de Philippe II et l'impérial, donne à un si haut degré le sentiment du génie administratif, ce groupe d'adolescents aux vêtements d'hiver fatigués, paraissait chétif et peut-être bohème; mais, précisément, un véritable administrateur, apte à juger le vrai mérite, n'eût pas jugé négligeables ceux qu'assemblait un projet si extraordinaire. Enfin Suret-Lefort déboucha de la rue Saint-Dominique, se hâtant depuis le Palais. Avec sa serviette de cuir noir sous le bras et malgré des pantalons trop courts, il avait, ce marcheur fatigué, une saisissante allure, toute faite des mêmes qualités d'aplomb, de netteté et d'impertinence polie qui créaient son autorité oratoire. Bien qu'il n'eût guère de romanesque, il ne montra aucun étonnement de cette convocation. C'est qu'il n'y cherchait pas plus loin qu'une pensée de groupement : il l'eût mieux compris sous forme de conférence hebdomadaire, mais, tel quel, cela satisfaisait son instinct de légiste ambitieux.

Les cinq jeunes gens, à travers les longues cours, se dirigèrent vers la chapelle majestueuse qui possède le cadavre du héros.

A l'ordinaire, le visiteur, soudain prenant conscience de son anonymat, s'intimide de l'écho que son pas sur ces dalles sonores éveille dans les vastes espaces du dôme funéraire. Mais ces jeunes pèlerins-ci ne s'imaginent pas troubler le repos de celui dont ils viennent solliciter la leçon exaltante : ils courent saluer l'Empereur qui s'achemine le long des siècles. Et tout ce bruit de leurs talons résonnant, c'est pour leurs nerfs frémissants un prolongement de cette formidable acclamation qui, jamais interrompue, montait des peuples massés sur le passage du héros et l'empêchait de dormir, tandis qu'il parcourait l'Europe dans sa berline de voyage.

Le tombeau de l'Empereur, pour des Français de vingt ans, ce n'est point le lieu de la paix, le philosophique fossé où un pauvre corps qui s'est tant agité se défait; c'est le carrefour de toutes les énergies qu'on nomme audace, volonté, appétit. Depuis cent ans, l'imagination partout dispersée se concentre sur ce point. Comblez par la pensée cette crypte où du sublime est déposé; nivelez l'histoire, supprimez Napoléon : vous anéantissez l'imagination condensée du siècle.

On n'entend pas ici le silence des morts, mais une rumeur héroïque; ce puits sous le dôme, c'est le clairon épique où tournoie le souffle dont toute jeunesse a le poil hérissé.

Penchés sur ce puits où les architectes, qui désespéraient de lui dresser un trône suffisant, laissèrent s'enfoncer le trop lourd cadavre, les sept Lorrains, tous petits-fils des soldats de la grande armée, sentent leurs poitrines de jeunes mâles s'élargir, se gonfler amoureusement contre la balustrade de marbre, à vingt mètres de l'objet en qui ils reconnaissent leur pareil, mais plus beau qu'eux-mêmes. Ils s'enivrent de l'espoir de respirer, à travers le triple cercueil, des miasmes de mort qui seraient pour eux des ferments d'immortalité.

Ce qui repose sur l'oreiller, dans le cercueil de plomb, nous en avons des documents certains... Les cloches de France portent les traces de leurs battants qui sonnaient ses victoires ; rien d'étonnant que son cœur qui battit trente ans d'épopée ait déformé l'homme d'airain. Sur ce cadavre sont imprimés par un petit signe tous les grands instants de sa vie, la maladie de Toulon, le soleil d'Égypte, l'émotion de Brumaire, l'orgueil de son cœur au sacre, la gloire d'Erfurt, le baiser de Marie-Louise d'Autriche, les neiges de Russie, le froid matin de Fontainebleau, les cris : « Blücher ! Blücher ! » à Waterloo, ses songeries à Sainte-Hélène. Dans Sainte-Hélène, îlot sans arbres et sous le climat des tropiques, il était le roi Lear, proscrit, persécuté par ses filles. Ses filles, c'étaient ses idées, le souvenir de ses grandes actions. Il était fou de son génie. C'était un terrible roi Lear, obèse, avec un grand chapeau de planteur. Et voilà la dernière forme, le vieux Corse autoritaire que l'on a mis dans le cercueil.

Mais ce César-cadavre marqué des cicatrices et des injures innombrables de la vie, c'est tout de même un des plus beaux parchemins à déchiffrer. A ses rides, se vérifieraient tant d'images de Napoléon accumulées dans les musées, dans les bibliothèques, dans la légende.

Son iconographie physique et morale semble ne pouvoir être dressée complète, tant les numéros en sont nombreux. Tous les spécialistes des sciences sociales ont incarné en lui l'idée que chacun d'eux se compose de la plus haute compétence.

C'est ainsi que nous connaissons le Napoléon des tacticiens, des diplomates, des légistes, des politiques. Ce sont des aspects exacts de l'empereur, des détails de son ensemble. Il fut également le corsaire de Byron, l'empereur des Musset, des Hugo, le libérateur selon Heine, le messie de Mickiewicz, le parvenu de Rastignac, l'individu de Taine. Aucun de ces grands homme ne s'est mépris. Les peuples non plus ne se trompèrent pas, — Français, Allemands, Italiens, Polonais, Russes, — quand chacun d'eux crut Napoléon né spécialement pour l'électriser : car cela est exact qu'il a tiré de leur léthargie les nationalités. Toutes les nationalités en Europe et, depuis un siècle, chaque génération en France! Aux libéraux de la Restauration, aux romantiques de 1830, aux messianistes de 1848, aux administrateurs du second Empire, aux internationalistes qui rêvent d'obtenir du prolétariat européen l'empire de Charlemagne, — à ces Sturel, préoccupés d'allier l'analyse à l'action, il donne la flamme. Pour chaque génération de France, comme il fit avec sa garde, sur la fin du jour, dans le suprême effort de Waterloo, il forme lui-même les premières lignes des combattants et, quand tout le régiment passe, il leur adresse une courte allocution en leur montrant de l'épée les positions à enlever.

« Quoi! dira-t-on, tant de Napoléons en un seul homme!... » — Nuages, qui colorez diversement le ciel et dont l'ensemble peut faire le ciel même, vous symbolisez magnifiquement le sens universel qu'a pris dans une époque où il ferme tous les horizons cet homme singulier. Les nuages se plaisent à changer, et leur action se déploie tantôt en une demi-sphère magnifique, tantôt en figures innombrables. Ce rapport constant qui s'établit entre la terre et le ciel par les vapeurs qui s'élèvent pour retomber en pluies bienfaisantes, je le retrouve entre l'empereur Napoléon et l'imagination de ce siècle... Napoléon, notre ciel, par une noble impulsion, nous te créons et tu nous crées!... Dès l'abord, les regards ardents de son armée lui donnèrent son masque surhumain, comme une amante modifie selon la puissance de son sentiment celui qu'elle caresse. Et depuis un siècle, dans chaque désir qui soulève un jeune homme, il y a une parcelle qui revient à Bonaparte et qui l'augmente, lui,

l'Empereur. Dans sa gloire s'engloutissent des millions d'anonymes qui lui règlent sa beauté. Comme sa force était faite, en juin 1812, au passage du Niémen, des hourras de 475 000 hommes, le plein sens de son nom est déterminé par les plus puissantes paroles du siècle. Les Sturel, les Roemerspacher, les Suret-Lefort, les Renaudin, les Saint-Phlin, les Racadot, les Mouchefrin qui, le 5 mai 1884, entourent son tombeau et viennent lui demander de l'élan, lui apportent aussi leur tribut. Sous tous les Napoléons de l'histoire, qu'ils ne contestent pas, mais qui ne les attacheraient pas, ils ont dégagé le *Napoléon de l'âme.*

Sans parti pris social ni moral, sans peser les bénéfices de ses guerres ni la valeur de son despotisme administratif, ils aiment Bonaparte : nûment.

Sa plus belle effigie, à leur gré, c'est de Canova, à Milan, dans la cour de la Brera, son corps de héros tout nu avec sa terrible tête de César.

Oui, nûment et sans circonstances ! Nul excitant ne le vaut pour mettre notre âme en mouvement. Elle ose alors découvrir sa propre destinée. C'est la vertu profonde qu'il se reconnaissait, disant : « Moi, j'ai le don d'électriser les hommes ». Ce Napoléon-là, celui qui touche, électrise les âmes, qu'il soit l'essentiel, on le vit bien à son lit de mort, quand il eut prononcé les dernières paroles que lui imposait sa destinée : sa volonté prolongée par-delà son souffle fit sur ses traits un superbe travail de vérité; après avoir flotté un moment, comme s'ils cherchaient leur type pour l'immortalité, ils se rapprochèrent de l'image consulaire. — Aux heures du Consulat, et quand s'élargissaient les premiers feux de sa gloire, on voyait encore un Bonaparte songeur, farouche, avec le teint bleuâtre des jeunes héros qui rêvent l'Empire. Monté au rôle de César, ce capitaine de fortune adoucit sa fierté amère, il garnit en quelque sorte le dur, le coupant de ses traits, il prit l'ampleur, la graisse de l'empereur romain… Puis ce furent les dégradations du martyre. — Mais quand on eut sur son visage essuyé les sueurs de l'agonie, on vit réapparaître l'aigu de sa jeunesse, l'arc décidé des lèvres, l'arête vive des pommettes et du nez. C'était cette expression hé-

roïque et tendue qu'il devait laisser à la postérité comme essentielle et explicative. Le jeune chef de clan du pays corse, le général d'Italie et d'Égypte, le Premier Consul, voilà en effet le Napoléon qui ne meurt pas, celui qui a soutenu l'Empereur dans toutes ses réalités, et qui supporte sa légende dans toutes les étapes de son immortalité.

Et comme il convenait que, par-dessus tous les stigmates de la vie et les aspects de son génie, son dur profil de médaille se dégageât pour marquer définitivement son corps où la vie avait clos le cycle de son activité, de même il est nécessaire qu'au bout de toutes les transformations de la légende on aboutisse à ceci : NAPOLÉON, PROFESSEUR D'ÉNERGIE.

Professeur d'énergie! telle est sa physionomie définitive et sa formule décisive, obtenues par la superposition de toutes les figures que nous retracent de lui les spécialistes, les artistes et les peuples. De tant de Napoléons, les traits communs nous représentent un excitateur de l'âme. Quand les années auront détruit l'œuvre de ce grand homme et que son génie ne conseillera plus utilement les penseurs ni les peuples, puisque toutes les conditions de vie sociale et individuelle qu'il a envisagées se seront modifiées, quelque chose pourtant subsistera : sa puissance de multiplier l'énergie. Que l'élite de l'humanité, pour en user selon ses besoins, le reconnaisse et l'honore comme tel. Par une formule saisissante, on dit en Russie : « Il n'y a d'homme puissant que celui à qui le tsar parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend. » Alors même que la parole de Napoléon ne durera plus, quand elle aura cessé d'être une chose positive, quand son code, ses principes de guerre, son système autoritaire auront perdu leur vitalité, une vertu de lui émanera encore pour dégager les individus et les peuples d'un bon sens qui parfois sent la mort et pour les élever à propos jusqu'à ne pas craindre l'absurde.

On le voit bien, ce 5 mai 1884, que son contact encore a la puissance de grandir les âmes. Cette mystérieuse réunion présente les caractères d'une transfiguration. Ces enfants, tout à l'heure quelconques sur l'esplanade des Invalides, ont maintenant l'aspect d'une bande de jeunes tigres. Mouchefrin, avec

des yeux changeants, brillants, va et vient de cinq ou six pas le long de la balustrade en boitant à cause de ses chaussures. Seul Renaudin fait un peu le ricaneur, mais tout de même, pour venir, il a abandonné un rendez-vous d'où dépendait une affaire de publicité.

Si quelqu'un des étrangers qui visitaient la coupole eût examiné ce groupe de jeunes gens tous divers, mais chauffés au degré impérial, chaque observateur les eût interprétés d'une façon différente, comme les commentaires varient sur tous les poèmes, mais chacun en eût été ému. C'est que littéralement ils évoquaient les morts.

Quand le héros de l'Odyssée selon les rites de la vieille nécromancie a versé le sang chaud des brebis, les âmes des trépassés montent en essaim de l'abîme : jeunes femmes, adultes, vieillards, toutes ces ombres se pressent et voltigent autour de lui avec une immense clameur. Par la seule vertu de la fièvre que Napoléon met dans leurs veines, Sturel, Rœmerspacher, Suret-Lefort, peuplent de fantômes les fastueux espaces des Invalides. D'abord les membres de sa famille ensevelis dans les pays les plus divers selon des coutumes différentes ; au premier rang, ces êtres tragiques : le duc de Reichstadt à Schœnbrunn, Napoléon III à Chislehurst, le Prince Impérial qui tomba dans le kraal d'Ityotosy. Aux Napoléonides se joignent les vrais associés de son œuvre et de son âme, ses généraux, meneurs d'armée, Masséna, Lannes, Soult; ses braves, ses fougueux, Augereau, Ney, Murat, Lassalle ; ses financiers, Gaudin, Mollien ; ses politiques, Portalis, Tronchet, Cambacérès, Montalivet, Chaptal ; et encore une foule d'où s'élève une magnifique louange : c'est que par la force de leur imagination nourrie de livres, les Sturel, les Rœmerspacher, les Suret-Lefort, les Saint-Phlin mêlent aux Napoléonides, les poètes, qui depuis un siècle sont les voix du grand homme. Et voici qu'eux-mêmes, jeunes bacheliers, ils appuyent de leurs accents cette symphonie triomphale du cortège toujours grossissant de César.

De quels termes ils usaient, je ne puis le dire exactement, mais je connais les sentiments qui les emplissaient ; j'entends leur parole intérieure, et si je veux l'exprimer, je dois en hausser l'expression : car, au contact de Napoléon, des mou-

vements lyriques bouleversent l'âme, qui ne peuvent avoir que des traductions lyriques. Tous lui disaient le mot des vingt-quatre mille conscrits de la jeune garde en 1815, dans l'héroïque dessin de Raffet : « Sire, vous pouvez compter sur nous comme sur votre vieille garde. » Enfants qui saisissent maladroitement leurs fusils, mais possèdent la force morale !

Et sans nul doute, par la puissance du lieu et par la contagion qui sous le nom de « napoléonite » sera classée parmi les principaux ferments de notre siècle, tout adolescent placé dans cette atmosphère se fût enfiévré comme ceux-ci et aurait eu leur geste de fierté, de tête levée, leur regard confiant sur l'avenir, quand Sturel leur jeta :

— Ce n'était d'abord qu'un jeune homme dépourvu !...

Instinctivement ils l'entraînèrent plus à l'écart, dans la chapelle du roi Jérôme et lui dirent :

— On sait sa biographie d'empereur, sa gloire, mais sa formation ? Et sa candidature à la gloire, comment la posa-t-il ?

— Dans leur île, à la fin du dernier siècle, les Bonaparte, mes amis, c'était une famille de petite noblesse, sans moyens d'action, mais tenace et ardente à se maintenir et augmenter. La mère, une femme magnifique de caractère et selon la grande tradition corse. Dans les rudes sentiers du Monte-Rotondo, la jeune femme héroïque, âgée de vingt ans, est enceinte de Napoléon quand elle fuit avec des patriotes qui ont essayé de défendre leur indépendance contre l'envahisseur français. Paoli, qui symbolisait devant l'Europe le héros vertueux, le sage qui tenta de réformer sa patrie en se conformant aux mœurs traditionnelles, cédait à la fortune et se réfugiait en Angleterre. Les Bonaparte s'accommodèrent des conditions nouvelles, et ils tiraient tout le possible des vainqueurs de leur pays. Pour Napoléon, quand il eut neuf ans, ils obtinrent une bourse à l'École de Brienne, et toute la famille, une foule d'amis solidaires l'accompagnèrent sur le môle avec orgueil, parce qu'il allait devenir un officier. Il connaissait le sentiment de l'honneur.

« Ah ! se disaient les jeunes Lorrains écoutant Sturel, quand

on nous a conduits au lycée, notre père, notre mère étaient seuls, par une triste soirée, et nous ne nous sentions délégués d'aucun clan, mais soumis à des nécessités lointaines, mal définies et qui nous échappaient... »

— A neuf ans, au collège d'Autun, puis, de sa dixième à sa quinzième année, écolier à Brienne, il tressaillit et trembla de rage, dans son isolement d'étranger qu'on raillait, et il prenait tout avec exaltation, jusqu'à vomir quand ses camarades ou ses maîtres le voulaient humilier. Mais il supportait sans médiocrité cette épreuve ; elle ajoutait encore à l'image qu'il se formait de sa patrie ; il s'efforçait d'être digne de l'injure de « Corse ».

« Nous aussi, pensent ces anciens élèves de Nancy, on nous raillait ; nous souffrîmes de l'isolement ; mais nous n'avons pas su dégager notre idéal et nous tendions à nous renier pour devenir pareils à nos insulteurs... »

— A quinze ans, continue Sturel, le jeune Bonaparte, élève de l'École militaire à Paris, par sa raideur prétend signifier à ses camarades, de grandes familles, que la fortune ni la naissance ne lui imposent. Petit noble, sans argent ni relations, il juge tout et tous, et il affiche du mépris pour l'esprit et les frivolités. En même temps qu'il s'affirme devant les autres, en secret et avec passion il se découvre dans Rousseau et dans les chroniques de la Corse. — A seize ans, il fut officier... Chambres de Valence, d'Ajaccio, de l'Hôtel de Cherbourg à Paris, de Seurre et d'Auxonne, cabinets de lecture où s'amassait l'esprit révolutionnaire, promenades fiévreuses de la route des Sanguinaires, vous connûtes ces mêmes tempêtes dont les bois de Combourg venaient d'être témoins ! C'est René, ce petit officier qui assiste avec toutes les souffrances des nobles adolescences à la formation de son génie. Dans l'hiver de sa dix-huitième année, il écrit la page sublime sur le suicide : « Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la sincérité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort. »

« O notre Bonaparte, — songeaient-ils, d'un même élan — c'est nous tous que tu tuerais avec toi !... »

— A nulle époque la nature ne produisit en plus grand nombre le type bien connu, le César, l'animal né pour la domination. Qu'à se faire reconnaître il trouve trop d'obstacles, sa plainte sera le principe du romantisme. Bonaparte pouvait être l'un de ces enfants divins qui exprimèrent avec une force contagieuse ce délire mélancolique des grandeurs. Sans doute, Corse francisé, il ne disposait pas des moyens héréditaires d'expression d'un Byron, d'un Chateaubriand, mais la vigueur de son âme aurait bien su imposer un rythme à ses rédactions.

» D'ailleurs, un Bonaparte est un plus bel animal que les Byron et les Chateaubriand. Ce sont des frères nourris par le sol riche et puissant des provinces à la fin du dix-huitième siècle et issus de races féodales analogues ; leurs trois noms fameux sont représentatifs d'états d'esprit également nobles ; mais tout de même le nom de Bonaparte évoque un système d'idées infiniment plus logiques et réalistes que ne furent jamais les caprices passionnés de René et le byronisme. Quelle qu'ait été la sincérité de Byron et de Chateaubriand, leurs sentiments déjà nous semblent artificiels. Ils se disaient isolés, se plaignaient des hommes, se cherchaient à travers le monde une patrie. A la fois aristocrates, révolutionnaires, utopistes et nihilistes, ils apparaîtront, de plus en plus, à mesure que l'humanité cessera de produire leur genre de sensibilité, comme un incompréhensible amas de contradictions. Bonaparte, lui, n'était pas homme à flotter. Ce grand homme, qui naturellement créait de l'ordre, usa de ses propres passions suivant la méthode scientifique qui, en présence de caractères constatés, les ordonne et les relie par une forte hypothèse, de manière à constituer une unité.

Jeune et solitaire, il se persuada qu'il ne devait pas à quelque qualité mystérieuse de l'âme sa répugnance à s'accommoder de sa vie, mais qu'il serait heureux seulement dans la Corse libre et après avoir accompli le relèvement national rêvé par Paoli. Grâce à cette interprétation patriotique qu'il se donnait de son vague, il devint sur le sol français un véri-

table exilé, tandis que Byron et Chateaubriand sont des exilés imaginaires. Ce personnage d'insulaire mécontent, qu'il faisait de toute bonne foi, lui fut des plus favorables. Cet heureux expédient laisse déjà pressentir l'homme d'État doué pour installer les hommes dans une situation ou dans une opinion qui leur facilite de vivre. En effet, dès qu'il devint à ses yeux un exilé, il put appliquer son esprit à des réalités : sa mélancolie, loin d'être un épuisant, le stimula; son amour pour son pays lui fit un centre où tous ses sentiments se rattachaient. Tandis que Chateaubriand et Byron, à chercher partout le bonheur, usent et dégradent leur énergie, lui, l'affermit autour de son idée fixe. Habitant comme eux du monde idéal, il n'y caresse pas des chimères sans forme : il cherche à soutenir son clan, à organiser sa patrie.

» La force du rêve chez lui peut dès l'abord se transformer en action. Plus tard, sans doute, cédant à cet orgueil d'occuper les hommes que nous avons reconnu au principe de la mélancolie romantique, Chateaubriand confessera le catholicisme, et Byron, le libéralisme ; mais eux-mêmes douteront toujours de leur mission, d'autant qu'ils ont énervé de la tristesse des débauchés cette première sauvagerie qui faisait leur ressort... Bonaparte, lui, ayant su trouver le but le plus convenable à son ardeur, s'y réserva tout entier, jusqu'à se refuser de distraire en faveur de l'amour rien de sa résistance secrète.

» Sa passion ainsi concentrée, il la munit des expériences de l'histoire, pour connaître le caractère des hommes et les lois des sociétés. Enfin, ayant un métier, il se préoccupe d'y exceller et il analyse les campagnes des grands capitaines pour se familiariser avec le génie. On possède la liste des travaux que méthodiquement il s'imposa. Ils valent non point par l'étendue, mais par la puissance de sa réflexion utilisée avec constance dans le même dessein. Une méthode au service d'une passion, voilà Napoléon à vingt ans !

« S'attacher à des réalités ! se placer dans des conditions vitales ! » se répètent ces jeunes gens subitement éclairés sur l'art de vivre. Et, dans cet examen, dans cette vision concrète du jeune Bonaparte, leur vigueur trouve sa prise comme

s'ils sortaient des sables mouvants où ils s'épuisaient pour mettre pied sur le vrai sol.

— 1789 ! La tempête soulève l'aigle, le force à s'élever. De grands rôles pouvaient devenir disponibles : il se jeta en Corse, son milieu naturel, le seul où il eût une raison d'être. C'est lui qui, à vingt ans, distribua la cocarde tricolore à Bastia... Redoublons ici d'attention...

» Trouver un but à son âme, lui fournir un idéal où elle relie tous ses désirs, et qui leur donne du ressort, voilà une besogne nécessaire. Mais ne soyons pas dupes de nos inventions ! Profondément, une âme n'a pas d'autre but qu'elle-même. Il ne faut pas que nous désertions notre propre service pour nous attacher à nos idoles. On a vu des esprits notables, égarés ainsi dans l'artificiel, se dévouer à une cause qui n'était plus la leur et, soit par goût du succès, soit par impuissance de réflexion, contredire leur principe. C'est pour avoir su toujours se conformer à sa destinée, se ramener sous sa loi, que Napoléon nous est un magnifique enseignement.

» Il avait été amené à diviniser Rousseau et Paoli, et il s'était résolu de collaborer à leur œuvre, mais il sut voir un jour que, pour rester fidèle à sa nature, à soi-même, il devait s'écarter de ces deux maîtres, se différencier du premier et même combattre le second. Vers sa vingt-deuxième année il fit ce suprême effort de sa formation psychique. L'apprentissage se terminait.

» En s'associant à Paoli, que suivait la Corse entière, il eût manqué à sa destinée. Il retira de ce chef populaire son idéal, pour le réincarner dans la France. Notre pays, jusqu'alors, aux yeux de Bonaparte, avait été l'ennemi parce que l'ensemble de nos institutions entravait ses aptitudes au commandement, tandis que la Corse, où Paoli avait régné, se prêtait à la dictature bienfaisante d'un patriote ; aujourd'hui, en face de la France qui aspire à s'organiser, et de la Corse qui se fait conservatrice, Bonaparte, fidèle à ses besoins, n'hésite pas à bouleverser les habitudes de son esprit. Il se résigne à être « voué à l'exécration » par sa patrie et par son héros Paoli. Bien qu'il ne goûte pas la démagogie jacobine, il se range avec ce

parti qui possède alors la France. — A ce signe, reconnais César! Il a fait le geste des Maîtres... Il nous donne la suprême leçon d'énergie que tant de fois, dorénavant, il répétera : dans une situation déterminée, il n'y a pas à subir, mais toujours à délibérer. La Fortune, elle aussi, dans un tel homme, reconnaît l'espèce qu'elle aime à servir. Quand, le 13 juin 1793, n'ayant pas vingt-quatre ans, il débarque avec les siens, tous proscrits de Corse, ruinés et honnis, elle l'attendait au rivage de Toulon.

Ainsi parle à peu près Sturel, soutenu, commenté par ses pairs. Mais que le bruit des syllabes restitue mal tous les mouvements d'émulation et de gloire que viennent de subir leurs âmes!... D'un tel Napoléon, pas un trait n'échappe à ces délégués de la jeunesse s'entretenant de l'Imperator à quinze pas de son cadavre : car, à leur âge et pleins de beaux désirs, ils ont précisément ce qu'il appelait « l'esprit de la chose », l'intelligence particulière. Nulle nécessité qu'ils traduisent sur l'heure en formules serrées les admirables raisonnements intérieurs que nous essayons de fixer dans une théorie impériale de l'énergie : cette réunion près du Tombeau, c'est plus qu'un dialogue; une action. Tout d'abord, portés par la fièvre qu'exhale un tel caveau, ils s'étaient élevés d'un haut vol et se comparaient au héros pour leur âpreté et leur ardeur; mais peu à peu il leur échappe et, à chaque coup d'aile, la distance plus grande les fait plus petits. Maintenant, comme des misérables, ils sont à la fois fiers qu'un tel homme ait vécu et désespérés du temps qu'ils ont perdu. Ils se reconnaissent comme des frères. Ils se serrent les mains. Des interjections brûlantes s'échappent de leurs lèvres. Soumis au jeu de forces si puissantes, échauffés par l'admiration et par la solidarité, ils sont prêts pour accueillir une parole décisive...

— Et nous, dit Sturel, allons-nous déjà glisser sous la vie?...

Ils laissent Napoléon, ils reviennent à eux-mêmes dont ils sont chargés. C'est assez dire : *l'Empereur;* et ce grand mot, qui crée des individus, les force à dire : *Moi, Nous.*

— Nos études vont se terminer. Nous contenterons-nous d'exploiter nos titres universitaires? Serons-nous de simples utilités anonymes dans notre époque? Rangés, classés, résignés, après quelques ébrouements de jeunesse, laisserons-nous échoir à d'autres le dépôt de la force? Dans cette masse encore amorphe qu'est notre génération, il y a des chefs en puissance, des têtes, des capitaines de demain. Si quelque chose nous avertit que nous sommes ces élus de la destinée, ne cherchons pas davantage, croyons-en le signe intérieur : camarades, nous sommes les capitaines ! Au tombeau de Napoléon, professeur d'énergie, jurons d'être des hommes !

— Nous le jurons ! s'écria le petit Mouchefrin qui s'était glissé au premier rang.

— Soit ! dit Racadot.

— Étonnant ! murmura Suret-Lefort, dérouté de se sentir ému.

— Il était temps ! ajouta Renaudin qui, depuis deux ans, cherchait à faire de ses amis une coterie d'action.

— J'approuve Sturel, dit Saint-Phlin, mais Bonaparte et Loyola, qu'il aime à citer, dominaient les hommes parce qu'ils savaient en faire — l'Empereur, des héros — et Loyola, des saints.

En même temps, Renaudin disait :

— Bonaparte eut Paoli. Quel est l'homme national que nous pourrons servir pour le lâcher en temps voulu?

— Pas si vite! intervint Rœmerspacher. Examinons la question de principe. Tu m'étonnes, Sturel, de croire aux grands hommes. Certes rien de plus intéressant que les biographies; on y trouve du dramatique et surtout elles simplifient l'histoire. Mais ne sens-tu pas que l'individu n'est rien, la société tout?...

— C'est bien, dit Sturel très nerveux : M. Taine t'a fait panthéiste. Tu regardes la nature comme une unité vivante ayant en elle-même son principe d'action. Moi, j'y vois un ensemble d'énergies indépendantes dont le concours produit l'harmonie universelle.

— Et moi, dit Saint-Phlin, je tiens l'univers pour une matière inerte mue par une volonté extérieure... Napoléon a été voulu par Dieu.

— Rappelez-vous, messieurs, — dit Renaudin en assujettissant son monocle, — qu'il n'aimait pas l'Idéologie, c'est-à-dire les abstractions en l'air.

— Au fait, donc! reprit Sturel, toutes nos théories sont excellentes, si chacun de nous y trouve son motif d'action. Et notre ami Saint-Phlin est fort heureux d'avoir une conception du monde qui lui permet d'espérer qu'un jour il pourra être un homme providentiel. Réservons la discussion du rôle des individus. Dans quelle mesure appartient-il à un César, je veux dire à une tête, à un chef, de modifier l'humanité, ce n'est point en cause aujourd'hui. Où Rœmerspacher a-t-il entendu que je lui proposais d'inventer quelque nouveauté touchant les institutions et les gouvernements, les codes, les religions, la littérature, les beaux-arts, l'agriculture, la patrie, la propriété, la famille? Ce sont toujours, je ne le conteste pas, de vastes collaborations inconscientes et anonymes qui jettent, à la façon de l'océan sur la grève, les idées révolutionnaires. Mais les grands hommes se chargent de ramasser, de trier ces richesses. Voulons-nous être ces endosseurs, ces audacieux qui prennent des responsabilités devant leurs contemporains? Telle est la position exacte du beau problème qu'en nous réunissant ici j'ai voulu soulever.

Mouchefrin, qui suivait avec passion ce débat, trouva, dans son émotion, une pensée vigoureuse :

— Votre Napoléon était préparé pour présider à la réorganisation de la France sur table rase, parce qu'en son âme d'étranger et d'homme supérieur, aucune des institutions de la monarchie n'avait jamais été une chose vivante. Il pouvait être représentatif des nouveaux préjugés, parce qu'il ne ressentait aucun des anciens. Eh bien! pour tout l'ordre social moderne, ressentons-nous rien d'autre que du mépris et de la haine? Nous sommes désignés pour le détruire.

— Craignons, — dit Saint-Phlin choqué, — de demeurer négatifs : Napoléon à toutes les minutes eut un sentiment très vif de son devoir.

— De sa destinée! rectifia Sturel.

— De sa culture! interrompit Rœmerspacher.

« Il y a des mots déterminants, dit Pascal, et qui font

juger de l'esprit d'un homme » : destinée, devoir, culture, voilà bien les trois termes où Sturel, Saint-Phlin, Rœmerspacher, se devaient résumer. — Suret-Lefort, lui, pensait à paraître ; Racadot et Mouchefrin, à jouir ; Renaudin, à manger.

— Eh bien ! dit Suret-Lefort, peu importent les mobiles : en quoi consiste la tâche que nous allons entreprendre ?

— En effet, dit Renaudin, précisons.

Il y eut un silence anxieux. Tous ces jeunes gens craignirent d'être des incapables. La question si simple demeura quelques minutes sans réponse, — et nul ne s'en étonnera si l'on veut bien considérer le terrain qu'offrait à des déracinés inquiets de leur état la France en 1884.

IX

LA FRANCE DISSOCIÉE ET DÉCÉRÉBRÉE

Depuis leur sortie du lycée, soit quatre années, ces jeunes Français veulent agir. En Lorraine, isolés et dénués, enfoncés dans l'inertie, l'ennui, la mort, ils aspirèrent à Paris. Ils le tenaient pour un centre où ils pourraient collaborer à de grands intérêts. Ils s'y trouvent seuls, ignorés de tous, ne sachant avec qui se concerter, tourmentés par leur activité sans emploi. C'est alors qu'ils organisent ce syndicat. A défaut d'un point de ralliement et d'entente que leur offriraient des groupes naturels importants, ils entreprennent de faire eux-mêmes un corps... Autour de quoi ? à quelle fin ? C'est la question que pose le bon sens de Suret-Lefort, de Renaudin.

Quelque chose d'imaginaire, comme la figure de Napoléon en 1884, ne peut pas fournir à des unités juxtaposées la faculté d'agir ensemble. Bonne pour donner du ressort à certains individus, cette grande légende ne peut donner de la consistance à leur groupe, ni leur inspirer des résolutions. Où les sept bacheliers peuvent-ils se diriger, pour quels objets se dépenser, à quelle union s'agréger ?

Les forces vivantes de notre pays, ses groupes d'activité, ses

principaux points d'union et d'énergie, dans l'ordre matériel ou spirituel, c'est aujourd'hui :

1° Les bureaux, c'est-à-dire l'ensemble de l'administration, où il faut bien faire rentrer l'armée. — Qu'on aime ou blâme leur fonctionnement, c'est eux qui supportent tout le pays, et, s'ils ont contribué pour une part principale à détruire l'initiative, la vie en France, il n'en est pas moins exact qu'aujourd'hui ils sont la France même. Il faut bien les respecter et les appuyer, quoi qu'on en ait : car, après avoir diminué la patrie par des actes qui n'ont plus de remèdes, ils demeurent seuls capables de la maintenir.

2° La religion. — Si l'on veut, nous possédons la catholique, la protestante et la juive; mais, à voir de plus haut, la France est divisée entre deux religions qui se contredisent violemment, et chacune impose à ses adeptes de ruiner l'autre. L'ancienne est fondée sur la révélation; la nouvelle s'accorde avec la méthode scientifique et nous promet par elle, sous le nom de progrès nécessaire et indéfini, cet avenir de paix et d'amour dont tous les prophètes ont l'esprit halluciné.

3° Les ateliers agricoles, industriels ou commerciaux. — Ils se proposent de produire l'argent et sont eux-mêmes à la merci de ses manœuvres. Le capital agiote, détruit, devient de plus en plus international et aspire à n'être pas solidaire des destinées françaises.

4° D'innombrables associations de toute espèce, que les bureaux dépouillent d'initiative, d'indépendance. Parmi elles, seuls les syndicats ouvriers ont de la vigueur, de la confiance en soi, la connaissance de leurs origines et de leur but. Ils sont nés d'un mouvement de haine contre la forme sociale existante et luttent pour l'anéantir, cependant que l'administration cherche à les écraser.

Quant à la noblesse, qui, avec les bureaux, la religion et la terre, encadrait et constituait l'ancienne société, c'est une morte : elle ne rend aucun service particulier, ne jouit d'aucun privilège, et, si l'on met à part quelques noms historiques qui gardent justement une force sur les imaginations, elle ne subsiste à l'état d'apparence mondaine que par les expédients du rastaquouérisme.

Voilà les groupements distincts qui devraient coopérer, en

exécutant chacun sa tâche propre, à un effet final et total qui serait la prospérité de la communauté française. Voilà les masses selon lesquelles la nation est ordonnée. Sur les vigoureuses épaules de ces diverses équipes sont portés tous les hommes influents, tous ceux dont le nom est prononcé avec amour ou respect. Ils semblent exister par eux-mêmes : ils n'ont de solidité que s'ils sont installés sur ces blocs. L'homme soutenu, soit par les bureaux, soit par l'une des deux Églises de la révélation et de la science, soit par la terre, soit par l'argent de banque et d'industrie, soit par les associations ouvrières, c'est une puissance. Et celui qui représenterait, qui unirait en lui ces divers syndicats, serait l'homme national, le délégué général, le chef.

Mais entre ces divers groupes d'énergie, — nous venons de le constater quand nous essayions de les caractériser très brièvement, — il n'y a point de coordination... Bien au contraire, ils s'appliquent à s'annuler. Manifestement, notre pays est dissocié.

Eux-mêmes, ces fils de l'Université, si désireux de jouer un rôle, ne sont reliés à aucune de ces grandes forces éparses. Peut-être, à les examiner avec complaisance, surprendrait-on chez deux d'entre eux des éléments de sociabilité. — Saint-Phlin aime et comprend son patrimoine de Varennes. Par un séjour annuel de quatre mois à Saint-Phlin, il donne de la réalité à ses rapports avec la patrie, dont ses champs lui enseignent vaguement les droits historiques. Leur voix existe en lui, pourrait y prendre de l'intensité. Rœmerspacher fait son noviciat dans cette importante confrérie qui demande aux recherches scientifiques, non pas seulement de contenter la haute curiosité ou d'accroître le bien-être général, mais de satisfaire notre besoin d'harmonie et, pour tout dire, notre besoin du divin. Probablement il sera de ceux qui s'efforcent, par la transformation des consciences, à faire entrer la France, l'Europe, dans une phase de civilisation nouvelle. — Les autres, hélas ! qu'ils sont isolés ! L'ordre des avocats donne à Suret-Lefort des commodités et des gênes, mais non pas un esprit, une foi. Il en use sans y être rattaché par aucune fibre vivante. Le journaliste Renaudin, qui croit avoir des

confrères, est plus seul qu'au coin d'un bois. Il s'agite, pour gagner son pain sans s'intéresser à sa corporation, ni à aucune œuvre commune supérieure. Sturel, Racadot, Mouchefrin, plus évidemment encore sont déliés de tout.

De cette situation les bureaux sont responsables. Le bureau de l'Enseignement public les a dégoûtés de leur petite patrie, les a dressés par l'émulation et sans leur inculquer une idée religieuse — religion révélée ou idéal scientifique — qui leur fournirait un lien social. Le système des « humanités » ne rend pas l'homme apte à la culture, au commerce, à l'industrie, mais au contraire l'en détourne. L'administration les a préparés seulement pour elle et pour qu'ils deviennent des fonctionnaires. Ils s'y sont refusés... Ce n'est donc pas assez que les corps sociaux soient dissociés : il y a des déserteurs. Ce n'est pas assez qu'il y ait dans ce pays de nombreux ressorts d'action antagonistes : voilà des jeunes gens, et d'une espèce fréquente, qui, dans le vaste et puissant atelier qu'est une patrie, ne sont mis en mouvement que par leur ressort individuel et ne travaillent que pour eux-mêmes. Ils sont mal servis et ils servent mal.

En vérité, il ne faut pas craindre d'y insister. C'est en maintenant le plus longtemps possible notre regard sur ces Lorrains que nous comprendrons l'ensemble de la situation, notre état général. Et déjà nous entrevoyons ceci : dans le massif national, entre les blocs descellés, il se trouve une nombreuse poussière d'individus. C'est un gaspillage de forces. Mais quand même ce déchet serait formé de déments, d'incapables, d'hommes de mauvaise volonté, il serait regrettable. car dangereux : dans une ville mal balayée, où le service de voirie pèche, le moindre orage détermine des boues insalubres.

Cet émiettement se retrouve jusque dans les consciences. Un homme, en effet, n'appartient pas à une seule œuvre, à un seul intérêt : il peut être, au même moment, engagé dans des groupements distincts; que ceux-ci, grâce à l'état général de notre pays, soient antagonistes, voilà un homme en contradiction intérieure, et par là diminué, sinon annulé.

En conséquence, ce qui fait question, c'est la substance française.

Qu'entendons-nous par là?

En principe, la personnalité doit être considérée comme un pur accident. Le véritable fonds du Français est une nature commune, un produit social et historique, possédé en participation par chacun de nous ; c'est la somme des natures constituées dans chaque ordre, dans la classe des ruraux, dans la banque et l'industrie, dans les associations ouvrières, ou encore par les idéals religieux, et elle évolue lentement et continuellement. Si nous admettons que nos forces constitutives sont dissociées et contradictoires, le fonds de notre vie, notre vraie réalité, notre énergie, ne sont-ils pas gravement atteints? Ce qui se confirme à constater que la puissance de reproduction est en baisse, et que la résistance à l'esprit allemand faiblit sur les frontières de l'Est, d'où il fuse dans tous les sens sur notre territoire et dans nos esprits.

Mais si la substance nationale est atteinte, en vérité il devient fort secondaire de savoir qui sera vainqueur de M. Clémenceau ou de M. Jules Ferry, en qui se concentre à cette date tout l'intérêt parlementaire. — D'ailleurs, ils font un jeu qui permet à chacun d'eux d'exister, et si l'un venait à disparaître et n'était pas sur l'heure remplacé, l'autre devrait également disparaître.

Il devient secondaire de savoir si la France, engagée par ses troupes au Tonkin et à Madagascar, par sa diplomatie en Égypte et au Congo, par une convention financière en Tunisie, mènera à bien son extension coloniale dans l'Extrême-Orient. — D'ailleurs, l'extension de la France a-t-elle rien à voir avec des succès militaires en Extrême-Orient? Ces possessions lointaines ne vaudront que par notre action sur les bords du Rhin.

Il devient secondaire de savoir si les théories révolutionnaires d'une minorité évidemment faible, qui excitent au vol et au pillage par protestation contre la propriété et la misère, sont dangereuses et significatives d'un temps nouveau. — D'ailleurs, l'évolution sociale dans le sens du « collectivisme » se fera fatalement et s'accomplit déjà sous nos yeux, avec le concours de ceux mêmes qui en combattent les formules ; et quant à des accents de révolte contre l'ordre

établi, on les a toujours entendus, on les entendra toujours.

Il devient secondaire de savoir si l'honneur et le bénéfice d'avoir percé l'isthme de Panama reviendront à la troisième République. — D'ailleurs, les accents d'humanitarisme lyrique par lesquels la Banque, la Presse, les agents du gouvernement saluent l'entreprise de M. de Lesseps expriment simplement le plaisir que les subventions donnent à ces messieurs ; elles coûtent plus cher à la Compagnie que les pelletées de terre utilement enlevées dans l'isthme.

Quand de telles questions sont considérées comme essentielles par ceux qui discutent les affaires de ce pays et par ceux qui les mènent, on penche vraiment à conclure que la France est décérébrée, car le grave problème et, pour tout dire, le seul, est de refaire la substance nationale entamée, c'est-à-dire de restaurer les blocs du pays ou, si vous répugnez à la méthode rétrospective, d'organiser cette anarchie.

De leur anarchie, ces bacheliers mêmes, qui errent sur le pavé de Paris comme des Tonkinois dans leurs marais, sans lien social, sans règle de vie, sans but, se rendent compte. Quand ils essaient de se grouper selon le mode primitif du clan, quand ils sont hantés par l'idée césarienne, c'est un instinct de malades. Ils voudraient prendre appui les uns sur les autres ; ils se tournent aussi vers le dictateur, et vers celui dont l'histoire a dit : « Le vrai mérite, dès qu'il lui apparaissait, était sûr d'une immense récompense. » Leur énergie et leur malchance les rendent sympathiques. S'ils travaillaient d'accord avec des forces sociales honnêtes et utiles, ils pourraient faire des choses honnêtes et utiles. Mais des hommes qui n'ont pas de devoirs d'état, qui sont enfiévrés par l'esprit d'imitation en face d'un héros, et qui prétendent intervenir avec leurs volontés individuelles dans les actions de la collectivité, c'est pour celle-ci fort terrible !... Car les héros, s'ils ne tombent pas exactement à l'heure et dans le milieu convenables, voilà des fléaux.

X

ON SORT DU TOMBEAU COMME ON PEUT

On s'explique maintenant l'embarras de ces jeunes gens, quand Suret-Lefort et Renaudin, qui ne sont pas hommes à se passer de conclusion, traduisent leur souci commun : « En quoi consiste la tâche à laquelle nous décidons de nous consacrer ? »

— Aujourd'hui, — dit Sturel, — en 1884, admirer Napoléon, ce n'est point nécessairement sanctionner l'organisation qu'il nous a léguée : c'est seulement rendre justice à sa puissance d'organisateur. Son génie fut de tirer le meilleur parti possible de circonstances données. Heureux celui qui refondra la société, s'il retrouve pour une telle tâche ces mêmes qualités que manifesta Bonaparte en créant l'ordre qui depuis quatre-vingt-quatre ans tel quel maintient la France !

— Comprends pas, dit Suret-Lefort. Te voilà à la fois révolutionnaire et césarien !

— Parfaitement ! Je ne crains pas un état de liberté en comparaison duquel tout ce qu'on a vu jusqu'ici de liberté sur la terre ne serait qu'un jeu d'enfant : mais je considère l'idéal moderne de la bourgeoisie française, même libérale, même républicaine, comme ennemi de la grande personnalité et de la grande liberté.

— Ce qui te mène à quelle conclusion ?

— Mon cher Suret-Lefort, intervint Rœmerspacher, écartons d'ici le verbalisme politique. Le but de cette entente n'est point que nous adoptions un des partis, — conservateur, radical, opportuniste, — mais que nous décidions, en haine d'une destinée médiocre, quelque action commune. Au reste, tu sais combien Sturel est impatient de toute entrave : il aime la liberté, mais il possède aussi l'amour spécial aux natures élevées pour la grandeur humaine et l'horreur nerveuse propre aux natures délicates pour tout régime de médiocrité. Je crois connaître les tempéraments : je juge son sang plus révolu-

tionnaire que celui de tes veines, mais il veut voir le génie reconnu comme guide souverain.

— Pour que nous nous consacrions à la réforme économique intégrale, je vois une objection, — dit Saint-Phlin, qui demeurait sous l'impression des mots haineux de Mouchefrin contre la société : — les formes qu'il faudrait abolir sont encore puissantes chez quelques-uns d'entre nous ; c'est un homme réellement incapable de respecter, voire de sentir les beautés et l'utilité morale de la propriété individuelle qui pourra la supprimer. On ne détruit réellement que ce qu'on ne comprend pas. Pour ma part...

Mouchefrin, par ses exclamations, fit entendre que les instincts réactionnaires de Saint-Phlin l'écœuraient. Chacun allait discuter là-dessus, Rœmerspacher exigea le silence.

— Écoutez ! Nul doute que l'avenir dépende des forces qui agissent autour de nous, mais, s'il s'agit de les interpréter, chacun de nous proposera une leçon différente. Dès lors, c'est prudence de parler du futur comme s'il échappait à nos procédés d'investigation, et nous lui appliquerons le mot de Claude Bernard : « Chacun doit rester libre de l'ignorer et de le sentir à sa manière... » Le problème est simplement de s'associer à l'énergie nationale, de distinguer sa direction et d'accepter ses diverses étapes.

— Eh bien ! répliqua Suret-Lefort, le régime organisé par Gambetta est encore solide. Pourquoi se buter contre ? Pourquoi ne faisons-nous pas cause commune avec ses amis ?

Ce même Suret-Lefort, la fameuse nuit de l'arrivée de Rœmerspacher, brûlait d'attaquer tout le gambettisme ! Le jeune ambitieux, déjà un peu maté, aura heurté le mur d'airain.

— Morale d'esclaves ! s'écria Saint-Phlin. Les amis de Gambetta finiront à Mazas.

— Bah ! ils lâcheront à mesure les plus compromis, interrompit Renaudin.

— L'entourage d'un héros, continua Saint-Phlin, n'est pas une chose distincte de sa personne et qu'on puisse accabler en l'exaltant. Le rayonnement d'un homme est une partie essentielle de son être. Celui qui rayonne en MM. X..., Y..., Z..., pâlit et va s'éteindre.

Suret-Lefort et Renaudin se regardèrent, en souriant du naïf Saint-Phlin.

— Ce qu'il y a d'exact, seigneurs, dit Renaudin, c'est que l'opportunisme n'a pas besoin de nous... En France, heureusement, la nouveauté et l'imprévu sont toujours probables. C'est un pays passionné pour les aventures romanesques d'un héros sympathique. Eh oui! un peu de justice sociale leur ferait plaisir, mais moins qu'un beau roman qui, au jour le jour, les tiendrait en haleine. Je parle en journaliste qui connais les lecteurs; mais toi, Saint-Phlin, qui t'attendris, je suppose, sur les vieux romans de chevalerie, *Flor et Blancheflor*, *Fier-à-Bras*, tu sais bien le goût de la race, et qu'un Fier-à-Bras, un individu, ferait l'affaire.

— Un homme national! dit Sturel.

— Soit! dit Suret-Lefort, mais c'est dangereux et, pis encore, hypothétique!

— L'entente est faite! — lança Mouchefrin, et de sa voix insupportable à elle seule comme une goujaterie: — Où se procurer ce remorqueur?

Le gros Racadot, qui jusqu'alors s'était tu, s'avança:

— Vous voulez une locomotive; encore faut-il que vous soyez sur rails, pour qu'elle vous remorque... Dans votre obscurité, un Napoléon lui-même ne vous distinguerait pas! Nous attendons toujours la conclusion pratique de ce conciliabule.

Tous, sauf Mouchefrin qui riait bruyamment, furent gênés, pour le romanesque et imprévoyant Sturel, que le petit-fils des serfs de Custines eut si évidemment raison.

Ces deux-ci, Racadot et Mouchefrin, dans le cénacle représentent la pauvreté. C'est bien elle qui les maintient; riches, ils eussent été écartés: quelque chose en eux répugne, Mouchefrin étant méprisant jusqu'à la cruauté, et Racadot matois comme un courtier véreux. Pauvres, on ne pouvait les exclure; en les tolérant, on se fournissait à soi-même une preuve d'humanité. Cet accord à les supporter mettait une sorte de déférence autour d'eux. Nul ne leur eût dit: « Tais-toi. »

D'ailleurs, Mouchefrin, toujours collé à Racadot, n'appréciait que l'intelligence de Renaudin à cause de son traitement

de trois cents francs par mois et ne se cachait pas de mépriser Sturel, Rœmerspacher, Suret-Lefort et particulièrement Saint-Phlin, qu'il appelait « ce bon Monsieur Gallant ».

Racadot, avec son regard en dessous, sa mauvaise barbe semée de boutons et sa politesse obséquieuse, imposait comme un hercule et comme un notaire : — il avait le cerveau madré de ces avoués qui vont au bagne ou deviennent de grands parlementaires.

Il mit une sorte de bonhomie à ne pas abuser de l'impression produite, et, posant la main sur l'épaule de Sturel un peu déconcerté, il fit signe qu'il voulait parler ; ce fut le moment le plus important de cette après-midi.

— Moi, dit-il, je me charge de vous donner le premier moyen d'action.

On murmura d'étonnement. Il jouit de son effet, puis :

— Théoriquement, le moyen césarien, c'est l'armée. Bien qu'elle soit suspecte, très surveillée, très amoindrie, transformée en régiments de fonctionnaires, un de ses chefs saurait encore jouer un rôle. Reste un second moyen, la presse. Ce qu'il vous faut, en somme, c'est grouper autour de vous quelques centaines de fidèles et donner votre mesure aux puissants. Par un journal vous tâteriez l'opinion, vous distingueriez le courant ; vous verriez venir les événements... Oui, un journal !

— Mais... l'administration ? dit Rœmerspacher.

— L'argent ? précisa Renaudin en ricanant.

— Mouchefrin et moi, nous nous chargeons de tout... Je m'en charge, — reprit-il en accentuant le mot. — Nous serons vos marchepieds, messieurs : plus tard, ne nous oubliez pas.

Ils se regardèrent. Leur sourire, incrédule d'abord, s'effaçait, car ils désiraient croire. Ils se rappelèrent les perpétuelles allusions de Racadot à cette « grosse fortune » que sa mère lui avait léguée et que son père détenait. Déjà l'imagination de Sturel saisissait cette solution. Des idées fortes et abondantes de toutes parts se présentaient à lui. Ce n'étaient pas des idées raisonnables, mais il utilisait son droit de rêver l'avenir.

« Qu'ils sont jeunes ! » pensera-t-on. Des hommes « dont l'âme n'est point sevrée », disait avec orgueil Saint-Just qui

mourut lui-même à vingt-cinq ans. Sturel, Saint-Phlin, Rœmerspacher et Suret-Lefort ont encore aux lèvres une goutte du philtre des philosophes et des poètes.

En réalité, ils viennent d'échouer. Leur beau frisson d'enthousiasme se transforme en une médiocre résolution.

L'entrée dans l'action s'est faite pour Sturel en deux moments distincts. D'abord, ses rêveries de lycée, ses rêveries près de « ses femmes » et sur le mot de Taine : « Association ». Le second temps, c'est quand il doit sur la nature de cette association s'accorder avec ses camarades. La moyenne de ce petit cénacle relève un Mouchefrin, abaisse un Rœmerspacher, un Sturel : il en va ainsi de tout groupement.

C'est un grand problème de s'expliquer pourquoi de jeunes bacheliers français, ayant pour tout lien, pour religion, des ardeurs qu'ils assemblent sur le nom de Bonaparte, en arrivent à concevoir qu'ils doivent fonder un journal. Il y aura, sans doute, des époques où de tels raisonnements et de telles destinées seront incompréhensibles. Mais, en 1884, leur raisonnement est banal ; leur destinée fréquente. Il faut voir chacun d'eux comme un vaisseau avec son éperon qui se fait sa route. Tout était préordonné de façon que le journalisme devait être leur voie tracée. C'est pour eux la ligne de moindre résistance. Ce n'est point son génie littéraire ou sa force prosélytique qui ont mené ce Racadot, parmi les immenses territoires de l'activité parisienne, vers ces régions du journalisme. Il veut vivre. Comme un animal qui va de lui-même où se trouvent amassés ses éléments de nutrition, — et tel que l'ont fait son exil, Bouteiller, le prolétariat des bacheliers et le rayonnement de Cosserat, — il va devenir publiciste.

Encore ceux-là, Racadot, Mouchefrin, sont-ils affamés d'argent ; mais le but de leurs amis ? Ils vont batailler pour rien, pour le plaisir... Eh quoi ! ce sont de jeunes Français. Des animaux d'une espèce particulière ; non pas des Slaves, ni des Anglo-Saxons : des chevaliers, des gentilshommes, des amateurs d'aventures glorieuses engagées avec frivolité.

Admirable spectacle, ces enfants fiévreux assemblés dans la tombe du plus formidable des aventuriers. Sur leur poi-

trine, il y a toute la légende amassée par les imaginations qu'il a enivrées. Le bloc de son tombeau est moins pesant que son histoire. Combien en ont été écrasés ! Et pourtant ceux-ci respirent largement. Je le jure, d'après le ressort, l'élasticité de leurs jeunes reins, et surtout, à la flamme plus noble qui apparaît maintenant dans les yeux de Rœmerspacher, de Saint-Phlin, dorénavant ils voudront exister et seront bien capables de se proportionner à leurs rêves.

Quand, pour sortir des Invalides, ces étranges conjurés, animés par cette scène de haute évocation, traversèrent les longs couloirs, — remplis, à cette heure de la fermeture. par le débat des visiteurs et de leurs guides insatiables, — ils croisèrent deux jeunes femmes qui insistaient en offrant de l'argent pour pénétrer dans la chapelle. Avec l'instinct de curieuses désœuvrées, qui passent d'un spectacle à un autre, soudain elles se détournèrent de leur premier objet, et semblèrent échanger la satisfaction de visiter le Tombeau contre le plaisir de dévisager ces garçons dont l'aîné n'avait pas vingt-six ans.

— Où ai-je vu cette figure? se demanda Rœmerspacher en examinant l'une de ces deux femmes.

Sans doute, elle se posait la même question : car, pareille à une petite bête qui pare au danger, elle reprit pour l'heure cet air modeste et d'eau dormante qui cache si souvent, comme des volets sur une maison, toutes les invitations du désir... Ce type énergique, cette allure provocante et charmante, cet ensemble voilé : « Hé ! se dit-il soudain, c'est madame Aravian ! »

Son premier mouvement fut de prévenir Sturel qui, le le précédant de trente mètres, n'avait pas croisé la jeune femme venue par un bas-côté. Encore sous l'influence de cette atmosphère héroïque, Sturel était allé à Racadot, le tenait par le bras, lui parlait avec animation, lui disait qu'il avait quelquefois douté de lui, mais qu'ils uniraient leurs efforts pour réaliser une belle œuvre. Rœmerspacher, conscient de cet enthousiasme qu'il regardait avec des sentiments de véritable ami, ne voulut pas l'en distraire par une histoire de petite femme.

L'admiratrice des princes géorgiens appréciait trop peu le genre d'agrément physique de ces petits Lorrains pour se souvenir de les avoir aperçus, trois années auparavant, qui traversaient la cour de la villa. Peut-être cependant les trouvait-elle sur le modèle de ce singulier François Sturel qui demeurait dans son esprit comme un échantillon aimé. Marchant vers la sortie parallèlement à Mouchefrin, elle l'inspectait avec une telle persistance que Saint-Phlin, qui n'a jamais eu de psychologie, dit au physiologiste Rœmerspacher :

— Le *dæmon meridianus* inquiéterait-il les Parisiennes comme il tracasse les moines dans leur clôture ?

Ils ne purent s'empêcher de sourire, car cet insecte de Mouchefrin, assurément, n'était point de ces jeunes gens à la peau blanche, avec une nuque grasse, où l'on dit que les femmes honnêtes ont tant de plaisir à enfoncer les doigts. Pourtant, de petite taille, les cheveux très épais et crépus, avec la prétention des nains qui se dandinent, il était de ces garçons que, par un instinct justifié, paraît-il, certaines femmes sensuelles distinguent. Tout au moins nous savons comment quelques bonnes fortunes, peu disputées, dans le bas milieu d'alcoolisme où il vivait, avaient fait de ce hère un monstre d'audace. Rœmerspacher et Saint-Phlin le virent s'approcher d'Astiné et lui glisser de force dans la main une carte qu'après une légère hésitation elle garda. Avec sa mémoire excellente des types curieux, a-t-elle décidément reconnu un camarade de Sturel? Rentrée depuis peu à Paris, saisit-elle l'occasion de se renseigner sur son ancien ami sans s'exposer à sa mauvaise humeur?...

— Oui. — dit Mouchefrin en les rejoignant, — c'est ma carte que je lui ai donnée. Il y en a très peu qui refusent, et quelques-unes écrivent... Croyez-vous donc que les pauvres n'ont pas de belles maîtresses ? Nous valons mieux que les plus discrets : nous sommes ceux qu'on ne croirait pas.

Sur ce mot atroce. les deux amis restèrent rêveurs. Tous ils allèrent se promener sur la terrasse des Tuileries, d'où ils virent, avec les sentiments des officiers en demi-solde de la Restauration, le soleil, au moment de passer sous l'horizon, s'encadrer exactement dans la porte de l'Arc de Triomphe et l'entourer d'un rayonnement éblouissant. Cette position du

soleil ne se voit que le 5 mai, jour où Napoléon meurt à Sainte-Hélène. Ses fidèles, jadis, ne manquaient pas ce pèlerinage. Ces dernières recrues du grand homme s'attardèrent aux rêveries que cette circonstance leur suggérait. Rœmerspacher et Saint-Phlin s'abstinrent de raconter à Sturel l'audace de Mouchefrin : il leur sembla que leur ami serait froissé de supposer une déchéance des goûts de madame Astiné Aravian, à qui tout au moins le liait un souvenir de tendresse.

Et, comme s'ils devaient — dans cette journée qui demeurera une date considérable de l'adaptation de leur sensibilité au milieu parisien — rencontrer tous ceux qui contribuèrent à la leur former, ils croisèrent, sur cette belle terrasse au bord de l'eau, Bouteiller, qui, dès six heures et demie, se promenait en habit et cravate blanche. A plusieurs reprises, il s'interrompit dans sa songerie pour interroger sa montre, comme un homme impatient. Surpris par le salut de ses anciens élèves, il les reconnut sans les arrêter, bien qu'ils fussent si voisins tous les huit dans cet étroit espace. Leur présence parut plutôt le gêner et, leur cédant le terrain, il traversa la place de la Concorde dans la direction de l'Arc de Triomphe, embrasé de feux magnifiques.

MAURICE BARRÈS

(A suivre.)

LE DERNIER AMOUR

DE

LOPE DE VEGA

I

« *Love is my sin !* L'amour est mon péché ! », aurait-il pu dire comme Shakespeare : personne n'a plus aimé, avec plus de fougue et d'ardeur que ce très grand poète, qui dans le siècle le plus glorieux des lettres espagnoles fut appelé *le Phénix des génies.*

« Croyez, écrivait-il dans sa *Dorothée*, que celui qui n'est pas né avec un cœur très tendre, celui-là peut être un bon rimeur, mais qu'il ne saura jamais toucher les âmes. Aimer et composer des vers, c'est tout un. Les plus grands poètes qu'il y ait au monde, c'est l'amour qui les a faits. »

Il faut regarder l'admirable portrait qu'a laissé de lui le peintre Luis Tristan, voir quels yeux superbes, brillants et profonds, éclairent cette figure grave et altière, pour comprendre à quel point il fut un être de passion, toujours vibrant, toujours enflammé, épris de toute beauté, incapable d'un sentiment médiocre et d'une affection mesurée, fait pour se donner et se reprendre tout entier. Les ardeurs d'une puissante nature, l'ivresse des sens, les délires d'une imagination

enfiévrée qui redoublait ses jouissances et embellissait ses plaisirs, tout cela fut l'élément essentiel de son génie, ce fut son génie même. L'histoire de sa vie n'est qu'un long roman d'amour.

Que de femmes ont régné tour à tour dans ce cœur toujours brûlé de désirs ! C'est la douce et charmante Marfise, vers qui il fut porté, ayant à peine dix-sept ans, d'une inclination si tendre, et qu'il quitta si tristement le jour où, mariée contre son gré à un vieillard, elle s'éloigna de la maison maternelle : ils se dirent adieu derrière une porte, tous deux émus et tremblants, « mêlant leurs paroles avec leurs larmes » et, pour la première fois, « il fit l'essai de sa bouche » : c'est la belle et inconstante Dorothée, qui lui prit cinq ans de sa vie ; c'est Marfise encore, devenue veuve et libre ; c'est Doña Isabel de Urbina, sa première femme, « beauté très pure et très aimée » ; Doña Antonia Trillo, à cause de qui il fut traduit en justice pour adultère ; Lucinda, « discrète personne » qu'il connut à Séville et à qui il resta fidèle pendant quatre ans ; et cette comédienne qu'il appelle *la loca*, la folle, et qui ne se laissa jamais oublier ; et encore Doña Maria de Lujan, une dame de grande naissance, presque de sang royal.

Joignez à tant de passions également vives et impétueuses tous les soucis, tous les chagrins dont il faut d'ordinaire payer les plaisirs des liaisons irrégulières : les enfants nés de ces liaisons, qu'on a accueillis sans joie et qu'on se désespère cependant d'avoir perdus, la douleur des séparations, l'amertume des ruptures, les tourments de la jalousie qui dans les âmes de cette nature accompagne toujours l'amour (« *Celos son amor* », dit-il quelque part). Joignez-y aussi les difficultés matérielles, le désordre d'une vie ainsi dispersée, les embarras d'argent, les persécutions, les dénonciations, les mesquines vengeances des amantes abandonnées, les duels, les procès, la prison, l'exil. Quel homme n'eût été usé par vingt années d'une telle existence !

Et pourtant, en aucun moment de cette vie aventureuse, jamais Lope n'avait cessé d'écrire, jamais il n'avait interrompu son labeur, labeur énorme, à peine concevable. A Madrid, à Valence, à Lisbonne, à Tolède, à Séville, qu'il servit l'évêque d'Avila, le duc d'Albe, le marquis de Malpica,

ou le fils du comte de Lemos, qu'il allât faire la guerre aux Açores sous les ordres du marquis de Santa-Cruz ou qu'il fût battu par la tempête sur « l'Invincible Armada », pas un jour il n'avait manqué de faire des vers. Sans parler de ses poèmes, de ses recueils de *Rimes*, en 1604, à quarante-deux ans, il avait composé deux cent trente comédies. Tant d'agitations n'avaient fait qu'entretenir en lui cette excitation, cette ivresse qui se traduisaient en improvisations magnifiques.

C'étaient ces épreuves, ces hasards qui mettaient en jeu les forces créatrices de son imagination, et tous les sentiments dont il était troublé cherchaient d'eux-mêmes à se manifester sous la forme poétique. Le travail de la composition, loin d'être pour lui un effort, lui était un soulagement et comme une délivrance : c'était comme un dérivatif par où s'échappait le trop-plein de son cœur, et il n'était pas jusqu'à ces étonnantes subtilités, dont ses plus belles pièces sont remplies, qui ne fussent la naturelle expression d'une âme à la fois véhémente et raffinée. Et ainsi l'on peut dire qu'au lieu d'avoir épuisé son génie, les multiples péripéties et les fortes émotions de sa vie romanesque en avaient été au contraire le nécessaire aliment.

I

Aux environs de 1610, l'existence de Lope parut devenir plus régulière. Pour la seconde fois, il s'était marié. Il avait épousé, en 1604, la fille d'un assez riche marchand de Madrid, Doña Juana de Guardio, qui lui avait apporté quelque aisance. Sa dernière maîtresse, Doña Maria de Lujan, de qui, même après ce mariage, il avait encore eu deux enfants, avait alors, semble-t-il, disparu de sa vie. Sa femme lui avait donné un fils, le petit Carlos, qu'il aimait avec idolâtrie, « en qui il avait mis son âme », qu'il appelait « le Carlos de ses yeux » ; le foyer domestique lui était devenu très doux :

« J'ai échappé, écrivait-il, j'ai échappé aux hasards — de la mer redoutable des amours, et j'ai vu ma vie — à l'abri de ses colères importunes.

» Quand, au matin, à côté de moi, amoureuse, — j'apercevais l'honnête figure de mon épouse tendre, — sans avoir à surveiller la porte avec inquiétude,

» Quand Carlillos, de lis et de roses — le visage teint, enchantait mon âme — par ses gentillesses et par ses chansons,

» Je m'habillais dans le soleil et dans l'aurore : — l'enfant folâtrait, comme dans les prés — un agneau tendre à l'aube du jour...

» Et content de voir de tels matins — après tant de nuits si obscures — je pleurais souvent sur les vains espoirs d'autrefois [1]. »

Depuis quelques années, Lope avait eu la bonne fortune de rencontrer sur sa route un puissant et généreux protecteur. C'était un très grand seigneur, Don Luis Fernandez de Cordoba Cardona y Aragon, duc de Sessa, grand amiral de Naples : il aimait les lettres et se piquait de bel esprit : il avait pris Lope pour secrétaire, il s'était attaché à lui et ne lui ménageait pas les marques d'une véritable affection.

Il semblait donc que la vie du poète dût être désormais paisible et assurée. Un grand malheur vint la bouleverser.

En 1612, le petit Carlos mourut : sa mère, qui était enceinte, fut tellement frappée par ce coup qu'elle tomba malade, ne cessa de dépérir et mourut, elle aussi, quelques mois après, en mettant au monde une fille.

Le désespoir de Lope fut immense : « Le soleil avait perdu sa lumière », la mort lui avait enlevé « le repos, la consolation et l'espérance » ; il n'eut plus de recours qu'en Dieu.

Dans l'excès de son chagrin, il en vint à considérer cette épreuve comme une punition de ses fautes passées ; il se persuada qu'il n'avait qu'un moyen d'effacer tant de péchés, d'« ordonner le désordre de sa vie », et surtout de mettre sa chair, qu'il savait faible et prompte au mal, en garde contre les tentations futures : c'était de se retirer du monde et d'entrer dans les ordres sacrés. « Je disposai, dit-il, mon

1. *Epistola al Dr. Matias de Porras* (*La Circe*, 1624).

âme au sacerdoce, pour que cet asile me défendît et me gardât. »

Au commencement de 1614, il reçut les ordres mineurs; il alla recevoir à Tolède les ordres majeurs; il revint à Madrid dire sa première messe au couvent des Carmes Déchaussés.

En se consacrant au sacerdoce, il n'entendait point cependant renoncer au théâtre. Les lois de l'Église ne l'obligeaient pas à un tel sacrifice. Parmi les plus célèbres auteurs dramatiques de l'Espagne, beaucoup ont été prêtres : Jeronimo Bermudez, Mira de Mescua, Francisco Tarrega, Gabriel Tellez (Tirso de Molina), Perez de Montalvan, Felipe Godinez, Calderon, Quintana, Moreto. En Espagne comme en Italie, dans ces contrées où la religion a quelque chose de plus abordable et de plus familier, le clergé séculier ne s'est jamais cru tenu à autant d'austérité et de réserve que dans les pays du Nord. En ce temps, l'Église était fière de compter parmi les siens les beaux génies que la nation acclamait. Il faut dire, d'ailleurs, que tous servaient sa cause à leur manière, non seulement parce qu'ils accroissaient encore son prestige par leurs succès, mais aussi parce que, chrétiens fervents, ils ne manquaient pas dans leurs pièces de célébrer la foi catholique en la personne de ses héros et de ses martyrs. Sans parler des drames nationaux, où étaient exaltés les vainqueurs des Maures, les *comédies de saints*, les *autos sacramentales* tenaient une grande place dans les représentations populaires, et, en ce pays, ce n'était pas faire tort à la religion que de l'associer à tous les actes de la vie du peuple et jusqu'à ses divertissements et à ses joies.

Les docteurs condamnaient si peu le théâtre et tous ceux qui en vivaient, que Lope, allant se faire ordonner à Tolède, n'avait pas cru mal faire en se logeant chez une actrice : à peine revêtu de la prêtrise, revenant de solliciter un bénéfice auprès du chapitre d'Avila et rencontrant sur son chemin le célèbre comédien Sanchez, il passa quelques jours en sa compagnie et composa une pièce pour lui. Ce ne fut que bien longtemps après, trois ans avant sa mort, qu'il commença à être pris de quelques scrupules et que, voulant faire une fin très sainte, il se résolut à ne plus composer de vers que

pour célébrer la gloire de son Dieu et implorer sa miséricorde.

Dans la *Fama Postuma*, ce touchant panégyrique, le disciple préféré de Lope, Montalvan, nous a appris avec quelle exactitude son maître s'acquitta des devoirs que lui imposait son nouvel état. Fray Francisco de Peralta, le docteur Francisco de Quintana ont dit aussi, dans leurs éloges funèbres, de quelles vertus il donna désormais l'exemple à tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

D'après ces témoignages, on s'était jusqu'ici habitué à croire que la conversion de Lope avait été définitive et qu'il avait en effet trouvé dans le sacerdoce l'asile et le port assuré qu'il avait cherché ; qu'il s'était bien « retiré de toutes les occasions », comme dit Montalvan, et qu'à l'abri des passions, désormais guéri et désabusé, jouissant de sa gloire sans en être troublé, il avait partagé ses dernières années entre le travail et la prière.

De curieuses révélations nous ont représenté récemment sous un jour bien différent la vieillesse du « Phénix des génies ».

Il y a trente ans environ, en faisant des recherches dans les archives du comte d'Altamira, on a découvert, réunie en trois volumes, une abondante collection de lettres et de billets adressés par Lope au duc de Sessa, son protecteur.

Dernièrement le marquis de Pidal a mis à la disposition de l'Académie royale de Madrid un quatrième volume de lettres. Une grande partie de ces documents a été publiée en 1890, soit dans la savante Biographie qu'avait écrite Cayetano Alberto de La Barrera et que l'Académie royale vient de faire paraître en tête de sa belle édition des œuvres complètes de Lope de Vega, soit dans un appendice qui fait suite à cette Biographie [1].

Cette correspondance s'est continuée presque sans interruption pendant près de trente ans, de 1605 environ à 1633. Le poète y parle des plus menus incidents de son existence :

1. *Obras completas de Lope de Vega,* publicadas por la Real Academia Española, tomo I, 1 vol. in-4°, Madrid, 1890 — Un certain nombre de ces documents avaient déjà été publiés dans un recueil aujourd'hui très rare : *Ultimos amores de Lope de Vega Carpio revelados por él mismo,* 1 vol. in-8°, Madrid, 1876.

il y fait connaître sans aucun déguisement ses pensées, ses sentiments, ses impressions les plus fugitives. C'est véritablement un journal de sa vie, et d'autant plus sincère qu'il n'a été écrit que pour un seul. Ce journal nous fait entrer dans l'intimité de Lope : il nous révèle la romanesque et douloureuse histoire d'amour, dont les dramatiques incidents ont troublé la vieillesse du poète, et dont le triste dénouement a hâté sa fin.

II

Depuis 1614, Lope était prêtre ; il vivait dans sa petite maison de la *calle de Francos*, encore toute remplie du souvenir de sa femme Juana et du fils chéri qu'il avait perdu. Il n'avait d'abord eu avec lui que la petite Feliciana, dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Mais bientôt il avait trouvé trop dure cette solitude ; il avait fait venir auprès de lui les deux enfants qu'il avait eus de Doña Maria de Lujan et dont il avait été jusque-là séparé : Marcela, alors âgée de neuf ans, et le petit Lope, « Lopito », qui avait près de huit ans.

Autour de lui ces enfants grandissaient, et tandis que sa gouvernante Catalina veillait aux soins du ménage, il travaillait librement et à sa fantaisie ; il cherchait des sujets de pièces dans les auteurs de l'antiquité, dans les vieilles chroniques castillanes, ou dans les conteurs italiens ; il bâtissait en quelques heures le plan d'une comédie, il l'écrivait en quelques jours.

On aime à se le représenter ainsi dans toute la fièvre de la composition poétique, dans l'ardeur et la joie d'un travail fécond et sans effort, couvrant en hâte les feuillets de ces vers courts, légers et chantants, dont la forme est si propice à l'improvisation, tandis que sur sa belle figure expressive se peignaient tour à tour les généreuses passions dont il animait ses héros ou la grâce souriante des galanteries courtoises. On le voit, tantôt dans son « cabinet d'étude » garni de tapisseries de guerres et de chasses, orné de tableaux de prix, au milieu

de ses livres (il en avait plus de quinze cents, chiffre énorme pour l'époque), tantôt dans ce petit jardin que lui-même nous a complaisamment décrit : deux treilles, quelques fleurs, un rosier, un oranger, deux grands arbres où chantaient deux rossignols, un bassin que deux seaux d'eau auraient pu remplir, une fontaine qui murmurait entre deux pierres, — et, dans le bleu profond du ciel, des vols blancs de colombes.

Dans ce petit coin de terre qu'il préférait « à la fertile Hybla et à la fameuse Tempé », peu de soucis venaient le distraire. Ses devoirs de prêtre ne lui prenaient pas beaucoup de temps; il n'était attaché au service d'aucune église : il avait dans sa maison un petit oratoire où il disait la messe tous les matins : il ne sortait que pour aller se confesser, visiter des pauvres et des malades ou assister à quelque réunion de confrérie.

Ce qui l'occupait davantage, c'était son office de secrétaire du duc de Sessa, qu'il n'avait pas songé à quitter quand il s'était retiré du monde. Ces fonctions étaient assez absorbantes. Un grand seigneur, comme était le duc, entretenait des relations suivies avec une foule de personnages considérables : princes, ministres, gens de cour, évêques, supérieurs de couvents, capitaines des armées d'Allemagne et des Flandres, vice-rois d'Italie et des Indes, sans compter les parents et les alliés. C'était Lope qui rédigeait toutes les lettres de quelque importance. Il avait aussi une occupation encore plus délicate et, il faut le dire, beaucoup moins honorable. Le duc aimait le plaisir et, quoiqu'il fût marié depuis peu de temps, il menait une existence fort dissipée : cavalier très séduisant, incapable de résister à une inclination ou même à un caprice, il avait toujours en train quelque aventure amoureuse et, comme en ce temps et dans son monde on ne pouvait faire décemment sa cour sans billets galants et sans épîtres en vers, Lope écrivait pour lui les lettres spirituelles et tendres, les romances, stances et sonnets qui triomphaient des dernières résistances ou ranimaient les amours déjà languissants.

Le poète, il en faut bien convenir, avait d'abord accepté sans aucun scrupule un rôle si contraire à la délicatesse : et, avec une ingénuité qui a de quoi surprendre, même après avoir reçu les ordres, il avait continué à rendre à son protecteur les mêmes services. Il fallut que son confesseur lui ouvrît

les yeux et le fit rougir de ses coupables complaisances. Il eut alors le sentiment très vif de sa faute et il supplia le duc, dans des lettres vraiment touchantes, de ne plus lui imposer une tâche si peu digne d'un prêtre, et qui pouvait compromettre son salut :

... « Comme je me confesse chaque jour d'écrire ces lettres, le jour de la Saint-Jean on a refusé de m'accorder l'absolution, si je ne donnais pas ma parole de ne plus continuer. On m'a assuré que j'étais en état de péché mortel. Cela m'a causé tant de peine que je crois que je ne serais pas entré dans les ordres si j'avais pu prévoir qu'il me faudrait un jour cesser de vous servir en quoi que ce soit et particulièrement en des choses qui vous sont si agréables... »

Autre lettre, quelques jours après :

« J'ai parlé à cette personne, monseigneur, et elle m'a dit résolument de chercher un autre confesseur, et avec autant de colère que si je lui avais dit que j'étais hérétique. Je vous supplie de croire qu'il fallait toute cette rigueur pour m'empêcher de vous servir. Si vous en voulez la preuve, employez-moi à des choses qui me soient permises : c'est peu de dire que je donnerais pour vous jusqu'au sang de mes veines... Mais, par le sang que Dieu a versé sur la croix, ne me commandez plus rien qui l'offense... »

Le duc eut beau insister, accuser son secrétaire d'ingratitude, Lope ne se rendit point. Et, si l'on songe à tout ce qu'il devait au duc, au peu qu'il était vis-à-vis de ce très grand seigneur, passionné et d'humeur despotique, on reconnaîtra qu'il avait quelque mérite à lui résister.

La suite de la correspondance nous laisse malheureusement supposer que cette résistance ne s'est pas prolongée bien longtemps. Lope y parle avec trop de complaisance des amours du duc : il a bien l'air d'en être non seulement le confident, mais encore le complice. Il conseille son maître sur des matières au moins délicates ; il le félicite de ses heureux succès, il lui souhaite de durables plaisirs. Peut-être avait-il trouvé un confesseur plus indulgent. D'ailleurs il devait bientôt perdre le droit de juger les fautes des autres et ses plus vertueuses résolutions devaient sombrer dans la romanesque aventure où il allait s'engager.

III

Au commencement de l'année 1616, dans un jardin où il avait été convié à une sorte de tournoi poétique, Lope de Vega rencontra une jeune femme qui allait exercer une influence décisive sur sa vie.

Elle s'appelait Doña Marta de Nevares Santoyo. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté : assez petite, le teint très clair, avec d'admirables cheveux bouclés, de longs cils noirs et des yeux profonds, des yeux verts, d'un vert de mer, qui attiraient. Elle avait dans sa démarche et dans tous ses mouvements une grâce incomparable. Gaie et même un peu coquette, d'esprit vif et enjoué, sentimentale aussi à ses heures, elle goûtait la poésie et recherchait la conversation des poètes ; elle faisait elle-même des vers, un peu maniérés et subtils, dans le goût du temps ; elle jouait de la guitare ; elle chantait, et elle avait une belle voix grave et sonore, qui allait au cœur. Elle était faite pour plaire, et elle aimait à plaire.

On l'avait mariée, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, à un riche paysan des Asturies, Roque Hernandez de Ayala ; c'était un homme grossier, brutal, intéressé, tout à fait indigne d'elle. Sa première jeunesse s'était passée dans les regrets et dans les larmes. Heureusement pour elle, son mari s'était peu à peu accoutumé à faire de longs séjours dans ses domaines de la montagne. Pendant les absences de ce maître détesté, elle pouvait se croire libre : dans sa maison de la *calle del Infante*, où elle vivait avec sa mère et sa sœur, la poétesse Doña Antonia de Nevares, elle recevait assez nombreuse compagnie, très entourée, très courtisée, mais n'ayant jamais encore donné prise à la médisance.

Lope l'aima dès le premier jour qu'il la vit : il l'aima avec toute l'ardeur, avec tout l'emportement de la jeunesse. Mais il savait combien cette passion était coupable, sacrilège : il lutta contre elle aussi longtemps qu'il le put. Il avait confié ses angoisses au duc de Sessa ; il lui écrivait un jour : « Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit : à l'heure qu'il est, je suis encore au lit en proie à mille souf-

francs, je n'ai pas encore pu me résigner à manger. et mon désespoir est tel que j'ai demandé à Dieu de m'ôter la vie. » Une autre fois, il dit que ses tourments d'amour sont « âpres et violents comme une fièvre de lion ». « Je ne dors pas, écrit-il encore. je mange sans plaisir ; je parle, j'écris, sans en avoir conscience : ma volonté fléchit comme un juge corrompu... J'ai fait le brave, ces jours passés; mais à présent, je ressemble à ces corrégidors qui commencent par faire pendre la moitié de la ville, et qui finissent par montrer tant de faiblesse que la populace se moque d'eux. »

Il cède enfin. il s'abandonne : il cède à l'élan de sa nature qui le porte irrésistiblement vers l'amour : il s'abandonne à sa destinée qui est d'être jusqu'à la fin le jouet de ses passions.

Et ce qui est plus étrange, c'est qu'après s'être longtemps et vaillamment défendue, Doña Marta, elle aussi, finit par l'aimer. Pourtant Lope avait cinquante-trois ans, il avait des cheveux blancs. « et les cheveux blancs et l'amour, dit-il quelque part, c'est comme si l'on voulait mêler les préceptes de Caton avec les folies de Rabelais ». Les jeunes poètes, les brillants cavaliers ne manquaient pas autour d'elle, prêts à jouer l'aimable rôle de consolateurs. Comment donna-t-elle ainsi l'avantage à celui que son âge semblait condamner à n'être plus qu'un soupirant ridicule, et à qui sa religion, qu'elle pratiquait cependant avec une extrême exactitude, ne lui permettait même pas de penser ?

Mais, même à cinquante ans, même avec ses cheveux gris, Lope avait encore l'allure et la prestance d'un jeune homme. Les années avaient passé sur lui sans lui rien ôter de sa grâce fière : ses yeux avaient encore toute leur flamme ; tant d'orages qu'il avait traversés n'avaient pas laissé sur son noble visage la moindre trace de lassitude ; il en avait, au contraire, gardé cet attrait mystérieux des hommes qui ont été beaucoup aimés : il semble que ceux-là ne puissent pas vieillir et que toujours leur physionomie reste éclairée et embellie par le reflet des anciennes amours.

Et puis cette jeune femme, à qui la vie n'avait pas été douce, qui avait reçu les hommages de la galanterie, et non point ceux d'une vraie tendresse, en se sentant enveloppée dans cette atmosphère de passion ardente, en subit sans doute la

contagion. Et Lope était un grand poète, et si ses vers amoureux avaient tant de pouvoir sur les imaginations féminines, même quand il les écrivait pour un autre, combien ils devaient avoir de séductions et de puissance quand c'était en son nom qu'il parlait, quand lui-même il les récitait de sa voix chaude et sonore, et qu'on sentait que ces riches images, ces comparaisons délicates dont il enveloppait ses aveux comme d'une brillante broderie, n'étaient point un jeu de l'esprit, mais l'expression d'une ardeur sincère ! Quelles satisfactions d'orgueil ne dut pas goûter cette femme à voir éclore ainsi sur les lèvres de cet improvisateur de génie, par les beaux soirs d'été, dans les allées de son jardin silencieux, la grâce fugitive de ces poésies d'amour, inspirées par sa chère présence, nées pour elle seule et dont il ne devait rien rester !

Et enfin Lope avait la gloire, une gloire éclatante, universelle, que nous avons peine à concevoir. En France, où les belles-lettres sont longtemps restées le divertissement d'une élite, nos plus grands auteurs des âges classiques n'ont eu pour la plupart qu'un cercle assez restreint d'admirateurs : leur nom n'est pas arrivé jusqu'à la foule, qui seule fait les réputations retentissantes. En Espagne, où le théâtre est toujours resté essentiellement populaire, c'était la nation tout entière qui aimait, qui acclamait son grand poète, celui qui avait cent fois exalté les sentiments qui lui étaient chers, glorifié la religion, célébré les vertus de la race, les fières légendes du passé. A Madrid, son portrait était dans toutes les maisons : dans les rues, on se pressait sur son passage, les femmes le saluaient de leurs balcons. Le plus grand éloge qu'on pût faire de n'importe quel objet, tableau, diamants, rubans, étoffes ou fleurs, c'était de dire : *C'est du Lope*. Son nom était devenu synonyme de perfection. On était fier de le montrer aux étrangers, nous dit Montalvan, « comme on leur fait admirer un temple, un palais ou un bel édifice » ; des gens venaient des provinces lointaines pour le seul plaisir de le voir. Les plus grands personnages le recherchaient : « il n'était légat ou nonce, prince d'Italie, cardinal romain, grand d'Espagne, ambassadeur, évêque, gouverneur ou ministre qui ne voulût l'avoir à sa table ; et Leurs Majestés Catholiques, chaque fois qu'Elles le rencontraient, faisaient grande

attention à lui comme à un homme qui était au-dessus de l'humanité. »

C'était cet homme que Doña Marta voyait à ses pieds, et qui lui donnait la plus grande preuve de tendresse qu'il pût donner, puisque pour elle il était parjure à Dieu et risquait le salut de son âme.

« Il gagna donc, comme il dit, sa volonté », et ils s'aimèrent et ils connurent ce tourment délicieux de penser qu'en s'aimant ils étaient deux fois criminels. Ils jouirent d'abord avec emportement de leur félicité, avec le sentiment qu'elle ne pouvait pas durer et qu'il fallait se hâter d'en épuiser l'ivresse. L'inquiétude de leur conscience troublée donnait une saveur amère et plus forte à leurs plaisirs.

Puis ils s'accoutumèrent à être heureux l'un par l'autre, et bientôt ils ne songèrent plus qu'à préserver le plus longtemps possible de tant de dangers qui le menaçaient le fragile édifice de leur bonheur.

Pendant le jour, Lope ne parut plus que rarement chez Doña Marta : il allait la voir dans la nuit, le chapeau baissé sur les yeux. un pli de son manteau lui cachant le visage, en vraie tenue de galant, comme aux beaux temps de sa jeunesse.

Quelquefois il la retrouvait chez un de ses intimes amis, Juan Izquierdo de Piña, notaire et familier du Saint-Office, dans la maison de qui elle pouvait aller sans scandale : car elle était depuis longtemps liée avec sa famille et marraine d'un de ses fils. Ou encore Marta et Lope se donnaient rendez-vous à la campagne, dans quelque faubourg de Madrid, et, en ce cas, le carrosse du duc de Sessa venait prendre chez elle la jeune femme : car le duc s'était intéressé dès le commencement à ces amours qu'il avait été impossible de lui cacher.

Quand le mari revenait de la montagne, naturellement on redoublait de prudence : on ne se voyait qu'à de rares intervalles, et Lope se consumait de chagrin à la pensée que « le vigneron », *el viñador*, comme il l'appelait, le privait de son bien le plus cher. Il était, comme tous les êtres de passion, violemment jaloux et presque jusqu'à la folie.

Il racontait lui-même que dans le temps de sa jeunesse,

« comme il n'avait de pensées que pour celle qu'il aimait. il ne voulait pas non plus qu'elle pensât à autre chose qu'à lui, ni qu'elle parlât à personne ». « Cette jalousie, ajoutait-il, était en moi une passion si insensée que j'en arrivais à être jaloux de moi-même ; et si l'on me faisait de grandes tendresses, je m'imaginais qu'on jouait la comédie. ou qu'un autre aurait pu être à ma place, ou que je ressemblais peut-être à quelqu'un pour qui on avait de l'inclination ou qu'on avait autrefois aimé. Tout était pour moi un sujet de torture ; j'étais jaloux des étoffes dont se revêtait ma maîtresse, des couleurs qu'elle préférait. j'étais jaloux de son rire et du miroir même où elle se regardait. »

On devine combien cette sensibilité maladive devait le faire souffrir pendant que Roque Hernandez était à Madrid : « En pensant à ce que je laisse et à qui prend ma place, écrivait-il au duc de Sessa, je me meurs de chagrin... Je n'ai jamais connu plus cruelle jalousie que celle que m'inspire un mari pourtant détesté et qui mérite tant de l'être. Je suis bien fou, sans doute, mais comment n'envierais-je pas un homme qui a toujours à ses côtés celle que j'adore ? »

Quelque répugnance que cet homme lui inspirât, il avait pourtant été obligé de devenir son ami. « Le vigneron » avait été flatté de connaître un si glorieux poète, il avait été plus fier encore d'être présenté à un grand seigneur comme le duc de Sessa. Nous voyons par les *Lettres* qu'il poussait la complaisance jusqu'à copier pour le duc les manuscrits des comédies de Lope. N'avait-il rien soupçonné, ou jugeait-il qu'il lui était plus avantageux de ne rien voir ?

Au bout de quelques mois, pendant une absence du mari, Doña Marta se trouva enceinte. Elle fut naturellement agitée par de terribles inquiétudes; mais Roque Hernandez ne parut pas douter de sa paternité : il ne revint à Madrid qu'après la naissance de l'enfant. C'était une fille. qu'on appela Antonia Clara. Lope accueillit avec joie sa venue, quoiqu'il n'eût pas le droit de la reconnaître pour sienne. « Cette journée est bénie », écrivait-il.

Antonia fut baptisée le 26 août 1617 : on l'inscrivit sur le registre de la paroisse de San Sebastian comme fille de Roque Hernandez de Ayala : mais c'était Lope qui avait choisi

le parrain et la marraine : le parrain était le jeune comte de Cabra, fils du duc de Sessa. Quelque temps après, on célébra à Atocha la messe de relevailles. Doña Marta y fut en grande toilette, plus belle que jamais; elle avait avec elle Lope et sa propre famille, il avait fallu se serrer beaucoup pour que tout le monde pût entrer dans le superbe carrosse du comte de Cabra. La fête eût été fort joyeuse; mais le mari était revenu pour y assister : sa présence gâta le plaisir de tous.

Quand il fut retourné à ses vignes et que Doña Marta fut tout à fait rétablie, Lope recommença à la voir, et plus librement encore qu'autrefois. Il passait les soirées dans son jardin, « à l'entendre chanter comme un rossignol ». Il dînait avec elle assez souvent et quelquefois en compagnie du duc de Sessa.

La jeune femme avait repris sa vie mondaine : elle ne manquait pas une fête dans les églises ou dans les jardins royaux, pas une représentation au théâtre; elle s'amusait même à jouer la comédie, sous la direction du père Hortensio, « très respectable provincial ». La petite Antonia devenait tous les jours plus jolie. « Elle est plus charmante que sa mère, écrivait Lope, et ce n'est pas peu dire. » Marta témoignait aux trois enfants que le poète avait recueillis dans sa maison une véritable tendresse; l'aînée surtout, Marcela, avait sa préférence : elle la faisait venir chez elle tous les jours, l'emmenait avec elle à la promenade. Lope travaillait, paisible, entre ces êtres tendrement aimés : « Je suis si heureux, écrivait-il, que je crains un retour de la fortune. »

L'événement allait justifier sa crainte.

IV

Que se passa-t-il au juste? Il est malaisé de le deviner. Des parents ou des amis ouvrirent-ils les yeux à Roque Hernandez? Lope était trop célèbre pour que ses amours restassent tout à fait ignorées : quelques-uns de ses rivaux littéraires, Gongora, Alarcon y avaient fait des allusions peu délicates dans des épigrammes que des jaloux s'étaient hâtés de colporter. Après avoir d'abord trouvé flatteuses les assiduités de

Lope et peu compromettante l'affection d'un homme d'Église, le mari perdit-il patience quand le monde fut dans la confidence de sa mésaventure? En tout cas, fort brusquement son attitude changea du tout au tout.

Lope écrit un jour : « J'ai eu de mortels ennuis qui me sont venus de cet homme : mais y eut-il jamais amour sans ennui? C'est comme le soleil et l'ombre. » Pas d'autres explications, malheureusement : il racontera tout au duc de vive voix. — Quelques jours après, le poète est pris, chez sa maîtresse, dans une sorte de guet-apens : « La nuit de Noël m'a apporté de telles confusions que j'en demeure encore interdit. J'ai dû m'enfuir pour échapper aux parents d'Amarillis (c'est ainsi que dans ses lettres Lope appelle Doña Marta) et à son mari, ce cruel Hérode. »

Grand scandale, comme on imagine. Roque Hernandez veut profiter de l'émotion de sa femme pour la dépouiller du peu de bien qu'elle possède; il l'intimide, la menace afin de lui arracher des signatures; elle résiste, il la soufflette et la frappe devant témoins.

Marta plaide alors en séparation; on fait une enquête, au cours de laquelle Lope est interrogé et, évidemment, compromis. Toutes ces agitations le bouleversent; il attend avec impatience, avec angoisse l'issue du procès. Il n'ose pas, à cause de son habit, assister aux débats : mais il se fait exactement renseigner sur les moindres incidents. Enfin l'arrêt est rendu en faveur de Doña Marta : « Monseigneur, écrit Lope au duc de Sessa, je vous donne ma parole qu'en ces dernières journées je n'ai pu ni manger ni dormir, ni savoir si mon âme était en moi ou au procès... Grâce à Dieu, tout a bien tourné, puisque nous avons eu sentence en notre faveur et qu'Amarillis est maintenant en possession de sa dot, la violence étant bien prouvée. »

Mais ce n'est pas encore la fin de tous ces ennuis. La partie adverse fait appel du jugement. Lope redoute l'arrêt du Conseil : il supplie son protecteur d'user de son influence. — Cependant Doña Marta ne se sent pas en sûreté à Madrid : son mari et ceux qui l'entourent sont capables de tout. Elle quitte la ville subitement et en cachette, et, pour attendre la sentence d'appel, elle se réfugie avec sa petite fille dans

un couvent. Lope reste seul pour surveiller ses intérêts. C'est alors contre lui que se tourne toute la colère de Roque Hernandez. Il répand sur son compte toutes sortes de calomnies, l'accuse auprès du Conseil de recel et de vol, le dénonce à l'autorité ecclésiastique. Il réussit à engager dans son parti « quelques religieux ignorants et quelques alcades de ses amis » : un jour, ils font tous ensemble une perquisition dans la petite maison du poète et la bouleversent de la cave au grenier. Un autre jour, un neveu de Roque Hernandez s'en prend dans la rue à la jeune Marcela, et Lope est obligé de sortir « sans regarder à son âge ni à son habit, pour châtier cet insolent ».

Ce mari, dont on se raillait autrefois et que le duc de Sessa appelait *la buena cara*, « la bonne tête », il est maintenant devenu féroce. Son intention est désormais bien claire : il se résigne volontiers à perdre sa femme, mais il voudrait lui prendre tout ce qu'elle a, sa dot, son mobilier, les menus objets qu'elle possède, jusqu'à un bijou dont le duc de Sessa lui a fait présent : « il ne lui laisserait pas une chemise ». Il voudrait aussi, à force de menaces et de vexations, inquiéter et intimider Lope pour lui arracher quelque argent ou, sinon à lui, du moins au duc de Sessa dont il connaît l'affection pour le poète. Il va importuner plusieurs fois le duc, il lui écrit : il réclame la petite Antonia, avec l'intention de se servir d'elle pour attirer Marta hors du couvent.

La cause est enfin appelée devant le Conseil. Lope se multiplie : il va voir les juges, récuser certains témoins, en solliciter quelques-uns qui refusent d'intervenir en cette affaire. A ces ennuis viennent s'en ajouter d'autres, d'une autre nature. Cette fâcheuse histoire a fait grand bruit à Madrid : on en a beaucoup parlé à la cour et dans l'entourage du roi. Lope apprend qu'on a sévèrement jugé sa conduite; il s'étonne « qu'on ait si vite oublié les services qu'il a rendus et qu'au lieu de lui venir en aide, on calomnie ainsi ses mœurs ». Quelques ennemis profitent de l'occasion pour monter contre lui une cabale; une de ses comédies est sifflée; on essaie, vainement, d'ailleurs, d'en empêcher la représentation.

Mais cette pénible épreuve va heureusement finir : Lope avait déjà payé bien cher les joies de cet amour coupable

« qui avait voulu résister au ciel ». La seconde sentence est également favorable à Doña Marta. Roque Hernandez disparaît, il va cacher dans quelque coin sa confusion et son dépit. Il meurt, du reste, peu de temps après, et Lope se charge de son oraison funèbre : « La Mort — dit-il à Doña Marta dans l'épître dédicatoire imprimée en tête de la *Veuve de Valence* — la Mort, sous la figure d'un Rédempteur de la Merci, vous a tirée du bagne d'un homme tout hérissé de poils depuis les yeux jusqu'aux doigts de pied... Joignez à cet avantage la plus grossière intelligence qu'ait jamais eue un jaloux... Comme vous êtes un soleil de beauté, beaucoup de gens s'étonnaient de vous voir avec une si vilaine ombre. Bravo, bravo, la Mort ! Comment pourrait-on lui en vouloir? Cette laideur que toute la science humaine n'eût pas été capable de corriger, en cinq jours elle en est venue à bout, grâce à une purge donnée mal à propos, à deux saignées faites trop tôt, grâce à un médecin plus désireux de vous rendre libre que de sauver la vie de votre mari. Mais ce mari, il s'est bien vengé de nous par les angoisses qu'il nous a causées en ce dernier moment : vous en souvient-il ? nous nous demandions s'il allait vivre ou trépasser, et nous mourions de peur qu'il n'en réchappât ! »

Cette joie est féroce : elle paraîtra, à coup sûr, inconvenante et odieuse. Elle montre jusqu'à quels transports de haine la passion pouvait entraîner cette nature. ordinairement charitable et généreuse.

Roque Hernandez une fois mort, Lope oublia bien vite les chagrins qu'il lui avait causés. Son âme était, à certains égards, une âme d'enfant : comme il avait des enfants l'inconscience et parfois le naïf égoïsme, il en avait aussi l'extrême mobilité de sentiments. Les moindres peines le troublaient profondément, le jetaient dans de si violents désespoirs qu'il semblait ne devoir jamais s'en relever ; et les fortes expressions par lesquelles il essayait alors de traduire en vers ses agitations et ses angoisses, n'étaient pas chez lui, comme chez tant d'autres, de simples artifices poétiques, elles étaient le plus souvent exactes et littérales. Mais ces grandes douleurs s'effaçaient en quelques jours de son souvenir et, sans transition, il passait d'une affliction excessive à la gaieté et même à la joie. C'est là un des traits les plus curieux de

son caractère : chez lui point d'émotions atténuées, point de vague mélancolie : il était extrême en tout. Du reste, on peut en dire autant de son œuvre poétique : on n'y trouverait pas trace de demi-sentiments, jamais de demi-teintes ni de nuances ; comme la nature de son pays, son génie a de violentes oppositions de lumière et d'ombre, des horizons nettement arrêtés.

Des jours d'épreuve qu'il venait de traverser, il ne garda donc aucune amertume : avec une entière allégresse il retrouva Doña Marta et continua de vivre son dernier roman d'amour. Désormais il pouvait voir plus librement son amie : son secret était assez connu pour qu'il n'eût pas grand besoin de se cacher. L'Église fermait les yeux sur le scandale de sa liaison, à la condition qu'il ne fût pas trop public. Elle se montrait en ce temps particulièrement tolérante dans les questions de morale, étant presque uniquement occupée de réprimer toute hérésie et de préserver l'intégrité du dogme et la pureté de la foi catholique.

Lope était, d'ailleurs, un membre trop glorieux de cette Église pour qu'on n'usât pas à son égard d'une indulgence extrême. On lui tint si peu rigueur que, deux ans à peine après ce procès, pendant les fêtes de la béatification de San Isidro, patron de Madrid, ce fut lui qu'on choisit pour présider la « joute poétique » qui fut organisée en l'honneur de ce saint personnage. Quelque temps après, on lui confia encore un rôle important dans les fêtes de la canonisation. Les charges, les titres et les dignités ecclésiastiques ne lui manquèrent pas : il était depuis longtemps familier du Saint-Office, plus récemment il avait été nommé chapelain de San Segundo en l'église d'Avila et procureur fiscal de la chambre apostolique en l'archevêché de Tolède : déjà il appartenait au tiers-ordre de Saint-François, à la confrérie du *Caballero de Gracia* ; il allait bientôt entrer dans la congrégation de San Pedro, composée de prêtres natifs de Madrid, il devait même en être élu *capellan mayor* : plus tard, le pape Urbain VIII devait lui conférer le grade de docteur en théologie et la croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Ces honneurs auraient peut-être de quoi surprendre si l'on ne songeait qu'au désordre de sa vie. Mais ses con-

temporains savaient par quelles admirables vertus il rachetait sa faute, et que, tout asservi qu'il fût à une passion coupable, son cœur n'en était pas moins « un autel sur lequel brûlait sans cesse le feu du divin amour ». Ses péchés n'avaient point diminué l'ardeur de sa foi ni le zèle de sa dévotion, et pour le juger équitablement il faut se reporter quelquefois, de ces Lettres au duc de Sessa, sur lesquelles il est trop facile, hélas! de le condamner, à ces éloges funèbres de Peralta, de Quintana, de Montalvan, où sont retracés sans trop d'exagération les mérites de sa vie chrétienne et où l'on peut trouver tant de raisons de l'absoudre.

Un saint a dit que « la charité accomplit les œuvres de toutes les vertus ». La charité de Lope était si vive et, suivant l'expression de Montalvan, si enflammée, que jamais un malheureux ne s'adressa à lui sans obtenir quelque secours : il habillait de la tête aux pieds ceux dont la misère était extrême. Chez lui, il y avait toujours sur sa table un petit tas de pièces de monnaie : c'était la part des pauvres où, en son absence, son domestique pouvait puiser quand un mendiant frappait à la porte. Et, lorsqu'il se trouvait sans argent, il se dépouillait pour faire l'aumône. Il vit s'arrêter un jour devant sa maison un vieux prêtre aveugle et indigent ; il le fit entrer et, ne trouvant rien qui valût la peine d'être offert, il s'aperçut que le chapeau du vieillard était sale et usé : il ôta le sien de sa tête et le lui donna. « Et cette charité-là, ajoute Francisco de Quintana, il ne put la tenir secrète : car, lorsque plus tard il voulut sortir avec quelques amis, il s'aperçut qu'il était tête nue, et il fallut bien que l'un d'eux allât lui acheter un chapeau. » Sa gouvernante ne pouvait l'empêcher de distribuer ainsi ses vêtements et jusqu'à ses chemises. Aussi venait-il chez lui tant de mendiants « qu'on aurait pu croire, dit Francisco de Peralta, que c'était un riche évêque qui habitait cette petite maison ».

Pas plus que son argent il ne ménageait son temps ni sa peine. Il visitait les malades, les vieillards et les affligés. Un jour, ayant appris qu'un pauvre religieux venait de mourir à l'hôpital général, il voulut l'ensevelir lui-même « pour qu'aucune main profane ne touchât le corps d'une personne qui s'était consacrée à Dieu ». Il entra dans la tombe, reçut pieu-

sement le cadavre dans ses bras et, après l'y avoir déposé, il le recouvrit de terre de ses propres mains.

Avec les années, il finit par se rendre maître de la violence de sa nature, et rien assurément ne coûtait plus à ce cœur, qui sentait tout si vivement, que le sacrifice qu'il faisait à Dieu de ses ressentiments et de ses colères. Les biographes rapportent de lui un trait qui lui fait grand honneur. Un homme l'avait un jour insulté et même provoqué : « Allons! » lui cria-t-il vivement en saisissant son manteau. Puis faisant soudain un grand effort sur lui-même : « Allons, — ajouta-t-il d'une voix grave, — moi, dire ma messe, et vous, monsieur, me la servir. » Il en vint à ne plus éprouver à l'égard de ses pires ennemis que des sentiments de mansuétude et de pardon. Pendant une grave maladie du poète Gongora, qui ne lui avait jamais témoigné que de la malveillance et l'avait plus d'une fois fort injustement attaqué, neuf jours de suite, il dit une messe pour obtenir de Dieu sa guérison.

Et le principe de ces vertus, qui devaient désarmer la médisance et forcer l'estime de tous, c'était une piété qui, ayant toujours été chez Lope véhémente et passionnée, était devenue plus ardente encore, à mesure qu'était devenu plus lourd le poids de ses péchés. Cette dévotion exaltée paraît à chaque page de ses recueils de poésies chrétiennes, de ses livres d'édification : *les Soliloques d'une âme amoureuse de son Sauveur*, *les Rimes sacrées*, *les Triomphes divins*, *les Méditations et Stations du Chemin de la Croix*. Il adorait son Dieu d'une absolue tendresse, avec d'inconcevables transports. Il allait vers lui d'un tel élan de tout son être que souvent, tandis qu'il célébrait la messe, il éclatait en sanglots, « tremblant de tout son corps, ayant l'air d'un homme hors de lui et sous le coup d'une émotion supérieure à ses forces ». « Il se sentait pénétrer avec tant de violence par la douceur de l'Esprit qu'il dut plusieurs fois interrompre le divin sacrifice, et c'était pour cette raison qu'il refusait le plus souvent de dire la messe en public. » Dans un de ses plus beaux sonnets il a essayé de rendre cette impression de trouble et presque d'angoisse :

Quand mes coupables mains vous portent, ô Seigneur,
Quand je lève à l'autel l'innocente victime,

De ma témérité je dois me faire un crime,
Et m'étonne de voir votre insigne douceur.

Parfois mon âme tremble et frissonne de peur,
Parfois je m'abandonne à votre amour sublime,
Et plein de repentir, au bord de cet abîme,
Je flotte entre l'espoir, la crainte et la douleur.

Seigneur ! tournez vers moi vos yeux pleins de tendresse :
Car, hélas ! que de fois le monde et son ivresse
M'ont déjà de l'erreur fait suivre les chemins !

Seigneur ! quels maux seraient comparables aux nôtres,
Si, quand nous vous portons dans nos indignes mains,
Vous nous laissiez tomber en écartant les vôtres[1] !

Il pratiquait exactement les exercices de la dévotion la plus rigoureuse, s'imposant des jeûnes fréquents, mortifiant son corps avec une extrême dureté : après sa mort, on trouva dans un petit cabinet, où il avait coutume de se retirer, des cilices et des disciplines tachées de sang.

« L'âme du pécheur, dit Pascal, trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. » Il semble qu'au contraire Lope leur a dû de n'être point trop agité de remords ni d'inquiétudes. Il n'était point de ces cœurs tourmentés qui éprouvent une joie cruelle à se condamner et à s'exagérer la difficulté de la rédemption. Il comptait, dans sa simplicité, sur l'infinie miséricorde de Dieu et peut-être même il pensait par tant de bonnes œuvres et de pénitences avoir désarmé sa justice. On n'ose assurer qu'il se soit jamais bien représenté la gravité de son péché : en tout cas il se persuadait, sans doute, qu'il le rachetait tous les jours, et qu'au jour du jugement il lui serait pardonné d'avoir manqué à un seul de ses devoirs en considération du zèle avec lequel il avait rempli tous les autres. Dans sa correspondance on ne trouverait pas une page où il ait laissé paraître la moindre crainte des « périls mystérieux de l'autre vie » ni la moindre angoisse sur son salut. Quand, à l'article de la mort, le religieux qui l'assistait lui demanda si quel-

1. Traduction Ernest Lafond.

que chose lui faisait souci, il répondit que non, que « rien ne lui donnait peine ». Il avait d'ailleurs, à ce moment, subi de si cruelles épreuves que, même à la conscience la plus inquiète, elles pouvaient paraître une suffisante expiation.

VI

Au moment où Doña Marta se trouva délivrée de son odieux mari, Lope avait plus de cinquante-six ans. Son affection pour son amie semble alors avoir changé de caractère : « Mon rôle est plutôt celui d'un père que celui d'un galant, écrit-il au duc de Sessa. Nos amours ne sont plus maintenant que des amours platoniques. »

Mais, pour être devenue plus sereine et plus pure, sa tendresse n'avait pas diminué. C'était bien là, il le sentait, sa dernière occasion d'aimer, et lui, dont les passions avaient toujours été si mobiles et si changeantes, il éprouvait le besoin de s'attacher. Doña Marta s'était définitivement rendue maîtresse de ce cœur inconstant. « Pour sortir de ce labyrinthe, dit-il dans une lettre, il me faudrait un fil d'or, et ce fil, je n'ai guère envie de le trouver. »

Il partageait donc son temps entre « Amarillis » et le travail. Jamais son génie ne fut plus vigoureux ni plus fécond. Il avait déjà composé tant de pièces de théâtre que lui-même n'en savait plus le nombre : huit cents, pour le moins. Mais cette effrayante production l'avait si peu épuisé qu'il devait en quinze ans en écrire sept cents autres, sans compter ses *autos sacramentales*, ses poèmes religieux ou profanes et tant de traités, d'épîtres, de lettres et de dédicaces !

Il voyait grandir autour de lui ses enfants : son fils Lope, dont la jeunesse turbulente et indisciplinée lui avait causé quelque souci, Marcela et Feliciana, dont il vantait naïvement l'esprit et les grâces naissantes ; il suivait des yeux avec attendrissement les premiers pas de la petite Antonia.

Ses relations avec le duc de Sessa étaient plus étroites qu'elles n'avaient jamais été : il ne se passait presque pas de jour qu'il n'allât le voir ou qu'il ne lui écrivît. Il semblait que l'un et

l'autre eussent un peu oublié la distance qui les séparait. Et ces sentiments font honneur au duc. Il ne manquait pas en Espagne de grands seigneurs qui, par vanité, aimaient à s'entourer de poètes ; ils leur accordaient des pensions, ils obtenaient pour eux des bénéfices, mais ils leur faisaient volontiers sentir la différence des conditions ; rien n'était plus irrégulier que leurs rapports avec eux, et si un jour ils les recevaient avec sympathie, ils les traitaient le lendemain avec cette même familiarité blessante que les descendants de ces illustres familles réservent aujourd'hui aux comédiens ou aux toréadors. Le duc de Sessa, au contraire, nous le voyons par la correspondance, témoigna toujours à Lope une véritable amitié. Rien ne prouve mieux son obligeance que le sans-façon avec lequel Lope y avait recours.

Tantôt, c'est le carrosse du duc qu'il réclame, le plus souvent pour une simple promenade, quelquefois pour une excursion qui durera tout un jour ; tantôt, c'est de la soie pour des jupons, de l'étoffe rayée pour une robe de Marcela et cent cinquante *varas* de galons verts et noirs ; une autre fois, ce sont des couvertures pour « sa chambre où il meurt de froid » ; des tentures de lit pour Doña Marta. — Doña Marta a besoin d'un manteau pour jouer la comédie : il faut que le duc lui en prête un ; « elle dit qu'elle le rendra tout parfumé ». — Lorenza Sanchez, la servante, est très occupée : le duc devrait bien envoyer un pâté, et aussi deux plats sucrés, « chose qu'on ne sait pas faire ici », et aussi des nappes et des serviettes. — Les frères du bon Oviedo, le valet d' « Amarillis », sont poursuivis pour coups et blessures : ils obtiendraient un sauf-conduit, si le duc voulait écrire à deux alcades de Valladolid. — Ce sont souvent aussi des demandes d'argent : « Voilà deux ans que Lope n'a pas pas touché un réal sur son bénéfice » ; « il est plus pauvre que jamais, et ses charges ne font que s'accroître ».

Le duc ne dédaigne pas de venir souper sans cérémonie dans l'humble maison du poète ou d'y venir entendre un peu de musique, entre six et huit heures, « quand il se sent de bonne humeur et désœuvré ». On l'associe aux petites joies comme aux petits ennuis du ménage ; on lui raconte les bons mots des enfants ; quand ils sont indisposés, on lui envoie

aussitôt des nouvelles : il joue avec eux, il les caresse, il en est adoré. Un rien l'intéresse : « Le petit garçon a commencé aujourd'hui à porter des culottes ; il voudrait que Votre Excellence le vît. »

Naturellement, Lope est au courant de toutes les affaires du duc de Sessa ; il le conseille ; il lui fait même, à l'occasion, quelques reproches sur la légèreté de sa conduite ; il le supplie de ménager sa santé. « Ceux qui n'écoutent que leurs désirs ressemblent à ceux qui domptent des lions, ils leur donnent des coups toute leur vie et à la fin ils sont mangés. Souper tard, se donner du bon temps au dessert, s'endormir quand les autres se lèvent, ce n'est pas le moyen de vivre longtemps. » Le duc reçoit volontiers ces avertissements d'un homme qui cependant n'avait guère le droit de faire la leçon aux autres. De tous les admirateurs du grand poète il a été sans doute le plus ardent et le plus fanatique. Le soin avec lequel il a conservé ses moindres billets nous montre quel prix il attachait à tout ce qui partait de sa main.

Il avait chez lui, nous le voyons par les dédicaces imprimées, les manuscrits d'un grand nombre de comédies de Lope : il voulait avoir de même toutes les improvisations poétiques de son ami, les stances, les épîtres amoureuses qu'il adressait presque journellement à Doña Marta, quand, pour une raison ou une autre, ils étaient séparés. Lope était tout disposé à les lui confier ; mais il ne lui était pas toujours facile de les arracher à sa maîtresse.

Marta tenait à son bien : il fallait longtemps discuter pour obtenir quelques pièces, et souvent la jeune Marcela était chargée des négociations ; quelquefois même, en enfant gâtée, à qui l'on pardonnait tout, elle profitait d'une absence d' « Amarillis » pour aller fouiller dans son secrétaire. Il n'est presque pas de lettre où il ne soit question de ces précieux manuscrits :

« Je réclamerai les papiers ce soir... »

« Votre Excellence ne se plaindra pas cette fois et ne réclamera plus de papiers à Amarillis : en voici quinze, qui suffiront à vous ennuyer... »

« Marcela aura les papiers cette nuit ou elle ne sera pas ma fille : il y a plaisir à chasser avec un pareil furet... etc. »

Cette jeune Marcela s'était ainsi trouvée mêlée dès son enfance à des événements assez étranges et équivoques, que d'abord son innocence n'avait pas essayé d'expliquer; quand, avec les années, elle se rendit mieux compte de la vérité, elle ressentit évidemment une impression de gêne et de malaise. Elle se vit, entre son père et la maîtresse de son père, élevée, fille elle-même illégitime, avec trois enfants dont aucun n'était de la même mère. Elle comprit les fautes paternelles, sans se reconnaître cependant le droit de les juger, et elle résolut, pensant peut-être les racheter par son sacrifice, de se consacrer à Dieu.

Ce fut pour Lope un coup très cruel. Celle-là était, entre tous les autres, l'enfant chéri de son cœur : il était fier de sa beauté, de ses talents précoces : elle faisait des vers, elle avait à un degré surprenant le sens et le goût de la poésie ; il la consultait souvent sur ses ouvrages ; Guillen de Castro lui avait dédié un volume de son théâtre.

Elle entra, le 28 février 1621, au couvent des Trinitaires Déchaussées, dont la règle était particulièrement sévère.

L'église avait été ornée de riches tapisseries par « ces épouses de Dieu, ces âmes pures, qui vont déchaussées, mais marchent d'un pas sûr » ; d'illustres personnages, la marquise de la Tela, le marquis de Povar, le duc de Sessa, d'autres encore, assistaient à la cérémonie.

Marcela s'avança :

Jamais en ma vie, dit Lope[1], je n'ai vu si belle dame, un tel visage, de tels cheveux, autant de grâce : aux yeux de tous elle parut surpasser sa renommée.

Sur le seuil sacré de la porte était l'Époux : une jeune fille le tenait dans ses bras ravis. L'Époux était un enfant, et c'était une enfant qui le portait : car c'est le plaisir de Dieu dans ces divines amours de prendre le déguisement de l'enfance...

Marcela me regarda : les deux roses de ses joues brûlaient, ses lèvres étaient comme baignées d'un chaste sourire. Elle me regarda : nos deux vies étaient à jamais séparées.

Offrant à l'Enfant divin sa guirlande de vierge, elle entoura son Époux de ses bras et baisa ses yeux d'émeraude.

Le ciel ferma la porte à mon cœur plein d'amour : il m'avait pris l'âme qui me faisait vivre...

1. Epístola á don Francisco de Herrera Maldonado (*La Circe*, 1624).

Au mois d'avril de la suivante année, la sœur Marcela de San Felix prononça ses vœux : elle avait alors seize ans :

Celle que j'aimais si tendrement, dont j'enchâssais dans l'or et dans la soie la beauté charmante, plutôt comme un galant que comme un père, — comme la rose pâlie, elle inclina son front au déclin du jour et perdit l'éclat de sa couronne pourprée...

Elle dormait sur la paille dure ; elle allait sans chaussure, à peine vêtue, à peine nourrie, mais la beauté de son âme paraissait dans ses yeux...

Lope ne put se résigner à ne plus jamais revoir sa fille bien-aimée : il obtint la permission de venir dire la messe au couvent des Trinitaires, et désormais il ne se passa guère de semaine qu'il n'y allât.

Peu d'années après, il eut à subir une nouvelle épreuve. Son Lope, après lui avoir causé bien des tracas, commençait à lui faire honneur : malgré sa jeunesse, il s'était embarqué avec le grade d'*alferez* sous les ordres du marquis de Santa-Cruz ; il s'était distingué dans plusieurs rencontres ; il était sur le point d'être nommé capitaine, ayant à peine dix-neuf ans, quand le navire qui le portait sombra malheureusement.

Feliciana ne devait pas tarder à quitter son père pour épouser Luis de Usategui. La maison du poète allait se trouver déserte.

Deux affections lui restaient encore tout entières : celle de Doña Marta et celle de la petite Antonia ; mais, de ce côté-là encore, bien des tristesses lui étaient réservées.

Vers l'année 1630, « Amarillis » perdit subitement la vue, à la suite d'une amaurose.

On crut pendant quelque temps qu'elle pourrait guérir : « Notre malade va mieux, écrivait un jour Lope ; elle distingue parfaitement le soleil de l'ombre. » Mais il fallut bientôt renoncer à toute espérance. La pauvre femme supporta son malheur avec une admirable résignation. Elle avait toujours été fort pieuse, mais depuis quelques années sa dévotion s'était encore exaltée : elle recevait fréquemment la communion, elle était entrée dans le tiers-ordre de Saint-François. Elle se persuada, sans doute, que son mal était un châtiment du ciel : elle l'accepta comme une expiation.

Les soins de sa fille, la tendresse attentive de Lope, les délicates prévenances du duc de Sessa lui faisaient trouver les heures plus courtes. Elle continuait à diriger son ménage, elle s'intéressait à tout, et particulièrement aux ouvrages de son ami, à ses succès ; elle plaisantait encore et riait volontiers... Tout d'un coup, sans que rien eût pu faire prévoir ce malheur, elle devint folle.

Quand Lope avait vu « ses vertes émeraudes se ternir, ses pures étoiles se cacher », il avait cru « aller jusqu'aux dernières limites de la souffrance ». Ce dernier coup l'abattit. Il y a des accents d'un véritable désespoir dans l'églogue où il a retracé ce douloureux épisode de sa vie[1] :

Qui aurait cru que tant de douceur éclaterait en une furie si soudaine ? Maintenant qu'il lui manquait les deux lumières, celle du corps et celle de l'âme, que pouvions-nous encore espérer ?... Ce n'était plus que l'ombre d'un cadavre vivant.

Elle, autrefois si élégante dans son ajustement, qui était si fière de se parer de riches toilettes, furieuse, elle déchirait ses vêtements — et, d'autres fois, elle restait dans une immobilité stupide, le corps glacé, l'âme perdue, comme un beau marbre sorti des mains d'un sculpteur de génie.

Enfin, « on fit de telles diligences, pour guérir des maux si barbares, qu'on lui rendit la vue de l'âme ». Ce fut une grande joie pour l'ami tendre d' « Amarillis », « qui était resté amoureux même de ses souffrances », quand il la vit qui « de nouveau s'enhardissait à vivre. » Mais cette joie fut courte. « Le bonheur passe vite, hôte d'un jour, passereau qui vole. »

Deux mois s'étaient à peine écoulés, raconte Lope, lorsqu'une nuit, au moment de quitter ma maison, elle me dit adieu, aussi tendrement que si elle allait partir pour un voyage.

« Cher ami, me dit-elle, que le ciel te paye ce que tu as fait pour moi, avec tant d'amour, de fidélité et de courtoisie !... — Quelle raison, lui répondis-je, ô ma dame, t'oblige à me quitter de la sorte, alors que je vais si peu tarder à te revoir ? — A me séparer de toi j'ai toujours même peine... Adieu, mon ami ! dit-elle en pleurant. —

1. *Amarilis, Egloga, A la Reina Cristianisima de Francia, año 1633.*

Attends encore, voulus-je répondre, ô mon cher trésor ! » Mais je ne pus parler ; me taisant, je laissai parler mes larmes, et jamais je n'en ai tant dit.

Cette même nuit, Doña Marta mourut. Lope fut appelé en toute hâte ; quand il approcha de son lit, elle remua faiblement les lèvres, il appuya sa main contre sa bouche : déjà elle était glacée.

Lope ne survécut pas longtemps à son amie. Mais l'expiation n'était pas encore complète et son cœur devait encore saigner.

Antonia Clara, la dernière fille qui lui restait, sur qui s'était reportée toute sa tendresse, un beau jour, quitta sa maison. Elle avait dix-sept ans. Dans une fête où elle avait chanté, elle avait attiré l'attention d'un jeune courtisan que Lope, dans une pièce de vers où s'est exprimée sa douleur[1], ne désigne que sous le nom de Tircis. Ce gentilhomme avait acheté la complaisance de la duègne qui veillait sur elle, il avait pu la voir en secret, et « comme, en cet âge tendre, le terrain est tout préparé pour l'amour, il avait gagné son cœur ».

La voyant toute changée, « toujours occupée à se parer, quoiqu'il n'y eût ni fête ni occasion d'aucune sorte, plus changeante que n'est au ciel la lune dans son chemin argenté, tantôt irritable, tantôt douce », son père ouvrit les yeux, soupçonna quelque danger. Il essaya de la marier ; mais elle repoussa tous les partis qu'il lui offrait, « tant elle avait l'âme occupée ». Un soir, rentrant chez lui, il trouva la maison déserte. Personne ne répondit à son appel, ni sa fille, ni la servante : « le chien même était parti avec elles ». Dans la chambre de sa fille il recueillit quelques reliques, « des cheveux tombés sur sa table de toilette, des perles détachées de son collier, une rosette de rubans ». Antonia était perdue pour lui : il ne devait plus jamais la revoir.

O porque para mí murió tan presto ?

La fille rebelle à la volonté paternelle, l'amant qui se glisse par la porte entr'ouverte, dans les ombres du soir, la duègne

1. *Filis, Egloga, A Dª Bernarda Ferreira de la Cerda.*

infidèle qui favorise les rendez-vous et prépare la fuite : n'était-ce pas là une de ces intrigues de théâtre dont Lope lui-même avait tant usé? Et n'était-ce pas une amertume de plus pour lui, qui s'était tant moqué des tuteurs et des pères, de voir que le coup qui achevait de le briser ressemblait à un dénouement de comédie?

Ainsi finissait dans les larmes et dans les regrets le dernier roman de sa vie. Il semblait que le Ciel eût maudit cet amour qui avait voulu aller contre ses lois, et que l'enfant qui en était née eût été réservée pour être la suprême punition de son père.

Il ne se consola pas. Dans son petit jardin désormais silencieux, où tout lui rappelait le bonheur perdu, il erra triste et seul : « il était tombé, nous dit son disciple Montalvan, dans une continuelle passion mélancolique ». Son corps vigoureux, que l'âge avait si longtemps épargné, tous les jours perdait un peu de ses forces. La mort qui approchait allait lui être une délivrance et, comme il le dit lui-même, « déjà le cyprès funeste entremêlait ses branches à celles du divin laurier ».

GUSTAVE REYNIER

POÉSIES

I

OMBRES ET FUMÉES

J'aime les ombres, les fumées,
Ces fugacités et ces riens,
Ces formes vaguement formées.
Ces tremblements aériens ;

Je t'aime, toi qui ne te poses
Jamais, Fumée, ô sœur du Vent,
Et je vous aime, ombre des choses,
Plus que les choses bien souvent !

Je vous aime parce que, vaines,
Vous me convenez à moi, vain,
Et parce que, les incertaines,
Vous me charmez, moi, l'incertain !

Oui, j'aime toutes les fumées.
Celles qui traînent sur les champs,
Celles qui sortent des ramées,
Celles aux panaches penchants,

Les larges dont les hanches rondes
Se roulent dans l'azur profond,
Celles qui sont des boucles blondes
Qui de plus en plus se défont,

Ou des vrilles que l'air allonge.
Fins copeaux roulants et fuyards
De quelque menuisier de songe
Qui raboterait des brouillards ;

J'aime celles qui sont, il semble,
— Leurs flocons ensemble étant pris
Et montant ainsi pris ensemble, —
Des grappes de gros raisins gris ;

Celles dont le duvet tressaille
Sur les chaumes. piquant au bout
De ces pointus chapeaux de paille,
Des aigrettes de marabout ;

Celles qui tôt disséminées
Par petits bonds légers s'en vont
Du chalumeau des cheminées,
Comme des bulles de savon :

Les droites et les zigzaguantes,
Et celles qui font sur les cieux
Des fioritures élégantes,
Des paraphes prétentieux ;

J'aime celles dont les spirales
Semblent monter d'un encensoir ;
J'aime les roses, matinales,
J'aime les bleuâtres, du soir ;

Et celles que j'aime entre toutes
Sont les pâles, les faibles, les
Pas encor tout à fait dissoutes,
Mais presque, aux lointains violets ;

Celles aux graciles volutes
Qui, dans les vallons assombris,
Dénoncent à peine les huttes
Et les éphémères abris ;

Celles qu'un jeu de brise courbe,
Courbe et redresse tour à tour,
Sur les moribonds feux de tourbe
Abandonnés par le pastour,

Et dont les timides guirlandes
S'effacent à nos yeux ravis,
Et défaillent au loin des landes
Sur un horizon de lavis...

Et j'aime aussi toutes les ombres
Et tous leurs caprices chinois,
Géantes, naines, pâles, sombres,
Selon l'heure et selon le mois ;

Les belles ombres magistrales
Qui rampent solennellement ;
Les ombres caricaturales
A l'hoffmannesque mouvement ;

Les ombres surtout, je l'avoue,
Qui par des pinceaux très subtils
Semblent faites : sur une joue
Cette fameuse ombre des cils ;

Cette ombre que, minutieuse,
Sur le bas du roc cinabrin
Ou sur le pied roux de l'yeuse,
Projette l'herbe, brin par brin ;

Sur le ruisseau l'ombre d'un saule
Superposée à son reflet ;
Au fond du ruisseau l'ombre drôle
D'un têtard vif sur le galet ;

Une ombre de fils d'araignée
Dans laquelle un moucheron mort,
Balançant sa panse saignée,
Met une petite ombre encor ;

Votre ombre au rideau de l'auberge,
Moustaches du chat accroupi ;
L'ombre d'un cheveu de la Vierge,
L'ombre d'une barbe d'épi,

Et dans le lys, cadran solaire
A qui Mab dit : « Quelle heure est-il? »
L'ombre, à la marche circulaire,
Sur les pétales, du pistil !...

Mais les ombres que je préfère
Sont celles, naturellement,
Qu'un fugitif objet vient faire,
Les chères ombres d'un moment.

Et c'est l'ombre de ce qui vole
Qui me séduit le plus, étant
La plus vaine et la plus frivole,
Par son symbole inquiétant...

J'aime les ombres minuscules
Qui dansent sous les papillons,
Qui dansent sous les libellules,
Sur l'eau, les herbes, les sillons;

J'aime l'ombre que l'alouette
Laisse par terre en s'élevant,
Et la rapide silhouette,
Sur les toits, de l'engoulevent ;

L'ombre d'un bond de sauterelle,
L'ombre, sous un zéphyr souffleur,
De la plume abandonnant l'aile,
Du pétale quittant la fleur :

Toute ombre vite évanouie,
Toute ombre qu'on perd brusquement,
Sur les lèvres de mon amie
L'ombre d'un attendrissement,

Dans toutes les ombres des branches
Toutes les ombres d'oiselets,
Celles, sur les poussières blanches,
De votre vol, duvets follets,

Et sur la frissonnante page
Où j'écris ces vers, au jardin,
L'ombre que jette le passage
De quelque moucheron soudain !

... Oui, lorsqu'à mon accoutumée,
Je laisse aller jouer mes yeux,
C'est avec l'ombre et la fumée
Qu'ils s'amusent toujours le mieux ;

Et parmi les ombres sans nombre
Au jeu desquelles je me plus,
La plus philosophique, l'ombre
La plus ombre, et partant la plus

Vraiment de mes regards aimée,
Ce fut, — ô deux riens s'assemblant ! —
Ce fut l'ombre d'une fumée
Bleuissante sur un mur blanc !

II

LA BRANCHE

Cette branche pendante et gracile de saule,
Qui vibre parce que l'eau vibrante la frôle,
Ayant voulu sans doute écouter de plus près
Ce que dit le ruisseau dans son tumulte frais,
Se pencha, d'une souple inflexion de tige,
Un peu d'abord, puis trop, — maladresse ou vertige! —
Et l'eau, par une feuille, en courant, la retint :
Si bien qu'elle, à présent, dont c'était le destin
De vivre, avec toujours le même geste calme,
Dans l'azur, d'une vie indolente de palme,
Elle doit s'agiter sans cesse, trembloter,
Sangloter quand il plaît à l'eau de sangloter,
Se secouer gaiement si l'eau devient rieuse,
Et s'épuiser en longs émois, la curieuse.
Qu'estiment bien punie, ainsi, ses vertes sœurs,
Mais qui n'a nul regret des tranquilles douceurs,
Mais qui secrètement les raille et les méprise,
Mais qui se sent, malgré que le courant la brise,
Et l'affole, et malgré que le cruel ruisseau
Ne lui fasse jamais grâce d'un seul sursaut,
Heureuse d'être celle avec qui communique
Le flot, et de savoir ce qu'il dit, elle unique !

III

NOS RIRES

Malgré l'amour, la vie et l'heure et les périls,
Nous rions quelquefois des rires puérils,
Des rires dont le son doit étonner nos âmes ;
Pour rien, pour un détail dont nous nous avisâmes,

Des rires fous qui sont des fous rires vraiment ;
Et nous pour qui l'amour est un déchirement.
La vie un songe en pleurs, l'heure une fuite pâle,
Et pour qui les périls forment un long dédale,
Malgré l'amour, la vie, et l'heure et les périls,
Nos rires sont parfois de si brusques avrils,
Nos rires font sous bois des musiques si franches,
Si fraîches, qu'entendus de loin, entre les branches,
Par le passant qui rêve et ralentit le pas,
Ils doivent lui donner, — hélas ! il ne sait pas ! —
L'illusion que là le bonheur simple habite,
Que la tendresse est calme, et la maison petite,
Et qu'on ignore encor tous les mauvais frissons :
Mais nous, nous cependant, lorsqu'ainsi nous laissons,
Gourmandes de gaietés après de trop longs jeûnes,
Rire un peu, malgré nous, nos lèvres, qui sont jeunes,
Toujours nous évitons avec les plus grands soins
De laisser se croiser nos yeux, qui le sont moins,
Et, riant, nous n'osons nous regarder en face,
De peur qu'en un sanglot le rire ne se casse.

IV

L'HEURE CHARMANTE

Le repas s'achevait en musique, aux bougies.
Le vieux parc n'était plus le parc aux élégies,
Mais s'éclairait de ces lanternes du Japon
Qui, sous le fil de fer léger qui leur sert d'anse,
Au moindre éveil de brise entrent toutes en danse,
En étirant leurs corps annelés, de crépon.

Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée
Croiser leurs vrilles d'or. Ce fut une soirée
Unique. Le feuillage était notre plafond ;
Des étoiles luisaient dans tous les interstices ;
Les décors naturels se mêlaient aux factices ;
L'amour était frivole, ému, libre, profond.

Le réel avait tu sa rumeur importune,
Les ombrelles des pins se veloutaient de lune,
Un désordre joyeux régnait dans le couvert ;
Les candélabres hauts de vieille argenterie
Portaient, à chaque branche, une flamme fleurie
D'un lilliputien abat-jour, mauve ou vert.

Ce fut une soirée unique de magie
Et dont nous garderons toujours la nostalgie :
Les cœurs étaient de choix, les esprits aristos ;
Les silences disaient des passages de rêves ;
Puis les mots repartaient, ennoblis par ces trêves,
Et les âmes vibraient ainsi que les cristaux.

Le vin était d'Asti ; le luxe, véritable ;
Des violettes en tous sens jonchaient la table :
Les unes se mouraient : elles étaient des bois.
D'autres duraient encore : elles étaient de Parme ;
D'un verre qu'on eût dit soufflé dans une larme,
Des roses s'effeuillaient d'un seul coup, quelquefois.

Le moindre pli, le moindre nœud, la moindre ganse,
Résumait en soi seul des siècles d'élégance :
Le moindre mot de ces charmants civilisés,
Des siècles de finesse ; et dans les accessoires
Les plus inattendus, des siècles de victoires
Sur la lourde matière étaient totalisés.

On disputait de poésie et de musique ;
Un doux bavard faisait de la métaphysique ;
Les fraises cependant, d'un tas pyramidal
S'écroulaient et roulaient sous les doigts des gourmandes ;
Les rieuses offraient moitié de leur amandes :
On entendait quelqu'un qui parlait de Stendhal.

Et les glaces fondaient, minuscules banquises,
En délivrant des fleurs qui dedans étaient prises ;
On se sentait parfois dans une extase, et puis
On ne savait plus trop d'où venait cette extase,
Si c'était du joli mystère d'une phrase,
Ou de la nouveauté d'un couteau pour les fruits.

Ce fut l'heure où parmi les coupes de Venise,
Dans un accoudement satisfait, s'éternise
L'égrènement rêveur des grappes de muscats ;
Alors les beaux distraits qu'être une énigme flatte
Sourirent d'un sourire un peu haut sur cravate
Et tinrent des propos obscurs et délicats.

L'amour était ému, libre, profond, frivole ;
Ceux-ci, faux puérils, jouaient à pigeon-vole ;
Ceux-là disaient des vers ; et quand les premiers feux
Palpitèrent, des cigarettes allumées,
Aux cheveux plus légers que de blondes fumées
La fumée emmêla de bleuâtres cheveux.

Le paradoxe était aux lèvres des plus sages ;
Les fracs étaient fleuris d'œillets pris aux corsages ;
Et comme on entendait de lointains violons,
Les femmes ne faisaient que des réponses vagues,
Et machinalement changeaient de doigts leurs bagues,
Avec des rires brefs et des regards très longs.

L'orchestre avait bien soin de n'être pas tzigane ;
Sa valse eût fait valser Urgèle avec Morgane...
Puis elle se taisait, pour reprendre soudain.
Ce fut une soirée unique de magie ;
Contre tous les parfums d'un boudoir-tabagie
Luttaient tous les parfums d'un nocturne jardin.

Oh! les rires troublés! oh! les beaux bruits de jupes!
Les plaintes, à mi-voix, ironiques, des dupes!
Les mots précis partant des coins esthétisants,
Les mots vagues des coins philosophants, les drôles
Des coins moqueurs, et les blancs haussements d'épaules
Aux madrigaux musqués des dolents bien-disants!

Puis, les frissons frileux dans les robes ouvertes,
Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes
Jetés vite aux cous nus par les prestes galants;
Les fuites s'estompant, doubles, sous les grands arbres;
Les gestes bleus parmi les gestes blancs des marbres;
Les barques, sur le lac, commençant des tours lents...

Les barques promenant des chants et des lumières...
Énervements heureux et fébrilités chères!
Celui-ci qui, burlesque, éveillant des fron-frons,
Tente un refrain narquois sur une mandoline,
Cet autre proposant d'aller dans la colline...
Et la noble pâleur de tous ces jeunes fronts!

Ce fut une soirée unique de magie.
Le vent malin souffla la dernière bougie
Devant que fût fini notre ultime sorbet.
Parfois, faisant pousser des cris aux robes blanches,
On voyait, incendie indiscret sous les branches,
Une lanterne japonaise qui flambait.

Et nous nous augmentions l'exquis de cette fête
De la sentir frivole, imprudente, inquiète,
Et, délicats devins d'un brutal avenir,
Assurés de bientôt périr, — et quels artistes! —
Tous nous la savourions, charmés, finement tristes,
Comme on fait ce qui doit et ce qui va finir...

Et ces chants, ces propos, ces clartés et ces femmes,
Et la communion légère de ces âmes,
Et ces plaisirs polis et doux d'honnêtes gens,
Honnêtes mais pervers un peu, ces nonchalances,
Ces voix discrètes, ces musiques, ces silences,
Cette complicité parfaite d'indulgents,

La fraîcheur sous les doigts de ces perles, ces grâces,
Cette confusion d'esprits de toutes races,
— Ces minutes, ce parc où l'on était si bien.
Joignaient le charme encor à tant de charmes rares
De tout ce que déjà menacent les barbares,
De tout ce dont bientôt il ne restera rien.

V

A UNE PETITE LUMIÈRE

Flamme très douce et très petite,
Toute pâle et toute en émoi,
Petite sœur d'or qui palpite,
Feu que je porte devant moi

Comme une fleur et comme un cierge,
— Et seule persistante fleur,
Seul or pur, seule cire vierge.
Seule bien sororale sœur! —

Toi l'espoir quand je désespère,
Et lorsque je doute, la foi;
O chère petite lumière,
Je n'ai que toi, je n'ai que toi!

Et sans toi, j'aurais tout à craindre,
N'est-ce pas, tu dois le savoir?
Et qu'il ne faudrait pas t'éteindre,
Parce qu'alors tout serait noir.

Tu le sais bien, flamme jolie,
Car le ciel étoilé n'est rien
Qu'un miroir qui te multiplie ;
Tout serait noir, tu le sais bien !

Tout serait noir, car, luciole
Ou ver luisant, tout ce qui luit
N'est qu'un peu de toi qui s'envole
Ou bien qui tombe dans la nuit !

Bien des fois, petite doreuse
De mon monotone chemin,
Le vent, de son aile envieuse,
Voulut t'éteindre dans ma main.

Et moi-même, pauvre petite,
Il est trop vrai que, trop souvent,
Las ! moi-même, en courant trop vite,
J'ai donné plus de force au vent !

Mais ayant connu, toujours dupe,
L'inutilité de courir,
Va ! de plus rien je ne m'occupe
Que de t'empêcher de frémir.

Car je ne puis voir sans alarme
Tes petits saluts frémissants,
Frêle flamme en forme de larme
Qui t'infléchis dans tous les sens !

Te portant de façon adroite,
Je ferai de si menus pas
Que tu monteras toute droite
Dans l'air qui ne bougera pas.

J'irai, craignant, si tu te couches,
Que tu ne te relèves plus,
Et soupçonnant toutes les bouches
De vouloir te souffler dessus.

1er Juillet 1897.

Je n'aurai plus de confiance :
L'ami de bonne volonté
Peut commettre par imprudence
L'assassinat de ta clarté.

Je ne veux même plus permettre
Que des yeux te regardent, car
Il y a des yeux qui, peut-être,
Éteignent avec un regard.

Je ne vais de cette manière
Plus vivre qu'à te protéger,
Ma chère petite lumière,
Mon bon petit flambeau léger !

Je passerai comme un fantôme,
Comme un voleur mystérieux,
T'abritant derrière ma paume
De l'air, des souffles et des yeux…

Mais, parmi l'ombre, les profanes
Verront, sans comprendre pourquoi,
Mes doigts devenus diaphanes,
Tout roses d'être devant toi.

EDMOND ROSTAND

LE MOUVEMENT AGRAIRE

EN FRANCE

Si le mot de « révolution » ne semblait impliquer une idée de violence et de lutte, je dirais volontiers, pour définir le mouvement économique et social qui m'a été révélé en ces derniers temps, que le paysan de France est en train de faire, à son tour, sa révolution, et que celle-ci ne sera ni moins profonde ni moins grave que l'autre, celle où le bourgeois et l'ouvrier usent, depuis cent ans, leurs forces.

Mais l'assimilation serait féconde en méprises : l'ébranlement qui se fait sentir dans le monde agricole ne provient d'aucune rivalité de classes, d'aucun antagonisme d'intérêts; il ne manifeste qu'un effort de solidarité et d'union pour vaincre la mauvaise fortune générale et pour faire germer plus richement la moisson de vie où viennent s'alimenter tous les hommes.

La transformation qui s'ébauche ainsi échappe, par son caractère pacifique et lentement progressif, à l'attention de la plupart des politiciens et même des économistes et des sociologues, tournée tout entière vers les bruyants conflits du

monde industriel. A peine si la Chambre, ces jours derniers, a paru comprendre M. Méline, lorsqu'il lui parlait de ces « associations locales », sur lesquelles il compte pour réaliser le crédit agricole. Je viens de feuilleter les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques*, où se retrouvent toujours quelques traces des faits qui sont de nature à préoccuper la société contemporaine, quelques échos des sentiments ou des idées qu'en conçoivent les savants et les penseurs les mieux informés de notre époque. Et j'ai constaté qu'aucune mention n'y est faite des changements profonds qui sont en voie de s'accomplir dans les mœurs agricoles, qu'aucun des problèmes soulevés par cette curieuse évolution n'y est étudié ni signalé. La vie de l'ouvrier urbain, les conditions du travail et du salaire d'atelier, les chômages et les grèves d'usine, voilà ce qui accapare tous les soucis et toutes les recherches. Il semble que les syndicats agricoles soient connus des seuls agriculteurs qui s'y réunissent.

Parmi ces derniers eux-mêmes, combien y en avait-il, naguère encore, qui se rendissent compte de la portée véritable de l'entreprise? On croyait simplement pourvoir aux dangers qui menaçaient, du dehors, l'agriculture française. Or, il se trouve aujourd'hui qu'on a fait, dans la plus large acception du mot, une *œuvre sociale*, en appliquant, pour la première fois, l'association aux énergies fondamentales qui soutiennent la vie du pays, et en constituant ainsi le principe intérieur d'équilibre et de progrès qui manquait jusqu'ici à notre démocratie.

Une idée de ce genre ne se préconçoit guère : c'est spontanément et par des efforts isolés que les associations agricoles ont surgi, çà et là, sur tout le territoire, se sont peu à peu rapprochées, et ont fini par s'apercevoir de ce qu'elles pouvaient faire en voyant ce qu'elles avaient déjà fait. Il n'y a pas longtemps que se sont dégagées leurs tendances communes, leur but suprême, et, pour tout dire en un mot, leur idéal.

Il semble que les premières formules conscientes et délibérées de la doctrine sociale qu'implique cette action d'ensemble se soient produites en certaine conférence à laquelle j'avais la bonne fortune d'assister, et dont la date mérite peut-être d'être retenue. Le 1er mars 1897, M. le comte de Cham-

brun réunissait, en sa villa de Nice, à l'ombre du temple élevé par lui à la Trinité vers laquelle convergent tous les esprits et tous les cœurs, — Κόσμος, Λόγος, Θεός, — les représentants des neuf Unions régionales qui se partagent tous les cultivateurs syndiqués de France. Aucune des questions de détail qui occupent les séances annuelles des sociétés techniques n'y devait être traitée. Il s'agissait, au contraire, de dresser, dans un entretien commun dominé par la pensée la plus haute et la plus généreuse, le « bilan » du mouvement agraire depuis dix ans, d'en déterminer la portée et la loi, et de marquer, pour l'avenir, le sens où doivent se diriger tous les efforts.

Je n'ai rien entendu, dans ma vie, qui m'ait autant frappé que les dépositions simples et graves de ces hommes dont chacun représentait des milliers de travailleurs obscurs, coalisés, après tant de siècles d'isolement, pour sauver leur propre vie — et la Patrie par surcroît.

Et, au moment où les débats du Parlement ramènent en pleine lumière les questions qui se rattachent à la crise agricole, aux moyens tentés ou rêvés d'y porter remède, je saisis avec empressement l'occasion de résumer ici ce que j'en ai compris et retenu.

I

On sait par quel hasard le bénéfice de la loi du 21 mars 1884 sur les associations professionnelles fut étendu aux agriculteurs. C'était au Sénat, le jour où le projet venait en seconde lecture. M. Oudet, sénateur du Doubs, regagnait sa place, lorsqu'il entendit lire la phrase suivante (article 3) : « Les syndicats ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels et commerciaux... — Pourquoi pas *agricoles*? cria-t-il de son banc. — En effet, répéta-t-on autour de lui, pourquoi pas agricoles? » Et le mot fut ajouté, sans qu'on y attribuât une importance quelconque. La concession ne pouvait être que platonique : ne savait-on pas à quel point les populations des campagnes

sont réfractaires à l'esprit d'association, enfoncées dans le préjugé individualiste et dans la routine des traditions locales?

Voilà tout juste treize ans que la loi est promulguée : on peut donc la juger à ses fruits. Eh bien, pour tout observateur informé et impartial, il est évident aujourd'hui qu'elle a tourné dans un sens précisément contraire à celui qu'on supposait.

Les syndicats ouvriers, qui se sont multipliés d'abord avec une effrayante rapidité, n'ont pas suivi la marche ascendante qui semblait probable. Ils ne comptent guère, depuis trois ans, que quatre cent mille membres, répartis en des associations trop souvent modifiées, dissoutes et reformées, pour donner l'idée d'une solide organisation.

Deux causes ont concouru à rendre de ce côté le mouvement stérile. D'abord, il n'a servi qu'à un groupement de classe. Je n'irai pas jusqu'à dire, avec M. Kergall, que « le syndicat, dans la pensée de ses fondateurs comme du législateur, n'était qu'une arme mise dans la main de l'ouvrier pour mieux faire la guerre au patron[1] ». Mais il est certain que le but avoué de la loi était de rétablir, entre la puissance patronale appuyée sur le capital, et les forces ouvrières admises à vendre leur travail en gros et non plus en détail, un équilibre de fait qui impliquait une opposition de droit. Il devait fatalement s'écouler quelque temps avant que les intérêts, ainsi posés en antagonisme, se reconnussent solidaires. D'autant que les politiciens ne pouvaient manquer d'exploiter les défiances réciproques et d'aviver les difficultés. En somme, l'accord ne s'est pas fait entre les deux parties mises en présence[2]. Il suffit de parcourir le tableau des différends et des tentatives de conciliation pour constater que la grève, qui est le mode d'action proprement syndical, ne réussit presque jamais. « Si quelques améliorations ont été obtenues çà et

1. Rapport sur « le rôle social des syndicats agricoles » présenté au Congrès national des Unions des syndicats agricoles, à Orléans, le 6 mai dernier.

2. La lutte de classes est tellement dans l'esprit des associations ouvrières qu'elle a fini par s'imposer même au mouvement catholique : on sait que le récent congrès de Reims a décidé que le comité directeur du parti démocrate chrétien ne contiendrait que des salariés, à l'exclusion de tous les « patrons », et, d'une façon générale, de tous les « bourgeois ». M. de Mun a vainement protesté contre cette résolution qui va droit à l'encontre de ses rêves de paix sociale fondée sur l'Évangile.

là, ç'a été par l'entente amiable des intéressés, non pas grâce au syndicat, mais malgré le syndicat, tel du moins qu'il a été compris et pratiqué jusqu'ici. » (Kergall.)

En second lieu, l'essor d'association qui était né d'une situation identique sur tous les points du domaine industriel, n'a point su trouver son unité. Tiraillés entre les diverses écoles socialistes et révolutionnaires, incapables de s'entendre sur une seule des questions que pose l'avenir du travail, les syndicats n'ont pris aucun crédit sur le Parlement qui fait les lois, ni sur le gouvernement qui les applique. Les œuvres mêmes que la loi de 1884 leur permettait de créer directement dans le rayon de leur action naturelle n'ont présenté ni la fécondité ni l'originalité qu'on s'en promettait. Si bien qu'on peut soutenir que, dans le monde ouvrier, le droit d'association, abandonné à lui-même, s'est annihilé en se fractionnant : la situation est restée ce qu'elle était avant 1884, — avec quelques espérances de moins et quelques amertumes de plus.

Les syndicats agricoles s'étaient formés dans des conditions bien différentes. Ceux-là, par essence, ne pouvaient être que *mixtes*, c'est-à-dire composés à la fois des propriétaires et des travailleurs de la terre. Point de conflit entre ces deux groupes, tellement mêlés et confondus qu'on ne les distingue guère que par abstraction. En France, les « propriétaires fonciers » qui ne font pas valoir, ou qui, en dehors de la gestion directe, ne participent en aucune façon aux charges et aux risques de l'exploitation, sont l'infime minorité, — comme, à l'autre bout de l'échelle, « l'ouvrier des champs » qui n'est qu'ouvrier, qui ne possède pas même un lopin de terre à lui, ou qui n'est pas associé, par fermage ou métayage, au sort de la culture, forme plutôt l'exception[1]. Les socia-

1. Je ne sais ou M. Jaurès a puisé les éléments de la statistique qu'il a produite ces jours derniers à la Chambre (19 juin) et qui reconnaît 3 500 000 ouvriers agricoles « exclus de la propriété du sol » contre 300 000 propriétaires fonciers, tous « nobles, bourgeois ou capitalistes ». Mais ce n'est sûrement pas dans l'*Annuaire des Contributions indirectes*, car celui-ci, pour 1895, comptait 13 936 080 cotes foncières (propriétés non bâties), ayant donné lieu en 1894 à 5 023 132 mutations parcellaires, et appartenant à environ cinq millions de propriétaires (sur les 8 454 118 que comprenait l'inventaire général de 1879-1881). Voir l'*Annuaire* de 1896, pages 45, 62 et 63.

listes, en quête de clientèle, cherchent bien à persuader au paysan que son champ n'est qu'un outil de travail insuffisant à le faire vivre, et qu'il n'est lui-même qu'un prolétaire intéressé à la confiscation générale. Mais, malgré la campagne qu'ils mènent en ce moment, sur tous les points de l'Europe, la « plèbe agrarienne » ne paraît point se lever. M. Jaurès a beau faire appel aux « appétits de jouissance » de ces hommes qui, « depuis dix-huit siècles, laissent couler vers d'autres les sources de richesse, de force et de joie qui jaillissent de la terre sous leur outil » : il a beau invoquer, dans un tableau un peu noirci, les volontés prêtes à la révolte de ces misérables affamés qu'il voudrait « dresser contre la société présente » : force lui est d'avouer que, « de longtemps encore, ceux-là ne pourront l'entendre ni le suivre »...

Le souci qui domine actuellement chez les « servants de la terre », quels qu'ils soient, — petits et grands propriétaires, métayers, fermiers et journaliers, — c'est de s'unir de plus en plus étroitement pour produire davantage et à meilleur compte, de s'unir pour mieux servir tous les intérêts et mieux rétribuer tous les efforts.

Les excitations restent vaines : dans cette armée de six cent mille cultivateurs syndiqués, où la proportion de ceux qui travaillent de leurs mains va de 60 à 80 pour cent selon les régions, il ne s'est, pour ainsi dire, produit aucune division, aucun désaccord entre les pauvres et les riches, sur la marche à suivre[1]. Mieux que cela : il n'est pas un endroit où la direction de cette marche commune ait été enlevée aux hommes, de situation sociale supérieure, qui l'avaient assumée au début; en 1897, les chefs se retrouvent juste les mêmes qu'en 1884, fortifiés seulement par les nouveaux adhérents que leur initiative a fait surgir et su grouper.

Quant à l'unité du mouvement, elle n'a fait que se resserrer davantage à chaque étape; et il faut bien avouer qu'à cet égard encore, les agriculteurs se trouvaient dans une situation

1. Il s'est pourtant formé un certain nombre de « syndicats agricoles ouvriers » (il en existait soixante-douze au commencement de 1896), là où l'exploitation des produits de la terre prend un caractère plus particulièrement industriel : bûcherons, journaliers, vignerons, jardiniers de banlieue. Mais ce mouvement restreint n'infirme en rien nos conclusions quant à l'agriculture proprement dite.

singulièrement favorable. La loi de 1884 (c'est là le principal grief des socialistes) n'autorise la formation de syndicats qu'entre des personnes appartenant à la même profession (art. 3). De là un obstacle sérieux à la coordination des forces ouvrières, qui ne peut jamais être qu'indirecte et superficielle, puisque chaque métier reste nécessairement isolé des autres quant aux services propres qu'il demande à l'association.

Tous les cultivateurs, au contraire, exercent « la même profession », et ils peuvent prolonger à leur gré le lien syndical. Là où les nécessités pratiques obligent les intéressés à limiter l'étendue du syndicat proprement dit (celui-ci comprend ou le département ou l'arrondissement, ou le canton ou simplement la commune), il leur est loisible de former des groupes de second degré, des « Unions de syndicats » pourvues de droits à peu près équivalents[1].

La même faculté est bien nominalement laissée aux syndicats ouvriers, mais qui ne voit combien il est plus difficile d'associer à des œuvres communes des groupes de personnes que séparent toutes les conditions du métier, des mineurs, des encadreurs, des boulangers, des modistes, etc.? Il ne reste guère, pour les rapprocher, que les vagues revendications du travail contre le capital, qui aboutissent rarement à des améliorations positives.

En outre, l'union était commandée à la classe agricole par l'intérêt le plus évident et le plus immédiat. Le premier besoin du paysan comme du gros propriétaire est d'acquérir les matières nécessaires à la culture à des conditions qui rendent l'exploitation rémunératrice. Or, ces matières, dont la nécessité se faisait chaque jour plus pressante depuis que la concurrence étrangère obligeait l'agriculteur à perfectionner ses procédés, ne pouvaient baisser de prix qu'à condition d'être acquises en gros, et devenaient de plus en plus accessibles à mesure que les commandes augmentaient d'importance. Il fallait donc s'unir, simplement pour vivre, — et cette première union, grosse de toutes les autres, était une garantie de succès pour l'avenir.

1. Il leur est simplement interdit aux *Unions* de « posséder aucun immeuble et d'ester en justice » (art. 5).

Enfin, les paysans ont eu la bonne fortune de trouver des guides intelligents et sensés qui ont compris le parti qu'on pouvait tirer de l'association pour le salut de l'agriculture, sans se laisser aller aux illusions d'une campagne agrarienne. Les initiateurs ont même exagéré la modestie; ils n'ont jamais invoqué aucun plan général et n'ont laissé percer leurs espérances que petit à petit, à mesure que croissait la puissance de l'œuvre et qu'elle s'imposait à l'opinion par ses services.

De grandes sociétés se sont créées ou renouvelées par la conception de devoirs et de pouvoirs nouveaux : la *Société des agriculteurs de France* (président, M. le marquis de Vogüé), le *Syndicat central des agriculteurs de France* (président, M. Welche) la *Société nationale d'encouragement à l'agriculture* (président, M. Edmond Caze), — où se réunissent tous les hommes de savoir et d'expérience qui, de près ou de loin, touchent à la profession agricole. Chaque année, elles tiennent des sessions, extrêmement laborieuses et sérieuses au cours desquelles sont signalées, étudiées et souvent résolues les questions qui intéressent leurs membres. Là s'élaborent les « cahiers de l'agriculture », qui sont portés ensuite devant les assemblées générales périodiquement tenues par les syndicats.

Car les syndicats se sont organisés au sens propre, c'est-à-dire ont formé un véritable organisme fédéral où se concilient la diversité des fonctions et l'unité du but. Ils ont partagé la France en « régions » dont chacune correspond à des formes et à des conditions analogues de la culture, et sert de siège à une « Union » spéciale [1]. Les Unions régionales à

1. L'*Union* du *Sud-Est* (10 départements); du *Nord* (5 dép.); de *Normandie* (5 dép.); de *Bourgogne et Franche-Comté* (4 dép.); du *Centre* (10 dép.); des *Syndicats bretons* (5 dép.); de *l'Ouest* (Anjou, Maine et Vendée, — 6 dép.); du *Sud-Ouest* (9 dép.); des *Alpes et de Provence* (avec la Corse, — 7 dép.). Soit 61 départements compris dans les Unions régionales. Restent, en laissant la Seine à part, 24 départements en dehors de cette organisation : au Nord-Est, 7 départements (Champagne et Lorraine) : au Centre, 8 départements (Limousin et Auvergne); au Midi, 7 départements (Languedoc et Roussillon). Ces groupes pourraient former trois Unions nouvelles, comme l'a proposé M. de Gailhard-Bancel dans un remarquable rapport soumis à la conférence de Nice. L'intervention de M. de Chambrun, limitant le concours aux Syndicats associés en Unions, contribuera sans doute à amener ce résultat qui est désirable à tous égards.

leur tour viennent se grouper en « l'Union centrale ou nationale » qui a son bureau à Paris (président, M. Le Trésor de la Roque) et qui forme ainsi une représentation officieuse, mais singulièrement autorisée, de l'agriculture française.

L'Union tient ses congrès en province, sur les points où elle estime que son action est plus puissante ou plus nécessaire : le premier fut à Lyon, en 1894 ; le second à Angers, en 1895 ; le troisième vient de se clore, à Orléans. J'ai été assez heureux pour en suivre les travaux d'un bout à l'autre ; j'en ai rapporté la conviction que la classe agricole est maintenant en état de gérer ses intérêts mieux qu'aucun Parlement du monde, et qu'au moins sur le terrain de cette compétence limitée, on ne saurait plus longtemps lui refuser le droit de conseil.

Ainsi préparé et conduit, le développement des associations agricoles a été, en même temps, rapide, régulier et systématique. Il est impossible de donner une statistique exacte des syndicats et des syndiqués. Les groupes s'étendent, se fractionnent ou se fondent sans que l'autorité en soit toujours avertie. On se réunit d'abord à vingt-cinq membres, et l'on est deux cents à la fin de l'année. Les chiffres du Ministère du Commerce (1275 syndicats et 423 492 sociétaires au 1er juillet 1896) sont manifestement insuffisants, surtout pour le nombre des sociétaires, qui est pris au moment de la déclaration de constitution. Déjà nous savons que les Unions régionales, auxquelles les syndicats viennent adhérer quand ils sont adultes, comptaient, au 1er juillet 1895, 537 966 membres. L'évaluation la plus vraisemblable pour le présent est celle où se rencontrent M. le comte de Rocquigny et M. Georges Maurin : elle reconnait environ 1700 syndicats et 680 000 syndiqués.

Mais, en matière d'association, le nombre n'est pas tout, n'est même pas le principal. Il reste à savoir comment les agriculteurs ont usé des facultés que leur ouvrait la loi, quels bienfaits ils en ont retirés pour eux-mêmes et pour le pays.

II

C'est par l'étude des services professionnels, des fonctions purement économiques qu'il faut aborder l'examen des syndicats.

Au premier rang est l'achat des engrais commerciaux, qui a été la première en date et est restée, sur beaucoup de points, la principale de leurs préoccupations. On sait qu'une véritable révolution s'est accomplie, depuis une vingtaine d'années, dans l'agriculture, par l'emploi de substances chimiques — azotées, phosphatées, potassiques — destinées à compléter ou à compenser, dans le sens des besoins locaux, la constitution native des terres. Cette méthode est restée le privilège des grands agriculteurs jusqu'au jour où les syndicats, en groupant les commandes, ont pu en répandre partout le bénéfice. Les courtiers, qui abusaient autrefois de l'ignorance des paysans, ont dû céder la place : les affaires se sont concentrées entre les Unions, qui se sont trouvées du premier coup des clients hors pair, et les grandes maisons connues par leur honorabilité.

L'impulsion donnée, de ce chef, au progrès agricole a été remarquable : en dix ans (de 1885 à 1895), la consommation annuelle des engrais chimiques a doublé de valeur (de soixante millions à cent vingt) et sûrement triplé d'importance, à cause de l'abaissement des prix et de la répression de la fraude marchande. En 1896, une seule société, le *Syndicat central des agriculteurs de France* (qu'il ne faut pas confondre avec l'*Union centrale des syndicats*), a fait cinq millions d'achats, et réparti entre ses membres cinquante millions de kilos d'engrais. Un autre groupe, l'*Union des agriculteurs du Sud-Est*, a formé une coopérative dont le bilan, pour l'année dernière, contient neuf cent mille francs de marchandises fournies à ses adhérents, et huit millions de kilos d'engrais. Plusieurs syndicats, ceux de la Vienne, de la Charente, de la Loire-Inférieure, de la Sarthe, de l'Anjou, dépassent le million dans leurs commandes de cet ordre.

On devine quelles améliorations en sont résultées pour le sol et pour le paysan. M. Grandeau, comparant deux années de récolte moyenne, 1886 et 1895, évalue à 12 pour cent l'augmentation apportée dans le rendement du blé par l'emploi des fumiers complémentaires. Ainsi, la concurrence redevient possible pour l'agriculture française, opprimée naguère par les importations exotiques, et ce relèvement est un premier bienfait de l'association.

On a fait un pas de plus en appliquant le groupement professionnel à l'acquisition et à la mise en commun de machines que le prix trop élevé ou l'emploi trop rare rend inaccessibles aux petits cultivateurs. Une foule d'associations coopératives se sont formées pour l'achat et l'usage collectif de trieurs, pulvérisateurs, batteuses, moissonneuses, faucheuses, etc., qui étaient jadis réservés aux grandes exploitations. Des traités passés avec des entrepreneurs de travaux agricoles ont fait profiter les moindres parcelles de terre des procédés les plus avantageux et les plus expéditifs de l'industrie (broyage de sarments, étouffage de cocons, etc.)[1].

Des travaux même ont été entrepris en commun (irrigation, colmatage, culture de pépinières), parant ainsi aux inconvénients si souvent dénoncés du morcellement foncier, sans encourir aucune des objections que soulève l'exploitation collective.

Cette dernière considération ne saurait être développée ici, mais il est bon néanmoins d'en noter l'importance. L'an dernier, au *Congrès du Crédit populaire* qui se tint à Caen, au centre de cette Normandie jadis si plantureuse, nous avions été stupéfaits de la quantité de témoignages qui nous étaient apportés sur l'avilissement de la propriété rurale et la difficulté croissante d'en tirer un revenu suffisant. Tous concordaient à accuser l'excès de fractionnement de la terre, qui ne permet plus les économies ni les emprunts, ni par conséquent les dépenses productives. Un projet de M. Drouet, réclamant la formation de vastes domaines collectifs auxquels les proprié-

1. Sur tout le détail de ces améliorations, voir l'excellent ouvrage de M. le comte de Rocquigny, *la Coopération de production dans l'agriculture* (Guillaumin, 1896).

taires fédérés aliéneraient leurs droits pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, et qui seraient gérés par une délégation d'administrateurs, comme les sociétés civiles, avait été repoussé par le congrès, mais non sans avoir fortement ébranlé les personnes présentes. Cette année même, au congrès d'Orléans, la même cause provoquait une tentative analogue : l'auteur, M. Johannel, demandait à la loi d'intervenir pour empêcher l'émiettement de la propriété, en interdisant le partage au-dessous d'une limite d'étendue terrienne ou de valeur déterminée. Et l'assemblée rejetait encore sa proposition, si bien motivée qu'elle fût, non parce qu'elle méconnaissait le péril signalé. mais parce que l'association agricole, par le simple jeu du fonctionnement que nous venons de décrire, paraissait capable d'y pourvoir[1].

Sans doute. les services de cet ordre rendus par le syndicat agricole ne lui sont pas rigoureusement propres et se rattachent aux avantages généraux qui résultent du système coopératif. Ceci est cependant à noter que, dans le cas présent, les avantages ne sont compensés par aucune ruine, ne peuvent donner lieu à aucune revendication. On sait qu'il n'en est pas toujours ainsi des autres formes de la coopération, et principalement des sociétés de consommation. Le commerce s'est souvent plaint des dommages qui résultent de leur extension pour les débitants, les détaillants, les intermédiaires de toute catégorie. En ce moment même, on signale en Belgique un véritable soulèvement contre l'extraordinaire multiplication des coopératives qui tend à tarir une des principales sources de la richesse publique.

Sans discuter le bien fondé de ces réclamations, il est permis de faire observer qu'elles ne sauraient se produire pour le cas des fournitures agricoles. Celles-ci ne concernent guère que le commerce de gros qui, avant l'intervention des syndicats, était pour une bonne part entre les mains d'étrangers. Soutenues, ou même suscitées par les syndicats, de grandes maisons françaises se sont élevées, qui partagent désormais

1. La loi peut cependant intervenir utilement dans ce sens, et le Congrès d'Orléans s'est prononcé unanimement en faveur du projet déposé, ces temps derniers, par M. Jules Siegfried « sur la protection et la reconstitution de la petite propriété rurale ».

leurs bénéfices non plus avec des équipes d'agents parfois peu sûrs, jouant le rôle de parasites, mais avec les intéressés eux-mêmes groupés en sociétés assez puissantes pour traiter de pair avec elles.

L'industrie nationale s'en est fort bien trouvée, comme on l'a pu voir en parcourant, le mois dernier, les galeries du concours agricole. Les machines, de plus en plus perfectionnées, ont diminué de prix, tandis qu'augmentait le nombre des constructeurs français. Ceux-ci s'étaient rendus au nombre de 528 au Champ-de-Mars, contre 16 étrangers. L'exportation des instruments agraires, qui n'était guère que de deux millions par an en 1885, a passé à trois millions depuis 1890. En sorte que l'ouvrier trouve, lui aussi, son bénéfice dans cette extension, si favorable au paysan.

L'association syndicale vient en aide, d'une autre manière encore, à la petite propriété et même à la petite exploitation métayère ou fermière, en centralisant la production dans une foule de cas où la fabrication ne saurait prospérer à l'état isolé. Nous ne pouvons qu'indiquer les multiples développements qu'a pris, en ces derniers temps, la coopération de production dans l'agriculture. Elle a trouvé son théoricien et son historien tout ensemble en M. le comte de Rocquigny, dont l'ouvrage est classique et suffit à toutes les curiosités comme à tous les exemples. Élevage de chevaux, achat collectif d'animaux reproducteurs, mise en commun des troupeaux, organisation coopérative de l'industrie laitière, beurrière et fromagère (qui n'est largement rémunératrice qu'à condition d'étendre ses opérations), création de plus de deux mille deux cents fruitières, qui ont refait la fortune d'un groupe de nos départements de l'Est (Doubs, Jura, Haute-Savoie, Savoie, Ain) gravement atteints par diverses crises; sociétés de vinification qui s'efforcent d'organiser des « caves coopératives » comme celles d'Allemagne et d'Italie (*Weinbauvereine* et *Cantine sociali*); distilleries, féculeries, fabriques d'huiles d'olive, préparation de conserves (légumes, fruits, viandes), distillation de fleurs à essences, etc... Voilà une nomenclature bien aride et bien incomplète, mais singulièrement suggestive, des fonctions que les syndicats ont entreprises et menées à bien.

Chacune de ces organisations coopératives a son histoire, ses péripéties, son intérêt et sa physionomie propres. Je voudrais pouvoir en donner une lointaine idée en résumant ici certain récit que M. le marquis de Villeneuve-Trans nous fit, un soir, chez M. de Chambrun, et qui nous toucha profondément.

Il existe, dans la région sèche et montagneuse des Bouches-du-Rhône, deux petites communes, Cuges et Roquevaire, qui ont adopté, depuis un temps immémorial, la culture du câprier, dont le bouton floral, confit dans le vinaigre, forme le condiment culinaire que l'on sait. De cette culture et de cette préparation (qui ne doit subir aucun retard), elles ont, pour ainsi dire, le monopole en Europe comme en France, et la préférence se justifie par une indéniable supériorité. Jusqu'en 1892, chaque famille travaillait pour soi, et les bénéfices, sans être considérables, suffisaient à peu près aux besoins de la vie, lorsqu'une crise vint bouleverser la petite industrie champêtre. L'Espagne et l'Algérie, qui possèdent, elles aussi, des câpriers, mais sauvages, non amendés par des soins séculaires, s'étaient mises à fabriquer des conserves et les expédiaient à bon compte aux négociants en gros, toujours à l'affût de rabais possibles. Le kilo de câpres tomba, du coup, à 0 fr. 65. C'était la ruine pour Cuges et Roquevaire, car le prix rémunérateur s'élève pour elles au minimum à 1 franc ou 0 fr. 95.

Il se trouva fort heureusement dans les environs un bon conseiller qui suggéra aux cultivateurs l'idée de former une société coopérative pour réduire les frais et centraliser en même temps la production et la vente. Les avantages de la réforme se firent aussitôt sentir. D'abord la plus grosse dépense de la préparation était celle du vinaigre qui, indépendamment du prix d'achat, paie cinq francs d'impôt par hectolitre, comme s'il était directement livré à la consommation, bien qu'un dixième à peine du liquide soit réellement retenu par les câpres, et que le reste, gâté par l'amertume des fruits, qui y ont macéré, doive être immédiatement jeté au ruisseau. Le syndicat fit ce que ne pouvaient faire les membres isolés : il prit une licence de 25 francs et fabriqua son vinaigre.

Ensuite, tous les producteurs étant réunis, les procédés de préparation ont été régularisés et améliorés, la marque unique établie, les prix fixés pour l'ensemble. La confusion avec les câpres exotiques est devenue impossible, et le commerce a dû reprendre le chemin de ce petit coin de Provence où la prospérité est revenue. Le kilo de câpres *non-pareilles* (la forme syndicale permet désormais de mettre à part toute modestie intempestive) est remonté à 1 fr. 10; l'association en a vendu 200 000 pendant la dernière année, et cet afflux d'argent n'a pas troublé la cervelle de nos coopérateurs. Ils en ont profité pour fonder toutes sortes d'institutions de charité et de mutualité autour du syndicat. Cuges et Roquevaire sont rentrées dans l'idylle, où les prédestinait le joli et fin commerce que la tradition leur a légué. Grâces en soient rendues à la coopération, et aux hommes qui savent ainsi en user pour le bien du pays!

Mais il ne suffit pas de créer des sociétés de production : il faut encore trouver des débouchés à leurs produits. Ici, les efforts du syndicat, contrariés par l'action prépondérante du commerce de gros qui est en possession d'état, a quelque peu déçu les premières espérances. L'autorité administrative n'a pas paru disposée à les encourager. En Allemagne, le ministre de la guerre a invité les intendants à recourir de préférence aux associations de cultivateurs; en France, c'est à peine si quelques timides essais ont été tentés dans cette voie, sans grand désir d'aboutir[1]. Le droit à l'adjudication est même parfois contesté aux syndicats, qui voient avec regret se perpétuer la routine des *fournitures en bloc* demandées aux intermédiaires. Si nos administrations publiques voulaient bien prescrire de nouvelles expériences, notamment pour l'achat des grains, des fourrages, des légumes, en fractionnant davantage les lots, il est à croire que l'accord se ferait, et tout le monde s'en trouverait mieux : l'État, d'abord, qui serait sûr de la provenance et de la qualité des marchandises, et ensuite l'agriculture nationale où il puise le plus clair de ses revenus.

En laissant même de côté ces grands débouchés qui n'inté-

1. Voir le rapport de M. Denizot au congrès d'Orléans.

ressent qu'une partie de la production agricole, on constate que la vente en commun a une peine incroyable à s'établir en France. Ce n'est pourtant pas que l'utilité n'en soit démontrée : tout le monde connaît les scandaleux abus du système de la « commission » qui règne aux Halles de Paris, et qu'a maintes fois dénoncés M. Cluseret. Le cas est fréquent de cultivateurs ayant fait, pendant des mois, des expéditions de fruits ou de raisins, et recevant, en fin d'exercice, non pas le prix de leurs denrées, mais un compte de frais à payer. D'autre part, on sait quelles abominables mixtures sont fournies par le commerce aux ouvriers de nos villes, sous les noms de vin, d'eau-de-vie, de beurre, etc. La santé publique est donc aussi gravement intéressée que l'agriculture à la livraison directe des produits naturels.

Depuis longtemps les syndicats se préoccupent d'y pourvoir en établissant des relations régulières entre les coopératives de production et celles de consommation.

Dès 1893, au congrès de Grenoble, un plan d'organisation avait été tracé ; il a été repris, depuis lors, dans toutes les réunions coopératives ; mais, cette année encore, à Orléans, on constatait l'insuccès des tentatives les plus récentes.

Deux rapports du plus haut intérêt ont été lus sur cette question vitale pour le pays : l'un par M. Chiousse, président de la Fédération des sociétés coopératives de consommation des employés du P.-L.-M., l'autre par M. de Larnage, vice-président de la commission mixte instituée pour faire l'accord entre les deux groupes de coopérateurs. Leurs conclusions coïncident, et je me bornerai à les résumer.

Un fait domine tout : les syndicats ne possèdent pas d'organes commerciaux qui leur permettent d'entrer en rapports avec la clientèle, pas de magasins suffisants pour centraliser les récoltes de leurs membres ; et surtout il leur manque cette pratique du négoce qui apprend à grouper les lots uniformes selon la qualité des denrées, à en fixer la valeur d'après les cours généraux, à en systématiser la livraison. Mieux informé, mieux outillé, habile à mélanger et à déguiser les produits, le commerce garde l'avantage, non seulement quant à la facilité des commandes, mais quant à la valeur apparente de la fourniture et même quant au prix de revient. M. Chiousse cite,

à ce sujet, quelques exemples typiques : en novembre 1896, la société à laquelle il appartient a, suivant l'usage, passé des traités pour ses approvisionnements de vins, et, afin de favoriser la production agricole, elle a fait appel au concours d'une association de viticulteurs. Les prix fixés par cette dernière ayant paru très élevés, on s'est adressé au courtier habituel, qui a pu procurer à la société, pour 19 francs l'hectolitre, des vins exactement semblables, au moins pour l'examen superficiel, à ceux dont les viticulteurs demandaient 23 fr. 50.

Une autre fois, c'est pour un envoi régulier d'asperges et de pommes de terres qu'on sollicite le syndicat. Celui-ci, n'ayant pas d'entrepôts, ne peut que désigner les propriétaires capables de faire la fourniture. Mais les propriétaires (chez qui les commissionnaires sont toujours venus prendre les produits), n'ont pas de paniers, ne sont pas au courant des formalités d'expédition, ne disposent de personne pour envoyer les paquets à la gare... Il a fallu retourner chez le courtier.

Ajoutons, pour être justes, que les gérants des coopératives de consommation manquent aussi de l'expérience nécessaire pour discerner entre les produits offerts, et manquent surtout de loisirs pour faire des recherches et des comparaisons. « C'est le soir, après le labeur quotidien, que les administrateurs se réunissent pour traiter des affaires de leurs sociétés, et le temps qu'ils passent à délibérer est entièrement pris sur le repos journalier. Ils sont donc obligés de faire vite, et, pour cela, ils doivent avoir sous la main tous les éléments d'une appréciation sommaire, prix courants, échantillons, catalogues. »

Enfin des industriels peu scrupuleux, usurpant un titre auquel ils n'ont aucun droit, répandent à foison des prospectus en tête desquels on lit : « Société vinicole de *** », — « Association des viticulteurs de *** », — « Société de producteurs d'huiles de *** ». On s'y laisse prendre, on s'aperçoit qu'on a été dupe, et ce sont plus tard les innocents qui pâtissent pour les coupables.

Pour obvier à toutes ces difficultés, l'agriculture s'est mise courageusement à l'œuvre : « Les syndicats comptent aujourd'hui 29 coopératives de production et 40 offices de vente des produits agricoles, situés dans presque toutes les régions

de la France et offrant à la consommation les meilleures spécialités de ces diverses régions. Le Midi offre ses vins, ses huiles, ses fruits ; le Centre ses grains, ses farines, ses légumes, ses vins aussi ; l'Ouest ses cidres, ses beurres, ses animaux, ses fromages ; le Nord ses grains, ses bestiaux, ses bières… »

Le consommateur peut donc désormais venir au producteur : l'organisation est suffisamment ébauchée pour qu'un dernier pas amène le succès. La commission mixte a assumé la tâche d'intermédiaire ; elle examine les produits offerts, et, par le *Bulletin de l'Union coopérative des Sociétés françaises de consommation*, elle fait connaître aux groupes adhérents qui couvrent la France, les fournisseurs que les engagements moraux, pris d'accord dans tous les congrès, imposent pour ainsi dire à leur choix[1]. L'Exposition de 1900 achèvera de réaliser le plan grandiose conçu dans ce sens par un groupe d'hommes que le malaise de l'ouvrier touche autant que la misère du paysan.

Il ne faut pas s'y tromper, la transformation dont il s'agit est grave et n'ira pas sans secousses. Une grande partie de la classe moyenne actuelle s'en trouvera atteinte. Si la coopération triomphe, le commerce de détail, la petite industrie de manipulation et de falsification, la hiérarchie infinie des représentants et des débitants qui pèse à la fois sur la production et sur la consommation, appauvrissant l'une et surchargeant l'autre, tout ce monde parasite aura vécu. L'équilibre économique du pays s'en trouvera quelque peu changé, et sans doute aussi son équilibre social. Depuis 1789, la prépondérance politique a toujours appartenu, en France, à la classe des intermédiaires qui formait comme le lien nécessaire entre les éléments fondamentaux de la nation, inorganiques et isolés. Restées jusqu'à ces derniers temps à l'état de poussière d'individus, séparées l'une de l'autre par le commerce qui prélevait une double dîme sur leur ignorance réciproque, la classe rurale des producteurs et la classe citadine des consommateurs ne se sont jamais rencontrées. Mais voici qu'un terrain d'action commune s'ouvre devant elles. Qui sait si l'association, qui les a déjà groupées

1. Voir le rapport de M. de Larnage.

de part et d'autre, et qui les met aujourd'hui en présence, ne fera pas ce miracle de leur imposer un but commun et de les unir pour la défense des vrais intérêts de la vie nationale, perdus de vue par la politique stérile des courtiers?

A la protection du travail agricole se rattachent deux services annexes que les syndicats ne pouvaient manquer d'étudier : l'assurance et le crédit.

Un effort très marqué s'est produit pour propager les diverses formes d'assurances parmi les syndiqués, et pour en améliorer les conditions. La plus intéressante et la plus nouvelle de ces formes est celle qui concerne les accidents du travail[1]. Il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'on s'est avisé d'assimiler, sur ce point, l'agriculture à l'industrie, en invoquant la responsabilité civile du patron vis-à-vis des travailleurs salariés qui sont victimes d'accidents professionnels. Cette innovation a d'abord formé une branche annexe des anciens services d'assurances confiés aux compagnies techniques. Mais celles-ci ne méritent pas toutes une égale créance : la pensée est bientôt venue de fonder, pour la garantie des risques du patron (et par cela même des indemnités dues à l'ouvrier), une assurance mutuelle dont les administrateurs seraient des cultivateurs et des propriétaires exploitants.

C'est dans cet esprit que s'est formée la *Solidarité orléanaise*, en 1891[2]. Elle a commencé par des contrats comprenant 2 225 hectares; et, dès la première année, sur 89 assurés, elle avait déjà réglé cinq accidents. Au 31 décembre dernier. elle couvrait 47 000 hectares, touchait 23 000 francs de primes de 805 propriétaires, payait, dans la seule année 1896, 16 000 francs d'indemnités à 215 assurés, et, en fin de compte, disposait de plus de 12 000 francs de réserves.

Voilà certes un bel exemple de ce que peut produire l'assurance mutuelle. Il est tout naturel que la *Société des agriculteurs de France* s'en soit émue et ait demandé à la *Solidarité orléanaise* de devenir le noyau d'une organisation

1. Voir le rapport de M. Albert Gigot au congrès d'Orléans.

2. Voir le rapport, au congrès d'Orléans, de M. Baguenaut de Puchesse.

centrale, ou au moins régionale, contre les sinistres de cet ordre. La commission désignée pour cette étude a déjà fonctionné et tout fait espérer qu'elle aboutira.

La mortalité des bestiaux rentre aussi parmi les risques que la mutualité semble pouvoir aborder dans une pensée de prévoyance. Et, de fait, nombre de sociétés destinées à y pourvoir par l'assurance se sont formées autour des syndicats. Elles n'ont eu qu'à imiter les anciennes « côtises » ou « consorces » des Landes, et les « confréries de Saint-Isidore » dont M. Léon Riboud nous a présenté, au congrès d'Orléans, une si curieuse image.

Une seule difficulté surgit à leur propos : elle est d'ordre légal, et, dans un pays formaliste comme le nôtre, on ne saurait la négliger; car il suffirait du mauvais vouloir de tel ou tel préfet ou de tel ou tel député, pour inquiéter les braves gens qui, faisant œuvre utile sur leur petit coin de terre sans nuire à personne, croient pouvoir se désintéresser du Code.

Ce n'est pas que ces sociétés soient précisément interdites, mais on ne sait à quel type légal les rapporter. Sont-ce des « caisses de secours mutuels », comme le voudrait le bureau de la *Société des agriculteurs de France*? Non; la loi de 1850, les décrets de 1852 et de 1853 ne supportent pas cette interprétation : le « secours mutuel » ne concerne que la vie humaine. Faut-il y voir des « sociétés d'assurance mutuelle » conformes à la loi de 1867? Elles-mêmes doivent s'y refuser, car elles trouveraient là mille obstacles capables de les entraver. On tend maintenant à les considérer purement et simplement comme des fonctions normales des syndicats, à qui la loi de 1884 a donné la large mission de « défendre les intérêts économiques » de leurs membres. Quoi qu'il en soit, la classe agricole retire de réels bienfaits de cette organisation qui maintient dans les campagnes tous les bénéfices autrefois drainés par les compagnies lointaines, et qui soumet le règlement du sinistre à l'estimation des associés solidaires.

Il est pourtant des cas où l'association seule des intéressés ne pourrait assumer sans danger toutes les charges de l'assurance à cause de l'importance des risques qui dépasse les forces d'un groupe restreint. Le calcul des probabilités démontre, en

effet, de façon péremptoire, qu'une assurance qui comporte de grosses indemnités, comme celle de la grêle ou de l'incendie, n'est rémunératrice et même viable qu'à condition de réunir un nombre très considérable de clients, les indemnes payant pour les sinistrés.

Ici les syndicats sont intervenus de la façon la plus ingénieuse et la plus profitable, en s'interposant entre l'assureur et l'assuré, en groupant les polices, ce qui abaisse le taux de l'assurance, et en touchant pour eux-mêmes les primes jadis affectées aux agents. C'est partout le même rôle : écarter les intermédiaires, les courtiers, les parasites, amener peu à peu les paysans à faire leurs affaires eux-mêmes par l'union et la coopération, enfin concentrer la direction de la vie économique dans les mains qui travaillent et qui produisent.

Il n'en va pas autrement du crédit agricole que les pouvoirs publics discutent depuis tant d'années sans résultat et que les syndicats réalisent progressivement sans rien dire, ne demandant à l'État que de les laisser se développer en paix.

Cette question offre, à notre époque, une importance capitale pour tous les pays d'Europe et en particulier pour la France. J'ai rappelé plus haut les inconvénients du morcellement qui y sévit. Il faut y joindre la funeste action de la Caisse d'épargne postale qui va chercher, jusque dans la plus petite commune, le capital à peine formé pour le précipiter au gouffre des caisses d'État : ainsi se trouvent enlevés tous les fonds qui se porteraient vers les améliorations rurales, et tarie la source directe du crédit.

Et pourtant jamais le cultivateur, écrasé d'impôts [1], n'a eu plus besoin d'aide qu'aujourd'hui; jamais il ne fut plus nécessaire de le mettre en état de faire les dépenses productives sans lesquelles la profession agricole ne peut plus nourrir son homme. Partout on l'a compris. « En Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Italie, en Belgique, en Suisse, dit avec raison

1. En 1885, M. Méline, ministre de l'agriculture, proclamait à la tribune que, tandis que la propriété urbaine paie 17 pour cent de ses revenus, la propriété mobilière 4 pour cent (elle a été chargée depuis lors), le commerce et l'industrie 13 pour cent, l'agriculture paie 25 et même, sur certains points, 33 pour cent, (en ajoutant aux taxes propres les impôts de consommation que les agriculteurs paient comme les autres).

M. Eugène Rostand[1], il a été pourvu aux besoins légitimes du crédit personnel à bon marché, en ce qui concerne les agriculteurs, par des associations de types divers : banques coopératives à responsabilité limitée ou illimitée, succursales de ces banques établies dans les milieux agricoles, caisses agricoles ou rurales à solidarité avec ou sans parts de capital, et autres variantes de ces formes classiques, suivant les tendances et les nécessités locales. »

La France est entrée beaucoup plus tard dans ce mouvement, mais son activité n'est pas restée stérile. L'effort est venu de trois côtés à la fois.

En premier lieu, d'un groupe d'hommes ardents et dévoués qui ont pour chef M. Eugène Rostand et qui forment le *Centre fédératif du crédit populaire en France*. Depuis 1889, ce groupe tient, chaque année, un congrès dans une région choisie à l'avance (Marseille, Menton, Bourges, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Nîmes, Caen, Lille), et là s'élabore la doctrine, se précisent les applications proposées à l'exemple de tous. Cette action a donné lieu à la création d'un nombre relativement considérable d'établissements de crédit personnel de différentes sortes, dont certains sont cités, dans l'Europe entière, comme de véritables modèles : telles sont la Banque populaire de Menton, dirigée par M. Charles Rayneri, et certaines caisses rurales fondées par son influence, comme celle de Castelar.

La difficulté, pour le Centre fédératif, est d'arriver jusqu'aux agriculteurs, de faire parvenir la bonne parole jusque dans les plus humbles bourgades, en révélant aux plus pauvres la puissance de l'association coopérative, même dans le domaine de l'argent. On devine l'appui que les syndicats peuvent lui prêter dans ce sens, pour le plus grand bien de leurs membres.

Une autre entreprise, différente par l'esprit et les moyens, mais convergeant au même but, est celle à laquelle M. Louis Durand, de Lyon, a consacré son infatigable activité : elle a pour but de créer, dans toutes les petites communes où la situation le permet, une caisse rurale du type Raiffeisen, c'est-à-

1. Rapport au congrès d'Orléans.

dire une société composée de cultivateurs voisins et parfaitement connus les uns les autres, qui, se déclarant solidaires entre eux pour toutes les opérations faites à la caisse, trouvent facilement les capitaux dont ils ont besoin. L'*Union des caisses rurales* a ceci de particulier qu'elle s'appuie sur les membres du clergé pour fonder et diriger ses établissements. Ce concours lui a permis de s'étendre rapidement, et de rendre de notables services (elle compte, en ce moment, près de six cents caisses dont trois cents sont en pleine activité) ; mais il faut bien ajouter qu'à d'autres égards, il constitue une faiblesse dont l'œuvre pourrait, un jour, se ressentir. Bon gré, mal gré, elle prend ainsi un caractère confessionnel, exclusif, qui inquiète les partisans du crédit purement économique, et qui, s'il était justifié, se concilierait mal avec la neutralité imposée aux syndicats.

Enfin les syndicats eux-mêmes ont, çà et là, organisé le prêt dans leur propre sein, et il n'est que juste de citer celui de Poligny, dirigé par un homme de la plus haute valeur, M. Milcent, comme le véritable initiateur du crédit agricole en France.

L'avenir, et un avenir prochain, nous en avons la confiance, amènera la fusion de tous ces éléments et l'organisation spontanée de sociétés de crédit particulières greffées sur les syndicats ou tout au moins soutenues par eux. Ici encore l'initiative individuelle et la force de l'association triompheront de la routine, en mettant le capital directement à la disposition des agriculteurs laborieux, au lieu de le faire passer par les coffres du Trésor ou de la Banque de France, d'où il ne peut plus sortir libre. Il n'est pas plus raisonnable de charger l'État du crédit rural que de le charger des assurances. L'agriculture n'a nul besoin de son argent : il en a si peu de disponible d'ailleurs ! Les syndicats représentent une puissance financière qu'aucun concours du budget ne saurait égaler : ils n'ont besoin que de liberté.

S'il leur fallait une preuve de l'excellence de cette méthode de *self-help* qu'ils ont adoptée, ils la trouveraient dans ce fait que toutes les améliorations positives qui sont en voie d'exécution dans le domaine agricole proviennent de l'initiative

de leurs membres, et non du Parlement ni de l'administration. Tel est, par exemple, le projet d'amortissement de la dette hypothécaire rurale dont le poids, évalué à sept ou huit milliards, est écrasant pour l'exploitation. Il s'agirait de « préparer à l'agriculture des temps plus prospères en liquidant ce désastreux héritage des misères passées et en consolidant la petite propriété entre les mains du paysan [1] ».

Ce projet, étudié par MM. Milcent, de Fongalland et Riboud, consiste à offrir à l'emprunteur le moyen pratique de convertir, sans trop aggraver ses charges annuelles, la dette hypothécaire non amortissable en dette amortissable par annuités : le prêteur originaire serait remboursé par le Crédit foncier (qui s'est montré favorable à la combinaison); et, pour la sécurité de celui-ci, une forme nouvelle d'assurance, l'*assurance-amortissement*, garantirait, en cas de décès de l'emprunteur, le remboursement des annuités qui resteraient dues.

Telle est encore l'introduction de l'enseignement agricole pratique dans les écoles primaires, qui a été réalisée, en dehors des programmes officiels, par les syndicats de Bretagne et d'Anjou. Un cours de quarante-deux leçons, comprenant des expériences et des exercices techniques, aboutissant à des examens gradués, et donnant lieu à des certificats spéciaux qu'ont sollicités, depuis cinq ans, plus de huit mille enfants dans le seul département d'Ille-et-Vilaine : voilà un exemple que plus d'une région voudra suivre.

Et je pourrais citer nombre d'autres réformes qui commencent à peine à s'ébaucher, mais que les syndicats mèneront à bien. L'agriculture, *qui n'a pas de représentation officielle*, alors que le commerce a depuis longtemps la sienne [2], s'organise ainsi toute seule, en dehors des lois et des règlements, sous la pression de ses besoins et de ses forces, ce qui est le procédé même dont se sert la nature, s'il faut en croire les théoriciens de l'évolution.

Ce qui lui manque encore, c'est de prendre conscience de ses ressources et de systématiser ses efforts. L'occasion va lui

1. Voir le rapport de M. de Rocquigny au congrès d'Orléans.

2. Voir, à propos de cette anomalie, contre laquelle les agriculteurs ne cessent de protester, le remarquable rapport de M. Emile Duport au congrès d'Orléans.

en être prochainement donnée par la généreuse initiative de M. de Chambrun, qui ouvre, pour le 31 octobre prochain, un concours général de tous les syndicats agricoles groupés en Unions, avec 25 000 francs de prix à distribuer aux plus méritants. Là se mesurera l'originalité des diverses créations, et, en même temps que le bilan de l'œuvre commune, se formulera le programme définitif de l'action future.

III

Après avoir énuméré les fonctions proprement économiques des syndicats, il importe d'indiquer brièvement le rôle social qu'ils paraissent appelés à jouer.

A vrai dire, ne sont-ce pas déjà des services sociaux que ces interventions de toute sorte tendant à améliorer le sort des travailleurs de la terre, à relever la petite propriété rurale en la faisant participer aux bénéfices de la grande culture, en mettant à la portée du paysan le crédit dont il a besoin, l'assurance qui lui garantit l'avenir, l'instruction sans laquelle il n'est point de progrès véritable? Mais j'ai en vue ici des bienfaits de nature plus générale, dont l'effet ne se restreint pas aux limites de la profession agraire.

Au premier rang de ceux-là est l'organisation pratique de la prévoyance dans les campagnes. L'entreprise est difficile et n'est pas encore sortie de la période de gestation : il s'agit de créer des caisses de retraite pour la vieillesse de plusieurs millions d'hommes. L'obstacle évident est dans l'insuffisance des versements périodiques faits par les intéressés. Il faut trouver de puissantes institutions qui offrent leur patronage et comblent les vides de la réserve. Ici, comme toujours, on a mis l'État en avant, et, comme toujours, pendant que ses représentants étudiaient la question posée sous une forme insoluble, les associations privées ont commencé de la résoudre[1].

1. Voir dans ce sens les remarquables observations de M. Émile Cheysson sur la loi du 27 décembre 1895, relatives aux caisses de retraites. (Assemblée générale de la Société pour l'étude de la participation aux bénéfices, 12 avril 1896.)

La sagesse commande d'écarter l'idée d'une caisse centrale exposée à toutes les demandes, soustraite à tous les contrôles, ouverte à tous les abus. C'est aux syndicats locaux qu'il appartient de tenter l'entreprise sur place, proportionnellement aux ressources et aux besoins avérés. Beaucoup d'entre eux ont inscrit cette fondation dans leurs statuts et plusieurs se sont risqués à la réaliser. A Castelnaudary, par exemple, le syndicat, présidé par M. de Laurens-Castelet, a fondé une société de secours mutuels spécialement affectée aux pensions de retraites pour les ouvriers agricoles qu'il espère retenir ainsi à la campagne. Il lui a donné la forme d'une *société approuvée* afin de la mettre en mesure de participer aux subventions officielles que prévoit la loi de finances. Les cotisations annuelles des sociétaires sont versées à la Caisse des dépôts et consignations, et le syndicat, fonctionnant comme caisse patronale, y ajoute une cotisation égale. Ces sommes se trouvent capitalisées au taux de 4 1/2 pour cent. Un ouvrier agricole, entrant dans la société à l'âge de vingt-cinq ans et versant annuellement cinq francs, obtient à l'âge de soixante-cinq ans (par suite du revenu du triple apport de sa cotisation, de celle du syndicat et de la subvention d'État), une retraite de 263 fr. 85. A soixante-dix ans, le montant en est de 300 francs. En cas d'infirmité ou d'accident, la pension peut être liquidée avant l'âge fixé pour les cas normaux.

Les caisses de retraite syndicales se présentent ainsi comme des annexes de la mutualité dont elles constituent un des principaux objets. Mais ces œuvres, issues de l'association agricole, ont une autre vitalité et disposent de bien autres ressources que les sociétés de secours mutuels ordinaires. Ce qui fait la faiblesse de celles-ci, c'est qu'elles ne correspondent à aucune fonction économique productive, et ne sont guère que de petites caisses d'épargne où fructifient des cotisations déposées à cet effet. Aussi en arrivent-elles à dépendre du concours libéral de leurs membres honoraires ou des subventions d'État. Au contraire, tous les organes de la vie syndicale, les coopératives de consommation, de production et de crédit, amassent, par le jeu même de leur organisme, d'importantes réserves qui forment le patrimoine naturel de la mutualité. La puissance des institutions de secours est ainsi liée à la prospé-

rité des institutions productives : le travailleur est soutenu, non par sa seule prévoyance, mais par le fruit acquis du travail auquel il a pris part, — ce qui est à la fois plus juste et plus sûr.

C'est dans le même esprit que sont étudiés les orphelinats agricoles, qui, par l'importance des frais et l'étendue de la circonscription qu'ils supposent, sont plutôt le fait des Unions,— et généralement toutes les formes que peut prendre l'assurance dans les campagnes : placement de vieillards et d'enfants abandonnés chez des cultivateurs qui consentent à les entretenir moyennant une pension payée par la caisse syndicale; secours en travail fourni par les membres valides cultivant la terre du voisin malade ou celle des orphelins laissés sans ressources; secours médicaux et dispensaires rudimentaires établis au chef-lieu de canton; asiles communaux destinés à recueillir, pendant la nuit, les vagabonds et les miséreux, etc., etc.

Les syndicats seuls peuvent tenter d'appliquer un plan de cette importance, où les pouvoirs publics échoueraient sans nul doute, comme le montrait récemment M. Hubert-Valleroux, en s'appuyant sur l'exemple de l'Angleterre[1].

Ils s'efforcent de compléter cette œuvre de paix sociale en organisant sur tous les points des commissions de conciliation et d'arbitrage qui travaillent à prévenir les procès entre les adhérents ou à les résoudre à l'amiable. Un remarquable exemple a été donné dans ce sens par le syndicat de Belleville-sur-Saône, auquel préside avec tant de hauteur de vues et de bienfaisante énergie l'un des chefs les plus autorisés de la coopération agricole, M. Émile Duport. En huit mois, le président du « tribunal arbitral » formé par ce groupe, a donné cent soixante et onze consultations juridiques au sujet de différends entre propriétaires et fermiers ou vignerons, et, dans la plupart des cas, son avis a été tenu pour suffisant par les parties, qui ont même renoncé à exiger la décision formelle du tribunal officieux.

En outre, dit avec raison M. de Rocquigny, « ces commissions, fonctionnant comme de véritables secrétariats du peuple, donnent aux membres des syndicats des avis et des

1. Rapport au congrès d'Orléans.

conseils sur leurs intérêts de tout genre, elles les défendent contre les prétentions abusives des administrations fiscales, des compagnies de transport, et même contre les abus du commerce. »

Enfin, l'on s'applique, de toute façon, à multiplier les occasions de réunion entre les agriculteurs pour les amener à se mieux connaître et à se mieux apprécier, pour fondre les divers éléments associés dans un courant de sympathie réciproque. « Bien des préjugés se dissipent ainsi ; bien des barrières s'abaissent dans les entretiens familiers qui roulent sur les intérêts communs. Les banquets organisés à la suite de l'assemblée générale, les cercles-bibliothèques, les buvettes qui réunissent les syndiqués aux jours de foire ou de marché, et où même parfois ils prennent ensemble leurs repas, contribuent très heureusement au développement de l'action syndicale » (C[te] de Rocquigny). C'est le meilleur moyen de préparer le rapprochement des classes et la fusion de tous les intérêts individuels dans le grand intérêt collectif dont l'association a assumé la charge.

Nous n'insisterons pas sur les considérations qui s'imposent à tout homme impartial après le bref et simple exposé qu'on vient de lire. Il est de toute évidence que le groupement syndical tend à créer dans nos campagnes de nouvelles mœurs en provoquant l'éveil de la libre initiative, le sentiment de la responsabilité, de la solidarité, de la mutualité, la confiance en autrui et en soi-même.

On a beaucoup vanté la décentralisation pendant ces dernières années ; mais il ne semble pas qu'on se soit bien rendu compte des changements qu'elle implique. Il ne s'agit pas, pour rendre la vie au pays anémié, de déplacer le siège de quelques organismes administratifs, ni de multiplier les conseils électifs irresponsables. Il faut enlever à l'État toutes les fonctions de surcroît qu'il a abusivement centralisées depuis cent ans, le réduire strictement aux fonctions de défense et de contrôle qui lui reviennent, l'écarter résolument de la *besogne sociale* qui est essentiellement l'œuvre des individus et des associations.

Ainsi se reconstitueront, sans troubles politiques, ces anciennes « provinces » qu'on a raison de regretter, là du moins où elles correspondaient à de réelles similitudes de caractères, de tendances et d'intérêts. L'association agricole, avec ses « Unions » de divers degrés, prépare ce résultat plus sûrement qu'aucune mesure législative. Déjà les « régions » affectent une indépendance économique qui en annonce une autre. Certains pays, comme le Dauphiné, le Lyonnais, la Provence, la Bretagne, ont vu dans le mouvement syndical un moyen de ressaisir l'autonomie de leurs coutumes et de leur génie[1]. N'en concevons aucune crainte pour l'unité de la France : la renaissance des petites patries ne peut que donner plus de force à la grande.

Mais il est un autre point sur lequel la transformation politique et sociale qui se poursuit sous le couvert des syndicats agricoles pourrait causer de l'ombrage à quelques-uns. Dans quel esprit ce travail profond, qui a échappé si longtemps aux observateurs superficiels, est-il conduit? Quelle est l'arrière-pensée des chefs qui en ont préparé sans bruit l'éclosion, puis tracé progressivement le plan, à mesure que se précisaient des possibilités d'abord imprévues? Et aussi — et surtout — quelles tendances spontanées, quelles obscures volontés commencent à poindre dans cette masse d'hommes, en qui germe une âme collective qui s'ignore encore? Quelles promesses ou quelles menaces faut-il en attendre pour la société moderne, issue de la Révolution et du Code civil? Se prépare-t-il par là une puissante réaction, où risque de sombrer sinon la République, du moins la doctrine démocratique avec laquelle elle s'est identifiée? Est-ce, au contraire, l'inconsciente ébauche d'une organisation communiste, que la fatalité même de l'histoire poussera tôt ou tard à son terme? Les imprudents qui, pour tenter une diversion à la misère popu-

1. Dans le Dauphiné, notamment, M. de Gailhard-Bancel, le fondateur du premier en date de tous les syndicats agricoles de France, s'est fait l'éloquent apôtre de cette résurrection du génie local, qui a donné lieu aux plus intéressantes manifestations. Nous ne parlons pas ici des « États provinciaux » tenus à diverses reprises dans la région, dont l'objet était presque exclusivement politique, mais de nombreuses fêtes locales comprenant des représentations en langue d'oc ou en dialecte dauphinois, comme celle de la comédie lyrique de M. Gatien Almoric, *Nouananto-Noû*.

laire, ont groupé et lancé des forces aussi redoutables, sont-ils condamnés à les voir se tourner contre eux, contre tout ce qu'ils voulaient protéger et défendre? Voilà des questions qui ne sauraient laisser personne indifférent, et ce n'est pas sans quelque trouble que je me hasarde à y répondre.

Il serait puéril de nier que l'essor de l'association agraire ne soit dû aux initiatives du parti conservateur, et même qu'il ne soit encore, dans l'ensemble, guidé par les représentants de l'ancienne France ; tout l'armorial de notre vieille aristocratie figure dans la liste des comités. Mais, pour diverses raisons qu'il est plus facile d'entrevoir que de déduire, le mouvement n'a pas pris la direction à laquelle on pouvait s'attendre d'après cette origine.

D'abord, — il faut le dire bien haut, à l'honneur de la classe intéressée, — la grandeur et la beauté de la tâche, chaque jour plus clairement apparues, se sont imposées peu à peu aux fondateurs et les ont élevés à un désintéressement dont ils ne se savaient peut-être pas capables. Ceux-là mêmes qu'aurait hantés le vague espoir d'une lointaine revanche politique, au moment où ils s'efforçaient de rassembler autour d'eux la troupe émancipée de leurs anciens « clients », n'auraient pas su résister jusqu'au bout à l'entraînement de l'œuvre. J'ai entendu, à ce sujet, quelques aveux vraiment touchants, dont la sincérité n'est pas suspecte. Et je m'en réjouis : un bon Français est toujours heureux de trouver dans sa patrie quelqu'un de plus à estimer.

Et puis, les directeurs mis à part, les syndicats eux-mêmes sentaient lentement s'éveiller en eux par la propre vertu de l'association, ce que j'appelais tout à l'heure une « âme collective », non pas un esprit de révolte contre ceux qui les avaient créés, mais une vie indépendante et autonome dont il eût été désormais impossible d'arrêter le développement.

C'est un des bienfaits de la solidarité que, du rapprochement des égoïsmes dans un effort commun, jaillisse toujours, à l'heure voulue, l'éclair d'un idéal supérieur.

Oui, ce sont de grands seigneurs, de riches propriétaires qui ont fondé les syndicats, mais c'est l'esprit des humbles, appelés par eux, qui y a prévalu, c'est leur cause que servent aujourd'hui, à demi entraînés, à demi convaincus, ceux qui

peut-être ne visaient d'abord qu'à redevenir les maîtres. Le progrès est comme l'histoire : *fit per inscios ;* il s'accomplit à l'insu de ceux qui le font.

La démocratie n'a donc, pour le moment, rien à redouter de cette entreprise, et elle ne doit témoigner aucune mauvaise humeur de la voir ainsi grandir : surtout si les syndicats savent se défendre de certaines influences, les unes confessionnelles, les autres politiques, qu'ils ne subiraient pas sans danger. Ils doivent, pour rester forts, garder leur entière indépendance, n'accepter aucun patronage étranger, et poursuivre, en toute sérénité, l'accomplissement d'une tâche qu'on ne diminue point en la restreignant à la pleine signification du mot « d'humanité ».

Dans le discours prononcé à la Chambre des députés, le 19 juin, par M. Jaurès, — où tant de finesse et de vérité se mêle à tant d'exagération et de parti pris, — certaines paroles ont retenti que feront bien de méditer les chefs du mouvement agricole : « Il n'y a plus aujourd'hui, disait-il, il ne peut plus y avoir de véritable parti de la terre. Les propriétaires fonciers sont avant tout des capitalistes, prisonniers des intérêts conservateurs auxquels sont liées leur situation et leur fortune. La campagne agrarienne qu'ils mènent en France comme en Belgique, en Allemagne et en Italie, n'est pour eux qu'un moyen de maintenir les revenus de leurs domaines et d'associer les paysans à la défense de leur propre cause. Là même où il leur lâchent quelques avantages, c'est pour les arracher au rêve de libération que le socialisme cherche à éveiller dans leurs âmes engourdies. Cléricalisme et réaction, voilà ce qui se prépare sous le couvert de cette philanthropie économique qui s'adresse à la classe rurale parce que celle-ci est la plus facile à tromper. »

Il faut prendre garde de donner la moindre vraisemblance à une telle interprétation. Le jour où le paysan de France croirait voir dans les syndicats une entreprise détournée de la classe dirigeante pour ressaisir la prépondérance, fût-ce dans le domaine relativement indifférent de la politique pure, fût-ce encore dans l'ordre, en apparence transcendant, des questions religieuses, — la coopération agricole aurait vécu.

Cela n'est pas inutile à rappeler, au moment où l'on an-

nonce de toutes parts dans la presse, « que les syndicats agricoles vont faire leur entrée en scène aux prochaines élections », qu'ils sont entrain de discuter « les conditions d'une alliance offensive et défensive avec le ministère actuel », qu'ils seront « l'appoint nécessaire à la victoire des modérés auxquels ils imposeront, en revanche, les principaux articles du programme agrarien »...

Nous voulons croire qu'ils éviteront cette faute, qu'ils ne tarderaient pas à expier durement. Leur œuvre est plus haute que ces expédients de stratégie parlementaire, et ils doivent la maintenir au-dessus de tous les partis, pour que tous les bons citoyens puissent s'y rencontrer.

Quant au sens dans lequel s'oriente l'évolution proprement sociale amenée par ces multiples efforts de l'association, nous ne saurions non plus concevoir d'inquiétude sérieuse. Ce n'est pas ici le lieu d'esquisser une « philosophie de la coopération », d'en discuter les effets immédiats et les lointaines conséquences. Au moins pouvons-nous dire que deux différences fondamentales séparent le système qui s'en réclame d'avec les prétentions collectivistes : la coopération ne fait appel qu'à la liberté pour organiser la communauté du travail, — et, dans le bénéfice commun, elle maintient la propriété individuelle avec tous ses droits.

Cela doit suffire à rassurer ceux qui seraient tentés de s'émouvoir de certaines professions de foi, d'inspiration socialiste, émanées du camp des coopérateurs avérés[1]. L'erreur vient de ce que la coopération emprunte au collectivisme ce qui fait sa force, et, on me permettra d'ajouter : sa vérité. Il est très vrai que l'individu ne vit ni par lui-même ni pour lui-même, que toute œuvre qui compte, en ce monde, résume un groupement d'efforts dont le bénéfice doit rejaillir sur le groupe entier d'où elle est issue. Il est vrai qu'isolé, l'homme se trouve à la fois impuissant et immoral. L'association mul-

1. Il s'en produisit quelques unes au dernier congrès de l'Alliance internationale coopérative (Paris, 28 octobre 1896); mais l'Assemblée, sur l'éloquent appel du président, M. Jules Siegfried, protesta aussitôt contre une confusion de doctrines répudiée par l'immense majorité des coopérateurs.

tiplie ses forces et élargit son cœur; elle l'amène à faire, dans le surplus du gain journalier, une part pour ceux qui ne peuvent pas encore ou qui ne peuvent plus travailler à le produire. Elle a ainsi son utilité spirituelle, en même temps que ses avantages économiques; et nul ne peut nier qu'il n'y ait là tout ce qui justifie la séduction de l'utopie socialiste.

C'est dans ce sens que peuvent converger les tendances progressistes de l'ouvrier des villes avec l'instinct traditionnaliste de l'ouvrier des champs. Et le vénérable fondateur du Musée social avait le sentiment profond de cet accord lorsqu'il dictait à M. Roty le programme de la belle médaille où il a symbolisé la pensée de son œuvre. « Le travailleur de l'usine et le travailleur de la terre y sont réunis; ils suivent tous les deux le chemin qui mène au sanctuaire d'étude, d'enseignement et de méditation où doivent s'élever les cœurs et s'éclairer les esprits. Tous deux, l'ouvrier et le paysan y apprendront la manière d'appliquer avec patience, persévérance et justice, ce grand principe qui est l'âme de la coopération : *l'Union pour la vie*[1] ».

LÉOPOLD MABILLEAU

1. D'après M. Charles Robert. (Discours au congrès d'Orléans.)

LETTRES

D'UNE AMOUREUSE

I

... J'entends le bruit de tes pas... et cependant je voudrais que tu n'entres jamais : t'attendre est une volupté si enivrante ! Il me semble alors me sentir soulevée de terre par une force invisible : mon âme s'élance hors de moi et va à ta rencontre... Puis, comme un événement inattendu qui me fait tressaillir, la porte s'ouvre, tu parais, je te vois, tu t'approches et tes lèvres froides d'émotion s'appuient sur les miennes... O mon amour, on me dit que tu ne m'aimeras pas longtemps, et je le sais... Je le sais : j'ai passé mon midi, et, toi, tu te lèves dans la vie, rayonnant comme la jeunesse... Mais tu m'auras aimée... J'aurai été serrée dans tes bras, et tes mains, tes belles mains, si fortes et si douces, se seront attachées éperdument aux miennes... J'écris ces lettres pour que tu les lises lorsque tu ne m'aimeras plus : peut-être feront-elles passer en toi un léger frémissement de volupté ; peut-être ton visage se revêtira-t-il de cette tristesse qui précède le désir... Tu te souviendras... Lorsque je ne serai plus qu'une pauvre cendre dispersée, je veux que tu te souviennes ! Cela et rien

de plus ! que tu revoies les lieux où nous nous sommes aimés, que tu sentes encore l'odeur de la terre matinale qui montait vers nous des jardins, quand, serrés l'un contre l'autre, nous allions saluer le jour nouveau.

II

Hier, en ouvrant les yeux, j'ai vu derrière les vitres le brouillard, si doux, si triste ; il semblait nous envelopper, toi et moi, et nous cacher à tous... Je me suis levée, j'ai regardé à la fenêtre qui donne sur la plaine, ensuite à celle qui domine les collines... Tout était clos ; la vapeur blanche, impalpable, dérobait tout à mes yeux : oh ! que j'ai aimé ce silence, cette prison légère ! Il m'a semblé que nous vivions parmi les nuages, ces nuages mystérieux qui roulent sur le ciel bleu... Je suis retournée près de toi et me suis blottie sur ton cœur... Tout se taisait ; seule la flamme du foyer s'élançait de temps en temps, vive et subite comme des cris de volupté. Tu m'as regardée sans même me donner un baiser : et cependant j'ai senti mon cœur fondre d'amour ; la langueur éternelle des désirs assouvis remplissait mon être ! Oh ! qu'il aurait fait bon mourir là, côte à côte...

Plus tard je suis allée au bord de l'eau : j'aime, tu le sais, toutes les choses qui sont dans le ciel et sur la terre : mais, au-dessus de toutes, j'aime l'eau. Le fleuve m'appelle, il m'attire invinciblement ; il me semble toujours qu'il fuit avec tant de regrets !... L'eau courait hâtivement, comme pressée par l'inexorable fatalité. Je marchais lentement sur la berge verte, et, de l'autre côté, les ramures dépouillées des peupliers inégaux se profilaient sur le ciel clair, et semblaient former une vaste harpe, faite pour les doigts des anges. Entre les troncs d'arbres quelques brebis paissaient, se mouvant d'une allure lente et insensible, créatures de paix et d'amour...

III

Tu m'as dit que mes baisers avaient un goût de fleurs; et le parfum d'orange dont mes mains restaient imprégnées est entré dans ta chair. C'est que, dès le matin, j'avais fait répandre à terre des fleurs... J'en avais jonché le sol de la vaste chambre... j'en avais mis tout autour du grand lit d'amour... des fleurs blanches, jaunes et violettes : ma fantaisie n'en voulait point d'autres. Elles étaient si délicates, si odorantes, avec des tiges flexibles d'un vert si tendre!... Je les tenais dans mes mains, qui jouaient aussi avec des oranges d'or dont la senteur subtile me grise. Le soir seulement, j'ai fait balayer cette moisson de fleurs...

IV

Que cet après-midi a été délicieux dans la chambre de la tour ! Tu l'aimes comme moi, ce coin clos, cette pièce silencieuse, chaude et paisible. Nous étions là, toi et moi, heureux de la joie simple de respirer le même air. Je me sentais lasse... Enveloppée dans la grande robe de fine laine violette toute doublée d'une fourrure douce, cette robe que tu préfères à toutes les autres, je m'étais étendue à terre, devant le feu crépitant, et, la tête sur des coussins soyeux qui sentent bon, je vivais et j'étais heureuse. Toi, assis dans l'embrasure profonde de l'unique fenêtre, tu lisais, et la lumière rougissante du soir t'éclairait seule. Tout le reste de la pièce était dans la pénombre, cette pénombre exquise, qui la rend mystérieuse même aux heures du midi. De temps en temps, je soulevais mes paupières et je regardais autour de moi, dans une sorte d'ivresse endormie dont rien ne peut rendre le charme. Je te voyais, immobile et vivant, avec le jour sur ton front blanc, et le mouvement intermittent de ta main, se portant à ta

barbe pour la caresser. Un de tes bras s'appuyait à la table sur laquelle j'aime à écrire, et sur laquelle je t'écris en cet instant. Je regardais... Dans l'angle à droite, je voyais les fleurs claires de mon camélia rose, dont les feuilles d'émail vert brillaient dans la demi-lumière ; j'avais un plaisir infini à admirer cette fleur amoureuse... Puis mes yeux, lentement se portaient vers la bibliothèque pleine de livres à reliures blanches ; ces livres, dans cette paix enchantée, semblaient les dépositaires de secrets merveilleux, mais que ma paresse ne chercherait jamais à pénétrer... Plusieurs fois je t'ai vu te détourner un peu et me contempler de loin. Ton regard d'amour me brûlait, comme la flamme vers laquelle, exprès, pour souffrir un peu, j'étendais ma main. Graduellement, le jour baissant et l'air se faisant plus lourd de volupté pénétrante, j'ai eu conscience que le sommeil s'emparait de moi ; puis il m'a semblé que tu t'approchais, que quelque chose intervenait entre moi et le foyer, et que ma tête soudain était soutenue et enveloppée...

V

Irène est arrivée hier ; elle savait que tu n'étais pas là, et elle m'a demandé de la laisser demeurer un jour et une nuit. Elle est encore auprès de moi ; elle ne me quittera qu'après le coucher du soleil. Elle est heureuse ici... du moins aussi heureuse qu'elle peut l'être. Tu sais combien elle m'est chère, cette créature charmante et tendre... et qui souffre. Cependant il y a en elle une vitalité si intense que, fine et souple comme les pousses de vigne qui rayonnent entre les mûriers, elle donne l'idée d'une force. Je suis descendue à sa rencontre, et nous nous sommes embrassées en silence. Au milieu du vestibule elle s'est arrêtée, et, me serrant dans ses bras, elle m'a dit :

— Claudia, laisse-moi te respirer, tu sens l'amour...

Et ses yeux sombres se sont mouillés de larmes.

Elle, vers qui tous les cœurs se portent, elle n'aime que

cet homme, son mari, qui ne l'aime point... A cela toutefois elle ne peut croire encore... Car il est parvenu à l'abuser longtemps... Elle m'a redit pour la centième fois l'enchantement de ces premières années où elle s'est crue aimée... Puis la trahison découverte... et maintenant, toujours l'abandon ; la tristesse, le désespoir furieux de cette créature d'amour, qui meurt de sa cruelle solitude... Longtemps, longtemps nous avons marché ensemble dans la longue allée entre les murailles de lauriers ; parfois elle levait les yeux vers les vieux bustes de marbre qui s'y appuient et interrogeait leurs visages.

— Dis, Claudia, penses-tu qu'ils ont aimé et souffert? penses-tu que toujours on aimera? Et, quand je serai morte, que deviendra mon cœur? mon cœur tout brûlant de passion?...

Avec sa robe d'un rouge brun et l'ample auréole noire de ses cheveux, elle évoquait le souvenir d'une de ces figurines égyptiennes à la silhouette de gazelle, qu'on voit gravées sur la pierre. Je le lui ai dit, et elle a souri de ce sourire étincelant qui illumine tout son visage, mais qui est rare chez elle.

— Tu es bonne, parce que tu es heureuse. Raconte-moi ton bonheur, ma Claudia ; ne laisse pas mes tristesses assombrir tes joies... Où est-il? Garde-le bien, Claudia, garde-le pour toi seule!

La fraîcheur soudain nous a saisies : nous sommes rentrées dans le grand salon des peintures. — Elle préfère les vastes pièces et les hautes fenêtres qui ouvrent les larges horizons... Je m'étais assise dans le vieux fauteuil à dos raide où tu aimes à me voir : soudain, elle est venue se jeter à mes pieds, et, abattant sa tête sur mes genoux, elle a pleuré des larmes désespérées.

VI

Monter ensemble l'escalier : je trouve à cet acte si simple une douceur et une joie exquises! L'escalier clos, des deux côtés, avec sa voûte décorée de peintures fragiles et délicates, revêt à mes yeux une signification mystérieuse... Je n'en puis

affronter les degrés sans avoir le sentiment d'aller vers un inconnu qui m'appelle. En les gravissant lentement, je perçois de loin l'odeur des muguets et des narcisses qui, dans le vestibule, embaument l'air. Ce parfum de fleurs invisibles me pénètre et m'enchante... Je me figure que nous nous en allons tous deux dans un monde où l'amour règne seul... Hier, à mi-chemin, envahi sans doute par ces mêmes pensées confuses qui remplissaient mon cœur, tu t'es arrêté, et tu as attiré ma tête vers toi, nous avons échangé un de ces baisers lents et fermés où nos âmes se mêlent... puis, les mains unies, nous pénétrant par ce seul contact, nous avons gravi les dernières marches...

VII

Lorsque tu n'es pas là, je demeure toujours longtemps devant le miroir appendu près de mon lit, ce vieux miroir ovale qui depuis trois cents ans est à cette place, sur la tenture de soie aux gros nœuds d'amour... Je ne puis plonger mes yeux dans un miroir sans me sentir envahie par le sentiment d'être regardée par tous les yeux que ce miroir a réfléchis... Toujours il me semble qu'il doit rester quelque chose des ombres qui ont flotté dans cette transparence. J'ai pensé à toutes celles dont les doux yeux ont cherché leur reflet sur cette glace un peu trouble : il est impossible qu'il ne demeure pas quelque chose des regards... J'y crois voir les tiens, lorsque ta tête apparaît au-dessus de mon épaule et que tes yeux bruns sourient à côté des miens. Ne pouvant baiser tes lèvres, j'ai baisé le miroir ; mon souffle l'a terni un moment; et, du lointain de la profondeur, il m'a semblé que tu venais vers moi. J'avais dénoué mes cheveux, mes cheveux longs, souples et mouvants, dont tu aimes à enrouler les mèches soyeuses autour de ton cou... L'amour me rend belle. et j'ai souri à ma propre image. Puis j'ai enlevé mon collier de perles : ce rang unique de perles nacrées comme des roses thé; je l'ai suspendu à côté du miroir. J'aime mes perles,

j'aime les sentir caresser ma chair; et leur ombre a des lueurs rosées comme une carnation d'enfant.

VIII

Quelque chose m'a réveillée en sursaut. La lumière voilée s'éteignait. Je n'avais d'autre sensation que celle qui me venait de frôler avec ma main la toile fine et fraîche des draps. Je l'ai compris dans ces ténèbres : en amour une seule chose importe, — la présence de l'être aimé. Je ne voyais rien, je n'entendais rien que ton souffle, et c'était assez. Baignée dans l'obscurité profonde, j'étais entièrement, parfaitement heureuse. Je ne désirais rien, — j'osais à peine bouger pour ne point te réveiller, mais tout mon être palpitait à la pensée que tu étais là, tout à moi, mort à tous, sauf à moi. Je suis restée longtemps sans même ouvrir les yeux; j'écoutais l'heure battre et continuer sa marche forcée, emportant l'une après l'autre des parcelles de notre vie. Une tristesse infinie m'écrasait, au sentiment de la fuite éternelle de ces instants délicieux. Entre mes paupières closes, les larmes chaudes ont commencé de couler... Peu à peu mon âme s'est perdue dans les pensées confuses, et puis elle m'a échappé.

IX

Que la vie est belle, ô mon amour, et que je suis heureuse! Chacun de tes retours est pour moi une joie inexprimable. Hier, tu avais une gaieté délicieuse, une joie de vivre, un bonheur d'aimer qui faisait déborder mon âme d'une félicité parfaite : tes yeux brillaient d'un éclat satisfait, tu avais légèrement, de la main, repoussé en arrière tes cheveux courts, ce qui donnait à ton visage comme une lumière nouvelle; et tu souriais. O l'heure charmante de folie! ton allégresse

m'avait gagnée, et il me semblait ne plus tenir à la terre... Soudain, tu t'es mis à marcher, en chantant... Tu sais combien j'aime ta voix, profonde et douce ; elle pénètre mon âme et la bouleverse... Tu chantais presque bas, t'arrêtant sur les syllabes tendres. Alors j'ai ouvert mon piano et je me suis mise à jouer des fragments de cette *España* qui nous plaît tant : ce sont des rentrées d'une vie si amoureuse et folle, où tout vibre, où tout chante, des courses éperdues sur des routes ensoleillées... De son socle de porphyre, la tête d'un jeune satyre nous regardait : la bouche ouverte, les cheveux frisés, il est là criant sa joie voluptueuse de vivre. J'aime sa laideur saine et forte. Je me le figure dans l'ombre des matins, courant par les allées de cyprès aux floraisons dorées, suivi d'une théorie de jeunes bacchantes dont les pieds blancs écrasent le thym. L'autre jour, j'ai vu un bas-relief de pierre figurant la mort d'une bacchante, et je me suis étonnée. Quoi, ces créatures d'amour meurent donc aussi? Puis j'ai pensé qu'elles mouraient comme le fleuve se perd dans la mer, et qu'en s'évanouissant elles revivent dans l'immortelle nature et continuent de participer à sa vie inépuisable.

X

Je ne sais si c'est d'aimer qui me rend ainsi, mais j'attache maintenant une importance irraisonnée au premier objet qui frappe mes yeux. Ce matin, à peine descendue, et comme je marchais entre les tulipes, j'ai vu, volant bas, un papillon vert, d'un vert pâle et brillant. Il s'ébattait doucement dans l'air limpide, il allait devant moi, et instinctivement je le suivais ; à un moment, j'ai été si proche, et son vol était si lent, que j'ai pu le saisir. Je l'ai posé dans le creux de ma main : il est demeuré là sans autre mouvement que le frémissement de ses ailes ; son corps ténu était comme enveloppé d'une ouate très légère... J'ai écarté ses ailes pâles : il en avait d'autres, intérieures, marquées d'un écu noir et or. J'ai regardé longuement cette fleur vivante, puis je l'ai laissé tom-

ber sur une jeune pousse de blé, avec laquelle elle a semblé se confondre. Comment te dire le plaisir que j'ai pris à ce vol de papillon?... Il me semblait que ma propre âme flottait devant moi.

XI

Lorsque mon âme est comme écrasée sous le poids de son bonheur, je vais errer dans le vieux cloître de Sainte-Euphrasie : là seulement, je retrouve un peu de ce calme nécessaire pour continuer de vivre. Irène est avec moi : nous y sommes venues ensemble. Elle aussi, comme moi, comme toutes celles qui aiment, elle est attirée par les couvents, les cellules fermées et l'odeur de l'encens. La lourde porte nous a été ouverte par une sœur au voile blanc; elle est retombée avec un bruit sourd : porte si forte, si épaisse, derrière laquelle le monde s'évanouit comme dans un brouillard. La paix était délicieuse, une sorte de paix triste qui fait penser que la mort est très douce. Le grand cloître clos baignait dans la lumière ; et sur le cadran solaire qui raye de ses lignes le mur laiteux l'ombre tombait à peine oblique. Irène m'a dit de sa voix caressante :

— O Claudia, il me semble que j'aurais été si bien ici !

La sœur Marcelle, qui marchait devant nous, s'est retournée et a souri. Elle est notre amie pitoyable, et surtout elle chérit Irène. Nous ne lui disons jamais rien, mais elle semble toujours deviner et comprendre... Elle a le plus ardent visage, dans une pâleur surnaturelle, et des yeux noirs sous des paupières bistrées et battues; elle met son bandeau blanc très bas, au ras de ses sourcils sombres. Elle aussi, c'est une amante... elle en a les langueurs, les espérances, les transports. Elle aime souffrir, comme nous aimons souffrir, et elle aspire à une félicité sans-fin... Elle a continué de marcher... et moi, j'ai été m'asseoir sur les marches du puits, à l'endroit où la margelle jetait une ombre. Cette cour de cloître est un jardin; il a des massifs d'herbes odorantes, il a des citronniers et des orangers, et des plantes fines et éternellement vertes — toute une floraison mystérieuse et chaste. Au-dessus

du puits monte un grand lis en fer forgé : « le lis énamoure », dit le vieux proverbe ; et il paraît bien ici... Je regardais les arcades, et les colonnes de pierre : elles sont de cette pierre bleue qui a des reflets comme un ciel légèrement nuageux ; au-dessus des arcades, les médaillons, sur fond d'azur pâle, détachent encore leurs motifs délicats relevés de dorures à peine effacées. Oh, que le charme de certains lieux est grand et profond ! Dans ces cloîtres, l'âme tout d'un coup cesse de vouloir... A la galerie supérieure deux religieuses lavaient ; leurs silhouettes blanches se profilaient, incroyablement paisibles, avec une grâce harmonieuse dans leurs mouvements mesurés. Tout le reste était silence et portes closes. — L'une arrêtait mes yeux : elle porte au fronton ces mots latins : *Officina Aromataria*. Les aromates semblent en effet appeler les mains cachées dans ces longues manches croisées sur la poitrine. Quelle fonction exquise que celle, dans un cloître plein à la fois de soleil et d'ombre, de veiller aux aromates !... Irène et la sœur avaient disparu... J'étais seule ; je regardais le cadran solaire. La ligne du style, toute droite, indiquait midi : tout à coup les cloches ont frémi ; comme un ramage soudain d'oiseaux réveillés, elles ont éclaté... en même temps j'ai été saisie d'un besoin de franchir la porte, de retrouver le bruit et la vie.

XII

Lorsque tu es loin de moi, je deviens semblable à la cigale : la forme extérieure de mon corps demeure inerte et passive aux endroits où je suis, mais mon âme s'en va aimant et chantant aux lieux où tu respires. Il m'importe peu alors de faire cette chose ou celle-là, d'être ici ou d'être ailleurs. Partout je me sens étrangère à moi-même, et je t'attends. Je ne trouve d'attrait qu'aux spectacles qui, malgré la distance, frappent tes yeux en même temps que les miens. — J'épie avec un intérêt passionné le lever de la première étoile, et je la salue à la seconde, où perçant la nue, elle frémit blanche et claire dans l'empyrée. Je reste des heures à contempler ces astres qui pal-

pitent éperdument sans jamais se lasser, comme des cœurs dévorés de tendresse ; je me dis que tu les vois et je les baise de loin.

XIII

Irène a voulu que je vienne à elle. Il y avait longtemps que je n'étais descendue à la ville endormie, que je n'avais franchi le seuil du vieux palais abandonné. Ces lieux familiers me semblaient inconnus puisque je n'y ai vécu aucune de nos heures d'amour... Cet amour qui remplit mon âme a passé consumant tout sur son passage ; et c'est la plus singulière sensation que cette indifférence complète pour ces choses jadis aimées : mon cœur ne les reconnaît plus... Mais la poussière sur laquelle nous avons marché ensemble, volontiers je m'y agenouillerais... Irène m'a reçue avec une si tendre joie ! Toute vêtue de blanc, son collier de grosses perles au cou, ses yeux noirs étincelants, elle avait la mine la plus noble et la plus fière ; l'accent fébrile de sa voix, la précipitation de ses paroles me découvraient l'agitation de son âme. Elle me conduisait d'un bout à l'autre de la galerie, hâtivement, nerveusement, et me montrant les choses exquises et ingénieuses qu'elle a groupées autour d'elle: soudain sa main a tremblé, puis elle s'est retournée brusquement, faisant face à Maurice qui entrait. Il s'avançait de son air fastueux et indulgent, les yeux caressants... Il m'a baisé les mains avec de grandes protestations de joie, me faisant doucement des reproches :

— Claudia, vous êtes trop avare de vous-même, pourquoi nous abandonnez-vous parce que vous êtes heureuse ?... Au fond, chère, vous avez raison, ce n'est pas moi qui vous blâmerai. Je le dis toujours à Irène : « Laisse donc Claudia, ne l'importune pas ; elle aime... il n'y a que cela au monde ! »

En disant ces paroles, il a osé sourire à Irène. Elle l'a regardé, ses lèvres flexibles se sont écartées comme pour parler... puis se sont fermées d'un mouvement résolu ; elle s'est alors tournée vers moi, et comme une enfant affectueuse elle a posé sa tête sur mon épaule.

XIV

« Claudia, je l'aime! » — c'est son cri toujours, — et elle ajoute : « Comment puis-je l'aimer encore? » Pour moi, si, étant à sa place, je l'aimais comme elle l'aime, voyant sa vie, il faudrait que je meure ou qu'il meure. Elle mène une existence si solitaire. Sa musique seule la console et l'apaise, car elle n'a jamais de repos. Quand il est absent, elle sait où il est, et la jalousie la consume; quand il est là, sous le même toit, près d'elle, elle souffre peut-être plus encore. Un des charmes de son palais est cette terrasse intérieure du premier étage, avec la vasque transparente où retombe le jet d'eau vive qui ne s'arrête jamais : la nuit, dans son ardente solitude, elle ne trouve de calme que là; elle quitte sa chambre où elle ne peut dormir, elle regarde, elle écoute l'eau sans se lasser : ce mouvement monotone et vif, cet élancement, ce brisement, cette poussière humide, ce murmure presque humain lui font un bien inexprimable. Elle m'a menée hier avec elle, et j'ai compris la fascination que cette fontaine exerce sur elle. Le jardin était plein de lucioles; elles flottaient dans l'air, étincelles brillantes paraissant et disparaissant, jamais immobiles. Irène a soupiré :

— Ah! Claudia, sans amour, il n'y aurait rien sous le ciel!

XV

Tu m'as demandé si j'avais été chagrine de quitter si tôt Irène, et j'ai cherché, oui, mon amour, j'ai cherché ce que ta question voulait dire. Ne sais-tu donc pas qu'il n'y a de place dans mon cœur, lorsque tu es là, près de moi, pour rien que pour toi? Lorsque tu me parlais d'Irène, je t'entendais sans te comprendre. O bien-aimé! à Claudia, ne parle que de Claudia et de toi, de toi surtout!... Devines-tu la plénitude de joie que je trouve à être près de toi, le fulgurant

éclair qui traverse mon être, lorsque seulement ton épaule effleure la mienne? Même te voir sans te toucher est un délice que je ne saurais dire! Mes yeux t'enveloppent, et, lorsque ton regard enlace le mien, que tes lèvres sourient à mon sourire, et que, sans bouger, sans nous rapprocher, je sens que tu es mien, la vie vulgaire qui était en moi devient une vie céleste; vivre me paraît alors l'acte le plus magnifique, le plus libre, car dans de pareils instants il me semble que je suis maîtresse de mon âme et de mon corps et que nul ne peut m'en ravir la possession! Cette pensée qui est en moi et qui est le verbe de ma tendresse, je la sens grandir, s'épanouir dans une communion amoureuse avec la création entière, je me sens devenir une flamme, ivre de brûler et de s'élever dans l'air serein.

XVI

J'ai dit ce matin à mes yeux : « O mes yeux chéris, que je vous aime; c'est par vous qu'il est entré dans mon cœur; c'est vous qui me le rendez d'abord, quand il revient vers moi! » Sais-tu combien tu as de visages? J'en découvre toujours un que je ne connaissais point. Je ne sais lequel me séduit le plus: parfois, il me semble que c'est le visage voluptueux et dominateur que tu penches sur moi à l'heure de nos baisers; parfois, je préfère celui, mélancolique et doux, des heures tristes et lasses, ou même celui que tu as en dormant: oh! que je l'aime celui-là!... Combien de fois j'ai appuyé délicatement mes lèvres sur tes tempes fines sans que tu en perçoives le frôlement!... O mes yeux chéris, que je vous aime donc, à qui je dois la joie de le regarder!

XVII

C'est une étrange pensée que celle d'imaginer qu'un jour, sûrement, toi qui es comme la vie de ma vie, tu disparaîtras

pour moi, — tu cesseras de m'aimer, tu t'en iras au loin.. Je ne puis me figurer ce que sera le monde pour moi quand cette heure viendra — car elle viendra... Ces temps derniers, Irène et moi, nous avons vu un enterrement, le soir; sur le seuil de l'église, ceux qui escortaient le mort éteignaient leurs torches : ils les écrasaient contre la pierre, et la flamme résistait et les étincelles crépitaient, mais enfin elles s'éteignaient... L'action me paraissait cruelle comme celle de broyer un cœur — et le jour viendra pourtant où il faudra étouffer cette flamme de mon amour !...

XVIII

Quand tu me dis ce seul mot, ce mot magique : « Viens », si tu pouvais comprendre de quel élan tout mon être te répond ! Hier soir, lorsque tu te tenais debout sur le perron à regarder dans la nuit, je ne bougeais pas pour ne pas te troubler : mais je désirais, oh ! je désirais ardemment être à ton côté. Tout à coup tu t'es retourné et tu m'as murmuré très bas : « Viens ! » O charme incomparable de cet appel — tout amour, tout désir est enfermé en lui : — « Viens ! » — aussi longtemps que tes lèvres et ton cœur le prononceront, mon âme sera rassasiée. Tout de suite j'ai été près de toi, et tu m'as serrée d'une étreinte presque douloureuse, et d'un geste si doux tu m'as passé ta main libre sur le visage; puis, mystérieusement presque, nous avons parlé de la sublime beauté de l'heure et de cette nuit toute pleine de parfums et de frémissements ; nous avons descendu les marches, et nos pas ont fait crier le gravier : — j'aime tant le bruit des pas dans la nuit ! — Alors tu m'as dit des paroles d'amant. Je les ai bus comme les fleurs boivent la rosée, ces mots fous et charmants que je me répète quand tu n'es plus là : « Ma reine... ma fleur de verveine... maîtresse de ma vie... » Une sorte d'inquiétude semblait t'agiter. Tu me faisais te répéter les assurances de ma tendresse, et tu me baisais les yeux et les lèvres... puis la nuit est devenue très noire; une crainte, une

peur folle de te perdre m'a envahie — j'ai pleuré, et tu n'as pas compris pourquoi.

XIX

Mon âme est triste aujourd'hui d'une tristesse si douce et si profonde qu'elle devient presque une volupté.

J'ai sur les lèvres le goût de ton baiser d'adieu, et je regarde tomber la pluie. Le ciel, qui était si divinement beau hier soir, s'est voilé comme une veuve; il est terne et opaque, sans clarté et sans reflet; les feuilles, que l'eau agite, frémissent légèrement mais sans joie, et, sur la terrasse déserte, au milieu des orangers et des jasmins, seules les corolles des volubilis font une tache lumineuse. Le silence monte des champs abandonnés et s'étend sur toute chose; il pénètre dans la maison, emplit les grandes pièces désertes, et semble vouloir tout étouffer. Oh! si dans un moment je pouvais entendre le bruit de tes pas, le son de ta voix! Musique unique et parfaite que celle de la voix que nous chérissons : elle ravit l'âme, elle apaise le corps : quelques paroles murmurées par elle, et ce ciel si gris, cet horizon fermé s'éclaireraient soudain. Il me semble que lorsque tu es là près de moi, à mes côtés, je ne sais pas jouir des ineffables bonheurs que me donne ta présence. Parfois je détourne mes yeux des tiens, et j'écoute d'autres voix... puis, lorsque tu disparais, lorsqu'au bout de la longue allée de cyprès je ne te vois plus, un froid mortel me saisit, et je ne vis que dans le passionné désir de te retrouver. Aujourd'hui cette faim que je ne puis assouvir arrache à mes entrailles presque des cris : mes bras s'ouvrent; ma voix t'appelle, et l'implacable indifférence des choses extérieures m'oppresse comme une torture.

XX

Quelle folie mon bien-aimé que celle des heures perdues! L'homme seul dans la nature gaspille ainsi ce temps qui passe

qui lui donne tout et lui reprend tout. Pour moi, regardant déjà vers le déclin du jour, je deviens avare des secondes qui tombent dans le sablier de l'éternité, et alors la nuit qui arrive et la pensée du sommeil m'affligent et m'effrayent : je suis jalouse d'une seule de ces minutes pendant lesquelles je puis me dire que tu m'aimes, que tu es mien et que je t'attends, et que ma vie se confondra dans la tienne.

XXI

Irène est revenue ; elle est arrivée à cheval, et, dans ce costume qui la rend plus mince et plus gracile encore, elle avait une grâce charmante. Elle s'en va seule ainsi, pendant des heures, galopant au bord du fleuve, dans des courses effrénées, essayant de ne pas se souvenir. Elle prend à ces fugues un plaisir sauvage et raffiné : le monde, qu'elle compte pour bien peu toujours, cesse d'exister ; la nature, qu'elle goûte avec passion, lui verse ses fortes et puissantes consolations : elle se sent alors libre comme un oiseau, son cœur bat éperdument, et son âme tendre s'abandonne à cet assoupissement de la blessure qui la fait toujours souffrir. Ne pouvant être la servante et l'esclave de celui qu'elle adore, elle éprouve de furieux besoins de liberté : et son imagination vive et folle l'emporte au delà des limites de notre horizon restreint, vers des pays imaginaires qu'elle parcourt au galop de sa jument Zuleika... Sa beauté s'ennoblit alors d'un caractère presque surhumain ; l'ardeur de son visage, la force de son corps souple, la vibration de sa voix grave, la font paraître une jeune guerrière amoureuse, telle que les poètes en ont chanté... J'ai à la regarder et à l'écouter un plaisir et un attendrissement profonds, et, en découvrant la sombre tristesse qui nage au fond de ses yeux noirs, je me reproche presque la joie qu'elle lit dans les miens... Oh ! que ne puis-je lui être utile et secourable.

XXII

Irène et moi, nous ne nous lassons pas de nous promener, au déclin du jour, sur la terrasse, dans les senteurs des orangers et des jasmins, parmi les verveines rampantes, les œillets pourpres à feuillage pâle, les enlacements des géraniums grimpants, à l'abri des pampres sombres, qui protègent les grappes serrées, lourdes de vie, de rêve et d'ivresse. Tout à l'heure Irène en a détaché une ; elle en a frôlé sa joue ; puis, très légèrement, elle a comme essayé ses dents éclatantes sur les grains durs, évoquant ainsi l'idée troublante d'un baiser. Toujours nous répétons les mêmes paroles ; elle a des mouvements brusques et soudains, provoqués par le moindre bruit qui vient vers nous ; son cœur sans cesse en éveil attend sans se lasser... Elle se figure qu'un inconnu nouveau doit le lui ramener, qu'elle le verra revenir avec le visage et les yeux d'amant qu'elle a connus autrefois. Si au moins il avait le courage d'être dur pour elle, peut-être guérirait-elle ! Mais sa douceur indifférente l'attire et la trompe ; et, quand je lui dis qu'elle devrait le haïr, elle me regarde sans me comprendre.

XXIII

De trop écouter Irène me fait mal, et jette dans mon âme une angoisse inquiète. Je voudrais ne plus penser à elle. Au fond du cœur je lui en veux presque de venir troubler mon ardent bonheur... Et cependant je la chéris. Son beau sourire se fait si rayonnant, lorsqu'elle comprend combien je suis heureuse et ce que tu es pour moi, sang de mes veines et vie de ma vie ! Mais elle, à ma place, te voudrait toujours à ses côtés ; elle ne comprend pas que je me résigne jamais à te rendre à ta vie extérieure...

— Comment peux-tu le laisser partir ? n'es-tu point jalouse ?

— Non, je crois en lui ; et s'il ne voulait plus m'aimer, il me le dirait, mon Irène…

— Moi je ne pourrais pas !… misérable que je suis, qui demeure près de celui que ma présence fatigue !…

Ses belles mains sont couvertes de bagues magnifiques, et dans son agitation fébrile elle les fait sans cesse mouvoir et scintiller ainsi les gemmes qui les ornent ; elle prend à les toucher et à les manier un plaisir qui l'apaise ; souvent elle en laisse tomber à terre, et, si c'est un diamant, elle dit que c'est une larme, si c'est un rubis une goutte de son sang : car toutes ses actions, même les plus indifférentes, semblent se relier par un fil invisible à cet amour qui est le fond de son être, le ressort qui la fait agir et vivre.

XXIV

Je t'ai revu, et Irène est oubliée. Tu m'as dit de ne te pas parler d'elle, — ni de jalousie et d'abandon, mais seulement de joie, et de la beauté de l'heure présente. — Tu es là je t'écoute marcher, et je frémis d'un trouble qui fait mes délices. — Tu t'es couché à mes pieds hier et tu m'as demandé de me taire ; de te donner seulement une de mes mains… Tu es resté longtemps, le front appuyé sur le revers de celle que tu avais prise, et tu étais heureux, comme je l'étais, divinement ; — et ainsi, dans un silence exquis, nous avons laissé venir la nuit. Que cela est mystérieux que si peu de chose puisse rassasier le cœur qui aime ! Il voudrait tout, et semble ne pouvoir jamais donner assez : la vie même paraît un sacrifice sans valeur ; et un rien, le contact presque imperceptible de ce qu'il aime lui suffit et l'enchante. O chose vraiment ineffable que l'amour pour qui tout est rien, pour qui rien est tout ! Je suis donc chérie des dieux puisque, parmi tant de créatures humaines qui sont privées de ces joies sans nom, elles me sont prodiguées, puisque la vie n'aura pas été pour moi un vain mot ! Oui, bien-aimé, sûrement toujours tu te souviendras de nos heures d'amour ; elles t'apparaîtront, comme la

pensée du matin revient vers la fin du jour, — avec mélancolie et tu en aimeras la mémoire. Moi je cesserai d'exister pour toi : mais les joies que tu auras goûtées demeureront à jamais une partie de ton être... Oh ! que cette pensée est douce !

XXV

Je suis effrayée parfois, chose fragile que je suis, des puissances de ce faible cœur, qu'un rien arrêterait, pour sentir la joie ; je me dis que je prends à la vie les délices mêmes qu'éprouverait une créature humaine qui, comme Ève, y naîtrait femme. — Je me sens souvent comme seule sur les confins d'un monde, d'un monde qui n'existe que depuis que je t'aime. Tout m'enivre et tout m'étonne : voir, entendre, respirer, se souvenir, rêver, tout cela me paraît merveilleux et comme incompréhensible ; tout cela me ramène à toi, ou te ramène à moi. Quand tu caressais mon cou, ce soir, et que ton souffle faisait voler mes cheveux, le doux frisson dont je frémissais, ce n'était rien dans l'ordre des choses. et en cet instant ma vie entière y était concentrée. Tu l'as senti, et tu m'as dit seulement :

— Claudia, tu es mienne.

Tu as répété, sans attendre de réponse :

— Claudia, tu es mienne.

Et tes yeux qui étaient tristes, je ne sais pourquoi, plongeaient dans les miens.

XXVI

Je me demande quelle est la raison qui nous porte, seuls et libres dans la grande maison et le vaste jardin, à nous parler bas ? Quelle jalousie craignons-nous d'éveiller en nous disant tout haut nos mots d'amour. et pourquoi les plus fous et les plus doux sont-ils murmurés cœur à cœur ? Nous avons parlé si longtemps aujourd'hui, et insensiblement nos voix

s'abaissaient, et nous y trouvions un subtil plaisir : il aurait semblé que la saveur cachée de nos paroles pouvait s'évanouir et que nous la voulions conserver et transmettre presque bouche à bouche, car nos mots se faisaient plus rares ; et enfin, en silence, nos lèvres se sont rejointes, et cela a été la parole suprême.

XXVII

Tu ne saurais croire combien Irène met d'elle-même en toutes choses, et le charme que sa seule présence répand autour d'elle. Là, dans cette vieille habitation où se se sont écoulées des vies ternes d'épouses plus ou moins délaissées et résignées, elle a communiqué à l'atmosphère comme une qualité neuve; où elle passe, passe la lumière. Je m'imaginais ne pouvoir trouver bon aucun lieu du monde où tu n'es pas; et je comprends maintenant que tu as eu raison en voulant que j'aille auprès d'Irène pendant cette séparation, la plus longue de celles qui nous auront divisés... Mais le retour, oh ! bien-aimé, le retour, y songes-tu ? t'en imagines-tu la douceur ?... Je ne peux, je n'ose y arrêter ma pensée : car alors le poids des heures va m'accabler... et Irène ne me retrouvera plus... Or je m'efforce d'être à elle, de lui prêter mon cœur. C'est ici, dans cette maison, qu'elle passe les jours les plus cruels, parce que le voisinage du Pioggio, qui appartient aux Riva, l'oblige souvent à voir celle qui est sa rivale et qui la comble de ses tendresses fausses ; et c'est pour elle un martyre, mais elle s'y soumet, car il le veut.

XXVIII

Je ne connais point de cœur de femme semblable à celui d'Irène. Maurice, l'autre jour, a ramené avec lui le fils cadet de la Riva : elle sait que c'est son fils à lui, et elle l'aime...

Quand ce bel enfant est entré, vif, noble et gracieux, et lui a baisé la main avec respect, elle a pâli, puis, à son tour, elle l'a embrassé tendrement, et, tout le temps qu'il est resté, son visage, chargé de langueur inquiète, se tournait sans cesse vers l'enfant avec un intérêt passionné. Il a dix ans, car il est né avant le mariage d'Irène; et ce qui a été longtemps un mystère caché avec jalousie, est devenu aujourd'hui un fait avoué que nul ne s'efforce de dissimuler. La Riva est follement orgueilleuse de cet enfant, et Maurice s'en pare avec un cynisme inconscient; il en parle volontiers à Irène, et elle l'écoute sans colère et presque avec joie, comme heureuse de trouver un sujet sur lequel leurs cœurs se rencontrent... Je ne la comprends pas, car en même temps ses regrets passionnés pour l'enfant qu'elle a perdu avant la fin de sa première année ne s'apaisent point. Ici est la petite chapelle où dorment les morts de la famille, et sur une plaque de marbre blanc, le plus beau qu'il soit, on lit le nom de « Madeleine, fille chérie de Maurice et d'Irène, ses malheureux parents »... Irène reste de longs, longs moments en contemplation devant cette pierre; elle trouve une douleur voluptueuse à voir ainsi son nom et celui de Maurice, fondus ensemble pour ainsi dire dans celui de leur enfant; je l'ai vue s'étendre à terre, baiser ce marbre en sanglotant, les bras ouverts comme pour reprendre sa petite créature et la réchauffer sur son cœur... Elle ne peut pas ne pas aimer le fils de Maurice, elle me l'a avoué là, en pleurant, dans cette chapelle étroite... « Il a ses yeux, Claudia; il a son sourire... il me semble qu'il est à moi... » Un cœur si fier, qui est un cœur si humble, et tout cela pour l'amant heureux d'une autre!... car la Riva le tient tout entier, et il marcherait sur le corps d'Irène pour aller à elle.

XXIX

Elles sont encore revenues, la Riva et sa belle-sœur : celle-ci est une créature toute douce, tout ignorante, qui vit dans

leurs terres l'année entière et ne sait rien de ce que le monde dit : jamais un soupçon n'a effleuré son âme de vieille enfant ; elle aime sa belle-sœur et l'admire ; elle ne comprend point pourquoi son frère et sa femme se rencontrent si rarement et, d'une de leurs maisons à l'autre, font un chassé-croisé continuel... Un mot d'Irène pourrait lui ouvrir les yeux ; je ne crois pas qu'Irène le dise jamais. Cette vieille fille compatissante et dévote lui porte d'ailleurs grand intérêt, et regrette ouvertement de la voir sans enfants.

« C'est mieux ainsi, dit Irène ; j'aime ma vie libre, mes grandes promenades à cheval, mes lectures très avant dans la nuit ; un enfant me gênerait... » Et l'autre l'assure que non, et parle avec abondance de leur Gino, si beau, si charmant, « et qui t'aime tant, chère !... » — Ce qui est vrai : l'enfant est porté vers Irène par une sorte d'attraction puissante.

La Riva a été très tendre pour moi ; elle est toujours belle, de cette beauté lourde qui ne te plaît point ; elle a lavé ses cheveux au henné, et ses yeux bruns sont plus insolemment languissants que jamais. Elle s'habille d'étoffes légères et transparentes, et laisse voir tout ce qu'elle peut de ses épaules et de ses bras : l'éclatante blancheur de sa peau est vraiment extraordinaire ; cette peau satinée et parfumée est, il me semble, sa plus grande beauté, car elle n'a point d'expression : toujours son même regard presque impudique est fixé continuellement sur Maurice, ou, si elle se détourne pour causer avec d'autres, elle porte une de ses mains à ses cheveux ou à sa nuque afin d'attirer son attention et ses regards. Irène et elle forment le plus étonnant contraste, car la sorte de grâce aérienne un peu sauvage d'Irène augmente encore lorsqu'elle se trouve en présence de la Riva : elle semble une bête fière et délicate qu'on vient de blesser et qui veut cacher sa blessure ; elle se redresse dans la souplesse si jeune de son corps mince, elle mord ses lèvres d'un mouvement intermittent, et puis sourit et parle avec une grâce polie qui m'émerveille. Elle plaisante, et les choses qu'elle dit, la Riva, qui a l'esprit lent, ne les comprend point... Lorsqu'elle part, elle embrasse Irène et lui répète de sa voix traînante : « Venez bientôt, chère, n'est-ce pas ? » Elle la craint si peu, que j'imagine qu'elle ne

la hait pas du tout... Je n'ai pas parlé à Irène, mais, plus tard, elle-même m'a dit spontanément :

— Et sais-tu, Claudia, je ne crois pas même qu'elle l'aime véritablement !...

Nous étions alors dans l'étroite cour intérieure aux angles de laquelle s'élèvent quatre lauriers étoilés, admirables ; la verveine qui, aux heures du soleil se dresse forte et droite, penchait ses tiges, et les fleurs n'exhalaient plus qu'une senteur si atténuée qu'elle ressemblait à un murmure. Le charme indéfinissable de cet instant qui précède la nuit est dans tout ce qu'il semble renfermer de tendresses étouffées et mourantes que tout à l'heure l'ombre va ensevelir; tous les parfums du jour s'évanouissent dans l'air léger, mais l'arôme en est peut-être plus pénétrant. Irène était immobile; mais, tout à coup, froissant contre ses mains des fleurs de jasmin et les portant avec emportement à son visage, elle a dit d'une voix de désir et de désespoir :

— Oh ! Claudia, avoir encore une nuit d'amour, une de ses nuits à elle...

XXX

Tout à l'heure j'entendais un carillon, oh! si joyeux et si fou ! et j'aurais voulu être cloche aussi pour chanter mon allégresse et faire retentir l'air du cri de ma joie. Je venais de lire ta lettre, bien-aimé: quelle lettre! j'en ai bu les paroles; elles prenaient à mes yeux une forme, une couleur, un parfum. Je suis donc le désir de tes yeux... la douce chaleur de ton cœur — et toi, aimé, que n'es-tu pour moi? dis, le sais-tu?... Il importe peut-être peu que tu le saches : que connaissons-nous, même de notre propre âme? Nous lui obéissons sans la comprendre, elle règne comme un hôte tout-puissant, mais dont on ne saurait pas le nom, ni d'où il vient, ni où il va. Parfois mon cœur se lasse de chercher et se débat dans l'obscurité qui l'étouffe; et puis, soudain, je pense combien de ces choses qui sont sous mes yeux, à la portée de ma main, demeureront ignorées pour moi à tout jamais. N'est-ce pas triste, tant d'émotions divines perdues, tant de joies exquises que nous ne pourrons jamais savourer! Tu ne sau-

rais te figurer, toi qui es si sage, ce que cette idée me cause de mélancolie. Je voudrais tout goûter, tout voir, tout lire, tout apprendre, avoir une part à toutes les merveilles du monde, depuis les étoiles jusqu'aux insectes, — et devant mes faibles yeux les choses passent et glissent, et à peine si mes bras tremblants peuvent en arrêter quelques-unes !... Nous ne pouvons sans efforts supporter notre félicité inquiète : que serait-ce si elle devenait parfaite ?

XXXI

Maurice s'intéresse évidemment à Irène, il éprouve de l'orgueil de ce qu'elle soit sa femme ; il sait combien ici son influence est grande, il constate l'ascendant que cette créature si jeune encore a su prendre sur les autres femmes qui l'entourent. Toutes, en effet, la craignent et lui sont dévouées ; elles ont un pressentiment confus qu'elle est malheureuse et que sa fierté n'a jamais fléchi ; ces belles filles nu-pieds et heureuses la regardent avec une sorte de pitié ; elles qui, dans leurs vies humbles, goûtent si parfaitement l'amour, elles ont pour exprimer leurs joies des mots d'une naïveté et d'une force délicieuses, elles savent dire d'une façon incomparable l'abandon de l'être humain se donnant totalement à celui qui est aimé, et parfois j'ai vu Irène pâlir en les entendant parler. Elle aime participer à leur existence, et, les chaudes nuits d'été, lorsque garçons et filles décortiquent le maïs en écoutant des récits d'amour, elle reste là au milieu d'eux, goûtant l'infinie poésie de ces heures nocturnes, et enviant, j'en suis sûre, ces créatures simples,

XXXII

Je suis restée seule hier ; tous sont partis dès le matin, et j'ai pu jouir en paix, occupée de ta seule pensée, du charme

paisible de cette vieille demeure. J'avais pris possession de la vaste pièce au rez-de-chaussée qu'Irène s'est réservée et où sont ses livres et les choses qui lui appartiennent; cette grande chambre qui fait angle est insuffisamment éclairée par une seule fenêtre grillée donnant sur le jardin fermé, qui est encore rempli de fleurs odorantes : — il y a des rangées serrées d'œillets, et des héliotropes, et du jasmin, et des citronniers tous chargés de fleurs et de fruits. A la tombée du jour, j'avais fait allumer du feu dans l'énorme cheminée; les longues bûches brûlaient sur les hauts landiers, jetant des lueurs claires: à mesure que l'ombre s'épaississait autour de moi, je remettais des sarments sur le foyer afin de raviver la flamme et la faire pétiller. Les portes épaisses de bois sombre semblaient presque infranchissables, et j'avais un sentiment inouï de liberté absolue, de pleine possession de moi-même. Je n'avais besoin ni de lire, ni de chercher aucune occupation : vivre et me sentir penser était assez; je contemplais le feu dont le mystère, qui m'a toujours attirée, me semblait plus beau que jamais. Je comprenais comment l'entretien du feu sacré devait suffire pour nourrir la vie des vestales; ce feu devenait pour moi comme un verbe lumineux parlant à mon âme par mes yeux. C'était toi, c'était moi, cette chaleur, cette clarté, cette ivresse; c'était l'amour qui ranime et dévore. J'étais oppressée par le poids des sensations qui remplissaient mon être; — la pièce était devenue tout à fait obscure, toute la lumière se concentrait dans le foyer, qui restait ardent et solitaire: un moment, je me suis tenue debout sous le manteau de la cheminée, le visage penché vers la flamme dont j'aurais voulu pouvoir braver la caresse! O mon amour, si tu étais entré, de quel élan je me serais portée vers toi!... Je t'ai désiré avec une véhémence insupportable; puis j'ai compris tout à coup que, t'aimant comme je t'aime, je t'ai toujours avec moi... Ce qui jaillit de mon cœur en le brûlant, ce n'est pas ma tendresse, c'est ton amour: je le porte dans ma poitrine. Que tu le veuilles ou non, tu dors toujours dans mes bras.

XXXIII

Le jour déjà frémit à l'horizon dans la tristesse humide du matin : je suis lasse ; mais je ne puis me coucher sans te parler. Je me regarde dans le miroir, surprise d'être là, debout, dans cette robe... Mais Irène l'a voulu ; elle me l'a demandé avec tant de douceur persuasive que j'ai cédé : j'ai été hier soir, avec eux, chez la Riva. Cette femme veut du monde toujours autour d'elle, afin d'être encensée et adulée ; et, comme on célébrait le jour de sa fête, elle avait conjuré Irène de ne pas lui manquer, l'assurant de sa voix caressante que son absence lui serait une douleur ; avec mille gracieuses paroles, elle a insisté aussi pour obtenir ma présence :

— Et vous verrez Ludovic (c'est son mari) ; il sera là ; oh ! il ne manque jamais cette occasion.

Elle disait cela avec une sorte de fierté fatiguée, comme s'il l'importunait habituellement d'un amour qu'elle repousse. Et, alors, vraiment j'ai eu envie de voir comme était fait le cœur de cette femme et de quelle allure elle marcherait entre tous.

Quand Irène est entrée, — elle s'était parée avec une grâce exquise, — la Riva, toute belle et triomphante, comme défaite dans une robe couverte de dentelles magnifiques, ses lourds cheveux relevés en une sorte de diadème sur sa tête, souriait avec une grâce languissante à un homme très jeune qui lui parlait avec attention. J'ai surpris le regard de Maurice, puis celui d'Irène, qui m'a dit ensuite que c'était le jeune prince Aurèle, arrivé l'autre jour chez la vieille douairière sa grand'mère : il a un peu plus de vingt ans, avec des traits fins, et l'air triste des voluptueux ; il a une voix un peu âpre, mais séduisante. Se tenant proche de la Riva avec une persistance altière, il la suivait des yeux presque avec insolence lorsqu'elle bougeait. Elle a accueilli Irène en l'embrassant, et l'a remerciée, elle, des fleurs que Maurice avait envoyées ; lui, comme de coutume, il lui a baisé la main longuement, et j'ai vu qu'elle appuyait cette main sur les lèvres qui la pressaient ; puis elle

est venue à moi, m'a prise par le bras, et, s'éloignant un peu, elle m'a murmuré :

— Vous voyez, Claudia, je me fais faire la cour par le prince Aurèle ; n'êtes-vous pas satisfaite ?

Et, sans attendre ma réponse, arrachant d'un vase une poignée de roses et, de son mouchoir, en essuyant les tiges, elle me les a présentées d'un geste gracieux et s'en est allée de son pas qui a quelque chose de rythmique dans sa lenteur. Irène avait été entourée tout de suite, et, de loin, j'entendais son rire un peu saccadé. L'orchestre était placé dans un des balcons intérieurs qui font saillie aux quatre angles de l'immense salon, spacieux et haut comme une église. La salle de billard ouvre sur un de ces balcons : tout à coup, j'y ai aperçu la Riva avec Maurice ; ils faisaient mine de se pencher pour contempler le spectacle au-dessous d'eux, et, ainsi isolés aux yeux de tous, ils étaient aussi libres de leurs propos que dans un désert. On levait les regards vers eux avec des sourires. Le marquis Ludovic, qui est impertinent, leur a fait des signaux avec une palme qu'il a brisée exprès, et elle a répondu en laissant tomber quelques fleurs du bouquet qu'elle tenait en main. Les yeux très bruns et comme gloutons du petit prince Aurèle se sont tournés vers ce balcon ; mais la Riva n'a pas paru le voir, et, de fait, la hauteur est trop grande pour qu'on puisse aisément croiser des regards. Irène, qui les observait, s'est approchée du prince Aurèle, et ils ont commencé de causer ; avec une sorte de hardiesse exaspérée, elle excitait sa jalousie : il l'écoutait très pâle et lui répondant à peine. A la fin, je suis parvenue à l'entraîner et je lui ai demandé :

— Pourquoi as-tu fait cela, Irène ?

— Ma Claudia, parce qu'il y a des moments où je suis folle !

Nous nous étions retirées dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, lorsque Maurice, le visage fermé, le regard voilé, s'est dirigé vers nous ; Irène ne l'a pas laissé parler ; mais, l'interpellant d'une voix très gaie :

— Danse donc une fois avec moi, Maurice !

Et elle s'est coulée dans ses bras sans qu'il pût se dérober. En un instant elle l'eut entraîné au milieu des autres couples ;

et moi je l'admirais de loin comme une chose exquise, car elle dansait avec une légèreté, une grâce voluptueuse dont rien ne peut donner une idée. Ses pieds légers ne tenant pas à la terre, toute proche de Maurice et paraissant à peine le frôler, son corps si souple à la fois redressé et abandonné, elle allait dans une ivresse muette, les yeux dans les yeux de l'homme qu'elle adore ; et le croissant de diamant qui brillait dans ses cheveux sombres frémissait et étincelait. Quand la musique a cessé, elle s'est arrêtée avec un rire triomphant ; elle a regardé une seconde autour d'elle, puis, prenant le bras d'un homme qui s'approchait pour lui parler, elle est partie sans se retourner. Maurice souriait sans embarras, et, comme quelques applaudissements moitié ironiques moitié sympathiques éclataient sur son passage, il a salué, et a marché droit à la Riva qui paraissait l'attendre, puis bientôt, une nouvelle valse commençant, ils l'ont dansée à leur tour. Oh ! que Maurice a fait payer cher à Irène son triomphe d'un moment ! La Riva, que déjà l'embonpoint épaissit, danse lentement, mais en y mettant toute cette impudeur inconsciente qui la rend si séduisante aux yeux des hommes : presque pâmée sur la poitrine de Maurice, sa tête se penchait à gauche pour qu'il pût plus librement approcher son visage du cou rond et parfumé qu'elle lui offrait ; par instants leurs lèvres se frôlaient presque ; et Irène les voyait…

Mon amour, mon bien-aimé, mon cœur frémissait dans ma poitrine. J'aurais voulu fuir ; je me sentais atteinte je ne sais comment dans mon amour à moi : j'étais oppressée de toutes ces présences qui m'entouraient ; tout me faisait mal, la lumière, la musique, les voix, les rires ; il me semblait que je profanais le secret de mon cœur en le promenant au milieu de ces créatures humaines indifférentes ; Irène me faisait une horrible pitié… Et pourtant il m'a été impossible de lui dire un mot… Nous sommes rentrées seules dans la voiture, Maurice étant demeuré là-bas pour jouer, et, tout à l'heure seulement, nous avons entendu des roues sur l'allée… Elle est montée dans ma chambre, et elle m'a demandé d'y rester un peu ; elle s'est assise, muette et comme insensible ; puis elle a dénoué ses cheveux d'un mouvement fébrile qui révélait une extraordinaire souffrance. J'ai voulu l'aider, mais elle m'a

repoussée de la main ; puis elle m'a attirée vers elle et a appuyé sa tête une seconde sur mon bras : ses cheveux tombaient en mèches lourdes et souples ; elle les écartait de ses doigts fins, les secouait, les rejetait en arrière, puis les prenait à poignées, les tordant lentement; son visage devenait par instants si farouche qu'il me semblait qu'elle allait mourir de sa douleur étouffée. J'ai essayé quelques paroles apaisantes, et peu à peu j'ai vu sur son cou passer des mouvements spasmodiques comme lorsque la respiration revient après une suffocation. Enfin, elle m'a embrassée d'un baiser léger comme un souffle, et elle est partie. J'ai entendu un moment le frôlement de ses pas; une porte s'est ouverte et refermée, et je suis restée seule. Non pas seule, bien-aimé, puisque je te parlais! Où es-tu en ce moment? dors-tu encore, ou regardes-tu, comme je le fais, l'aube pâle se lever comme une messagère fatiguée? Mon âme est lasse, brisée par l'angoisse d'une autre; je ne pourrais rester ici longtemps; il faut à mon amour le voile de l'isolement : être seule avec toi, ou, sans toi, seule avec mon propre cœur. Je n'en épuise jamais les ressources; tu y vis : je t'y vois, je t'y entends; tout ce qui se met entre moi et cette image adorée m'importune... J'aime Irène, oui je l'aime; et, néanmoins, je puis en un instant, sans effort, dès qu'elle m'a quittée, l'oublier, oublier ses larmes. Mais, toi, le monde entier ne peut même affaiblir ton image dans ma pensée.

XXXIV

Je croyais partir demain ; une hâte inexprimable me pressait de retourner là où s'écoule ma vie d'amour, ma vie avec toi, bien-aimé ! Et je suis ici encore. Lorsque j'ai dit à Irène mon intention de la quitter, ses grands yeux tristes dont les paupières sont si lourdes se sont arrêtés sur moi avec une intraduisible expression de crainte.

— Non, Claudia, ne pars pas, m'a-t-elle dit, ne pars pas, ma Claudia !...

Son regard s'était détourné de moi et semblait contempler

quelque vision qui l'angoissait... Je ne lui ai fait aucune question : elle aime, elle souffre, oh ! comment ne l'aimerais-je pas ?...

— Seulement quelques jours, Irène : il faut que le voie...

— Oui, Claudia, seulement quelques jours ; mais ne me quitte pas aujourd'hui ni demain.

Sa main, qui est si délicate et si douce, s'était emparée des miennes, et elle les serrait éperdument... Nous n'avons pas parlé, mais nous sommes demeurées ainsi à côté l'une de l'autre, sans autre bruit perceptible que celui du mouvement de nos cœurs : le sien battait si fort dans la lutte intérieure dont je ne lui demandais pas le secret, que ses lèvres étaient entr'ouvertes pour reprendre le souffle qui paraissait lui manquer ; puis, comme un domestique entrait, elle s'est brusquement retournée, et l'a écouté de cet air de hauteur sans aucune dureté, où s'affirme la noblesse naturelle de cette âme fière.

La porte était restée ouverte, et dans le vestibule, au même moment, elle a vu passer Maurice ; elle s'est assise et a saisi un livre ; une minute après, il est entré, nous a saluées et a dit à Irène :

— Chère, je ne déjeunerai pas : il faut absolument que j'aille à la ville aujourd'hui ; ne m'attendez pas non plus pour dîner, je pourrai rentrer tard.

Il parlait sans embarras et sans observer les yeux étincelants levés vers lui. Comme elle ne répondait pas, il s'est penché et l'a baisée sur le front à la naissance des cheveux.

— Au revoir, Claudia, bonne journée.

Un moment après, les sonnailles au cou de son cheval tintaient gaiement le long de l'avenue : il était parti.

J'ai vu qu'Irène a éprouvé comme une délivrance de cette absence ; sans doute, elle avait eu peur d'elle-même et des paroles qui auraient pu lui échapper.

— Nous voilà seules, ma Claudia, a-t-elle dit d'une voix douce, tu vois qu'il ne faut pas m'abandonner.

Nous ne sommes pas sorties de tout le jour ; le temps avait cette tristesse délicieuse de la fin de l'automne ; une sorte de moiteur était dans l'air ; nos âmes ramassées sur elles-mêmes ne vivaient que de notre pensée intérieure, et la mienne

me présentait avec une force irrésistible la certitude de l'heure fatale de la mort de ton amour. sûre comme la mort de nos corps. La lassitude qui semblait se lever de la terre et s'abattre sur les créatures humaines était le signe visible de l'impossibilité de durer qui marque toutes choses terrestres. Comme les parfums s'évanouissent, comme l'été triomphant décline et disparaît. l'amour le plus ardent périra; mais, bien-aimé, cela n'enlève rien à la douceur de tes baisers : ton embrassement, serait-il le dernier, me donnerait une joie assez forte pour me consoler de le perdre. C'est de ton amour même que me viendra la force d'y renoncer : il aura procuré à mon âme, à mes sens, à tout ce qui est moi, des félicités qui demeureront incorruptibles: Le problème de la souffrance n'est que le mystère de l'amour. Je ne pourrai jamais maintenant être atteinte par certaines peines qui existaient pour moi avant de t'aimer. Il a passé dans ma vie, sur mon cœur, un souffle vivifiant que rien ne pourra plus éteindre! — Ne laisse jamais ma pensée t'attrister : j'ai été trop heureuse pour être malheureuse. Aussi longtemps que mon cœur battra, il battra pour toi; et toi, c'est l'amour. c'est la joie! — Cet amour et cette joie, je les emporterai dans la mort.

XXXV

Oh! qu'il y a des êtres doux et simples! Nous avons été surprises, Irène et moi, par la visite de donna Angela, belle-sœur d'Hortense de Riva, venue avec l'enfant.

Maurice, qui a envoyé avertir hier qu'il devait coucher à la ville, n'était pas là, et Irène, tout oppressée, n'avait pas dit un mot pendant notre déjeuner solitaire.

Aussitôt après, elle s'était mise aux grands livres de compte : car c'est elle qui est le soutien de leur maison; elle a pris pour elle tout ce qui pouvait ennuyer Maurice, et elle trouve dans cette occupation ardue une distraction forcée à ses pensées. Elle était si absorbée, et moi j'étais si loin avec toi, que nous n'avons pas pris garde au bruit d'une voiture qui s'arrê-

tait. Quand Irène a su, d'un domestique, qui la demandait, son visage s'est illuminé, et elle s'est levée hâtivement :

— Viens, Gino est là.

L'enfant s'est jeté à sa rencontre avec un emportement joyeux, il a saisi sa main et il l'a baisée à plusieurs reprises avec une tendresse ingénue, levant en même temps vers elle un regard d'admiration.

Irène a répondu à cette caresse avec la plus séduisante douceur.

Angela, laissant épanouir sa figure de béguine heureuse, souriait avec fierté, ravie de la grâce de l'enfant. A son tour elle a embrassé Irène, lui demandant avec empressement de ses nouvelles.

— Hortense aurait voulu venir elle-même, mais elle est très fatiguée, elle a dû rester au lit et a déclaré ne vouloir voir personne aujourd'hui, pas même nous.

Il y a eu un silence auquel Angela n'a rien compris ; silence d'inquiétude chez Irène, de certitude chez moi : car je sais que parfois les maladies de la Riva sont une feinte. Elle a une femme à son service qui lui est dévouée et défend la porte de sa chambre, la disant malade, alors qu'elle sort rejoindre Maurice... Irène en a un vague soupçon, auquel cependant elle n'ose pas donner une confirmation ; et, malgré tout, l'assurance innocente d'Angela est contagieuse : à travers la porte close sa certitude lui ferait voir sa belle-sœur, lui ferait l'entendre. Aussi a-t-elle ajouté avec une candeur parfaite :

— Nous avons été lui dire adieu au moment de sortir : Marietta a entr'ouvert la porte ; mais elle dormait... Oh ! elle sera tout à fait bien demain.

— Oui, oui, tout à fait bien demain ! — a répété le petit Gino, comme chassant une idée importune qui semblait gâter sa joie présente.

Et il s'est retourné vers Irène. Elle l'a serré sur son cœur, et, pendant qu'Angela de sa voix pacifique me disait avec orgueil :

— Elle aime tant notre enfant !...

Irène demandait au petit :

— Tu m'aimes, dis, Gino ?

L'enfant s'est reculé un peu, et, levant le bras et la regardant bien en face :

— Dame Irène, le monde est bien grand — et il montrait la campagne au dehors — mais le bien que je te veux est encore plus grand que le monde!

Et il s'est précipité tête baissée sur la poitrine d'Irène en poussant comme un cri de triomphe. Elle avait pâli, et des larmes roulaient dans ses yeux. Elle a seulement répété :

— « Le bien que tu me veux » ; oui, il faut m'en vouloir beaucoup!...

Donna Angela qui n'a qu'un besoin sur terre, aimer et consoler, a été émue du son de voix d'Irène, et elle s'est rapprochée d'elle. Elle s'explique toutes ses tristesses par son regret de n'avoir pas d'enfant ; aussi a-t-elle dit, se figurant répondre à sa pensée :

— Il vous en viendra un j'en suis sûre, chère : il faut le demander à Dieu.

— Qu'est-ce qu'il faut demander à Dieu? — a interrogé Gino dont le ton naturel est celui du commandement.

— Rien, amour, rien, a répondu Irène ; viens me parler.

— Oui, je veux bien parler avec toi.

Cet enfant, évidemment, n'est nulle part plus heureux que près d'Irène, elle exerce sur lui une attraction que ne possède pas sa mère : il arrête sur elle des yeux d'adoration ; et l'on sent qu'il la voudrait à lui seul ; — l'attention incessante et la parole lente de sa tante l'importunent et lui causent comme de l'impatience.

— Mène-moi dans ta grande chambre! a-t-il dit à Irène.

Elle l'y a conduit plusieurs fois, pour lui faire des présents en secret ; et il est jaloux de cette faveur qu'il croit réservée à lui seul.

— Allons dans ta chambre, a-t-il répété avec insistance en l'entraînant.

Irène s'est levée et lui a dit :

— Non, pas dans ma chambre aujourd'hui, Gino. Veux-tu venir avec moi à la chapelle.

— Oui, partout avec toi.

Ils sont partis, l'enfant se serrant contre elle, et elle lui couvrant la tête d'un geste de maternelle protection.

Au bout de quelques minutes, l'attraction de la chapelle a été trop forte pour Angela, et elle m'a demandé timidement :

— Ne pourrions-nous pas les rejoindre, Claudia ?

Je l'ai menée à la tribune qui domine l'autel, et d'où l'on arrive sans sortir des appartements intérieurs : c'est un lieu de recueillement que j'affectionne. Angela s'est laissée tomber sans bruit sur un des épais coussins qui servent d'agenouilloirs. L'étroite chapelle était plongée dans une véritable obscurité : la lampe qui toujours y brûle vacillait, et la lumière du jour finissant mourait derrière le vitrail épais. Irène était à genoux sur la tombe de sa fille ; Gino se tenait debout à son côté : elle appuyait sa tête sur le flanc de l'enfant... elle lui murmurait d'une voix très distincte dans l'absolu silence :

— Prie pour ton père, Gino, qu'il ne lui arrive aucun mal.

— Non, j'aime mieux prier pour toi, dame Irène.

— Prie pour moi, et aussi pour ton père.

Malgré notre immobilité, elle a eu conscience d'une autre présence, car elle a levé les yeux et elle a parlé plus bas. C'était un spectacle qui m'oppressait le cœur d'une inquiétude mystérieuse que de la voir enlaçant, d'un geste de mère, le fils né de cette femme qui est sa mortelle ennemie, et de l'homme qui est son unique amour. Elle trouvait évidemment une consolation puissante au contact de cet enfant qui peut devenir pour elle une source nouvelle de tragiques douleurs : elle est jalouse à mourir du père, et elle deviendra jalouse aussi du fils. On devine en elle un besoin impérieux de s'emparer de lui, de le faire sien d'une manière quelconque ; elle veut qu'il l'aime, et elle y parvient. Comme nous sortions de la tribune, Angela m'a dit :

— Il rêve d'elle, croiriez-vous, Claudia ! Son lit, vous savez, est dans ma chambre, et parfois je l'entends murmurer le nom d'Irène dans son sommeil. Dans tous les tableaux qu'il voit il cherche des ressemblances avec elle... et un jour en secret, il m'a confié qu'il la trouvait plus belle que sa mère. N'est-ce pas singulier ?

Je lui ai répondu que rien ne me paraissait singulier des enfants, et que nous ne connaissons pas la force des instincts qui les guident. Elle a été aussitôt d'accord avec moi, crai-

gnant presque, dans son humilité, d'avoir exprimé un doute sur quelque réserve sacrée de l'âme. Nous sommes demeurées ensemble, elle et moi, encore un long moment avant le retour d'Irène et de Gino ; et je ne puis te dire, bien-aimé, le plaisir paisible, le rafraîchissement de cœur que j'éprouvais à causer avec cette créature si simple! Elle n'a jamais été jolie, elle n'est plus jeune, et l'extraordinaire modestie de son ajustement ne relève guère son visage aux traits virils ; sa taille, en outre, est un peu tournée; et cependant, ainsi faite, elle a une dignité inexprimable ; au milieu de ses gros traits, ses yeux un peu saillants, sombres et superbes, brillent d'un éclat de douceur et de bonté, et sa bouche exprime la mansuétude de son cœur. Elle a conservé l'innocence d'une enfant ; et cependant, dans une heure de douleur, il me semble que ce serait si bon de sentir sur soi son regard, et qu'elle doit connaître des baumes pour toutes les souffrances. Je lui parle avec une confiance et un abandon dont je ne suis pas maîtresse. J'ignore si elle sait quelque chose de ma vie : je ne le crois pas : mais d'une façon inexplicable, elle a l'intuition de tous les états d'âme, et les paroles qui rassérènent lui montent naturellement aux lèvres. Dans la maison de son frère, elle vit comme une recluse ; jamais aucun soupçon ne l'effleure, jamais nul n'a pensé à en faire naître un dans son cœur ; et du reste on n'y parviendrait pas... Même si on y réussissait, je ne la crois pas capable de juger aucun être humain ; un pécheur serait pour elle un malade, et en conséquence elle le servirait encore avec joie. La Riva lui témoigne de grands égards ; et, pour quelques concessions matérielles qu'elle lui a faites, pour lui avoir laissé la chambre de sa mère et lui avoir remis absolument la chapelle et le soin des pauvres, elle s'est acquis sa reconnaissance tendre. Et puis, il y a Gino qu'elle idolâtre avec une simplicité païenne. Elle trouve tout simple que chacun éprouve ce même sentiment pour l'enfant, et l'intérêt que Maurice lui témoigne constamment ne lui a jamais été suspect. Elle craint et respecte son frère, et ne se demande pas pourquoi il s'occupe aussi peu de son fils ; elle le juge égoïste, elle pense qu'un enfant l'importune, et ses suppositions ne vont jamais plus loin. La langue de l'amour est la seule qu'elle comprenne et parle ; son cœur ardent brûle d'une pure flamme

pour son Dieu, et elle a des élancements d'une tendresse infinie qui me font l'aimer. Lorsqu'elle se croit comprise, elle se livre facilement, et, quand je lui ai dit comment je comprenais l'amour, sans me demander de quel amour je parlais, elle m'a répondu en me découvrant son cœur à elle, que l'amour remplit et enflamme, que l'amour occupe depuis qu'elle peut penser. Elle parle de ses parents morts ; elle parle des siens, de son Gino, avec des accents qui pénètrent l'âme. Laide, négligée, oubliée presque, elle n'a jamais fait qu'aimer, et sa vie en a été illuminée. Elle m'a confié qu'à mesure qu'elle vieillit sa faculté d'aimer, au lieu de diminuer, s'accroît. Sa chaude bonté s'étend sur tout, pas un vagissement ne la laisse indifférente ; tout ce qui respire lui semble avoir droit à une part de sa compassion ; sa vie, qui paraît mesquine, car elle s'enferme dans les menues pratiques d'une étroite dévotion, est au contraire magnifique et généreuse. Elle a fini par me dire :

— Et je sens, Claudia, que vous entrez dans mon cœur ! Je penserai beaucoup à vous, là où je pense à ceux que j'aime ; je vous regarderai dans la lumière, dans cette « lumière qui illumine toute chose », et, si je puis vous être bonne un jour, vous savez, personne n'a besoin de moi, j'irai vous trouver tout de suite.

Mon amour, cette promesse m'a fait du bien.

XXXVI

Nous avons revu Maurice à déjeuner ; il s'efforçait de montrer un visage souriant et a pris sa place avec une affectation de bonne humeur ; il s'est mis tout de suite à entretenir Irène de questions d'affaires, afin de bien témoigner qu'il s'en était occupé à la ville ; elle lui répondait posément, n'essayant pas de détourner l'entretien, comme au contraire contente de développer les sujets qu'ils entamaient. A la fin, lorsqu'ils ont été épuisés, il a demandé avec une intonation banale :

— Vous n'avez vu personne hier ?

— Si, nous avons vu donna Angela et Gino.

Il a paru étonné et a répété :

— Gino !

— Et tu n'as pas eu occasion d'apprendre, a continué Irène, si sa mère va mieux ?

— Mais elle n'est pas malade ?

— Il paraît qu'elle l'était hier.

— Hier, mais elle accompagnait son mari ! — Et il a ajouté hâtivement : — Du moins j'avais cru le comprendre ainsi.

— Je ne sais pas ce qui était convenu, je sais seulement ce qu'Angela m'en a dit.

Il avait repris tout son aplomb, et dominé la surprise qu'il avait d'abord éprouvée.

Irène qui le regardait avec insistance a eu évidemment la conviction qu'il n'avait pas vu la Riva pendant cette absence. Aussi, d'une voix gaie, elle a ajouté :

— Nous pourrions aller prendre des nouvelles tantôt ; veux-tu, Claudia ?

— Oui, certainement, a appuyé Maurice avec empressement ; vous ferez bien, elle en sera reconnaissante... Comment se portait Gino ?... C'est un bel enfant, n'est-ce pas Claudia ?

— Il m'aime plus que jamais, a dit Irène avec une expression indéfinissable.

— Très bien... très bien... il a raison... Peut-être, si vous voulez bien m'emmener, j'irai avec vous jusqu'aux Pioggio.

Et il s'est fait très aimable pour Irène, causant avec habileté de toutes les choses sur lesquelles leur intérêt se rencontre et devient commun. Il la flatte avec une fausseté cruelle, et elle, qui est si perspicace, paraît sans aucun pouvoir pour se défendre. Il la mène où il veut, et elle subit sa volonté avec une certitude fatale. Elle ne se reprend un peu que lorsqu'il disparaît ; pendant quelques moments alors, elle secoue son joug, et je suis certaine qu'il y a des secondes, fugitives et brèves, pendant lesquelles elle le hait : cela dure le temps d'un éclair ; mais cet éclair traverse son âme. Je ne saurais expliquer ce qui me donne cette certitude, et cependant je l'ai. Ainsi aujourd'hui, après avoir ri avec lui, parce qu'il l'a forcée à plaisanter, dès qu'il a eu fermé la porte, elle m'a dit, les dents serrées :

— Il l'a attendue évidemment, et elle n'est pas venue.

Une lueur sauvage a brillé dans ses yeux ; puis, presque aussitôt, elle a été reprise, et son regard n'exprimait plus qu'angoisse aimante. Je voudrais qu'elle pût le détester : elle ne s'en affranchira qu'ainsi.

Quand nous sommes arrivés à Pioggio Maggiore, chez la Riva, nous avons trouvé la porte barrée par une consigne formelle : « Non, la marquise ne recevait pas. »

Le vieux valet de pied tout blanc, répétait cela obséquieusement en regardant Maurice avec humilité.

— Va avertir ta maîtresse, va, te dis-je! a-t-il commandé avec autorité.

Et, comme Irène ne voulait pas qu'on insistât :

— Quelle idée! Elle serait désolée... Elle ne soupçonne pas ta visite, voilà tout.

Au bout de quelques minutes la réponse est venue: on nous recevait.

Je n'avais jamais pénétré dans la chambre de la Riva : on nous y a menés à travers l'immense salon auquel elle attient. — C'est une pièce énorme aussi, toute peinte à fresque, avec un plafond voûté; devant les hautes fenêtres tombaient des stores de soie blanche, et les lourds rideaux cramoisis se croisaient très bas. On aurait dit la chambre d'une reine. Le lit, tout de soie rouge sur des pieds dorés très larges, a un baldaquin triomphant. En face, entre les fenêtres, un immense canapé, rouge aussi, et deux ou trois grands meubles, raides et lourds contre le mur.

Sur un lit de repos ancien, la Riva, drapée d'une longue robe de satin blanc, était étendue; devant un fauteuil, le jeune prince Aurèle se tenait debout. Même immobile, il a je ne sais quoi d'insolent dans la mine; on ne peut cependant être plus gracieux et plus courtoisement aristocratique. Son teint était un peu coloré, ses yeux brillaient; il dissimulait mal une vive contrariété. La Riva nous a tendu les bras, et a forcé Irène à l'embrasser :

— Que vous êtes bonne! Je suis si misérable depuis deux jours... une migraine horrible... Mon jeune voisin me faisait la lecture... vous le connaissez tous, n'est-ce pas?

Le prince Aurèle s'est incliné et s'est effacé pour permettre

à Maurice de s'approcher de la Riva : — elle avait enfoncé sa tête dans le large coussin de soie blanche qui lui servait d'appui, et. ainsi affaissée, dans la splendeur de cette chambre sévère, elle paraissait vraiment belle. Elle a allumé une cigarette et s'est mise à fumer, avec des gestes gracieux. Le petit prince, silencieux et farouche, avait pris place sur un tabouret au pied du lit de repos, tout contre, et fumait, lui aussi, sans regarder personne ; la Riva causait avec Irène, avec moi, et de temps en temps disait quelques mots à Maurice, que même devant Irène, elle a coutume de traiter comme sa chose : elle se plaignait de sa santé, puis de son mari en termes couverts : c'est son habitude d'essayer toujours de lui donner des torts mystérieux. Irène répondait avec une ironie dont la Riva n'avait pas conscience ; elle n'a aucune perception du caractère d'Irène. elle la croit une enfant un peu sauvage. et jamais elle ne s'en inquiète sérieusement. L'entretien se traînait péniblement, quand Maurice finit par demander Gino :

— Est-ce que nous ne le verrons pas ?

— Il n'est pas là aujourd'hui, je le regrette.

Le prince Aurèle a paru se réveiller d'un songe et a dit :

— Je viendrai le prendre demain matin de bonne heure, comme je lui ai promis.

— Prendre qui ? a demandé Maurice.

— Le petit Gino ; la marquise me permet de l'emmener chez nous pour la journée.

Là-dessus, il s'est levé, a baisé très longuement la main de la Riva, et s'est retiré. Il n'avait pas disparu derrière la porte que Maurice s'est écrié impérieusement :

— Je pense que vous ne laisserez pas votre fils Gino aller avec ce fou.

— Pourquoi fou ? a demandé la Riva.

— Mais il est connu pour ses prouesses téméraires, il a des chevaux impossibles ; il se fera tuer, un jour.

— Quelle idée, cher ! vous exagérez beaucoup. Cette promenade amusera Gino.

Il y a eu un moment d'embarras silencieux qu'Irène a rompu en disant à la Riva que nous ne voulions pas la fatiguer ; elle nous a remerciées avec des mots très doux, et

elle a exprimé des regrets de ce que sa belle-sœur ne fût pas là.

Quand nous avons été en voiture, la colère de Maurice a éclaté :

— Quelle infatuation ridicule pour ce prince Aurèle! Lui confier Gino, un enfant qui n'est déjà que trop hardi! A quoi peut-elle penser? Les femmes sont folles!

Irène a répondu :

— Je suppose qu'elle sait qu'il n'y a pas de véritable danger pour le petit.

Il a mâchonné quelques paroles heurtées, puis il n'a plus fait le moindre effort pour continuer la causerie. Je regardais Irène avec étonnement, Très certainement elle aussi ressentait l'intrusion d'un étranger dans la vie de l'enfant, et elle n'en voulait pas à Maurice de son indignation. Il lui est possible, presque sans souffrance, de supporter la pensée que Gino est le fils de son mari : cette idée la détourne parfois de songer à la Riva; elle y trouve des excuses pour sa propre faiblesse, et elle croit que Maurice comprend sa générosité. Il est vrai qu'il lui arrive de la remercier de ses bontés pour Gino; mais il y est sensible uniquement parce que cela lui est commode, parce que cela rend les choses moins difficiles pour lui. Plus je vis entre eux, plus je suis persuadée qu'il a pris dans son for intérieur l'habitude absolue de ne pas compter avec Irène. Elle doit se plier à ses désirs et accomplir ses volontés : cela, pour lui, est acquis désormais comme un fait inévitable; l'idée qu'un jour elle puisse l'entraver ou lui résister, l'idée qu'elle serait capable de s'affirmer d'une façon hostile ne lui vient jamais. Il accorde à sa femme toute l'indépendance dont il la croit jalouse, et de cette façon il se juge quitte envers elle.

XXXVII

Irène me rend ma liberté; je pars et la laisse à sa solitude. Pauvre âme tendre! il n'en est pas de plus abandonnée. Tous les jours ses beaux yeux s'ouvrent à la lumière, mais cette

lumière ne sert qu'à faire éclater la désolation de sa destinée. Tous les élans de son cœur sont refoulés ; elle les contient elle-même d'une main impitoyable; cette créature si ardente, faite pour les joies les plus fortes, végète dans l'existence la plus terne, la plus morne. Elle sait, en se levant, que nul regard d'amour ne cherchera le sien, que nul ne se préoccupera si elle est gaie ou triste; qu'on attend tout d'elle et, qu'en échange rien ne lui sera donné. Je suis parfois épouvantée en songeant aux réserves qui s'accumulent dans son cœur, et je me demande vers quoi elle marche : car il est impossible qu'à une heure qui sonnera sûrement elle ne se révolte ou ne se brise pas; il est impossible que le cours des années s'écoule de la sorte. Je ne sais d'où viendra le choc, mais je le pressens. Elle m'a promis, si son cœur lui faisait trop mal, de venir me trouver.

— Mais ne t'inquiète pas de moi, Claudia; je suis accoutumée à souffrir. Et, vois-tu, peut-être est-ce mieux ainsi : cela m'occupe.

BRADA

(La fin au prochain numéro).

MADAME CORNU

ET

NAPOLÉON III

L'économiste anglais Nassau Senior paraît bien avoir été l'inventeur de l'*interview*. Chaque année, il venait sur le continent, causait avec les hommes célèbres ou marquants des différents pays (surtout de la France). et notait ses conversations en « instantanés » d'une précision remarquable[1]. Ces dialogues, édités après la mort de Senior par sa fille, Mrs. Simpson, forment actuellement huit grands volumes. Ils s'étendent de 1848 à 1863. Il y a beaucoup à prendre dans cette série de « Conversations ». Elles renferment des détails curieux sur les hommes et les choses de la seconde République et du second Empire. Je compte en traduire un certain nombre d'extraits, grâce à l'obligeante autorisation de Mrs. Simpson.

J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue de Paris* liraient avec intérêt quelques fragments des « Conversations » avec madame Cornu au sujet de Napoléon III. Le nom de ma-

1. J'ai, dans une récente étude sur Alexis de Tocqueville. traduit les entretiens de l'économiste voyageur avec l'auteur de la *Démocratie en Amérique*.

dame Cornu est familier à ceux qui ont vécu sous le second Empire et qui savaient ses liens d'enfance avec le futur empereur. Celui-ci disait d'elle à George Sand, dans une lettre récemment publiée : « C'est la personne qui me connaît le mieux et qui, par conséquent, vous fera connaître le mieux mes qualités et mes défauts[1]. » — EUGÈNE D'EICHTHAL.

17 février 1854.

... Rencontré, chez madame Mohl, madame Cornu, la femme du peintre. Sa mère était dame de compagnie de la reine Hortense, ou, comme l'appelait celle-ci, qui singeait toujours la royauté, « introductrice » auprès de l'ex-reine de Hollande, quand elle habitait près du lac de Constance. Madame Cornu est à peu près du même âge que Louis-Napoléon[2], et fut élevée auprès de lui comme une sœur. Elle allait tous les ans le voir à Ham et corrigeait ses écrits. Elle lui était dévouée. Après sa fuite de Ham, elle lui rendait sans cesse visite en Angleterre, et leur amitié continua jusqu'au coup d'État. A ce moment elle rompit avec lui, et depuis elle a refusé de le revoir. Nous parlâmes tout d'abord de la lettre que l'empereur venait d'écrire à l'empereur de Russie (avant la guerre de Crimée).

MADAME CORNU. — C'est Louis-Philippe qui a fait de Louis-Napoléon un homme de lettres. C'est à Ham qu'il a pris l'habitude des études et de la méditation solitaires. La leçon fut profitable, mais elle dura trop. Pendant cinq ans sa santé et son activité intellectuelle demeurèrent intactes, mais à la sixième année il commençait à s'épuiser. Il serait devenu stupide, peut-être fou, si cela avait continué.

» ... Ses facultés intellectuelles offrent de grandes supériorités et de grandes lacunes. Il n'a ni originalité ni invention. Il ne sait raisonner ni surtout discuter. Il a peu de principes fixes ou généraux : mais c'est un observateur très aiguisé,

1. Madame Cornu est morte en 1875.

2. Il y a des dates contradictoires sur ce point dans les *Entretiens*.

notamment des faiblesses et des sottises de ceux qui l'entourent. Auprès des quelques personnes avec lesquelles il est à l'aise, son esprit et sa gaieté sont délicieux.

» Il y a autant de désaccords dans ses qualités morales. Il est extrêmement doux et aimable; ses amitiés sont durables, bien que ses passions ne le soient pas. Il a à un haut degré la décision, l'obstination, la dissimulation, la patience et la confiance en lui-même. Il n'est arrêté ni détourné de sa voie par aucun scrupule. Ce que nous appelons sens du bien et du mal, il l'appelle préjugé.

» Son courage et sa résolution sont exceptionnels. Quand il se sauva de sa prison, il avait dans sa poche un pistolet pour se faire sauter la cervelle s'il était pris; mais il est extrêmement indolent et temporisateur, et sa tendance au soupçon l'empêche de compter beaucoup sur les autres.

SENIOR. — Qui, de ses ministres, a le plus d'influence?

— Il n'a pas de ministres : ce sont des commis. Le plus influent d'entre eux serait Persigny.

— Lord Cowley pense que toutes ces fêtes lui pèsent terriblement, et qu'il ne s'y soumet que pour faire plaisir à l'impératrice et au public.

— Tout lui pèse. Il se lève ennuyé; il passe sa journée ennuyé, il se couche ennuyé. Je crois qu'il s'amuse pendant qu'il prépare ses fêtes, et pendant deux minutes encore après que la fête a commencé et qu'on a annoncé « l'Empereur! » mais deux minutes après, l'ennui est revenu. Sa santé ne le porte pas à la gaieté. Toute la famille de sa mère est morte jeune. Je ne crois pas qu'il vive jusqu'à un âge avancé.

— Pour en revenir à la lettre au tsar : a-t-il voulu l'offenser?

— Certainement. Jamais il n'oublie une injure. Jamais il n'a oublié que Nicolas l'a reconnu tardivement et incomplètement. Nicolas a fait là une grande faute. Jusqu'à cette époque, c'est-à-dire tout le temps où j'ai été intime avec lui, Louis-Napoléon a été complètement Russe. Il m'a souvent dit que s'il était maître de la France, il donnerait Constantinople à la Russie, pour l'avoir comme alliée contre l'Angleterre. Je ne suis pas sûre qu'il ne le fasse pas, si Nicolas a le bon sens de dédaigner l'affront et de le traiter en égal : et les Français

applaudiront. Le danger de votre situation, c'est que vous vous êtes alliés non au peuple français, mais au tyran qu'il hait et dont il hait les amis. S'il tombe, adieu l'alliance. La majorité des classes élevées, en France, est avec la Russie contre vous, et les classes inférieures sont indifférentes.

7 juin 1855.

MADAME CORNU. — *Il* commence à être jaloux de son oncle. Il espère devenir son rival. Au début, il se contentait d'être Auguste : il veut maintenant être César. Il a manqué sa vocation. Il aspire à être homme d'État, peut-être soldat. La nature l'avait fait pour être poète. Il a une imagination créatrice, originale et puissante, qui, s'il l'avait convenablement exercée, aurait pu produire quelque chose de grand.

SENIOR. — A-t-il le goût fin?

— Il n'aime pas la poésie française. Il est insensible à Racine; mais il adore Shakespeare, Gœthe et Schiller. Le grand, l'étrange, le tragique, conviennent à ses habitudes de pensée sombres et un peu vagues, et à son tempérament mélancolique. Des beaux-arts, le seul qui l'intéresse, c'est l'architecture, probablement à cause de la grandeur de ses créations. Il hait la musique et ne comprend ni la peinture ni la sculpture...

5 mai 1858.

MADAME CORNU. — A moins que le caractère de Louis-Napoléon ait bien changé depuis 1852, moment où j'ai cessé de le voir, on le comprend peu : on le suppose calme, non impressionnable, décidé, obstiné : il n'a aucune de ces qualités, sauf la dernière, et encore souvent l'obstination lui fait-elle défaut. Je l'ai vu faire des châteaux en Espagne, les habiter pendant des années, et puis les oublier. Jeune, il avait deux idées fixes : qu'il serait empereur des Français, et le libérateur de l'Italie ; et je ne crois pas qu'aujourd'hui encore il ait abandonné celle-ci...

» Il a une écorce d'impassibilité, mais la furie des passions italiennes bout au-dessous. Enfant, il était sujet à des crises de colère, comme je n'en ai jamais vu chez d'autres : il ne savait plus ce qu'il disait ni ce qu'il faisait. Il est hésitant,

temporisateur, irrésolu. Il a certainement du courage, et de tout genre, physique et moral...

28 avril 1859.

MADAME CORNU. — Louis-Napoléon est enchanté de la guerre. Une guerre faite pour chasser les Autrichiens de l'Italie, et où il aurait le commandement, a été son rêve depuis l'enfance. Il m'a dit un jour à Ham : « Je sens qu'un jour je commanderai une grande armée. Je sais que je me distinguerais. Je sens que j'ai toutes les grandes qualités militaires.

— Est-ce que l'expérience n'est pas nécessaire? lui dis-je.

— Les grandes choses en ce genre ont été faites par des hommes qui en avaient peu : Condé, par exemple... Peut-être il vaudrait mieux pour moi mourir dans cette confiance que je suis apte à être un grand général, que de risquer l'essai ; mais je ferai l'essai si je puis, et je crois *que je le ferai.* » ...

SENIOR. — Croyez-vous à l'alliance russe?

— Oui, je crois qu'elle a existé, au moins sous la forme d'une entente, pendant plusieurs mois, peut-être des années. Je ne doute pas que ce soit sous son impulsion que la Russie a proposé le congrès...

— Est-il vrai que la guerre soit impopulaire?

— Parmi les classes élevées, oui ; mais non parmi les masses. J'ai beaucoup causé avec des ouvriers et ouvrières de mon voisinage. Ils sont tous républicains ou plutôt socialistes ; ils sont enchantés de la guerre, en partie par le besoin d'émotions, en partie parce qu'ils pensent qu'il peut en sortir quelque chose de favorable aux républicains : *Il* peut être tué, ou il peut être contraint à se jeter dans le parti socialiste. Combien croyez-vous qu'il y ait eu d'engagements volontaires depuis quinze jours? Cinquante mille... La rue du Cherche-Midi, où est le bureau, s'est trouvée barrée par le nombre de ceux qui s'y présentaient.

21 mai 1860.

SENIOR. — J'ai entendu dire qu'on réservait Naples au prince Napoléon.

MADAME CORNU. — Je n'en sais rien...

— Croyez-vous que Louis-Napoléon ferait de grands sacrifices pour cet objet?

— Je ne pense pas qu'en ce moment il veuille faire de grands sacrifices ni courir de grands risques pour aucun objet. Les choses, en Italie, vont trop vite pour lui. Sa politique est dilatoire et expectante. Il m'a souvent dit : « Il ne faut rien brusquer. A celui qui attend, tout arrive; à qui va trop vite, tout manque. »

— Les gens malicieux verraient là un signe de son sang hollandais.

— Ce serait une sottise. Il n'a pas une goutte de sang hollandais. Il est le fils de Louis. Au commencement de juillet 1807, Napoléon réconcilia Hortense et Louis. Ils se rencontrèrent à Montpellier et y passèrent trois ou quatre jours à se quereller, comme de coutume. Elle partit par dépit pour Bordeaux, où se trouvait Napoléon, en route pour l'Espagne. Elle y passa plusieurs jours avec lui, puis retourna à Montpellier, auprès de son mari. Par beaucoup de traits de détail, il ressemble à Louis. Celui-ci ne vous regardait jamais en face; il saluait autrement que tout le monde, en inclinant le corps d'un seul côté. Il tenait toujours ses mains le long du corps. Louis-Napoléon a toutes ces singularités. Au mois d'avril suivant, Hortense fut effrayée et tomba malade subitement : Louis-Napoléon naquit le 20, douze jours avant terme. Sous ce prétexte, en 1815, Louis essaya d'obtenir le divorce, mais il fut débouté. Il a toujours été jaloux d'Hortense; il excitait ses domestiques à la surveiller, et dit souvent de Louis-Napoléon : « Ce n'est pas mon enfant. » Mais il était à demi fou, et ne disait cela, je le crois, que pour tourmenter sa femme. A un moment donné, il s'empara de Louis-Napoléon, et s'attacha extraordinairement à lui; l'aurait-il fait, s'il eût réellement douté de sa légitimité? Louis-Napoléon était d'ailleurs un enfant attrayant. Il était doux et intelligent, plutôt une fille qu'un garçon. Il a un an de plus que moi. Quand nous nous querellions, il avait l'habitude de mordre, et non de frapper. Il me disait : « Je ne t'ai jamais battue. — Non, mais tu m'as mordue. » Il était timide, et l'a toujours été depuis. Il hait les figures nouvelles : autrefois il ne pouvait supporter de se séparer d'un serviteur, et je sais qu'il a gardé des ministres qui lui déplaisaient et qu'il

désapprouvait, uniquement parce qu'il ne voulait pas avoir « l'embarras » de les renvoyer. Ses grands plaisirs sont le cheval, la promenade, et par-dessus tout les beaux paysages. Je me rappelle une excursion avec lui et le prince Napoléon, par une belle soirée, à Lansdowne-Hill, près de Bath. La vue était enchanteresse : il s'assit pour la contempler : « Regarde, me dit-il, Napoléon : il ne donnerait pas un penny de tout cela ; moi je resterais ici des heures… »

» Il m'a demandé, il y a quelque temps, de faire pour lui des recherches en Allemagne, au sujet de son livre. Mocquard m'écrivit une lettre de remerciements. Louis-Napoléon y ajouta de sa main ces mots : « Ceci me rappelle les bontés que madame Cornu avait pour le prisonnier de Ham. Les extrêmes se touchent, car les Tuileries, c'est encore une prison… »

» Il hait la discussion : elle l'ennuie et ne le convainc jamais. Il ne peut supporter de voir les gens tristes ou mécontents… »

…Madame Cornu alla chercher un volume in-quarto…

— Ce volume contient les lettres qu'il m'a adressées, du moins celles que j'ai jugées dignes d'être gardées[1]. Voici celle qu'il m'écrivit la veille de son évasion. Il m'avertissait qu'il m'avait envoyé tous ses manuscrits sur l'artillerie, et toutes les épreuves de la partie imprimée de l'ouvrage, en me priant de les garder. J'étais alors à Paris. En lisant la lettre, je dis à mon mari : « Il va essayer de se sauver : il me fait sa légataire littéraire. » Mon mari se moqua de moi. Le lendemain matin, je lus dans les journaux : « Hier, Louis-Napoléon s'est sauvé de Ham. » — « Bast, dit mon mari, vous voilà revenue à vos sottises d'hier. » Je répétai la nouvelle. « Ne dites donc pas de balivernes. — Lisez vous-même. » Le lendemain je reçus de Londres la lettre que voici : « Je ne vous donne pas de détails sur ma fuite : ils sont dans les journaux. Mes mesures étaient si bien prises, qu'en huit heures j'étais en Belgique, et douze heures après à Londres. Cela me semble un rêve. Prenez soin de mes manuscrits et de mes épreuves : le premier

1. Ces lettres ont été léguées à Ernest Renan et déposées à la Bibliothèque nationale (E. d'E.)

volume est terminé et peut être imprimé sur les épreuves. »

» Voici une autre lettre intéressante : elle est datée de Londres, 1847, et motivée par les propos d'un ami commun, qui l'avait accusé d'ambition personnelle. « Dans toutes mes entreprises, j'ai été dirigé par un seul principe. Je crois que de temps en temps il surgit des hommes, que j'appellerai providentiels, dans les mains desquels reposent les destinées de leur pays. Je me crois un de ces hommes. Si je me trompe, il se peut que je périsse misérablement ; si j'ai raison, la Providence me mettra à même d'accomplir ma mission ; mais en tout cas, je persévérerai, quels que soient les dangers ou les difficultés. Vivant ou mort, je sauverai la France ! »

... 1861.

MADAME CORNU. — Louis-Napoléon m'a envoyé hier ce vase de jade, pris au palais de Pékin. Il n'avait pas de couvercle. Ce matin, Thelin, le serviteur de l'empereur qui a préparé son évasion de Ham, m'a apporté ce couvercle. « L'empereur, m'a-t-il dit, a passé toute la journée d'hier à le chercher... »

» C'est un être étrange. Qui ne le connaîtrait pas penserait qu'il a assez à faire pour ne pas perdre une journée à chercher le couvercle d'un vase : mais c'est bien lui. Une bagatelle près de ses yeux lui cache un objet essentiel qui est à distance. Je ne doute pas de la vérité de ce qu'a dit Thelin, qu'il a passé trois ou quatre heures à chercher le couvercle. Il voulait me l'envoyer, et ce désir l'a absorbé.

SENIOR. — Quelles sont vos relations actuelles?

— Nous ne nous voyons pas, mais nous correspondons. Je lui sers d'intermédiaire auprès de plusieurs savants allemands. Je lui procure des renseignements pour son livre *César*), comme je le faisais à Ham pour son livre sur l'artillerie.

» Nous avons été élevés ensemble, depuis notre naissance jusqu'à ce que j'eusse environ quatorze ans et lui dix-huit. Pendant ses sept premières années, il fut entouré de toutes les splendeurs d'une cour. Puis, pendant huit années, il vécut en Allemagne, dédaigné par les Allemands — qui n'admettaient guère que les Bonaparte fussent nobles et l'appelaient monsieur Bonaparte : — ne voyant personne que sa mère et

sa suite. Ensuite, il vécut en Italie et en Suisse, avec des Suisses ou des Italiens, mais jamais avec des Français.

» Sa longue exclusion de la société des classes élevées de son pays, et à un haut degré aussi des classes élevées des autres pays, lui a nui de diverses façons. Il est surprenant que ses manières n'y aient pas perdu. Il le dut peut-être au modèle admirable qu'il avait constamment sous les yeux, sa mère : mais cela contribua à lui donner quelque chose d'un parvenu. Il considérait les gens d'un rang élevé avec un mélange d'admiration, d'envie et d'éloignement. Plus il trouvait de difficulté à pénétrer dans leur société, plus il les courtisait en s'en sentant plus éloigné. J'ai recueilli une preuve personnelle de son penchant pour les titres. J'avais été à une cour allemande, où l'on m'avait proposé d'être *dame d'honneur*. — « Impossible, je ne suis pas noble. — On vous fera noble », m'avait-on répondu. Quand je racontai le fait à Louis-Napoléon : « Pourquoi n'avez-vous pas accepté? Vous auriez pu vous démettre de l'emploi et garder la noblesse. » Je ne pus pas lui faire comprendre mon mépris pour une noblesse aussi artificielle.

» Le grand progrès, en fait d'intelligence politique, des classes élevées en France, de 1815 à 1848, a toujours été lettre close pour lui. Quand je le revis, après trois ans d'absence, je fus frappée de voir combien il était en retard, surtout en ce qui concernait la politique. Moi, j'avais appris, et lui était resté stationnaire. Les ouvrages de son oncle, la conversation de sa mère et de ses amis, tous vieux impérialistes, ont été sa seule éducation politique. Il a appris un peu de mauvais en Italie, de bon en Suisse, et davantage en Angleterre, le pays qu'il aime le mieux.

» Durant sa vie d'homme fait, il a pris un peu de chaque pays où il a résidé, excepté de la France. Il n'a jamais vécu en France que comme enfant, prisonnier ou souverain. Cela vous semblera un paradoxe : mais c'est à son manque de sympathie pour les sentiments des classes élevées en France, et à son éloignement instinctif ou son ignorance de leurs opinions, que j'attribue une grand part de son succès. Ses opinions et ses sentiments sont ceux du peuple français, de 1799 à 1812, tels qu'ils furent façonnés par Napoléon pendant treize années de despotisme, de guerres et de victoires. Ces

opinions et ces sentiments, modifiés ou abandonnés par les classes élevées, sont encore ceux de la grande masse. Elle méprise le gouvernement parlementaire, le pape, les prêtres, se plaît aux dépenses de prodigalité, à la guerre, tient que le Rhin est notre frontière nationale, et qu'il est de notre devoir de reprendre tout ce qui est en deçà ; et n'a pas d'autre notion de politique étrangère que l'agression et la domination. Aussi le peuple et lui s'entendent-ils parfaitement. Ce n'est pas qu'il se soit imbu après coup de ces sentiments du peuple, — où l'aurait-il pu faire, en prison ou en exil? — mais ce sont ses sentiments propres. Je ne doute pas que le peu qu'il a entendu, ou écouté, des personnes qu'il a vues de 1848 à 1852, au sujet de la liberté, du *self-government*, des économies, de la suprématie de l'Assemblée, du respect des autres nations, et de la fidélité aux traités, ne lui ait fait l'effet de vénérables vieilleries... le même effet que celui produit sur les classes inférieures de France et aussi sur l'armée, qui sort d'elles et qui exagère leurs erreurs politiques.

» Aussi, dès qu'il en eût appelé des classes élevées et de la bourgeoisie aux classes inférieures et à l'armée, et que celles-ci eurent reconnu le ton, les sentiments et les opinions de l'Empire, elles se précipitèrent avec enthousiasme vers lui. Je ne l'admire pas, comme font beaucoup de personnes, pour avoir témoigné d'une grande rapidité de coup d'œil en devinant les sentiments du peuple, ou en les supposant : il les a simplement considérés comme un *postulat*. Il a admis que les orléanistes et les légitimistes étaient dirigés par leurs préjugés, les parlementaires par leur vanité ou leur intérêt, et que tout le reste de la nation était bonapartiste, et adhérait aux *Idées napoléoniennes*. Celles-ci étaient *ses* idées. Il crut naturellement qu'elles étaient celles du peuple, et il eut raison... »

7 avril 1862.

MADAME CORNU. — Un seul jour a changé son caractère. Jusqu'à la mort de son frère aîné, il était doux, sans ambition, impressionnable, affectueux, adorant la campagne, les arts, la littérature. Il m'a souvent dit, non plus comme enfant, mais à dix-neuf ou vingt ans : « Quel bonheur que j'aie

avant moi deux héritiers, le duc de Reichstadt et mon frère, de sorte que je puis être heureux à ma façon, au lieu de me voir, comme le chef de notre maison doit l'être, l'esclave d'une mission ! » Du jour de la mort de son frère, il fut un autre homme. Je ne puis comparer ses sentiments à l'égard de sa mission, qu'à ceux qui animaient les premiers apôtres et les martyrs.

SENIOR. — Dans quel sens comprend-il sa mission?

— Le dévouement d'abord à la dynastie napoléonienne, et ensuite à la France. Ce n'est pas ambition personnelle. Il a toujours dit — et, je crois, sincèrement — que s'il pouvait transmettre sa tâche à des mains meilleures, il le ferait avec joie. Son devoir vis-à-vis de la dynastie est de la perpétuer ; vis-à-vis de la France, de lui donner l'influence au dehors et la prospérité à l'intérieur.

— Et aussi une extension de territoire?

— Pas actuellement. Je ne dirai pas quels auraient pu être ses désirs avant la naissance de son fils : mais ce que j'ai appelé dévouement à la dynastie est plutôt devenu adoration de son héritier. Une de ses craintes obsédantes est le renouvellement d'une coalition européenne, non pas tant contre la France que contre les Bonaparte, et le retour d'une proscription de sa famille.

— J'ai entendu dire qu'il inclinait vers le constitutionnalisme, comme plus favorable à une succession héréditaire que le despotisme.

— Je crois que cela est vrai, et que c'est l'explication de son récent libéralisme. Il hait certainement l'opposition, il hait les entraves ; mais s'il croit que se soumettre à l'opposition ou aux entraves parlementaires servira son grand objet, la perpétuité de la dynastie, il s'y soumettra. Il sacrifierait à ce grand objet l'Europe, la France, ses meilleurs amis et lui-même. Une de ses qualités — et c'en est une appréciable — est sa bonne volonté à ajourner, à modifier, ou même à abandonner ses combinaisons, quelque chères qu'elles lui soient, s'il s'en offre de meilleures ou de plus sûres. Une autre qualité est sa facilité à confesser ses erreurs.

— Sa dernière confession a peut-être été trop complète et trop franche.

— Je le crois ; mais en la faisant, il s'est donné un autre plaisir : étonner. Il adore l'imprévu, et stupéfier l'Europe, la France, et surtout ses propres ministres. Quand il faut agir, il ne consulte pas ses amis, encore moins ses ministres, et il a raison peut-être, car ils lui donneraient de mauvais avis. Il ne pense et repense pas profondément à la question en balançant les combinaisons opposées, et faisant enfin pencher le fléau de la balance pour agir. Il prend un cigare, donne essor à ses idées, les laisse se suivre sans les dominer par sa volonté, jusqu'à ce qu'à la fin l'une plaise à son imagination : il s'en empare, et se croit inspiré. Quelquefois l'inspiration est bonne, comme lorsqu'il a relâché Abd-el-Kader. Quelquefois elle est très mauvaise, comme lorsqu'il a choisi pour révéler l'état de nos finances le moment où allait s'ouvrir la discussion de l'adresse...

— A... considère son flegme comme sa plus grande qualité. « Il ne s'étonne de rien », dit-il.

— Il est exact que sa possession de lui-même est extraordinaire. Je l'ai vu, après une conversation où il n'avait laissé percer aucune colère, casser de rage son mobilier. Le premier signe de l'émotion chez lui, c'est que ses narines se gonflent comme celles d'un cheval excité. Puis ses yeux luisent et ses lèvres tremblent. Sa longue moustache a pour but de cacher sa bouche, et il a discipliné ses yeux. Quand je le revis en 1848, je lui demandai ce qu'il avait aux yeux. « Rien », me dit-il. Un jour ou deux plus tard, je le revis. Ses yeux semblaient encore singuliers. A la fin, je m'aperçus qu'il s'était habitué à tenir ses paupières à demi closes, et à mettre dans ses regards une expression de vide et de rêve. Je ne puis mieux définir le changement qui se fit en lui après la mort de son frère, qu'en disant qu'il s'arracha le cœur de la poitrine et se subordonna à son cerveau.

» Un jour, je le trouvai lisant *Hernani* : « Que c'est beau ! me dit-il. — Je sais ce que vous en admirez : c'est l'homme, poussé par son irrésistible destinée. Vous pensez à Hernani qui *n'est pas un homme comme les autres*. — Ah ! que vous m'avez bien deviné ! »

SENIOR. — Montrez-moi, je vous prie, le passage auquel vous faisiez allusion.

Elle prit le *Théâtre de Victor Hugo* et me lut les vers suivants du troisième acte d'*Hernani* :

> ... Tu me crois peut-être
> Un homme comme sont tous les autres, un être
> Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
> Détrompe-toi : Je suis une force qui va,
> Agent aveugle et sourd de mystères funèbres,
> Une âme de malheur faite avec des ténèbres.
> Où vais-je? Je ne sais ; mais je me sens poussé
> D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
> Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
> Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
> Une voix me dit : « Marche!.... »

« Maintenant que, comme il le croit, sa mission est accomplie, il revient à sa première nature. Il redevient doux et affectueux. Par plusieurs côtés de son tempérament, il est féminin. Il adore son fils, plutôt comme une mère que comme un père...

— Je m'attends, quand je reviendrai l'an prochain, à ce que vous ayez repris avec lui vos anciennes relations.

— Je n'en sais rien. Quand des amis intimes ont été séparés pendant dix ans, il y a embarras des deux côtés. En attendant, il m'écrit constamment. Au jour de l'an, bien qu'il eût reçu tout le jour gens et adresses, il a trouvé le temps de m'envoyer un billet pour me dire qu'il ne pouvait laisser finir cette journée sans m'exprimer ses souhaits. Il sait combien je déteste ses *Idées napoléoniennes*. Si nous causons, ce sera sur le terrain neutre de son *Jules César*. Là, nous sympathiserons. Son livre sera excellent. Il y a des moments où il est tout à fait accaparé par ce livre : il est aidé par tout ce que peut procurer l'argent et le pouvoir...

5 avril 1863.

SENIOR. — Chaque fois que je reviens à Paris, je m'attends à vous trouver réconciliée avec l'empereur.

MADAME CORNU. — Cette fois, c'est fait. Le 5 du mois dernier, il m'écrivit que pendant douze ans j'avais refusé de le voir et que peut-être je persisterais ; mais qu'il ne pouvait, lui, supporter la pensée qu'il pourrait mourir avant que j'eusse

embrassé son fils; que le lendemain l'enfant aurait sept ans; que madame Walewska passerait chez moi ce jour-là, et qu'il espérait encore que je lui permettrais de m'emmener aux Tuileries. Je ne pouvais pas refuser.

» Elle vint et m'emmena. Je me trouvai dans le cabinet de l'empereur, portes fermées, en présence de l'empereur et de l'impératrice. Elle était plus près de moi et me prit les mains. Lui resta immobile un moment, puis s'élança et me prit par le bras, se jeta à mon cou et m'embrassa. Je l'embrassai, et tous, y compris l'impératrice et madame Walewska, nous nous mîmes à pleurer. « Méchante femme, s'écria l'empereur, voilà douze ans que tu me tiens rigueur! » Il y eut un silence; l'empereur reprit : « Je crois que nous ferions mieux de nous asseoir [1]. » Il se mit le dos au feu, l'impératrice et moi assises de chaque côté, et madame Walewska derrière l'impératrice. Il y eut un nouveau silence; on envoya chercher l'enfant. Je le pris dans mes bras et l'embrassai. Il avait l'air étonné. L'empereur le plaça entre ses genoux et lui dit de répéter une de ses fables : « J'ai oublié la fin de toutes... — Alors, dis le commencement de l'une d'elles. — J'ai oublié les commencements. — Alors, le milieu... — Mais, papa, où commence un milieu? » Sentant qu'on n'obtiendrait rien, on lui permit d'aller retrouver son poney...

» L'enfant avait rompu la glace. Après un reste de gène, nous causâmes aussi familièrement que jamais. Quand je sortis, l'empereur me dit : « J'espère que tu ne me quittes pas pour encore douze ans! »

» Depuis, je revois lui ou l'impératrice deux ou trois fois chaque semaine. Je le trouve le soir, seul, dans son cabinet, travaillant à son *César*; mais il est heureux d'interrompre, et de causer du vieux temps pendant des heures. Il n'éprouve aucun embarras, car sa conscience ne lui reproche rien. Un Bonaparte n'a jamais à se plaindre de sa conscience. J'oublie quelquefois tout ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes vus pour la dernière fois avant décembre 1851, alors qu'il était encore innocent; mais de temps à autre la destruction de nos libertés, les massacres de 1851, les déportations

1. Les paroles de l'empereur et du prince impérial sont en français dans le texte.

de 1852, les représailles de l'attentat (d'Orsini), se dressent devant mon esprit, et j'ai horreur des embrassements d'un homme couvert du sang de tant de mes amis...

» Le petit prince accourt dans mes bras, et l'impératrice est toute grâce et amabilité. Elle est Espagnole et manque d'instruction : son éducation a été incomplète; mais elle est séduisante. Elle est sévère avec son fils et l'élève beaucoup mieux que l'empereur, qui, en réalité, ne l'élève pas du tout.

— On dit que le prince Napoléon est mieux doué que son cousin.

— Leurs dons sont très différents. Le prince est de beaucoup plus rapide. Il s'assimile les choses avec une facilité extraordinaire : il a la décision prompte, la conversation brillante; il parle bien presque sans préparation; mais il oublie vite; il manque de patience à la fois dans la réflexion et dans l'action... il se décourage facilement, et à la première opposition abandonne son dessein et l'oublie.

» Louis-Napoléon est lent, de conception et d'exécution. Il médite son plan longuement, songe à tous les détails, attend une occasion, qu'il ne saisit pas toujours lorsqu'elle se présente. Il atermoie souvent jusqu'à ce que l'acte soit devenu impossible ou stérile: mais il n'oublie rien. Le 29 janvier 1849, six semaines après son élévation à la Présidence, il méditait un coup d'État. Il lut son plan à Changarnier, et, dès que celui-ci fit des objections, il replia son papier et garda le silence. Mais il n'a jamais abandonné son dessein, et deux ans et demi après, il l'a exécuté...

— Quelles sont ses habitudes actuelles?

— Pires qu'elles n'étaient. Il monte peu à cheval, marche peu, et engraisse. Il hait de plus en plus le détail des affaires, et cependant craint de plus en plus de s'en remettre à ses ministres. Son *César* l'absorbe et le console. Il dit au bureau de l'Académie qui venait lui annoncer l'élection de Feuillet : « Je travaille à me rendre digne de vous. » Il a pensé à demander le fauteuil de Pasquier. Il voulait lire lui-même, en habit vert, l'éloge de son prédécesseur, et caractériser les neuf gouvernements que Pasquier avait servis; mais, avec ses habitudes d'atermoiements, il a ajourné sa candidature jusqu'à la publication des deux premiers volumes de son *César*. Le

premier volume est prêt, et il comptait le publier tout de suite ; mais l'éditeur lui dit que la vente se ferait mieux en faisant paraître les deux volumes ensemble ; et, comme même les empereurs doivent se soumettre aux éditeurs, il attend la fin du second.

» Corcelle était entré : « Vitet et Villemain, dit-il, surpris des paroles de l'empereur, allèrent immédiatement consulter Guizot. — Il n'y a rien à faire, dit celui-ci, que de le recevoir à l'unanimité et avec acclamations. » Je suis de l'avis de Guizot, continua Corcelle. Les goûts littéraires ne sont pas si communs parmi les souverains qu'il nous faille leur jeter de l'eau froide. Ses travaux le distrairont et détourneront sa volonté et son attention d'occupations plus dangereuses...

MADAME CORNU. — L'empereur ne peut pas attirer l'aristocratie ; aussi est-il forcé d'en créer une. Persigny dit : « *Vous autres des grandes maisons*[1] », juste comme l'empereur se considère comme sorti d'une caste royale. Si *sa* noblesse n'est pas de sang pur, elle est du moins riche... Elle se construit des palais et des châteaux... »

23 avril 1863.

MADAME CORNU. — L'empereur aime à causer avec moi comme avec quelqu'un qui n'est pas lié par l'étiquette, qui peut l'interroger, le contredire et lui parler de sa jeunesse. Je ne lui cache jamais mes opinions républicaines et il les traite comme un inoffensif caprice de femme. Hier, il était tout à fait de bonne humeur. Je suppose qu'il avait pris une décision sur un point qui le tourmentait. Il déteste prendre une résolution ; aussi, quand il en a pris une, il se sent soulagé et heureux. Il a peut-être décidé ce qu'il ferait pour la Pologne, ou ce qu'il écrirait au sujet d'une anecdote contestable sur César, ou sur les élections. Je suppose qu'il s'agissait de la Pologne. Je lui disais que j'avais rencontré dans certaines classes de la société l'opinion que l'intervention armée de la France isolée en faveur de la Pologne était impraticable. Sa réponse fut un « Hé, hé ! »...

SENIOR. — Sérieux ou dédaigneux?

1. En français dans le texte.

MADAME CORNU. — Ironique et dédaigneux. Peut-être ce « hé, hé!... » ne signifiait rien. Je crois qu'il avait une signification. On a certainement exercé sur lui une pression considérable pour lui faire embrasser la cause des insurgés polonais...

»... Il y a un sujet sur lequel il ne s'est pas encore décidé, c'est le moment de sa candidature à l'Académie. C'est jeudi que l'élection au fauteuil de Pasquier aura lieu. Il voudrait encore prononcer l'éloge de celui-ci : « Je désirerais, me dit-il, que quelqu'un proposât ma candidature. — Ce n'est pas l'habitude : chaque candidat se présente lui-même. — Je suis embarrassé : si mon *César*, ou au moins le premier volume, avait paru, je me sentirais des titres; mais je n'ai pas la vanité de croire que le peu que j'ai publié jusqu'ici m'autorise à réclamer l'honneur d'être membre de la première compagnie littéraire du monde. Je voudrais que quelqu'un parlât pour moi. Peut-être faudrait-il ajourner ma candidature jusqu'à l'apparition du *César*. Mais je sais maintenant à qui je succéderai et quel éloge j'aurai à prononcer. Si je tarde, je puis avoir à louer Feuillet ou Victor Hugo. »

NASSAU-W. SENIOR.

Traduit par Eugène d'Eichthal.

LE THÉATRE POPULAIRE

Les deux spectacles donnés, l'année dernière, par le *Théâtre du Peuple*, à Bussang, ont excité une attention presque unanimement bienveillante. La question du théâtre populaire semblait préoccuper assez sérieusement les esprits. Aujourd'hui même, le projet d'un Théâtre municipal, à Paris, montre que l'idée n'a pas été abandonnée et va se réaliser autrement. A vrai dire, il paraît bien, d'après le débat ouvert à l'Hôtel de Ville, que ce théâtre sera exclusivement lyrique ; la littérature dramatique n'y trouvera point de place.

Il pourrait être intéressant de critiquer ce projet ; d'examiner si l'Opéra populaire, qui n'en est ni à sa première tentative, ni à son premier échec, répond au goût le plus vif et aux besoins les plus pressants des spectateurs auxquels il s'adresse ; s'il a même quelque chance de satisfaire les compositeurs, en les aidant à faire connaître leurs ouvrages. Pense-t-on, enfin, qu'il n'y ait pas un intérêt urgent à offrir au gros public parisien, si accessible à toute influence sentimentale, des œuvres d'une qualité supérieure aux mélodrames ou aux farces qui constituent sa nourriture habituelle, alors qu'on proclame la nécessité de l'initier à un art musical

moins grossier que celui des cafés-concerts? Poser cette question aux défenseurs du projet, c'est leur soumettre une objection suffisamment grave. Mais ce sujet demanderait un examen spécial, et sort du plan où je désire me limiter.

Si je parle encore une fois d'une œuvre que je crois féconde, pour la défendre contre quelques objections et essayer de répandre l'idée qui l'inspira, je souhaite qu'on veuille bien excuser ce que cette exposition et ce plaidoyer paraîtront présenter de trop personnel. Il n'est guère possible d'éviter ce défaut — et de conclure d'une entreprise restée jusqu'ici unique sans se reporter à cette entreprise et la montrer, sinon comme un modèle, au moins comme un exemple.



Peut-être est-il bon de rappeler brièvement ce qu'est le *Théâtre du peuple* lorrain et le but que l'on s'est proposé en le fondant : près d'une année s'est écoulée depuis les dernières représentations : c'est assez, sans doute, pour que les commentaires qu'elles ont excités soient à cette heure oubliés de ceux-mêmes qui les firent.

En 1892, à l'occasion d'une fête nationale, quelques jeunes gens de cette commune, enfermée dans la montagne vosgienne, à l'extrême frontière de la France, organisèrent sur la place publique une représentation du *Médecin malgré lui*. A la grande surprise des personnes les plus cultivées de l'endroit, qui pensaient que les œuvres classiques forment une sorte de trésor intellectuel réservé à une minorité de citoyens et qu'un diplôme est nécessaire pour conférer le privilège d'admiration, Molière fut parfaitement compris par ce public villageois, descendu de ses collines ; la farce satirique eut un immense succès de gaieté.

Trois ans après, sur une scène déjà plus vaste, dont le fond resté libre offrait pour décor la pente de la montagne, et dont les deux rideaux en s'écartant formaient les coulisses, les mêmes acteurs, augmentés de quelques camarades, représentèrent une pièce écrite par l'un d'entre eux et spécialement destinée à ce théâtre : *le Diable marchand de goutte*. Cette fois, le public était plus nombreux et plus bariolé ; il comptait

plusieurs étrangers, venus des environs : aux ouvriers, aux paysans et aux soldats du village se mêlait un nombre important de familles bourgeoises, avec quelques artistes. Une partie était assise sur des bancs rustiques : le reste se tenait debout dans la vaste prairie qui s'étend au pied de la scène et qui sert de salle, n'ayant pour plafond entre elle et le ciel d'août que l'abri d'une toile légère, et pour parois que le cercle des sommets boisés de sapins, entre lesquels s'étend l'étroite vallée.

L'accueil inespéré qui lui fut fait permit de regarder le *Théâtre du Peuple* comme définitivement fondé. Il se constitua l'année suivante selon le mode d'organisation qu'il s'est assigné, en dehors de toute préoccupation commerciale, mais cependant de telle façon qu'il ne puisse être assimilé à une œuvre purement philanthropique, de charité privée. Deux représentations furent données l'été dernier : au *Diable marchand de goutte* se joignit un drame, *Morteville*, qui lui-même, dans quelques semaines, sera accompagné d'une comédie rustique en trois actes. Désormais ce théâtre possède une scène fixe, aménagée selon un plan particulier qui se prête aux développements des spectacles populaires tels que les conçoit l'auteur : elle permet la combinaison du décor peint, souvent indispensable à l'action, avec un décor naturel dont on admira la beauté. Les acteurs, tous volontaires et qui ne se font comédiens qu'à cette occasion, offrent, par la variété des âges, de la fortune et des conditions sociales, la même diversité que l'on trouve chez les spectateurs et représentent, eux aussi, le peuple, en sa plus large acception.

Donc cette entreprise, qui se croyait d'abord destinée à rester cachée derrière les replis montagneux du pays natal et que la curiosité publique a voulu connaître, la voilà résolue à vivre ; rien ne lui manque pour prospérer : ni l'ardeur et la confiance de ceux qui en ont si naïvement pris la charge, ni le dévouement de quelques-uns, ni les encouragements de beaucoup d'amis. Elle voit même l'exemple qu'elle a donné suivi déjà par des voisins, en attendant que l'idée se répande plus loin dans les autres provinces françaises. Il ne lui fallait que les critiques de quelques adversaires : elle les a. Le *Théâtre du Peuple*, réalisation récente d'une idée trop simple pour n'avoir

pas été formulée depuis longtemps par ceux que préoccupent les destinées sociales et l'avenir de l'art, a trouvé des détracteurs; et c'est justement, comme il était facile de le prévoir, parmi cette catégorie d'artistes dont l'esprit, préoccupé avant tout d'originalité, montre pourtant le plus de méfiance devant les œuvres qui ne sortent d'aucune école, et qui s'adressent au jugement de tous, plutôt que de se soumettre à la tyrannie de quelques-uns.

Le poète anglais Ben Jonson parle quelque part, au début d'une comédie, de ces auteurs qui ont le palais si délicat qu'ils se détournent de parti pris de tous les mets auxquels la foule trouve plaisir. « On a dit anciennement, et avec justice, que le but de celui qui a fait une pièce de théâtre doit être de plaire à la foule, dont les applaudissements sont pour le poète de l'argent, du vin et des lauriers. Mais dans ce siècle, il s'est formé une secte d'écrivains qui n'ont en vue que des sympathies individuelles et n'ont aucun goût pour la popularité. Nous ne nous mêlons à ces écrivains ni de cœur ni de tête, et, semblables à ceux qui donnent des banquets publics, nous ne désirons pas plaire au goût des cuisiniers, mais à celui des convives. »

Ce Ben Jonson, qui était contemporain de Shakespeare et qui trouvait Shakespeare trop populaire, passait pour un auteur assez lettré ; son tort fut même, en écrivant ses pièces. non pas d'avoir sacrifié au goût de la foule, mais au contraire de s'être montré plus érudit et plus littérateur que poète. Du moins avait-il du bon sens, et son jugement apparaît supérieur à son imagination. Si des pièces comme l'*Alchimiste* et cette *Épicène* où le vieux poète s'exprime avec une simplicité un peu rude, sont aujourd'hui bien effacées par les œuvres rayonnantes de son rival, peut-être trouverait-on encore quelque intérêt à en lire les prologues. Cette secte d'écrivains que Ben Jonson signalait de son temps n'a pas disparu ; elle semble même aujourd'hui avoir fait d'assez beaux progrès. Il est, d'ailleurs, vraisemblable que ces auteurs existaient à toutes les époques ; seulement leurs noms et leur mémoire ne nous ont pas toujours été transmis par les écrivains qui vivaient à côté d'eux et qui, s'étant occupés davantage de

leurs semblables, intéressent encore aujourd'hui l'humanité.

Suivant l'opinion du dramaturge anglais, il pourrait paraître inutile, ayant réuni des convives pour un repas public, d'apporter beaucoup d'attention aux critiques et aux remontrances de ces cuisiniers, comme il les nomme, qui, retirés derrière leur table maigrement servie de quelques plats compliqués et où s'assoient des hôtes rares, maugréent sans cesse contre les menus des autres et considèrent avec dégoût, comme grossier, tout mets qui est nourrissant. Toutefois, il ne faudrait pas se contenter d'une raison trop facilement mauvaise, car elle sert de justification commode à une autre catégorie d'auteurs auxquels nous ne nous mêlons pas non plus « ni de cœur, ni de tête » ; ceux-là déclarent s'occuper uniquement du goût de la foule non pour l'affiner et lui faire apprécier une nourriture choisie, mais pour flatter les plus bas appétits de cette foule par des plats frelatés et barbares ; non pour la nourrir, mais pour l'empoisonner. Nous ne saurions être indifférents, pas plus que Ben Jonson lui-même, à l'approbation des lettrés, et notre ambition serait de mériter leur suffrage en même temps que les applaudissements de la masse ; nous adressant au peuple tout entier, nous n'en excluons pas plus l'élite des connaisseurs que nous ne nous détournons des esprits humbles et simples, et nous voulons que notre ouvrage mérite le titre d'œuvre d'art : « Ainsi, dit encore le poète, poursuivant sa familière image, quand même tous nos mets n'auraient pas l'approbation de ces délicats, il y en aura du moins quelques-uns qui leur feront dire, lorsqu'ils quitteront leurs sièges, que celui qui a écrit cette pièce aurait aussi bien pu l'écrire autrement, s'il n'eût été convaincu de suivre la meilleure voie ».



Les objections élevées contre la conception même du théâtre populaire ont été exposées par un poète distingué entre tous ceux qui représentent l'esthétique nouvelle, M. Georges Rodenbach. Elles tendent à démontrer que les artistes doivent se désintéresser de toute œuvre, dramatique ou non, qui se dit

populaire, attendu qu'une telle œuvre s'adressant à la foule ne saurait être œuvre d'art. Les voici résumées exactement :

« L'Art n'est pas fait pour le peuple. L'Art est chose essentiellement complexe, tout en nuances. Or le peuple n'aime que les représentations les plus directes, les plus simples et les plus claires de la vie ; cela n'est point œuvre d'art.

» Pour être compris du peuple, l'art dramatique devra être abaissé au niveau du peuple : et ce niveau intellectuel est plus bas encore que celui des auditoires bourgeois de nos théâtres, si médiocre que celui-ci apparaisse.

» Pour agir sur le peuple, l'Art acceptera d'être un moyen de propagande au service des idées dites philanthropiques ou des intérêts de politiciens. Il deviendra utilitaire et prêcheur. Il ne sera donc plus que la parodie de l'Art. »

Voilà la question nettement posée, et les situations bien établies. D'un côté, l'école — ou mieux : le collège de ceux qui se sont institués les prêtres et les gardiens de l'Art pur, de l'Art divinisé, et qui ne veulent laisser participer à ses mystères qu'un petit nombre de fidèles. De l'autre, troupe de plus en plus grossissante, les indisciplinés qui refusent d'étouffer dans une chapelle étroite, qui s'efforcent d'ouvrir toutes grandes à l'air, à la lumière, à la vie la plus large les portes de leur temple, rêvant de lui donner tout le ciel pour voûte et toute l'humanité pour dieu.

La querelle, sans doute, s'éternisera avec le désaccord des tempéraments et n'aura jamais de raisons meilleures que cette diversité. Du moins est-il permis de dire à ces artistes qui, plutôt que d'abaisser leur indépendance à flatter les goûts de la foule, s'écartent d'elle et repoussent son approbation :

— J'admire la noblesse de votre attitude et suis prêt, vous le savez, à réclamer pour elle le respect. Mais que penser de votre intolérance ? Vous excluez de l'art tout ce qui n'est pas conforme aux règles particulières de votre goût. A quelle formule étroite le voilà réduit, cet art ! Et combien la conception instinctive qu'en a la foule paraît forte et généreuse à côté de la vôtre !

Au nom de quel dogme définissez-vous l'art ? En vertu de quels règlements osez-vous délimiter ainsi son domaine ? \

combien d'initiés délivrerez-vous un brevet, où le temps fera si souvent faillir votre signature? Est-ce à mille, à cent?... Mais c'est déjà beaucoup de dix, si la valeur de l'œuvre se mesure au raffinement de ceux qui la peuvent goûter. Et quels sont donc ces sujets auxquels une marque spéciale doit être imposée pour que vous les déclariez matière d'art?

Sous prétexte de n'extraire de la vie que les sensations les plus fines et de ne donner d'elle que des impressions rares, subtiles, compliquées, c'est la vie elle-même que vous proscrivez de l'art.

Du vôtre, soit! Il m'intéresse, il peut me séduire, si la magie du talent arrive à revivifier ces choses mortes auxquelles votre goût vous attache. Mais ne dites point qu'il est tout l'art.

Celui-ci n'a de limites que les limites de la vie et de la pensée, comme il n'a d'origine et de raison que la puissance créatrice de l'artiste, c'est-à-dire de l'*homme* inspiré.

Qu'avons-nous affaire de distinguer toujours l'artiste de l'homme, et l'art de la vie? La fâcheuse division qui, en les désunissant, tue ces jumeaux inséparables qu'elle devait affranchir.

Il en est ainsi de ce Beau que vous vous indignez de voir rapprocher du Bien, comme si l'on profanait votre nouvelle idole. Pourtant, ne pourrait-on montrer comme ils se fondent, aux yeux qui les regardent d'un peu haut? Si la beauté absolue est pour l'âme le retentissement d'une parfaite harmonie, celle-ci ne saurait souffrir aucun désaccord; et la beauté ne sera pas complète si, en même temps que les sens et l'intelligence, elle ne satisfait pas en moi cette conscience affamée dont j'écoute la réclamation éternelle.

Mais laissons cela. Ce qu'il importe d'établir, c'est que la prétention est inadmissible de considérer *a priori* comme indignes d'être transformés en créations d'art toute une série de faits, d'idées et de soucis qu'emporte le grand mouvement de la vie, pour cette raison essentielle qu'ils tiennent trop à la vie, que l'humanité enfermée en eux est trop accessible à la majorité des hommes. Comment laisserions-nous passer cette affirmation choquante que la représentation des malheurs et des joies capables d'exciter le plus fortement la pitié ou le

rire de nos semblables ne doit pas inspirer l'imagination et la sensibilité du poète ; mais que celui-ci gardera toute sa sympathie aux cas les plus singuliers, les plus compliqués, de la passion — le mot même de passion est trop vif — de la procédure mentale ?

N'est-ce point là exactement ce que l'auteur du *Voile* a laissé entendre quand il me reproche d'avoir pris comme thème de la première pièce jouée au Théâtre du Peuple « l'alcoolisme, son danger et ses ravages ? » En quoi donc, vraiment, ce sujet, illustré déjà par de grandes œuvres, est-il plus indigne de l'attention du public et même des lettrés que « les conflits de l'amour avec le code ? » Et c'est là ce que l'on semble considérer, avec « la casuistique de l'amour » et « les élégies de la poésie » comme les textes sacrés sur lesquels doit s'exercer exclusivement le commentaire des dramaturges.

Trouve-t-on trop d'actualité à ce sujet, partant trop de contingence ? Mais le code civil n'est pas, que je sache, un monument indestructible et éternel. Et si l'on attaque le code au nom de l'amour, qu'est-ce que cela, sinon faire œuvre de moraliste et de sociologue, autant que d'artiste ?

Trop de grossièreté ? Il est vrai que c'est un sujet un peu bas pour ces fins artisans de mots, affranchis des préoccupations matérielles, qui, n'entrant de leur vie dans un cabaret, n'ont point souci de ce qui en sort. Ils ignorent qu'une fatalité nouvelle, plus pesante et plus implacable que l'antique malédiction du dieu, emplit le monde de drames et de ruines, et crée pour la race humaine une source inépuisable de pitié et de terreur. Les yeux vers les nuages, ils soufflent péniblement dans leurs flûtes compliquées. Quelques oisifs assemblés les écoutent en extase. On fait du bruit autour d'eux ; ils n'y prennent garde : ils soufflent. Puis un jour, c'est le silence, un silence mortel ; et s'ils abaissent enfin la tête, le monde est dévasté, les Barbares sont venus, et personne désormais n'écoute plus le bruit de leur musique inutile.

Le théâtre, puisque c'est ici le théâtre qui nous occupe, se nourrit de vie et non d'abstractions. Il réclame, sous les broderies du rêve, une trame unie et solide que le génie du poète tissera de toute la pensée et de toute la poésie dont il se sent riche. Mais il faut que l'écrivain prenne un parti et

que, son choix fait, il aille jusqu'au bout du chemin où il s'engage.

L'imagination plastique domine-t-elle en lui et a-t-il besoin d'incarner sa pensée dans des personnages vivants, en un mot veut-il écrire des œuvres destinées au théâtre? Qu'il accepte donc la nécessité d'être entendu immédiatement par un public dont le jugement est souverain, s'il n'est pas infaillible : c'est-à-dire qu'il parle clairement d'abord, et qu'il intéresse.

Si non, si la forme de son talent ne peut s'adapter aux conditions de la vie scénique, qu'il ait recours au livre et s'adresse seulement à des lecteurs. Se faire écouter et se faire lire sont deux arts différents qu'on a grand tort de vouloir confondre en un seul, deux fleurs réunies quelquefois dans la même corbeille, mais qui ne s'ouvrent pas toujours sur la même tige; et le romancier le plus en vogue peut, il est bien vrai, n'être qu'un faible dramaturge. Il pourra s'en consoler en répétant que le théâtre est un art *grossier* et *inférieur*, — ce qui ne trouble pas, sur leurs piédestaux de marbre, toutes ces grandes figures sereines alignées sur le chemin de la gloire, entre Eschyle, qui songe, et Molière, qui voit.



On dira peut-être :

— Soit! Ce n'est pas la qualité des sujets qui importe; et nous savons, depuis longtemps, qu'il n'est pas de monstre dont l'art ne puisse faire un dieu. Mais la qualité des spectateurs auxquels l'écrivain s'adresse n'influera-t-elle pas, quoi que celui-ci fasse, sur la direction de son talent?

» Nécessairement, pour intéresser le public que vous appelez à vos spectacles — la foule, avec ses éléments les plus bas, — il faudra ne tirer de votre sujet que ce qui peut exciter une curiosité puérile et flatter un goût grossier : situations excessives dans la violence pathétique ou dans la bouffonnerie, caractères simples et taillés à grands coups comme ces statues de bois qui grimacent dans les églises de village. Nulle place pour le développement psychologique et surtout pour la poésie, « ce frisson d'âmes et de rythmes. » Le

peuple n'aime pas la poésie. Il rit du sublime. Ce qu'il lui faut, c'est l'Ambigu et ses gros mélodrames ou la farce du Cirque. Son esthétique se borne en poésie à la romance des *Blés d'Or* qu'un chanteur des rues gémit sous les fenêtres d'une cour de Belleville, et, en fait de tragédie, la « Croix de ma mère » satisfait tout son idéal. »

Je ne nie pas qu'il en soit ainsi, et l'on dit vrai, si nous regardons ce qui se passe à présent. Mais pourquoi le peuple (je confonds pour l'instant le peuple des villes et celui des campagnes, encore qu'il conviendrait pourtant de les distinguer) pourquoi le peuple se plaît-il tant à ces spectacles? Parce qu'il aime le théâtre et que c'est ce théâtre-là qu'on lui offre. — « Non pas, objecterez-vous : on lui donne celui-là, parce que c'est celui-là qu'il aime. » — Mais, en vérité, comment apprendrait-il à goûter un art moins vil, si on l'habitue toujours au même régal barbare? C'est de cette façon qu'il a aimé ou qu'il aime, suivant le genre de générosité de ceux qui le gouvernent, les mascarades des rois, les bûchers de l'Église, les petits verres des candidats et, si l'on insiste, les courses de taureaux des entrepreneurs nîmois.

Est-ce donc assez de l'instinct pour s'élever au Beau et comprendre l'Art? Vous objectez, quand on vous parle du théâtre *populaire* d'Eschyle et de Sophocle, que le peuple grec était « initié ». Fort bien ; mais qu'est-ce à dire, sinon que ces grands dramaturges composaient leurs pièces pour le peuple et que l'éducation artistique des Athéniens s'était faite au théâtre par la voix de ses poètes, comme son éducation civique se faisait sur l'agora aux harangues de ses orateurs?

— On nous cite encore l'exemple de la musique. « Le peuple n'entendra jamais rien à une grande page de Bach, à ce dialogue d'instruments qu'est la merveilleuse musique de chambre de Beethoven. » — D'abord, la *musique de chambre*, pourrait-on faire remarquer, n'est point destinée à être entendue par un auditoire populaire et ne saurait en rien être assimilée à une œuvre dramatique. Et puis, il faut s'entendre : de quel peuple parlons-nous? Car si nous nous transportons chez ceux d'où nous viennent ces graves et profondes harmonies, en Allemagne nous voyons que le peuple

— ce peuple qui battait la mesure tout à l'heure à une polka française — se fait attentif et sait devenir presque religieux, pour écouter une page de ces grands maîtres par qui il entend chanter l'âme de sa race. Vous le reconnaissez vous-même, en musique le sens ne suffit pas : la musique est une science, surtout. C'est donc qu'en musique les Allemands aussi ont été « initiés » ; et voilà qui excuse presque nos Français de ne guère comprendre jusqu'ici que les flonflons, « ce simulacre inutile et pernicieux de la musique » ; vous leur laissez ainsi l'espérance d'acquérir un jour, par l'éducation, une jouissance dont j'avais peur de les voir à jamais privés.

Donnons au peuple, auquel nous nous adressons, des œuvres qui ne soient pas étrangères à son génie ; que notre art ne consiste pas en de simples jeux de pensées et de mots, en de purs artifices de formes ; mais qu'il soit la communication la plus forte et la plus large, aux hommes, des émotions transmises au poète par la vie ; élevons le spectateur, par un langage qu'il puisse comprendre, par une représentation d'actes où l'héroïsme ne soit que l'agrandissement de la vérité humaine, à des sentiments généraux et à des réflexions éternelles ; — est-ce donc là abaisser l'art dramatique? Ou plutôt n'est-ce pas le ramener, cet art, à sa fonction véritable?

Répétons-le bien, d'ailleurs : lorsqu'on veut employer le théâtre à l'éducation nationale, il s'agit avant tout de cet enseignement que communique, à toute âme sincère, mise en présence d'une œuvre d'art sincère, le spectacle de l'ordre et de la raison. Il n'est pas question de transformer la scène en une chaire et de moraliser. Toute action dramatique qui n'est pas seulement une agitation inutile de gestes et de sons, contient nécessairement « une morale » ; si le théâtre grec est si grand, n'est-ce pas d'abord par cette profonde beauté morale qui survit en lui?

Mais cette secrète leçon qui se dégage du mystère des actions humaines, l'émotion seule doit d'abord la transmettre à l'intelligence. Elle n'a rien de commun avec les prédications religieuses ou sociales. S'il faut ramener ici la discussion à un exemple personnel, j'ai déjà expliqué ailleurs, à propos de la première pièce représentée au théâtre de Bussang, quelles

raisons avaient conseillé le choix du sujet. L'auteur, en incarnant dans *le Diable marchand de goutte* la forme du mal la plus accessible au public vosgien, n'avait eu ni l'illusion ni la prétention de guérir un seul buveur d'eau-de-vie. Il a dit que l'eau-de-vie était un poison et l'ivrognerie une passion funeste parce qu'il n'était pas possible qu'il ne le dît pas, et comme il dira, à l'occasion, que l'égoïsme est un mal, que l'envie est un mal, que tout ce qui rompt l'harmonieux équilibre de la vie et ramène l'homme vers la bête, est un mal. C'était là la fonction du grave chœur antique; le poète moderne a-t-il le droit de la délaisser? La raison d'être de la poésie, comme le fond de l'homme, est resté la même. Il faut que le poète avertisse, pour pouvoir consoler.

Après le second drame joué l'an dernier sur la même scène et auquel des spectateurs inquiets ont pu reprocher son manque de conclusion dogmatique à l'usage du populaire, il était facile de s'assurer que le *Théâtre du peuple* ne voulait point être une succursale d'une société de tempérance, ni d'un concile évangélique.

Dans ce sombre drame de *Morteville*, que l'auteur a librement évoqué de quelques pierres dispersées dans une prairie solitaire et d'un nom où semblait dormir une légende, tout s'adresse à l'imagination pour la transporter, par l'étrangeté des costumes et le pittoresque de la mise en scène, hors des temps, en plein passé; au cœur pour le jeter, par des événements tragiques, en pleine terreur et en pleine pitié. Sans doute, une prédication y est faite; un enseignement sort de cette pièce où l'on voit le dévouement de deux jeunes êtres acheter la paix à un peuple décimé: c'est une leçon de charité et d'amour, la mélancolique et pourtant réconfortante pensée que nul sacrifice n'est vain, que le sang et les larmes versées pour le monde y font fleurir une joie nouvelle. A une telle conclusion, on ne pourrait guère reprocher de n'être ni assez générale, ni assez universelle, et de manquer d'éternité.

La comédie villageoise, qui sera représentée cette année, diffère entièrement des deux pièces précédentes par le choix du sujet et la composition, autant que par la gaieté délibérément un peu grosse des incidents. Elle achèvera, sans doute,

de prouver que le *Théâtre du Peuple*, prétend, avant tout, rester un théâtre, c'est-à-dire qu'il veut intéresser les yeux et les oreilles par la diversité des spectacles qu'il leur offre et non fatiguer la raison par un enseignement monotone.

Au reste, si, malgré ces explications, on objecte que l'on pourrait signaler dans une de ces pièces ou même dans toutes trois des tendances didactiques trop marquées, des déclarations morales que la situation dramatique ne justifie pas et que ne vivifie pas l'émotion, l'auteur s'inclinera sous le reproche; mais il dira qu'il retombe sur une œuvre particulière et sur un écrivain entre tous faillible, sans pouvoir en rien être opposé à l'idée même que cet écrivain défend.



Cette idée, encore une fois, qu'est-elle donc? Les commentaires l'ont déjà tant déformée qu'il faut bien la préciser encore.

Fantaisie de lettré, ont dit les uns. Manifestation de l'esprit socialiste, ont pensé les autres. Tantôt on nous reproche de faire œuvre de réaction, de vouloir retourner au moyen âge et au temps des mystères; tantôt on nous soupçonne de flatter le souverain du jour, la foule, et de traiter avec « les démagogues ».

Si le drapeau qui flottait sur la scène en plein air de Bussang eût été moins modeste, il est un mot qu'on aurait pu lire entre ses plis.

Ce mot, c'est: Affranchissement.

Notre œuvre est vraiment née d'un amour qui, pour peu que l'occasion l'aide, ne reste jamais infécond: celui du prisonnier pour la liberté.

Ici, la prison était double. D'un côté, l'art dramatique, la forme la plus vive de la pensée humaine, se débattait sous un enchevêtrement de ronces et de toiles d'araignées, si dures qu'on en était venu à les prendre pour de véritables chaînes. De l'autre, c'était toute une race, esprits et cœurs, reléguée dans une sorte de crépuscule éternel, condamnée à l'oubli par l'indifférente supériorité des Sages et des Pharisiens.

Pour ces gens de la campagne, ces rustiques (à peine si l'on

se retient de dire rustres) point de fête où l'esprit ait son droit et sa part, point de spectacle qui, après avoir tendu les esprits et fasciné les yeux, réserve à la pauvre intelligence méprisée quelque confidence discrète et fraternelle. Veulent-ils s'instruire? Ils ont l'école, aujourd'hui obligatoire, et ce qui reste encore de l'enseignement de la chaire. J'allais oublier le meilleur : ils ont les journaux, la petite feuille à un sou, toute chargée de littérature et de science. N'est-ce pas là de quoi suffire à l'éducation d'un peuple libre, qui connaît le prix du temps et travaille, tant qu'il fait jour, à payer ses impôts?

Des distractions? Mais en manque-t-il? Il y a pour le campagnard, sans parler des réjouissances nationales que l'État lui procure sous la forme de kermesses et de feux d'artifice, les fêtes patronales avec leurs danses, leurs buveries et leurs retours le long des buissons. Il y a les processions religieuses — elles ne sont pas interdites partout — et, de temps en temps, les pompes militaires. Avouons tout... Il y a aussi, n'est-ce pas le cabaret et ce fameux marchand de petits verres dont nous ne pouvons plus fuir l'obsédante figure et le jargon insidieux. Que veut-on lui offrir de plus?

Un théâtre ; c'est-à-dire un miroir.

Miroir magique, comme la conscience. Les actions humaines s'y reflètent et s'y jugent. Elles y prennent subitement cette grandeur tragique ou grotesque qui fait que le personnage de la pièce justifie son nom de « héros » et que *type* est, là aussi, synonyme de *modèle*.

Le théâtre, quoi qu'il prétende, et de matière si basse qu'il les pétrisse, tend à créer des dieux. Et ce n'est point un paradoxe d'affirmer que plus il apporte de vérité aux hommes, plus il leur découvre d'idéal.

Mais de quel théâtre parlons-nous là? Est-ce de celui des villes? — de celui de la ville, pour mieux dire, car il n'y a plus qu'une ville dans ce pays, dont le théâtre fournit tous les théâtres de la France et beaucoup de l'étranger : Paris! — Non, assurément. Et si je disais : « Voici ce que nous voulons tenter : révéler à ce peuple des campagnes l'art dramatique qui fait la joie et l'orgueil du public parisien en 1897, fonder sur la montagne une succursale de l'Ambigu ou de la Comédie-Française » : vous auriez cent fois raison

de me dire que le projet est absurde et qu'il n'y a que faire d'accorder ce peuple-ci et cet art-là.

Mais je sais un autre théâtre qui convient à de tels spectateurs ; et quoi que vous en pensiez, serviteurs trop zélés d'un maître qui n'est pas l'unique maître, ce théâtre a tous les droits possibles à servir, lui aussi, l'art.

Est-il donc libre, notre art dramatique actuel? Est-il vraiment ce qu'il prétend être : la manifestation complète, spontanée et sincère, de l'idée et du rêve humains?

Je ne songe nullement à nier tout l'intéressant effort de l'activité littéraire contemporaine ; et il est fort injuste de dédaigner, comme on le fait parfois, la floraison toujours vivace de ces talents souples, adroits ou vigoureux qui, dans une fine comédie ou un vaudeville joyeux jusqu'aux larmes, se dépensent chaque soir pour le plaisir de tant de spectateurs. Mais en dehors et à côté de ce théâtre dont il ne faut pas méconnaître les droits ni la valeur, il y a place pour un autre, plus indépendant et pourtant plus sévère, plus simple et pourtant plus avancé, plus naïf et pourtant moins grossier.

Non, et tout le monde le sait bien, le poète dramatique qui veut faire représenter son œuvre sur une scène moderne, n'est pas libre et ne peut pas le devenir. Ressasserai-je encore, après tant d'autres, tous les liens dont sa pensée se trouve nouée, tous les obstacles qui se dressent devant lui pour gêner son élan : les formules, les préjugés, les fausses traditions, les nécessités commerciales, les vanités et les jalousies, les camaraderies, les cabales, le spectre de la critique, les marchandages, toute cette écume dégoûtante d'un beau flot en mouvement? Qui ne sait combien il est étroit et plein d'ombres douteuses, le couloir qui mène d'un cabinet de directeur à la scène, et comme il faut s'y courber! Les plus souples le franchissent et se redressent bien vite sur ces planches radieuses; mais attendez un peu et mesurez leur taille à leur tombe : sont-ce les plus grands qui avaient le mieux passé? Et qui oserait affirmer que les faibles seuls, les trop délicats, reculent et ont renoncé à une lutte où la victoire coûte si cher.

Quelqu'un, un passant, vous prend la main et vous montre là-bas, au soleil, une prairie. Le bruissement de la forêt voi-

sine y tombe, ou peut-être est-ce, à l'horizon incertain, l'accompagnement rythmé de la mer. Une scène rustique se dresse entre les arbres, au flanc de la colline : vous trouverez là, pour évoquer à la réalité et animer votre rêve, juste ce qu'il faut de toile et de bois afin de compléter, sans l'altérer, le décor charmant offert par la nature. Et voici de dociles acteurs qu'un appel a rassemblés autour de vous ; en échange de ce que vous saurez leur communiquer de science, ils vous donneront tout ce qu'ils ont de naturel et de foi.

En bas, les yeux agrandis, le visage, le cou et tout le corps tendus vers la même vision, dans cette attitude où les a représentés le peintre Carrière, dont M. Rodenbach évoquait le nom, deux ou trois mille spectateurs se pressent : c'est le peuple.

Regardons-le nous-mêmes, ce peuple, pendant qu'il regarde si bien. J'y vois un assemblage éclatant des costumes les plus divers que, dans ce cadre de montagnes, la douce lumière du soleil couchant fait pourtant harmonieux. Des visages crevassés et jaunis rappellent, dans la profondeur, les traits d'une illustration naïve. Mais voici des fronts plus blancs et plus larges qui luisent, des yeux pleins de vie qui s'allument, des bouches délicates où apparaît et s'efface, comme une ride de lumière sur l'eau frémissante, la finesse du sourire. C'est cela, tout cela, ce peuple qui va nous juger.

Ne commençons-nous pas à distinguer que, de près, dans la réalité, il nous apparait différent de l'image que nous nous en étions faite ; que ce n'est pas seulement une réunion d'êtres incultes et sauvages, mais que l'intelligence, la meilleure, celle qui naît d'une sympathie spontanée et sincère, incline doucement et de plus en plus fort toutes ces têtes attentives vers le petit carré de terre et de ciel d'où la parole humaine, portant l'esprit, s'élance?...

Comme je voudrais — mais c'est vainement ! — obtenir de tous ceux qui font métier de réfléchir, que ce mot de peuple ne crée plus en eux une fâcheuse, une absurde confusion ! Sommes-nous donc si séparés les uns des autres et notre fausse égalité extérieure exaspère-t-elle tant notre secret orgueil que nous ne puissions plus dire : peuple, sans penser : populace? Que ne songez-vous que vous aussi, artistes, vous

d'abord. vous faites partie du peuple, non pour en être « sortis », comme on le dit encore si faussement, mais parce que vous en incarnez une des forces infinies? Alors vous cessez de le dédaigner, et ce mot reprend pour vous la vraie signification qu'il ne devrait pas perdre : quelque chose de fraternel, l'ensemble des hommes qui, unis par des liens de race et de nature, travaillent chacun selon sa tâche à un ouvrage commun. Les efforts particuliers ont beau paraître divergents, le résultat est indivisible et chacun concourt à l'œuvre de tous. La troupe humaine compte des retardataires et des avancés : elle n'a point de solitaires.

Ces deux mille spectateurs que voici réunis représentent toutes les conditions sociales et tous les degrés de la pensée. L'échelle va du plus humble au plus riche, de l'intelligence la plus endormie à l'esprit le plus éveillé. Des artistes sont venus de loin s'asseoir à côté des paysans. Ce n'est donc point là une masse informe et lourde à remuer, mais une âme composée de toutes les variétés d'âmes. un instrument qui vibre tout entier par toute la série de ses cordes. Voyez donc, dès maintenant, que le poète, s'il a la préoccupation de faire apprécier immédiatement les finesses de sa pensée, ne risque pas d'être entièrement incompris : il y aura dans l'auditoire populaire ne fût-ce que deux ou trois intelligences cultivées et fines, capables de goûter les raffinements de l'art : — cela ne suffit-il point pour ces écrivains habitués à ne tenir compte des jugements du public que d'après la qualité des juges? — Les autres écouteront avec une admirable patience, sans avoir cette prétention insupportable d'en savoir autant que l'auteur et de vouloir expliquer ce qu'il s'est contenté de laisser pressentir.

Mais il s'agit de savoir s'il n'y a pas pour l'écrivain quelque chose de mieux que de faire admirer son adresse : c'est de communiquer à ses semblables la sympathie ou l'aversion pour ce qu'il a lui-même aimé ou haï. Voilà l'art véritable; le reste n'est qu'un jeu de désœuvré. Intéresser ces âmes, toutes ces âmes à la fois, la plus grossière et la plus fine, les tenir immobiles et frémissantes à la même voix, les dominer du haut de ce trône mystérieux où le poète règne par la force du verbe et commande au nom de la

pensée; et, quel espoir! éveiller, dans ces êtres jusqu'ici sommeillants, une jeune intelligence en qui repose l'avenir et qui sent tout à coup frissonner et se délier deux ailes; ensemencer les esprits pour qu'il y naisse de la beauté: — voilà ce qui est vraiment l'œuvre d'éducation du théâtre populaire et pourquoi de généreuses espérances l'ont appelé.



Et c'est ainsi qu'il naîtra, le génie à la fois fraternel et surhumain en qui tous communieront, artistes et foule, retrouvant en lui la part la plus active de leur humanité. Celui-là efface les divisions et fait taire les vaines disputes. C'est à lui que nous remettons le soin de l'avenir, sachant bien que, dès qu'il aura parlé, le monde oubliera tant d'œuvres mortes et de froides théories. Mais est-ce d'un étroit couvent de moines laïques, retirés de la vie pour des œuvres solitaires et pour le culte jaloux d'un dieu sans bonté. est-ce de cet art compliqué et égoïste que surgira le génie vivant, fait de sympathie, de force et de liberté?

L'art dramatique est comme un malade, assure-t-on, qui change de formules et de remèdes. Et, si cela est vrai, n'a-t-on point quelque raison de penser qu'il étouffe dans des salles où ni l'air ni la lumière du jour ne pénètrent plus jamais? Nous l'appelons aux champs, vers cette nature qui purifie, sur ce sol paysan d'où, ne l'oublions pas, il a jailli autrefois. Est-ce donc une nouvelle prison où on l'attire, une autre cage où on convie le public à venir écouter le malheureux chanteur? Mais non, en vérité, non! Il ne s'agit pas d'une entreprise particulière, ni d'un Théâtre du Peuple qui sera celui d'un homme, comme le Théâtre Libre fut celui d'Antoine; ni de Bussang, ni de moi, ni de personne. Malheureuses étiquettes, dont le langage ne peut se passer et qui ne servent le plus souvent qu'à faire confondre ceux qu'elle devrait faire reconnaître! Que l'idée ait germé d'abord sous les sapins de Lorraine ou sous les oliviers de Provence, peu importe. Si elle est bonne, elle lèvera, et partout, sur cette riche terre française, elle trouvera à nourrir ses racines. Nous verrons alors s'épanouir l'œuvre lumineuse, communiquant à tous l'émotion qu'elle

fera naître, haute par la pensée et la générosité, riche de cette nouvelle vie provinciale qui offre au choix du poète son trésor de mœurs, de légendes et d'histoire, forte enfin de cette simplicité vers laquelle tous soupirent et que ces misérables efforts d'une naïveté factice, comme cette époque nous en donne le spectacle, honorent encore en la parodiant.

Ainsi se ferait à la fois cette « initiation » du peuple à la beauté et cet élargissement de l'art dans la nature : le peuple, — si affamé de spectacle et de parole qu'il se jette avidement, faute de mieux, sur la grossière nourriture dont on lui fait l'aumône, — mûrissant son esprit à ce rayonnant soleil de l'art et préparant pour l'avenir une moisson d'âmes plus fières et plus robustes : l'art, — usé par ses propres raffinements, vieilli dans le desséchant égoïsme des chapelles, — retrouvant sur la terre natale et dans la fraîche imagination populaire la jeunesse de son éternité.

MAURICE POTTECHER.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

INTRODUCTION

C'est au mois de novembre 1845 que je vis Renan pour la première fois : il comptait quatre ans de plus que moi, mais il avait peut-être moins d'expérience de la vie, s'il est permis de parler de l'expérience de deux adolescents. Il sortait du séminaire, et il venait de renoncer, non sans quelques vagues velléités de retour, à la vocation sacerdotale. Son air doux et sérieux, son goût pour les choses intellectuelles et morales me plurent tout d'abord, et nous formâmes une liaison, que les années et les péripéties de l'existence ne firent que confirmer et rendre chaque jour plus étroite, jusqu'au moment suprême de la séparation finale. Renan a parlé à plusieurs reprises dans ses livres de cette affection si constante, qui n'a jamais été troublée ni par des conflits de passion, d'intérêt, d'ambition, ou d'amour-propre, ni par des discordances radicales sur la manière de comprendre la vie privée ou publique.

Cependant nos conceptions fondamentales étaient assez différentes. Si nous étions tous deux également dévoués à la science et à la libre pensée, Renan, en raison de ses origines

bretonnes et de son éducation ecclésiastique et contemplative, tournée vers le passé, avait moins de goût pour la démocratie, pour la Révolution française, et surtout pour cette transformation à la fois rationnelle, industrielle et socialiste, dans laquelle est engagée la civilisation moderne. Les anciennes manières d'envisager la protection des sciences, des lettres et des arts, par un pouvoir supérieur et autocratique, l'attiraient davantage : il n'en a jamais fait mystère.

Au contraire, ma descendance parisienne par ma mère, mon enfance, entretenue dès ses premiers jours par les traditions médicales, et l'exemple de l'activité incessante de mon père, me portaient d'instinct à sympathiser avec la conception nouvelle de la raison collective, c'est-à-dire de l'évolution scientifique des sociétés humaines.

Mais il y avait entre nous un sentiment profond, qui nous a rapprochés dès le premier jour : nous étions animés, c'est trop peu dire, enflammés par une ardeur commune et désintéressée, qui nous portait à aimer au-dessus de tout et avant tout le bien, l'art et la vérité : c'est là, c'est ce goût des choses pour elles-mêmes qui a constamment maintenu notre intimité, alors que nos carrières se développaient parallèlement, suivant des voies distinctes, que chacun de nous parcourait avec ses directions et son caractère personnel.

Nos mariages, accomplis à quelques années d'intervalle, nous rapprochèrent encore davantage, loin de rompre les affections anciennes par la jalousie exclusive des tendresses récentes, comme il arrive parfois. Nos femmes, dévouées chacune à la carrière et à la vie morale de celui dont elles avaient accepté le nom, ne tardèrent guère à se lier entre elles d'une même amitié.

Notre seul regret à tous quatre a été de ne pouvoir y associer cette chère Henriette Renan, qui entoura la jeunesse de son frère d'une affection si vive et si éclairée. Renan a écrit quelque part que c'est la personne qui a eu la plus grande influence sur sa vie. C'est elle, en effet, qui l'a guidé dans sa première et capitale crise, alors que son indécision naturelle et son goût des tempéraments ne l'aurait peut-être pas amené à se dégager si complètement des suggestions toutes-puissantes d'une discipline cléricale. Ceux qui ont lu les lettres

d'Henriette, adressées à son frère, ont pu reconnaître quelles étaient l'élévation et la fermeté admirables de sa nature morale.

C'est seulement à la fin de cette crise, alors que le lien essentiel était rompu, que j'ai connu Renan. Je n'y ai pris aucune part; mais les relations que nous nouâmes alors et l'esprit philosophique propre que chacun de nous communiqua à son compagnon, ne purent que l'affermir dans ses résolutions, en joignant aux ouvertures qu'il possédait déjà sur les sciences des langues et de l'histoire, les perspectives plus vastes et plus précises, les certitudes des sciences physiques et naturelles.

J'avais à ce moment dix-huit ans, Renan en avait vingt-deux. J'étais, — il n'y a aucune vanité à mon âge à rappeler des souvenirs scolaires, — j'étais l'un des plus brillants élèves du collège Henri IV, à qui j'apportai en 1846 la couronne du prix d'honneur de philosophie au concours général. J'habitais une chambre étroite, mais tranquille et bien éclairée, en haut d'une maison de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, occupée par une petite pension qui suivait les cours du collège[1]. Doué également, à cet âge, pour les sciences et pour les lettres, j'inclinai vers les premières, d'après des impressions de famille, reçues depuis ma naissance.

Mon père était docteur en médecine, simple praticien, habitant un quartier pauvre, aujourd'hui démoli, au pied de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. Fils lui-même d'un paysan des bords de la Loire, plein de tendresse pour les misérables, il était trop dévoué à ses malades et à sa famille pour avoir jamais pu amasser les éléments, je ne dirai pas d'une fortune, mais même ceux de la plus modeste aisance.

Dans ces conditions, Renan et moi, nous abordions tous deux les luttes de la vie sans autre appui que mon père pour moi, sa sœur pour lui. Nous avions notre carrière à faire, avec ces ressources incertaines fondées sur l'existence des nôtres, et que la maladie, déjà suspendue sur ces têtes bien-aimées, pouvait nous enlever d'un jour à l'autre.

1. L'emplacement de cette maison existe encore; mais la maison même a depuis été démolie et reconstruite sur place par la fantaisie d'un amateur.

Pourtant si la nécessité d'une carrière nous préoccupait, ce n'était pas là une vue obsédante et absolument directrice. Nous avions confiance dans notre énergie et notre puissance de travail. Nous avions même résolu l'un et l'autre de n'entrer dans aucune de ces grandes écoles, si chères à la jeunesse française, et que nos études et notre capacité nous auraient sans doute ouvertes sans trop de difficultés. C'est que nous étions animés par un sentiment d'indépendance personnelle et par une volonté de ne subordonner à qui que ce fût notre propre vocation ; volonté à laquelle nous sommes restés constamment fidèles, alors même que les honneurs et les fonctions officielles étaient venus nous trouver, à l'heure fixée par la destinée.

Ainsi nous étions alors tous deux jeunes et ignorants de la vie, sérieux, laborieux, animés d'une curiosité non moins vive qu'universelle. Nous logions porte à porte ; notre rencontre matérielle, et dès lors notre conjonction intellectuelle et morale étaient inévitables. Le charme de nos relations fut d'autant plus grand que tout égoïsme et intérêt privé en demeura constamment absent. Nous échangions nos idées sur toutes choses, poussés à tout approfondir, mais non sans illusion sur les bornes des connaissances humaines. J'avais entrepris à cette époque, avec la confiance naïve de la jeunesse, de compléter mes études sur les principes de toutes les sciences, et j'avais distribué les heures de mon labeur par jours et par semaines, comptant sur ma grande aptitude au travail et sur ma facilité de transposer mon esprit presque instantanément d'un ordre de notions à un autre. Je n'ai pas besoin de dire que je ne tardai guère à être débordé et à comprendre la vanité de ma tentative.

Renan a décrit cette fermentation incessante et commune de nos esprits, dans la dédicace de ses *Dialogues philosophiques*. Son ouvrage de jeunesse, *l'Avenir de la Science*, fut composé à cette époque ; mais il l'a publié seulement dans ses derniers jours, à titre de réminiscence ; car ce volume représente le premier produit, non mûri, du bouillonnement de nos deux jeunes têtes ; mélange des vues courantes des philosophes et des savants de cette époque, avec nos conceptions personnelles, alors ébauchées et confuses, mais dont le

développement s'est retrouvé plus tard. Depuis longtemps, comme Renan l'a rappelé ailleurs, nous avions renoncé à faire la part distincte de l'influence réciproque que chacun de nous a exercée sur le développement de son ami.

Certes, j'ai eu dans ma jeunesse et dans mon âge mûr d'autres amis que Renan, amis bien chers, associés à mes espérances scientifiques, politiques et philosophiques ; nous avons tous réagi les uns sur les autres, dans une certaine mesure. Mais aujourd'hui que presque tous mes contemporains ont disparu, je dois déclarer qu'aucun ne fut réuni à moi par des chaînes aussi étroites, aucun n'a laissé en entrant dans le tombeau une douleur plus vive, une lacune plus grande dans mon individualité morale. Chacun de ceux qui nous quittent emporte avec lui une part de nos opinions, de nos convictions, c'est-à-dire une part de notre personnalité ; il y a désormais dans l'esprit et le cœur de celui qui survit des lacunes que rien ne peut combler, des sentiments qu'il ne peut plus échanger avec personne.

Peut-être une autre condition de ma vie morale a-t-elle concouru à resserrer encore davantage l'amitié inaltérable qui nous avait unis.

Je n'ai jamais fait plein crédit à la vie : elle renferme trop de doutes et d'éventualités irréparables. De là une impression de tristesse et d'inquiétude, que je n'ai cessé de porter dans toutes les conditions de mon existence et qui fut plus vive dans ma jeunesse, parce que je n'avais pas alors acquis cette sérénité, que donne la vue du terme de plus en plus prochain de toute joie et de toute douleur. Certes j'ai connu la tendresse d'une mère, l'amour dévoué d'un père, et cependant je n'ai pas gardé le souvenir de ce paradis enfantin, dont tant de gens regrettent les portes d'or fermées. Ma première enfance, un peu maladive, m'a laissé le souvenir des jours pénibles, plutôt que celui des jours heureux. A mesure que ma conscience personnelle s'est développée, elle n'a fait qu'accroître mes incertitudes. De bonne heure, dès l'âge de dix ans peut-être, j'ai été tourmenté par l'insécurité de l'avenir. Depuis, je n'ai jamais joui pleinement du présent ; constamment porté à regarder en avant et à tendre ma volonté, pour prévoir et affronter à l'avance les obstacles que j'allais rencontrer. Sans doute, cette prévision

inquiète dérive au fond des mêmes facultés qui dirigent l'expérimentateur dans ses découvertes scientifiques : de même qu'il s'efforce de deviner l'action spontanée des forces naturelles, afin de les faire agir dans la direction spéciale qu'il se propose de leur tracer ; de même il est sollicité par un continuel esprit de prévision et de combinaison, appliqué aux actes et aux sentiments de la vie courante. Cette tension constante est parfois singulièrement pénible. Aujourd'hui même que ma vie, affermie et consolidée par les années, ne laisse plus guère de jeu à ces ennuis, il est trop tard pour revenir à la joyeuse insouciance de la jeunesse.

La tristesse des enfants et des parents perdus, des amis disparus, le dégoût des trahisons, des déceptions et des abandons, l'impuissance radicale d'atteindre un but absolu, qui se trouve au fond de toute existence humaine, toutes ces causes réunies ne permettent plus à mon âge de s'abandonner à la pleine jouissance du présent. Ce n'est plus d'ailleurs ma propre destinée qui m'inquiète aujourd'hui, c'est la destinée de ceux que j'aime. En tout cas, le souvenir du passé, même heureux, est constamment mêlé de trop d'amertumes pour qu'on puisse s'y abandonner sans réserve. Voilà pourquoi je me suis toujours réfugié dans l'action pour lutter contre ces désespérances. Voilà aussi pourquoi j'ai toujours éprouvé le besoin de m'appuyer sur de chères et pures affections : celle de Renan a été une des plus vives et des plus profondes.

Pendant les années qui suivirent notre rencontre, notre vie à tous deux se précisa, à la fois dans sa double direction matérielle et intellectuelle. Chacun de nous prit d'abord ses grades universitaires : baccalauréats, licences de divers ordres, doctorats ès lettres et ès sciences. Renan devint agrégé de philosophie ; il fit même des leçons comme suppléant au lycée de Versailles et il finit par entrer comme employé à la Bibliothèque nationale. Après quelques années d'études médicales, je devenais moi-même, en janvier 1851, préparateur de chimie au Collège de France. Tels sont les commencements de notre *cursus honorum*.

Ils furent longs et pénibles. Sans sortir de notre rôle modeste de commençants, respectueux pour ceux qui nous enseignaient, et sans avoir tout d'abord la présomption de nous

ériger en maîtres, cependant nous évitions de nous mettre à la suite d'aucun patron :

Nullius addicti jurare in verba magistri.

Aussi restâmes-nous longtemps dans nos modestes situations de début. Renan était employé de la Bibliothèque nationale, au département des manuscrits, lorsqu'il composa cette histoire magistrale des langues sémitiques, qui fonda sa réputation de savant : elle obtint d'abord l'un des grands prix de l'Académie des Inscriptions, et l'autorité qu'elle donna à son auteur le conduisit quelques années après à la situation rêvée de membre de cette Académie. Il préludait dès lors à ces Études d'histoire religieuse, qu'il avait assignées comme but fondamental à sa vie scientifique, et qu'il a consacrées par *la Vie de Jésus* et l'*Histoire des origines du Christianisme.*

Quant à l'auteur de la présente notice, il est demeuré pendant dix ans simple préparateur au Collège de France, traité d'ailleurs avec une grande bienveillance par le titulaire Balard. J'étais tout absorbé par les découvertes qui ont constitué la chimie organique sur une base nouvelle, celle de la synthèse, il y a près de quarante ans.

Pendant toute cette période de fondation, nos relations furent incessantes et elles sont demeurées depuis au même degré d'intensité. Mais dès lors, notre vie à tous deux a été publique et les quelques incidents que nous avons traversés en sont connus, au moins dans le monde particulier où nous avons vécu : dès lors, il ne me paraît pas utile de les rapporter en détail.

J'aurais aimé cependant à décrire ici la seconde grande crise morale, qui décida de la vie de Renan et qui transforma le savant auteur de l'histoire des langues sémitiques dans l'écrivain poétique et génial de *la Vie de Jésus*. Ce changement a été l'origine de sa grande réputation et de son influence universelle : à la fois par la nature des problèmes religieux, au cœur desquels il se plaça hardiment, et par la forme littéraire admirable de ses nouveaux écrits. On pourra entrevoir les débuts de cette évolution de son esprit dans ses lettres d'Italie. Mais elle fut surtout déterminée et accélérée par l'entrée de Renan au sein du milieu artistique qui entourait Ary Scheffer et par son mariage avec mademoi-

selle Cornélie Scheffer. Renan a indiqué lui-même toute cette crise en quelques mots, ainsi que certaines de ses péripéties les plus délicates, dans la notice consacrée à sa sœur Henriette.

Il ne m'appartient pas d'en dire davantage. Les deux femmes exceptionnelles qui se disputaient le cœur de Renan avaient une nature trop élevée pour ne pas finir par s'entendre, dans le désir commun de le rendre heureux. Peut-être la confiance qu'elles voulurent bien m'accorder toutes deux rendit-elle plus étroits, à la fois, mes liens avec celui qu'elles aimaient et les liens mêmes qui les tinrent unies. La délicatesse des sentiments féminins donne quelque chose de plus solide et de plus doux aux amitiés viriles.

Au point de vue de la présente publication, je rappellerai seulement que mes relations avec Renan ont été de deux ordres : les unes, directes et orales, entretenues en toutes circonstances, n'ont guère laissé de trace que dans mes souvenirs ; aujourd'hui surtout que M. et madame Renan ont disparu. Les autres font précisément l'objet de la correspondance que j'imprime en ce moment. C'est pourquoi il importe de dire qu'une semblable correspondance, surtout au point de vue presque impersonnel où nous l'avons conçue, ne donne qu'une idée partielle et imparfaite de notre intimité. Dans une amitié comme la nôtre, il est bien des choses qui ne sont jamais écrites. Il y a des périodes entières pendant lesquelles nous étions trop voisins pour penser à nous adresser des lettres; car nous nous voyions sans cesse et nous nous disions tout. Les lettres privées, quand elles portent sur de pures circonstances individuelles, ont d'ailleurs de notre temps moins de valeur peut-être qu'autrefois. On écrit moins aujourd'hui, parce que l'activité sociale, toujours plus intense, laisse moins de loisir à la méditation et à l'échange des sentiments particuliers.

Les courants généraux d'opinion, en tout ordre, qui entraînent chacun de nous, lui enlèvent, d'ailleurs, une partie de sa spontanéité originale et de son action propre sur les autres. On a moins le temps de s'occuper de ce que pensent les contemporains et de s'intéresser à leur vie privée. C'est là un état d'esprit qui ne paraît pas destiné à se modifier dans

le cours des temps qui vont venir : l'importance des individus ira sans cesse en diminuant.

Ce fut après la mort de Renan que madame Renan, pressentant qu'elle ne lui survivrait pas longtemps, me remit les lettres que j'avais écrites à son mari pendant le cours de notre amitié d'un demi-siècle : elle me pria de publier notre correspondance. J'avais conservé la plupart de celles que Renan m'avait adressées depuis 1847. Le lecteur reconnaîtra aisément que beaucoup de mes propres lettres, qui répondaient aux siennes, font défaut. A cette époque, Renan vivait tantôt à l'hôtel, tantôt en voyage, livré à des déplacements continuels, où beaucoup de ses papiers furent perdus.

En raison de ces circonstances, la plupart des lettres que j'avais écrites à Renan avant son mariage n'ont pas été retrouvées, à l'exception de celles qui vont figurer dans le présent recueil. Plus tard, il existe plus d'équilibre et de contre-parties entre les lettres que nous avons échangées et que je possède. Est-il besoin d'ajouter que je reproduirai seulement celles qui peuvent offrir quelque intérêt pour le lecteur; il me semble inutile d'imprimer ces petites notes officieuses, échangées au jour le jour et relatives uniquement à la vie privée.

M. BERTHELOT

CORRESPONDANCE

— 1847-1892 —

I

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

Rue des Écrivains, 22. Paris.

Saint-Malo, 28 août 1847.

Mon cher ami,

Voilà déjà une semaine que je suis arrivé au but de mon voyage, et j'ai encore trouvé bien peu d'instants où je puisse en toute liberté vivre avec moi-même et m'entretenir avec vous. Les premiers jours qui suivent l'arrivée sont bien à mes yeux les plus désagréables des vacances, tout encombrés qu'ils sont de visites reçues et rendues. Cette vie me deviendrait bien vite ennuyeuse, si elle ne se passait dans le milieu si aimable de la famille, lequel a tant de charmes pour celui qui, comme moi, en est habituellement privé. Il est certain, cher ami, qu'il y a là une source de jouissances douées d'un grand pouvoir améliorant et adoucissant! La famille sous ses diverses faces est le milieu naturel de la vie humaine, et il faut de sérieuses raisons pour s'en séquestrer. Mais ces raisons, nous le savons, peuvent être décisives et arriver même à constituer un devoir.

Le pays que j'habite n'est rien moins que travaillé par des

besoins philosophiques. Tous les hommes y passent au même moule, et représentent tous un type remarquable de bon sens, d'esprit positif et modéré. Toute excursion hardie dans le pays des idées y passerait pour folie ou non-sens. Les *ultra* de toutes les sortes y sont mal venus. Le sérieux et la probité, le médiocre en tout, excepté en bon sens et en sagesse pratique, y forment le milieu habituel de la vie. De là, en fait de croyances religieuses, une orthodoxie raisonnable, mais bornée et au fond ignorante, telle que nous la savons, et, en politique, des instincts éminemment conservateurs. C'est un petit monde comme un autre, et je me garderai bien de le comparer à d'autres pour le préférer ou le déprécier. Que chacun vive dans sa sphère et laisse les autres vivre dans la leur ; car, bien que chacun doive croire que la sienne est de beaucoup la meilleure, les autres le croient aussi, et qui sait qui a raison ?... Au fond, cher ami, la tolérance, ou, ce qui revient au même, la liberté, est fille du scepticisme critique. Le dogmatique, qui regarde comme hors la raison ceux qui ne pensent pas comme lui, doit être intolérant ; on n'arrive à l'idée de pure indépendance intellectuelle que lorsque chacun tient assez peu à ses résultats pour croire que tel autre qui voit tout autrement peut avoir raison. C'est là notre état, cher ami. Là est la cause de notre libéralisme, et de la rage sainte que nous éprouvons contre quiconque veut imposer aux autres sa forme ou sa pensée. Nous pardonnons volontiers ce travers aux siècles passés. Mais quand nous voyons des hommes modernes, et censés trempés aux idées modernes, des hommes qui même ont pu contribuer pour leur part à leur divulgation, reprendre la folie du passé, et vouloir à leur tour imposer comme absolue une pensée dont l'essence est de juger les autres comme relatives et de se croire elle-même relative ; oh ! alors, nous ne nous possédons plus, et je vous avoue que, depuis quelques jours surtout, cela me donne des accès de mauvaise humeur intérieure, qui me font beaucoup souffrir. Ces répressions absolutistes chez un pouvoir qui s'est constitué en tant que libéral, cette avide personnalité, qui anéantit toute idée devant l'instinct de la conservation, m'exaspèrent, et me causent un douloureux refoulement à la vue de mon impuissance. Je voudrais pouvoir crier à tout

le monde l'absurdité et la contradiction d'un pareil système; je voudrais l'imprimer à la vue de tous en caractères aussi gros que l'évidence. Taisons-nous, pauvre ami, nous ne sommes encore que des enfants et les murs nous entendent.

Voici encore un joli petit scandale[1], n'est-ce pas? La pensée qui m'a le plus préoccupé au milieu de ce drame délicat, est de savoir ce qu'avait fait cet assassin pour être pair de France ! maintenant que tous le reconnaissaient pour un homme nul et brutal. Il avait un grand nom; voilà tout. C'est surtout à ce point de vue que le *résultat* de ce forfait peut être utile: il pliera un peu cette dédaigneuse aristocratie, qui a fait de l'immoralité un mot machinal qu'elle n'applique qu'aux classes inférieures.

Je pense beaucoup à vous, très cher ami, et au bonheur que nous avons eu de nous rencontrer. Isolés comme nous sommes, obligés de tout créer autour de nous, combien nos forces individuelles eussent été amoindries, si elles ne s'étaient multipliées par leur union ! Nous nous devons désormais trop l'un à l'autre pour que nous puissions désormais être séparés, au moins de cœur et de pensée; d'autant plus que les résultats que nous nous sommes réciproquement prêtés se sont si bien croisés, que rien ne pourra jamais analyser ce réseau et y discerner la propriété de chacun. Aussi bien, n'y a-t-il plus de propriété entre nous, cher ami, et je ne conçois pas comment nous pourrions désormais nous disputer sérieusement sur un point : au bout de cinq minutes, nous nous entendrions et serions d'accord.

La grave difficulté que nous prévoyions relativement au dissentiment religieux entre moi et ma famille n'a eu aucune suite. Ma mère s'est montrée d'une largeur très libérale et est entrée pleinement dans le système que la convenance me prescrit en ce pays : ne rien dire, ni ne rien faire qui témoigne affection ou antipathie pour les croyances dont j'ai fait autrefois profession. Nous avons eu, maman et moi, des conversations des plus piquantes sur ce sujet; je l'ai amenée très facilement à dire qu'il faut laisser les gens croire ce qu'ils veulent... La confusion de la religion positive et de la morale, laquelle

1. Affaire Praslin.

est si complètement irrémédiable dans l'idée commune, a aussi son bon résultat. Si d'une part elle fait croire que l'homme qui ne croit pas au christianisme ne saurait être moral ; de l'autre aussi, elle amène chez les personnes faciles cette conclusion qu'une personne morale est religieuse autant qu'il faut l'être; car avec les idées vagues et superficielles qu'on se fait sur cela, il ne faut attendre que des à peu près. Qu'une personne affiche l'incrédulité, on ne croira pas à la possibilité de sa moralité ; mais aussi qu'elle se montre morale et grave, on concluera de plain-pied qu'elle est orthodoxe : ainsi vont les choses. Du reste inutile de vous dire, cher ami, que mes opinions à cet égard sont toujours les mêmes. Il est désormais pour moi aussi évident que le jour que le christianisme est mort et bien mort, et qu'on n'en saurait plus rien faire qui vaille ; au moins, en refusant de le transformer. Ce ne sera qu'un effet de la dépression intellectuelle dont nous sommes menacés qui pourra y jeter les masses ; mais je verrais tout le monde redevenir chrétien que je n'en croirais pas davantage. Plus j'avance, plus aussi je vois poindre dans le présent les éléments d'une religion nouvelle. La révolution, par exemple, n'est-elle pas déjà la personnification de tout un ordre d'idées, devenues pour nous saintes et objet de vénération? Je la vois marcher de plus en plus à la religionification (excusez ce barbarisme que je ne veux nullement faire adopter). Déjà qui la blasphème passe pour un insensé, et viendra bientôt un temps où on ne dira plus que notre *sainte révolution*. Pour ma part, cependant, je ne fais pas consister la religion moderne uniquement dans la foi à la Révolution française. Il est certain qu'il y a dans les idées modernes tout un ensemble de vues auxquelles nous sommes forcés de nous conformer, et dont la réunion formera cette religion. Ces vues que nous avons conquises peu à peu depuis bientôt quatre siècles ont entre elles une admirable liaison, bien que produites isolément et souvent exclusivement, mais toujours en réaction du passé. La réforme, l'émancipation populaire, l'émancipation de la science, l'émancipation de la philosophie, l'avènement de la critique, l'adoucissement de la morale publique, etc., tout cela forme un ensemble qui est l'esprit des temps modernes, la religion moderne, et ce

qui me confirme dans cette vue, et me donne tout espoir dans la vie de ces idées, ce sont les persécutions auxquelles elles ont été exposées. Il n'est pas un seul de ces éléments dont les premiers promulgateurs n'aient été en butte aux attaques des hommes du passé. Que l'on cite un seul libre-penseur, un seul homme moderne, soit pour la science, soit pour la philosophie, soit pour la politique, qui, avant la fin du XVIIIe siècle (et depuis!...) n'ait été l'objet ou d'une persécution ouverte, ou de tracasseries vexatoires, de la part des rétrogrades. Ce sont les martyrs de la religion moderne, analogues exacts de ceux qui souffrirent pour l'établissement du christianisme. Il serait facile de retrouver dans l'avènement de ces idées tous les phénomènes qui accompagnent l'apparition lente et graduelle des religions. La coalition lourde, massive, aveugle, décidée des hommes du passé contre elle est sans doute le symptôme le plus caractéristique. Là aussi est le garant de leur triomphe. Des idées que les hommes du passé répriment par la force, qui restent immuables et toujours présentes, tandis que leurs adversaires ne font que voltiger autour d'elles, en changeant tous les jours le tour de leur futile dialectique; des doctrines obligées à un certain secret par la maladroite contrainte que leur imposent leurs persécuteurs, sont destinées à régner. Aussi, voyez-les déborder de toutes parts et emporter les digues mêmes. Aurait-on pu l'espérer? Ainsi donc, cher ami, il n'y a rien de sérieux à craindre. Il y a là, ou nulle part, des garanties d'avenir. Je suis frappé, par dessus tout, de l'impossibilité d'un retour définitif dans le mouvement de l'esprit humain. L'idée la plus avancée est la plus vraie et la plus viable. Honneur à quiconque aura poussé à la roue, et aura contribué pour sa part à avancer l'avènement de ce qui doit venir!

Je travaille activement au lourd travail de mes thèses. Je vous expliquerai dans ma prochaine lettre une modification importante que je compte introduire dans mon plan d'études pour l'an prochain, et vous demanderai conseil sur ce point. J'ai trouvé dans les bibliothèques de ce pays, et spécialement dans celle d'Avranches, des manuscrits du plus grand prix et qui vont directement à mon travail. Toutes les bibliothèques particulières de ce pays sont formées des débris de celles des

abbayes savantes de la Basse-Normandie, telles que le Mont-Saint-Michel, etc., ce qui leur donne une grande valeur.

J'attends dans quelques jours, cher ami, une lettre de vous : croyez-bien que rien ne saurait m'être plus doux, et que je l'attends comme un heureux événement.

Pourriez-vous me rendre un service? Monter dans ma chambre, ouvrir la petite armoire où sont mes manuscrits et, pour cela, prendre la clef qui se trouve dans un des petits tiroirs du bureau, prendre la liasse de correspondance et chercher vers le milieu une lettre qui me fut adressée de la sous-préfecture de Lannion relativement à la conscription. On m'y notifiait que j'étais libéré. Vous me l'enverrez avec votre prochaine lettre : cette pièce m'est nécessaire pour un éclaircissement que je désire prendre à cet égard. — Si vous en avez l'occasion, vous me feriez bien plaisir de passer rue Taranne, 12, au bureau de la Société Asiatique, et de dire de m'envoyer mon journal à ma nouvelle adresse. Mais ne vous dérangez pas, je vous en prie; c'est peu important.

Tout à vous, cher ami, en attendant votre lettre bien désirée.

E. RENAN.

II

Saint-Malo, 16 septembre 1847.

Mon cher ami,

Merci de votre bonne lettre[1], qui est pour moi une conversation intime à laquelle je reviens sans cesse. Elle supplée pour moi à nos agréables colloques, dont le vide m'est bien sensible. Il est si doux de remuer ensemble les idées vraiment capitales, quand, par une longue habitude, on a appris à se comprendre! Aussi bien est-ce là une condition nécessaire, et rien n'est à mon sens plus insipide est plus hasardeux que de parler des choses supérieures avec des gens avec lesquels on n'a point eu préalablement des contacts prolongés : on risque de ne pas parler la même langue et, en employant les

1. Perdue.

mêmes mots, de commettre les plus singuliers malentendus.

Depuis quelques jours, cher ami, je suis dans un état intellectuel assez pénible. L'inévitable imperfection, la relativité de tout ce qui tient à la politique et à l'organisation pratique des choses me dégoûte de cet ordre de spéculation. Nous croyons être plus avancé que tel parti, et, probablement, nous le sommes, et en vertu de notre conviction, nous voudrions voir réalisé ce que nous regardons comme le mieux. Mais, sérieusement, à quoi cela avancerait-il les choses? Croyez-vous que, le lendemain de cette révolution, on serait content? La loi, en politique, c'est de marcher toujours. L'opinion ne peut rester un instant stationnaire. Elle triomphe de temps en temps et s'exprime le jour de son triomphe par une forme gouvernementale qui est l'expression de son besoin actuel. A ce moment, l'opinion et le gouvernement établi sont d'accord. Mais l'opinion marchant toujours et le gouvernement étant nécessairement stationnaire et conservateur, le lendemain de la révolution l'accord est rompu, et une nouvelle révolution est nécessaire ; elle ne se fera pas, et cela fort heureusement, parce que l'opposition n'a pas encore la force ; cela arrivera plus tard, quand le désaccord sera trop criant ; alors, une nouvelle révolution, puis à recommencer. En un mot, j'imagine l'opinion comme avançant d'un mouvement continu et les gouvernants avançant par soubresauts, en sorte qu'ils ne peuvent que par instants se trouver de front. Au fond, est-ce un malheur? Oui et non. Oui, parce que le plus parfait est le plus durable et qu'il faut souhaiter que le mieux qui doit se faire se fasse de suite. Non, parce que l'opposition est folle et juvénile. Si on la laissait faire, elle battrait la campagne, et les formes de l'humanité ne seraient pas représentées avec une largeur et une durée suffisantes. Ce serait comme un navire sans lest, ballotté par chaque coup de vent. Car, enfin, si le gouvernement n'a pas par lui-même une certaine pesanteur, s'il ne fait qu'obéir à la traction instantanée et capricieuse de l'opinion, ce sera un revirement perpétuel sans loi et sans raison. L'opposition est donc nécessaire : généralement elle a raison ; il faut qu'elle triomphe ; mais il est heureux qu'elle ait derrière elle une lourde et inerte masse à remorquer. Croyez-vous donc que si nos idées

triomphaient nous ne deviendrions pas conservateurs et nous ne chercherions pas à maintenir la forme que nous concevons nécessairement comme la meilleure? Or, pourtant, il est bien sûr qu'il se formerait immédiatement contre ce nouveau système une opposition plus avancée ; je ne parle pas d'une opposition rétrograde qui, étant radicalement impuissante, ne mérite pas qu'on en parle. Ainsi, je me figure tous les partis d'une certaine façon nécessaire et mécanique, qui m'empêche de prendre à cœur aucun d'eux. Je les conçois comme engagés à une certaine place dans une certaine machine, et suivant les mouvements de la machine, suivant la nécessité de leur place. Oh Dieu! consentirions-nous jamais à être ainsi un jouet mécanique? Il n'y a pas d'imagination qui me fasse plus d'horreur. Les exaltés me font l'effet de badauds qui se laissent jouer et prennent à plein une jonglerie. Plus que jamais le gouvernement actuel me fait l'effet d'une pièce lourde et sotte. Une borne, une momie, un moraliste qui veut la morale pour les autres et n'en use pas, type odieux. L'opposition me fait l'effet d'un jeune homme écervelé, capricieux, ne rêvant qu'amélioration, quand ces améliorations ne sont souvent que le rêve d'aujourd'hui que renversera le rêve de demain. Et l'un et l'autre sont nécessairement ce qu'ils sont, en vertu du type qu'ils représentent. Cela me met de mauvaise humeur contre tout le monde ; tous les partis m'agacent, je ne sais à qui me vouer, car voilà ce qui complique le nœud inextricable : c'est que nous avons besoin d'être d'un parti. La solitude nous effraie et nous avons une peine extrême à nous contenter du point de vue purement critique. Pourtant, cher ami, en pouvons-nous sérieusement prendre un autre? Il faut une bonne dose de bonhomie pour prendre désormais fait et cause, de cœur et de tête, pour quelque chose. Tout homme d'action devant être dogmatique et afficher un drapeau, il me semble qu'il faut renoncer pour cela au point de vue critique. Aussi, tous les politiques pratiques me font-ils le même effet de lourdauds, de paysans, que les dogmatiques en religion, ou en philosophie. Qu'est-ce donc que la vie humaine? Où trouver quelque chose que nous puissions pleinement prendre à cœur? Il faut du courage au critique pour se séparer de tout, quant à l'affection,

et se tenir froid, au moment où son enthousiasme allait s'allumer devant telle ou telle forme. C'est pour cela que je m'abstiens d'énoncer devant qui que ce soit *exceptis excipiendis* aucune opinion politique : une minute après, je me mets au point de vue contraire ; je vois que ma vue, ou au moins mon expression, a été partielle, et je suis fâché. Je ne crois pas que je me batte jamais bien fort pour ces sortes de choses.

Je viens, cher ami, d'exhaler avec vous toute ma mauvaise humeur ; vous me corrigerez ; je sais bien en effet que je ne suis pas dans mon état normal, mon état physique y contribue sans doute. J'éprouve un malaise général, et un mal qui me remplit d'idées noires et de fâcheux pressentiments, je ne sais pourquoi ; ce n'est peut-être rien. Je suis pressé d'être à Paris pour m'en éclaircir, car je n'en veux parler ici à personne. Ce sont des douleurs très peu vives, mais continues à une cicatrice que j'ai au côté, et qui provient d'un abcès que j'eus dans cette partie à l'âge de sept ou huit ans. Jamais depuis ce temps je n'y avais rien ressenti. Laissons cela. — Je sors, il y a quelques instants, du cabinet de lecture, où je viens de voir les merveilleuses nouvelles d'Italie ; décidément le mouvement est donné. Je partage tout à fait vos opinions sur le rôle du pape. C'est un des faits les plus remarquables de notre siècle. Savez-vous que c'est le premier acte du reniement du passé dans le sein de l'orthodoxie : non pas, il est vrai, quant au dogme, mais quant au principe politique et pratique. Je ne sais si vous avez vu une pièce curieuse que la *Gazette de France* a rapportée dans sa polémique avec l'*Ami de la Religion* sur la question de savoir si la conduite du nouveau pape était réellement en opposition avec celle de son prédécesseur. La susdite gazette apporta comme pièce de conviction pour l'affirmative une encyclique de Grégoire XVI, où la liberté de la presse et toutes les idées modernes étaient expressément traitées de folies et presque d'hérésies. Nul ne peut savoir où s'arrêtera ce mouvement inattendu. En vertu de la connexité des idées et vu que tout l'ensemble des idées modernes est inséparable de la négation de l'orthodoxie, il s'ensuit que le pape serait amené à abandonner le vieux système. O merveille ! — Ce que vous me

dites du nouvel emploi du mot sectaire est bien frappant : il faudra que nous gardions cela, et que dans notre polémique nous frappions de ce mot nos adversaires, les rétrogrades; c'est la seule manière de tourner contre eux leurs armes. Au fond, cher ami, nous sommes dogmatiques, comme il y a désormais possibilité de l'être; c'est-à-dire que nous n'embrassons pas telle et telle chose comme vraie, mais comme plus avancée.

Comment avec tout cela se prendre tout de bon d'enthousiasme ? Ma foi ! je n'en sais rien, à moins que ce ne soit par une sorte d'abstraction dont je conçois encore la possibilité. On se figure pour l'action que l'affaire est d'une bonté et d'une vérité absolue ; sauf à la critiquer par le côté de réserve. Car enfin il est clair que l'homme qui s'en tiendrait au point de vue critique n'agirait jamais avec nerf. Il faut pour cela être rondement dogmatique, croire que ce pourquoi on travaille c'est le bien absolu, que les adversaires ont absolument tort ; alors on se bat avec cœur. Je conçois très bien que si j'étais porté dans la vie active, je deviendrais aussi dogmatique pour l'action, et que pourtant je conserverais mon *a parte* critique.

Je ne suis pas de votre avis relativement aux observations que vous me présentez sur la religionification de la Révolution française. Vous m'opposez ses horreurs, qui la feront à jamais détester par un côté. Songez donc que cela sera bientôt oublié. Un point de vue effacera l'autre. Dans les premières années qui suivirent on ne pensait qu'aux horreurs, et on traitait la Révolution d'atrocité. Maintenant on ne songera qu'aux sublimités et aux résultats, et on oubliera les horreurs. Le critique comptera les deux : mais les religions ne seront jamais critiques. Voyez le christianisme. Je mets en fait qu'il y avait dans le christianisme naissant une proportion aussi forte de superstitions et de petitesses qu'il y a eu dans la Révolution française de cruautés et de fureurs. Si on eût présenté le christianisme naissant à un rationaliste d'alors, à un Horace, par exemple, la seule impression qui lui en fût restée eût été celle d'une étroite et ridicule superstition. Il n'eût pas vu les sublimités. Nous autres, nous ne voyons plus les petitesses, et ne songeons qu'aux sublimités, qui ef-

facent pour nous les premières. Le critique voit les deux. Si le sublime du christianisme a effacé sa petitesse, pourquoi le sublime de la Révolution n'effacerait-il pas ses horreurs? — Je suis forcé de finir par un singulier motif : je n'ai pas d'enveloppes. J'aurais pourtant beaucoup à vous parler de mon plan de religiogénie, que j'appelle maintenant religionomie, pour plus d'exactitude. Ce sera pour ma prochaine lettre. Or, cher ami, cette lettre vous arrivera à la fin de la semaine prochaine, presque en même temps que moi, car je dois être à Paris mardi 28 septembre. Mais je ne descendrai pas chez M. Crouzet. Ma prochaine vous expliquera tout cela et vous donnera l'adresse où vous pourrez me voir dès mon arrivée. J'espère une lettre de vous dans le courant de la semaine. Croyez, cher ami, à ma tendresse.

E. RENAN

III

M. MARCELLIN BERTHELOT,

Rue des Écrivains, 22, Paris.

Paris, 10 avril 1848.

Je suis désolé, cher ami, de n'avoir pu vous avertir d'avance de mon absence forcée. Pour comble de malheur, le billet que vous avez trouvé sur ma table a dû vous sembler une mystification. Je devais en effet remplacer M. Crouzet (ce qui ne nous eût pas empêchés d'avoir notre séance d'allemand), quand j'ai su un quart d'heure avant l'heure qu'il fallait encore remplacer M. Jacques. N'y aura-t-il pas moyen de remplacer la séance perdue? Je souhaite que vous le puissiez.

Je supplée encore demain ; mais je ne pense pas que vous eussiez été libre à cette heure. Voulez-vous jeudi, dans l'après-midi, avant mon cours d'arabe? Enfin quand vous voudrez, excellent ami ; vous savez l'affection de votre ami tout dévoué.

E. RENAN

III *bis*

17 avril 1848.

Excellent ami,

Je reçois une invitation de M. Jacques pour le suppléer pendant les trois jours qui restent jusqu'aux vacances. Quand nous verrons-nous? Quand vous voudrez, cher ami. Je ne prévois aucune sortie cette semaine, en dehors des classes susdites, si ce n'est mardi matin, où nous devons aller porter notre pétition pour l'école des langues orientales au ministre. J'y vais par curiosité, non par intérêt ni enthousiasme pour le projet, croyez-le. Venez le plus tôt possible. Si vous venez avant mercredi, voudriez-vous avoir la bonté de m'apporter le volume de votre traduction de Platon où se trouve le *Phèdre*? J'en lirais quelque chose à mes élèves.

A revoir, cher ami, croyez à mon affection vive et sincère.

E. RENAN

IV

Saint-Malo, 31 août 1849.

Cher ami,

Me voilà depuis quelques jours auprès de ma famille et dans un milieu bien différent de celui où nous vivons d'habitude l'un et l'autre. J'ai cru passer d'une planète dans une autre quand je me suis trouvé transporté en quelques heures de ce foyer brûlant de la vie parisienne dans ce coin oublié du monde, qui est encore pourtant le point de la Bretagne où la vie est le plus active.

Vous n'imaginerez jamais, cher ami, l'état de ce pays, et je ne saurais vous le peindre, car les catégories y sont radicalement différentes de celles que nous avons habituellement sous les yeux. Est-on légitimiste? Non. La portion de la population qui est attachée à la branche aînée ne forme pas un quart, un cinquième. Est-on orléaniste? Pas davantage. On

regrette Louis-Philippe, voilà tout. Est-on bonapartiste? On n'y pense pas. Et avec tout cela, les candidats légitimistes ont passé avec cinquante mille voix de majorité. L'évêque fait la liste avec ses curés de canton, on la prêche au prône, les bourgeois l'acceptent, et elle passe sans opposition. Hélas! cela ne s'explique que trop bien. et je n'ai jamais mieux compris que la nullité intellectuelle et administrative des provinces est le plus grand obstacle au progrès des idées modernes. Soit Saint-Malo par exemple. La masse de la population, le peuple plus encore que les bourgeois, n'a qu'un but, gagner de l'argent, vivre à l'aise et tranquille. Ces gens-là sont indifférents à toutes choses, pouvu que les affaires marchent. Il y a bien, à côté de cette grande masse de l'opinion publique, d'imperceptibles minorités (vingt, trente, par exemple, dans la ville que j'habite) de bourgeois manqués, à peu près aussi nuls que les autres, souvent moins honnêtes, qu'on appelle rouges. Mais gardez-vous de croire que cette classification corresponde à une nuance politique. Nullement. Les rouges n'ont pas plus d'opinion que les autres ; ce sont les casseurs d'assiettes, les trimbaleurs du pays qui prennent ce genre-là, par manière et pour se donner un ton. Quant au socialisme, le croiriez-vous? Il n'excite ni amour ni haine, car il est absolument inconnu; le nom même ne révèle aucune idée, et quant au peuple, je ne sais même si on trouve chez lui l'aspiration vague à un état meilleur. Il est vrai que ce pays est peut-être celui de France où il y a le moins de misère: mais la position du peuple serait cent fois pire qu'il l'accepterait comme la fatalité ; sans s'en prendre à personne, ni sans songer qu'il y a un remède possible. Eh bien ! croyez-vous qu'avec tout cela, ce pays soit précisément réactionnaire, qu'on y haïsse les institutions républicaines, qu'on puisse en craindre quelque chose pour un mouvement royaliste? Nullement. On y aime assez l'état actuel, on le trouve tolérable, on s'intéresse à Ledru-Rollin et surtout à Louis Blanc (sans savoir le premier mot, bien entendu, de ses idées): on idolâtre encore Lamartine. qui seul y est bien compris par instinct; on n'est nullement opposé aux réformes sociales; on aime beaucoup M. Dufaure et M. Passy, et on s'indigne de l'opposition que leur font les blancs, opposition que ces bonnes gens ne peu-

vent comprendre. Ce qui manque radicalement à ce pays (et j'ai pu m'assurer que ce mouvement s'applique à tout l'ouest), c'est l'initiative, l'éveil. La vie s'y passe dans la somnolence et on ne s'indigne que contre ceux qui viennent troubler ce nonchalant repos. S'indigner, c'est trop dire; s'impatienter, voilà tout ce dont sont capables ces consciences à peine éveillées. La décentralisation sera, je vous l'affirme, un puissant instrument de démocratie. Partout où on créera des centres analogues à Paris, le mouvement moderne se reproduira d'après des phases analogues.

IV *(suite)*

4 septembre 1849.

Mille causes indépendantes de ma volonté ont interrompu ma lettre; je m'en réjouis, car dans l'intervalle j'ai reçu votre bonne lettre, qui m'a fait un vif plaisir. Cette voix de l'autre monde a ravi mon âme et m'a fait revivre dans le vrai. Ici la vie est si étroite, si factice... J'aime beaucoup cette vie du paysan, de l'homme simple, absorbé dans son petit objet; la femme, par exemple, absorbée en son enfant, ayant là son univers, ne cherchant rien au delà.

Mais cette vie bourgeoise ne m'apparaît que comme le gaspillage pur de la vie humaine. Une chose aussi me frappe beaucoup, c'est l'affaiblissement physique de cette race. Elle n'a pas encore un siècle de civilisation et elle est usée. Entre toutes les personnes que je vois ici, à peine en puis-je compter deux ou trois vraiment énergiques. Tous les enfants que j'ai sous les yeux (mes petits neveux font heureusement exception) sont faibles, maladifs, ne vivent qu'à force de remèdes et de cautères. Cela m'attriste et me fait craindre pour l'avenir de la civilisation, car si toute civilisation doit aboutir là, mieux vaudrait la barbarie. Cette vie est frivole et n'a rien de beau, et je ne puis m'empêcher de lui reconnaître quelque ressemblance avec celle de cette génération fatiguée, au bout de cent cinquante ans de réflexion, qui vit la fin de la république romaine et se rua dans la servitude. J'ai trouvé

une frappante simultanéité entre les idées de décadence qui vous poursuivent et celles auxquelles je suis moi-même en proie depuis quelques jours. Je me console par moment par les considérations que voici :

D'abord, jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été ainsi dans le passé? Croyez-vous que nos paysans fussent plus libéraux en 89? Croyez-vous qu'ils soient *devenus* égoïstes? Hélas! non. Nos paysans sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au XVIe siècle. Tous leurs souvenirs datent de là. Ce XVIe siècle a été un admirable siècle de révolution. Et pourtant quelle abominable époque! Quelles malédictions les contemporains lançaient contre ce siècle de fer! D'ailleurs, en supposant même que les nations européennes, la France entre autres, fussent destinées à ce qu'on peut appeler une décadence. il ne faudrait pas s'en effrayer, car l'humanité a des réserves de forces vives. Si le Slavisme, par exemple, envahissait l'Europe occidentale, il est indubitable que le changement de climat, l'influence de notre civilisation, et la marche fatale de l'esprit humain les amèneraient à des idées analogues aux nôtres, qu'ils prendraient sans doute avec plus d'originalité et de vigueur. Qu'importe par qui le bien se fait! Nous sommes maintenant pour les barbares contre les Romains. Il n'y a pas de *décadence* au point de vue de l'humanité. Ce mot, d'ailleurs, a besoin de tant d'explications! Les pédagogues classiques en font un étrange abus! A les en croire, Lamartine serait en décadence sur J.-B. Rousseau, et saint Augustin en décadence sur Cicéron. Certes, il faut respecter le principe des nationalités : remarquez pourtant que nous n'en appelons à ce principe que quand la nation opprimée est supérieure à la nation qui l'opprime. Il y a quelque chose de bien étroit dans l'école exclusivement nationaliste ; c'est la négation du point de vue de l'humanité.

Comme vous, j'ai vivement souffert de la catastrophe madgyare, moins pour la question de cette petite nationalité, qui, à ce qu'il semble, n'a rien de mieux de faire que de s'attacher en satellite à la confédération danubienne qui s'appelle Autriche, et qui peut bien n'avoir quelque raison d'exister que pour les principes vraiment modernes, et même un peu cosmopolites, qui combattaient avec eux. Cela est profondément

triste; mais il n'est pas temps que ces principes combattent à nu : ils auront besoin longtemps encore de combattre sous le couvert de nationalités. Ce qu'il y a de plus clair en tout cela, c'est la position toute nouvelle de la Russie vis-à-vis de l'Europe occidentale.

Je suis dans une position bien ambiguë relativement à cette proposition de voyage en Italie, qui m'avait été faite. M. Génin, sans tenir compte de mes répugnances, qui équivalaient à un refus, a envoyé l'affaire à l'Académie des Inscriptions, qui l'a prise de la manière la plus favorable. Une commission a été nommée pour faire un rapport : tous les membres s'étaient montrés très favorables au projet; M. Leclerc qui avait pris le plus chaudement l'affaire est chargé du rapport. Jugez de mon embarras; car ce voyage dérange radicalement tous mes projets. Je mets mon espoir dans les événements, qui rendront, j'espère, la réalisation de ce plan impossible, et aussi dans le choléra : car M. Daremberg est l'homme le plus peureux du monde, et il a juré de ne pas aller en Italie tant que le choléra y serait. A cela près, et dans une, deux années, ce voyage, comme vous pouvez croire, me sourirait infiniment. Je n'ai senti jusqu'ici que sous ce climat humide et froid; je n'ai vu que ces côtes dentelées, hérissées. J'imagine que sous ce ciel qui, dit-on, révèle tant de choses, j'éprouverais des sensations plus complètes et que cela ferait époque dans ma vie esthétique et physique. Je ne saurais vous dire combien la seule différence de Paris et de ce pays influe sur mon état moral. Le ciel ici est gris et atone, le soleil n'est jamais net, la mer seule est vivante : mais vous savez que dans la sensation qu'on éprouve au bord de la mer, il y a quelque chose de dur et de cassant, le contraire du *Mordet aqua taciturnus amnis*.

Tout cela fait une physionomie, qui m'est devenue un peu antipathique; précisément parce qu'elle répond à mon défaut et à un état qui trop souvent m'est habituel. Je suis ici sous une influence dure, étroite, sans pensée; comme une musique où il n'y aurait que deux ou trois tons, une voix à courte haleine, quelque chose d'agaçant, mais sans grande irritation, atonie et incapacité de produire.

Écrivez-moi, cher ami, votre lettre me fera revivre: je

continuerai cette causerie un de ces jours, selon que j'en sentirai le besoin.

Tout à vous, excellent ami.

E. RENAN

Mes respects à toute votre famille, et spécialement à monsieur votre père. Toute ma famille est fort bien. Ma mère vous aime sans vous connaître, et me dit sans cesse qu'il faudra que vous veniez quelque année avec moi.

V

Rome, 9 novembre 1849.

Que de choses ont passé sous mes yeux, que de sentiments se sont croisés dans mon âme, cher excellent ami, depuis le jour où nous nous dîmes adieu [1]. Je serais inexcusable d'avoir tardé si longtemps à vous en entretenir, si la foule des impressions qui assiègent l'étranger sur cette terre enchanteresse n'enlevait durant les premiers jours toute autre faculté que celle de sentir. Ce changement a été chez moi prompt comme l'éclair.

J'avais parcouru tout le midi dans ma pleine activité, et en réagissant très vivement contre ce que je voyais, j'étais français encore, je pensais, je jugeais, je critiquais. Durant la traversée, j'étais plein de verve et de doctrine : je passais de longues heures à causer avec les officiers et les passagers du déplorable pays que nous allions voir et des affaires de France, non moins déplorables.

Le jour d'attente que je passai à Civitta-Vecchia fut pour moi un jour de colère ; ces croix partout dominatrices, ces armes papales, cet étendard blanc, ces moines à l'air de maître, ces capucins mendiants et dégradés, ces troupeaux de prêtres, de monsignors, de clercs en habit demi-laïque, demi-clérical, cette population pâle, souffreteuse, à l'air fiévreux, abattu, profondément immoral, m'irritaient à un point que vous comprendrez sans doute par la colère que vous auriez

1. A Narbonne, après avoir descendu le Rhône et visité Arles et Nîmes.

vous-même éprouvée. Mes premières heures de Rome furent de même très pénibles ; mais je n'y avais pas passé une journée que la séduction opérait déjà.

Cette ville est une enchanteresse, elle endort, elle épuise ; il y a dans ces ruines un charme indéfinissable, dans ces églises qu'on rencontre à chaque pas une quiétude, une fascination comme surnaturelle. Le croiriez-vous, cher ami, je suis tout changé, je ne suis plus français, je ne critique plus, je ne m'indigne plus, je n'ai plus d'opinion ; sur toute chose je ne sais que dire. Il en est ainsi ; ainsi vont les choses. Oh ! que ne puis-je vous voir à côté de moi sur les hauteurs de Saint-Onufre, sous ce pauvre cloître où je vais faire ma promenade de tous les jours ! que ne puis-je vous interroger sur mes propres sentiments, m'éclaircir mes sensations par les vôtres ! Vous le savez, les impressions religieuses sont chez moi très puissantes, et par suite de mon éducation, elles se mêlent dans une proportion indéfinissable aux instincts les plus mystérieux de notre nature. Ces impressions se sont réveillées ici avec une énergie que je ne puis vous décrire. Je n'avais pas compris ce que c'est qu'une religion populaire, prise bien naïvement et sans critique par un peuple ; je n'avais pas compris un peuple créant sans cesse en religion, prenant ses dogmes d'une façon vivante et vraie. Ne nous faisons pas illusion, ce peuple est aussi catholique que les Arabes de la mosquée sont musulmans. Sa religion c'est *la* religion ; lui parler contre sa religion c'est lui parler contre un intérêt qu'il sent en lui-même, tout aussi réellement que tel autre besoin de la nature. Je suis venu dans ce pays étrangement prévenu contre la religion méridionale, j'avais des phrases toutes faites sur ce culte sensuel, mesquin, subtil ; Rome était pour moi la perversion de l'instinct religieux ; je prétendais rire à mon aise des niaiseries du Gesù et des superstitions de ce pays. Eh bien ! mon ami, les Madones m'ont vaincu ; j'ai trouvé dans ce peuple, dans sa foi, dans sa civilisation, une hauteur, une poésie, une idéalité incomparables. Comment vous exprimer tout cela ? Comment vous initier à cette vie nouvelle où je me plonge avec passion ? Notre idéalisme est abstrait, sévère, sans images : celui de ce peuple est plastique, tourné vers la forme, invinciblement porté à se traduire et à s'exprimer. On n'a pas

marché un quart d'heure dans Rome qu'on ne soit frappé de cette prodigieuse fécondité d'images. Partout des peintures, des statues, des églises, des monastères; rien de banal, rien de vulgaire, l'idéal pénétrant partout. Au point de vue français, ce pays est horrible. Le confortable y est aussi arriéré que chez nous, il y a deux siècles: les boutiques sont des échoppes ignobles, les restaurants sont de véritables estaminets, les hôtels, à l'exception de deux ou trois tenus et occupés par des Français et des Anglais, sont d'abominables auberges! Nulle ressource, pas d'industrie, pas de commerce, pas de fonctions, en dehors de l'état ecclésiastique; pas d'agriculture. Nous vivons ici au milieu de Français que l'expédition a amenés à Rome; toutes les conversations ne sont qu'une exclamation perpétuelle contre cet intolérable état de choses! La question que tous s'adressent — à la vue de ces horribles quartiers, qui forment les trois quarts de Rome et dont le faubourg Saint-Marcel ne peut vous donner qu'une faible idée, surtout après avoir traversé le désert de la campagne de Rome, — est celle-ci : Comment et de quoi vit-on dans ces horribles repaires de faim et de misère? Eh bien! cher ami, il y a dans ce jugement bien du superficiel. Ce peuple n'entend rien à la vie pratique, au bien-être de la vie : c'est tout simple. Le *far-niente* est plus doux ici que les commodités; l'Italien aimera mieux rester accroupi sur le seuil de sa cabane et vivre de quelques poignées de maïs, que de se donner la peine de se bâtir une maison et de cultiver régulièrement le sol. Que dire de cela? C'est une affaire de goût; il est bien maître. Mais que ce peuple vit bien plus dans l'idéal, que sa rêverie est belle, que ces têtes demi-barbares révèlent de puissance et d'idéalité!

Entrez dans une église à l'heure de la prière, vous la trouverez toujours pleine de femmes. Elles sont là assises, voilées à la manière du pays, les lèvres closes, l'œil vague, mais facile à détourner. Que font-elles? Ce qu'elles entendent n'est pour elles qu'un son vague, un ton donné auquel elles se mettent; elles ne prient pas dans le sens de notre pays; ce mot est un *acte* : elles sentent, elles aspirent. Telle est la vie de ce pays, le ressort de l'action s'use. On reçoit tant du dehors qu'on se dégoûte de réagir. On ne pense pas : car penser, spéculer, c'est agir intellectuellement : on sent, on se laisse aller aux

mille impressions qui font la vie de ce beau pays. L'aspect de Rome, mon cher ami, est unique et révèle des sensations tout à fait incommunicables. Que n'êtes-vous avec moi, oh! que n'êtes-vous avec moi! telle est ma pensée de tous les jours. Quoi! me dis-je, serait-il dit que mon ami ne sentira jamais ce que je sens? que nous, qui nous entendons si bien en toutes choses, car nous avons foulé le même sol dans la région de l'esprit, ne pourrons nous comprendre sur ce point? J'ai confiance, cher ami, qu'un jour vous expérimenterez ce que j'expérimente. Rien de vulgaire, rien de profane, tel est le mot sous lequel je résume mon impression la plus générale. Montez au-dessus de Paris, qu'est-ce qui vous frappe? Partout la vie profane : où est l'esprit? Je vois bien quelques statues, quelques colonnades. Mais quelle comédie, grand Dieu! Pourquoi ces statues? nul n'en sait rien, elles ne disent rien à personne, on les plante là, parce que c'est une chose convenue que dans une grande ville il faut de ces sortes de choses. Ici au contraire, mon ami, l'esprit se montre à chaque pas. Dans toutes les boutiques, sans exception, même dans les cabarets, les lieux publics, partout la madone avec son entourage de peintures, de sculptures, de lumière. Sur toutes les maisons un signe religieux, souvent du plus beau caractère. A tous les angles de mur, des peintures souvent fort expressives, bien que populaires. Et puis, entrez dans ces églises (il y en a à la lettre à chaque pas, quatre cents environ), vous y trouvez un tableau de Raphaël, du Dominiquin, de l'Albane, une madone de Pietro de Cortone, une statue de Michel-Ange. Soit, par exemple, ce petit couvent qu'on voit là-haut : de loin on dirait un groupe de cabanes en ruines. Les fenêtres n'ont pas de carreaux ; les portes sont quelques planches mal jointes ; le tout paraît à peine soutenu par quelques mauvais piliers, qui furent jadis les colonnes d'un temple païen, et qui menacent ruine. Sous ces colonnes en plein air, défendues seulement par quelques carreaux cassés, vous trouvez d'admirables peintures du Dominiquin ; des cénobites, des vierges, des extases, saint Jérôme, sainte Eustochie. Sonnez le portier du couvent, un vieux moine en guenilles : il vous introduira dans l'église ; elle est vieille et poudreuse, mais cette madone est d'Annibal Carrache ; cette abside au fond d'or sur

laquelle se dessinent des têtes célestes, est de Pinturicchio, et respire ce charme infini de la peinture du XVI[e] siècle, qui fait passer les heures dans un regard prolongé et indéfini. Ces tombeaux sont ceux de poètes célèbres, pour ce pays, cette petite pierre carrée recouvre les os du Tasse. Suivez le moine, il vous montrera un cloître peint à fresque par le cavalier d'Arpino.

Toujours la vie monastique, toute la poésie du moyen âge se révélant par de grandioses images. Dans l'intérieur du monastère, à l'angle d'un corridor, vous vous arrêtez devant un visage céleste : c'est, dit le moine, une madone de Léonard de Vinci. Cette chambre est celle où le Tasse est mort : ces objets sont les siens, voilà ses papiers, son secrétaire, son fauteuil, le masque pris sur son cadavre. De là on voit Rome entière, et au pied le ravissant cimetière San-Spirito que je vous décrirai une autre fois, car rien ne m'a plus touché. Au fond du tableau, les Apennins, offrant d'incomparables jeux de lumière, des teintes qui ne peuvent se décrire. Cher ami, celui qui demeurerait dans ces lieux, renonçant à l'action, à la pensée, à la critique, ouvrant son âme aux douces impressions des choses, celui-là ne mènerait-il pas une noble vie, et ne devrait-il pas être compté parmi ceux qui adorent en esprit ?

Je sais très bien, cher ami, et je m'en soucie peu, que la plupart des sentiments que j'éprouve en ce pays sont fondés sur une connaissance fautive de la réalité. Je m'en soucie peu, dis-je, car le sentiment a sa valeur, indépendamment de la réalité, de l'objet qui l'excuse. Toutefois j'ai reconnu que j'avais porté un jugement très erroné sur la religion de ce pays. Je ne l'envisageais que dans les prêtres, dans les chefs ecclésiastiques, prélats, etc... (caste odieuse et que j'abhorre plus que jamais, je vous en dirai des nouvelles) ; je ne voyais pas le peuple, j'envisageais cette religion comme imposée et par conséquent odieuse. Je considérais le concile de Trente, Charles Borromée, les Jésuites comme ayant enseveli ce peuple. C'était une erreur. Le peuple a fait sa religion, ou du moins la prend très spontanément. C'est le peuple qui a fait une église du temple de Rémus, qui a collé une mauvaise madone dans le temple de Vesta, mis deux ou trois cierges à l'entour et un pauvre à l'entrée qui demande l'aumône. C'est

le peuple qui a planté une croix au milieu du Colisée, et qui tous les jours en passant par là s'arrête au pied pour la baiser. Ces capucins qui courent les rues, le sac sur le dos, nu-pieds et vêtus de guenilles, c'est le peuple; le peuple les aime, cause avec eux, les amène au cabaret, leur donne quelques morceaux de bois, ou quelques morceaux de pain, et plus loin le capucin partage à son tour. Mais ce vilain troupeau noir à la mine fière, au visage pâle et dégoûté, ces élèves du Collège romain, ces futurs intrigants, oh ! ne m'en parlez pas; aussi le peuple n'a rien avec eux et commence même à apprendre à les insulter. Il y a une immense distinction à faire en ce pays en fait de religion, vous la sentirez. J'ai assisté le jour de la Toussaint aux offices du Gesù, l'église des jésuites, l'église la plus caractéristique de la dévotion moderne, et deux sentiments bien opposés se dessinaient en moi : d'une part sympathie pour ce peuple, qui prend naïvement et simplement la religion qu'il trouve sous sa main et y donne en plein pour satisfaire son besoin d'idéal; de l'autre, colère et mépris contre ces chorèges qui trônent là-haut, docteurs scolastiques qui faussent toute science et toute critique pour des dogmes absurdes. En toutes choses, cette antithèse se poursuit.

Le Panthéon d'Agrippa, une des plus belles idées religieuses de l'humanité, transformé *officiellement* en église, ce portique incomparable, plaqué de tableaux et d'indulgences, me révolte. Mais un capucin prêchant au Colisée, grimpé sur quelques tréteaux, chacun assis par terre, faisant son ménage à sa guise, pendant que le père leur répète à chaque mot pour toute éloquence : *Fratelli miei*: les mères allaitant leurs enfants sur les marches de la croix, les autres femmes imitant machinalement les gestes du prédicateur; ah! voilà l'humanité vraie, la voilà belle et aimable. La voilà telle que la dégradation religieuse de notre pays ne la montre jamais.

Que je regrette de ne pouvoir cette fois vous dire plus complètement mes impressions! Ces lignes auront, je le crains, peu de sens pour vous: la suite les éclaircira. Ecrivez-moi bien vite, et rappelez-moi à la France. Mon adresse : *à l'hôtel de la Minerve, place de la Minerve.* Je m'aperçois que je ne vous ai pas dit un mot de la politique; je n'y pense plus, je ne lis plus le journal, j'ai bien assez à faire à mettre au net

avec moi-même ce que je sens en ce pays. Qui est ministre? que dit-on à la Chambre? à Versailles? dites-moi tout cela et tenez-moi pour un chartreux. qui entend tous les ans des nouvelles du siècle. Croyez surtout à mon éternelle amitié. Jamais elle n'a été plus vive que depuis que je suis privé de nos chers entretiens qui me seraient maintenant si doux.

E. RENAN

VI

Rome, 4 décembre 1849.

Que votre lettre m'a fait de joie, cher ami; j'y réponds sur l'heure même. Oui, j'ai regret d'avoir attendu votre réponse; désormais je vous écrirai suivant l'occurrence, et je vous prie de faire de même. Je voudrais bien avoir une lettre de vous tous les huit jours. Je tâcherai de vous envoyer aussi chaque semaine un petit mot. Grâce à l'intermédiaire de la poste militaire. les lettres ne coûtent que le prix de France. Je vous dirai plus bas comment il faut adresser vos lettres pour qu'elles me parviennent avec cette franchise.

Je crois bien comme vous que ce qui tue l'Italie c'est d'être trop exclusivement artiste et poète, de vivre uniquement par le sentiment et l'esthèse. Non, vous ne sauriez croire à quel point ce peuple vit dans le monde imaginatif. Quand on parle de l'état moral, religieux, politique de ce peuple, il faut toujours faire trois classes :

1° Le clergé, dans lequel il faut ranger une nuée de fonctionnaires (occupant des fonctions réelles, ou des fonctions fictives: ces dernières s'achètent et ne sont que des titres de rente) mariés, mais portant l'habit clérical et vivant de l'ordre ecclésiastique;

2° Le peuple, la grande masse, les paysans, les ouvriers, les mendiants, les marchands ;

3° Un rudiment de bourgeoisie ; gens d'une certaine fortune et d'une certaine intelligence, gros marchands, avocats, médecins.

L'état du clergé est facile à se représenter, et je n'ai reformé aucune idée à cet égard. L'état de la bourgeoisie

est net aussi. Elle est révolutionnaire, et très décidément lancée dans les idées modernes, comprenant les choses absolument à la manière française. Mais elle est infiniment peu nombreuse. Il n'y en a trace que dans les grandes villes. et là, dans une proportion presque imperceptible. D'ailleurs, ces gens ont mauvaise façon, un faux air de malcontents et de casseurs. qui est la conséquence de la position qui leur est faite. Car ce sont ceux-là qui souffrent. Pas de ressources, aucune issue, une administration intolérable, une justice tout arbitraire, le chemin à une grande fortune tout à fait intercepté, une sujétion humiliante à des autorités détestées. Vous imaginerez bien ceci, ce me semble. Quant au peuple, comment vous le faire comprendre? Je n'ai aucun analogue auquel je puisse me référer, cher ami. Je puis vous affirmer, sur ma conscience, qu'il n'y a pas dans cette masse aucune trace d'idées modernes. Comment donc, direz-vous, ce peuple a-t-il fait la Révolution? Comment a-t-il acclamé la République et tenu devant une armée ennemie? Hélas! cher ami, disons-le entre nous, il y avait infiniment peu de Romains dans l'affaire. Tous les gens que je vois autour de moi sont fort avancés d'opinion; tous m'ont affirmé qu'il n'y avait pas mille Romains portant les armes durant le siège, qu'il n'y en avait pas trois cents qui servissent activement pour la bataille. Il est bien vrai que ce peuple s'est laissé emporter par ce grand coup de vent, qu'il est très réellement devenu révolutionnaire un instant, qu'on est entré chez lui malgré lui, qu'en ce moment encore il se trouve opprimé. Mais ne vous y trompez pas, cela est bien superficiel. Cela ne va pas à quelques pouces de profondeur. L'état moral et religieux de ce peuple est exactement le même qu'auparavant; or, qu'est-ce qu'un mouvement politique venant d'une impulsion extérieure, qui ne pose sur un changement moral ni religieux? Après cela, il faut le dire, le gouvernement papal a fait tout ce qu'il fallait pour se faire détester. Les mesures financières surtout, la dépréciation du papier-monnaie d'un tiers de la valeur a frappé immédiatement le bas peuple et produit un effet inimaginable. Je crois bien que le pouvoir temporel, dans ses formes anciennes, est fini; mais, ce que je maintiens, c'est que la révolution n'a pas de racines en ce pays.

En aura-t-elle jamais? Étrange question, n'est-ce pas, cher ami? Vous allez croire que j'ai perdu *la foi*, que je deviens tout à fait sceptique. Non, mon bon ami; plus que jamais je crois à l'avenir de l'humanité. Mais prenons garde de nous formuler trop exclusivement l'avenir dans des cadres français. Nos idées françaises reposent comme première base sur la transmutation, disons plus franchement, sur la destruction du catholicisme. Or, le catholicisme est l'âme même de ce pays ; le catholicisme est aussi nécessaire à ce pays que la liberté, la démocratie (telle qu'elle existe de fait, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse) l'est au nôtre. Ce peuple est religieux, je veux dire catholique, comme il est enclin au plaisir de l'imagination et des sens. Le jour où l'on mettrait la main sur les objets de la plus grossière superstition, il y aurait ici une révolution plus sérieuse que le jour où toutes les Constitutions du monde seraient violées. Vous ne sauriez croire toutes les légendes qui se débitent déjà en complaintes et autrement sur la punition surnaturelle de tel garibaldien peu révérencieux envers les choses saintes, sur telle madone préservée miraculeusement des bombes, qui se sont déviées de leur chemin, etc., etc. Est-ce à dire que la religion de ce peuple ne doive pas changer? Ce serait là, cher ami, une trop grande absurdité pour que vous supposiez que j'aie pu le penser, et, au fond, tout ce culte n'est pas ancien : il n'a pas encore trois siècles; il date de la grande réaction dévote qui signala la fin du XVIe siècle et se fit sentir en France au commencement du XVIIe (Concile de Trente, Pie V, Charles Borromée, les Jésuites, tous les ordres modernes, saint François de Sales, toute la dévotion moderne, en un mot). Il changera donc ; mais l'essentiel restera : l'élément sensible, acritique, voluptueux, amolli, devenant par un côté art et poésie, par l'autre superstition et crédulité.

La pose de l'armée française au milieu de tout cela est le spectacle le plus étrange et parfois le plus amusant. S'il est un moyen efficace pour organiser parmi ce peuple la propagande française, c'est celui qu'on a pris; il opère sur une échelle immense. Les officiers sont tous voltairiens et démocrates, plusieurs tout à fait rouges. Ils ne s'en cachent pas, et cherchent d'autant plus à faire parade de libéralisme qu'on leur

fait servir une cause qui les dépite et les humilie. En tout ils font cause commune avec la bourgeoisie, qui déteste le gouvernement papal, et mettent une sorte d'ostentation qui, à nos yeux et en d'autres circonstances, serait de mauvais goût, à se moquer de la religion du pays. J'ai vu dans beaucoup de circonstances, surtout dans les enterrements qui se font ici de la façon la plus étrange, le mécontentement du peuple se trahir d'une manière presque dangereuse à la vue de ces étrangers qui viennent ainsi railler leurs usages nationaux. Cette sympathie voltairienne de l'armée et de la bourgeoisie se voit surtout dans les cafés et aux théâtres ; ces deux endroits sont ici les deux grands centres de propagande moderne. Le théâtre surtout fait un effet étrange par le contraste qu'il offre avec la population qu'on a habituellement sous les yeux. Là, c'est un autre peuple qu'on ne voit point ailleurs : aussi pas une occasion de faire opposition au vieux régime ne passe inaperçue. A ne voir que le théâtre, on dirait que la fibre patriotique est encore très forte chez ce peuple.

En somme l'armée et la population font assez bon ménage ensemble : la conduite de l'armée est pleine de délicatesse. Ils sentent le rôle impossible qu'on leur fait jouer, et se piquent d'honneur pour éviter tout ce qui ressemblerait à un excès. Cette pose digne, fière, noble, modérée aura fait grand effet sur ce peuple, et aura contribué à lui donner ce qui lui manque par-dessus toutes choses, l'ordre, la dignité, le sérieux. Oui le sérieux, le sérieux est ce qui manque le plus à l'esprit italien. Sa poésie est ravissante de coloris, de fraîcheur ; mais rien de profond, l'antipode de l'Allemagne. Ici l'âme, l'idéalisme ; là, la surface, la forme, le sensible. C'est quelque chose d'admirable qu'un opéra italien ; c'est un flot d'harmonie qui enivre les organisations les moins sensibles. Mais pas un opéra qui soit sérieux, profond, qui fasse toucher l'infini ; on pleure en riant, on rit en pleurant. Le personnage comique ne traverse pas la scène comme dans Shakspeare et le théâtre allemand ; il l'encadre, il ne la quitte pas, il est derrière celui qui pleure, il partage l'âme du spectateur, il attire plus d'yeux et d'attention que le côté sérieux.

Je me délecte beaucoup le soir en lisant les *Rimes* de Pétrarque. Il y a quelque chose d'incomparable dans ces éter–

nelles variations toujours plus suaves d'une même note. Mais ce n'est pas sérieux, ce n'est pas profond, c'est subtil. Les églises font un effet ineffable ; je vous défierais d'entrer à l'Ara Cœli, à Santa Maria in Cosmedin, à Sainte-Cécile sans avoir envie de tomber à genoux. Et pourtant ce n'est pas sérieux, c'est de mauvais goût, c'est surchargé, c'est subtil, c'est une complainte populaire de *mauvais goût :* tout ce qui est populaire est de mauvais goût.

La prochaine fois, excellent ami, je vous parlerai de la Rome antique et de la nouvelle façon de comprendre l'antiquité qui résulte de la vue de ce pays. Adieu, excellent ami.

E. RENAN

P.-S. — Afin de profiter du bénéfice de la poste militaire, nous nous faisons adresser nos lettres sous le couvert de *M. Lacauchie, chirurgien en chef de l'armée expéditionnaire d'Italie.*

Vous mettrez cette adresse sur l'enveloppe et dedans, sur la lettre, une seconde adresse pour moi. Il importe de mettre en caractères saillants : *armée expéditionnaire d'Italie.* Sans cela la lettre serait envoyée à la poste civile où elle pourrait rester longtemps, car il n'y a pas de facteurs en ce pays, on va chercher ses lettres soi-même.

Si vous passez par hasard sur le boulevard, près de l'hôtel des Capucines, vous trouverez chez un libraire un petit livre intitulé *Rome vue en huit jours.* Prenez-le et faites-le passer à maman sous bande. Elle m'a demandé quelque chose sur ce sujet.

VII

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

Rue des Écrivains, 22, Paris.

Rome, 12 décembre 1849.

Aujourd'hui, cher ami, je vous parlerai de Rome ancienne : du premier coup d'œil jeté sur cette ville, on arrive tout

d'abord à classer sous quatre chefs les souvenirs et les impressions qu'elle réveille. Il y a la Rome antique, la Rome païenne; il y a la Rome protochrétienne, les catacombes, la vieille basilique constantinienne. Il y a la Rome des xve et xvie siècles, celle de Jules II et Léon X, la Rome italienne, le pape prince italien. Il y a la Rome dévote du Concile de Trente, Pie V, Charles Borromée, etc. Je vous expliquerai comment et pourquoi il n'y a pas de Rome du moyen âge. Il n'y a pas une seule ogive gothique, pas une rosace, pas une fenêtre à jour, dans ces quatre cents églises, dans ces monastères, dans ces forteresses. Cela tient à cette formule que j'étais arrivé à me faire avant d'avoir vu ce pays et dans laquelle j'ai été tout à fait confirmé : il n'y a pas eu de moyen âge pour l'Italie.

La Rome antique, celle qui finit à Constantin, se touche encore de très près, et ce qui frappe d'abord, cher ami, c'est l'immense différence qu'il y a entre la physionomie des antiquités de ce pays et celles du nôtre. Nous n'avons pas dans la France du nord de ruine insigne et vraiment expressive de l'antiquité; nous avons des bribes, d'insignifiants débris. L'antiquaire qui se passionne pour les choses, non pour ce qu'elles signifient, non pour ce qu'il y a en elles en beauté, mais parce qu'elles sont antiques, est chez nous un être passablement ridicule, et le goût des antiquités une vraie niaiserie. Voici un vieux mur : il n'a rien de plus beau que telle masse que les maçons démolissent sans scrupule, il n'apprend rien, ne signifie rien; n'importe, il a seize ou dix-huit siècles; cela suffit, il a du prix aux yeux de l'antiquaire. On l'entourera d'une grille et l'on mettra un factionnaire pour le garder. Cela est ridicule. Quel fut mon étonnement, mon ami, moi qui n'avais vu l'antiquité que dans ces débris sans valeur, quand j'arrivai à Nîmes, où je trouvai des monuments entiers, complets, aussi frais qu'il y a dix-huit siècles, des monuments ayant encore leur sens, leur beauté; beaux, non parce qu'ils sont antiques, mais parce qu'ils sont beaux. La Maison carrée, vrai petit bijou ; les Arènes, admirablement conservées, d'un effet incomparable; le Temple de Diane, avec ses niches, ses cachettes, ses escaliers secrets; la Tour Magne, vieille ruine colossale, grecque ou phénicienne, qui domine toute la contrée;

le Pont du Gard. Il y a là une Rome anticipée, qui fait une très grande et très réelle impression.

Mais que la vraie Rome en fait bien plus encore! Toujours le même trait distinctif, cher ami : ce sont des ruines insignes, des ruines belles, réellement belles ; tandis que les nôtres ne sont belles que par l'imagination et le prix que l'antiquité leur donne. Permettez-moi une comparaison. Vous savez la singulière habitude que le christianisme moderne a eu de scier le corps de ses saints pour en faire des reliques. Quel est celui qui a jamais éprouvé la moindre émotion devant une petite poussière d'os qu'on lui a dit avoir appartenu à saint Vincent de Paul, ou à sainte Thérèse, lors même que cela serait bien authentique? Au contraire, qui est-ce qui resterait indifférent devant le corps de ces grandes âmes? De même, que m'importent vos bouts de maçonnerie, vos fragments de statues, vos morceaux de pots cassés? Montrez-moi des édifices, des statues, des vases. — C'est ce qu'on trouve ici à chaque pas, des monuments vrais, bien réels, ayant leur beauté native. J'ai là, à deux pas, cette grande masse, la relique la plus insigne du siècle d'Auguste, le Panthéon d'Agrippa. C'est bien lui, ce n'est pas l'emplacement, ce n'est pas la ruine, ce n'est pas une restauration ; c'est bien la base et la forme des colonnes, c'est lui encore. Voilà le fronton de Jupiter Tonnant, voilà le fronton du temple de la Paix, voilà le pavé du temple de la Concorde. Voilà la colonne de Phocas, voilà les restes de la basilique julienne, voilà tout le pourtour du temple d'Antonin et Faustine, le temple de Remus, la Græcostasis, encore debout, les arcs de Titus et de Septime Sévère, à peu près comme au premier jour. Mais que dire du Colisée? Le Colisée, mon ami, c'est la Rome des empereurs tout entière : là, on la touche, on vit en elle. Vous ne sauriez croire combien cette impression de l'antiquité est vive et actuelle. La façon dont les monuments antiques y sont traités y est pour beaucoup. Chez nous, sitôt qu'on trouve un pavé antique, on le porte en un musée; ici, on le laisse à son usage, à sa place : dans une foule d'endroits, c'est encore le pavé romain qu'on foule aux pieds. Dans une foule de quartiers, les murs et les fondations sont des temples d'Auguste et des Antonins ; à chaque

pas on rencontre des constructions antiques servant à des usages modernes, ou plutôt il est très peu de constructions antiques qui n'aient été ainsi accommodées à la vie réelle et usuelle. Le Mausolée d'Auguste est devenu un manège ; le Mausolée d'Adrien, c'est le château Saint-Ange; tous les temples anciens sans exception sont devenus des églises. Les Thermes de Dioclétien sont devenus un monastère; les égouts de Tarquin l'ancien servent encore à leur usage; les aqueducs, qui faisaient une des magnificences de la Rome impériale, alimentent encore les fontaines de Rome, et en font encore la ville des belles eaux par excellence. Ces murs qui, au XIX[e] siècle, ont servi à défendre ce misérable peuple contre une armée française, ce sont les ruines d'Aurélien ou de Bélisaire. Certes, je sais tous les inconvénients de ce système : la conservation en souffre beaucoup. Ces belles statues antiques, qui décorent encore la place du Capitole, ne seraient pas ainsi noircies par la pluie, dégradées par les enfants ou les oisifs, si elles étaient bien gardées dans un musée, avec consigne de n'en pas approcher. Mais que ce système du musée est faux et artificiel! Que me font ces statues, forcément rapprochées dans vos salles, étiquetées, entassées? Laissez-les donc à leur place. Ce qui frappe en ce pays, c'est l'absence complète de consigne de police. On va partout, toutes les portes sont ouvertes ; je parcourus un jour le Vatican depuis les Loges de Raphaël jusqu'aux combles, sans trouver une porte fermée, ni un concierge qui pût me dire où était la bibliothèque. Je le répète, cela a de graves inconvénients : les étrangers en profitent pour piller et casser bêtement des nez de statues, des feuilles de chapitaux, des morceaux de marbre, qui, prétendent-ils, seront pour eux des souvenirs. S'il y avait une sentinelle aux Colombaria, on n'en aurait pas enlevé l'une après l'autre toutes les urnes funéraires, et ces charmantes peintures antiques, dont il ne reste plus que de misérables débris. S'il y avait une grille au temple de Vénus, il ne serait pas devenu un vrai cloaque, une sorte de latrine publique. Mais que j'aime mieux ce laisser-aller, qui laisse au monument sa vérité, le laisse pour ce qu'il est, n'en fait pas un objet de curiosité ou de conservation officielle! Le monument n'a son prix que quand il est vrai. Dès que vous

le mettez sous verre, ce n'est plus qu'un objet de curiosité assez vaine. La fontaine des Innocents serait certainement mieux conservée si, au lieu de servir aux marchands de légumes à laver leurs herbes, elle était transportée, comme quelques-uns le voulaient, au milieu d'un espace réservé; dans la cour du Louvre, par exemple. Eh bien! je dis que cette fontaine, ainsi privée de son usage naturel pour ne devenir qu'un objet de montre, eût perdu toute sa beauté. De même, j'aime mieux la ruine laissée pour ce qu'elle est, que soignée, peignée, déchaussée, sauvegardée : toutes choses qui ne respirent qu'un esprit curieux et scientifique, mais qui effacent la couleur native et réelle. Les choses ne sont belles qu'en tant que vraies, qu'en tant que correspondant aux besoins réels de l'humanité, sans aucune vue rétrospective de fiction, ni de critique. A ce point de vue, le changement des temples païens en églises semble profondément regrettable. Mais non : c'est un fait, une réalité, une absence de fiction de plus. On a trouvé ces édifices, on les a pris, voilà tout. On *s'en sert* encore pour un usage analogue. On ne saurait croire à quel point la Rome moderne est ainsi composée des débris de l'ancienne. Tous les matériaux des églises antérieures au XVIe siècle sont pris à des temples, les colonnes sont toutes anciennes; il n'est guère entré de marbre à Rome dans les temps modernes. Tout ce qu'on voit chez les marbriers, tous les meubles, cheminées, consoles, etc., on peut être sûr que ce sont de vieux marbres pris aux catacombes, dans les cimetières, les temples. Cette hérédité de matériaux est un des faits les plus frappants en ce pays. Cette curieuse église de l'Ara Cœli est, jusqu'à la dernière pierre, composée des débris du temple de Jupiter Capitolin. Ces colonnes sont celles du vieux temple, et ces colonnes, les Romains eux-mêmes les avaient enlevées du temple de Jupiter Olympien. Voilà bien les religions, n'est-ce pas? Bâtir avec des matériaux anciens des combinaisons nouvelles; piler, triturer les vieux éléments pour qu'ils sortent sous une nouvelle forme. La prochaine fois, je vous parlerai de la Rome chrétienne.

Adieu, cher ami.

VIII

M. MARCELLIN BERTHELOT

Rue des Écrivains, 22, Paris.

Rome, 26 décembre 1849.

Cette fois, je serai bien bref, cher ami, je pars demain matin pour Naples; il est minuit et tous mes préparatifs sont encore à faire. Mais je ne veux pas partir sans vous dire un petit mot. Tout ce que vous me dites de la France m'intéresse vivement. Ce peuple marche bien, mais je crains que la ligne qu'il suit en ce moment ne l'éloigne momentanément de l'idéal, du religieux. Certes. la société que je vois ici autour de moi est bien inférieure à la nôtre. La paresse, l'insouci des améliorations (insouci du peuple pour les réclamer, insouci d'en haut pour les donner), le peu de cas de la vie réelle est porté à son comble. L'Italien n'est pas sensible à sa misère; ce qui est le pire état pour le progrès. car la misère sentie est un puissant levier. Et pourtant la part de l'idéal dans la vie de ce peuple est bien plus forte. Ah! que n'étiez-vous hier et aujourd'hui avec moi à l'Ara Cœli, à voir cette foule naïve, tout ébahie devant la *Madonna* et le *Bambino*! Vous me croirez à peine, cher ami; mais je vous affirme bien sérieusement que j'ai observé à des marques indubitables que ces bonnes gens prennent ces figures en cire pour des personnes réelles, et croient bien réellement voir de leurs yeux le mystère de la nativité. J'avais déjà fait cette observation à l'occasion des représentations qu'on voit ici dans les cimetières, à l'époque de la fête de la mer. Je n'oublierai jamais le ton d'une femme qui se trouvait près de moi et me demanda avec l'air le plus possédé: *Questa è la Maddalena?* Il est certain que pour le peuple comme pour les enfants, la limite de l'image et de la personnalité réelle n'est pas du tout arrêtée. Hegel a rassemblé de curieux faits là-dessus, dans son *Esthétique,* et j'ai moi-même beaucoup d'observations analogues sur les enfants. — Quoi qu'il en soit, j'ai vu là des scènes ineffables, tout un moyen âge, l'église lieu de réunion popu-

laire: liberté entière, absence complète d'ordre, de police; des mystères comme au moyen âge joués par des enfants de six à sept ans, sur des tréteaux dressés dans l'église, aux grands éclats de joie de l'assistance. Religion populaire, voilà ce que j'ai apprécié, voilà le tableau qui me remplit et qui me possède. Je n'admets pas que les anciens Romains aient différé des modernes sur l'article de la superstition. Les armées romaines étaient les plus superstitieuses (θεοσέβεις, δεισιδαίμονες) des hommes. Aujourd'hui un spirituel voltairien de ce pays M. de Mattheis, avec lequel nous causons quelquefois, nous contait que dans sa jeunesse il avait encouru les menaces du Saint-Office pour avoir imprimé dans sa dissertation sur le culte de la déesse Febris chez les Romains, que ce pays avait toujours été travaillé par deux grandes maladies, la fièvre et la superstition. Il ajoutait, et je crois qu'il avait raison, au moins pour la seconde, que ces deux maladies avaient été au moins aussi fortes chez les anciens que chez les modernes.

Il faut que je m'arrête, cher ami. Continuez à m'adresser vos lettres à Rome, à la Minerve, mais plus à M. Lacauchie; il est parti; — à moi directement. On me les enverra ensuite d'après mes indications; car pendant ce mois notre vie va être bien nomade. Je vous écrirai dès mon arrivée à Naples.

Tout à vous.

E. RENAN.

Évitez autant que possible, si vous voulez, cher ami, de mettre des enveloppes; cela fait payer ici double port. Du reste à notre retour, nous nous arrangerons pour profiter de nouveau de la franchise militaire. Vous savez qu'à Naples toutes les lettres sont ouvertes : ainsi, précautions!

IX

A MONSIEUR RENAN

Hôtel de la Minerve, place de la Minerve, Rome.

Paris, 28 décembre 1849.

Mon cher ami,

Je suis triste aujourd'hui, comme il m'arrive assez souvent : je ne sais pas comme vous prendre la vie telle qu'elle

est et en harmoniser toutes les parties : c'est un défaut de ce temps-ci. L'expérience de nos pères et l'esprit critique ne nous permettent plus de nous éprendre d'une belle ferveur pour tel ou tel idéal, partiel et absolu, et alors la vie n'a plus qu'une fin vague et presque indéterminée. Il n'y a plus pour l'animer l'illusion fiévreuse du sectaire, de l'homme d'action. Malgré toute la bonne volonté, le découragement vient par moments : accepter les choses dans leur réalité et leur grandeur, savoir laisser sur l'inconnu, sur l'avenir, ce demi-voile, si doux pour l'âme quand elle a le courage de ne pas le déchirer : critiquer toute connaissance, tout sentiment, non de cette analyse aride et desséchante du XVIIIe siècle, mais en aspirant le parfum de la rose sans l'effeuiller, puis concentrer tous ces résultats et en tirer la vie, voilà l'idéal. Mais trop souvent le détail est aride et, en apparence, sans lien avec le tout ; et puis surtout notre activité individuelle demeure partout latente : c'est partout l'objet, l'étranger, l'extérieur, qui absorbe l'attention et qui prédomine ; presque jamais notre action propre ne se trouve à nu ; presque jamais nous ne nous sentons vivre, et c'est là pourtant une des plus douces jouissances de l'homme. Que faire? Changer de route n'est plus entre nos mains : ce serait frapper à l'avance d'impuissance tous nos efforts en les limitant à la poursuite de l'une de ces causes, de ces buts partiels que nous critiquions tout à l'heure.

Ce sentiment, cette souffrance, vous m'avez paru l'éprouver rarement et c'est cependant chez moi l'une des choses les plus habituelles. Le mot est inexact, seulement les intermittences de ce sentiment sont assez fréquentes pour moi. Cela vient-il de ce que je n'ai pas encore abordé la vie réelle, la vie scientifique proprement dite, de ce que j'en suis encore à l'étude scolastique? je ne sais. Mais je me demande parfois si cette ardeur réfléchie, si vive en France il y a une vingtaine d'années, si cette veine critique, au début si brillante, ne tend pas un peu à s'épuiser.

Elle a tué l'élan scientifique, si spontané, si vigoureux au début du siècle ; ou pour parler plus exactement, elle lui a succédé. Mais, à part quelques individus isolés, qu'est devenu ce courant de critique qui avait produit tout d'abord de si belles œuvres, surtout sous le rapport historique? N'a-t-il

pas tourné à la sophistique et à l'impuissance, au scepticisme? Il nous laisse des méthodes, des idées, des tendances que nul esprit éclairé ne peut désormais rejeter ; mais il ne constitue pas toute la science : lui aussi a été trop exclusif et je ne sais si le rôle de critique pur a un grand avenir. — Voilà ce que j'avais sur le cœur, cher ami, voilà ce que je voulais vous communiquer.

Je vous remercie de votre lettre sur les monuments et sur l'histoire de Rome ; mais parlez-moi un peu des hommes, de la vie de ce peuple. Je commence à la saisir un peu mieux depuis vos lettres ; mais je n'y vois pas encore complètement clair. — Il y a surtout une chose sur laquelle je désirerais votre sentiment : la question de la nationalité italienne. Rome était défendue par des étrangers, dites-vous : mais ces étrangers, n'étaient-ce pas des Italiens? ne représentaient-ils pas, avec ou sans les Romains, une idée, un sentiment moderne?

Avez-vous quelques fêtes à Rome? Où en est surtout la vie de famille, cette vie si éteinte, si décolorée à Paris? Ici, la vie publique, le côté sérieux, je dirai plus, la direction anglo-américaine des partis, étouffent, de plus en plus, tout le reste.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien et n'oubliez pas votre tout dévoué

MARCELLIN BERTHELOT

(A suivre.)

LE ROMAN

DE

L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS[1]

XI

BOUTEILLER PRÉSENTÉ AUX PARLEMENTAIRES

> MÉPHISTO. — Voilà mes coquins lancés; vois comme ils y vont.
>
> FAUST. — J'ai envie de m'en aller.
>
> MÉPHISTO. — Encore une minute d'attention, et tu vas voir la bestialité dans toute sa candeur.
>
> (FAUST.)

Au tombeau de l'Empereur et tandis que des jeunes gens impatients de recevoir une direction s'agitaient sous nos yeux, nous avons cru reconnaître que la France est dissociée et décérébrée.

Des parties importantes du pays ne reçoivent plus d'impulsion, un cerveau leur manque qui remplisse près d'elles son rôle de protection, qui leur permette d'éviter un obstacle, d'écarter un danger. Il y a en France une non-coordination des efforts. Chez les individus, c'est à de tels signes qu'on diagnostique les prodromes de la paralysie générale. Ce pays n'en est qu'aux prodromes. Il est même possible que nous

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er, 15 juin et 1er juillet.

nous trompions et qu'un cerveau nouveau soit en voie de se constituer. Quoi qu'on en pense, débris d'un cerveau ancien ou embryon qui se développera, quelque chose perçoit les énergies du pays, cherche à les diriger. Il y a en France un groupe d'hommes qui assument la tâche de trouver des solutions.

Précisément, ce même soir où ces romanesques s'efforcent d'être héroïques et, n'étant propres à rien, aspirent à tout, la société, la coterie qui est le mieux en mesure d'actionner et d'exploiter ce pays se réunit pour procéder à l'admission d'une recrue.

Bien qu'un homme décidé à entrer dans la vie politique ne puisse mépriser personne, Bouteiller, en vérité, est fort excusable de n'avoir donné aucune attention à ses anciens élèves quand il les croisa tout à l'heure sur la terrasse du bord de l'eau. Le temps est passé où il pouvait occuper son activité à enrégimenter de jeunes intelligences. Il doit prendre contact avec des forces vraies, avec ceux qui tiennent sous leur dépendance trente-huit millions trois cent quarante-trois mille Français et trente-six millions huit cent neuf mille coloniaux. Quand Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Racadot et les autres, qui cherchent un appui pour agir et dominer, mais qui ignorent si naïvement la vie, ont rencontré leur ancien maître, il agitait dans son esprit des problèmes analogues aux leurs, mais il allait dîner chez le plus grand déniaiseur de Paris.

M. Colin de Saint-Marc est un financier. Il a été associé aux travaux de l'Empire ; puis, cet homme solide, qui ne se perd pas en intrigues, mais accapare les forces existantes, s'est donné à Gambetta, — comme il faut se donner : en le prenant. — Ayant besoin d'un écrivain capable de développer des vues de haute finance, de philosophie économique, il vient de mettre la main sur Bouteiller. Depuis huit jours qu'est commencée cette éducation, le vieux connaisseur s'émerveille de la force laborieuse de son élève et il se flatte d'en faire un grand financier, voire « le grand financier de la République ».

— Croyez-moi, lui répète-t-il, si vous voulez jouer un rôle politique, attachez-vous aux questions de finance : c'est là le centre de l'influence et du gouvernement.

Il ne suffit pas de savoir, pour agir : il faut tenir compte

du personnel. Bouteiller jusqu'alors n'a approché que les chefs, et il les a vus dans l'attitude qu'il leur plaît de montrer à un fonctionnaire, à un partisan non initié.

Au dîner et à la réception de Colin de Saint-Marc il trouvera les puissances du régime, les hommes qui dirigent ou du moins qui assument les responsabilités.

Financiers, hommes politiques, journalistes, Colin de Saint-Marc les a énumérés par avance à Bouteiller et s'est émerveillé de le trouver si renseigné ; le brillant universitaire en sait assez pour écrire l'histoire de la Troisième République, mais non pour se mêler utilement à cette histoire : — car la vérité littéraire n'est pas toute la vérité ; même il y a peu de rapports entre la manière dont il faut écrire des hommes et la manière dont il faut en user. Bouteiller n'est pas un gobeur ; mais Colin de Saint-Marc le devra mettre au point.

Initiation que peu d'hommes auraient la clairvoyance et la liberté de donner, et qu'un plus petit nombre encore pourrait supporter sans déchéance. L'art de conduire les autres suppose une connaissance profonde de la nature humaine, mais dispose à la berner. L'initié devient aisément un exploiteur.

Dans un fort bel hôtel du quartier des Champs-Élysées, la table de Colin de Saint-Marc réunit ce soir-là une collection parlementaire importante :

Un sénateur, disert et aimable économiste qui porte dans le monde les rabâchages agréables, l'ironie d'intention supérieure du *Journal des Débats*, sans mélange de ton aigre.

Le directeur d'un grand journal gouvernemental, fareeur merveilleux, de verve un peu vulgaire, mais attrayant par sa bonne grâce et surtout par cette mélancolie indéfinissable des vieux parapluies que leurs longs services bientôt feront déclarer impossibles.

Cinq ou six politiciens, ministres, anciens ministres ou ministrables, figures fermées, masques énergiques. Ce qui frappe ce n'est point leur air endimanché : ils le sauvent par le négligé même de leur tenue, où se trahit leur complète indifférence à toutes les séductions de vestiaire : mais, dépourvus de la frivolité ou de la résignation des mondains, ils ont dans les premières

minutes du repas l'air boudeur, isolé, voire brutal d'un voyageur qui, s'asseyant à table d'hôte, vérifie d'abord son assiette, sa fourchette, son verre, fait jouer sa chaise et ses bras.

Un membre du parlement anglais, incompréhensible comme tous les étrangers, et qui, d'ailleurs, n'essayant même pas de comprendre ce milieu, pense à ses intérêts d'Angleterre et à la qualité du vin qu'on lui versera.

Deux peintres, qu'on peut sans ridicule appeler « mon cher maître ».

Trois banquiers enfin. — L'un, d'origine étrangère, lettré, aimable et joli homme. Considérant qu'à Paris le pourboire, jadis de bon plaisir, est devenu une obligation envers les cochers de fiacre, il jugea équitable que le pot-de-vin, pourboire des classes supérieures, suivît la même évolution. Il le reconnut comme un droit aux cochers du char de l'État. Ces messieurs furent tentés de lui imposer leurs services qu'il rémunérait si galamment : certains mélomanes, excités par la réputation qu'a le cygne de prodiguer ses meilleurs accents à l'heure du trépas, se laissent parfois entraîner à serrer un peu plus fort la gorge de ce palmipède. — Mieux gardé en apparence contre les solliciteurs, le second est un banquier juif, vaniteux, familier, agité, qui s'est donné plus spécialement le rôle d'éclairer les parlementaires, voire les ministres, sur la valeur de toutes les affaires que les pouvoirs publics de près ou de loin peuvent avoir à connaître. — Le troisième banquier, personne ne le traite avec familiarité. Il se distingue de ses deux collègues en ce que ses combinaisons sont exclusivement financières. Il agit par le poids des intérêts qu'il syndique, sans avoir à marchander des complices. De là sa puissance : les deux autres peuvent bien tenir trente-six secrets ; précisément, l'avantage qu'ils ont à maintenir leurs hommes au pouvoir les lie à ce régime ; en l'effondrant, ils se précipiteraient. Ce financier-là, juif lui aussi, et venu d'Allemagne, ne s'intéresse pas au détail de la politique intérieure, mais seulement aux rapports des États entre eux. S'il n'était, par caractère, détaché de toute préférence de régime et, d'ailleurs, avec la haute philosophie d'un Gœthe, d'un Vinci, « ennemi des orages », un tel homme serait de taille à ébranler l'édifice gouvernemental. Mais pourquoi?

Dans toutes les administrations de l'État, n'est-il pas, comme à cette table, entouré et servi?

Bouteiller, modestement assis à un bas bout, de suite a distingué le personnage, la magnifique lenteur et le poids de ses phrases, son indifférence un peu morose, propre dans nos ménageries aux bêtes des grandes espèces. Dans tous les sports, la marque du joueur excellent, c'est qu'il s'interdit les gestes inutiles. Toujours intervenir utilement. A la manière dont celui-ci ménage et proportionne ses égards, Bouteiller reconnait un peseur de forces. Une application constante à deviner le jeu de ses adversaires et l'habitude de songer : « Quoi que ta raison objecte, et même si ton cœur me hait, j'ai tellement d'argent et je sais si bien m'en servir qu'avec tous tes détours, tu viendras à mon heure à mes fins », ont donné à sa physionomie cuivrée et plissée une expression sans aucune noblesse, mais prodigieusement fine, et, à bien voir, insultante.

Il est de ces grands Allemands hégéliens qui se sont répandus sur le monde en disant avec Méphisto : « Je suis l'esprit qui toujours nie, et c'est justice, car tout ce qui existe est digne d'être détruit : il serait donc mieux que rien n'existât. » Mais il n'est pas seulement une survivance archéologique de la vieille Germanie, un philosophe du *devenir* qui est devenu, comme nos Saint-Simoniens, un puissant brasseur d'affaires. Cet hégélien, selon la loi de son développement national, est aussi un bismarkien, et, dans *Faust*, il a encore compris cette réflexion de Brander : « On ne peut pas toujours se passer de l'étranger. Les choses bonnes sont souvent bien loin. Un bon Allemand ne peut souffrir les Français; seulement, il boit leurs vins très volontiers. » Pour l'instant, comme s'il soupait avec des filles, il s'amuse de ces farceurs de députés et journalistes, des habiletés de l'économiste à tout faire rentrer dans son système ploutocrate et de l'ensemble de cette tablée que Colin de Saint-Marc et les deux banquiers en son honneur animent et font briller. Et pourtant ce puissant financier-là, ce n'est point un Rothschild. Un Rothschild peut bien conférer à de rares occasions avec un ministre, mais de préférence se tient à l'écart des figurants officiels.

Le trait commun à toutes ces figures, c'est l'impudence, depuis la bassesse du coquin et du mufle, jusqu'au nihilisme de Méphisto. Il y a surtout des impudences de gras, qui font penser aux valets du répertoire, et des impudences de maigres, qui plaisent par une franchise soldatesque. Mais, pour soutenir la comédie qu'aiment à donner dans le repos d'un bon dîner tous ces visages, quelles énergiques charpentes! les fortes mâchoires, les fronts de bélier!

Il faut mettre à part l'économiste et les peintres, chez qui l'on distingue de la puérilité. L'économiste, c'est un peu un artiste comique, ou plus exactement une coquette : il ne se suffit pas à soi-même; il n'a pas le goût de la forte réflexion ; il attend toujours l'occasion de placer un propos fin, une interprétation heureuse des statistiques, un paradoxe délié et malin à l'usage des riches ; son impatience, son habitude de bavarder sont si fortes que, dans ses silences, son menton marche tout seul, comme il arrive à ceux qui n'ont pas de dents. Les deux peintres, convaincus qu'ils se trouvent là parmi des bourgeois, des ronds-de-cuir, des philistins, sont pourtant si fort animés du désir simiesque des décorations qu'ils approuvent tout ce qu'on dit, sans même attendre la fin des phrases, et, fort éloignés de chercher à rien comprendre, ils ne songent qu'à fournir de soi une opinion favorable. D'ailleurs, tous ces initiés les traitent avec égards et les tiennent pour des enfants vaniteux et des ouvriers, sans plus.

Ce n'est pas la peine de mentionner les femmes présentes : certes elles sont majestueuses et honnêtes, mais elles ignorent trop que des femmes, surtout celles des grands personnages, sont tenues d'être parfaitement aimables.

Assurément, les amis de Rœmerspacher au café Voltaire, s'ils avaient réfléchi à ce que peut être un dîner ainsi composé, l'auraient imaginé comme une suite de « prudhommies », de préjugés professionnels coupés d'hypocrisies ; mais, en fait, c'est chez les jeunes gens qu'on trouve le plus de propos convenus et de niaiseries sans attaches avec la réalité. Les hôtes de M. Colin de Saint-Marc ne se perdent pas à chicaner comme des avocats, à faire parade d'imbéciles complications sentimentales, à la façon des jolies filles et des poétereaux qui pour rien, pour le plaisir de se faire

connaître et sans démêler leurs interlocuteurs disent et redisent : « Moi, je pense ceci... » Inférieurs à Rœmerspacher, à Saint-Phlin, à Sturel en curiosité intellectuelle désintéressée, ils les égalent au moins en flamme par l'intensité de leurs passions soutenues de ressentiments, de soucis pécuniaires, de vanité professionnelle. Leurs propos révèlent l'habitude constante de tenir compte des proportions entre les divers hommes et entre les divers intérêts qu'ils ont à manier. Ils savent mettre chaque chose à sa place. C'est la grande sagesse pratique. Et puis ne partons pas en campagne sur des mots, ne discutons pas des cas hypothétiques ; seuls les faits comptent... En public, s'ils ont à parler, ce devient du galimatias à peine coordonné : — c'est manque de talent et c'est prudence, rien de plus dangereux à la longue que les affirmations claires ; dans le privé, ils sont elliptiques et nets, comme des complices qui s'entendent à demi-mot. Ce ne sont pas des romantiques. En eux se continue un état d'esprit qui a exprimé son idéal dans le second Empire : adhésion à l'idée de progrès et de douceur générale des mœurs, nulle notion de moralité ni de dignité personnelle ; certitude que le troupeau sera bien soigné si chacun soigne ses propres intérêts. Il en est des écoles de vie comme des écoles d'art : elles ne disparaissent pas sans avoir épuisé tous leurs principes. On les approuve d'abord, et moins pour leur valeur propre que par dégoût des formes qu'elles balayent ; puis elles-mêmes se vident, fatiguent et sont supplantées. La conception des politiciens du second Empire supposait chez eux une élégante indulgence pour leurs propres faiblesses et pour celles des autres ; Morny, avec de jolies manières, de la bravoure et de l'esprit, peut masquer sa médiocrité de fond et faire un agréable personnage. Quand ces qualités tout extérieures manquent, comme il arrive chez des hommes sans éducation, nulle délicatesse profonde ne se trouvant en eux qui puisse y suppléer, les voilà de simples mufles. Ceux-ci, qui se délassent autour d'une table somptueusement servie et dans le bien-être des bouteilles, échangent allègrement une suite de propos pittoresques et professionnels, Et la basse façon de penser qu'ils trahissent forme la plus haute comédie.

— Quel est le meilleur travail synthétique sur la Révolution

française? — a demandé, sans doute pour lier conversation, le membre de la Chambre des communes assis à côté d'un député opportuniste.

Et l'autre, haussant la voix, répond :

— Tous les discours de comices agricoles et l'ouvrage de Taine. Mais je préfère les discours de comices : ils sont mieux accueillis.

— Ajoutons, pour être impartial, — objecte le banquier lettré, — que la conception de Taine a des chances de leur survivre une dizaine d'années.

— En politique, c'est duperie de s'inquiéter plus avant que six mois.

Ainsi parle Cosserat, le patron, l'idole de Renaudin, un homme à qui l'on n'en fait pas accroire.

— Très bien, — lui répond le subtil économiste, — et n'est-ce pas dans cet esprit qu'il faut interpréter la phrase de Gambetta : « La question sociale n'existe pas »? Permettez! je ne vous reproche pas de l'avoir attaqué : vous suiviez votre jeu. Mais, vous le reconnaissez, Gambetta ne devait pas mêler à la besogne et aux soucis du jour...

— La phrase de Gambetta! — dit un autre qui les interrompt — faut-il qu'elle ait un sens? Certaines formules d'orateurs prétendent moins exprimer une vérité qu'obtenir un effet immédiat sur l'auditoire.

— Vous avez mille fois raison, reprend l'économiste, c'est très souvent ainsi qu'il faut entendre les opinions d'orateur. Elles ont un sens aussi longtemps que résonne la voix qui les émet. Ce sont des vérités locales et momentanées. Mais, selon moi, au cas particulier, Gambetta voulait dire que la question sociale n'est pas du ressort de la politique, qu'elle est insoluble pour un homme d'État et ne peut intervenir dans ses décisions... Distinguons! Il y a des crises économiques, mais la question même du prolétariat déborde l'espace de temps — vous disiez un semestre — où peut s'étendre la prévoyance d'un homme politique. Ce qui renverse un gouvernement et qu'il faut toujours surveiller, ce sont les déclassés qui, dignes d'y prendre place, se heurtent à des obstacles infranchissables. Dans notre système, cela n'est point à craindre. Nous accueillons tous ceux qui sont en mesure de s'imposer. Nous

sommes précisément un personnel de déclassés : la délicatesse des salons peut en sourire ; il n'appartenait à personne qu'il en fût autrement, et c'est l'explication du meilleur et — disons-le entre nous — du pire qu'on a fait en France depuis un siècle. En conséquence, qu'ils le veulent ou non, les plus ardents révoltés de cette heure seront nôtres dans dix ans.

— Pardon, — dit Colin de Saint-Marc, — je crains que vous n'en produisiez trop, des hommes de valeur, des déclassés ! Avez-vous calculé ce que la province, chaque jour, expédie sur Paris de bacheliers remarquables et pleins d'appétits ? Le voilà, votre danger : la surproduction du mérite.

Tout en causant, il s'est tourné vers Bouteiller, pour l'inviter à parler, le mettre en valeur.

Mi-sérieux, mi-bouffon, un convive, dit :

— Quand un peuple est trop chargé d'éléments importants, il se trouve une purgation sociale. La Commune, en 1871, a dégagé l'organisme républicaine qui était trop riche, embarrassé.

Celui qui parle ainsi est un ami de Gambetta, qui souffre d'être déjà talonné par les jeunes amis du grand mort. S'ils sont eux-mêmes poussés par d'incessantes recrues, la position ne sera plus tenable pour cet ancien.

Bouteiller le désigne du doigt, comme il ferait parlant à l'un de ses élèves, et, avec sa figure sévère, à laquelle l'habitude de la méditation a donné un caractère noble qui rend d'autant plus apparente la mesquinerie d'un habit mal coupé, il professe d'un ton tranchant :

— Il y a des hypothèses nocives. N'habituons pas notre esprit à reconnaître une vertu à ces traitements extrêmes, dont le patient, en cas de succès, demeure toujours gravement atteint. La République peut éviter les maladies sociales. La loi du 22 mars 1882 est excellente. Il faut l'instruction obligatoire : un homme sans instruction est un ouvrier médiocre, un médiocre citoyen, et un médiocre défenseur du pays. Mais la loi n'est pas complète : il faut une philosophie obligatoire. L'instituteur est le représentant de l'État ; il a mission de donner la réalité de Français aux enfants nés sur le sol de France. Qu'est-ce, en effet, que la France ? Une collection d'individus ? Un territoire ? Non pas, mais un ensemble

d'idées. La France, c'est l'ensemble des notions que tous les penseurs républicains ont élaborées et qui composent la tradition de notre parti. On est Français autant qu'on les possède dans l'âme... Sans philosophie d'État, pas d'unité nationale réelle. Quand vous en posséderez une, vous aurez tout à gagner de la diffusion d'un enseignement qui deviendra une vraie discipline morale...

Avec sa belle voix grave bien posée, son visage pâle aux traits nets, et un peu durs, ses yeux noirs où l'on lisait une parfaite assurance, il parla pendant cinq minutes. Et il fut admiré par tous ces professionnels qui ne pouvaient être insensibles à l'accent, à l'autorité, à ce jeu qu'ils appréciaient en critiques dramatiques. Ils se penchaient les uns vers les autres pour s'informer de son nom. Unanimement ils approuvèrent sa manière ; mais sa thèse, qui flattait les passions de leur adolescence, précisément leur parut jeune, — c'est-à-dire d'un homme inexpérimenté, — parce qu'elle dépassait ce que les circonstances permettent.

Au bout des cinq minutes, s'il ne s'était tu, on l'allait trouver pédant et un peu gobeur. Mais qu'il est magnifiquement doué ! Comme un ténor qui chante l'amour devant des vieux cercleux, il a ramené tous ces messieurs à l'âge héroïque où le parlementarisme n'était éloquent qu'aux cafés Procope, Voltaire et de Madrid.

Le directeur du grand journal gouvernemental l'approuve, l'encourage du regard et de sa tête balancée, mais son sourire semble dire : « Nous avons été des enthousiastes comme vous, monsieur !... »

A cette objection qu'il saisit chez tous, Bouteiller, qui n'a rien d'un bon jeune homme et qui n'entend pas être traité en amateur, riposte directement :

— Votre journal soutiendrait-il cette thèse du danger de multiplier les maîtres d'école et les maîtres de philosophie ?

Qu'est-ce que cette rude façon d'interpeller un homme d'esprit ?... Voyez-vous la nuance ? Bouteiller a encore l'âpreté d'un néophyte.

— Bah ! — dit l'autre qui ne se démonte pas, — mon journal, c'est la marque quotidienne de mon mépris pour la bourgeoisie française.

Soulagé par une boutade qui ramène tout au ton convenable, chacun rit longuement, sauf Bouteiller et Colin de Saint-Marc. Celui-ci, nerveux pour son protégé, redoute qu'il prête à sourire; il craint, d'autre part, de l'effaroucher par ce ton de libertinage politique familier à des hommes de partis divers quand ils sont liés par des intérêts privés.

— A neuf ans, dit-il, mon ami Bouteiller travaillait avec les maçons à Lille. Il était l'enfant qui monte « l'oiseau » à l'échelle. La journée de l'aide-maçon commence un quart d'heure plus tôt et finit une demi-heure plus tard que le travail du maçon. Malgré ce surmenage, Bouteiller prenait sur ses nuits de gamin pour étudier, et, à douze ans, sans avoir jamais eu de maître, il obtenait au concours une bourse.

Tous les visages exprimèrent une haute estime : mais, tandis qu'ils examinaient Bouteiller, on sentait mêlée à un réel intérêt une légère pitié, comme devant les naïvetés d'un débutant.

On lui posa quelques questions sur la vie des maçons, sur les difficultés de ses études, sur l'esprit de la jeunesse qu'il enseignait; mais l'importance que lui-même attachait à ces détails diminua celle qu'on leur aurait accordée.

Il n'avait de goût qu'à parler sérieusement, et cela choquait. Au vrai, parmi tous ces hommes agités ou fatigués, car l'effort pour arriver au pouvoir épuise, il était trop neuf : on le sentait disposé à exiger trop des individus.

— Ma foi! — dit, entre ses dents, le gros directeur du grand journal parlementaire, — c'est joli d'avoir monté « l'oiseau »; mais je suis plus sûr que Rouvier a été commis chez Zafiropoulo et il fait pour cela moins d'épate.

— « L'oiseau ! l'oiseau ! », — bougonnait un autre : — ça ne suffit donc plus, d'être victime ou fils de victime du Deux Décembre !

— Alors, — disait le grand banquier à son voisin qui sourit, — ce monsieur va prendre en main les intérêts de Colin de Saint-Marc?... Il porte cela avec bien de la dignité!

Cependant l'économiste, d'un ton académique, c'est-à-dire dont l'ironie n'était perceptible qu'aux initiés, se chargeait de réparer ce qui dans les propos avait pu choquer cette recrue.

— Je connais depuis longtemps M. Bouteiller, et je sais que Gambetta l'appréciait tout particulièrement... Quand les puis-

sants drainages que par l'instruction gratuite nous opérons dans les masses profondes n'amèneraient à jour que M. Bouteiller, la République ne serait-elle pas justifiée de ses efforts scolaires? La détermination qu'a prise, je le sais, le distingué ami de notre excellent hôte, l'appui qu'il a déjà donné et qu'il continuera à nos idées de gouvernement, me sont le plus sûr témoignage de la qualité exceptionnelle de son intelligence et de son caractère. Pour l'ordinaire, avouons-le, la filière est bien connue : les clubs, l'extrême gauche, le radicalisme, — et seulement plus tard l'instinct de gouvernement.

— Et plus tard encore, le comte de Paris! — dit finement le banquier lettré.

— C'est notre réserve, ne la découvrez pas!... surtout devant ce terrible homme des *Principes de 89*, — répliqua gaiement le journaliste gouvernemental.

Les deux écrivains, qui, depuis plusieurs années, à la suite de polémiques insultantes, étaient brouillés, se regardèrent en riant et, comme on se levait de table, se rapprochèrent.

Au salon, Colin de Saint-Marc prit familièrement Bouteiller par le bras :

— Morny avait coutume de dire à Alphonse Daudet, attaché à son cabinet, jeune alors avec de magnifiques cheveux sur une figure éblouissante de vie : « Quand on entre dans le régiment des gens du monde, il faut en porter l'uniforme... » Laissez-moi vous dire : « Il faut prendre le ton de la politique quand on veut s'y mêler. » Et ce n'est pas le ton de la philosophie... Non, — continua-t-il d'une voix plus haute en buvant son café, — la politique n'est pas besogne de philosophe, ni de moraliste : c'est l'art de tirer le meilleur parti possible d'une situation déterminée.

Sur ce thème, il développa avec agrément des idées simples et justes.

— Saint-Marc est étonnant, — disaient deux dîneurs en passant au fumoir : — il fait de la dialectique pour son jeune homme comme pour un actionnaire.

— Un actionnaire, non! Il a placé de l'argent sur lui : écoutez : Colin de Saint-Marc a offert à la Société d'Encouragement au Bien un prix de cinq mille francs pour récompenser l'auteur du meilleur manuel populaire d'éduca-

tion morale. Le prix a été attribué à un travail fort bien fait, paraît-il, de Bouteiller. Et voilà l'origine de l'intérêt de Saint-Marc pour ce normalien.

— C'est l'intérêt de cinq mille francs. Comment compte-t-il le retrouver?

— Il l'initie pour le moment aux mystères de la législation des sucres. Il lui explique l'utilité nationale de forcer par une vigoureuse campagne le gouvernement, quand les sucriers s'endorment, à augmenter la prime d'exportation.

Les deux hommes se regardèrent en riant :

— Ah! voilà... les sucriers s'endormaient!... Heureusement que Colin de Saint-Marc veille pour eux!

— Diable! s'il veut un jour être ministre, ce dévouement aux sucriers pourra peut-être le gêner, ce M. Bouteiller!

On s'amusait beaucoup dans ce fumoir. Un jeune député s'était approché d'un ancien ministre, du parti modéré, avec qui il venait de dîner et, au bout de cinq minutes, profitant du premier silence quand chacun vidait son petit verre, il lui disait :

— Monsieur, j'ai depuis longtemps des remerciements à vous faire... C'est vous qui m'avez fait entrer dans la vie politique.

— Comment cela?

— On vous a proposé un jour de me faire entrer au Conseil d'État et vous avez répondu : « Cette fripouille! jamais!... »

Le vieux « centre gauche » réfléchit un instant, et, lui tendant la main :

— C'est exact!

— Et voilà pourquoi, conclut gaiement le jeune député, j'ai dû choisir ce f... métier!

Peu à peu les salons, pareils à tous les salons, et avec la chaleur d'étuve ordinaire, se sont remplis des hommes dont les noms, à cette date, apparaissaient dans tous les actes de la vie politique française. Chacun d'eux, pris isolément, a ses faiblesses : celui-ci manque d'argent; cet autre chancelle dans son arrondissement; sur le troisième courent de fâcheuses histoires de concussion; — mais leur faisceau constitue la toute-puissance parlementaire.

Depuis seize mois, M. Jules Ferry occupait le pouvoir.

Les affaires du Tonkin ne présentaient pas les difficultés qu'on y rencontra peu après. Dans une magnifique majorité, au Palais-Bourbon et au Luxembourg, il avait rallié tous les gambettistes, à l'exception de deux ou trois, entêtés de la pensée entière du grand orateur. Un Jules Ferry, moins intéressant au point de vue artiste qu'un Gambetta, lui est supérieur dans l'art de gouverner. Son ministère venait courageusement d'entreprendre la liquidation à perte de toutes les grandes promesses gambettistes : réforme judiciaire, conventions avec les compagnies de chemins de fer, syndicats professionnels, organisation municipale, revision de la constitution. Si les parlementaires le maintiennent au pouvoir, s'ils éprouvent très sincèrement cette allégresse qui, depuis le commencement du repas, met ce soir-là sur cette réunion de banquiers, de journalistes, de députés, une atmosphère de fête, — c'est qu'à chacun d'eux, en même temps qu'à l'ensemble du parti, il a rendu un immense service. Il les a soulagés d'une lourde charge. Ils disent le mot banal : « C'est un homme de gouvernement. » Pressez-les de s'expliquer, vous entendrez, vous devinerez du moins leur pensée essentielle : « Enfin, nous avons fait faillite ! »

M. Jules Ferry est le syndic intelligent de cette opération à laquelle les avaient acculés des promesses imprudentes. Il a donné à ses amis, à son parti, une série d'expédients pour qu'ils demeurent en apparence fidèles à leurs engagements et paraissent s'en acquitter, cependant qu'ils se rangent du côté des forces organisées et deviennent des conservateurs. Aux yeux des grands financiers qui sont là, c'est un homme admirable.

On entend des résumés comme celui-ci :

— Laissez donc. L'opinion ! des réformes ! des progrès !... On est allé, croyez-moi, aussi loin que possible... Nos électeurs ne demandent pas que nous fassions quelque chose du pouvoir, mais seulement qu'il ne soit pas aux mains d'une autre classe — supérieure ou inférieure — qui, elle, s'en servirait.

Quel que soit l'enthousiasme à tendance dictatoriale suscité par M. Ferry, l'intrigue parlementaire subsiste pourtant. Ici même, ce n'est point une simple réunion de *ferrystes*. Non loin de MM. Raynal, ministre des Travaux publics et Baïhaut, sous-secrétaire d'État, qui furent avec MM. Léon Renault,

Rouvier, les plus éloquents défenseurs des six grandes Compagnies, un petit monde entoure M. Wilson, qui vient d'être avec MM. Allain-Targé et Pelletan l'adversaire le plus habile des conventions.

M. Wilson a soutenu que les voies de communication, chemins de fer ou autres, c'est-à-dire le « système artériel », la vie et la sécurité du pays, doivent être administrés dans l'intérêt public et que c'est un crime de les livrer au monopole et à la féodalité industrielle... C'est la doctrine orthodoxe, l'ancienne thèse gambettiste. Si M. Wilson, personnage important, gendre du président de la République, la soutient, c'est, peut-on supposer, qu'à l'Élysée on ne serait pas fâché de diminuer M. Ferry dont les ambitions inquiètent. Toutefois, dans l'action, il n'y a pas intérêt à sonder les consciences : il faut s'en tenir aux déclarations des politiciens et surtout à leurs actes. Bouteiller a été présenté par Colin de Saint-Marc au ministre Raynal qui, sur quelques mots très chauds de son protecteur, le traite avec distinction ; mais bientôt, laissé à lui seul, il se mêle au groupe de Wilson. L'âpreté et la sûreté démocratique du député de Loches lui plaisent.

Colin de Saint-Marc, qui le surveille, se hâte de le prendre sous le bras et veut le présenter à M. Jules Roche, de qui le monde opportuniste commence alors à faire grand cas. — M. Roche, parti de la gauche la plus avancée, émerveillait les connaisseurs par la rapidité de sa maturité. En juin 1882, il votait avec la Chambre l'élection de la magistrature ; en février 1883, il parlait avec érudition et puissance, applaudi par cette même Chambre, contre l'élection de la magistrature. « C'est un esprit courageux, très instruit et qui vous plaira », dit Colin de Saint-Marc à Bouteiller, qui voudrait un peu protester.

Beaucoup de ces hommes se croient bien à tort des adversaires : ils sont d'abord, et tous également, des mainteneurs du parlementarisme. Leurs ambitions les divisent, mais leurs intelligences, nourries des mêmes préjugés, quand elles jouent, comme ce soir, d'une façon toute désintéressée, produisent des séries fort analogues d'affirmations et de négations. Dans le brouhaha de tant d'hommes qui crient trop haut parce qu'ils sont mal élevés et qu'ils ont l'habitude des couloirs du

Palais-Bourbon, des réunions politiques ou d'actionnaires, de la Bourse et des journaux, on entend des dialogues comme celui-ci :

— Les généraux ? Nous n'avons pas de fonctionnaires plus soumis... Demandez à Clemenceau : il les fait monter en lapin, oui, à côté du cocher, en lapin sur son fiacre.

— Celui qui reprendrait Metz et Strasbourg...

— Il aurait droit au Panthéon immédiat !... Vous m'entendez ! Tous les honneurs et un mauvais café.

— Le parlementarisme ne peut pas supporter une victoire plus qu'une défaite.

— Allez jusqu'au bout : le régime ne dure que grâce à la peur de la guerre. Nous n'avons rien à craindre du césarisme qui, dans l'état, est notre seul danger, tant que la France, par doute de ses forces ou par amour de ses aises, exigera la paix.

Et quelqu'un, par une erreur fréquente, ayant paru confondre le rôle d'un César avec les destinées de la famille Bonaparte, Bouteiller laissait tomber, toujours de haut, en professeur :

— Ce qui constitue un César est en lui et ne peut être héréditaire. Un César intervient comme une nécessité dans l'instant où il n'y a plus de tradition ; il ne peut en créer une. La République n'a rien à redouter du bonapartisme ; tout, du césarisme.

On échangeait des renseignements qui semblaient alors d'ordre banal et dont chaque détail devait entrer dans l'histoire financière, parlementaire et judiciaire :

— Une bonne nouvelle, messieurs les directeurs de journaux : il serait possible que d'ici quelques mois la Compagnie de Panama émît pour cent vingt-neuf millions d'obligations.

— Il y aura un syndicat ?

— Bien entendu ! En outre, on étudie une combinaison nouvelle de titres à option. Nos amis seront contents. MM. Charles de Lesseps, Marius Fontanes, Martin, demeureront chargés des mesures à prendre pour la réussite de l'émission. M. Lévy-Crémieux sera à la tête du groupe des syndicataires ; enfin le baron de Reinach qui, je crois, a la confiance de tous ces messieurs réunis ici, devient des amis de la Compagnie et lui apporte une très précieuse connaissance du monde des affaires et de la politique.

On se répandit longtemps en éloges, dont la sincérité était évidente. Si l'on excepte quelques banquiers et des théoriciens de finances, qui, d'ailleurs, manquent des documents pour étudier cette immense comptabilité, ces journalistes, ces députés, tous hommes d'action ou hommes d'esprit, devant les trésors maniés par les Lesseps, perdent le sens critique. Ils ressentent ces éblouissements que nous avons constatés chez les jeunes Lorrains à l'énumération des hauts faits de Napoléon. Ils ne songent qu'à participer aux conquêtes de cette immense armée d'actionnaires et d'obligataires. Quant à la responsabilité d'entretenir de telles hordes et de leur assurer le succès, ils ne la soupèsent même pas; ils l'abandonnent toute aux Lesseps. Ils marchent sur les flancs de ces bataillons de souscripteurs, dont ils savent que le nombre pourra être indéfiniment accru; ils se préoccupent avec fièvre de prendre une part du butin final et, en attendant, trouvent fort naturel de se nourrir avec le biscuit de troupe. Fort joliment, le directeur du grand journal parlementaire officiel résume à Colin de Saint-Marc les sentiments de ses confrères :

— Bonaparte commençait toujours sa journée par la lecture des journaux qu'il avait lui-même rédigés la veille. Vous avez votre réunion d'actionnaires en juillet prochain. Il dépend de M. de Lesseps d'ouvrir la séance par une lecture des journaux de Paris qui tous affirmeraient aux capitalistes la sécurité et les avantages de placer leur argent en titres de Panama...

Vous avez entendu ces gens-là. Ils ne paraissent pas inintelligents quand il parlent *sub rosâ*. Ce qu'on distinguerait mieux en d'autres circonstances, — parce que l'occasion qui fait les coquins fait aussi les héros, — ils sont énergiques et féconds en expédients. On ne leur reproche pas leur bassesse ni leur cynisme; c'est par des personnages bas et des moyens cyniques que de très grandes choses ont été accomplies, mais on ne voit pas où tendent ceux-ci, car l'un d'eux tout à l'heure exprimait leur sentiment profond :

« On ne nous demande pas que nous fassions quelque chose, mais que nous occupions la place pour empêcher d'autres de faire des choses... »

Passons sur cette apathie. Peut-être, à cette date, l'intérêt national réclame-t-il qu'on piétine sur place. La politique n'est pas d'agir d'une façon qui satisfasse l'esthéticien ou le moraliste : elle a son objet propre qui est la vie de la collectivité ; mais comment ces invités de Colin de Saint-Marc, qui sont le gouvernement de notre pays, vont-ils accroître, utiliser, maintenir l'énergie française ? Et précisément, ce soir, devant nous, une énergie admirable et de tous points précieuse, a été mise en rapport avec le ministre Raynal, avec son sous-secrétaire d'État M. Baïhaut, avec leurs amis, et avec M. Wilson et son groupe. Bouteiller, — dans cette même journée où ses anciens élèves viennent d'aller à la force imaginative, au tombeau de l'Empereur ; — prend contact avec cette force réelle, avec ce groupe de dirigeants. C'est une richesse nationale qu'un Bouteiller : il vaut plus qu'un vaste domaine d'État ; plus même, selon nous, qu'une bonne loi : c'est un cerveau, une âme, un faiseur d'hommes. Eh bien ! cette recrue en qui un César trouverait un merveilleux commis de son pouvoir, et qu'une République peut employer au service de son idéal, comment les parlementaires vont-ils en user ?

On pourrait croire que certaines vulgarités, certains cynismes dans cette fête ont choqué Bouteiller, le kantien austère. Mais ses passions y furent satisfaites et excitées : son goût du pouvoir, et son envie sociale. A l'avance il s'était solidarisé avec le personnel parlementaire ; il ne le met plus en question. C'est avec émotion qu'il a franchi jadis le seuil de Gambetta ; dans un sentiment analogue, et même avec une généreuse fraternité qui secrètement lui échauffait l'âme, il a serré tout à l'heure la main de ces journalistes, de ces députés, dont tous les actes, depuis longtemps, lui sont familiers. Et puis, au cours de cette soirée, il a cru discerner que, dans un tel milieu, il dominera aisément. Cette certitude qui apparaissait dans toute sa manière a légèrement prévenu ce public contre un personnage si neuf et par là si rare : mais lui, tout incapable d'amitiés et de haines particulières, et pour qui les individus ne valent que par le groupe où ils font nombre, il n'a discerné aucune nuance légère d'antipathie sur ces nouvelles figures. Et même, en regagnant à pied son logis de la

rive gauche, il évoque tour à tour chacune d'elles avec plus de sympathie qu'il n'a jamais fait pour aucune unité humaine. Ce conscrit voue a son régiment les sentiments d'un jeune colonel qui vient de saluer son drapeau, ses soldats, c'est-à-dire les outils de son œuvre future.

XII

« LA VRAIE RÉPUBLIQUE »

Dès le 6 mai, Mouchefrin reçut un *petit bleu* :

« On désirerait connaître ce que vous vouliez dire hier, 5 mai, dans la cour des Invalides.

» ASTINÉ ARAVIAN.
» Villa des Anglais, rue de Balzac. »

Le lendemain, il gagna vers dix heures du matin la montagneuse petite rue. Il attendit longtemps dans ce qu'on nomme un élégant appartement garni ; on lui avait apporté du vin de Porto et des cigarettes de dames. Astiné enfin apparut : certainement elle était toujours une créature de haut luxe et une personne très décidée. L'affreux garçon, en se dandinant, l'accueillit avec des sens très montés, que la timidité qu'elle lui imposa ne parvint pas complètement à abattre.

La conversation ne prit pas les chemins qu'il avait imaginés.

— Il me semble vous avoir vu chez M. Sturel ? Il habite toujours au même endroit ? Que fait-il ?

— Il tâche d'épouser une petite fille, Hélène Alison.

Il parlait au hasard, mais son désir de porter un coup à la questionneuse le servait assez heureusement. Elle ne fit rien paraître.

— Je connais cette demoiselle : c'est une bonne petite, dans son espèce, mais c'est un ridicule pour M. Sturel de penser déjà à se procurer des enfants.

Mouchefrin s'attardait, fort déçu par cet accueil. Elle s'étonna de s'être intéressée à un garçon qui avait des amis

aussi laids que ce nain. Elle lui tendit la boîte de cigarettes :

— Tenez ! voilà une petite provision... Peut-être avant de fumer, vous voudriez déjeuner ? On va vous servir... Vous n'avez pas faim ?... Eh bien ! à l'occasion, prévenez M. Sturel de mon retour ; et puis vous m'apporterez sa réponse.

Le petit homme sortit enragé de cette conclusion. Il était venu pour plaire ; on l'avait traité à peu près comme le facteur à qui, dans les fermes de Lorraine, on offre un verre de vin. Néanmoins, il se rendit chez Racadot pour se vanter.

Il le rencontra qui courait au Café Voltaire, à un rendez-vous de toute la bande pour l'organisation du journal. Il se plaignit qu'on ne l'eût pas convoqué.

— Est-ce que Foyot soumet la carte aux clients à qui, sur le trottoir, chaque matin, il distribue ses restes ? — lui expliqua grossièrement, mais avec amitié tout de même, Racadot.

La crainte de risquer son argent le rendait bilieux et, d'ailleurs, il aimait à jouer les dompteurs. Au Voltaire, deux minutes plus tard, devant Rœmerspacher, Saint-Phlin, Sturel, ce Bidel fut magnifique d'émotion sincère, de déférence, de générosité. Il mettait le journal *la Vraie République* à la disposition de ses amis : il les reconnaissait plus intelligents et mieux favorisés que lui par la naissance ; mais il en attendait un appui fraternel. Sur ses ressources, de quelque façon qu'on le poussât, il fut bref. Il avait fait son héritage et le risquait, parce qu' « après la visite au Tombeau de Napoléon, il avait foi dans ses vieux camarades... »

— Et puis, on doit gagner de l'argent !

Avec Mouchefrin, il passa dans la petite salle de la rue de l'Odéon, pour laisser leurs amis délibérer. Ceux-ci pressèrent Renaudin de questions. Fallait-il s'engager là dedans ? Racadot refusait de s'expliquer sur ses fonds : en avait-il, et d'où ?

— C'est son affaire, dit Renaudin. Il ne vous demande aucun sacrifice : qu'est-ce que vous aventurez ?... Il me tâtait, me pressait, depuis le soir où j'ai invité Rœmerspacher à écrire dans *la Vraie République*. J'ai servi d'intermédiaire. Cosserat lui donnera le journal en location pour sept cent cinquante francs par mois ; au bout de trois ans, il deviendra sa propriété. Ainsi pas de capital à avancer. Je vois, d'ailleurs, à ce brave Racadot, un joli génie ; je le guide : bientôt

il me dépassera. Pour la rédaction, tout de suite il m'a dit : « Je ne paierai pas » ; pour la composition, loin de s'adresser à des ouvriers syndiqués, il emploiera des femmes, ne se proposant pas de faire un journal d'information, il évitera à peu près le travail de nuit : une colonne de nouvelles en dernière heure lui suffira. Enfin il se charge de l'administration avec le concours d'un meurt-de-faim que Cosserat a chassé pour escroquerie, un très habile homme qu'il suffira de surveiller... Quant au loyer, c'est là que je l'admire : il a trouvé un imprimeur en faillite qui, trop heureux de travailler, se passe de bénéfice... juste les cent sous pour manger... Je regrette que vous n'ayez pas la compétence d'apprécier le devis mensuel où déjà nous sommes arrivés ! C'est un chef-d'œuvre !... Et Racadot fera mieux encore !

Et, sur cette table de café, il leur expliqua ses calculs :

DÉPENSES		
Papier. — 15 000 exemplaires à 10 francs le mille Fr.	4 500	»
Composition et tirage — Jusqu'à 20 000, 190 francs par jour	5 700	»
Départ et poste, 30 francs par jour	900	»
Administration	1 200	»
Porteurs pour distribution dans Paris, 180 francs par jour	2 400	»
Fermage	750	»
Loyer	»	»
Contributions	»	»
Rédaction	»	»
Feuilleton	»	»
Havas	600	»
Fr.	16 050	»

RECETTES		
Vente Paris. — Dans les kiosques, 2 500 exemplaires à 7 fr. 50 c. le cent. Fr.	5 625	
Vente Paris — Par les crieurs, 13 000 exemplaires à 1 franc le cent.	900	
Hachette et correspondants de province, 1 000 exemplaires à 7 fr. 50 c. le cent	2 250	
Abonnés, 500 à 40 francs.	1 666	
Annonces, minimum	2 500	
Bulletin financier, idem.	2 000	»
Fr.	14 941	

— Vous voyez que la situation n'est pas mauvaise. Quinze cents francs par mois à trouver... Le titre est bon : seulement un peu oublié. Avec cinq mille francs, on fera un lancement fort convenable... Ah ! Cosserat est malin de se réserver une part dans les bénéfices. Enfin, ne l'oubliez pas, au bout de trois ans, Racadot sera le propriétaire de *la Vraie République* !

Tous, d'abord, crurent devoir admirer.

— Ce serait superbe, dit Rœmerspacher, mais une seule chose est sûre : à savoir que dans l'année il devra payer cent quatre-vingt-seize mille six cents francs. Les a-t-il ?

— Tu supposes qu'il ne ferait aucune rentrée ! C'est inadmissible... Vous vous rappelez qu'il nous a toujours parlé de l'héritage de sa mère. Son père le lui aura livré.

— Pauvre garçon ! dit Saint-Phlin. Avec cette somme-là, comme il aurait des vignes et qu'il serait tranquille à Custines !

Renaudin, pendant deux minutes, fit les gestes d'un homme d'action qui entend radoter. Puis il parla :

— Pour que votre journal eût à peu près une certitude de réussite, il faudrait un million ! Sans ce capital, tout dépend du hasard, c'est-à-dire, au cas particulier, de l'intérêt que vous présenterez au lecteur. *L'Intransigeant* n'a jamais touché au versement de ses souscripteurs : il a vécu sur la vente de son premier numéro. Racadot, probablement, n'est pas millionnaire : que nous chaut, dès lors, s'il dispose de cent mille ou deux cent mille francs ? C'est votre effort qui suppléera.

Devant un problème ainsi posé, ces enfants qui n'avaient qu'une éducation de héros se fussent méprisés de reculer.

Quand Racadot connut qu'ils acceptaient, il alla se promener au Luxembourg en tenant Mouchefrin par le bras. Il avait le sang à la tête et il aimait tendrement son compagnon, car il avait besoin d'un confident.

Dans ce beau jardin, des petits garçons jouent, jettent du pain au cygne, éprouvent des sentiments confus pour des petites filles, s'emplissent des sensations obscures qui pour jamais donnent de la vie aux dames en pierre, aux vieux arbres, à tout ce décor. Il est pour les Parisiens de cette rive gauche une patrie qui se prolonge dans le passé. Racadot et Mouchefrin, accoudés aux terrasses italiennes, ne voient de repos et de plaisir que dans l'avenir : une telle journée est trop mélangée d'inquiétude pour que les lieux où ils la passent deviennent jamais selon leur goût pleinement agréables.

Racadot et Mouchefrin, aux yeux du visiteur qui vient se souvenir sur ce sable célèbre, sont des figurants de la jeunesse, mais ils ont dans l'âme moins d'idylle que le cygne du bassin

qui, tout le jour, se préoccupe exclusivement de sa nourriture. Car le cygne n'a jamais eu de mécompte : il est assuré par son expérience quotidienne de trouver à heures fixes une bonne pâtée. Mais Racadot, à la belle heure du soleil tombant, songe à réduire encore un budget que le compétent Renaudin a déclaré incompressible.

Plus tard dans la nuit pourtant, il a besoin d'ouvrir son cœur, il dit à Mouchefrin :

— Promets-moi qu'à personne tu ne révéleras le chiffre exact de mes ressources...

Il lui tendait une lettre de son père, le marchand de bois :

« Mon cher fils,

» Puisque tu as le grand tort de l'exiger, je te mettrai en possession. Tu ne te figures pas le mal que j'ai en ce moment pour faire face à mes affaires de commerce; le détail en serait trop long. Si tu voyais mes comptes et le retard de mes paiements, et les marchandises que j'ai sur le chantier !

» Tu me dis que tu ne pourrais pas vivre avec M. Claudin, le notaire de Pont-à-Mousson, qui t'aurait cédé son étude dans huit ans. Celui qui doit gagner sa vie doit supporter tous les caractères. Quand on fait bien son travail, on ne craint pas son maître. Moi, lorsque j'étais ouvrier, c'est toujours les maîtres qui dépendaient de moi : et toi qui travailles bien, tu t'entendrais avec les patrons les plus méchants... »

— Passe la morale ! criait Racadot.

Le marchand de bois concluait en annonçant à son fils un premier envoi de dix mille francs sur les quarante mille, montant réel du fameux héritage.

— Avec cela on pourrait vivre indéfiniment ! dit Mouchefrin d'un ton respectueux.

— Mouchefrin, répliqua le géant, tu as toujours été sensuel. Crois-tu que les parents de Sturel, de Saint-Phlin, de Rœmerspacher se sont contentés dès qu'ils ont eu le nécessaire ?...

Quarante billets de mille ! C'était de l'argent durement gagné, accumulé monnaie par monnaie, en province, dans ces villages de Lorraine où l'argent ne représente devant

l'imagination que la nourriture, l'habitation, le vêtement, quelques outils, et puis l'impôt, ce qu'on donne à la puissance mystérieuse de l'État, c'est-à-dire à la civilisation qu'on entretient sans la connaître. Tous ces humbles objets de nécessité, ce pain, cette cotonnade, cette chétive maison, on allait délibérément les transformer en quelque chose de supérieur même à l'État : l'argent de la pauvre mère Racadot va servir à contrôler l'État, la civilisation... C'est le petit-fils des serfs de Custines qui montre cette audace. Peu importent ses intentions secrètes et s'il veut simplement gagner de l'argent ; son acte est prodigieux.

Avec eux tous, nous sommes allés au tombeau de Napoléon ; quand leurs pensées se gonflaient, on craignait qu'il n'en arrivât comme des ballons coloriés qui amusent les enfants dans les promenades et qui, après vingt-quatre heures, tout flasques, deviennent de tristes vessies. Maintenant, quand Rœmerspacher réfléchit, quand Sturel rêve, quand Saint-Phlin s'enorgueillit de ses aïeux et croit qu'ils lui ont légué des devoirs, nous sommes rassurés : par Racadot, ces esprits vont passer à l'acte. Et même, par la nécessité de s'exprimer, ils auront davantage à exprimer.

Rœmerspacher, que désignait le succès de son article sur Taine, s'excusa sur son travail pour refuser la rédaction en chef. Sturel accepta. — Parmi les causes qui ont aidé à la formation de Sturel, l'une des plus importantes est l'action continue des femmes. Leur nature nerveuse se communiquait au jeune homme, et les alternatives de plaisir passionné et de mélancolie où elles le plaçaient l'affinaient en l'usant insensiblement. Sturel n'a que faire de ces amples loisirs dans lesquels une nature virile saurait se développer : il lui faut des soucis et une tâche qui pèse sur sa vie comme pèserait un maître. Ainsi lui convient ce que repousse son sage ami. Tous les deux cependant, avec Saint-Phlin et Suret-Lefort, formèrent le comité de rédaction.

— Je ne suis ni philosophe ni politicien, avait dit Renaudin : je ne puis écrire dans un journal qui ne paie pas ; c'est ma moralité professionnelle. Mais donnez-moi les théâtres : ils n'intéressent ici, je pense, que la Léontine ; je lui enverrai des loges.

— Nous les vendrons, dit Racadot : la Léontine ira au paradis.

— Et moi, se plaignit Mouchefrin, parce que je suis pauvre, me repousse-t-on du comité ?

On l'allait inscrire, sans l'opposition de Racadot :

— Depuis quand paie-t-on le maçon avant que la maison soit bâtie ? Tu es homme de peine, Mouchefrin. Toi, la Léontine et moi, nous nous enfermons dans l'administration.

Le comité de rédaction crut voir ces deux-là qui, nus jusqu'à la ceinture, descendaient, chauffeur et mécanicien, dans la machinerie brûlante du joli navire de plaisance et de guerre qui les allait promener sur le monde. Tous échangèrent des poignées de main, d'une espèce qu'ils ignoraient encore : en associés.

On jugera une étrange folie d'entreprendre un journal avec quarante mille francs, quand il y faudrait selon les connaisseurs un million et que le plus strict devis monte à cent quatre-vingt-seize mille six cents francs. Reportons-nous toutefois à ces dates.

De 1872 à 1882, pendant les années de grande spéculations, chaque maison de coulisse servait gratuitement un journal aux capitalistes de province pour les renseigner et les tenter. A ces organes spéciaux les financiers préféraient la presse politique qui est en contact quotidien avec un public qu'elle passionne. De là ces feuilles qui pullulaient et dont quelques-unes firent de vraies fortunes. Les émissions les nourrissaient. Sans doute, le krach de juin 1882 a depuis deux ans suspendu ces ressources et précisément déterminé la décadence de *la Vraie République;* mais, dans le milieu de l'année 1884 et quand les plus habiles annoncent tous les jours une reprise, Racadot est excusable de ne pas reconnaître cette mort du marché. Il se sent capable d'un effort auquel tout devrait céder, — l'effort d'un pauvre ; — et, de fait, il témoigna, à comprendre et utiliser chaque situation, une volonté et une promptitude telles que la fortune eût été séduite si l'intensité pouvait suppléer à la continuité. Il montra le dur génie du gendarme lorrain, fameux durant des siècles de misère et de discipline et que d'injustes ennemis définissaient : « Lorrain, mangeur de

boudin, traître à Dieu et à son prochain... » Dans la suite, plutôt que de faillir à leurs espérances, Racadot, Mouchefrin et la Léontine pourront trahir les lois divines et humaines; dès maintenant, dans le bureau de la rue du Croissant, en hâte ils déjeunent d'un morceau de charcuterie.

La convention est signée avec Cosserat : ils ont un délai de six semaines avant l'entrée en possession, pour se mettre au courant. Racadot apprend la typographie en causant avec le metteur en pages qui se vante et déclare, la main sur la poitrine :

— Écoutez, monsieur Racadot, je ne veux pas qu'on dise : « Pinel est un cochon. »

L'administrateur modèle que Cosserat a chassé pour escroquerie, mais qui est « très fort », ancien sous-officier de cavalerie, avec une jolie figure, une voix insinuante. explique le métier :

— Mon cher maître, le premier point, c'est qu'un administrateur ait toujours deux portes de sortie.

Comme chez les jeunes médecins, en province, accourent tous les incurables et les mauvais payeurs du canton, c'est dans ces bureaux un défilé des « pas-de-chance » du journalisme. Cent honnêtes gens mêlés d'une vingtaine de canailles, et qui n'ont pas réussi, — à cause d'infirmités de caractère ou d'intelligence, aussi faciles à distinguer que la boiterie, la surdité, la cécité, mais qu'ils s'obstinent à nommer la déveine — faisaient dans l'escalier encombré une véritable cour des Miracles. Racadot avec mille politesses leur disait :

— Au début, on ne paiera pas. Mais avez-vous confiance en moi?

Le sixième jour, il les chassa parce qu'il portait tout son effort sur Renaudin.

Le reporter, sans connaître au juste les ressources de Racadot, l'avait poussé dans cette entreprise en lui faisant miroiter d'admirables affaires. Quand tout fut signé, il devint moins précis. Aux interrogations de Racadot. pour qui la publicité commerciale et financière devenait une nécessité pressante et vitale comme le boire et le manger, il opposait la force d'inertie. Avec l'émotion d'un homme qui fait appel à des sentiments d'enfance, Racadot lui dit :

— Mon vieux, comment organiser mon bulletin financier ?

— Eh ! dit Renaudin, c'est l'œuvre du bulletinier ! C'est à lui de chercher les affaires. Quand ton journal sera important, ton bulletinier aura sous ses ordres des courtiers, des rabatteurs ; jusque-là il courra lui-même. Il ira où les affaires s'organisent et il traitera à forfait : il s'engagera soit à insérer une mention dans le bulletin, soit à faire paraître un article dans le corps du journal. Pour qu'il cherche le client avec activité, je te conseille de ne pas lui donner de traitement fixe, mais une commission de 15 à 25 p. 100.

— 25 p. 100 ? s'écria Racadot : je serai mon bulletinier !

— C'est prudent, car tu ne saurais pas surveiller un employé ; mais sauras-tu où frapper ? Ce n'est pas toujours au siège de l'affaire. Très souvent le financier emploie un intermédiaire, un agent de publicité auquel il indique le but à poursuivre, la somme qu'il y peut consacrer ; cet agent de publicité se charge de distribuer aux journaux. Voilà l'affaire de Panama, qui est distribuée par MM. Batiau et Privat : ils ont à marchander huit cents personnes. Comment te mettre en relations utiles avec eux ?

— Je me ferai craindre.

Renaudin haussa les épaules.

— Il faudrait que tu possèdes la vérité ou des fragments de la vérité : on ne s'improvise pas maître-chanteur.

Les yeux de Racadot, convaincu de son impuissance, s'injectèrent de sang. Il n'avait plus que cinq jours avant l'apparition du journal.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu me veux, Renaudin ? disait-il. Pourquoi me parles-tu ainsi ? Tu vois bien que tu me fais du mal !... Toi, un vieux camarade, tu ne veux pas m'aider ?

Enfin, Renaudin fut satisfait : Racadot, qui ne pouvait se passer de ses conseils, lui consentit un traitement mensuel et payable d'avance de trois cents francs. Il en reçut immédiatement un excellent avis : moyennant deux cents francs par mois, le reporter d'un grand journal s'engagea à communiquer à *la Vraie République* la feuille de l'agence Havas, qui coûte six cents francs.

Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Suret-Lefort demeurent étrangers à ces détails matériels. Le journal est une occasion

de classer leurs idées, de préciser et libérer leur personnalité. Comme elle augmentera, et avec les plus graves résultats, cette divergence aujourd'hui peu sensible, qu'entraînent leurs conditions économiques si opposées !

Du moins, mai 1884 est, pour eux tous, une période d'allégresse vitale : c'est enfin un objet extérieur qui est le mobile de leurs jeunes énergies. On ne les a élevés qu'avec des livres : les voici arrivés au moment où leur éducation produit son effet normal et complet; ils vont ajouter à la masse des imprimés. Tous les jeunes Français, dans les lycées, sont dressés pour faire des hommes de lettres parisiens. C'est l'affirmation de leur virilité totale, leur premier acte après tant de singeries qui les y préparaient.

Un tel bonheur décolore le monde : que nous souffrions, voilà ce qui le nuance et qui lui donne une voix. Joyeux soldats en marche, ils voilent de leur poussière la jeune robe du printemps. Ces mois de mai et juin 1884, où les premières journées douces et le vert tendre des arbres font une volupté dont il y a peu de chances pour qu'un homme — l'enfance ne comptant guère — jouisse plus d'une quarantaine de fois dans sa vie, ils les passent, comme Racadot, comme Mouchefrin et la Léontine, ces ilotes, dans l'abominable rue du Croissant, tous pêle-mêle, à combiner, chacun de son point de vue, les meilleures conditions de réussite du journal.

Ils sont inexpérimentés, mais c'est précisément pour cela qu'ils prennent un si vif intérêt aux événements où ils se mêlent et qu'ils ont l'énergie et la fantaisie de former des vœux et d'étudier des plans.

— Il ne serait pas mauvais, avait dit Racadot, d'intéresser à *la Vraie République* quelques personnalités.

Rœmerspacher et Sturel montèrent un matin les trois étages de Bouteiller, qui habitait alors rue Denfert-Rochereau. Ils prenaient fort au sérieux leur démarche et n'en éprouvaient aucune gêne, parce qu'une haute intelligence apparaissait à ces jeunes illusionnés synonyme de parfaite bienveillance. Ils avaient conscience de ne déranger leur ancien maître qu'avec à-propos et pour un objet de sa compétence.

Quand ils eurent fait passer leurs cartes, le professeur du

Lycée Charlemagne les accueillit sans phrases, avec une simplicité agréable, plaçant tout de suite la conversation sur un ton sérieux et aisé. Et, de cette belle voix grave qu'ils reconnurent avec émotion, car depuis Nancy elle était mêlée à des parties profondes de leur être :

— Vous êtes Parisiens, messieurs... les années ont passé, et vous voilà des hommes. Quels devoirs avez-vous acceptés? Comment servez-vous votre pays?

Il avait été convenu que Rœmerspacher parlerait le premier. Il approcha sa chaise jusqu'à s'appuyer du bras sur le bureau de Bouteiller et, avec un embarras qui peu à peu se dissipait :

— Quand vous avez quitté le lycée de Nancy, vous avez dit à vos élèves que vous aimeriez à ne les perdre jamais de vue. Nous sommes ici une demi-douzaine : Suret-Lefort, qui s'est inscrit au barreau...

— Je le vois quelquefois, interrompit Bouteiller.

— ... Mouchefrin, qui avait commencé sa médecine et qui doit gagner son pain; Racadot, qui a quitté le droit pour la même raison; Sturel, qui termine sa licence; et moi-même, Rœmerspacher, qui tout en faisant ma médecine, m'intéresse plus particulièrement aux sciences historiques. Aujourd'hui, les études de mes amis sont à peu près terminées; ils veulent entrer dans la vie ou, — pour employer une expression plus prétentieuse, que vous jugerez exacte, — trouver un motif de vivre; jusqu'à cet instant nous remettions de vous déranger.

— Je sais, dit Bouteiller, que M. Suret-Lefort veut plaider; l'on m'a dit son élocution agréable et qu'il possède du sang-froid et, qualité plus rare à son âge, de l'autorité. Je sais aussi que M. Mouchefrin a la vie difficile. Mais vous, qu'allez-vous faire?

— A nous tous, nous organisons un journal.

— Ah! dit Bouteiller.

Et sur sa belle figure, soudain animée, son regard brilla, ardent et moqueur. Ce fut un éclair, à peine saisissable; mais l'accent demeurait dans l'air, qui inquiéta, blessa les deux jeunes gens : car ce « ah! » d'une extraordinaire intensité de raillerie, voulait dire : « Ah! vraiment, chers messieurs! rien que cela! peste! vous êtes toujours un peu de Nomény et

Neufchâteau !... » Sturel, si nerveux, sentit bien qu'il n'y avait pas de bonté, mais une dure gouaillerie, dans cette intonation où l'on sentait la supériorité du politicien plutôt que la maîtrise du philosophe. Bouteiller rectifia sa physionomie, son regard, son ton, il reprit :

— C'est curieux !

Il parle maintenant en homme qui a rajusté son masque. Ces jeunes gens viennent à l'improviste d'évoquer un objet de ses rêves. Il aborde l'essentiel :

— Il faut beaucoup d'argent.

Rœmerspacher expliqua que le journal aurait peu de frais, grâce à sa rédaction gratuite.

Bouteiller avait reconnu tout de suite des enfants prodigieusement ignorants des réalités, mais ils pouvaient au moins avoir de l'argent. Il les méprisa et retrouva son indifférence glacée. Quand l'eau dans un récipient atteint au degré de congélation, elle est transformée en masse solide par le moindre mouvement.

— Dites-moi, messieurs, leur dit le grand homme. Si vous voulez faire un journal, vous mêler à la vie publique, vous connaissez sans doute la situation des partis, la caractéristique de leurs chefs, de leurs orateurs ou publicistes ?... Quelles sont vos sympathies ? Comment vous classez-vous ?

— Mais, dit Sturel, nous exprimerons nos idées, et l'opinion nous classera.

Bouteiller, qui ne cessait jamais d'être grave, devint sévère :

— Monsieur Sturel, dit-il, vous êtes de bonne éducation, d'esprit lettré, intéressé par les affaires publiques. Vous devriez vous attacher pour quelques années à un homme politique comme secrétaire. Vous trouveriez cela aisément.

Sturel rougit. Il se tourna vers Rœmerspacher, comme pour le prendre à témoin, et celui-ci intervint aussitôt :

— Sans doute, votre avis serait excellent, si nous choisissions la vie publique à la façon d'une carrière et pour notre utilité propre.

Le sourcil de Bouteiller se fronça, il étendit la main... Comme entre gens qui ne pensent pas de la même façon, cela commençait par des froissements de mots.

— Vous vous trompez, monsieur Rœmerspacher, je ne vous

donne pas un conseil utilitaire. Je vais plus loin et je vous étonnerai : je ne me demande pas si vous avez du talent et si vous le produirez en écrivant. Cela, je l'admets... et cela, c'est peu. Je cherche à m'éclairer et à vous éclairer sur votre devoir.

De quel ton il a dit : « devoir » ! Rœmerspacher en pourrait être décontenancé ; mais, d'instinct, ce Lorrain à tête solide sait, quand il discute, garder sa direction. Si l'on part sur des mots, on ne commande plus, on subit son contradicteur, on s'expose à faire ou à dire ce que l'on ne voudrait pas. Rœmerspacher laisse cette question du « devoir », inopinément soulevée, et se maintient dans son sillon.

— Voici : j'ai beaucoup de travail ; néanmoins j'ai accepté de m'associer à l'effort de mes amis qui n'ont pas de tâche à leur goût et qui ne veulent point d'une vie languissante. Un journal nous tente, comme un moyen d'exprimer le retentissement de notre époque en nous... c'est-à-dire notre idéal propre. Si nous parvenons à le dégager et à le faire entendre, très probablement, il sera représentatif.

— Monsieur Rœmerspacher, monsieur Sturel, je vais vous étonner, dit Bouteiller : j'ai deux amis, l'un est un petit tailleur de Nancy, l'autre un modeste jardinier, aussi lorrain. Quand mon travail, mon devoir, — il accentua encore le mot, — me laisse du loisir, mon délassement, mon bonheur, c'est d'aller causer avec eux. Pourquoi je les aime ? Pour l'exemple qu'ils me donnent d'un respect absolu à la discipline. Ils ont fait leur devoir en 1870 contre les Allemands, ils ont fait leur devoir depuis en combattant pour le programme que le chef du parti républicain, que Gambetta a formulé. Voilà des hommes utiles et que j'aime et respecte.

— Et nous vous paraissons blâmables ?

— Secrètement vous répugnez à la discipline !... Vous pensez qu'une nouvelle génération apporte un idéal ! Voilà un mot qui me dénonce un abîme entre nous... La discipline, c'est l'abnégation, plus nécessaire dans un parti que l'intelligence ; c'est la première des vertus. Qu'est-ce que des idéals viagers, individuels ? Certes, je vois avec plaisir apparaître des besoins nouveaux dans les masses : c'est un témoignage de leur élévation ; et je vous le dirai en passant, dans

l'état de la démocratie française, si le nombre des citoyens sachant signer leur contrat de mariage est augmenté de deux pour cent, c'est un résultat infiniment plus important que l'expression originale d'une pensée ingénieuse ou rare. Ne cherchez pas je ne sais quels prétextes de vous particulariser. Faites pour le mieux en vous joignant aux forces de votre pays ; ne vous y opposez pas, en révoltés, en sacrifiés.

Tout n'est pas mauvais dans ces affirmations de Bouteiller ! Un homme raisonnable, et qui a dépassé la trentaine, se dégoûte des mensonges, de la fausse poésie, des truculences d'un tas de génies, en arrive très vite à ne plus pouvoir supporter que les idées qui marchent bonnement sur leurs quatre pattes, qui reposent sur des réalités. Cette disposition, louable en soi, amène les hommes qui se trouvent sur le plan de l'action à considérer seulement les vérités qui paraissent vraies à un grand nombre de personnes. Qu'est-ce qu'une vérité que contredit le sentiment de tout le monde ? Ce ne peut être qu'une vérité du lendemain ; et Cosserat a dit devant Bouteiller : « En politique, c'est duperie de regarder plus avant que six mois. » Sturel, Rœmerspacher, eussent-ils la décision, la précision, la concision, qualités qui sont rares chez les prophètes, ils seraient tout de même, jusqu'à ce que leur vérité fût reconnue par un grand nombre de leurs compatriotes, des poètes, des gens en l'air, sans valeur sociale. Aussi m'expliquerais-je qu'un journaliste, un agent électoral sourie de ces guérilléros et les invite à s'enrégimenter. — mais Bouteiller !... C'est lui qui, loin d'atténuer ou de nationaliser leur moi, l'a exalté ; il les a placés dans des situations auxquelles nulle longue habitude ne les préparait et sans que l'on voie pour eux un moyen normal d'y renoncer ou de s'y satisfaire.

Aujourd'hui, dans son cabinet, ils viennent au rendez-vous qu'en mai 1880, quatre années plus tôt, date pour date, il leur a fixé. Il ne les reconnaît pas ? Lui-même a bien changé ! Il était un philosophe, un éducateur d'âmes, et voilà qu'il refuse avec obstination de sortir du plan politique. De toute évidence, il est décidé à ne pas entendre le langage de ses visiteurs. C'est qu'il ne s'agit plus, pour ce passionné, de dominer la classe de philosophie de Nancy, mais cette ligue

immense des comités politiques, et, comme il en prend les moyens, il parle déjà leur langage. Il se lève et, pour conclure, avec cette voix dont l'autorité sur eux est irrésistible :

— Messieurs, il y a deux sortes de républicains : ceux de naissance, qui ont horreur qu'on discute la République; ceux de raisonnement, qui s'en font une conception à leur goût. Vous êtes des républicains de raisonnement. Je puis les estimer, je ne les accepte pas. Nous nous rencontrerons dans la vie, nous ne nous entendrons jamais.

Sturel et Rœmerspacher étaient debout. Il les reconduisit et ils se saluèrent sans s'être serré la main.

Quand ils furent dans la rue, les deux jeunes gens se regardèrent, plus stupéfaits qu'irrités.

Arrivés au bureau de la rue du Croissant, et leurs amis au courant, ils continuaient à n'y rien comprendre.

— Enfin, disaient-ils tous deux, quelles sont ses opinions ?

— Opportuniste, radical, selon les milieux, répliqua Renaudin.

— Exactement, rectifia Suret-Lefort, c'est un gambettiste qui répugne aux modérations qu'a apportées Ferry dans trois ou quatre questions, telles que les conventions de chemins de fer... C'est la nuance d'Allain-Targé et de certains gardiens scrupuleux de la pensée du chef, qui vont au radicalisme.

— Alors, ces grands mots : « le devoir » et « des révoltés, des sacrifiés », cette excommunication, c'est parce que nous ne nous sommes déclarés ni opportunistes, ni radicaux ?

Quand on examine soigneusement ces chocs de sensibilité et leurs conséquences, on trouve toujours que la plaie a des aspects différents selon la profondeur où l'on sonde. La plus approchante définition ne serait-elle point ceci : formés sur une terre qui n'a pas perdu toute puissance et par une première éducation dans la famille, les meilleurs de ces jeunes gens sont délégués pour affirmer un idéal distinct de celui que sert passionnément ce déraciné supérieur, Bouteiller, que nous pouvons dire, dans les termes étroits de notre thèse, un sans-famille et un sans-patrie. — Toutefois, pour la commodité, on peut se borner à déclarer « qu'ils ont des opinions

politiques différentes », surtout si l'on entend (et qui serait assez naïf pour l'oublier?) que nos partis sont des Français groupés selon leurs tempéraments plutôt que sur des programmes.

Renaudin, qui trouvait ses amis bien jeunets de s'émouvoir, déclara, avec le ton désintéressé d'un expert :

— Tout cela, c'est du batelage. Il fallait mettre votre journal à sa disposition.

Ils se récrièrent. Bouteiller serait un hypocrite, un pharisien! L'explication leur déplut.

— Non, disait Rœmerspacher. C'est un philosophe qui croit posséder la vérité... Mais enfin, j'ai causé avec M. Taine. Celui-là, autant qu'un Bouteiller, honore et sert la vérité. Il n'a pas prétendu me soumettre, ni m'entraver! Que Bouteiller ait accordé les principes de sa philosophie avec les dispositions de nos lois et la pratique de son gouvernement, cela lui crée-t-il le droit de nous interdire la recherche de notre vérité propre? Le dogmatisme est permis seulement à qui se réclame d'un principe que la raison n'est pas compétente à discuter, d'un principe religieux. Pour que ce soit « notre devoir », comme il disait et répétait, de servir un parti, il faut qu'il nous montre le lien de ces individus et de leur doctrine à un principe que nous acceptions. Ce n'est pas assez que ses amis affichent des certitudes économiques, financières, militaires, etc. : pour justifier de telles exigences, leur système social devrait satisfaire non seulement l'ordre matériel, mais encore les aspirations, les idéals... C'est cela, Bouteiller ne serait compréhensible et légitime que si sa politique découlait d'un principe religieux.

Suret-Lefort, à part soi, trouvait que, dans leur visite, ses amis s'étaient perdus en susceptibilités enfantines : il se félicitait de ne pas les avoir accompagnés. La conversation lui paraissait fastidieuse; il saisit, d'instinct, pour l'interrompre, le dernier mot de Rœmerspacher :

— Vous rappelez-vous, dit-il, le discours de Robespierre sur l'Être Suprême?

Depuis trois ans il formait son grand talent par l'étude des orateurs illustres. Il se leva, et de mémoire, commença de déclamer ce magnifique témoignage qui affirme aux siècles,

toujours en suspens sur ce héros inhumain, son élévation et sa puissance :

« Toute doctrine qui console et qui élève les âmes doit être accueillie ; rejetez toutes celles qui tendent à les dégrader et à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentiments généreux et toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre. Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la divinité n'existe pas , ô toi, qui te passionnes pour cette aride doctrine, et qui ne te passionnas jamais pour la patrie? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées et frappe au hasard le crime et la vertu? Que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau?

» L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentiments plus purs et plus élevés que celle de son immortalité? Lui inspirera-t-elle plus de respect pour ses semblables et pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort?... »

Suret-Lefort, appuyé au mur, la physionomie passionnée, était sublime comme un martyr en se prêtant au rythme qui oppressait son âme et le forçait ainsi à s'émouvoir sincèrement, tant qu'il les prononçait, de ces nobles vérités. Saint-Phlin, les yeux pleins de larmes, Rœmerspacher, Sturel, qui méprisaient la Conférence Molé, admirèrent leur ami et ressentirent une sorte de déférence pour un talent qu'ils ne lui soupçonnaient pas. Ils le prièrent d'aller plus avant et de leur faire encore entendre les accents d'un juste justement sacrifié... Toutes ces formules fameuses leur donnaient l'enivrante illusion que ce qui exalte l'âme est nécessairement une vérité :

« L'innocence sur l'échafaud fait pâlir le tyran sur son char de triomphe. Aurait-elle cet ascendant si le tombeau égalait l'oppresseur et l'opprimé?...

» Un grand homme, un véritable héros s'intéresse trop lui-même pour se complaire dans l'idée de son anéantissement!...

» Plus un homme est doué de sensibilité et de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandissent son être et qui élèvent son cœur, et la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'univers...

» L'idée de l'Être Suprême et de l'immortalité de l'âme est un appel continuel à la justice : elle est donc, cette idée, sociale et républicaine. »

Cette forte doctrine, à laquelle l'accent de Suret-Lefort restituait sa valeur tragique redonna aux jeunes gens mis en désarroi par l'accueil de Bouteiller un haut sentiment de leur tâche.

Gallant de Saint-Phlin dit précipitamment :

— Mon aïeule a été guillotinée en 93. Nous sommes une vieille famille du Barrois autonome. Ainsi la Révolution nous a été imposée ; et la France aussi nous a été imposée. Mais enfin, bien que la Révolution et la France aient été faites contre nous, nous ne pouvons empêcher que nous ne soyons leurs fils et nous les adoptons toutes deux. Si Bouteiller partage les opinions de Robespierre, pourquoi nous a-t-il cru indignes d'y acquiescer ?

— Moi non plus, dit Sturel, je ne reprocherais pas à Bouteiller son accent religieux et de parler de devoirs. Je n'ai pas peur du grand jacobinisme : ne vous ai-je pas mené à Bonaparte ? Que Bouteiller nous propose un principe qui agrandisse notre être et, de toutes nos sensibilités, nous nous attacherons à ses conséquences.

— Robespierre a raison, dit Rœmerspacher : pour créer le devoir social, il faut une religion. Pas la religion d'un côté et la science ailleurs, mais l'une et l'autre se pénétrant. Seulement, à qui demander cette unité vitale ?

— Au catholicisme, dit Saint-Phlin.

— Le catholicisme en France, répliqua dédaigneusement Suret-Lefort, c'est les congrégations, le parti jésuite : immédiatement, vous serez impopulaires. Robespierre, par ce discours-là, s'est perdu et pourtant il avait pris ses précautions : « Prêtres ambitieux, s'écriait-il, n'attendez pas que nous travaillions à rétablir votre empire ! Une telle entreprise serait même au-dessus de notre puissance... »

Saint-Phlin surexcité l'interrompit :

— Tu réduis le catholicisme au cléricalisme, état d'esprit éphémère entretenu par des taquineries administratives. Les catholiques, qu'on chasse le plus possible du gouvernement, contre qui l'on gouverne, ce sont des gens du type français,

et on leur substitue le plus possible des protestants et des juifs, de qui la religion m'est fort indifférente, mais dont beaucoup possèdent encore des habitudes héréditaires opposées à la tradition nationale. Sturel, Rœmerspacher, laisserez-vous confondre avec sa caricature de sacristie une religion qui depuis des siècles anime ce pays?

— Écoute, mon bon Saint-Phlin, répondit Rœmerspacher, Ce n'est pas nous qui avons créé cette confusion! Suret-Lefort constate qu'elle existe. D'autre part, est-ce ma faute si mon intelligence se refuse à croire à une révélation, alors même qu'elle reconnaît l'utilité de l'admettre?... Ne compliquons pas la discussion; quant à moi, j'admets pour notre santé sociale, la nécessité de rattacher à un principe sacré nos mœurs pénétrées de *l'Encyclopédie* : fortifier et unifier la nation par un sentiment religieux, les grands penseurs de la première moitié de ce siècle en furent préoccupés. Si Bouteiller y parvenait, son ton qui nous fait hausser les épaules serait légitime.

Suret-Lefort s'entêtait :

— J'admire le génie sentencieux de Robespierre, mais il a échoué! La tradition de notre pays est politique, rien de plus. Nous sommes un pays de gouvernement. Que la République montre de l'autorité, voilà tout le nécessaire; c'est chimère de chercher une force dans je ne sais quel sentiment religieux.

Sturel et Saint-Phlin debout protestaient violemment. Rœmerspacher les pria de remarquer qu'un accord était possible :

— Saint-Phlin a dit un grand mot : « Nous, Lorrains, nous acceptons et voulons belle la France qui s'est faite contre nous. Nous voulons belle l'idée révolutionnaire, qui a pu molester quelques-uns. » C'est donc que nous sommes patriotes français, et c'est encore que nous servons la tradition encyclopédiste. Il est vrai aussi, comme l'affirme Suret-Lefort, que la France aime à être gouvernée, — non pour qu'on la dirige, mais pour qu'on exécute ses indications, pour qu'on réalise l'idéal qu'elle secrète. Patriotes, dictatoriaux, encyclopédistes, voilà les trois termes auxquels il faudrait qu'un principe supérieur donnât une valeur religieuse...

Tous convinrent que c'était un beau programme pour *la*

Vraie République. Mais Racadot tristement pensait : « Tout de même, Bouteiller aurait procuré une subvention ! »

XIII

SON PREMIER NUMÉRO

Le 19 juin 1884, dès le matin, tous se réunissent pour arrêter la composition du premier numéro, qui va paraître le lendemain 20. Au début de l'été ! Racadot excité par l'optimisme de Renaudin avait tremblé, s'il attendait jusqu'à l'automne, que le journal ne lui fût « soufflé ».

De quelle forte activité Racadot vient tout ce mois d'enfiévrer son affaire ! Il apprend la typographie, l'administration, les secrets de la publicité ; il n'y met pas d'amour-propre et se fait répéter les choses, harcèle chacun pour être sûr de bien comprendre. Parfois il se sent faible, il doute. Alors son imagination exagère la science de Rœmerspacher, la finesse de Sturel, les belles relations de Saint-Phlin, Suret-Lefort, Renaudin. Il leur prête tous les talents, toutes les influences, et du dévouement. C'est l'hallucination du paysan pour qui ses vaches, son veau, son mouton sont les plus beaux du marché.

Le rendez-vous est « aux bureaux », — trois petites chambres qui donnent sur une cour intérieure de la rue Saint-Joseph. Quand Racadot entend ses rédacteurs dans l'escalier, il se sent ému comme un jeune homme que ses témoins viennent chercher pour son premier duel.

— Va-t'en, va-t'en ! dit-il à la Léontine, en la poussant dans la pièce voisine.

Il passe une redingote qu'il s'est achetée sur le chapitre des frais généraux. Lui qui depuis son enfance faisait voir dans toute sa tenue un certain abandon canaille, il atteint à la dignité grave d'un galant homme en deuil. Renaudin s'installe en voyeur, Mouchefrin s'agite. Les autres tirent de leurs poches, de leurs serviettes, leurs articles. Racadot les remercie, les complimente par avance, cherche à leur faire aimer le journal... Le voici qui s'interrompt pour fermer un encrier de

peur que l'encre ne s'évapore. Dans ce geste qui porte tout son buste en avant, on voit comme jamais la puissance de sa nuque. Que c'est beau, ces muscles qui font saillie, cette attache épaisse de sa colonne vertébrale ! Il semble qu'une hache s'y briserait... C'est une idée exagérée : la guillotine brise tout. Mais ce cou admirable supporterait, au désert, à la guerre, à l'amour, les plus étonnantes aventures.

Et pourtant cette énergie-là, qu'est-ce que vous croyez qu'elle offrirait de résistance à une série de malheurs ? On ne se rend pas compte combien les forces d'un homme s'épuisent vite. Dans l'espèce, ce jeune taureau est lié aux destinées de quarante frêles chiffons de papier. Parfaitement ! Selon qu'un mince paquet de quarante billets de mille francs diminuera ou s'augmentera, Racadot ira s'affaiblissant, se fortifiant. Voilà son secret. Il peut nous parler de trente-six choses, s'enthousiasmer, s'indigner : une seule lui chaut, cette liasse. Qu'il descende à l'imprimerie, qu'il mesure avec le metteur en pages la longueur des articles, c'est encore là son portefeuille qu'à part soi il calcule. Cette obsession tue son allégresse vitale, ne lui laisse plus de gestes inutiles, d'activité en façon de jeu. Mais elle constitue comme un roc en lui, et lui-même, dans cette salle de rédaction, est un roc où s'appuyent ces jeunes gens parce que, suivant eux, il fera vivre le journal. De cela ils se remettent à lui ; ils l'interrogent seulement pour savoir si leurs articles seront imprimés et corrigés avec soin.

A leurs physionomies, on voit bien qu'ils ont pris au sérieux leur collaboration. Ils prient Rœmerspacher de leur faire connaître son travail. Un tel collaborateur, à première vue, donne de l'espoir, paraît utile.

Dans cette période où il échange les caractères de l'adolescence contre une allure déjà un peu lourde, il a le négligé et l'attractif du gros travailleur, du fort mangeur et du grand parleur. C'est vrai qu'il parle trop, mais avec précision. Ce qu'il y a de remarquable en Rœmerspacher, c'est à la fois l'étendue et la plénitude, la bonne qualité de ce qu'il sait. A l'écouter, on est vite assuré qu'il joint aux fortes intuitions d'un abstracteur la vision concrète d'un esprit positif. Il est capable d'accomplir une besogne énorme et très bien faite,

grâce à sa force de coordination et à la faculté de mettre de la clarté dans les idées qu'il envisage. Voilà des qualités aujourd'hui rares en France. où dominent presque exclusivement les charmantes vivacités parisiennes ; il fallait pour produire ce jeune homme les provinces de l'est, et spécialement cet excellent bassin de la Seille.

Il répète volontiers un aphorisme qu'il a recueilli d'un de ses maîtres préférés, à l'École des Hautes Études. Parlant des savants qui, enfermés dans un étroit domaine, trouvent chacun des parcelles de vérité et créent les sciences, Jules Soury a dit : « Avec plus d'étendue d'esprit, ils auraient été des critiques et non des inventeurs. » Que Rœmerspacher approuve cette phrase où l'on nous fait entendre comment les intelligences créatrices sont enfermées dans leur tâche et dominées par une part d'illusion. un esprit perspicace en augurera favorablement pour le concours qu'il peut donner à Racadot. Rœmerspacher doit trouver dans sa clairvoyance philosophique une force de bon sens, assez analogue au cynisme pratique qu'apporte un gros brasseur dans le maniement des hommes. Les chimistes ont de ces façons froides et objectives de juger les faits, les caractères et les situations. En vérité, pour avoir bonne et pleine confiance dans ce collaborateur, il suffit de voir comment, sans une nuance de vanité ni de timidité, en garçon qui sait ce qu'il dit et qui est prêt à s'en expliquer, il va commencer sa lecture.

Si les cinq autres le valent, la Léontine a sans doute raison qui, pour passer le temps, exilée dans la pièce voisine, annonce déjà le succès à Verdun. Sur un beau papier, avec en-tête de *la Vraie République*, elle écrit à une amie : « Tu me demandes le nouveau métier d'Honoré Racadot. Tu connais bien Victor Hugo ? Eh bien ! il est cela, un Victor Hugo ! » Et dépeignant les bureaux du journal : « A Paris, il faut de l'étalage, beaucoup. Nous habitons le quartier le plus commerçant. à dix pas de la rue Montmartre, trois pièces et le cabinet inodore renfermé chez moi. Il ne faut pas que du logement ; il y a des meubles. C'est le cabinet de travail en meubles noirs, avec les doubles rideaux de reps vert, qui est le plus beau. Quand j'ai vu le gros Racadot installé là dedans, j'ai failli en tomber sur le derrière, tant j'étais contente. »

La lecture un peu philosophique de Rœmerspacher, qui lui parvenait à travers la cloison, ne gâtait ni sa manière ni son bon sens.

Celui-ci avait voulu donner un complément à son étude sur Taine. L'idée parut bonne à Sturel, à Saint-Phlin, à Suret-Lefort : un article qui avait plu à Taine n'était-il pas un article à succès?

« Soit que nous voulions nous réjouir de la bonne santé de notre pays, soit que, le croyant malade, nous voulions le soigner, il y aurait intérêt à connaître, au long de leur développement, les transformations des forces nationales et les divers instants de l'énergie française.

» Aux deux extrémités de notre histoire, nous avons deux beaux livres ; et dans l'intervalle, le vide. *L'Histoire des Institutions politiques*, de Fustel de Coulanges, et *les Origines de la France contemporaine*, de Taine, voilà deux blocs admirables, deux assises pour notre jugement. Mais entre ces deux points de repère, quels historiens philosophes nous guideront? Ce n'est pas qu'on oublie, certes, la sublime épopée, si pathétique et si vraie de Michelet, mais on sait bien qu'elle est d'une autre sorte.

» Qui nous fera comprendre le treizième siècle? Au bout du travail si remarquable de M. Fustel de Coulanges, après qu'il a étudié l'apport des Germains dans le monde gallo-romain, nous devrions être à même de saisir cette merveilleuse poussée de la France débordant sur le monde. Il faut qu'on nous fasse voir comment dans le passé était contenu tout ce qui est notre pays ; que nous touchions ce qui s'est atrophié, ce qui s'est développé. Et, plus avant dans notre histoire, il faudrait aussi qu'on nous rendît compte du coude brusque de l'esprit français à la Renaissance. M. Taine nous donne une brillante formule de ce qu'il appelle « l'esprit classique ». Va donc pour l'esprit classique ! Mais il ne nous en a point fourni une analyse suffisante, puisqu'il n'a pu nous dire par où et comment cet esprit était apparu dans la nation.

» Pourquoi, dans quelles conditions et par quels éléments s'est transformée si gravement l'âme même de nos institutions, nulle étude n'importe davantage à la vie française. »

Rien qu'au son de cette voix, la Léontine à travers la cloison devrait être inquiète. Il a lu cela avec bien de la gravité. Son fameux article sur Taine, c'était déjà lourd : la description d'un historien philosophe ! mais ceci, pour le lancement de *la Vraie République* transformée !... C'est un désastre, dans le premier numéro d'un journal, même à deux sous, de publier un tel article ! Mais c'est bien intéressant pour ceux qui suivent le développement de Rœmerspacher plus que le développement de *la Vraie République*. Depuis que ce jeune homme a vu M. Taine, sa sensibilité s'est transformée. Jusqu'alors il avait fait jouer sa forte intelligence ; il travaillait parce que tel était son emploi naturel et son effort agréable. Avant la visite au Platane des Invalides, pas une fois encore il n'avait entendu un appel à son sens religieux. Maintenant c'est un homme de conscience : aussi n'a-t-il pas daigné se représenter qu'un journal est une entreprise commerciale, que le goût public, en 84, est particulièrement tourné à la pornographie, qu'avec un capital probablement léger, Racadot ne durera pas assez pour changer le goût public, et qu'ainsi, lui, Rœmerspacher, pour le plaisir de penser par écrit, assassine Racadot.

Celui-ci cependant désirait trop espérer pour ne pas se joindre au concert des éloges de Saint-Phlin, Suret-Lefort et Sturel.

Quand ce fut son tour, Sturel s'intimida. Il dit son titre : « L'utilité des hommes drapeaux ». Puis, sur un geste de Renaudin, qui n'avait rien osé objecter à l'article de Rœmerspacher, mais qui paraissait maintenant accablé par trop de philosophie, il jugea nécessaire de se lancer dans une sorte de préface :

— Rœmerspacher m'a souvent chicané sur l'importance que j'attribue aux grandes individualités. « C'est une conception amusante, me dit-il, mais simpliste, qu'il faudrait laisser aux enfants, au petit peuple, à tout ce qui ne peut saisir l'ampleur et la complexité des causes... » Très bien ! nous sommes d'accord ; mon thème n'est pas qu'un individu fait l'histoire, mais c'est comme exaltants et pour leur vertu éducatrice que j'entends vanter les individus. Je crois à l'utilité passagère des hommes drapeaux, à la nécessité de reconnaître systémati-

quement et de créer, dans des périodes de désarroi moral du pays, un homme national...

A ce point de son explication, Sturel se déconcerta de la parfaite immobilité de ses amis, — qui, chez Rœmerspacher, était de l'attention; chez Renaudin, un blâme; chez Racadot, de l'inquiétude. Il renonça à lire son manuscrit et pria que chacun à son tour en prît connaissance : Racadot le tenant en main, les uns lisaient par-dessus son épaule, tandis que les autres se passaient les feuillets.

Ce nerveux Sturel, en dépit de ses vingt-trois ans, a gardé des timidités d'enfant. Nulle femme, d'ailleurs, ne s'y tromperait : ce ne sont pas des caresses enfantines qu'elles apporteraient à ces cheveux noirs, à ces longs yeux mêlés de tristesse et d'ardeur. Cette voix basse intéressait les plus frivoles ; seulement, elles se plaignaient d'une certaine réserve qui, dès le premier instant, laissait comprendre qu'il se prêterait peut-être, mais jamais ne se donnerait, fût-ce pour une heure d'expansion. Il aimait la solitude et la perfection : timide, avide et dégoûté, il faisait des objections à tous les bonheurs et ne jouissait pleinement que de la mélancolie. Au reste, il sentait avec une intensité prodigieuse, mais, désireux de mille choses, il était incapable de se plier aux conditions qu'elles imposent. En voilà assez pour comprendre que celui-là aussi servira mal la tentative commerciale de Racadot. Il ne s'occupera que de s'exprimer.

C'est un beau spectacle quand Rœmerspacher, ce véritable homme, s'émeut, et non point sur des individus, à la manière romantique, mais sur la nation française, sur cette collectivité qui s'est formée à travers les siècles et dont avec amour il voudrait relever les hauts et les bas, établir la courbe d'énergie, — en carabin historien, convaincu qu'il n'y a point d'interprétation rationnelle des manifestations de l'intelligence sans la connaissance des principes de la biologie... Pour jouir de la sensibilité de Sturel, qui n'a pas de talent d'écrivain et qui ne saura pas mettre dans un article les mouvements de son âme, pour entendre sa pensée quand il préconise « la nécessité de reconnaître, de créer un homme national », c'est peu de lire son article par-dessus l'épaule de Racadot ; il faudrait

se transporter loin de ces bureaux, à Neufchâteau (Vosges).

Neufchâteau n'est point un endroit où l'on affiche, comme dans les bureaux de *la Vraie République*, la prétention de modifier les âmes ; on y suit modestement toutes les inventions de Paris, et cependant, c'est un lieu qui durant des siècles a créé des âmes.

C'est là que Sturel naquit, qu'il a passé ses dix premières années et qu'il va trois fois l'an embrasser sa mère. C'est un petit coin perdu où il y a d'antiques églises et quelques « bonnes familles ».

Mais peu à peu les gens ayant une saveur terrienne ont disparu. Il ne reste plus que des très vieilles femmes, adonnées sans mysticisme, par désœuvrement et par instinct autoritaire, à la dévotion, des sortes de mères de l'Église, interprétant les usages pieux, surveillant le curé, lui remontrant au besoin, capables de médisance et d'une certaine violence à trop parler de premier jet, mais prêtes à s'en excuser si l'on fait appel à leur cœur. Elles aiment l'argent, parce que la famille l'a amassé péniblement et qu'elles se savent bien incapables de l'augmenter, voire de le défendre ; elles lui préfèrent la considération et ne feraient pas tort d'un sou à leur prochain. Elles ont un haut sentiment de la dignité de leur rang et, se sachant des bourgeoises. mettent leur juste orgueil à être de bonne bourgeoisie. Elles connaissent des histoires du passé et les content avec une verve pittoresque. Elles aiment la jeunesse et sont indulgentes aux garçons. Sans qu'on puisse en rendre un compte exact, on voit qu'avec elles meurt une part essentielle de la France, la vieille vie provinciale, celle qui avait ses racines profondes. De quoi ces petites villes perdent-elles l'âme ? Du départ des fils pour la ville ; de l'arrivée des Allemands. La race germaine se substitue à l'autochtone dans tout l'est de la France. Vaut-elle moins ? — Oui, car elle est étrangère. Par ces immigrés, le type se modifie et se gâte. il se maintient encore en Sturel qui fut vraiment l'enfant des femmes. Il doit tout à sa chère mère, si curieuse de la vie, à ses grand'tantes, qui furent les plus caractérisées de ces vieilles Lorraines. Sturel serait porté à leur reprocher leurs idées stationnaires, et même rétrogrades, parce qu'elles s'opposaient à son départ pour Paris. Il les juge superficiellement : elles conservaient,

tant bien que mal, l'esprit de cette honorable et vigoureuse bourgeoisie provinciale, qui semble aujourd'hui saignée ou supprimée par les grandes secousses de la Révolution, par les guerres de l'Empire, par le fonctionnarisme, mais qui tout de même a duré assez pour assurer aux idées de l'Encyclopédie une diffusion telle que jamais plus, semble-t-il, la France ne sera privée de leurs parties essentielles.

En vain Sturel est-il légèrement prévenu contre ses excellentes parentes par son grief de jeune homme : il jouit sans en prendre conscience du contact avec ce qui subsiste de cette forte espèce disparue ; il trouve parmi ses vieux compatriotes et dans les parties anciennes de sa petite ville le bien-être de sympathiser. Peu importe qu'il soit incapable d'analyser, à la façon d'un Rœmerspacher, les éléments de son pays ! L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes ! Certains Allemands ne disent pas « je pense », mais « il pense en moi » : profondément, nous sommes des êtres affectifs.

A l'occasion des vacances de Pâques, Sturel, cette année même, passant quelques jours à Neufchâteau, de sa fenêtre du rez-de-chaussée apercevait des juifs arrivés de Francfort cet hiver et qui avaient loué la maison en face : ils reconduisaient des visiteurs jusque dans la rue. C'était peut-être la dixième fois depuis le matin ; et toujours des personnes que Sturel, né dans cette ville, ne connaissait pas. Chez le père et la mère étaient venus se loger le fils et la bru. Le dernier dialogue sur le trottoir, à chaque visite, — on le devinait aux gestes, aux physionomies, — c'étaient des compliments sur la naissance d'un enfant survenu le mois d'avant. Et, de voir les quatre juifs recevant ces amabilités, parlant eux-mêmes de leur fils et petit-fils avec amour, c'était un spectacle beau et touchant, oui, un spectacle d'une animalité émouvante... On sentait que ces gens-là eussent été magnifiques dans leur ghetto de Francfort, prolifiques et préparant des humiliés et des vainqueurs du monde ; mais ceci restait que, ruisselant d'une certaine intelligence, ils étaient laids tout de même, avec leur mimique étrangère, sous le porche d'une vieille maison de Neufchâteau. Sturel, tout imbu des idées que, petit garçon, il avait prises au collège de Neufchâteau, mais sans nulle animo-

sité, se sentit, à les regarder, envahi de tristesse : « Avec ceux-là, comment avoir un lien ? comment me trouver avec eux en communauté de sentiments ?... Moins instruits que ces nomades, moins liseurs de journaux, moins avertis sur Paris, les bourgeois de Neufchâteau, qui sont en train de périr, submergés sous leurs bandes, avaient une façon de sentir la vie, de goûter le pittoresque, de s'indigner et de s'attendrir, enfin, qui faisait qu'avec eux je m'accordais et je profitais. Nous avions, ce qui ne s'analyse pas, une tradition commune : elle nous avait fait une même conscience... »

Ce dernier voyage à Neufchâteau aura été très utile à Sturel. Quitte à les élucider plus tard, il a emmagasiné ces sensations. C'est sous leur influence mélancolique qu'il vient d'écrire son article.

En ces années, et depuis le 18 mai 1882, Paul Déroulède et la Ligue des Patriotes, quand ils proposent aux Français le serment : « Nous nous engageons à poursuivre par tous les moyens en notre pouvoir le relèvement complet de la patrie », quand ils honorent Metz et Strasbourg et quand ils mettent à l'index les produits allemands, font une œuvre excellente, car leur sentiment, s'il était partagé par tous, aboutirait fatalement à faire surgir ce héros qui imposera une revision du traité de conquête et de commerce signé à Francfort en 1871. Mais nous n'avons pas subi seulement un Sedan militaire, politique, financier, industriel ; c'est encore un Sedan intellectuel. Avec l'intégrité du territoire à reconstituer, il y a aussi l'intégrité psychologique à sauvegarder. La phrase d'un patriote du XVIe siècle reprise par Déroulède est magnifiquement exacte : « Le tout est que tout ce qu'il y a de Français en notre France se réveille, se rallie et ait une parfaite intelligence ensemble ».

L'appel de Sturel au Français-type serait plus puissant s'il nous disait son voyage à Neufchâteau, la genèse de cet article. Il y a manqué par défaut de talent et par défaut de lucidité. La grande lumière et le vrai courage, c'eût été de dire : « La France débilitée n'a plus l'énergie de faire de la matière française avec les éléments étrangers. Je l'ai vu dans l'Est, où sont les principaux laboratoires de Français.

C'est pourtant une condition nécessaire à la vie de ce pays : à toutes les époques la France fut une route, un chemin pour le Nord émigrant vers le Sud : elle ramassait ces étrangers pour s'en fortifier. Aujourd'hui, ces vagabonds nous transforment à leur ressemblance ! »

Tel quel, cet article devait contenter Rœmerspacher, qui y retrouva ses préoccupations. Devant l'admiration que les plus importants de ces jeunes gens se témoignaient ainsi les uns aux autres, Racadot n'osa pas exprimer une inquiétude qui, durant ces lectures, venait de l'envahir. Ayant surpris Mouchefrin, dans la pièce voisine, en train de raconter à la Léontine que les articles étaient assommants, il se soulagea par un accès de colère contre ces deux oiseaux de malheur.

Ses éclats à travers la cloison interrompirent Saint-Phlin qui maintenant communiquait son travail à ce conseil de rédaction improvisé. On blâma le tapage sans même en demander la cause. — Saint-Phlin a poussé plus loin encore que ses amis l'indifférence aux intérêts de *la Vraie République*. Il tourne tout net le dos au public. Et, pour Rœmerspacher et Suret-Lefort, qui contredisent volontiers le christianisme, il a traité ce thème :

« Le ton de sacristie vous dégoûte. Mais les Homais, les Bouvard, les Pécuchet, les professionnels de l'anti-cléricalisme vous semblent-ils préférables aux bedeaux ? C'est dans leurs expressions élevées qu'il faut comparer le système scientifique et le catholique. Celui-ci fournit aux nations modernes une discipline morale que jusqu'à cette heure personne n'a pu dégager de la science. Pourquoi chercher autre chose ? La vérité, c'est ce qui satisfait les besoins de notre âme, comme une bonne nourriture se reconnaît à ce qu'elle assure notre prospérité physique. »

Rœmerspacher, décidément, soit qu'il fût le plus capable de rendre des services, soit qu'il eût plus de décision, prenait l'emploi de rédacteur en chef dont il avait refusé le titre ; c'est lui qui conteste l'article de Saint-Phlin :

— Pardon, dit-il, j'admets bien le catholicisme comme supérieur à toutes les doctrines révélées actuellement en cours ; il a fourni à l'humanité une discipline sociale incomparable. Mais que voulez-vous que j'y fasse si ma raison s'insurge

contre un certain nombre de ses dogmes et si ces incrédulités partielles entraînent l'écroulement de tout édifice !

Sturel, qui n'a pas encore éliminé le poison d'Astiné, le goût oriental de la mort, se désintéresse de ce qu'il appelle « le catholicisme administratif » pour louer la poésie de l'ascétisme, la doctrine du sacrifice volontaire, toutes ces parcelles de pessimisme auxquelles Saint-Phlin répugne, car, de nature, il n'attribue une force agissante qu'à l'optimisme.

Suret-Lefort, de qui la mémoire. véritable *Conciones*, est pleine de magnifiques appels religieux, se montre pourtant incapable de comprendre l'importance d'une théologie et que c'est la base de toute civilisation. Intérieurement, il ricane. Mais il s'est imposé d'être aussi parfaitement aimable avec les individus, fussent-ils ses adversaires, qu'il serait implacable sur les principes. Et il a bien raison : on pardonne tout : excepté les froissements personnels. Dans cet esprit, il déclare:

— Il est évident que chacun de nous a ses vues sur la religion. J'admire Saint-Phlin ; je demande seulement que nul n'ait à endosser les idées de ses collaborateurs. Je ne pourrais pas écrire à *la Vraie République* s'il n'était bien entendu que la profession de Saint-Phlin l'engage seul.

Saint-Phlin, qui connait mal les usages de la presse, offre de s'effacer. Il faut lui donner de longues explications. Sa délicatesse s'alarme.

— Je ne veux gêner personne : je me retire.

Rœmerspacher et Sturel ne peuvent consentir à sa retraite. Ils apprécient la saveur naturelle de leur ami. Dans ses idées, ils reconnaissent quelque chose de la beauté d'une vieille maison bourgeoise bâtie au XVIIe siècle, qui ne fut jamais élégante, mais qui a la noblesse de ses bons matériaux où rien n'est frelaté. Rœmerspacher disait :

— Les gens dont l'extérieur trahit qu'ils sont nés hors Paris, ont un air départemental ; Saint-Phlin, lui, a le ton provincial. Cette petite différence est d'un défaut à une perfection.

Cependant Suret-Lefort trouve que voilà bien des gestes inutiles, et répète dédaigneusement à part soi : « Poètes ! poètes !... » Il en est un lui-même, s'il entend par ce mot, comme je crois le comprendre, des individus qui reçoivent

des choses une impression plus grande que ne sont ces choses. Les conséquences de cette sensibilité peuvent être admirables, parfois aussi pitoyables. Il ne faut pas que le bruit d'un sou qui tombe dans notre sébile couvre pour nous toutes les voix de l'univers : Suret-Lefort, qui méprise ses amis de tant disserter sur le développement national, sur la nécessité d'un homme drapeau, sur la possibilité de retrouver un lien social religieux en dehors des religions révélées, tient pour le centre de l'univers la Conférence Molé, dont il est l'un des membres les plus considérés. Il se propose de lui consacrer dans *la Vraie République* une série d'articles.

On sait que « la Molé » a été fondée en 1832 par les frères Bocher, les fidèles de la famille d'Orléans, et par quelques-uns de leurs amis, pour débattre des questions de législation, d'histoire et d'économie politique. C'est un simili-parlement, mais les besogneux en sont écartés par le droit d'entrée et la cotisation annuelle. Les séances, une fois par semaine, de novembre à juin, se tiennent dans la salle de l'Académie de médecine, où il y a des pupitres comme à la Chambre, un bureau, une tribune, un centre, une extrême droite et une extrême gauche. La Conférence publie un bulletin hebdomadaire, contenant un résumé des discussions et des discours, le texte des amendements et propositions. Parmi ses anciens présidents on peut citer Wolowski, de Goulard, Ferdinand de Lasteyrie, Mortimer-Ternaux, Frédéric Passy, Ernest Picard, Paul Target, Ferdinand Duval, Albert Leguay, Clamageran, Lefèvre-Pontalis, Floquet, Clément Laurier, Léon Renault, Gambetta, Hervé, Ribot, Méline.

L'année 1884, où Suret-Lefort se formait l'âme à la Molé, vit peut-être la session la plus brillante. Le nombre des présents à chaque séance variait de quatre-vingts à deux cent vingt membres.

Dans ses articles, qui par là demeurent intéressants, Suret-Lefort passa en revue les physionomies les plus notables de ses jeunes collègues.

Il connut et décrivit, à l'extrême gauche : Laguerre et Millerand dont les noms suffisent : Revoil, d'une ironie incisive, dialecticien vigoureux, clair, sobre, amusant. A la gauche

radicale : G.-A. Hubbard, éloquence à l'espagnole, très admiré, qui promettait beaucoup ; André Berthelot, avec des facultés puissantes d'administrateur, esprit abstrait, orienté vers le socialisme par son peu de goût des individualités : Jeantet, littérateur. A la gauche opportuniste, Ollendorff, dont la parole chaleureuse, la bonne humeur étaient connues partout, depuis le siège de Paris, où il avait figuré à l'âge de quinze ans ; Joseph Reinach, Théodore Reinach, omniscient, Ledru, avocat, très ferré sur les questions financières ; Henry Deloncle, doué d'une facilité inouïe pour parler de n'importe quoi.

Au centre gauche, Royer-Collard, neveu du grand, âgé d'une cinquantaine d'années, et qui patronnait les jeunes, s'attardant à les reconduire pour causer plus abondamment de la conférence, qu'il prenait très au sérieux ; Prache, républicain catholique, taciturne et fort en droit.

A la droite monarchique, Auffray, qui avait discipliné son parti, comme Laguerre à l'extrême gauche : qualités de commandement, dialecticien très vigoureux : plus catholique que monarchiste ; on devait beaucoup attendre d'un tel homme. Lamarzelle, professeur à l'Université catholique, aimé comme orateur et comme galant homme ; Deville, bon avocat d'affaires : beaucoup de jeunes figurants titrés.

A la droite bonapartiste, un monde très remuant, divisé, mais, en majorité, *victorien ;* Gaulot, littérateur, orateur spirituel : Las Cases, avocat de grand talent ; Rendu, ancien officier... Bureau, secrétaire de M. de Mackau, hésitant entre les monarchistes et les bonapartistes, traitait les questions d'affaires.

Suret-Lefort dénombra tout ce personnel, où il distinguait surtout Laguerre et Auffray ; puis il s'attacha à mettre en valeur un grand débat sur la revision de la Constitution qui était alors l'essentiel des travaux de la Molé. Il s'agissait d'un projet déposé en 1883, débattu par une commission durant six séances, rapporté par André Lebon et discuté en 1884. Le principe de la souveraineté nationale, contre lequel votèrent tous les monarchistes, venait d'être acclamé par quatre-vingt-dix voix sur soixante-dix. La consultation directe, plébiscite ou référendum, avait été acceptée par l'extrême gauche et rejetée seulement à une voix. Enfin, le système parlementaire fut écarté à une écrasante majorité :

quatre contre un. Conclusion admirable! dans cette école du parlementarisme, on vit, à la dernière séance de cette discussion fameuse, repousser successivement la Monarchie, l'Empire et la République!

Suret-Lefort donnait une très grande importance à ces résultats. Il prétendait avoir vérifié comme une loi constante que les fluctuations de la Molé précèdent celles du pays électoral, attestant la recrudescence d'énergie des états-majors. La majorité venait, en 1884, de passer de gauche à droite, dans la Conférence : Suret-Lefort en augurait, pour les prochaines élections générales, une orientation réactionnaire du suffrage universel.

Que faut-il penser de la protestation de ces jeunes gens contre la Monarchie, l'Empire, la République? N'est-ce pas le signe de ce même malaise que témoignent les articles de Rœmerspacher, de Sturel, de Saint-Phlin?

D'un autre point de vue, l'article de Suret-Lefort, avec son intérêt étroit, est tout de même, dans ce premier numéro, celui qui sert le mieux les intérêts de Racadot. L'avocat émit en outre une idée pratique : d'organiser par le journal une série de conférences. Des orateurs, qu'il se chargeait de recruter, développeraient à Paris et dans les principales villes, les doctrines de *la Vraie République*. Mouchefrin se proposa et parut importun.

Nous n'avons pas craint de laisser ces jeunes gens prendre leur tournant un peu large, aujourd'hui qu'ils entrent dans la vie publique. Il s'agissait de savoir ce qu'il y a de social chez ces anciens élèves d'un Bouteiller. C'est d'observation constante que chacun dans son premier écrit veut faire tenir tout ce qu'il a pensé depuis sa naissance. Pour certains amateurs de vie, ce numéro de *la Vraie République* représente peut-être une superbe énergie à l'état chaotique : en tout cas, un compact pudding, fort offensant pour le lecteur d'un journal.

Le plus journaliste de l'équipe, c'est peut-être Mouchefrin, qui sait qu'on ne demande pas à son journal des pensées élevées, mais des faits, petits ou grands, du jour. Et dans les cafés de la rue Montmartre, où il commençait à se glisser, il a recueilli quelques diffamations d'un agrément canaille.

Aussi bien, cette salle de rédaction, quel étrange endroit ! Rien peut-il différer davantage de ces journaux, d'ailleurs fort réels, dont Balzac nous a dit le tourbillon, la verve, les amertumes, les frivolités, les soupers, les jolies femmes ? Sur quels êtres singuliers ce pauvre Racadot est-il donc tombé ! Et, voulant contenter un public qu'il n'a pas le temps de créer, pourquoi les circonstances l'ont-elles réduit à ces personnages qui, depuis le matin, dans cette salle glacée, glacée par leur sérieux en ce chaud mois de juin, travaillent, discutent, raturent ! Racadot pourtant sait les conditions d'une entreprise commerciale. Mais voilà ! il se fait du tort pour s'être confié à des hommes supérieurs. Dans cette occasion, nous pouvons simplement constater tout ce qu'il faut de travail, de volonté, de constance, de méditation pour organiser même un échec.

A deux heures du matin, quand le journal fut « bouclé », et que Rœmerspacher, Saint-Phlin, Sturel, Suret-Lefort se furent retirés, la Léontine jeta par terre deux matelas. Mouchefrin passa dans la première pièce. Et tous trois ils s'endormirent au bruit de l'imprimerie ronflant au-dessous d'eux. Réveillé, dès cinq heures, Racadot déploya son journal et il soupçonna que ce magnifique document était illisible. Vers midi, il alla dans quelques brasseries de journalistes. On l'y recevait bien, parce qu'il pouvait prendre de la copie ; mais, par cette même raison, on lui dénigra plus que de justice ses rédacteurs. Aussi fut-il ému quand chacun de ceux-ci, un peu plus tard, à sa question : « Que m'apportes-tu ? » répondit paisiblement : « La suite. »

Mais ils étaient les rameurs de sa barque et il avait trop d'intérêt à les avoir bien choisis pour ne pas se solidariser avec eux, d'autant qu'il n'aurait su par qui les remplacer : tout de même, il les sentait d'aplomb, et ce solide paysan lorrain, demi-avoué, méprisait comme des farceurs leurs dénigreurs de café.

Au bout de trois jours, pourtant, il dit à Sturel :

— J'aime les genres tranchés.

C'était l'opinion de Napoléon, mais surtout c'est l'opinion du plus grand nombre ; et cette autorité-ci plus que la première, touche Racadot. car il ne fait pas d'esthétique en l'air, mais d'après les données positives de la vente.

Sturel répliqua :

— Précisément, nous tranchons fortement sur les autres journaux. Nous posons des idées, et qui ont chance d'avoir un public jusqu'alors peu servi. C'est une expérience intéressante.

— Je ne peux pas faire d'expérience, conclut Racadot.

Sturel a vu juste en allant droit au public. C'est éviter bien des impertinences et s'épargner les malentendus avec des personnages compétents, qui sont fixés et incapables de modifier leur point de vue. Mais pour trouver des esprits disponibles, pour les trier, pour les créer, il faut une dispersion considérable, c'est-à-dire un tirage bien supérieur aux vingt mille exemplaires quotidiens de ce journal-ci, et un capital qui permette de durer.

Cette première semaine pourtant, Racadot eut deux satisfactions : un jeune garçon maussade, malpropre, avec des yeux enthousiastes, se présenta aux bureaux et sollicita d'aider ces messieurs parce qu'il admirait le journal. C'était le petit Fanfournot, le fils du concierge chassé du lycée, jadis, par les soins de Bouteiller. Il était orphelin, sans ressources. Comme il ne demandait pas d'appointements, on ne lui demanda pas d'explications, et il devint le servant de Mouchefrin. En outre, des députés exprimèrent à Renaudin le désir de collaborer à *la Vraie République*.

— Mais comment les rémunérer ?

— Le député, répondit le reporter, cherche continuellement l'hospitalité d'un journal, au point que, s'il ne la trouve pas, il vole pour l'acheter. A l'origine des grands scandales parlementaires, il y a toujours le besoin qu'eut un représentant du peuple de publier une chronique politique, et sa chronique est toujours illisible.

— Mais alors ?

— Cela te fera des relations.

Racadot se demanda si Renaudin ne se f... pas de lui et regretta Bouteiller.

MAURICE BARRÈS

(*A suivre.*)

UN MARI D'ACTRICE

AU XVII[e] SIÈCLE

Vers la fin de l'année 1652, la troupe de Molière et de Madeleine Béjart jouait dans le midi de la France l'*Andromède* du grand Corneille, une « tragédie à machines », pour laquelle le poète burlesque d'Assoucy avait écrit une musique vantée. Dans cette tournée, le rôle important et difficile de la reine Cassiope avait été confié à « la Vauselle ». Beaucoup moins connue que mesdemoiselles de Brie et du Parc, parce qu'elle n'appartenait plus à la troupe quand Molière s'établit définitivement à Paris, cette comédienne était cousine germaine de la Béjart et s'appelait Marie Courtin ; mais un mariage inespéré avait fait d'elle la femme d'un gentilhomme de bon lieu, qui a comme généalogiste quelque célébrité, Jean-Baptiste L'Hermite, sieur de Vauselle.

Comment cet orgueilleux « petit-fils de Pierre L'Hermite », qui porte si fièrement dans ses portraits le cordon noir et la croix de Saint-Michel, et qui fut gentilhomme servant du roi, avait-il pu s'abaisser à une pareille mésalliance? Et surtout comment alors autorisait-il à reparaître sur les planches, dans les jeux de paume du Languedoc et du Comtat, celle à qui il avait donné son glorieux nom? On cesse d'en être étonné, pour peu qu'on suive la vie aventurière de ce curieux personnage, qui semble vraiment un ancêtre de Gil Blas.

Ruiné par la faute des siens, il est vrai, plus que par sa propre faute, déclassé par un mariage qui a grandement irrité contre lui sa famille, Jean-Baptiste L'Hermite a, toute sa vie, travaillé, avec un merveilleux entregent et une absence totale de scrupules, à se reconstituer une fortune et à reconquérir sa place parmi ceux dont sa naissance l'avait fait l'égal. Se transformant d'après l'heure et les circonstances, avec une aisance singulière, il s'est plié à tous les métiers, tour à tour poète dramatique, conspirateur, marchand de jetons, délateur, espion, historien, comédien, généalogiste [1]. Quand il parvint au bout de sa carrière, il se trouva bien que, en route, il avait perdu l'honneur; mais, comme il avait ramassé des honneurs et mis sur la tête de sa fille une couronne de comtesse, le reste ne tirait sans doute guère à conséquence pour ce peu délicat mari d'actrice.



Que Jean-Baptiste L'Hermite descendît ou non du célèbre prédicateur de la première croisade, comme il s'en est vanté à tout propos et même hors de propos dans ses ouvrages, et comme tout le monde alors l'admettait, en Espagne et en France, il est du moins une chose qui demeure incontestable : c'est qu'il était de très vieille et très bonne noblesse. Grâce aux archives de la Creuse, nous avons pu remonter dans l'histoire de sa famille jusqu'à un Jean L'Hermite, qui naquit au XIVe siècle, sous Charles V, dans la Marche, à Janaillat, entre Guéret et Bourganeuf [2].

Très ancienne, cette famille avait aussi été très riche, et, au XVe siècle, tout autour de leur château du Soliers, les L'Hermite possédaient des biens qui s'étendaient sur une douzaine de paroisses. Le droit d'aînesse eût pu maintenir la

1. Beaucoup des faits que nous allons raconter ont été mis en lumière par M. Henri Chardon dans un savant ouvrage sur *M. de Modène, ses deux femmes et Madeleine Béjart*. Paris, Alph. Picard, 1886. Des documents inédits que nous avons découverts nous permettront, sur plusieurs points, d'être plus affirmatif que lui, mais, sur d'autres, nous obligeront à le contredire.

2. Voir pour toute cette partie notre livre intitulé : *Un précurseur de Racine. Tristan L'Hermite, sieur du Soliers (1601-1655), sa famille, sa vie, ses œuvres*. Paris, Alph. Picard, 1895.

grandeur de leur maison; mais, au XVIe siècle, deux partages successifs, le premier entre six enfants également aimés, le second, entre neuf, la diminuèrent beaucoup. A la fin du siècle même, le château du Soliers n'appartenait plus au seul chef de la famille, le jeune Pierre L'Hermite; son oncle Louis, sieur du Dognon, en partageait avec lui la propriété. Un procès capital enfin allait, quelques années avant la naissance de Jean-Baptiste, consommer la ruine de ses parents.

En pleine Ligue, au mois de mai 1591, on retira de l'étang isolé de « Mamangeas, près Pontarion », le corps d'un homme tout botté, avec une pierre au cou et une autre aux jambes; la tête avait été trouée d'un coup de pistolet. C'était le cadavre de Jacques Voisin, vice-sénéchal de Guéret. La rumeur publique désigna comme les meurtriers les L'Hermite, dont les terres étaient assez voisines de l'étang. Un témoin racontait qu'il avait vu peu de jours auparavant la victime, montée sur sa jument et les yeux bandés, conduite par eux, à travers le bois, au château du Soliers; d'autres affirmaient les en avoir vus sortir, dans la nuit du 7 mai, traînant Voisin, qui criait et suppliait, et leurs récits rendaient bien grave la parole imprudente prononcée dans une taverne par un des L'Hermite : « Buvons du vin, il y en a qui boivent de l'eau tout leur soûl. » Un procès criminel leur fut intenté, qui dura quatre ans. Malgré l'habileté vraiment remarquable avec laquelle se défendirent Pierre et Louis L'Hermite, la Chambre de la Tournelle rendit contre eux, le 18 février 1595, un arrêt de mort.

Gabrielle d'Estrées les sauva, intéressée à leur sort par un de leurs parents, le marquis de Humières, gouverneur de Compiègne. « Le vendredi 17 mars, lisons-nous dans les *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile, il fit un grand tonnerre à Paris, avec éclairs et tempête, pendant laquelle le roi était à la campagne, et chassait autour de Paris, avec sa Gabrielle, nouvellement comtesse de Monceaux, côte à côte du roi, qui lui tenait la main. Elle était à cheval, montée en homme, toute habillée de vert, et rentra à Paris, avec lui, en cet équipage. » C'est pendant cette chasse que la belle Gabrielle obtint de son royal amant la grâce des L'Hermite; si bien que le lendemain l'Estoile put écrire en son journal : « Le samedi 18 mars, le roi envoya les seigneurs de la Force

et Praslin, capitaines de ses gardes, au Palais, pour empêcher l'exécution de deux gentilshommes de la Marche en Limousin, condamnés par arrêt de la Cour à être décapités en Grève. »

Mais si Henri IV, se souvenant que les L'Hermite lui avaient rendu dans la Marche de « grands et signalés services » contre la Ligue, les arrachait à la mort malgré les respectueuses remontrances de la Cour, la fortune des sieurs du Soliers n'en était pas moins plus que compromise par tous les dommages-intérêts, réparations civiles, amendes et dépens, auxquels ils demeuraient condamnés. Pour sortir d'embarras et de prison, Pierre L'Hermite se maria. En 1597, vers la fin de l'été, il épousa Élisabeth Miron. Il avait à peine vingt-trois ans et elle en comptait plus de trente-deux; mais elle lui apportait en dot douze mille livres, de grandes alliances et d'utiles relations.

Aussitôt après la bénédiction nuptiale, Pierre L'Hermite partit pour la Marche, où l'attendaient de nouvelles difficultés. La femme de Louis L'Hermite, Catherine Esmoing, jugeant imprenable ce grand château du Soliers, « haut de cinq étages, hors d'escalade, avec quatre grosses tours à chacune des carres.., partout crénelé, entouré de fausses-braies, flancs, basses-cours et vieux fossés[1] », prétendit en rester seule maîtresse et fit dresser le pont-levis devant le châtelain. Pierre L'Hermite n'hésita pas; il employa contre la vieille forteresse quelques-uns de ces pétards qui avaient été essayés pour la première fois dix-sept ans auparavant contre un donjon du Rouergue, et par la brèche, l'épée à la main, il introduisit sa femme dans le château de ses ancêtres.

Quand il mourut trente ans après, tous les procès que lui avaient intentés son oncle, ses cousins, d'autres encore, n'étaient pas terminés. Elisabeth Miron craignit de ne pas rentrer en possession de sa dot, et, sacrifiant à ses intérêts propres les intérêts de ses deux fils, elle fit saisir et vendre le Soliers (1629). Elle vint achever ses jours, ce qui ne tarda guère, dans la maison, flanquée d'une tour, que les L'Hermite possédaient à Janaillat, près de l'église; il en subsiste une partie qui s'appelle toujours « le logis » : au rez de

1. Lettre écrite le 5 mai 1605 par Rounat, de Bourganeuf, à Martin, procureur à Limoges. (Bibl. nat., manuscr., f. fr., n° 20231, p. 158.)

chaussée, sur une grande cheminée, malgré une cloison qui la coupe en deux, on distingue encore les armes des L'Hermite du Soliers, qui étaient « d'argent à trois chevrons de gueules », comme celles du cardinal de Richelieu.

Pour « se remettre dans le patrimoine qui leur était usurpé », les fils de Pierre L'Hermite voulurent d'abord engager de nouveaux procès ; mais ils eurent bientôt la sagesse de se résigner à une transaction, qui laissait à chacun environ mille francs de rente[1]. Voilà tout ce qui leur revint de la grande fortune qu'au xve siècle avait possédée leur famille. L'aîné, le poète Tristan, garda le nom de sieur du Soliers ; le cadet, Jean-Baptiste, prendra plus tard le titre de sieur de Vauselle, qu'avait aussi porté leur père : Vauselle est un hameau situé presque au pied du Soliers.



C'est par la faute de ses parents que Jean-Baptiste L'Hermite entrait pauvre dans la vie ; mais c'est par la sienne qu'il allait perdre les nombreux et puissants protecteurs que lui avait donnés sa naissance.

La famille d'Élisabeth Miron n'était pas moins illustre que celle de Pierre L'Hermite, et jouissait d'un crédit plus grand. Elle rattachait son origine aux comtes de Barcelone, et, comme tous nos rois, de Charles VIII à Henri III, avaient toujours eu pour premier médecin un Miron, elle s'était alliée sans peine aux plus grandes maisons du royaume. Le célèbre François Miron, prévôt des marchands de la ville de Paris, qui fut l'Haussmann et l'Alphand de son temps, et dont une de nos rues porte encore le nom, était cousin germain d'Élisabeth.

Comme son frère aîné, Jean-Baptiste L'Hermite avait été élevé à Paris, par Pierre Miron, son aïeul, et par sa grand-mère, Denise de Saint-Prest, parente éloignée de Ronsard ; il avait reçu dans leur docte logis une instruction fort complète, et il avait pris un goût très vif pour la poésie, ce dont se montraient fort satisfaits son frère Tristan et un cousin germain de leur mère, l'éloquent Charles Miron, lequel résidait

1. Tristan L'Hermite, *Amours*, p. 201 : *Plaintes à la belle banquière.*

moins dans son évêché d'Angers ou dans son archevêché de Lyon qu'à Paris, en sa maison du parc des Tournelles. Un des premiers sonnets du jeune homme a même été composé pour le petit-neveu de ce prélat, pour le petit-fils du garde des sceaux Caumartin, « peint en amour l'an 1632 ».

Il semblait donc, malgré sa pauvreté, que Jean-Baptiste fût dans une belle passe, pour peu qu'il continuât à cultiver les qualités développées en lui par ses parents, et qu'il voulût répondre par une conduite honorable à la bienveillance de ses illustres protecteurs : « Il n'y a point de doute, lui écrivait Tristan de Bruxelles, où il avait suivi le duc d'Orléans, que vous ferez toujours ce qu'un honnête gentilhomme doit faire, pourvu que vous ne démentiez point votre propre sang, et que vous n'oubliiez pas les choses que vous avez apprises. » Hélas ! Jean-Baptiste les devait promptement oublier, et Tristan, peu après son retour en France à la fin de 1634, avait la douleur de voir le fils d'un L'Hermite et d'une Miron faire une mésalliance en épousant Marie Courtin.

Rien de plus humble, en effet, que l'origine de la jeune femme, malgré le nom pompeux, dont plus tard son mari l'affublera : *Marie Courtin de la Dehors*. Son père, Simon Courtin, était un très modeste bourgeois de Paris ; il avait pour belle-sœur Marie Hervé, la mère de Madeleine Béjart.

Mais il y avait pis encore que la basse extraction de Marie Courtin. Comme sa cousine Madeleine, comme très probablement son oncle Joseph Béjart, elle était montée sur les planches, et courait la province avec sa famille.

Et voilà comment quinze mois après, sur cette route de Paris à Blois si souvent parcourue par les troupes nomades, la fille de Jean-Baptiste L'Hermite et de Marie Courtin, la future comtesse de Modène, allait naître dans ce chariot des comédiens errants qu'a immortalisé Scarron. Dès que l'on fut arrivé au bourg d'Angerville, Marie Hervé prit sa petite nièce, et la porta au baptistère avec un des acteurs de la troupe; elle appela l'enfant Madeleine du nom de sa grand'mère maternelle[1].

1. M. Mulard, instituteur à Angerville, et M. Bordier, secrétaire de la mairie, ont bien voulu nous envoyer chacun une copie de cet acte de baptême, signalé dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* par M. Ch. Forteau, trésorier de la

Ainsi Jean-Baptiste L'Hermite, au grand scandale de ses deux nobles familles, avait pris femme parmi ces comédiens qui étaient alors, suivant la parole de Massillon, « des gens infâmes même selon les lois des hommes » ; et, loin de retirer Marie Courtin du tripot comique, il s'y enfonçait à sa suite, et la dernière descendante des L'Hermite-Soliers, la petite-fille de ce bienheureux Pierre L'Hermite, qui avait prêché la première croisade et lancé l'Europe à la délivrance du Saint-Sépulcre, était tenue sur les fonts par qui? par la mère d'une actrice galante, qui, à dix-huit ans, achetait une maison à Paris sur ses économies! Ce fut l'abomination de la désolation. Il y eut des pleurs chez les L'Hermite et des grincements de dents chez les Miron. Et tous, Miron et L'Hermite, fermèrent également leur porte vertueuse au mari de l'actrice.



Celui-ci d'abord ne s'en émut guère. Il était très amoureux de sa femme, et, louant aux comédiens son talent de rimeur, nouvel Alexandre Hardy, nouveau Théophile, il continua de les suivre en qualité de poète, sous le nom de sieur de Vauselle.

Il ne se contentait point d'arranger pour la troupe qui l'avait pris à ses gages les pièces qu'elle représentait; il composa spécialement pour elle une tragédie à machines, *la Chute de Phaéton*. Il l'a tirée assez adroitement des *Métamorphoses* d'Ovide; mais son style est loin d'avoir la facilité brillante et la souplesse spirituelle qui donnent tant d'agrément aux vers du poète latin. L'originalité de *la Chute de Phaéton*, c'est que l'auteur n'a pas craint d'introduire dans une tragédie ce burlesque, auquel Scarron et d'Assoucy allaient attirer une telle vogue. Son dieu Mars ressemble terriblement à ces capitans, que jouait avec tant d'éclat le célèbre Bellemore, à ce grand

Caisse d'Épargne, à Étampes. Cette pièce, grosse de révélations pour les Moliéristes, est publiée ici pour la première fois *in extenso*, avec le nom de la marraine, que n'avait pas remarqué M. Forteau : « Le 25e jour de février 1636, ai baptisé Madeleine, fille de Jean-Baptiste Tristan L'Hermite, écuyer, seigneur de Saint-Prest, et de demoiselle Marie Courtin. Le parrain, François Le Breton (ici un mot illisible), parisien ; la marraine, Marie Hervé, tante de l'enfant, bourgeoise de Paris. » Ont signé : la marraine, le parrain, et Chevalier, curé. M. Ch. Forteau nous a écrit n'avoir retrouvé les noms de L'Hermite, Courtin et Hervé, sur aucun autre registre paroissial dans l'arrondissement d'Étampes.

sacripant de Taillebras et à ce fanfaron de Matamore, que venaient de montrer Mareschal dans son *Railleur* et Corneille dans l'*Illusion comique;* aussi voyons-nous le dieu Mome (une bien curieuse création de Vauselle) rire à ventre déboutonné quand Mars en fureur le menace de son glaive (V, II) :

On sait que tes pareils ne tirent leurs couteaux
Que pour faire souvent la guerre à nos manteaux,
Et que leurs mains sans cesse en la plus rude approche
Ne visent pas sitôt au pourpoint qu'à la poche;
Un petit bout de plume à l'entour du chapeau,
Un galant assez sale, un cordon d'oripeau,
Une longue estocade, un manteau d'écarlate,
Avecque des souliers à la semelle plate,
Les ont fait tous passer à l'endroit du bourgeois
Pour pires que la peste et que le feu grégeois;
Ils ne parlent jamais que d'assauts, de batailles,
De pillages, de feux, de sang, de funérailles,
De courtines, de tours, de remparts, de fossés,
De redoutes, de forts, d'ouvrages avancés,
De mantelets, de pics, de gazons, de fascines,
D'approches, de pontons, de sapes et de mines,
De grenades, de pots, de brûlots, de mortiers,
De lignes, de travaux, de postes, de quartiers,
Enfin d'enlèvements, de ruses et de pièges;
Cependant les poltrons n'ont jamais vu des sièges
Qu'alentour d'une table, et parmi ces guerriers
Qui dessus un jambon vont cueillir des lauriers.

Voilà certes un langage qui ne sent point l'Olympe, et des dieux que guette l'opérette; mais quelle amusante peinture des mœurs du temps, et combien expressif est le portrait! Il n'en demeure pas moins fâcheux que la meilleure scène d'une tragédie soit une scène burlesque.



L'Hermite de Vauselle le comprit et abandonna la poésie dramatique. Aussi bien il se lassait déjà du « travail importun » auquel il avait dû s'assujettir, et, la première violence de sa passion apaisée, il commençait à regretter son mariage.

Puisqu'il s'était aliéné ses protecteurs naturels, il lui fallait

s'en concilier d'autres. Il résolut d'employer à cette fin son talent de rimeur, et se mit à présenter aux grands des sonnets sur leurs armoiries ou des odes louangeuses. Au maréchal de Schomberg, qui vient de se couvrir de gloire à Leucate, il écrit qu'on voit revivre en lui seul :

Dunois, Poton, Loheac, La Hire et la Pucelle[1];

Au comte de Caravas, un parent éloigné, moins rigoriste sans doute que les autres, il déclare respectueusement qu'il veut chanter ses « beaux actes de guerre », afin de passer avec lui à la postérité,

ainsi que Phidias
Sut garder son image au bouclier de Pallas.

Mais de tous les courtisans auxquels L'Hermite prodiguait cet encens vénal, aucun ne devait lui accorder une protection plus efficace et plus constante qu'Esprit de Rémond, chevalier de Modène. Et ce qui lui avait gagné la sympathie de ce gentilhomme, ce n'était pas tant une vague parenté, ni une similitude d'âge ou de goûts, qu'une alliance « à la mode du Marais » : Esprit de Rémond avait alors pour maîtresse la cousine germaine de Marie Courtin, Madeleine Béjart.

C'était un personnage considérable que le chevalier de Modène. Fils du gros Modène, qui avait été ambassadeur extraordinaire à Madrid et à Turin et grand prévôt de France, les liens de famille qui l'unissaient aux maisons de Luynes et d'Ornano l'avaient fait entrer comme chambellan d'affaires dans la maison de Monsieur, frère unique et très adulé d'un roi débile et sans enfants. Jeune, élégant, spirituel, suffisamment corrompu, Esprit de Rémond plaisait à son maître, qui l'emmenait dans ses escapades nocturnes et courait en sa compagnie les tripots et les mauvais lieux. Ce gentilhomme de morale facile et de grand crédit semblait à Vauselle tout désigné pour le ramener et le patronner dans ce monde qui avait si dédaigneusement repoussé l'époux de la comédienne.

1. Cette énorme flatterie ne parut pas démesurée à celui qui en était l'objet, et sa reconnaissance libérale lui attira plusieurs fois les éloges intéressés de Jean-Baptiste L'Hermite. Signalons notamment, à la bibliothèque de la Sorbonne, une ode de soixante-dix vers *Sur la guérison de Monseigneur le maréchal de Schomberg, duc et pair de France*, qui a échappé à tous les bibliographes.

Aussi L'Hermite va-t-il s'attacher étroitement à la fortune de Modène, et lui rendre sans hésiter tous les services pour obtenir de lui ce qu'il en désire.

C'est par Esprit de Rémond qu'il fut introduit chez Marie de Gonzague, cousine germaine de madame de Modène, et qu'il se vit autoriser gracieusement à offrir deux sonnets à la future reine de Pologne. C'est par Esprit de Rémond qu'il fut présenté à l'archevêque de Reims, Henri de Lorraine, dans le théâtre de Mondory, où le jeune et galant prélat venait applaudir la Villiers, sa maîtresse ; et c'était chose amusante de voir derrière la scène ce mari d'actrice tout fier de s'entretenir avec ces deux amants d'actrices.

Cependant Modène affichait si publiquement sa liaison avec Madeleine Béjart qu'il devint impossible à sa femme de paraître l'ignorer, et qu'elle dut se retirer dans le Maine, en son château de Malicorne, avec son jeune fils Gaston. Comme Esprit de Rémond, de quatorze ans plus jeune qu'elle, l'avait épousée uniquement par intérêt, il fut ravi de ce départ ; il ne quitta plus la jeune comédienne, dont il était passionnément épris, et qui l'allait bientôt rendre père. La fille que Madeleine Béjart mit au monde le 3 juillet 1638 fut appelée Françoise en souvenir de son grand-père paternel, le gros Modène, et, huit jours après, Esprit de Rémond dictait au curé de Saint-Eustache stupéfait un acte de baptême bien extraordinaire : il s'y faisait inscrire avec tous ses titres comme père de l'enfant, à laquelle il avait l'effronterie de donner pour parrain son fils légitime, alors âgé de sept ans. Jean-Baptiste L'Hermite, écuyer, sieur de Vauselle, représentait le parrain absent, et avait pour commère la propre mère de l'actrice, Marie Hervé, toute pimpante et radieuse de se montrer en si noble compagnie. L'Hermite espérait bien que Madeleine Béjart et son amant n'oublieraient point sa complaisance ; il s'arrangerait d'ailleurs pour ne pas laisser rompre l'espèce de lien que cette cérémonie venait de former entre eux.



Aussi ne sommes-nous pas trop surpris, l'année suivante, de voir le ménage L'Hermite quitter Paris et suivre dans l'Est

M. de Modène. Le roi ayant adjoint Esprit de Rémond comme lieutenant au gouverneur du Mont-Olympe, Vauselle et sa femme viennent s'installer à deux lieues de la forteresse, dans la ville de Sedan. Cette place, qui appartenait au duc de Bouillon, frère de Turenne, était le rendez-vous de tous les mécontents. L'archevêque de Reims et le comte de Soissons, grandement irrités pour des raisons très différentes contre le cardinal de Richelieu, ne tardèrent pas à s'y retirer, et le besogneux L'Hermite s'empressa de faire un appel à la générosité de ces princes, offrant au premier un sonnet sur la mort de son frère aîné, le duc de Joinville, dédiant au second sa *Chute de Phaéton*, bien qu'il l'eût dédiée une première fois à M. de Modène.

Cependant, malgré la libéralité de ses protecteurs, il se trouva bientôt à bout de ressources et réduit aux expédients. L'infortuné sieur de Vauselle, qui éprouvait déjà un vif regret de s'être mésallié, se vit encore contraint par la misère de déroger en faisant le négoce ! Qu'auraient dit les L'Hermite, qu'auraient dit les Miron, s'ils avaient su pour quel motif Jean-Baptiste était venu à Paris vers la fin de l'année 1639, et prolongeait son séjour « rue Grenetail, au *Mouton Blanc*, en la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs » ? Il y conférait avec Jean Boucher, marchand bourgeois de Paris, à l'enseigne de la *Camisole Royale*, et le 14 décembre il signait avec lui un traité par lequel il s'engageait à fournir et à livrer au marchand, en sa maison, du 1er janvier au 31 décembre 1640, trente milliers de jetons de laiton jaune, au fur et à mesure que lesdits jetons seraient fabriqués ; de son côté, Boucher s'obligeait à payer au vendeur, en la ville de Paris, quarante-cinq sols pour chaque centaine de jetons, au fur et à mesure que la marchandise lui serait livrée[1]. Ainsi, comme un fils de famille endetté, qui achète, pour les revendre à bénéfice, un stock de marchandises, le vaniteux sieur de Vauselle doit descendre jusqu'à se faire placier !

Du moins l'engagement contracté par Jean-Baptiste allait-il avoir pour lui un avantage inattendu : il pourrait expliquer à la police de Richelieu par la nécessité de venir livrer ses

1. Ce traité a été publié par M. Monval dans le *Moliériste*, 1889, p. 356.

marchandises les fréquents voyages qu'il allait faire de Sedan à Paris pour le service des princes, qui conspiraient.



En effet, l'archevêque de Reims, devenu par la mort de son père chef de la maison et duc de Guise, s'était ligué contre le cardinal de Richelieu avec le comte de Soissons et le duc de Bouillon, qui voulaient contraindre Louis XIII à renvoyer un ministre si redoutable pour la noblesse ; l'Espagne promettait de mettre des troupes à leur disposition, et Modène était chargé de commencer l'exécution du complot, en livrant aux conjurés la citadelle du Mont-Olympe qui était réputée alors une des plus belles places de France. Il voulut corrompre le gouverneur, le sieur de Biscara. Celui-ci feignit de prêter l'oreille aux propositions de son lieutenant, et, quand il eut quatre billets de sa main, il avertit secrètement le cardinal.

Modène, heureusement pour lui, devina le danger qu'il courait, et, franchissant la frontière en hâte, il vint rejoindre ses complices à Sedan. Ici, Jean-Baptiste L'Hermite va prendre le milieu de la scène et s'avancer au premier plan.

Puisqu'ils levaient les armes non pas contre le roi, mais contre son ministre, les princes jugèrent que l'effet moral de leur entreprise serait beaucoup plus grand, si leur armée était conduite par le frère même de Louis XIII, et il ne leur semblait pas impossible d'y amener le duc d'Orléans, qui s'était déjà plusieurs fois allié aux ennemis du royaume. Le duc de Guise, demi-beau-frère de Monsieur, et Modène, son ancien chambellan, se chargèrent des négociations. Le 5 mai 1641, ils confièrent à Vauselle, qui plusieurs fois leur avait servi de messager, deux lettres pour Gaston. C'est à Richelieu que les porta Vauselle.

A quel mobile obéit-il ? Quand il se vit en possession d'un pareil secret, n'eut-il aussitôt qu'une idée, le vendre et par cette trahison gagner d'un seul coup une fortune ? Nous croyons plutôt qu'il eut peur. L'entreprise sur Mont-Olympe était connue, comme le rôle qu'avait joué Modène dans cette affaire ; or, on n'ignorait pas quels liens unissaient à lui L'Hermite de Vauselle : ses voyages à Paris, ses séjours au

Mouton blanc devenaient aussitôt suspects. Il craignit d'être compromis, lui et les siens, et le cardinal avait prouvé qu'il ne pardonnait pas de telles fautes. Le souci de sa propre sûreté l'emporta chez L'Hermite sur tout autre sentiment.

Avant même de quitter Sedan, il écrivit à M. de la Barde, neveu du secrétaire d'État Bouthillier de Chavigny : il protestait de sa fidélité au cardinal, qui avait bien voulu récemment agréer un sonnet de lui sur ses armes, puis il révélait l'objet de sa mission et indiquait le jour de son départ, ajoutant que les lettres des princes devaient être remises à Monsieur par un de ses domestiques, nommé Dumont, affilié au complot.

Avec sa décision ordinaire, le cardinal donna aussitôt ses ordres au secrétaire d'État : si Monsieur ne consent pas à livrer au roi les lettres et le gentilhomme qui les apporte, il faut que ce gentilhomme s'enfuie aussitôt après avoir remis les lettres à Dumont, et que, avant de retourner à Sedan, il vienne secrètement examiner avec Chavigny comment il y pourra « servir »[1].

Avant de se rendre à Blois, Vauselle vient à Paris, où il fait à Chavigny de graves révélations. Dès le lendemain Richelieu, instruit par M. de la Barde, s'abouche avec un de ses agents, Goulas, qu'il a placé auprès de Monsieur, et qui est devenu le confident du prince, et le 14 mai il fait savoir à Chavigny ce qu'il a résolu : puisque Monsieur se refusera certainement à livrer au roi le gentilhomme dont il ignore la trahison, il va falloir organiser une petite comédie ; Monsieur fera prendre le gentilhomme, mais donnera l'ordre à trois de ses gardes, qui l'amèneront à la cour, de le laisser sauver à trois lieues de Blois.

« M. Goulas a approuvé cet expédient, ajoute le cardinal ; reste, pour l'exécution, qu'il aille à Blois, et que M. de la Barde me vienne trouver pour ajuster, avec Vauselle, comme il se conduira. M. Goulas ne sait point que Vauselle soit ici, qu'il vous ait parlé, ni qu'il s'entende avec nous. »

Une lettre inédite de Henry Arnauld au président Barillon[2]

1. Voir pour cette affaire les *Lettres de Richelieu* (t. VI, p. 786-801) dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France* ; les billets du cardinal, faute de notes explicatives, y semblent fort obscurs.

2. Bibl. nat., manuscr., f. fr. n° 3374.

nous apprend quinze jours plus tard que tout s'est passé conformément au scénario réglé par Richelieu.

Cependant le fugitif était revenu à Paris attendre les ordres du cardinal, qui avait accompagné le roi en Picardie. « Après avoir bien pensé à son affaire, écrit le ministre à Chavigny, Vauselle ne saurait nous donner aucun avis de Sedan sans se mettre au hasard de se faire pendre par des gens fols et violents. Pour le garantir d'un tel malheur, il faut lui persuader qu'il vaut beaucoup mieux qu'il trouve bon que nous le fassions prendre au sortir de Paris, et le mettre au bois de Vincennes entre vos mains, en lui donnant parole, comme vous pouvez faire, qu'il n'aura aucun mal, et qu'au contraire on lui fera du bien. Cette affaire est importante pour convaincre M. de Reims sans que Monsieur puisse paraître cause de sa conviction. Je vous prie la faire réussir, soit que le gentilhomme y consente (ce qu'il fera, à mon avis), soit qu'il n'y consente pas. *Expedit, expedit.* »

Chavigny ne perdit point de temps : le jour même, 26 mai, ses promesses avaient déjà persuadé Jean-Baptiste L'Hermite, qui se faisait arrêter quelques heures après à la porte de Paris. Aussitôt informé qu'il avait été conduit dans la prison appelée par un aimable euphémisme le bois de Vincennes, le cardinal inséra tranquillement dans la proclamation que le roi allait lancer d'Abbeville : « Ledit Vauselle étant tombé entre nos mains, lorsque, s'en retournant à Sedan, *il pensait avoir évité tout péril*, etc. »

D'autres arrestations furent bientôt opérées, et deux des inculpés retenus à la Bastille : Toussaint de Bordeaux, domestique de Modène, et une femme, Anne Gobert, dont il nous demeure impossible de préciser le rôle dans cette affaire. Qui même était cette mystérieuse personne? La « patronne » du *Mouton blanc*? ou plutôt la nourrice de la petite Françoise Béjart? Il est certain qu'elle fut mêlée étroitement à la vie des L'Hermite, car, dix-huit ans après, Marie Courtin mettra sa signature, avec Marie Hervé, Madeleine Béjart et Molière, au bas de son contrat de mariage.

Le procès fut mené très rapidement par le célèbre Isaac de Laffemas, ce conseiller et maître des requêtes de l'Hôtel, auquel Victor Hugo fait jouer dans sa *Marion de L'Orme* un

rôle si odieux. Interrogés par lui, Vauselle et sa femme avouèrent « ingénument » tous les desseins des princes, et reconnurent avoir fait à leur demande plusieurs voyages de Sedan à Paris. Le 4 juillet, les trois chambres assemblées, en présence du chancelier, déclarèrent solennellement MM. de Bouillon et de Guise accusés de quatre crimes, et un décret de prise de corps fut aussitôt lancé contre eux.

Deux jours après, l'armée des princes était battue à la Marfée, et le 6 août le duc de Bouillon faisait son accommodement avec la cour. Mais le duc de Guise, qui s'était réfugié en Flandre, refusa de se soumettre, et le procès criminel par défaut continua contre lui. Interrogé de nouveau avec Toussaint de Bordeaux et Anne Gobert, Vauselle maintint ses dépositions, et reconnut encore une fois les deux lettres missives par lui paraphées. Le 6 septembre, le protecteur, qu'il avait si lâchement et si longuement trahi, était condamné à mort par contumace.

Aussitôt les portes de la Bastille s'ouvrirent devant Jean-Baptiste L'Hermite, qui vint réclamer son salaire, apportant un sonnet au cardinal, un sonnet à madame de Chavigny sur ses armes. Dans son *Mercure*, Vittorio Siri affirme qu'il fut *largamente ricompensato*, et Goulas le confirme dans ses *Mémoires*. Pour le service qu'il venait de rendre au ministre, Vauselle reçut également des honneurs : il fut fait gentilhomme ordinaire de la Chambre et chevalier de l'ordre du Roi. Ainsi, grâce à son heureuse trahison, il voyait se réaliser un de ses rêves les plus chers : ses parents allaient cesser de rougir de lui, et sans doute ils ne tiendraient plus rigueur au chevalier de L'Hermite-Soliers; c'est le nom qu'il portera désormais.

Pour comble de bonheur, Richelieu lui conserva sa protection, et Mazarin, auquel il avait également adressé des vers, lui accorda la sienne : le peu scrupuleux Italien estimait les gens en proportion des services qu'ils étaient capables de lui rendre, et il avait promptement reconnu dans le chevalier de L'Hermite un homme qui pouvait, à l'occasion, être utile.



Cependant Modène, guéri d'une blessure qu'il avait reçue à la Marfée, était retourné dans son château : il s'y trouvait en sûreté, le Comtat étant terre papale. Mais grande est notre surprise d'y voir arriver presque aussitôt L'Hermite et sa femme.

Comment l'homme du bois de Vincennes osait-il reparaître devant Modène ? Le procès révélait du moins ses aveux et confessions, sinon son entente avec le cardinal ; encore les récompenses accordées à L'Hermite avaient-elles déjà, sans doute, fait soupçonner une complicité que dès 1646 Vittorio Siri présentera comme certaine. Comment L'Hermite n'était-il pas désormais aussi étranger à Modène qu'il l'était devenu au duc de Guise ?

Marie Courtin, a-t-on dit, était, au su de son mari, la maîtresse d'Esprit de Rémond, et voilà pourquoi ils l'ont tous deux suivi d'abord à Sedan, puis à Modène. Assurément cette complaisance intéressée n'aurait rien de très surprenant chez le personnage sans conscience que nous venons de voir à l'œuvre ; faut-il néanmoins accepter cette assertion, quand elle repose uniquement sur un factum produit en justice par un adversaire irrité et cupide, quand dans ce factum même nous avons pu relever plus d'une contradiction ? Les preuves abondent d'une intimité grande entre Modène et Marie Courtin ; soit, mais pourquoi cette intimité serait-elle suspecte ? La fille que Madeleine Béjart avait eue de Modène, et dont ses voyages continuels l'empêchaient de s'occuper elle-même, pourquoi ne pas admettre, comme tant de faits le semblent prouver, qu'elle l'avait confiée à sa cousine Marie Courtin, retirée du théâtre, et que celle-ci élevait avec sa propre fille la quasi filleule de son mari ? Et comme la comédienne, qui espérait se faire épouser un jour, avait intérêt que la petite Françoise grandît auprès de son père, les L'Hermite sont venus rejoindre Esprit de Rémond en Champagne d'abord, puis dans le Midi, où l'enfant qu'ils amenaient avec eux leur assurait, malgré tout ce qui s'était passé, un bon accueil. Pour nous — et nous nous réservons de développer ailleurs toute une série de présomptions, qu'il serait trop long d'exposer

ici — cette petite Françoise, dont l'acte de décès a été vainement cherché, et Armande Béjart, dont nul n'a pu retrouver l'acte de baptême, ne sont, sous deux noms, qu'une seule et même personne. C'était d'ailleurs, au témoignage de Fortia d'Urban, une tradition dans la famille de Modène. Qu'on l'admette, et, toutes les infamies disparaissant, il ne reste plus rien que de très explicable et de très naturel dans les étroites relations qui dureront toujours entre Modène, Marie Courtin, Madeleine Béjart et Molière, malgré des événements qui, autrement, les auraient dû rompre cent fois.

Quel que soit le motif qui les y amène, les L'Hermite ne viennent pas dans le Comtat en visite ; ils s'y installent, à la porte même de Modène. Le 13 février 1644, Esprit de Rémond leur vend, par devant notaire, sa grange de la Souquette, avec les terres et prairies qui en dépendent. Vente simulée peut-être par Modène pour remercier la gouvernante dévouée des soins donnés par elle à sa fille ; mais peut-être aussi vente réelle, Modène ayant dépensé plus de trente mille livres de ses deniers dans la conspiration de Sedan, et L'Hermite, momentanément tiré par sa trahison de la misère, ayant pu vouloir faire une acquisition qui l'établît dans le voisinage de son illustre ami.

L'acte signé, le chevalier de L'Hermite quitte aussitôt le Comtat ; il est gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi, et, en cette qualité, Mazarin lui a donné une mission en Italie. Il se rend à Rome, où il admire fort le tombeau que le pape vient de faire dresser dans l'église Saint-Pierre à la comtesse Mathilde, et d'où il rapporte une curieuse *Image de l'autel sur lequel Jésus-Christ fut circoncis*, qu'il présentera en 1650 à monseigneur de Lévis de Ventadour, archevêque de Bourges. Sa mission terminée, il s'était fixé à Paris, où était bientôt venu le retrouver Modène, que le duc de Guise, gracié par la reine régente, avait fait gentilhomme ordinaire de sa chambre.



Pourquoi L'Hermite n'avait-il pas rejoint dans le Comtat sa femme et sa fille ? C'est qu'il se préparait à une nouvelle transformation : il va nous apparaître en historien.

Le 1er juillet 1645 il dédie au « duc de Brézé, grand-maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce de France », une *Vie de la comtesse Mathilde, marquise de Mantoue et de Ferrare.* Ce livre, qui a toutes les apparences d'un ouvrage fait avec soin, et qui n'est ni mal écrit, ni ennuyeux, fut bien accueilli, et Rotrou, lié d'ailleurs avec Tristan et avec Madeleine Béjart, envoya cette épigramme flatteuse *au chevalier L'Hermite de Soliers, frère du sieur Tristan L'Hermite :*

Digne rival d'un digne frère,
Dont les magnifiques travaux
Ont confondu tant de rivaux,
En les obligeant de se taire.

Chevalier, si tu nous fais voir
Autant de brillant, de savoir,
Que sa muse est majestueuse,

La Gloire, propice à tes vœux,
Va devenir incestueuse :
Vous la posséderez tous deux.

Malgré si précieux encouragement, le chevalier de L'Hermite ne devait pas poursuivre ses travaux historiques[1] : il avait imaginé un emploi plus lucratif de son instruction et de son talent.

La vanité humaine est une mine d'or entre des mains qui savent l'exploiter; sous l'ancien régime où les préjugés mettaient, selon le mot de Bossuet, « une différence infinie entre le sang noble et le roturier », où le défaut de naissance fermait impitoyablement le chemin au mérite, tout le monde était comme invité à faire montre d'aïeux réels ou imaginaires. Il y avait donc une fortune à gagner pour qui saurait avec une patiente habileté tirer des archives l'histoire oubliée d'anciennes maisons, ou même, par un coup de baguette magique, faire grandir en quelques jours sur les terrains les plus stériles des arbres généalogiques plusieurs fois séculaires. Il fallait à ce métier beaucoup de connaissances historiques et

1. Il donnera cependant encore en 1661 un opuscule, *Le Cabinet du roi Louis XI*, qui a paru très curieux à l'académicien Ballesdens, ancien précepteur du marquis de Coislin.

fort peu de scrupules : le chevalier de L'Hermite-Soliers semblait fait mieux que personne pour l'exercer.

En 1645, il lança avec François Blanchard un volumineux in-folio, intitulé *les Éloges de tous les Premiers Présidents du Parlement de Paris*. Mais en tout il faut un apprentisage ; pour ses débuts, L'Hermite dépassa trop impudemment, dans ses panégyriques, les limites de la vraisemblance : de tous côtés s'élevèrent des protestations si bruyantes contre la complaisance des deux auteurs que Blanchard crut devoir se séparer avec éclat d'un collaborateur trop facile, et l'annoncer hautement au public dans la préface de ses *Présidents à mortier du Parlement de Paris* (1647).

Voyant pour l'heure ses généalogies décriées comme de la fausse monnaie, le chevalier de L'Hermite réserva pour un moment plus favorable les travaux de ce genre qu'il avait entrepris déjà, et se tourna d'un autre côté. Sur le conseil de médiocres rimeurs, Le Pelletier, Chapelle, Laisné, de Chavennes, d'Assoucy, Le Bret et le jeune La Mothe-le-Vayer, qui formaient alors, avec le graveur Petit, sa société habituelle, il réunit en volume les poésies qu'il avait composées : petites pièces de circonstances, vers burlesques remarquables par la variété riche et savante des rapprochements scatologiques, vers d'amour, toujours plats, parfois obscènes, poésies religieuses pleines d'onction et de componction ; car le mari de la Courtin avait toutes les apparences de la piété la plus édifiante ; il se plaisait à rappeler la devise de sa maison : « Prier vaut à L'Hermite », et il avait même déjà publié des *Paraphrases de l'Ave Maria*, qui se sont perdues comme ses *Cent Capitaines Français*. Ses *Mélanges de poésies héroïques et burlesques*, précédés de son portrait gravé, parurent à la fin de 1649, dédiés à un ancien favori de Louis XIII, à Claude, duc de Saint-Simon, père du grand mémorialiste. L'ouvrage resta en magasin. Deux ans après, par une supercherie qu'emploiera plus d'une fois le chevalier de L'Hermite, l'éditeur changera le titre et la date du recueil, afin de le présenter à l'acheteur trompé comme un livre nouveau. Ruse inutile. On eut beau mettre une troisième date sur les exemplaires, le public s'obstina à ne point vouloir les acheter.

Ainsi, rien ne réussissait alors à L'Hermite ; ses généalo-

lies et ses vers ne le nourrissaient pas, et les temps étaient si durs à tous pendant la Fronde que le roi ne pouvait plus payer ni ses médecins par quartier [1], ni les gentilshommes de sa chambre; pour comble d'ennuis, les amis et les protecteurs du chevalier de L'Hermite étaient loin de Paris : Molière et Madeleine Béjart parcouraient le midi de la France, et Modène, qui avait suivi le duc de Guise dans sa folle expédition de Naples, était retenu prisonnier en Italie. Seul et sans ressources dans la capitale, qu'allait ensanglanter la guerre civile, L'Hermite se souvint qu'il avait quelque part, du côté d'Avignon, un toit et une femme. Il se rendit dans le Comtat, où bientôt devaient se retrouver avec lui la troupe de Molière et Modène, enfin délivré [2].



La réunion fut orageuse. Madame de Modène étant morte pendant la captivité de son mari, Madeleine Béjart rappela au père de Françoise les promesses qu'il lui avait faites, et le somma de l'épouser. Il s'y refusa, et la comédienne, irritée, reprit sa fille. Les L'Hermite, mêlés à la querelle, suivirent leurs parentes, et voilà comment, à la fin de 1652, nous trouvons dans la troupe, à Lyon, sous les noms de *sieur de Vauselle, la Vauselle, Mademoiselle Madelon* et *Mademoiselle Menou*, le chevalier de L'Hermite, Marie Courtin, leur fille Madeleine, et la future femme de Molière, âgée alors de quatorze ans.

Et cette fois ce n'est plus en qualité de poète que Vauselle suit la troupe. Une liste des acteurs d'*Andromède*, retrouvée dans la bibliothèque de Pont-de-Vesle, ne permet pas de douter que le chevalier de L'Hermite-Soliers, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et chevalier de son ordre, ait alors été réduit par la misère à cet excès d'humiliation de monter lui-même sur les planches. Il est juste de dire qu'une déclaration rendue par Louis XIII, le 16 août 1641, avait relevé la profession de comédien du discrédit où elle était plongée, et qu'il se produisait en faveur des acteurs un mouvement d'opinion.

1. Guy Patin, *Lettre* du 30 novembre 1655.

2. Jusqu'alors il se faisait appeler baron de Modène ; il prend dès lors le titre de comte.

Le sieur de Vauselle fut un comédien des plus médiocres et ne joua guère que les utilités. Tandis que, dans la pièce de Corneille, Marie Courtin, actrice expérimentée, représentait la mère d'Andromède, et faisait applaudir la sûreté de sa diction dans un long récit, le pathétique de son jeu dans une scène très émouvante, son mari tenait humblement à côté d'elle les très courts rôles d'Éole et d'Ammon. La petite mademoiselle Menou avait à réciter quatre vers seulement; mais Madeleine L'Hermite, âgée de seize ans déjà et douée d'une jolie voix, charmait les yeux sous le costume de la Néréide Cydippe et les oreilles dans le grand air de la Nymphe Liriope.

Les L'Hermite restèrent environ deux ans et demi dans la troupe de Molière, jouant avec elle au château de la Grange-des-Prés devant le prince de Conti, gouverneur du Languedoc, à Montpellier, où, le 6 janvier 1654, Molière tint sur les fonts un enfant avec Madeleine L'Hermite, enfin dans le Comtat même, au jeu de paume d'Avignon. Le 10 novembre 1654, le prince de Conti a rappelé ses comédiens à Montpellier, et une curieuse *Feuille de logement des officiers* du prince, récemment retrouvée, nous apprend que les Vauselle sont descendus chez « M. Merle ».

Six semaines après, de nouveau transformé, Jean-Baptiste L'Hermite entrait à Ségovie.



C'était une tradition chez les L'Hermite du Soliers qu'ils « appartenaient » à la maison de Velasque, une des plus illustres de la Castille; et lorsque, en 1667, le chevalier de L'Hermite rééditera le *Page disgracié* de son frère Tristan, il ne manquera pas de raconter dans la *Clef* comment Jean de Velasque, connétable de Castille et grand maître d'hôtel du roi catholique, étant venu en 1604 à la cour de Henri IV, s'était efforcé « d'avoir quelqu'un de cette famille française, à laquelle il était allié depuis si longtemps, qu'il pût mener en Espagne pour lui faire part des avantages de sa fortune ». Se trouvant à Montpellier dans la gène, Vauselle ne put se tenir de passer les monts et d'aller voir si, par hasard, le

petit-fils de Jean de Velasque ne serait pas aussi bien disposé que son aïeul pour ses parents de la Marche. Déposant donc la tunique d'Éole pour reprendre son costume de gentilhomme et le cordon de Saint-Michel, il franchit les Pyrénées, et bientôt Inigue de Velasque, grand chambellan, grand veneur et grand échanson du roi d'Espagne, vice-roi de Galice, voyait arriver à son palais de Ségovie son parent, le chevalier de L'Hermite-Soliers, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France.

Comment deviner, dans ce seigneur de haut parage, un humble comédien d'une troupe de campagne? L'Hermite fut accueilli à bras ouverts et traité avec considération. Sa vanité, si souvent et si cruellement blessée, puisa dans la cordialité flatteuse de cette réception une force nouvelle, et treize ans après, dans ses *Corses Français*, il s'étendra encore avec complaisance sur une des époques les plus heureuses de sa vie traversée. « Inigue Melchior de Velasque, connétable de Castille et capitaine général et vice-roi de Galice, quoique allié dans les premières maisons de l'Europe, ne dédaigna pas de m'avouer pour son parent, lorsque je fus lui faire la révérence à Ségovie l'an 1654. Ce seigneur, après m'avoir régalé au château dudit Ségovie l'espace d'un mois, en prenant congé de lui, me fit présent de plusieurs portraits de nos parents, de quelques livres de sa généalogie, de quelques bijoux, et d'un coursier de Naples, du prix de trois cents pistoles, que j'eus l'honneur de faire voir à feu monseigneur le prince de Conti, à Montpellier, quelques jours après mon retour, comme aussi un dogue corse, que je garde encore, et que l'on tenait des plus forts et adroits pour le combat des taureaux. »

Une autre faveur avait plus délicieusement encore chatouillé l'orgueil de Vauselle pendant son séjour en Espagne. Rappelant qu'un de ses parents, Jean L'Hermite, avait eu l'honneur d'être précepteur de Philippe III, il avait sollicité la grâce d'être admis à « faire sa révérence » au roi d'Espagne, et don Luis de Haro avait consenti de présenter lui-même à Sa Majesté Catholique le chevalier de L'Hermite-Soliers, descendant du prédicateur de la première croisade et des comtes de Barcelone.

Ah! certes, il avait été bien inspiré, le mari de la Courtin, d'entreprendre ce voyage, d'où il rapportait de la joie pour tous les jours qui lui restaient à vivre! Et triomphalement il repassait les Pyrénées, faisant piaffer son coursier de Naples, sifflant son dogue de Corse, et tenant serré dans son pourpoint, sur son cœur, un précieux acte en parchemin, signé du connétable, « scellé du sceau de ses armes, et contresigné par son secrétaire », dans lequel Inigue de Velasque reconnaissait hautement qu'il était « sorti du sang de Soliers-L'Hermite ».



Une heureuse nouvelle attendait Jean-Baptiste à Montpellier : sa fille était demandée en mariage[1].

Madeleine L'Hermite avait alors dix-neuf ans, et devait être bien séduisante puisque, vieille femme, elle paraîtra encore charmante à madame Dunoyer[2]. Marie Courtin, personne d'expérience, n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'un écuyer du prince de Conti, Pierre Le Fuzelier, ne quittait pas des yeux la jeune comédienne lorsqu'elle était sur le théâtre, et cherchait toutes les occasions de la rencontrer par la ville. L'actrice, mère d'actrice, avait montré une vertu farouche, monté une garde sévère autour de sa fille, si bien manœuvré enfin que l'amoureux écuyer s'était décidé à demander officiellement la main de « Mademoiselle Madelon ».

Ce n'était pas un parti bien brillant pour une cousine des Velasque; mais c'était un parti fort acceptable pour une comédienne à dot plus que modeste. Les L'Hermite firent une réponse favorable au prétendant, et, sur son désir sans doute, se retirèrent du théâtre. Quittant la troupe, ils se rendirent en la ville d'Avignon, où demeurait Le Fuzelier, et où ils possédaient eux-mêmes « quelques biens ». Le mariage y fut célébré « en l'église paroissiale et collégiale de Saint-Agricol », le 11 novembre 1655.

1. Les détails concernant Madeleine L'Hermite seront extraits d'une *Requête* d'elle que nous avons retrouvée aux Archives nationales (Z^{1b} 243). M. H. Chardon n'a vu qu'un résumé assez inexact de cette requête aux archives de Carpentras.

2. *Lettres historiques et galantes*, 1704.

Au contrat, qui avait été passé neuf jours auparavant[1], n'a sans doute point signé Molière, qui dès le 9 jouait à Pézenas, mais peut-être d'Assoucy, lié avec L'Hermite, et qui avait séjourné durant tout le mois d'octobre « en Avignon » avec les Béjart, mais très probablement aussi le comte de Modène, qui paraît s'être réconcilié, au moment de ce mariage, avec ses anciens amis. Ce serait chose piquante qu'Esprit de Rémond eût apposé sa signature au contrat de celle qui, onze ans plus tard, devait devenir sa propre femme, le premier mari vivant encore.

Aussitôt après le mariage, Le Fuzelier emmena Madeleine à Vienne, en Dauphiné, et Marie Courtin vint s'installer au château de Modène.



Faut-il à ce sujet crier au scandale, comme n'a pas manqué de le faire l'auteur de ce factum intéressé dont nous avons parlé déjà? Marie Courtin n'était plus une jeune femme : ne peut-on pas admettre qu'elle se soit installée comme gouvernante auprès de son vieil ami, pour mettre de l'ordre dans sa maison, qui en avait le plus grand besoin, pour lui parler de sa fille, que sans doute il regrettait, et pour soigner la goutte qu'il avait certainement, les lettres de Chapelain sont là pour en témoigner?

Quoi qu'il faille penser de cette intimité, une chose est bien avérée, c'est que J.-B. L'Hermite se moquait du qu'en-dira-t-on? Laissant ensemble sa femme et son ami, il commença de courir les provinces avoisinantes, afin de recueillir des matériaux pour les nouveaux recueils de généalogies qu'il avait entrepris de composer. La besogne était plutôt agréable, et promettait d'être lucrative : hébergé par les familles à la disposition desquelles il venait mettre son érudition et sa complaisance, L'Hermite ne quittait pas leurs châteaux sans emporter le prix des services rendus à leur vanité; et il espérait bien que la dédicace et la vente de ses ouvrages lui rapporteraient encore d'autres profits.

1. Par devant maître Cavry, notaire apostolique et royal en la ville d'Avignon. C'est le nom que nous croyons lire dans la *Requête*; il n'a pas été transcrit dans le résumé de Carpentras.

Il avait obtenu, en 1656, un privilège pour « un livre intitulé : *Les Étrangers Français*, contenant les Éloges, Armes et Blasons des plus illustres personnages sortis d'Italie, d'Allemagne et autres pays, lesquels ont été affectionnés à la couronne de France ». Il faut croire que la spéculation ne fut pas mauvaise, car ce livre projeté s'est changé en une série de livres : *la Toscane Française, la Ligurie Française, la France Espagnole, Naples Française, les Corses Français*. En vain les gens du métier, Samuel Guichenon, Ch.-René d'Hozier, Jean Le Laboureur, le P. Ménestrier, poussaient-ils des cris indignés et appelaient-ils la réprobation publique sur des ouvrages sans critique et sans bonne foi ; le chevalier de L'Hermite savait qu'il avait pour lui la vanité satisfaite et celle qui désirait l'être à son tour, et, sans se troubler, il faisait imprimer de nouveaux livres : *Les Forces de Lyon, les Présidents nés de la province de Languedoc*, écrits pour compléter un ouvrage de Joseph Béjart, les *Généalogies* des maisons de Mancini et de Souvré, l'*Entrée solennelle en la ville de Lyon du Cardinal Chigi*. Il ne reculait d'ailleurs devant rien pour écouler ses ouvrages : Samuel Guichenon nous dit qu'il allait lui-même colporter de maison en maison ses *Forces de Lyon*, dont il demandait une pistole. Sa *Naples Française* se vendait-elle mal, elle était offerte l'année suivante sous un nouveau titre : *L'Italie Française :* il y aurait toujours des naïfs pour s'y laisser prendre.



En 1659, le chevalier de L'Hermite était rentré à Paris, où s'étaient déjà fixés sa fille, sa femme, Molière et les Béjart. Marie Courtin y avait sans doute accompagné le comte de Modène, appelé par la mort de son fils unique, Gaston de Rémond, baron de Gourdan[1].

Esprit de Rémond n'avait jamais été un père fort tendre ; mais son fils était le seul parent qui lui restât, puisque depuis longtemps il avait rompu toutes relations avec son frère. Le voyant plus ému qu'elle ne s'y attendait de cette mort pré-

1. La date de cette mort, qu'on ne savait jusqu'ici en quelle année placer entre 1647 et 1667, est pourtant indiquée d'une façon assez précise par une modification à l'article *Alamanni* dans la seconde édition de la *Toscane française* (1661).

maturée, Marie Courtin jugea le moment favorable pour lui ramener sa fille naturelle. Après la fille, Modène consentit à revoir la mère, et aussitôt reprirent entre les anciens amants des rapports difficilement explicables si madame L'Hermite était vraiment la maîtresse du comte. Quand Modène est retourné dans le Comtat, c'est Madeleine Béjart qui s'occupe de ses intérêts; elle lui prête de l'argent sans se lasser, quinze jours encore avant que leur fille épouse Molière; bien plus, elle achète en 1661 la terre de la Souquette, près de Modène, aux L'Hermite, qui se sont installés à Paris tout à côté du théâtre de Molière : Marie Courtin eût-elle jamais consenti à cette vente, si elle eût été depuis plus de vingt ans l'heureuse rivale de sa cousine?

Tandis que Madeleine Béjart mariait sa fille, celle des L'Hermite s'apprêtait à faire annuler son mariage[1].

Au mois d'avril 1663, Madeleine L'Hermite adresse dans ce but une longue requête à l'official de l'exemption de Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris, et voici l'étrange motif qu'elle fait valoir : elle n'avait lors de son mariage que treize ou quatorze ans; si jeune, ignorant « les choses du mariage », elle a vécu près de sept ans avec Le Fuzelier, d'abord en Dauphiné, puis à Brioude en Auvergne, enfin à Paris, sans savoir qu'elle n'était point mariée, le mariage n'ayant point été « effectivement consommé »; au mois de mai 1662, les affaires de son mari allant mal, elle a dû se retirer chez ses parents. Là, des personnes de piété lui ont ouvert les yeux, et lui ont dit qu'elle n'était point « en sûreté de conscience » avec Le Fuzelier: son confesseur et ses père et mère l'engagent à s'en séparer; elle requiert donc que son mariage soit déclaré « nul, irrite et invalidé », se réservant de demander, par devant juge compétent, des dommages et intérêts et la restitution de ses deniers dotaux.

Rien n'est assurément plus édifiant que les scrupules religieux de Madeleine L'Hermite et de son vertueux entourage; mais il nous paraît impossible d'en admettre la sincérité. Madeleine ment impudemment lorsqu'elle dit s'être mariée à

1. Nous avons retrouvé aux Archives nationales les pièces de ce procès avec la *Requête* dont il a été parlé plus haut.

treize ans : elle en avait bel et bien dix-neuf, et elle allègue une innocence fort peu vraisemblable à cet âge chez une fille et cousine d'actrices, actrice elle-même. Chose curieuse, Le Fuzelier ne l'a point démentie et n'a point soulevé de difficultés. Il semble que, désirant tout comme sa femme faire rompre un mariage devenu odieux à l'un et à l'autre, il se soit prêté à une comédie, qui pourtant le couvrait de ridicule. L'accord des deux époux dans le désir de briser leur chaîne peut seul expliquer la rapidité avec laquelle fut conduite la procédure.

Le lundi 7 mai, trois jours après avoir soumis à un interrogatoire la plaignante et son mari, Claude Martin, prêtre, docteur en droit, aumônier du roi, chanoine prébendé de Notre-Dame, et official et juge ordinaire de l'exemption de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, rend une ordonnance aux termes de laquelle les deux époux doivent être examinés par trois experts : Nicolas Martin, docteur en médecine, Mathurin Ménard, maitre barbier chirurgien, et Geneviève Rathier, matrone. La visite se fait le jeudi suivant, à dix heures du matin, en la chambre de Geneviève Rathier, et aussitôt les experts rédigent un rapport, constatant que, par la faute du mari, le mariage n'a pas été consommé et ne pourra jamais l'être. Le Fuzelier n'hésite pas à reconnaître que les experts ont dit vrai, et au bas de cette reconnaissance sa petite signature humiliée forme un plaisant contraste avec l'imposante signature de Madeleine qui s'étale au feuillet précédent. La sentence ne se fit attendre que peu de jours. Le 23 mai, le mariage était invalidé *propter imbecillitatem mariti*, et l'infortuné Le Fuzelier condamné non seulement aux dépens, mais encore à une amende, pour avoir « abusé du sacrement du mariage ». C'était un certificat de virginité donné à Madeleine L'Hermite, à qui il redevenait permis, conformément à sa requête, « de se pourvoir par mariage ou d'entrer par vœux en religion ».

Il est bien probable que l'ancienne actrice ne songea pas une minute à prendre le voile. Elle demeura dans le très modeste logis où ses parents s'étaient retirés ; elle n'y devait pas d'ailleurs rester longtemps.



En 1664, le duc de Guise mourant avait appelé auprès de lui le comte de Modène. Celui-ci ne retourna pas dans le Comtat. Il était retenu à Paris par Madeleine Béjart, par leur fille, mademoiselle Molière, par les enfants de cette dernière. Mais Esprit de Rémond ne logeait pas alors, comme on l'a cru, dans la maison qu'occupaient Molière, la Béjart et leur camarade, mademoiselle de Brie, au coin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre et de la rue Saint-Honoré ; il habitait avec ses amis L'Hermite, qui avaient transporté leurs pénates au delà de la place Royale, tout au bout des Marais du Temple, dans cette rue Saint-Claude, où jadis avait demeuré Tristan. C'est là que le comte de Modène rédigeait son *Histoire des Révolutions de Naples* (1665-1667), qu'il devait dédier à la duchesse de Chevreuse, veuve de son cousin, le duc de Luynes.

Quelque ardeur qu'il apportât à cette apologie de sa conduite pendant l'expédition de Naples en 1647, son travail ne l'absorbait pas au point de le rendre insensible au charme discret de la gracieuse personne qui vivait à ses côtés. Un désir sénile, le plus ardent de tous, s'alluma dans son cœur. D'autre part il éprouvait depuis longtemps une sincère affection pour cette jolie Madeleine L'Hermite, qui avait grandi avec sa fille et passé auprès de lui, dans le Comtat, une partie de son enfance ; il souffrait de la voir si pauvre et dans une situation si fausse, puisqu'elle n'était, à vrai dire, ni fille, ni femme, ni veuve. Il entra donc de la compassion autant, sinon plus, que du libertinage, dans l'offre inattendue qu'il lui fit de son nom. Madeleine avait alors tout près de trente et un ans ; elle frissonna à la pensée d'épouser un homme de vingt-six années plus âgé qu'elle ; elle se décida cependant par reconnaissance, par raison, par orgueil ; elle accepta la couronne de comtesse, bien résolue à la porter dignement.

Rien ne peut rendre la joie du chevalier de L'Hermite : sa fille comtesse, c'était l'oubli de toutes les hontes où l'avaient acculé sa mésalliance et la misère ; c'était le rétablissement de

sa maison dans tout son lustre. Il voulut que le mariage fût célébré avec le plus grand éclat.

Le jour où le chevalier de L'Hermite-Soliers, gentilhomme servant du roi (c'est le titre qu'il prend depuis 1663,) unirait sa fille au comte de Modène, rien ne devait rappeler un passé gênant: il fallait donc écarter de la cérémonie tous les parents de la mère, de l'actrice ; il fallait, chose plus difficile, l'écarter elle-même. Heureusement L'Hermite avait pour cela un prétexte, et un bon.

Il était un métier qui, par suite d'une ordonnance célèbre de saint Louis, ne dérogeait point à noblesse, celui de verrier. Sans doute on se moquait un peu, avec Saint-Amant, des « gentilshommes de verre » : mais ils laissaient dire et rire, et, gardant l'épée au flanc, demeuraient personnes de qualité. Le chevalier de L'Hermite n'avait donc pas craint d'autoriser sa femme à fonder une verrerie au Courval, près de Neufchâtel, en Normandie, et à sa demande, le 30 septembre 1666, un ami de Molière, Subligny, celui-là même qui devait quelques mois plus tard faire jouer une critique d'*Andromaque*, avait inséré dans sa *Muse Dauphine* cette réclame laudative :

Madame L'Hermite,
Belle-sœur du fameux Tristan,
S'en va faire enrager Milan :
Elle a, je crois, trouvé cette pierre bénite,
Dont jadis tant de monde était devenu fol ;
Car elle a fait du *girasol*,
Et compose un cristal de roche
Dont tout le Milanais, avecque son cristal,
Tout naturel qu'il est, n'a rien qui s'en approche.
L'ouvrage s'en fait au Courval :
Si nous allons en Normandie,
Il nous en faut un jour visiter les ouvriers.
J'en dirai peu, quoi que j'en die ;
Ses tables, ses buffets, lustres et chandeliers,
Surpassent de si loin toute manufacture
Que madame L'Hermite, à parler franc et net,
Est une rare créature
D'en avoir trouvé le secret.

Les exigences impérieuses de sa nouvelle profession paraî-

traient donc à tous une raison suffisante pour que Marie Courtin, retenue en Normandie, n'assistât point au mariage de sa fille.

Dès lors, rien n'empêcherait d'honorer la cérémonie de leur présence les nobles cousins de la fiancée, flattés d'une alliance avec le comte de Modène. En effet, quatre parents maternels du chevalier de L'Hermite se rendirent à son invitation, et, le 26 octobre 1666, il eut la satisfaction, bien douce à sa vanité, de voir signer au contrat de sa fille : François de Chardonnet, chevalier, seigneur de Vigny ; Armand-Louis Gouffier, chevalier, comte de Caravas ; Jacques de L'Hospital, comte de Sainte-Mesme, et Antoinette d'Illiers, femme d'Étienne Le Morhier, chevalier, seigneur de Villiers, Le Morhier, Sangry, Saint-Lucien, et autres lieux. Pour tenir auprès de Madeleine la place de la mère absente, le glorieux chevalier de L'Hermite ne pouvait souhaiter personne plus considérable que cette dame, sa cousine germaine, dont le mari prétendait descendre d'Adam Le Morhier, vice-roi de Sicile en 1272, et qui était alliée à tant de grandes familles, ayant pour belle-sœur la marquise de Bourdonné, pour nièce la marquise de Flavacourt, pour gendre le baron de Saint-Quentin. Assurément le brillant cortège, qui, au mois de décembre, suivit à l'église Saint-Paul le comte de Modène et Madeleine L'Hermite, ne ressemblait en rien au cortège modeste, qui, onze ans auparavant, accompagnait, à l'église Saint-Agricol, Le Fuzelier et mademoiselle Madelon.

Par un privilège rare, le mariage du comte de Modène paraît avoir satisfait tout le monde, lui, ses beaux-parents, son ancienne maîtresse, excepté, bien entendu, son frère et héritier naturel. Aussitôt après la cérémonie, il avait emmené dans le Comtat sa jeune femme, dont il était plus épris que jamais, et en faveur de laquelle il ne tarda pas à tester. Madeleine Béjart ne garda point rancune à son vieil amant de lui avoir préféré sa petite cousine, et continua généreusement à l'aider dans ses affaires embarrassées. Marie Courtin, revenue à Paris, envoyait à son gendre des lettres pleines d'une familiarité affectueuse et d'invraisemblables fautes d'orthographe, et le chevalier de L'Hermite, taillant sa meilleure plume avec soin, écrivait orgueilleusement dans les *Additions* à son *Histoire*

généalogique de la noblesse de Touraine, article *Château-Chalon* : « Jean-Baptiste L'Hermite, chevalier, gentilhomme servant du roi, dit chevalier de L'Hermite, auteur de ce présent ouvrage, de son mariage avec Marie Courtin de la Dehors a une fille unique, Madeleine de L'Hermite du Soliers, femme de messire Esprit de Rémond, comte de Modène, ci-devant chambellan de feu monseigneur le duc d'Orléans, et depuis mestre de camp général de la ville et du royaume de Naples sous l'autorité de la République. »



Cette *Histoire*, qui est le plus important et le plus connu des ouvrages généalogiques rédigés par Jean-Baptiste L'Hermite, l'occupa exclusivement durant les dernières années de sa vie.

Pour en réunir les matériaux, il avait repris sa vie errante, parcourant la Touraine et les pays circonvoisins. Le premier volume parut en 1667, dédié au riche et libéral duc de Saint-Aignan, ancien protecteur de Tristan et vieil ami de Modène. Déjà l'auteur avait composé plusieurs articles du second volume, ceux notamment sur les maisons de Sainte-Marthe [1] et de Marolles [2]. Mais il y avait des négligents qui tardaient à lui fournir les documents dont il avait besoin, comme l'historiographe François du Chesne, le fils médiocre de ce laborieux, savant et modeste André du Chesne, qu'on a pu nommer le *Père de l'Histoire de France*. Nous avons retrouvé à la Bibliothèque nationale quatre lettres inédites dans lesquelles Jean-Baptiste L'Hermite presse avec instance l'historiographe de lui envoyer les pièces qu'il lui a promises. Dans la troisième de ces lettres le chevalier de L'Hermite dit qu'il est malade depuis six mois; la dernière est presque illisible. Le malheureux se meurt; il le comprend, et voilà pourquoi il a si grande hâte d'achever les deux volumes in-folio qui doivent, il se le figure, assurer quelque aisance aux derniers jours de sa femme et à son propre nom l'immortalité. A peine François du

1. Bibl. nat., *Recueil manuscrit d'épitaphes*.

2. Abbé de Marolles, *Dénombrement où se trouvent les noms de ceux qui m'ont donné de leurs livres*.

Chesne lui a-t-il fait parvenir enfin les documents tant réclamés qu'il réimprime son premier volume avec cent deux pages de nouvelles *Additions*, sous un titre un peu différent : *Inventaire de l'histoire généalogique de la noblesse de Touraine* (1669). Le second volume ne devait jamais paraître.

L'incommensurable vanité de L'Hermite ne s'étale nulle part plus que dans son dernier ouvrage. Au commencement et à la fin de plusieurs articles, il a fait graver ses armes avec celles des familles illustres dont il se disait sorti (Miron-Barcelone, Soliers, L'Hermite ancien, dauphin d'Auvergne, La Roche-Aymon, Saint-Prest-Château-Chalon), ou bien des scènes historiques où ces familles ont joué un rôle, comme l'entrée des Croisés à Jérusalem, le tournoi dans lequel Jean de Saint-Prest eut l'honneur de jouter contre Henri II [1], les quatre fils Aymon sur leur cheval, etc. Mais ce qu'il y a de plus curieux est encore le portrait de Jean-Baptiste L'Hermite lui-même, qu'Antoine Sanson a gravé d'après une peinture de Christophe Hubersen, et qui se trouve en tête de quelques exemplaires. Deux des scènes dont nous venons de parler et les armes des L'Hermite et des Miron forment le cadre ; en haut plane une Renommée tenant deux trompettes ; on lit au bas le quatrain suivant :

> Cet Hermite, en suivant le vol de ses aïeux,
> Se serait signalé dans une sainte guerre ;
> Mais, comme la Vertu le porte vers les cieux,
> Toujours un mauvais Sort le retient sur la terre.

Dans le médaillon, le chevalier de L'Hermite-Soliers est représenté tel qu'il a voulu poser pour la postérité ; et sans doute il se flattait que dans ce vertueux gentilhomme, si imposant avec son riche costume et sous sa perruque majestueuse, elle ne devinerait jamais « l'homme du bois de Vincennes » et « le mari de l'actrice ».

N.-M. BERNARDIN

1. Jean Boisseau. *Promptuaire armorial*, p. 54. Cet ouvrage a été fait sous l'inspiration du chevalier de L'Hermite.

PASTELS DE FRANCE

Écrit au Musée La Tour,
à Saint-Quentin.

O poussière de papillons
Sous ces cadres anciens posée !
L'ébauche, et toute sa pensée,
Survit en ces frêles sillons.

Le premier frisson de l'artiste,
Les audaces, le repentir,
Sur ce gros papier tout subsiste :
A peine il l'a voulu couvrir;

La touche est si souple et si mince !
On craint de la voir s'envoler...
Mais, dans la tranquille province
Cent ans et plus ont pu couler ;

En leurs regards montrant leurs âmes
Au sourire capricieux,
Elles sont là, toutes ces femmes,
Écrin d'amour tant précieux

Où l'ancienne vie est captive
Comme un parfum dans le cristal,
Si voluptueuse, si vive!
— Malgré l'âge, et le jour brutal,

Fel, Camargo, maîtresse ou fille,
Lèvre de plaisir ou d'amour,
Joyaux resplendissants, où brille
Ce qui prit la Ville et la Cour!

Comme un grand lys vers nous se penche
Avec son doux air sérieux,
Son masque sur sa guimpe blanche,
La Présidente de Rieux;

Et cette autre, presque ingénue,
Au profil si ferme et si doux!
Le conquérant qui la vit nue
N'a point dû quitter ses genoux.

Sous leur poudre fine, et leurs mantes
Grise, aurore ou couleur de ciel,
Revivent ces nymphes charmantes
D'un Olympe artificiel:

Traits allongés, museaux de chatte,
Bouche tendue en arc d'amour,
Épaules blondes, tempes mates,
De Duthé jusqu'à Pompadour;

Louis et Maurice de Saxe
Veillent sur tous ces frais minois :
Car leur éventail était l'axe
Où tourna le pays gaulois...

Pour éterniser en trophées
Les grâces d'un fragile atour,
On priait ce filleul des fées,
Maurice Quentin de La Tour :

Caillettes de la cour de France
Et grisettes du Vermandois,
Leurs longs yeux couleur d'espérance
Rayonnaient, au vol de ses doigts ;

Aussi vite qu'un baiser frôle,
Sur l'éblouissement des chairs,
Lui, jetait par-dessus l'épaule
Ses regards insolents et clairs,

Et le preste pastel qui glisse
Ébauchait l'œuvre en un matin;
— Mais le peintre gardait l'esquisse
Pour sa ville de Saint-Quentin :

Il savait bien que, pour survivre
Tout comme pour vieillir très vieux,
Le meilleur chemin qu'on peut suivre
Nous ramène au toit des aïeux,

Qu'il faut dormir son dernier somme
Où l'on eut son premier espoir,
Et qu'on n'est point un vrai grand homme
Sans tenir ferme à son terroir !

PIERRE GAUTHIEZ

LETTRES

D'UNE AMOUREUSE[1]

XXXVIII

Quels sont donc ceux qui disent que les lendemains d'amours sont tristes ! Oh ! qu'ils sont doux pour moi, — me laissant un cœur tout rempli de feu et de clarté !... Je t'ai retrouvé, j'ai goûté tes lèvres adorées, mon être tout entier s'est donné à toi dans une joie triomphante, et je me lève aujourd'hui dans la vie comme une créature nouvelle. Tout me paraît beau, tous les êtres me semblent bons, une pitié immense, une sympathie infinie dilate mon âme. Je me sens en communion avec la nature et je crois avoir dérobé son secret, car je n'y vois plus qu'amour : il règne souverainement, il est tout, il est partout ; — la vie, la vie, ce don magnifique, ne vaut que pour connaître l'amour. Te dis-tu, mon bien suprême, quand tu respires là, près de moi, comme cela est beau de vivre ! de penser, de vouloir, de parler, de commander à ces sens admirables qui, comme un accord parfait, renferment toutes les harmonies ? Pour moi le son d'une voix humaine, avec ses nuances insaisissables et si pénétrantes, m'exalte en un ravissement d'admiration.

1. Voir la *Revue* du 1er Juillet.

Lorsqu'il vient à mon oreille, le seul écho de ta voix me fait trembler : même si je ne te vois pas, elle éveille jusqu'au fond de moi-même comme une volupté délicieuse. Je peux vivre d'une parole, d'une intonation, d'un murmure ; et, quand tu me dis seulement « Claudia », tu t'empares de moi avec autant de force que si tes bras m'enlaçaient de leur puissante étreinte.

XXXIX

Tu es curieux d'apprendre tout ce que j'ai dit et fait loin de toi ; tu me le demandes ; et moi je ne t'interroge pas, je ne cherche même pas : le bonheur de ton retour, l'exquis épanouissement de mon cœur en ta présence, le bien-être profond qui m'envahit de te savoir là, dans la maison, absorbent toutes mes pensées : il me paraît que ce serait me voler moi-même que de te parler des moments où je n'étais pas auprès de toi. Tu es là, je te vois, tes regards percent les miens, nos lèvres s'unissent, ni le passé ni l'avenir n'existent plus pour moi, je ne puis être ni jalouse de l'un, ni inquiète de l'autre. Je n'ai que juste assez de vie pour la concentrer dans la joie de l'heure qui est. Lorsque tu n'es pas là, je puis compatir aux angoisses et aux inquiétudes des autres ; lorsque tu es là, il m'est impossible de souffrir, ton image chasse tous les fantômes.

XL

Être ensemble... Ce soir, quand la nuit venait et que nous étions tous deux à regarder le feu sans échanger un mot, mon âme était comme baignée dans l'atmosphère de notre tendresse. Je te regardais comme si je ne t'avais jamais vu ; toi, penché en arrière dans ton fauteuil profond, tu semblais ne pas sentir mon regard, et je suis sûre pourtant qu'il arrivait dans l'ombre jusqu'à ton cœur. Je guettais chacun de tes

mouvements, comme les mères épient leur nouveau-né, avec une curiosité passionnée ; j'écoutais le bruit imperceptible de ton souffle ; par moments je fermais les yeux pour avoir la joie de les rouvrir et pour te retrouver là, tout proche ; je n'avais qu'à me lever, qu'à étendre le bras pour t'enlacer ; un mot et tu serais venu à moi, et je ne le souhaitais pas ; je goûtais un plaisir délicieux à te posséder ainsi dans cette paix des sens. Oh ! il doit y avoir de secrètes délices à vieillir en s'aimant encore ! Je ne les connaîtrai point... Et lorsqu'enfin, cédant à la force occulte de ma contemplation, tu as levé les yeux et tu m'as souri avec un sourire d'amour, j'ai tressailli d'une ivresse que rien ne peut exprimer. Ce regard silencieux me ferait, j'imagine, me lever morte de mon cercueil : à la fois j'éprouve une terreur délicieuse, un choc comme si l'on venait de me frapper, et une joie qui fait fondre mon âme... Regard d'amour de mon bien-aimé qui m'arrache des larmes, nos cœurs en de pareils instants flottent dans nos prunelles et deviennent visibles l'un à l'autre ! Ce que tes lèvres ne me diront pas, tes yeux me le révéleront. Auprès de toi, je ne suis jamais pressée de parler et, maintenant, après ces longs jours d'absence, je crois te révéler mon âme en me taisant. J'ai malgré moi le sentiment que tu lis en moi, et il ne me semble pas avoir même le pouvoir de te dérober mes pensées ; il me paraît puéril de te les dire, car tu les sais toutes. Si, après un de ces silences d'amour ton visage m'interroge, le mien te répond, et aucune parole ne peut compléter ce que nous nous sommes dit.

XLI

J'aime ces brèves journées d'hiver, et les heures mystérieuses d'obscurité ; le soleil à cette époque se couche dans une splendeur qui surpasse pour moi celle des jours d'été, et, lorsque les grandes ombres violettes tombent sur toutes choses, j'éprouve je ne sais quelle ardeur triste, avec une crainte confuse de voir arriver la nuit, et un désir qui l'appelle :

c'est comme un frisson de mort qui glace mon âme, et lui donne cependant le goût de la vie. Alors il y a dans la grande maison un moment de paix perceptible durant lequel la vie des êtres et des choses semble suspendue jusqu'au réveil des lumières : c'est dans ces instants que le désir de te retrouver, quand tu es un peu éloigné, surgit en moi le plus véhément. Il m'arrive de perdre pendant une seconde la perception de ta présence ; tu disparais dans les ténèbres... Puis je te revois, et je me dis que jusqu'au jour rien ne nous troublera, que nul ne viendra, et que toutes les heures sont à moi, à moi seule. Cette sécurité double ma joie, je me sens défendue par la nuit...

Tu me demandais hier où je trouve les accents de ma voix lorsque je lis tout haut, près de toi? Elle me frappe parfois comme celle d'une personne étrangère ; moi-même je ne l'ai jamais entendue ; elle est le frémissement de mon cœur... Sais-tu ce que c'est pour moi que de sentir que cette voix te trouble et t'émeut?... Mais la tienne, elle me donne une vie et des sens nouveaux !...

Ces heures d'isolement parfait, oh ! que je les aime ! Je ne m'en lasserai jamais... Mais toi? Quand je t'ai vu, l'autre soir, marcher de long en large, le visage sérieux, ce mouvement, dont tu as éprouvé le besoin, m'a fait peur. Moi, lorsque tu es à mon côté, je ne ressens jamais le désir de bouger, et nous avons passé souvent de longues soirées dans une immobilité délicieuse ; la paresse est une des jouissances de l'amour. Pourquoi s'agiter, pourquoi se charger d'inutiles tâches? Ces efforts sont bons pour ceux qui souffrent, pour ceux qui n'aiment point.

XLII

Tu veux maintenant que je te lise les lettres d'Irène : tu l'aimes de m'aimer, et tu l'aimes d'aimer : en écoutant le cri amer de sa tristesse jalouse, tu m'as dit que je te devenais plus chère encore, tu as appuyé ta tête sur mon épaule en me murmurant que ma douceur tendre était la joie de ton

âme. Je t'écoute et je te crois. Oh ! entendre dire ces douces paroles par l'élu de son cœur ! Te sentir trembler en me serrant dans tes bras, et la caresse presque impalpable, le frôlement de ta barbe sur mon oreille et mon cou, devenir le baiser fou qui scelle nos lèvres, et me fait mourir de joie ! Lorsque, les yeux dans les yeux, nos bouches sont jointes, j'aimerais, oh ! j'aimerais passionnément mourir... si j'osais, je dirais que j'aimerais mourir de ta main ! Je comprends que le fardeau de voluptés trop intenses ne peut être porté longtemps par des créatures humaines faibles et changeantes.

XLIII

Sais-tu, mon amour, une de mes tristesses ? C'est de penser que jamais je ne pourrai te faire un sacrifice : car il suffit que tu formules un désir pour que soudain mon cœur souhaite cette même chose passionnément. Ce n'est pas un effort, ce n'est pas une marque de ma tendresse, c'est un instinct plus fort que ma volonté : tes paroles me font vouloir ce qu'elles disent ; je ne suis ni triste ni gaie, je suis ce que tu me veux. Je croyais, tu le sais, ne pouvoir vivre que dans ma maison solitaire, loin de toute contrainte : tu m'as demandé de venir ici ; me voici, et je m'aperçois que, pour mon âme, les choses extérieures n'existent plus en elles-mêmes ; elles ne sont que le reflet des joies qui me viennent de toi. Je n'ai besoin au monde que de ton amour, mais cet amour change pour moi la face du monde ; je reprendrai avec joie toutes les servitudes que j'ai rejetées, si elles amusent ta fantaisie.

L'incroyable oubli où le passé est tombé pour moi prête à tout ce qui m'entoure l'aspect de l'inconnu. Cette ville que jadis j'ai parcourue cent fois, il m'a semblé la découvrir hier, lorsque nous marchions dans la nuit, par les rues étroites qui laissent à peine deviner le ciel étoilé entre les toits qui s'avancent. Ces rues closes et silencieuses sont faites pour les pas des amants : les nôtres résonnaient légèrement dans l'air sec ;

nous allions lentement. Ton visage avait une expression de vie si débordante, tous tes gestes étaient si libres et si fiers, qu'une jalousie folle et inquiète m'a monté au cœur. J'ai compris Irène : il me semblait que, derrière ces hautes façades sombres, d'une de ces portes mystérieuses, une femme allait sortir pour t'enlever à moi, que le danger me cernait de partout...

Et sans doute je ne me trompais pas ; chaque heure d'amour me rapproche de celle où je te perdrai... Et ces lendemains que ma tendresse appelle me mènent à l'instant où tu ne seras plus là, où d'autres bras de femme t'enserreront... Et cette heure, bien-aimé, je ne la retarderai pas : il suffira d'une parole, d'un regard de toi, et tu seras libre. Je ne lutterai point, je ne ternirai jamais le souvenir de mes joies suprêmes, tu ne me verras pas souffrir, tu ne me connaîtras que dans l'assurance triomphante d'être aimée de toi, — et les seules larmes qui s'échapperont de mes yeux en ta présence seront les larmes de volupté, celles que tu bois sur mes cils.

XLIV

Tu m'as dit que jamais tu n'avais trouvé à m'aimer plus de joie que maintenant :

— Parfois tu étais un peu grave, ma Claudia, mais maintenant tu es exquise.

Je t'ai écouté, et je me suis serrée contre ton cœur. Je me suis abandonnée au refuge de tes bras ; mais je sais que je ne suis pas autre. Je vois que ta vie en ce moment souhaite l'agitation et la lumière, et je ne veux être aimée de toi que pour achever tes joies et pour y ajouter. Une de tes paroles, toutefois, m'a étonnée. Comme nous parlions de la Riva, tu as soupiré :

— À la place du prince Aurèle, ce n'est pas d'elle, c'est de toi que j'aurais été amoureux...

D'abord, je comprenais à peine, car il me paraît que je suis invisible aux autres hommes, tant eux existent peu pour moi ! L'idée qu'il y a d'autres créatures au monde que toi et moi demande à certains moments un effort de

ma pensée pour en être persuadée. Ici, dans ces rues que tu me fais parcourir, je regarde les hommes et les femmes qui s'y meuvent avec une curiosité étonnée ; leur vue me lasse et me fatigue ; je ne respire qu'à l'heure où nous partons ensemble pour nos longues promenades hors la ville. Tu ne sais pas quelle est alors la délivrance de mon âme ; tu ne sais pas la peur du retour. Lorsque, la barrière franchie, je sens que nous sommes rentrés au milieu des hommes, le sentiment de solitude, que je ne connais jamais là où je suis seule en effet, m'envahit malgré moi ; et je comprends à quel point mon cœur est différent des cœurs qui m'entourent... Je suis avec toi, j'aime ton goût de la vie, bien-aimé, l'ardeur qui te porte vers la lutte ; mais je pressens que je ne pourrai te suivre longtemps...

XLV

Le frisson de l'hiver a passé ; tout le jour, par rafales, la neige est descendue, barrant la route aux choses du dehors. Tu ne m'a point quittée : j'ai éprouvé à nouveau l'impression d'être dans le jardin enchanté, dans le monde irréel où s'épanouit notre amour. Il faut des cloîtres et des thébaïdes aux cœurs que l'amour dévore : la vue des autres humains est mauvaise à ceux qui s'aiment uniquement. Tout ce qui fait ton plaisir, et qui fait aussi mon orgueil, puisque ma gloire est de te plaire, paraît me quitter dès que je ne suis plus solitaire ; ces regards curieux qui s'arrêtent sur moi, les voix qui m'interrogent, me dérobent quelque chose de moi-même. Une sorte de pudeur timide se lève dans mon cœur inquiet, j'ai peur que ce pauvre cœur qui ne te cache rien, qui t'appartient sans réserves, ne te paraisse presque méprisable dans son abandon et sa soumission... O bien-aimé ! quand tu liras ces lignes, rappelle-toi combien ce cœur t'a chéri !... Il se soulève dans ma poitrine, il monte jusqu'à mes lèvres ; il déborde de mes yeux rien qu'à prononcer ton nom. Toute seule je frémis et soupire à évoquer ton visage chéri ; et lorsque ce

visage s'enflamme, que tes regards dardent sur moi leur magie et leur amour, je connais ce que la vie peut donner de félicité.

Qu'il a été doux de te garder près de moi toute cette longue journée! Tu étais fou et tendre; tu as dénoué mes cheveux, et, pour te divertir, tu m'as couronnée de lierre comme une faunesse... Moi je suis ce que tu veux : il suffit que tu le veuilles pour que je sois belle. Tu m'as juré que la Claudia était la maîtresse de ton cœur, la lumière qui t'enchante! Et pour m'entendre dire cela, je n'ai fait que t'aimer... Mais le jour viendra où ma tendresse sera appelée à d'autres sacrifices, et ce jour-là elle n'y faillira pas... Je veux apparaître à jamais dans ta vie comme celle qui t'a aimé d'une façon suprême, je veux être l'unique; et cette espérance est peut-être plus douce que celle d'être aimée toujours. C'est la certitude de souffrir pour toi qui fait de mon amour une force invincible; je le porte dans mes bras, comme les mères tiennent leurs enfants à l'heure du péril, je l'élève au-dessus de ma tête et, même si les grandes eaux me submergent, il surnagera.

XLVI

Pendant toutes mes journées d'abattement et de souffrance, tu ne m'as pas quittée; lorsque je soulevais mes paupières fatiguées, je te voyais, et je me laissais aller avec douceur à l'assoupissement de sentir ma vie fondre et disparaître. — J'entendais ta voix me reprocher tendrement l'imprudence qui me valait le mal qui m'accablait; tu as voulu que je t'en demande pardon et je l'ai fait; mais, si la maladie ne m'avait pas frappée, je n'aurais pas connu ces heures qui sont parmi les meilleures de ma vie. — Je me sentais, plus complètement encore que d'habitude, dépendante de toi et de ton amour; le contact de ta main fraîche l'une remplaçant l'autre, sur mon front, cette main que tu faisais si caressante, me pénétrait d'un calme inexprimable. Je ne pensais plus, mais j'avais une perception vague et bienfaisante d'être protégée par toi. C'était comme mon

âme d'enfant qui vivait en moi, une âme toute sûre des tendresses qui l'entourent, et qui s'y endort abritée. Je t'appelais, d'instinct, si la douleur devenait plus vive, et, les minutes de véritable angoisse, alors que le souffle paraissait me manquer, je les ai passées soutenue dans tes bras, ma tête contre ta poitrine, et, dans l'anxiété de ma détresse, je ressentais la joie d'être là ! Souffrant, il me semblait que toi seul pouvais me guérir ; épuisée à m'évanouir, un de tes baisers sur mes yeux clos me faisait revivre et lutter. — Mon bien-aimé, j'ai souhaité de vivre, j'ai souhaité de guérir, d'être heureuse encore par toi... Le soir où tu m'as sue hors de péril, quand tu t'es agenouillé près de mon lit et que tu as baisé ma main qui reposait sur le drap, j'ai senti, j'ai senti une larme y couler ! Tu m'as ordonné en termes véhéments et tendres de vivre pour être tienne encore : tu voulais mon amour, tu ne pouvais t'en passer, et, de toutes les femmes sur terre, moi seule j'existais pour toi... Oh ! as-tu pu lire dans mes yeux les délices surhumaines dont mon âme était inondée ?... Je le crois, car tu es demeuré à genoux, me regardant avec un sourire sur ta bouche et l'amour dans tes yeux. — Ces instants, ces minutes fugitives où nos deux âmes se sont touchées, où ce que notre amour contient de plus noble a dominé tout le reste, tu t'en souviendras, je le sais : il y a des émotions qui passent comme le feu sur les âmes et y laissent des cicatrices indélébiles ; mon orgueil, ma consolation à jamais sera d'en avoir fait naître de telles en toi ; car, au delà, pour des êtres mortels, il n'est plus rien.

XLVII

J'ai été si surprise en voyant Irène entrer dans ma chambre !... Tu ne m'avais pas prévenue, et ma tendresse égoïste n'avait eu besoin que de toi. Cependant lorsque Irène a paru, apportant sur elle une odeur de violette, que ses beaux yeux sombres tachetés d'or se sont levés doucement sur moi, j'ai éprouvé une grande joie. J'étais seule, car j'avais voulu que

tu ailles respirer au dehors ; étendue sur le lit de repos, près du feu, une lente tristesse me gagnait. Je n'ai pu trouver néanmoins qu'une seule parole :

— Irène !

— Oui, Claudia, c'est moi qui viens pour te guérir et t'emporter.

Et elle m'a dit, de sa voix qui me prend toujours l'âme, que tu lui avais écrit mon danger, et qu'aussitôt libre, elle était accourue, et qu'elle allait m'emmener : je retournerais avec elle dans ma maison familière, elle y resterait avec moi. Se faisant grave, elle ajouta :

— Obéis-moi, Claudia, et laisse-le un peu se reposer, revivre, être libre d'inquiétudes.

J'ai compris qu'elle avait raison, j'ai mesuré l'esclavage et l'ennui pour toi de ces jours d'anxiété, et j'aurais voulu les expier : cela me faisait mal de te quitter : pourtant j'y fus résolue en un instant.

— Oui, mon Irène, car il doit être bien las : mais toi, pourras-tu demeurer près de moi ?

— Ma Claudia, cela me fera tant de bien, à moi aussi ! J'ai été bien malade, je t'assure, autrement que toi, mais j'ai pareillement besoin de convalescence et de repos ; prends-moi un peu avec toi, si tu m'aimes.

Lorsque tu es revenu, tu as trouvé Irène à mes côtés : elle t'a dit notre résolution, de cet air fier et noble qui donne un charme à ses moindres paroles. Tu l'as écoutée, et tu lui as baisé la main ; puis tu t'es approché de moi, et je t'ai prié de consentir à mon désir, t'assurant que j'éprouvais la nostalgie des lieux qui me sont chers. Tu m'as crue. Cependant, lorsque nous avons été seuls, tu m'as conjurée de ne rien cacher de mes désirs : si je souhaitais ta présence, tu viendrais, tu quitterais tout.

— Irène m'assure que je t'empêcherais de guérir tout à fait, que tu as besoin de calme, qu'elle veillera sur toi, et que tu seras mieux quelques jours seule et tranquille ; est-ce vrai, Claudia ?

Je voyais dans le miroir mon visage pâle et défait : je t'ai juré sans hésiter que, de ce repos complet, je m'en sentais le besoin, — et tu m'as laissée partir.

XLVIII

Quand, toute frissonnante et languissante, j'ai été étendue dans mon grand lit, j'ai ressenti en regardant autour de moi une douceur qui m'a révélé que je revenais pourtant d'un exil. Dans cette chambre, la mienne, où tu m'as aimée, je respirais une vie nouvelle. Le parfum d'héliotrope qui a tout pénétré flottait autour de moi ; Irène avait tiré les rideaux du pied de mon lit afin que je ne visse pas la flamme du foyer qui aurait pu me fatiguer : c'était un repos ineffable. Je n'ai aucunement eu le sentiment de t'avoir perdu : plutôt celui de t'avoir retrouvé... Le silence que nous avons écouté tant de fois ensemble me berçait ; Irène se mouvait légèrement : et, avec cette assurance qui ne la quitte jamais :

— Tu dormiras, Claudia, tu te tairas, tu l'oublieras quelques jours, — et elle souriait avec une si compatissante sympathie ! — je suis là, je ne te quitterai pas, et tu guériras tout à fait.

Et j'ai fait comme elle m'a ordonné ; j'ai dormi de longs sommeils profonds : ceux que tu veilles ne le sont jamais, car il y a comme une lutte en moi pour ne pas perdre le sentiment de ta présence. Irène est couchée dans ma chambre. Si je m'agite la nuit, elle m'appelle, et le son de sa voix dissipe les cauchemars qui parfois m'oppressent : elle prononce ton nom chaque fois que j'ai envie de l'entendre, comme si elle me devinait.

XLIX

L'autre nuit, je ne parvenais pas à triompher de l'insomnie. Je ne souffrais pas, toutefois, et même je ne souhaitais point de dormir. Je ne pouvais voir Irène qui s'est fait dresser un

petit lit au pied du mien ; mais de temps en temps quelque léger mouvement d'elle se communiquait jusqu'à moi, et j'aimais la sentir là. Mes yeux étaient grands ouverts et plongeaient dans la pénombre tranquille; je revivais les heures évanouies; seulement je les revivais comme si déjà j'eusse été morte, comme de très loin... J'avais l'illusion d'être transportée sur une terre inconnue, et j'aurais voulu penser que, pendant un temps indéterminé, je demeurerais là, dans cette chambre close et gardée. Toutes nos heures d'amour défilaient devant moi ; ta voix, tes baisers, les murmures confus de nos cris de volupté résonnaient à mon oreille, puis s'évanouissaient dans le silence : c'était comme un ineffable et divin adieu au passé... Mais ce passé, il est à moi et je ne veux pas m'en séparer ; je le recueille et n'en veux rien perdre ; je l'ensevelis au plus profond de mon cœur ; je le conserve dans la myrrhe et les arômes précieux ; je lui garderai une jeunesse éternelle. Tout d'un coup, sans l'avoir entendue, j'ai vu Irène à mon côté ; en longue robe blanche, ses cheveux noirs nattés en une seule tresse tombant jusqu'à sa taille, pâle et le visage battu, elle me regardait avec inquiétude.

— Pourquoi ne dors-tu pas, ma Claudia ; pourquoi ne dors-tu pas depuis si longtemps?

— Et toi, mon Irène, tu ne dormais donc pas non plus?

— Non, Claudia, je pense à lui... Il y a des heures comme cela, où je suis torturée : je le vois ; je les vois devant mes yeux ; peux-tu te figurer ce que je souffre?...

Et soudain, frappant de son poing serré ses épaules délicates :

— Corps misérable, corps que je hais, qui n'as pas su retenir près de toi celui qui t'a enseigné l'amour!... Je te fais mal, ma Claudia, pardonne-moi ; mais ton cœur aussi est agité, cette nuit, je le sens... Parlons un peu, cela nous soulagera toutes deux, et après nous pourrons peut-être dormir.

Elle s'est jetée à terre, appuyant son coude sur mon lit bas, son visage à hauteur du mien; la veilleuse nous éclairait seule, et au bord des volets fermés un rayon de jour faible traçait une ligne blanchâtre. Irène m'a dit :

— Parle-moi d'Orso, Claudia ; dis-moi ton bonheur… Comment fais-tu pour qu'il t'aime ainsi?

— Irène, il ne m'aimera pas toujours.

— Pourquoi? A-t-il jamais été plus aimant? Lorsque je l'ai vu te descendre dans ses bras, j'ai eu envie d'aller m'asseoir à votre porte, comme une mendiante… Je suis une mendiante d'amour, moi… et toi, tu es si riche!

Elle a continué d'une voix sourde, semblant se parler à elle-même, sa main gauche, où brillait l'anneau nuptial, couvrant ses yeux.

— Quand tu as été partie, Claudia, la vie a été plus dure encore… Il était bon pour moi… tu sais, je crois qu'il a pitié de moi… et aussi j'espère que peut-être il se souvient… Mais tous les jours il se rendait chez la Riva… et il y avait des luttes pour l'enfant…, pour Gino… Maurice ne veut pas qu'il aille avec le prince Aurèle, et Gino le veut ; il s'est attaché à lui… Je ne comprends pas la Riva… Maurice n'est pas changé pour elle… au contraire, je sens bien qu'elle l'occupe plus que de coutume… Mais écoute ce qu'il a fait, Claudia… ce qui m'a donné le courage de le fuir pour un temps… j'ai cru, un moment, que c'était pour jamais… hélas! je n'en aurai pas la force, je retournerai… Un jour… (Elle tenait toujours ses yeux voilés, mais elle avait rapproché sa bouche de la mienne…) Un jour, il a amené Gino et le prince Aurèle ; ils sont restés longtemps, et mon mari a demandé au prince de revenir.. Nous l'avons eu à déjeuner… j'ai paru lui plaire, car il est revenu encore… et très souvent, sans bonne raison… Je m'en suis étonnée avec Maurice, et tout d'un coup, à l'expression de son visage, j'ai compris… il voulait rendre Aurèle amoureux de moi…, il aurait souhaité en faire mon amant, j'en suis sûre, je le jurerais, pour l'éloigner de la Riva…, de celle qu'il aime… Voilà ce que j'ai enduré, Claudia!…

Alors elle a laissé tomber la main qui tenait cachés ses grands yeux, et les a largement ouverts, comme pour me prendre à témoin de son outrage. — O mon amour, que je l'ai trouvée malheureuse! Je n'ai pu que l'embrasser en pleurant… Elle ne pleurait pas ; elle riait d'un rire sec et terrible…, puis elle s'est mise à me consoler.

— Ne pleure pas, Claudia; tu es si douce à voir, avec ton regard tendre et tes beaux cheveux légers ! reste belle pour être heureuse encore !... Tu vois, moi, je lutte pour demeurer jeune, afin de ne pas fléchir devant elle... Quand il m'aimait, Claudia... je t'assure qu'il m'a aimée, qu'il l'avait oubliée... il aimait tant ma taille fine !... il m'appelait une liane, une vigne flexible; cette taille qu'il admirait, j'en suis fière...

Et, rassemblant les plis de sa robe flottante pour la serrer étroitement autour d'elle, elle évoquait une belle statue longue et fine... Après un silence, elle a murmuré :

— Oh ! Claudia, je me meurs de désir, je me meurs d'espérance...

Le jour pointait, elle a ouvert les volets, et une lumière triste comme l'abandon est entrée dans la chambre... Elle est revenue près du lit et s'est assise à mon chevet.

— Dors, Claudia, ne parle plus, ne parlons plus, je resterai là, donne-moi ta main.

Je l'ai entendue soupirer deux ou trois fois, puis un lourd sommeil a clos mes yeux — et j'ai rêvé que tu étais mort.

L

Oh ! qu'elles sont rares les créatures humaines qui, même pendant une heure, accomplissent leur destinée ! Moi, cependant, j'ai monté jusqu'au sommet des joies... Ce matin, j'y pensais en ouvrant les yeux. J'aurai accompli ma vie, et c'est à toi, bien-aimé, que je l'aurai dû. Quelle pensée que la certitude d'avoir réalisé la pleine expansion de mon être ! Je pourrai regarder en arrière sans un regret; j'ai fait ma moisson, l'hiver peut venir, l'abondance est à jamais dans ma maison. O maître de ma vie, je suis partie avec toi vers ces régions où les cœurs et les âmes planent comme de grands oiseaux fiers au-dessus des misères humaines; tu m'as aimée, et mes jours et mes nuits n'ont plus connu que des heures enchantées : la terre, la terre aimante et féconde s'unissait à nos tendresses, les frémissements du printemps, les halète-

ments torrides de l'été, les mélancolies de l'automne, les ombres de l'hiver, tour à tour, ont servi à nous faire goûter plus divinement nos joies. Tant de femmes passent et meurent sans une heure véritable d'amour! Elles vont, oppressées comme des aveugles, souhaitant voir la divine lumière, et ne la connaissant jamais... Et j'aurais pu être ainsi! — Et demain tu viendras, demain encore j'entendrai le son de ta voix! Ce quelque chose, cet être vivant et mystérieux qui est toi, toi et nul autre, sera près de moi... Côte à côte, épaule à épaule, nous cheminerons, le même frisson nous abattra de désir, et nos lèvres s'uniront sans même s'être cherchées.

LI

O mon amour, quelle souveraine joie de dormir dans le bonheur! Quand il vous enveloppe et vous ferme les paupières, il y a des sommeils immatériels tout baignés de lumière. Et ces demi-réveils où le cœur a juste la force de soupirer, pour retomber ensuite dans l'abîme d'une inconscience heureuse!... Dormir est pour moi une chose effrayante, et chaque nuit ramène dans mon âme cette sorte d'épouvante que j'éprouve à savoir que je vais oublier, que je vais devenir inattentive et sourde aux battements de mon cœur. Mais lorsque je dors sur le tien, cette terreur disparaît, et j'aime à me sentir mourir pouvu que tu vives. — Je me le suis dit souvent : lorsque tu seras perdu pour moi, j'entrerai dans un sommeil sans réveil, car la vie véritable aura cessé d'être ; mais il me restera les rêves où reviendront mes souvenirs! Hier, croyant que je dormais, tu m'as baisé légèrement les paupières : alors, j'ai goûté dans un silence profond la douceur de tendresse dont mon âme s'est pénétrée; le sommeil avait déjà tout pris de moi, sauf l'amour.

LII

Voici encore que, toi parti, je suis seule avec Irène. Alors seulement, en la retrouvant, j'ai pris conscience des longues heures qu'elle avait passées au dehors, tandis que tu étais ici. Je lui ai demandé pourquoi elle s'était si souvent séparée de nous que toi-même en t'éloignant tu m'avais reproché de l'avoir négligée. Elle m'a dit :

— Non, ma Claudia, tu ne m'as pas négligée ; tu sais que je suis une créature errante et tourmentée : il me faut me mouvoir, aller et venir pour tromper mon ennui.

— Ne peux-tu donc oublier, Irène?

— Non, jamais... Et ce qui est affreux, Claudia, c'est le besoin que j'ai de l'enfant, de son fils ; par peur qu'elle ne me prenne Gino, je crains de déplaire à la Riva...

Son ardent visage de sphinx était tourné vers moi ; toute vêtue d'un satin noir qui luisait comme un plumage, avec ses cheveux et ses yeux éclatants, sombres et lumineux, elle avait une beauté singulière qui m'a expliqué la parole que tu m'as dite : « Elle fait l'effet d'une étoile qui vibre dans la nuit ! » Oui, la nuit l'enveloppe de toutes parts, et de sa personne émane comme un rayonnement. Elle a une façon d'avancer les lèvres comme une créature qui aurait soif, et la soif d'être aimée la dévore toujours... Quand nous sommes tristes, nous passons le temps dans la chambre de la tour : Irène a placé son métier à broder dans la profondeur de la fenêtre ; et moi, faible encore, je reste étendue sur un fauteuil, près du feu, dans la partie d'ombre de la pièce. Sa silhouette se détache nettement contre la lumière qui vient du jardin. Je la regardais aujourd'hui travailler : elle a une façon si ferme, si sûre, d'enfoncer son aiguille dans la soie qui révèle la force d'âme dont elle est capable ! Je lui ai dit soudain :

— Eh bien, Irène, puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne t'en retournes-tu pas tout de suite, dès demain? Tu serais moins malheureuse qu'ici...

Elle m'a regardée avec avidité, et a soupiré à voix basse :

— Tu crois, Claudia ?

— Oui, mon Irène, je le crois.

Alors elle a quitté son métier à broder, et elle est venue s'asseoir à mes pieds devant le feu ; elle m'a tendu une main que j'ai prise entre les deux miennes, et elle est restée longtemps sans parler ; puis, comme l'osant dire à peine, elle a murmuré :

— Tu as peut-être raison... Il m'a écrit qu'il m'attendait pour rentrer en ville... De loin comme de près, je serai avec toi, tu sais ; et je viendrai très souvent... D'ailleurs, ma Claudia, tu ne seras pas seule longtemps.

— Je ne suis jamais seule, Irène, puisqu'il m'aime.

Deux grosses larmes ont surgi sur le bord de ses paupières, et j'ai regretté mes paroles ; elle l'a compris.

— Pourquoi, ma Claudia ?... Crois-tu que je ne sais pas que tu es heureuse ?... Oui, je retournerai ; je veux essayer encore un peu de temps, et puis, si rien ne change, je verrai... je réfléchirai... je m'en irai comme Agar mourir dans le désert.

Je ne lui ai pas répondu. Je sens que les paroles irritent son angoisse : elle craint toujours d'y entendre la confirmation de ses pires craintes... Elle sait que je ne crois pas possible qu'il lui revienne ; elle sait qu'à sa place, je ne voudrais pas qu'il revînt... Elle a paru deviner mes pensées, car elle a repris :

— Tu me trouves lâche, Claudia ; oui, tu as raison... Mais, vois-tu, si je pouvais encore le conquérir une heure !... Pour cela, je suis capable de toutes les bassesses.

Et se redressant, presque farouche :

— Je veux un enfant, Claudia, un enfant de son sang...

LIII

Je me retrouve dans cette sérénité annonciatrice qui remplit mon cœur d'un charme si doux ; je t'attends avec une certitude qui rend les heures légères, je t'attends comme on espère

l'aurore, sûr qu'à sa venue l'aspect de toutes choses changera. Tu occupes ma pensée et la rassasies parfaitement. Tu sais que j'aime, sur ma terrasse, entre les magnolias, mes lauriers-roses et mes mandariniers, revenir sans cesse sur mes pas, trouvant à cette promenade resserrée un plaisir et un apaisement que ne me donnent point des courses plus longues : lorsque tu es absent, je retourne de même sans me lasser sur les heures écoulées, j'en respire le parfum, j'en entends la musique; silencieuse et recueillie, je l'écoute : l'enchantement de tes paroles me berce, tes regards éclairent ma route, l'embrasement de mon cœur réchauffe ma poitrine. O mon amour, lorsque tu me serres dans tes bras, lorsque ma poitrine s'appuie sur la tienne, lorsque tes mains pressent mes épaules pour rendre notre embrassement plus étroit, un feu rapide court dans mes veines... Me sentir tienne est la somme de mon ambition ! Tienne pour être heureuse, ou tienne pour souffrir, mais tienne toujours : voilà ce que nul ne peut me ravir. Ce don absolu, entier, que je t'ai fait de moi-même, me lie à toi à jamais, même si tu cesses d'être mien : tu ne peux faire, toi qui peux tout sur moi, tu ne peux faire que je ne t'appartienne pas : on me transporterait aux extrémités de la terre pour y mourir, que ce serait une âme t'appartenant qui, là-bas comme ici, quitterait mon corps. Dans quelque lieu que tu sois, rien ne peut empêcher ma tendresse de voler vers toi, de franchir les obstacles, de te retrouver par la force de ton désir. Aussi longtemps que nous ne serons pas anéantis tous deux, tu seras mien, puisque je serai tienne ! Aucune violence ne peut t'arracher de mon cœur : si tu m'appelais pour me tuer, je volerais encore vers toi et j'y trouverais une volupté.

LIV

Je suis allée à ta rencontre, et quand tu es descendu de voiture pour venir à moi, j'ai ressenti une fois encore cet étonnement toujours nouveau que j'éprouve à te voir surgir devant

mes yeux des profondeurs de l'absence. Il y a dans l'impression que laisse toute disparition de l'être aimé, ne fût-ce que pour une heure, que pour un jour, une sorte de vertige inquiet : le voir revenir, retrouver la lumière de son regard, entendre la voix unique, est à l'âme une délivrance inexprimable. O bien-aimé, tu n'oublieras pas ces retours : lorsque d'autres journées finiront pour toi, sûrement tu évoqueras parfois ces heures où, sur la route solitaire, nous avons cheminé ensemble, où la beauté parfaite du monde semblait complice de notre bonheur. Dans le ciel profond et bleu que nous regardions, il y avait à l'orient, au-dessous du mince croissant de lune blanc comme un pétale de lis, une seule étoile ardente, mais sa beauté et sa sérénité suffisaient pour éclairer la nuit : une seule dans ce firmament immense; du moins notre faible vue n'en discernait pas d'autres; et j'ai pensé que, parmi les millions d'êtres humains qui peuplent la terre, un seul existe pour moi : qu'il paraisse, et ma route est illuminée ! — Que les cœurs sont merveilleux pour suivre les lois qui les ont créés ! Plus j'aime, plus j'apprends à aimer : comme des facultés ignorées naissent en moi ; je crois que si la terre et tout ce qui m'entoure me paraissent revêtus d'une splendeur et de charmes que je ne leur connaissais pas, ce n'est point le mirage de mon cœur qui les change : je vois ce que je ne voyais pas, l'amour m'a révélé l'univers.

LV

Mes bras, qui s'ouvrent pour toi avec un élan si emporté de tout mon être, ne veulent néanmoins ni te retenir, ni t'arrêter. Tu vas t'éloigner et je te laisse partir… Tu as été surpris, lorsque, contre ton désir, je t'ai dit que je voulais demeurer, que les forces me manquaient pour quitter cette paix et cette solitude. Non, pas même avec toi ni pour toi… J'ai médité pendant mes longues heures de faiblesse. Souvent, à l'automne, j'ai regardé tomber les feuilles : elles se détachent et tournoient comme libérées et heureuses, sans effort et sans souffrance, conservant

leur forme et presque leur beauté ; mais celles qui veulent résister à l'hiver, qui le traversent mornes et flétries, pour être arrachées ensuite par le tourbillon des vents du printemps, elles sont comme chassées par la vie nouvelle qui veut venir. Je serai, moi, la feuille qui s'envole à l'heure où elle doit mourir. Je ne pourrais supporter de voir vieillir ton amour. Aujourd'hui tes regards s'arrêtaient avec une complaisance émue sur ce qui nous entoure, et tu m'as dit :

— Claudia, j'aime cette maison ; j'aime l'air qu'on respire ici, je n'en connais point au monde qui me plaise autant... Ma Claudia, que de joies tu m'auras données !

Et j'ai senti que tu étais avide de mes baisers et de mes caresses, et que la crainte de les perdre pour un temps mettait une tristesse dans ton cœur, et une soif sur tes lèvres. Mon bien-aimé, je veux que, sur la route que tu suivras, alors même qu'elle sera belle, tu retournes parfois la tête.

LVI

Que j'ai pleuré de douces larmes ! J'étais seule, et dans mes mains je tenais cette image de toi que j'aime tant ; je la baisais avec la tendresse désespérée qui par intervalles, et malgré mes efforts, me fait un cœur près d'éclater. Je ne croyais point te revoir avant la fin du jour, quand ton pas a frappé mon oreille, et dans le même instant tes bras chéris m'ont enveloppée, et sur mes cheveux, sur mes yeux, sur ma bouche, tes chauds baisers ont couru : puis tu as pris ma tête entre tes mains, — j'avais appuyé les miennes légèrement sur tes épaules, — et tu me regardais, et moi je souriais à travers mes grosses larmes, j'avais envie de te crier :

— Ne m'aime point ainsi, ou fais que je meure tout à l'heure.

Tu me répétais avec emportement :

— Oui, je t'aime, ma Claudia : pourquoi verses-tu des larmes lorsque je ne suis pas là ?

Tu t'es assis, et tu m'as fait me blottir tout proche. Tu me

tenais appuyée contre ton épaule, et lorsque je voulais me soulever un peu pour chercher ton visage, d'un mouvement ferme et doux tu m'en empêchais ; tu avais détourné la tête, et, comme obsédé par une pensée que tu me cachais, tu me serrais si fort qu'à peine je pouvais respirer. Tout à coup. d'un geste impétueux, tu m'as prise contre ton cœur que je sentais battre, et tu m'as dit d'une voix que je n'oublierai jamais :

— Pleure, ma Claudia, pleure, mais je t'aime...

LVII

Tu es parti, mon amour, tes pas se sont éloignés à regret, mais enfin tu m'as laissée; tu es allé vers la vie et l'action, et moi je suis là... Elles sont évanouies pour toujours, ces heures que tu as rendues si précieuses à mon cœur, elles ont été et elles ne seront plus. Je regarde dans le vide, surprise de ne plus rencontrer devant mes yeux cette forme et ce visage bien-aimés. Comment à ce souverain et véhément besoin de s'unir l'absence peut-elle succéder? Comment deux êtres qui n'avaient qu'un cœur peuvent-ils vivre avec le monde entre eux? car c'est le monde qu'une distance! Aurai-je la force de résister au désir qui me presse, et demain n'irai-je pas te rejoindre? Je le puis; nulle volonté extérieure ne pèse, et tu le souhaites, et cependant une voix secrète me dit que le salut de mon amour est dans le repos. Je veux avoir pour toi la douceur du crépuscule qui calme les agitations de l'âme, et lui fait oublier la fatigue et la chaleur du jour.

LVIII

Irène m'a écrit qu'elle t'a vu et qu'elle t'a parlé. Cela est tout simple, et pourtant j'en ai été saisie. Il m'a paru affreux

qu'une créature humaine puisse te voir et te parler, lorsque moi je ne te vois pas et je ne t'entends pas. Au sein de cet isolement dont je me suis assuré la protection, je suis arrivée pendant tes absences à me figurer que tu es dans un monde inconnu, et j'aime mieux cela ainsi. La certitude de la réalité différente a fait naître dans mon cœur une angoisse indéfinissable, le poids de la séparation m'a oppressée comme il n'avait jamais fait. Je t'ai cherché par la maison et les jardins. Je me disais : « Il est là, il va venir », et je t'appelais, et le moindre bruit me causait un sursaut : la force de mon aspiration vers toi a fini par me donner l'illusion que tu étais près de moi, et que d'une façon occulte nos âmes avaient communiqué.

LIX

Un malaise inquiet m'étreint, je souffre, mais tu ne le sais point, et c'est tout ce que je veux. Je suis retournée au couvent de Sainte-Euphrasie en respirer un peu l'atmosphère assoupie. J'ai demandé à la sœur Marcella de me laisser marcher à son côté dans le cloître, sans me parler, sans m'interroger : son seul contact, la vue de sa silhouette paisible et toujours pareille me rassérènent mieux qu'aucune parole. Elle a consenti et s'est mise à dire son bréviaire en remuant doucement les lèvres. Elle lisait, comme elle accomplit toutes ses actions, avec une placidité sans hâte ; elle se meut dans la vie avec cette certitude et cette exactitude que les astres empruntent à d'infaillibles lois ; elle parcourt son orbite avec la même régularité, indifférente au lendemain, occupée seulement à remplir son mandat dans l'ordre éternel des choses. Sans doute, pour conserver intact et parfait un amour, il faudrait ne jamais se quitter une heure, une minute, vivre dans la contemplation permanente des mêmes objets, entendre les mêmes voix. C'est ce qu'elles font ici, et leur inlassable persévérance est le ressort de leur fidélité ; elles nourrissent et attisent sans cesse leur amour afin d'en garder la flamme vivante et forte. Je suis allée à la chapelle : chaque jour, et

plusieurs fois par jour, elles y répètent leur clameur éperdue pour ne point défaillir... Oh! que cela est beau, la fidélité que rien n'abat! Celle que je te garde ne pourra jamais fléchir; comme la leur, elle me met hors des atteintes de la souffrance extérieure; si l'univers entier m'abandonnait, je pourrais, comme elles, répéter le cri consolateur : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui! » Et c'est assez.

LX

Voici encore qu'Irène m'appelle pour la soutenir dans de nouvelles épreuves. Je ne puis lui refuser le faible appui de ma présence. Je vais donc quitter le lieu de mon repos et, pour un temps, aller habiter le vieux palais abandonné, puis, quand les jours trop lents se seront écoulés, je penserai à venir t'attendre. Déjà tu me parles de retour, déjà tu soulèves doucement la pierre du tombeau, et j'aperçois un premier rayon de jour : — car, bien-aimé, comment te dirai-je jamais la lourdeur et le vide des heures depuis que tu m'as quittée, l'espèce de nuit qui enveloppe ma pensée, l'égarement de douleur qui me bouleverse pendant ces secondes affreuses où l'idée me vient que peut-être, à ce moment déjà, tu es perdu pour moi?... Pourtant je sais que tu ne l'es pas; j'entends de loin battre ton cœur; et je crois, puisque tu me le dis, que tu désires encore dormir sur le mien... Oh! viens donc!... l'ombre arrive, le jour décline... laisse-moi jouir encore de la lumière!

LXI

J'ai passé une première nuit dans cette chambre délaissée depuis bien longtemps. En y rentrant, j'avais éprouvé une mortelle tristesse, et, sans les supplications d'Irène, je crois que je n'aurais pu y rester, et que je serais retournée là où tout

me parle de toi, là où des échos de ta voix flottent dans toutes les pièces. Ici plus rien que silence, les souvenirs du passé n'existent plus ; c'est une autre moi-même qui jadis a vécu dans cette demeure, une autre femme dont je ne reconnais aujourd'hui ni le regard, ni la voix... Sans cesse j'entendais le grondement sourd du fleuve : cette rumeur persistante et continue a sur mon âme une attraction indéfinissable ; j'imagine que des voix m'appellent. Je me suis levée, et j'ai ouvert les volets pour regarder au dehors ; le ciel était d'une clarté presque cruelle (il me semble toujours que les nuits sombres sont plus douces et miséricordieuses aux humains) ; de l'autre côté du pont, la vieille tour, avec son cadran éclairé, paraissait une sentinelle infatigable. Des lumières dessinaient la ligne du quai : elles vacillaient, car il y avait un grand vent, un vent qui balayait et rendait luisantes les dalles blanches sous les reflets de lune. Tout cela était si triste, si angoissant !... Le fleuve lourd et bourbeux roulait sous les arches des ponts, où ses vagues paraissaient gémir en se brisant. — Tous les êtres aussi courent en pleurant vers une issue certaine où ils se perdent.

L'influence des choses inertes, qui nous possèdent bien plus que nous ne les possédons, m'écrasait... Irène, dont la pensée pourtant me tenait éveillée, n'avait aucune forme distincte dans mon esprit. J'essayais de m'arracher à l'obsession déchirante de cette nuit, de retrouver les souvenirs d'autres nuits, nuits de félicité et d'amour ; peu à peu ils remontaient, en foule, m'emportant loin de moi, loin de tout, pour me ramener dans tes bras...

LXII

Tu me reproches de trop te parler d'Irène ; mais, mon amour, devant ce pauvre cœur éperdu je m'oublie moi-même. Tous les jours elle me remercie de ma présence comme d'un secours inespéré, et je crois que la violence qu'elle s'impose lui aurait fait perdre l'esprit, si au moins devant un être sur

terre elle n'avait pu décharger le fardeau de sa pensée. Le drame qui se joue sous ses yeux, qui la touche de si près, et dont elle ignore les péripéties qu'elle devine seulement, la jette dans un trouble qui l'affole. Maurice, qui avait toujours été doux pour elle, se montre maintenant dur et agressif; il se passe évidemment entre lui et la Riva des scènes violentes; il en sort en proie à des fureurs jalouses qu'il ne sait dissimuler qu'en cherchant des prétextes à son irritation. Je suis certaine qu'Irène déteste plus cette femme de le faire souffrir, qu'elle ne la haïssait de l'aimer. Si Maurice l'avait librement abandonnée, Irène en serait peut-être morte de joie, mais qu'il en soit abandonné, elle en ressent l'outrage. L'humiliation de Maurice est la sienne : lorsqu'il est sombre et triste, je vois bien qu'elle a envie de lui crier qu'elle est sa chose, sa créature, prête à pleurer de toutes ses douleurs. Mais lui, plus que jamais, la tient à l'écart, et moi je la conjure de ne rien hâter : si son heure doit enfin venir, — elle l'espère maintenant avec une véhémence qui m'effraie, — il faut l'attendre avec une longue patience... Du reste elle ne laisse voir aux indifférents que cette mine noblement fière qui arrête toutes les questions, tous les témoignages de pitié. Les habitudes anciennes ne sont point changées ; elle se rencontre avec la Riva comme elle l'a toujours fait, et Maurice y paraît aux heures accoutumées. La Riva, toute glorieuse de la nouvelle passion qu'elle inspire, plus belle et plus altière que jamais, semble défier le monde entier, et suscite en effet autour de sa personne un regain d'admiration et de désir.

LXIII

Irène est dévorée par un besoin continuel de s'agiter et de se fuir ; à tout instant, elle vient me prendre pour des promenades qui sont, en vérité, son seul repos. Hier nous avons été loin dans la campagne, suivant le cours du fleuve, sur lequel glissaient des barques, voiles gonflées, comme un

vol d'énormes papillons au corselet noir, aux ailes roses; elles passaient, entraînées par le courant, dans la splendeur d'incendie du couchant qui éclairait la plaine molle et tendre. Irène suivait des yeux leur mouvement doux et silencieux. Elle m'a dit sans presque élever la voix :

— Hélas ! Claudia, la barque de ma vie lutte trop durement contre le courant; il me semble que je vais me briser bientôt, — où, comment, je n'en sais rien; mais je ne pourrai soutenir longtemps la torture d'être le témoin inutile de la puissance de cette femme pour le faire souffrir... Et Gino... car enfin, c'est son fils, à lui !... elle le sait bien, elle, et il est toujours avec l'autre, maintenant !... A quoi bon vivre ? je ne puis rien, rien pour eux, pour lui. Je voudrais être emportée dans le sillon de ces barques, vers la mer, pour m'y perdre, y disparaître...

Alors, j'ai résolu de l'arracher de force à tout ce qui la fait souffrir. Et je lui ai répondu :

— Mon Irène, il faut disparaître peut-être, mais pour revenir. Que fais-tu ici, en ce moment, et pour lui, et pour toi ? Viens avec moi dans ma maison solitaire, tu y seras mieux qu'ici, je te le promets...

Elle m'a regardée, de ce regard interrogateur si profond qui m'émeut comme des larmes ; elle semblait me supplier de ne pas lui demander de partir, mais ma tendresse pour elle m'a donné la force d'insister... Elle a compris enfin, elle m'a juré... demain nous ne serons plus ici.

LXIV

Irène me dit sans cesse :

— Parle-moi, Claudia, ne me laisse pas songer à eux ; dis-moi ta vie, dis-moi tes joies.

Et je lui ai découvert mon cœur, je lui ai lu quelques-unes de tes lettres : ces dernières, qui sont si douces, et dans lesquelles tu trouves des mots incomparables pour rassurer mes inquiétudes, et me répéter que tu me gardes ta tendresse. Tu

m'écris que mon souvenir est avec toi comme un parfum précieux qui embaume tout ce qui t'entoure, que tu le respires partout, que tout te paraît fade et triste en regard de nos heures d'amour !... Irène m'écoute, et lorsque je veux m'arrêter, craignant de meurtrir son cœur, elle me fait signe de continuer; son visage grave et affectueux demeure tourné vers moi avec une attention passionnée, des larmes qu'elle refoule embrument l'éclat de ses prunelles noires, sa lèvre supérieure se soulève, et entre ses dents closes s'exhalent de courts et poignants soupirs. J'éprouve, à la voir malheureuse et dédaignée, cette sorte d'horreur dont me remplirait le spectacle de fleurs rares et magnifiques souillées de sang. Elle paraît tellement faite et créée pour l'épanouissement de toute la joie d'amour qui est en elle !... L'autre jour, en la regardant, gracieuse comme une jeune immortelle, descendre presque en volant les marches du perron, je n'ai pu me défendre de lui demander :

— O mon Irène, ne voudrais-tu pas être libérée de cette pensée qui te fait toujours souffrir, ne veux-tu pas essayer d'oublier ?

Elle s'est arrêtée net, posée comme un oiseau qui écoute, et m'a répondu :

— Oui Claudia, aujourd'hui je le voudrais ; mais je ne peux pas... La nuit, lorsque je ne dors pas et que je pense à lui, il me semble que des mains cruelles me broient le cœur, et cela me fait si mal, si mal... O Claudia, j'aurais tant aimé être heureuse, heureuse comme toi !...

Sa plainte m'a percé le cœur.

LXV

Les femmes qui enfantent dorment entre les crises qui les broient, puis se réveillent pour recommencer leurs plaintes. Irène, de même, au bout de quelques jours, dans l'atmosphère paisible, bercée par le silence extérieur, a paru se reprendre et goûter un calme bienfaisant : l'extrême fatigue

de son âme la privait presque de la force de sentir ; mais soudain, comme réveillée d'un sommeil réparateur, elle a paru revenir à un sentiment plus aigu de la réalité. Au besoin d'être continuellement avec moi a succédé un désir de solitude, et quand elle en sort c'est pour s'attacher à moi avec une sorte de passion, me conjurant alors de ne pas la laisser partir.

— Garde-moi ici, Claudia, garde-moi de force, s'il le faut ! Ne me permets pas d'aller à lui !

Cette espèce de terreur devant l'inconnu que j'ai déjà observée chez elle, l'a ressaisie. Parfois elle frémit en silence, les mains closes, les lèvres serrées, incapable de pleurer, comme figée par l'apparition d'une vision qui l'épouvante... Puis, quand elle parvient à parler, il monte à ses lèvres des phrases brisées et déchirantes ; une horrible impatience de sa destinée semble la torturer : elle me demande où elle trouvera le repos, elle cherche à deviner ce que sera sa vie.

— Claudia, j'ai souvent le sentiment que je ne serai pas longtemps où je suis... Imagines-tu ce que je deviendrais si je devais vivre encore vingt ans comme je vis ?

— Oui, je l'imagine ; tu serais résignée, et c'est ce qui arrivera.

— Non, Claudia, il arrivera autre chose, pas cela, j'en suis sûre...

LXVI

J'ai vu aujourd'hui une des formes les plus poignantes de la douleur, et je ne sais par quelle sympathie obscure mon âme est lasse comme d'avoir porté un fardeau trop lourd.

En entendant tout à coup ce matin la rumeur sourde de roues sur le gravier, j'avais tressailli d'une espérance tumultueuse ; l'heure me disait que ton arrivée imprévue était possible. J'ai écouté... mais d'après les portes qui s'ouvraient j'ai compris que ce n'était pas toi. Alors, par une brusque intuition j'ai pensé à Irène : j'ai eu la certitude qu'une douleur arrivait vers elle du monde extérieur, et c'est en tremblant

que j'ai été à la rencontre de ceux qui venaient m'appeler. Quand j'ai su que Donna Angela m'attendait, mes pressentiments sont devenus une terreur inquiète qui sans doute s'est révélée sur mon visage, car, aussitôt qu'elle m'a aperçu, Donna Angela m'a dit en essayant de sourire :

— Vous êtes bien surprise de me voir, Claudia...

Je lui ai répondu que j'étais surtout heureuse, et j'ai baisé son vieux visage fané dont la peau est si douce. Elle m'a rendu mon étreinte en me regardant avec des yeux noyés de douleur. Je lui ai demandé si elle souffrait ; elle a fait des efforts pour parler, mais les sons mouraient sur ses lèvres. J'avais au cœur un effroi instinctif de ce qu'elle allait dire, et un besoin de cacher encore un peu de temps sa présence à Irène. Nous avons gravi l'escalier du premier étage en silence ; elle allait si lentement, s'appuyant sur mon bras !... Puis nous nous sommes assises côte à côte dans la pièce recueillie ; je lui ai pris les mains, des mains si diaphanes et agiles, et mes yeux avec mes paroles l'ont interrogée.

— Puis-je quelque chose pour vous, chère Donna Angela ? Vous avez du chagrin, je vois.

— Du chagrin !... Ah ! Claudia, je ne veux point dire que parmi tant d'êtres qui souffrent j'avais le droit d'être épargnée... mais j'aurais bien voulu mourir avant, mourir sans avoir vu cela.

— Vu quoi ?...

Alors son visage s'est revêtu de cette expression de révolte angélique qui passe sur celui des enfants quand ils sont témoins d'une injustice : elle regardait droit devant elle, et laissait tomber ses mots comme stupéfaite de les articuler :

— Ma belle-sœur... Je l'aimais beaucoup... Et Gino, mon Gino...

Elle a poussé un gémissement déchirant, et s'est retournée un peu vers moi.

— Il ne m'est rien... mon Gino, Claudia, rien... mon frère me l'a dit hier... notre enfant n'est pas notre enfant... Elle l'a emporté avec elle : car elle est partie, Claudia, elle a tout quitté ; elle est partie avec un homme...

J'ai pu à peine murmurer, car j'entrevoyais tout possible :

— Avec qui, Angela, dites qui ?

Péniblement elle a prononcé le nom que j'espérais :

— Le prince Aurèle !... oh ! c'est épouvantable... et c'est elle qui l'a écrit à mon frère : j'ai vu la lettre, l'horrible lettre, et quand je lui ai crié, à lui : « Mais ton fils, mais Gino, va le reprendre, va le chercher... » Claudia, Claudia... il m'a répondu que ce n'était pas son fils... qu'il ne pouvait pas être son fils... il m'a appris des choses affreuses... Mon petit Gino, en qui je chérissais le sang de ma mère, que j'aimais plus que ma vie, sur qui je comptais pour m'aider à mourir... il m'avait promis bien des fois que personne ne me toucherait, quand je serais morte, que lui... car il m'aime : j'ai été sa mère plus que sa mère, et il est parti... parti avec cette femme de péché ; et je ne le verrai plus... J'ai cru mourir, Claudia ; et ce matin, j'ai pensé à vous et à la chapelle chez Irène, quand elle faisait prier Gino pour son père, et je suis venue... Je ne sais pas pourquoi je suis venue : sans doute parce que je suis folle...

Mon Dieu ! ce n'était pas un vain cri qui sortait de ses lèvres, mais une prière d'une ardeur inexprimable. Et moi, mon bien-aimé, je ne trouvais pas une seule parole à lui répondre : tout se heurtait dans ma tête contre cette idée unique : Irène va entrer, je ne puis la prévenir, que révélera-t-elle ? J'entendais son pas rapide au dehors ; la porte s'est ouverte, et elle a couru vers Angela :

— Angela, qu'y a-t-il ? que venez-vous m'apprendre ? qui est mort ?... Maurice ?...

— Non, non ! lui ai-je crié, non, Irène, rien de Maurice, rien, entends-tu !

Elle s'est redressée dans un mouvement subit qui disait clairement quelle avait été sa terreur ; Angela s'est emparée de ses mains, et, sans que je pusse intervenir, dans des phrases plus courtes, plus haletantes, elle a dit tout... La pâleur d'Irène ne ressemblait à rien de ce que j'aie jamais vu ; elle a répété à deux ou trois reprises, d'une voix sans expression, sans une intonation : « Gino... Gino !... » puis paraissant enfin comprendre la désolation de la pauvre femme qui lui parlait, elle lui a jeté les bras autour du cou et a éclaté en pleurs... Cette compassion a semblé rendre Donna Angela à

elle-même; elle a essayé de consoler Irène en répétant de sa voix vibrante dans sa résignation :

— Elle l'aimait tant, elle aussi !

L'idée de Maurice et de l'enfant ne s'associent à aucun moment dans son esprit ; la cruelle vérité dont son frère l'a foudroyée appartient pour elle à un passé ténébreux qu'elle ne cherche pas à pénétrer, et devant lequel sa pensée recule avec horreur. Elle n'a aucun soupçon du mal qu'Irène a souffert par la Riva... Tout le jour, elle nous a parlé, et la simplicité, la candeur de cette âme enfantine, ne se peuvent imaginer : elle accepte sans murmurer la souffrance, mais en demeure étonnée, comme si la bonté de son propre cœur en était offensée. Vers le coucher du soleil, elle a voulu descendre à Sainte-Euphrasie où on lui a donné une cellule.

LXVII

Je m'épuise à lutter contre l'effroyable agitation d'Irène ; son âme est pleine d'un trouble profond, son esprit paraît s'égarer entre ce qu'elle souffre pour Maurice, et ce qu'elle éprouve elle-même. — Sa pensée se rejette avec désespoir sur l'enfant perdue qui serait en ce moment sa force :

— Ma fille à moi, si belle, si douce, qu'il chérissait..., elle est morte... O malheureuse !...

Puis elle s'imagine que Maurice ira rejoindre la Riva :

— Et je te disais, Claudia, qu'elle ne l'aimait pas, et c'est pour elle que je suis torturée depuis si longtemps...

La résignation apparente dont elle s'était enveloppée la soutenait comme une armure, qui blesse mais protège, aussi son âme passionnée est aujourd'hui désemparée, et sa violence par instants m'épouvante... Elle me dit qu'elle partira, et je sens que je n'aurai pas le courage de l'en empêcher... Il y a en moi un égoïsme presque cruel qui me fait supporter avec impatience que des pensées étrangères à toi, étrangères à mon amour dominent dans mon esprit : le contact avec ces cœurs dévastés semble consumer ma vie ; reviens, mon bien-aimé, reviens me rendre la joie d'aimer.

LXVIII

Par ce clair matin, je pleure avec Irène : l'air est doux comme le miel, une illumination joyeuse rayonne de la terre et du ciel ; à de pareilles heures, la souffrance apparaît comme un phénomène intolérable. Irène, dans sa douleur taciturne, semble perdue au milieu du triomphe de la nature en fleur. — Au dernier printemps, j'ai ramassé, un jour, une hirondelle blessée : elle était tombée à terre et y gisait dans une souffrance humaine ; je l'ai couchée dans la paume de ma main, et, lui effleurant l'aile je lui ai arraché des cris ; puis, doucement, j'ai baigné sa tête fine d'eau fraîche ; ses paupières frémissantes, toutes blanches, se sont entr'ouvertes sur ses yeux noirs comme l'onyx ; — as-tu jamais vu des yeux d'hirondelle, si mystérieux et profonds ? — ils me troublaient comme me troublent ceux d'Irène... Puis cette hirondelle est revenue à la vie, et, toute meurtrie, laissant soigner son aile blessée, elle est demeurée dans mon giron, où je la tenais en la caressant ; mais elle regardait vers le ciel où volaient ses compagnes, et, au bout d'un peu de temps, elle a pris son essor. — Irène me fait penser à cet oiseau des grands horizons jeté brutalement à terre : elle mourra, si aucune main secourable ne la relève et la soutient.

LXIX

Lorsque tu m'as murmuré en me baisant sur la bouche : « Enfin, enfin, ma Claudia », — je crois que j'aurais pu m'élever de terre par la force seule du bonheur qui soulevait mon âme... Rien, mon amour, ne pourra jamais exprimer ce que ta voix aura été pour moi : quoi qu'elle dise, elle remue mon âme, elle commande à mes sens, elle les asservit à une seule de tes paroles. J'aime à me figurer que plus tard tu rediras quelquefois à haute voix ce nom de Claudia, et que, dans ce son si bref, tu retrouveras l'écho de notre amour.

Ce nom me sera toujours cher comme un vêtement que tu aurais porté... Tu m'as demandé pourquoi je te regardais avec une telle intensité... pourquoi mes yeux semblaient perdus dans une contemplation mystérieuse. Mon bien-aimé, ce n'est point pour graver tes traits en moi : ils sont toujours devant mes yeux; mais je voudrais que quelque chose de mon amour, comme un rayon brûlant, transverbère ton cœur et y vive, je voudrais que cette flamme devienne une part de toi-même... Quant à moi, je sais que je tiendrai dans mes mains jusqu'à la mort la lampe magique qui est une lumière pour mes pas ; mais je sais aussi que ni toi ni moi ne pourrons changer l'ordre immuable des choses, qui veut que ta tendresse meure pour aller refleurir ailleurs !

LXX

Irène t'a écouté : elle s'en ira à la campagne, dans sa maison retirée, attendre l'heure où Maurice reviendra, — car elle espère, car elle l'aime malgré tout... comment peut-elle l'aimer ? Elle s'en va vers un avenir mystérieux : ce cœur tourmenté connaîtra-t-il jamais le repos ? il me semble qu'elle disparaît dans la nuit : j'ai peur pour elle. Souvent j'ai pensé que cette vie d'Irène n'irait pas jusqu'à la vieillesse, que quelque chose de brusque et d'imprévu interviendrait pour elle ; maintenant qu'elle me quitte, je voudrais la retenir, lui donner dans l'oubli l'apaisement qu'elle repousse... mais toi, tu me dis qu'il faut la laisser partir et accomplir sa destinée.

LXXI

Les mois ont passé, mon amour. — J'ai un sentiment confus et profond que le soir approche pour moi... les aubes sont tristes, mais les couchants ne le sont point. Hier, comme mon cœur était ravi en ta pensée, et pénétré d'une tristesse délicieuse, tu m'as dit soudain en m'attirant dans tes bras :

— O ma Claudia, que je t'aime d'aimer comme tu aimes !... Ne me laisse pas aller, Claudia, mets tes bras chéris autour de mon cou...

Tu as ajouté plus bas :

— Ne sois pas jalouse, ne le sois jamais...

Non, mon bien-aimé, je ne suis pas jalouse des ombres qui passent devant tes yeux : il est un degré d'amour qui ne connaît pas la jalousie et je crois y être parvenue. J'ai l'espérance que, si même tu croyais m'avoir oubliée, tu m'aimerais encore, et que même le voulant tu ne pourras reprendre tout à fait ce cœur que tu m'as donné ; toujours il en restera un lambeau pour moi. Tes yeux se levaient vers les miens avec supplication et je sentais toute ton âme venir à moi... et pourtant je sais aussi que dans ces mêmes minutes un attrait contraire te sollicite et veut t'enlever à moi... Tu me retiens parce que tu as peur de me perdre.

LXXII

Il me semble que notre vie est comme une promenade très douce à travers une forêt ombreuse dont le calme nous enchante et nous trompe ; nous nous attardons dans les sentiers sans issue, comme craignant de trouver l'au-delà de ce qui nous entoure; — nous nous taisons, et nos regards se cherchent constamment ; les miens, mon amour, se fondent de tendresse en rencontrant les tiens, surtout lorsque j'y découvre une ombre de tristesse : les inquiétudes de l'avenir, dont tu as peur, je le devine, t'oppressent en ce moment, et donnent à ton visage une expression à la fois fatiguée et forte. Tu m'as laissée hier passer ma main sur ton front, et baiser tes paupières sur lesquelles une ombre bleue fait un reflet que j'aime, et pendant que ton front était soucieux encore, tes lèvres s'entr'ouvraient et souriaient ; je les voyais sous ta moustache sombre, comme avides et prêtes à boire les baisers, et cependant je ne t'ai pas offert les miens, je sentais que ma caresse légère te rassérénait sans te troubler.

LXXIII

Je t'agite et te trouble en te parlant d'Irène. Tu ne crois pas que Maurice ait oublié la Riva, et tu ne peux t'imaginer ce qu'il veut d'Irène pour s'essayer ainsi à reprendre son amour. Elle, pauvre âme, court au-devant de ses désirs ; déjà je m'aperçois que le passé s'efface rapidement dans son esprit ; et à peine paraît-il qu'elle se souvienne de celle qui pendant si longtemps lui a pris Maurice. Son cœur, palpitant d'espoir, s'est redonné plus généreux et plus soumis ; je t'ai lu les cris d'amour qui lui viennent aux lèvres, mais qu'elle n'ose prononcer tout haut. Pourquoi crois-tu qu'il veuille la tromper encore ? N'est-elle pas exquise dans sa jeunesse ardente, et que lui manque-t-il pour donner toutes les joies ? Si je pouvais enfin la voir ayant rassasié la grande faim de son cœur !... Pourquoi sa longue patience d'amour ne recueillerait-elle pas son salaire ?... Tu m'as dit que sûrement un jour Irène trouverait l'apaisement de son cœur, mais qu'il est impossible que ce soit Maurice qui le lui donne. Penses-tu donc qu'elle puisse en aimer un autre ? Ton cœur d'homme peut imaginer cela ?... Moi j'imagine qu'elle sera morte auparavant... Tu as peur pour elle ; — de quoi as-tu peur, mon amour ?

LXXIV

L'obsession d'Irène nous faisant mal à tous deux, j'ai décidé d'aller à elle ; tu m'as approuvée avec tendresse :

— Oui, ma Claudia, va à elle ; va, car je suis certain qu'un malheur l'attend.

Puis la pensée d'une séparation nouvelle t'a ému. J'ai vu frémir tes narines, se serrer tes lèvres, et tes yeux se remplir de cette belle flamme d'amour qui brûle mon cœur ; — un de tes bras m'a enserrée, et, me renversant un peu la tête pour bien lire dans mes yeux, tu m'as dit :

— Ma Claudia, ton amour me paraît un autel, je voudrais y apporter des fleurs et de l'encens ; nulle femme sur terre ne m'a donné un tel sentiment de force et de joie, tes baisers m'infusent la vie, embrasse-moi, ma Claudia...

Et, en tremblant, je t'ai rendu tes baisers ; mais c'étaient des baisers tristes avec une saveur d'adieu.

LXXV

A mon tour, je ne comprends plus. J'ai perçu clairement sous la douceur de l'accueil de Maurice un secret malaise de ma présence, et je suis persuadée qu'elle l'importune. Cependant, rien dans leur vie ne révèle les chocs anciens ni n'en fait pressentir de nouveaux. Il y a chez Maurice à l'égard d'Irène une familiarité presque tendre, comme une application pour l'asservir plus complètement ; chez elle, une douceur craintive, qui lui fait épier ses moindres mouvements et chercher à deviner ses volontés : — c'est déjà pour elle une profonde joie que de le voir maintenant demeurer au logis des semaines sans bouger ; il apporte dans cette existence monotone une bonne humeur paresseuse, et aussi, dirait-on, un oubli entier du passé. Avec moi, et devant Irène, il parle volontiers de choses d'amour, mais comme de souvenirs lointains et un peu effacés. Quand nous sommes seules, Irène me demande avec angoisse :

— Claudia, crois-tu qu'il va m'aimer encore? pourquoi resterait-il ici si ma présence ne le consolait pas? O Claudia, je voudrais tant lui rendre son Gino, son fils, lui en donner un !... crois-tu que je puisse espérer?

— Oui, Irène, espère.

Elle a un attrait si puissant, — comme une grâce nocturne et voilée, — qu'il me semble impossible qu'il puisse vivre ainsi à son côté sans plus tôt ou plus tard subir la contagion de la force de désir qui émane d'elle ; tout son être est tendu et vibrant de cette pensée incessante, et si Maurice, comme cela lui arrive souvent, lui caresse les cheveux ou lui baise la main pour se jouer, je vois ses dents se serrer pour étouffer son cri.

LXXVI

Je suis montée seule au Pioggio voir Donna Angela : elle est revenue dans cette maison où elle née, et d'où elle ne peut se détacher : elle a repris sa vie solitaire et aimante, et au milieu des choses familières a presque retrouvé son Gino... Il lui a écrit, car pour lui elle est toujours ce qu'elle a été ; elle, de son côté, parle maintenant de le retrouver plus tard, et les liens de l'amour vont remplacer ceux du sang. Elle le chérit autant que jamais, il est devenu l'enfant de son élection que sa tendresse fidèle continue à envelopper de loin ; et même elle n'en veut à personne, une grande pitié règne seule dans son cœur :

— La vie est si brève, Claudia, il faut seulement ne pas faire souffrir, ne faire souffrir aucune créature.

La délicatesse de son âme lui a fait ressentir la douleur d'une façon si aiguë qu'elle recule devant la pensée d'en infliger à qui que ce soit ; la paix souveraine qu'elle répand autour d'elle passe en douceur ce que je puis exprimer. Je crois que je vais lui demander de m'accueillir près d'elle pendant quelques jours ; j'ai besoin de laisser Irène, et même il me paraît que d'un peu loin je la verrai mieux : je n'ose ni la conseiller ni la détourner, je veux rester encore un temps à la portée de sa voix, mais je me figure que ma présence lui enlève sa pleine liberté. Elle marche à une crise, et il vaut mieux qu'elle soit seule ; il faut que sa vie se décide, car durer ainsi, elle ne le pourra pas, et je le lui ai dit.

LXXVII

Mon bien-aimé, ici, près de cette créature qui n'a jamais connu l'amour dont nous vivons, je te retrouve. Auprès d'Irène, dans l'ombre de cette passion tumultueuse qui la

consume, tu m'échappais. Voici que tu me reviens, et que la grande paix d'amour qui chasse toutes les inquiétudes renaît dans mon cœur. Je ne sais pourquoi, mais, avec Irène, j'ai maintenant comme un besoin jaloux de garder ton nom pour moi seule. Ici, je puis goûter la volupté du renoncement, celle qui sera mienne et que rien ne peut me ravir : — il y a des joies souveraines dans l'immolation, dans l'offrande volontaire de sa joie à l'âme dont vous vient toute joie ; déjà, j'en goûte les prémices.

Je vois avec un étonnement de chaque instant tout ce qu'il y a dans une vie où il n'y a rien, les sources inépuisables que sont l'amour et la compassion. Donna Angela s'étonne du plaisir que je trouve à être près d'elle. Elle me découvre avec une sorte d'humilité tous les mystères de sa vie laborieuse ; tout y est doux, pur et délicat ; elle me représente ces lampes de sanctuaires qui brûlent dans la solitude d'une flamme toujours égale.

Je songe à toi avec la même plénitude que lorsque je suis seule, mais j'y pense autrement, sans peur, t'aimant avec une force grandissante.

LXXVIII

Elle dort enfin ! pour la première fois depuis cet appel qui m'a fait me lever au milieu de la nuit et venir ici.

O cette course effrénée à travers la campagne encore noire, à côté de ce paysan qui ne voulait rien m'apprendre, et me répétait seulement :

— Il y a un malheur, un grand malheur...

Et enfin l'arrivée : cette porte s'ouvrant devant le son des roues, les gens silencieux et atterrés me regardant passer, et en haut de l'escalier Irène, Irène elle-même, se jetant dans mes bras avec un cri d'angoisse tellement affreux que je l'entendrai toujours...

— Parle, parle, Irène ! tu me rends folle...

Mais c'était déjà un soulagement inexprimable de la voir là devant mes yeux... Et alors elle a parlé...

Hier était l'anniversaire de la mort de sa fille, et Maurice et elle avaient couvert de fleurs la tombe blanche ; ils s'étaient entretenus de leurs souvenirs communs et il avait paru à Irène que son mari tournait les yeux vers elle avec l'expression ancienne : — l'amour de toute sa vie de femme, l'amour de l'épouse et celui de la mère la possédaient en entier... Lui cependant était sorti comme de coutume, et, le soir, avait marché sur la terrasse sans lui parler, mais passant et repassant devant elle ; et elle avait hésité à aller à lui, à tomber dans ses bras...

— Quand il m'a quittée pour la nuit, Claudia, et que je me suis vue seule, toujours seule, j'ai été prise d'une fureur de désespoir ; j'ai tout essayé pour retrouver le calme, je suis restée longtemps dehors frissonnante sous l'humidité de la nuit ; puis enfin je suis remontée... Lorsque je suis entrée dans cette chambre où je l'ai vu si souvent, où notre enfant est né, je ne saurais te dire ce qui s'est agité en moi. J'ai été possédée par une volonté qui me dominait, de vivre, ou du moins de lutter pour vivre ; la soif d'avoir un enfant à aimer me rendait folle ; je me suis dit : « J'en ai le droit, je le peux, je suis sa femme, je vais aller à lui, lui demander de m'accueillir... » J'ai pensé cela ! j'ai envisagé l'humiliation possible d'être repoussée... mais je ne le croyais pas : je l'aime tant ! peut-être pourra-t-il m'aimer une heure ; peut-être m'attend-il... les plus misérables femmes inspirent le désir : pourquoi ne l'inspirerais-je pas, moi ?... Alors, Claudia, je suis sortie ; j'allais comme dans un rêve ; j'ai traversé le long vestibule et j'ai essayé doucement la porte qui mène chez lui... elle était fermée... O Dieu ! que ne suis-je retournée en arrière !... je ne l'ai pas fait ; je me disais que ce courage que j'avais, je ne l'aurais jamais plus, que cette heure ne reviendrait pas dans ma vie... et je suis descendue : il m'était venu à l'idée que peut-être la porte du petit escalier intérieur qui mène chez lui du rez-de-chaussée était demeurée ouverte... elle l'était, Claudia, elle l'était...

Elle tremblait en parlant, et ses dents claquaient si fort que ses paroles sortaient difficilement, mais elle voulait parler ; j'étais à genoux devant elle, les yeux fixés sur son visage de morte où brûlaient ses yeux ; elle s'attachait à moi d'un mou-

vement convulsif — car, par moments, son corps vacillait.

— Je suis montée, avec joie, oui avec joie : j'avais tout oublié, je pensais à lui comme il était autrefois... J'ai traversé deux pièces vides, et enfin je suis arrivée à sa chambre... je l'ai ouverte sans une hésitation ; j'ai franchi le seuil et rapidement j'ai marché vers le lit où je croyais qu'il dormait, pour y tomber à genoux et l'appeler de son nom... A ce moment-là seulement, et comme brusquement; avec un cri, il se redressait, j'ai levé les yeux... Claudia, dans ce lit, où moi, moi j'allais comme une malheureuse implorer la grâce d'être reçue... une femme était couchée... une des filles qui travaillent ma terre... une créature que j'aimais... elle était là, me regardant, terrifiée... O Claudia ! ce qui a passé dans mon âme... l'horreur de vivre, l'horreur folle de leur donner un second regard, de voir cela encore... son revolver était là, à la portée de sa main, comme toujours, je l'ai saisi sans une hésitation, je l'ai levé à mon front dans une ivresse de délivrance..: je ne sais pas ce qui est arrivé, mais mon bras a été frappé, et, dans le mouvement de défense que j'ai fait, car j'avais une hâte effroyable de mourir, le coup est parti...

Elle a été jusque-là de son récit : puis une crise de nerfs l'a renversée et elle est restée comme morte... Les autres m'ont dit le reste : — ce coup dévié a frappé Maurice à la tête ; et aux cris de la femme couchée à ses côtés, on est arrivé pour le trouver expirant, et Irène privée de ses sens, à terre, près du lit...

LXXIX

Si ce n'était cette porte entr'ouverte et la lumière voilée qui éclaire la chambre où Irène repose, je croirais, dans la délicieuse quiétude retrouvée, que je me réveille d'un sommeil tourmenté de rêves affreux. Je puis à peine réaliser ce qui est ; l'horreur de ces heures, de ces journées, de ces nuits surgit tout à coup devant moi, et Irène, dont j'entends les sanglots s'échapper de sa poitrine même quand elle dort, me ramène à la réalité. Elle n'a pas eu besoin de me dire :

« Claudia, mon cœur est mort, aie pitié de moi », pour que le mien défaille de ses souffrances et veuille les partager. La volonté de vivre semble éteinte en elle ; après les angoisses et les épouvantes des premières heures, on l'a crue tout de suite, et le témoignage du misérable témoin de la scène dernière a confirmé les paroles d'Irène. Elle est tombée dans cette torpeur dont je ne sais comment l'arracher : les yeux obstinément clos, sans un geste, sans une larme, elle demeure affaissée ; elle entend mes paroles ; elle trouve une douceur aux baisers que je dépose sur son front, car sa main alors se soulève pour une caresse reconnaissante ; elle accepte un peu de nourriture, mais c'est tout. Elle n'a trouvé de forces que pour repousser la robe noire, la robe de veuve que nous lui présentions.

— Non, Claudia, non... Je ne l'aime plus, je ne veux point le pleurer... je ne veux point ce mensonge...

Ses soupirs étouffés et déchirants font plus de mal à entendre que des cris de douleur : on dirait que son cœur se brise doucement avec cette rumeur étouffée.

LXXX

Quand je lui ai dit que tu étais là et que tu souhaitais la voir, elle a fait un geste d'acquiescement. Tu trouves que, même de force, il faut la faire pleurer et parler et qu'elle mourra si elle reste ainsi ; je crois qu'elle souhaite passionnément la mort et l'oubli, et que toute sa volonté tend à s'y enlizer peu à peu comme dans un sable mouvant. Moi, je n'ai pas le courage d'ouvrir sa plaie et de faire couler le sang, et cependant il faut la réveiller ; mais, ne sachant pas ce que la vie lui garde, j'aurai la faiblesse de respecter son assoupissement : il me semble qu'elle souffre moins ; toi, tu penses, au contraire, qu'elle souffre plus.

LXXXI

Son âme oppressée commence à exhaler sa plainte, et lentement elle me révèle le fond de sa souffrance ; la violence et le retentissement du choc l'ont laissée étourdie, et j'imagine qu'il y a des instants où elle ne se rappelle pas de quoi elle souffre.

— Claudia, sais-tu ce qui me torture jour et nuit? C'est de ne plus l'aimer... Car je ne l'aime plus, Claudia : lorsque je l'ai vu là dans ce lit, avec cette femme près de lui, mon amour est mort en une seconde ; cela a été comme une statue réduite en miettes... Ma vie s'est écroulée en entier... C'est ma main, ma main à moi, qui tenait l'arme d'où lui est venue la mort... et je reste anéantie ; je ne peux pas avoir pitié ; je ne peux pas le pleurer... il a tué mon cœur avant de mourir... Qu'ai-je donc aimé, Claudia? que suis-je?... Je croyais souffrir, je croyais être misérable, quand j'aimais si ardemment et en vain : mais c'est maintenant que je souffre... Je voudrais me cacher, disparaître...

Et moi, je lui réponds :

— Pleure, Irène, pleure l'amour de ta jeunesse...

Et elle regarde couler mes larmes, mais il n'en jaillit pas de ses yeux, ternis par la fièvre et l'insomnie.

LXXXII

La terre brûle, et peu à peu l'abattement d'Irène devient une langueur ; elle se meut dans la maison assombrie et fraîche, elle cherche à échapper à la vision funeste qui reparait toujours ; je la vois porter ses doigts fins sur ses paupières, et les presser comme pour chasser ce qui trouble ses regards. Toute vêtue de blanc, elle a dans sa fragilité presque l'air d'une enfant, si peu faite pour les douleurs écrasantes !

Elle ne parle pas, mais une vie intense éclate dans ses yeux chargés de passion et de tristesse ; elle demeure de longs, longs moments, le menton appuyé sur sa main close, contemplant le vide, perçant je ne sais quel avenir de son avide inquiétude ; quand je veux revenir sur le passé pour soulager son angoisse muette, elle me fait taire d'un geste, et ce matin elle m'a dit :

— Ne m'en parle plus, Claudia, je commence à le haïr...

LXXXIII

C'est un rien ! et j'en ai frémi jusqu'au fond de moi-même comme d'un avertissement fatal, comme d'avoir vu l'ombre de ce qui doit être, malgré moi, malgré nous. Après l'oppressante chaleur, la fraîcheur venue, Irène était sortie respirer l'air de la nuit ; et, sans la voir, j'entendais le léger froissement de sa robe sur le gravier. Tout à coup elle m'est apparue, à gauche, dans le parterre de roses, et près d'elle ton chien Rex ; elle le tenait par la toison de son cou, et sa main s'y enfonçait, dominatrice. Je n'ai pu me défendre, sous une impulsion subite, d'appeler :

— Rex !

Il a levé la tête et m'a regardée de ses yeux superbes et fiers ; puis il s'est retourné vers Irène, qui le tenait toujours, et a continué à la suivre !

LXXXIV

Irène, qui a été tout le jour d'une tristesse désolée, m'a dit tout à l'heure :

— Claudia, pourquoi ne m'as-tu pas laissé glisser dans la mort, quand je le souhaitais si ardemment...? Oh ! je t'assure, il aurait fallu peu de chose alors... Il y avait des moments où je suspendais mon souffle, et où je croyais que la vie quit-

tait mon cœur broyé ; tu aurais dû me laisser mourir, Claudia... Maintenant il me faut vivre, et, vois-tu, j'en trouve le fardeau écrasant. Je vais te quitter... Tais-toi... ne me réponds pas... Je vais te quitter, Claudia : ma vie ne doit pas, ne peut pas se confondre avec la tienne... Orso reviendra, et moi je veux essayer d'aller chercher la paix auprès de sœur Marcella : elle m'a dit qu'elle trouverait pour ma vie les tâches qui font oublier... Il faut que j'oublie... pas toi, ma Claudia : je te chérirai toujours, toujours ; et, rendue à ton bonheur, à ton bonheur si beau, tu penseras à ta pauvre Irène...

Nous nous regardions avec tant de tendresse !... Et, ce qui était le plus dur de tout, *nous nous comprenions*... L'instant pour moi était venu, celui de l'aimer plus que ma vie... Je l'ai serrée dans mes bras ; j'ai serré son jeune corps qui tremblait, j'ai baisé ce visage que j'aime, je l'ai contemplé en le tenant entre mes mains, et j'ai dit :

— Non, Irène, non, ne va pas rejoindre sœur Marcella ; la vie te réserve encore des joies, ses meilleures joies, quitte-moi... mais pour être heureuse...

— Je ne peux pas... je ne veux pas être heureuse, ma Claudia, je t'aime... Jamais, entends-tu, jamais je ne te ferai souffrir...

Je l'ai caressée comme j'aurais caressé mon enfant ; une force inconnue me soutenait, me porte encore.

— Tu ne me feras pas souffrir, Irène ; accepte le bonheur, s'il vient à toi, accepte-le comme si j'étais morte. Si je ne dois plus peut-être revoir tes yeux tendres... que dans bien longtemps, n'importe, mon Irène, nos cœurs ne cesseront pas de s'aimer... Je vais rentrer dans la paix, Irène ; le temps m'avertit... je l'écoute... Oui, bien-aimé, oui, toi qui m'as faite si heureuse, Claudia cesse d'exister pour toi, je meurs pour que tu vives ; quel désert me semblerait aride si je te savais arrivé à l'oasis ?... Ne pleure pas, mon amour, je suis divinement heureuse.

BRADA

LES RUSSES

DEVANT

CONSTANTINOPLE[1]

— 1877-1878 —

L'attitude de notre diplomatie devant la crise en apparence mortelle que traverse depuis plusieurs années l'empire ottoman est une des plus surprenantes énigmes de notre époque. Il y a là un phénomène qui déroute l'opinion européenne, habituée de longue date à attribuer au cabinet de Saint-Pétersbourg une persistance séculaire dans les desseins, en même temps qu'une extrême habileté à profiter des circonstances pour les réaliser. L'action de la Russie, pour autant que la révèlent les notes diplomatiques puisées dans les *Livres bleus* ou *jaunes*, et surtout son inaction, telle qu'elle apparaît à tous les yeux, ne semblent se concilier ni avec les traditions bien connues de sa politique extérieure, ni avec la sagacité légendaire de ses hommes d'État.

Jamais, au cours de ses luttes séculaires contre la Porte, la Russie n'a rencontré un concours de circonstances qui lui permît d'atteindre aussi aisément le but qu'elle poursuit depuis

1. L'auteur de cet article est Russe; l'original des documents cités ici est entre ses mains.

que, pour la première fois, Stanislas descendit le Dniéper, se dirigeant vers Stamboul. Grâce à l'amitié de la France, le prestige de la Russie brille aujourd'hui en Europe d'un éclat sans précédent. Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche prodiguent au jeune souverain les assurances d'amitié. La France républicaine *paraît* prête à suivre son puissant ami partout où il lui plaira de la conduire, sans même commettre l'indiscrétion de l'interroger sur le but du voyage commun. Et ce qui vaut mieux encore, l'Angleterre, l'éternel obstacle aux ambitions russes, la protectrice traditionnelle de l'empire ottoman, renonce ostensiblement à soutenir cet édifice vermoulu.

Pendant les massacres d'Arménie, la Russie, pour la première fois dans son histoire, eût pu opérer sa descente vers le Bosphore, accompagnée par les vœux de tous les peuples. Mais, au lieu de se mettre en marche, elle a pris hautement fait et cause pour l'intégrité de l'empire ottoman. Le tsar, dont le prestige mystique sur son peuple tient presque exclusivement à sa qualité de défenseur de la croix contre le croissant, couvrit de sa protection le khalife qui égorgeait les chrétiens! Quand le canon russe tonna en Orient, ce fut pour démolir un couvent grec et pour éventrer quelques religieux orthodoxes!

Il serait oiseux d'énumérer les explications invoquées pour justifier cette énigmatique attitude. Il est plus instructif et plus utile de montrer, l'histoire en main, quelles sont forcément pour la Russie elle-même les conséquences d'une pareille politique.

Deux fois dans ce siècle, en 1828 et en 1878, la Russie victorieuse s'est trouvée aux portes de la capitale turque; deux fois elle n'a eu qu'à étendre la main pour cueillir Constantinople et mettre fin au règne des Osmanlis en Europe. L'une et l'autre fois, elle a au dernier moment reculé devant la conclusion logique de ses entreprises guerrières. On connaît les raisons politiques et militaires qui, à tort peut-être, arrêtèrent Nicolas Ier dans son œuvre libératrice : trente ans après, il devait payer de sa vie cette fatale détermination qui valut à la Russie les désastres de la guerre de Crimée. Pourquoi les troupes russes n'occupèrent-elles pas Constantinople en 1878? Pourquoi, parvenues aux portes du Bosphore, inter-

rompirent-elles brusquement leur marche victorieuse, quand il ne dépendait que d'elles de s'établir à Gallipoli et de fermer ainsi à la flotte britannique la route des Dardanelles, en même temps qu'elles auraient assuré la liberté de leurs communications avec la mer Noire? Cet arrêt incompréhensible est-il, comme on le croit généralement, imputable aux menaces de lord Beaconsfield, à l'hostilité sourde de l'Autriche-Hongrie et à l'attitude équivoque du prince de Bismarck? Si la Russie a manqué cette occasion unique dans son histoire, ne doit-elle pas plutôt s'en prendre à elle-même, aux irrésolutions et aux erreurs de ses hommes de guerre et de ses diplomates? Si, vingt ans après, la question d'Orient met de nouveau en danger la paix de l'Europe, si la Russie se retrouve sous la menace d'une guerre qui peut lui coûter des milliards de roubles et des milliers de soldats, la faute en est-elle uniquement aux hostilités du dehors? Ne serait-il pas plus conforme à la vérité historique de la chercher dans des causes d'ordre purement intérieur?

C'est à cette question que nous essaierons de répondre en toute franchise à l'aide des documents qui se trouvent en notre possession, savoir : en premier lieu le *Mémorial de la dernière guerre d'Orient*, écrit sous la dictée du grand-duc Nicolas, commandant en chef de l'armée russe, depuis son départ de Pétersbourg pour Kichenev le 19 janvier 1877 jusqu'au moment où il quitta San-Stefano le 18 avril 1878; ensuite les dépêches échangées pendant toute cette époque entre Alexandre II, le Sultan, le grand-duc Nicolas et les chefs des diverses ambassades russes. Je laisserai de côté tous ceux de ces documents qui touchent aux questions militaires et aux faits de guerre, pour m'en tenir aux pièces concernant le problème historique que j'ai entrepris de résoudre; encore parmi ces dernières ne publierai-je que celles qui sont strictement indispensables à ma démonstration.



L'occupation de Constantinople entrait-elle dans les prévisions du cabinet de Saint-Pétersbourg, au moment où s'ouvrirent, en 1877, les hostilités? Le plan de campagne élaboré

par l'état-major russe va nous édifier sur ce point. Voici le début de ce document[1] :

Si toutes les mesures prises en vue d'une solution pacifique des événements actuels dans la presqu'île des Balkans restent sans effet, et si nous sommes obligés de recourir à la force des armes, le but de nos opérations militaires doit être non seulement de contraindre le gouvernement ottoman à remplir les conditions exigées pour la pacification des peuples à lui soumis, mais d'écraser le pouvoir turc en Europe au point qu'il soit ébranlé dans ses bases, et qu'il ne puisse plus à l'avenir maintenir sous son joug les peuples chrétiens à lui soumis, joug qui périodiquement provoque des insurrections de désespoir et trouble la paix en Europe.

Par conséquent il est impossible de se contenter de l'occupation de quelques provinces afin d'y organiser un gouvernement et un régime administratif sur de nouvelles bases : *il faut au contraire frapper au centre de la puissance turque, marcher sur Constantinople, et y dicter les conditions d'une paix durable.*

Si nous n'avions contre nous que la Turquie, l'exécution de ces desseins ne présenterait probablement pas de difficultés sérieuses. Mais dans les circonstances politiques actuelles nous devons nous attendre à ce que la Turquie trouve des alliés...

L'allié que l'état-major russe prévoyait en première ligne était l'Angleterre.

Ainsi, la prise de Constantinople n'était pas envisagée comme une conquête, mais comme le seul moyen qui permît de dicter une paix durable en brisant la puissance turque en Europe et en assurant l'autonomie politique et administrative des populations chrétiennes encore sous la domination du Sultan. Déjà, dans l'entrevue d'Alexandre II avec François-Joseph à Reichstadt en 1876, avait été discutée l'éventualité de l'écroulement de l'empire turc et de l'occupation de Constantinople par l'armée russe. Les compensations auxquelles l'Autriche-Hongrie aurait droit, si ces événements venaient à se produire, avaient été stipulées verbalement entre les deux souverains. On sait qu'à la veille de la déclaration de guerre, en janvier 1877, le général Obroutchef fut envoyé à Vienne afin d'assister l'ambassadeur russe M. Novikof dans la conclusion

1. Nous traduisons littéralement.

d'un traité fixant par écrit ses stipulations. La Bosnie et l'Herzégovine étaient un prix assez élevé pour que la Russie pût se croire fondée à ne craindre aucun obstacle du côté de l'Autriche-Hongrie.

Le 10/22 avril 1877, la guerre était considérée comme inévitable, et l'ordre fut donné ce jour même de commencer la construction du pont destiné au passage du Danube.

Nous lisons à cette date dans le *Mémorial* :

... De tout ce qu'on sait jusqu'à présent il résulte avec certitude que l'Autriche occupera la Bosnie et ne marchera pas contre nous. L'empereur d'Autriche vient de demander à Alexandre II l'autorisation d'accréditer un agent auprès de l'armée russe. Cela est considéré comme un symptôme très rassurant...

L'aide de camp X...[1] a demandé au général Ignatief :

— Et qu'arrivera-t-il si, après que nous aurons passé le Danube, on essaie de nous prendre en queue?

Le général a répondu :

— Cela ne sera pas; je viens de dire à Son Altesse (le grand-duc Nicolas) qu'il ne se préoccupe de rien; ce sera mon affaire de trouver des échappatoires et de traîner les pourparlers en longueur le temps nécessaire pour vous permettre d'obtenir des résultats décisifs. Son Altesse m'a répondu : « J'ai l'ordre de ne m'arrêter devant rien et de marcher sur Constantinople, et je marcherai. »

Ce n'est que quand l'Empereur, accompagné du prince Gortchakoff et du général Milioutine, fut arrivé au quartier général à Ploesci (le 26 mai) que se manifestèrent les premières hésitations. L'insuffisance des troupes réunies pour l'invasion, les désordres dans l'administration et dans l'intendance éclataient aux yeux chaque jour davantage. Il semblait donc assez naturel que le prince Gortchakoff, moins confiant dans les succès foudroyants qu'on prédisait au quartier général, prêtât plus d'attention aux représentations des puissances.

De ce moment naquit entre le chancelier et le ministre de la guerre, d'une part, le commandant en chef et les diplomates attachés au quartier général, de l'autre, la sourde hostilité qui eut une influence si funeste sur l'issue de la campagne. Dans l'entourage du grand-duc on ne se gênait pas

1. Celui qui écrivait le *Mémorial* sous la dictée du grand-duc Nicolas.

pour proclamer le prince Gortchakoff, ainsi que le général Milioutine, tombés en enfance et incapables de conduire les affaires : « Le vieux Gortchakoff devient complètement fou ; il est vraiment trop âgé. On voit qu'il parle souvent sans se rendre compte qu'il radote », lisons-nous dans le *Mémorial*, à la date du 26 mai. Et le 29 mai/10 juin :

Son Altesse a envoyé l'aide de camp X... chez le prince Gortchakoff réclamer les dernières dépêches du 18 mai, adressées au comte Schouvalof, et qu'il avait promis de lui soumettre. M. Hamburger remet ces télégrammes à X... Le contenu en est déplorable. Le comte Schouvalof, arrivé d'Angleterre avec des menaces, les a effrayés et, cédant à sa pression, *on a fait des propositions telles que les Anglais eux-mêmes n'auraient jamais osé en exiger.* On ne dépassera pas les Balkans, on ne prendra pas Constantinople; la Bulgarie ne sera délivrée que jusqu'aux Balkans, etc. Son Altesse était furieuse en lisant ces dépêches et a appelé tout cela des infamies. Il les a relues avec Ignatief. Le soir, Fréedericks est venu réclamer les dépêches. Hamburger raconte qu'il a reçu une forte réprimande du vieux pour les avoir remises sans le réveiller et sans sa permission. X... rend les dépêches et dit que le grand-duc s'excuse d'avoir annoté et souligné toutes ces infamies. Fréedericks est parfaitement d'accord avec nous : « Au nom de Dieu, dit-il, ne vous laissez pas intimider par les menaces de l'Angleterre; croyez-moi, l'histoire a ses chocs inévitables et la marche des affaires ne dépend pas des individus... »

Le 31 mai, le grand-duc raconte :

Dans la séance, j'ai remporté une victoire complète sur Gortchakoff. Il était si furieux que toute sa tête s'empourprait; il répétait qu'il était très mécontent qu'Hamburger m'eût livré ses dépêches à Schouvalof. Gortchakoff est un c....., oui, oui, c'est tout simplement un c..... *(svinia).*

1er 13 juin. — Le grand-duc : « Oh, ces diplomates ! j'en ai par dessus la tête. *Schweinefutter, Schweinefutter* ! j'avoue que je ne les comprends pas, que je ne peux pas les comprendre. » — S. A. envoie X... chez Gortchakoff. Le vieux est assis dans un profond fauteuil sur le perron de la maison; près de lui se tiennent Ignatief et Nelidof. Quand X... remit au chancelier une dépêche de la longueur d'une demi-page, celui-ci dit : « Comme c'est long ! qui paiera tout cela ? Je n'ai que deux millions... » — Le grand-duc : « Quel c....., ce Gortchakoff ! il a tout gâté, tout embrouillé; à présent, qu'il se tire d'affaire ! »

Il s'agissait d'un télégramme à Schouvalof, l'engageant à revenir sur les propositions antérieures. La dépêche arriva à Londres trop tard. Notre ambassadeur avait déjà communiqué au Foreign Office ses instructions premières, et ce retour en arrière devait forcément inspirer peu de confiance dans la solidité des engagements russes.

5/17 juin. — Jomini assure au grand-duc que sa position auprès de Gortchakoff est très difficile ; le vieux est si vaniteux qu'il n'écoute aucun conseil. Aussi Jomini est-il souvent forcé d'écrire malgré lui des choses contraires à son opinion. A présent nous sommes certains que Jomini nous consultera dans les cas graves. Fréedericks dit que notre quatuor se divise ainsi : Gortchakoff avec Jomini, et moi avec Hamburger ; à présent Jomini, qui exerce toujours une influence sur le vieux, voit que la force se trouve dans le camp opposé, et il passe de notre côté.

7/19 juin. — On dîne chez l'Empereur. Le grand-duc cause avec le tsarevitch et encore quelqu'un. Gortchakoff passe devant le grand-duc et fait semblant de ne pas le voir.

LE GRAND-DUC. — Qu'est-ce, prince ? on dirait que vous ne voulez pas me reconnaître ?

Gortchakoff s'arrête en souriant, et prenant la main du grand-duc :

— Pourquoi, Altesse ? Nous ne nous gênons pas mutuellement. Vous faites votre affaire, et moi la mienne.

Ce matin, Gortchakoff a présenté à l'Empereur un long mémoire rédigé par Jomini, où, après avoir rappelé ses soixante années de service, il expose sa manière d'envisager la situation actuelle. Le grand-duc a chargé Nelidof d'écrire une réponse à ce mémoire, et de la présenter à l'Empereur.

8/20 juin. — L'Empereur remet la réponse de Nelidof à Gortchakoff :

— Lisez cela, prince.

GORTCHAKOFF. — Qu'est-ce donc ?

L'EMPEREUR. — Mais lisez et vous verrez.

GORTCHAKOFF. — Qu'est-ce ? un mémoire ?

L'EMPEREUR. — Oui, lisez-le ; il m'a été remis par Nelidof.

Le prince parcourt le mémoire et passe furieux dans une autre chambre où il rencontre le comte Adlerberg.

GORTCHAKOFF. — Comte, dites donc, je vous prie, comment s'appelle votre aimable colonel ?

ADLERBERG. — Lequel ? Voeikof ?

GORTCHAKOFF. — Non, l'autre qui est si prévenant?

ADLERBERG. — Foulon?

GORTCHAKOFF. — Oui, oui, Foulon. Est-ce qu'il écrit aussi des mémoires diplomatiques? A présent, tout le monde se met à en écrire : pourquoi n'en écrit-il pas?

Les incidents que je viens de citer donnent un tableau pris sur le vif des luttes, des rivalités et des intrigues qui, dès le début de la campagne, partageaient les personnages influents sur la question du but même de la guerre entreprise. Alexandre II hésitait entre toutes ces influences, inclinait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cependant, il paraissait acquis à la politique du grand-duc Nicolas, dont le véritable inspirateur était le général Ignatief. Nous avons vu que Gortchakoff fut obligé d'envoyer au comte Schouvalof de nouvelles instructions l'invitant à dégager la Russie des accords premiers. D'après l'accueil fait par le chancelier à l'envoyé du grand-duc qui lui apporta la dépêche destinée à Londres, on devine avec quelle sincérité il exécutait les ordres reçus.

Les épreuves subies par l'armée russe aussitôt après le passage du Danube, les défaites successives de Plewna, la résistance inattendue des troupes turques, l'insuffisance numérique des forces russes réunies, les luttes intestines entre les divers quartiers généraux et entre les commandants de corps d'armées, l'incapacité notoire de l'état-major russe, surtout des deux chefs, les généraux Niépokoitchitski et Levitski, — toutes ces circonstances devaient naturellement agir comme autant de douches froides sur l'enthousiasme des premiers jours. Force était de se désister des prétentions primitives, de renoncer à la prise de Constantinople, et de songer à conclure une paix plus honorable que glorieuse, en se contentant de la constitution d'une Bulgarie libre et de l'indépendance de la Serbie et du Montenegro. Il fallait surtout, à la veille de l'assaut définitif de Plewna cerné, rassurer l'Europe et prévenir les interventions trop pressantes qui pouvaient se produire aussitôt après la chute de la forteresse improvisée par Osman-Pacha. On devint donc plus modeste au quartier général du commandant en chef, et ce fut dans cet esprit qu'on élabora les préliminaires de la paix à proposer. Nous lisons ce qui suit à la date du 11/23 novembre :

... Voici ce qui s'est passé à propos des conditions préliminaires de la paix. Aujourd'hui Son Altesse a invité Nelidof à se rendre à Poradime, chez l'Empereur : « Je désire, lui a-t-il dit, que pour le moment le prince Gortchakoff ignore tout cela ; j'ai proposé à l'Empereur, — et mon idée lui a plu, — de feindre qu'ayant appris que le bruit courait que Reuss[1] avait été interrogé par son souverain sur les conditions de la paix, j'avais décidé, comme commandant en chef, d'exposer ces conditions dans un mémoire à l'Empereur, et lui ai proposé de les communiquer directement à Guillaume Ier, simplement à titre de confidence faite par un neveu à son oncle. De cette manière nous préviendrons des propositions probables de l'Angleterre... » — Nelidof demande des nouvelles d'Ignatief. Son Altesse lui dit qu'Adlerberg vient de recevoir une lettre de lui ; il allait mieux, il est rentré à Kiev et attend les ordres ; l'Empereur a lu cette lettre, *mais n'a fait aucune annotation.*

Le 12/24 novembre :

Nelidof est revenu de chez l'Empereur ; il part pour Bucharest afin de soumettre à Gortchakoff la lettre à l'oncle avec les conditions de paix : « Dis à Gortchakoff, a ajouté l'Empereur, que je t'ai donné l'ordre de rédiger cette lettre. »

— Comment serez-vous reçu par Gortchakoff?

— Naturellement il ragera.

27 novembre. — Nelidof est de retour de Bucharest. A la question de l'Empereur : « Que fait Gortchakoff? » il a répondu bravement : « Il est en enfance et ne comprend rien ».

Plewna tombé, l'Empereur retourna à Pétersbourg avec toute sa suite de généraux et de diplomates, à la grande satisfaction du quartier général, heureux de voir cesser l'immixtion énervante de l'entourage impérial dans la conduite des opérations militaires. Un conseil de guerre, tenu avant ce départ, avait décidé de tenter cette folie héroïque : franchir les Balkans en plein hiver, par 25° de froid, par des routes couvertes de neige, à peine praticables en été.

Le grand-duc et son état-major passèrent le mois de décembre presque tout entier dans l'attente anxieuse des nouvelles concernant les divers corps d'armée qui avaient entrepris le passage des Balkans. L'incertitude sur le résultat final d'une opération qui se heurtait à des difficultés surhumaines, et

1. Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople.

qui nécessitait à chaque pas de cruels sacrifices d'hommes et de matériel, entretenait au quartier général un état de surexcitation sans pareil. Aussi, le 27 décembre/8 janvier, au reçu du télégramme de Reouf-Pacha sollicitant un armistice, la joie fut-elle unanime : « L'impression de surprise a été si profonde que Son Altesse a eu une forte congestion à la tête. »

Voici en quels termes le grand-duc annonça à l'Empereur cette heureuse nouvelle :

Lovtcha, 28 décembre. — A l'instant même je reçois de Constantinople un télégramme ouvert du ministre de la guerre Reouf-Pacha, daté du 27. Il m'annonce qu'on a expédié au commandant en chef de Roumélie, Mehemet-Ali, les pleins pouvoirs pour me demander un armistice, et s'informe avec qui il doit entrer en pourparlers. J'ai répondu à Reouf-Pacha qu'il a été entendu avec toi que les négociateurs doivent s'adresser à moi, mais qu'il ne peut être question d'armistice avant l'acceptation préalable des conditions de la paix. Je te prie donc instamment de m'adresser immédiatement des instructions par le télégraphe. — NICOLAS.

En effet, le grand-duc Nicolas n'avait pas reçu les pouvoirs authentiques qu'il avait demandés à l'Empereur. Le chancelier, très opposé à ce que le grand-duc fût chargé des négociations, avait négligé de lui expédier en temps utile ces pouvoirs dûment légalisés.

Le 29 décembre/10 janvier arrive la nouvelle de la victoire de Chipka; Son Altesse se jette au cou de Niépokoitchitski, de Nelidof; embrassade générale... Quand l'émotion se fut un peu calmée, nous sommes entrés dans la chambre. Son Altesse se mit à écrire un télégramme à l'Empereur ; alors seulement il commenca à se rendre compte de l'importance du fait accompli : le passage des Balkans. En partant, Son Altesse était dans un tel transport de joie qu'il s'est mis à danser un *trepak ;* le chef d'état-major Casimir (Levitski) Hasenkampf, Mamaï et les autres... même Arthur Adamovitch (Niépokoitchitski) dansaient gaiement...

SON ALTESSE. — *A présent on peut affirmer que la campagne est terminée*; on est tout près de la fin et le commandant en chef n'a assisté à aucune grande bataille !

NIEPOKOITCHITSKI. — Mais par contre Votre Altesse a tout dirigé, sans se perdre dans les détails...

On voit que, malgré ou plutôt à cause des succès foudroyants et inattendus obtenus dans le passage, le commandant en chef ne songeait plus à la *promenade* à Constantinople. Autour du grand-duc on avait hâte d'en finir avec la guerre qui avait duré bien au delà des prévisions. Les dures luttes qu'on avait à soutenir, les nombreux échecs partiels essuyés pendant la campagne, même les succès éclatants souvent dus en majeure partie aux fautes incompréhensibles de l'ennemi, et surtout les pertes sensibles subies pendant le passage des Balkans et la crainte de trouver devant Constantinople un nouvel adversaire, l'Angleterre, — tout cela faisait souhaiter au quartier général de ne pas courir le risque d'une prolongation de la lutte. Chaque page du *Mémorial* démontre que l'armée tout entière partageait cette lassitude, et que les chefs les plus fortement trempés soupiraient eux-mêmes après la prompte conclusion de la paix. Les scènes de carnage, de dévastation et de ruine que les troupes rencontraient à mesure qu'elles s'avançaient au delà des Balkans ne pouvaient que les confirmer dans ces dispositions pacifiques.

Par un revirement étrange et dont les causes psychologiques sont bien curieuses, c'est au contraire à Pétersbourg qu'on devenait outrancier à mesure que la fortune favorisait davantage les armes russes. Tranquillement blottis dans leurs bureaux, les diplomates de la capitale, qui s'étaient montrés si hésitants et si réservés tant que la campagne menaçait d'aboutir à un désastre militaire, se mirent tout à coup à manifester des exigences très audacieuses, sans toutefois se départir de cette prétendue prudence diplomatique qui, à force de finasseries, ne réussit le plus souvent qu'à compromettre les résultats obtenus à la pointe de l'épée.

N'ayant pas reçu de réponse à son télégramme du 28, le grand-duc télégraphie le 30 décembre de Selvi :

Dans tous nos détachements se présentent des parlementaires qui annoncent que l'armistice est conclu et demandent les conditions. Reçu de Reouf-Pacha un second télégramme de Constantinople avec la demande d'une prompte réponse sur la décision prise. Prie instamment me donner le plus tôt possible réponse à mon télégramme de Lovtcha afin de me tirer d'une situation très difficile. — NICOLAS.

La réponse attendue arriva à Gabrovo le même jour :

Saint-Pétersbourg, le 29 décembre/10 janvier, 1 h. 10. — J'approuve entièrement ta réponse à la demande d'armistice de la Porte. Les instructions pour cette éventualité ont été expédiées le 21 décembre par un *feldjäger* (courrier de cabinet). Dans le cas où un plénipotentiaire se présenterait pour des pourparlers de paix, il est *désirable* de ne pas se presser de lui communiquer nos conditions et, au contraire, de traîner l'affaire, et, en attendant, de poursuivre l'action militaire très énergiquement. — ALEXANDRE.

Un second télégramme du 31 décembre/12 janvier, huit heures du soir, arrivé le 1er janvier à Kazanlyk, confirme les instructions précédentes :

Depuis deux jours je suis sans nouvelles de toi. Le 29, je t'ai adressé une réponse chiffrée. *En attendant il faut continuer le mouvement sans arrêt.* Merci pour la lettre reçue hier... J'attends des réponses à mes questions et des détails sur l'affaire du 28 décembre. Je vais mieux, les forces reviennent. — ALEXANDRE.

L'ordre de cacher aux plénipotentiaires les conditions de la paix surprit le quartier général. « Nelidof croit que l'ordre a été donné afin de cacher à l'Angleterre les conditions de la paix avant l'ouverture du Parlement. » (*Mémorial*, 30 décembre.)

Sur ces entrefaites le quartier général arrive à Kazanlyk.

La ville est complètement en ruines; les Bulgares ont commencé par démolir les Turcs, mais ils ont été arrêtés par Gourko. Puis les Turcs ont démoli les Bulgares; résultat : la ville entière est détruite. (*Mémorial*, 1/13 janvier.)

2/14 janvier. — Le courrier est enfin arrivé de Pétersbourg et a apporté les instructions... L'aide de camp X... dit à Son Altesse qu'il trouve amusant de le voir lancé dans la politique...

4/16 janvier. — ... Le grand-duc considère qu'il est plus avantageux pour nous de garder les Turcs à Constantinople et de nous assurer le libre passage des Dardanelles...

Le 2/14 janvier le grand-duc télégraphie à l'Empereur *en français* :

État actuel des négociations d'armistice est : répondant le 31 au télégramme de Reouf-Pacha qui me demandait de lui communiquer

bases de paix auxquelles je subordonne conclusion d'armistice, j'ai annoncé que les ferai connaître à la personne qui me sera envoyée avec pleins pouvoirs pour les accepter. Vu succès obtenus par nous depuis date des instructions de Votre Majesté et territoire occupé par Serbes, me permets de demander : s'il n'y aurait pas lieu à la fin du premier point des bases de paix remplacer les mots : « sauf quelques points à déterminer », etc., par la désignation de Schoumla [1] seul. Puis réclamer dans troisième point pour Serbie, au lieu de « rectification de frontière », « augmentation de territoire ». — NICOLAS.

Le 4/16 janvier on reçut le télégramme suivant parti de Pétersbourg le 3 janvier à six heures du soir :

Le prince Gortchakoff te communique télégramme reçu par moi hier du Sultan ainsi que ma réponse. *Il ne modifie en rien les instructions données à toi. Jusqu'à la conclusion de l'armistice l'action militaire doit être poussée avec la plus grande énergie.* — ALEXANDRE.

Le télégramme de Gortchakoff annoncé et expédié le 3 janvier arrive à Kazanlyk le 5 janvier ;

Sultan a télégraphié le 1er/13 janvier à l'Empereur : « En déplorant profondément les circonstances malheureuses qui ont amené cette guerre désolante entre deux empires appelés à vivre toujours en bonne harmonie; et désirant ardemment voir cesser un moment plus tôt une effusion de sang inutile qui répugne également aux sentiments d'humanité bien connus de Votre Majesté Impériale, je viens de nommer, conformément à l'entente établie entre mon gouvernement et S. A. I. le grand-duc Nicolas, Server-Pacha, mon ministre des affaires étrangères, et Namyk-Pacha, un grand dignitaire de l'empire, en qualité de plénipotentiaires chargés d'arrêter avec S. A. I. le grand-duc les bases de la paix et les principes de l'armistice. Ces plénipotentiaires partiront après-demain, mardi 15 janvier, pour Kazanlyk. J'espère que Votre Majesté voudra bien, en attendant la conclusion de ces négociations, donner les ordres nécessaires pour la cessation des hostilités sur tout le théâtre de la guerre. — ABDUL-HAMID. » — L'Empereur a répondu qu'il désire la paix et le rétablissement des bons rapports avec la Porte, mais qu'il ne peut consentir à la conclusion de l'armistice autrement qu'après l'acceptation par la Porte des conditions de paix déjà communiquées au commandant en chef. — GORTCHAKOFF.

1. Il s'agissait de l'occupation de Schoumla par les troupes russes jusqu'à l'exécution complète des conditions de paix.

Rien de plus légitime que cette réponse. La Russie ne pouvait pas suspendre la marche victorieuse de son armée, donner ainsi aux amis de la Turquie le temps de se ressaisir et à la Turquie le temps de concentrer ses troupes.

Le 7/19 arriva un nouveau télégramme de l'Empereur, expédié le 5/17 janvier.

Depuis le 1er janvier jusqu'à hier soir, je n'ai reçu de toi aucun télégramme : ils me sont parvenus ensemble, conjointement avec celui du 4. J'attends avec impatience l'arrivée du colonel Sobolev. Une lettre pour toi part avec Nicolacha. Ici aussi nous avons un froid intense ; demain il n'y aura pas de parade et je n'irai pas au Iordan, quoique je me sente bien. — ALEXANDRE.

Un autre télégramme de l'Empereur, parti le même jour à neuf heures du soir, parvenu à Chipka le 6/18 et à Kazanlyk le 7/19, se rapportait aux affaires de service et finissait par ces mots : « J'attire ton attention sur le télégramme chiffré du prince Gortchakoff, parti aujourd'hui d'ici. »

Ce télégramme du chancelier parvint dans la matinée du 7/19 au commandant en chef.

Si Votre Altesse Impériale n'a pas encore communiqué aux Turcs les conditions de paix qui doivent précéder la conclusion de l'armistice, l'Empereur désire que vous leur demandiez quelles conditions propose la Porte pour obtenir l'arrêt des opérations militaires. Quand elles vous auront été soumises, télégraphiez-les à Pétersbourg. Nous devons gagner du temps afin d'arriver à une entente avec l'Autriche qui, sur plusieurs points, n'est pas d'accord avec nous, et, si possible, recevoir des réponses à des lettres autographes de l'Empereur, parties aujourd'hui pour Vienne et Berlin. Nous avons des raisons de croire que la Porte demande des pourparlers afin de pouvoir augmenter ses forces militaires, et profiter de nos conditions politiques pour fortifier la situation hostile prise envers nous par Beaconsfield et, si possible, nous brouiller avec *nos alliés*. Dans tous les cas, les opérations militaires ne doivent pas être arrêtées. — GORTCHAKOFF.

Le *Mémorial*, à la même date, nous apprend quel accueil ces instructions trouvèrent au quartier général :

Pendant le thé est arrivé le télégramme de Gortchakoff qui nous informait que l'Empereur avait écrit aux empereurs d'Allemagne et d'Autriche, et que, jusqu'à l'arrivée de leur réponse, il nous fallait

traîner en longueur les pourparlers en demandant aux Turcs quelles étaient leurs conditions de paix, sans faire connaître les nôtres. Son Altesse trouve que c'est impossible, que Gortchakoff fait des bêtises :

— Dis à Mamaï [1] *qu'il interrompe les communications télégraphiques et que pas un télégramme ne parte pour la Russie.*

L'AIDE DE CAMP X... — Mais Dieu sait ce qui peut sortir de là ; les événements se précipitent avec une telle vitesse que nous pouvons nous étrangler avec nos succès.

LE GRAND-DUC. — Aussi ai-je décidé de tout terminer et, alors seulement, d'annoncer tout à Pétersbourg ; Gortchakoff et Ignatief embrouillent les affaires par dépit de ne point participer aux négociations.

... *Tchingiskhan a reçu l'ordre de détériorer le télégraphe*, et Son Altesse n'a même pas envoyé de rapport sur la victoire de Gourko...

... Server-Pacha et Namyk-Pacha viennent d'arriver et sont reçus par Nelidof... Server rejette la responsabilité de la guerre sur Ignatief. Nelidof s'inscrit en faux contre ce jugement ; il rappelle toutes les concessions de la Russie et ses efforts personnels pour maintenir la paix lorsque, après le départ d'Ignatief, il gérait l'ambassade de Constantinople.

— J'avais presque les larmes aux yeux, dit Nelidof, quand je vous suppliais de signer le protocole où, grâce au désir qu'avait l'Empereur de conserver la paix, de nouvelles concessions vous étaient accordées. Mais votre incroyable entêtement a rendu toute conciliation impossible. Vous devez comprendre qu'aujourd'hui, après tous les sacrifices qu'elle a faits, la Russie a le droit d'exiger beaucoup...

NAMYK-PACHA. — Dites à Son Altesse Impériale que j'ai beaucoup connu et aimé son père et sa mère. Dites-lui que je suis vieux, que je suis brisé moins encore par l'âge que par la douleur de voir ma malheureuse patrie si cruellement éprouvée et moi-même condamné à remplir de si pénibles devoirs. Souvenez-vous que vous-même vous avez bu notre eau et mangé notre pain à Constantinople, et ne soyez pas impitoyable envers nous...

Nelidof assure les plénipotentiaires des sentiments bienveillants du grand-duc à l'égard de la Turquie : « ... Nous ne traînons pas les négociations en longueur ; si vous nous imposez de nouveaux sacrifices, nous serons obligés d'augmenter nos exigences... »

« Le grand-duc voulait conclure la paix le plus tôt possible afin de ne pas commettre l'infamie de traîner les pourparlers en longueur », ajoute le *Mémorial* à la même date.

1. Le colonel Tchingiskhan, chargé du service télégraphique.

Le 8/20 janvier :

Nelidof est très inquiet à cause de télégramme de Pétersbourg qui ordonnait de traîner les pourparlers. Son Altesse lui a dit : « N'hésitez pas, Alexis Ivanovitch, je prends tout sur moi ; nous ne pouvons pas traîner et je suis prêt à répondre de tout... »

Le même jour, les envoyés du Sultan sont reçus par le grand-duc qui, après leur avoir demandé pour la forme quelles conditions la Porte offrait, leur communique celles de la Russie. A l'allocution très humble de Namyk-Pacha le grand-duc répondit :

Il serait plus profitable pour vous de marcher d'accord avec nous et d'abandonner l'Angleterre, d'autant plus qu'il nous est plus utile de conserver votre domination en Europe... Nous n'avons aucun intérêt à voir à votre place Dieu sait quel autre État...

Les diplomates russes ont violemment reproché au grand-duc d'avoir, au mépris des instructions du chancelier, communiqué aux Turcs les conditions de paix. Peu s'en faut même qu'ils n'attribuent à cette « grave faute » les conséquences les plus désastreuses. C'est tout à fait à tort. La véritable faute fut commise à Pétersbourg, quand on fit connaître aux empereurs d'Allemagne et d'Autriche ces conditions de paix par les lettres autographes du Tsar. Il fallait un aveuglement prodigieux pour ne pas se douter qu'au lendemain de la réception de ces lettres à Berlin et à Vienne, Beaconsfield et le Sultan sauraient les exigences de la Russie. Dès lors, n'était-il pas à la fois plus loyal et plus habile de les communiquer directement aux plénipotentiaires, afin d'inspirer confiance et d'arriver plus vite à la conclusion de la paix?

Étant donné la situation politique et surtout le *déplorable engagement pris par le comte Schouvaloff, d'ailleurs avec l'autorisation de Pétersbourg, de n'occuper en aucun cas Gallipoli*, l'intérêt évident de la Russie était de ne pas pousser plus loin les opérations militaires, et d'arriver à une entente avec la Turquie tandis que les troupes russes, fortement établies dans les Balkans, n'étaient pas trop éloignées de leur base d'opérations et de ravitaillement.

Traîner les pourparlers? Les Turcs se chargeaient suffisamment de cette besogne. Bien plus, le fait seul que l'Autriche

mit plus de trois semaines pour répondre à la lettre du Tsar, montre jusqu'à l'évidence que les Russes n'avaient aucun intérêt à pousser plus avant l'invasion de la Turquie. Le malheureux traité de Vienne, prévoyant la chute de la domination turque en Europe et l'expulsion des Osmanlis de Constantinople, assurait en ce cas la Bosnie et l'Herzégovine à l'Autriche comme compensation de la formation d'un grand État slave — la Bulgarie — sur sa frontière. Il n'était pas difficile de comprendre quels soupçons devait éveiller à Vienne le projet de la création d'une grande Bulgarie, décidée par la Russie *bien avant le passage des Balkans, sans impliquer l'expulsion des Turcs de Constantinople.* L'Autriche pouvait, à bon droit, se croire frustrée du bénéfice de sa bienveillante neutralité, si l'armée russe s'abstenait de pousser plus loin la guerre. Il eût donc fallu à tout le moins rassurer le gouvernement autrichien sur les suites de la création d'une grande Bulgarie, en maintenant l'engagement d'autoriser l'occupation de la Bosnie lors même que n'aurait pas lieu l'effondrement de la domination turque en Europe. C'était le seul moyen d'atténuer les conséquences de la demande d'approbation faite à Vienne et d'empêcher l'entente de l'Autriche avec l'Angleterre.

Quant au grand-duc Nicolas, sa désobéissance à l'ordre reçu de Pétersbourg n'eut aucun résultat fâcheux, attendu que les opérations militaires se poursuivirent avec la même rapidité vertigineuse, et que les négociations traînèrent jusqu'à l'arrivée du quartier général à Andrinople.

La faute réellement grave commise dans cette circonstance par le grand-duc fut d'avoir *donné l'ordre de couper les fils télégraphiques dans les Balkans.* Au point de vue politique et militaire, cette mesure était coupable au plus haut degré, et elle eut, comme on le verra, des conséquences désastreuses au moment décisif de la campagne. Dès lors les communications télégraphiques entre Pétersbourg et le quartier général durent être transmises par des mains ennemies, en empruntant soit la voie de Constantinople, soit celle de Trieste, ou subir de longs retards en passant par les Balkans. Bien que chiffrées, les dépêches échangées entre Alexandre II et le commandant en chef cessaient d'être secrètes...

Voici en quels termes le grand-duc Nicolas répondit aux instructions du chancelier :

Kazanlyk, le 8/20 janvier.

Ai reçu ton télégramme, ainsi que la dépêche chiffrée du chancelier du 5, au moment où les plénipotentiaires turcs étaient déjà arrivés. Viens d'avoir avec eux un entretien. Conformément à ton désir, ai insisté à plusieurs reprises pour qu'ils me déclarent leurs propositions. Ils ont répondu qu'ils n'avaient aucune proposition et que, le Sultan ayant reçu ta réponse, ils étaient venus entendre de moi les conditions que nous proposons. Comme de leur côté ils suppliaient d'arrêter le plus tôt possible les opérations militaires, j'ai été forcé, conformément à la promesse faite à la Porte par toi et par moi, de leur déclarer les conditions dont l'acceptation pourrait seule nous décider à arrêter les opérations militaires. Ils ont pris les conditions afin de les étudier. D'autre part, depuis le 3/15 janvier et l'envoi de mes télégrammes auxquels la réponse ne m'est parvenue qu'aujourd'hui, la situation militaire s'est tellement modifiée qu'après une nouvelle défaite de Suleyman-Pacha près de Philippopoli je me trouve aux portes d'Andrinople. Traîner les pourparlers tout en continuant les opérations militaires pourrait avoir pour conséquence la prise d'Andrinople et une *marche sur Constantinople, entraînant forcément après elle, au point de vue militaire, l'occupation de Gallipoli, ce qui, d'après tes instructions, amènerait des complications politiques*. Par conséquent, comme je viens de le dire, je ne pouvais pas ne pas informer les plénipotentiaires de la Porte de nos conditions de paix, telles qu'elles m'avaient été données, et cela afin de pouvoir, si elles étaient acceptées, conclure un armistice. Enfin, de ma première entrevue avec les Turcs, j'ai rapporté la conviction que, de notre part, toute tentative artificielle de traîner les négociations en longueur ne pourrait produire en Turquie et peut-être même en Europe, grâce à la rapidité de notre offensive, qu'une impression défavorable : nous aurions l'air de vouloir gagner du temps pour nous emparer d'une plus grande partie du territoire ennemi. — NICOLAS.

Les événements se précipitaient avec la rapidité prévue. L'impression produite au quartier général par la prise d'Andrinople est bien celle qu'avec une parfaite sincérité Nelidof exposait dans le télégramme du grand-duc Nicolas à l'Empereur. Voici ce que raconte le *Mémorial*, toujours à la date du 8/20 janvier. Tout le quartier général, le chef d'état-major, les généraux Levitski, Hasenkampf, les aides de camp du grand-duc, etc., étaient à prendre le thé chez Son Altesse...

Mais voici qu'on apporte le rapport de Stroukof sur les désordres et la panique à Andrinople. Le vali et les troupes avaient fui après avoir fait sauter les poudrières. Cette nouvelle nous a tous consternés; le succès commence à nous effrayer; on n'en peut pas prévoir les conséquences. Son Altesse est devenue très nerveuse et commence à s'affaisser en croisant, contre son habitude, les bras sur la poitrine. Le chef d'état-major aussi est très préoccupé...

SON ALTESSE. — Les événements marchent si rapidement que cela devient effrayant... Il n'est que temps d'en finir.

...Nelidof manifeste la crainte que des désordres n'éclatent à Constantinople.

SON ALTESSE. — Je souhaite cordialement et je prie Dieu que tout cela finisse; assez de sang...

Les négociations viennent de commencer. Mais le télégramme suivant en signale l'arrêt subit par suite de difficultés qu'ont soulevées les plénipotentiaires turcs :

Kazanlyk, le 9/21 janvier.

Après deux nouvelles séances les Turcs ont déclaré aujourd'hui qu'ils ne se considéraient pas comme autorisés à accepter l'article Ier et la seconde moitié de l'article IV. Je leur ai déclaré qu'en conséquence je considérais les conditions de paix comme non acceptées. Ils ont demandé la permission de télégraphier au Sultan. J'ai répondu que je prenais sur moi de leur accorder l'autorisation d'attendre la réponse, sans abandonner le quartier général, mais en les prévenant que les opérations militaires continueront énergiquement et qu'à présent, les réponses de la Porte fussent-elles entièrement satisfaisantes, je ne me croirais pas autorisé à les accepter, vu les rapides changements de la situation, sans avoir préalablement demandé ton autorisation.

Je te prie, par conséquent, de m'informer le plus tôt possible : puis-je, au cas où le Sultan accepterait nos conditions, conclure un armistice ou dois-je attendre de nouvelles instructions? En outre, vu la précipitation des événements, la rapidité inattendue de la marche de nos troupes, la possibilité que dans ce moment même elles occupent déjà Andrinople et ton désir maintes fois exprimé que l'armée continue à avancer sans s'arrêter, je demande : comment dois-je agir au cas où je me trouverais amené devant Constantinople, ce qui peut arriver avec la panique qui s'est emparée de la population depuis Andrinople jusqu'à Constantinople inclusivement? Que dois-je faire dans les cas suivants :

1. Si la flotte anglaise ou d'autres flottes pénètrent dans le Bosphore;

2. Si des troupes étrangères débarquent à Constantinople ;

3. Si des troubles, des massacres de chrétiens se produisent à Constantinople et qu'on réclame notre secours :

4. *Comment agir vis-à-vis de Gallipoli avec ou sans les Anglais?*

J'attends impatiemment une réponse immédiate afin de prendre à temps les mesures nécessaires.

Kazanlyk, le 10/22 janvier.

Je reçois à l'instant même le rapport de Stroukof. Le brave général a occupé le 8 janvier Andrinople, sans tirer un coup de fusil, avec cinq demi-escadrons de la première brigade de la première division de cavalerie. La population est enchantée et remercie chaleureusement les Russes de l'avoir sauvée des bandes de Tcherkesses et de bachi-bouzouks qui avaient envahi la ville aussitôt après le départ des troupes régulières. Comme la municipalité a fui également, le général Stroukof a organisé une administration provisoire, composée de personnages élus par les diverses nationalités et placée sous la présidence d'un membre du haut clergé. Le 8 janvier, un régiment d'infanterie avec l'artillerie de la 30e division est parti de Harmanly pour Andrinople; il doit être arrivé à destination. Le 12 je me rendrai à Andrinople et j'espère y arriver le 15. — NICOLAS.

(Même date). — Les événements marchent si rapidement qu'ils renversent toutes les prévisions possibles, et si Dieu nous bénit encore, *nous nous trouverons peut-être bientôt sans l'avoir voulu sous les murs de Tsarigrad.* En vue de cette éventualité et pour tes combinaisons politiques, je t'informe que le 15 janvier je compte être à Andrinople. Les troupes de Gourko seront vers cette époque sur la route de Demotika, où je les ai dirigées de Chasköi. Une partie de l'infanterie de Skobelef est déjà à Andrinople. Radetzky y sera vers le 15. La tête des grenadiers sera le 15 à Harmanly. Je compte le 17 janvier diriger l'infanterie sur la route d'Andrinople à Constantinople. Si je ne rencontre pas d'obstacles, je pourrai être à la fin du mois sous les murs de Constantinople. J'installe partout des manutentions et reçois de la population indigène des propositions nombreuses à ce sujet. — NICOLAS.

Quelques instants après l'envoi de ce télégramme arriva la nouvelle de la victoire de Chasköi où Skobelef tailla en pièces le reste de l'armée de Suleyman-Pacha. L'impression de ce nouveau succès fut terrifiante au quartier général... « Son Altesse est devenue pâle comme la mort : le chef d'état-major ne faisait que répéter : « Mon Dieu, mon Dieu ! » Nous étions

tous bouleversés. Son Altesse envoya à l'Empereur un télégramme le prévenant que par la force des événements il se trouverait bientôt sous les murs de Constantinople : « Si Dieu » le veut, je fixerai sur les murs de Tsarigrad l'écu aux armes » de la Russie ». Tout le monde était sous l'écrasante impression d'événements terribles. » (*Mémorial*, 10/22 janvier.)

Voici le télégramme du grand-duc :

Les populations turques détruisent tout ce qu'elles possèdent et emmènent leurs familles, qui périssent par milliers sur les routes. La panique est effrayante, indescriptible, ainsi que les événements poignants qui l'accompagnent. En vue de tout cela, crois de mon devoir d'exprimer ma conviction entière que dans les circonstances actuelles il n'est plus possible de s'arrêter, et, devant le refus des Turcs d'accepter les conditions de la paix, *il est indispensable de pousser jusqu'au centre, c'est-à-dire jusqu'à Tsarigrad, et d'achever là la sainte œuvre entreprise par toi.* Les plénipotentiaires disent eux-mêmes que leur existence est finie et qu'il ne nous reste qu'à occuper Constantinople. *Dans ce cas, l'occupation de Gallipoli*, où se trouve un détachement turc, devient indispensable afin de prévenir l'arrivée des Anglais et de garder au moment du règlement définitif les gages les plus importants pour le règlement de la question dans notre intérêt. Par conséquent, je ne terminerai rien avec les plénipotentiaires avant la réception de ta réponse, et en avant avec Dieu ! — NICOLAS.

Mais le commandant en chef, par l'ordre donné dans un moment d'effarement et de colère, s'était lui-même enlevé la possibilité de recevoir à temps la réponse si désirée. Le premier télégramme qui arriva à Kazanlyk (le 11/23 janvier) avait été expédié de Pétersbourg le 6/18 janvier et était parvenu à Chipka le 8/20 ; mais Tchingiskhan ayant, sur l'ordre du grand-duc Nicolas, détérioré le télégraphe[1], cette dépêche mit quatre jours pour venir de Chipka à Kazanlyk. Elle n'avait naturellement aucun rapport avec le télégramme précédent :

Enchanté de l'occupation de Philippopoli et d'Harmanly et de l'action brillante des dragons avec Stroukof. Informe-moi si tu as reçu le télégramme de Gortchakoff du 5 janvier. Que Dieu vous assiste ! — ALEXANDRE.

1. Suivant la version officielle, ce retard eut pour cause une tempête dans les Balkans.

Les télégrammes suivants n'ont trait qu'aux opérations militaires et aux événements de Pétersbourg, tels que l'attentat contre le général Trepof, etc. Le grand-duc arriva à Andrinople d'où, le 14/26 janvier, il télégraphia entre autres choses :

Dans les circonstances actuelles, il me paraît qu'il serait utile de préparer à Sébastopol une division du dixième corps avec trois batteries de neuf, pour être embarquée sur les navires de la Société de Navigation, afin que, quand je le jugerai nécessaire, elle puisse débarquer où j'indiquerai. Si tu consens, avise-moi ou donne l'ordre à Semeka de m'informer quand il pourra être prêt à s'embarquer. — NICOLAS.

Ce n'est que le 12/24 janvier qu'on reçut à Pétersbourg les trois télégrammes du grand-duc, du 10/22 janvier. L'Empereur y répondit immédiatement :

J'approuve les considérations exposées dans les trois télégrammes chiffrés du 10 janvier, concernant la marche sur Constantinople. Les mouvements des troupes ne doivent, en aucun cas, être arrêtés avant la conclusion d'un accord formel. Déclare aux plénipotentiaires turcs que si, dans un délai de trois jours à partir de l'expédition de leur télégramme à Constantinople avec la demande d'instructions, la Porte ne consent pas, sans réserve aucune, à accepter nos conditions, nous nous considérerons comme complètement dégagés. Dans le cas où nos conditions ne seraient pas acceptées, la question devrait se décider sous les murs de Constantinople. Pour répondre à tes quatre questions, *je te conseille de te guider par les instructions suivantes :*

1° En cas d'entrée de flottes étrangères dans le Bosphore, engager des négociations amicales avec les chefs des escadres pour rétablir, par des efforts communs, l'ordre dans la ville.

2° Dans le cas où des troupes étrangères débarqueraient à Constantinople, éviter tout conflit avec elles *en laissant notre armée sous les murs de Constantinople.*

3° Si les habitants de Constantinople ou les représentants d'autres puissances demandent qu'on rétablisse l'ordre dans la ville et qu'on y maintienne la tranquillité, faire constater ce fait par un procès-verbal spécial et entrer nos troupes en ville.

4° *Enfin, en aucun cas, il ne faut revenir sur notre déclaration à l'Angleterre que nous n'avons pas l'intention d'agir sur Gallipoli.*

L'Angleterre nous a, de son côté, promis de ne rien entreprendre contre la presqu'île de Gallipoli et nous ne devons pas lui fournir un prétexte d'intervention, lors même qu'un détachement turc occuperait cette presqu'île. Il suffira de faire avancer un détachement pour l'observation de l'isthme, mais en aucun cas il ne faut approcher

de Gallipoli. Vu ton rapprochement de Constantinople, j'ai reconnu nécessaire de renoncer à la première instruction de réunir les plénipotentiaires à Odessa ; au lieu de cela, le général aide de camp comte Ignatief a reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Andrinople pour conduire, auprès du quartier général, les négociations préliminaires de la paix. — ALEXANDRE.

Ce télégramme parvint au quartier général le 17/29 janvier. Le lendemain, 18/30, arriva un autre télégramme de Pétersbourg du 14/26, écrit en français et signé Gortchakoff, et expliquant sous quelles influences des instructions aussi déplorables avaient été adressées la veille au commandant en chef :

On nous mande de Berlin : « Reuss télégraphie du 12 janvier : Turquie décidée à accepter nos conditions et à signer armistice. » Schouvalof télégraphie du 12/24 : « Situation devenue très mauvaise. Il ne s'agit pas seulement d'entrée flotte et de Gallipoli, mais de rupture immédiate avec nous » ; du 13/25 janvier : « Derby et Carnarvon ont présenté leurs démissions à la suite de demandes de crédit. » — J'ai rectifié texte de nos conditions, tronqué par Layard, surtout sur question des Dardanelles, et réitéré l'assurance que nous ne soulèverons pas isolément question européenne. Ordre donné hier soir flotte : ancrer dans Dardanelles même de vive force — révoqué ce matin, mais on craint qu'on n'arrive plus à temps.

Orlof, du 13/25 : « Sultan demande qu'on arrête flotte. Il exprime crainte que la Russie n'envisage cela comme menace et ne rompe négociations. Si Angleterre insistait, Sultan prie de nous déclarer que cela se fait contre sa volonté... » Contre-ordre à flotte arrivé à temps. Derby ne paraît plus au Parlement. Je lui ai fait part de nos conditions qui ont produit sur lui impression calmante. — GORTCHAKOFF.

Il faut avant tout constater que, sans la détérioration du télégraphe par ordre supérieur, le télégramme de l'Empereur daté du 12/24 serait arrivé au quartier général au plus tard le 14/26 janvier. A cette date, six jours s'étaient déjà écoulés depuis que les plénipotentiaires turcs avaient demandé à Constantinople de nouvelles instructions. Conformément à l'ordre du souverain, le commandant en chef devait de ce fait considérer les négociations comme rompues et marcher directement sur Constantinople. Le retard du télégramme arrivé seulement le 17/29 janvier était donc très malheureux. Mais, d'autre part, on doit se demander si, étant

donné l'instruction 4, qui interdisait à tout prix l'occupation de Gallipoli, le commandant en chef aurait osé pousser les choses jusqu'au bout : sans l'occupation préalable de Gallipoli, la marche sur Constantinople était, au point de vue militaire, un acte excessivement téméraire, qui eût exposé l'armée russe aux plus graves dangers. En effet, le passage des Dardanelles restant ainsi ouvert aux flottes étrangères, cette armée courait le risque de voir ses communications avec la Russie par la mer Noire coupées entièrement. La Turquie occupant encore en Bulgarie le fameux quadrilatère : Silistrie, Roustschouk, Warna, Schoumla, et la Roumanie se trouvant alors vis-à-vis de nous sur un pied de sourde hostilité, la moindre agression de l'Autriche-Hongrie exposait nos troupes épuisées déjà par le passage des Balkans au danger d'être prises dans une souricière.

Si donc le télégramme de l'Empereur était arrivé à temps, il aurait placé le commandant en chef dans l'alternative ou de désobéir aux instructions 1 et 2, ou d'enfreindre la quatrième. Vu les dispositions qui régnaient au quartier général, il est très probable que le grand-duc aurait passé outre à la dernière instruction et que, dans la marche précipitée sur Constantinople, Gallipoli n'aurait pas échappé à l'occupation, quitte ensuite à rejeter le fait sur l'entraînement de quelque chef de cavalerie. Mais le télégramme arriva le 29, alors que les plénipotentiaires turcs avaient reçu l'autorisation d'accepter les préliminaires de la paix, et l'armistice fut signé. Le commandant en chef échappa ainsi, malgré sa forte tentation de « clouer son écu sur les murs de Constantinople » à la grave responsabilité d'enfreindre un ordre formel de l'Empereur et d'amener peut-être une rupture avec l'Angleterre.

A vrai dire, ce fut le comte Pierre Schouvalof seul qui mit cette pierre d'achoppement sur la route de notre armée victorieuse. Pendant toute la guerre, jusqu'au Congrès de Berlin inclusivement, il fut le mauvais génie de la Russie. C'est à l'avenir de démêler tous les mobiles de l'attitude si hostile aux aspirations nationales prise par l'ancien chef de la troisième section, dont Alexandre II avait subitement fait un ambassadeur à Londres pour couper court à l'influence trop prépondérante, trop dictatoriale qu'il commençait à prendre

sur la marche des affaires en Russie. A présent on doit se borner à la simple constatation des faits. Or, le comte Schouvalof exerça pendant la durée de la guerre une action vraiment terrifiante sur l'esprit déjà si timoré de Gortchakoff. Diplomate, il maniait l'épouvantail de l'intervention anglaise comme autrefois, chef de la police secrète, il avait joué du spectre rouge. Confondant volontiers les tendances radicales d'une infime fraction de la société russe avec les profondes et indéracinables aspirations du peuple tout entier, il avait voué aux uns et aux autres la haine aveugle d'un policier dont son rôle de soi-disant sauveur de l'autocratie avait fait pendant longtemps le maître absolu du pays. Cette fois c'est du péril anglais qu'il prétendait sauver la Russie, grâce à ses relations intimes avec lord Derby, qui représentait dans le cabinet Beaconsfield le petit groupe des partisans d'une entente anglo-russe. Aussi, instamment sollicité par ce ministre, le comte Schouvalof arracha-t-il à la faiblesse de Gortchakoff l'engagement formel de ne pas occuper Gallipoli.

En retour de cette promesse qui exposait l'armée russe aux plus graves dangers, le cabinet de Saint-Pétersbourg aurait dû exiger que, de son côté, l'Angleterre s'engageât solennellement à ne pas passer les Dardanelles. Mais cette idée si simple ne vint à l'esprit ni de l'ambassadeur, ni du chancelier.

La Russie, par le fait de l'état de guerre existant entre elle et la Turquie, se trouvait en réalité affranchie de toutes les stipulations du traité de Paris, tandis que l'Angleterre n'avait aucun prétexte plausible pour les enfreindre. Certains de nos diplomates pensaient tout autrement. Le comte Schouvalof le prouva encore une fois quand, plus tard, il signa avec lord Salisbury la convention secrète qui forçait la Russie à soumettre le traité de San-Stefano à un Congrès européen.

Un autre télégramme de Gortchakoff, expédié de Saint-Pétersbourg le 16/28 et arrivé à Andrinople le 21 janvier/2 février, témoigne encore de cette disposition d'esprit chez notre ambassadeur à Londres :

Schouvalof télégraphie qu'en audience de congé de Buchanan, l'empereur d'Autriche aurait désapprouvé nos conditions de paix.

Heureusement, deux jours avant la réception de ce télé-

gramme, les préliminaires de paix ainsi que l'armistice avaient été signés à Andrinople par le grand-duc et les plénipotentiaires turcs. En effet, à peine en possession du télégramme de l'Empereur, le grand-duc avait donné rendez-vous aux Turcs pour l'échange des signatures ; l'autorisation du Sultan se trouvait déjà dans les mains des plénipotentiaires, et ceux-ci étaient si désireux d'en finir qu'ils consentirent à l'évacuation de toutes les forteresses du Danube, alors qu'auparavant deux d'entre elles seulement devaient être livrées aux Russes.

Voici en quels termes le commandant en chef annonça à l'Empereur la signature de l'armistice :

Andrinople, le 19/31 janvier.

J'ai le bonheur de féliciter Votre Majesté. La sainte œuvre entreprise par vous a heureusement abouti. Les bases de paix proposées par Votre Majesté sont acceptées par la Porte, et les protocoles viennent d'être signés par moi et les plénipotentiaires du Sultan. L'armistice est conclu et signé, et les ordres d'arrêter les opérations militaires ont été expédiés à tous les détachements et au Caucase. Toutes les forteresses du Danube, Rasgrad et Erzeroum seront évacués par les troupes turques. Les détails par un courrier qu'expédierai un de ces jours. — NICOLAS.

Le 22 janvier/3 février, on reçut au quartier général un télégramme expédié le 19/31 de Pétersbourg :

Je te communique le télégramme du Sultan, reçu ce soir, ainsi que ma réponse : « Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, Saint-Pétersbourg. Constantinople le 30 janvier : Mon gouvernement a télégraphié, le 24 de ce mois, à mes plénipotentiaires pour les autoriser à accepter les bases générales proposées par S. A. I. le grand-duc Nicolas, pour la conclusion de l'armistice et le rétablissement de la paix. Six jours se sont écoulés depuis, sans que mon gouvernement ait reçu la réponse à cette communication. Après l'acceptation par mon gouvernement des bases générales de l'armistice et de la paix, la prolongation des opérations militaires n'ayant plus de raison d'être et ne pouvant avoir d'autre conséquence que d'augmenter les souffrances de nos populations déjà si éprouvées, je fais appel aux sentiments d'humanité de Votre Majesté et la prie de vouloir bien donner des ordres aux commandants de ses armées, pour la suspension des hostilités. — ABDUL-HAMID. » — Ma réponse : — « A Sa Hautesse le Sultan, Constantinople. Je n'ai pas été avisé jusqu'à présent que les plénipotentiaires de Votre Majesté aient reçu, au quartier général, votre acceptation

des bases proposées pour la conclusion de l'armistice; quand ils l'auront produite, mon frère est autorisé à accorder armistice. Votre Hautesse peut être persuadée que je partage sincèrement son désir de la paix, mais il me faut, je dirai même, il nous faut une paix durable et solide. » — ALEXANDRE.

Un télégramme du 16/28 janvier, reçu à Andrinople le 20 janvier/1er février, disait :

J'ai reçu tes télégrammes des 12 et 14 janvier. Attends avec impatience la nouvelle de ton arrivée à Andrinople. *Est-il vrai, comme l'affirment les télégrammes étrangers, que les Turcs ont accepté nos conditions pour l'armistice? As-tu reçu mon télégramme chiffré du 12 janvier?* — ALEXANDRE.

Un autre télégramme, adressé le 19/31 janvier au commandant en chef par le prince Gortchakoff, confirme la correspondance reproduite plus haut entre Abdul-Hamid et Alexandre, et accentue encore davantage la promesse de ce dernier que, sitôt les pouvoirs reçus par les plénipotentiaires turcs, l'armistice serait signé. Le 20 janvier/1er février, le lendemain même de la signature de l'armistice, Alexandre II télégraphia au commandant en chef des instructions *en contradiction évidente* avec celles expédiées le 12/24 janvier :

Les dernières nouvelles de Constantinople affirment que le consentement de la Porte à nos conditions a été envoyé le 12 janvier; mais jusqu'à présent je n'ai reçu de lui aucun avis que les négociations pour l'armistice aient commencé. Pour des considérations politiques générales, *il est désirable de hâter la conclusion de l'armistice* et de ne pas donner prétexte à l'interprétation que nous traînons exprès les négociations en longueur... *Un pareil désir ne doit, en aucune manière, entrer dans nos vues, une fois que la Porte a accepté nos conditions.* — ALEXANDRE.

Malgré ce revirement évident, la réponse de l'Empereur, à la nouvelle de la signature de l'armistice, manqua complètement d'enthousiasme :

Pétersbourg, le 21 janvier (arrivé à Andrinople le 25 janvier/6 février.)

Reçois à l'instant ton télégramme du 19 sur la conclusion de la paix et remercie Dieu pour les résultats obtenus. Reconnais que les conditions touchant les forteresses sont très favorables. *Informe-moi*

si terme armistice indiqué. Je désire que tu autorises mes fils à retourner pour quelque temps à Saint-Pétersbourg. — ALEXANDRE.

On fut vivement frappé de ce télégramme au quartier général...

Son Altesse est surprise de la froide réponse de l'Empereur... A dîner, Son Altesse dit qu'il ne s'attendait pas à un pareil télégramme, et il est plus que jamais convaincu qu'on n'apprécie pas, qu'on n'a pas compris les résultats obtenus. L'aide de camp X... rappelle que les télégrammes du souverain sont variables, que là où Son Altesse ne s'y attendait pas, l'Empereur était enchanté, et *vice versa*... (*Mémorial*, 26 janvier/7 février).

Ce n'est qu'à l'arrivée du comte Ignatief, le 27 janvier, que l'on eut le mot de ces contradictions...

Ignatief a reçu pouvoir de conclure la paix, afin de terminer l'affaire promptement et en dehors de l'Europe. Quoiqu'il soit parti le *12 janvier*, bien des choses deviennent claires; ainsi, par exemple, on ne nous a pas adressé les instructions *parce que Gortchakoff était en désaccord avec Milioutine, chacun tirait de son côté et refusait de signer. L'Empereur, lui aussi, ne voulait pas signer, disant que c'était leur affaire*. On a fait venir Ignatief et on s'est enfin décidé à les confirmer...

SON ALTESSE. — Et dans quelle situation me serais-je trouvé si, à la veille de la première séance, je n'avais pas eu ces instructions?

... Ignatief raconte encore que, quand est arrivé le télégramme du grand-duc, déclarant qu'il marcherait même sur Tsarigrad, l'Empereur *a été enchanté et a relu au moins dix fois ce télégramme*, disant : « Si c'est le décret du destin, qu'il installe la croix sur Sainte-Sophie! » *Voilà ce qui explique pourquoi il a si froidement accueilli la nouvelle de la conclusion de l'armistice*... Le grand-duc Constantin était très enthousiasmé, et tout électrisé par la nouvelle que la reine Olga marchait en amazone à la tête de son armée; il a aussi conseillé l'occupation de Constantinople, mais on ne l'a pas invité à la prochaine séance, ce dont il a été vivement froissé... (*Mémorial*, 27 janvier.)

Les prétentions de la Grèce sur Constantinople avaient-elles un peu refroidi l'enthousiasme provoqué par la nouvelle d'une marche sur la capitale turque? C'est possible. Mais, en réalité, le désir de l'Empereur était paralysé par la résistance de Gortchakoff. N'ayant pas assez d'énergie pour imposer sa

volonté, Alexandre II souhaitait que le commandant en chef prît à son compte la grave responsabilité d'une pareille marche et le plaçât devant le fait accompli... A cela, il y avait plusieurs obstacles. Le grand-duc Nicolas n'était pas non plus l'homme des résolutions fortes et énergiques ; il lui manquait surtout la ténacité nécessaire pour l'exécution de projets audacieux. L'aurait-il eue, que la triste situation dans laquelle il avait trouvé la garde impériale à son arrivée à Andrinople l'eût fait réfléchir. Le passage des Balkans par le général Gourko avait déjà coûté à la garde de cruels sacrifices. La marche forcée de Sofia sur Andrinople (trois cent cinquante kilomètres en seize jours, dont six de batailles !) avait réduit les deux régiments Préobrajenski et Semenovski à la moitié de leur effectif, et ceux qui parvinrent le 26 janvier à Andrinople étaient dans un état déplorable. « Le 17/29, le grand-duc a visité les détachements de la garde... Quel spectacle, mon Dieu ! Déguenillés, presque pieds nus, noircis par la fumée du bivouac », etc. (*Mémorial*, même date.)

Il y avait là de quoi refroidir les velléités de continuer la guerre et de marcher sur Constantinople. Si à Pétersbourg le Tsar était plus désireux de poursuivre les opérations militaires, c'est qu'il ignorait entièrement le pitoyable état dans lequel se trouvait l'armée. En effet, voici en quels termes le commandant en chef télégraphia à l'Empereur le compte rendu de sa visite : « Ai vu toute l'infanterie de la garde avec l'artillerie dans *un état brillant*. La garde m'a accueilli avec enthousiasme », etc. — « Je suis heureux de l'accueil chaleureux et *de l'état brillant dans lequel tu as trouvé la garde*. Renouvelle-lui mes remerciements pour ses brillants services », répondit Alexandre à ce rapport du grand-duc par le télégramme du 18/30 janvier.

Sur le nombre des troupes dont disposait le commandant en chef pour la marche sur Constantinople, on était à Pétersbourg tout aussi mal renseigné.

« Ignatief raconte que dans le Conseil le ministre de la guerre comptait que nous disposions de deux cent cinquante mille baïonnettes. Nous calculons, calculons, et n'arrivons qu'au chiffre de *quarante mille* (*sic*) ! » lit-on dans le *Mémorial* à la date du 28 janvier/9 février. L'énormité de cet écart suffit à expliquer que le grand-duc, lors même qu'il eût

éprouvé le désir de passer outre aux instructions ambiguës et contradictoires venues de Pétersbourg, ne pouvait pas assumer à la légère la responsabilité d'un mouvement sur Constantinople. Autant *à Kazanlyk*, le 10 janvier, il avait souhaité la rupture des négociations afin de pouvoir entrer à Tsarigrad, autant quelques jours après, *à Andrinople*, il était heureux de signer l'armistice et les préliminaires de paix.

Restait encore à conclure la paix définitive. La Russie avait tout intérêt à en finir au plus tôt afin d'empêcher toute intervention de l'Europe. Aussi le commandant en chef fit-il preuve de sagesse en refusant de fixer un terme précis à l'armistice.

Les plénipotentiaires demandaient un délai fixe pour l'armistice, télégraphia le grand-duc à l'Empereur le 25 janvier 6 février, mais j'ai refusé, n'y voyant aucune utilité.

Il est entendu que l'armistice durera jusqu'à la conclusion de la paix ou jusqu'à la rupture des négociations. Ainsi, si je vois que les pourparlers sont traînés en longueur, je serai toujours libre de leur fixer un délai et, s'ils ne sont pas terminés à cette date, de les rompre.

Le lendemain, le commandant en chef télégraphie :

J'attends aujourd'hui Ignatief. Ce matin, Server et Namyk sont partis chercher les instructions à Constantinople; ils reviendront dans quelques jours.

Le 8 février, il reçoit de Pétersbourg le télégramme suivant daté du *3 février* :

Tes télégrammes du 18/30 janvier reçus seulement aujourd'hui: hier soir m'est parvenue ta lettre du 11 23 janvier. J'approuve entièrement toutes tes dispositions. Aujourd'hui assiste au service d'actions de grâces et passe en revue le régiment de Wyborg. Nous devons nous tenir toujours prêts jusqu'à la conclusion d'une paix solide et honorable pour la Russie. — ALEXANDRE.

Deux jours après la réception de cette dépêche, le quartier général fut mis en émoi par la nouvelle que la flotte anglaise s'était montrée devant les Dardanelles. L'engagement pris par Gortchakoff de ne pas occuper Gallipoli commençait à porter ses fruits...

L'Angleterre s'agite et s'essaie, lit-on dans *le Mémorial* à la date du 29 janvier 10 février. J'ai dit à Ignatief que, s'il ne parvient

pas à se débarrasser de Gortchakoff, nous aurons encore beaucoup de difficultés ; des affaires pareilles ne peuvent être conduites que par une seule volonté...

S. A. raconte que l'Empereur a chargé Ignatief de lui dire qu'il ne peut pas lui donner des instructions prévoyant tous les cas, mais qu'il est certain que *son frère ne manquera pas l'occasion ;* « cela me délie les mains, ce dont je suis enchanté », a ajouté le grand-duc.

Voici en quels termes le commandant en chef annonce le même jour à l'Empereur l'incident des Dardanelles :

Je t'envoie immédiatement un télégramme reçu de la Porte et ma réponse écrite dans la conviction qu'en cette occurrence j'agis dans le sens de tes instructions et que de Pétersbourg tu feras agir dans le même sens sur les cabinets étrangers. — NICOLAS.

Le télégramme promis ne fut envoyé que le lendemain, 30 janvier/11 février ; en voici le texte français original :

Ce soir reçu le télégramme suivant de Server-Pacha : « Ambassade de S. M. Britannique à Constantinople et le commandant des Dardanelles nous ont informés hier soir que six bâtiments de la flotte anglaise avaient reçu l'ordre de passer le détroit. Quelques heures après, le commandant nous a télégraphié de nouveau pour nous informer qu'à la suite de la déclaration qu'il n'avait pas d'ordre de la Porte pour autoriser le passage, ces vaisseaux sont retournés à Berika. L'ambassadeur ottoman à Londres nous télégraphie de son côté que lord Derby a annoncé au Parlement que l'ordre avait été donné à l'amiral Hornby de se rendre à Constantinople avec les bâtiments pour la protection des sujets anglais, et que cette décision avait été portée à la connaissance du gouvernement russe et des autres puissances de l'Europe. Fidèle à l'esprit de ses engagements, la Sublime-Porte croit devoir porter ce qui précède à votre connaissance, et elle s'empresse de déclarer que la sécurité ne laisse rien à désirer dans la capitale et qu'elle insistera auprès du gouvernement anglais sur le retrait de la mesure dont il s'agit. — SERVER. » — J'ai répondu : « Je vous remercie pour communication au sujet de la tentative de la flotte anglaise dans les détroits. J'approuve d'autant plus la réponse de la Porte que, si j'avais redouté des dangers pour les chrétiens et pour nos nationaux dans la résidence du Sultan, j'aurais été obligé de recourir à des mesures analogues. Toutefois, vu situation modifiée que créerait à la Porte présence dans la capitale d'une force armée étrangère en violation du principe traditionnel de la fermeture des détroits, et l'influence regrettable que pression de cette

nature pourrait exercer sur la marche de nos négociations, j'ai cru devoir le signaler à l'Empereur pour le cas où je me verrais forcé d'assurer la sécurité de notre entente par une prise de garanties correspondantes. » — NICOLAS.

Des communications télégraphiques directes n'ayant pas été établies avec Andrinople malgré l'ordre de l'Empereur exprimé dans son télégramme du 18/30 janvier, on continua à recevoir au quartier général le 11 février et les jours suivants des instructions datant des 6 et 7 février et sans rapport aucun avec le grave incident de l'entrée dans les Dardanelles.

Parmi ces télégrammes, celui du 7 février, parvenu à Andrinople le 11, présente un intérêt actuel (l'original est en français) :

Sabourov mande qu'après conseil de l'Empereur, roi de Grèce a envoyé à ses troupes ordre évacuer territoire turc, comptant qu'en retour Porte ordonnera suspension d'hostilités sur terre et sur mer. Notre auguste maître désire que Votre Altesse Impériale s'explique à ce sujet catégoriquement avec plénipotentiaires turcs.

Ce n'est que le 13 février que commencèrent à arriver à Andrinople des télégrammes de Pétersbourg se rapportant aux tentatives de l'Angleterre en vue de pénétrer dans les Dardanelles. Le lecteur verra que ces télégrammes furent expédiés bien avant l'arrivée de la dépêche du grand-duc du 11 février et se croisèrent par conséquent avec elle.

Pétersbourg, le 30 janvier/11 février.

L'entrée de l'escadre anglaise *dans le Bosphore* nous libère de nos engagements antérieurs concernant Gallipoli et les Dardanelles. Dans le cas où les Anglais débarqueraient sur un point quelconque, il est indispensable de mettre à exécution l'intention de faire entrer nos troupes à Constantinople. Je te laisse dans ce cas liberté d'action complète sur les bords du Bosphore et des Dardanelles, avec la réserve cependant d'éviter un conflit immédiat avec les Anglais aussi longtemps qu'ils n'ouvriront pas eux-mêmes les hostilités. — ALEXANDRE.

Même date, arrivé à Andrinople le 1/13 février :

D'ordre de Sa Majesté, j'ai adressé hier à nos cinq ambassades le télégramme suivant : « Le gouvernement britannique, sur le rapport de

son ambassadeur à Constantinople, s'est décidé à profiter d'un firman obtenu précédemment, pour diriger une partie de sa flotte à Constantinople afin de protéger la vie et la sécurité des sujets britanniques. D'autres puissances ont adopté la même mesure pour leurs nationaux. L'ensemble de ces circonstances nous oblige à aviser, de notre côté, aux moyens de protéger les chrétiens dont la vie et les propriétés seraient menacées et, afin d'obtenir ce résultat, *d'avoir en vue l'entrée d'une partie des troupes à Constantinople.* » — GORTCHAKOFF.

Le même jour, le grand-duc reçut un troisième télégramme de l'Empereur, daté du 31 janvier/12 février, qui, après divers ordres de services, se terminait par ces mots : « J'ai donné l'ordre de te communiquer un télégramme du Sultan ainsi que ma réponse d'aujourd'hui. »

Grande fut la perplexité au quartier général : ces télégrammes si peu précis parlaient de l'entrée de la flotte anglaise *dans le Bosphore*, ce qui ne répondait nullement à la réalité, et de l'entrée des autres flottes dans les Dardanelles, ce dont il n'était nullement question. On laissait bien au commandant en chef la liberté d'agir « dans ce cas » ; mais, ce cas ne s'étant pas produit, la situation était d'autant plus embarrassante que le plénipotentiaire turc Savfet-Pacha était arrivé ce même jour à Andrinople, et que les pourparlers pour une paix définitive avaient commencé. En outre, le télégramme de Gortchakoff était bien moins impératif et ne parlait que « d'avoir en vue l'entrée des troupes à Constantinople ».

L'Empereur a envoyé un télégramme, écrit le rédacteur du *Mémorial* à la date du 1/13 février, dans lequel il semble donner carte blanche à Son Altesse pour agir contre l'Angleterre. On a mis beaucoup de temps à déchiffrer ce télégramme; plusieurs mots ont été devinés à peu près, ce qui a forcé Ignatief et Nelidof à faire diverses suppositions. La conclusion a été : « Il faut questionner l'Empereur ». Mais Son Altesse ne l'a pas voulu. Il a commenté la dépèche différemment et a donné l'ordre de répondre : « Sera exécuté... » Après le dîner, est arrivé un second télégramme de l'Empereur qui était une répétition du premier. Au thé, Son Altesse a dit : « Quel malheur que les diplomates soient habitués à tout embrouiller et à écrire de telle sorte qu'on puisse expliquer et comprendre de deux manières ! Aujourd'hui, Ignatief et Nelidof se sont distingués dans cette voie... Alexis Ivanovitch, sans Ignatief, ne se serait pas risqué dans ces embrouillamini ! »

Enfin, le 2/14 février, parvint au commandant en chef un télégramme antérieur du Tsar, expédié le 10 février, qui jetait quelque lumière sur les dépêches précédentes :

Nous avons reçu de Londres l'information officielle que, sur des nouvelles envoyées par Layard, et portant que de prétendus dangers menaçaient la situation des chrétiens à Constantinople, l'Angleterre a donné l'ordre à une partie de son escadre d'aller à Constantinople pour la défense de ses sujets. Je trouve indispensable de nous entendre avec les plénipotentiaires turcs sur l'entrée de nos troupes à Constantinople dans le même but. Il serait très désirable que cette entrée pût s'effectuer d'une manière amicale. Mais si les plénipotentiaires s'y opposent, *nous devons être prêts à occuper Tsarigrad même par la force.* Je laisse à ton jugement la désignation du nombre des troupes et le choix du moment où il faudra mettre ce projet à exécution, en prenant en considération l'évacuation effective des forteresses du Danube par les Turcs. — ALEXANDRE.

Le *Mémorial* constate que, le 3/15 février, le grand-duc entama avec Savfet-Pacha des négociations pour une action commune à Constantinople contre les Anglais. Le commandant en chef télégraphiait à l'Empereur le même jour :

Tous les télégrammes, jusqu'au 1/13 février inclus, reçus, ainsi que celui du prince Gortchakoff. Tout sera exécuté. Jusqu'à présent tout est tranquille : les pourparlers avec Savfet-Pacha marchent bien jusqu'à présent. Aujourd'hui partira une commission pour prendre possession de Roustschouk. — NICOLAS.

Quelques instants après le départ de ce télégramme, il en arriva de Pétersbourg un autre indiquant bien qu'on était encore fort indécis là-bas sur le parti à prendre. On voulait consulter le général Todtleben :

La présence de Todtleben est reconnue ici indispensable. Donne-lui l'ordre de remettre son commandement à Dondoukof et de venir immédiatement ici. Mes télégrammes au Sultan doivent te servir d'indication pour ta conduite. — ALEXANDRE.

Un second télégramme, parti de Pétersbourg le 2/14 février, parvint à Andrinople le lendemain :

D'après les nouvelles de Londres, l'escadre anglaise a reçu l'ordre de se rendre dans tous les cas à Constantinople, même sans le consentement du Sultan. Conformément à cela, *nous devons agir selon mes ordres pour cette éventualité.* — ALEXANDRE.

En réponse à cette communication qui, au lieu de donner *l'ordre précis* de marcher sur Constantinople, se référait aux vagues instructions précédentes, le grand-duc télégraphie :

Reçu aujourd'hui ta dépêche du 2/14 ; tout sera exécuté selon tes ordres. A l'instant même je reçois la nouvelle que l'escadre anglaise aurait passé les Dardanelles, mais n'est pas entrée dans le Bosphore. J'ai réitéré mon avertissement aux plénipotentiaires turcs. Ils sont très émus et attristés de l'insolence des Anglais ; ils comprennent que dans cette question l'amitié avec nous leur est précieuse, et ils ont envoyé avertir de cela le Sultan. Les négociations marchent bien et sans interruption. Roustschouk et Silistrie sont en train d'être reçus par notre commission. Partout les Turcs sont polis et prévenants ; à Silistrie, pendant le dîner chez les Turcs, on a bu à ta santé. — NICOLAS.

En vue d'une marche possible sur Constantinople, il était du plus haut intérêt pour les Russes d'être maîtres des forteresses du Danube. Le télégramme du 1/13 cité plus haut attirait justement l'attention du grand-duc sur ce point capital, et le commandant en chef hésitait, avec raison, à rompre les négociations et à brusquer la marche sur Constantinople avant de s'être assuré la possession des forteresses en cours d'évacuation. Ce mouvement n'était, d'ailleurs, ordonné qu'au cas où les Anglais entreraient dans le Bosphore, éventualité qui ne s'était pas encore produite.

Dans la soirée du 3/15 arrivèrent enfin les télégrammes échangés entre le Sultan et l'Empereur.

Constantinople, 12 février. — J'ai été fort impressionné par la dépêche que m'a adressée Votre Majesté Impériale, en date du 11 courant. J'ai pris des engagements envers vos plénipotentiaires dans le but de rétablir la paix. Toutes les populations qui sont sous mon sceptre ont droit à la même protection et vivent dans une parfaite sécurité. Les droits de mon Empire sont maintenus, ainsi qu'il a été appris sans doute par Votre Majesté Impériale à l'occasion même du dernier incident des Dardanelles, puisque la flotte anglaise s'est retirée aussitôt que mon gouvernement lui a rappelé que son entrée serait contraire aux traités. Je ne puis donc pas supposer un seul instant que Votre Majesté Impériale, qui aura sans doute déjà appris les véritables détails de l'incident, pourrait donner suite aux mesures qu'elle indique dans sa dépêche. — ABDUL-HAMID.

Réponse de l'Empereur, du 12 février :

Je viens de recevoir le télégramme de Votre Hautesse, d'aujourd'hui midi. Je reste dans les mêmes dispositions amicales et pacifiques, mais il m'est difficile de concilier ce qu'elle demande avec une communication que je reçois du gouvernement anglais. Il me fait savoir que, malgré le refus du firman, une partie de la flotte anglaise entrera dans le Bosphore pour sauvegarder la vie et la propriété des sujets britanniques. Si la flotte entrait dans le Bosphore, il me serait impossible de ne pas faire entrer à Constantinople, temporairement, une partie de mes troupes. Votre Hautesse possède à un trop haut degré le sentiment de sa dignité personnelle pour ne pas convenir que, si le cas cité ci-dessus se réalisait, je ne saurais agir autrement. — ALEXANDRE.

Sultan à Empereur, le 13 février (communiqué au quartier général par Gortchakoff) :

J'ai reçu la réponse de Votre Majesté dans la soirée du 12 ; j'ai pris la résolution d'écrire à la reine d'Angleterre pour insister sur l'abandon d'une mesure qui entraîne des malheurs incalculables pour l'humanité ; j'espère toujours que Votre Majesté voudra bien contribuer à un résultat qui sera digne des sentiments magnanimes auxquels je m'adresse en Elle. Je ne demande qu'un délai suffisant pour attendre une réponse à ma dépêche.

Empereur à Sultan :

J'ai reçu le télégramme de Votre Hautesse. Je suis toujours prêt à donner mon concours pour épargner des malheurs à l'humanité. J'attendrai le résultat de sa démarche auprès de la reine d'Angleterre. — ALEXANDRE.

La communication de ces télégrammes par Gortchakoff au commandant en chef forçait donc ce dernier à rester inactif et à attendre le résultat de la démarche du Sultan auprès de la reine d'Angleterre, démarche dont la sincérité devait pourtant paraître bien suspecte. Ce temps d'arrêt imposé au grand-duc était très dangereux, comme l'indique le télégramme qu'il expédia d'Andrinople le 4/16 février :

Chaque jour l'occupation de Constantinople devient plus difficile au cas où la Porte ne consentirait pas volontairement à notre entrée, parce que le nombre des forces turques s'augmente chaque jour par les troupes arrivant des forteresses évacuées. Je préviens de cela pour qu'on ne juge pas l'occupation de Tsarigrad aussi facile et possible qu'il y a deux semaines. Un bruit répandu à Tsarigrad, sur la réunion

d'une conférence européenne, jusqu'à l'issue de laquelle la paix ne serait pas considérée comme définitive, rend les négociations plus difficiles. — NICOLAS.

Second télégramme du même jour :

A l'instant même reçois la nouvelle que quatre cuirassés anglais ont jeté l'ancre aux îles des Princes, à une heure de distance de Tsarigrad. La Porte m'informe qu'elle désire une entente avec nous sur la question brûlante ; mais il n'y a pas d'invitation formelle ; au contraire, on supplie autant que possible de ne pas entrer. Mes troupes se trouvent à deux journées de marche de Tsarigrad : comment envisager l'ancrage anglais aux îles des Princes ? Attends prompte réponse. — NICOLAS.

Un télégramme parti de Pétersbourg le 4/16 indique clairement que le désordre dans les transmissions télégraphiques ne faisait qu'augmenter, ce qui, vu la gravité des circonstances, exaspérait encore l'énervement général à Pétersbourg :

Tous les télégrammes et les protocoles sur les négociations lus avec grand intérêt et plaisir. Par une réponse au Sultan, partie aujourd'hui même, tu verras que je ne modifie en rien les instructions données dans mon télégramme chiffré d'hier (nº 34). La dépêche de la Porte, dont tu parles dans ton télégramme chiffré du 29 janvier/10 février, a-t-elle été envoyée par le télégraphe ou par courrier ? Je te prie de répondre positivement à mes questions, sans cela je reste dans la perplexité. — ALEXANDRE.

L'émotion produite au quartier général par ce télégramme fut très vive : on n'avait reçu ni la réponse au Sultan ni la dépêche chiffrée 34[1], et cette dernière, contenant des instructions définitives, devait être d'une grande importance. Le mécontentement impérial, très visible dans la dernière phrase, n'était pas sans augmenter la confusion. Voici la réponse du grand-duc :

Mon grand télégramme chiffré dont parles a été expédié le 30 janvier et non le 29, par télégraphe et non par courrier. Jusqu'à présent j'ai répondu immédiatement à tous les télégrammes qui me sont parvenus. Je n'ai reçu jusqu'à présent ni ton télégramme au Sultan du 4/16 février, ni celui d'hier, c'est-à-dire du 3/15. Beaucoup de télégrammes arrivent sans ordre : ceux qui ont été expédiés

1. Tous les télégrammes étaient numérotés.

plus tard arrivent plus tôt que d'autres envoyés auparavant, surtout quand il s'agit de télégrammes chiffrés, ce qui souvent cause des malentendus. Cela provient des fréquentes perturbations sur les lignes et de l'interruption des communications. Actuellement, le câble est posé dans le Danube et fonctionne. — NICOLAS.

Consultons le *Mémorial* du 5/17 février :

On a commencé par vérifier tous les télégrammes du Tsar en présence de Son Altesse, du chef d'état-major, d'Ignatief et de Nelidof, puisque le Tsar exprimait son mécontentement dans son dernier télégramme. On sent une excitation nerveuse — et il y a de quoi.... (Suivent de longues et très justifiées récriminations contre les diplomates en général).... Presque à chaque heure la situation se modifie. Les télégrammes du Tsar arrivaient très irrégulièrement ; celui au Sultan n'est pas arrivé du tout. Il cite les anciens télégrammes et se fâche. On a examiné tous les télégrammes : en apparence, ils étaient clairs, et pourtant on pouvait les interpréter comme on voulait...

SON ALTESSE. — Mais pourquoi Bosphore veut-il dire tantôt le Bosphore, tantôt les Dardanelles et la mer de Marmara?... Cela provient de ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent et que Gortchakoff embrouille tout...

IGNATIEF. — C'est lui ; je le connais ; il ne donne jamais un ordre précis...

Son Altesse comprenait que l'Empereur désirait qu'il occupât Constantinople. Mais le chef d'état-major (Niépokoitchitski) combattait cette idée, disant que cela amènerait de grandes complications et que même l'Allemagne pourrait se détourner de nous et ne ferait rien. M. Onou est revenu ; il dit que les Turcs ce n'est rien, mais que les Autrichiens commencent à se cabrer et crient que nous les avons trompés. Là-dessus est arrivé le dernier télégramme de l'Empereur qui explique qu'il considère comme inévitable l'occupation de Constantinople...

Pendant la nuit était déjà parvenue la première partie du télégramme de l'Empereur, du 3/15, avec les instructions qu'il confirmait par sa dépêche du 4/16 citée plus haut :

Le ministère anglais affirme que l'escadre entrée dans le Bosphore et les Dardanelles a une signification pacifique ; mais il n'admet pas que de notre côté l'entrée d'une partie de nos troupes à Constantinople aurait le même caractère. Là-dessus nous avons déclaré, par le comte Schouvalof, que l'entrée temporaire d'une partie de nos troupes dans Constantinople, avec le même but pacifique, est devenue inévitable.

Mais, comme dernière concession, *il a été promis à l'Angleterre que nous n'occuperons pas Gallipoli*, si pas un seul soldat anglais n'est débarqué sur la côte d'Europe ou d'Asie. Je communique cela....

Ici s'arrêtait le télégramme par suite d'une interruption de la ligne à Kazanlyk.

Le lendemain, 5/17 février, arrive la fin :

... pour t'indiquer la conduite (*instrouktsia*). Quant au Bosphore, il est indispensable de veiller strictement pour ne pas y admettre les vaisseaux anglais et, en cas de tentative de leur part, essayer d'occuper, si possible avec le consentement de la Porte, quelques-unes des fortifications de la rive européenne. — ALEXANDRE.

Ce sont ces instructions que le commandant en chef fut encore une fois invité à suivre par le télégramme du 4/16 février déjà mentionné. Parties le 3/15 de Pétersbourg, elles se trouvaient, malgré le retard à Kazanlyk, entre les mains du grand-duc *dans la matinée du 5/17* ; cela ressort clairement de l'*annotation faite sur le télégramme au quartier général même*. Pourquoi le commandant en chef ne rompit-il pas immédiatement les négociations avec les plénipotentiaires turcs et ne marcha-t-il pas directement sur Constantinople, marche qui n'aurait nullement surpris le Sultan lui-même, déjà averti par le télégramme de l'Empereur du 4/16 de « la nécessité pour la Russie » de cette occupation? Dans sa défense, parue dans une revue française[1], il y a dix-sept ans, le grand-duc alléguait que ce télégramme du 3/15 lui était parvenu par la voie de Constantinople, où il avait été retenu plusieurs jours afin de donner à l'escadre anglaise le temps de quitter les Iles des Princes situées à proximité du Bosphore et de se retirer jusqu'à Ismid. De cette manière, l'éventualité prévue par les instructions de l'Empereur n'existant plus, le grand-duc avait cru devoir s'abstenir d'entrer à Constantinople. Cette allégation est détruite par l'annotation indiquant la voie suivie par le télégramme et la date de son arrivée. Les extraits du *Mémorial* du 5/17 février ne laissent aucun doute à cet égard :

Le dernier télégramme de l'Empereur au Sultan, expliquant qu'il considère comme inévitable l'occupation de Constantinople, vient

1. *Nouvelle Revue*, juin 1880.

d'arriver, lisons-nous aussitôt après les paroles de M. Onou, citées plus haut. Par suite, les pourparlers avec Savfet-Pacha ont été repris de plus belle, — continue le *Mémorial*, pour finir par cette prière : « Aide-nous, Seigneur, jusqu'au bout et fortifie-moi dans la foi... Secours-moi dans mes doutes... »

Le commandant en chef est donc manifestement responsable de cette abstention, et l'est d'autant plus qu'il n'ignorait pas combien, au fond, l'Empereur désirait l'occupation de Constantinople. Toutefois, la rédaction déplorablement ambiguë des instructions envoyées de Pétersbourg atténue beaucoup cette responsabilité. Jamais l'ordre péremptoire d'entrer dans Tsarigrad ne fut donné au grand-duc ; par contre, on lui réitère à maintes reprises la défense, à tous les points de vue désastreuse, d'occuper Gallipoli. Cette fois encore, évidemment, l'accord était loin d'exister à Pétersbourg sur la conduite à tenir. Alexandre II désirait l'entrée à Tsarigrad, cela est indubitable. Mais il hésitait à imposer sa volonté à Gortchakoff et à Schouvalof qui, dans la crainte d'un conflit avec l'Angleterre, étaient opposés à l'occupation de Constantinople. L'Empereur ne voulait pas prendre personnellement l'initiative d'un acte désapprouvé par ses conseillers diplomatiques ; il aurait été bien aise que son frère s'en chargeât. Cela ressort avec évidence de tous ses télégrammes. Le commandant en chef, de son côté, n'aurait certainement pas désobéi à un ordre direct et précis, lors même qu'il en eût vivement appréhendé les conséquences possibles; mais il n'était pas fâché que le vague des instructions reçues lui laissât le moyen d'échapper à cette responsabilité. Aussi, lorsque son chef d'état-major, le général Niépokoitchitski, et M. Onou vinrent lui déconseiller la marche sur Constantinople, en lui représentant les graves complications politiques qu'elle devait entraîner, il céda volontiers à des conseils qui s'accordaient trop bien avec ses désirs intimes. Pour courir le risque de compromettre par un coup de tête les résultats de tant de succès merveilleux, où l'admirable stoïcisme du soldat russe, aidé par le hasard et les fautes de l'adversaire, avait si amplement compensé les nombreuses défaillances du commandement, il eût fallu posséder, avec un esprit d'initiative et d'indépendance, un profond dévouement à

une sainte cause : or, c'est ce que l'éducation du grand-duc, toute de discipline et d'obéissance passive, excluait complètement.

Quelques extraits du *Mémorial* du 6/18 février feront encore mieux comprendre l'état d'âme des principaux personnages du quartier général pendant cette crise décisive.

..... SON ALTESSE (à propos des négociations avec les plénipotentiaires turcs). — Quand nos diplomates commencent à trop ergoter, je leur dis : « Allez et faites comme je vous l'ordonne... »

..... Pendant le déjeuner, Ignatief raconte qu'il possède un document qui confirme son avertissement, donné au mois de mars de l'année passée, que la campagne serait très dure et que le nombre des troupes désignées était insuffisant. Le ministre de la guerre aurait déclaré qu'il pouvait accorder 500 000 hommes. Le mémoire contradictoire et l'insistance sur la faiblesse des Turcs appartiennent à Obroutchef. Il serait intéressant de vérifier cela..... Son Altesse donne l'ordre à Ignatief et à Nelidof d'effrayer un peu les pachas afin d'accélérer les négociations. Le grand-duc accable d'injures Gortchakoff et en général la diplomatie, surtout à cause de leur manque de sincérité. Gortchakoff a complètement perdu l'esprit, et il est entêté : Bismarck lui-même lui a donné des conseils et des avertissements, mais il n'écoute pas et veut toujours agir à sa guise.....

L'AIDE DE CAMP X... — Mais pourquoi, Altesse, l'Empereur le garde-t-il ?

LE GRAND-DUC. — L'Empereur est fatigué et affaibli ; il est devenu irrésolu et ne prend pas volontiers sur lui....

L'AIDE DE CAMP X... — Cela n'est pas étonnant ; Votre Altesse vit depuis bientôt deux ans dans la responsabilité, et comme vous êtes fatigué !...

LE GRAND-DUC. — Oui, je suis horriblement las ; en outre, je suis malade ; je prends beaucoup sur moi et j'ai besoin de me soigner. Si la guerre continue et s'il faut faire campagne contre l'Autriche, je ne puis plus garder le commandement....

Les plénipotentiaires turcs, qui étaient au courant des irrésolutions et des hésitations de leurs adversaires, traînaient exprès les négociations en longueur et, le 8/20 février, Savfet-Pacha revint même sur les accords déjà signés la veille concernant le Montenegro. Cette fois, l'indignation du grand-duc et des diplomates russes arriva au comble et l'occupation de San-Stefano, un faubourg de Constantinople, fut décidée. On connaît l'épisode de la rupture de l'armistice et du mouve-

ment de Skobelef sur Tchataldscha, à la tête de 10 000 hommes. Un instant on put craindre un conflit avec l'armée turque qui occupait la ligne de démarcation fixée par l'armistice et ne voulait pas céder, mais le commandant en chef, ayant à ses côtés Savfet-Pacha, donna l'ordre de passer outre, et le train dans lequel il se trouvait put continuer sa route et arriver sans encombre à San-Stefano le 11/23 février.

Le grand-duc avait-il des raisons militaires suffisantes pour s'arrêter à mi-chemin, malgré l'éclatant succès de cette opération, et ne pas profiter du désarroi dans lequel l'action énergique du 11/23 avait jeté les autorités turques? Nous l'ignorons, et ni le *Mémorial*, ni les télégrammes échangés avec Pétersbourg, après l'entrée du grand-duc à San-Stefano, ne permettent de le supposer. Certains mots donnent bien à penser que le commandant en chef se considérait comme lié par sa parole de soldat. Aux reproches qui lui furent adressés de Pétersbourg à ce sujet, il répondit, dans un entretien avec le général Paul Schouvalof[1] :

Je serai toujours un soldat loyal et ne puis commettre et ne commettrai jamais un acte de perfidie. Si on m'avait donné l'ordre formel d'occuper, je l'aurais exécuté. Mais m'écrire : « J'attends avec angoisse de savoir quelle décision tu prendras », ce n'est pas donner un ordre. Si j'avais occupé Constantinople, nous serions depuis longtemps en guerre avec l'Angleterre. Et nous ne savons que trop ce que cette guerre nous a coûté et comme la paix est chère à la Russie. (*Mémorial*, 10 avril.)

Ces paroles indiquent assez clairement que ce n'est pas la crainte d'une résistance du côté des Turcs qui arrêta le grand-duc à San-Stefano. Ses scrupules de soldat étaient exagérés : en revenant, le 8/20 février, sur les engagements signés la veille, les plénipotentiaires de la Porte avaient rendu au commandant en chef sa liberté d'action ; moralement, il était en droit de dénoncer l'armistice et de marcher sur Constantinople. S'il ne le fit pas, c'est donc uniquement parce qu'il n'avait pas reçu de l'Empereur l'ordre formel de le faire, et qu'il n'osa pas assumer la responsabilité d'une mesure aussi grave, responsabilité à laquelle se dérobait le Tsar lui-même.

1. Frère de Pierre Schouvalof, ambassadeur à Londres, récemment encore gouverneur général à Varsovie.

En 1880 le baron Jomini publia, dans la *Nouvelle Revue*, une réponse à l'histoire de la guerre russo-turque écrite sous l'inspiration du grand-duc Nicolas. Dans ce travail, le défenseur officieux de la chancellerie russe reconnaît franchement les hésitations du cabinet de Pétersbourg, qui « avait plus d'une fois songé à revenir sur ses résolutions précédentes en donnant l'ordre *éventuel (sic)* d'occuper Gallipoli et Constantinople ou les portes du Bosphore, afin d'y devancer les Anglais[1] ». Plus loin il dit encore : « Au moment le plus critique de ce drame émouvant, une idée avait surgi sur le terrain de Saint-Pétersbourg. C'était de ne point arrêter l'élan des armées russes, d'entrer à Constantinople, mais d'annoncer aux grandes puissances, en même temps que la fin de la domination turque en Europe, que la Russie, satisfaite d'avoir accompli cette grande œuvre chrétienne, conviait l'Europe à se réunir avec elle pour décider en commun du sort de la presqu'île des Balkans.... La rapidité avec laquelle se précipitaient les événements ne permit pas l'éclosion de ce germe qui eût pu être fécond... » — Il est très probable que « cette preuve éclatante de modération et de loyauté » n'aurait pas empêché les grandes puissances de rogner considérablement les avantages légitimement acquis par la Russie au prix de tant de sanglants efforts : mais du moins, en possession de Gallipoli et de Constantinople, la Russie aurait eu devant l'aréopage européen une autre posture que celle d'accusée et de pénitente que Schouvalof et Gortchakoff lui firent prendre au Congrès de Berlin.

En somme, en 1878, la Russie se trouvait avoir pour la quatrième fois, dans le courant de ce siècle[2], la possibilité de faire cesser un état de choses déshonorant pour le monde chrétien, d'assurer une existence humaine aux populations balkaniques courbées depuis des siècles sous le joug le plus dur et le plus cruel. Elle pouvait en même temps se débarrasser elle-même de ce cauchemar de la question d'Orient qui, tous les vingt ans, lui impose des sacrifices sans nombre en hommes et en argent, empêche son développement paci-

1. *Nouvelle Revue*, 1880, page 760.

2. La première fois, ce fut en 1810-1812, la deuxième en 1829 et la troisième en 1839-1840.

fique, et sert à ses ennemis de prétexte pour lui faire subir des saignées périodiques destinées à garantir l'Europe contre le danger de sa trop rapide croissance. De plus, l'occasion s'offrait encore pour la Russie de déchirer définitivement l'humiliant traité de Paris et de devenir maîtresse de la mer Noire. Mais, pour réaliser ce programme, il fallait à la tête de la politique russe un homme d'État convaincu de la grandeur de la tâche qui s'imposait à lui, gardant une confiance illimitée dans les forces inépuisables de son pays, libre de toute préoccupation sentimentale vis-à-vis des nations ennemies et surtout des prétendus alliés, estimant le fameux concert européen à sa juste valeur, c'est-à-dire n'y voyant qu'une coalition d'impuissants dévorés de convoitises inavouables et unis exclusivement dans la crainte de la grandeur russe. Il fallait à la tête de notre diplomatie un Bismarck — un Skobelef ou un Gourko aurait suffi dans l'occurrence à la tête de l'armée — et la Russie n'avait en réalité que ce que nous montrent le *Mémorial* du quartier général et les dépêches diplomatiques dont nous reproduisons ici les extraits les moins compromettants!

Ou, plutôt, Bismarck était bien à la tête de notre diplomatie, mais c'était le Bismarck allemand, ennemi implacable de la Russie et uniquement préoccupé des intérêts germaniques. C'est lui qui accula la Russie à une guerre inévitable et qu'Alexandre II voulait éviter à tout prix[1]; c'est lui aussi qui, lorsque la fortune des armes nous fut devenue particulièrement favorable, se chargea d'amener la Russie au Congrès de Berlin. Tâche d'autant plus aisée que, s'il y avait un point sur lequel un accord absolu existât entre les diplomates russes, en désaccord pour tout le reste, un point aussi sur lequel s'entendissent le quartier général et la cour, toujours si divisés d'opinion, c'était la confiance illimitée dans la sincérité des conseils de Bismarck et dans l'amitié inébranlable de l'oncle de Berlin!

La défiance aveugle, la crainte presque superstitieuse de l'Angleterre, cette éternelle obsession de nos diplomates, fut

1. Dans son livre : *Russland, Frankreich und Deutschland*, M. Geffcken en a fourni des preuves indiscutables.

peut-être encore plus funeste à la Russie que la confiance en Berlin. Certes, la politique britannique est toujours et partout — heureusement pour l'Angleterre — parfaitement égoïste et dirigée exclusivement vers un seul but : tirer de toutes les situations, de toutes les complications européennes le meilleur parti possible pour la grandeur du Royaume-Uni. Ceci connu, une grande prudence, une circonspection et une habileté toutes particulières sont indispensables à qui veut traiter avec les hommes d'État anglais sans être leur dupe. Mais trembler sans cesse devant la « perfidie britannique », être dans des transes perpétuelles à la pensée des guets-apens que peut méditer Albion, c'est avouer une infériorité humiliante.

C'est bien à tort qu'au quartier général on avait coutume de mettre les hésitations du prince Gortchakoff sur le compte de son grand âge. Toute sa vie le chancelier russe a fait preuve des mêmes défauts ; ils tenaient, d'ailleurs, aux qualités mêmes qu'il possédait et qui ont fait de lui un des plus fins diplomates de son époque, c'est-à-dire un homme versé dans toutes les roueries du métier, habile à rédiger — ou à faire rédiger par d'autres — des notes diplomatiques d'une grande saveur, et à composer des mots soi-disant historiques dont les chancelleries se délectaient pendant des mois entiers. Avec cela, le prince Gortchakoff était un causeur charmant, fort goûté dans les salons où règnent de vieilles douairières, et convaincu qu'il tenait entre ses mains les destinées du monde. Mais qui dit fin diplomate dit politique égoïste, sceptique, très porté aux mesquines besognes et aux louches intrigues, et en revanche incapable de hautes conceptions, et surtout impuissant à résoudre les grands problèmes nationaux que son cosmopolitisme professionnel ne lui permet même pas de comprendre.

Si l'Angleterre accomplit de grandes choses dans le domaine de la politique extérieure, c'est parce qu'elle se garde bien de confier la conduite suprême de cette politique aux diplomates de carrière qui, même réduits à la condition d'insstruments subalternes, ne sont que trop souvent des entraves. Le profond dédain que Bismarck nourrit pour les diplomates — ses anciens collègues à Francfort, Pétersbourg et Paris —

l'a puissamment aidé dans l'accomplissement de sa tâche.

Gortchakoff avait déjà montré en 1863 et 1870 la pusillanimité, pour ne pas dire la couardise, qui fut si nuisible en 1878. En 1863, peu s'en fallut qu'il ne courbât humblement la tête devant les insolentes sommations des trois puissances. En réponse à leur langage comminatoire, il avait rédigé une note dont la lecture arracha au poète Tioutchef des larmes de rage et de désespoir. C'est Alexandre II qui, au dernier moment, obligea le chancelier à protester avec hauteur et indignation contre l'immixtion des puissances occidentales dans une question d'ordre purement intérieur. Le monarque avait été profondément remué par les articles enflammés de Katkof qu'une ardente patriote, la demoiselle d'honneur Bloudof, lui soumettait ainsi qu'à l'impératrice. Il en fut de même en 1870. C'est encore Alexandre II qui ordonna au chancelier de dénoncer la clause du traité de Paris interdisant à la Russie l'entretien d'une flotte dans la mer Noire. Après avoir expédié cette note, le prince Gortchakoff dut s'aliter, malade de peur que le gouvernement anglais ne répondît par une déclaration de guerre à l'audacieuse initiative du cabinet de Saint-Pétersbourg.

En 1878, ainsi que nous l'avons vu, Alexandre II était partisan des résolutions les plus hardies ; mais, énervé et déprimé par les amères désillusions d'un règne dont les débuts avaient été si brillants, physiquement affaissé et épuisé, le noble souverain ne trouvait malheureusement plus en lui l'énergie nécessaire pour imposer sa volonté à Gortchakoff et résister aux objurgations de son triste entourage.

Le prince Lobanof appartenait à la même école que le dernier chancelier dont il possédait les qualités à un degré bien inférieur, mais dont les défauts étaient encore exagérés chez lui par une grande indolence naturelle, une profonde répugnance pour toute action, pour toute initiative. Diplomate intermittent, le prince Lobanof avait fait un long séjour dans les bureaux du ministère de l'intérieur où il s'était pénétré de la funeste maxime chère à nos bureaucrates : « Surtout pas d'affaires ! » Éviter d'intervenir dans les événements, laisser les complications se débrouiller toutes seules, s'abstenir de tout acte qui pût entraîner une responsabilité quelconque, telle était sa

suprême préoccupation. Il en était de sa politique comme de ses fameuses études sur l'histoire de Paul Ier. Ecrire, c'est encore agir, et de ce prétendu travail de toute sa vie pas une page ne fut jamais écrite!

Lorsque survinrent les récents événements d'Anatolie, le prince Lobanof en fut d'autant plus contrarié qu'il se sentait le maître absolu de la politique étrangère. La perfidie traditionnelle de l'Angleterre et l'amitié non moins traditionnelle de la Prusse, — il était trop sceptique pour y ajouter une foi bien profonde. Mais l'une et l'autre lui fournissaient un excellent prétexte pour rester spectateur indifférent du massacre de trois cent mille Arméniens. Forcé, malgré tout, de prendre part avec l'Angleterre et la France à l'enquête sur ces atrocités, il n'aspirait qu'à la faire avorter, d'accord en cela avec M. Hanotaux, grand admirateur du Sultan et défenseur infatigable du *statu quo* en Orient.

L'attitude des journaux de Paris et de Pétersbourg qui, sous l'inspiration de la Wilhelmstrasse, excitaient systématiquement l'opinion européenne contre l'Angleterre, permit aux deux ministres de contrecarrer le gouvernement anglais disposé à retenir le bras du sinistre massacreur. Quand lord Salisbury proposa aux puissances de s'unir pour déposséder Abdul-Hamid, le prince Lobanof mit en avant les vieux traités faits contre la Russie, le cliché usé sur le danger de laisser des navires anglais pénétrer dans les Dardanelles, sans songer qu'ayant à sa disposition la flotte russe de la mer Noire, et fort du concours éventuel de la marine française, il pouvait très aisément prévenir toute surprise du côté de l'Angleterre.

En posant comme condition l'occupation du Bosphore par des troupes russes, en limitant strictement le nombre des navires qui devaient coopérer à l'exécution d'Abdul-Hamid, il était on ne peut plus facile à la Russie de mettre fin au règne des Osmanlis en Europe sans tirer un coup de canon. Les souvenirs de Navarin étaient pourtant là pour montrer quel rôle prépondérant pouvait jouer dans les destinées de l'Orient l'union des trois puissances. Et, sans même remonter si haut, est-ce que la seule menace d'une action commune de l'Angleterre et de la Russie, comme le rappelait dernièrement avec tant de raison M. Gladstone, n'a pas suffi en 1881 pour

obliger le Sultan à céder sur la question de Dulcigno? Avec un peu d'énergie, la Russie aurait pu, sans coup férir, annihiler la toute-puissance de Guillaume II à Constantinople, où la prédominance germanique est autrement dangereuse pour elle que les convoitises de l'Angleterre, déjà largement satisfaites d'ailleurs par la main-mise sur l'Égypte...

Pour la cinquième fois en ce siècle, la Russie a manqué l'occasion de réaliser sa tâche nationale dix fois séculaire...

« Que dira la Russie, que dira notre glorieuse armée de ce que tu n'as pas occupé Constantinople ! » écrivait Alexandre II au grand-duc Nicolas en mars 1878. Il semble que le souverain ait eu le sinistre pressentiment qu'il paierait de son martyre l'avortement de la campagne sous les murs mêmes de Tsarigrad. Comme son père Nicolas Ier, Alexandre II a péri victime de l'impuissance de ses diplomates à résoudre un problème qui s'est imposé avec une force inéluctable au peuple russe et à ses princes. dès la première apparition de la Russie sur la scène du monde, avant même qu'elle se fût inclinée devant la croix de Sainte-Sophie.

Depuis dix siècles, le peuple russe poursuit sa marche de géant, les yeux tournés vers le Bosphore et Tsarigrad. Bien téméraires sont ceux qui cherchent à le détourner de sa voie traditionnelle en l'entraînant ailleurs, vers Séoul et le Petchili. Ils n'arracheront pas de l'âme russe l'étincelante image de la croix plantée sur Sainte-Sophie. Tout au plus réussiront-ils à creuser un abîme entre le peuple et le Tsar.

***

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LE MOINE NOIR

I

André Vassiliévitch Kovrine, agrégé de philosophie, était fatigué, il se sentait les nerfs un peu malades. Un médecin de ses amis lui conseilla, comme ils causaient devant un verre de madère, un séjour de quelques mois à la campagne.

Justement, Kovrine venait de recevoir une lettre par laquelle Tania Pessotzky l'invitait à venir passer quelque temps à Borissovka ; et il décida qu'un petit voyage lui ferait en effet le plus grand bien.

On était alors au mois d'avril. André se rendit tout d'abord à sa petite propriété de Kovrinka, où il demeura dans la solitude pendant trois semaines ; puis, au premier beau jour, il partit pour aller voir son ancien tuteur qui l'avait élevé, Pessotzky, un horticulteur bien connu en Russie. Une distance de quelque soixante-dix kilomètres séparait Kovrinka de Borissovka, où vivaient les Pessotzky, et ce lui fut un vrai plaisir d'accomplir ce court trajet dans une confortable voiture, par un chemin vert et fleuri.

La maison de Pessotzky était spacieuse. Une colonnade en

ornait la façade, et deux lions de plâtre dont l'enduit s'écaillait par places flanquaient la porte d'entrée, où se tenait un laquais en habit noir. Un vieux parc, triste et sévère, dessiné à la française, s'étendait à un bon kilomètre de la maison jusqu'à la rivière ; il se terminait là par une berge abrupte où croissaient des pins dont les racines nues étaient pareilles à des pattes velues. Au-dessous luisait la surface morne de l'eau ; et des bécassines voletaient avec des cris plaintifs. Une telle mélancolie imprégnait ce paysage qu'il inspirait l'envie de composer des ballades.

En revanche, tout près de la villa, dans la cour et dans le verger qui, avec ses nombreuses pépinières, occupait un espace d'une trentaine d'hectares, tout respirait la gaieté, la joie de vivre, même par les temps les plus sombres. Nulle part ailleurs André n'avait vu des roses, des lis, des camélias aussi merveilleux, ni des tulipes aussi diverses de couleurs, depuis les blanches comme du lait jusqu'aux noires comme du charbon ; jamais il n'eût imaginé une telle opulence florale. Le printemps commençait à peine, et les vrais trésors du jardin étaient encore abrités dans les serres chaudes ; mais les plantes qu'on voyait fleurir le long des allées et dans les plates-bandes suffisaient pour transporter le promeneur dans un royaume de couleurs tendres, surtout aux heures matinales où chaque pétale étincelle de rosée.

Ce qui jadis, en son jeune âge, produisait sur Kovrine une impression presque féerique, c'était la partie décorative du jardin, ce que le propriétaire appelait lui-même, dédaigneusement, « des bagatelles ». Quelles formes bizarres n'y voyait-on pas, quelles monstruosités raffinées, quelles inversions de la nature ! Il y avait là des arbres à fruits écartelés contre les murs, un poirier pyramidal, des chênes et des tilleuls sphériques, un pommier épanoui comme une ombrelle, des arcades, des monogrammes, des candélabres, jusqu'au chiffre 1862 figuré avec des pruniers et qui marquait la date où Pessotzky avait commencé à s'occuper d'horticulture. Çà et là surgissaient de jeunes arbres jolis et sveltes, droits et robustes, et ce n'était qu'en les examinant de près que l'on reconnaissait en eux des groseilliers à grappes blanches ou rouges.

Mais ce qui, par-dessus tout, animait le jardin, ce qui lui donnait un aspect joyeux, c'était le mouvement continuel qui s'y remarquait. De l'aube à la nuit, des hommes armés de pelles, de brouettes et d'arrosoirs, se démenaient comme des fourmis autour des arbres, dans les allées, dans les plates-bandes...

Il était déjà dix heures du soir lorsque André arriva chez les Pessotzky. Il trouva mademoiselle Tania et son père, Yégor Sémionovitch, très inquiets l'un et l'autre : un ciel clair, étoilé, d'accord avec le thermomètre lui-même, annonçait une gelée pour le matin, et le jardinier en chef, Ivan Karlovitch, était parti pour la ville ; personne sur qui l'on pût compter pour prendre les précautions nécessaires.

Pendant le souper, la conversation ne roula que sur la gelée imminente. Il fut décidé que Tania ne se coucherait pas : à une heure du matin, elle ferait le tour du verger pour surveiller le travail des ouvriers. Son père devait se lever à trois heures.

Kovrine passa toute la soirée à causer avec Tania et, à minuit passé, il accompagna la jeune fille dans le jardin. Il faisait froid. Une forte odeur de brûlé remplissait déjà la cour. Dans le grand jardin fruitier, qui rapportait net à son propriétaire plusieurs milliers de roubles par an, une épaisse fumée s'étendait sur la terre et, enveloppant les arbres, devait les préserver de la gelée. Les arbres étaient disposés comme sur un damier : leurs lignes droites et régulières faisaient songer aux rangs d'une armée, et cet ordre géométrique, leur hauteur identique, la similitude absolue de leurs troncs et de leurs cimes, tout donnait à ce tableau quelque chose de monotone et même de fastidieux.

Kovrine et Tania parcoururent les rangées, parmi lesquelles s'étalaient des tas de paille et d'ordures. Çà et là des ouvriers erraient dans ce brouillard, semblables à des ombres. Les cerisiers, les pruniers, certaines espèces de pommiers étaient seuls en fleurs, mais tout le verger était comme noyé sous la fumée ; et ce ne fut qu'en arrivant auprès des pépinières que le jeune homme put enfin respirer librement.

— Déjà dans ma première enfance cette fumée me suffoquait, dit-il en haussant les épaules, et j'en suis encore à me demander comment elle peut garantir les arbres du froid.

— C'est qu'elle tient lieu des nuages, lorsqu'il n'y en a pas ! répondit la jeune fille.

— Et à quoi servent les nuages ?

— Mais, par un temps sombre et couvert, la gelée matinale n'est pas à redouter.

— Ah ! voilà donc !...

Il prit en riant la main de la jeune fille. Son visage, rosi par le froid, à l'expression réfléchie, aux sourcils fins et noirs, le col relevé de sa veste, qui l'empêchait de tourner la tête, sa silhouette gracile, jusqu'à sa robe relevée à cause de la rosée, — tout en elle attendrissait Kovrine.

— Mon Dieu, la voici déjà tout à fait grande ! fit-il. Lorsque j'ai quitté ce pays pour la dernière fois, il y a cinq ans, vous étiez encore une fillette. Je vous revois encore, maigre, les jambes longues, toujours sans chapeau, avec votre petite robe courte. Je vous taquinais sans cesse, en vous appelant : « le héron ». Comme le temps passe !...

— Je crois bien, cinq ans ! — dit Tania en poussant un soupir. Il a coulé, depuis, beaucoup d'eau sous le pont... Dites-moi, André, la main sur la conscience, — reprit-elle en s'animant — vous vous êtes bien déshabitué de notre compagnie, n'est-ce pas ? D'ailleurs, pourquoi vous le demander ? Vous êtes un homme, vous menez une vie à part, bien plus intéressante que la nôtre, vous êtes quelqu'un déjà... Quoi de plus naturel que de quitter les siens ? Car, André, quoi qu'il en soit, je veux croire que vous nous considérez comme les vôtres : nous en avons acquis le droit.

— C'est ce que je fais, Tania.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur, si vous voulez.

— Vous avez exprimé aujourd'hui votre surprise de voir chez nous autant de vos portraits. Mais vous savez bien que mon père vous adore. Il me semble parfois qu'il vous préfère à moi, à moi, sa fille. Il est fier de vous, André. Vous êtes un savant, un homme hors ligne, vous avez su vous créer une carrière brillante, et il est persuadé que vous devez ce résultat à ses leçons. Je ne cherche pas à lui ôter cette conviction : qu'il le pense, puisque cela lui fait plaisir.

Le jour commençait à poindre. De plus en plus nettes se

dessinaient dans l'atmosphère les colonnes de fumée, les cimes des arbres. Des rossignols chantaient, les cris des cailles s'éveillaient dans la campagne.

— Il est temps d'aller se coucher, dit Tania. Et puis, il ne fait pas chaud!...

Elle prit le bras de Kovrine et continua :

— Merci tout de même, André, merci d'être venu. Nos relations ne sont pas très intéressantes et très nombreuses. Nous n'avons que le jardin, le jardin et... c'est tout. « Hauteur, demi-hauteur, reinette, canada, hybridation, oculation...[1] » tout le jour on n'entend que cela, ajouta-t-elle en riant. Toute notre vie est là, toute absolument. Croirez-vous que j'en sois arrivée à ce point de ne plus voir en songe que des pommes et des poires? Tout cela, certes, est bon et utile, mais parfois le désir vous prend d'avoir autre chose, pour changer un peu. Jadis, je m'en souviens, quand vous nous arriviez pour les vacances, ou que vous veniez tout simplement passer quelques jours avec nous, la maison devenait tout à coup plus joyeuse, plus fraîche, comme si l'on avait débarrassé meubles et lustres de leurs housses. J'étais encore bien petite alors, mais je comprenais déjà...

Elle parla longtemps avec la même chaleur. Kovrine l'écoutait, et l'idée soudaine lui vint que dans le courant de l'été il pourrait s'attacher à cette frêle et babillarde créature, qu'il pourrait même finir par en tomber amoureux : dans les conditions où ils se trouvaient l'un et l'autre, quoi de plus facile et de plus naturel ! Cette pensée lui sembla tout à la fois drôle et attendrissante ; il se pencha vers ce visage doux et grave et murmura :

Oniéguine, je ne veux plus vous le taire,
Tatiana est ma bien-aimée...

Lorsque tous deux rentrèrent enfin, Yégor Sémionovitch était déjà levé. Kovrine n'avait point sommeil : il se mit à causer avec le vieillard et le suivit dans le jardin. Pessotzky était grand et carré des épaules ; malgré sa corpulence et l'asthme dont il souffrait, il marchait si vite que l'on avait de

1. Terme d'horticulture : greffe en écusson.

la peine à le suivre. Excessivement affairé, il avait toujours l'air de se hâter; sa physionomie semblait dire incessamment qu'il n'y avait pas une minute à perdre, — ou tout serait perdu !

— Singulier phénomène, mon ami! — commença-t-il en s'arrêtant pour reprendre haleine. — Sur la surface de la terre il gèle, comme tu vois ; mais tu n'as qu'à relever un peu le thermomètre pour reconnaître qu'à la hauteur d'une toise il fait déjà chaud... D'où vient cela ?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit Kovrine.

— On ne peut jamais tout savoir, c'est évident. Si vaste que soit l'esprit, impossible d'y loger tout. Il paraît d'ailleurs que la philosophie t'intéresse plus spécialement, n'est-ce pas ?

— Oui, j'enseigne la psychologie, mais je m'occupe de philosophie en général.

— Et cela ne t'ennuie pas ?

— Au contraire, cela me passionne dans la vie.

— Eh bien, tant mieux! dit Yégor, en promenant sa main sur ses favoris d'un air pensif. — Tant mieux... J'en suis très content pour toi, mon garçon...

Mais soudain il tendit l'oreille, puis, la mine féroce, il s'élança et disparut derrière les arbres, dans un nuage de fumée.

— Qui est-ce qui a bien pu attacher son cheval à ce pommier ? — l'entendit-on crier tout à coup d'une voix navrante et désespérée. — Quel est le misérable, quel est le vaurien qui a osé... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! voilà qu'ils me l'ont gâté, abîmé, perdu ! Oh ! mon pauvre jardin, c'en est fait de lui ! Mon Dieu !... Mon Dieu ! ..

Lorsqu'il rejoignit enfin Kovrine, il avait la figure décomposée, comme si quelqu'un venait de lui faire un affront.

— Impossible de vivre avec ces idiots ! cria-t-il presque en pleurant et les bras grands ouverts. — Cet imbécile d'Ivan, après avoir toute la nuit transporté du fumier, n'a-t-il pas fini par attacher son cheval à un de mes plus beaux arbres ?... Et il faut voir comme ce butor avait serré les guides, si bien que l'écorce en a crevé à trois endroits ! Qu'en dis-tu, hein ?... Je lui adresse la parole, et lui, il reste comme une bûche,

en secouant les oreilles... Les pendre, — ce ne serait pas encore assez !

Un peu calmé, le bonhomme pressa Kovrine contre son cœur et l'embrassa tendrement sur les deux joues.

— Eh bien, tant mieux, tant mieux !... murmura-t-il comme s'il reprenait la causerie interrompue. Je suis très heureux de te voir chez moi... Je te remercie.

Après quoi il poursuivit, de son allure sautillante et avec le même air affairé, l'inspection de son jardin. Il montrait à son ancien élève toutes les orangeries, les serres chaudes, les potagers et enfin ses deux ruchers d'abeilles qu'il appelait lui-même « la merveille de notre siècle ».

Pendant qu'ils marchaient de la sorte, le soleil s'était levé; il éclairait maintenant le jardin de sa vive et chaude lumière. En prévoyant une longue journée claire et joyeuse, Kovrine songea que le mois de mai commençait à peine et qu'il avait devant lui toute la saison d'été aussi claire, aussi joyeuse et aussi longue : tout à coup il sentit son cœur dilaté par un sentiment de jeune allégresse, le même sentiment qu'il éprouvait dans son enfance alors qu'il jouait par les allées de ce jardin. A son tour il s'approcha du vieillard et l'embrassa avec effusion.

Aussi émus l'un que l'autre, ils rentrèrent à la maison et se mirent à prendre leur thé, servi dans une fine tasse en vieille porcelaine avec de la crème et d'excellents petits pains sucrés ; — et ces mêmes détails rappelèrent de nouveau à Kovrine ses heures d'enfance. Les délicieux instants qu'il revivait là et les souvenirs du passé qui se réveillaient en lui se fondaient ensemble et il en avait l'âme pleine, pleine à déborder, mais cela même lui faisait du bien.

Il attendit que Tania fût levée, prit une tasse de café avec elle et, après une courte promenade, se retira dans sa chambre pour étudier. Il lisait avec une attention soutenue, en se formulant des remarques; de temps à autre il levait les yeux pour jeter un coup d'œil au dehors par la fenêtre ouverte ou admirer les vases de fleurs fraîches, encore humides de rosée, qui décoraient la table; puis il se replongeait dans son livre, et il lui semblait que chacun de ses nerfs vibrait, frémissait de bonheur.

II

Kovrine continuait à la campagne la même vie nerveuse et agitée qu'il menait dans la capitale. Il lisait et écrivait beaucoup, il étudiait l'italien, et quand il se promenait il se réjouissait par avance de se remettre au travail bientôt. Il dormait si peu, que chacun s'en étonnait; si d'aventure il lui arrivait de s'assoupir une demi-heure dans la journée, il ne fermait pas l'œil de la nuit, et, après une longue insomnie, on le voyait joyeux et dispos comme si de rien n'était.

Il causait beaucoup, buvait du vin et fumait de bons cigares. Les Pessotzky recevaient souvent, presque tous les jours, les jeunes filles du voisinage qui chantaient et jouaient du piano avec Tania; quelquefois se joignait à leur groupe un voisin, un jeune homme, qui maniait assez bien l'archet. Kovrine écoutait la musique et le chant avec une telle avidité, qu'il s'en pâmait, les yeux clos et la tête penchée.

Un soir, à l'heure du thé, il était sur le balcon et lisait. Au salon, Tania, qui avait un joli soprano, une de ses amies — un contre-alto — et le jeune violoniste étudiaient ensemble la fameuse sérénade de Braga. Kovrine faisait effort pour saisir le sens des paroles — qui étaient russes pourtant, — et ne parvenait pas à le pénétrer. Enfin, après avoir rejeté son livre et concentré son attention, il put comprendre : il s'agissait d'une jeune fille à l'imagination malade; elle entendait au jardin, par la nuit, des sons mystérieux, si beaux et si étranges, qu'elle croyait ouïr une harmonie céleste, inintelligible aux simples mortels. Les yeux de Kovrine commençaient à se fermer; il se leva et, en proie à une faiblesse inexplicable, il fit quelques pas dans le salon et dans la pièce voisine. Lorsqu'on eut fini de chanter, il prit le bras de Tania et s'en fut avec elle sur le balcon.

— Depuis ce matin une légende me hante l'esprit, lui dit-il. Je ne me rappelle pas si je l'ai lue quelque part ou si je l'ai ouïe conter, mais c'est une légende des plus singulières et absolument insensée... D'abord, elle n'est pas très claire...

Il y a mille ans de cela, un moine, vêtu de noir, traversait un désert, je ne sais où, en Syrie ou en Arabie... A quelques lieues de cet endroit, des pêcheurs virent un autre moine noir qui s'avançait lentement sur la surface du lac. Cet autre moine-là n'était qu'un mirage... Maintenant, tâchez d'oublier toutes les lois de l'optique, et puis écoutez ! Ce mirage en créa un second, lequel créa un troisième, et ainsi de suite à l'infini, de sorte que l'image du moine noir se propageait d'une couche atmosphérique à l'autre... On le voyait tour à tour en Afrique, en Espagne, aux Indes, dans l'extrême Nord... Enfin, il franchit les limites de l'atmosphère terrestre; et à présent il erre par tout l'univers, sans jamais réussir à rencontrer un milieu atmosphérique propre à le dissiper. On l'aperçoit peut-être maintenant dans la planète Mars ou dans une étoile de la Croix-du-Sud... Mais, ma petite amie, voici l'essentiel, le nœud, pour ainsi dire, de la légende : juste mille ans après le passage du moine dans le désert, le mirage doit retomber dans l'atmosphère terrestre et se montrer aux hommes encore une fois. Et ce millier d'années toucherait à sa fin... D'après le sens de la légende, nous devons nous attendre à voir ce moine apparaître un de ces jours...

— Un drôle de mirage ! dit Tania, qui ne semblait point goûter cette merveilleuse histoire.

— Le plus étonnant, reprit Kovrine, c'est que je ne puis me rappeler d'où elle me vient. L'aurais-je lue, ou entendue ? Ou peut-être le vis-je en rêve, ce moine noir ? Je vous jure que je ne m'en souviens pas. Mais cette légende m'intéresse tout de même. J'y ai pensé toute la journée.

Après avoir quitté la jeune fille, qui s'en fut rejoindre ses hôtes, Kovrine, toujours songeur, fit le tour des parterres. Le soleil déclinait déjà. Les fleurs, qu'on venait d'arroser, exhalaient un parfum suave et irritant. De nouveau la musique résonna dans la villa Pessotzky ; les accords lointains du violon donnaient l'impression d'une voix humaine. En cherchant à se rappeler où il avait lu ou entendu la légende, Kovrine se dirigea lentement vers le parc et, sans qu'il s'en fût aperçu, il se trouva au bord de la rivière.

Par un sentier pratiqué dans la berge escarpée, il passa

devant les racines à nu des pins et descendit jusqu'au bord de l'eau, où son apparition troubla les bécassines et fit partir un couple de canards. Les derniers rayons du couchant se jouaient sur les cimes des pins qui décoraient ce paysage mélancolique, alors que la surface de la rivière était déjà tout à fait ténébreuse. Par un petit pont qui reliait les deux rives, André passa de l'autre côté. Devant lui s'étendait maintenant un vaste champ de seigle vert. Pas une maison alentour, pas une âme vivante ; à voir cet interminable sentier, on eût pensé qu'il menait vers la contrée mystérieuse où le soleil s'était couché tout à l'heure, vers le lointain horizon où flamboyait splendide la pourpre du soir.

« Quel silence, quelle liberté ! Comme on est bien ici ! — songeait Kovrine en cheminant. Il me semble que tout l'univers me regarde, attendant que je le comprenne... »

Mais voilà que des ondes coururent sur les épis de seigle, et une brise légère effleura la tête nue de Kovrine. Au bout de quelques minutes, un nouveau coup de vent, déjà plus fort : le seigle se mit à bruire, et le murmure sourd des pins arriva aux oreilles du jeune homme.

Étonné, il s'arrêta. Une grande colonne sombre, pareille à un tourbillon ou à un cyclone, se dressait de la terre jusqu'au ciel. Les contours n'en étaient point nettement dessinés, mais on voyait qu'elle ne demeurait pas en place, qu'elle avançait au contraire avec une vitesse prodigieuse, et précisément de de ce côté-ci, droit sur Kovrine. Plus elle se rapprochait, plus claire et moins grande elle devenait. André n'eut que le temps de se jeter hors du chemin, dans le seigle, pour faire place à la colonne...

Un moine en robe noire, à la tête blanche et aux sourcils noirs, les bras en croix sur la poitrine, passa rapidement devant lui. Ses pieds nus ne touchaient pas la terre. Quand il se fut éloigné à une distance de quelques mètres, il se retourna et regarda Kovrine ; il lui fit un signe et lui adressa un sourire en même temps affable et malin. Mais quel visage pâle, infiniment pâle et décharné ! De nouveau il grandit, passa au-dessus de la rivière, se heurta doucement contre la berge abrupte et contre les pins, glissa entre les branches et s'évanouit dans l'espace comme un tourbillon de fumée.

— Voyez-vous cela !... murmura Kovrine ; — il y a donc une part de vérité dans la légende !...

Sans se donner la peine d'expliquer ce phénomène, satisfait d'avoir observé de si près et si bien, non seulement la robe noire du moine, mais encore sa figure et ses yeux, il revint à la maison, dans un délicieux émoi.

Il traversa le parc et le jardin : des hommes allaient et venaient ; la musique résonnait toujours dans la villa. Il était clair que lui seul avait vu passer le moine. Il avait envie de tout raconter à Tania et à son père ; mais il se dit qu'ils prendraient son récit pour une divagation et qu'ils s'en effrayeraient ; il valait donc mieux garder le silence. Très animé, il chanta, dansa, rit, pétilla de gaieté ; chacun lui trouvait une physionomie inspirée et radieuse, et des façons tout à fait séduisantes.

III

Après le souper, lorsque les invités furent partis, Kovrine se retira dans sa chambre et s'étendit sur le canapé : il avait envie de penser au moine. Mais une minute s'était à peine écoulée, que Tania survint.

— André, voulez-vous lire les articles de mon père? dit-elle en lui tendant une liasse de brochures et d'épreuves. Il écrit fort bien.

— Ah ! par exemple !... — fit, en surgissant derrière sa fille, Yégor Sémionovitch avec un rire forcé.

Il semblait un peu gêné.

— Ne l'écoute pas, je t'en prie, et ne te donne pas la peine de lire cela... Tu le peux, d'ailleurs, si tu veux t'endormir : c'est un excellent narcotique.

— Moi, je trouve ces articles très bons, — répéta la jeune fille d'un air convaincu. — Lisez-les donc, et décidez mon père à écrire plus souvent. Il serait fort capable de rédiger un cours d'horticulture.

Yégor Sémionovitch devint tout rouge, et se mit à balbu-

tier de ces phrases comme en débitent les auteurs confus. Enfin il céda.

— Dans ce cas, il faut que tu lises d'abord cet article de Gaucher et ces petites notices russes, — murmura-t-il en feuilletant les brochures de ses mains tremblantes, — sinon tu n'y comprendrais goutte. Avant de lire ma réfutation, il faut connaître ce que je réfute... Mais ce sont là de pures billevesées, et joliment fastidieuses... Et puis, il n'est, je crois, que temps de se coucher...

Tania sortit. Son père s'installa sur le canapé à côté de Kovrine et poussa un profond soupir.

— Oui, mon garçon, — commença-t-il après un court silence ; — voilà comment vont les choses, mon cher docteur. J'écris des articles, j'expose, je reçois des médailles... « Pessotzky a des pommes grosses comme la tête ; Pessotzky a fait fortune avec son jardin... Bref, c'est un heureux mortel que ce Pessotzky... » Mais je me le demande : à quoi bon tout cela ? Il est vrai que le jardin est beau, un vrai modèle... Ce n'est pas un jardin, c'est un établissement, qui offre même une certaine importance au point de vue social, car il constitue, pour ainsi dire, le premier pas vers une ère nouvelle de la culture et de l'industrie nationales... Mais à quoi bon ?

— Les résultats sont trop évidents...

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Je me demande simplement ce que deviendra le jardin, lorsque je serai mort. Quand je ne serai plus là, il ne restera pas seulement un mois dans le même état. Le vrai secret du succès, vois-tu, ce n'est pas la vaste superficie du jardin ni le grand nombre des ouvriers : c'est l'amour que j'ai pour mon art. Je l'aime plus que moi-même. Remarque un peu : c'est moi qui fais tout. Je travaille depuis le matin jusqu'au soir. Les greffes, l'émondage, les plantations, je fais tout de mes propres mains. Si l'on veut m'aider, j'en conçois de la jalousie et je m'irrite au point d'en devenir grossier. Tout le secret, c'est l'amour, c'est-à-dire l'œil vigilant du maître, son travail personnel, et le sentiment particulier que l'on éprouve quand l'on s'absente une heure pour aller voir un de ses amis, par exemple : si tranquille que l'on paraisse, on est comme une âme en peine ; on se demande tout le temps si rien d'extraordinaire

n'est arrivé au jardin depuis qu'on l'a quitté... Mais quand je serai mort, qui est-ce qui veillera sur le jardin? Qui est-ce qui fera la besogne? Sera-ce le jardinier? Seront-ce les ouvriers?... Oui?... Oh! alors, voici ce que je te dirai, moi, mon cher ami: l'ennemi le plus redoutable dans notre art, ce n'est pas le lièvre, ni le ténébrion, ni le froid; c'est le mercenaire, c'est l'étranger.

— Et Tania? — demanda Kovrine en riant. — Il est impossible qu'elle soit plus à craindre qu'un lapin: elle aime et comprend cet art, elle.

— Oui, certes, elle aime l'art et le comprend. Si c'est elle, après ma mort, qui doit avoir le jardin, qui doit en être la maîtresse, il est certain qu'il ne restera plus rien à désirer. Mais si, à Dieu ne plaise! elle se mariait? — murmura Yégor Sémionovitch en jetant sur Kovrine un coup d'œil effaré. — Voilà le *hic!*... Une fois mariée, elle aura des enfants, et alors elle n'aura plus le loisir de songer aux arbres fruitiers. Il y a une chose que je crains par-dessus tout, c'est qu'elle n'épouse un gaillard qui, poussé par l'amour du lucre, loue mon jardin aux maraîchères: alors, tout s'en ira au diable dès la première année! Dans notre métier, c'est un vrai fléau que ces bonnes femmes!

Yégor Sémionovitch poussa un soupir. Après un moment de silence il reprit:

— C'est peut-être de l'égoïsme, André, mais je te le dirai franchement: je ne veux pas que Tania se marie. J'ai peur! Il y a ici un jeune homme qui vient souvent râcler du violon; je sais que Tania ne voudra jamais l'épouser, je le sais bien, et cependant je ne peux le voir en peinture! Au total, mon ami, je suis un drôle de corps. Je l'avoue.

Pessotzky se leva et, tout ému, fit le tour de la chambre; on voyait bien qu'il avait encore une chose à dire, la plus importante sans doute, mais qu'il n'arrivait point à se décider.

— Je t'aime beaucoup, et je veux te parler à cœur ouvert, — dit-il enfin en fourrant d'un geste décidé ses deux mains dans ses poches. — Vois-tu, il y a des questions délicates que j'ai coutume d'aborder en formulant tout net ma pensée, car je déteste ce qui ressemble à une réticence. Or, je te le dé-

clare franchement, tu es le seul homme auquel je donnerais ma fille sans la moindre inquiétude. Tu es intelligent, tu as du cœur, tu ne voudrais pas laisser perdre ce que j'appelle mon œuvre. Et, ce qui est l'essentiel, je t'aime comme si tu étais mon fils... Je suis fier de toi. Si, d'aventure, les choses en étaient là, si vous vous conveniez, Tania et toi, et s'il en était sorti un « roman », eh bien! j'en serais fort content, et même très heureux. Je te le dis tout simplement, à cœur ouvert, en honnête homme.

Kovrine ne put s'empêcher de sourire. En ouvrant la porte pour se retirer, le vieillard s'arrêta encore une fois sur le seuil :

— Si le hasard voulait que vous eussiez un fils, Tania et toi, je ferais de lui un horticulteur, moi! — reprit-il après avoir réfléchi. — D'ailleurs, ce sont là des rêves... Bonne nuit!

Resté seul, Kovrine s'étendit commodément et se mit à parcourir les brochures. Une portait ce titre : « *De la culture alternante* » ; une autre : « *Quelques mots à propos de la remarque de M. Z... sur le binage* » ; une troisième : « *Encore quelques mots sur l'oculation des pensées* », et le reste à l'avenant. Mais quel ton péremptoire, quelle irritation, quelle véhémence peu naturelles !

Voilà une brochure au titre absolument anodin et n'étudiant rien autre chose que la manière de cultiver une des variétés du pommier russe. Et cependant l'auteur débute par « *Audiatur altera pars* » et conclut par « *Sapienti sat* »; et, entre ces deux sentences, une source intarissable de railleries décochées « à l'ignorance savante de nos horticulteurs patentés, qui observent la nature sans quitter leurs chaires », ou bien « à un M. Gaucher, dont le succès n'est dû qu'à des profanes et à des dilettanti ». Combien tout cela est excessif, jusqu'au regret de ne plus pouvoir fustiger les paysans qui volent des fruits et abîment les arbres !

« Voilà certes un art sain et attrayant, mais, là non plus, les passions et le goût de la chicane ne chôment point, — songea Kovrine. — Il paraît que tout homme de pensée, si restreint soit le champ de son activité, a les nerfs à vif et la sensibilité suraiguë. C'est sans doute nécessaire... »

Et il se ressouvint de Tania, qui trouvait si intéressants les articles de son père.

D'une taille assez exiguë, toujours pâle, et maigre à ce point qu'on voyait ses os, elle avait des yeux foncés, largement ouverts, pleins d'intelligence, qui semblaient toujours examiner ou chercher quelque chose. Elle marchait comme son père, à pas menus, et toujours d'un air pressé. Tania aimait fort à discuter et en parlant elle accompagnait chaque phrase de gestes expressifs. Elle était visiblement bien nerveuse, elle aussi !

Kovrine revint à sa lecture, mais il n'y comprit pas grand chose et il mit les brochures de côté.

Cette surexcitation qui le charmait tout à l'heure, quand il écoutait la musique et dansait la mazurka, lui était maintenant pénible, en éveillant dans son esprit une multitude de pensées à la fois. Il se leva et se promena dans la pièce, toujours songeant au moine noir. L'idée lui vint que, personne, hors lui, n'ayant vu l'étrange phénomène, il était donc bien malade pour en être tombé aux hallucinations. Cette idée l'effraya d'abord, mais pas beaucoup, ni longtemps.

« Puisque cela me fait du bien, sans faire du mal à personne, je n'ai pas à m'inquiéter de mes hallucinations », se dit-il.

Et de nouveau il fut heureux. Il s'étendit sur le canapé et se prit le front à deux mains, comme pour retenir l'allégresse qui remplissait tout son être sans qu'il en pénétrât la cause. Ensuite il se promena encore un peu dans la pièce et se mit à travailler. Mais les pensées qu'il trouvait dans ses livres ne le satisfaisaient point. Il appelait de ses vœux quelque chose de sublime, de gigantesque, d'immense. Au point du jour, il se déshabilla et se coucha bien à contre-cœur : il fallait tout de même dormir.

Lorsque Kovrine entendit les pas de Yégor Sémionovitch dans la maison, il sonna et pria le domestique de lui servir du vin. Il but avec plaisir quelques verres de bon vin rouge ; puis il ramena ses couvertures jusque par-dessus la tête, ses idées s'embrouillèrent et il s'assoupit.

IV

Pessotzky et sa fille se querellaient souvent, et ils se disaient alors toute sorte de choses désagréables.

Un matin, après une de ces discussions, Tania fondit en larmes et se retira dans sa chambre. Elle ne descendit ni pour le dîner, ni pour le thé du soir. Yégor Sémionovitch, qui d'abord se promenait d'un air grave et mécontent, comme s'il eût voulu prendre chacun à témoin que la justice et l'ordre lui importaient plus que toute autre chose, perdit bientôt sa belle assurance. La mine abattue, il errait dans le parc et on l'entendait répéter en soupirant : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... » A dîner, il ne put absolument rien manger. Enfin, se sentant coupable et tourmenté par le remords, le vieillard alla frapper à la porte fermée :

— Tania ! dis-moi, Tania ! appela-t-il doucement.

Mais de l'intérieur, une voix languissante, comme trempée de larmes, et ferme néanmoins, lui répondit :

— Laissez-moi tranquille, je vous en conjure.

L'humeur des maîtres se réfléchissait par toute la maison, jusque chez les ouvriers qui travaillaient au jardin. Kovrine qui, ce jour-là, s'absorbait dans un travail intéressant, finit, lui aussi, par se sentir mal à l'aise. Pour calmer un peu l'irritation générale, il résolut d'intervenir dans le conflit et, à la tombée du jour, il vint frapper à la porte de Tania. La jeune fille lui ouvrit :

— Oh ! oh ! que c'est honteux ! — commença-t-il sur le ton de la plaisanterie en voyant, à sa grande surprise, le visage rougi par les larmes et la mine désolée de la jeune fille. — Est-ce vraiment si sérieux ?

— Si vous saviez seulement comme il me tourmente ! — lui dit Tania ; et des larmes, de grosses larmes chaudes jaillirent de ses larges yeux. — Me voilà dans un bel état ! — poursuivit-elle en se tordant les mains. — Moi, je ne lui ai rien dit, rien du tout... J'ai insinué seulement qu'on

n'avait pas besoin de garder tant d'ouvriers... puisqu'on peut trouver des travailleurs à la journée... Voilà plus d'une semaine que les jardiniers n'ont plus rien à faire... je n'ai dit que cela... rien que cela... Et lui, il s'est emporté, il m'a jeté à la face tant de choses blessantes... Pourquoi ?

— Assez, assez ! — dit Kovrine en rajustant avec sa main les cheveux de la jeune fille. — Vous vous êtes querellés, vous avez pleuré... assez maintenant. Voyons, il ne faut pas rester fâchée aussi longtemps, ce n'est pas bien... D'autant plus que, vous le savez bien, il vous aime infiniment...

— Il a... gâté ma vie, reprit Tania toujours en larmes. Je n'entends plus jamais que des injures... et des insultes. Il me considère comme étant de trop ici. Eh bien ! il a raison. Je vais partir dès demain... Je me ferai télégraphiste... soit !...

— Allons, allons, Tania ! Voyons, il ne faut pas sangloter de la sorte. Il ne faut pas, ma chérie... Tous les deux vous avez le sang chaud, vous vous emportez facilement, et vous avez tort l'un et l'autre. Allons, je vais vous réconcilier.

Kovrine parlait d'un ton càlin et persuasif. La jeune fille continuait à gémir, des frissons lui secouaient les épaules, et elle crispait ses mains comme si un grand malheur l'avait frappée.

La pitié que le jeune homme éprouvait pour elle était d'autant plus vive que, tout en jugeant futile la cause de sa peine, il savait bien qu'elle souffrait profondément. Il fallait si peu de chose pour rendre malheureuse toute une journée, toute sa vie peut-être, une créature aussi frêle !

Tandis qu'il s'efforçait de consoler Tania, Kovrine se disait qu'en dehors de cette jeune fille et de son père il lui serait impossible de trouver dans le monde entier des êtres qui le chérìssent aussi tendrement.

Sans eux, lui, qui avait tout jeune perdu ses parents, n'aurait peut-être jamais su le prix d'une caresse désintéressée, de cet amour naïf qui ne raisonne point, de cette affection que l'on éprouve uniquement pour ses proches.

Et il sentait que les nerfs de cette femme frémissante et affligée attiraient ses propres nerfs à demi malades, comme l'aimant attire le fer... Il n'eût jamais aimé une femme bien

portante, robuste, aux joues roses ; mais cette pauvre Tania, si faible et si pâle, lui plaisait positivement.

Et il prenait plaisir à lui caresser les cheveux, à lui presser les mains, à essuyer ses larmes... Enfin elle cessa de pleurer. Longtemps encore elle se plaignit de son père, de la vie pénible, insupportable qu'elle menait dans cette maison. Peu à peu, elle se prit à sourire, à déplorer en soupirant que le bon Dieu lui eût donné un si mauvais caractère ; finalement elle éclata de rire, se qualifia de pécore et quitta la chambre en courant.

Lorsqu'au bout de quelques minutes, Kovrine s'en fut dans le jardin, Yégor Sémionovitch et sa fille se promenaient côte à côte, comme si de rien n'était, en dévorant une tranche de pain bis avec du sel, car ils avaient grand'faim l'un et l'autre.

V

Très content d'avoir si bien rempli sa mission, Kovrine se dirigea vers le parc. Là, sur un banc, seul et rêvant à son aise, il perçut bientôt un bruit de voiture et des rires de femmes : c'étaient sûrement des visites. Lorsque les ombres du soir enveloppèrent les massifs, on entendit au loin des sons de violon et des voix qui chantaient ; cela le fit songer au moine noir. Où donc pouvait-elle être, maintenant, cette illusion optique ? Dans quel pays errait-elle à présent, et sur quelle planète ?

Mais à peine avait-il eu le temps de se remémorer la légende merveilleuse et de reproduire dans son imagination l'image sombre apparue dans le champ de seigle vert, que déjà, en face de lui, surgissait, de derrière un pin, et s'avançait à pas lents, sans produire le moindre bruit, un homme d'une taille moyenne, la tête découverte, les cheveux blancs, tout en noir et nu-pieds. Il ressemblait à un mendiant ; sur sa figure pâle comme la mort, des sourcils noirs se dessinaient avec netteté. En saluant de la tête, avec un air affable, ce mendiant ou ce passant marcha vers le banc, de son pas silen-

cieux, et vint s'asseoir à côté de Kovrine, qui reconnut aussitôt le moine noir.

Tous les deux se regardèrent, Kovrine avec étonnement, le moine, ainsi que la première fois, avec une expression maligne, comme un homme qui garde son secret pour lui.

— Mais puisque tu es un mirage, — prononça Kovrine, — comment se fait-il donc que tu demeures là, immobile? Cela ne s'accorde guère avec la légende.

— Qu'importe? — répliqua le moine après un silence, d'une voix basse, et les yeux dans les yeux du jeune homme. La légende, le mirage et moi-même, tout cela n'est que le produit de ton imagination surexcitée. Je suis un fantôme.

— Alors, tu n'existes pas? demanda Kovrine.

— C'est comme tu voudras, — dit le moine, et un faible sourire apparut sur ses lèvres. — Toujours est-il que je vis en ton imagination ; or, ton imagination est une partie de la nature : il s'ensuit que, moi aussi, j'existe dans la nature.

— Tu as une figure vieille, intelligente et combien expressive ! reprit Kovrine ; on dirait que tu as déjà en effet vécu plus de mille ans. Je ne savais pas que ma fantaisie pût créer des phénomènes pareils... Mais qu'as-tu donc à me contempler ainsi, avec ravissement? Il paraît que je te plais?

— Oui. Tu es l'un des rares humains que l'on appellerait à bon droit les élus. La cause que tu défends, c'est la vérité, l'éternelle vérité... Oui, tes pensées, et tes volontés, et ta science digne d'admiration, ta vie entière enfin, portent l'empreinte divine, céleste, car elles sont vouées à tout ce qui est Raison, à tout ce qui est Beauté, c'est-à-dire à tout ce qui est éternel.

— Tu dis : l'éternelle vérité... Mais les hommes peuvent-ils y atteindre, les hommes ont-ils vraiment besoin de l'éternelle vérité, — s'il n'y a pas de vie éternelle?

— Il y en a une, répondit le moine.

— Tu crois donc à l'immortalité des hommes?

— Oui, assurément. Vous autres, vous avez devant vous un avenir sublime, un avenir resplendissant. Et plus nombreux seront les hommes pareils à toi, plus tôt cet avenir sera réalisé. Sans vous, qui défendez les principes suprêmes,

qui vivez en pleine connaissance de cause, nulle serait l'humanité : réduite à se développer graduellement, selon l'ordre des choses, elle attendrait encore longtemps la fin de son histoire terrestre. Mais vous, les élus, vous avancerez de mille et mille années l'avènement de la race humaine au royaume de l'éternelle vérité; c'est là votre grand mérite. Vous incarnez la bénédiction de Dieu, c'est par vous qu'elle descend sur les hommes.

— Et quel est le but de la vie éternelle? demanda Kovrine.

— Mais celui que se propose toute vie : le bonheur. Le vrai bonheur est dans le savoir; or, la vie éternelle offrira d'innombrables, d'inépuisables sources de savoir, et c'est ainsi qu'il faut comprendre cette parole : « Il y a plusieurs maisons dans la maison de mon Père. »

— Si tu savais quel délice j'éprouve à t'écouter! — dit Kovrine en se frottant les mains de satisfaction.

— J'en suis ravi.

— Mais je sais bien : lorsque tu seras parti, le désir de connaître ce que tu es me tourmentera sans répit. Tu es une apparition, une hallucination... C'est donc que j'ai l'esprit malade, que je n'ai plus ma raison, quoi?

— Admettons-le. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a d'effrayant? Tu es malade parce que tu t'es surmené; cela signifie, en d'autres termes, que tu as sacrifié ta jeunesse à l'idée, et que peut-être l'heure est proche où tu lui sacrifieras ta vie. Conçois-tu quelque chose de plus désirable? C'est justement à quoi aspirent tous les esprits supérieurs.

— Mais si je me sais atteint d'une maladie mentale, puis-je désormais croire en moi-même?

— Et sais-tu si tous les génies, auxquels le monde croit, n'avaient pas de visions? Des savants ont bien affirmé que le génie est une forme de la folie... Écoute, mon ami : les hommes ordinaires sont les seuls qui jouissent toujours d'une santé normale. Tous ces raisonnements sur notre siècle névrosé, sur le surmenage, sur la dégénérescence, etc., ne peuvent agiter sérieusement que ceux-là qui bornent la vie au seul moment présent, c'est-à-dire les êtres médiocres.

— Cependant les Romains disaient : *mens sana in corpore sano*.

— Tout n'est pas vrai dans les adages des Romains et des Grecs. L'exaltation, l'extase, tout ce qui, dans tous les temps, distingua des êtres ordinaires les prophètes, les poètes, les martyrs d'une idée, tout cela trouble les fonctions animales de l'homme, c'est-à-dire sa santé physique. Je te le répète encore une fois : si tu veux jouir d'une santé normale, tu n'as qu'à te joindre au troupeau.

— N'est-ce pas étrange ? tu me dis là des choses à quoi je songe bien souvent moi-même, — répondit Kovrine. — C'est à croire que tu m'as épié, que tu as surpris mes plus secrètes pensées... Mais parlons un peu d'autre chose : que veux-tu dire par la vérité éternelle ?

Le moine ne répondit point. Kovrine le regarda ; mais il ne pouvait déjà plus distinguer sa figure : les traits en devenaient de plus en plus nébuleux et peu à peu s'effaçaient. Puis la tête et les bras du moine s'évanouirent ; son corps se confondit avec le bois du banc, et il disparut entièrement dans le crépuscule du soir.

— L'hallucination est finie ! dit Kovrine : c'est dommage !

Tout joyeux il se dirigea vers la maison. Le peu que le moine lui avait dit ne flattait pas seulement son amour-propre : toute son âme en vibrait dans ses fibres les plus intimes. Etre l'un des élus, aspirer à la vie éternelle, compter parmi ceux qui avanceraient de mille et mille années l'avènement de l'humanité au royaume de Dieu, c'est-à-dire qui épargneraient à la race humaine mille et mille années de luttes, de souffrances et d'erreurs ; tout sacrifier à l'idée, jeunesse, vigueur, santé ; prêt à mourir pour le bien commun, — quel sort heureux et sublime !

Tout son passé pur, chaste, laborieux lui revint en mémoire ; il se rappella tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il enseignait aux autres, et il estima que les paroles du fantôme n'avaient rien d'exagéré.

En traversant le parc, il aperçut Tania qui venait à sa rencontre.

— Vous voilà ! s'écria-t-elle. Et nous qui vous cherchons partout... Mais qu'avez-vous donc ? — lui demanda la jeune fille d'un air surpris, en voyant son visage extatique et ses yeux pleins de larmes. Que vous êtes donc étrange, André !

— Je suis ravi, ma chère Tania, — dit Kovrine en mettant les mains sur les épaules de la jeune fille. — Je suis plus que ravi, je suis heureux ! Tania, vous êtes une personne adorable !... Ma douce Tania, que je suis heureux !

Il lui baisa les mains avec chaleur et poursuivit :

— Je viens de vivre des moments d'allégresse, des instants merveilleux et divins. Mais je ne saurais vous les décrire, car vous ne me croiriez pas ou vous me croiriez fou. Parlons plutôt de vous, ma chère, ma bonne Tania : je vous aime et je me suis fait une douce accoutumance de vous aimer. Vous avoir tout près de moi, vous voir dix fois par jour, m'est devenu un besoin. Je n'imagine même pas comment je pourrai me passer de vous lorsque je ne serai plus là.

— Allons donc ! fit Tania en riant. — Vous nous oublierez au bout de quelques jours. Nous ne sommes que des pauvres gens ordinaires, tandis que vous êtes un grand homme.

— Mais non... Parlons sérieusement, répondit Kovrine. Je vous emmènerai, Tania. Oui? Voulez-vous partir avec moi? Voulez-vous devenir mienne?

— Mais voyons !... dit la jeune fille.

Et elle voulut rire encore, mais elle ne le put ; des taches rouges apparurent sur son visage et sa respiration se précipita. D'un pas rapide, elle se dirigea, non vers la maison, mais vers le fond du parc.

— Je n'y songeais pas... je n'y songeais pas!... disait-elle en se tordant les mains désespérément.

Kovrine la suivait, avec la même physionomie radieuse. Il disait :

— Je veux un amour qui me captive tout entier : cet amour, Tania, vous seule pouvez me l'offrir. Je suis heureux, pleinement heureux !

Elle était comme pétrifiée ; à la voir ainsi pliée en deux, le visage crispé, on eût dit qu'elle avait tout à coup vieilli de plusieurs années ; mais il la trouvait belle et il ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa pensée tout haut :

— Comme elle est adorable !...

VI

Quand il apprit de Kovrine que le « roman » était ébauché, et qu'il finirait même par un mariage, Pessotzky arpenta la pièce à grands pas, en s'efforçant de maîtriser son émotion. Ses mains tremblèrent, son cou se gonfla, devint livide ; enfin il ordonna d'atteler le char à bancs et s'en alla faire une course. Au coup de fouet dont il cingla son cheval, à la manière dont il enfonça brusquement son chapeau sur les sourcils, Tania comprit l'état de son âme.

Dans les serres, les pêches et les prunes étaient déjà mûres ; l'emballage et l'envoi de ces fruits tendres et délicats exigeaient beaucoup d'attention, de travail et de soins. La saison étant chaude et sèche à l'extrême, il fallait arroser tous les arbres en particulier ; de plus, cette sécheresse favorisait la multiplication des chenilles, que les jardiniers, Pessotzky et Tania elle-même écrasaient tout bonnement avec les doigts, à la grande horreur de Kovrine. Il fallait aussi recevoir les commandes, correspondre avec les clients. Et juste au plus fort de la besogne, alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre, survinrent les travaux des champs, qui prirent la moitié des tâcherons, jusqu'alors occupés au jardin. Yégor Sémionovitch ne dérageait point : hâlé par le soleil, épuisé de fatigue, il courait sans cesse du jardin aux champs, criait qu'on le déchirait en pièces et qu'il finirait par se brûler la cervelle.

Les soins du trousseau, le bruit des ciseaux et des machines à coudre, la fumée produite par les fers à repasser, les caprices de la couturière, — une dame fort nerveuse et prétentieuse, — augmentaient encore le remue-ménage. En outre, des visiteurs arrivaient chaque jour, qu'il fallait recevoir et parfois même garder pour la nuit.

Et dire que tout ce tumulte se débrouillait sans que personne eût même l'air de s'en apercevoir ! Tania était comme si vraiment cet amour et ce bonheur l'avaient prise à l'im-

proviste, et pourtant, depuis sa quatorzième année, elle était presque sûre, sans bien s'en rendre compte, que Kovrine n'en épouserait pas une autre qu'elle-même. Maintenant, elle était surprise, et n'en croyait pas son propre témoignage... Il y avait des moments où, ne se sentant plus de joie, elle aurait voulu s'envoler vers le ciel et y prier Dieu ; il y en avait d'autres où, — émue à la pensée qu'il lui faudrait, au mois d'août, quitter la maison et abandonner son père, ou malheureuse de se trouver si nulle, si peu digne d'un grand esprit comme Kovrine, — elle s'enfermait pendant des heures et s'abîmait les yeux à force de pleurer...

Des visites survenaient : l'âme de Tania frémissait de joie et d'orgueil à l'aspect de son fiancé, qu'elle trouvait le plus beau des hommes. Toutes les femmes lui semblaient éprises de lui, envieuses de son bonheur à elle, et elle s'imaginait avoir dompté l'univers entier. Mais que son André sourît à quelque jeune fille, et il n'en fallait pas davantage à Tania pour se sauver chez elle, tremblante de jalousie et sanglotante...

Ces impressions nouvelles finirent par la dominer entièrement ; si bien que, tout en secondant son père dans sa besogne, elle ne remarquait ni les pêches, ni les chenilles, ni les ouvriers, indifférente même à la course des heures.

Il en était presque de même pour son père. Yégor Sémionovitch travaillait du matin au soir, toujours affairé, toujours grondant ; mais c'était comme dans une ivresse de songe. Depuis quelque temps, il y avait deux hommes en lui : l'un, le véritable Yégor Sémionovitch, qui, en écoutant le rapport du jardinier en chef sur quelques dégâts, s'indignait et s'arrachait les cheveux ; l'autre, un faux Yégor Sémionovitch, qui, brusquement, interrompait ce même jardinier au milieu de la conversation la plus sérieuse et, mettant la main sur l'épaule du bonhomme, balbutiait :

— On a beau dire, le sang est toujours le sang. Sa mère était une femme admirable, la plus intelligente, la plus noble du monde. C'était un vrai délice de contempler son angélique visage, si doux et si lumineux. Elle dessinait à merveille, composait des poèmes, parlait cinq langues, et quelle voix splendide !... La pauvrette mourut poitrinaire, que Dieu garde son âme !...

Le faux Yégor Sémionovitch poussait un soupir et, après un silence, continuait :

— Lorsqu'il était petit, qu'il demeurait chez moi, il avait, lui aussi, une figure d'ange, si pure et si douce ! Aujourd'hui encore il a le regard, la voix, les gestes délicats et gracieux de sa défunte mère !... Et quel esprit ! Il nous étonnait toujours par son intelligence éveillée. Aussi bien ne passe-t-on point docteur comme cela ! Ce n'est pas peu de chose !... Et puis, dans dix ans d'ici, tu verras, Ivan Karlovitch, ce que ce garçon-là va devenir ! Il ne sera plus à notre portée !

Ici, le véritable Yégor Sémionovitch, se rappelant soudain les dégâts signalés par le jardinier, prenait une mine furieuse et criait en s'arrachant les cheveux :

— Oh ! les maudits, qui m'ont tout abîmé, gâché, bouleversé ! voilà mon jardin perdu ! absolument perdu !

Et Kovrine ? Il travaillait toujours avec la même ardeur et sans remarquer l'agitation qui régnait dans la maison. L'amour avait jeté de l'huile sur le feu qui le dévorait : après chacune de ses entrevues avec Tania, il s'en allait heureux, extasié, dans sa chambre, et, de la même passion avec laquelle il venait d'embrasser la jeune fille en l'assurant de son amour, il se plongeait dans son livre ou dans son manuscrit. Ce que le moine noir lui avait révélé des élus, de l'éternelle vérité, du merveilleux avenir promis à l'humanité, allumait dans son âme la conscience et l'orgueil de sa propre grandeur.

Une ou deux fois par semaine, il revoyait le moine noir dans le parc ou ailleurs, et chaque fois ils causaient longuement ; mais cela ne l'effrayait nullement ; bien au contraire, il en était charmé, car il était maintenant persuadé que des visions semblables n'apparaissent qu'aux hommes élus, hors ligne, à ceux-là seuls que passionne l'idée.

Un soir, le moine se manifesta pendant le dîner et s'assit près de la fenêtre, dans la salle à manger. Kovrine en fut ravi, et tout de suite il dirigea la causerie sur des matières capables d'intéresser le moine ; l'hôte noir écoutait en hochant la tête avec un air affable. Tania et Yégor Sémionovitch prêtaient l'oreille et souriaient, sans se douter que le jeune homme adressait ainsi la parole à un fantôme de son imagination.

La semaine de l'Assomption arriva, puis le jour du mariage qui, sur le désir formel de Yégor Sémionovitch, fut célébré de la manière la plus bruyante, c'est-à-dire par une noce plantureuse qui dura deux jours. Rien que les mets et les boissons coûtèrent plus de trois mille roubles ; mais grâce à la mauvaise musique, aux toasts multipliés, au bruit que faisaient les domestiques affairés dans les salons trop étroits pour une assemblée si nombreuse, nul ne savoura les vins rares, ni les desserts de choix qu'on avait commandés à Moscou.

VII

Par une longue nuit d'hiver, Kovrine lisait dans son lit un roman français. La pauvre Tania, qui tous les soirs avait la migraine, à cause de la vie mondaine dont elle n'avait pas encore l'habitude, s'était endormie depuis longtemps ; elle rêvait, et parfois elle prononçait des paroles incohérentes.

Trois heures sonnèrent. Kovrine souffla la bougie ; mais longtemps encore il demeura, les yeux fermés, sans pouvoir s'endormir ; il attribuait son insomnie à la chaleur qu'il faisait dans la chambre à coucher, et au bruit des paroles que Tania ne cessait pas de prononcer. Il était déjà plus de quatre heures lorsqu'il ralluma la bougie : il aperçut le moine noir installé près de son lit, dans un fauteuil.

— Bonjour, lui dit le moine.

Et il lui demanda, après un court silence :

— A quoi penses-tu en ce moment?

— Je pense à la gloire, lui dit Kovrine. Dans le roman français que je viens de lire, un jeune savant se consume de chagrin parce qu'il ne peut arriver à la gloire. Je ne comprends pas ce chagrin-là.

— C'est parce que tu es intelligent. Tu considères la gloire comme un jouet qui ne t'amuse guère ; aussi te laisse-t-elle indifférent.

— Oui, cela est vrai.

— La célébrité ne te sourit point. Quel plaisir ou quel

profit trouves-tu à ce que ton nom soit gravé sur un monument funéraire, puisque le temps effacera infailliblement cette inscription? Et puis, vous êtes vraiment trop nombreux pour que la faible mémoire des hommes puisse conserver tous vos noms.

— C'est évident, acquiesça Kovrine. Et puis, à quoi cela servirait-il de les conserver?... Mais parlons plutôt d'autre chose. Du bonheur, par exemple; qu'est-ce que le bonheur?

Lorsque cinq heures sonnèrent, André, assis au bord du lit, les pieds sur la carpette, disait au moine :

— Aux temps antiques, il y avait une fois un homme si heureux en toutes choses, qu'il finit par s'épouvanter de son bonheur; pour apaiser les dieux souverains, dont il craignait la jalousie, il leur sacrifia sa bague, qu'il aimait beaucoup. Tu connais l'histoire, n'est-ce pas?... — Eh bien, moi aussi, comme Polycrate, je commence à m'effrayer de mon bonheur. N'est-il point singulier que, du matin au soir, je n'éprouve que de la joie, une joie sans mélange et sans bornes? Je ne connais plus la tristesse, le chagrin ou l'ennui. Tu vois, je ne dors pas, l'insomnie tient mes paupières ouvertes, et cependant je ne m'ennuie jamais. Je n'y comprends plus rien.

— Mais pourquoi donc? — fit le moine d'un ton surpris. — Est-ce que la joie est un sentiment surnaturel? Est-ce qu'elle ne devrait pas constituer l'état normal de l'homme? Plus l'homme est développé intellectuellement et moralement, plus il est libre, et plus grande est sa joie de vivre. Socrate, Diogène et Marc-Aurèle étaient joyeux. Et l'apôtre nous dit, lui aussi : « Soyez joyeux. » Eh bien, réjouis-toi et savoure ton bonheur!

— Et si tout à coup les dieux s'irritaient contre moi? dit Kovrine. S'ils s'avisaient de me retirer mon bien-être, de m'infliger le froid et la faim, pourrais-je m'estimer heureux?

... Tania s'était réveillée, et maintenant elle considérait son mari avec épouvante. Il parlait tout haut, s'adressant au fauteuil et gesticulant. Ses yeux brillaient et sa physionomie avait quelque chose d'étrange.

— André, à qui parles-tu? — lui demanda-t-elle en lui saisissant la main, qu'il avait tendue vers le moine. — André, voyons, à qui parles-tu?

— Comment! à qui? — balbutia Kovrine tout confus. — Mais à lui!... Le voilà qui est assis, reprit-il en désignant le moine noir.

— Il n'y a personne ici... absolument personne... Tu es malade, mon André!

Tania entourait son mari de ses bras, elle se pressait contre lui, et, comme pour le protéger contre ses visions, lui couvrait les yeux avec ses mains.

— Tu es malade! — répéta la jeune femme qui sanglotait et tremblait de tout son corps. Pardonne-moi, mon chéri, mon adoré, mais je m'étais aperçue déjà depuis longtemps que tu avais l'esprit dérangé... Tu as le cerveau malade, mon André!...

Kovrine tremblait aussi. Il porta encore une fois ses regards vers le fauteuil, maintenant vide; soudain il ressentit une grande faiblesse dans les jambes et dans les bras, et, tout effrayé, il commença de se vêtir.

— Ce n'est rien, Tania, ce n'est rien... murmura-t-il. Il est vrai que je suis un peu indisposé... le moment est venu de l'avouer.

— Il y a longtemps que papa et moi nous l'avions remarqué, — dit-elle en faisant un effort pour retenir ses larmes. — Tu te parles toujours à toi-même, tu souris parfois d'un sourire si singulier... et puis, tu ne dors jamais... O mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous! s'écria la jeune femme toute bouleversée d'horreur... — Mais n'aie pas peur, mon cher André, ajouta-t-elle; pour l'amour de Dieu, n'aie pas peur...

En la regardant, Kovrine comprit ce que son état offrait d'inquiétant, il comprit ce que signifiaient le moine noir et ses entretiens avec lui. Maintenant, il voyait clairement qu'il était fou.

Tous les deux s'habillèrent sans savoir pourquoi et se rendirent au salon : elle marchait la première, Kovrine la suivait. Là, ils trouvèrent Yégor Sémionovitch, qui était justement chez eux pour quelques jours : éveillé par les sanglots de Tania, il avait revêtu sa robe de chambre, et il attendait, la bougie à la main.

— N'aie pas peur, mon ami, — répétait la jeune femme en

claquant des dents. — Ce n'est rien, papa, cela va passer... tout cela va passer...

Kovrine était si ému qu'il ne pouvait parler. Il voulait dire à son beau-père, d'un ton plaisant : « Félicitez-moi, il paraît que me voilà devenu fou... » ; mais il put à peine remuer les lèvres, et sa pensée ne s'exprima que par une espèce de sourire amer.

A neuf heures du matin, on lui mit un manteau, une fourrure, on l'enveloppa d'un châle et on l'emmena chez le docteur. Son traitement commença.

VIII

L'été revint, et le médecin ordonna la campagne. Kovrine était guéri maintenant ; il ne *voyait* plus le moine noir, et il avait seulement besoin de réparer ses forces physiques. Il vivait chez son beau-père, buvait beaucoup de lait, travaillait à peine deux heures par jour, ne prenait point de vin et ne fumait pas.

Le 19 juillet, veille de la Saint-Élie, on célébra, selon l'usage, les vêpres à la maison. Lorsque le diacre tendit l'encensoir au prêtre, et que dans la vaste demeure un parfum s'exhala qui rappelait le cimetière, Kovrine en éprouva quelque malaise, et il s'en fut dans le jardin. Sans même jeter un coup d'œil sur les fleurs splendides qui l'entouraient, il se promena un peu et se reposa sur un banc ; puis il s'engagea dans le parc et poussa jusqu'à la rivière. Il descendit la berge et s'arrêta songeur, au bord de l'eau. Les pins mélancoliques aux racines velues qui, l'année précédente, l'avaient vu si jeune et si gai dans ce même endroit, ne chuchotaient plus ; ils demeuraient immobiles et muets, ils semblaient ne plus le reconnaître. Et de fait, ses beaux cheveux étaient maintenant coupés ras, sa démarche était lente, son visage plus gras et moins coloré que l'année précédente.

Il traversa la passerelle et se trouva sur l'autre bord de la rivière. Là où, un an auparavant, les seigles ondulaient,

des gerbes d'avoine gisaient fauchées. Le soleil avait disparu, et l'horizon s'embrasait d'une large bande de pourpre annonçant du vent pour le lendemain... Tout se taisait. Les yeux dirigés sur le point d'où le moine noir avait surgi pour la première fois, Kovrine resta pendant vingt minutes immobile, jusqu'à ce que la rougeur du couchant se fût assombrie...

Lorsqu'il rentra, de sa démarche lente, avec un air soucieux, l'office était déjà fini. Yégor Sémionovitch et sa fille, assis sur les marches de la véranda, prenaient leur thé du soir. Ils causaient; mais, en apercevant Kovrine, ils se turent aussitôt, et il n'eut pas de peine à deviner qu'ils parlaient de lui.

— Il est temps, je crois, que tu boives ton lait, — dit la jeune femme à son mari.

— Non, il n'est pas temps, — répondit-il en s'asseyant sur la dernière marche. — Bois-le toi-même. Je n'en veux pas.

Tania échangea un regard inquiet avec son père, et, d'une voix timide, reprit :

— Mais puisque, tu le remarques toi-même, le lait te fait du bien.

— Ah, oui! beaucoup de bien, en effet! — repartit Kovrine avec un sourire ironique. Je vous félicite : depuis vendredi, mon poids s'est augmenté encore d'une livre entière.

Il se pressa la tête entre ses deux mains et s'écria d'une voix qui frémissait d'angoisse :

— Pourquoi, pourquoi vous êtes-vous avisé de me guérir? Les potions de bromure, l'oisiveté, les bains chauds, la surveillance continue, la peur lâche de boire une gorgée de plus, de faire un pas de trop... tout cela finira par me rendre idiot. J'étais fou, j'avais la manie de la grandeur; mais, en revanche, toujours content, j'avais du courage, j'étais heureux, intéressant, original. Maintenant je suis devenu sage, raisonnable, mais à quoi cela me sert-il, puisque me voici comme tout le monde? Je ne suis qu'un être médiocre, et je m'ennuie de vivre... Oh! comme vous avez été cruels envers moi! J'avais des hallucinations, mais qui cela dérangeait-il? je vous le demande, à qui cela pouvait-il nuire?

— Tu ne sais pas ce que tu dis! — fit Yégor Sémionovitch en soupirant.

— Eh bien, ne m'écoutez pas!

Depuis quelque temps, la présence de n'importe qui, et surtout de Yégor Sémionovitch, irritait Kovrine. Il répondait à son beau-père sur un ton sec, froid, presque grossier, et ses yeux, quand ils s'arrêtaient sur lui, exprimaient l'ironie et même la haine. Yégor Sémionovitch se mettait alors à toussoter d'un air confus, bien qu'il ne se sentît aucunement coupable.

Impuissante à deviner pourquoi les relations jadis si cordiales entre les deux hommes avaient changé de nature, Tania se pressait contre son père et, troublée, tâchait de lire dans ses yeux le mot de l'énigme ; elle voulait comprendre, et ne le pouvait. La seule chose qui lui apparût clairement, c'était que ces relations de jour en jour se gâtaient, que son père avait bien vieilli dans ces derniers temps, et que son mari était devenu capricieux, querelleur et bien moins intéressant.

Elle n'avait plus le cœur ni à rire, ni à chanter ; elle touchait à peine aux aliments, et elle passait des nuits entières sans fermer l'œil, dans la perpétuelle appréhension de quelque épouvantable catastrophe. Elle finit par s'épuiser tellement, qu'elle demeura une fois sans connaissance durant plusieurs heures.

Tantôt, pendant que le prêtre officiait, elle avait cru voir pleurer son père, et maintenant qu'ils se trouvaient tous les trois réunis sous la véranda, elle ne pouvait s'empêcher d'y penser.

— Que Bouddha, Mahomet, Shakespeare ont dû s'estimer heureux de n'avoir ni parents ni médecins obstinés à les guérir de l'extase et de l'inspiration ! — poursuivit Kovrine. — Si Mahomet avait pris tous les jours du bromure pour calmer ses nerfs, s'il n'eût travaillé que deux heures par jour et bu que du lait, il est certain que cet homme remarquable n'aurait laissé derrière lui guère plus de vestiges que son lévrier. Les soins des médecins et des bons parents n'aboutiront qu'à abrutir l'humanité. Alors tout homme médiocre passera pour un génie, et c'en sera fait de la civilisation... Si vous saviez comme je vous suis reconnaissant de vos bons soins ! — conclut-il avec dépit.

Et pour ne point se laisser entraîner à dire quelque chose de plus amer, il se leva brusquement et rentra dans la maison.

On n'entendait pas le mondre bruit. Du jardin, par les fenêtres ouvertes, pénétrait le parfum de la belle-de-nuit. Dans la salle vaste et sombre, la lune dessinait des taches claires sur le piano et sur le parquet. Kovrine se rappela les instants d'allégresse qu'il avait goûtés ici même, l'été dernier, à la clarté de la lune et au parfum de la belle-de-nuit.

Pour ranimer encore en lui cette sensation d'allégresse, il se dirigea vivement vers son cabinet de travail, alluma un bon cigare et pria le domestique de lui apporter du vin. Mais le cigare avait un goût nauséabond, André en eut la bouche amère ; et le vin n'était plus lui-même aussi bon que l'année d'avant.

Et puis, comme il en avait perdu l'habitude, pour avoir fumé un cigare et bu un peu de vin, il eut des vertiges et des battements de cœur, et il dut prendre une dose de bromure.

Avant de se coucher, Tania dit à son mari :

— Mon père t'adore. Tu lui en veux, je ne sais pourquoi, et cela le tue. Regarde-le seulement : il vieillit à vue d'œil. Je t'en supplie, André, je t'en conjure, par la mémoire de ton père, par mon repos, sois plus aimable envers lui.

— Je ne le puis, ni ne le veux.

— Mais pourquoi ? — demanda la jeune femme avec angoisse — Dis-moi seulement pourquoi !

— Parce qu'il ne m'est pas sympathique, voilà tout, — répondit Kovrine en haussant les épaules. — Mais n'en parlons plus, puisque c'est ton père.

— Je ne peux pas comprendre ! gémit Tania. Quelque chose d'inconcevable, d'effroyable se passe chez nous. Tu es tout à fait changé, tu n'es plus le même... Toi, l'homme supérieur, intelligent, tu t'irrites à tout propos, tu prends souci de choses que tu devrais même ignorer... Quelquefois tu t'agites pour si peu que j'en demeure stupéfaite, et je finis par me demander si c'est bien toi ou un autre... Allons, ne te fâche pas, ne te fâche pas, reprit-elle en lui embrassant les mains, dans un effroi d'avoir dit ces paroles. Tu es intelligent, tu es

bon et généreux. Tu seras plus juste à l'égard de mon père; il est si bon!

— Il n'est pas bon, mais débonnaire. Un temps fut où les oncles de vaudeville, dans le genre de ton père, tous fort hospitaliers et quelque peu originaux, avec leurs faces repues et bénévoles, m'amusaient et me faisaient rire, au théâtre ou dans la vie : à présent, ils me dégoûtent. Ils sont égoïstes jusqu'à la moelle des os. Ce qui me répugne le plus en eux, c'est leur mine rassasiée, leur optimisme purement stomacal, ou plutôt leur optimisme de porc à l'engrais.

Tania s'assit au bord du lit et appuya sa tête sur l'oreiller.

— C'est un véritable supplice! — fit-elle; et, à l'air dont elle parlait, on voyait qu'elle était bien lasse et qu'elle avait de la peine à s'exprimer. — Depuis le commencement de l'hiver, pas un seul moment de repos... Mais c'est affreux!... Mon Dieu, que je souffre!...

— Certes, je suis un monstre, et vous êtes, n'est-ce pas? de petits saints, ton père et toi; c'est l'évidence même! repartit Kovrine.

Tania trouva le visage de son mari laid et désagréable. La haine et le sarcasme qui s'y peignaient n'étaient point pour l'embellir. Depuis longtemps, d'ailleurs, elle avait observé qu'il ne se ressemblait plus à lui-même. On eût dit que sa figure avait changé depuis qu'on lui avait coupé les cheveux. Elle eut envie de lui adresser quelque parole blessante, mais elle rougit de ce mauvais sentiment et quitta la chambre à coucher.

IX

Kovrine fut nommé professeur à la Faculté. Sa leçon d'ouverture fut fixée au 2 décembre, et cette date fut affichée sur les murs de la Faculté. Mais ce jour-là il fit savoir à l'inspecteur des étudiants qu'il ne commencerait pas son cours, étant malade.

Il crachait souvent le sang, mais il avait, deux ou trois fois par mois, de véritables hémorragies; alors il devenait très

faible et tombait dans une espèce de somnolence. Il ne s'en effrayait pas trop, car il savait que sa mère avait assez longtemps vécu avec la maladie dont il souffrait; et puis les médecins lui assuraient que son état n'avait rien d'inquiétant, et qu'il devait seulement se soigner : éviter les émotions, mener une vie régulière et parler le moins possible.

Au mois de janvier, la première leçon fut encore ajournée pour la même cause, et, en février, il était déjà trop tard pour commencer le cours. Il fallut donc en différer l'ouverture jusqu'à l'année suivante.

André vivait alors, non plus avec Tania, mais avec une autre femme qui avait deux ans de plus que lui, et qui le soignait comme on soigne un enfant. Il était maintenant d'une humeur paisible et docile ; et lorsque Varvara Nikolaïevna — c'était le nom de sa compagne — proposa de l'emmener en Crimée, il ne s'y refusa point, bien qu'il eût le pressentiment que ce voyage n'aboutirait à rien de bon.

Ils arrivèrent à Sébastopol dans la soirée et descendirent dans un hôtel afin d'y passer la nuit et de repartir le lendemain pour Yalta. Tous les deux étaient fatigués de la route. Varvara Nikolaïevna, après avoir pris son thé, se coucha et s'endormit aussitôt. Mais André ne se mit pas encore au lit. Avant son départ de Saint-Pétersbourg, il avait reçu de Tania une lettre qu'il n'avait pas eu jusqu'ici le courage de lire. Elle était là, dans sa poche, et cette pensée l'agitait beaucoup.

Au fond, il considérait son mariage avec Tania comme une erreur, et il était fort content de s'en être séparé une fois pour toutes. Le souvenir de cette femme, qui avait fini par se tranformer en un vrai squelette où tout semblait mort, excepté ses grands yeux intelligents, — ce souvenir n'évoquait en lui qu'un sentiment de pitié et de dépit contre lui-même.

L'écriture de l'adresse lui rappela combien il s'était montré cruel et injuste, environ deux années auparavant, et comme il déchargeait alors sur d'innocentes créatures son humeur noire, son ennui solitaire, son dégoût de la vie. André se souvint, à ce propos, d'avoir une fois déchiré en petits morceaux sa thèse et tous les articles qu'il avait écrits durant sa maladie ; il les lançait par la fenêtre, et les fins carrés de papier,

emportés par le vent, s'accrochaient aux arbres et aux fleurs. A chaque ligne, il trouvait des prétentions injustifiées, des témérités étourdies, et une véritable folie ambitieuse. Il lui semblait lire comme une description de ses défauts, et cependant, lorsque le dernier cahier avait volé en morceaux par la fenêtre, il en avait conçu de l'humeur ; très contrarié, il avait couru auprès de sa femme et il lui avait jeté alors bien des paroles injurieuses.

Mon Dieu, comme il l'avait tourmentée ! Une fois, pour la faire souffrir, il lui déclara que son père avait joué un rôle fort peu honorable dans leur roman, puisqu'il lui avait offert sa fille en mariage. Yégor Sémionovitch, qui l'avait par hasard entendu sans le vouloir, accourut dans leur chambre ; son désespoir était si grand, qu'il ne put articuler une parole ; il piétinait sur place et proférait des sons incohérents, comme s'il eût perdu l'usage de la langue. Et Tania, poussant un cri, tomba en défaillance. C'était simplement infâme.

Tout cela lui revenait en mémoire tandis qu'il examinait l'écriture bien connue. Kovrine s'en fut au balcon ; le temps était serein et doux, et l'on sentait la proximité de la mer. La baie, merveilleuse, réfléchissait les rayons de la lune et les innombrables lumières des fenêtres. C'était comme une fusion, délicate et agréable aux yeux, du bleu et du vert : ici, la couleur de l'eau rappelait celle du vitriol ; ailleurs, c'était le clair de lune condensé qui semblait remplir les profondeurs de la baie, et non plus l'eau de la mer. Mais quelle harmonie dans les nuances, quelle sensation à la fois suave et sublime !

Au rez-de-chaussée, les fenêtres situées sous le balcon devaient se trouver ouvertes, car on entendait nettement des voix de femmes et des rires. Il y avait sans doute une soirée.

Kovrine fit un effort et décacheta la lettre. Il entra dans sa chambre et lut ceci :

« Mon père vient de mourir. C'est à toi que je dois ce malheur, c'est toi qui l'as tué. Notre jardin va être perdu, les étrangers y commandent déjà : c'est là précisément ce que redoutait mon pauvre père. Cela aussi, je te le dois. Je te hais de toutes mes forces : puisses-tu périr le plus tôt possible !... Oh ! comme je souffre ! Une douleur insupportable brûle mon

cœur... Sois maudit. Je t'ai aimé, je t'ai pris pour un homme supérieur, pour un génie, — et tu n'étais qu'un fou... »

André ne put en lire davantage ; il déchira la lettre et la jeta par terre. Une inquiétude mêlée d'effroi l'envahit. Au fond de l'alcôve dormait Varvara Nikolaïevna que l'on entendait respirer ; du rez-de-chaussée montaient les voix féminines et les éclats de rire ; mais Kovrine éprouvait l'impression d'être seul dans tout l'hôtel. Il était mal à l'aise à cause de cette lettre dans laquelle la pauvre, la douloureuse Tania le maudissait, lui souhaitait la mort... Et sans cesse il jetait les yeux sur la porte, comme s'il eût craint de voir la puissance inconnue, qui en moins de deux ans avait ravagé sa vie et la vie des siens, entrer brusquement dans la chambre et le dominer de nouveau.

Quand ses nerfs commençaient à se détraquer, il savait par expérience qu'un seul moyen pouvait les calmer : le travail, la concentration des pensées.

Il tira de son portefeuille rouge un projet de compilation qu'il avait apporté pour le cas où la vie en Crimée lui paraîtrait insupportable sans une occupation.

Il s'assit devant la table, se plongea dans le travail, et aussitôt il lui sembla qu'il allait recouvrer son humeur égale et tranquille. Ce projet de compilation reporta même son esprit sur la vanité de ce monde en général.

Il estima que la vie fait payer trop cher le peu de biens, souvent médiocres, qu'elle donne à l'homme.

Par exemple, pour devenir professeur à la Faculté vers la quarantaine, pour conquérir l'avantage d'exposer dans un langage lourd et ennuyeux des idées fort communes, Kovrine avait dû travailler nuit et jour pendant quinze ans, traverser une crise morale très pénible, commettre une foule de sottises et d'injustices qu'il eût bien voulu oublier.

Il comprenait maintenant qu'il était un esprit ordinaire, rien de plus ; et il n'en souffrait même pas, jugeant que chacun doit se contenter de ce qu'il est.

Le travail l'aurait peut-être calmé tout à fait, mais la lettre déchirée blanchissait toujours sur le parquet, ce qui l'empêchait de rassembler ses idées.

Il se leva, en ramassa les morceaux et les lança par la fenêtre ; mais une brise vint à souffler de la mer et rejeta les bouts de papier en les éparpillant sur l'appui de la croisée... De nouveau il ressentit cette inquiétude mêlée d'effroi, l'impression qu'il n'y avait plus dans l'hôtel âme qui vive, hors lui seul... Il revint au balcon... La baie le regardait de ses yeux où chatoyaient toutes les nuances du prisme, et semblait l'attirer vers elle. Il faisait en effet une chaleur suffocante, et André n'eût pas été fâché de prendre un bain.

Soudain les accords d'un violon résonnèrent sous le balcon, et deux fraîches voix de femme se mirent à chanter. Ce qu'elles chantaient, Kovrine le reconnut. Il s'agissait d'une jeune fille à l'imagination malade, qui pensait ouïr dans la nuit des sons mystérieux, une harmonie céleste, inintelligible aux simples mortels...

La respiration lui manqua ; son cœur se serra de tristesse ; mais, au même instant, une joie merveilleuse, dont il avait depuis longtemps oublié l'exquise ivresse, illumina tout son être.

Une grande colonne sombre, pareille à une trombe, apparut au delà de la baie. Avec une rapidité inconcevable, elle traversait l'espace et, de plus en plus dense, de plus en plus sombre, elle se dirigeait vers l'hôtel. André n'eut que le temps de s'écarter pour lui faire place... Le moine à la tête nue et blanche, aux sourcils noirs, les bras en croix sur la poitrine, passa devant lui et s'arrêta au milieu de la chambre.

— Pourquoi as-tu manqué de confiance en moi ? — fit-il sur un ton de reproche, en considérant Kovrine avec douceur. — Si tu m'avais cru, alors que tu étais un génie, tu aurais vécu ces deux années d'une façon moins triste et moins grossière.

Kovrine se sentait déjà redevenir un élu, un génie. Il se rappelait tous ses entretiens avec le moine noir ; il voulait parler, mais le sang lui coulait par la bouche et dégouttait sur sa poitrine. Ne sachant que faire, il s'essuyait seulement, d'un geste machinal, en sorte qu'il eut ses manchettes souillées de sang. Il voulut appeler Varvara Nikolaïevna, qui dormait au fond de l'acôve ; il fit un effort et prononça :

— Tania !

Il s'était affaissé par terre; en essayant de se relever sur les mains, il appela de nouveau :

— Tania !

Il invoquait sa femme, le grand jardin avec ses magnifiques fleurs mouillées de rosée; il invoquait le parc, les pins aux racines velues, le champ de seigle; il invoquait son merveilleux savoir, et l'orgueil, la joie de sa jeunesse; il invoquait la vie, qui était si belle, si belle !... Il voyait, sur le parquet, une large mare de sang, et sa faiblesse était déjà si grande, qu'il ne pouvait plus articuler une seule parole; mais une allégresse inexprimable, infinie, l'envahissait tout entier.

Au rez-de-chaussée, sous le balcon, les chants résonnaient toujours, et le moine noir lui murmurait à l'oreille qu'il était un génie, et qu'il allait mourir, uniquement parce que son faible corps humain avait rompu l'équilibre de ses éléments et ne pouvait plus servir d'enveloppe à l'âme d'un génie...

Lorsque Varvara Nikolaïevna se réveilla, Kovrine était mort; son visage gardait le sourire de la béatitude.

ANTON TCHÉKHOV

Traduit du russe

par Léon GOLSCHMANN et Ernest JAUBERT.

CORRESPONDANCE[1]

— 1847-1892 —

IX

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Naples, 7 janvier 1850.

Excellent ami,

Il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble. Je n'ai rien reçu de vous depuis mon arrivée à Naples, et je n'ai pu trouver encore une soirée bien libre pour vous communiquer quelques-unes des réflexions que ce pays m'a inspirées. Ce n'est pas dans les limites d'une lettre, ni avec les réticences qui me seraient imposées, que je pourrais le faire librement. Qu'il me suffise de vous dire que s'il est au monde deux atmosphères qui inspirent une manière différente de juger les choses divines et humaines, c'est assurément celui *(sic)* de Rome et de Naples. Prenez à peu près l'opposé de tout ce que je vous disais de mes impressions à Rome, vous aurez la vérité sur mes impressions à Naples. Je vous disais que Rome m'avait fait comprendre pour la première fois la grandeur d'une religion maîtresse et monopolisant la vie spirituelle d'un peuple. Je puis vous dire que Naples m'a fait comprendre

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

pour la première fois le souverain ridicule, l'horrible mauvais goût d'une religion dégénérée et avilie par un peuple dégradé. Vous n'imaginerez jamais, non, jamais, ce que c'est que la religion de Naples. Dieu est aussi inconnu en ce pays que chez les sauvages de l'Océanie, dont la croyance religieuse se réduit à la foi aux génies. Il n'y a pas de Dieu pour ces gens, il n'y a que des saints. Et les saints, que sont-ils ? Non pas des modèles de religion ou de morale : des thaumaturges, des espèces de magiciens surnaturels, par lesquels on peut se tirer d'embarras, quand on est malade ou dans quelque mauvais pas. Il y a des saints pour les voleurs, et j'ai vu de mes yeux des *ex-voto* où le voleur est représenté délivré par le saint, du moins des gendarmes. Je ne vous exprimerai jamais le profond dégoût que j'éprouvai la première fois quand j'entrai dans une église de Naples. Ce n'est plus l'art, ce n'est plus l'idéalité. C'est la plus grossière sensualité, les instincts les plus vils qui ne se nomment pas. La religion de Naples pourrait se définir une curieuse variété de perversion de l'instinct sexuel. Vous êtes assez psychologue pour comprendre ceci par analogie ; mais jamais vous n'imaginerez la chose sous des traits aussi vifs que si vous aviez vu cette ville indescriptible. Imaginez un peuple radicalement dépourvu du sens moral, religieux pourtant, parce que la religion est plus essentielle à l'humanité dans ses étages inférieurs que la morale, et songez ce que cela peut être.

L'Italie, pour moi, est désormais bien classifiée ; il y a trois Italies : 1° Italie du Nord, où l'élément intellectuel, rationnel, sérieux, domine comme dans le reste de l'Europe. Là il y a, comme dans les autres pays civilisés, activité politique, esprit pratique, bon sens, esprit scientifique (Piémont, Lombardie, École de Padoue, Venise, philosophie du XVIe siècle, etc.); 2° Italie du centre, où l'élément rationnel et l'élément sensuel sont combinés dans cette belle proportion qui fait l'art et la religion, mais exclut à peu près la science, la philosophie, l'esprit critique et sérieux : ou du moins ne le laisse pas dominer (Toscane et surtout Rome). Ces pays sont enivrants d'esthèse, mais inhabiles à la vie politique, à l'amélioration sociale. C'est le pays des arts, un peu le *Græculus*, l'homme cultivé, mais affaibli ; 3° l'Italie du midi, Naples, où l'élément

sensuel domine tout à fait, étouffe non seulement la science et la pensée, mais l'art. C'est le pays du plaisir, rien de plus. A Naples, on n'a jamais fait, on ne fera jamais que jouir.

On ne peut comprendre l'étrange contraste que forme à cet égard cette ville avec Rome. Le premier effet, l'effet dominant que produit Rome (et je pense Florence de même), c'est l'enivrement artistique. On est possédé, dominé, rempli, débordé par ce torrent de plastiques, de formes, de sensible qui frappe les yeux et tous les sens, à chaque pas sur cette terre sacrée. L'art est dans l'atmosphère, dans le ciel, dans les monuments, je dirai même dans les hommes. Ici, au contraire, il n'y a pas de trace d'art, rien qui puisse s'appeler de ce nom : pas une manifestation religieuse un peu poétique, des églises qui font éclater de rire, un culte grotesque, des monuments du plus suprême mauvais goût. Pas un tableau, pas une statue qui mérite un regard. (J'excepte, bien entendu, le musée borbonien, le plus riche du monde en chefs-d'œuvre antiques, supérieur même au Vatican ; mais ces chefs-d'œuvre ne sont pas de Naples.) Naples n'a pas produit un artiste, un poète ; le mauvais goût y a toujours régné en maître, et, à vrai dire, ce n'est qu'ici que j'ai bien compris ce que c'est que le mauvais goût. Tout cela, je le répète, parce que l'idéal n'a pu se faire de place : la sensation étouffe tout. Le Priape, voilà le dieu, voilà tout l'art de ce pays. Allez à Pompéï, allez à Baïa, allez à Misène, vous trouverez que Naples est la ville du monde la plus molle, la plus béotienne, parce qu'elle est la ville du monde où l'instinct de la jouissance est le plus dominant. Cet instinct est nécessaire pour la grande sensibilité artistique ; mais, s'il l'emporte sur la juste proportion, la formule supérieure est violée, il n'y a plus que la matière, la jouissance brutale, l'avilissement, la nullité : voilà Naples.

Vous ne sauriez croire, cher ami, l'enivrement que cette baie incomparable porte dans tous les sens. Oui, ce coin de terre est bien le temple de la Vénus antique. Songez donc : Ischia, Procida, Nisida, Caprée, Misène, Baïa, le lac Averne, Cumes, Pouzzoles, Portici, le Vésuve, Castellamare, Sorrento, Somma, Pompéï, les lieux les plus enchanteurs du monde, tout cela groupé dans un espace de six ou sept lieues, autour de ce beau fer à cheval formé par la mer.

Et puis ce sol étrange : à chaque pas un cratère éteint, un volcan dont la date vous est donnée, un lac aux figures mystérieuses, une étuve naturelle, un antre antique et sybillin. une solfatare. Tout cela étonne et fait physionomie. On ne saurait croire à quel point ce sol a été en ébullition jusqu'aux temps historiques : c'est encore une vraie fournaise. Ce Monte Nuovo qui domine la baie de Baïa a surgi il y a quelques siècles sur le lac Lucrin ; ce Vésuve, qui depuis quelques semaines mugit et bouillonne d'une façon terrible, était autrefois l'île de Circé. Cette terre à la lettre fume par tous ses pores.

Le lac Averne est admirable : là seulement j'ai bien compris les idées des anciens sur l'autre vie et les lieux souterrains. Le croiriez-vous : aujourd'hui encore le peuple de ce pays a les mêmes idées. Il y a, sur le flanc des collines qui bordent ce lac, remplissant le cratère d'un volcan éteint, des étuves d'où sort une vapeur brûlante, et au fond un bassin d'eau presque bouillante. Le custode a coutume de s'enfoncer dans ce lieu devant les voyageurs et de faire cuire dans cette eau un œuf qu'il leur offre, avec ces paroles sacramentelles : « *Voilà un œuf cuit en Enfer.* » Il est évident par l'inspection des lieux que cet aspect volcanique, cette chaleur souterraine, les solfatares voisines, les courants d'eau souterrains qu'on remarque dans l'antre de la Sybille, creusé là même, ont donné lieu à un de ces enfers locaux, si communs dans l'antiquité.

Hier et avant-hier nous avons fait la course de Salerne, Pœstum. Quel a été mon étonnement, cher ami, de me trouver de suite en pleine barbarie. Quoi ! j'ai si peu parcouru d'espace, je ne suis qu'à six jours de Paris, et je suis déjà au bout de la civilisation. Nous autres, à Paris, au centre, nous nous imaginons que la limite est très loin ; nous ne jetons jamais les yeux au delà de cet horizon, il semble à l'infini. Hélas ! non, je l'ai touché : Salerne peut être considéré comme la limite de la civilisation du midi : cette ville est déjà demi-sauvage ; au delà c'est la barbarie pure ; des vrais sauvages, n'ayant presque aucun culte, à peine vêtus, pas de culture, rien que des troupeaux, pour tout vêtement des peaux de bêtes ; partout un horrible jargon local, sans presque aucune idée morale. Oh ! non, jamais je ne vous dirai ce que j'ai senti

sur les ruines de cet antique Pœstum. Figurez-vous une ville dorienne, du VIIe ou VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, parfaitement conservée dans ses temples et ses édifices, une ville grecque dans son type le plus pur et le plus primitif, un site admirable, d'un côté la montagne, de l'autre la mer. trois temples encore presque intacts, de ce style bizarre et sans aucune autre analogie qui porte le nom même de cette ville, la civilisation de la Grande Grèce respirant là tout entière; et aujourd'hui, au XIXe siècle, des sauvages habitant quelques huttes, au milieu de cette vaste enceinte cyclopéenne encore debout. J'ai vu les limites de la civilisation et j'en ai été effrayé : comme un homme qui heurterait du pied un mur qu'il croyait à l'infini. Oui, j'ai éprouvé là le sentiment le plus triste de ma vie. J'ai tremblé pour la civilisation, en la voyant si limitée, assise sur une si faible assiette, reposant sur si peu d'individus dans le pays même où elle est régnante. Car combien y a-t-il d'hommes en Europe qui soient vraiment du XIXe siècle? Et que sommes-nous, nous autres éclaireurs, avant-garde, devant cette inertie, ce troupeau de brutes qui nous suit. Ah ! si un jour ils se jetaient sur nous et refusaient de nous suivre ! Il faudra que j'aie revu Paris pour que Pœstum sorte de ma mémoire. Et Pompéï? Ah ! je ne puis vous en parler. Nous en causerons, je vous écrirai le plus tôt possible ; continuez à m'adresser vos lettres à la Minerve. Mes respects à monsieur votre père.

Tout à vous, cher ami,

E. RENAN

X

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Mont-Cassin, 20 janvier 1850.

Vous êtes d'une charmante fidélité à tenir votre parole, cher ami, et moi je suis d'une inexactitude en apparence

impardonnable. Mais si vous saviez quelle est dans ces voyages la tyrannie des nécessités extérieures!... Et puis je regardais, je vous l'avoue, comme à peu près perdues les lettres que je vous aurais écrites de Naples. Il me paraît peu probable que la lettre que je vous ai écrite de cette ville vous soit parvenue. Les relations les plus simples de la vie sont, dans ce pays, l'objet d'une inquisition difficile à imaginer. Vos lettres m'arrivent, irrégulièrement il est vrai quelquefois et à la fois; mais enfin elles m'arrivent, toujours par des voies particulières. Lacauchie est de retour à Rome: ainsi recommencez à les adresser suivant l'ancien système. Cette lettre, bien qu'écrite sur les terres de Naples, ne sera mise à la poste qu'à Rome. Je puis donc vous parler en toute liberté et sans craindre que la sincérité de nos lettres nuise à leur régularité.

De quoi vous parlerai-je, cher ami? de l'affreuse dégradation morale de ce pays? du culte infâme de Naples? de l'abominable tyrannie qui pèse sur ce pays? de nos mécomptes et de nos mésaventures? de notre entrevue avec Pie IX? Non, cher ami, j'ai sous les yeux un trop curieux et trop étrange spectacle pour qu'il me soit possible de vous parler d'autre chose que du Mont-Cassin. De toutes les surprises que l'Italie m'a réservées, celle-ci a été sans contredit la plus douce, parce que cette fois l'émotion morale s'est jointe à celles que produisent la beauté de la nature. Si Sorrente et Pausilippe, Baïa et Misène n'ont pu dissiper le nuage de tristesse que l'horrible avilissement de ce pays répandait autour de mon esprit, je doute que les beautés mâles des Apennins m'eussent trouvé plus indulgent, si je n'avais rencontré ici que de grossiers ou ridicules adeptes d'institutions surannées. Mais c'est là le miracle, c'est là ce qui fait en ce moment du Mont-Cassin un des lieux les plus curieux du monde, et sans doute celui où l'on peut le mieux connaître l'esprit italien dans ce qu'il a d'élevé et de poétique. Grâce à l'influence de quelques hommes distingués, grâce surtout aux sérieuses études qui ont toujours caractérisé les Bénédictins, le Mont-Cassin est devenu, dans ces dernières années, le centre le plus actif et le plus brillant de l'esprit moderne en ce pays. Les doctrines qui ont dernièrement été condamnées

sous le nom de Rosmini, de Gioberti, de Ventura avaient envahi toute l'école et avaient un de leurs plus brillants organes dans le Père Tosti, l'auteur de la *Ligue lombarde*, du *Psautier du Pèlerin*, du *Voyant du XIXe siècle*, espèce de Lamennais italien, ayant toutes les allures du nôtre, avec la différence toutefois de l'esprit italien et de l'esprit français. Le Mont-Cassin n'eut pas, dans sa longue histoire, de plus beaux jours que les premières années de Pie IX, alors que l'Italie s'ouvrait si naïvement à ses mystiques aspirations de patriotisme et de liberté. Rosmini, le père de l'abbaye selon l'esprit, s'approchait de Rome pour recevoir le chapeau et les fonctions de secrétaire d'État. Tosti ne quittait pas Pie IX. Pie IX lui-même, après l'assassinat de Rossi, songeait à se conformer à la bulle de Victor III, qui a donné au Mont-Cassin le privilège exclusif de donner l'hospitalité au pape quand il se retire vers le sud de l'Italie. Mais le roi de Naples l'emporta : le faible pontife consentit à venir couvrir de sa robe blanche les infamies de ce tyran, et pendant que le roi des consciences occupait ses loisirs à voir bouillir tout exprès pour lui le sang de saint Janvier, il laissait persécuter ses meilleurs amis.

Un jour un escadron de cavalerie gravit la longue rampe qui mène à l'abbaye; Tosti reçut l'ordre de s'éloigner dans les vingt-quatre heures. Rosmini put rester, mais sous une garde à laquelle il ne voulut pas se soumettre ; les scellés furent mis sur l'imprimerie, coupable d'avoir mis au jour les mystiques aspirations de Tosti, qu'on traitait de pamphlets socialistes et de révolutionnaire. Je les y ai vus encore, sauf un seul que le tremblement de terre de Novembre a rompu : ce qui fit une grosse affaire. Depuis ce temps, il n'est pas de vexation qu'on n'ait fait subir à ces religieux, coupables de sentir noblement et de réprouver la corruption religieuse de ce pays. Le père Papalettere est en prison à Naples, comme coupable de rationalisme et de panthéisme (nous savons ce que cela veut dire). Tosti est à Rome, traité comme un hérétique ; les autres sont menacés à chaque instant de se voir chassés de leur belle abbaye, pour la voir livrer aux Jésuites, à leurs plus mortels ennemis. Étrange surprise, cher ami ! C'était au fond des Apennins, loin de tous les chemins battus, que je

devais retrouver l'esprit moderne, la France, dont rien depuis si longtemps ne m'avait offert l'image. Le premier livre que je rencontrai dans la cellule du père Sebastiano, le bibliothécaire, fut *la Vie de Jésus*, de Strauss!!! On ne parle ici que de Hegel, de Kant, de G. Sand, de Lamennais. Entre nous soit dit, mon ami, les Pères sont aussi philosophes que vous et moi : l'étude les a menés là où aboutit forcément l'esprit moderne, au rationalisme, au culte en esprit et en vérité. Aussi, quelles colères contre la superstition, l'hypocrisie, *les prêtres* (c'est le mot ici), le roi de Naples surtout! Nulle épithète, depuis celle de Néron jusqu'à celle du roi de Lazzaroni, ne lui est épargnée. En politique, ces moines sont du rouge le plus foncé; ils y portent cette naïve confiance, cette absence de nuances et de tempéraments qui caractérise les premiers pas dans la vie politique. Garibaldi est le héros du couvent : j'ai entendu de mes oreilles faire l'apologie de l'assassinat du Roi, par ce principe que quand l'ennemi est entré sur le territoire, tout droit est périmé, l'état de guerre est permanent, tout moyen est permis. Imaginez la plus parfaite réalisation de Spiridion[1], vous aurez l'idée exacte du Mont-Cassin. Ah! quels beaux types de résignation morale, d'élévation religieuse, de culture intellectuelle désintéressée j'ai trouvés dans ces moines! Des jeunes gens surtout, j'en ai trouvé un ou deux, vraies natures d'élite, une finesse, une délicatesse admirables. Jugez, cher ami, si nous étions bien faits pour nous comprendre. Non, l'image de ces belles âmes ne sortira jamais de ma mémoire; comme aussi la mienne ne leur sera, je crois, jamais indifférente. J'ai fait ce que je devais faire étant Français, et je crois qu'ils font ce qu'ils doivent faire étant Italiens. Le salut de l'Italie viendra des moines. Ils me portent envie, et me parlent souvent de la France, où, probablement un jour, ils devront chercher un asile. Et moi je leur dis qu'en toute position on peut mener la noble vie, que pour faire de belles choses en Italie, il faut être poète ou moine. Ils me lisent et me font admirer les *Inni* de Manzoni, admirables expressions de ce christianisme moral, qui a captivé toutes les nobles intelligences de

1. De George Sand.

l'Italie contemporaine, abstraction faite de toute idée dogmatique. Ils sont moines pourtant, oh! oui, bien moines italiens frénétiques, vrais énergumènes rêvant encore, Dieu me pardonne! l'Italie reine du monde; croyant bien sérieusement qu'avec les Italiens de mai 1848 on eût pu conquérir le monde. Nous nous regardions les uns les autres, quand le sous-prieur nous déclarait que si on les chassait de leur abbaye, ils y mettraient le feu en emportant leurs archives, comme les moines du moyen âge les os de leurs saints. Raides, inflexibles, sans cette souplesse, cette entente des nuances que donne la vie séculière. Enfin, cher ami, mon séjour sur cette belle montagne aura été une des époques les plus douces de ma vie. Notre journée se passe à l'*Archivio*, au milieu de ces bons moines qui ne peuvent se rassasier de nous. Songez qu'il y a plus d'un an qu'ils n'ont reçu ni lettres, ni livres, ni journaux, ni revues de l'étranger. Eux qui ne vivaient que de cela! Des moines devaient m'apprendre ce que c'est que la tyrannie de la conscience, et le dur martyre de ceux que le sort a doués de nobles aspirations au milieu d'un peuple avili.

J'ai beaucoup trouvé à l'Archivio, entre autres un long fragment inédit d'Abélard, assez curieux. A Naples, tout était *sous les scellés!!* Le musée, sous les *scellés!!!* C'est la terreur; là seulement j'ai compris la terreur. Tous se cachent, impossible d'avoir une adresse: sur huit à dix personnes pour qui nous avions des lettres, toutes se sont trouvées malades à la première visite, parfaitement bien portantes à la seconde. *Trente mille* détenus politiques attendent depuis deux ans leur procès. Chacun vivant sous le coup de la crainte, tous les mois à peu près une nouvelle razzia de suspects, afin de maintenir sur tous la terreur. Une armée fanatisée, une infâme exploitation de la religion, et avec cela, en plein soleil, en pleine place publique, des infamies que ma plume se refuse à nommer. Dieu nous garde! Adieu, bon ami.

Rome, 26 janvier.

Me voilà de retour à Rome, cher ami; nous partons dans trois jours pour Florence. Mais adressez toujours à la Minerve,

par Lacauchie. La situation est grave, à Rome. L'armée est presque soulevée : le général en chef menace de chasser les cardinaux. L'acquittement de Czernowski et l'évasion d'Achilli, favorisés par les autorités françaises, ont fait une profonde sensation. Le procès de Czernowski s'est fait dans la maison que j'habite ; il y a eu sur la place des manifestations très énergiques ; il est probable que le pape ne rentrera *jamais* à Rome.

XI

Florence, 5 février 1850.

Je n'ai bien compris, cher ami, la question italienne que depuis que je suis à Florence. Rome est dans une situation trop excentrique, la question romaine est compliquée de particularités trop exceptionnelles pour qu'il soit permis de tirer quelque induction du spectacle de cette ville étrange. Naples, c'est la terreur, on n'y vit pas. Mais Florence, c'est bien l'Italie moderne, et le vrai criterium de la question. La Toscane d'ailleurs offre une physionomie toute particulière et une activité de vie qui surprend, quand on sort de Rome ou de Naples. La Toscane ne permet qu'une seule pensée, cher ami, c'est l'étonnante localisation de la vie qui continue l'Italie. Chez nous, la centralisation est naturelle, et la conséquence naturelle de la complexité du pays. Ici la vie est partout diffuse, ou du moins groupée autour de cinq ou six centres très distincts. La vieille histoire toscane, Florence, Sienne, Pise, Arezzo, Pistoïa, respire encore ici tout entière. A chaque pas, c'est un souvenir de cette vie si prodigieusement active du XIVe et du XVe siècles, d'où est sortie la civilisation moderne. Quel état social que celui où de petites villes de vingt à cinquante mille âmes, toujours ennemies et en guerre pour le plaisir d'être ennemies, créaient des chefs-d'œuvre que rien n'égale en originalité, avaient chacune leur littérature, leur art, des pléiades de génies ! Pise par exemple, une toute petite ville qui fait figure dans l'histoire du monde, qui crée avec le produit de ses métiers à tisser le Dôme, le Baptistère, la Tour

penchée, l'église della Spina, le Campo-Santo, et cela sans modèle, tout cela avec des *artistes pisans*. Et Florence! une ville de cinquante mille âmes, qui produit plus de grands hommes que toute la France entière à pareille époque : Dante, Giotto, Cellini, Cimabué, Michel-Ange, Brunelleschi, Vespuce, Machiavel, Guicciardini, Boccace, Savonarole, les Médicis, Galilée, Angelico dit de Fiesole, Marsile Ficin, Villani, Brunetto Latini, Orgagna, Pinturicchio, Léonard de Vinci, Andrea del Sarto. Et quelle vie, grand Dieu! que celle qui respire dans ce *Palais Vieux*, dans ces palais des Strozzi, des Uberti, des Capponi, etc... Tout cela dans l'étroit horizon d'une ville, l'artiste n'ayant d'autre idée que de plaire et de faire honneur à ses concitoyens, ne voyant au monde que Florence; le tribun ne songeant pas à un autre auditoire ou à un autre champ d'action que Florence. Je visitais hier le couvent de Savonarole, *ses reliques*, des tisons de son bûcher, sa cellule. J'avais vu, la veille, la salle qu'il fit improviser pour les quinze cents députés de sa constitution démocratique, et le lieu où s'éleva son bûcher et qui, l'an dernier encore, le 23 mai, se trouva couvert de fleurs. Voilà donc ce moine ardent qui sort de sa cellule. Quel est son but, sa mesure d'action, sa proposition intérieure? Florence, rien que Florence.

De là une énorme exaltation de l'activité individuelle. Que sommes-nous, perdus dans ces trente-cinq millions, que sera notre coup de rame dans cette mer? Je suis frappé de l'effroyable béotisme de ces villes de trois cents et quatre cents âmes en province, qui ne renferment pas un homme distingué, souvent pas un homme instruit, pas une œuvre d'art indigène, d'affreux pastiches, des horreurs modernes, sans âme, sans vie, sans empreinte, faites parce qu'il faut faire quelque chose pour mairie ou préfecture. Certes je ne veux pas dire que la condition de la France soit inférieure, que cette grande pièce qu'on appelle *France* ne soit une admirable et capitale figure dans l'humanité; mais je constate un fait. Ici la vie est peut-être aussi active, aussi créatrice, tout en étant locale, municipale. Et ce qui a été est encore. Vous ne sauriez croire, cher ami, à quel point les rivalités de ville à ville sont ardentes ici. D'abord la Toscane a fait et fait toujours *pays* à part,

c'est une *patrie*. Et en Toscane, Livourne et Sienne détestant Florence : Pise déteste Livourne. Certes la dernière révolution eut bien pour mobile principal les idées modernes qui s'agitent dans toute l'Europe ; il faut pourtant reconnaître qu'elle doit être en grande partie, sinon uniquement, expliquée par la rivalité de Livourne et de Florence. Ce n'est pas tout : chaque ville est divisée en quartiers, avec leurs bannières, leurs privilèges, leur *carroccio*, comme au moyen âge. Ces quartiers font corps à part. Sienne a quarante mille habitants et dix-sept quartiers, dont chacun porte le nom d'un animal : la Licorne, la Louve, etc. Ces quartiers ont leurs armoiries, représentées par l'animal dont ils portent le nom, et nourrissent entre eux des rivalités qui datent des guelfes et des gibelins : l'un de ces quartiers, celui de l'*Oca* (l'oie), habité par des teinturiers, par des corroyeurs, gens de petits métiers, est une république à part, qui ne reconnaît aucune autre autorité que la sienne. Tous les habitants de ce quartier se soutiennent si bien qu'il est impossible d'y arrêter qui que ce soit. Quand on veut prendre quelqu'un, il faut l'attirer hors de son quartier. Ils sont tout à fait ingouvernables et ne reconnaissent d'autre autorité que sainte Catherine de Sienne, née d'un teinturier de ce quartier. Durant toute l'année, on n'y rêve qu'aux courses du Pallio, qui ont lieu chaque année sur la place del Campo entre les dix-sept quartiers, et qui sont le grand événement de la vie du pays.

Tout cela est bien ridicule, n'est-ce pas ? tout cela est bien peu rationnel. Mais tout cela tient à ce fait de la constitution interne de ce peuple, que naturellement il limite son horizon, et fait étroit le champ de sa vie, pour l'y concentrer plus vive. Cela a eu d'immenses avantages, et, à vrai dire, les civilisations ne naissent que dans ces États, sur ces théâtres petits, voisins, distincts, antagonistes (la Grèce, l'Italie de la fin du moyen âge, etc.). L'esprit moderne interdira sans doute à l'Italie les folies qui sont la conséquence naïve de cette disposition d'esprit : mais il ne changera pas la nature de l'esprit italien. La centralisation serait la mort de l'Italie. Rome, Naples, Florence, chefs-lieux de départements ! C'est bon pour Dijon, Bordeaux, etc., qui n'ont jamais vécu. Mais Florence a vécu, Florence n'accepterait jamais ce rôle. Laissez l'Italie libre,

Florence se séparera, Sienne se séparera, Gênes se séparera, la Sicile se séparera, Venise se séparera..., et pourtant l'idée de l'unité italienne germe de toutes parts. Il faut s'entendre : les théoriciens imbus d'idées françaises et cosmopolites seraient les premières dupes et victimes et les premiers déçus, si l'Italie devenait libre de l'étranger. Mais il est vrai pourtant que l'Italie a un sentiment commun de haine contre l'étranger, et même un vague sentiment de son unité intellectuelle et morale. Cela serait assez fort pour créer une ligue contre l'étranger. Cela serait-il assez fort pour créer un État compact? Non, mille fois non. Cela serait-il assez fort pour produire une confédération de républiques italiennes? Je ne le crois même pas. Ces villes se redéchireraient à belles dents, et, au bout d'un an, rappelleraient, contre leur rivale, la France ou l'empereur. Cela soit dit seulement du présent, sans parler des destins qu'un avenir ultérieur peut réserver à ce pays.

Écrivez toujours à la Minerve. Adieu, bon ami.

E. RENAN

XI *bis*

A MONSIEUR RENAN

Hôtel de la Minerve, place de la Minerve, Rome.

Paris, 8 février 1850.

Cher ami,

Ma lettre était déjà à la poste quand la vôtre est venue me tirer d'inquiétude. Elle m'a fait bien du plaisir et cela doublement, comme vous allez voir. Ma mère m'a demandé de lui lire vos lettres, il y a quelque temps (que cela ne vous gêne en rien, j'en suis quitte pour passer au besoin quelques lignes). Celle-ci lui a fait grand plaisir, mais ceci n'est rien encore : le soir est venue à la maison une personne dont je crois vous avoir parlé quelquefois : c'est une vieille amie, d'une religion charmante : nous ne l'appelons que *ma bonne dame*. On me pria de relire votre lettre. Si vous saviez comme elle a été bien comprise, comme toutes les nuances des sen-

timents qu'elle exprime ont été bien saisies et relativement à vos hôtes et relativement à vous-même, cher ami : cela m'a procuré une jouissance aussi vive que celle que vous deviez éprouver en l'écrivant. Votre type a été parfaitement bien compris : les femmes ont réellement un tact admirable pour ces sortes de choses. Vous voici à présent presque l'enfant de la maison et l'on a ici autant de sympathie pour vous que votre mère en a montré pour moi, d'après ce que vous m'avez dit. Il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux. Ce n'est pas là seulement que vous avez conquis votre droit de cité. J'ai prêté à un jeune homme qui dirige le laboratoire [1], un petit bossu que vous avez vu sans doute, d'une instruction limitée, mais d'un grand sens, vos historiens critiques de la *Vie de Jésus* : et là aussi j'ai eu le plaisir de vous voir parfaitement compris, de voir que l'on se rendait bien compte du type que vous voulez réaliser.

Vous parlerai-je de notre vie quotidienne à Paris ? Tout cela est bien petit, bien mesquin, au moins quant à l'officiel ; et puis vous devez, à présent que le monde extérieur vous absorbe moins complètement par sa nouveauté, vous devez pouvoir rentrer un peu, au moins en esprit, dans notre vie française. Les journaux ne manquent sans doute pas à Rome. Nous avons eu une petite émeute, moins que cela, s'il se peut : il y a eu une intention provocatrice, cela est crié par tous les journaux libéraux jusque sur les toits. Mais il y a eu là aussi un symptôme fâcheux : un symptôme semblant justifier ce mot d' « éternels ennemis de l'ordre » qu'on a tant ressassé. Le *National* s'en tire en mettant le tout sur le dos des agents de police déguisés ; mais je ne sais. Bien que Carlier soit l'auteur de ce mot : « Si j'avais été préfet en février, la révolution n'eût pas eu lieu ; j'aurai payé douze cents hommes, le mardi, pour crier partout : vive la République », malgré cela, il y a eu certains faits significatifs, — et le *Journal des Débats* a bien su le remarquer, — qui prouvent de je ne sais quelle perpétuelle disposition à l'émeute et au trouble, de je ne sais quelle rancune des événements de juin 1848 dans une partie de la population. Je n'aurais jamais cru que de pareils

1. Laboratoire de M. Pelouze, rue Dauphine, où j'étudiais alors.

sentiments pussent se faire jour au cœur de Paris. Le mouvement libéral est mêlé de bien plus d'éléments impurs qu'on ne le croit communément. Mais les choses sont ainsi faites. Du reste, si je n'ai pas encore vu ces nuances, c'est que je suis bien jeune, c'est qu'après février ces éléments impurs ont été masqués dans toutes les grandes émotions par des sentiments, par des mobiles tous plus ou moins rationnels et avouables. Le flot en se retirant laisse un rideau de vase sur le rivage.

Nous avons en ce moment la discussion de la loi sur l'enseignement : mais tout cela est mort, et puis une chose me frappe et je vous l'ai déjà dite : toutes les armes que l'on forge ici contre la liberté sont émoussées d'avance par la conviction où l'on est de leur impuissance. C'est pour l'acquit de sa conscience que l'on vote ces lois, c'est pour l'acquit de sa conscience qu'on les combat. Nul n'y croit : il y aura quelques positions brisées, quelques amendes, quelques prisons. Mais pas une idée ne sera arrêtée, pas une bouche ne sera bâillonnée, pas une oreille ne sera bouchée par tout cela. Ainsi de cette loi de l'enseignement, ainsi de tout. Il semble que l'impuissance ait stérilisé d'avance tous les efforts du gouvernement ; il semble que nous touchions à cette ère de liberté illimitée dont jouit l'Amérique. Je ne sais si les signes sont trompeurs, si tout le limon qui dort en ce moment dans les bas-fonds de la société va remonter et tout étouffer pour un temps, après ce moment de calme. Mais c'est là la pente où nous glissons : l'affaissement des dernières années du règne de Louis-Philippe a reparu et bien plus profond, bien plus radical dans les régions officielles. Et Paris tout entier semble y participer en ce moment : car la récente agitation, je vous l'ai dit, ne partait pas des portions vivantes de la population.

Adieu, cher ami, adieu.

Votre tout dévoué,

MARCELLIN BERTHELOT

XII

Pise, 10 février 1850.

Ah ! quelle admirable ville que Pise, mon ami. J'ai passé ma journée au Campo-Santo, au Dôme, au Baptistère, à la Tour penchée ! Rien ne m'avait fait une si vive impression, rien ne m'avait fait si bien comprendre la prodigieuse originalité plastique de ce peuple. Ces chefs-d'œuvre admirables sont du XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et il y a là un sentiment aussi délicat de la proportion, de l'harmonie que dans les plus belles œuvres antiques. A vrai dire, l'Italie n'a jamais perdu le sentiment de la vraie proportion du corps humain, dont la notion exerce une influence si immédiate sur tous les arts plastiques. L'art gothique n'avait pas cette mesure intérieure, ce compas naturel que possède si divinement la Grèce. L'Italie ne l'a jamais perdue. Les peintures et les sculptures des XIIe et XIIIe siècles à Sienne, à Florence, à Pise, sont d'*aussi bon goût* (bien que moins parfaites d'exécution) que les plus belles œuvres de l'antiquité. L'excentricité artistique, le romantique ne seront jamais le fait de l'Italie. Ce beau pays respire naturellement le respect de la forme, la mesure, le fini. Le Campo-Santo est inappréciable. Songez toute la vie idéale des XIIIe et XIVe siècles tracée sur ces murs par la main du Giotto, d'Orgagna, de Gozzoli. Toute la vie du moyen âge est là. Le système du monde, le tableau de la vie actuelle, ses peines, ses plaisirs, la vie future, le paradis, l'enfer (toujours représentés selon la topographie du Dante), le jugement, l'histoire telle qu'on la concevait alors, tout le sérieux, tout le burlesque, toute la vie enfin. Et puis que cela avait une couleur originale : une petite république, un *état* qui a là, à côté de lui, sa ville des morts ; tout le vieux peuple pisan est là ; tous, entendez bien. On se disait, en voyant ces belles galeries de la mort : là j'irai un jour, et cela passé en habitude, sans emphase. Cette grande centralisation d'un état en un monument funéraire d'un admirable

caractère, m'apparaît sous des traits très vifs que je vous transmets bien mal. Ah ! que ne l'avez-vous vu avec moi !

Daremberg mettra cette lettre à la poste à Paris. Demain nous nous séparons à Livourne. Je retourne à Rome par les Maremmes. Excusez ma brièveté, cher ami ; il est bien tard. Désormais, je vous écrirai plus souvent ; je serai seul et plus libre de mes moments. Aimez-moi toujours ; il y a bien longtemps que je n'ai reçu de lettres de vous. Lacauchie me les aura sans doute gardées à Rome. Je vais les y trouver.

Adieu, ne doutez jamais de ma vive amitié.

E. RENAN

XIII

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Rome, 17 février 1850.

Me voilà à Rome pour la troisième fois, cher ami, et toujours de plus en plus content d'y être. Cette ville est comme les grands poèmes, elle fait à chaque lecture de nouvelles impressions, et apparaît par des faces nouvelles. Ce que vous me dites de votre état m'attriste beaucoup, cher ami : que je regrette d'avoir été forcé d'être irrégulier dans ma correspondance. Maintenant que je suis seul et ici à poste fixe, je serai plus exact ; ce n'est pas à vous, c'est à moi que je le promets. Je pense que les peines intérieures dont vous parlez tiennent surtout à l'objet spécial de vos études, qui n'est pas précisément ce qu'il vous faut. Vous savez que toujours j'ai regretté de ne pas vous voir prendre comme étude *officielle* les sciences morales, philosophiques, ou littéraires comme on dit ; c'est à elle que vous demandez votre aliment intérieur. J'imagine que cette scission entre votre vie spirituelle intérieure et officielle dérange souvent votre système de vie et vous produit de ces dégoûts. Peut-être aussi vous condamnez-vous à une

trop grande abstinence de la jouissance esthétique. Cette jouissance est aussi individuelle ; elle est même égoïste, ce que je ne pensais pas autrefois ; mais elle est noble, elle élève. Vous savez admirer le beau, mais vous ne le cherchez pas assez. Ici on le trouve à chaque pas ; mais dans notre pays raisonnable et si peu doué pour l'art, le beau n'est pas dans les rues. Dans les rues vous ne trouvez que le commun, le laid, le vulgaire. Si vous étiez chrétien, la partie esthétique du christianisme, vivement saisie, suffirait amplement pour satisfaire ce besoin. Car, au fond, la religion n'est que cela, la part de l'idéal dans la vie humaine, une façon moins épurée, mais plus originale et plus populaire d'adorer. Je voudrais donc que, puisque vous n'allez plus à la messe, ni aux vêpres (il ne serait pas mal pourtant d'y aller quelquefois comme je le fais ici), vous alliez aux musées, aux théâtres, vous lussiez les belles choses, non pas seulement les grandes choses philosophiques qui font votre aliment, mais les choses qui ne sont que purement et simplement belles sans arrière-pensée. La poésie et l'art antique réalisent merveilleusement cela. Notre poésie et notre art ne sont que des prétextes à discourir de philosophie. Voyez G. Sand, Rousseau, etc... L'Italie, sous ce rapport, est encore tout à fait au point de vue ancien, le beau pour le beau, la reproduction pure et simple, non tourmentée, du beau. Vous ne sauriez croire quelle étonnante placidité respire dans toute la physionomie de ce pays. Hier dimanche, je compris cela à merveille. Il faisait un temps admirable, un soleil d'or, un ciel bleu pâle, très pâle, presque blanc, comme nous n'en avons jamais en nos climats. Toute la population était aux champs, c'est-à-dire dans la partie déserte de Rome, au Forum, au Colisée, au Mont-Palatin. Il y avait en même temps dans ce quartier un saint qu'on allait visiter ce jour-là. Vous ne sauriez croire quel fonds de bien-être il y avait dans tout l'aspect de ce peuple. Bien-être, entendons-nous : tous avaient l'air gueux, en guenilles, souffreteux; mais n'importe, il y a dans le peuple italien quelque chose qu'on ne peut imaginer ailleurs : c'est le plaisir intime de savourer la vie pour la vie, sans aucune jouissance accessoire. Le grand plaisir de l'Italien, c'est de *vivre*. Aussi, dès qu'il le pourra, il ira se coucher là-bas au soleil, aux

pieds d'une ruine. Tout le temps qu'on enlève à cette espèce de savouration de la vie, lui est pénible ; pourvu qu'il ne travaille pas et qu'il n'ait pas trop faim, il est heureux. Voilà le grand fonds de bien qu'on n'enlèvera jamais à ce peuple, et qui le rend en un sens plus heureux que le nôtre, malgré son humiliation. Il n'est pas tourmenté, il est assuré de ce qui lui suffit pour être heureux : le ciel, l'air, le doux climat ; sûr, d'ailleurs aussi, de ne pas mourir de faim, car, de manière ou d'autre, et en vérité je ne sais trop comment, cela n'arrive jamais en ce pays. Avec cela, ce gueux-là ne se dérange pour personne. Voilà le secret de cet incroyable laisser-aller, qui frappe si fort les étrangers, et qui est la démocratie de ce pays-ci. Le seul droit réclamé par ce peuple, c'est le droit à sa place au soleil ; ce droit-là il en jouit, et ne le cédera pas. Voilà pourquoi la religion italienne est si superficielle, si gracieuse en ses formes. C'est un plaisir comme un autre, ou du moins une occasion de plaisir. Car toute la vie est ici enchaînée, comme chez nous avant la Révolution, au cercle religieux. La *Station* règle la promenade de chaque dimanche : hier on allait au Mont Cœlius, parce que la station était à Saint-Jean-Saint-Paul ; dimanche on ira au Quirinal, parce que la station est à la Certosa. Toucher à leur religion, ce serait toucher à leur plaisir. Ce que je suis heureux, disait Gœthe, à Rome, de vivre au milieu d'un peuple purement *sensuel*. C'est peu exact, c'est à Naples que le peuple est purement sensuel ; ici, il faudrait dire : purement *esthétique*. Car c'est par l'art et la religion, non par la jouissance matérielle qu'il se satisfait. Voilà le monde où vous auriez bonheur à vivre. Vous êtes trop *moderne*, trop Français. Vous auriez besoin de vous infléchir vers l'art ; besoin de l'Italie, car l'Italie comparée au reste de l'Europe, c'est l'ancien comparé au moderne. Vous aimez Proudhon, je ne vous blâme pas. Mais quel spectacle pourtant qu'un homme qui ne vit que de la tête, qui s'enferme, se rend fou à force de dialectique, et qui se jette dans la mêlée, frappant à tort et à travers à coups de logique. Les Italiens seraient pris à cette vue d'un fou rire, et diraient comme ce brave homme, avec qui je traversais la Maremme et qui me parlait beaucoup du socialisme. *Che pazzia ! Che pazzia !* quelle folie ! quelle folie ! Je pense

aussi que le jour où vous vous éprendrez d'une femme, cela enlèvera beaucoup à cette âcreté proudhonienne, à cette absolue logique de votre esprit qui se dévore. Je vais cette après-midi faire une promenade sur la voie Appienne, au tombeau de Cecilia Metella, à votre intention. Écrivez-moi toujours par Lacauchie.

Votre ami de cœur.

E. RENAN

XIV

Rome, 1er mars 1850.

Il faut pourtant que je vous parle de notre entrevue avec Pie IX. Toujours mille incidents m'en ont empêché, et pourtant c'est un des épisodes les plus intéressants de notre voyage. Daremberg, qui est maintenant un catholique de notre nuance, et notre troisième compagnon, protestant, y tenaient, et puis nous n'étions pas fâchés de traiter directement avec lui certaines affaires relatives à nos recherches. Nous avons donc vu à Portici ce petit homme, qui tient le monde dans l'embarras, qui a pu être et sera peut-être la cause occasionnelle de la grande révolution. La vue et la conversation de Pie IX (nous avons causé vingt minutes environ) confirme tout à fait l'opinion qu'on s'était faite de lui dans les premiers mois de son pontificat. La seule réflexion qu'on puisse faire tout d'abord, en sortant de son audience, est celle-ci : c'est un *bon homme*, dans toutes les nuances et dans tout le sens de ce mot. Ses portraits, où on lui donne je ne sais quel air de dignité et de profondeur, ne rendent pas du tout son effet général. Pie IX est Italien à un point que vous ne sauriez croire : il parle beaucoup et passe à chaque instant de lui-même à des sujets divers ; il entre-mêle habituellement sa parole, comme font les Italiens, d'un petit sourire très caractéristique, que nous appellerions niais en France, décélant en effet peu de profondeur et d'élévation, mais une manière facile et bienveillante de prendre les choses. Il y avait des moments

où, sa physionomie s'animant, il résultait de tout cela un ensemble de naïveté, de laisser-aller, de bonhomie et de simplicité des plus caractéristiques que j'aie jamais vus. Il est impossible de voir un type plus parfait du Romain qui n'est jamais sorti ni par ses études, ni par ses relations, en dehors du cercle de la vie romaine. En France, un tel homme s'appellerait faible, borné, commun : cette espèce de bonhomie provinciale sauve le tout, et fait qu'en le quittant on est content et dans une assiette d'esprit douce et bienveillante. Il s'aperçut, je crois, du premier coup qu'il n'avait pas affaire à des croyants de premier ordre, et se tint avec nous dans les termes les plus profanes. Abordant Daremberg par le sujet de ses recherches, il se mit à disserter, avec une précision qui nous renversait, des instruments de chirurgie des anciens, et spécialement des *syringa*, trouvées à Pompeï, et identiques à celles qui ont été le plus récemment inventées. Je vous avoue ma naïveté : je croyais qu'il fallait traduire *syringa* par le mot qui lui ressemble le plus en français, et il me semblait d'un fort curieux spectacle de voir un philosophe, un protestant, un catholique hérétique venir disserter avec le successeur de Grégoire VII et d'Innocent sur la seringue des anciens. Cela me paraissait du meilleur comique. Je m'aperçus bientôt que *syringa* signifie *sonde*, et que la spécialité du Saint-Père sur ce point tient à la maladie dont il est menacé. Mais voici qui vous peindra bien l'homme et l'Italien, je veux dire le Romain de nos jours. A ce propos, il se met à discourir sur le lieu commun le plus cher aux Italiens, le parallèle de la civilisation ancienne et de la civilisation moderne, parallèle qui leur est rappelé à chaque pas par les monuments qui couvrent leur sol. Voici l'innocente théorie qu'il nous exposa là-dessus, avec un aplomb et une vaine aisance tout à fait originale : La civilisation moderne, dit-il, me semble surtout supérieure à l'ancienne par la communication des diverses parties de l'humanité (je ne suis pas sûr s'il dit ce mot) qui, dans l'antiquité, étaient isolées. Or, cela, elle l'a réalisé par deux découvertes qui résument toute la civilisation moderne, l'imprimerie et la vapeur : l'imprimerie pour la communication des esprits, la vapeur pour la communication des corps et des marchandises *(sic)*. Vous ne sauriez croire, mon ami, combien

cela, dit avec cet air demi-enjoué, sans portée, sans sérieux, me représentait vivement tout ce que j'avais déjà observé de l'extrême superficie, de la banalité facile où se tient toujours l'esprit italien (de nos jours) quand il veut s'essayer à penser. Je voudrais que vous vissiez les thèses qui dans ce pays défraient la conversation et les publicistes. Ce qui frappe, ce n'est pas la manière libérale ou illibérale dont elles sont résolues, c'est la petitesse du cadre, la mesquinerie des catégories intellectuelles : « Il ne faut pas faire servir la religion à la politique. — La souveraineté du pape — le meilleur gouvernement. » Voilà les questions de vieille scolastique sur lesquelles les Italiens un peu diserts vous discourront durant des heures, avec une naïveté d'école parfois amusante. Ils prennent ces questions au sérieux, comme des élèves de rhétorique ou de philosophie qui ont une thèse à faire là-dessus. En général, le développement intellectuel des contemporains de ce pays (je parle de la Toscane du nord) est presque nul, et le grand sentiment esthétique ne se trouve même plus que dans les instincts du peuple. Il est difficile de se figurer à quel point ce peuple est artiste et comprend les arts. Allez un peu à nos expositions voir la figure que font nos badauds devant les tableaux. Ils n'y comprennent rien ; c'est une autre langue pour eux. Eh bien! les pauvres gens ici sont connaisseurs ; ils aiment ces monuments, ils sont leurs. Je vous dirai là-dessus des traits bien curieux. Supposez un paysan, un ouvrier même passant devant les Tuileries ; il restera indifférent : ce n'est pas lui qui l'a fait, ce n'est pas son affaire. Ici il n'en est pas de même. Pise et Florence se sont fait la guerre pour ce fameux tableau de Cimabue, qui fut un événement dans son siècle. Le peuple ici dit très souvent : *bello* ou *bellissimo* : le mot *beau* sortira rarement chez nous d'une bouche populaire.

Adieu, bon ami.

E. RENAN

XV

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Rome, 10 mars 1850.

Qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de vous, excellent ami ! Seriez-vous indisposé? J'aime à croire que l'époque de Pâques vous aura amené quelque examen, qui aura été la cause de ce délai plus long que de coutume. Je quitterai Rome dans dix jours environ. Je suis décidé à gagner Venise par la Légation, en m'arrêtant à Ravenne, Bologne et Ferrare. Je serai à Paris probablement vers la fin de mai. La privation complète d'entretien sympathique commence, je vous assure, à m'être bien pénible. Le pape rentre vendredi, 12, à quatre heures de l'après-midi. On invite de toutes les parts la population à l'enthousiasme, mais cela n'a qu'un médiocre effet. On ne croira jamais à quel point l'ancien régime est détesté et impossible en ce pays. Une forte partie du clergé est dans les idées avancées et c'est là peut-être qu'on trouve le plus de patriotisme italien. La noblesse et la bourgeoisie sont naturellement pour la sécularisation; quant au peuple, il dort, excepté à Rome. Vous ne sauriez croire à quel point on trouve ici, dans la classe inférieure, le primitif, l'inculte brut et naïf de la nature humaine. Sous un climat si fécondant, cet inculte a sa beauté et son idéalité. Cela fait un peuple très puissant pour la religion et le sentiment de la beauté, un peuple tout antique, se créant des costumes avec une grâce inimitable, improvisant une décoration de village avec un goût admirablement pur, sachant distinguer mieux que moi et vous un tableau, une statue, une église de style défectueux; mais un peuple absolument étranger à toute idée politique et patriotique. Parler d'indépendance de l'Italie à ces malheureux ! Mais ils ne savent pas ce que c'est qu'indépendance et Italie ! On m'a beaucoup appris sur Mazzini :

c'est un homme bien curieux, un Italien pur sang, un Florentin du XIV[e] siècle, mais terroriste et sicaire à un point que vous n'imaginez pas. Il n'y a pas, du reste, de pays au monde où la Terreur soit plus facile qu'ici, car ils sont poltrons au delà de toute expression. La majorité sera toujours peu de chose en ce pays, car elle n'y représente pas une force réelle, mais seulement un chiffre. Aussi, s'il est une énigme dans le monde, c'est bien certainement l'avenir de ce pays.

Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Vos lettres me font un vif plaisir ; mon temps se passe à savourer l'une et à attendre l'autre. Adressez votre prochaine, poste restante à Bologne, et la suivante à Padoue. Peut-être pourtant aurais-je eu le temps de recevoir la réponse à celle-ci à Rome. En attendant le moment de notre réunion, croyez à ma vive amitié.

E. RENAN

XVI

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Rome, 15 mars 1850.

Je viens de passer une bien agréable soirée et qui m'a beaucoup appris. Un M. Spada, homme fort intelligent et purement critique, a eu l'idée de recueillir, jour par jour, tous les incidents et actes officiels de la révolution romaine, c'est-à-dire des quatre dernières années. Je viens de feuilleter, sous son commentaire, ce précieux recueil, et d'arriver, je crois, à saisir la vraie physionomie de cette singulière période. Plus que jamais, je vous l'avoue, je suis porté à m'abstenir d'appréciations théoriques et à me borner à saisir l'originalité des caractères et des faits. Le trait principal et le plus difficile à saisir pour nous, dans la manière dont s'est opéré ce curieux mouvement, c'est ce qu'il a eu de local, de municipal, d'individu à individu. D'abord, il faut bien se figurer que Rome est une très petite ville. Sur ses cent cinquante mille habi-

tants, il y a deux bons tiers qui ne s'occupent qu'à respirer l'air et à se chauffer au soleil, qui ne tiennent pas à ce qu'on s'occupe d'eux, et dont, en effet, on ne tient pas plus compte que s'ils n'existaient pas. Puis il y a le clergé, les religieux, qui, dans une certaine limite, ne comptent pas davantage ; en sorte que tout bien compté, un mouvement de cette nature s'opère entre cinq à six mille personnes, composant la bourgeoisie du pays, se connaissant tous à merveille, s'appelant par leur nom, étant en relations continuelles d'affaires, ayant vécu ensemble depuis leur enfance. Rome, à cet égard, représente parfaitement une préfecture de vingt à trente mille âmes. En outre, il y a un trait capital des villes italiennes, dont il faut soigneusement tenir compte, trait qu'elles ont de commun avec les villes anciennes. Quand on visite une ville ancienne, Pompeï, par exemple, on reconnaît que les anciens ne pouvaient vivre chez eux (les maisons sont petites à un point inimaginable), ni dans les rues (elles sont plus étroites que les étroites de Paris, il n'y pouvait jamais passer qu'un char de front), ils vivaient au forum. Dès qu'on n'avait rien à faire, on allait sur ce large espace, rendez-vous des hommes libres. Là, il y avait des portiques, des sièges, la basilique (la bourse et le tribunal), les temples ; toute la vie publique était là. Eh bien ! il en est encore exactement de même en Italie. Dans les moyennes ou petites, il y a *una piazza*, qui représente exactement le forum des anciens, entourée d'une *loggia*, portique construit exactement sur les règles que donne Vitruve. Là est le palais communal : édifice toujours remarquable, où il y a un musée de peintures locales, des archives, le bureau de poste, toujours orné en ce pays, la grande fontaine avec architecture. Cette piazza n'a pas de nom, c'est la *piazza* ou le *campo*. On dit : *aller in piazza*, comme autrefois on disait *aller au forum*. Dans les grandes villes, comme Rome, Naples, Florence, au lieu d'une place il y a un *Corso*, longue rue plus large que les autres, qui traverse la ville, où se trouvent *tous* les magasins un peu propres, toutes les choses rares ou uniques. A Naples, il y a la rue de Tolède, qui est une ville dans une ville. On dit : Je demeure en *Toledo*, je vais en *Toledo*. A Rome, il y a le Corso ; à Florence, il y a une large artère qui réunit les places du Palais-Vieux et du Dôme. C'est

dans cette large et longue rue que se concentre toute la vie, comme à la Porte en Orient. Quand on n'a rien à faire, on va s'y asseoir; le dimanche, on l'arpente durant des heures. Dès qu'il y a une nouvelle, on y accourt; dès qu'on veut faire une manifestation, on la couvre de tentures, d'illuminations, d'inscriptions. Tout se passe là. Vous ne sauriez croire, mon ami, combien cela donne une physionomie à part aux affaires et surtout aux révolutions de ce pays. C'est bien le mode de la cité antique, où tout se passait en un lieu donné, entre un petit nombre d'hommes qui se connaissaient. Rien de large, rien d'universel, peu de considération des principes, influence décisive et continuelle de l'*incident*. L'incident a gouverné Rome durant trois années; toute cette histoire n'est qu'une série d'incidents. Un tel organise une manifestation, un tel essaie de la détourner au profit de son but particulier: un autre essaie de l'arrêter; un troisième fait distribuer dans le Corso des billets imprimés (forme qui fut continuellement employée et qui peint à merveille cette façon d'agir d'individu à individu), pour prévenir d'une conspiration, un cinquième va faire peur au pape, et le supplier de se montrer; puis Ciceruacchio vient à la traverse. Nous trouvons les histoires anciennes superficielles et presque puériles, en ce qu'elles ne présentent jamais que le jeu de quelques individus qui occupent seuls les premiers plans; si bien que l'histoire semble n'être qu'une partie d'échecs entre un petit nombre de joueurs (maxime de Machiavel); mais c'est que c'était cela en effet. C'est encore cela en ce pays. Sans doute ces hommes se posaient bien sur le terrain des principes: mais leur mode d'action était tout italien, tout antique. J'ai été amené à trouver plus forte qu'elle ne me semblait d'abord cette bourgeoisie révolutionnaire, d'où peut venir uniquement le salut politique de ce pays. Plusieurs patriciens riches et influents, les Corsini, les Campelli, etc., font cause commune avec elle et puis l'antipathie qui chez nous existe entre la bourgeoisie et le peuple, n'existe pas encore ici, au moins du côté de la bourgeoisie. Le représentant de cette bourgeoisie, Mazzini, est, comme vous savez, le plus pur démocrate socialiste. Comme ils sont sur la pente révolutionnaire, ils n'y regardent pas de si près, et donnent la main à toute tendance révolutionnaire. Puis

viendra la distinction. Quant au retour un peu durable de l'ancien ordre de choses, il est absolument impossible. Ne croyez rien de tout ce qu'on dit du retour du pape que quand vous saurez de source officielle qu'il est au Vatican. Et encore, attendez que la nouvelle soit confirmée.

Je ne lis plus les journaux de France, ils me troublent. Ainsi donnez-moi les nouvelles les plus élémentaires. Croyez surtout à ma bien vive et bien sincère amitié.

E. RENAN

XVII

Rome, 31 mars.

Je crois que je vais entreprendre le voyage de Lombardie et Vénétie, mon cher ami. Je viens de recevoir avis d'un supplément de cinq cents francs qui m'est accordé du Ministère, avec espérance d'une indemnité, si cela ne suffisait pas. Qui sait si plus tard l'occasion se représentera? Comment, par le temps qui court, remettre quelque chose à l'avenir? Et comment mettre au hasard un avantage comme celui de voir Venise? Je comprends bien maintenant, je crois, les trois parties centrales et méridionales de l'Italie : je verrai le Piémont. Combien il me serait pénible d'avoir omis une physionomie aussi originale que celle de Venise et de la Lombardie? Et puis j'ai là le siège de ma philosophie averroïstique, dont je veux faire l'histoire et sur laquelle mes idées se sont fort étendues en Italie. Ce sera l'histoire de l'incrédulité au moyen âge. Or, les deux centres d'incrédulité, aux XIVe et XVe siècles, ont été Florence et Venise. Le caractère indévot et profane de Florence frappe au premier coup d'œil. Dans ce nouvel itinéraire, je repasserai par Florence, en prenant la route de Perugia, de l'Ombrie et d'Arezzo. Puis je gagnerai Venise par Bologne et Ferrare. De Venise à Padoue, autre centre important, où je ferai quelques jours d'étude. Puis Vérone, Milan ; puis Turin et la France. Il y a beaucoup de chemins de fer en Lombardie et les voyages y sont faciles. Écrivez-moi encore une ou deux fois à Rome, puis je vous dirai où adresser.

On dit que le pape revient *définitivement* le 12 ou le 15. Vous savez ce qu'il faut penser de ce retour définitif, tant de fois définitivement annoncé. Croyez-le quand vous aurez la nouvelle officielle qu'il est installé au Vatican, et encore attendez pour le croire que la nouvelle soit confirmée. Ce que vous me dites de la désorganisation de l'enseignement me fait peine; quelque critiquable que fût notre système, il valait mieux que le béotisme qui va s'étendre et ouvrir un si vaste champ à la superstition et à la crédulité. Je ne redoute pas l'enseignement clérical; il est plutôt propre à former une génération libérale, par réaction, et en attirant l'attention sur des choses auxquelles l'enseignement universitaire tout profane ne faisait pas penser. Mais ce que je redoute, c'est la sottise qui va devenir si épaisse, dès qu'il n'y aura plus de mobile d'intérêt pour faire ses études. A cela près, tout cela ne fait que nous donner la partie plus belle, à nous qui devons triompher tôt ou tard, car l'esprit moderne ne ment pas.

Tout à vous.

E. RENAN

XVIII

Rome, 14 avril 1850.

Mais pourquoi donc ne m'écrivez-vous plus, excellent ami, seriez-vous malade? Cela m'inquiète réellement et chaque courrier qui passe ajoute à mes craintes. Si je devais quitter Rome sans avoir reçu encore une lettre de vous, ce serait pour moi une peine très vive.

Jamais je ne vous ai tant regretté, mon ami, qu'en face de l'étrange scène dont nous avons été témoins avant-hier; ici je n'ai jamais vu de spectacle plus étrange, plus original, plus plein d'enseignement sur les choses de l'humanité en général et de ce pays en particulier. Je m'attendais à une réception froide, à quelques démonstrations officiellement arrangées et payées comme cela a lieu pour le carnaval. Jugez de ma surprise, quand, debout sur les marches de Saint-Jean-de-Latran, je me trouve au moment de l'entrée du pape au milieu d'une

vraie foule d'énergumènes, poussant des cris, je dis mal, des hurlements de *Viva Pio IX!* se prosternant par terre, en criant *Benedizione!* en proie à tout ce que l'enthousiasme sauvage a de plus violent! Mais ce fut bien pis encore dans les pauvres et étroites rues que le cortège dut traverser. Je le suivais de distance en distance, afin d'observer les physionomies diverses. Ici l'aspect était vraiment effrayant. Des hommes du peuple à l'air égaré se précipitaient sous les chevaux, dans les roues, en tendant leurs bras nus, et criant : *Commandez-nous, Saint-Père, commandez-nous!* Je n'ai connu qu'à ce moment les scènes de Naples, et les grands massacres populaires et épidémiques du moyen âge. Un mot, un signe mal interprété, et cette foule se ruait au meurtre, à l'incendie comme à une œuvre sainte. Les femmes surtout faisaient frémir, de vraies bacchantes, en haillons, vociférant : *Viva la Madonna! Viva Pio IX!* les yeux leur sortaient de la tête, de vraies bêtes féroces.

L'étrange décomposition de la figure humaine dans ces moments de *fanatisme* (car cela s'appelle ainsi en termes techniques) est une chose hideuse : vous savez ces caricatures que les anciens et après eux les modernes ont faites du type humain pour certaines ornementations en relief : c'est cela. Les officiers qui suivaient le pape en ont été glacés d'effroi, un d'eux me le racontait avec une grande naïveté. Je ne dis pas un sifflet, mais le signe le plus équivoque d'irrévérence aurait suffi pour faire éventrer un homme. Les républicains qui connaissent mieux que nous ce peuple, le savaient, et se sont complètement éclipsés ce jour-là. A la place Saint-Pierre les papistes *honnêtes et modérés* s'étaient donné rendez-vous et le démonstration a été moins sauvage ; comme tous les étrangers s'y étaient portés, ce sera probablement le seul moment qui sera décrit et apprécié dans les journaux. Quel peuple, mon ami! je n'avais jamais si vivement compris l'entraînement aveugle et absolument matériel des masses.

Car enfin si, dans un mois, Pie IX renversé par une révolution était (hypothèse heureusement impossible), était condamné à mourir sur l'échafaud, ces gens-là le regarderaient passer et l'insulteraient. Et mille hommes armés et en costume rouge les terroriseraient. Le soir la scène n'a pas été

moins pittoresque. Dans toutes les choses humaines il n'y a qu'une nuance imperceptible, qui sépare le laid du beau, l'odieux du sublime.

Le même instinct a inspiré d'un côté Lamartine, de l'autre de Sade; le même a inspiré d'un côté Jésus et l'Évangile, de l'autre l'inquisition, des massacres, des turpitudes. Ce peuple que j'avais vu hideux dans la manifestation de son enthousiasme, je l'ai retrouvé gracieux, plein de verve, de chaleur, de puissance plastique dans ses fêtes. Je ne suis bien entendu attentif à ces niaiseries extérieures, illuminations *à giorno*, etc., qu'en tant qu'elles dénotent le moral. Ce peuple a le talent de l'ornementation à un point incroyable, il y déploie une variété de moyens, une grâce d'invention, qu'on ne peut imaginer, et toujours et en tout, une pureté, une simplicité de goût admirable. De la pureté de goût dans le peuple! chez nous goût paysan est synonyme de mauvais goût. Evidemment ce peuple n'a cherché en tout cela qu'une occasion de mettre au vent ses tapisseries, de draper sa maison et ses fenêtres, d'allumer ses lampions. C'est surtout dans ce pays que les lampions brûlent pour tout le monde.

Car il faut bien se le rappeler, cela m'a été formellement dit par des réactionnaires : les fêtes de Mazzini étaient plus belles encore. Les fêtes sont un des besoins de ce peuple (lisez l'histoire de Florence et leurs institutions si curieuses à cet égard). Ils font une étude à qui surpassera son voisin en inventions ingénieuses et ont chez eux un magasin d'appareils pour ces occasions. Les beaux uniformes, les grands cortèges, etc., toutes ces choses pour lesquelles notre rationalité bourgeoise ne se détournerait pas de quatre pas, les transportent. Pie IX aurait fait son entrée sans tambour ni trompettes, on serait maintenant très froid pour lui. Mais comment ne pas adorer un homme qui vous fait voir de si belles choses? J'avais à côté de moi à Latran des Romains et Romaines qui tombaient en pamoison à cette vue et s'écriaient : *Non si può descrivere !* Quoi qu'il en soit, Mazzini n'a rien à faire pour le quart d'heure : mais qu'il revienne un jour avec de beaux uniformes rouges, qu'il leur donne huit jours de fête et il sera le roi du moment. Une des causes qui firent dans les pre-

miers temps l'antipathie du peuple pour les Français, fut leur manière timide et modérée, leur façon simple et sans fantaisie ; cela est toujours pris ici pour de la faiblesse et de l'imbécillité.

I Francesi sono troppo buoni, était un mot qui s'entendait dans toutes les bouches. La couleur sombre de l'uniforme des tirailleurs de Vincennes, leur façon sans appareil à dessein, contribuèrent aussi à nous faire envisager comme des pauvres sires. Voilà ce peuple, mon ami : c'est triste, mais c'est curieux. Pendant ce temps, on dit que le nôtre n'est pas si bénin pour son président. Mais attention ! s'il avait autour de lui l'escorte et le prestige de l'autre Napoléon, cela serait peut-être comme à Rome.

Adieu et aimez-moi, je vous écrirai encore avant de partir.

E. RENAN

XIX

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Rome, 21 avril 1850.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? Encore pas de lettres de vous ! Je pars demain pour Perugia, et d'ici à longtemps je ne pourrai savoir de vos nouvelles. Que tout cela m'inquiète ! Écrivez-moi vos prochaines, poste restante à Venise. Rome ne me plaît plus tant depuis que le pape y est. Cette ruine sur une ruine avait bon air ; mais cette petite vie mesquine, ce commérage de la prélature romaine, ces niaiseries vivantes gâtent l'effet : en somme j'aurai vu Rome dans un précieux moment, triste, délaissée, morne, sans vie aucune. Pour l'effet artistique, il n'est pas à désirer que Rome entre dans le courant de la vie moderne. Elle n'y sera jamais capitale ; elle n'y sera qu'un petit centre, comme Turin, Florence : ce qui serait d'une grande inconvenance esthétique. Une assemblée

délibérant au Capitole des petits intérêts de municipalisme italien sera toujours ridicule.

La Rome papale avait un air de sépulcre, qui faisait un bon effet de pittoresque. Mais si la vie papale y devenait trop active, le dommage serait bien plus grave et la physionomie plus altérée. Adieu, je pars demain à six heures. Il est une heure du matin, et je n'ai pas encore commencé mes malles. Écrivez-moi au nom du ciel.

Votre tout ami,

E. RENAN

XX

Bologne, 11 mai 1850.

Me voilà déjà bien avancé dans mon long voyage, cher ami ; la partie la plus difficile et la seule dangereuse est déjà faite. Depuis plus de dix-huit jours je ne cesse de courir les grands chemins, faisant huit ou dix lieues par jour à la manière de ce pays ; manière la plus agréable du monde dans un pays où on aime à s'attarder à chaque pas. On ne connaît pas réellement l'Italie, si on n'a parcouru cette ligne si intéressante de Rome à Ancône et aux Légations. Cette fois encore, je vous répéterai ce que je vous ai dit mille fois. Les pays que je viens de parcourir ne ressemblent en rien à ceux dont je vous ai déjà parlé, et je n'exagérerai rien en vous disant qu'en moins de huit ou dix jours j'ai vu passer devant moi trois physionomies, aussi distinctes au moins que le seraient par exemple la France, l'Angleterre et l'Allemagne ; ou que l'étaient dans le monde grec Athènes, Sparte et la Béotie. S'il est un contraste frappant au monde, c'est celui de l'Ombrie avec les Marches ; et les Marches de leur côté diffèrent très profondément de la Romagne. L'Ombrie est trop négligée dans les voyages et dans l'histoire. Ce pays a son individualité, un peu rapprochée, il est vrai, de l'individualité toscane (surtout de Sienne, qui fait figure à part dans le mouvement toscan), mais très distinct néanmoins. Spolète, Foligno, Spello et surtout Pérouse et Assise sont les points

caractéristiques de ce développement. L'Ombrie est plus esthétique encore que la Toscane : Florence et Pise me paraissent presque une Béotie, depuis que j'ai vu Pérouse et Assise. Tout ce qui m'avait frappé du génie artistique de l'Italie ne me paraît plus qu'enfantillage. Il faut se rappeler que la grande école de l'Italie, celle que l'on appelle à tort l'école romaine, est née et a compté deux générations à Pérouse, et qu'elle doit bien réellement s'appeler école pérugine. Raphaël lui-même est tout pérugin et on ne peut bien le comprendre qu'à Pérouse. Le malheur de l'Ombrie est d'avoir été dépouillée de ses fruits, d'abord par les papes et les cardinaux, qui attirèrent à Rome ses artistes d'abord, puis ses principaux chefs-d'œuvre ; puis surtout par les Français, qui à la suite du traité de Tolentino, firent main basse sur tous les tableaux du pays et n'y laissèrent que les fresques et le menu fretin. Depuis, tout cela a été rendu, mais on les a gardés à Rome. Singulière manière de suppléer à son impuissance plastique que de charger ainsi sur ses fourgons les chefs-d'œuvre des vaincus !

Assise, mon ami, est un lieu incomparable, et j'ai été récompensé des peines vraiment méritoires qu'il m'a fallu me donner pour le visiter. Figurez-vous cette grande légende populaire du moyen âge tout entière dans deux églises superposées par Giotto et Cimabue ! La ville est plus ancienne encore que ses monuments. Elle est toute du moyen âge : des rues entières absolument abandonnées sont restées pierre pour pierre ce qu'elles étaient au XIVe siècle. Six ou sept églises, presque aussi curieuses que Saint-François, font de cette ville un point unique au monde. La profusion de l'art y dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le dehors, le dedans, les portes, les fenêtres, les poutres, les cheminées, tout est peint ou sculpté. La peinture des rues, fréquente dans toute l'Italie, est le trait caractéristique de l'Ombrie. La teinte mystique et peu rationaliste de l'esprit ombrien (en quoi est son infériorité à l'égard de la Toscane, si intellectuelle) est surtout sensible en ce lieu, plein encore du second Christ du moyen âge.

Nous causerons de tout cela ; l'état actuel du pays ne rappelle que trop le moyen âge. On s'y vole et on s'y assassine en plein jour, et cela paraît la chose du monde la plus simple. Nous avons rencontré des bandes de dix et douze brigands,

heureusement entre les mains des *Tedeschi ;* ces malheureux, pris à quelques lieues de là, regardaient notre voiture avec un appétit mal déguisé, ce qui ne les empêchait pas de nous demander la *botteglia !* Les femmes de la troupe, qu'on laissait vaguer çà et là avec une incroyable liberté, montraient une folle gaieté.

La répression du crime est certainement la partie la plus défectueuse de l'organisation sociale de ce pays. On n'y considère pas encore l'État comme exerçant les fonctions de vengeur public du crime. Quand on a été volé, il faut intenter une *action personnelle*, et faire procéder à ses frais, et comme la paresse et l'incurie des autorités judiciaires dépassent tout ce qu'on peut croire, chacun se contente d'avoir été volé une première fois, sans se ruiner de nouveau à poursuivre le voleur. Quant à l'assassinat, c'est comme au moyen âge. L'assassin disparaît, et tout est fini par là. Toutes les sympathies du public sont d'ailleurs pour lui, parce qu'on suppose toujours qu'il ne fait que se venger; chacun cherche à favoriser son évasion; le civil qui s'aviserait d'arrêter un coupable pourrait même s'exposer à une peine, car il n'a pas le droit d'attenter à la liberté d'un autre : cela regarde l'autorité. Vous le voyez, c'est le système du moyen âge; l'homme individuel constitué défenseur de sa propriété et de sa vie et n'ayant de recours pour la défense et la vengeance que dans sa famille.

Les Marches sont la Béotie de l'Italie. Les légendes y sont lourdes comme des pavés; l'art n'y a rien produit. Lorette est ridicule, leur Santa Casa ne sera jamais qu'un gros mensonge doré. Passé Ancône, c'est tout autre chose : l'art ne reparaît plus avec profusion comme sur l'autre versant de l'Apennin; mais la population est active, industrieuse, l'état social beaucoup meilleur; les esprits distingués et cultivés à la française, très rares à Rome, se rencontrent dans les plus petites villes. On m'avait bien dit que les Légations étaient infiniment plus cultivées que Rome. Ici, à Bologne, je me suis trouvé au milieu d'un monde tout analogue au nôtre, l'antipode de Rome. On ne peut comprendre qu'ici l'absurdité de la sujétion de ce pays au pape et de sa dépendance à Rome. L'histoire de cet assujettissement n'est pas bien envisagée; de fait cela ne date que de 1815, et ce pays proteste incessamment. Nous cause-

rons de cela et de Ravennes aussi, de Ravennes où je suis resté cinq jours et qui m'a infiniment appris.

Adieu, excellent ami. Écrivez-moi à Venise, poste restante, et parlez-moi de vos recherches sur les gaz, qui m'intéressent vivement; si nous pouvions causer, je vous ferais quelques objections, qui viennent sans doute de ce que je ne comprends pas parfaitement votre méthode. La réussite y répondra.

E. RENAN

XXI

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Venise, 23 mai 1850.

Vos affaires politiques me préoccupent singulièrement, cher ami, il m'est impossible à une telle distance, réduit à des nouvelles si bizarrement reproduites par les journaux de ce pays, de me faire une idée exacte de la situation des choses. On ne saurait s'imaginer l'inexactitude vraiment burlesque avec laquelle les affaires de France sont présentées dans les journaux étrangers. Les gazettes du Tyrol m'apportent seules quelques dires un peu raisonnables. Le reste dépasse toute croyance et fait bien comprendre les canards que nous avalons de notre côté, quand nous voulons traiter sur des sources de deuxième ou troisième main des affaires étrangères. Car il faut le dire, ces risibles bévues ne sont l'effet ni d'un parti pris ni d'une animosité systématique, mais simplement de l'ignorance et de l'impossibilité de comprendre les ressorts d'un ordre de choses qu'on ne connaît pas. Ce que vous me disiez il y a quelques jours du repos et du bien-être qu'il y a à se reposer dans l'immuable vérité de la nature, au milieu de l'instable des choses humaines, était parfaitement senti et correspondait bien à un sentiment que mille fois j'ai éprouvé moi-même. Je ne pense jamais aux études spéciales, sans arriver au bout d'un quart d'heure à un état d'irritation pénible et

peu philosophique. Puis, par une sorte de volte-face, dont l'évolution se produit dans mon esprit avec une rare uniformité, je me replonge dans la mer pacifique de l'illusion. L'histoire est pour moi ce que la raison est pour vous. Par histoire je n'entends pas, vous comprenez, l'histoire politique dans le sens ordinaire du mot ; mais l'esprit humain, son évolution, ses phases accomplies. Voilà aussi de l'immuable et de l'absolu, voilà du beau et du vrai *acquis !*

Une des choses les plus charmantes du caractère italien c'est quelque chose d'analogue à ce que nous disons ici : une sorte d'alibi qui empêche le désespoir d'être jamais extrême ; une imagination poétique, comme celle de Silvio. « Oh ! après tout, la part qui me reste est assez belle ; ce ciel, cette mer, ces îles de verdure, cette harmonie inimaginable de la nature et de l'art. » Avec cela on se console bien vite de loger sous les plombs, qui, pour le dire en passant, seraient, s'ils étaient à louer, les plus agréables appartements de Venise. Le patriotisme religieux, doux, triste, résigné, est surtout chez les femmes d'une charmante suavité. Je vous conterai à cet égard des traits qui vous toucheront. C'est surtout par la religion, mais par une religion élevée et bien de l'âme, non grossière comme celle du midi, que ce peuple s'abstrait et s'isole. Quel charmant peuple que ce peuple de Venise ! Quelque chose de doux et de fort, de profondément intelligent, de poétique et d'actif à la fois, une des plus superbes combinaisons de la nature humaine. Il est tel encore qu'autrefois. Venise est peut-être la ville du monde qui a le moins changé au physique et au moral : mais tout a changé autour d'elle, elle est tombée parce que le milieu n'a plus été apte à la laisser vivre. Venise est l'exemple le plus frappant de l'irrémédiable décadence de certaines très belles choses dans l'humanité ; Venise est certainement une des plus belles fleurs qui se soient épanouies dans l'humanité. Venise pourtant ne revivra plus. Venise ne pourrait vivre qu'à condition d'être autonome ; or la tendance étant vers les agglomérations, l'autonomie d'une ville, la *cité* antique et de l'Italie du moyen âge est devenue impossible. Venise n'a d'ailleurs d'autre alternative que d'être riche ou de périr. Or tous les efforts pour lui rendre sa splendeur seront inutiles : la prosaïque Trieste vaut bien mieux ; et il n'est

même pas désirable pour le bien général de l'humanité, qu'on sacrifie à une considération historique de réels et actuels avantages. C'est comme si par zèle d'antiquaire on allait reprendre les voies romaines, dont les traces se retrouvent encore dans nos chemins, au lieu de nos grands chemins si commodes. La vie a pris son caractère, tracé sa route d'un autre côté : il ne faut pas la gêner. Ces vieilles choses restent alors avec leur poésie, leurs charmes, leurs souvenirs. Ce que Venise révèle par-dessus tout, c'est l'esprit de la cité, le contact, la suite, la solidarité des générations, ce que c'est que *fonder* institutions, *mœurs*. Les constitutions primitives de Venise valent en poésie et en harmonie tout ce que les origines grecques nous offrent de plus pur. L'art vénitien est bien moins pur pourtant que l'art toscan. La source n'est pas pure ; il y a des réminiscences de Constantinople, du style arabe. Il y a du caprice, de la fantaisie, fantaisie ravissante, caprice plein de charme. Mais ce n'est pas le beau pur et sans manière, comme au Parthénon et à Pise. La religion toute patriotique de Saint-Marc, comme celle tout artistique de Toscane, est caractérisée à chaque pas d'une façon indicible.

Adieu ; écrivez-moi, je reçois bien vos lettres, et quand je suis parti on les fait suivre, et aimez-moi toujours.

E. RENAN

XXII

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Padoue, 6 juin 1850.

Je ne suis déjà plus en Italie, cher ami ; ce pays n'a plus de physionomie, l'art s'en va, c'est déjà la France. Plus je m'éloigne de Venise, plus elle m'apparaît comme un point isolé, sans analogue avec ce qui l'entoure. Je croyais à une Vénétie, c'est-à-dire à un pays pouvant constituer un ensemble caractérisé et ayant sa haute expression à Venise. Cela n'est

pas. Venise a eu besoin, pour vivre, d'avoir sous sa dépendance des provinces en terre ferme; mais cela ne constitue entre elle et ces provinces continentales aucun lien de parenté. Venise, c'est la lagune. Tout ce qui l'entoure, Mestre, Fucina, Chioggia et ces îles innombrables, Malamocco, Murano, etc., qui entourent les îlots qui forment la ville; tout cela fait un monde à part et, pour le dire en passant, ce monde n'a rien d'italien. Je voudrais que vous vissiez le type des hommes du peuple de Venise. Il n'en est pas de plus caractérisé, tous se ressemblent à un point frappant, et ce type n'a rien d'italien. La série des doges et des généraux de Venise est aussi très curieuse. Non, ces figures décidées, révélant l'homme de force et d'action, sans élévation ni idéal, n'ont rien à faire avec ce type abandonné, mou parfois, mais souvent si grandiose de la vraie Italie. On les prendrait pour des Slaves ou des Hongrois. Venise, en effet, a, comme vous savez, des attaches nombreuses avec l'Illyrie; bien que ses origines soient certainement toutes gauloises. Et pour les institutions, qu'y a-t-il entre cet imperturbable peuple de Venise et cette turbulence tout athénienne de Florence qui, sur la proposition du premier venu et après une délibération d'une demi-heure, changeait les formes du gouvernement? Et pour l'art, comment aimer ce réalisme si cru, ces têtes communes à dessein de Titien, laides de Tintoret, après avoir contemplé le ravissant idéal des écoles toscane et pérugine? Les Vénitiens sont avant tout des marins; mais des marins comme il y en a peu; au lieu de cette pâle et raisonnable société d'hommes d'affaires qui s'est appelée la Hollande, vous avez eu sous un ciel admirable, dans le site le plus ravissant du monde, une vie pleine de grâce, d'énergie, de beauté! Au moins reste-t-il que cela fait un monde qui n'a rien à voir avec ce qui l'entoure. C'est une lagune habitée qui se civilise à sa façon. Quant à Padoue et à ce pays en général, c'est tout à fait le type de Bologne et des Légations; avec un peu d'infériorité, infériorité frappante et incontestable pour l'art, si beau, si puissant encore sur ce coude du versant oriental de l'Apennin; infériorité sensible même pour l'intelligence. J'étais venu à Padoue pour l'ancienne école de Padoue. Après une vue plus exacte, elle a beaucoup baissé

dans mon estime; école platement scolastique qui n'a rien de moderne, soutenant sottement les vieilles sottises scolastiques et physiques en 1600 et 1620, ayant des chaires pour expliquer le *De generatione et corruptione*, le *De cœlo et mundo*, etc., en 1640 et 1650: son état est des plus déplorables, c'est un vrai crétinisme intellectuel. Pas un encouragement, pas un mouvement, pas un homme de quelque valeur. A Bologne, au contraire, j'avais trouvé des hommes distingués. Quant à l'état de ce pays, tenez, je ne vous en parle pas, car je n'aime pas à écrire sous le coup de la colère. Tout ce que j'imaginais, je l'avoue, a été dépassé; le croiriez-vous? c'est pourtant beaucoup plus comme gouvernement de la bêtise et de la nullité que comme gouvernement de la violence qu'il m'exaspère. La violence a un certain air de fatalité, auquel on se résigne sans colère, comme on ne s'irrite pas contre la maladie, contre la mort... mais la bêtise!... cela me met hors des gonds.

Adieu. Écrivez-moi maintenant à Milan et Turin. Dans un mois, nous causerons.

Votre tout ami,

E. RENAN

XXIII

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Milan, 14 juin 1850.

Tous ceux qui ont vu Milan n'ont eu qu'un mot pour exprimer la sensation produite tout d'abord par cette grande ville. Depuis Montaigne jusqu'à nos jours, tous les voyageurs sans exception ont été frappés de l'*aspect français* de la capitale de la Lombardie.

Cette physionomie est caractérisée à un point vraiment difficile à croire. La langue, les habitudes sont absolument les nôtres; la ville est toute neuve; rien, absolument rien d'artistique; l'aspect des quartiers marchands est celui de la rue

Saint-Honoré ; les quartiers aristocratiques rappellent ou plutôt reproduisent identiquement la Chaussée-d'Antin. Le grand palais artistique de Rome, de la Toscane, de Venise a disparu : il n'y a plus que des maisons splendidement bâties dans le style complètement insignifiant de nos grands hôtels. Les palais gouvernementaux sont comme les nôtres de grandes maisons architecturées artificiellement, genre théâtral, *décorés* plutôt que peints avec des *appartements* somptueux. Je n'avais pas encore bien compris pourquoi le moindre palais particulier de Rome, de Florence, de Bologne, de Venise force à s'arrêter, est un monument en un mot, tandis que nous ne levons pas les yeux pour regarder la plus superbe habitation de Paris. Certes, il y a mille maisons à Paris plus grandes, plus riches, *plus ornées* que ces palais. Ces palais sont tous délabrés, inhabités, inhabitables même, sans fenêtres, ou avec des planches en guise de carreaux, de vrais galetas en un mot. Mais ils sont une *œuvre d'art* avec leur physionomie individuelle, et voilà ce qui se révèle à quiconque les regarde, sans qu'il sache bien pourquoi. Le contraste de Milan est le plus propre à faire analyser cette différence de manière. Il en faut dire autant des églises, de tout ce qui sert de thème à l'art : en un mot, l'art, à Milan, n'est déjà plus que la décoration théâtrale et convenue comme chez nous. Mais comment, direz-vous, cette ville qui aussi bien que Florence, Venise, etc., a eu son originalité, son histoire, n'a-t-elle plus rien de cette originalité et n'offre-t-elle plus que ce type vague et général qui est le type français. Cela s'explique. Il n'y a pas d'abord à Milan deux pierres l'une sur l'autre antérieures à Barberousse, grâce à la consciencieuse manière dont ce César tint son serment à son égard. Puis la fureur de bâtir est poussée ici à un point extrême. Puis Milan a été depuis un demi-siècle une ville officielle. Vous ne sauriez croire combien tout ici est empreint de Napoléon et du *royaume d'Italie*. C'est lui qui a tout rebâti, palais, arcs de triomphe, etc. Encore un peu plus et Milan serait devenu une rue de Rivoli avec de belles ouvertures en face des monuments (idée toute française et dont les anciens Italiens poussaient l'oubli à un point extrême). Il y a encore une objection qui m'a longtemps préoccupé et qui m'est maintenant expliquée. Si donc la Lombardie

est à peine italienne, sans caractère, sans originalité, comment ce pays est-il devenu le centre du mouvement italien, le vrai représentant de l'Italie contemporaine? celui qui a produit avec le Piémont (moins italien encore) tous les grands hommes qui représentent l'esprit moderne en ce pays, Monti, Manzoni, Pellico, Beccaria, Rosmini, Gioberti, etc., etc. Mais c'est qu'à vrai dire ces hommes ne sont pas italiens, ils sont *modernes*, ils sont de *notre patrie*, à nous qui n'en avons pas d'autre que l'idée. Ils sont moulés sur le type de cette société italo-française que Napoléon avait conçue et qu'il a réellement exécutée. Car, je le répète, le royaume d'Italie est resté le type de ce pays. Du moment où l'Italie a dû entrer dans la période de littérature et d'art réfléchi, elle a dû avoir ses représentants dans ce pays ; mais dans sa grande époque naïve, elle dût subir les influences locales.

Le propre de notre culture est de rendre à peu près insignifiantes ces différences, grâce à la culture qui ne laisse plus qu'une très faible part aux influences locales. Voilà Canova par exemple, le grand artiste réfléchi, qui vit dans un coin perdu de Bellune, Trévise, etc., qui ne compte absolument pour rien dans le développement naïf de l'Italie. Certes, un Canova naissant en ce pays au XVe siècle, sans se rattacher à une tradition locale, serait un miracle, une impossibilité. Mais au XIXe siècle, rien de plus simple, car ce qui forme Canova ce n'est pas une influence locale, c'est la culture moderne, c'est le milieu moderne qu'on trouve partout et beaucoup plus ici que dans le reste de l'Italie.

Dans quinze jours je serai à Paris, excellent ami, et nous causerons à loisir. C'est pour moi une joie bien vive et presque un rêve de songer à cela. Votre manque me devenait vraiment très sensible. Jamais je n'ai tant apprécié votre belle âme et votre excellent cœur. Adieu et à bientôt.

Votre cher ami,

E. RENAN

XXIV

MONSIEUR MARCELLIN BERTHELOT

22, Rue des Écrivains, Paris.

Turin, 21 mai 1850.

J'arrive, cher ami; demain, après-demain peut-être, vous m'entendrez frapper à votre porte. Dimanche matin je franchis la frontière à Briançon, et lors même que je succomberais à Grenoble à la tentation de la Grande Chartreuse, je serai encore à Paris vers le 28 ou le 29. A bientôt donc : il me serait dur de vous écrire à la veille de causer avec vous. Peu de joie dans ma vie ont été aussi vives que celle que me cause cette charmante perspective. Me retrouver avec vous, quand nous avons tant à nous dire! A bientôt, cher ami, vous savez combien vous aime votre

E. RENAN

XXV

MONSIEUR E. RENAN

A Turin, Italie.

Paris, 1er juin 1850.

Cher ami,

Je regrette fort votre absence de Paris : il y a bien des choses que je ne puis vous dire au long dans une lettre et relativement à la vie publique et relativement à mon propre travail. Parlons d'abord de la première : je crois que la démocratie jette dans ce pays des racines de plus en plus profondes. L'irritation est vive, on s'occupe de politique, autant qu'à aucune autre époque, et cependant, chose étrange, ce peuple si mobile, si prompt à s'insurger, garde le calme le plus profond et se résigne à attendre que son jour soit venu ; et cela plusieurs années, s'il le faut. Cela ne peut venir que d'une

foi bien vive dans l'avenir, que d'un état des esprits bien différent du scepticisme qui régnait sous le dernier roi. Alors, la révolution de Juillet une fois éteinte et amortie, il se produisit d'un côté, dans le monde gouvernemental, des phénomènes analogues à ceux-ci; et, en réponse, dans le populaire une agitation fébrile et des convulsions périodiques; puis vint l'atonie de l'affaissement et de l'impuissance. C'était dans l'imagination, plutôt que dans l'intelligence des masses, qu'avaient apparu les idées nouvelles, presque aussitôt évanouies. Aujourd'hui tout cela a pénétré bien plus avant et toute cette multitude calcule froidement ses chances et la conduite à tenir dans telle ou telle occurrence, avec le calme d'hommes isolés, raisonnant dans leur cabinet. Ce n'est pas un mot d'ordre qu'elle reçoit : malgré la décimation du 13 juin, il se trouverait encore au besoin bien des chefs insurrectionnels dans la tête du parti. Non, c'est plutôt une sorte de conviction semi-raisonnée, semi-spontanée. Tout cela est étrange et éminemment curieux à étudier : jamais, je crois, phénomènes de ce genre ne se sont passés sur une si vaste échelle. Sans doute bien souvent, dans les républiques anciennes et dans celles de l'Italie au moyen âge, on a vu le peuple animé de sentiments communs calculer plus ou moins sa conduite. Mais c'étaient quelques milliers d'individus, se connaissant tous et pouvant se concerter. Jamais une telle multitude n'avait agi dans une chose réfléchie avec pareil ensemble. Il fait bon vivre aujourd'hui; car malgré l'agitation perpétuelle, l'incertitude de l'avenir et la présence du mal sur tous les points, malgré tout cela, on assiste à un grand spectacle; on voit la vie se dérouler en mille phénomènes et se renouveler sans cesse : ce ne sont plus les eaux mortes et sans courant d'il y a dix ans, mais le cours d'un fleuve immense, avec ses reflux et ses tempêtes. En un mot, on se sent vivre, fût-ce par la colère et le mépris du présent. Et la vie éveillée dans le cœur et la tête, on sent plus vivement le beau et le bon dans tous les ordres de choses.

C'est ainsi qu'à présent, comme je crois vous l'avoir déjà dit, je sens la nature plus vivement et dans sa vérité que je ne l'ai jamais fait. Chaque soir mon plaisir est d'aller suivant le cours de la Seine et de regarder l'eau, la verdure qui la borde, et les

palais des rives, et les bateaux qui y passent, à peine et en petit nombre à cette heure. A la fin du jour, toute la vie qui circulait encore dans la nature commence à le faire avec plus de lenteur au voisinage de la nuit. Hier soir notamment, j'ai assisté à un magnifique coucher de soleil : je ne sais si dans votre Italie vous voyez quelque chose de plus beau. D'abord de la place de la Concorde avec ses palais et ses eaux jaillissantes, on voyait à l'occident, derrière les arbres des Champs-Élysées, la masse rouge de feu qui entourait le soleil déjà à l'horizon ; cette lumière n'était pas éblouissante et belle par sa vivacité : mais elle avait je ne sais quel éclat doux et rosé, qui reposait les yeux, éclat reflété par les nuages situés à l'opposite et s'y dégradant, en se mêlant à leur couleur propre, jusqu'à des tons violacés charmants. Plus bas, à mes pieds, la Seine avec ses longs trains de bois formait une nappe immense, éclairée des feux du soleil : ce n'était pas une surface polie et homogène comme une glace ; mais partout à sa surface couraient les frissonnements de l'eau en mouvement. A mesure que je marchais, la lumière réfléchie s'effaçait de la partie de l'eau située à ma droite et cette région reprenait sa teinte verte et profonde; cette teinte que vous devez si bien voir à Venise. Les hirondelles voltigeaient avec de petits cris aigus au-dessus de ma tête et devant le fronton de l'Assemblée, poursuivant les insectes du soir. A ce moment le soleil, passé tout entier sous l'horizon, illumina l'Occident de lueurs plus vives : au sein de ce tapis de feu éclataient du nord au midi quatre immenses nuées horizontales, et la lumière se réfléchissait jusqu'aux points les plus éloignés des nuages situés à l'Orient. Les quatre nuées restèrent bientôt seules brillantes, comme quatre colonnes de feu, au sein d'un ciel blanc; en partie masquées, d'ailleurs, par un vaste nuage grisâtre et par les paquets de fumée élevés de la ville. Puis elles s'obscurcirent à leur tour latéralement : d'abord près du centre, de façon qu'elles ne présentaient plus qu'un vaste demi-anneau de lumière de forme parabolique. Cette lueur se dégrada par degrés, jusqu'à ce que le ciel n'offrît plus qu'un fond rosé de plus en plus rétréci, au sein duquel se dessinait la forme sombre de l'Arc de triomphe. Ce spectacle m'a causé un plaisir indicible. Oui, la nature ici, cher ami, est aussi belle

qu'en Italie, mais les formes ne sont pas les mêmes et cette beauté est sans doute moins superficielle, exige un esprit plus attentif et plus dégagé de soucis et de préjugés égoïstes. Car comment sympathiser avec elle, comment éprouver le sentiment du beau, quand on se renferme dans le culte exclusif de la fortune et du bonheur, au sens étroit et personnel du mot? Dans ma prochaine lettre je vous parlerai des nouvelles recherches que j'ai commencées ces jours-ci. Aimez-moi toujours.

Tout à vous de cœur.

MARCELLIN BERTHELOT

XXVI

A MONSIEUR RENAN

Hôtel des Mines, rue d'Enfer, Paris.

Seine-Port, 16 septembre 1850.

Je suis parti plus tôt que je ne le pensais, cher ami, la dernière fois que je vous vis. Je suis ici avec ma mère, dans un milieu un peu pâle, mais fort doux. Nous sommes chez une amie, âgée de près de soixante-dix ans, sans éducation première, mais d'une grande bienveillance pour les gens qu'elle aime et toujours empressée à leur être agréable ; très passionnée pour le bien-être matériel, laissant d'ailleurs couler sa vie sans trop de souci.

D'un autre côté, une famille que je connais depuis seize ans, celle du médecin du pays. Ce sont aussi d'excellentes gens : ils touchent à la vieillesse et leur vie est un peu triste, les enfants s'étant envolés peu à peu. La femme reporte sur tout ce qui l'entoure son besoin d'affection et de sensibilité, besoin exalté par l'isolement. Car, ici, bien que les familles bourgeoises abondent, chacun vit chez soi, limité par la médiocrité de ses moyens. Le sentiment religieux suffit à remplir cette existence et à lui donner le *modus* et la satisfaction de tous ces instincts : c'est un caractère fort doux à contempler;

c'est bien le type des poètes, la violette déjà pâlissante et prête à se faner, mais toute parfumée de grâce et d'amour. Son mari prend aussi la vie par le côté de la religion et du devoir, en l'animant à demi de cette gaieté douce, de cette bonhomie, qui dans un autre type toucherait à l'ironie ; de ces plaisanteries, attiques ou non, qu'importe, propres à un certain caractère qui se rencontre assez souvent parmi les médecins, surtout à la campagne.

Voilà, avec ma mère et ma sœur, toute ma société ici. Cette vie serait l'idéal de ce genre d'existence médiocre, passée à la campagne dans un certain milieu d'affection et de bien-être limité ; en un mot de cette vie que le bourgeois rêve aujourd'hui, comme son idéal de bonheur et de repos. C'est au moins un état de calme, fort propre à reposer l'âme et à la remettre dans son assiette, à lui permettre de reprendre des forces, à l'empêcher de s'user, de s'émousser tout à fait dans ce continuel frottement, cette continuelle dépense d'activité et d'intelligence que l'on fait à Paris. Ici du moins on a le temps de réfléchir ses sentiments, de tourner ses pensées sous toutes les faces, de regarder passer lentement le paysage et de s'y arrêter un moment, s'il vous plaît : l'eau ne vous entraîne pas sans cesse, sans vous laisser jamais le temps de rien achever, de rien voir à fond : vous pouvez au besoin dormir quelques minutes, sûr de trouver au réveil les mêmes fleurs à vos pieds et le même horizon.

Adieu, cher ami, aimez-moi toujours et écrivez moi, à moins que vous ne préfériez attendre mon retour à Paris, j'y serai dans huit jours.

MARCELLIN BERTHELOT

QU'EST-CE QUE LA SOCIOLOGIE?

I

Soit une petite ville. Pour fixer les idées, appelons-la Saint-Pol. Supposons que je l'habite et que j'y veuille pratiquer la science à la mode : quelles perspectives Saint-Pol offre-t-elle à des yeux de sociologue?

Faisons un rapide « tour de ville » : nous percevons déjà entre les habitants comme un air de famille, par exemple des façons analogues de traîner la voix en parlant. Entrons en conversation avec l'un et avec l'autre, avec Jean et avec Pierre; des parentés se trahiront non pas seulement entre leurs accents, mais entre leurs sentiments : une même admiration de leur cathédrale, de leur bassin à flot, une même jalousie à l'égard de Saint-Martin, la ville rivale, et, à l'égard du Parisien, ce même mélange singulier de mépris et de respect. Faisons nos visites d'arrivée aux vieilles familles du pays : au milieu du coq-à-l'âne des conversations, nous pourrons saisir un même culte ou une même terreur des mêmes idées, une même curiosité des mêmes détails, insinuations analogues, indignations parentes, silences aux mêmes endroits. C'est l'esprit « saint-polais » qui nous apparaît. En un mot, nous aurons vite fait de sentir, au con-

tact des individus, l'unité de la ville ; cet ensemble de traits communs à ses habitants, qui la distingue des autres villes, nous pourrons l'étudier à part : ce sera déjà faire œuvre de sociologue.

Mais. aussi bien que les ressemblances qui les unissent, les différences qui séparent les Saint-Polais nous offriront des objets d'étude. Énumérons les passants que j'ai aperçus cette après-midi, avec les épithètes que je leur ai attribuées. Deux hommes en bras de chemise, les mains blanches de plâtre : des « ouvriers ». Puis un homme vêtu de bleu et de rouge, avec des boutons de cuivre et des gants blancs, l'air à la fois désœuvré et inquiet : je l'ai qualifié de « militaire ». Puis un « monsieur » avec un chapeau haut de forme : un « homme du monde ». Deux vieilles femmes, vêtues de noir, parlant bas et marchant sans bruit ; j'ai pensé : « quelques vieilles dévotes ». Puis une vision fugitive, un dos courbé, des roues : « bicycliste ». Enfin tout un vacarme de gens qui soufflent dans des choses en cuivre, une bannière en velours au milieu d'eux : « orphéon ». — Orphéonistes, bicyclistes, dévotes, hommes du monde, militaires, ouvriers, voilà donc, pêle-mêle, au hasard de la rue, les épithètes que j'ai décernées à mes concitoyens. Que signifient-elles ? Que je classe les individus en autant de sociétés. J'ai distingué mes passants les uns des autres en les assimilant à ceux avec lesquels des liens d'ailleurs différents les unissent, communautés de travaux ou de manières, d'exercices ou de plaisirs, de pratiques ou de goûts. Ainsi me sont apparus quelques-uns des innombrables cercles qui s'entrecroisent dans le cercle, étroit pourtant, de Saint-Pol.

Que d'ailleurs les individus ainsi classés ne soient pas seulement des exemplaires de ces classes, que la qualité de militaire ou de bicycliste n'épuise pas toutes leurs qualités, cela va de soi. Ils n'appartiennent pas à un seul cercle social, mais à plusieurs, qui se pénètrent : on peut être bicycliste, sinon orphéoniste, en même temps qu'homme du monde ; et il y a longtemps qu'on a remarqué que, pour être militaire, on n'en est pas moins homme. Il est rare qu'un individu ne ressortisse qu'à une société. Peut-être trouverait-on, en remontant jusqu'au déluge, un membre de tribu qui ne serait

que membre de sa tribu, sans plus. Mais le progrès de la civilisation multiplie les groupes dont les individus dépendent; et il semble que plus on est civilisé, plus on compte de ces dépendances[1]. De combien de sociétés notre homme du monde ne fait-il pas partie, depuis l'Église dont il est un fidèle jusqu'à la Société d'Émulation dont il est le secrétaire, depuis la famille dont il est le père jusqu'à l'armée dont il est un soldat?

En même temps que le nombre infini, cette revue rapide nous laisse apercevoir l'infinie diversité des sociétés. Il y en a d'éphémères, comme celles qui réunissent des voyageurs autour d'une table d'hôte, et il y en a de séculaires, plus vieilles que les cathédrales où elles réunissent leurs croyants; il y en a d'étroites, comme celles des orphéonistes de Saint-Pol, et il y en a de larges, unissant, par dessus les montagnes et par delà les mers, les classes ouvrières ou les corps savants. Cercles immenses ou minuscules, cercles rigides ou fluides, cercles de fumée, aussitôt évanouis que formés, cercles de pierres, scellés par les mains des prêtres, cercles de fer, forgés par les mains des guerriers, cercles de fleurs, tressés par les mains des poètes, les liens sociaux revêtiront à nos yeux les apparences les plus variées.

Par quelles propriétés communes, malgré cette variété d'apparences, sont-ils tous également objets de la sociologie? c'est ce qu'il faut d'abord discerner.

Poserez-vous, pour être sûrs d'englober les différents échantillons de sociétés que vous avez aperçus, qu'une société existe partout où se trouvent des individus assemblés? Cela dépend de ce qu'on entend par « assemblés ». Voulez-vous dire seulement des individus « juxtaposés », et, par exemple, assis par hasard les uns à côté des autres dans une diligence? Cette juxtaposition ne suffit pas à constituer une société. Si elle n'a rien changé à l'état d'esprit des individus, et que chacun d'eux continue de penser comme s'il était seul, alors la psychologie individuelle suffit à expliquer ce qui se passe en chacun d'eux; la sociologie n'a rien à faire ici.

Mais qu'un incident quelconque, l'apparition d'une escopette calabraise, ou simplement la vue d'une diligence rivale

1. Voir Simmel, *Ueber sociale Differenzierung*, 1890.

fasse battre les cœurs à l'unisson, tende les pensées vers une même fin, organise les activités, alors une société est née. Des phénomènes nouveaux se sont dégagés du contact des individus. Ainsi, suivant Claude Bernard, quand on réunit des éléments physiologiques on voit apparaître des propriétés qui n'étaient pas appréciables dans ces éléments séparés[1]. En un mot, la société manifeste son existence par les phénomènes dont l'individu est le théâtre sans en être, dirait un philosophe, la raison suffisante. La coupe de la redingote de notre homme du monde, comme le tour de ses pensées, ce n'est pas lui, mais bien plutôt le « monde » qui en décide. Le motif des exercices auxquels notre soldat est soumis, nous ne le trouvons pas dans les sentiments qui lui sont particuliers, mais dans les besoins de « l'Armée ». Seule enfin l'existence de « l'Église » donne un sens aux processions de nos dévotes. La plupart de nos façons d'agir n'ont, ainsi, de raison d'être que dans et par la société. Les passants de ma rue ne s'habilleraient pas, ne marcheraient pas, ne sentiraient pas, ne penseraient pas comme ils pensent, sentent, marchent et s'habillent, s'ils n'étaient ouvriers ou orphéonistes, hommes du monde ou militaires. C'est-à-dire que, pour m'expliquer leurs qualités, extérieures ou intérieures, j'ai dû me demander quels rapports ils soutiennent avec d'autres individus. Qu'il s'agisse d'une église ou d'un club, d'une famille ou d'une armée, ces rapports prouvent, par les modifications qu'ils imposent aux individus, leur réalité propre.

Que ce soit émotion passagère ou influence durable, règle expressément formulée ou seulement sentie, obligation[2] ou imitation[3], amour ou haine, partout où, de la coexistence des individus, si peu nombreux qu'ils soient, naissent des phénomènes nouveaux, et qui ne fussent pas nés sans cette coexistence, un champ est ouvert à la sociologie : je puis étudier à part les phénomènes proprement sociaux.

1. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 157.

2. C'est au sentiment d'une obligation, d'une contrainte, que nous reconnaîtrions, suivant M. Durkheim, les faits proprement sociaux. Voir les *Règles de la Méthode sociologique*, 1893.

3. Une véritable société serait, suivant M. Tarde, une réunion de gens qui s'imitent. Voir les *Lois de l'Imitation*, 2e édition, 1895.

Voilà bien, dira-t-on, l'ambition sociologique! Étudier la société *à part*. En dehors des individus, sans doute? Mais, en dehors des hommes du monde, montrez-nous « le monde »! Les soldats ôtés, où est « l'armée »? Sans les fidèles, qu'est-ce que « l'Église »? Mythologie, mysticisme, littérature! — Et, sans aucun doute, c'est chimère que de chercher une société *en soi*, une société en l'air, si l'on peut dire, qui aurait son siège ailleurs que dans les consciences particulières. Mais la sociologie n'a nul besoin, pour se constituer, de créer cet être inconnu. Les individus sont-ils seulement réunis par des rapports constants que leur individualité ne suffit pas à expliquer? C'en est assez pour l'activité des sociologues. « L'armée » n'est pas en dehors des soldats, et cependant, tandis que les soldats se renouvellent, l'armée garde ses lois, ses mœurs, son esprit même. « Le monde » a beau n'exister nulle part : ses conventions débordent, pour ainsi dire, chacune des personnalités qui les supportent, et, comme elles l'ont précédée, elles lui survivent. Les fidèles meurent, « l'Église » demeure. C'est dire que, tandis que les individus qu'ils unissent changent, certains rapports sociaux peuvent rester les mêmes. De même donc que je puis, abstraction faite de leurs différentes matières, or ou marbre, granit ou chêne, décrire, comparer, classer les formes de différentes statues, de même je puis, abstraction faite des différences propres aux individus, décrire, comparer, classer les rapports qui les relient[1] : ce seront les « formes sociales ».

Dans le genre ainsi défini, il faudra retrouver les espèces. Et cette recherche pourra partir de la considération des caractères les plus extérieurs, les plus superficiels à première vue.

Par exemple, puisque toute société consiste en un rapport entre des unités, ne devons-nous pas, tout d'abord, faire entrer leur nombre en ligne de compte? La distinction entre grandes et petites sociétés est plus féconde qu'on ne pourrait penser, et plus facile à oublier : combien d'erreurs théoriques ou même de fautes pratiques n'a-t-on pas commises en assimilant, au mépris de cette distinction, une politique de nation à une poli-

1. Simmel, *Le Problème de la Sociologie*, dans la *Revue de Métaphysique*, septembre 1894.

tique de cité, et, par exemple, en cherchant pour la France des modèles dans les républiques antiques? La quantité des individus en présence, en augmentant la quantité de leurs combinaisons possibles, multiplie la complexité des rapports sociaux. La question de nombre est donc essentielle.

De même la question de temps. En matière de rapports sociaux, il n'est pas juste de dire que le temps ne fait rien à l'affaire. On comprend qu'une société nouée pour une heure autour d'une table d'hôte ne puisse guère tendre entre ses membres que des liens ténus et fragiles. Opposons à cette société d'un jour une société durable : elle survit aux individus qui naissent, vivent et meurent en quelque sorte entre ses bras; elle fait coexister, suivant le mot cent fois cité d'Auguste Comte, les morts avec les vivants; elle se crée des organes et adapte à ses besoins jusqu'au monde extérieur; les liens qu'elle impose sont presque infrangibles, parce qu'elle a eu les siècles pour les tisser.

De même, quelle importance n'a pas la similitude ou la diversité des unités qu'une société englobe? On comprend que les rapports sociaux pourront prendre des formes très différentes, suivant que les individus en rapport seront de mêmes races, de mêmes nations, de mêmes métiers, ou au contraire, de métiers différents, de nations hostiles, de races irréductibles.

De même encore, les individus appartiennent-ils tout entiers à la société, comme on appartenait à certaines corporations du moyen âge, ou ne lui appartiennent-ils que par certains côtés de leur activité, comme on appartient à un club? Dépendent-ils d'une société unique, comme le sauvage de son clan, ou de plusieurs à la fois, comme l'ouvrier de son corps de métier, de sa famille, de sa patrie? Leur société est-elle inorganisée, comme une réunion électorale, ou organisée comme un régiment? Cette organisation les subordonne-t-elle ou les met-elle sur un pied d'égalité? — De toutes ces questions dépendent et la quantité et la qualité des rapports sociaux.

En un mot, une société m'étant donnée, je devrai, pour la spécifier méthodiquement, me demander par exemple si elle est grande ou petite, durable ou momentanée, homogène ou hétérogène, totale ou partielle, organisée ou inorganisée, hiérarchique ou égalitaire, etc. Et, sans doute, bien d'autres

espèces de sociétés peuvent être distinguées. Celles que nous avons rapidement assemblées suffisent à nous donner une idée d'un monde de formes non moins riches et non moins complexes que les formes végétales, — le monde des *formes sociales*.

II

Mais une science ne saurait se contenter de classer des formes : elle veut découvrir, entre certains phénomènes donnés, certaines relations constantes, et prouver que les uns varient en fonction des autres. C'est ce que la sociologie pourra tenter d'établir en observant les *conséquences* des formes qu'elle aura classées.

A vrai dire, si l'on voulait décrire dans l'ensemble, par de larges traits, l'influence que la société en général exerce sur l'homme, on risquerait d'obtenir des esquisses, majestueuses sans doute, mais peu précises. Pour qu'une pareille influence pût être mesurée avec quelque exactitude, il faudrait que des hommes nous fussent donnés en expérience, qui n'auraient jamais vécu en société : ce qui manquerait à ces êtres d'exception nous permettrait d'estimer ce que la société donne aux autres. Mais, après bien des théories, on s'est avisé de ce fait, que jamais l'homme réellement isolé ne s'était présenté à l'observation. Essaiera-t-on de réaliser artificiellement, pour l'amour de la sociologie, cet individu solitaire que la nature ne lui fournit pas? Quelque religion qu'elle ait pour les sciences, et en particulier pour les sciences qui la prennent pour objet, l'humanité n'a pas encore autorisé cette expérience-là. Il y faudrait un nouveau Psammétik. Et encore l'expérience serait-elle loin d'être concluante : fût-il séquestré dès sa naissance, que serait cet individu artificiellement isolé, sinon le produit de mille générations d'individus naturellement associés?

Ce que l'observation refuse, force serait donc de le demander à la spéculation. Elle pourrait soutenir avec vraisemblance, par exemple, que « l'âme est fille de la cité [1] ». Mais, appa-

1. Voir Izoulet, *La Cité moderne*. 1894.

remment, quelque puissance qu'on attribue à l'association, on ne croira pas sans doute qu'il suffise d'établir certains rapports entre des êtres inanimés, pour leur donner une âme. Le sociologue métaphysicien nous répondra peut-être : « Les rapports qui associent ne sont point des rapports purement extérieurs, qui ne font que juxtaposer des corps, mais des rapports en quelque sorte intérieurs, qui mettent les esprits en communication. » Alors ils présupposent donc les esprits, bien loin qu'ils les créent. — Il ne faut donc pas dire que la société crée les facultés des individus, mais seulement qu'elle les modifie. C'est par l'observation analytique de quelques-unes de ces modifications qu'il sera prudent de commencer. En un mot, laissant à la métaphysique, ou du moins réservant pour la fin de la science la détermination de l'influence totale de la société en soi, nous nous contenterons de constater d'abord que, partout où certaines formes sociales sont données, les différentes activités qui se réalisent à travers elles se trouvent modifiées en conséquence.

Observons les phénomènes dans lesquels les différentes activités des hommes se manifestent et s'incarnent en quelque sorte, — richesses, usages, monuments et codes, dogmes et poèmes, — nous pourrons y retrouver la marque des différentes formes sociales, et, par exemple, du nombre des individus ou de leur hétérogénéité, du degré ou de la qualité de leur organisation. En un mot, nous pourrons prouver que les phénomènes économiques aussi bien que juridiques, moraux aussi bien que religieux ou esthétiques, varient en fonction des formes de la société.

Par exemple, combien de traits de la vie économique à Saint-Pol s'expliquent par son caractère de « petite ville » ! Le travail y est peu divisé entre les artisans : on n'y distingue pas ébéniste et menuisier, savetier et cordonnier, voire forgeron et serrurier. Les commerçants y sont peu spécialisés : beaucoup vendent « un peu de tout ». D'ailleurs, dans bien des cas, ils sont remplacés par les producteurs qui viennent, aux jours consacrés, étaler leurs produits sur la grande place. Que signifient ces phénomènes, sinon que les besoins à satisfaire ne sont ni assez nombreux ni assez variés pour « différencier » les producteurs entre eux, les intermé-

diaires entre eux, ou même, quelquefois, pour exiger une distinction entre intermédiaires et producteurs? Le nombre des consommateurs est la condition de ces économies de temps et d'espace, de capitaux et de travail qui caractérisent la grande industrie, et c'est pourquoi, entre ces formes et cette forme sociale qui est la densité d'une population, on pourra découvrir des relations constantes.

Que les variations de la densité des sociétés aient entraîné plus d'une transformation de la production économique, les preuves historiques n'en manquent pas. Un texte irlandais du IXe siècle[1] désigne déjà, expressément, l'accroissement du nombre des familles comme la cause du passage de la propriété collective à la propriété privée. N'a-t-on pas dit du communisme qu'il pouvait convenir aux petites sociétés, non aux grandes? L'intérêt pris par chaque individu au produit commun diminuant proportionnellement à l'accroissement du nombre des partageants, la seule extension de l'association communiste en relâche et énerve en quelque sorte le ressort. Fourier fixait à quinze cents le nombre maximum des membres de son phalanstère : c'est qu'il avait senti, sans doute, les liens étroits qui font dépendre les formes de la production de la quantité des unités sociales.

Ferait-on entrer en ligne de compte non seulement leur quantité, mais leur hétérogénéité, ou leur organisation : des relations analogues apparaîtraient. Par exemple, les principales différences entre l'économie de la famille et celles de la cité ne tiennent-elles pas à ce qu'il s'agit de pourvoir aux besoins, là d'unités relativement homogènes, liées par le sang, unies dans l'ordre patriarcal et distinguant à peine leurs intérêts privés des intérêts communs; ici d'unités relativement hétérogènes, déjà plus conscientes de leurs intérêts privés que des intérêts communs, et tendant à substituer le *contrat* au *statut*? De même, ne sait-on pas, non seulement ce que la qualité, mais ce que la faiblesse ou la force, l'instabilité ou la stabilité de l'organisation sociale donne ou retire à la vie économique? Si la culture agraire en Grèce, aux époques primitives, est restée superficielle, n'est-ce pas faute d'une orga-

1. Cité par Laveleye, *De la Propriété et de ses formes primitives*. 1891.

nisation sociale qui pût assurer au cultivateur, en pleine sécurité, la propriété de ses terres et de leurs produits[1]? — Et il ne faut pas croire que les relations entre les transformations de l'économie et les formes de la société soient toutes aussi simples, ou aisées à apercevoir. En réalité, on les oublie perpétuellement. Un économiste prouvait récemment[2] que la plupart des phénomènes économiques qui nous sont familiers, crédit, capital, commerce proprement dit, supposent l'existence de groupes très larges d'unités hétérogènes, organisées, centralisées, et que la plupart des erreurs de l'économie politique consistent dans l'application de certaines catégories économiques à des époques où leurs conditions d'existence, à savoir certaines formes sociales, ne sont pas encore apparues.

Les catégories juridiques sont soumises à des dépendances analogues. Plus clairement encore que les transformations de l'économie, les transformations du droit révéleront les influences de la quantité, par exemple, ou de l'hétérogénéité des unités associées. — Les historiens n'ont-ils pas noté cent fois l'action exercée par l'extension de Rome, non seulement sur les réalités politiques, et, par exemple, sur les pouvoirs de moins en moins efficaces du corps des citoyens, mais sur les idées juridiques, et, par exemple, sur les droits de plus en plus nombreux accordés à l'individu? Le nombre croissant des individus, d'une part, et d'autre part leur variété croissante, l'affluence des gens de toutes races, tissaient entre les habitants de Rome une quantité de relations sociales que le Droit ancien n'avait pas prévues. Il fallut que les arrêts des préteurs réglassent au jour le jour tous ces rapports « hors la loi » ; et lorsque ces arrêts, que leur rôle même empêchait d'être exclusifs et traditionnels, eurent pris force de loi à leur tour, un droit romain se trouva constitué, sous la pression des circonstances sociales, plus large, plus souple, et en quelque sorte plus humain, comme préparé pour la conquête des peuples.

Notons d'ailleurs que les peuples qui le subirent ou l'adoptèrent n'obéirent pas à la seule force ou au seul prestige de Rome : les circonstances sociales les préparaient, de leur côté,

1. Voir Guiraud, *La Propriété foncière en Grèce*.

2. Voir K. Bücher, *Die Entstehung der Volkswirthschaft*. 1894.

à la venue du droit romain. Par exemple, si les Germains, après avoir envahi la Gaule, acceptèrent aisément son influence, c'est que l'unité et l'homogénéité de la famille germaine, soutien des vieux droits coutumiers, s'était le plus souvent rompue dans l'invasion même. De même si, au moyen âge, il entra dans les villes allemandes, il faut reconnaître que les circonstances sociales lui ouvraient les voies : la multiplicité des relations que le commerce, en particulier, commençait à tendre d'un bout de l'Allemagne à l'autre ne faisait-elle pas sentir l'insuffisance des droits locaux?

De l'influence de ces relations sur le droit, les colonies grecques offrent des exemples encore plus typiques. Curtius remarque qu'elles sont moins exclusives et plus progressives que les métropoles, qu'elles arrivent plus vite à la constitution d'un droit écrit, plus individualiste en quelque sorte et plus égalitaire. Elles sont des sociétés neuves, formées par l'action rapide et consciente d'éléments hétérogènes : d'où la rareté des traditions communes, d'où la nécessité d'un droit écrit. Ce sont des êtres de familles et même de races différentes, et le plus souvent détachés de leurs familles et de leurs races, ce sont des individus et non des groupes que ce droit trouve en présence : d'où son caractère individualiste. Enfin, entre ces individus qu'il organise, la concurrence, moins gênée par la coutume, est plus féconde, les richesses sont plus mobiles, les distinctions plus vite effacées : d'où son caractère égalitaire. En un mot, la plupart des caractères particuliers du droit dans les colonies grecques s'expliquent par les formes sociales qui leur sont particulières. — D'une façon plus générale, Schmoller n'a-t-il pas pu soutenir [1] que toutes les révolutions modernes, c'est-à-dire tous les efforts pour constituer un droit de plus en plus égalitaire, sont les suites de la révolution qui, au XIIIe siècle, unit les hommes dans les villes, et fit, d'un peuple de paysans, un peuple de « citoyens »? Qu'est-ce autre chose que de chercher l'origine des plus importantes transformations du droit dans la « ville », soit dans une synthèse de formes sociales élémentaires?

1. Cité au tome IX de l'*Histoire générale*, page 385. — Il est vrai qu'il se place surtout, en soutenant cette thèse, au point de vue économique.

Pour être moins aisément observables, les transformations que les mœurs doivent aux formes sociales ne sont pas moins profondes, et l'expérience de tous les jours en donne au premier venu le sentiment plus ou moins vague. Ne disons-nous pas couramment que Saint-Pol a des « mœurs de petite ville »? Et en effet le petit nombre des habitants n'explique-t-il pas comment ils se connaissent tous, comment ils surveillent réciproquement leurs faits et gestes, comment les moindres incidents de la vie des particuliers peuvent devenir, pour la ville entière, des « événements »? N'est-ce pas un fait d'expérience que, plus un groupe est étroit, plus les prescriptions qu'il adresse aux individus sont nombreuses, détaillées, pressantes? Le seul élargissement du groupe ne le force-t-il pas de borner ses exigences à des règles plus générales et plus abstraites?

De même, le nombre comme la nature de ces règles varie suivant que l'individu appartient tout entier, corps et âme, à la société qui les formule, ou appartient à plusieurs sociétés en même temps. En ce sens, on pourrait soutenir que l'accroissement du nombre des sociétés dont l'individu fait partie le libère en quelque sorte de chacune d'elles. C'est ainsi que l'absolutisme de la famille diminue à mesure qu'augmente le nombre des sociétés nouvelles, métier, armée, état, confrérie religieuse, dans lesquelles ses membres se trouvent engagés. Le père romain pouvant avoir à s'incliner, sur le forum, devant son fils magistrat, son attitude, dans la maison même, à l'égard de son fils devait peu à peu, par la force des choses, en être modifiée. Quand les hommes libres furent habitués à rencontrer, dans les collèges funéraires de l'empire, des esclaves présidents ou trésoriers, leurs sentiments à l'égard de l'esclavage se transformèrent insensiblement. C'est le fait d'appartenir au royaume en même temps qu'au fief qui délivra peu à peu le vassal des obligations féodales. Ainsi les différentes sociétés dont nous dépendons limitent et parfois neutralisent réciproquement leurs influences : si bien que la multiplicité des cercles sociaux a pu être considérée comme le facteur constitutif de l'indépendance des personnalités [1].

Autant et plus que leur multiplicité, l'homogénéité ou l'hé-

1. Voir Simmel, livre cité.

térogénéité de leurs membres, la stabilité ou l'instabilité de leur organisation colorent diversement les mœurs. Dans une société ouverte, mélangée, où des gens de races et de conditions très différentes s'entrecroisent, comme dans telle grande ville du Levant, la morale risque d'être flottante, mobile et comme relâchée; elle sera plutôt rigide, au contraire, inflexible, et comme pétrifiée dans une société fermée, qui repousse tout élément hétérogène. L'instabilité de l'organisation sociale ébranlera les mœurs, comme à Rome après Pharsale. Son caractère démocratique les adoucira, comme à Athènes au ve siècle. Chaque régime a sa vertu, disait Montesquieu. C'était dire que les formes sociales modèlent en quelque sorte la morale.

Elles modèlent jusqu'à la religion. Il y a des différences nécessaires entre une religion de secte et une religion d'État. Par des voies détournées, la seule extension du nombre des croyants peut agir sur les croyances, en les rendant moins particulières, moins précises, moins concrètes. Stuart Mill a remarqué que les partisans des petites sectes connaissent mieux leurs dogmes et les conservent plus pieusement que ne font les fidèles des grandes communautés. Tous les historiens du christianisme ont signalé les transformations qu'il dut subir lorsqu'il unit dans son église, non plus un nombre assez restreint de disciples, mais des nations entières.

De même, considérez non plus les transformations mais les origines du christianisme : vous reconnaîtrez qu'il était préparé et comme appelé par l'état social de l'empire romain. Eusèbe, dans sa *Théophanie*, n'a-t-il pas noté, entre l'empire et le christianisme, une sorte d'harmonie préétablie? La conquête romaine avait écrasé et nivelé les barrières qui séparaient les groupes sociaux ; en unissant leurs membres sous les mêmes lois, en les rendant égaux devant un même empereur, elle les préparait à accepter l'idée d'un Dieu unique imposant les mêmes règles à tous les hommes. Le moment était propice pour la révélation, remarque Eusèbe : il constatait, par là même, d'étroites connexions entre les formes sociales de l'empire et les dogmes mêmes de la religion catholique.

Opposons à celle-ci la religion ou plutôt les religions hindoues, avec la multiplicité et l'inconsistance de leurs croyances :

n'y reconnaîtrons-nous pas les œuvres d'une société inorganisée, anarchique, incessamment désagrégée? L'état flottant et moléculaire de cette société, dit Sir Lyall, a empêché la consolidation religieuse. Organisez les formes sociales, vous organiserez du même coup la religion. C'est ainsi que le brahmosomajisme, sorte de déisme importé d'Europe, n'a pu s'acclimater qu'au Bengale : là seulement les classes éclairées, jouissant d'un ordre social « confortable », garanti par le gouverneur anglais, ont pu aisément accepter l'idée d'une Providence, d'une sorte de gouverneur divin qui veille sur l'ordre général [1]. Sir Lyall ne doute pas que la paix anglaise, lorsqu'elle aura partout substitué, de la sorte, l'organisation à l'anarchie, n'achève le paganisme hindou. « Le ciel s'harmonise avec la terre » ; et la cité divine est faite à l'image des sociétés humaines.

Que les chefs-d'œuvre de l'art soient souvent modelés par les formes de la société, c'est une vérité cent fois démontrée aujourd'hui. C'est l'état social de nos petites cours du Midi qui explique pourquoi la poésie de l'amour noble y est apparue ; l'état social de nos villes du XVe siècle, pourquoi le théâtre y a prospéré ; l'état social de nos salons au XVIIe siècle, pourquoi le genre « moraliste » y a fleuri. Les « facteurs sociologiques » apparaissent de plus en plus nettement comme les plus déterminants de « l'évolution des genres ».

Depuis longtemps, Burckhardt a montré tout ce que les arts plastiques doivent à la constitution des villes d'Italie, à leurs révolutions, qui mélangeaient les différentes couches de la population, à leurs tyrans, qui s'appuyaient sur le talent, à défaut de la naissance. Plus récemment, on appliquait à l'histoire de la musique les idées si souvent appliquées à l'histoire des autres arts [2]. Dans un *Oratorio* de Hændel, aux variations régulières, au rythme impeccablement soutenu, on nous invite à reconnaître l'image d'une société calme, organisée en une hiérarchie acceptée de tous ; dans une suite de Schumann, au thème plus âpre, au rythme plus irrégulier, où chaque variation s'affranchit et s'emporte, l'image d'une société plus divisée,

1. Lyall, *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, 1883.

2. C. Bellaigue, *La Musique au point de vue sociologique*, dans *la Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1896.

tendant presque à la désorganisation. Au principe italien de l'individualisme, père de la cantate et du récitatif, on oppose le principe allemand de la pluralité, père de la fugue, de la symphonie, du drame populaire : c'est la musique-foule, suivant les expressions d'Amiel, qui se substitue à la musique-individu, comme la démocratie à l'aristocratie. Et il est loisible de juger exagérée telle ou telle de ces affirmations : il n'en faudra pas moins avouer, dans leur suite, si l'on considère la monodie antique, la polyphonie du moyen âge, la mélodie des grands siècles italiens, la symphonie moderne, que leur succession même révèle de certaines correspondances entre les formes sociales et les catégories esthétiques.

Tous ces exemples, pris au hasard de l'histoire, suffisent à donner une idée du nombre considérable de relations qu'on pourrait découvrir entre les « formes » de la société et ses « matières », entre les différents rapports qui unissent les individus et leurs activités différentes. Une fois les formes sociales classées, étudier, sur une branche prise à part de nos activités, les effets produits par leurs différentes espèces, — ou inversement, une de ces espèces étant prise à part, étudier les effets qu'elle produit sur les différentes branches de nos activités, — voilà des tâches sociologiques.

Mais admettons que ces tâches difficiles soient enfin achevées : suffirait-il donc de réunir un certain nombre d'individus, pendant un certain laps de temps, et suivant une certaine hiérarchie, pour obtenir une symphonie comme celles de Beethoven ou des dogmes comme ceux du christianisme? Bien plus, l'histoire ne rencontre-elle pas des sociétés également denses ou également hétérogènes qui ne jouissent cependant pas de droits, de mœurs, d'économies absolument semblables? Il serait étonnant qu'il en fût autrement : bien des influences, toutes celles de la nature d'un côté, toutes celles de l'esprit de l'autre, ne sont-elles pas capables tantôt de seconder, tantôt aussi de contrarier l'influence des formes sociales?

Sans doute, mais la constatation de ces « interférences » n'est pas faite pour rebuter la sociologie : chaque science ne se contente-t-elle pas d'étudier un côté des choses? Tocqueville, qui faisait de la sociologie avant la lettre, prenait

la précaution de rappeler, au moment d'analyser l'influence de l'égalité sur la vie américaine tout entière, qu'il était loin de tenir l'égalité pour l'unique cause de tout ce qui arrive en Amérique. « Je n'ai pas entrepris, ajoutait-il, de montrer la raison de tous nos penchants et de toutes nos idées ; j'ai seulement voulu faire voir en quelle partie l'égalité avait modifié les uns et les autres[1]. » Ainsi la sociologie n'entreprend pas de montrer la raison de tous les phénomènes historiques, elle veut seulement faire voir en quelle partie les formes sociales les modifient. Elle reconnaîtra volontiers que de nombreuses causes, matérielles ou idéales, concourent aux transformations de la société, car elle borne son ambition à connaître systématiquement une d'elles. En un mot, elle ne prétend pas être, à elle seule, la philosophie de l'histoire ; elle voudrait être, plus modestement, une science sociale.

III

Pour mériter ce titre, il ne faudra pas sans doute qu'elle se contente de montrer les *conséquences* des formes sociales, il faudra encore qu'elle en découvre les *causes*.

A vrai dire, essayer de fixer les causes de la société en général, ce serait risquer de s'enfermer dans les hypothèses invérifiables. Il faudrait pouvoir saisir un moment de l'histoire où la société n'existerait pas encore : alors seulement, assistant en quelque sorte à sa genèse, il nous serait loisible de noter les antécédents nécessaires à son apparition. Et sans doute des sociétés se créent en quelque sorte sous nos yeux, compagnies financières, armées, associations charitables, dont nous pouvons observer la formation et discerner les éléments constituants. Mais ces éléments eux-mêmes, une longue vie sociale les a façonnés ; ces sociétés nouvelles ne sont sans doute possibles que grâce aux facultés acquises par les individus dans les sociétés anciennes : nous risquerions par suite, en généralisant le résultat de ces observations actuelles, de traiter comme

1. *De la Démocratie en Amérique*, Tome II, Avertissement.

causes premières de la société des phénomènes qui en seraient bien plutôt des effets.

Force serait donc, pour découvrir les causes véritables, de remonter jusqu'à l'origine première des sociétés; c'est-à-dire, puisque cette origine échappe forcément à l'observation, que nous en sommes réduits, ici encore, à la spéculation. Notre attention est-elle attirée surtout par ce qui, dans la société, « se fait tout seul », ou par ce qui, dans la société, est « fait exprès »? Dans le dernier cas nous penchons vers le rationalisme, dans le premier vers le naturalisme sociologique. Celui-ci représente avec vraisemblance toute société comme un organisme raffiné, pendant que celui-là dans toute société retrouve un contrat sous-entendu. L'expérience peut difficilement décider entre ces théories. Peut-être ici encore, à l'exemple de la plupart de ses aînées, la sociologie doit-elle bravement laisser à la métaphysique, ou réserver du moins pour la fin de la science les questions d'origine, et prendre la société comme donnée : la société étant donnée, quelles forces modifient ses formes, voilà des questions auxquelles on peut répondre par l'observation.

Des forces d'ailleurs très différentes se montrent capables de pareilles modifications, forces qu'on peut appeler naturelles ou physiques, comme la race ou le sol, forces qu'on peut appeler psychologiques, comme les besoins, les sentiments, les goûts, les idées.

L'idée de la race a longtemps dominé l'histoire, et il n'est pas étonnant, après qu'on a essayé d'expliquer presque tous les grands événements historiques par l'antagonisme des races, qu'on essaie d'expliquer par la différence des races la différence des formes sociales. La différence qui sépare les institutions de Sparte des institutions d'Athènes n'a-t-elle pas été souvent attribuée à la différence qui sépare la race dorienne de la race ionienne? N'a-t-on pas distingué encore, pour rendre compte, en gros, des traits qui opposent les formes sociales d'Orient aux formes sociales d'Occident, des races passives, prédestinées à la subordination, et des races actives, prédestinées à l'égalité? Que de gens enfin ont répété que les Germains avaient apporté à l'Europe, avec leur sang, pour ainsi dire, l'idée du droit individuel et de la liberté!

Et sans doute il y a lieu de limiter la valeur de ces considérations ethnographiques. Il est aisé de reconnaître que, chez des races très différentes, des formes sociales analogues peuvent prospérer, ou, réciproquement, des formes sociales opposées chez des races parentes. Bien plus, dans une même société, des individus de sangs très différents peuvent se trouver étroitement unis. Déjà la famille compte bien d'autres liens que les liens physiques; souvent, dès la plus haute antiquité, la parenté n'y est que fictive, et ce sont des croyances communes et des intérêts communs qui, bien plutôt qu'une commune généalogie, en constituent la véritable unité. *A fortiori* la nation se libère-t-elle, et de plus en plus, des nécessités ethniques; elle rassemble et fond dans son creuset les races les plus diverses, et les distinctions qu'elle établit entre ses membres sont loin de correspondre toujours et partout aux distinctions de sang. En Angleterre, sous Henri II, les légistes déclaraient déjà impossible de distinguer un Anglais d'un Normand. En Gaule, on sait maintenant avec quelle rapidité singulière les races germaine, celtique et latine se confondirent. Sous l'analyse de Fustel de Coulanges, on a vu se dissiper la plupart des thèses ethnographiques si longtemps chères aux historiens. L'Invasion germanique est apparue, non plus comme une lutte de races, mais très exactement comme une lutte de formes sociales, à savoir comme la lutte du régime de l'Empire contre le régime de la bande guerrière. — C'est ainsi que les formes sociales, bien loin de n'être, toujours et partout, que les conséquences des dispositions ethniques, en apparaissent souvent indépendantes, et capables d'agir sans elles, ou même contre elles. Cela suffit à prouver que, si la race explique certains caractères des sociétés, elle ne saurait être rendue seule responsable de tous leurs caractères.

Le sol, à sa façon, leur fera porter sa marque. Il est bien certain que la configuration et jusqu'à la situation climatérique d'un pays exercent une action sur la multiplicité et l'organisation des relations sociales. Le désert invite les hommes à vivre en tribus errantes plutôt qu'en nations centralisées. Un pays de montagnes maintient d'ordinaire les groupes sociaux séparés, par là même fermés et homogènes. Ce n'est pas sans raison qu'on a attribué aux montagnes une influence

« conservatrice ». Les côtes, sur lesquelles les éléments les plus hétérogènes, apportés par les vagues, peuvent entrer en contact, font les sociétés plus mobiles en quelque sorte, et moins traditionnelles. La différence des pays, mieux que la différence des races, rend compte de la différence des sociétés athénienne et spartiate.

Et, sans nul doute, sur des sols différents, des formes sociales analogues peuvent fleurir, ou des formes sociales différentes sur des sols analogues. Les Turcs, observait déjà Hegel, vivent où vivaient les Grecs. Les mêmes bords ont pu voir tour à tour des sociétés grandes ou petites, inorganiques ou organisées, démocratiques ou aristocratiques. — Est-ce à dire que les formes terrestres sont incapables de modifier les formes sociales? Non, mais qu'elles ne sont pas les seules à les modifier.

Ce serait, en effet, un effort paradoxal que de chercher dans les phénomènes physiques, sous le prétexte qu'ils sont seuls aisément observables et comme palpables, les causes uniques de ces modifications. Outre que la nature n'agit le plus souvent sur la société qu'à travers l'esprit, l'esprit agit sur la société de lui-même, avec ses forces propres, besoins ou goûts, sentiments ou idées.

L'action des besoins qu'on appelle matériels — ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être des forces psychologiques — est sans doute la plus frappante de toutes. L'effort des hommes pour produire les richesses exerce mille pressions sur la constitution des sociétés. La densité sociale dépend étroitement des modes de la production économique ; telle forme de la propriété collective tend à l'augmenter, tandis que telle forme de la propriété privée tend à la diminuer. De même, un régime tout agraire, par opposition à un régime industriel, ne tend-il pas à limiter l'extension de la communauté? D'autre part, le développement d'un régime industriel, en réclamant une spécialisation à l'infini, n'augmente-t-il pas l'hétérogénéité des unités sociales? Ou encore l'extension du commerce ne pousse-t-elle pas, comme aux Pays-Bas, les individus les plus hétérogènes à s'unir, malgré les différences de races et de langues, en une société organisée? Et enfin, d'une façon générale, le régime aristocratique n'est-il pas lié au régime de la richesse foncière, tandis que le développement du régime

démocratique semble correspondre au développement de la richesse mobilière? — La philosophie de l'histoire dite matérialiste a comme vulgarisé ces harmonies et prouvé, par cent exemples, que l'économie exerce sur les formes sociales des actions autrement déterminantes que celles de la race ou du sol.

Où cette philosophie se fait sans doute illusion, c'est lorsqu'elle croit avoir trouvé, dans cette détermination, la clef unique de tout le devenir social. Droit, morale, religion, art ne seraient alors que des « superstructures » de l'économie; ce seraient des « épiphénomènes »? En réalité, bien loin de créer de toutes pièces les formes sociales, les modes de la production les présupposent le plus souvent[1]. Considérer les transformations de la production comme les causes premières de toute transformation de la société, c'est oublier que ces transformations techniques supposent elles-mêmes, le plus souvent, un développement de la science qui n'a pu s'effectuer sans un développement préalable de la société[2]; c'est oublier, d'autre part, qu'elles ne peuvent agir sur la société qu'à la condition de s'être réalisées dans des formes sociales antérieurement établies. Ce n'est pas la découverte de la vapeur, en soi, qui a entraîné toutes les transformations sociales qu'on dit être les conséquences du machinisme : cette découverte a été, de par le droit établi, exploitée dans certaines conditions, par exemple au profit des possesseurs de capitaux : voilà ce qui a déterminé telles ou telles transformations des rapports entre classes. Elles eussent été tout autres si le droit établi eût été différent. Ainsi, bien loin de n'être que des conséquences, des dérivées des catégories économiques, les catégories juridiques leur préexistent; et leur mouvement n'obéit pas toujours aux seuls intérêts matériels : les idées sont capables de le diriger.

Il faut donc mesurer après l'action des forces économiques, l'action des forces morales sur les formes sociales. Peut-être nous faisons-nous parfois une trop haute opinion de la puissance des idées. Peut-être l'histoire, lorsqu'elle énumère les

1. Stammler, *Wirthschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung*. 1896.

2. En ce sens, la philosophie de l'histoire intellectualiste de Comte pourrait servir à limiter la philosophie de l'histoire matérialiste de Marx.

causes de la Révolution par exemple, fait-elle parfois trop large la part des facteurs intellectuels, trop étroite la part des facteurs économiques. Mais, par contre, si l'on voulait en faire tout l'honneur à ceux-ci seulement, l'exagération ne serait pas moindre. D'importants mouvements économiques ont pu correspondre à l'émancipation des esclaves : il n'en est pas moins vrai qu'en cette matière le dernier mot est resté, et reste aujourd'hui à la conscience. Elle peut aller bravement contre nos plus sûrs intérêts économiques, et nous sommes payés, ou, pour être plus exact, nous payons pour le savoir. En un mot, les droits et les devoirs peuvent tantôt seconder, tantôt aussi contrarier l'action des intérêts sur les formes sociales. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que la morale a commandé aux hommes de s'unir et de s'organiser malgré la distance des sols, la différence des races ou même l'antagonisme des besoins.

A vrai dire, c'est surtout sous la forme religieuse que les croyances ont ainsi, autrefois, mené le monde social. L'étude des institutions les plus anciennes a clairement prouvé l'influence des religions sur ce que Sumner Maine appelle la « trituration » des sociétés. La religion n'a-t-elle pas fondé l'unité des familles primitives et des cités antiques? Plus tard, ces premiers groupes sociaux n'ont-ils pas eux-mêmes été élargis, multipliés, entrecroisés par la religion? Allant prendre par la main les individus les plus différents, civilisés et barbares, citoyens et paysans, maîtres et esclaves, elle s'est montrée capable de modifier aussi bien l'extension que l'organisation des sociétés.

Ces mêmes capacités, l'art peut les revendiquer à son tour : lui aussi entrecroise, multiplie, élargit les groupes sociaux, et plus d'une fois, dans les temps modernes comme dans l'antiquité, les communions esthétiques ont devancé les associations politiques ou leur ont survécu. Aucune des activités de l'esprit n'a le monopole de l'action sociale. Des plus humbles aux plus nobles, de celles qu'on appelle matérielles à celles qu'on appelle idéales, toutes peuvent coopérer aux modifications de la société.

C'est ainsi que, après avoir cherché dans les transformations de l'économie, du droit, de la morale, de la religion, de l'art,

les conséquences de ces modifications. nous y chercherions leurs causes.

Tout à l'heure nous nous efforcions de déterminer dans quelle mesure la morale d'une société, par exemple, dépendait de ses formes; il nous faudrait déterminer maintenant dans quelle mesure ses formes dépendent de sa morale.

Mais n'y a-t-il pas là un cercle vicieux? Un même phénomène peut-il donc être à la fois la cause et la conséquence d'un autre? — D'abord, en matière sociale, rien n'est plus fréquent que de pareilles actions et réactions. A Rome, par exemple, on peut dire que la religion obéit à l'influence de l'État, et, réciproquement, l'État à l'influence de la religion. Rien ne nous empêche, lorsque nous recherchons quelles relations constantes unissent nos différentes activités aux différentes formes sociales, de prendre celles-ci tantôt pour point de départ, tantôt pour point d'arrivée; l'œuvre peut réagir sur l'agent et l'effet devenir cause. — De plus, nous avons pris soin. lorsque nous passions en revue quelques-unes des conséquences de la société, de remarquer que d'autres influences pouvaient interférer avec la sienne. et qu'elle était loin d'expliquer, à elle seule, le tout de l'économie ou de la morale, de la religion ou de l'art. C'était laisser du jeu, pour ainsi dire. à ces différentes forces : si chacune d'elles détermine, dans une certaine mesure, les mouvements des sociétés sans être pourtant, dans tous ses détails, déterminée par leurs mouvements antérieurs, c'est qu'une part de causalité revient en propre à chacune d'elles, digne d'être mesurée. En un mot, par cela même que nous reconnaissions, dans nos diverses activités, autre chose que de simples conséquences des modifications des formes sociales, nous nous réservions le droit d'y chercher des causes de ces mêmes modifications.

Que fait la géographie pour devenir une science? Elle ne se contente pas de décrire, elle classe les formes terrestres, bassins et baies, pics et plateaux. Elle en étudie les conséquences; elle cherche dans les conditions physiques les raisons de la répartition des habitants et de la position des villes[1]. — Elle cherche, d'un autre côté, les raisons des phéno-

1. Ce sont les expressions de M. Vidal de la Blache.

mènes géographiques eux-mêmes et demande à la géologie, par exemple, le pourquoi de la constitution de telle montagne, ou du régime de tel fleuve. En un mot, se placer au « point de vue géographique », c'est observer les formes terrestres, leurs conséquences et leurs causes. De même, se placer au « point de vue sociologique », ce sera observer les formes sociales, leurs conséquences et leurs causes.

Ainsi, lorsque nous aurons classé les différents cercles sociaux qui s'entrecroisent en Saint-Pol, lorsque nous aurons observé les effets qu'ils produisent sur la vie tout entière de ses habitants, militaires et hommes du monde, dévotes et orphéonistes, lorsque nous aurons enfin cherché dans cette vie même tout ce qui peut modifier la quantité ou la qualité de ces mêmes cercles, alors, et alors seulement, nous aurons une connaissance sociologique de Saint-Pol.

A vrai dire, si nous avions de Saint-Pol une pareille connaissance, ne posséderions-nous pas la sociologie tout entière? « Si je savais quelque chose à fond, dit Claude Bernard, je saurais tout. » Tâchons donc de connaître à fond notre petite ville, et la sociologie vivra.

C. BOUGLÉ

LE ROMAN

DE

L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS[1]

XIV

UNE ANNÉE DE LUTTES

> L'homme d'action est toujours sans conscience; il n'y a d'homme consciencieux que le contemplatif.
>
> (GŒTHE).

La première déception de Racadot fut de ne trouver qu'une vingtaine d'abonnements sur les cinq cents qu'il avait espéré recruter, à l'aide d'un numéro spécimen, parmi les relations de ses collaborateurs.

On vendit une moyenne de 2 000 numéros par jour dans les kiosques et les crieurs en placèrent 2 500, ce qui donna une recette de 4 700 francs par mois, soit pour l'année 52 400 francs. C'est un déficit de 37 000 francs sur les prévisions.

Racadot s'efforçait à l'optimisme. Il mentait, comme c'est la coutume, pour déterminer le succès en l'affirmant, et cédait à d'épouvantables colères quand on formulait devant

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin, 1er et 15 juillet.

lui ces mêmes inquiétudes qui secrètement l'angoissaient. Il s'en ouvrit au seul Renaudin. Il lui parlait à voix basse, et il guettait avec un cœur épouvanté s'il aurait le malheur d'être approuvé dans ses sombres pressentiments par cet homme compétent, son maître.

— Pas de défaillance! — répliqua paisiblement Renaudin, que le pauvre colosse soudain eût voulu embrasser. — Tous nos lettrés sont satisfaits. Maintenant passons au sérieux!

— Je sais, dit Racadot, qu'un journal ne vit pas de sa vente!

— Je te demande trente-trois pour cent de toutes les affaires que fera *la Vraie République*, je te dirigerai.

Renaudin allait commencer l'impitoyable succion qu'il s'était proposée. Il recevait de Cosserat maintenant sept cents francs par mois; il serait heureux, lui, sa mère et sa sœur, s'il ajoutait à cette somme trois cents francs, qui lui assureraient un budget de douze mille francs. Pour ce chétif résultat, il n'hésitait pas à dépouiller Racadot de quarante mille.

Après un naufrage qui fit grand bruit, le seul survivant d'un canot de douze personnes raconte ceci : « Je ne savais pas si j'échapperais, mais je m'étais juré à moi-même de demeurer le dernier. Il y avait une femme. Pendant deux jours, étendue à terre, elle me léchait les mains, parce qu'elle mourait de soif; quand elle fut morte, je me chauffai les pieds dans son corps. Le onzième de nos compagnons agonisa : presque incapable de me soulever moi-même, je le surveillais, car, sitôt son dernier souffle, j'avais l'intention de lui boire le sang. Il est vrai que dans cet état d'anémie, et chez ces morts par la soif, par le froid, on trouve peu de sang. Mais j'avais ma langue collée à mon palais, une goutte m'eût soulagé. »

Renaudin s'inspire d'un individualisme également exaspéré; pour une goutte qui le rafraîchisse, il guette l'instant de saigner ses compagnons de navigation. En outre, il se dit : « Bah! qui sait les raisons d'un succès? Il y a le hasard!... » Voilà une phrase tout à fait misérable et qui suffit à dénoncer l'insuffisance, la veulerie, quand même, de ce cynique. Le hasard! mais cela n'existe pas, et le concours des forces dont il est le pseudonyme nous sert seulement dans la mesure où nous les prévoyons. Nous avons, par notre analyse, à pénétrer

les ombres où habite cette puissance mal nommée et à la soumettre à nos calculs.

— Trente-trois pour cent ! et sur l'ensemble des affaires !

Racadot s'essuya le front. Il supporta le coup ; mais ce qui restait en lui de croyance à l'amitié s'écroula.

Renaudin prit Racadot ou la victime des idéologues par la main et le mena sur le plan des réalités.

— Il y a deux ans, nous aurions trouvé une mensualité de deux mille francs dans la première banque venue... Aujourd'hui, je ne vois que Panama. En tout temps ils donnent des allocations, et maintenant qu'ils préparent une émission pour septembre, ils seront encore plus coulants. C'est Marius Fontane qui est chargé de la distribution : je ne le connais pas, mais je puis te faire recommander au Baron..., le baron de Reinach, qui est très important. Et je veux moi-même te présenter à Colin de Saint-Marc, un des plus puissants financiers de Paris, que la Compagnie écoute beaucoup et qu'elle intéresse en première ligne dans tous ses syndicats d'émission.

En réalité, Renaudin, qui comptait bien frapper pour son compte personnel chez Marius Fontane, n'entendait pas s'user pour Racadot. Il se proposait de le mettre dans la filière, pour en avoir le mérite, et de s'effacer aussitôt, afin qu'aux bureaux de la Compagnie, on ne lui dît pas : « On vous a déjà donné, bonhomme ! » D'ailleurs, il était fort raisonnable de solliciter par l'intermédiaire d'un financier aussi considérable que M. de Saint-Marc. La féodalité n'est pas morte : chaque puissant a sa clientèle qu'il domestique et qu'il défend. Sous le titre de publicité, la Compagnie comprenait les concours qu'elle recherchait ou qu'elle devait subir. Elle employa en réclames de presse, en achats de ministres, de députés et de gens du monde vingt-trois millions d'après ses livres ; encore faut-il supposer que beaucoup de dépenses de cet ordre durent être dissimulées et qu'on les inscrivit sous d'autres rubriques. La gestion d'un service aussi considérable fut confiée d'abord à M. Lévy-Crémieux, puis, pour l'émission de septembre 1884, comme le dit fort bien Renaudin, à M. Marius Fontane. C'est à partir de 1886 que M. de Lesseps, jugeant les circonstances critiques, prit en main ce service essentiel et le dirigea, jusqu'à la catastrophe, avec l'aide du baron de

Reinach. On dressait un budget de prévision : aux journaux et aux revues des sommes étaient attribuées d'après leur tirage et aussi d'après l'influence supposée à tel directeur politique ; on tenait compte ensuite des bulletiniers, puis de certains agents. Ceux-ci recevaient des sommes dont le détail n'était pas prévu et qu'ils répartissaient çà et là, en se promenant dans les divers mondes parisiens, au mieux des intérêts généraux. Cette première liste des élus, approuvée, n'était pourtant pas close. Les administrateurs eussent bien voulu s'y tenir, mais pressés de sollicitations, de menaces, ajoutaient des noms, augmentaient des sommes. Dans l'intervalle des émissions même, les libéralités n'étaient pas suspendues.

Reçus par Colin de Saint-Marc, les deux novices développèrent leur boniment. Renaudin disait le journal lu par tous les jeunes gens.

— Ils n'ont pas d'économies, — répliqua Saint-Marc avec le sourire du grand escrimeur qui de sa parade fait en même temps une leçon pour le débutant.

— Nous allons aussi dans les petits ménages universitaires ! ajouta hâtivement Renaudin, mortifié de sa faute.

Un publiciste et un financier, s'ils discutent une subvention, doivent être interprétés comme deux adversaires qui ferraillent. Et quand, malgré une brillante défense, le journaliste parvient à toucher, ils se serrent la main et s'estiment. Colin de Saint-Marc, à tâter une épée aussi inexpérimentée se trouvait diminué. Tout en causant, il parcourait, avec négligence, quelques numéros de *la Vraie République*.

— Vous avez vingt-cinq ans, et il n'y a pas là une seule pornographie ! Seriez-vous naïfs ?

Il feuilleta encore, puis reprit :

— Premièrement, je ne suis pas conseil autorisé de la Compagnie ; et en outre, nous n'aidons que celui qui peut l'exiger. C'est ce que vous n'êtes pas encore en mesure de faire.

— Allez-vous, cher monsieur, dit Renaudin, vous faire un ennemi pour cent louis ?

Ce fut un mot de génie, mais le génie du carottier plutôt que du bandit. Tel était Renaudin, jeune, et sa manière s'en ressentit toujours. Colin de Saint-Marc voulut bien sourire et leur promit de les faire inscrire.

Renaudin et Racadot, peu de jours après, se présentèrent rue Caumartin, à la Compagnie de Panama. On était prévenu, mais, au lieu de la mensualité de deux mille francs qu'ils espéraient, on leur remit un bon pour pareille somme à toucher, une fois pour toutes. Et comme ils n'étaient pas des seigneurs qu'on ménage, on pria Racadot de poser sa signature bien lisible au dos de la pièce.

En sortant, ils croisaient les pires vautours de la presse et du parlement. Renaudin les nommait à Racadot; celui-ci, que sa déconvenue aigrissait :

— En voilà qui iront au bagne avant moi!...

Il se trompait grossièrement.

— Patience! fit Renaudin, quoi qu'en jure le vieux Lesseps, leur canal n'est pas encore creusé. Nous avons le temps de le contraindre à nous apprécier. Je suis content que sa ladrerie nous dispense de toute reconnaissance. Considère ses cent louis comme un acompte... D'un tel argent, il faut que tu t'égaies. Emmène-moi dîner chez Foyot. Je te prodiguerai mes conseils au moment du cigare. C'est toujours agréable à donner, et ça profite quelquefois à recevoir.

Quand de bons plats et la bouteille l'eurent disposé à l'optimisme, Renaudin posa la main sur l'épaule de son ami, assura son monocle, et, le contemplant :

— Tu veux faire des affaires et tu organises un journal exclusivement avec des garçons qui auront du talent! et de quelle espèce? des idéologues!... Que j'aille à la réunion du tombeau des Invalides, c'est naturel, parce que je suis un reporter qui ne frissonne plus, même aux exécutions capitales; mais toi, tu risquais d'y troubler ton jugement. Ils te détournent de tes affinités naturelles. As-tu vu Bouteiller?

— C'est un égoïste, peut-être un pharisien!...

Et il se mit à commenter avec passion la fameuse visite de Rœmerspacher et de Sturel à Bouteiller.

— Je connais l'histoire!... Je te demande si tu l'as vu toi-même. Ne prends jamais d'intermédiaire! Nos amis l'ont effrayé. Bouteiller aurait soutenu des hommes de valeur marchant avec lui; mais il a reconnu des idées qui peut-être mangeront les siennes... Un plus habile que toi, Racadot, serait déjà fonctionnaire.

— Mon malheur, c'est de m'être embarqué avec des hommes qui seront ministres dans quinze ans. Ils ne céderont sur aucun détail ; ils briseraient plutôt des camarades pauvres.

— Durez quinze ans et vous serez leurs hommes de paille ; et si tu es encore sentimental, pour te venger, tu les feras chanter.

Racadot, voyant que les cigares coûtaient un franc cinquante, déclara préférer les cigarettes qu'il roulait lui-même. Dans ce milieu plutôt gai, on eût dit un penseur : il cherchait comment avec quarante billets de mille maintenir le journal pendant quinze ans.

Il revint sur Colin de Saint-Marc : il prétendait que le banquier leur avait promis une mensualité ; il lui reprochait sa fausseté et l'admirait.

— C'est une vieille canaille, dit Renaudin, mais un garçon obligeant. Il apporte le monde politique aux financiers, et le monde financier aux politiques. Il tient tout ; voilà sa force.

Elles sont courtes, les vues de Renaudin ! Il croit que ses supérieurs immédiats sont le bout de la hiérarchie. Il y a une féodalité à degrés nombreux. Un Bouteiller, un Colin de Saint-Marc, commandent un Renaudin, un Racadot, mais tout de même obéissent à des puissances supérieures. Celles-ci, on ne les connaît pas au « Madrid », au « Cardinal », où Cosserat opère. Renaudin, tout vaniteux d'apporter à son camarade l'esprit de ces cafés, que Spuller appelle les « salons de la démocratie » (il voulait dire du parlementarisme), conclut en disant :

— Voilà un bon cours d'histoire, et qui vaut bien un dîner d'un louis.

— Tu connais beaucoup de ces financiers ? dit Racadot en rougissant de la perspicacité de Renaudin.

— Connaître à fond des hommes, c'est un sûr moyen de faire leur connaissance. Ces puissants tremblent devant un écho de journal.

— Je pourrai donc faire payer à Colin de Saint-Marc sa déloyauté !

— Il vaudrait mieux lui faire payer le déficit de *la Vraie République !*

Et Renaudin dicta sur-le-champ à son naïf élève :

« De bons républicains nous signalent avec étonnement la place considérable qu'occupent dans le monde gouvernemental certains salons de financiers bonapartistes. Tel homme, que ses attaches avec un régime néfaste devraient tenir dans l'ombre, donne des réceptions éclatantes en l'honneur des principaux chefs républicains. C'est un scandale. J'espère que nous n'aurons plus à y revenir. »

Racadot courut à l'imprimerie. La note parut dans le numéro du lendemain. Renaudin la porta aussitôt à l'hôtel Colin de Saint-Marc.

— Cher monsieur, dit-il, je m'excuse de vous avoir présenté mon confrère de *la Vraie République*. Il aura été mécontent de l'accueil un peu sévère qu'il a trouvé à la Compagnie. Ce n'est pas un mauvais homme, mais il est inexpérimenté. Voilà une attaque que je me charge d'arrêter.

Le banquier lut le journal et se méfia d'une demande d'argent.

Renaudin, pour donner de l'autorité à *la Vraie République*, expliqua qu'elle était rédigée par des élèves, des disciples de Bouteiller.

— J'ai pour M. Bouteiller la plus haute estime, interrompit Colin de Saint-Marc; nous le verrons dans la prochaine Chambre, il y prendra une grande place.

Renaudin, après une conversation prolongée autant qu'il put, se leva et dit :

— Enfin, cher monsieur, pour la note, soyez tranquille, il ne paraîtra rien. Mais que ma démarche reste entre nous. Et pour tout faciliter, soyez donc absent, si le propriétaire de *la Vraie République* se présente ici.

— Entendu, mon cher Renaudin. Croyez qu'à l'occasion je serai enchanté de vous être agréable. Vous êtes un garçon de valeur et d'esprit.

— Dites cela à Cosserat.

— Mais je le lui dirai !... Êtes-vous chasseur? Il faudra que vous veniez avec lui tirer un perdreau en Seine-et-Oise.

Deux jours après, Racadot, qui comptait bien sur une forte mensualité, se présenta chez M. Colin de Saint-Marc. Une façon de secrétaire le reçut et, dès les premiers mots, renversa le pot au lait.

— Monsieur de Saint-Marc est occupé.

— Quand pourrais-je le voir?

— M. de Saint-Marc est très pris!... Je crois qu'il va s'absenter. Si vous le jugez à propos, je puis me charger de votre communication.

— Je voudrais voir le patron! — continua Renaudin avec une grossièreté qu'il croyait utile.

— On vous dit qu'il ne reçoit pas! — répliqua du même ton le commis en se levant pour le reconduire.

— Soit! — cria Racadot avec l'expression d'un chien auquel on retire sa pâtée. — *La Vraie République* s'expliquera sur M. Colin.

— Monsieur, je ne traite pas les questions personnelles; mais je vais chercher la police quand on fait du scandale.

Racadot conta la scène à Renaudin, qui rit longtemps de son rire sans chaleur. Qu'on fît du tapage au financier, cela lui semblait en soi une chose drôle. Il différa quelques jours de fournir à Racadot les éléments d'une campagne, puis l'en dissuada : « Il vaut mieux, disait-il, quand on est le plus faible, donner l'exemple de la courtoisie. » *La Vraie République* fit sa paix avec Colin de Saint-Marc en mentionnant une chasse où avaient pris part Bouteiller, Cosserat et Renaudin.

Le rôle de ce dernier demeura confus dans l'esprit de Racadot. Mais il ne faisait pas de psychologie; il avait touché une première somme, espérait toucher encore. Tout se termine par une transaction entre l'optimisme de nos rêves et les duretés de la réalité, et par une nouvelle construction d'espérances.

Sturel, malheureusement, contrarie le génie architectural de ses deux amis. Il surveille son journal de la première à la dernière ligne. Parce qu'elles lui paraissaient dénuées d'intérêt, il a refusé des notes de Mouchefrin où l'on sentait l'éducation de la rue Montmartre. Ces délicatesses irritent Racadot, qui juge que le maître, c'est celui qui paie. Fin septembre, on a déjà mangé une quinzaine de mille francs. Cependant il ne brusque rien. Se méfiant un peu de Renaudin et mal secondé par le dévouement inférieur de Mouchefrin, de la Léontine, et de Fanfournot, il voudrait garder ses vieux amis,

tout en faisant un journal « plus moderne, plus raisonnable ». Qui sait, d'ailleurs? un jour ils seront riches, pourront aider *la Vraie République !*

— Mon cher rédacteur en chef, dit-il à Sturel, le journal est admirablement rédigé, mais il perd beaucoup d'argent. C'est que nous sommes un peu naïfs. On m'a indiqué un collaborateur très précieux, parce qu'il s'occuperait en même temps de publicité. Un journal vit par les affaires, n'est-ce pas?

Qu'objecterait Sturel?... On prit rendez-vous pour dîner aux Champs-Élysées.

De quel air courtois et important, le nouveau collaborateur se déclara heureux de donner la main au rédacteur en chef de *la Vraie République !* Si Sturel était resté en Lorraine, de sa vie, il n'aurait vu de souliers si vernis, ni un chapeau si miroitant. Dans toutes les manières de ce convive providentiel, quand il saluait, — comme sur le terrain, — quand il s'excusait et vous cédait la parole, quand il parlait d'argent, — avec dédain et toujours par louis, — on reconnaissait un homme susceptible, voire pointilleux, un homme d'honneur, enfin. Il n'avait de douteux que le linge et le regard.

A ce dîner, comme par hasard, Renaudin assista.

— Voilà monsieur Renaudin, — disait le gentilhomme, — qui est très sérieux et qui pourra vous dire avec moi que tous les journaux vivent de la publicité.

— Mais quelle publicité et quelles affaires?

Racadot, qui bout quand on boude contre son ventre, réplique :

— Une affaire, s'entend, est bonne, si elle rapporte de l'argent.

La figure de Sturel s'attrista. Et il commençait de regarder les dîneurs voisins, trouvant que ses convives parlaient bien haut.

— Permettez, dit l'homme. Je devine monsieur. Je vois bien qu'il ne lui conviendrait pas de faire n'importe quelle affaire. Pour un commerçant, cela n'a pas d'importance; mais pour M. Sturel, qui se destine sans doute à la vie politique, il y a des inconvénients, parce qu'on peut, en période électorale, mal interpréter un rien.

— Dame! — jette Racadot, décidément invité à la franchise

par la truite sauce verte, — c'est certain qu'il y a des inconvénients. Mais c'est bon aussi de gagner de l'argent.

— Enfin, — dit Sturel, prêt à s'irriter, — il y a des journaux qui gagnent de l'argent sans rien faire de suspect.

— Vraiment? et lesquels, cher monsieur?

Sturel cita des noms. A chacun, l'homme en souriant se tournait vers Renaudin. Racadot, avec le zèle d'un néophyte, ricanait. Pendant une demi-heure, ils passèrent en revue les plus estimés des publicistes contemporains, dont Sturel aimait trois ou quatre pour leur générosité. Ces accusations ne le convainquirent pas; mais il souffrait qu'on osât, devant lui, supposer de telles ignominies. Pour couper court :

— Auriez-vous raison, ce que je ne crois pas, — car la qualité de leur esprit me semble un témoignage plus sûr que des racontars infâmes — ceci demeure que, moi, je ne me prêterai pas à ces tripotages.

— Racontars infâmes! tripotages! — murmurait l'homme, que Renaudin calma, — eh! l'on ne force personne!

Offensé dans sa dignité, il alla jusqu'à vouloir payer sa part de l'addition.

Racadot lui disait :

— Allons, mon cher ami, un verre de kummel?

— Vous n'avez pas compris Sturel, affirmait Renaudin.

L'homme fut magnanime et, laissant de côté toute susceptibilité mesquine, il précisa loyalement, en posant sur la table sa main, les doigts écartés :

— Je comprends toutes les façons de voir; au cas où nous entrerions en relations utiles, M. Sturel garderait toujours la liberté de refuser une affaire qui lui déplairait. Je lui ferai des offres, il jugera et je m'inclinerai devant ses convenances, car, qui suis-je? Un galant homme pour qui le baccara a été sévère, mais vive Dieu!... un galant homme!

Sturel, touché des offres de Racadot, craignit le ridicule d'être moraliste à l'heure du cigare.

— En avez-vous seulement, des affaires? Nous disputons sur les nuances du poil de l'ours.

— Mon cher ami, dit Renaudin, exposez à M. Sturel une affaire que vous ayez en vue dans ce moment-ci.

— Eh bien! voilà! — il baissait la voix. — Je sais une

histoire de mœurs qui va venir devant le tribunal, où sont compromis un commerçant et un avocat. Dans une note, nous citons l'avocat qui n'a pas le sou, puis nous annonçons une enquête pour connaître le nom du gros commerçant. Sous prétexte d'interview, je passe chez lui, et, pour qu'on se taise, il allonge la forte somme.

Ayant dit, il regarda son monde avec contentement.

— Suffit ! — s'écria Sturel, qui rassemblait son chapeau, sa canne, ses gants, payait, se levait, décampait.

— Soit ! — fit l'homme, blessé, — mais je ne réponds même pas qu'on puisse réussir l'affaire avec *la Vraie République.*

Renaudin accompagna Sturel, qui lui dit :

— Tout cela me déplaît.

Il lui répondait, comme à un enfant nerveux :

— Je vois bien ce qui t'inquiète. Le bonhomme est un peu à surveiller. Mais c'est un honnête garçon : tu lui expliquerais ton système, il s'y conformerait.

Sturel, en écoutant la plaidoirie de son compagnon et les distinctions qu'il établissait entre les ventes de silence « qui réellement ne sont pas dangereuses » et les articles de pression « dont il faut en effet se défier », se le représentait humble, défait, subtil, au banc des accusés en correctionnelle, et il pensait : « Comme c'est plus simple d'avoir des partis pris ! » Il voyait clair que dès maintenant la notion d'honnêteté était détruite en son vieux camarade. Un praticien habile, en posant de petits tampons d'arsenic sur le nerf dentaire d'un patient, arrive à le détruire totalement et avec triomphe il conclut : « Vous ne sentez plus rien ! » Du même ton que le névralgique soulagé, Renaudin, quand on essaie d'irriter les délicatesses de son honnêteté, peut répondre :

— Rien, je ne sens rien du tout.

Ce n'est pourtant pas que cet élève de Cosserat et des « salons du parlementarisme » n'ait gardé telle naïveté d'âme qui ferait rire au boulevard, un touchant réalisme lorrain, — notamment quand il expliqua d'une façon dégoûtante et familière une éruption qu'il avait eue au visage :

— Je suis heureux maintenant ; ma santé est excellente. J'ai une maîtresse qui a eu l'idée de me faire à minuit, chaque jour une côtelette aux épinards.

Cette ingénue reconnaissance d'un amant rattache Renaudin à l'humanité, mais acheva de dégoûter Sturel qui résolut de rompre avec *la Vraie République.*

Pour avoir senti sous son pied mollir la rive du vaste cloaque de la presse telle que l'a faite le système de chantage général qu'est le parlementarisme français, voilà Sturel qui recule! Dès ce moment, on voit bien que s'il a l'esprit élégant, plein de feu, il ne possède guère la faculté de le gouverner. C'est délicatesse native, c'est aussi la culture héroïque de l'Université. Certains jeunes gens, à vingt-quatre ans et avec notre éducation idéaliste, ne sont pas prêts pour la vie. Ils ont dans le sang toute la poésie des livres. C'est au point que le premier argent qu'ils toucheront les fera rougir. Ils n'éprouveront pas la fierté d'un jeune homme élevé à la Franklin et qui met la main sur son premier salaire, mais une diminution morale, la honte d'un travail mercenaire.

De ce dîner par un beau soir profond sous les arbres des Champs-Élysées, Sturel emporta le pressentiment que jusqu'alors il avait vécu dans une convention, dans l'ignorance des choses. C'est un thème banal, l'opposition qu'il y a entre la vie, telle qu'on se l'imagine, et sa réalité, mais cette banalité soudain pour Sturel devint douloureusement vivante et agissante. Elle infecta toutes les opinions qu'il s'était composées des hommes et des choses. Chaque jour de cette semaine, il fut plus déniaisé, mais plus sombre. Il apprit que si toutes les convictions ne sont pas déterminées par l'argent, presque toutes du moins en rapportent, ce qui atténua leur beauté à ses yeux. Il constata que si certains hommes prennent certaines attitudes sans subvention, certains autres sont subventionnés pour les prendre, et qu'ainsi le plus désintéressé, toujours suspect aux malveillants, n'a même pas la pleine satisfaction de se savoir en dehors des combinaisons pécuniaires : sans en profiter, il les sert.

Sturel comprit que la meilleure des causes a besoin, pour réussir, d'appuis empruntés aux forces existantes. Les métaphysiciens, les moralistes en chambre agencent des mots auxquels ils ne demandent que d'être conformes aux définitions du dictionnaire; par leurs fenêtres fermées sur la vie, nulle poussière ne peut pénétrer jusqu'à eux; et, d'autre part,

si les serfs, les fellahs, les éternels soumis sont couverts de poussière, ceux-ci pensent devant Dieu et devant les hommes : « Je ne dois pas être tenu pour souillé, car à travers les siècles toujours j'ai subi et jamais je n'ai pris une résolution. » Mais ceux qui agissent, qui assument des responsabilités !... Les nécessités de leur action les empêchent de demeurer irréprochables ; même ils ne se bornent pas à coudoyer les pourris, ils collaborent avec eux.

Sturel abandonna la rédaction en chef, ne vint plus aux bureaux du journal, mais envoya toujours des articles. Le dîneur qui lui avait si fort déplu fut installé avec le titre de secrétaire général à la place de l'administrateur qu'on expulsa. Cette brillante recrue multiplia les démarches auprès de tous les grands établissements financiers, Compagnies de chemins de fer, messageries maritimes, etc. Après huit jours de vains efforts, toujours optimiste, il dit à Racadot :

— *La Vraie République* n'est pas prise au sérieux : il faut la faire valoir.

Moyennant quelques pièces de vingt francs, il obtint des indiscrétions d'employés et publia une série d'articles contre diverses maisons de crédit. Racadot paraissait regretter ces dépenses qui demeuraient sans résultat.

— Ils sont touchés ! — lui répliquait son convive. Mais c'est question d'amour-propre : ils ne veulent pas qu'on ait compté sur eux pour faire vivre le journal. Il faut leur prouver qu'on a d'autres ressources.

On chercha un bailleur de fonds. Le maître chanteur croyait au hasard, à sa bonne étoile : tous ces gens qui finissent en correctionnelle sont des esprits mous ; incapables d'embrasser la série des causes et des conséquences ils parlent du hasard.

— On ne sait jamais, disait niaisement celui-là, quel est l'homme capable de mettre de l'argent dans un journal.

Il présenta à Racadot des personnes qui n'avaient pas de semelles à leurs souliers, et qui fortifiaient chacune de leurs phrases des adverbes « loyalement, franchement ». Il feuilleta le *Bottin*, s'informa en tous lieux des négociants « susceptibles de s'intéresser à un journal ». — qu'il appelait tour à tour des « enrichis intelligents » ou des « parvenus vaniteux ».

Il eût fallu être en mesure d'offrir la croix ou la députation.

— Ah! — disait avec envie le secrétaire général, — si, comme M. Renaudin, je fréquentais Cosserat, qui fréquente à l'Élysée !...

On ne trouva pas le bailleur de fonds, mais les établissements commencèrent à s'émouvoir. Mille bruits en coururent à la honte de *la Vraie République*. Hélas ! de ces bruits, dix à peine étaient justifiés.

— Patience! patience! répétait l'ingénieux gentilhomme. Ils m'estiment et ils chanteront !

C'est vrai que Racadot manquait de patience. Il n'était pas un spéculateur d'esprit libre, qui se sent une année devant lui et supporte allègrement les mois de baisse parce qu'il peut « tenir le coup ». A toutes les minutes, il voulait savoir où il en était. On était en octobre et la moitié du capital était déjà détruite. Comme si la vie même faiblissait en lui, il avait des insomnies. Un matin, il tendit à Renaudin un article de sa façon :

— Voilà de quoi peser sur les Rothschild.

L'autre haussa les épaules :

— Personne ne fera chanter Rothschild : si jamais il donnait un sou, toute sa fortune n'y suffirait pas.

Racadot alla aux renseignements rue Laffitte, et apprit que *la Vraie République* était inscrite pour une mensualité de cinq cents francs.

Ainsi Renaudin l'escroquait! Jugeant qu'il pouvait désormais évoluer sans guide, il saisit cette occasion pour se libérer du courtage de trente-trois pour cent que son déloyal camarade prélevait. Tout le journal, d'ailleurs, témoignait d'un génie sordide. Mouchefrin lui-même, de grand matin, dispensait d'un des porteurs, distribuait les exemplaires dans les kiosques, chez les libraires. On croit généralement que le premier reporter féminin fut madame Nivert qui, dans *le Soleil*, rendit compte de l'exécution d'Émile Henry : on ignore donc que la Léontine allait tous les jours à la Préfecture de police? Aucune économie ne paraissait négligeable à Racadot. Naturellement, il vendait les billets de théâtre; il vendait les livres sollicités des auteurs, des éditeurs. Un ouvrage de trois francs cinquante est repris par les bouquinistes à un franc vingt-cinq;

coupé, il ne vaut plus que soixante ou soixante-quinze centimes. A *la Vraie République*, on lisait les ouvrages en écartant les feuillets et en clignant de l'œil, la tête penchée comme un buveur qui tient le verre et fait claquer sa langue. Le directeur d'un journal a une carte de pesage qui trouve acquéreur pour quinze cents, voire deux mille francs. On peut aussi négocier les permis de chemin de fer. Lors d'une exécution capitale, Racadot parvint à placer pour cent francs deux billets de presse donnant le droit d'approcher de la guillotine. Aussi le journal se déclarait, en toute circonstance, partisan de la peine de mort.

Au milieu de ces vilenies et mesquineries mêlées, Sturel, Saint-Phlin, Rœmerspacher, Suret-Lefort, avec le délicieux égoïsme des idéalistes, poursuivaient leurs constructions abstraites. Ils étaient disposés à tenir Racadot comme engagé envers eux. Et lui, de leur quiétude ressentait une haine accrue par son impuissance à la leur témoigner.

Le journal les avait rapprochés de littérateurs connus, dont ils ne tirèrent pas d'agrément sérieux. Ces messieurs, même habiles et déliés dans leur art, leur parurent grossiers : il faut aimer si sottement la notoriété pour l'obtenir ! Dans une même époque beaucoup d'individus sont intéressants à observer, en tant que spécimens rares, comme des monstres enfin, mais trois ou quatre au plus peuvent nous donner de l'exquis ou une excitation héroïque; ceux-là ont des habitudes de méditation et ne se prêtent pas aux connaissances hâtives.

En réalité, de leur collaboration à *la Vraie République* Rœmerspacher et Sturel retirent cet avantage qu'à détacher d'eux pour les insérer là des idées, ils se fortifient, — comme un fraisier cueilli, élagué, taillé, fructifiera d'autant plus, mais ils n'y trouvent point un mobile à leur activité : le centre de Rœmerspacher devient plus que jamais l'école des Hautes Études ; Sturel se replie sur les souvenirs d'Astiné, et, par reflet, sur mademoiselle Alison ; Suret-Lefort, chaque jour plus affamé d'applaudissements, ne voit dans l'univers qu'une vaste « Molé ». — Quant à Saint-Phlin, il retourna en Lorraine, à la suite d'une crise sentimentale où l'on trouve un mot de Mouchefrin qui, tombé dans un coin de café, demeure

pourtant le témoignage le plus grave contre ce mauvais homme.

Il faut savoir que Saint-Phlin n'avait pas beaucoup d'usage des femmes. Il s'était épris d'une petite créature blonde nommée Mauviette. C'était une Alsacienne du territoire de Belfort, très soumise parce qu'elle avait été débauchée et formée par un gros commerçant, qui jugeait que celui qui paie a le droit d'imposer sa discipline. Quand elle fut si malade que ce négociant l'abandonna et après une période d'absolu dénûment, — car elle ne pouvait songer à retourner dans son honnête village alsacien où sa mère d'ailleurs était morte et son père remarié, — avec quelle ardeur tendre cette fille de vingt-quatre ans s'attacha à Saint-Phlin ! Ardeur de phtisique et tendresse d'Alsacienne pour un jeune homme aimable, presque son compatriote, qui succédait à un bourru. Avant que Saint-Phlin se fixât et quand il fallait bien manger, coucher, fut-elle un peu commune à ces jeunes gens ? Ils ne savaient plus au juste qui d'entre eux l'ayant rencontrée l'avait menée dîner avec toute la bande, puis le soir au café, où elle revint durant une quinzaine. Il est certain qu'elle se préoccupa d'isoler Saint-Phlin quand elle fut son amie. Mais quoi ! elle avait le goût de la lecture, une religion assez poétique et le pressentiment de la mort, et si quelques-uns la connurent, elle n'apparut avec ces qualités-là, c'est-à-dire vraiment elle-même, qu'au seul Saint-Phlin. Ils passèrent des jours et des jours, tantôt ravis, tantôt désespérés, à chercher dans le silence, l'un à côté de l'autre, le moyen d'éviter à leur amour le chemin du cimetière. Le jour vint pourtant que le pauvre amant y conduisit son amie. Il en revint vieilli, les yeux aisément pleins de larmes, insensible aux questions qui naguère lui semblaient essentielles, enfin plus du tout un adolescent, mais démoralisé par l'effacement de cette gentille servante.

Or, un soir qu'il était venu au café et que son silence gênait, apitoyait Rœmerspacher, Sturel, Renaudin même, Mouchefrin, lui, par goût de l'infamie, l'interpella :

— Tu sais, Saint-Phlin, ta Mauviette ? il ne faut pas non plus que tu t'exagères les choses... Moi... moi...

— Je le savais, — répliqua Saint-Phlin pâlissant, qui prit son chapeau, sortit, s'en alla jusqu'à Varennes.

Tous se levèrent, laissant là Mouchefrin.

Ces messieurs ont bien du loisir avec leurs délicatesses! Quand Racadot met la main sur son cœur, il constate combien s'amincit la liasse de ses billets de mille.

On n'est vaincu qu'au jour où l'on s'avoue vaincu! voilà l'exacte formule. Il espère envers et contre tous. Non par sottise, mais parce qu'il découvre toujours une issue et, immédiatement, y marche. Il est parvenu à s'assurer un certain nombre de mensualités. Le défaut de ce provincial est dans l'évaluation : remarquable d'activité, d'audace, il attend trop des ressources qu'il entrevoit. Sa lourde main de paysan n'a pas le tact pour soupeser les valeurs imaginaires dont vit un intrigant de la Presse. Et puis, dans les chantages, il est un peu goujat ; il presse trop.

Pour l'instant, il tient une bonne affaire que lui a procurée Mouchefrin. Et par qui? Par Astiné.

Mouchefrin, qui n'a pas un bon tailleur et qui n'a pas le cœur noble, déplaît ; il fait voir tout de même de la fierté. Comme la sèche trouble l'eau par l'émission volontaire de son encre pour aveugler l'ennemi qui la poursuit, il secrète et projette, en façon de sépia, des propos âcres, insultants. A madame Aravian qui l'interroge sur Sturel, il répond :

— Il aime de plus en plus la petite Alison et ne m'a même pas écouté quand je lui disais votre retour.

Astiné joue avec ses turquoises et ses perles ; elle n'a rien à dire contre cette dureté de Sturel, mais, si nerveuse, elle ressent une jolie honte secrète, car elle veut être celle qui ne tourne jamais la tête. Désormais ce Mouchefrin, parce qu'il l'a blessée, existera pour elle. Qu'il soit insultant, elle en est agréablement excitée; elle le bafoue d'une façon supérieure et goûte l'affreux plaisir d'avilir un être : elle se fait de lui, peu à peu, un besoin comme d'un bouffon. Elle s'en explique joliment à un ami, diplomate français, aujourd'hui à X..., et avec qui jadis elle a visité le pays d'Égypte, si bien fait pour lui plaire :

« J'ai trouvé ici un étrange claque-patins; c'est un paysan qui a fait des études et qui est venu à Paris. Certai-

nement sa mère aura cédé dans son pays à quelque kobold ou chercheur de trésors dont il est le fils, car il passe son temps à chercher des piécettes. Malheureusement, madame sa mère a tout à fait perdu la tête dans l'instant de son bonheur, et quand il fallait saisir la baguette de coudrier indicatrice. Il est domestique d'un journaliste et, par là, journaliste lui-même. Si vous demandez aux journaux, mon cher, les chances de succès du canal de Panama, la jolie femme à la mode, les sentiments intimes du Tsar, pensez que mon claque-patins vous renseigne.

» En moi, je crois qu'il n'apprécie que mes perles, mais il distingue dans ma femme de chambre la bonne odeur de la cuisine. Elle frissonne en lui tendant, de la même façon qu'aux ours et aux gros chiens des jardins zoologiques, des morceaux de viande, des verres de vin : elle retire vite la main ; mais, à ses yeux, on voit bien que ce n'est pas la main qu'il lui prendrait...

» — Rose, lui ai-je dit, songez, ma fille, que ce n'est pas une belle espèce à propager. Je la crois déjà nombreuse ici.

» Il m'a fait voir son « patron », le propriétaire de son journal, un moujik lettré, lui aussi, mais, celui-là, un bourru tout à fait dénué de grâce. Au moins, mon Mouchefrin a-t-il cette vulgarité agréable, à la française, qui, dans tous les pays, distrait les femmes.

» Ces messieurs, qui ont des relations dans la police, m'ont présenté un certain nombre de voleurs et d'assassins. Nous visitons plusieurs fois la semaine les cabarets mal famés. Avez-vous exploré le quartier Maubert? je m'y suis fait des amis. Nous irons ensuite aux boulevards extérieurs et sur les berges de la Seine. J'aime à goûter ce qu'a de plus rare chaque pays. Dans cette belle Égypte, nous avons vu ensemble des enfants frémissant de la fièvre du soir, divins et que leur nombre fait sans valeur ; le soleil qui se meurt, comme un poisson du Nil dans la main d'un Dieu, et passe du jaune au rouge, au lilas pour se fondre, de passion pâmé, hors de la vie; les rossignols éperdus sur les palmiers assombris, les siècles demi-dégagés de leurs bandelettes, et les solitudes liquides de la paix égyptienne. Mais à Paris, des dégénérés

qui boivent des mélanges de Locuste dans une atmosphère d'hôpital et de bagne, cela aussi me sort de l'ordinaire. »

Dans chaque administration, c'est la belle coutume des agents d'user des journaux pour peser sur leurs chefs hiérarchiques, ou pour obtenir du gouvernement ce que celui-ci, toujours soucieux d'écarter les difficultés, accordera seulement à un mouvement de l'opinion. Le diplomate avec qui correspondait Astiné saisit au vol cette occasion. Il lui demanda, courrier par courrier, d'être sa discrète intermédiaire auprès de ces maîtres qu'elle lui peignait si plaisamment en Scapins tragiques. Il y avait lieu d'émouvoir le public français sur la situation qui était faite à nos compatriotes à X... « C'est besogne patriotique et dont ne pourra que profiter un journal jeune, ardent, désireux de bien faire et d'attirer l'attention. » Une note technique accompagnait.

Racadot, par Mouchefrin, répondit :

— C'est mille francs.

Astiné les avança de son propre argent. Elle avait engagé quelques pierres chez des marchandes à la toilette, dont elle aimait la société. Racadot s'accusa d'avoir manqué d'exigence. Il marcha huit jours dans le sens promis, puis fit savoir que cette campagne nuisait à son journal. Astiné le pria de passer chez elle et, l'ayant invité à parler vite et net, ne manifesta aucun étonnement quand il dit qu'à moins de trente mille francs il allait se taire. Les billets de banque n'ont pas pour cette jolie femme la même force émouvante que pour Racadot, qui guette tous les mouvements de son visage. Parce qu'elle a répondu avec flegme : « Je vous transmettrai la réponse », il se crie en dedans de soi-même : « L'affaire est dans mon sac ! »

Quelle maladresse par avidité ! Il y a moyen de trouver là dedans les sept cent cinquante francs à payer chaque mois pour la location de *la Vraie République* ; Racadot prétend en vivre totalement. Et parce qu'une Astiné n'est pas surprise d'une grosse somme, il croit que l'intéressé n'hésitera pas davantage. Même, ces ressources aléatoires, déjà il les fait entrer en compte dans ses prévisions. C'est qu'il en est aux expédients : le 1er janvier 1885, il vient de donner une délé-

gation sur le fermier de ses annonces, aliénant ainsi une recette de deux mille cinq cents à trois mille francs par mois.

Le 15 février, il connut la réponse : le diplomate et les commerçants syndiqués pour la circonstance ne croyaient pas devoir consentir plus de cinq mille francs.

Le son de voix de la jeune femme transmettant cette décision à Racadot n'était pas encore évanoui qu'il la haïssait. Elle avait un air si indifférent à prononcer des chiffres ! Tel qui, dans un tripot, est en train de se faire dépouiller s'exaspère de l'impassibilité des perdants ou des gagnants que l'argent n'émeut pas. Racadot, c'est un paysan, et la vie qu'il se fait exigerait un tempérament de joueur. Ce gros homme fortement membré serait heureux devant une prairie ; devant un tapis vert, il respire mal, son sang s'alourdit et l'engorge. De là, peut-être, certaines fureurs de bête campagnarde, jointes à une dure personnalité. Quelques années plus tard, aux couloirs de l'Opéra-Comique en feu, il eût été de ces terribles fuyards dont les couteaux furent retrouvés fichés dans le dos des brûlés.

A cette date de la mi-février, Racadot n'avait plus que huit mille francs en poche et des ressources mangées à l'avance. Il lui fallut bien accepter l'offre de madame Aravian. Hors son équipe d'imprimerie, qui, pour chaque numéro, avant de se mettre à la besogne, exigeait d'être payée, il commençait à ne plus vouloir rien payer. Il crut que Rœmerspacher et Sturel demanderaient à leurs familles un sacrifice en faveur du journal compromis : ils n'y virent aucun intérêt.

Fin mars, et comme il insistait encore, madame Aravian lui fit connaître que définitivement on se passerait de ses offices. Comme le taureau bondit avec une épée maladroite dans le garrot, Racadot courut chez Bouteiller. Depuis quelques mois, il lui demandait des interviews que le professeur consentait moyennant qu'on tût son nom. Il lui exposa qu'il s'était engagé trop légèrement, sur le désir d'un diplomate, des documents propres à contrarier le gouvernement. Il les lui soumit. On avait abusé sa bonne foi : il désirait, dans un sentiment patriotique, se dégager de cette obligation. C'étaient quelques mille francs à restituer.

Bouteiller le laissa tout au long s'expliquer et se contredire. L'affaire avait la plus mauvaise odeur. Mais les hommes qui veulent réussir dans la vie publique tiennent à la réputation de soutenir ardemment leurs amis. Et pour qu'on le croie, le plus simple est encore que ce soit vrai. Voilà, sans nul doute, ce qui décida Bouteiller. Et s'il accédait au désir de ce protégé suspect, il eut raison, étant donné son système, de se placer sur le terrain du devoir.

— Monsieur Racadot, dit-il en lui tendant la main, vous agissez en loyal garçon et en bon serviteur de la République. A chacun il peut arriver de se tromper : vous vous êtes immédiatement ressaisi : le gouvernement, s'il a conscience de son rôle, voudra vous aider dans une tâche utile.

Racadot, excité par ce vent de bonheur, entrevit dans un éclair une solution définitive. Et, avec une simplicité dans l'audace qui, si elle réussissait, devait ressembler à du génie, il offrit *la Vraie République* à Bouteiller.

— Elle sera, mon cher maître, votre organe, votre instrument, votre chose.

Ce professeur fort répandu, fort considéré, mais pour qui la politique n'était pas un milieu naturel, manquait de petites gens, de ces émissaires effacés qu'un politicien a besoin de posséder dans les couloirs des assemblées, dans les journaux, et qui plus utilement que de gros personnages peuvent en certains cas battre le terrain et le jalonner. Les manières serves de Racadot lui agréaient. Il le pressa de questions précises et multipliées sur l'état de *la Vraie République*. Bien que le malin paysan fût parvenu à voiler le pire, Bouteiller ne considéra pas qu'il pût s'engager de sa personne en cette galère, mais il souhaita qu'elle se maintînt à flot.

Il laissa entrevoir qu'avant peu certaines circonstances pourraient se produire où, cédant à de nombreuses sollicitations, il prendrait une part active à la politique. A ce moment il reparlerait avec Racadot de ses intentions. Immédiatement, il promettait de s'employer à lui obtenir une mensualité régulière au ministère de l'Intérieur. L'autre remercia chaleureusement, multiplia des protestations qui étaient sincères, mais se désola, disant :

— Une mensualité, c'est parfait, mon cher maître, mais je

me suis lié pour cette histoire de diplomate ; c'est une somme à rembourser : si je pouvais toucher tout de suite quelques billets de mille francs ?...

— Eh bien ! dit Bouteiller, je passerai aussi quai d'Orsay.

La répartition des fonds secrets se fait sans méthode sérieuse, par à peu près, les ministres étant éphémères et mal servis.

Le principe est que chaque parti qui passe au gouvernement subventionne les journaux de sa nuance. Mais la préoccution qui prime tout pour le ministre, c'est d'associer le plus de journaux à ses intérêts, de façon qu'ils retardent sa chute, et quand elle est venue, qu'ils s'emploient à le rappeler au pouvoir.

En fait, voici comment on procède. Tous les journalistes *fonds secrétiers* se connaissent, forment une association de frères. Quand un ministre nouveau apparaît, ils se concertent, s'en viennent l'assiéger. Celui-ci étant neuf, s'informe. Dans les bureaux ou dans les couloirs, on lui dit : « Il y a un tel qui est au courant. » Le ministre et son conseiller examinent la nomenclature des gens achetables, petits ou puissants, qu'ils fassent passer des échos, ou de longs articles. Un ministre qui réfléchit se rend compte qu'on agit sur l'opinion par des faits bien plus que par la manière de les présenter. Le publiciste qui vaut réellement de l'argent, c'est donc celui qui est en posture d'inventer et de lancer une nouvelle propre à remuer, un jour ou deux, le public. Le ministre en vient donc à arrêter une liste qui n'est pas sensiblement différente de celle qu'avait dressée son prédécesseur. Ce sont toujours les mêmes journaux et les mêmes journalistes que les partis au pouvoir subventionnent.

Ce premier travail pourtant n'a rien de définitif. Chaque jour, des publicistes demandent le chef du cabinet :

— Il se prépare une campagne. Il y a des gens qui se promènent dans les journaux, qui colportent des papiers ; ce serait très facile à avoir... C'est une affaire de cinq cents francs.

A ceux-là, on ne donne rien. Celui qui obtient est plutôt le quémandeur obstiné qui geint :

— On me donne trois mille francs depuis des années...

J'ai pris des arrangements... C'étaient des promesses formelles... Que vais-je devenir ? Ma femme est très malade... Il faut pourtant que je vive !

On l'inscrit pour cinq cents francs.

Le publiciste parlementaire ne tire pas seulement sur le ministère de l'Intérieur. Par ricochet, il peut aussi toucher aux Affaires étrangères. A l'une et l'autre caisse, les subsides sont distribués par paquets ou par mensualités. Le système des paquets lie moins, met une plus grosse somme dans les mains et ménage la délicatesse du personnage. Un esprit ingénieux et économe eut même l'idée de payer à la ligne ; il tendait des pièces de vingt francs : une tempête le balaya. Bouteiller compte faire inscrire Racadot pour une mensualité à l'Intérieur; il prévoit plus de difficulté à lui obtenir une forte somme au quai d'Orsay.

Pour le ministère des Affaires étrangères, le chapitre des dépenses secrètes, — qu'on a augmenté depuis, — montait en 1885 à cinq cent mille francs. Ces ressources, raisonnablement, devraient être employés à peser sur l'opinion publique à l'extérieur, sur les parlements, sur les cours. Que d'embarras n'évite-t-on pas, si, dans une crise, à l'étranger, on peut avec tact sacrifier une forte somme en faveur d'un puissant ministre ou d'un chef d'opposition, voire d'un parti ? Malheureusement, les journaux de Paris, pour leurs bons offices, les chefs arabes, pour leurs indemnités, prélèvent déjà d'importantes parcelles. Il y a, en outre, des subventions aux œuvres d'Orient. Pour suppléer au travail des ambassadeurs qui aiment leur foyer, on expédie en mission des personnages capables d'approcher des hommes publics à l'étranger. Ce serait une dépense utile si le ministre se préoccupait d'assurer la réussite de la mission ; mais, trop souvent, mal averti et tiraillé, il se borne à être agréable par le choix de l'agent à des protecteurs influents. L'homme du monde qui connaît la sœur de ce ministre, la maîtresse de ce prince, à Londres, à Rome, a besoin d'une grosse somme pour savoir plus exactement une nouvelle dont il a des indices. Attaqué de toutes parts le demi-million — aujourd'hui un million — s'émiette en fractions infimes, sans emploi réellement utile. Aussi la coutume est-elle établie qu'un ministre énergique lève sur les

financiers des contributions importantes dont il use, selon sa moralité, pour ses besoins personnels, pour l'intérêt de son parti ou pour le bien public.

Racadot fut sur l'heure inscrit à la place Beauvau. Quai d'Orsay, et devant les gens de la carrière, Bouteiller compte moins qu'auprès des politiciens purs. Tout avril, on différa de le satisfaire. L'affaire pendait encore, quand, le 3 mai au soir, à la villa Sainte-Beuve, M. de Nelles, toujours attaché au cabinet du ministre, dit à Sturel, devant les dames Alison, d'un air mystérieux :

— Votre affaire va bien.

— Quelle affaire? — interrogea le jeune homme, déjà sur la défensive en face d'un rival qu'il jugeait frivole, protecteur et impertinent.

Tant il le pressa que l'autre s'expliqua :

— Nous arriverons à vous donner la forte somme pour *la Vraie République*.

— C'est une indignité! nous n'avons rien demandé.

— Je ne puis pas croire — s'écriait mademoiselle Alison avec dédain — que M. Sturel sollicite l'argent de votre ministre!

— Je vous demande pardon; je regrette de contrarier M. Sturel qui, je le vois bien, y est étranger, mais je ne puis passer pour inexact. Il y a une demande de subvention, appuyée par un personnage considérable. Je ne vois rien en cela, d'ailleurs, qui puisse émouvoir M. Sturel.

Mademoiselle Alison, de ses beaux yeux animés, jetait à son ami une telle interrogation que Suret-Lefort disait plus tard : « Ce n'est pas pour Sturel une question de mensualité, mais de cinquante mille francs de rente. »

— J'affirme, répondit Sturel, que s'il y a quelque demande de cet ordre, je l'ignore et j'y suis absolument opposé.

— A mon avis, — dit Nelles avec une courtoisie affectée, — le sacrifice ne valait que pour vous être agréable; et si mon opinion a quelque valeur, on refusera.

— Je vous en serai obligé, monsieur, — conclut Sturel, tout pâle de ce qu'il tenait pour une agression.

Il sortit avec Suret-Lefort et voulut sur l'heure prévenir Rœmerspacher :

— J'en ai assez de Racadot ; coupons court et quittons-le.

— Il faut avouer, répondit Rœmerspacher, que tu n'avais pas le droit de faire le délicat en son lieu et place. Tu pouvais quitter son journal ; mais pourquoi anéantir sa subvention?

Sturel fut interloqué, non détourné par ce juste reproche.

— Enfin, tout est louche là dedans. Je veux vivre indépendant et selon mes idées très simples sur l'honneur ; Racadot et son journal salissent mes imaginations.

Rœmerspacher fumait sa pipe en silence. Il admirait et méprisait, amicalement d'ailleurs, ce joli type de nerveux fatigué :

— Si tu fais toi-même cette démarche auprès de Racadot, tu t'agaceras et tu seras trop brusque. Je désire ne pas m'en mêler, puisque aussi bien je ne quitte Racadot que pour vous suivre : ses combinaisons ne me gênaient pas. Charge Suret-Lefort de l'opération. C'est de nous le seul qui s'occupe assez activement de la politique pour se froisser des fonds secrets.

Le lendemain 4 mai, vers les six heures du soir, Suret-Lefort monta au journal et, de son plus grand air, fit connaître à Racadot, qu'eux tous se retiraient d'un journal désormais domestiqué. L'autre niait d'abord, puis protestait de son dévouement et de son admiration. Suret-Lefort prétendait insérer une note où ses amis et lui prendraient congé de leurs lecteurs. Racadot épouvanté lui rappela leur camaraderie du lycée et ne parvint même pas à le faire asseoir. A la fin, il s'emporta :

— Suret-Lefort, tu n'es pas sincère, tu n'es pas un démocrate ! Qu'est-ce que M. Sturel, M. Rœmerspacher et toi vous avez besoin de faire les gentilshommes avec ma peau?

Deux fois, pendant leur entretien, des créanciers essayèrent de pénétrer dans le cabinet de Racadot, et par leur grossièreté ils ajoutaient à cette scène les plus pénibles effets.

Dès le matin, Racadot était chez Bouteiller. Ses yeux tombèrent sur un calendrier pendu au mur : « 5 mai, Mort de l'Empereur », anniversaire de leur entente au tombeau de Napoléon. Ils n'avaient pas juré alors de se soutenir, mais de triompher. Il reconnut qu'ils étaient logiques avec eux-mêmes et, sans l'appeler par son nom, il maudit l'individualisme.

Bouteiller l'accueillit avec humeur.

— M. Sturel a fait savoir au ministre que votre journal

refusait toute subvention. Qu'est-ce que cela signifie? Était-il nécessaire de consulter M. Sturel?

Le pauvre garçon protesta qu'il n'avait parlé à personne.

— Nous ne sommes pas ici pour éclaircir des mystères, continua le professeur; quoi qu'il en soit, le ministre refuse de s'intéresser davantage à l'affaire.

Racadot effondré voulut insister.

— C'est un principe absolu, lui dit l'autre, de ne pas demander à ses amis plus qu'ils ne peuvent faire. Laissons le quai d'Orsay. Contentez-vous de la subvention de l'Intérieur.

— Elle ne me suffira pas.

Mot malheureux, d'un accent trop sincère! Bouteiller en comprit la vérité et, dès lors, envisagea Racadot comme un raseur incapable.

— Durez jusqu'aux élections générales. Vers ce moment, je pourrai peut-être quelque chose pour vous.

Là-dessus, il se leva. Sur le trottoir, le directeur de *la Vraie République* pensa pleurer.

Il est très difficile de calculer les conséquences d'un acte. Si Sturel se figurait avoir agi pour le mieux, c'est qu'il ignorait la vigueur des soubresauts d'un Racadot qui agonise. Celui-ci n'eut pas le courage de raconter par le menu à Mouchefrin la catastrophe. Il résuma ainsi :

— Tous nous lâchent. Il ne me reste que trois crétins comme toi, la Léontine et Fanfournot.

Ce dernier, par délicatesse, sortit et s'enfonça, le ventre et les poches vides, dans l'immense Paris. La femme et le nain, pendant deux heures, se répandirent en injures affreuses contre Sturel, Rœmerspacher, Renaudin, Bouteiller, Suret-Lefort et Saint-Phlin. Abandonnés dans le fossé, ils souhaitaient avec fureur que la voiture emportant les vainqueurs, les traîtres, les Judas, se rompît et leur cassât les reins.

— Assez! dit Racadot. Les pauvres n'ont pas le droit d'être fiers.

Il écrivit à Rœmerspacher, à Sturel, à Suret-Lefort, trois billets de la plus plate mendicité. Mouchefrin, ayant porté ces lettres, rentra vers neuf heures, sans réponse. Pour avoir du pain, ils vendirent des timbres-poste.

Et pourtant Racadot, dans son portefeuille, gardait deux billets de cent francs. Mais, sous le coup, ce pauvre, qui avait dissipé en moins de onze mois quarante mille francs, redevint subitement un de ces Lorrains qui, pendant les longues guerres dont fut ravagé son pays, se fût laissé chauffer par les Suédois plutôt que d'avouer où il cachait son blé. Le malheur fait ainsi sortir du civilisé, comme le loup du bois, le bandit, celui des pays de famine, de Sicile ou de Lorraine, la Bête de proie universelle. Plus particulièrement, une crise financière détermine une fièvre. « Au temps de Law, dit un historien, la Seine ne roulait que des cadavres. »

XV

QUINZE JOURS DE CRISE

La vie de Racadot, sous son tartre de banalité, a vraiment un rude éclat. C'est une situation d'une valeur historique. Voilà un petit-fils de serfs lorrains, hâtivement introduit, juxtaposé plutôt parmi ces jeunes capitalistes ; cet ensemble n'était maintenu que par l'étau universitaire ; celui-ci se desserrant, et les intérêts ne s'étant point liés, on constate qu'il n'y avait pas entre eux de sentiment, ni même de simple agrément. Le mécanisme instinctif de cette collectivité tend à expulser les Racadot, les Mouchefrin, à les rejeter dans le prolétariat, à les dégrader.

Bien naturellement, c'est un grand problème pour nous, qui avons vu Racadot entrer par le lycée dans la classe bourgeoise, de savoir si cette expulsion se fera et dans quelles conditions.

Vers la fin d'une grosse crise d'ambition, d'argent, d'honneur, de danger, un homme se transforme. Sur sa figure décharnée par l'effort et par l'angoisse, tout son passé s'efface. C'est physiquement un être prêt à recevoir, d'un dernier coup de pouce de la destinée, son caractère. Son visage blême apparaît aux curieux, aux parieurs qui l'épient, une page blanche. Cela est très dramatique. Ces joues creuses

d'où saillit le profil, cette peau tendue, fatiguée, ce regard agité nous donneront demain le masque impérieux du jeune héros vainqueur ou bien la tête penchée, l'aspect phtisique du vaincu.

Examinez le chef à la guerre, le politicien, le boursier dans une longue campagne incertaine; leur être, qui se détruisait dans l'incertitude, soudain affiche son résultat, se fixe dans un caractère, crie à tous par son aspect : « Sauve qui peut ! » ou : « Victoire! » La voilà bien, la figure de Racadot. Elle est d'un chef, puisque au lieu de tomber, comme c'est l'habitude des individus placés bas dans l'espèce, elle a pris un inexprimable tragique. Ses mâchoires se resserrent, ses épaules plus carrées deviennent une façon de bélier brutal qui dans la rue rejette violemment les passants. Sous le vent de la défaite, le jeune navire fend de son éperon plus ardemment les plaines désespérées de la mer. C'est que le rameur sûr d'être pendu s'il est rejoint trouve dans cette certitude d'immenses énergies.

L'opiniâtreté de Racadot est faite de ceci qu'il se sent hors la loi. Pour un particulier, nul bénéfice à acculer ses adversaires: c'est les contraindre à des résolutions de forcenés; même sans espoir, ils fonceront, dussent-ils s'enferrer. La société accule Racadot, et par là elle court un risque.

D'aucune façon il ne peut admettre qu'il abandonne son journal : tant qu'il possédera *la Vraie République*, où il a englouti ses quarante mille francs, il considérera que ce sont des frais de premier établissement; qu'il puisse durer, et, avec l'expérience acquise, rien n'est perdu.

Dans sa déplorable situation, deux graves difficultés principales : le 2 tombe l'échéance des sept cent cinquante francs à verser pour la location mensuelle à Gosserat ; il a déjà réglé mars par un billet qui va venir à échéance le 25 mai : il craint le protêt d'abord, la faillite ensuite. Chaque jour, il doit payer à l'avance l'équipe des compositeurs... Et plus de capital ! rien que de rares affaires à grappiller çà et là.

Hardiment, il fait un sacrifice : on se passera jusqu'à nouvel ordre d'un journal neuf ; un imprimeur, auquel il abandonne le produit des annonces, met le titre de *la Vraie République* et la date du jour en tête d'un texte cliché sur un

journal de la veille au soir. Quelle triste matinée, ce 15 mai 1885, où paraît le premier numéro de cette nouvelle manière! Racadot s'attriste peu de voir modifier l'aspect typographique de son journal : il n'a pas l'amour-propre professionnel ; et que peuvent lui faire des propos de brasseries? L'échec n'y humilie pas : à Paris, on comprend la lutte. Mais c'est un pas sur la route de Custines. et retourner là-bas, après l'héritage de sa mère détruit, serait intolérable. Ce n'est pas un mensonge pour flatter la manie de son père. ce qu'il lui écrivait :

« Comprends bien ma position. Tes dettes sont les miennes, nos affaires sont communes, et j'aurai à cœur de rembourser ce que tu auras emprunté pour moi, et en même temps de pouvoir racheter le bien que tu as vendu. Je ne passerai pas mon existence entière à Paris, et si, dans un nombre d'années, je vais vivre à Custines, je serai bien aise devant les voisins d'avoir de la terre. »

Sur la vaste table de bois blanc gisent en désordre dans la poussière les encriers, le papier-copie, les buvards, tout le petit matériel que d'ordinaire la Léontine préparait pour ces messieurs. Maintenant on n'a que faire de rédacteurs : *la Vraie République* n'est plus qu'un titre. Enfin, d'un jour à l'autre, une opération heureuse peut se présenter; et, d'ailleurs, il s'agit seulement d'attendre, Bouteiller a semblé le dire, la période électorale qui vers juillet probablement s'ouvrira.

Mais voici que l'imprimeur, propriétaire de l'appartement. veut parler à Racadot. Durement exploité, il n'est pas disposé aujourd'hui à s'attendrir.

— Je vous logeais pour vous imprimer. Vous ne m'employez plus! Il faut déguerpir.

Racadot poliment le supplie, et, ce qui vaut mieux, lui jure qu'il attend de l'argent: sous peu *la Vraie République* reparaîtra avec un essor nouveau. L'autre consent à patienter deux jours, — jusqu'au 17.

Alors, c'est l'administrateur de Cosserat qui intervient. Avec les sentiments d'un propriétaire qui veut que son loca-

taire occupe d'une façon décente son immeuble, il prétend que Racadot nuit à *la Vraie République* en cessant d'assurer « une rédaction selon les usages ». Les clauses du contrat n'étant pas remplies, Cosserat rentre de droit dans sa propriété. Racadot proteste : on pourrait plaider : il préfère supplier. Cependant l'administrateur, certain que le journal va lui revenir, et qui veut prendre ses dispositions, accorde généreusement au malheureux garçon un délai de dix jours.

Laissé à la solitude de son bureau et à la vue mélancolique d'une cour intérieure, Racadot, les deux mains enfoncées dans son pantalon, ni coiffé, ni lavé, la tête baissée sur sa poitrine, plutôt athlète essoufflé que candidat à la faillite, est loin de ce décor. Comme un bœuf, dans le wagon qui le mène vers l'abattoir, rêve des vastes prairies et de l'auge bien fraîche, parfois il songe aux horizons de Custines. Courtes défaillances idylliques. Son pas, tantôt lent, tantôt précipité, trahit son agitation. Il ressasse une seule et même idée, pour s'interdire, semble-t-il, de la mettre en discussion : « Je ne puis pas abandonner *la Vraie République*... Tant qu'elle demeure dans mes mains, je tiens mes quarante mille francs, mon capital et mon instrument de travail. Il faut donc que, pour le 25, je puisse verser à Cosserat deux termes de sept cent cinquante francs, — et que je sois en mesure de payer l'impression, au moins, d'une page neuve. »

Cet enragé optimiste se convainc que, s'il sort de cette crise, il est sûr de l'avenir : le renouvellement de la Chambre se fera vers septembre-octobre ; dès juillet et même juin deviendront possibles, pour les journaux, ces gros bénéfices que comporte une période électorale. Il s'agit d'adopter une couleur politique et d'opposer à des adversaires riches des candidats qu'au bon moment et moyennant finance on abandonne, voire même on combat. C'est par des trahisons de cette sorte que des leaders politiques alimentent leur caisse de propagande et leur bourse privée. Racadot établit même des plans plus précis. Si Bouteiller se présente en Meurthe-et-Moselle, il lui servira d'agent : il y conviendrait, étant du pays. L'absurde, c'est qu'il voudrait de *la Vraie République* lui faire un journal électoral : Bouteiller a trop de sens pour donner de l'argent à une feuillle parisienne sans

influence locale et dont la concurrence irriterait les journaux nancéens; mais, une fois député, il serait homme à relever, pour la faire sienne, *la Vraie République*. Et voilà le but dont Racadot se croit séparé seulement par le manque de douze mille francs qui lui suffiraient, croit-il, à gagner août, septembre.

Quand je vois ses lèvres lourdes, sa mâchoire serrée et portée en avant, je sens avec quel plaisir il se ruerait contre la société et les conventions, et je regrette extrêmement qu'il ne puisse voyager ou se terrer dans un coin : sans doute il a de la résistance, mais rendu paroxyste par les ennuis, ne prendra-t-il pas des résolutions regrettables ? Tout au contraire, dans la solitude, il s'apaiserait ; il serait bien capable de tourner ses pertes à son instruction, car il n'a pas de gloriole.

Remarquons-le en passant : cette absence de la tare littéraire, cette grande vertu, — *pas de gloriole !* — qui lui permet d'examiner avec clairvoyance les causes de sa déconvenue, a précisément déterminé cette déconvenue. Tandis que ses amis, toujours demeurés des individus, ne songeaient qu'à se développer, puis, dans le désastre, qu'à se sauver, lui, dès le principe, s'est conduit en être social, qui a le sens du groupe. Intelligence très réaliste et continuellement ramenée aux petits faits positifs par le besoin, il a tenu pour utile tout ce qui fortifiait la collectivité. « Ma faute, se répète-t-il avec âpreté, c'est de m'être associé à des faibles qui m'abandonnent. »

Il a tort de s'aigrir. Pourquoi veut-il croire son cas singulier ? La principale difficulté pour un homme de gouvernement, c'est d'être bien servi. Prendre des décisions, voilà sans doute le premier point, et si essentiel qu'il les faudrait adopter médiocres, détestables, plutôt que de tergiverser. Mais la difficulté presque insurmontable, c'est de faire exécuter ses ordres. Un ministre est entravé à chaque minute par un personnel qui, sottise, plaisir de nuire, désobéit ou trahit.

Malheureusement, Racadot ne trouve pas de consolation à philosopher, parce qu'une pensée l'empoisonne : « A qui le journal a-t-il profité ?... A Rœmerspacher, Suret-Lefort, Sturel, qui, de ma barque, en la repoussant du pied, vont sauter dans un bon bateau. Mais moi, je coule lentement... »

De son milieu parisien, Racadot n'espère plus rien. Dans toute cette crise, il est tourné vers Custines. La bête inquiète revient à son lancer. S'il trie avec cette vivacité son courrier, où peut-être se trouvent des propositions de beaux chantages, s'il ouvre avant toutes une lettre de son père, c'est qu'il lui a demandé avec éloquence de l'argent. Depuis deux jours, dans ce bureau, désespérément il attend cette réponse. Avec quel dangereux mouvement du côté du cœur, il déchire l'enveloppe !

« Je reçois, mon cher Honoré, une dépêche dans laquelle tu me presses de faire l'envoi que tu m'as demandé. Je ne t'avais pas répondu parce que tu as déjà voulu ta part, et maintenant que je te l'ai remise, je ne puis plus avoir d'argent. Tu me dis de prendre à la Banque : je te prie de ne pas me tourmenter? Le nombre des journaux n'est pas limité, il peut s'en mettre à volonté; et tu peux tomber malade : ton journal, qu'est-ce que j'y comprendrais? Tandis qu'une charge de notaire. cela peut toujours se vendre, ou bien encore un notaire prend un clerc. Après que tu es resté trois ans dans le notariat, dire que ce temps est perdu ! Combien de journalistes végètent! Tu aurais mieux fait de me laisser ton argent, et de rester clerc de notaire. Quand tu pouvais être heureux, tu as voulu t'enchaîner. Je ne te comprends pas de traiter avec des gens aussi sévères pour le paiement.

» Tu dépenses de l'argent mal à propos pour tes dépêches et ports de lettres, car tu sais ma position et que je dois travailler comme si je n'avais rien pour vivre depuis que tu m'as réclamé un argent dont ta pauvre mère ne croyait certainement pas que je serais jamais privé. Après cela, je ne comprends même pas pourquoi tu comptes tant sur moi pour te compléter. Tu ne calcules pas ce que tu as coûté à ton père depuis ton entrée au collège. Tu m'écris lettre sur lettre pour me tourmenter comme si le feu était chez toi. Tu devrais penser que moi, maintenant, j'ai besoin d'argent. Tu t'es engagé selon ton idée et malgré ma volonté, car les personnes qui connaissent ce genre d'affaires me disent que le notariat est préférable.

» Depuis que j'ai appris comment sur ton acquisition tu

devais encore dix mille francs, je ne dors plus, même pas la nuit; je crois que cela va me faire mourir d'avoir tant dépensé d'argent pour un enfant qui ne me donne que des chagrins. »

Un flot de bile envahit la figure de Racadot. Il dit tout haut :

— Seuls me demeurent Mouchefrin et la Léontine... pour que je les nourrisse.

De quel accent, ces derniers mots!... Parcourant son bureau il écoutait en lui les retentissements de son désastre. L'oppression de son âme fut telle que de grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il ne pouvait résister au besoin d'exprimer tant d'arguments qui montaient de son cœur resserré vers son père. Il écrivit pendant une heure.

« Mon cher père, ta dernière lettre est un peu sévère et pleine de reproches. C'est pour m'installer définitivement que je te demande de l'argent. Sois assuré que je serai bientôt à même de t'envoyer de l'argent à mon tour. Crois-tu que je ne serai pas heureux quand je pourrai te rembourser par acomptes tout ce que tu as dépensé pour moi? Ces dix mille francs que tu m'enverras me permettront d'en gagner d'autres. Tu dis qu'à Paris on se débauche : pourtant, pas plus qu'ailleurs. Je ne doute pas un seul instant de la réussite; je t'envoie un numéro du *Rappel* où l'on a discuté *la Vraie République* : tu vois que la somme que je te demande ne sera pas difficile à rembourser. Ne crains pas que je fasse des excès de boisson. Mon principe est que tout homme qui boit s'abrutit. Je saurai tenir mon rang. Tu n'avais pas les ressources que j'ai; ta conduite et surtout le travail t'ont fait prospérer et amasser quelque chose; je t'imiterai.

» Je viens de recevoir la visite de ma vendeuse. Elle est comme bien d'autres, et surtout des femmes; elle est bornée. Je lui demande du crédit, parce que sur les quarante mille francs, je lui en ai donné trente mille et j'ai gardé dix mille pour le roulement. Notre acte porte dix mille payables le 20 courant. Les affaires sont très délicates avec les femmes, à cause de leurs nerfs. J'invite celle-ci à patienter, en lui disant que tu vas envoyer de l'argent. Mon cher père, fais donc pour moi tout le nécessaire. Ne te donne pas du cha-

grin; je ne suis pas si dénaturé que tu le penses. Ton fils gagnant de l'argent te rendra la vie plus douce. Cherche donc, mon cher père, et tu trouveras. Si le banquier de Pont-à-Mousson voulait accepter des traites que tu tirerais sur plusieurs de tes clients pour cinq mille francs, je les remettrais à ma vendeuse: elle attendrait jusqu'à la fin du mois les cinq mille autres francs. Tu auras le temps de te retourner. Déploie toute l'activité possible et réponds en m'expédiant au moins mille francs pour mercredi ou pour jeudi matin. »

Il s'interrompit et, pendant un quart d'heure, demeura appuyé la face contre les vitres, d'où il ne pouvait rien voir qu'une triste cour intérieure. Un délicat l'eût trouvé horrible, car il rongeait les ongles de sa main droite, et grattait son crâne de la main gauche; mais qu'il était expressif, tandis qu'il cherchait par un dernier trait à émouvoir, à convaincre son père! Il se remit à sa table, et ce fut tout d'abord du verbiage; mais bientôt il s'élevait :

« Ne serais-tu pas mieux à Paris que seul à Custines? Tu ferais rentrer tes fonds, tu vendrais ton matériel et tu viendrais te reposer un peu, car il y a longtemps que tu travailles. Je te mettrais au courant des choses de la Bourse. Cela te donnerait une distraction en t'occupant au plus deux heures par semaine, c'est-à-dire le temps de donner l'ordre d'achat et de retourner celui de vente. Regarde : le 11 de ce mois, les actions *Parisian tramway-nord* étaient cotées 172 fr. 50 ; le 19, elles montent à 200 francs: le 20, elles sont à 250 francs. Eh bien! le lundi 27, elles sont cotées 237 francs. En admettant que, le 10 ou le 11, tu en aies acheté dix actions, cela t'aurait donc coûté 1 725 francs, plus 10 francs de courtage environ : soit 1 735 francs. Tu aurais pu les revendre à 237 francs, soit 2 370 francs, moins 10 francs environ de courtage. Donc, du 11 au 27, tu aurais pu gagner 2 370 — 1 735 = 625 francs.

» Je compte sur ta lettre; envoie le plus d'argent possible. »

Et ce n'était pas fini. Il ouvrit la porte et dit à Mouchefrin, à Léontine :

— Venez.

Ils entrèrent, affreux de misère sous la claire lumière d'une splendide matinée de mai.

— Écris, dit-il à la fille, et il dicta :

« Monsieur Racadot père. Votre fils, acquéreur du journal *la Vraie République*, ne remplit pas les engagements qu'il a contractés vis-à-vis de moi, aux termes d'un acte sous seing privé passé en date du 5 mai 1884. Il m'a versé 30 000 francs, et il reste 10 000 francs qui auraient dû m'être remis le 1er mai. J'ai attendu jusqu'à ce jour, mais maintenant, moi aussi, je suis forcée de remplir des engagements. Les affaires ne sont pas très actives en ce moment ; il est dû à M. Racadot des sommes importantes, c'est juste, mais il ne peut les réaliser sur-le-champ. Envoyez donc cette somme à votre fils et soyez persuadé, monsieur, que cela me coûte d'être obligée de vous tourmenter. »

— Vous avez compris? dit-il, après avoir relu la lettre. Le père Racadot ne veut pas envoyer d'argent. Vous le voyez, je lui bâtis la fable la plus simple et la plus pressante. Ah ! ces avares de village !

Ils se turent.

— Ma fille. reprit-il après un silence, rentre dans mon cabinet : j'ai à parler avec Mouchefrin.

Comme la figure du gars Racadot, en quelques minutes, s'est modifiée ! Les insomnies et les soucis ont fondu le gros campagnard. L'état nerveux, évidemment, est très mauvais. Lui tout à l'heure si allant, le voilà presque sur ses boulets.

— Antoine, je t'en supplie, il me faut de l'argent. Retourne rue Balzac. Décide Astiné ; il le faut.

— Elle n'a pas d'argent.

— Elle a ces turquoises, ces perles qui m'agacent, toujours à son col, à ses mains !

— Si tu savais comme elle a peu de goût à subventionner les journaux !...

— Hé ! nous ne connaissons d'argent qu'à elle. Il faut bien nous tourner vers cette Turque parfumée !

Il fit suivre son nom des injures les plus exagérées.

Tout ce qu'il y a de fureur, de basse haine, d'exaspération chez l'amant repoussé qui viole une fille dédaigneuse, chez le malade enragé qui déchire ses bandages, éclatait sur son front aux veines gonflées, sur son cou de jeune taureau. Un éréthisme brûlait son sang ; une sueur infecte l'inondait, répandait autour de lui une vapeur nauséabonde. Il resta un long temps à souffler, puis dans la pièce voisine appela Léontine.

Elle vint et, sans mot dire, effrayée, le regardait, mais lui s'attendrit :

— Pauvre fille !... Nous ne pouvons pourtant pas mourir de faim !

— Il reste quarante sous, — dit cette Verdunoise qui toujours interprétait de la façon la plus réaliste et traduisait en petits faits les théories générales.

— Va nous chercher de la charcuterie et une bouteille. Reste dehors une heure... Et toi, Mouchefrin, viens que nous causions.

La Léontine sortie, il supplia Mouchefrin d'aller rue Balzac insister pour un prêt. Le nain, sans espoir, consentit à tenter la chance. Racadot se jeta sur les provisions que rapportait sa femme. Névropathe surmené, il souffrait littéralement de la faim. Quelque chose d'âpre, d'irrité était en lui. Il eût brisé toutes choses, tout être avec bonheur. Ayant mangé et bu, il retrouva son calme, et dit :

— Tout n'est pas perdu.

Il se remet à ses calculs. Le grave, c'est l'épuisement nerveux qui commence et pourra dangereusement commander son état moral et mental, ses résolutions. Il paraît vigoureux, de forte hérédité et ignore les délicatesses ; il s'accommodait de la nourriture simple du lycée, et, dans Paris, tant de privations ne l'ont pas atteint ; mais ceci vient de l'anémier, que depuis trois mois tous les chiffres qu'il aligne, et de trente-six façons dispose, aboutissent à un déficit. La multiplicité des excitations qu'il a reçues de ces calculs implacables, irrite, puis détruit son énergie affolée. C'est Hercule impuissant dans un cul de basse-fosse, un ours au jardin zoologique. Vigoureux pour résister à des marches, à des veilles, à des débauches, il succombe à la détresse morale.

Quant à ce Mouchefrin, je ne serais pas étonné que son

père ou sa mère fût alcoolique. Du moins sa mère le battait durement; c'est à quoi de nos jours on reconnaît une déprimée. Peut-être fut-il conçu sous l'action malsaine du collodion : son père le photographe préparait les plaques sensibles en versant dessus du collodion, puis en laissants 'évaporer l'alcool; de préférence, c'était dans des petites pièces, pour échapper à l'action de la lumière, et, comme l'alcool employé était de mauvaise qualité, il y avait réellement une variété d'intoxication par les vapeurs.

Quoi qu'il en soit, avec son teint terreux, ses yeux inquiets, tout son visage tombant de lassitude physiologique, ce Mouchefrin est méchant et sournois comme un ouistiti. Sa misérable hygiène, ses privations l'ont jeté bas depuis longtemps. Accroché à Racadot, il ne réagit pas : « On s'habitue à la misère », dit-il. C'est un redoutable personnage, débile, endormi et qui flotte.

Racadot et sa maîtresse, de l'après-midi ne sortirent pas, ne parlèrent pas : ils écoutaient le bruit menaçant de Paris. La Léontine connut les angoisses des bêtes qui hurlent à l'approche des orages; cet instinct même, la pauvre fille n'osait le contenter. Quand le jour tomba, entre chien et loup, elle pleurait silencieusement dans un coin.

Vers minuit, et quand ils étaient couchés, Mouchefrin rentra pochard, satisfait et grossier : aux êtres mal nourris, un repas copieux suffit pour les troubler; il raconta avoir mangé à l'office, et tut les vingt francs qu'Astiné lui avait remis.

— Elle m'a dit qu'elle n'avait pas d'argent : comme journaliste, je ne l'intéresse pas, mais elle me fera une situation de guide si je lui montre mieux que « le Père Lunette » ou le Château-Rouge. Elle dit que les restaurants à Pétersbourg sont plus raffinés qu'à Paris, et l'opéra meilleur en Allemagne. Elle reconnaît que le café-concert est d'un canaille bien spécial à Paris, mais elle s'en lasse. Elle voudrait, un soir, circuler sur les berges de la Seine et visiter leurs cabarets.

— Des bêtises de riche! — dit Racadot qui trouva, pour exprimer son dégoût et son irritation, l'accent et la formule qu'il aurait eus à Custines, s'il n'était jamais allé au lycée de Nancy.

Le lendemain, 16 mai, Mouchefrin et Racadot étant sortis, l'imprimeur vint et aggrava ses menaces d'expulsion par

des propos injurieux pour la Léontine. Il prétendait qu'il avait un client tout prêt et qu'il fallait avant vingt-quatre heures ou lui donner du travail ou lui restituer son local. Racadot, maintenant toujours le rôle qu'il prêtait à la Léontine, écrivit à son père :

« S'il t'est matériellement impossible de me procurer de l'argent, envoie-moi, sitôt que tu auras reçu cette lettre, une dépêche que je puisse présenter à ma vendeuse et conçue en ces termes : « Ne puis envoyer dix mille francs avant fin cou-» rant. Te cautionne envers qui de droit. »

Le 17, au premier courrier, Racadot reçut la réponse à sa lettre du 15.

« Je ne trouve pas d'argent. Charge-toi de le dire à ta vendeuse. Tout le monde prête à l'État. Et puis, après que tu as vendu nos biens pour ton journal, on se défie. Moi-même, dans mes affaires, j'en ressens du tort. Je comptais, en te remettant l'héritage de ta pauvre mère, l'année dernière, que, s'il me manquait un ou deux billets de mille dans un moment pressé, tu me les enverrais, et tu t'es mis dans les embarras. Tu t'es lié avec des promesses que tu savais bien ne pouvoir pas tenir. Tu commences bien mal. Tu es tourmenté ; mais je le suis aussi.

» Tu me dis d'aller à Paris ; crois donc qu'à mon âge je préfère rester dans mon pays. Je connais tout le monde et je ne m'ennuie pas où je suis. Tant que je pourrai suivre les affaires, je tâcherai toujours de gagner quelque chose. Je vais doucement, je travaille sans ambition.

» Tu me parles de ta position qui se fera ! D'après ce qu'on m'a dit, il y a cette semaine encore des journalistes qui ont mal tourné à Nancy. Cela ne donne pas confiance ; mais enfin, dans tous les métiers il y en a qui font mal. Pour moi, j'ai pensé toujours que tu trouverais plutôt une position au pays qu'à Paris. Tu dois bien voir quelle différence. Si tu étais resté ici, tu aurais déjà des bénéfices. M. Engelault, de Pont-à-Mousson, voulait, je le sais par lui, payer un clerc dix-huit cents francs. Tu verrais notre bourse grossir, tu aurais été des plus riches. »

Ce jour-là. comme il l'avait annoncé, l'imprimeur voulut les mettre dehors : Racadot promit qu'il lui donnerait de l'argent pour les deux heures, parce qu'il attendait un télégramme. A deux heures, rien n'étant arrivé, pour éviter une nouvelle explication, tous trois sortirent. On mit des restes de charcuterie dans l'éternelle serviette de Racadot. La Léontine demeura dans la rue Saint-Joseph, à guetter le petit télégraphiste espéré.

A chaque instant, d'un ciel d'orage, tombaient des averses. Les deux hommes allèrent jusqu'à la porte de Bouteiller, mais furent heureux d'apprendre qu'il était absent : Racadot sentait qu'à importuner son protecteur, il le mécontenterait sans résultat. Comme ils se retiraient lentement, ils le virent qui sortait de chez lui. Racadot prit tout son courage et l'aborda pour lui demander si Colin de Saint-Marc ne pourrait pas aider *la Vraie République*. Bouteiller, très pressé, s'étonna de la transformation qu'avait subie le journal, et déclara avec une humeur mal dissimulée qu'il ne voyait pas en quoi le financier pouvait intervenir.

Les deux malheureux, avec les derniers sous de Racadot, se rendirent vers l'heure de l'apéritif à la terrasse du Café Cardinal, dans l'espoir qu'une affaire leur serait proposée. Ils eurent l'idée d'annoncer une conférence de Racadot, avec des entrées à vingt sous : la Léontine les placerait à des amis près de qui ils n'osaient plus mendier sans prétexte. Au soir, nul télégramme n'étant arrivé, ils allèrent s'abriter, pour manger, dans un coin de la gare du Nord.

La Léontine se plaignait de frissons, d'une courbature, d'une forte grippe. Quand, à neuf heures, ils osèrent revenir rue Saint-Joseph, brisés, aspirant à leur misérable repos, ils trouvèrent porte close : leur passage était par le porche de l'imprimerie, fermée et vide, puisque sans travail. Après une fureur de Racadot qui s'emporta dans un délire de coups inutile contre les lourds vantaux, ils virent que la Léontine pleurait. Sans argent, sans abri, ils comprirent, sous cette pluie fine, où il fallait en venir.

— Qu'est-ce que tu veux!... va, dit-elle, je trouverai toujours à la brasserie une amie qui me donnera l'hospitalité.

D'envoyer sa maîtresse à la prostitution, c'est une sensa-

tion d'horreur, de déchirement qui met dans l'âme quelque chose de frénétique et la volupté des impressions extrêmes. Les ténèbres de l'univers, l'hostilité des hommes, son isolement, tout prenait des proportions insupportables. C'est Robinson dans son île déserte, s'il avait dû tuer son chien !

Quand la Léontine se fut éloignée :

— Antoine, dit Racadot. j'ai toujours été pour toi un ami sincère, un frère. Et aujourd'hui encore, notre dernière bouchée de pain, nous l'avons mangée avec toi.

— C'est vrai, dit Mouchefrin.

— Regarde comme le chagrin me change, quelle figure j'ai... Cette pauvre fille qui m'a toujours été si dévouée et qui est honnête !... Il me faut de l'argent pour sauver le journal.

— Comment en trouverais-je !

— Vois notre position, Antoine, à tous les deux. Dans trois mois nous pouvons, par le journal et par Bouteiller, avoir gagné la bataille. Aujourd'hui je suis ruiné, j'ai à peine de quoi manger. Regarde-toi : tu es à peine vêtu ; tu n'as même pas une femme...

A son tour, Mouchefrin se mit à pleurer. Il pensait à sa pauvre existence, et que si Racadot se décourageait et voulait rentrer dans son pays, il serait tout à fait abandonné dans Paris. Ils se promenèrent indéfiniment. Vers l'aube, Racadot prit les deux mains de Mouchefrin :

— Antoine, il y a un moyen et tu peux l'employer. Je t'en supplie, Antoine, mon frère... une perle, une turquoise.

— Non, Racadot, c'est impossible. Écris encore à ton père.

— Mon père se moque de moi. Ce qu'il faut, c'est l'argent et les bijoux de madame Aravian. Je te ferai une situation...

— Tu es seul enfant, il est riche : à ta place, par tous les moyens possibles, j'arriverais à bout de ton père. C'est dur à la détente, ces vieilles gens de la campagne, mais, puisque l'argent y est, avec du drame et des promesses, tu le feras sortir.

— Antoine, va savoir à quelles heures elle s'absente... Ne pourrais-je pas monter chez elle, tandis que tu occuperais les deux domestiques à l'office ? Rien qu'avec une de ses perles, je payerai Cosserat, j'éviterai la faillite. Elle ne remarquera même rien et plus tard on pourrait la remettre...

Quand Mouchefrin parut consentir, Racadot lui sauta au cou en s'écriant :

— Tu me sauves la vie !

Au matin de ce 18 mai, et tandis que son camarade se rendait chez Astiné, Racadot allait prendre son courrier. Une lettre de son père ajoutait à sa sensation d'être hors l'humanité :

« Mon cher Honoré. Je trouve encore ton écriture. Tu me dis qu'il te faut une dépêche pour midi. C'est donc bien pressé, tes affaires ! Tu as donc traité avec de mauvaises gens ! Quand on cède un journal, ce n'est pas pour le détruire. Je ne comprends rien à tes histoires : c'est de l'argent, de l'argent qu'il te faut... On te roule, et tu dois t'en apercevoir, parce qu'ils te tourmentent trop. Tu t'es mis dans les gazettes trop jeune. Je t'avais offert de quoi te rendre heureux avec ta place de clerc, et puis avec tes quarante mille francs ; mais je ne veux même pas répondre quand tu me proposes de m'engager pour toi. Si tu étais resté à Toul, ou à Pont-à-Mousson, j'aurais quarante mille francs que je n'ai pas et cela nous ferait douze cents francs de rente. Fais donc pour le mieux, je t'en ai donné assez. »

Pour répondre, Racadot alla chez l'imprimeur qui avait recueilli *la Vraie République* :

« Tu me dis carrément, et tu en as l'air joyeux : « Si tu » as des frais, c'est de ta faute ». Je ne m'attendais pas à pareille réponse de la part de mon père. Toi qui avais pris mes intérêts jusqu'à ce jour, je vois que tu m'abandonnes ! Pourtant, je ne t'ai rien coûté, puisque j'ai été élevé avec l'argent de ma pauvre mère, qui m'appartenait. Jamais tu n'as dépensé pour moi, et pendant six années mes quarante mille francs t'ont profité. Tu ne poursuis même pas ceux qui te doivent, et tu me laisses poursuivre, moi ! J'étais bien loin d'avoir sur toi une pareille opinion. Voilà comme je n'agirais pas envers toi. Et les parents de mes amis du lycée non plus ne se conduiront jamais si durement envers leurs fils.

» On va me déclarer en faillite et m'enlever mon journal. Que devenir, alors ? Tu ne seras pas plus longtemps insensible

à ma prière, mon père. Donne-moi dix mille francs; si tu veux, oublie-moi ensuite, je me considérerai comme n'ayant plus de père. Tu te diras : « Que mon fils devienne ce qu'il plaît » à Dieu, j'ai fait ce que je devais faire. »

» Tu ne penses dans toutes tes lettres qu'à me reprocher d'avoir quitté le notariat. J'aurais dû acheter une étude ! Mais une étude, à Toul, à Pont-à-Mousson, vaut quarante-cinq à cinquante mille francs.

» Je ne vis plus, ne peux plus manger, et je redoute de tomber malade. Fais un dernier sacrifice ; après, tu ne penseras plus à moi. Je suis presque à cent lieues de toi, je ne t'ennuierai plus. Si je n'étais pas installé, si je n'avais pas entre les mains de quoi travailler, je m'éloignerais encore. Et certes, je ne sais ce qui me retient, mais j'ai des idées noires. Je t'en supplie, mon père. Tu ne t'imagines pas ce que j'endure. Ce n'est pas pour dépenser, sois-en sûr. J'ai absolument besoin de dix mille francs, et puis ma situation, cela est certain, sera magnifique.

» Au revoir, mon cher père, ou adieu. Je comprends bien les ennuis que je te cause, mais ce sera la fin. »

Et après la signature, il recommençait :

« Un effort de ta part, mon cher père, peut me sauver la vie. Fais-le mon cher père. Je t'embrasse et je t'aime bien encore. »

Quand Racadot eut fini cette lettre où, de plus en plus sincère, il se tournait de toute son âme vers la terre natale, il sut obtenir un timbre-poste d'un employé qui se douta de sa détresse.

Il fut rejoint par Mouchefrin : « Astiné portait toujours sur elle ses turquoises de prix, son argent et ses perles ; impossible de les lui prendre. »

Racadot devint fou de désespoir. Il reprocha à son pauvre ami tout ce qu'il avait dépensé à le nourrir, puis il l'embrassa et le chargea d'aller chercher la Léontine à la brasserie ; il les attendit dans le jardin du Luxembourg. L'arrivée de sa maîtresse le calma. Elle raconta avoir passé la nuit chez une amie, qui lui avait prêté dix francs.

Ils louèrent un galetas de vingt sous la journée, rue Saint-

Jacques. Sur le conseil de la Léontine, Mouchefrin alla rue Sainte-Beuve demander un secours à Sturel ; et pendant son absence, ils mangèrent en hâte, pour ne pas partager avec lui, quelques morceaux de viande qu'elle tira de ses poches. Quand Mouchefrin rapporta vingt francs, dont il avoua dix, ils allèrent tous trois chez les marchands de vin s'enivrer.

— Cela fait divertissement ! — disait la Léontine, qui avait trouvé à Verdun cette survivance de la langue de Pascal.

Ils rentrèrent à dix heures du soir. Étourdie par son alcool, elle s'endormit profondément. Mouchefrin s'étendit dans un coin. Racadot allait, venait, s'arrêtait, frappait du pied. Il ne semblait point s'occuper de ses deux compagnons. De temps à autre, il laissait échapper des exclamations de dépit, de colère ou d'espoir tour à tour naissant et déçu, sa pensée se développait par secousses violentes... De quelle femme parlait-il donc ?...

— C'est la seule !... Seule, elle a de l'argent ! Et pour la décider à le donner, Mouchefrin et moi, nous avons trop sur le corps l'odeur des misérables.

Il avait plaisir à s'insulter soi-même... Il y eut des moments où il sembla étouffer ; il s'essuyait, non le front, mais toute la tête avec un étrange tournoiement de la main et du bras. On eût dit que de sa conscience tenaillée il arrachait hors de son crâne des lambeaux. Quelle que soit l'infamie de sa préoccupation, ce puissant qui ne veut pas se laisser réduire à l'impuissance offre un fort beau spectacle. Un projet, une chose abstraite, mais qui se réalisera en actes terribles, est en voie d'éclore dans ce lourd cerveau. C'est une onde insaisissable, des éléments de pensée, qu'il pourrait nier, qu'il ne sait même pas formuler, mais déjà il est redevenu l'optimiste qui a un but, le prisonnier qui entrevoit l'évasion possible... Enfin la construction cérébrale parut avancer et devoir bientôt s'accomplir, car, cédant à un mouvement passionné, il s'écria :

— Il faut savoir ce qu'on veut et s'entêter. De l'énergie ! de la volonté !... Oui !... c'est risqué... Mais c'est prompt !

Il réveilla Mouchefrin.

— A quelle bêtise as-tu pensé ? dit celui-ci en bâillant.

L'expression de Racadot, en une seconde, dissipa son sommeil comme le cri « Au feu ! » dans la nuit.

Plus tard, la Léontine fut réveillée en sursaut par des protestations :

— Non... non,... disait Mouchefrin, c'est impossible. Je ne peux pas.

Depuis trois ans, elle avait connu Racadot et Mouchefrin presque enfants, adolescents, hommes, vieillis déjà par la souffrance. Les ayant vus ivrognes et amoureux, elle croyait ainsi savoir leurs pires déformations. Ils lui ménageaient des surprises.

Le grand Racadot était debout, la poitrine rentrée, la tête en avant, le menton plus avancé que la tête, pareil à un chien qui aboierait sans bruit. Mouchefrin, assis, semblait décomposé par la peur. Ils la regardèrent et se turent.

— Couche-toi ! lui dit rudement Racadot.

Il éteignit. Au bout d'une demi-heure, il alluma de nouveau. Sa figure était terreuse, ses yeux cernés d'une façon épouvantable. Sous quelle impulsion écrivait-il les excuses suivantes?

« Pardonne-moi, mon cher père, les lettres que je t'ai écrites, mais, ennuyé de toutes parts comme je le suis, cela vous change les idées. Pour le 21 au matin, j'attends donc ta lettre avec la somme que je t'ai demandée. Pense à moi, mon cher père. Je n'ai que deux choses à choisir : le déshonneur ou la mort. si tu ne satisfais pas à ma demande. »

Tant d'insistance et cet effort pour se rattacher à son protecteur naturel aboutirent à une réponse, hélas? définitive et qui durement coupait tout espoir :

« Je suis bien désolé de ta position, quoique tu me dises que j'ai l'air d'être joyeux. Tu te trompes : j'ai beaucoup de peine, car un homme prudent chercherait à voir clair dans mes intérêts, sans me dire des injures comme tu m'en as dit. Tu veux de l'argent et je peux t'en trouver?... Mets-toi donc à ma place. Tu ne t'occupes que de prendre et point de rembourser. Viendras-tu donc payer pour moi?

» Je n'ai jamais vu chose pareille; je crois que tu veux me faire perdre la tête. C'est ridicule, ton affaire ; il faut que tu sois en relations avec des canailles. Au fait, je veux vivre sans souci de rien, parce que j'ai été demander de l'argent à un ami et que j'ai vu comme il me recevait ; je ne suis plus d'un âge à supporter qu'on me rebute. »

XVI

MYSTÉRIEUSE SOIRÉE

Racadot, puisqu'il est bachelier et qu'il fréquente les brasseries, a des idées générales, voire philosophiques, mais elles sont d'ordinaire limitées aux instants où il parle en public. Dans son privé, il pense plus économiquement, je veux dire par doit et avoir : ses méditations, au long de cette crise, ont été fort analogues au livre d'un commerçant. Aujourd'hui qu'il est débilité par la lutte, la philosophie l'envahit tout, non pour le consoler, mais pour l'irriter. Voilà un homme qui, de famille, a du bon sens et même de la discipline ; pourtant il n'échappe pas — tant la mode est puissante ! — à se considérer comme une victime.

C'est vrai qu'envers ce jeune paysan l'État a assumé un rôle si providentiel pendant ses années universitaires, et lui a donné des notions si exagérées de la place occupée dans le monde par les idées de droit, de justice, de devoir, qu'il reçoit une tape un peu trop forte quand il se trouve soumis à la grande loi pratique : « Si vous réussissez, vous aurez des amis, du talent, de l'honneur, et les idées de droit, de justice, de devoir souffriraient de se trouver en opposition avec vous ; — quand par malchance cela arriverait, elles sauraient s'effacer bien vite et passer dans votre camp. — Si vous échouez, au contraire, elles ne voudront pas se compromettre par votre échec, et tiendront à marquer que vous êtes puni de les avoir offensées. » Racadot, qui vérifie ces principes dans son cas et qui ignore leur caractère universel, se cabre et sincèrement se croit une victime sociale.

C'est affaire de point de vue. Un sociologue le tiendrait pour un parasite social ; un juge d'instruction, pour un maître chanteur ; quant à ses amis, ils le fuient maintenant comme un maître tapeur. Petit à petit, il ne prête plus qu'à des associations d'images désagréables. Ces garçons intelligents, ayant décidé qu'ils ne pouvaient rien pour son salut, jugent oiseux et simplement pénible de penser à lui.

A la Conférence Molé, — où *la Vraie République* avait tenu, l'emploi de moniteur officiel, — on fit cette remarque : Suret-Lefort qui, jadis, aimait à donner Racadot pour son *alter ego*, désormais affecta d'entendre ce nom comme un assemblage de syllabes inconnues. « Eh bien! quoi? semblait-il dire. Ra-ca-dot! qu'ai-je de commun avec cet individu? »

Il faut l'avouer, ce camarade ne leur valait jamais de compliments. Madame Alison, qui appréciait mal Sturel, parce qu'elle le trouvait « peu naturel », revint dans ce temps-là sur l'incident mesquinement soulevé par le baron de Nelles sur les fonds secrets.

— Avez-vous obtenu votre subvention pour votre journal, monsieur Sturel?

— Je ne le verrais plus! s'écria la jeune fille.

Sturel fut froissé qu'elle admît une hypothèse où elle l'écarterait.

Il répondit :

— Je ne fais plus partie de *la Vraie République*.

— Il l'a supprimée, dit la jeune fille à sa mère.

— Je crois que son organisateur veut la maintenir, — rectifia le jeune homme. — Mais je n'ai plus rien à y voir.

— C'est beaucoup à nourrir pour un homme qui n'est pas sûr de son dîner, — fit observer madame Alison avec la blessante supériorité du bon sens.

— Enfin, dit la jeune fille, M. Sturel n'est pas solidaire des gens dont il est moins l'ami que le bienfaiteur.

— Mais qui l'accuse? Je regrette seulement que M. Sturel perde une occasion de s'occuper selon ses goûts.

Grondée par sa fille et n'ayant aucune méchanceté, madame Alison, pour effacer le souvenir de quelques piques de cette sorte, invita François Sturel à une promenade du soir au bois de Boulogne. Madame de Coulonvaux fut de la partie, en sorte que les deux jeunes gens purent s'occuper d'eux seuls.

C'était le 21 mai, à quatre jours de cette triste pluie qu'ont supportée Racadot, Mouchefrin, la Léontine, jetés sur la voie publique. Mais cette pluie, qui avait augmenté la misère de ces trois malheureux et qui collaborait ainsi à d'irréparables malheurs, doit ici être dite excellente, parce qu'elle a dé-

gagé, fait éclore le printemps sur Neuilly, Sèvres, Boulogne et Saint-Cloud.

A travers le bois de Boulogne, la voiture les conduisit d'abord au pont de Saint-Cloud. Thérèse Alison et François Sturel, laissant les deux vieilles dames, mirent pied à terre et suivirent lentement le parapet. Ils s'émerveillaient sans mot dire des mouvements enivrants, rapides comme des bras d'amoureuses voilées et qui se pâment, que font les flots de la Seine en fuyant sous la lune. Oui, la lune, que jusqu'alors François Sturel n'avait pas pensé à regarder, lui paraît comme elle l'est quelque soir dans la vie de tous les hommes, la magicienne incomparable, quand il voit que pour la jeune fille ces lueurs et ces silences sont des regards et des choses amicales. Si frémissante sous ces contacts de la nuit, au bord de l'eau pleine d'ombre, Thérèse devient pour lui une petite fée à laquelle il se sent enchaîné comme un esclave grossier. Ses soins, ses sentiments enveloppent la jeune fille d'un manteau de protection, de dévouement et d'admiration. En été, des cafés violemment éclairés bordent la *Place d'Armes* à Saint-Cloud, en tête du pont ; elle voulut éviter toutes ces grossièretés, et faisant un geste amical d'indépendance à la voiture, ils entrèrent dans l'allée française par où le parc débouche sur le quai.

Les premiers bancs étaient pris par des couples aux occupations mystérieuses et confuses, mais auxquelles les premières tiédeurs du printemps donnent un sens, fût-ce pour les jeunes gens les moins avertis. Sturel en lui-même ne veut pas de mal à ces personnages, parce que tout autour d'une noble image de l'amour un peintre peut grouper les indécences innocentes des bêtes, oui, d'honnêtes bestialités. Ils marchent une cinquantaine de mètres, puis ils trouvent enfin où s'asseoir. Les arbres, qui se confondent au-dessus d'eux dans la nuit, ont une senteur mouillée de verdure ; l'atmosphère est opalisée par la molle clarté, tout respire dans un mélange délicieux d'oppression et d'allégresse : ainsi la force voluptueuse qui est en eux, et n'ose se manifester, les gêne et les transporte. Dans ces tendres ténèbres, son regard ne distingue plus les perfections du corps de la jeune fille, mais sa sympathie les lui fait percevoir avec une vivacité

qui le trouble et le contraint au silence. Elle lui raconte alors que sur ce même banc, l'année précédente, elle est venue s'asseoir; elle dit, puis se tait, il suppose qu'elle calcule combien d'âme il ajoute aux plus beaux soirs de mai.

... Dans la voiture, qui stationne sur la place, les deux dames doivent s'impatienter. Les jeunes gens se rapprochent, mais, cette fois encore, veulent traverser à pied le pont pour revoir les vagues douloureuses qui contrastent avec la sérénité inexprimable du ciel. Les rais de lune sur la Seine à Saint-Cloud ne sont pas plus divins que sur la Moselle, et pourtant Sturel ne songera jamais à les comparer.

Deux voyous qui passaient firent une réflexion sur l'odeur qu'exhalait le vêtement de la jeune fille. Elle ne parut pas entendre, mais, un peu après, elle dit, avec une petite inquiétude :

— Je ne sais pas pourquoi la couturière a fourré du parfum dans mon collet. Elle sait bien que je n'en porte jamais: je trouve cela grossier.

Voilà qui est touchant et la marque d'une amoureuse de craindre une diminution dans l'esprit de son compagnon à cause du jugement de deux amateurs de Billancourt!... Sturel songe avec une volupté égoïste que leur bonheur s'évaporera dans la vie comme ce parfum dans le courant d'air de la Seine. Le sentiment que de tels instants ne peuvent être fixés leur ajoute une force de mélancolie qui le tint longtemps silencieux.

Les vieilles dames, auprès de qui les deux jeunes gens sont remontés. causent de Victor Hugo, dont les journaux depuis quatre jours disent la santé inquiétante : un vieillard de quatre-vingt-trois ans, et le cœur hypertrophié, supportera mal une congestion pulmonaire. Sturel s'entête à considérer que le héros qui maintient le mieux l'unité française ne voudra pas abandonner la patrie avant qu'un homme ou une passion dominante puisse tenir l'emploi qu'en mourant il déserterait. Les dames se mettent à parler de la fraîcheur, car elles sont à l'âge où les paysages lunaires, sans cesser d'agir sur l'organisme, n'y mettent plus d'inquiétudes, que rhumatismales. Mais la soirée est chaude. On file le long du quai jusqu'à Boulogne, pour rentrer par le Point-

du-Jour. Chacun jouit du bien-être, et toute conversation s'est tue, quand madame Alison soudain se penche et dit :

— Oh ! la pauvre dame ! Si elle espère trouver ici une voiture !...

Sur le côté du chemin, une femme, en effet, de silhouette élégante, avec son ombrelle, fait signe au cocher. Deux individus l'accompagnent, qui ne s'associent pas à ses signaux, mais se tiennent plutôt à l'écart... C'est un petit tableau qu'à l'appel de madame Alison chacun depuis le landau entrevoit ; et, si le geste d'un piéton qui fait un vain appel est le plus banal des rues de Paris, à cette heure, dans ce désert, cette femme harassée fait un peu pitié. Elle est bien à cinq kilomètres de la plus proche station de fiacres. Cela pourtant ne suffit pas à m'expliquer que François Sturel ait tressailli.

— Mais — dit madame de Coulonvaux, en Parisienne qui connaît les rues, les fiacres, les tramways et le bois, — ils continuent vers Billancourt : ils tournent le dos à Paris... Peut-être qu'ils ignorent leur chemin.

— On devait au moins les prévenir, dit la jeune fille.

Et elle s'étonne secrètement que son ami n'ait pas offert de monter à côté du cocher pour donner place à cette inconnue. Une fois, à Carlsbad, des étrangers les ont ainsi recueillies, elle et sa mère, qui s'étaient égarées. « C'est sans doute par délicatesse, il ne veut pas mêler à nous n'importe qui ! »

Mais pour François Sturel, ce n'est pas une inconnue. Il est loisible à ces dames d'oublier ; lui ne s'y trompe pas. L'éclair des lanternes, passant moins d'une seconde sur ce visage, lui a révélé madame Astiné Aravian. Il ne l'a pas clairement reconnue, il l'a devinée d'amour. Mais jamais ce visage, il ne le vit marqué de cette inexprimable angoisse. Et ces deux hommes qui se tenaient en arrière, qui baissaient leur chapeau au passage de l'étroit rayon de lumière, n'est-ce pas Mouchefrin, Racadot, avec son éternelle serviette sous le bras ?

Thérèse Alison est triste de s'être montrée égoïste dans son bonheur. L'excellent petit être voudrait avoir rendu service à cette inconnue. Mais Sturel est dominé par le fort

symbolisme de cette apparition. Ce n'est point un mouvement de sensiblerie pour des personnes qui, après tout, à dix heures du soir, ne courent aucun risque à trois; mais il a cru voir son amie toute pâle, exténuée d'une longue course, ses deux camarades dégradés ; et quand il passait avec son bonheur, il les a laissés dans le fossé du chemin ! Sans un geste, la tête détournée vers l'ombre, ils ont donné une impression tragique et glacée à Sturel. Elle, c'est pire, lui a livré d'elle-même une image qui le désespère. Comment put-il se taire à son geste d'appel, quand en soi-même, toujours, il la sent si vivante? Parfois, soudain évanouie, il pouvait croire qu'elle n'était plus, puis elle renaissait — comme un drapeau qui flotte et retombe sur sa hampe, s'affirme et se renie au gré du vent, mais domine toujours la situation. — Cette étrangère n'est-elle pas mêlée à ses pensées et les nuançant toutes, — au point que tout à l'heure, quand auprès de Thérèse il respirait avec complaisance l'atmosphère impure de l'allée de Saint-Cloud, et quand il se réjouissait de mêler l'idée de périssable à leur sentiment, c'était vraiment le poison d'Astiné qui agissait dans son sang ! Où qu'il marche, il la porte en lui. En vérité, à cette date, si elle a accompli sa destinée propre, elle pourra bénéficier en Sturel d'un prolongement de vie. Et c'est peut-être son appétit de se détruire, son perpétuel don de soi au milieu de sa débauche, qui mériteront à cette rare jeune femme de se survivre.

Mais, l'infortunée, comment subira-t-elle sa sentence?

Teintes violettes d'un soir tragique, sombres espaces, élan pour la tuer de ces jeunes gens qui l'eussent tant désirée ! Leurs cris dans la nuit épandus ! leur course, avec les vêtements qui battent l'air ! Cet appel immense, cette plainte !... Qu'il y en a déjà eu de ces appels d'assassinés, et qui sont allés Dieu sait où ! L'horreur profonde, c'est que ce spectacle est tout à fait exaltant ! Les hommes aiment à mordre, et de ce désir leur bouche se dessèche devant les choses effroyables.

La frénétique action ! oh, la pire débauche ! Dans sa pleine énergie et capable de susciter encore la pleine énergie, elle roule à terre sous le marteau brutal qui lui brise une

tempe. C'est Racadot qui frappa : Mouchefrin la tenait par son petit cou qu'il était heureux de toucher. Ah ! malheureuse ! Bête de luxe, elle a irrité de désirs leur sang, avec son corps dédaigneux. Elle est tuée par deux pauvres, qui sont aussi des mâles orgueilleux. Ces deux caractères, quand ils ne s'excluent pas, constituent une espèce des plus dangereuses. Sans doute, elle mit sa main sur ses yeux, d'un geste de petite fille qui se donne pour la première fois. et d'un geste qu'on croyait bien qu'elle ne retrouverait jamais. Eut-elle le temps de penser dans la nuit : « Comme ça m'ennuie de mourir !... » Mais eût-elle aimé vieillir ? Les Orientales s'alourdissent si fort !

Ces choses-là se passèrent dans les ténèbres, et s'y enfoncèrent définitivement avec la conscience qu'en put avoir Astiné. Les deux assassins en prirent une vue bien différente de ce que nous tenons pour la réalité. Éperdus de terreur, ils dépensaient, à frapper toujours, d'excessifs efforts, comme si elle eût été une idole invincible et leur pire ennemie. Ses perles maintenant, perles des mains, perles des poignets, perles du col et ses turquoises « immortelles », qu'elle tenait des princes persans, toute cette gentille friperie de ses grâces, ils la lui arrachent. Et, courbés, ils complètent leur boucherie par une affreuse précaution : ils la dépouillent de ses vêtements et emportent la tête, qu'ils vont enfouir plus loin.

Ce beau corps, cette gorge de vierge qu'elle avait gardée, et que baigne le sang tiède, ces jambes adorables, tout cela qui eut tant de plaisir à éveiller les instincts de la vie, ils l'ont jeté sur le dur gazon des berges de Billancourt. Ce cadavre, ce sang et ces beautés découvertes, dans ce tragique abandon, c'est l'éternelle Hélène « tant admirée, tant décriée » qui une fois encore est venue du rivage homérique, avec le trésor augmenté sans cesse de sa fabuleuse beauté. Hélène ! mais du moins, cette fois, pour que soit complète son atmosphère de volupté, il ne manque pas au tableau l'appareil du carnage.

Sturel, plus tard, comprendra que ces circonstances tragiques étaient de nécessité et les instruments atroces de la parfaite biographie d'Astiné Aravian. Il n'admettra pas qu'une hypothèse eût pu surgir où ce sang eût été épargné à son

amie. En laissant la biographie de cette femme se constituer dans son imagination, comme on laisse une vérité se concréter en soi de façon à n'en être que le spectateur, Sturel reconnaît bien qu'une telle vie, à moins d'être incomplète et même contradictoire, ne supportait que ce dénouement où il y a du vice, de l'horreur et des accents désespérés.

Le ciel de minuit et ces sombres feuillages, qui tout à l'heure d'un si grand air favorisaient les énergies amoureuses, encadrent avec une égale magnificence la terreur de ces assassins. Le souffle d'un assassin, dans la nuit, ce doit être le halètement d'un coureur demi-asphyxié de qui l'on entend les prises d'air et les expirations cent mètres avant que l'on distingue son visage douloureux et forcené, — un visage composé par d'affreux battements de cœur. Mais, courant aux côtés de l'homme de sport, c'est le groupe de ses amis, de ses entraîneurs qui le félicitent, le soutiennent de leurs fraternelles exhortations. Quant à la clientèle de l'assassin, de l'homme qui vient d'oser cette inhumaine dépense d'énergie, elle est faite seulement de figures d'effroi chuchoteuses, au milieu desquelles il court comme un maudit.

Racadot et Mouchefrin ont lavé leurs mains avec du sable, dans la Seine. Mais Racadot voit sur le cou de Mouchefrin, Mouchefrin voit sur le cou de Racadot une petite raie fine comme un tracé, un projet pour le couteau de la guillotine, la ligne d'intersection selon laquelle leur tête culbutera dans le panier de son. Ils ne veulent point que ce signe et d'autres plus certains encore les dénoncent à l'octroi du Point-du-Jour : ils traversent Billancourt, le haut Billancourt, Boulogne, et par le Parc-aux-Princes, atteignent les grilles, près de la gare d'Auteuil. Là encore un octroi. Ils songent à passer la Seine, et sur la rive gauche ils joindront le pont de Neuilly, pour regagner de là Paris. Sur les ponts, des octrois toujours! Les novices n'avaient pas prévu que Boulogne, Billancourt, entre Paris, le Bois et la Seine, forment une vraie souricière. Peut-être a-t-on déjà retrouvé le cadavre. Ils se séparent. Isolés, ils pensent attirer moins l'attention ; chacun voit dans l'autre un danger.

Laissons-les à leur épouvante infâme, et, par contraste, plaisons-nous à nous rappeler le beau spectacle, si profondément

émouvant, d'un jeune homme dans le bref espace de sa vie où il s'occupe en toute conviction des intérêts de l'espèce et se donne aux choses éternelles. Ainsi, le même souffle qui passe sur le cadavre d'Astiné Aravian caressait tout à l'heure François Sturel, épris de Thérèse Alison, et maintenant encore les rejoint sur cette longue berge de la Seine... Supplie ton amante, jeune homme changeant et sincère! à genoux, ton bras passé autour de son corps, au bas de sa taille, sur ses belles hanches, ta main gauche tendue vers ses yeux, vers le ciel inexploré. Les arbres aussi vont vers le ciel, et son espoir, ses incertitudes aussi. Veux-tu qu'elle se donne? Es-tu celui qui peut quelque chose pour son bonheur? Jeunesse, amour, déchirantes minutes!... Et sous ces mêmes arbres, sur ce même sable qui crie, la fuite des assassins emportant une belle tête sanglante, des perles et des turquoises.

Bien que François Sturel en prenne une conscience peu nette, ce qu'il aimait de madame Aravian, c'était son âme, sans doute, sur son visage, mais ses perles aussi, ses turquoises, son luxe, le parfum de ses vêtements, toutes les grâces et la mollesse d'une femme qui sait se faire servir. Précisément, elle vient de périr aux mains des serfs à cause de ses perles et turquoises que veut vendre Racadot, et à cause du parfum qui irritait Mouchefrin. Tout à l'heure, Sturel l'a laissée au fossé pour ne pas déplaire à sa nouvelle amie dont le luxe, le parfum, les grâces et la mollesse, ce printemps l'ont conquis. Racadot, maintenant, court vers la Léontine comme une bête qui rapporte une proie à sa femelle : car, pour cette compagne, il est excellent. Mouchefrin court à côté, suivant les événements, comme le chien du troupeau galope auprès des moutons, et, la langue hors de la bouche, collabore aux desseins obscurs du berger.

Quant à nous, dans cette soirée, pourquoi perdre notre temps à juger? Contemplons et vivons. Ayons l'âme de ces grands arbres. Par une nuit d'une beauté rare sous nos climats, la tête perdue dans l'obscurité, assistons aux heurts de ces énergies égarées. Cette fille d'Orient, originaire des pays où la moyenne de la vie humaine est bien plus courte qu'à

Paris, semble vraiment s'être toujours appliquée à multiplier autour d'elle les mauvaises occasions et à se créer autant de risques qu'en présente la vallée de l'Euphrate où campa sa famille. Son gémissement dans les terrains de Billancourt vaut sa mère expirant sur la rive d'Asie. Il est naturel qu'une Astiné Aravian meure assassinée. Le coup des paysans Racadot et Mouchefrin ajoute un épisode à l'éternelle Jacquerie. Certes, leur conduite n'est pas en harmonie avec les façons de voir des gens normaux; elle offense les lois de la société civile et les lois instinctives. Les grands arbres, le courant d'air de la Seine, les beaux nuages, peuvent bien composer de beaux tableaux avec ces animaux fuyants; la société n'est belle qu'en contrariant la nature. Un tel acte doit entraîner la suppression de Racadot et de Mouchefrin. L'ignominie de cette minute est de telle évidence qu'il serait superflu de s'y arrêter davantage. Mais les choses ne sont jamais finies: elles sont toujours en train de se faire. Précisément, notre rôle, c'est de les considérer dans leurs développements. Nous sommes des botanistes qui observons sept à huit plantes transplantées et leurs efforts pour reprendre racine. Charcot, en traitant celle qui étrangla Gouffé de coquine, se servit d'un mot exact, mais qui n'avait pas le genre d'exactitude, et n'exprimait pas la conception qu'on demande à Charcot. En face d'un fait de cet ordre, la pensée d'un homme bien constitué se développe selon des temps! C'est dans le premier moment qu'il faut crier, et le plus fort possible, « au gendarme ». Ensuite, c'est un grand problème, et proprement le nôtre, de savoir si l'éducateur Bouteiller et, comme y comptait Challemel-Lacour, « l'esprit de la société où ils vécurent » pouvaient faire que Racadot et Mouchefrin ne préférassent pas un crime à l'effondrement de leurs ambitions.

MAURICE BARRÈS

(La fin au prochain numéro.)

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

La Dame aux Camélias! La Femme de Claude!... C'est un « cycle Dumas », pour un peu, que nous eût récemment donné cette charmante et vibrante comédienne étrangère ; et la représentation qu'elle offrit à ses camarades parisiens fut comme un festival Dumas, — mais Dumas fils. En même temps, le zèle pieux d'un arrière-petit-gendre élève un monument littéraire au général Alexandre Dumas[1]. Entre les deux, n'est-ce pas le moment d'évoquer Dumas père? Il nous eût remercié tout le premier, d'un cœur sincère et chaleureux, celui qui, dans une mémorable préface, il y a trente ans bientôt, confessait hautement sa filiale admiration :

« Tu es devenu « Dumas père » pour les respectueux, « le père Dumas » pour les insolents, et, au milieu de toute sorte de clameurs, tu as pu entendre parfois cette phrase : « Décidément, son fils a plus de talent que lui. » Comme tu as dû rire!... »

1. *Un soldat de la Révolution : Le général Alexandre Dumas*, par Ernest d'Hauterive.

I

Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie est né à Villers-Cotterets, le 5 thermidor an X (24 juillet 1802), du général de division Alexandre Dumas et d'Élisabeth Labouret, son épouse : demi-nègre par sa grand'mère paternelle, qui habitait Saint-Domingue. Il est mort chez son fils, à Puys, le 5 décembre 1870. Entre ces deux dates il a fait beaucoup de feuilletons, beaucoup de romans, beaucoup de drames, beaucoup de frasques dans tous les pays. Au moment où il vit le jour, l'imagination française était embrasée. Il s'éteignit avec elle, au début de l'hiver inoubliable. Il n'avait plus sa raison d'être. L'année ne devait pas avoir de printemps ; la France avait perdu son enthousiasme et sa jeunesse.

« Mon cher Brune, écrivait le général à son ami devenu maréchal de l'Empire, je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que, s'il continue à grandir à l'extérieur comme il a fait à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille. » Dumas n'a pas menti à la promesse ; il avait de qui tenir. Le général était une manière de colosse, au teint bruni, aux cheveux crépus, qui mesurait cinq pieds neuf pouces, et que les Autrichiens appelaient *le Diable noir*. Porthos semble un cadet auprès de lui. Au moment où il se maria, le bon géant avait le mollet égal en grosseur à la taille de sa femme. C'est le fils qui le dit avec admiration. « C'était un véritable cavalier américain, un gaucho », dont la force musculaire fut proverbiale dans l'armée. Dans ses écrits, Dumas ne tarit pas sur ce point. Au manège, le général s'accrochait à une poutre et enlevait son cheval entre ses jambes pour se dégourdir. Les barres de fer scellées au mur n'étaient pour lui que roseaux. Et quant aux malins, aux hercules de régiment, ils n'avaient qu'à se tenir. Même à travers les récits du fils, il paraît bien que le génie du père a surtout résidé dans ces muscles d'acier et je ne sais quel héroïsme à bras tendu, dont l'exemple ni la contagion

n'étaient rares en ce temps-là. Il faut lire, dans *Mes Mémoires*, la défense du pont de Clausen par le général Dumas, et comparer à ce fait d'armes, au second volume des *Mémoires* de Marbot, des prouesses analogues, du même courage un peu fou, qui supplée à tout et triomphe de tous obstacles. Et après cela, vous goûterez sans étonnement les chapitres allègrement gascons du Bastion Saint-Gervais dans *les Trois Mousquetaires*, et aussi la prise de la Bastille par Ange Pitou, ou même encore celle de la poudrière de Soissons, par Alexandre Dumas, fils de Dumas. « La force poussée à ce point, ajoute-t-il au portrait de Porthos endormi, c'est presque de la divinité. » Que dire de Porthos éveillé?

L'époque où est né Dumas ne dormait pas. Napoléon ne lui en laissait pas le loisir. Le merveilleux et l'admirable se sont multipliés depuis douze années: la Révolution, Brumaire, l'Europe sillonnée, domptée, conquise, les vastes desseins, les longues caravanes armées, les marches forcées sur les capitales, et puis les retraites de là-bas, Moscou, Waterloo, quelle pâture pour l'imagination des fils de ces héros, qui grandissent rêveurs et sédentaires sous la paix des Bourbons, dans l'atmosphère de la légende ! Il est là, Lui, toujours Lui, debout sur le seuil du siècle; il symbolise la volonté géniale; il cristallise ces infinies velléités de l'âme française inquiète; il personnifie ce besoin de fatalisme, cette croyance au hasard, et ces mille superstitions latentes que l'histoire, depuis 1789 jusqu'en 1815, avait singulièrement excitées. Dumas, qui est aristocrate par son père, et dont la mère eut à souffrir de l'ingratitude de Bonaparte, est à plusieurs reprises sévère et dur à Napoléon. Et tout de même, il est peuple: cette figure l'attire; il est fataliste : elle le hante. Il l'a vu passer, au galop des chevaux de poste, l'avant-veille de Waterloo. Et quelques jours après, il l'a vu revenir morne, écrasé, toujours à toute bride. Vingt ans plus tard, il frémit encore à ce souvenir. Même vaincu, même mort, cet étonnant capitaine est une force qui agit jusqu'en 1830 sur l'esprit populaire.

Dumas est, lui aussi, « une force de la nature », selon le mot de Michelet, en proie à une imagination, non pas échauffée, mais brûlante et continuellement embrasée. De son père, il a l'énergie; de son époque, tous les besoins d'action et de

superstition, accrus des exigences d'une complexion tropicale. Jeune, il est élevé par une mère très douce, en pleine campagne, à l'orée des forêts ducales de Villers-Cotterets. Il croît en plein champ, étudie peu, le latin mal, le violon sans succès; mais pour prendre les oiseaux à la pipée, pour braconner armé d'une canne-fusil, pour engluer les pinsons, démonter les perdrix et dépister les gardes forestiers, il a déjà l'agilité du Renard-Subtil et la vigueur de la Longue-Carabine de Cooper, qui bientôt feront ses délices. Le corps est robuste, le pied et le poing solides; l'amour-propre est comme le poing et le pied. Cependant il se passionne pour les récits, que lui font les gardes, des exploits de son père le général. Dans les longues lignes des grands bois, il entend conter les faits d'armes rehaussés des croyances les plus étranges. Ces forestiers, vétérans de la Grande Armée, corps de fer, âmes incultes, ont beaucoup plus d'influence sur lui que l'abbé Grégoire et l'abbé Fortier, qui lui enseignent peu le rudiment. Il a dit ses premières lectures dans ses *Mémoires;* après les champs et les fourrés de la forêt, ce qu'il aime le mieux, ce sont les *Mille et une Nuits*, et les œuvres de Buffon.

Vigueur, amour-propre, imagination, tout cela très combustible et prêt aux incendies. Il suffira d'une étincelle. Sa mère, prudente et pauvre, le met chez un notaire. Des amis de Paris étaient venus à Villers-Cotterets et avaient déjà opéré quelques dégâts dans la cervelle du jeune Dumas. Et le voilà donc troisième clerc, saute-ruisseau, chez maître Mennessier; si ses muscles continuent à s'y développer, imagination et amour-propre peut-être y seront plus calmes. Il s'échappe un jour vers Soissons, assiste à une représentation de l'*Hamlet* de Ducis, donnée par des élèves du Conservatoire. C'est Ducis qui met le feu aux poudres.

Je renvoie aux *Mémoires* pour le détail des influences que subit Dumas. Deux traits caractéristiques dominent ces nombreux chapitres. C'est d'abord la volonté de cet adolescent, qui veut voir Paris, qui s'y achemine à pied, en compagnie d'un camarade, braconnant sur la route, tuant des lièvres pour subsister, et arrivant au but qu'il a rêvé. Puis, ce sont les secousses imprimées par le hasard à cette tête chaude. Ce provincial, ce sauvageon, ce demi-nègre est présenté à

Talma dans sa loge, au moment où celui-ci « fait sa figure », et là, en présence des hommes de théâtre de l'époque, il est baptisé, que dis-je ? sacré dramaturge, au nom du Père, du Fils et de Shakespeare, par le tragédien officiant et malicieux. Car il est vrai que Talma ajoutait : « Retourne en province, rentre dans ton étude. » Dumas, sûr de soi, réintégra son étude et sa province. Mais il en revint bientôt pour entrer comme employé aux écritures dans les bureaux du duc d'Orléans, dont les fenêtres donnaient sur la Comédie-Française. Désormais, en bon expéditionnaire, il passe son temps à lire tout ce qu'il faut avoir lu alors : Shakespeare, Lope, Calderon, le théâtre le plus vigoureux et le moins timide (c'est du moins ce qu'il comprend d'abord), — et aussi Gœthe et Schiller, et Byron pour suivre la mode, et Walter Scott pour le décor historique et le plaisir des reconstitutions. Et il s'oriente vers le théâtre par une suite de rencontres, auxquelles ni l'imagination, ni l'amour-propre, ni le reste ne sont étrangers.

Décidément, c'est la Fatalité, la vraie Fatalité des romantiques, c'est elle qui se plut à faire naître, grandir et grossoyer Alexandre Dumas, fils du « Diable Noir » du pont de Clausen, en un temps et en des milieux où la vitalité et la fantaisie soutenues d'une confiance en soi sans pareille — c'est à peu près le tout de cet homme, ou du moins l'essentiel d'où les autres qualités émanent — pouvaient faire de lui, sur la scène et dans le roman, une sorte de rhapsode moderne et populaire, rhapsode de la race française à l'aurore de ce siècle, débordant de sève, passionné selon le goût de la foule, et interprète jusqu'à sa mort d'une époque et d'une légende quasiment homériques.

II

Il débute donc par le théâtre. Il a la foi, l'imagination, la passion, l'esprit, tout ce qu'il faut pour y réussir, et, malgré ses lectures tardives, un à peu près d'ignorance, qui est comme le levain des audaces dramatiques. Quand il demeurait à Villers-Cotterets, il attendait avec impatience les villégia-

tures d'Adolphe de Leuven, coureur de coulisses, frôleur de grands hommes, ami de tous les comédiens en renom. Adolphe était de l'âge de notre Dumas, et lui apportait l'air de Paris embaumé des senteurs du quinquet d'avant-scène. Vous devinez le travail qui se faisait, au cours de ces causeries, en cet autre Alexandre. On ébauchait des vaudevilles, dont *le Major de Strasbourg*: on esquissait un drame : *les Abencérages*, tiré de Florian. Dans tous les théâtres parisiens, Leuven avait ses entrées; mais elles étaient personnelles, et ne valaient pas pour ses manuscrits. Une fois Dumas installé à Paris, la collaboration recommença de plus belle. Il était écrit là-haut que toute sa vie serait prise en cet engrenage des collaborateurs. On s'adjoignit Rousseau, mystificateur incomparable. Une œuvre naquit, laquelle fut enfin représentée à l'Ambigu : *la Chasse et l'Amour* (22 septembre 1825). Notre braconnier avait mis sa marque sur ce couplet de facture :

La terreur de la perdrix
Et l'effroi de la bécasse,
Pour mon adresse à la chasse
On me cite dans Paris.
Dangereux comme la bombe,
Sous mes coups rien qui ne tombe,
Le cerf comme la colombe...
A ma seule vue, enfin,
Tout le gibier a la fièvre;
Car, pour mettre à bas un lièvre,
Je suis un fameux lapin.

Cela ne manque point de saveur, mais peut-être n'était-ce pas encore pour renouveler l'art dramatique en France. Ni non plus *la Noce et l'Enterrement*, — en société avec Lassagne et Vulpian, — vaudeville en trois tableaux, dont la première représentation eut lieu le 21 novembre 1826. Cependant Dumas tâtait le public : ce qui n'est pas la moindre affaire pour un apprenti dramaturge. Et il lisait, il s'essayait à des traductions du théâtre étranger. Il avait le don: il étudiait le métier.

On trouvera dans ses *Mémoires*, ses *Souvenirs dramatiques*, et un peu partout dans ses œuvres, l'histoire de *Christine*, dont Taylor subit la lecture au bain, et toutes les tribulations qui en advinrent à l'auteur; tant il y a que, reçue par

le comité de la rue de Richelieu, envoyée à Picard, condamnée par le bon maître, rapportée par le débutant, perdue dans un ruisseau, recopiée de mémoire, refusée, refaite, augmentée du rôle de Paula, répétée par mademoiselle Mars aux Français et enfin jouée par mademoiselle Georges à l'Odéon, sa première pièce en vers, *Christine*, fut devancée par *Henri III et sa cour*, son premier drame en prose, à propos duquel Dumas a tout dit, et un peu au delà, sauf peut-être le nécessaire.

Ni le public ni la postérité ne se sont trompés sur la valeur de ces deux œuvres. L'une, tragédie bâtarde et cousue d'épisodes, avec deux ou trois scènes de drame vigoureusement enlevées ou plutôt imitées avec adresse, *Christine* n'est pas d'ensemble. Malgré quelques souvenirs de Corneille (*Don Sanche*) et quelques procédés de tragédie, et en dépit des réminiscences du répertoire étranger et de Walter Scott, l'autre était originale et révélait un homme de théâtre. A l'égard d'*Henri III et sa cour* toutes les réserves ont été exprimées : les traits ironiques ne lui sont pas épargnés ; et chacun sait, grâce à nos critiques à idées, qu'il suffit d'un léger coup de pouce pour faire chavirer pièce et personnages dans le ridicule. « O ma tête ! ma tête ! » a mis en verve les dilettantes, dont les pointes atteignent Schiller, Dumas malin lui ayant emprunté le mot. A défaut de la critique, l'interprétation solennelle et plate qu'en donnait naguère la Comédie-Française suffirait à ridiculiser le drame fougueux du jeune Dumas. Le duc de Guise surtout y apportait, en toute sa personne blindée, l'élégance et la distinction d'un compagnon, ou, si l'on veut, d'un contremaître armurier.

Sans doute, ce drame historique n'est pas l'histoire. Il faut l'intrépide verve de J.-J. Weiss pour soutenir le contraire. Ni Henri III, ni le duc de Guise n'apparaissent fidèlement dessinés. Je me trompe. Le dessin est au point, et le costume et le spectacle. Notez le titre : *Henri III et sa cour*. Le décor est brossé par un dramatiste, qui estime que l'émotion entre volontiers dans l'âme des foules par les yeux. Mémoires, chroniques, pamphlets, tous ouvrages où la vérité est plus familière et saisissante, et, au besoin même, outrée, ont été consultés et adroitement utilisés. C'est du Walter Scott en raccourci et en relief. Cette vérité relative ne se borne pas au pittoresque. L'atmo-

sphère de l'époque y est. Dumas l'a recréée, d'instinct et d'imagination ; Anquetil a illuminé son cerveau ; quelques lectures ont précisé les images. Ce n'est pas l'histoire, c'est mieux ; c'en est la fiction, plus dramatique, plus populaire et immédiatement accessible à l'esprit du public. Il évoque ce temps dans l'imagination du spectateur, comme il l'a évoqué dans la sienne, sous forme de tableaux, avec l'effréné mouvement des passions. Le reste, c'est-à-dire la surcharge de couleur locale, l'abus du détail érudit, d'une érudition matérielle et à la grosse, de l'accessoire plaqué, c'est de la littérature : affaire d'école, excès de début. Et cela vit pourtant, d'une vie intense, théâtrale, et projetée au dehors. C'est le drame moderne, sinon le drame historique, que je soupçonne fort de n'exister point.

Comme tant d'autres, Dumas s'est heurté, pour son coup d'essai, à la propre antinomie du genre : il semble bien que le drame exclut l'histoire, celle-ci ayant plus de secrets et de mystères que le théâtre n'en comporte ; exigeant, pour les livrer dans la suite des temps, plus d'étude et plus patiente, plus psychologique et philosophique, que n'en supporte la scène. J'ajoute que les méthodes historiques se sont singulièrement modifiées depuis. La science n'est plus une résurrection. L'imagination a été convaincue d'insuffisance. Tel habile dramaturge, qui a suivi les progrès de la critique, en arrive à mêler la recherche archéologique à la passion, ou mieux, à jeter quelques scènes de passion dans un décor d'opéra. La scène est dans Athènes, ou bien dans les Balkans. C'est affaire au machiniste. L'auteur y peut dépenser dans le détail toute l'érudition qu'il lui plaît : l'histoire n'est pas intéressée en cette entreprise. Ni plus ni moins que dans *Henri III*. Et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour m'incliner à dire qu'elle l'est à peu près autant dans *Horace* et *Mithridate*.

Le domaine du théâtre est la légende ; et qu'est-ce, au fond, que la légende, sinon l'universel, le merveilleux, l'héroïque mensonge qu'impose à l'histoire la fantaisie des hommes ? C'est le beau du théâtre qu'il anime et met en œuvre sous nos yeux, et pour notre plaisir, ces mensonges. A partir d'*Henri III*, jamais plus Dumas n'affichera la prétention littéraire de serrer les textes d'aussi près. Dramaturge,

du premier coup il en a reconnu la vanité. Lisez *Un mot*, qui précède la pièce. Il confesse qu'il s'est trompé sur l'énigme du caractère du roi et sur la qualité des documents dont il s'est servi. Il l'avoue sans cérémonie. S'il lui fallait reconnaître que son personnage n'est ni vivant, ni en scène, il y ferait plus de façons. La psychologie en est rudimentaire, assurément; c'est l'époque et la passion qui l'intéressent. Cette fin du XVIe siècle, avec ses mœurs de la cour et ses mœurs publiques, ses hommes d'action, spadassins, bretteurs, débauchés, courtisans, damerets, et sa foi et ses superstitions et l'âpreté de ses haines, de ses joies et de ses jouissances, est-il rien de plus propre à émouvoir l'imagination de la foule en 1830? Entre la légende de l'époque napoléonienne et celle de ces chefs de partis, les analogies frappent les yeux, les yeux de ceux qui sont nés en France vers 1800 et 1810. Voilà le théâtre qu'attendent les fils des héros qui furent de la bataille d'Austerlitz, à leur tour pressés du besoin d'agir. La psychologie n'est point leur fait. Pour un Stendhal ou un Mérimée, que de capitaines Buridans, que de Saint-Mégrins en rêve! Et voilà l'instinctive originalité du drame de Dumas... — Or, en Figaro s'agitait déjà l'âme d'un Napoléon.

Dumas renoue avec Beaumarchais, non pas celui de *la Mère coupable* qu'avait épuisé Pixérécourt, mais l'autre, l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Le « Tandis que moi, morbleu! » trouve enfin sa formule dramatique. *Henri III et sa cour* est le premier drame qui réponde par l'exécution aux exigences de l'esprit populaire. L'histoire illustrée en décors et vue à la lorgnette, c'est l'histoire du peuple, telle qu'il la veut et qu'elle lui appartient. Il s'est enfin avisé que lui aussi fut des Croisades, que les rois ont été ses rois, c'est à savoir des hommes, et non pas toujours meilleurs que les autres. Prenons-y garde : c'est là le plaisir que jette en pâture aux regards curieux de la foule ce drame divisé en tableaux à la fois héroïques, familiers et émouvants. Si le peintre n'a pas ménagé la couleur, songez à ce parterre frémissant et avide. Au surplus, comme nous n'avons pas affaire ici à un humaniste, plus ces tableaux plairont, plus il les multipliera dans la suite ; et il inaugurera plus tard le

drame de la lanterne magique, qui est le triomphe de la fantaisie populaire déchaînée à travers le passé.

Et du premier coup il est un dramatiste vigoureux, il étale l'orgueil des muscles. Le général eût été content. Sous les couleurs flamboyantes du décor, examinez la trame de l'action. Elle est serrée, nerveuse. C'est la facture des grandes comédies de Beaumarchais appliquée au drame : alerte, rapide, et seulement plus tendue. Sans doute, Dumas n'a pas encore concentré toutes ses énergies, comme dans *Antony*. Mais dans les scènes décisives, cela se détend comme un ressort, avec une vigueur de projection qui est proprement poignante. La fin du premier acte, celle du troisième, du quatrième, prennent le public à la gorge ; il y a des mots étouffants : « Saint-Paul, qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast! » Le cinquième acte n'est qu'une cantilène soupirée dans un guet-apens. Mais quel dénoûment! Le mouchoir d'Othello sert à nous bâillonner. Et si l'on me dit que ce pathétique est un peu robuste au gré de nos subtils psychologues, j'en suis d'avis.

Ces audaces violentes, que la critique reproche à Dumas, sont la puissance d'expansion de ce théâtre à travers ce public. Ils n'étaient pas penchés sur leur moi, les grognards à la poigne glorieuse. Ni Eschyle, ni Sophocle, ni Shakespeare, en des temps d'action et d'énergie physique, n'ont renié ce pathétique ; ni Gœthe (fin d'*Egmont*), ni Schiller (fin de *Marie Stuart*), n'ont désavoué ces émotions ; ni Alfred de Vigny n'a dédaigné ces moyens (qu'on se rappelle la scène finale de l'escalier dans *Chatterton*). De là est sorti un certain réalisme dramatique, dont il faut pourtant tenir compte, et qui est nécessaire à peindre les intimités de la vie et des milieux modernes. Dès le début de sa carrière, et jusqu'à la fin, Dumas fils s'en est avisé.

Et voici le meilleur de cette pièce, *Henri III et sa cour* : sous le drame historique à prétentions révolutionnaires, vit et se débat le drame intime, qui se dessine dans le *Mariage de Figaro*, le drame de mœurs, qui sera la substance même du théâtre de ce XIX[e] siècle. Beaumarchais avait amené l'adultère jusqu'aux extrêmes approches de la Révolution, et, cessant d'en rire, il eut la faiblesse d'en pleurer. Il ne pouvait

faire davantage. *La Mère coupable* est une erreur inévitable. Mais les temps nouveaux ont paru. Après 1789, on ne rit plus, et pleurer ne suffit point. On aime avec fureur, on crie, on s'arme, bataille! bataille! Le guet-apens conjugal, en attendant le coup de pistolet, au nom de la Loi. Bon gré, mal gré, il faut reconnaître que le germe de ce théâtre est dans *Henri III*, et déjà les moyens matériels de le développer sur la scène. Car, en matière de théâtre comme de peinture ou de sculpture, c'est l'exécution qui compte, et le renouvellement de la technique qui fait les révolutions. En sorte qu'apparaît pleinement l'erreur de ceux qui, découvrant qu'au XVIII[e] siècle La Chaussée avait éventé certains sujets modernes sans les traiter, lui rattachent directement Émile Augier et Dumas fils. En vérité, c'est Dumas père qui résout la question et met en œuvre tout le dramatique qui va suivre.

Coup sur coup il le développera d'instinct et parce qu'il a le génie. Après le chef-d'œuvre légendaire, *la Tour de Nesle*, le drame historique va peu à peu s'espacer en un nombre infini de tableaux. Et, comme la fiction y a plus de part que l'histoire, on conçoit que *Monte-Cristo* soit l'apogée de ces imaginatives convoitises. Mais, à divers moments de sa carrière, Dumas reviendra à *Antony*, drame intime et social, (en germe dans *Henri III*), où l'imagination est sans doute maîtresse, mais dont l'intuition, sinon l'observation, eut des prolongements singuliers dans la pièce réaliste du second Empire.

Et donc il n'a pas eu seulement du métier, comme on affecte de le dire ; il a mis dans le plein des idées ou plutôt de l'âme populaire de son temps. Comme il avait touché juste, le drame passionnel, dont il a définitivement orienté la marche et mis au point la formule, fournit de substance et de moyens scéniques une bonne part des œuvres de ce siècle. On peut discuter la valeur ou la qualité morale de ce réalisme, qui règne sur la scène depuis soixante ans. On ne saurait enlever à Dumas le mérite d'avoir été le dramaturge de la première heure. Romantique ou non, qu'importe? Il fut le plus original et le plus doué, malgré ses incartades, ses fanfaronnades, ses fautes de goût, et ses erreurs industrielles. Encore ne cité-je pas ses tragédies en vers, *Charles VII chez ses grands*

Vassaux, *Caligula*, — qui valent surtout par des qualités contraires à la tragédie, — ni ses comédies dans le genre de Marivaux [1], où il eut tant d'esprit, je dis du plus fin, élégant et délicat. Qu'on ne parlât jamais du drame de 1830 sans mettre au premier plan les romances et les opéras de Victor Hugo, cela était déjà assez intolérable ; mais que l'ingénieuse curiosité des érudits déterrât La Chaussée, pour évincer Beaumarchais et déposséder le bon Dumas, n'est-il pas vrai, Dieu juste des drames et des mélodrames, que c'était trop ?

III

Les progrès de la science ont fait plus de tort à ses ouvrages d'histoire. Après le succès obtenu par ses premiers articles à la *Revue des Deux Mondes* (*la Vendée après le 29 juillet 1830*, *la Rose Rouge*, récit de la Terreur : 1831 ; *la Prise de Paris en 1417*, *Perrinet Leclerc* : 1832), et surtout après son livre *Gaule et France*, dans l'épilogue duquel il prédit l'avènement d'une république avec un président élu pour cinq ans, il put s'imaginer qu'il était né historien. En deux articles du *Journal des Débats* (1er et 26 novembre 1833), Granier de Cassagnac lui enlevait cette illusion et l'avertissait rudement que l'histoire n'est ni le roman ni le théâtre.

Et, de fait, on ne songe pas sans étonnement, à l'heure présente, que Walter Scott fut le promoteur des travaux historiques de ce siècle, qu'Augustin Thierry et Michelet reçurent de lui l'étincelle. Michelet n'a pas échappé au reproche de manquer de méthode critique. A quel point cette méthode fait défaut à Dumas, on s'en doute. Mémoires, pamphlets, tous documents de second ordre ou de troisième main, authentiques, s'il se peut, apocryphes à la rencontre, il met tout à sac. Respect, choix et hiérarchie des textes,

Il s'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

L'histoire est une résurrection : il ressuscite à vue de pays, à tour de bras. Il écrit sa *Légende du Sire de Giac*

1. Voir *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, par M. Gustave Larroumet.

d'après un croquis du pont de Montereau dessiné par Louis Boulanger dans une partie de chasse. Il se souvient qu'un bas-relief lui avait fourni l'inspiration de *Christine :* il traite l'histoire comme un décor. Il pille les chroniques, ranime les almanachs, dessine les costumes, et fait dialoguer les hommes des siècles passés, au petit bonheur. S'il lui arrive (parce que tout arrive) d'aborder les idées générales, alors ce sont les plus étonnantes vaticinations et synthèses, non exemptes, qui le croirait? de pédantisme : tant il est vrai qu'il ne faut pas forcer son talent. On dirait d'une nouvelle édition des préfaces de Victor Hugo.

Heureusement, l'influence de Walter Scott devait pousser Dumas dans le sens de ses aptitudes. Le parti qu'il en tire sur le théâtre ne donne qu'un avant-goût du profit qu'il en recueillera dans le feuilleton. Sa fougue romantique une fois apaisée, il songe à devenir le Walter Scott de la France. Il l'est, et même un peu davantage. Il est aussi populaire, aussi universellement lu ; et pour la fécondité, l'improvisation, il égale son modèle. C'est la rançon de cette popularité. Il y laissera son talent, comme il advint au « barde écossais ». Au surplus, il en a tout le procédé. Il se tient sur la lisière des époques ; il en reconstitue le panorama ; il peint les mœurs surtout par le dehors, ou plutôt ce qu'il en voit en imagination et de loin. Il aime le bibelot, le bric-à-brac, avec moins d'érudition que Scott, avec plus d'habileté à l'utiliser au profit du développement romanesque ou dramatique. Lui aussi, il sait nous intéresser à certains personnages par la répétition des tics ou des signes extérieurs. On trouvera dévoilé le secret de cette composition familière aux premières pages de l'*Histoire de mes Bêtes*. De mesure ou de concision, point. Hormis Stendhal et surtout Mérimée, tous les romanciers du début de ce siècle sont prolixes. De Scott, en partie, lui vient ce goût pour les petites gens et les mœurs du commun. Si Dumas n'a pas en ces esquisses le trait aussi précis et pittoresque, peut-être y met-il plus de cordiale bonhomie. Dans tous ses romans historiques ou autres, circulent des figures inoubliables de petits employés, commerçants, paysans, forestiers, parmi les chevauchées des mousquetaires ou des grands bandits. A l'exemple de Scott encore, il a tout déversé dans le roman,

tout et le reste, et le reste du reste : alchimie, magnétisme, autobiographie, Marseille, Naples, tous ses voyages, toute l'Europe, tout l'Océan, et toutes ses croyances, ses superstitions, ses fantaisies, tout y est. Il aurait mis l'histoire du monde en feuilleton, s'il n'en avait trouvé la matière un peu courte : *Isaac Laquedem* en est resté au tome second.

Dumas surpasse son maître, quand il s'en donne la peine. Il ne lui est inférieur qu'en un point : il n'ennuie jamais. Il est un robuste amuseur. Manifestement, il s'amuse, lui premier, de ses fictions. C'est un mauvais signe, je l'avoue. Scott, plus froid, est encore pris au sérieux par quelques hommes graves. Je ne crois pas, toutefois, qu'il eût écrit les cent premières pages du roman d'*Acté*, qui sont exquises. Ah ! que l'imagination de ce Dumas le sert à souhait, quand il ne la force ni ne la gâche ! Ces pages sont une vision animée et vraiment artistique de l'antiquité au temps de Néron. Cela est peint, et cela vit. Et il est vrai que le conteur s'échappe bientôt à démarquer ou délayer Tacite, et que c'est une misère que cette impuissance à faire court.

Il n'a pas tracé les lignes profondes des caractères, non plus que Walter Scott. Mais il possède, infiniment supérieur à son modèle, l'art de mettre en œuvre, de faire agir la passion. Les secrets du cœur ne l'attirent point ; mais la fougue, l'énergie vitale, toutes les énergies de l'amour à toutes les époques, voilà son fait. Ses femmes, ses faibles femmes sont romantiques : elles ont lu Rousseau, elles attendent George Sand. Et pourtant leurs aventures, leurs caprices, leurs tendresses, leurs faiblesses reflètent les milieux et les temps où elles vivent. On reconnaît en elles les douces créatures épouses de ces grands diables de guerriers de l'Empire. Toutefois il y a mis autre chose. Il a deviné et reconstitué l'existence intime des différentes sociétés où s'agitent ces héroïques pécheresses. Et c'est, sans doute, ce qu'il y a de plus historique en ses romans. Ceux qui ont appris l'histoire dans les livres d'Alexandre Dumas l'ont peu apprise ; ils en ont pourtant retenu un fonds de vérité sentimentale, qui, sans faire illusion à la critique, touche l'âme populaire.

Quand l'imagination de Dumas est livrée à elle-même et s'affranchit entièrement de l'histoire, elle se grise. C'est une

liesse d'invention. Ce ne sont qu'aventures, prouesses, coups de surprise, amours, vengeances à long délai et voyages au long cours, dont les protagonistes sont vraiment citoyens du monde. Tous les pays, tous les éléments, ils ont tout soumis. Ils semblent des Bonapartes, doublés de Laras et de giaours. Ils pensent, sentent, rêvent, voyagent, à bride abattue. C'est la fureur d'Antony lâchée à travers les domaines de la fantaisie. Et il y a du Gargantua là-dessous, un Gargantua des *Mille et une Nuits*, oriental et gascon, parisien et un peu nègre, intrépide et bonhomme. Et tout cela, sans doute, est loin de nous. Nous ne sommes plus dans un état d'esprit congruent à ces innocentes débauches. Nos désirs ni nos convoitises, ni non plus nos passions bonnes ou mauvaises ne trouveront leur compte en cette fiction ruisselante. Nous sommes plus âpres et plus pressés. Dans *Monte-Cristo*, comme dans tous les romans de Dumas, il y a trop d'imagination, trop énorme, et à trop lointaine échéance. Pour le peuple, c'est encore un délice.

Mais je viens de relire *les Trois Mousquetaires* avec un plaisir aisé, continu, et non sans qualité. Cette lecture a remué en moi un fond de souvenirs d'enfance, d'une enfance attristée par la guerre et des années difficiles. Les quatre ou cinq heures que ces deux volumes m'ont prises, je ne les regrette point. Elles ont coulé, dans une inconscience heureuse, dans cet absolu isolement qui est comme une parcelle de l'autre vie, de l'existence parfaite, et que seul procure en celle-ci l'essor de la fantaisie ou l'effort de la pensée. Mon plaisir était exempt d'effort; la pensée n'y entrait pas en compte. Mais, les deux livres dévorés, j'ai compris le succès inouï de l'œuvre, et la France chaque jour suspendue au feuilleton du vieux Dumas. J'ai vu la marque d'un génie vraiment national et populaire. *Les Mémoires de M. d'Artagnan*, dont il s'est inspiré, viennent de reparaître. C'est une aubaine, et non une gêne pour la renommée de Dumas. Il faut les lire, avant ou après *les Trois Mousquetaires*, pour juger ce que l'abandon naturel du récit et la vivacité du dialogue supposent de clarté facile, de couleur unie, de souple développement, d'ordonnance dramatique (voir le voyage des mousquetaires à Calais), de bravoure, de vigueur,

d'élégance et de belle humeur. De l'histoire du XVIIe siècle, c'est le mensonge séduisant, à la française. Je vous dis que ces quatre figures d'hommes avisés, résolus et adroits résument le meilleur de notre pays. Seul, Athos paraît aujourd'hui un peu fatal et selon le goût romantique. Mais Porthos, le bon géant vaniteux et simple, mais d'Artagnan, l'avisé Gascon, c'est l'allégresse, le sens, et le propre charme du peuple que nous sommes. Pour Aramis, il est inspiré de génie. Ce mousquetaire abbé a une allure si finement élégante, que je ne vois rien dans le roman historique qui lui puisse être comparé. Une autre fois, Dumas a eu la main aussi heureuse, et ce fut quand il crayonna le duc de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. Si Aramis, si Richelieu ne furent pas véritablement ainsi, ils eurent tort. Ils n'ont pas seulement de la race ; c'est la race même dans ce qu'elle a de plus aristocratique et alerte. Encadrant ces figures, les études de mœurs abondent. De son pinceau tranquille et copieux, Dumas anime les mémoires et le roman bourgeois du temps. Il y met le mouvement, y prodigue l'esprit. Maquet indique les sources, où l'autre se plonge en riant. Peu d'événements, peu d'aventures surprenantes dans *les Trois Mousquetaires*, il faut le noter : mais des tableaux et une atmosphère vivante. L'antichambre de M. de Tréville, le dîner de la Procureuse, les quatre duels, tout en est pris sur le vif des mœurs du XVIIe siècle ; au bastion Saint-Gervais flotte le panache du Premier Empire ; et pour ce qui est du ménage Bonacieux, j'y retrouve ce don de peindre les gens de petite condition, sans prétention à ce qui, depuis, s'est appelé le naturalisme. Et les beaux coups, les beaux coups d'épée, et les admirables équipées, et les amoureux et décidés gaillards, et tout ce qu'aime le peuple de France, et, dans le peuple, les femmes, et parmi celles-ci les plus douces et sensibles !...

Mais *Vingt ans après* ? Mais *le Vicomte de Bragelonne* ? — Certes, je ne songe pas à prétendre que Dumas ait été populaire pour ses seules qualités. Il a mis sa fécondité et aussi l'impatiente crédulité de ses lecteurs à de rudes épreuves. Sous le poids de ses collaborations anonymes ou avouées, de la bourre, du plagiat et du fatras, dont il enflait ses feuilletons, insoucieux de son génie, il devait fléchir et succom-

ber; tel Porthos ployant sous la charge du rocher qui l'écrase, et gémissant : « Trop lourd ! » Trop long : c'est le défaut, pour les lettrés, de l'œuvre romanesque de Dumas. Mais s'il a écrit *Acté*, *les Trois Mousquetaires* et quelques autres choses, s'il a donné du plaisir à deux ou trois générations dans l'univers, encore s'en faut-il souvenir et est-il bon de le déclarer. Cet homme, dont le nom vola sur la bouche des hommes, qui a laissé plusieurs romans dignes d'être relus, prodigué dans tous vie, mouvement, gaieté, esprit, et réflété partout un idéal d'action familier, mais héroïque, héros lui-même à sa manière, et dont l'ascendant sur la foule n'est pas près de disparaître, ne saurait être définitivement éliminé par le trait de plume sec d'une critique sans imagination et sans joie.

IV

Il est d'un temps où la personnalité prévaut. La sienne est encombrante, comme celle de Diderot, avec plus d'intrépide jovialité. Toutes les personnalités rayonnantes l'attirent : il faut qu'il les frôle, et s'y brûle parfois les ailes : ainsi font ces papillons du soir fascinés et un peu fous que la flamme éblouit et qui s'y viennent griller. Il lui arrive d'être à la suite, mais il a tant de bonne humeur vivifiante qu'il ne semble pas être *d'après* d'autres. Chateaubriand, Napoléon, Lamartine, Byron ont sillonné l'Europe. Dumas les imite : il les voudrait dépasser. Il les dépasse quand il se raconte. Jamais homme ne fut mieux fait pour s'espacer parmi la vie et à travers le monde. Il a tout vu, ou d'autres l'ont vu avant lui et pour lui ; il imagine le reste. Il imagine tout. Car si les Mémoires vivent de souvenirs, il m'a toujours semblé, à lire les mémorialistes, que la fantaisie y est une maîtresse souveraine et que la faculté de se rappeler les faits passés y joue le rôle d'une esclave qui « ne doit qu'obéir ». C'est proprement la seconde vie anticipée des écrivains et des héros qui n'ont pas atteint leur idéal dans la première. Ils la parent de tous leurs rêves. Il y a d'ordinaire, dans leur inspiration, beaucoup d'amour-propre déçu. Pareillement,

les Impressions de voyage, si fort à la mode entre 1830 et 1850, et qui, de nos jours, sous la plume d'un Loti, s'élevèrent à la dignité du roman, ne sont, à les bien prendre. que la recherche d'une existence au delà, de sensations autres, d'images ou de sentiments plus colorés ou plus intenses. Et il s'insinue dans ce genre d'ouvrage je ne sais quel égoïsme inquiet et dispos, qui est bien le fait de Dumas après ses premiers succès, un instinct de mouvement, de dépense de soi, et surtout des désirs d'avoir vu, que la Fontaine avait notés d'un mot, avant *Childe Harold :*

Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint.
Vous y croirez être vous-même.

Par destination, Dumas était l'homme des Impressions, Souvenirs, Mémoires, où le moi s'extravase, où l'imagination s'épand.

On sait que la sienne n'y peine point. Il voyage, mais ne décrit pas, ou en termes généraux et assez vagues. Quand il veut peindre, il lui arrive de déclamer. C'est le flonflon romantique; c'est Chateaubriand épaissi et sans choix. Il n'a pas l'œil artiste ni le pinceau méticuleux de Gautier. Il ne dessine ni ne peint; il conte. Dans tous ses pèlerinages, il emmène avec lui un compagnon remuant, dont la verve déborde, dont il ne se sépare point et qui l'empêche de voir avec précision : c'est lui-même.

A vrai dire, il n'a pas *vu* le Caucase, ni la Suisse, ni l'Italie. Il dit Dumas en Italie, en Suisse et dans le Caucase, et tout ce qu'il y a entendu, mangé, bu et senti vivement. Et, lorsqu'il s'agit de Dumas, on sait que sa plume n'est ni paresseuse ni froide. Ces récits sont le naturel commentaire d'un mot de son enfance. Lorsqu'il pleurait à propos de rien et que sa mère l'interrogeait, inquiète, il avait coutume de répondre : « Dumas pleure, parce que Dumas a du chagrin. » Dumas s'épanche, parce que Dumas est du voyage. Il est à l'affût de toutes les émotions, de tous les traits de mœurs et de toutes les légendes. Et cela est amusant ainsi, autant et ni plus ni moins que lui-même. Si vous faites route avec lui, vous ne vous ennuierez pas une minute; cela est plein de pages attrayantes. Dumas n'a pas quitté Dumas

J'aime mieux ses *Mémoires*, qui sont aussi pleins de lui. Mais là, du moins, tout ce qu'il raconte est vrai, vu d'un certain biais, par rapport à lui. Le critique ou l'historien les lira avec profit, non sans précaution. Les documents et les menus faits y sont parfois d'une authenticité douteuse. L'atmosphère au moins en est saine; l'impression, vivante et assez précise. J.-J. Weiss l'a dit à plusieurs reprises; il a eu raison de le dire. Et s'il est assuré que la personnalité de l'écrivain soit la mesure de l'intérêt de ce genre d'écrits, on n'y saurait languir.

Dumas, audacieux, toujours en scène et en quête de popularité, a été mêlé à tout. Il a tâté de tout, hommes et choses, et même de la politique. Il n'a eu ni le loisir ni le talent de s'ennuyer. Ses *Mémoires* s'arrêtent au Xe volume, qui s'achève sur l'année 1833 : c'est le seul de ses ouvrages qui soit trop court, ou qui prenne fin trop tôt. Et, comme les Mémoires chômaient, il a écrit des Souvenirs; et, comme les Souvenirs ne lui suffisaient point, il a fait des Causeries; et, comme les Causeries étaient selon sa complexion et contentaient son goût de vie et de publicité, il a fondé des journaux, où il n'est question que de lui, que lui seul rédige, et qui vivent un temps tout de même : tant cet homme est doué d'activité et telle est la vigueur souriante qui émane de lui. A parler de soi tous les jours, sa verve ne s'amortit point, au contraire. Et naturellement, il a réuni tout cela en volumes : *Souvenirs dramatiques*, *Causeries*, *Les Morts vont vite*, l'*Histoire de mes Bêtes* surtout, étincelante d'humour et d'esprit. C'est Monte-Cristo intime, et ce n'est pas le pire Dumas. Là, il n'a collaboré qu'avec lui. Ni Maquet ni Walter Scott n'eussent écrit l'*Histoire de mes Bêtes*. En pantalon de nankin, en chemise de batiste, le cou à l'aise, il y est lui-même, ni fatal, ni démoniaque, ni romantique; et son style y est à son image, naturel, expansif et aisé : très populaire enfin.

V

La postérité est sévère aux improvisateurs; la postérité littéraire, s'entend : car les esprits simples ne sont pas encore

las de ce grand amuseur. Ils sont heureux ; le royaume des cieux leur appartient : ils peuvent aimer ce qui leur plaît sans rougir, et ne sont pas tenus de s'ennuyer par principes catégoriques et sous couleur de littérature. Mais la critique moderne n'est pas de ces esprits-là. Elle méprise Dumas pour avoir manqué d'idées, ce qui est strictement vrai, si par idées on entend des théories et des esthétiques. On le traite en grand enfant, ce qui ne veut pas dire : enfant sublime. Et donc, l'auteur d'*Henri III*, d'*Antony*, — surtout d'*Antony*, — du *Comte Hermann* d'*Acté*, des *Trois Mousquetaires* manquait d'idées. On ajoute en passant qu'il n'a point de style.

Si jamais écrivain posséda, par un don de nature, la langue du théâtre, c'est Alexandre Dumas. De l'art d'écrire, sauf en vers, il n'a cure. J'ai entre les mains le manuscrit original d'*Antony* : on n'y trouverait pas vingt ratures. Mais quelle fièvre, quelle vigueur, quelle imagination, quelle verve primesautière, ardente et dramatique ! Je ne crois pas qu'aucun autre ait eu à ce point le talent du dialogue, non ; j'excepte le seul Molière, qui a eu tous les dons. Dumas n'évite pas toujours le jargon ni le solécisme : mais ce qu'il écrit est toujours en relief, en couleur, en mouvement. C'est le drame même, pittoresque, énergique et sensuel. Il n'analyse pas la passion, il l'échauffe, l'embrase, y jette les traits de flamme ; il a vraiment ce « style de feu », dont il est parlé dans *Antony*. Et cela n'est pas encore éteint. La force et l'expression en sont toujours vives. Le vocabulaire exclamatif ou galant, rugissant ou shakespearien a seul passé de mode, comme passent toutes les choses à la mode. Ses successeurs l'ont remplacé par autre chose, qui s'est fané aussi vite ; Dumas l'avait recueilli d'autres mains alors très respectées. — « Enfer ! Damnation ! Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu ! » Les cris de Bocage et les hurlements de Frédérick, les paroxysmes de Mélingue et les formules poétiques de Dorval, bouquets de fleurs, à la façon de Shakespeare ou de Schiller, tout cela sans doute a vieilli. Mais il faut entendre le style de Dumas au théâtre pour en sentir le naturel et la force de projection et l'intensité pathétiques, style de héros à la fois légendaires et modernes, tout en muscles et en action, style des hommes dont l'imagination s'est échauffée sous les « soleils d'Austerlitz ».

Dans le roman, il est encore dramatiste : le dialogue s'étend, toujours naturel, mais plus fluide. Il fait causer et agir ses personnages. Il parle et agit avec eux. Il s'agite en eux. Il ne se lasse jamais en leur compagnie, même quand ils ne font pas court. Dans ce labeur immense, dans ses pires suites de feuilletons, il garde l'allégresse et la vie. Il croit et s'attache à ses héros. On conte qu'il pleura de chagrin quand il lui fallut tuer Porthos, pour en finir. Ne se prit-il pas pour Monte-Cristo pendant un temps? Soit qu'il évoque, soit qu'il imagine, Dumas ne cherche pas la grandeur de l'effet par l'abus de la description. Il peint un peu gros, comme on brosse des toiles de fond, pour le regard peu raffiné du public. Au surplus, c'est encore et toujours le mouvement, l'action, la passion qui nous attirent à ses types peu compliqués. N'oublions pas l'esprit, qu'il a dru et gai, un esprit de santé athlétique. A l'ordinaire, il écrit par petites phrases, souples, non hachées, coulantes, avec quelques reprises sans gêne, comme : « dis-je » ou : « alors, dis-je », quand par hasard la période s'allonge sans suture, sans transition visible. C'est d'une bonne trame plaisante à l'œil. Il improvise, il se donne carrière, il est fécond, il est aisé. On a comparé ce style à celui de Walter Scott : Dumas, s'il n'est pas plus correct, est autrement alerte quand il ne sommeille pas, et lorsqu'il ne tire pas trop à la ligne. Il n'a point de style : mais il a tant de talent naturel, que c'est bien du génie.

A vrai dire, les improvisateurs de cette encolure sont des artistes créés à l'usage du peuple, que Dieu fit simple et crédule, ami de l'audace et des torses triomphants, et toujours avide des philtres de l'imagination, qui lui versent l'oubli de la cruelle réalité ou des utopies perfides. A l'image du peuple est le génie de Dumas : et l'un et l'autre sont de grands enfants sans doute, qu'il faut aimer malgré leurs défauts et à qui nous devons être doux — pour la force vive dont ils sont dépositaires, pour cette flamme naïve et divine de la fantaisie, qui se perpétue en ces natures primesautières, plus tutélaire et sacrée que le feu de la déesse Vesta.

HIPPOLYTE PARIGOT

CHEZ LES SAKALAVES[1]

— NOTES DE ROUTE —

Nous voilà sur le chemin du retour, et il va falloir franchir à nouveau, pour atteindre le plateau du Bemaraha, le défilé par où nous avons opéré notre descente à travers la forêt. Ce passage nous fait une impression plus vive encore avec son chaos de roches spongieuses fantastiquement embroussaillées, sous la voûte majestueuse des hautes arborescences où les lianes s'entre-croisent par myriades, — des gorges de Franchard sous les tropiques, — un de ces paysages dont la fougueuse imagination du dessinateur Riou illustrait les récits de voyages dans ces contrées équatoriales qu'il n'avait jamais parcourues qu'en rêve.

On avance lentement, glissant entre les roches, au milieu des fourrés, à la file comme toujours, mais plus péniblement que jamais, le long d'un ravin au fond duquel les flaques d'eau que l'on aperçoit de loin en loin font tirer une langue énorme à nos porteurs, haletants d'une soif jamais apaisée. Le silence de la forêt n'est guère troublé que par les abois déchirants des maques hurleurs et par des cris d'oiseaux parfois si stri-

1. Voir la *Revue* des 1er avril, 1er mai et 1er juin.

dents qu'on est sur le point de s'arrêter, croyant au coup de sifflet qui commande la halte en présence d'une alerte.

Vers le milieu du jour, on atteint enfin une grande clairière où nous avons campé la semaine précédente. Mais, en conséquence du refroidissement de nos relations avec nos bons amis sakalaves, on convient, pour se mettre à l'abri d'une surprise, de ne faire le repos du déjeuner qu'après la sortie de la forêt, sur le plateau ; à défaut de salle à manger, c'est encore bien joli d'avoir un lunch sur un plateau.

A l'entrée de la plaine, nos tardalas (guides) s'en vont faire des fouilles au pied d'un buisson d'où ils rapportent chacun un petit sac de riz. C'était un dépôt de vivres qu'ils avaient organisé en prévision de la fuite dans laquelle ils étaient énergiquement résolus à chercher le salut en cas d'attaque. Braves et fidèles serviteurs!

Vendredi 27.

On marche grand train; d'assez bonne heure, nous nous retrouvons au sommet de la brèche par où nous avons ascensionné le Bemaraha. La vue resplendit au loin sur la vallée, que couronne l'hémicycle grandiose de la muraille calcaire arcboutée sur des crêtes vives perpendiculaires à sa base. C'est par une de ces crêtes, au bas de la grande brèche, que nous dévalons jusque dans la bande forestière qui festonne le soubassement du massif.

Elle est médiocrement large de ce côté, la forêt; une petite heure suffit à la traverser, et puis nous piquons droit sur Ankavandra.

Un énorme feu marche dans la brousse en travers de notre direction ; un vent violent le pousse, et nous voilà serrés entre un marais et les flammes ; mais nous gagnons de vitesse, et tout le convoi passe, échappant à Charybde sans être tombé dans Scylla.

Nous retrouvons les bœufs sauvages. On n'en avait pas vu un seul dans le Bemaraha. Nous en tirons quelques-uns qui font merveille au dîner ; malheureusement pour le confortable du festin, la nuit nous surprend dans une région marécageuse, et nous en sommes réduits à camper sur le lit sablonneux de la rivière Berano, où nous avons toutes les peines du monde à faire tenir les piquets de nos tentes contre

lesquelles le vent fait rage. L'Évangile a bien raison quand il nous recommande ne pas édifier notre demeure sur le sable. Enfin on s'installe à peu près ; on dresse la petite table, rafistolée de pièces et de morceaux avec une infinité de bouts de ficelle, mais un orage épouvantable inonde le festin, et la rivière grossit, menaçant d'envahir nos chambres à coucher ; on dort tout de même, sous l'œil vigilant de deux factionnaires, et le lendemain l'on part juste à temps pour échapper à l'inondation.

Samedi 28.

L'orage continue. C'est rare qu'il se prolonge jusqu'à cette heure matinale, mais la perspective d'Ankavandra nous aide à le supporter. Au moment du départ, deux de nos tirailleurs sénégalais ont une vive explication à coups de baïonnette. On les sépare ; l'un d'eux est blessé à la main, comme dans un duel bien parisien, mais plus sérieusement. Un pansement soigné s'impose ; mais devant les menaces de la rivière, on commence par gagner le haut terrain.

Nous arrivons dans l'après-midi chez nos bons amis d'Ankavandra, qui nous font une réception de gala, avec accompagnement de violon, de grosse caisse et d'accordéon. Un billet de d'Yerville, qui est à sept ou huit kilomètres de là sur les placers de Rafiatokona, nous apprend que, trois jours après notre départ, le gouverneur lui a fait assavoir comme quoi nous avions été attaqués et mis en pièces au pied du Bemaraha. Des nouvelles rassurantes étaient venues depuis lors, mais notre camarade nous priait de le fixer sans retard sur notre sort. Nous lui envoyons un taratasa, lui annonçant pour le lendemain l'arrivée de Boussand sur son territoire. Quant à Rocheron et moi, nous nous proposons de partir à la recherche des schistes bitumineux, peut-être pétrolifères, dont la présence dans la région est signalée par l'explorateur Gautier.

En place, repos. La chaleur est accablante : quarante-deux degrés à l'ombre dans ma case. C'est supportable en un climat sec comme celui de l'Algérie, mais cela fait ici de la chaleur humide dont on se passerait bien. Vers le soir, Rocheron me dit :

— Mes Sénégalais ne savent plus où se fourrer.

Et nous, donc, pauvres diables de Parisiens que nous sommes !

Dimanche 29.

La matinée est consacrée à des kabarys avec Rakotovo, 12e honneur, le gouverneur hova de Tsiromandidy, qui est venu se mettre à notre disposition. Grande revue de la garnison, avec musique militaire, comme ci-dessus ; manœuvres en musique : l'exercice à la malgache se compose d'une série de mouvements rythmés durant lesquels le soldat saute constamment d'un pied sur l'autre : c'est une sorte de pyrrhique où la lance est remplacée par le fusil Gras.

Après déjeuner, par une chaleur effroyable, Boussand se met en route pour Rafiatoka, tandis que Rocheron et moi, nous partons à la recherche des sources d'huile minérale, dont la situation est signalée d'une façon assez vague aux environs d'Ambohitsalika ; mais nous manquons de renseignements précis sur le village, dont les uns disent qu'il se trouve à deux jours de marche, sur l'autre rive du Manambolomaty, et dont les autres contestent véhémentement l'existence. Cruelle énigme ! Les difficultés avec nos guides vont se renouveler plus embarrassantes que jamais.

Après quelques heures de marche dans une région fertile et ombragée, nous traversons sous un orage formidable le haut Manambolo, fort large à sa sortie du Bongolava, dans un cirque grandiose.

Nous campons sur la falaise, — oh ! combien peu confortable ! Tout est trempé ; impossibilité radicale de faire la soupe ; jusqu'au lendemain matin nous vivons dans l'eau illuminée par un éclair ininterrompu, dont l'intensité varie selon une sorte de rythme comparable à celui des phares à éclipse ; ce n'est pas une existence que de passer la nuit dans une fontaine lumineuse.

Lundi 30.

Le tonnerre a grondé jusqu'au matin :

En nos voyages,
Combien d'orages !

A quelques centaines de mètres en aval, une bande de

Sakalaves, marchant comme de coutume, à la file malgache, traversent la rivière, battant l'eau de leurs sagaies à droite et à gauche, et soufflant dans d'énormes conques dont le son rauque tient en respect les crocodiles. Après une courte alerte, nous constatons que ce sont des Sakalaves soumis, qui se rendent d'Ankavandra au village d'Andranonandriana, où nous les suivrons de près.

Nous arrivons vers les trois heures dans ce village fortifié de murailles et de cactus; les cases y sont propres et bien tenues, et le gouverneur hova y exerce une autorité dont nous trouvons la preuve dans l'empressement avec lequel on met à notre disposition tout ce qui nous sera nécessaire en fait de vivres; l'accueil est engageant, mais il nous faut poursuivre notre route; on campera à deux heures de là, sur les bords du Manambolomaty.

Cette perspective semble déplaire énormément à nos Sénégalais, qui se sont mis en tête de passer cette nuit dans des cases comme celles d'Ankavandra, dont les délices les ont évidemment amollis. Nous n'avons emmené qu'une quinzaine de tirailleurs, et ce ne sont pas les meilleurs.

Nonchalamment couchés, les yeux vers la terre, ils ont l'air de ne pas entendre le lieutenant qui les invite à prendre leurs provisions de riz; cette réserve inaccoutumée nous surprend, mais nous mettons cette apathie sur le compte de la fatigue. Le coup de sifflet commandant la mise en marche va certainement réveiller leur énergie... va-t'en voir s'ils viennent! Rocheron siffle et resiffle, nos gaillards restent prostrés vers le sol, sur lequel leur regard abruti reste obstinément fixé; pas un mot, pas un geste de révolte, mais chacun s'abstient d'obéir. Ces généreux guerriers, qu'on voyait autrefois pleins d'une ardeur si noble obéir au sifflet, l'œil morne maintenant et la tête baissée, semblent absorbés par de bien tristes pensées; quant au garde affligé, notre garde-milice, il est au loin avec Boussand; en vain le sergent Fali-Saïdou, qui seul est debout, cherche à ranimer les courages et à réveiller chez ses hommes le sentiment de l'obéissance passive; on ne paraît pas l'entendre. La situation est critique, mais à aucun prix il ne faut céder, et, quelle que soit l'envie que nous ayons, nous aussi, de coucher dans un bon

village chez l'habitant, nous décidons, Rocheron et moi, de remettre nos porteurs en marche sans l'escorte, que nous abandonnerons à sa mélancolie et à la honte d'un abandon aussi... noir dans toute l'acception du mot.

Et nous voilà partis, moi en tête, Rocheron en queue, sans regarder derrière nous; au bout d'un quart d'heure, apparaissent dans la brousse, sur notre droite, comme des coquelicots dans un champ, les chechias de quelques tirailleurs, qui hâtent le pas pour nous rejoindre; d'autres les suivent, et bientôt il n'en manque plus un seul.

Derrière eux marchent deux Sakalaves qui conduisent des bœufs sur pied au point où nous devons camper; ces bestiaux sont agiles comme des chèvres de montagne; à un endroit où le ravin est tellement abrupt que nous le descendons à grand'peine en nous aidant chrétiennement les uns les autres, ils dévalent en sautillant avec une désinvolture dont s'émerveillerait un habitant de la Normandie, où le plancher des vaches n'affecte jamais de pareilles inclinaisons. Le terrain s'aplanit complètement sur les rives marécageuses du Manambolomaty, où nous dressons nos tentes à côté des traces fraîches de crocodiles, dont le relent musqué nous parfume à la ronde. Ah! s'il n'y avait que ces sauriens, et quelques serpents, dont un petit rouge-corail que je tue au pied de ma tente, et qui ferait un ravissant bracelet!... mais il y a les insectes, plus nombreux que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer.

Mardi, 1er décembre.

Le temps est splendide au réveil, mais on a fort mal dormi à cause des moustiques : d'innombrables claquements de mains sur des chairs nues ont troublé le silence de la nuit étoilée : c'étaient nos Sénégalais qui s'émoustiquaient avec l'automatisme d'une action réflexe qui leur est familière.

Malgré tant de petites tracasseries, cette existence serait charmante si le paysage était toujours radieux comme en cet instant; on a le cœur irisé de soleil comme la buée matinale qui monte de la rivière. Une heure après le départ, il faut passer le Manambolomaty, fort large et fort profond ; on a toutes les peines du monde à trouver un gué praticable; les tardalas

n'y mettent aucun enthousiasme, et nous ne passerions jamais si le fidèle Moussa-Marigo, bon géant, ne payait de sa personne. Il a de l'eau par-dessus les oreilles, mais ce n'est qu'un creux à franchir sur trois ou quatre mètres, après quoi la rivière est moins profonde. Nous passons tant bien que mal, sans autre accident que la perte de la bouilloire dans laquelle nous faisons notre thé et notre café; c'est tout de même un drame domestique, dans ces pays où l'on ne trouve pas des bazars à tous les coins de rues.

Il ne reste plus qu'à se demander comment nous reviendrons quand cet obstacle sera grossi par les pluies qui deviennent chaque jour plus abondantes.

Les guides, qui n'avaient mis aucune bonne volonté à traverser, semblent tout décontenancés de se trouver sur l'autre rive; il est évident qu'à l'instar de Fernand Vandérem leurs préférences sont marquées pour la rive gauche; c'est que de l'autre côté l'on est sur le territoire des Sakalaves insoumis, avec lesquels ils ne se soucient pas d'avoir maille à partir; et voilà toutes nos difficultés du Bemaraha qui recommencent.

Ces tardalas, qui disposent d'une force d'inertie invraisemblable, commencent par me déclarer qu'ils ne savent pas du tout où nous voulons aller; il était entendu que nous marchions sur le village d'Ambohitsalika, et les drôles maintenant assurent qu'il n'existe aucun village dans cette direction; quant aux sources de bitume — eau noire: *rani-mainto*, — ils n'en ont point connaissance; pas la moindre eau noire dans le pays.

Pourtant comme les chefs, par qui les guides nous ont été fournis, nous ont énergiquement affirmé le contraire, nous insistons avec une ténacité, sans laquelle il n'y a rien à faire dans ces contrées. D'heure en heure des palabres s'engagent de plus en plus négatifs. La menace d'une répression énergique est elle-même impuissante contre l'obstination tardalienne. C'est navrant de marquer le pas sur place dans un pays aussi peu séduisant; aucune végétation; de loin en loin quelques palmiers nains; trois cocotiers dans une sorte de cirque où nous déjeunons. Voilà le plaisir!

On repart à travers les crêtes et les ravins, mais Rocheron et moi nous ne tardons pas à nous apercevoir que, selon

l'expression consacrée par l'opérette, « nous bourlinguons », c'est-à-dire que nous effectuons une sorte de va et vient, mais que nous avançons pas d'une façon sensible ; au moment où, convaincus de ce phénomène, nous en faisons au guide de tête l'observation, sous une forme assez vive, trois coups de feu retentissent, et l'un de nos hommes d'avant-garde riposte avant qu'on ait eu le temps de l'en empêcher ; il donne pour excuse que la balle lui a caressé l'oreille, la caresse venant de loin. Nous sommes au fond d'une gorge, ouverte sur notre gauche par une large brèche au fond de laquelle nous apercevons des Sakalaves en marche et tout au fond les cases d'un village ; des groupes d'hommes en armes s'avancent résolument sur nous de divers côtés et au loin les troupeaux s'enfuient à toute vitesse, poussés par des femmes et des enfants : les hésitations et les manœuvres suspectes dans lesquelles nous entraînent nos guides depuis ce matin ont évidemment mis en défiance les habitants de cette localité dont on nous contestait l'existence. Voilà nos bonnes intentions méconnues : il s'agit de les imposer. Avec un peu de sang-froid, ce sera chose facile.

Notre premier mouvement a été de répondre à cette incartade par quelques feux de salve ; nous y aurions beau jeu ; les Sakalaves sont en petit nombre et l'endroit est un désert où ils ne peuvent obtenir de secours avant longtemps. Cependant, il n'y a pas péril en la demeure, et nous prenons le parti d'épuiser les moyens de conciliation ; mais lesquels ?

Après nous être établis dans une position qui nous met à l'abri d'un coup de main, nous demandons parmi nos porteurs deux hommes de courage et de bonne volonté pour aller à la rencontre des habitants du village leur faire des signaux pacifiques et leur proposer le kabary. On se fait un peu tirer l'oreille ; mais alléchés par l'appât d'une récompense honnête, deux gaillards armés jusqu'aux dents se décident à marcher, renouvelant dans de meilleures conditions la démonstration que d'Yerville et moi nous avions hasardée au pied du col des Bœufs.

Nous suivons d'un œil anxieux nos deux émissaires, qui échangent avec l'avant-garde ennemie des gestes, puis des paroles ; bientôt nous les voyons descendre au fond d'un ravin où

deux de leurs adversaires s'avancent à leur rencontre, et un colloque prolongé se termine par le retour de nos plénipotentiaires, avec quelques notables du village, qui viennent affirmer qu'il s'agissait d'un simple malentendu. Comme par bonheur il n'y a pas eu de sang versé, l'affaire est aisément arrangeable; on se dispense même de la rédaction d'un procès-verbal, et il est simplement entendu que les habitants d'Ambohitsalika nous ouvrent leurs cases, où nous recevrons l'hospitalité pour la nuit qui vient, et qu'ils nous offrent un bœuf, un cochon, une poule, moyennant une modique rétribution.

Sous la conduite de ces seigneurs, nous faisons notre entrée solennelle au village, où l'on nous donne des cases, et où l'on nous fournit sur-le-champ un bœuf et des poulets. Quant au cochon, on nous le désigne, mais il nous reste à le prendre, et ce n'est pas chose facile; n'ayant pas été consulté lors de la rédaction du traité, cet animal ne se considère pas comme engagé vis-à-vis de nous, et, en matière de protestation, il gagne le maquis, où nous le poursuivons dans la brousse tout autour du village pendant près de trois quarts d'heure. Le gaillard se souvient et s'honore d'avoir des aïeux sangliers : c'est merveille de le voir franchir des ravins et faire de temps à autre tête aux chiens qui se sont spontanément lancés à sa poursuite, et derrière lesquels nous courons, la sagaie en main, tels les chasseurs moyen-âgeux courant la bête à l'épieu : admirable matière à mettre en tapisserie. Il succombe enfin sous le nombre, et nous ne tardons pas à constater, en le dévorant, qu'il était aussi bon que brave.

Nous nous couchons, Rocheron et moi, dans la même case, et nous n'y dormons que d'un œil : de temps en temps l'un de nous deux s'en va faire une ronde à l'entour pour s'assurer que l'on n'est pas en train de nous massacrer. — Tout est tranquille; Sénégalais, dormez !

Mercredi, 2 décembre.

Au jour, on nous fournit des renseignements sur les sources de bitume, à la recherche desquelles nous avons envoyé dès hier soir un de nos guides, escorté de quelques hommes du village; ils reviennent avec des échantillons dans une boîte à conserves.

Après quelques heures de marche, nous apercevons des cases : c'est le village de Yankely, dont la population, prévenue par nos émissaires, nous accueille avec sympathie et nous conduit aux sources, qui se trouvent à un kilomètre au sud-est du village. C'est une coulée de suintements bitumineux où nous effectuons sommairement des fouilles pour recueillir quelques échantillons de la terre, du roc et de l'huile minérale, qui brûle à merveille.

Avant de quitter la place, nous faisons une station de théodolite, mais la vue de cet appareil produit chez nos hôtes une panique contre laquelle s'épuisent tous nos raisonnements ; ils voient dans l'instrument braqué sur les diverses cimes de la région un engin de malheur destiné à jeter des sorts pour les déposséder ; et le fait est qu'il y a quelque chose de fondé dans cette conception symbolique, puisque aussi bien la triangulation est l'acte essentiel et définitif de la mainmise sur une contrée par la civilisation. Malgré tous nos efforts pour rassurer les esprits, on nous voit partir sans regrets de ce petit pays dont la recherche nous avait donné tant de mal, et où la découverte du bitume nous a plongés dans une joie qu'il faut apparemment mettre sur le compte de la nostalgie de l'asphalte.

D'après leurs déclarations, ces Sakalaves ne sont point, comme ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent, sous l'autorité d'Itoara, roi du Menabé du Sud, mais ils relèvent d'Alidy, le grand-chef de Maintirano, dont le fils a remonté le Manambolo jusqu'à Ankavandra, avec un convoi de grosses pirogues, durant que nous errions du côté de Bekopaka ; la lettre d'Yerville nous avait informés de cette opération, significative au point de vue de la navigabilité du Manambolo[1].

•

Nous voilà en route pour Ankavandra, où nous n'arrivons pas sans encombres : après le déjeuner, un orage plus violent que de coutume nous surprend dans une gorge encaissée le long de laquelle nous devons cheminer plusieurs heures, et s'acharne sur nous jusqu'à la vallée du Manambolomaty, dont

1. Les derniers courriers nous apprennent que cet Alidy a refusé de reconnaître notre autorité, et que le général Gallieni vient d'envoyer contre lui une compagnie de tirailleurs.

la rive droite est bouleversée par des inondations qui nous donnent les plus vives inquiétudes ; les ravins sont transformés en des torrents furieux que nous avons toutes les peines du monde à franchir. Que sera-ce pour le Manambolomaty, qu'il nous a été si difficile de traverser alors qu'il n'était pas encore gonflé par ces crues ? Par un hasard inespéré, le gué se trouve plus praticable sur notre nouvel itinéraire, et nous passons avec de l'eau jusqu'aux épaules, mais sans accident.

On passe de même à la tombée de la nuit le Grand-Manambolo, où le guide de tête nous signale, pendant que nous sommes au beau milieu de la rivière, un énorme crocodile qui, à une quinzaine de mètres de la colonne, guette patiemment entre deux eaux l'occasion favorable pour enlever un gigot humain ; nous l'en dissuadons à coups de fusil.

La soirée est déjà fort avancée quand nous rejoignons nos cases d'Ankavandra, où nous nous abandonnons aux délices d'un sommeil, frère du Nirvâna.

On a si bien dormi qu'on n'a pas entendu les rats, qui s'en sont donné à cœur-joie. Avec un soupir à fendre l'âme, mon boy, qui a passé la nuit sur une natte, me montre ses sandales, dont le bord est découpé comme les côtes du Péloponnèse ; ce sont les rongeurs en question qui, paraît-il, se sont livrés à ce petit travail d'art industriel. Un instant après, nouveau soupir plus déchirant encore, et le boy accroupi me montre la plante de ses pieds, rongée comme les sandales : les sales bêtes se sont attaquées à la partie cornée, inerte et insensible, qui se développe sous les pieds de ces hommes assimilés à des bêtes de somme ; le cas est assez fréquent, au dire des explorateurs malgaches, et j'invoque à ce propos le témoignage de M. Le Myre de Vilers, qui l'a plusieurs fois constaté.

Et mon boy Rainizafia continue à soupirer en murmurant :

— Rats y en a mangé pieds à moi !

Il ne s'en était pas aperçu, le pauvre garçon, dans son abrutissement comparable à celui du catoblépas, l'animal fabuleux dont, selon Flaubert, telle est la stupidité qu'il se mange les pieds, sans s'apercevoir que ce sont les siens.

Jeudi 3.

Je prends Rocheron à témoin de cet acte de sandalisme; je l'informe également d'une catastrophe plus désobligeante : le tardala traître qui nous avait égarés aux environs de Bekopaka, et qu'on avait solidement amarré depuis lors, s'est enfui malgré la vigilance de nos Sénégalais qui ne dorment pourtant que d'un œil; le caporal Sambé est venu me l'apprendre à trois heures du matin, n'osant pas le faire connaître directement au lieutenant; décidément, ces diables de Malgaches sont aussi fugaces que les Annamites; ils glissent comme des anguilles entre les mains les plus vigoureuses et les plus adroites. C'est l'excuse du système qui consiste à faire sur place justice sommaire et définitive.

Vendredi 4 décembre.

Après une journée de repos, nous partons pour le campement aurifère de d'Yerville avec Rainizafia, homonyme de mon boy, quoique héritier présomptif du gouverneur hova d'Ankavandra, et Rakotovo, gouverneur de Tsiromandidy, qui est venu à notre rencontre pour nous faire les honneurs de son territoire, presque absolument pacifié, contrairement aux nouvelles qui nous avaient été données à Soavinandriana.

Il s'agit de gravir le seuil du Bongolava pour rentrer dans l'Émyrne; après le passage des rivières Ankavandra, Ankafotsy, Anzohano, l'ascension de crêtes assez rudes nous amène à un point d'où la vue est admirable sur la vallée du Manambolo et sur le versant Est du Bongolava : nous sommes à Ambohipisaka, et nous apercevons au loin le campement de d'Yerville, dans un paysage de Suisse ou d'Auvergne, avec de magnifiques troupeaux paissant sur le flanc des montagnes.

Vers dix heures nous arrivons au campement, qui a presque l'importance d'un village : une vingtaine de gourbis construits avec soin, presque avec élégance, sur un plateau qui domine la rivière Rafiatokona, nous séparant d'un immense rocher que l'éclair couronne chaque soir. Il paraît même que la foudre est tombée sur notre cuisine, en épargnant fort heureusement le cuisinier.

On potine ferme après une aussi longue séparation : d'Yerville nous conte les angoisses où l'avaient plongé les nouvelles relatives à notre massacre, qu'il était impuissant à venger et même à contrôler; il s'est consolé en faisant dans ses prospections des trouvailles dont nous le voyons enchanté, et procède sur-le-champ à une distribution de pépites; puis on part vers Tsiromandidy pour coucher dans la montagne, à un endroit où Boussand et Talbot nous attendent, en train de faire des recherches minières.

Nous ne les retrouvons que fort tard, après avoir tiré maint coup de fusil pour attirer leur attention; enfin un mince filet de fumée s'élève dans le ciel pur, nous indiquant leur campement et les préparatifs culinaires dont il est le théâtre : le véritable campement est le campement où l'on dîne. D'Yerville et moi nous prenons les devants et nous sommes rejoints assez tard par la colonne, dont le défilé se détache sur les crêtes dans la nuit étoilée, avec une netteté d'ombres chinoises à faire rêver Caran d'Ache, — l'épopée malgache : Sénégalais aux pantalons bouffants, aux chechias désinvoltes; tardalas aux fusils posés en travers des deux épaules; porteurs séparés par leurs bambous, aux deux extrémités desquels ils font l'effet des plateaux d'une balance; un troupeau de bœufs sur pied, sans doute le tribut prélevé par Rakotovo, qui trône sur un filanzane devant Rainizafia et la dame compagne d'iceluy, que suivent quelques dames d'une moindre importance : joli tableau pour finir la soirée dans un endroit où il n'y a pas encore de succursale du *Chat Noir*.

Samedi 5 décembre.

Beau pays de montagnes et chemins faciles. Quelques Fahavalos sur les cimes, puis la rencontre d'un courrier d'état tsimandoa, escorté de deux hommes; il est depuis deux jours à notre recherche, et il a été inquiété par les Fahavalos en question : il remet au lieutenant Rocheron un pli du capitaine Compérat, l'informant qu'un rassemblement considérable se forme dans le haut Sakay pour nous en interdire le passage.

Nous convenons, quoi qu'il en soit, de ne pas changer notre route.

Dimanche 6 décembre.

Long, long, long trajet assez banal jusqu'à Tsiromandidy, la grande place forte de la région, où nous attendent des fêtes militaires auprès desquelles pâlissent toutes les revues de 14 juillet et tous les jubilés de toutes les dynasties européennes.

Rakotovo se met en uniforme, c'est-à-dire qu'il endosse un veston d'appartement en peluche verte, sur un pantalon blanc et or; son lieutenant est en frac, avec un melon de feutre noir ; c'est la tenue de rigueur pour la fête des Loges, s'il faut en croire *le Gaulois*; quant au tambour, il est drapé dans une longue robe de chambre à ramages.

Nous visitons les fortifications à triple enceinte de pierre sèche, sous un formidable revêtement de cactus; la porte est protégée par une demi-lune, il y a même une pièce de canon, et, quoiqu'elle ne soit pas d'un aspect redoutable, nous constatons que nous aurions eu bien du mal à enlever la place si elle était restée aux mains des rebelles, comme le bruit en avait couru.

Heureusement Rakotovo est un homme d'énergie et d'une réelle autorité; il a maintenu la situation, et déclare qu'il se ferait fort, avec deux cents miliciens, de purger la contrée des dernières bandes de pillards qui l'infestent.

A l'issue de la parade, nous le couvrons d'honneurs, c'est-à-dire que Rocheron, qui en avait reçu mission du général, l'élève au rang de treizième honneur, ce dont le dignitaire paraît aussi content que si on lui avait décerné la croix.

Lundi 7.

Revue d'adieu et départ. Nous passons devant une rangée de piquets ; au bout de chacun d'eux est une tête racornie par le soleil : ce sont des pillards dont Rakotovo a fait justice selon la coutume locale; on les a mis au piquet pour montrer aux petits et aux grands enfants les dangers de l'inconduite.

D'Yerville a reçu un cadeau de Rakotovo, qui est un vieil ami à lui : une superbe conque fahavale, dans laquelle il a

l'effronterie de souffler de temps à autre, ce qui plonge nos gens dans une folle terreur.

Nous passons au pied des monts Ambohibé et Ampanhana ou Antanimandry, énormes massifs rocheux émergeant du plateau. Toute cette région est décidément d'un accès facile, et il semble qu'on aurait moins de peine qu'ailleurs à y établir une voie ferrée.

Nous déjeunons sur les bords du Parana, rivière fourmillante de micas étincelants parmi les roches dioritiques richement métallifères; c'est une région minière intéressante, mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder.

Mardi 8.

Traversée de l'Imanga et de quelques marais; vers midi, les hurlements joyeux de nos bourjanes signalent l'apparition des sommets du Mandridrano, marquant les confins de l'Émyrne, et bientôt nous apercevons le massif de l'Ankaratra.

Il ne nous reste plus, pour atteindre la région du lac Itassy, où sont les postes avancés du corps d'occupation, qu'à franchir le Sakay; mais c'est là que les Fahavalos nous guettent, d'après l'avis réitéré du capitaine Compérat.

Nous arrivons vers les quatre heures; pas l'ombre d'un Fahavalo à l'horizon; ce n'est pas encore cette fois que nous allons être fahavalisés comme au coin d'un bois, ce qui serait inadmissible, car le pays est découvert; mais voilà bien d'une autre affaire : la rivière est infranchissable.

Samba Binta et nos guides se jettent résolument à l'eau ; ils en ont par-dessus la tête dans un courant formidable, et le crocodile pullule malgré les coups de fusil que nous tirons. En désespoir de cause, on se décide à camper sur un monticule dans une position qui nous met à l'abri d'une surprise. Le paysage est merveilleux, au clair de lune, argentant les anneaux de la rivière qui bondit fériquement sur des rochers fantastiques ; par malheur « y en a » moustiques et mocafouis, qui troublent l'enchantement de cette soirée.

Mercredi 9.

Nous avions espéré que, comme il arrive constamment dans ces pays, la rivière aurait baissé dans la nuit; il n'en est

rien, au contraire. On se détermine alors à construire un radeau malgache en roseaux, avec lequel on établira un va-et-vient d'une rive à l'autre pour le transport des hommes et des bagages. Seulement nous n'avons pas de cordes.

— Qu'à cela ne tienne! s'écrie Rocheron, optimiste forcené; nous allons en faire une avec des roseaux tressés: les Malgaches excellent dans la fabrication de ces liens, qui sont d'un usage journalier, mais sur lesquels il est bien hasardeux de compter pour une opération comme celle où nous mettons toutes nos espérances.

Au moins faut-il essayer; chacun se met à l'œuvre; de toutes parts on s'en va couper des roseaux, dont les uns font des bottelées pour la construction du radeau, tandis que les autres en tressent pour les attaches et le câble.

Sous la direction de Boussand, un groupe procède à l'abatage d'un gros arbre qui doit servir de point d'embarquement à notre bac; mais voici qu'un Sénégalais est emporté par le courant.

Il nage à merveille, heureusement, mais gare aux crocodiles! Tout le monde le suit du regard avec anxiété; j'ai couru à tout hasard le long de la rive pour lui prêter la main là où il abordera, à travers les roseaux peuplés des vilaines bêtes que mon revolver tiendrait en respect au besoin; j'ai l'œil sur lui, quand une clameur subite me fait me retourner, et je vois à cinq ou six mètres derrière lui l'énorme et formidable tête d'un crocodile qui le suit, rapide et sûr de soi-même, comme un brochet en train de chasser le goujon. Avant d'avoir le temps de me demander pourquoi on ne tire pas de là-bas où l'on crie (et c'était tout simplement que, par une fatalité inexplicable, aucun des tirailleurs n'avait son fusil sous la main), j'envoie au crocodile une balle de mon revolver d'ordonnance ancien modèle, — arme moins précise, mais plus bruyante et plus brutale que celle du modèle 1892. Au choc, le gigantesque saurien fait un énorme plongeon, et nous pensons tous que notre Sénégalais est délivré; le gaillard ne s'est même pas retourné au bruit, croyant sans doute que l'on a tiré seulement par précaution, et il continue à lutter vigoureusement contre le courant, mais voici que le crocodile reparaît à un mètre à peine de lui. Une seconde

balle de revolver, frappant cette fois à la tête, interrompt à nouveau la poursuite dont nous avons le spectacle émouvant, et tout porte à croire que le monstrueux animal a son compte; mais il y a fort à craindre des roseaux que le nageur va être obligé de franchir sur une largeur de sept ou huit mètres, car c'est là que les crocodiles sont généralement le plus dangereux. Au moment où il parvient enfin dans cette zone fâcheuse, je fais quelques pas à sa rencontre dans les roseaux où je décharge mon revolver à deux reprises, en gardant les deux dernières balles pour ce qui se présentera; or il ne se présente rien; l'avertissement a suffi, la rivière est tranquille, et l'homme atteint la rive sain et sauf.

C'est à peine si ce diable d'homme a l'air de se douter qu'il l'a échappé belle, et, tranquille comme Baptiste, il contemple le paysage sans un mot, sans un geste, sans un regard de gratitude.

Nous philosophons sur l'incident avec Boussand et d'Yerville, accourus à la rescousse, et nous en dégageons cette conclusion que la sérénité du héros de ce drame tient exclusivement à son inébranlable confiance dans l'efficacité des grigris qui ne le quittent jamais. Sous leur vernis musulman ces bonnes gens sont demeurés fétichistes, comme les Malgaches sous leur mince couche de religion protestante ou catholique, et ils n'ont une foi réelle que dans les amulettes qui leur sont vendues fort cher par les sorciers de leur pays; il y a de ces grigris contre la fièvre, d'autres contre le caïman, et chaque tirailleur a sur la crosse de son fusil un petit anneau de verroterie, merveilleux talisman contre les balles.

Vous me demanderez peut-être comment cette belle confiance s'accommode avec le cas assez fréquent des hommes tués ou mangés? Ce phénomène psychologique est cependant des plus simples : quand un homme tombe à leurs côtés, ses camarades le prennent en pitié, une pitié assaisonnée d'une pointe d'ironie, en considérant que s'il a été frappé c'est que le malheureux s'était laissé vendre un grigri de mauvaise qualité : le sorcier l'avait « enrossé », si j'ose m'exprimer ainsi, et on le blague presque autant que l'on le plaint.

Et s'il en revient? me direz-vous. S'il en revient, il estime, avec une apparence de raison, que c'est encore du bonheur,

et qu'il convient de rendre grâce à un grigri sans lequel on n'en serait pas revenu.

Sur quels fondements inébranlables repose la foi religieuse de ces races primitives, et quel inébranlable point d'appui ils offrent à l'effort des conducteurs de peuples ! Soit dit sans désespérer de la foi des cités éclairées, où tout un chacun porte en breloques des médailles de Saint-Georges et recueille pieusement les oracles de mademoiselle Couesdon.

On reprend activement les travaux, interrompus un instant, mais d'amères déceptions nous attendent ; les essais de natation pour porter à la rive opposée l'extrémité de la corde en roseaux sur laquelle doit s'appuyer le va-et-vient, donne des résultats déplorables : par deux fois la corde se rompt, malgré l'absence de charge, et le nageur est entraîné, mais il revient sans escorte de crocodiles, grâce à la précaution que nous prenons de tirer autour de lui quelques coups de fusil.

On change alors de système, et l'on expérimente le procédé malgache, qui consiste à faire passer chaque groupe d'hommes sur un petit radeau de roseaux laissé à la dérive, et dirigé par des nageurs attelés à l'extrémité d'une corde de joncs.

Le radeau est bientôt construit ; notre mineur Rainizanabella y prend place, deux vigoureux nageurs s'attachent la corde de lianes autour de la poitrine, et une demi-douzaine de bourjanes s'accrochent au bord de l'esquif avec lequel ils font corps, le tout représentant une masse flottante assez considérable où chacun surnage par la vertu de l'ensemble. Nous procédons au lancement, et Rainizanabella est livré à la fureur des flots sur sa nacelle environnée d'êtres humains, hurlant et grouillant comme des tritons ; ils poussent à l'envi, pour effrayer les mauvaises bêtes, de rauques mugissements, qu'on croirait soufflés dans des conques, comme celles où s'époumonnent, sans doute par un sentiment analogue, les dieux marins des tableaux mythologiques : on dirait un Rubens de nègres.

Le courant emporte au loin tout ce groupe fantastique, mais le rabat à quelques centaines de mètres en aval sur la rive d'où il est parti.

Le découragement est à son comble ; nous en sommes réduits à nous asseoir en rond pour délibérer sur les circon-

stances à l'ombre d'un bouquet d'arbres, dans lequel un de nos hommes découvre, à cinquante centimètres de l'endroit où je siège, un boa de trois mètres de long, dormant d'un de ces sommeils que ne saurait interrompre l'éclat des débats judiciaires les plus agités. Boussand lui casse la tête d'un coup de revolver, et nos hommes l'emportent pour le manger à la tartare.

Nos délibérations aboutissent à l'envoi d'un tsimandoa, qui va traverser la rivière à la nage pour aller informer de notre détresse le capitaine Compérat, à Soavinandrina, et le prier de nous envoyer d'urgence des vivres et de la corde.

Pour patienter, nous explorons les bords de la rivière à la recherche d'un gué, que nous ne trouvons pas; en revanche nous rencontrons un nombre respectable de crocodiles, dont un, vénérable et chargé d'années, fait sa sieste sur un grand rocher au milieu du courant; c'est le plus gigantesque qu'il m'ait été donné de voir; et cela lui vaut le périlleux honneur d'un feu de salve grâce auquel il a reçu quatre balles dans la tête : ce n'était plus un enfant, et il n'y a vraiment pas lieu de répandre des alexandrins vengeurs sur cette victime du 9 décembre.

Nous finissons la journée sous une pluie torrentielle, en absorbant mélancoliquement nos derniers vivres; il reste encore quelques boîtes de conserves, mais nos hommes n'ont plus de riz : pas un bœuf à l'horizon, — et pas même de Fahavalos ! Quel abandon !

Jeudi 10 décembre.

Et le Sakay montait toujours. La situation est piquante, et c'est d'autant plus expliquable que Sakay en malgache veut dire « piment ».

En attendant les nouvelles, je m'en vais faire un tour aux caïmans avec le fidèle Yamodou; je n'en tue pas un seul, mais en compensation je m'enfonce jusqu'aux oreilles dans un trou, dissimulé par les roseaux, et duquel j'ai toutes les peines du monde à retirer un nègre. C'est moi qui étais ce nègre, ou du moins j'en avais tout à fait l'air sous l'épaisse couche de vase où je m'étais enlizé. Cet incident met un peu de gaieté dans la torpeur de notre situation, et les soins de ma toilette me mènent jusqu'au déjeuner.

Les hommes ont passé la matinée à construire des radeaux avec lesquels on va faire une tentative suprême. On mange à peine pour deux raisons, dont la seconde est qu'il importe d'éviter les congestions, en passant l'eau.

Chacun opère le tri de son bagage, n'emportant que l'indispensable. Tant pis pour ce qu'on laissera! il faut passer à tout prix; la faim nous donne des ailes ou du moins des avirons pour guider nos frêles nacelles, et l'on opère avec des soins infinis le lancement de ces radeaux qui ne sont pas sans analogie avec celui de la Méduse.

Hélas! cette nouvelle expérience ne réussit pas mieux que la première, et toute la flotille est bientôt rabattue sur la rive d'où elle est partie; nous avons même d'assez vives inquiétudes pour l'embarcation qui porte Samba-Binta et sa fortune, emmenée fort loin jusqu'à des rapides d'où lui et ses hommes ne se tirent qu'avec grand'peine.

Toutefois Talbot, qui semble avoir un goût immodéré pour ce genre de canotage, persévère dans son dessein de franchir le Sakay, ou, comme il dit, de le « sauter »: or, il s'agit d'un saut de plus de cent vingt mètres. Ce Talbot, qui est d'ailleurs le plus charmant homme du monde et le plus précieux compagnon de route, a par surcroît tous les agréments du caractère méridional, et le fait est qu'il est joliment du Midi, étant de l'île Maurice, qui se trouve sur la carte infiniment au-dessous de Tarascon, et même du Pas-des-Lanciers.

Il a juré qu'il « sotterait » — c'est sa prononciation — le Sakay, et il faut voir avec quelle énergique conviction il s'élance dans une suprême tentative, alors que tout notre monde découragé contemple du rivage sa lutte avec les flots.

Trônant sur son radeau de jonc, parmi ses tritons malgaches, comme Neptune, roi des eaux, il est presque immédiatement rejeté sur le bord, d'où aucun effort ne parvient à l'arracher; mais cela ne déconcerte point sa robuste confiance; et plus il est empêtré dans les roseaux de la rive, plus il nous crie, triomphant :

— Je sotte, vous voyez : je sotte!

La nuit seule a raison de sa conviction.

Au moment où l'on va s'occuper de dîner — mais avec

quoi, Seigneur? — les cris des bourjanes nous signalent l'approche d'une colonne que précède un drapeau, et bientôt, à la lorgnette, on distingue les trois couleurs. C'est la première fois depuis six semaines que ce spectacle nous est offert.

Est-ce le sentiment du pavillon ou celui des provisions qu'il couvre? Notre émotion est profonde, et notre joie éclate quand, après avoir vu apparaître des filanzanes sur lesquels sont portés deux personnages à casques coloniaux qui ont tout l'air d'être des Européens, nous entendons une voix robuste, au bel accent de France, crier :

— Garde-milice Durand, de Soavinandriana, envoyé par le capitaine Compérat avec cent mètres de câble, deux soubiques de riz et une bonbonne du vin.

Reste à savoir comment on va nous faire passer tout cela, mais on y pourvoira demain ; quant à ce soir, il faut bien nous contenter du voisinage et nous le faisons de bon cœur.

La conversation du dîner roule sur les mérites de la corde ; une inquiétude nous prend : est-ce de la corde malgache? car selon le proverbe antique, il faut redouter les Malgaches, même quand ils vous apportent de la corde.

Les bourjanes participent à nos réconfortantes espérances, et cela leur tient lieu de riz, avec une herbe merveilleuse, la brède morelle, nourrissante et dépurative, qu'ils ont trouvée en abondance au fond d'un ravin, et sur laquelle tout le monde se rue faméliquement.

Vendredi 11 décembre.

De grand matin, on se livre à une première tentative pour la pose du fameux câble, qui est décidément malgache. Il le prouve en rompant au premier choc, et voilà nos espérances à l'eau. On finit cependant tant bien que mal par nous envoyer à la dérive un radeau portant le riz et la bonbonne qui, grâce au ciel, nous arrive sans avaries, aux acclamations enthousiastes de tous.

La matinée est consacrée à nos efforts pour installer le va-et-vient entre nous et l'équipe de Soavinandriana, d'abord avec nos cordes de tentes, puis avec nos ceintures de laine rouge, qui ont chacune près de six mètres de long; on les attache bout à bout : mais à peine les a-t-on immergées que l'une d'elles se déchire ; c'est heureusement la troisième,

de sorte que deux et demie seulement sont perdues, mais cet échec nous détermine à abandonner ce genre d'essais.

Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, c'est de chercher un passage au nord, en amont de l'embouchure de la Lily, déversoir du lac Itassy, qui apporte à la rivière devant laquelle nous sommes son contingent le plus fort. Tandis que nous délibérons, le garde milice qui est demeuré sur l'autre rive nous hèle pour nous donner connaissance d'une lettre du capitaine Compérat, nous informant que les insurgés ont été refoulés au nord de la Lily, sur laquelle on a jeté, près de Sabotsy, un pont qui, s'il n'est pas démoli par les crues, nous permettrait de regagner Soavinandriana.

Nous informons le garde de notre projet, en l'invitant à prier le capitaine d'envoyer à notre rencontre, près du col de Sabotsy, des vivres et des munitions, dont le besoin va se faire sentir.

Le malheur, c'est que nos guides ne veulent pas entendre parler d'aller dans cette région, où nous sommes certains d'être reçus à coups de fusil : ils mettent la plus entière mauvaise volonté à nous conduire, et nous sommes obligés de faire nous-mêmes notre itinéraire.

Quant à Talbot, il persiste dans son idée de « sotter » le Sakay, et, ce qui prouve la puissance d'une idée fixe, il finit par y réussir avec le concours de l'élite de nos nageurs et de ceux de Soavinandriana, qui se mettent à une vingtaine pour le remorquer. Encouragés par ce succès, nous nous décidons à faire passer de la même façon un tirailleur, gravement malade et hors d'état de faire un pas; cette opération délicate réussit, mais les mineurs de Talbot échouent dans une semblable tentative, et prennent à regret le parti de nous suivre.

Nous sommes arrêtés dès la tombée de la nuit dans un marais, que coupe un arroyo infranchissable; campement déplorable, sous l'orage, parmi les bêtes de toutes sortes.

Samedi 12 décembre.

Au lever du jour, recherche d'un gué. Faute de l'avoir trouvé, on se met en quête d'un bouquet d'arbres pour faire un pont de branchages; l'arroyo est profond, mais de largeur minime; deux arbres sont abattus et jetés sur l'eau bout à bout, les branches entre-croisées; sur cette charpente submergée on jette

en travers des bottes de roseaux jusqu'à affleurement, après quoi il ne reste plus qu'à passer tant bien que mal ; on a de l'eau jusqu'aux genoux, et de temps en temps on glisse à droite et à gauche : parfois même une jambe s'enfonce à travers le plancher de verdure, mais la chance permet qu'aucun caïman n'en profite pour se l'approprier comme à Manandazza ; et, finalement, tout le monde arrive de l'autre côté.

Une heure après, nous retrouvons les bords du Sakay, mais les premiers sondages donnent les résultats les plus alarmants ; nous finissons pourtant par trouver un endroit où l'on n'a guère de l'eau que jusqu'aux épaules, ce qui est déjà fort dangereux avec la violence du courant ; mais, sur un espace de cinq ou six mètres, le long du bord opposé, la profondeur est telle qu'il faut faire une pleine eau : ça va bien pour les nageurs, mais qu'adviendra-t-il de ceux qui ne savent pas tirer la coupe, et des porteurs de bagages ?

Comme cependant il faut passer à tout prix, puisque les vivres vont manquer, nous tentons l'aventure ; les hommes les plus grands et les plus solides s'alignent pour appuyer le passage et, dans la partie profonde, les nageurs soutiennent sur le court espace à parcourir les bourjanes qui, par groupes, s'abandonnent au courant.

A chaque instant, l'un ou l'autre est en perdition ; notre garde-milice est emporté fort loin, et ne doit son salut qu'à deux de ses hommes qui se lancent vaillamment à son secours ; d'Yerville, complètement submergé, avec une grappe de bourjanes qui se cramponnent à lui, boit un bouillon formidable ; au milieu de ce tohu-bohu indescriptible, les coups de revolver retentissent à l'adresse des crocodiles ; mais en fin de compte, tout le monde atterrit sans accident, et c'est miracle. On en est quitte pour la perte d'un fusil de milicien et quelques bagages coulés ; mais ceux qui nous sont restés ruissellent pitoyablement ; les caisses de fer-blanc, où se trouvent le sel et le sucre, — le plus clair de nos provisions actuelles, — ne contiennent plus que du sirop et de la saumure. Quelques tablettes de chocolat demeurées dans ma cantine se sont transformées en bavaroises, dont se régalent mes porteurs, tandis que d'autres se battent pour lamper le sucre et même le sel en liquéfaction ; tous les goûts sont dans la nature.

Il s'agit d'abord de se sécher, puis d'étancher ses bagages; le soleil est là pour ça, mais il faut se méfier de sa caresse trop ardente pour des peaux européennes, car chacun de nous n'a gardé dans la traversée que le casque et la ceinture de laine, où sont le revolver et le portefeuille enserrant les papiers, le carnet de route et les photographies animées.

Quant aux clichés pris en route, ils sont trempés comme le reste, et plus de la moitié se trouve irrémédiablement perdue, notamment une centaine de vues en grand format prises par d'Yerville avec son excellent appareil. C'est une perte irréparable; mais il faut avouer que nous en sommes quittes à bon compte.

Chacun de nous défait sa cantine et en étale le contenu tout à l'entour sur la terre desséchée, ce qui donne à notre halte un aspect de champ de foire : vêtements, chaussures, objets de toilette, livres, cartes, instruments de précision et ustensiles de cuisine, c'est le grand déballage d'un bric-à-brac, exposé depuis six semaines à toutes les intempéries et à toutes les aventures. On n'en voudrait pas au Temple; mais guenilles si l'on veut, ces guenilles nous sont chères.

On déjeune tant bien que mal, et puis on se remet en route, avec la satisfaction d'un grand obstacle franchi; nos tirailleurs algériens, bien flapis depuis quelques jours, y compris Chadi, le singe du sergent, ont retrouvé leur entrain, et l'un d'eux, un ancien pâtre kabyle, façonne avec des roseaux une guesbah dans laquelle il souffle des airs du pays, en tête de la colonne.

Nous traversons des vallées assez fertiles, et qui furent prospères, comme en témoignent les haies de cactus, suprêmes vestiges de nombreux villages, abandonnés depuis une dizaine d'années par suite des invasions de pillards, incessantes dans cette contrée, où, en fait de végétation, il ne vient plus guère que des Sakalaves. Voilà plus de six jours que nous n'avons rencontré des habitations habitées.

Joli campement sur une cime, bordée de ravins dans lesquels nous tirons quelques sangliers, et la journée finit comme à l'ordinaire, par des pluies torrentielles, entrecoupées d'éclairs et de coups de foudre.

Dimanche 13 décembre.

Réveil humide, froid vif; superbe lever de soleil.

— *Tsimiche vary!* (plus de riz) murmurent nos bourjanes avec une tristesse amplement justifiée.

Nous nous mettons en marche, à travers une infinité de ruisseaux babillards, quelques torrents en fureur, puis la Lily mugissante. On approche de l'endroit où, si tout a bien marché, doivent nous attendre les subsides envoyés de Soavinandriana, et nous allons drapeau en tête pour éviter une de ces méprises trop fréquentes dans les expéditions coloniales, où il arrive que les Lebels partent tout seuls, envoyant leurs balles à longue portée dans des colonnes amies.

En descendant les flancs des monts Andranonatoa, sillonnés par de profondes coulées de lave desséchée, nous apercevons enfin dans la vallée un corps en marche agitant un drapeau : de vives acclamations s'élèvent de part et d'autre et l'on a vite fait de se rejoindre.

En tête on aperçoit un être humain juché sur un animal fabuleux. plus haut qu'un bœuf, mais moins corpulent, à quatre pieds et à longues oreilles, mais il n'a pas de cornes; en faisant appel à nos souvenirs d'enfance, nous reconnaissons un mulet; nous n'en avions pas rencontré un seul, pas plus qu'un cheval, depuis notre départ de Tananarive, où d'ailleurs on n'en voit que depuis la conquête : il y jouit encore d'une telle considération que les indigènes l'appellent respectueusement *rha–mulet*, ce qui signifie « monsieur le mulet. »

L'heureux mortel qui chevauche cette bête de prix est le lieutenant Doumergue, des tirailleurs algériens, qui précède le capitaine Schaeffer, commandant le district de Soaviandriana, où il vient de remplacer le capitaine Compérat, rappelé à Tananarive pour prendre le commandement du district d'Antsirabé.

On fraternise, on distribue les vivres, on tue les deux bœufs amenés pour notre ravitaillement, et, au bout d'une heure, on s'attable dans le vallon, sur le bord d'un de ces petits lacs bleus autour desquels le Tyrol place ses auberges les plus renommées. Les crêtes qui se dressent devant nous sont sillonnées d'hommes portant de longues piques que l'on pourrait être tenté de prendre pour des alpenstocks, et par lesquels le touriste est certain de se faire dévaliser, je veux dire fahavaliser, plus complètement encore que par les aubergistes de l'Europe centrale.

La route nous est coupée, comme c'était annoncé, par les bandes refoulées du lac Itassy, et dont l'effectif est évalué à plus de deux mille hommes : en conséquence, le capitaine Schaeffer nous invite à passer par Soavinandriana pour éviter une collision ; or, cela nous imposerait un retard de vingt-quatre heures et nous avons hâte d'arriver, et puis, dans ce pays en pleine insurrection nous n'aurons pas, pour éviter les coups de fusil, les mêmes raisons que chez les Sakalaves, auprès desquels nous avions à remplir une mission pacifique.

Avec les insurgés de l'Émyrne, au contraire, il y a tout avantage à foncer dessus, et nous insistons vivement auprès du capitaine pour qu'il nous y autorise en sa qualité de chef du district; il cède enfin à nos instances et pousse l'amabilité jusqu'à prendre le parti de nous accompagner dans cette expédition. On longera le flanc du mont Ambohimanjara, vaste repaire des bandes insurrectionnelles, et l'on tâchera de gagner pour y coucher le poste qui, d'après les dernières nouvelles, a dû être installé du côté de Menazary, à l'est du lac Itassy, par le capitaine Bou-Ayed, duquel nous reçûmes l'hospitalité à Amboniriana lors de notre sortie de l'Émyrne.

Pendant que nous délibérons, deux coups de fusil retentissent à courte distance : ce sont ces diables de Fahavalos qui tirent sur notre beefsteak, le premier qu'on nous ait servi depuis longtemps ; va-t-il falloir l'abandonner? ce serait épouvantable. Nous ne nous levons même pas de table, et nous finissons sans autre alerte ce déjeuner champêtre.

A une heure on lève le bivouac ; Rocheron part en avant par les crêtes avec une dizaine de tirailleurs, pour dégager la route — car il y a une route maintenant, du moins un chemin, large d'un mètre à peu de chose près. Le capitaine Schaeffer prend la tête de la colonne, suivi des trois explorateurs ; après dix minutes de marche, à l'entrée d'un ravin fort étroit, nous sommes accueillis par deux coups de feu, dont le premier effet est de jeter à plat ventre les quatre bourjanes qui portent mon filanzane; je les relève vivement à la pointe de mon soulier, et ce vigoureux contact fait renaître la confiance sur leurs visages.

Rassuré à leur endroit, si j'ose m'exprimer ainsi, nous ripostons par quelques coups de fusil à nos agresseurs, abrités

par un mouvement de terrain, à une cinquantaine de mètres devant nous ; c'est à peine si par instants on aperçoit une tête. Mais voici qu'un feu de salve déchire l'air au-dessus de nous : c'est le détachement de Rocheron qui a gagné la hauteur au pied de laquelle nous cheminons, et d'où il domine la ligne avancée des Fahavalos, qui se retirent aussitôt. Le lieutenant prend alors la tête de la colonne, et nous gagne de vitesse, si bien qu'il est complètement hors de vue quand nous parvenons à un carrefour du chemin tracé.

Le capitaine, hésitant sur la direction à prendre en vue d'atteindre le poste, juge nécessaire de rappeler l'avant-garde, et, me targuant de la vitesse de mes bourjanes, je m'offre pour porter les ordres ; mais j'ai compté sans mes hôtes. J'ai toutes les peines du monde à les mettre en branle, et bientôt nous arrivons dans un ravin large et profond, où les aspérités du terrain rendent le filanzane impraticable ; je dois mettre pied à terre ; ils en profitent pour me lâcher, et me voilà parti tout seul à la recherche de Rocheron, que je retrouve enfin de l'autre côté du ravin.

Tandis qu'il prend ses dispositions, je repars de mon pied léger à travers les escarpements solitaires, où la balle d'un Freyschütz mystérieux m'honore d'un salut qu'il m'est impossible de rendre, dans l'ignorance de l'endroit d'où provient cette politesse anonyme.

Au moment même où je rejoins le capitaine, une assez vive fusillade éclate sur les hauteurs d'où je redescends. Nous marchons au feu, et nous sommes bientôt auprès de Rocheron, sur une crête qui longe une énorme montagne : c'est l'Ambohimangara, aux flancs duquel fourmille toute une population d'insectes aux ailes blanches et aux ardillons aigus : les ailes, ce sont des lambas ; les ardillons, des fusils et des sagaies. Nous estimons qu'il y a là plus de deux mille hommes en mouvement, sans compter les femmes et les conducteurs de troupeaux, qui poussent en panique vers le plateau supérieur un bétail évalué à dix mille têtes pour le moins. Tout cela fait une agitation indescriptible, dont le spectacle se déploie en un merveilleux panorama latéralement à notre chemin, qui court en galerie le long de la montagne à laquelle il est relié par des contreforts perpendiculaires. Sur ces sommets se tiennent en réserve

les groupes les plus importants des rebelles, dont les tirailleurs avancés nous canardent à bonne portée. Ces drôles sont embusqués derrière les pierres et dans de petites maisons en terre dont la plupart, nous l'avons su par la suite, sont pourvues d'un souterrain qui gagne au loin la campagne.

C'est un tir à l'affût, contre nous, qui marchons à découvert, ne nous arrêtant que pour tirer des coups de fusil individuels chaque fois qu'apparaît un bout de tête, et faisant de temps à autre une station plus sérieuse pour envoyer à nos insaisissables adversaires des feux de salve destinés à protéger le convoi, qu'ils serrent d'un peu trop près.

Un coup de feu, parti d'une case à vingt-cinq mètres à peine derrière nous, fait siffler une balle entre Boussand et moi; d'Yerville, dont l'œil de lynx a vu d'où émane ce mauvais procédé, y répond avec empressement. Nous ne voulons pas être en reste, et on s'élance sur la bicoque... mais plus personne : le tirailleur a filé par le souterrain.

A partir de ce moment, les balles pleuvent, et nous sommes criblés au passage d'un raidillon où il ne ferait pas bon s'arrêter pour souffler; mais les Malgaches sont si maladroits que nous atteignons sans autre mal une plate-forme, d'où nous constatons que l'on tire de toutes parts, sauf du côté du lac Itassy, dont l'eau bleue profonde baigne le pied des monts à notre droite, nous offrant sous le coup de soleil enchanteur de cette journée inoubliable le plus féerique décor de combat colonial qui se puisse rêver. Une série de feux de salve bien nourris déblaie les rochers dans lesquels il nous va falloir passer et d'où part un feu assez vif. Lorsque tout le convoi a gagné la hauteur, nous piquons dans cette direction, et au pied des rochers nous trouvons les cadavres de deux Malgaches qui viennent d'être égorgés. L'un d'eux a les mains liées derrière le dos; ce ne sont pas évidemment des victimes de notre feu, mais probablement des otages enlevés dans un village ami et massacrés à notre approche; quant aux blessés et aux morts, les Fahavalos n'en ont pas laissé sur le terrain. C'est leur soin le plus ardent, et dans leurs troupes bien organisées, il y a pour chaque tireur quatre hommes armés de sagaies qui l'emportent s'il est atteint, et qui en tout cas sauvent son arme. C'est à peu près ainsi que les choses se

passaient au temps heureux de la chevalerie, où chaque lance comportait, outre le cavalier, quatre ou six servants à pied.

La descente est épineuse à travers un terrain crevassé d'érosions profondes où, sous un feu incessant, nous cheminons grâce à des prodiges d'équilibre qui feraient le succès d'un professionnel.

Bientôt tout le monde est dans la plaine. Arrivés des premiers, nous restons jusqu'à la fin, Boussand, d'Yerville et moi, avec quelques Sénégalais, pour protéger le passage de la queue de la colonne contre les tirailleurs fahavalos, dont le tir gagne sur notre gauche. Enfin, le lieutenant Doumergue arrive avec son mulet abyssin, qui a passé, Dieu sait comme, et une demi-heure plus tard, à la traversée d'un torrent, nous opérons notre jonction avec le capitaine Bou-Ayed, attiré par cette fusillade, qui l'a vivement surpris dans une région où rien ne faisait prévoir l'arrivée d'une colonne française.

Le soleil baisse; il semble que nous venons à peine de partir et voici qu'il est déjà six heures et quart; le temps a marché avec une rapidité stupéfiante; ce genre de sport offre décidément une des plus captivantes façons de passer l'après-midi du dimanche, toujours si difficile à remplir.

Nous recevons le meilleur accueil au poste de Menazary où, faute de place, nous couchons une fois encore sous la tente. Notre matériel est bien fatigué : mon lit Picot notamment n'est plus qu'un amas informe de pièces et de morceaux rapetassés avec des ficelles, à l'instar de l'illustre maréchal de Rantzau,

Lequel n'avait gardé rien d'entier que le cœur.

Lundi 14 décembre.

Le lendemain, une escorte de tirailleurs nous conduit jusqu'à la rivière Kirano; en nous quittant, elle se rencontre avec les Fahavalos qui nous suivent de loin sur les crêtes, et qui sont reconduits par quelques feux de salve, dont l'écho fait bondir nos cœurs à distance.

Nous passons devant des habitations, dont chacune arbore en signe d'amitié d'énormes lambas blancs : une telle abondance de linge étalé au soleil ferait croire que partout on vient de faire la lessive. Par-dessus les gorges de la Varana, les cris de

nos bourjanes nous signalent l'approche d'une troupe dans laquelle il semble y avoir des Européens : c'est le convoi de Talbot, qui se rend à Tananarive, sous la conduite du capitaine Compérat. On tombe dans les bras les uns des autres, et l'on se remet en marche sans perdre un temps précieux.

Dîner joyeux et coucher au petit village d'Ambatontsangana.

Mardi 15 décembre.

Nous n'avons plus guère qu'une centaine de kilomètres à faire; nos bourjanes, qui ont retrouvé tout leur entrain, vont enlever cette étape avant le coucher du soleil; la contrée est tranquille. Départ à volonté, par petits groupes.

Déjeuner à Arrivonimamo, où nous disons adieu à nos braves Sénégalais, qui vont goûter un repos bien gagné. D'Yerville part à fond de train, suivi de près par Boussand et moi. Nous nous émerveillons des progrès réalisés en quelques semaines dans ce pays fertile, où tout était ruine et deuil quand nous y avons passé la première fois; les rizières sont en culture, les maisons reconstruites, les habitants en pleine confiance; cette population est décidément d'une élasticité prodigieuse, et le tout est de connaître la manière de s'en servir.

Après une course à fond de train nous arrivons dans la plaine de l'Ikopa, où nous est offert le pittoresque spectacle d'une troupe de mégères en train d'exorciser, à force de cris, de chants et de battements de mains, une malheureuse créature qu'on nous déclare possédée du démon.

Une heure plus tard, nous montons la grande rue de Tananarive à travers le grouillement tumultueux de la population hova, habituée à voir passer, au retour de ces voyages qui forment la jeunesse et déforment les vêtements, des Européens en guenilles, officiers et explorateurs, plus délabrés que Job et plus fiers que Bragance.

Ces quelques semaines passées chez les Sakalaves ont suffi pour transformer notre sens du confortable au point que Tananarive nous émerveille par les splendeurs de son luxe. C'est délicieux, les voyages, surtout à l'heure du retour.

GROSCLAUDE

A MA FENÊTRE

— EN PROVINCE —

De bonne heure je l'ai ouverte aujourd'hui, ma fenêtre, au jeune soleil. Le voilà qui se glisse dans mon chez moi et qui s'en vient tout de suite, familièrement, poser ses doigts de lumière au troisième rayon de ma bibliothèque : — rayon des économistes. Oh ! pour aujourd'hui, veux-tu ? n'éveillons pas l'économiste qui dort ; laissons-nous vivre, flânons un peu, et regardons le monde, — le petit monde de ma rue.



Depuis longtemps il est éveillé. Il y a belle heure que les laitières sont passées. Au petit jour, dans toutes les fermes à deux lieues à la ronde de Saint-Corentin, les abat-vent ont claqué sur les vieux murs, et les filles sont apparues, les cheveux défaits et les yeux lourds. Un brin de prière, un bout de toilette, puis on est allé, dans la buée tiède de l'étable, traire les vaches impatientes : et en route pour la ville !

Qui dans la carriole familiale, dont les tressauts font tinter les pots de fer-blanc, qui à pied, avec l'épaulière aux deux bouts de laquelle les bidons se balancent, celles de Plounez et de Trégomeur, de Plurieu et de Saint-Riom, se sont hâtées vers Saint-Corentin, chacune portant le lait qui écume encore à ses clients attitrés.

Mon quartier est « si peu passant », « si loin de tout », que les laitières, le plus souvent, n'y sonnent même pas aux portes. Avec conscience, suivant la mesure traditionnelle, chacune d'elles emplit les pots d'étain qu'on a, la veille au soir, déposés sur les seuils. J'en vois encore deux ou trois, des petits pots tout remplis, qui attendent tranquillement que les bonnes viennent les prendre. De mémoire de Corentinois, on n'a pas d'exemple qu'un pot à lait ait jamais faussé compagnie à son propriétaire.



Une à une, voici les bonnes qui descendent. Elles ont déjà leurs coiffes : à mettre un pied dehors sans sa coiffe, une « Brette » se croirait perdue d'honneur. Elles appliquent au mur, sans hâte, les volets qui grincent, humant l'air frais, dévisageant la rue, se faisant des signes, échangeant des bâillements avec des sourires.

Le moment d'après, les voici qui se rassemblent. C'est l'heure d' « aller à l'eau », la plus belle heure du travail matinal : on va prendre langue et faire un brin de causette autour de la fontaine.

... O fontaines, qu'on avait raison d'adorer vos vertus bienfaisantes! Dans tous les siècles et sous tous les cieux, vous avez versé la paix en même temps que la fraîcheur. Toujours on vous a demandé, en attendant l'eau vive qui désaltère et purifie les corps, les lentes pauses en commun qui récréent et rassérènent les âmes. Rendez-vous de repos et de sympathie, en Bretagne comme en Grèce ou comme en Galilée, c'est autour de vous que les scènes les plus douces et les plus riantes se déroulent paresseusement...

A vrai dire, ma fontaine est un peu trop municipale, —

en tout une borne avec un bouton jaune dessus et une grille dessous, — et je regrette que mes Corentinoises ne portent pas sur leurs cheveux, en la soutenant d'un bras nu, rival du marbre, l'amphore harmonieuse. Ce sont des « siaux » de bois cerclés de fer, des brocs de zinc sans galbe, des cruches de grès trop pansues, qu'elles amènent à bout de bras... Mais n'importe! c'est un frais tableau que la couronne de leurs coiffes blanches, qui se baissent et s'élèvent et semblent voltiger autour de la borne, pendant que le chant de l'eau qui tombe dans les brocs de zinc, — haussant le ton à mesure que le broc s'emplit, — accompagne gaiement leur rire matinal.

Et quand arrive l'ordonnance du lieutenant, bien découplé, fier de sa poitrine qu'il fait bomber sous le bourgeron, la cravate bleue nouée négligemment autour du col, — et le valet de chambre de monsieur le comte, toujours propret, avec son gilet noir et jaune, comme tout s'anime alors et quel charmant remue-ménage! On se dit les nouvelles fraîches, avec des mots qui font rire; on se passe les seaux en poussant de petit cris quand l'eau tombe sur les jupes; on s'éclabousse, on s'ébroue, on s'en donne à cœur joie: ma petite rue en est toute retentissante.

Mais voici un bruit de fenêtres qui s'ouvrent: la femme du professeur d'histoire a penché vers la fontaine sa figure sévère; les « patrons » vont se réveiller. — Vite, aux cuisines! et tout d'un coup mes bonnes, emportant précipitamment qui son broc, qui son seau, qui sa cruche, se dispersent en boitillant.

Les deux hommes restent seuls. Ils se regardent d'un air digne et ennuyé.



Huit heures bientôt... l'heure des écoliers et des bureaucrates. Voici des élèves de Saint-Vincent, déjà graves et sachant qu'ils doivent avoir l'air distingué; puis des élèves du collège : plus de laisser-aller, quelque chose de démocratique dans la tournure; tirent volontiers les cordons de sonnette.

Ce groupe important, ce sont les employés des Ponts et Chaussées. Ils ont l'air paisible mais résolu. On sent qu'ils portent en eux de quoi remanier tranquillement la nature entière. Ils s'arrêtent de temps en temps pour écouter le conducteur, — un grand blond à favoris, avec un faux air d'officier de marine, — dont les longs bras expliquent dans l'air des plans grandioses. C'est ainsi que chaque matin, avant de s'attabler à l'épure journalière, faisant à petits pas leur tour de Saint-Corentin, ils le bouleversent idéalement, et tout le département avec : un pont par-ci, une digue par-là, et des chemins de fer partout !

Le pont du Leff, surtout, leur tient au cœur. Des Quinconces de Saint-Corentin, — des Quinconces antiques où les petits enfants pullulent avec les vieilles gens, — on a une très belle vue : la vallée bretonne classique, avec des genêts, du granit, des chênes, le Leff au fond et la mer au bout. Le rêve de l'administration est de jeter un pont sur cette vallée. Ce serait un bel ouvrage. Un peu cher malheureusement, car la vallée est bien large. En attendant que des fonds suffisants soient définitivement votés, on a inauguré un procédé économique pour rétrécir la vallée : un arrêté municipal ordonne qu'on vienne déverser sur elle toutes les charretées de terre, platras et débris dont on ne sait que faire. — Et l'on dit que chaque matin, avant de s'attabler à l'épure journalière, les employés des Ponts et Chaussées, obéissant à un instinct irrésistible, passent par les Quinconces, — histoire de voir si la colline avance et si l'on ne va pas pouvoir, bientôt, « jeter le pont ».



M. Gervais m'envoie, de l'autre côté de la rue, un bonjour amical. En bras de chemise, soufflant dans ses bonnes joues, il fait la toilette de sa maison et balaie sa part de trottoir. C'est un soin qu'il ne céderait à personne : aujourd'hui qu'il est son propre maître, — et son propre serviteur, — cela lui rappelle son ancien métier.

M. Gervais est un retraité du service domestique. Madame

Gervais aussi. Leurs économies additionnées, un petit héritage « du côté de madame » leur ont permis de bâtir. Et maintenant ils sont des bourgeois. Ils « servent » encore dans les occasions solennelles, lorsqu'on vient, tout exprès, les en prier. Sans M. et madame Gervais, un grand dîner à Saint-Corentin ne serait pas un grand dîner. C'est qu'on ne fait plus de cuisinière artiste comme madame Gervais ! Nulle ne sait, comme elle, présenter la langouste au milieu des fleurs artificielles, toujours les mêmes, et, sur les aiguillettes harmonieusement étagées, dresser la tête verte des canards. Lui, sert les vins en les nommant d'une voix autorisée. Sa main tremble bien un peu, mais il a « tant d'usage » ! On prend son conseil au moment du menu pour l'ordonnance des plats, au moment du couvert pour la distribution des places. Il sait les hiérarchies sociales. Il sauvegarde les bonnes traditions corentinoises. Sa seule présence dans une réunion hausse le ton de la conversation générale.



Le facteur... Tous les jours, à la même heure, il débouche au coin de la rue : à son pas de vieux soldat, sa boîte entr'ouverte se balance fièrement devant lui.

Souvent je vais à sa rencontre, sachant par cœur les détours de sa ronde. Quand il m'aperçoit, il s'arrête, rajuste ses besicles, regarde autour de lui comme si vraiment il avait peur d'être vu, et me remet mon paquet en me rappelant que « c'est absolument interdit de livrer le courrier sur la rue ». Puis il repart allègrement, changeant de trottoir aux mêmes endroits, parcourant les mêmes lieux dans les mêmes temps, avec la régularité d'un astre. Et, sur son passage, c'est — toujours le même aussi — un brouhaha léger. Des portes, des fenêtres s'entr'ouvrent. Des gens descendent, d'autres, de leur observatoire, l'interrogent. « Rien de nouveau pour moi ? » Et lui, gravement, fait oui ou non de la tête, avec la conscience de son importance sociale.

Rien de nouveau pour moi aujourd'hui, pas même un journal... Tant mieux, après tout ! Rien ne me distraira de ma

petite ville, et je m'abandonnerai tout entier à son âme étroite et charmante.



On construit beaucoup à Saint-Corentin : l'argent rapporte si peu!... J'aperçois, entre les arbres, une silhouette qui monte lentement, par saccades, blanche sur le bleu du ciel : c'est l'apprenti qui « grimpe l'oiseau ». J'entends la brouette qui déverse le sable, et la pelle qui gâche le mortier, et les truelles qui tapotent, et les maçons qui sifflotent... C'est toute une rumeur d'activité joyeuse.

A Saint-Corentin, les maçons paraissent prendre gaiement la vie. Presque tous, journaliers de la veille, ils habitent encore aux champs, à Plounez, à Trégomeur, au milieu du petit potager que la femme soigne tout le jour, et, le soir, assis à leur table, c'est de leurs légumes qu'ils mangent. Et sans doute, c'est bien dur de se lever de si bon matin pour arpenter des kilomètres, avant l'ouvrage, dans le gris morose des jours naissants. Mais on est plusieurs des mêmes paroisses, on marche de compagnie en faisant sonner ses souliers, et, sur le chemin, il y a des auberges. Et puis, par-ci par-là, derrière le mur qui s'élève, on trouvera bien moyen de faire un brin de somme. Saint-Corentin n'a rien d'américain : « il n'y a pas de presse ». Les entrepreneurs ne sont pas toute la journée « sur les hommes ». Et les hommes prennent de bon cœur leur maigre paye. Ils ne se sentent pas encore trop malheureux : ils n'ont pas encore une très vive conscience de leurs droits.

A vrai dire, cela ne va pas tarder, peut-être, et il se pourrait que Saint-Corentin fît bientôt la nique aux conservateurs. Car la sœur d'un pharmacien du pays — homme énergique et ambitieux — a épousé un député socialiste — homme ambitieux et énergique. — Et celui-ci vient, deux ou trois fois l'année, se reposer chez son beau-frère, et de là, par manière de passe-temps, il commence à endoctriner les bons Bretons. Peut-être arrivera-t-il, plus tôt qu'on ne croit, à faire un Saint-Corentin révolutionnaire.

— Et l'on trouvera, sans nul doute, pour l'honneur de la sociologie, des raisons très générales de ce phénomène particulier. Mais qui sait si Pascal n'a pas raison? Le nez de la sœur de notre pharmacien, s'il eût été plus court, la face de Saint-Corentin n'aurait pas si vite changé.



Le soleil monte : l'ombre des maisons se contracte ; le branle-bas de midi commence.

On envoie les tout petits aux commissions journalières, — chez le marchand de tabac qui est en même temps aubergiste, épicier et fruitier. L'un portant les salades fraîches et l'autre le pichet de cidre doré, ils reviennent à petits pas, rouges de fatigue et de fierté, comparant leurs charges.

Voici les écoliers qui repassent, et les employés des Ponts et Chaussées, et les bonnes qui reviennent courant, cette fois, à la fontaine, et les maçons qui se poursuivent enfilant leurs vestes bleues...

La cathédrale a sonné les trois premiers coups : un moment de silence, puis tous les angélus s'ébranlent. Le bourdon de Saint-Michel se hâte comme s'il voulait rattraper celui de la cathédrale : les cloches aigrelettes des Franciscains et des Ursulines ont l'air de rivaliser, à qui sera le moins vite lassé...

Et tous mes passants s'agitent, se pressent sous le soleil vibrant, au son des bourdons et des cloches. On dirait que c'est un jeu, et qu'il serait mis à l'amende celui qui ne serait pas rentré dans quelque maison, les portes closes, avant le dernier tintement des angélus.



L'air bleu palpite dans la chaleur et le silence ; c'est l'heure où, dans l'absence des hommes, il semble que les maisons vont parler...

Les maisons de ma rue ne sont pas collées les unes aux

autres, comme dans les capitales, sur deux lignes impersonnelles. Chacune — ou presque — a de l'air autour d'elle et trône dans son jardinet.

Avouons qu'elles manquent un peu de fantaisie. Presque toutes neuves (car c'est récemment que Saint-Corentin s'est arrondi jusqu'ici) on dirait qu'elles ont à cœur de se faire pardonner leur nouveauté! Rien des villas de Dinard; pas de *windows* ou de vérandas, de tourelles ou de terrasses. Les maisons de ma rue sont de petites maisons bien sages : toits d'ardoise un peu terne, contrevents gris, granit du crû, tournure générale modeste et réservée.

Une fait exception, qui mêle la brique au granit et le zinc à l'ardoise. Un toit à la Louis XIV, des fenêtres comme des tribunes, un perron qui a l'air d'une estrade — c'est la maison de M. Godelet, ancien banquier.

Le peuple l'a tout de suite baptisée : « le château de Panama ». Il paraîtrait en effet que M. Godelet aurait participé à l'entreprise du canal légendaire... Moi, je n'en sais rien. Ce que je sais bien c'est que nombre de Corentinois (de ceux tout au moins qui n'ont pas payé les pots cassés de leurs propres écus) ne sont pas fâchés, au fond, et sont même plutôt fiers, peut-être, de posséder un notable qui ait touché, de près ou de loin, à cette illustre affaire. Cela leur donne le sentiment que Saint-Corentin n'est pas, après tout, si en dehors de l'histoire. Ils s'empressent de raconter la chose aux étrangers, avec un air de dire : « On a beau être de sa province, on est de son temps! »



Un cliquetis de sabre : le lieutenant qui se rend au Champ-de-Mars. Mais le sabre a beau cliqueter : le lieutenant n'éveille aucune idée martiale.

Petit, l'air doux et timide, il marche sans orgueil, en homme qui a fait, en ces temps sans batailles, son deuil des hauts grades. Les régiments d'aujourd'hui ne sont plus des camps volants; ils s'apparentent aux villes et s'y embourgeoisent. Comme son régiment, le lieutenant est établi en

Saint-Corentin. La dot de sa femme — la fille d'un marchand de bois de la région — lui a permis de se bâtir sa maisonnette au bord de la vallée; il en a fait les plans lui-même: lui-même a planté, dans sa part du coteau, non pas seulement des rosiers, mais des pins, des troènes, des peupliers d'Italie; et il a hâte d'être revenu de l'exercice pour terminer, en pantoufles, la tonnelle de bois vert qu'il édifie amoureusement. Le train-train de la vie corentinoise a endormi en lui toute imagination guerrière : sous l'habit militaire, c'est encore un petit employé qui passe.



Saint-Corentin est la ville des retraités. Ils en prisent la vie à bon marché, le ciel clément, les mœurs paisibles. Et toute l'après-midi, entre le domino du matin et le domino du soir, on les rencontre qui promènent doucement leurs souvenirs, des Quinconces au Tertre-aux-Bées.

Je viens de voir passer M. Carli, adjudant en retraite, un survivant des vieilles armées. Il recherche les quartiers solitaires, où le spectacle des jeunesses d'aujourd'hui ne le chagrine point. Il y marche avec solennité, les sourcils froncés pour se donner l'air du commandement, les moustaches trop cirées, les yeux fixés « à quinze pas », tenant le bras gauche replié derrière lui pour amortir les chocs à ses reins qu'il redresse.

Bêtes, que vous ressemblez parfois étrangement aux hommes! Cinq minutes après M. Carli, voici Barbineau qui fait son tour de ville. Lui aussi évite les quartiers où règne la folie des jeunes chiens; il marche, lui aussi, avec une lenteur calculée, avec une majesté voulue; on lit dans la raideur de ses reins les mêmes souvenirs de batailles et d'amours : ne va-t-il pas, tout à coup, ouvrir la gueule, pour déclarer lui aussi que tout était mieux autrefois?



J'entends des accords de piano, et une voix langoureuse

qui traîne avec complaisance sur les notes hautes : c'est « la jeune veuve » de mon quartier.

Mon quartier la suspecte. Il la surveille par toutes ses maisons, braquées comme des lorgnettes. — Et, sans doute, on ne pourrait pas nommer ses amants, mais on mettrait sa main au feu qu'elle en a. Elle ne fait rien comme tout le monde. Elle se lève à onze heures et demie; elle laisse sa bonne « courir »; elle mange du chocolat à chaque repas; toute la journée, en peignoir mauve, quand elle ne chante pas de vilaines romances, elle lit de vilains romans, — des romans qu'elle fait venir directement de Paris, sans jamais rien demander au « Cabinet de Lecture des Familles », tenu par les demoiselles Le Cornec. Enfin, c'est une écervelée, une déséquilibrée, une dévergondée : et on se demande ce qu'elle est venue faire dans ce petit monde si « rangé ».

Je crois, pour ma part, qu'elle y a été envoyée par un dieu philosophe, afin de permettre aux bonnes gens de Saint-Corentin de se bien sentir les coudes et de se donner, en la montrant au doigt, une plus vive conscience de leur commune sagesse. « Le moi se pose en s'opposant ». Par les réactions collectives qu'elle excite, notre jeune veuve entretient, à sa façon, le feu sacré des vertus bourgeoises.



Six heures passées. Le facteur finit sa deuxième ronde, moins allègre cette fois, le dos un peu courbé, la jambe un peu traînante. Monsieur et madame Gervais reviennent de la promenade; ils sont las, mais ils ne se donnent pas le bras, en gens qui connaissent les façons du beau monde.

Le soleil décline. Et il semble, à mesure que la lumière s'atténue, que les sons s'amplifient. Que de choses, pour qui sait entendre, dans le silence des plus paisibles villes ! Le pic des carriers qui fore le granit au fond de la vallée, le marteau des maréchaux-ferrants, auprès de l'octroi, qui rebondit sur l'enclume, les scies, dans la rue Basse, qui crient aux nœuds du bois, et les grondements sourds du train de Pontivy, dont on ne sait ni quand ils commencent ni quand ils finissent, et les

pas variés des chevaux sur les routes, c'est tout un chœur qui s'élève, comme pour saluer le déclin du soleil.

Et les pleurs d'enfants que j'oubliais ! Il en éclate pourtant, de tous côtés. Saint-Corentin est encore consciencieux : on y peuple.



On vient de finir la partie; on sort du café des *Trois-Frères*. M. Carli repasse, la figure un peu plus rouge que tout à l'heure ; puis le Conservateur des hypothèques, toujours jovial, et qui ressemble à un bon recteur de campagne ; puis le Professeur d'histoire, long et rasant les murs. Je parie qu'il a perdu encore et qu'il va jurer à sa femme de ne plus remettre les pieds aux *Trois-Frères*. — Mais on y revient toujours : c'est là, au milieu des apéritifs familiers, que l'on aime Saint-Corentin entre toutes les villes.



L'ombre descend. Je perçois vaguement, sans que je puisse jamais les voir, des chauves-souris qui volètent. On a fini de dîner, c'est l'heure de la promenade du soir...

Je ne distingue plus les figures de mes passants ; mais je devine qu'elles sont toutes paisibles et reposées. Ils s'abandonnent à ce calme pénétrant. Aux démarches exprès attardées, les jupes oscillent avec lenteur.

Seuls, les enfants courent, se poursuivent avec des cris, comme faisaient tout à l'heure les hirondelles. Et des voix prudentes s'élèvent, des voix peureuses, des voix de familles françaises :

— Jacques, pas si vite !

— Yvonne, pas si loin !

— Et prenez bien garde au trottoir !...

On s'en va ainsi, patriarcalement, jusqu'au Champ-de-Mars, d'où part la retraite. On la suivra, si l'on est jeune et alerte, par le dédale des petites rues un instant illuminées. Si l'on

est plus rassis, on restera sous les Quinconces, tout murmurants de monde, à écouter le son des clairons, qui tour à tour s'éloigne et se rapproche :

— Les voilà sur la place de la grille... Ils arrivent sur le Cours... Ils rentrent à la caserne...

Et chacun s'en ira coucher.



La nuit est venue. Quelques ombres silencieuses passent encore dans ma rue, — des amoureux, sans doute. Les petits pots à lait attendent, sur les seuils, la laitière qui les emplira demain matin. Une à une, les étoiles s'allument, les lampes s'éteignent une à une... La paix provinciale descend doucement sur ma tête, je ferme ma fenêtre à mon tour et je loue Dieu, parce qu'il m'a fait naître à Saint-Corentin.

JEAN BRETON.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LETTRES A UNE PURITAINE

INTRODUCTION

Les lettres qu'on va lire ont été adressées par Alfred de Vigny à une amie genevoise, mademoiselle Camilla Maunoir.

La famille Maunoir est d'origine française : Charles Maunoir, natif d'Angers, régent de troisième au collège de Genève, fut reçu bourgeois de cette ville, avec ses quatre fils mineurs, en 1779[1]. Camilla Maunoir naquit en Angleterre, à Middlesex, en 1810. Sa mère, née Campbell, était Anglaise et parente de madame Alfred de Vigny.

Mademoiselle Maunoir, on le verra, traduisit en vers anglais quelques poèmes de Vigny. C'est à ce propos que s'engagea, en 1838, une correspondance qui se continua, malgré bien des interruptions, jusqu'en 1852. L'admiratrice du poète lui écrivait beaucoup plus souvent qu'il ne lui répondait ; il s'excuse, à maintes reprises, de ses longs silences.

Après avoir résidé en Angleterre, où Vigny avait fait sa connaissance personnelle, mademoiselle Maunoir s'établit à

1. Voir le *Livre des Bourgeois de l'ancienne République de Genève*, par A. Covelle, p. 459.

Genève. Elle y fonda avec sa belle-sœur, madame Maunoir-Fick (sœur du célèbre imprimeur genevois), un pensionnat de jeunes filles.

C'était une personne d'une piété profonde, un peu austère, en même temps que très cultivée, très intellectuelle, comme on dit aujourd'hui. Vigny, qui l'appelle « ma chère puritaine », admirait la simplicité et la fermeté de sa foi ; il l'aimait pour ses « mérites sérieux », sa « douce gravité », pour l'intérêt qu'elle savait prendre aux plus hautes questions.

Quant à lui, dans ces lettres, dont nous n'avons pas à dire l'intérêt pour l'histoire littéraire et même pour l'histoire politique de ce temps, il nous laisse voir l'homme privé qui se découvrait à quelques élus, et qu'on a déjà entrevu dans ses lettres à sa petite-cousine, récemment publiées [1] ; le Vigny intime, sinon familier, le Vigny tendre et perpétuellement occupé de sa femme souffrante. Il a écrit, nous le savions [2] : « J'ai été garde-malade de ma femme pendant trente ans ». On voit ici avec quelle fidélité il s'acquittait de cette tâche. M. Louis Ratisbonne, que par un codicille de son testament Alfred de Vigny a institué légataire de ses œuvres, parce qu'il avait « éprouvé l'excellence d'esprit et de cœur » de ce véritable ami, M. Ratisbonne, qui a connu mieux que personne le Vigny solitaire des dernières années, a pu dire : « Ce haut sentiment du devoir, de l'honneur, cette pitié tendre qui pénètre toutes ses œuvres, il les portait dans sa vie intime ». Rien n'apparaît mieux dans ces lettres : elles confirment d'une façon souvent touchante le témoignage de M. Ratisbonne.

Mademoiselle Camilla Maunoir est morte à Genève en 1889. Les lettres qu'elle avait reçues de Vigny étaient demeurées pour elle un souvenir cher entre tous. Avant de mourir, elle les confia, pour qu'il en disposât à son gré, à un fin lettré de Neuchâtel, M. Charles Berthoud, correspondant de Sainte-Beuve, collaborateur de Littré, traducteur de la correspondance de Heine. Il est mort, à son tour, en 1894. Très peu de jours avant sa fin, il a remis entre nos mains le précieux

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1897.

2. *Journal d'un poète.*

dépôt qu'il avait reçu. Fort de l'assentiment qu'a bien voulu nous donner M. Ratisbonne, nous pensons que l'heure est venue d'en faire part au public.

PHILIPPE GODET

I

MADEMOISELLE CAMILLE MAUNOIR

2, Hall Place, St John's Wood, London.

Comment, mademoiselle, n'aimerais-je pas un pays où l'on me reçoit avec tant de grâce, et où je trouve en arrivant des vers comme les vôtres? Je ne sais rien au monde de plus charmant que cette manière de me dire votre préférence, mais aussi c'est parce que vous êtes poète vous-même que vous savez la dire avec cette éloquence, et me traduire en vers si fortement et si largement écrits. Vous êtes d'un pays sérieux et pour cela je l'aime sans l'avoir vu. On nous y étudie, on y répond à nos idées, on les cherche attentivement sous la forme qui les enveloppe. Vous venez d'en donner une nouvelle à *Moïse*, je la conserverai toujours comme un des plus précieux témoignages de sympathie. Dans la tristesse de cette année[1], je sens plus vivement encore ce mouvement d'intérêt et j'irai souvent vous dire, mademoiselle, combien j'en suis touché.

ALFRED DE VIGNY

6 décembre 1838, jeudi.

Si madame de Vigny n'était pas au lit, assez souffrante, j'aurais eu l'honneur de vous voir plus tôt. Je vous prie de vouloir bien me rappeler au souvenir de mademoiselle Campbell.

1. Cette année-là, madame de Vigny avait perdu son père.

II

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

2, Hall Place, St John's Wood, London.

Rien de la France ne peut m'être indifférent; je la boude, je la querelle quelquefois, mais je l'aime, croyez-le bien, mademoiselle. — Que vous êtes bonne de vous souvenir ainsi de moi! Mais moi, puis-je me souvenir de mes poèmes au point de répondre à votre question? Aucun d'eux encore n'a dit toute mon âme, mais s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse, dont le sentiment se continue dans *Stello*.

Mais ne parlons pas de cela; vous me demandez autre chose encore. — Oui, Lyon pourrait être un exemple de ces rouages brisés, mais lorsque j'écrivis *Paris*, en 1831, cette révolte n'avait pas éclaté. Je pensais alors aux Girondins, fédéralistes qui voulurent inutilement séparer le mouvement des provinces de celui de Paris. Cette centralisation n'a fait que croître et se fortifier depuis.

J'ai nommé ces poèmes *Élévations* parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je le puis faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures; la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu.

Voilà quelques-unes de mes idées : je vous en devais bien compte et j'irai, si vous le voulez bien, vous en demander des vôtres en échange. Elles me seront très précieuses, et je suis bien touché de cette sympathie que vous voulez bien me montrer.

ALFRED DE VIGNY

21 décembre 1838.

III

Oui, le vrai Moïse peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement, mais tel qu'il est, il me sembla ne manquer ni de vérité ni d'élévation, et je pense que votre nouvelle version l'exprime mieux.

J'aime votre nouvelle traduction de *Paris* et je vous remercie du fond de l'âme de me rappeler à ma chère Poésie, que les événements attaquent et brisent de tous côtés ; je vous remercie ; au milieu de bien des souffrances qu'il me faut calmer et partager, une pensée calme, pure, sérieuse me vient comme un rayon charmant. Dans cette sorte de couvent où vous êtes, vous avez la paix qu'il faut pour que l'âme s'écoute penser et que les battements du cœur se puissent entendre. — Peignez-les hardiment. Laissez-vous être poète, permettez-vous l'inspiration. Les mouvements en sont précieux, ne les étouffez pas. Je pense que vous n'êtes plus à Londres, mais je vous réponds au hasard, c'est un besoin pour moi. Je vais relire vos vers. Adieu, mademoiselle. Quand donc revenez-vous ?

ALFRED DE VIGNY

27 décembre 1838.

IV

23 avril 1839. Londres.

Tout souffrant que je suis, je ne veux pas partir sans un mot d'adieu, pour vous, mademoiselle. J'aurais voulu le dire et non l'écrire, mais fait-on jamais ce qu'on veut ? Je viens de

passer six semaines dans le nord, et dès mon retour, je reçois de France quelques lettres qui me rappellent. Tant de choses m'ont enlevé à moi-même de tous côtés, à ce voyage, que je n'ai pas pu vous voir comme je l'avais espéré, et quand j'ai eu ce bonheur-là, je n'ai pas pu vous parler en paix et en toute liberté de ces belles choses de la Pensée que nous aimons tous deux. J'espère, à mon retour, qui ne sera pas éloigné, que de plus heureux loisirs me seront permis.

Pardonnez-moi d'emporter, tels qu'ils sont, les manuscrits que vous m'avez donnés. Ils me sont trop précieux, ils ont trop de charme à mes yeux pour que je les quitte. J'y ai fait moi-même vos corrections, que j'ai voulu copier dans vos lettres ; n'y regrettez donc aucune imperfection et ajoutez au mérite si rare d'avoir écrit ces Poèmes, celui de me les laisser relire souvent. Vous le voulez bien, n'est-il pas vrai ? Et si vous me rendez justice, vous me plaignez de ce que tant de circonstances impérieuses m'ont ôté ma liberté.

Croyez, je vous prie, à tous mes sentiments de dévouement et de respect.

ALFRED DE VIGNY

V

MISS CAMILLA MAUNOIR

2, Hall Place, St John's Wood, London (England).

26 novembre 1839.

6, rue des Écuries-d'Artois, Paris.

Peut-être m'avez-vous cru ingrat, peut-être entraîné par ma vie de Paris et l'empire des habitudes de chaque jour au point d'oublier la grâce de votre réception à Londres, le calme sérieux et réfléchi de votre conversation et ces beaux vers anglais[1] que j'ai deux fois de votre main ? Non, non, mademoiselle, ne croyez rien de mal, et si vous avez été

1. Traductions de *Moïse* et de *Paris* dont il a été question dans les lettres précédentes.

tentée un seul jour de m'accuser, repentez-vous et que ma faute aussi soit effacée, car je vous jure qu'il s'est passé peu de jours où je n'aie songé à ce que vous savez si bien dire et écrire si bien aussi.

Aujourd'hui, ce soir, après, bien après minuit, je pense à vous, malgré moi, au milieu des livres que je croyais écrire, et je sens que si j'étais à Londres je partirais de Portman Square pour cette maison charmante et isolée où je vous aime, où vous m'avez parlé français et qui fut (trop rarement) une *oasis* pour moi.

J'irais ce soir répondre à cette question que vous me fîtes un jour sur l'influence de la France et de Paris sur le monde; et, au milieu du silence de ma rue des Écuries-d'Artois et de mes Champs-Élysées, tandis que vous veillez peut-être dans le silence de Hall Place, je vous dis, à vous qui unissez l'esprit sérieux d'un homme à la grâce d'une femme : — Voyez, mademoiselle, quelle est l'influence de cette fournaise dont je peignais l'ardeur en 1831 ! C'était alors que l'école saint-simonienne, bientôt après divisée en trois écoles, poussant sciemment l'application de ses idées jusqu'au ridicule, répandait ses maximes et ses formules, qui sont devenues populaires en peu de temps : *l'organisation des travailleurs, l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; tout à la capacité*, etc... Peu après, la révolte de Lyon ! Tant le centre de la roue a donné le mouvement aux rayons ! Les ouvriers, en marchant sur la mitraille, portaient sur les drapeaux : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*.

Aujourd'hui c'est votre tour, cette devise et les autres sont sur les chapeaux des chartistes et courent l'Angleterre jusqu'au pays de Galles.

Je n'ai point ces exagérations patriotiques que pouvaient indiquer ces mots de : Paris, *axe du monde*[1], etc. Mais ce peuple français si homogène, si ramassé dans son *unité*, si centralisé dans sa capitale, a une furie de prosélytisme, et une vitesse d'application des idées, si ardentes à l'action, que le

1. Dans le poème intitulé *Paris* :

Paris, l'axe immortel, Paris, l'axe du monde...

mouvement vient toujours de lui. Il ne peut laisser une pensée à l'état de rêverie comme fait l'Allemagne et il a hâte de lui donner un baptême de sang. Trop souvent cela mène à la destruction et au mal, il le sent, et détruit son œuvre aussi vite et à ses dépens, mais il a fait l'épreuve.

Hélas ! qu'il est rare qu'il ait jamais eu, ce Peuple, un guide digne de lui ! On les voit à peine quelques-uns dans l'histoire surnager au milieu des nullités ; combien je souhaite que ce sentiment de *sécurité* que vous aimez dans la belle Angleterre se prolonge autour de vous et que la force de vos institutions vous empêche toujours d'avoir des temps pareils à ceux de notre révolution de 89 !

Mais les journaux m'effraient parfois pour vous. Je sais qu'ils grossissent tout objet ; cependant *vous êtes troublés* et profondément.

Dites-moi ce que vous en savez et ce que vous pensez surtout, et *le vrai* de ces deux choses.

Ne savez-vous pas bien que je suis votre ami ?

Notre situation est encore à la fin de cette année ce qu'elle était à la fin de l'autre. J'attends dans l'étude et le calme la chute de l'épée de la justice d'Angleterre, qui va tailler et couper sans que j'y puisse rien[1]. Priez pour nous, sainte Camille, et croyez-moi tout à vous.

ALFRED DE VIGNY

Lydia embrasse sa chère *tante Fanny*, sa sœur et vous.

VI

MISS CAMILLA MAUNOIR

2, Hall Place, St John's Wood. London.

21 octobre 1841. Paris.

Que vous avez été bonne, mademoiselle, de vous souvenir de l'*Athenaeum*[2] ! je le trouve très bienveillant pour moi et

1. Allusion à un procès pendant devant les tribunaux anglais, et dont il sera question plus loin.

2. Cette revue avait publié un article sur *Servitude et Grandeur militaires*.

j'en suis reconnaissant. Il y a beaucoup de bon goût dans la manière dont la curiosité du public est ménagée : on lui dit la moitié de deux des histoires pour lui donner le désir de savoir le reste ; c'est avoir de la coquetterie pour moi, c'est ce que nous nommons : tenir la dragée haute. C'était du reste une carte de visite polie que j'envoyais à l'Angleterre, en parlant comme je l'ai fait de lord Collingwood[1] ; elle me la rend aujourd'hui, car je lis dans le *Standard* du 5 octobre que l'on a donné le volume de *Servitude et Grandeur militaires* pour les compositions et les études de notre langue, au collège d'Eton, à l'occasion des prix que donna le prince Albert. J'aime ces gracieuses et nobles relations entre nos deux grands pays, et j'en suis très honoré !

Vous êtes donc un peu punie de votre préférence pour Londres par quelque souffrance que vous donne le climat? Cela m'afflige véritablement, croyez-le bien, et je trouve que la punition est trop rigoureuse pour un goût très aisé à expliquer par les sympathies genevoises pour l'Angleterre. Mais certainement, comme votre ami, je ne dois plus m'empêcher de désirer que vous reveniez habiter ce bon petit Paris qui vous fait du bien. Nous pourrions y parler de philosophie et de poésie plus longtemps que dans des lettres si imparfaites toujours.

Ne vous excusez point ainsi de me dire ce que vous pensez de ce nouveau poème que je publierai bientôt avec d'autres ; rien ne pouvait me plaire davantage que ces opinions puisées dans la sincérité de votre cœur et de votre esprit sage et érudit. — Je ne sais si ma foi parviendra à devenir aussi parfaite que la vôtre, car vous êtes plus puritaine que vous ne voulez le confesser, mais je sais que c'est ma volonté de retremper le caractère de ma belle nation, autant que je le pourrai faire, à des sources que je crois bonnes, que je crois pures, et dont je n'ai pas eu le temps de vous entretenir.

... Mais pour être approuvés,
De semblables desseins veulent être achevés.

Vous verrez, et je compte sur vous pour me dire franchement votre pensée.

1. Dans la *Canne de Jonc*.

— Eh bien, ce pauvre André Chénier vous a donc un peu scandalisée? Savez-vous ce qu'il faut faire? Relisez-le et cela se passera. Vous vous apercevrez que André est un traducteur presque perpétuel, ici Catulle, là Ovide, là Tibulle, ailleurs Anacréon, Virgile plus loin ; c'est un corsaire véritable et tous ses péchés ne sont pas siens, ils ont dix-huit cents ans de date, vous pouvez l'absoudre. — Ce qui est charmant de lui, c'est sa grâce dans l'arrangement de ses biens dérobés et la forme latine et concise de son vers.

Quelquefois aussi, quand il est lui-même, comme dans les *Iambes* et l'*Ode à Charlotte Corday*, voyez comme il est grand. Sa destinée si touchante et son goût d'atticisme presque tout à fait païen en font une figure intéressante et justement aimée en France. Vraiment relisez-le et vous trouverez dans le détail de ses vers des richesses imprévues. Faites-vous un peu garçon.

Votre attention est charmante de m'avoir fait passer Carlyle par les mains. Je vous en écrirai après l'avoir lu tout entier. Soyez sûre que votre volume sera exactement remis à son adresse quand on viendra le chercher. Je ne puis plus répondre de rien pour l'ambassade de Russie depuis la mort du malheureux M. de Labensky. Vous pouvez m'adresser, je crois, en sûreté une lettre (sous l'enveloppe de M. Ivanoff, au consulat de Russie, 12, place Vendôme), mais il faut éviter qu'elle soit trop chargée, et surtout gardez-vous d'y jamais joindre des pièces de monnaie comme vous avez fait déjà deux fois. Malgré la chancellerie nous sommes encore assez riches pour faire ces frais d'un billet de Paris à Paris, et autrement vous feriez croire dans les ambassades que nous faisons la contrebande. — Ici encore vous avez été puritaine.

Il y a une chose que je ne comprends pas bien dans la publication de *Lights and Shades of Military Life*. Vous pourriez m'éclairer sur ce point, si le livre de sir Ch. Napier vous tombait dans les mains. A-t-il fait traduire ce livre du mien en y joignant mon nom, ou bien mon livre est-il renfermé dans son ouvrage sans que l'on explique qu'il est traduit de moi? Personne n'a pu me l'apprendre jusqu'ici.

Adieu, mademoiselle, croyez à mes sentiments d'amitié et de sympathie bien vive pour votre aimable et rare mérite.

ALFRED DE VIGNY

P.-S. — Ma chère Lydia est une paresseuse qui voit que je vous ai écrit et qui, du fond de son fauteuil, vous remercie de vos aimables lettres et vous embrasse ainsi que madame votre mère.

Je vois d'ici la maison blanche et calme où vous allez recevoir ma lettre, dans le silence de St John's Wood que vous aimez et où vous trouvez ce sentiment de sécurité, que n'a pas notre République démocratique, mais aussi peut-être quelque chose de sombre et de trop immobile pour l'activité presque française de votre imagination : votre vraie patrie ne parle que notre langue. Aimez-la un peu, vous qui la parlez si bien, et en souvenir de Genève aimez la France malgré toutes ses folies.

6, rue des Écuries-d'Artois.

VII

MISS CAMILLA MAUNOIR

2, Hall Place, St John's Wood. London.

31 janvier 1843.

Je vous supplie, mademoiselle, de ne pas me croire le plus ingrat et le plus oublieux des hommes. Chacune de vos lettres m'est parvenue exactement, chacune a été lue et relue par moi dans la solitude de mes soirées, avec une reconnaissance que je ne puis vous dire. Je les ai là, près de moi, sous ce papier où je vous écris, et j'ai voulu les conserver non-seulement comme des souvenirs qui me sont chers, mais comme des accusatrices qui se lèvent contre moi, si douces, si mélancoliques, que la peine qu'elles me font par leur regard en est plus profonde. Vous m'avez véritablement comblé d'attentions et de bonnes grâces. J'avais parlé d'un écrit sur moi, vous l'avez bien voulu copier; nous avions parlé de Carlyle, vous me l'avez envoyé; j'ai deux volumes encore de lui. J'ai deux actes de sa tragédie poétique (qui n'est pas l'histoire), *la Conspiration* et *la Guillotine*. J'ai des fragments de journaux

que vous avez rassemblés. Mais ce qui m'est plus précieux, j'ai quelque chose de vos sentiments et de vos réflexions.

Vous dire pourquoi je n'y ai pas répondu plus tôt serait vous faire une histoire bien longue d'inquiétudes et de chagrins que la santé de Lydia, en apparence si forte, n'a cessé de me donner et que redoublaient les phases si diverses et toutes si douloureuses de ses affaires de famille. Ajoutez-y mes relations trop nombreuses dans Paris et même en pays étrangers, les visites, les conférences fréquentes, ce qu'on nomme des devoirs et tout ce qui ôte la liberté du jour, vous verrez qu'il ne me reste que la nuit pour me reposer dans le travail. Ce repos que j'appelle toujours le bain de mon âme, est un poison pour mon corps et me tuera lentement, mais je ne puis faire autrement, je dois la journée aux autres.

Ce soir même, il est une heure après minuit, je ne suis libre que depuis un quart d'heure et je ferme avec indignation le portefeuille de mes ouvrages, auquel j'en veux pour m'avoir forcé de m'occuper de lui tous les soirs et empêché de vous parler. Je ne cessais de le désirer. Cette préoccupation où je vous vois des vers que je vous ai lus me touche jusqu'au fond du cœur; vous êtes poète et vous me supposez tout ce qui est en vous-même. Je ne sais si ce poème vaut l'estime que vous en faites, mais tel qu'il est il va paraître demain dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février[1], et j'aime à vous écrire avant sa naissance pour que vous retrouviez à Londres cette Louve

comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.

Avant elle, a dû vous parvenir dans la même Revue le premier de ces *Poèmes Philosophiques* (le 15 janvier)[2]. Vous sembliez m'accuser dans vos lettres si bien pensées et si bien senties de dévorer mes enfants comme Saturne; mais non, je les fais *moines* sitôt qu'ils sont nés, et je les ai gardés longtemps dans leur couvent. A présent seulement j'ouvre les portes du cloître et ils sortent lentement en procession.

1. La *Mort du loup*.

2. *La Sauvage*.

— Je désire bien que *la Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses. J'ai voulu prouver que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien.

Bientôt d'autres poèmes seront extraits et cités ainsi par cette Revue, puis viendra tout le volume, que je vous enverrai.

Il m'est doux de relire vos lettres et de leur répondre ainsi, quoique bien tard. Vous m'avez supplié une fois d'une manière touchante et en *amie véritable* de ne pas trop ranimer l'orgueil humain : lisez et jugez, dites-moi bien tout ce que vous pensez sur tout ce que j'aurai fait, et vous verrez peut-être que je n'y suis pas seulement stoïcien. Mais considérez la France actuelle depuis dix ans et l'attitude qu'on lui fait prendre en Europe. Comparez-la à la France de Louis XIV et de Napoléon ou de la République, et dites-moi si elle n'a pas besoin de reprendre des forces, et si j'ai tort de lui présenter un cordial et de lui dire : *Surge!* — Avec vous on ne risque rien de parler un peu latin en passant.

Vous n'aurez point à craindre de moi un catholicisme par trop romain, soyez bien tranquille. Je porterais assez mal le bourdon et les coquilles de nos pèlerins célèbres et contemporains. Peut-être me trouverez-vous les défauts contraires aux leurs. Nous verrons, — votre esprit juste, calme et sain va m'écouter en repos dans cette petite maison blanche isolée que j'ai toujours devant les yeux.

Rassemblez tout ce que vous avez dans le cœur de mouvements d'indulgence pour me pardonner mon silence vis-à-vis de vous. Pour celui que j'ai gardé vis-à-vis du public, je ne m'en repens pas. Les improvisateurs maladroits que vous entendez nommer chaque jour ne parviennent à tromper que les pays étrangers pour un moment. En France le moindre rang des lecteurs sait que cette sorte d'hommes de lettres produit à la hâte et jette au bas des feuilletons des aventures prises dans la *Gazette des Tribunaux*, en faisant la charge de ses horribles tableaux, de manière à faire croire que les

mœurs des salons ne sont que celles des bagnes. Vingt jeunes gens donnent chacun une histoire à un même homme qui les signe, les leur paie et les revend plus cher. Puis les éditeurs tambourinent ce nom, les journaux à qui ils vendent la première édition multiplient le poison et le vantent; mais ce premier bruit fini, l'oubli éternel et le mépris commencent, et les rires accompagnent ce ridicule éclat. Tout cela se nomme la *littérature industrielle*, cela n'a rien de commun avec l'Art, la Poésie et la Philosophie que les lettres de plomb de l'imprimeur, qui sont les mêmes pour publier l'un et l'autre.

Il y a deux courants dans la multitude : l'un cherche ces sortes de choses qui ne sont pas des livres, mais des feuilles grossières; l'autre, qui devient, grâce à nos efforts et au temps, plus nombreux et plus puissant, cherche l'élite des pensées et le choix de la forme. C'est pour ce public seul qu'il faut écrire.

Je vous remercie encore, mademoiselle, de votre persévérante et bonne amitié. J'ai besoin que des lettres aussi douces que les vôtres me viennent d'Angleterre, car elle ne m'envoie que des chagrins et vous y faites compensation. Les affaires de famille ne finissent pas dans ce pays, et je passe ma vie à consoler Lydia des peines que lui causent ses parents. C'est un ouvrage de chaque jour. J'y ai voué ma vie et j'espère vivre assez pour la sauver de ce dédale de ruses et de friponneries qui l'entoure, car si je n'y étais plus, ce pauvre être sans défense et sans aiguillon serait écrasé de tous les côtés.

Adieu, conservez-moi un peu de votre cœur.

ALFRED DE VIGNY

3 février.

P.-S. — Je ne fais partir ma lettre qu'aujourd'hui à cause de l'ambassade russe dont je me sers. Quand voulez-vous que je vous renvoie Carlyle? Si vous n'attendez le passage de M. F..., je l'enverrai par une autre personne.

Lydia me charge de mille choses affectueuses pour madame votre mère. J'espère que vous n'avez de monsieur votre

père que de bonnes nouvelles. Je n'oublie pas ma soirée avec lui. Lydia revient sur mon épaule tout exprès pour embrasser *Aunt Fanny*.

VIII

26 juin 1843.

Votre lettre m'a fait un plaisir infini, car je commençais vraiment à craindre que la mienne ne fût perdue, et alors je devenais à vos yeux un monstre véritable d'ingratitude et de négligence. Vous l'avez reçue, je suis sinon justifié, du moins excusé, et vous allez nous arriver. J'en suis ravi. Lydia, que cette bonne nouvelle a remuée, toute convalescente et languissante encore, est venue avec moi s'informer d'une demeure convenable pour vous. Elle vous en donnera le détail par un mot dans cette lettre.

Si j'avais su combien vos libraires sont arabes, je me serais gardé de vous parler de ces poèmes et de la *Revue des Deux Mondes*. Mais qu'avez-vous fait? Était-ce la peine d'acheter cela? Il fallait seulement les louer pour deux heures et les rendre, c'était là ce que je pensais que vous feriez. Nous en parlerons quand vous serez Parisienne. Que de questions j'ai à vous faire! Préparez-vous.

L'Angleterre donne au monde un grand spectacle, en ce moment-ci. L'Irlande, soulevée par O'Connell, les grands dialogues de ce tribun et du peuple, alternant comme les chœurs antiques d'Eschyle et leur coryphée; l'Écosse presbytérienne tendant à se séparer de l'Église anglicane; les Puseystes s'échappant vers l'Église catholique, toute cette passion religieuse étonne et intéresse notre pays, où domine toujours une philosophie un peu dédaigneuse et désenchantée, et surtout satirique. Vous aurez à me rendre compte de tout cela, car je connais votre esprit sérieux et juste. Vous avez déjà vu le fond et la portée de chacun de ces mouvements et vous jugez leur avenir. Nous aurons donc ici de bonnes causeries, le soir, après la promenade, autour du thé. Croyez-vous que j'aime moins votre amitié parce qu'elle respirera un air plus

pur et sans les poisons noirs des deux démons de l'Angleterre, *Fog and Smokes*[1]? Parce qu'elle aura sous les yeux le beau lac que coupe une ligne bleue? Non seulement je serai aussi porté à regarder à l'orient qu'au nord, mais je sens un secret désir de vous y aller voir et j'en ai déjà parlé à Lydia. Vous n'entendrez plus que du français : tant mieux, vous serez des nôtres plus que jamais.

Voici la paresse qui prend Lydia et il faut que ce soit moi qui vous dise qu'elle vous aime fort, qu'elle a cherché beaucoup et n'a rien trouvé de plus convenable qu'un hôtel dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, vis-à-vis l'ambassade d'Angleterre (hôtel Sinet). Là on vous réservera un appartement si vous le voulez, il est *sous une seule clef*, et un seul étage, chose convenable pour des jeunes personnes[2]; une salle à manger, un salon, cinq chambres à coucher, dont l'une à deux lits, composent ce logement. Le prix en serait vingt-cinq francs par jour, ou *un souverain*. Vous aurez une carte, comme dans les restaurants, qui vous fera savoir d'avance le prix de chaque plat et de chaque repas. Lydia et ses amies pensent que, tout calculé, ne devant passer qu'une semaine ici, il vous est plus avantageux, sous tous les rapports, de demeurer dans un hôtel garni que dans des pensions souvent peu convenables pour la composition et les rencontres obligées. Elle attend votre réponse pour dire le jour où l'on devra vous attendre et l'heure à peu près, afin que tout soit prêt pour vous et votre joli petit couvent de novices.

Aunt Fanny va donc être plus tranquille? Lydia se réjouit avec vous de tout ce qui lui peut arriver d'heureux, et serre la main de madame votre mère avec toute l'effusion de son bon petit cœur.

Pour moi, mademoiselle, croyez bien que je ne cesserai, partout où vous serez, de vous être un bon et loyal ami.

ALFRED DE VIGNY

1. « Brouillard et fumées. »

2. L'amie du poète voyageait avec quelques jeunes Anglaises confiées à ses soins.

IX

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

Rue du Cloître. Genève (Suisse).

16 avril 1848, dimanche.

J'ai d'abord été très inquiet de vous, ma chère et sérieuse amie, quand j'ai vu des troubles politiques tonner au milieu des paisibles chalets. Mais le *Sonderbund* était loin de vous, et rien n'a, j'espère, porté atteinte à votre calme au milieu de Genève. Cependant j'ai besoin de le savoir de vous-même et je vous demande un mot, un seul billet en réponse.

L'Europe est remuée comme par un tremblement de terre. Des familles de Dublin viennent chercher la sécurité, devinez où? A Paris. Ce n'est pas cependant là qu'on aurait pensé qu'elle se fût logée à présent. Nous n'avons pas encore repris, comme vous, notre niveau après l'inondation subite du 24 février. Mais il sera, j'espère, retrouvé bientôt et pacifiquement.

Mon silence a dû vous paraître bien coupable, mais ne croyez jamais à mon indifférence. Mon silence vient du profond sentiment que j'ai toujours eu de l'insuffisance des correspondances et de leur impuissance à peindre l'état véritable de l'âme. Je ne vous écrivais pas, et cependant j'avais et j'ai encore sous les yeux toutes vos lettres. Mais souvent, après les avoir relues, je me demande pourquoi, en étant si touché, je n'y réponds pas. Je le comprends à peine moi-même. Quelquefois je vous ai parlé intérieurement, mais ce que je vous aurais dit je ne pouvais vous l'écrire. Il m'a semblé souvent que je vous ferais mal, quand vous m'aviez parlé des choses de la religion et des croyances. Il m'a paru que je troublerais la paix de votre âme si religieuse, si sincèrement austère et puritaine. J'admire et j'aime le spectacle de votre foi, et comme je ne l'ai pas aussi vive, je dois me taire, car si je vous parlais de ma sombre philosophie, en l'excusant je pourrais employer des arguments qui affligeraient votre cœur,

et j'ai mieux aimé vous laisser accuser ma paresse que d'affaiblir une seule des idées consolantes que vous avez puisées dans votre croyance exaltée.

Votre lettre du 19 juin 1845, au moment où vous veniez de fermer les yeux à votre frère, a pour moi, parmi toutes, un charme mélancolique et profond. Assise près de son lit, les yeux encore rouges de larmes et éblouis par les éclairs qui traversaient votre chambre et venaient des grandes montagnes, vous avez prié pour moi, vous m'avez souhaité la couronne de la religion, meilleure que celle des poètes.

Non, ma chère Camilla (vous me permettez ce langage d'ancien ami?) non, je ne vous ai jamais accusée de *petitesse* (comme vous dites) dans vos scrupules. J'ai rendu justice au contraire à votre grave jugement qui, sans se laisser entraîner par votre enthousiasme pour le poème de *Moïse*, a *vu* au fond le désespoir de la condition humaine où *tout* n'est *rien*. La lassitude de la vie amenant un homme tout-puissant à s'écrier :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

D'autres lettres mélancoliques vinrent de vous. Lydia a pleuré sa chère *tante Fanny*. Mais elle était au lit alors, et trop souvent c'est sa coutume, car elle sort d'une fluxion de poitrine très grave dont je ne l'ai guérie qu'avec peine, après trois mois, en l'entourant des médecins les plus savants de Paris. Elle ne peut pas écrire, et suivre une correspondance la fatiguerait après dix lignes. Je suis son secrétaire perpétuel et me charge de vous embrasser et de serrer vos mains amies comme à Paris, comme à Londres.

A Londres, je vous vois encore si calme, à S[t] John's Wood. J'aimais cet asile et peut-être l'avez-vous quelquefois regretté. Je me rappelle et je relis dans ma mémoire nos conversations éclairées par le feu du charbon de terre. J'étais alors triste et souffrant, presque en exil, quoique dans l'excellente famille de Lydia, mais n'entendant plus jamais une voix française, et vous me consoliez.

Que faites-vous maintenant à Genève? La *journée des dupes* de la Savoie me paraît vous avoir donné un jour tout au plus d'inquiétude. Êtes-vous dans un quartier retiré comme son nom de *Cloître* l'annonce? Êtes-vous près de quelque blonde

élève encore? Vos parents demeurent-ils avec vous? Êtes-vous heureuse enfin?

Un mot, je vous prie, le plus tôt que vous pourrez. Si vous êtes miséricordieuse, si vous voulez me prouver que vous savez remettre aux paresseux leurs plus grands péchés, vous me le prouverez en m'écrivant tout de suite, sans vous donner le temps de réfléchir, mais seulement celui de sentir quelque bonne impression amicale à la vue de mon écriture.

Parlez-moi de vous, de votre demeure; s'il y a des Français près de vous à Genève, si vous vous y plaisez encore, si tout y a repris le calme accoutumé, si vous n'y craignez aucune commotion politique.

Deux départements ont bien voulu m'appeler à l'Assemblée constituante et me presser de me porter candidat. Je l'ai fait, mais je ne sais si je serai élu et appelé à l'honneur de fonder la plus difficile constitution dont l'histoire ait jamais fait mention. La Fortune n'avait jamais jeté des dés pareils sur la table du monde.

Si j'aborde cette grande assemblée, je serai forcé d'interrompre, peut-être pour bien des années, mes travaux, mes poèmes, mes drames, mes livres, mes rêveries. La lutte des partis sera grandiose et une nouvelle éloquence, d'une forme imprévue, doit naître de cette grande scène et de ces grands combats. Peut-être, y ayant beaucoup réfléchi, n'en serai-je pas indigne.

Adieu, chère et sérieuse amie, ne m'oubliez pas.

ALFRED DE VIGNY
6, rue des Écuries-d'Artois, Paris.

X

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

104, rue du Cloître. Genève (Suisse).

14 mai 1848. Paris.

« *Je ne me consolerais jamais de ce dévouement*, me disiez-vous le 25 avril, *si vos purs lauriers*... etc., etc... ». Eh

bien ! excellente et sincère amie, consolez-vous, je ne suis pas élu. J'ai jeté ce dé sur le tapis de la Fortune pour voir ce qu'elle déciderait de ma destinée, et si je serais condamné à ce que je méprise le plus, savoir : *l'improvisation dans les affaires sérieuses* et dans les plus graves intérêts du monde entier. Car tel est le sort malheureux de l'humanité, que ses intérêts sont sans cesse ainsi compromis par la légèreté inévitable et violente des assemblées.

Je rentre donc dans la méditation qui m'est chère. Je vous enverrai comme un journal sous bande, en même temps que cette lettre, un exemplaire de ma circulaire, lettre aux électeurs, par laquelle j'acceptais la candidature qui m'était offerte, mais sans vouloir me rendre dans la Charente, pour y subir cette sorte d'interrogatoire grossier où préside, dans les provinces, un singulier esprit dont je vous donnerai plus tard des exemples. Vous verrez quels sont les sentiments politiques que j'ai exprimés et vous n'en serez point étonnée, vous à qui j'ai tant de fois parlé de mes sympathies pour cette belle et jeune république américaine, qui a su être de son temps et ne jamais jouer les comédies romaines et contrefaire les Brutus, et dont le gouvernement est *modeste, probe, laborieux, économe*. Ce sont là les vertus que je demande au nôtre et que nous devons lui imposer. Le meilleur gouvernement est celui que l'on ne sent pas et que l'on voit peu, — celui de *tous par chacun* et de *chacun par tous*.

Vous ne pouvez que m'être agréable en m'interrogeant comme vous le faites. L'amitié peut-elle jamais être indiscrète ? — Oui, une partie de notre procès a été arrangée, et très favorablement pour nous. Nous en avons été fort satisfaits. Mon beau-frère, que vous vîtes un jour à S[t] John's Wood, est au Canada avec ses enfants. Il a été satisfait aussi de la solution de cette affaire, en partie du moins. Elle est heureuse pour notre chère Lydia, puisque les colonies de l'Amérique anglaise sont en si mauvais état que beaucoup de propriétaires abandonnent leurs biens sans culture.

Et moi aussi je viens vous faire des questions. Si une très petite famille composée d'un mari, de sa femme et d'une femme de chambre allait très prochainement à Genève,

croyez-vous qu'il lui fût possible de trouver très près de vous un appartement où l'on fût à l'abri du trop grand chaud et des grands froids quand ils viendront? Une sorte de cottage bien modeste. Deux chambres à coucher, une cuisine. La vue des belles eaux et des belles montagnes. La proximité des secours de la médecine et de la pharmacie, et aussi de la Bibliothèque publique de Genève? Que ce petit appartement soit d'un prix très modéré, meublé, fourni de linge, etc., etc. Vous savez tout ce que sait la prévoyance des femmes.

Si vous voulez m'en écrire bientôt, très vite, car ils sont fort intéressés à avoir une prompte réponse, je vous nommerai ceux dont il s'agit et je vous les présenterai. Je doute que vous soyez fâchée de les voir. C'est une surprise que je vous ménage. Nous verrons si vous mettez à ceci l'activité de quelqu'un qui désire être agréable à un ami. Car c'est l'être à moi-même que de l'être à cette petite famille qui vous sera chère, j'en suis sûr. Dites les prix de tout pour que Lydia les redise.

Quand j'ai reçu votre lettre, il m'a semblé sentir en l'ouvrant quelque parfum du lac et des fleurs de Julie d'Estanges, effeuillées par Jean-Jacques sur le bord d'une barque. Heureuse amie, que vous êtes bien au milieu de ces grandeurs de la nature que rien n'altère! Vous rêvez au *Christ-Roi* de Savonarole. Eh bien! lisez la séance d'avant-hier et vous y verrez avec plaisir les paroles du dominicain Lacordaire et du ministre Coquerel qui le nomma *son frère*. La République ne crie plus : « A bas les prêtres! » et comprend que, les lois de l'Évangile passant dans les lois humaines, il faut que les ministres de Christ soient honorés. J'écrirai sur ces choses quand les bruits de la rue ne se feront plus entendre et quand je serai à la campagne, chez moi, dans le midi de la France, où peut-être je vais conduire ma convalescente pour achever sa guérison.

Adieu, chère puritaine, aimez vos amis et priez pour eux.

ALFRED DE VIGNY

15 mai.

XI

MADEMOISELLE CAMILLA MAUNOIR

A Florissant, hors la porte de Rive, du côté de la Savoie. Genève.

23 mai 1848, mardi.

Avez-vous bien compris que l'ami dont il s'agit est le mari de Lydia? — Je ne sais, mais en recevant votre lettre du 20 mai cela me semble douteux. A présent, avec cette certitude, rendez plus simples vos recherches, bonne et sincère amie. Un très modeste *petit* appartement comme celui de Lydia à Paris; une grande chambre à coucher à deux lits ou deux petites chambres voisines; un petit salon peut-être; une chambre de femme de chambre, Lydia ne s'engagerait point pour toute une saison, mais mois par mois seulement, les événements étant les maîtres. Tout cela à Genève, dans le sein de Genève, sous son manteau, au prix le plus *sage,* car il faut être sage. Point de jardin, point de belle vue même, car on va la chercher en se promenant et partout. Mais le midi, le soleil et quelque chose qui serait habitable, même l'hiver, afin de ne pas changer sans cesse. (Ces maisons de dix ou douze pièces, qu'en ferait-on dans ce petit ménage où l'on ne veut point recevoir, mais s'enfermer, travailler et parfois prendre l'air?) Le voisinage d'un pharmacien et d'un médecin d'abord, puis celui de la Bibliothèque et la proximité de votre conversation que le solitaire ira chercher souvent. Sans mettre un bonnet d'Arménien il sera aussi sauvage que Jean-Jacques. C'est un garde-malade rêveur, et voilà tout. Il aime tous les triomphes remportés sur la maladie de sa femme comme des Marengo et des Austerlitz, et puis il reste en contemplation, assis comme les mandarins et comme eux faisant des vers et prenant du thé. Ce qu'il entend depuis peu lui a donné un tel dégoût de la loquacité que ce mépris s'étend jusqu'à certaine éloquence et qu'il en viendra peut-être à un silence de sourd-muet. Il a l'ambition unique de poser sa tête sur ses mains pour écrire ce qu'il pense, et un coin, un *petit coin noir* comme celui

d'Alceste, est ce qu'il lui faut, mais noir et silencieux, sans cris et sans chansons des rues.

L'idée de choisir *par lui-même* après votre premier coup d'œil lui plaît beaucoup, et de descendre dans la rue Beauregard dont vous parlez. Mais une autre rue où se trouverait un petit logis de débarquement moins grand et moins cher, même sans belle vue du Jura, lui plairait mieux en satisfaisant mieux les idées et projets de Lydia. Ne cherchez donc plus, avec tant d'ennuis et de dérangements qu'on se reproche, et lorsque vous viendront vos amis, ils vous iront voir de l'auberge du débarquement et le lendemain visiteront avec vous quelque retraite simple comme celle que je vous indique.

Je vous ai écrit le 15 mai. C'était le jour, comme vous le savez à présent, de cette violente attaque contre l'Assemblée constituante. Vous en avez vu la suite. Nous marchons dans l'inconnu. Depuis longtemps Lydia était à la campagne. Elle n'a été atteinte ni par l'inquiétude ni par le danger. J'espère que les marches et contre-marches des armées d'Italie et d'Autriche ne feront passer aucun bataillon sur le territoire suisse et que les chalets ne seront plus secoués par l'écho du canon.

— Oui, vous avez raison, rendez grâces au Seigneur qui vous a donné avant nous la secousse de tremblement de terre qui vous était destinée. Vous pouvez à présent marcher d'un pas de vestale, calme et recueilli, au pied des belles montagnes et sur le bord des grandes eaux.

Lydia vous remercie et vous demande pardon de tant de peines. Vous m'avez dit : J'irai en chasse *lundi*. J'attends donc encore une petite lettre de votre jolie écriture qui m'est chère.

Béranger et Lacordaire ont donné leur démission de représentants, Lamennais de membre du comité de constitution. D'ou viennent ces dégoûts ? — Nous le saurons et vous le saurez. — L'obscurité des choses humaines ne peut être percée par les yeux des contemporains, et les historiens s'en flattent deux cents ans après. Ne sont-ils pas bien plaisants ?

ALFRED DE VIGNY

(La fin prochainement.)

GOLO

I

De son vrai nom il s'appelait Constant Louvet. Il avait dix ans déjà quand ses camarades de Villebard lui donnèrent le surnom de Golo. C'était le jour de la foire de Mécringes, qui se tient le premier jeudi d'octobre. On était parti en troupe, profitant du congé de l'après-midi, une de ces après-midi d'automne, où le ciel paraît plus limpide et le soleil plus clair. Ensemble, on avait parcouru le champ de foire, dans le brouhaha des voix, le mugissement des vaches et les grognements des porcs ; ensemble, on avait envié les merveilles de la boutique à treize, on s'était longtemps intéressé au hasard des tourniquets et enfin, pour emporter de la fête un souvenir durable, on était entré dans une baraque en toile où des marionnettes jouaient *Geneviève de Brabant*.

Patiemment Louvet et ses compagnons attendirent, le regard fixé sur le rideau. Le soleil par les trous de la bâche jetait des taches lumineuses. La toile se leva enfin, découvrant des personnages. Ils paraissaient presque aussi grands que nature, étaient grimés, articulés à la perfection : les têtes tournaient, les bras et les jambes partaient tout d'une pièce, avec des gestes violents qui revenaient, identiques. Les décors étaient mer-

veilleux : un palais élevait ses portiques lambrissés d'or, où des boucliers sur les murailles alternaient avec des glaces. Plus loin, dans un parc aux lointains mystérieux, des jets d'eau s'alignaient les uns derrière les autres et, sous les vertes arcades, décroissaient jusqu'à l'horizon. Et parmi les édifices, devant les perspectives, Geneviève allait toute blanche, douce comme une brebis. Syffrid, son mari, partait à la guerre, dans une armure d'acier, avec des éperons retentissants, une belle plume blanche à son casque. Le bon seigneur s'éloignait. et aussitôt le serviteur félon terrifiait l'assistance par sa barbe rouge et le rude accent dont il molestait l'infortunée comtesse. Sa perfidie révoltait tout le monde, quand la scène changea : une forêt, dont la moitié tombait du cintre et l'autre montait du plancher, épandait ses ramures ; à l'entrée d'une caverne, une femme apparaissait vêtue de peaux de bêtes, et à ses pieds un enfant demi-nu jouait avec une biche apprivoisée. Syffrid revenait et découvrait l'infamie de son intendant ; la punition ne se faisait pas attendre ; et une satisfaction véritable se mêla pour les enfants au chagrin de voir finir la pièce, quand le traître Golo fut conduit au supplice.

On reprit le chemin de Villebard. Constant marchait seul en avant, l'esprit tout aux marionnettes. A la dernière côte, il n'y tint plus et, se retournant vers ses compagnons, il se mit à déclamer la tirade où Golo dépeint son amour à Geneviève. L'imitation sembla si parfaite que la bande, pour mieux écouter, fit halte au long de la montée. Des lumières au loin brillaient, un chien aboyait, et le fil télégraphique, au vent du soir, faisait sur la tête des enfants une musique vague et continue. Constant, encouragé, aborda l'autre rôle et répéta les prières de la malheureuse châtelaine. Les intonations, les gestes, il avait tout retenu et son succès fut si vif qu'aux premières maisons de Villebard, quelqu'un, par facétie, par enthousiasme peut-être, lui cria : « Bonsoir. Golo ! — Bonsoir, Golo ! » répétèrent les autres. C'est de ce jour que Constant ne fut plus connu au village que sous le nom de Golo.

Malgré sa signification légendaire de traîtrise, ce sobriquet à l'assonance plaisante et joviale ne messeyait pas à la figure ni au caractère du petit paysan. Un peu menu, mais bien dé-

couplé, Golo avait le visage blême, la bouche large et goguenarde, les yeux très noirs, espiègles et câlins. Avec ses cheveux embroussaillés, son costume de velours à côtes, il avait une jolie allure d'enfant aimable et résolu. Sans effronterie ni timidité, il ignorait les rancunes et les colères. Ses parents étant morts de bonne heure, une sœur de son père l'avait recueilli. Tous deux habitaient au Chep, un hameau à mi-côte, à droite de Villebard. Sa tante, vieille fille portant marmotte, possédait quelque bien : dans sa jeunesse, elle avait été en service à Château-Thierry ; une renommée de cuisinière lui en était restée, si bien qu'aux jours fériés, aux anniversaires, aux premières communions, on la mandait : elle n'avait pas sa pareille pour la matelotte, le civet, les rabotes de pommes. L'enfant l'adorait, non seulement à cause de ses tartes et de ses crèmes, mais surtout pour les histoires qu'elle lui disait, des légendes fleuries, des contes de fées et de sorciers, des malices paysannes, tout cela très ancien, s'enfonçant bien loin dans le passé. En de petits albums pieusement serrés, Golo avait lu des récits merveilleux, et, chaque fois qu'on les lui demandait, il racontait les aventures de l'Oiseau Bleu et de Friquet l'Écureuil ; il avait aussi retenu par cœur des couplets de romances, des chansons du Tour de France qu'il chantait à pleine voix en courant les chemins. Écolier intelligent et attentif, il était cité en exemple par l'instituteur, le père Brun, et le maire avait dit en parlant de lui : « Ce garçon-là fera honneur à la commune. » Golo irait peut-être dans une grande école, aux Arts et Métiers de Châlons, par exemple : il reviendrait un jour coiffé d'une casquette où s'entrecroisent deux marteaux. Déjà, pour s'amuser, il fabriquait des machines en miniature : une petite scierie mécanique, entre autres, qui pouvait couper des tranches de bois mince. D'instinct, il en avait réussi l'engrenage.

Les garçons de son âge admiraient Golo, et les fillettes aimaient à jouer avec lui, sûres de sa belle humeur et confiantes en sa gentillesse. Parmi elles, pourtant, il avait sa préférée, Alexandrine Rutel, Cendrine, comme on l'appelait au village. C'était la fille d'anciens jardiniers du château de Moussy, retirés à Villebard, où ils faisaient valoir leur petit bien. Ils vivaient dans une maison entourée d'un grand

jardin. L'endroit s'appelait le Roc, et le Roc était voisin du Chep.

Tous les matins, Golo et Cendrine partaient ensemble pour l'école ; ensemble ils en revenaient, et presque chaque jour ils jouaient jusqu'à l'heure du souper. Quand ils s'amusaient avec les enfants du village, ils restaient un peu à l'écart, et, dans les parties de cligne-musette et de cinquante et un, ils avaient la même cachette. En réalité, un seul jeu les enchantait : le jeu du mariage, où ils faisaient toujours les mariés. Cela se passait dans un bois, dans un fournil, dans une grange; il y avait la Mairie avec M. le Maire, l'église avec M. le Curé, et après la bénédiction venait le repas : une longue dînette cérémonieuse, avec des pommes et des poires ramassées dans les clos, des mûres et des cornouilles dressées sur des feuilles et des gammes de cerisier pour dessert. Tout de suite, pour les nouveaux époux, commençaient les habitudes de ménage : le mari faisait le geste d'un métier, la femme lavait la lessive, discutait les prix avec l'épicier ou la mercière. Et ces imitations de la vie des grandes personnes les séduisaient davantage quand ils n'étaient que tous les deux.

Souvent ils s'égaraient très loin jusqu'aux bois. Là, dans un fourré d'aubépines et de viornes, Golo avait taillé à coups de serpe une chambre de verdure, où l'on parvenait en rampant par des méandres secrets. C'était leur résidence d'été. Une ombre opaque, un peu effrayante, les enveloppait, et ils restaient là de longues heures ; autour d'eux, allaient et venaient les bêtes sans méfiance, les mulots et les insectes, et, au-dessus de leurs têtes, voletaient de branche en branche les mésanges et les roitelets. Et quand des gens, tout près d'eux, passaient sur la route, ils les écoutaient venir, reconnaissaient les voix, retenaient leur souffle pour ne pas être découverts. Des brindilles fichées en terre divisaient leur maison en deux pièces ; dans celle où l'on couchait, ils avaient disposé un lit de fougères et de mousse, où ils s'allongeaient côte à côte pour faire semblant de dormir ; mais, avant de fermer les yeux, ils soufflaient sur une fleur de pissenlit, qui s'évanouissait dans l'air : la chandelle était éteinte.

L'hiver, ils habitaient sous un hangar du Roc, perchés

entre les poutres et les tuiles, et, dans une soupente close avec des loques et de vieux paillassons d'espaliers, ils s'étaient aménagé une case tiède où ils serraient leurs ustensiles et leurs provisions. D'ailleurs, ils aimaient les constructions ; ils perçaient de longs tunnels dans les sablières, creusaient un four dans le talus de la route, bâtissaient un moulin sur le ruisseau : on allumait le four, et Golo avait inventé une roue pour le moulin.

Ils aimaient aussi jouer avec les bêtes. Cendrine prenait sur ses genoux les « gourils » de la tante Louvet, les berçait dans ses bras, les dorlotait longuement comme des enfants ; Golo, lui, avait pour ami le chien du Roc, un Médor chocolat, à oreilles plates, au regard naïf et bon enfant : il l'habillait en femme, l'exerçait à monter sur une échelle.

D'autres fois, ils se contentaient de bavarder. Ils se racontaient alors les menus événements de leur existence, des riens qui les intéressaient, des projets d'amusement, des histoires que Golo ne pouvait s'empêcher d'embellir.

Ils s'embrassaient quelquefois aussi, mais uniquement pour faire comme les grands. Cependant, ils savaient qu'ils étaient des amoureux et, sans être bien sûr de ce que le mot voulait dire, chacun rougissait jusqu'aux oreilles quand les gens d'âge, par plaisanterie, lui demandaient comment allait l'autre.

La première communion arriva. Elle se fit le jour de la Pentecôte. Golo, qui avait toujours été le premier au catéchisme, récita l'acte de Foi d'une voix claire et sans une hésitation ; et, quittant à regret le beau cierge semé d'étoiles d'argent que ses parents avaient rapporté de Meaux, Cendrine quêta. Après les vêpres, portant sous leurs bras l'image commémorative, signée par le curé, ils promenèrent gravement, dans la grand'rue, l'un son brassard frangé d'or, l'autre sa robe de mousseline empesée. Ils marchaient les yeux au ciel, les doigts écartés dans leurs gants de filoselle, à la fois inquiets de commettre une faute en un si heureux jour et de salir leurs beaux habits. Ce fut le premier dimanche où les deux enfants ne jouèrent pas ensemble. Golo, qui aurait voulu rester toujours frisé, était surtout préoccupé de sa chevelure, et Cendrine craignait de froisser son voile :

elle devait le remettre le lendemain pour aller se faire photographier à Mécringes.

Jusqu'aux vacances, ils retournèrent à l'école, puis une vie nouvelle commença. Cendrine resta avec sa mère, sarclant le jardin, écrémant les pots de lait, s'essayant à des reprises laborieuses. Golo hésita quelques mois, essaya même de revenir chez le père Brun. Mais l'instituteur, au bout de sa science, finit par lui déclarer qu'il perdrait son temps. D'ailleurs la tante Louvet n'était pas femme à encourager les espérances lointaines; son bon sens de paysanne la poussait à lui recommander les profits immédiats : l'état de menuisier avait du bon, un état à couvert, pas salissant et où les journées étaient bien payées. Elle connaissait celui du pays, Hénocque, son voisin, un brave homme et un bon ouvrier, bien marié, qui ne demanderait pas mieux que de prendre Golo comme apprenti et de le confier pour le reste aux soins maternels de sa ménagère qui achèverait de l'élever avec ses enfants. De son côté, l'enfant avait le cœur gros à l'idée de quitter Villebard et de se séparer de Cendrine : il renonça sans peine à l'avenir glorieux prédit par le maire et, dès le 1er janvier, il s'en alla loger chez son patron. Rapidement il y prit de l'habileté, et le père Hénocque ne dissimulait pas son contentement. Golo s'appliquait de bon cœur, et se plaisait à la maison, et les longues journées qu'il passait à l'atelier lui semblaient courtes. Elle était très gaie d'ailleurs, la boutique, avec ses larges baies vitrées par où l'on découvrait tout le village de Villebard.

Là-haut, à la lisière du plateau qui étale comme une mer ses plaines silencieuses et fertiles, deux vieilles fermes se font vis-à-vis, toutes grises. Leurs couvertures hautes, un peu fléchies par l'âge, sont habillées de joubarbe et de lichen. Mêlés aux bâtiments, on retrouve des pans de murs féodaux, des portes en arcs d'ogive, des fenêtres à linteaux et des tours décapitées. Une demeure de l'autre siècle s'accote à la ferme de droite : à travers la futaie qui l'entoure, elle apparaît gracieuse et déjà fanée. C'est le château de Vauharlin.

Puis, suivant la pente du coteau, le village descend vers la rivière, entre les prés, les vergers, les bouquets argentés des grisards et des bouleaux. Sur les deux côtés du chemin qui

le traverse s'ouvrent les cours communes. Des maisons basses les bordent, avec des auvents abritant des pots à moineaux, une vigne et des rosiers en espalier. Dans un coin s'élève la haute margelle du puits et, au fond, auprès de la grange, un sureau abrite les poules de son ombre amère. De pâles jardinets plantés d'arbres fruitiers s'étendent du côté des champs; ils sont, en automne, parés de balsamines et de dahlias, et, par-dessus leurs clôtures de pierres plates, rougissent les feuilles de vigne et se penchent les larges figures des tournesols. Vers le milieu du pays, se dressent les aiguilles noires de deux énormes épicéas; c'est une propriété bourgeoise. Derrière les clos, un double alignement de piliers en maçonnerie, chaperonnés de lierres, évoque le souvenir déjà disparu de la Compagnie des Tireurs à l'Arc.

Sans quitter l'atelier, Golo pouvait observer la vie journalière à Villebard. Il connaissait l'homme en tablier bleu qui, là-bas, tournait autour de ses ruches, cette femme en bonnet qui accrochait le long d'un mur ses claies à fromages, et cette jeune fille qui remontait la côte en poussant une brouette. Il savait aussi à qui appartenaient les poules éparses dans un chaume et le linge étendu sur des cordes et que l'air soulevait. A une fumée qui montait d'un toit, il devinait chez qui l'on cuisait ce jour-là. Le vent lui apportait un cri, un juron, un refrain de chanson familiers, et, quand en été la pluie prochaine rendait les objets plus nets dans l'atmosphère plus limpide, il distinguait l'angle des aiguilles, voyait presque l'heure au cadran de la fine église dont le clocher carré vient se refléter dans la rivière.

C'est la Marne. On l'aperçoit par endroits, à travers les peupliers et les trembles; elle est semée d'îlots couverts de joncs et de saulaies, d'où le martin-pêcheur fuit à vol pressé en jetant son cri aigu. Le bruit des battoirs est une des seules rumeurs du village, et, le soir, se répercutent jusqu'au sommet de la grand'rue les coups de fouet des haleurs appelant à l'écluse. Villebard est un petit pays calme : le départ pour le travail, le retour des champs et la sortie de l'école lui donnent à heures fixes une animation prévue.

Lorsque Golo était las de regarder le paysage, la vue de l'atelier l'amusait à son tour. Des copeaux jaunes frisaient au

pied des établis. L'acier des scies pendues au mur, la veinure des madriers, les mailles et les fleurs des bois frustes, tout était riant à l'œil, d'une jolie couleur de choses rustiques. Recluse dans une cage d'osier qui figurait une cathédrale, une corneille s'ennuyait au plafond. Quand le père Hénocque était absent, Golo recevait de petits visiteurs : des enfants, qui connaissaient sa douceur et sa patience, venaient, l'école finie, lui demander la permission de jouer auprès de lui. Ils voulaient manier la varlope, risquaient d'ébrécher les ciseaux, touchaient aux pots à colle forte. Pour les faire tenir tranquilles, l'apprenti consentait à leur montrer son diamant de vitrier. Avec une gravité professionnelle, il le tirait d'un étui de bois, découpait devant eux quelques lamelles de verre. Et, pour les congédier, il devait leur promettre des jouets ingénieux, des boîtes et des chariots.

Quelques années passèrent, toutes pareilles, douces et sereines. Fier de sa réputation d'apprenti modèle, encouragé par le patron qui promettait de le gager bientôt, il prenait goût chaque jour davantage au métier. Le soir, pour lui faire lâcher la besogne, Hénocque devait lui répéter qu'il allait s'abîmer les yeux, qu'il avait bien gagné la soupe. A regret, il quittait ses outils, l'esprit occupé encore des assemblages et des moulures. Le souper fini, il s'asseyait un instant sur le pas de la porte avec la mère Hénocque et les enfants, ou il allait dire bonsoir à sa tante. Quant à Cendrine, il la voyait encore, à de plus longs intervalles, cependant. Elle était entrée, elle aussi, en apprentissage et suivait en journées sa patronne, mademoiselle Céline, une repasseuse dont on vantait l'habileté. Le soir, le père Rutel ne la laissait plus sortir ; il se couchait de bonne heure et voulait que tout le monde en fît autant : « c'était le moyen d'avoir de beaux yeux à Pâques ». Quelquefois pourtant, lorsque la pratique l'appelait au Chep, Cendrine passait devant l'atelier ; elle entrait une minute, admirait le travail de Golo, et se sauvait bien vite, de peur d'être en retard. Par contre, le dimanche, suivant une habitude ancienne, ils revenaient ensemble de la messe, tandis que la tante Louvet et la mère Rutel, qui marchaient derrière eux en grands costumes, faisaient halte tous les dix pas au milieu de la route pour prolonger leurs bavardages. Certes, ils étaient

toujours contents de se revoir ; pourtant, sans qu'il s'en rendît bien compte, Golo n'avait plus le même plaisir à se trouver avec elle : leur conversation languissait si bien qu'arrivé à la porte des Rutel, il lui disait adieu sans trop de regret.

Du reste, les distractions ne lui manquaient pas ; comme il n'était plus enfant de chœur et qu'il s'était affranchi du catéchisme de persévérance, son après-midi était libre et il en profitait pour rejoindre ses camarades. Il se promenait de préférence avec l'apprenti maréchal et l'apprenti bourrelier, tous trois contant au hasard les difficultés, les satisfactions et les surprises de leurs métiers. Et cependant Golo n'hésitait pas à se détacher d'eux lorsque le père Hénocque, comme récompense, l'emmenait boire un verre en la compagnie des artisans du village. A l'auberge, il restait muet, ouvrait de grands yeux, les bras croisés sur la poitrine, heureux d'être traité en homme, préoccupé surtout du désir d'être vu par les camarades. Il en oubliait Cendrine, et d'ailleurs qu'aurait-il pu faire à cette heure avec elle ? Jouer comme jadis au chat perché, à la marelle, aux osselets ? Le temps était passé de tout cela.

L'hiver venu, pour occuper les veillées interminables, le patron donnait à Golo des livres du métier, de vieux manuels de la *Collection Roret* et de la *Bibliothèque des Professions et des Ménages*. Il lui confiait aussi deux albums de planches où la construction des escaliers était décrite, ainsi que des travaux d'ébénisterie tels que l'on n'en exécutait jamais à Villebard. Golo lut et feuilleta, essayant de comprendre les notions de géométrie appliquée aux arts, étudiant tour à tour, dans le traité de Claude Evrard, le secret des trois menuiseries : dormante, mobile, en meubles. Il posait au père Hénocque des questions embarrassantes sur les embrèvements et les assemblages à clefs. Mais l'ancien, étonné de tout ce savoir qu'il avait oublié, s'embrouillait dans ses explications et, finalement, déclarait que seule la pratique faisait les ouvriers modèles. Golo, au fond, était de son avis, surtout depuis le jour où, dans la confection d'une main-courante d'escalier, il n'avait pu réussir une épure par les projections. La science le rebutait si bien qu'il souhaita d'autres lectures. Il demanda au père Hénocque s'il n'avait pas quelques livres à lui prêter.

— Ça se pourrait bien, mon garçon, nous allons voir dans la malle, là-haut.

Et il conduisit Golo au grenier. Mêlés à de vieux haricots, à des graines potagères, une cinquantaine de volumes emplissaient le fond d'un coffre. Presque tous faisaient partie de la *Bibliothèque des Villes et des Campagnes*, de la *Collection Sentimentale, Joyeuse et Grivoise*; les couvertures maculées portaient sous leur poussière l'estampille bleue du colportage, et les vignettes, produit de planches fatiguées, demeuraient mystérieuses. Golo descendit les livres dans sa chambre et, pendant de longs mois, les dévora l'un après l'autre.

Tout d'abord, il suivit à travers des continents inconnus les trappeurs, les chercheurs d'or et les orphelines enlevées par les pirates; il naufragea avec le sauvage Camiré, connut l'Afrique avec Selico et les Indes avec Zulbar. Puis, l'histoire du moyen âge, la vie des manoirs et les combats singuliers lui furent révélés par les *Quatre Fils Aymon, Hélène de Constantinople, Pierre de Provence, Robert le Diable,* d'autres récits encore. Les héroïnes y réunissaient toutes les perfections, elles n'avaient d'autre fard que celui de l'innocence, et les paladins à genoux baisaient leurs mains d'albâtre, trop heureux lorsqu'à travers la gaze légère des guimpes, ils pouvaient deviner des charmes adorables. Golo versait des larmes aux infortunes de Damon et d'Henriette. Pendant que sa fiancée demeurait enfermée dans un cloître par l'ordre d'un père cruel, Damon, sur un coursier léger, un blanc panache ombrant l'or de son casque, chevauchait contre les Turcs. Il était battu, réduit en servitude. Sorti de captivité, il regagnait sa patrie, entrait dans un asile sacré, retrouvait sa fiancée au cloître : elle s'évanouissait de bonheur à sa vue, il l'enlevait, la ramenait à son père, le vieux seigneur se laissait fléchir, et les deux amants, dans le château de leur enfance, recevaient la bénédiction nuptiale et vivaient au sein de la paix et de la félicité. Deux romans de madame Cottin initiaient l'apprenti aux violences de la passion. Il cherchait à retenir les touchantes déclamations d'*Élisabeth* et de *Mathilde*. Dès la première rencontre, ces amoureuses s'étaient enchaînées pour l'existence aux hommes qu'elles chérissaient et, toujours vertueuses, elles épuisaient les épreuves et les joies des

cœurs fidèles. L'effet produit par Ducray-Duminil fut considérable. *Victor ou l'Enfant de la Forêt* devint le livre préféré de Golo, qui suivit le baron de Fritzierne, l'infortunée madame Wolff et la douce Clémence dans les terreurs des ruines enchantées, des abbayes visitées par les morts.

Après, il connut par cœur les ouvrages de Pécatier, de Robville et du vicomte d'Arlincourt. Mis en goût par ces lectures, il abordait les lettres contemporaines. Trois ou quatre fois l'an, une grande affiche, fixée par des clous aux murs de l'auberge, annonçait la publication d'un roman nouveau; tantôt une grande dame y était représentée déposant un enfant au seuil d'une église, tantôt, sur une rivière éclairée de la lune, c'était une jeune fille évanouie au fond d'une barque, que des hommes masqués enlevaient; des coups de revolver étaient tirés par des vierges en robes nuptiales sur des messieurs en habits noirs et, d'autres fois, des gens de justice découvraient, parmi les feuilles mortes, le cadavre d'un inconnu mis avec recherche et tenant une photographie dans sa main crispée. Golo achetait le journal et, quand l'ouvrage paraissait en livraisons, il confiait ponctuellement chaque samedi ses deux sous à un cultivateur qui allait au marché, dans son impatience de connaître le dénouement de péripéties savamment calculées.

Mais de toutes ces amours et de toutes ces trahisons, de toutes ces langueurs et de tous ces meurtres, l'idée de la femme, cause ou but de tant de choses tragiques, commença à hanter la cervelle de Golo. Souvent il n'achevait pas la page commencée et de longues songeries l'envahissaient. L'œil arrêté sur un idéal trouble, il se demandait s'il n'éprouverait jamais les délicieuses souffrances qu'il voyait exprimées, s'il ne pressentirait jamais d'aussi complètes voluptés. Il se remémorait l'une après l'autre toutes les amantes dont il avait lu l'histoire, évoquait leurs beautés fragiles et altières, et cherchait dans ce cortège celle dont il eût souhaité la venue. Mais toutes lui semblaient également adorables, et se fondaient en un être unique, dont la peine l'obsédait. Puisqu'il existait quelque part de telles créatures, un jour viendrait sans doute où l'une d'elle se donnerait à lui pour lui apporter sa part de bonheur. En attendant, il restait à Villebard; là

certainement ne s'accomplirait jamais son rêve. La pensée de Cendrine traversait bien son esprit quelquefois, mais comment comparer Cendrine aux héroïnes des romans? Toujours. elle lui apparaissait telle qu'il l'avait connue, au temps de leur enfance ; était-ce une femme pour lui, cette gamine aux joues trop pleines, au corps trop fluet, sans contours, aux gestes brusques et à la voix traînante?

D'inexplicables mélancolies envahissaient Golo, à l'atelier, et il ne retrouvait sa gaieté qu'aux jours où il lui arrivait de travailler dans les châteaux voisins avec les compagnons menuisiers. Ceux-ci ne se gênaient pas devant l'adolescent; ils avaient vu du pays, possédaient, disaient-ils, des maîtresses à leur gré, s'étaient livrés à d'incroyables ribotes, et la perspective d'une existence aussi désordonnée aiguisait l'amour-propre de Golo. Ces gens qui connaissaient si bien la vie l'exhortaient à rechercher les satisfactions immédiates; que ne suivait-il leurs conseils? Il était un homme maintenant, et devait-il attendre pour se payer du bon temps les années lointaines encore, où voyageant à son tour il découvrirait l'amante espérée?

Les garçons de son âge montraient plus de résolution. Coiffés de hautes casquettes qu'ils portaient avec crânerie sur le côté, les dimanches, dans les rues de Mécringes, on les voyait déboucher tout fiers de leur duvet au menton et du premier costume acquis avec l'argent gagné. Ils fumaient des cigares et crachaient très loin, devant eux. Et durant toute la semaine, ils racontaient à Golo des noces dont les détails étaient grossis par leur vanité. Séduit par leurs récits, l'apprenti se laissa entraîner. Les grandes orgies consistaient en des stations prolongées dans les cafés du bourg, où l'on buvait en jouant aux cartes, en discutant bruyamment, chacun louant à son tour la force de ses biceps ou son habileté au culottage des pipes. On s'en allait ensuite danser à l'Ile d'Amour, au bord de la rivière, sous une tente, et le soir, la tête lourde et les idées vagues, on regagnait le village endormi. Quelques-uns pourtant ne rentraient pas avec les camarades, et s'attardaient à des rendez-vous avec de jeunes couturières ou les petites servantes de l'endroit. On vanta à Golo l'agrément de pareilles amours. Rapidement, il était devenu le boute-

en-train de la bande, et on croyait qu'un garçon aussi avisé et aussi « farce » se montrerait bientôt à hauteur et serait courtisé par les plus enviées. Les filles, en effet, le recherchèrent; mais, chaque fois que l'une d'elles lui adressait la parole, la belle humeur et l'aplomb du menuisier faiblissaient et, rougissant jusqu'aux oreilles, il ne songeait qu'à s'esquiver. Un peu étonnés de ce qu'ils prenaient pour de la timidité, les amis encouragèrent Golo, s'ingénièrent à faciliter ses entreprises. On lui désigna des vertus indulgentes, des jeunesses peu farouches : il résolut de profiter de ces indications, n'en fit rien et rentra toujours seul. Intrigués, les gas de Villebard résolurent d'en finir; ils cherchèrent une complice et fixèrent leur choix sur une blanchisseuse de Chivres, Mélanie Guyard, qui revenait d'ordinaire en leur compagnie. Ils décidèrent de la faire escorter un soir par Golo : comme le menuisier était gentil et que l'aventure l'amusait, elle accepta. Le dimanche suivant, à la sortie du bal, on les laissa tous deux en tête à tête. Pris à l'improviste, n'osant refuser, Golo accompagna la blanchisseuse, laquelle était d'ailleurs plus âgée que lui et laide. Ils suivirent la route qui longe la Marne, ils traversèrent les bois; l'apprenti, qui s'était senti pris au départ d'un grand mal de tête, répondait mal aux avenants propos de la fille. Effrayé par la simplicité de l'intrigue, il marchait vite, les mains dans ses poches, en regardant le ciel. Quand il la laissa, dépitée, à la porte de ses parents, il n'avait pas proféré dix paroles, et minuit sonnait au clocher que déjà l'amoureux était étendu dans son petit lit chez Hénocque.

Le lendemain l'histoire, connue de tous, lui attirait les plaisanteries et les quolibets de ses camarades.

— Comment, lui, ce gaillard si déluré, qui savait toutes les farces des chantiers et vous débitait des pages entières du *Bréviaire des Blagueurs*, il n'était pas plus brave avec les filles? Était-il donc si dégoûté et lui fallait-il des princesses?

Un peu honteux d'abord, Golo essaya d'expliquer sa conduite. Confiant dans ses façons de beau parleur, il eut la franchise de confesser ses lectures et de proclamer ses préférences. Devant ces paysans ahuris, il évoqua les plus belles histoires qu'il avait retenues. Avec les phrases enflammées qui étaient

demeurées dans sa mémoire, il peignit les vertus des amants légendaires, vanta la religion de leurs serments et leur courage dans les épreuves. L'amour, c'était cela ; lui, du moins, ne le comprenait pas autrement. Son éloquence ne fut pas goûtée ; il comptait sur l'admiration, ne rencontra que la raillerie.

— Non, tu sais, — disait Létinois, l'apprenti bourrelier, nullement ébloui par tant de romanesque, — jamais tu ne nous avais fait autant rigoler ! Si tu crois à tout ce que tu nous as conté là, eh bien ! mon vieux, celui qui t'a vendu ça pour un demi-sac ne t'a vraiment pas volé !

Et Golo ne retourna plus à Mécringes. Longtemps, il se demandait qui pouvait avoir raison, de ses camarades ou de ses livres, ne concluait pas et demeurait perplexe : son besoin d'aimer était infini, et son cœur, hélas ! restait vide.

Peu de temps après, un soir d'automne, il rencontra, par hasard, Cendrine, dans la plaine. Il l'accompagnait et, tout en causant, comme il la regardait à la lueur d'un crépuscule couleur de marjolaine, il se prit à la trouver belle. Grande, un peu fluette, elle marchait droit, avec un air de fierté presque dédaigneux ; tout son orgueil de jeune paysanne dont les parents ont un peu de terre au soleil, s'épanouissait en crânerie. Ses cheveux bruns, soyeux et fins, découvraient un front luisant et volontaire ; la bouche était mince, les joues fraîches, le cou d'une blancheur insolite chez une fille de campagne. Et, sous des sourcils très arqués, elle avait de longs yeux gris, tendres et sournois.

Elle faisait à Golo un accueil cordial, ne s'étonnait pas des compliments qu'il lui adressait, et l'apprenti s'étonnait de ne pas les lui avoir adressés plus tôt. Vraiment, ce n'était pas la peine d'avoir été chercher si loin dans les livres des fantômes d'amoureuses, alors qu'il avait près de lui cette Cendrine qui avait été son amie autrefois, son amie d'aujourd'hui peut-être encore. Où avait-il eu les yeux pour ne pas s'être aperçu qu'elle était devenue belle ? Et voici que, presque subitement, au choc de la réalité, toute la sentimentalité acquise, héroïque et guindée, défaillait chez Golo. L'intérêt des passions factices se reculait, lui devenait étranger. Le petit monde d'illusions qui l'avait amusé un moment, auquel il avait cru, lui faussait

compagnie. La vie le prenait, emportait tout. Il n'avait fallu que le hasard d'une rencontre pour le ramener à l'instinct.

Ce soir-là, ils se promenèrent côte à côte un bon moment, et ce moment leur parut court. Moins émue que Golo, Cendrine semblait pourtant prendre plaisir à se retrouver avec lui. Ils se quittèrent enfin ; mais, en se quittant, tous deux étaient sûrs qu'ils ne resteraient pas longtemps sans se revoir. Ils se revirent le lendemain, et l'autre lendemain encore, et, sans qu'il y eût d'explications ni de promesses, ils reprirent leur ancienne habitude d'être ensemble.

Un matin, le jour de la fête de Chivres, Golo se rendait endimanché à la maison du Roc. Il allait solliciter des Rutel la permission d'accompagner Cendrine aux bals des villages voisins. Les parents réfléchissaient quelques instants, pour la forme, accordaient enfin ce qu'on leur demandait. Ce Golo était un brave garçon et qui peut-être ferait, plus tard, un bon épouseur pour la petite. Eux, les anciens, ne pouvaient conduire leur fille au loin dans les fêtes, et ce n'était pas une raison pour la priver de ce plaisir durant qu'elle était jeune. Alors, mieux valait la confier à Golo que la laisser emmener par le premier venu.

— Et tu sais, mon garçon, avertissait la mère, nous avons confiance en toi. Pas de mauvaises histoires !

Le menuisier protesta, jura tout ce qu'on voulut lui faire jurer. Ils allèrent le soir à Chivres, et au bal ne se séparèrent pas. Golo paya plus de quarante sous de danses de caractère et, dans les quadrilles, ses entrechats lui valurent un succès ; d'ailleurs, il n'avait pas son pareil pour frapper le sol en mesure, à chaque reprise. Ils revinrent fort avant dans la nuit, une nuit d'été chaude et claire, silencieuse. Loin, très loin, sur le pont de Fromentières, on entendait à de grands intervalles, les pas des chevaux et les roulements des voitures. Et, plus près, c'était comme un soupir de ruisseau, plus léger, le grésillement heureux des insectes dans l'herbe. Le ciel, dans l'ombre sereine, gardait un souvenir bleu de la journée, et, dans les fossés, au ras de la route, se levait la douce blancheur des marguerites, couvertes de rosée. En passant devant la masse plus noire d'une meule, Cendrine

eut peur et, pour la rassurer, Golo la serrait contre lui, l'embrassait. Ils ne riaient plus, continuaient à marcher, muets maintenant jusqu'au Roc. Ils se disaient adieu, quand l'aube pâlissait l'horizon.

Dès lors, ils assistèrent à toutes les fêtes. On les rencontra à Chamery où ils montèrent sur les chevaux de bois, aux Essarts où Cendrine essaya de tirer au pistolet, à Fromentières où deux heures durant ils se balancèrent sur des escarpolettes. A Villebard, ils se voyaient au Roc, ils se voyaient au Chep, et se donnaient des rendez-vous au puits du Vivier, au clos de Montcouvert, sur la route de Mécringes, sous les frênes du vieux parc de Vauharlin.

Mais leur asile préféré, c'était le ru de la Couarde, une gorge étroite qui descend à la Marne. Un ruisseau qu'accompagne une procession de peupliers coule au fond, caché par les ronces; des acacias grêles croissent sur les pentes, entremêlés de broussailles et, sous la forêt des herbes pâles, on devine les petits chemins obscurs, les coulées sinueuses des lapins dont les terriers bordent les crêtes. L'été, les moisonneurs viennent y manger la soupe et, à l'automne, quand les premiers vents aigres commencent à souffler, c'est là que se reposent les chasseurs; on y est alors comme au creux d'un grand berceau; les cimes des arbres chantent, et cette musique fait la tranquillité meilleure. Le soir, c'est le domaine solitaire et tendre des amants.

Cendrine et Golo parlaient fort peu d'avenir, et d'amour encore moins. Entre deux baisers, l'un à l'arrivée et l'autre un peu avant la séparation, ils tenaient des propos vagues et disaient au hasard des choses sans importance. Tantôt l'apprenti racontait les vieilles fables naïves de la tante Louvet, tantôt il faisait parade de ses lectures, répétait les facéties de l'atelier ou s'appropriait les bons mots et les calembours d'un livre favori : *le Bon Farceur, comme il y en a peu*, par un Ami de la gaieté.

Cendrine écoutait. Elle se laissait amuser comme elle se laissait embrasser, sans entraînement. Golo, lui, aurait souhaité plus d'effusion et parfois, ému par un contact involontaire, il essayait de lui prendre la taille, de la baiser au cou. Mais elle, en paysanne des plaines grises, prévoyante et peu sen-

suelle, se défendait et, sans passion ni colère, combattait ces tentatives.

Décontenancé, les bras ballants, le menuisier reprenait alors ses histoires merveilleuses et de temps à autre, s'interrompant au hasard, il demandait à Cendrine :

— M'aimes-tu?

Elle se taisait, heureuse de la question et cependant bien empêchée d'y répondre. L'aimait-elle? Elle n'en savait rien. Elle imitait seulement les façons de ses amies; toutes avaient un galant, docile à leurs caprices, et Golo était le sien. Quel autre aurait-elle pu choisir? La belle humeur du compagnon lui plaisait; intarissable en ses récits, jamais il ne montrait de mélancolie ou d'humeur, bien différent en cela des laboureurs ou des « calvaniés » qu'elle aurait pu fréquenter. Individus silencieux comme des bêtes et grossiers comme du pain de seigle, ceux-là, pour toute délicatesse, vous soufflaient d'ordinaire au visage la fumée de leurs pipes, et, lorsqu'ils serraient de près les filles, il n'était pas toujours aisé d'écarter leurs mains ou de les rabattre. D'ailleurs, Golo passait pour un ouvrier solide à la besogne, et les gens du village, volontiers, le citaient comme le type du beau garçon. Flattée du propos, encouragée aussi par la jalousie de ses compagnes, Cendrine, à la fois par sentiment et par calcul, accueillait les assiduités du jeune homme.

A tous, leur mariage semblait certain. Ils étaient bien assortis de caractère et de taille; la dot de Cendrine était assurément plus forte que les économies de Golo et de sa tante, mais l'habileté du menuisier rétablirait l'équilibre. Le père et la mère Rutel écoutaient, laissaient dire, et ne se montraient pas fâchés de ces projets. Golo allait fréquemment leur rendre visite; on lui offrait à boire, et bien qu'il n'eût point encore parlé ni tenté d'ouvertures, son assidue présence au Roc pouvait passer pour une acceptation tacite. Il leur faisait des cadeaux, fabriquait dans du hêtre donné par son patron une brouette pour Rutel et un banc de lessiveuse pour la vieille. Les camarades plaisantaient Golo : « Quand commencerait-il son lit de noces?... »

— Après, il ne te restera plus qu'à faire la boîte des vieux, et tu en auras, de la monnaie, mon homme!

Le menuisier s'égayait du propos, mais au fond, il n'était nullement rassuré sur le prompt accomplissement de leurs prédictions et de son rêve. Ces gens ignoraient ou méchamment feignaient d'oublier quel était son âge. Il avait vingt ans, et l'époque approchait où il devait tirer au sort. Dans quelques mois, un matin de février, il suivrait la grande route où naguère il avait imité les marionnettes. Là-bas, à Mécringes, il mettrait la main dans l'urne. Le sous-préfet déplierait un numéro extrait d'une enveloppe, et Golo tremblait malgré lui en songeant que ce papier mystérieux déterminerait sa vie et déciderait de son bonheur.

II

C'était le tirage au sort dans la grande salle de la Mairie de Mécringes, une pièce humide qui servait aux audiences de la justice de paix et aux adjudications notariales. Golo reconnaissait l'endroit pour y être venu autrefois passer l'examen du brevet élémentaire. Le long des murs, il retrouvait les vitrines tapissées de papiers à ramages qui enfermaient la collection zoologique, léguée un demi-siècle auparavant par M. Chautain, naturaliste bien connu dans le canton. Les bêtes étaient là, empaillées, couvertes de poussière et raidies dans des attitudes conformes à leurs caractères : un renard charbonnier surprenait une poule de Houdan ; un écureuil croquait une noisette; la patte levée, un héron pêchait, tandis que des oiseaux des Iles, le bec ouvert, semblaient vocaliser autour d'une fontaine de cristal. Et tous ces animaux regardaient devant eux, fixement, avec leurs gros yeux de verre qui bombaient hors des têtes. La plupart des sujets avaient souffert par le temps et la vermine ; des plaques chauves se voyaient aux robes des quadrupèdes, et souvent de larges ouvertures bâillaient sur le ventre rapé des volatiles sans queues.

Le cœur serré, les idées troubles, Golo considérait ces pauvres choses. Il lisait les étiquettes, épelait les noms latins pour s'étonner ensuite que le chat pût s'appeler *felis* et le lapin *cuniculus*. Autour de lui, une centaine de paysans atten-

daient, anxieux. Certains, afin de paraître crânes, affectaient de parler très haut, se campaient les poings sur les hanches, remontaient leurs casquettes au sommet de chevelures débordantes, où la pommade luisait, et croyaient se donner de la sorte le genre des villes où ils seraient envoyés en garnison. Des facétieux affirmaient que la guerre était imminente ; on allait s'aligner, et plus d'un, parmi ceux qui étaient là en ce moment, dans cinq ans ne danserait pas à l'Ile d'Amour. Les attristés, ceux qui ne dissimulaient pas, étaient attirés les uns vers les autres : dans un angle, près du poêle, à l'écart, ils formaient un groupe où l'on se chuchotait des cas de dispense et de réforme.

Le menuisier, lui, songeait à son mariage. Il s'était décidé à entretenir les Rutel, et de son projet d'épouser Cendrine, et de son prochain départ pour le régiment. Leur réponse ne l'avait pas rassuré :

— Amène un bon numéro, mon Golo, et l'affaire est dans le sac, nous vous marions à ton retour. Mais si, par malchance, tu dois t'en aller pour cinq ans, tu comprends bien que nous ne pouvons pas te donner notre parole. Nous devons même défendre à Cendrine de s'engager avec toi. Peut-être t'attendra-t-elle, la petite, puisque tu parais lui convenir ; mais, dans notre intérêt à tous, il est plus prudent de rester libres. Cinq ans, c'est long, sais-tu ? bien long, surtout pour une grande fille déjà en âge d'être mariée. D'aussi sages qu'elle n'ont pas, à beaucoup près, mis ce temps-là pour changer d'idée ; elle peut en aimer un autre... toi, tu peux ne plus revenir, alors elle coifferait sainte Catherine, et nous voilà avec une vieille fille à la maison ; ça n'est pas gai, et ça s'est déjà vu, mon garçon, ces choses-là.

En vain, Golo jura ses grands dieux : on pouvait compter sur lui, jamais il n'aurait d'autre promise. Ses protestations n'ébranlèrent pas le vieux Rutel. Dans ces conditions, Golo sentait bien que son bonheur était menacé : le nombre des bons numéros était restreint ; puis, il ne croyait pas à la chance. Il s'en irait, et, pendant son absence, les Rutel donneraient Cendrine au plus riche qui se présenterait, et elle, si insouciante, si passive, ne manquerait pas de leur céder. Oui, le rêve de sa jeunesse allait prendre fin.

Un grand bruit de chaises remuées vint de l'estrade. Les maires du canton se levaient pour saluer le sous-préfet. Il faisait son entrée, et, sous le buste de la République, auréolé de drapeaux, les présentations se succédèrent, interminables. Pour se distraire, Golo essayait de contempler dans une vitrine des grenouilles qui se battaient en duel. L'appel commença enfin, fut mené promptement, tandis que les conscrits qui n'avaient pas encore tiré supputaient leurs chances d'après les numéros sortis.

— Constant Louvet ! cria un gendarme.

Golo s'avança très tranquille ; presque inconscient, il mit la main dans la boîte, prit un billet, le tendit au président, lequel le déplia avec lenteur.

— Constant Louvet, de Villebard, numéro 3.

Le chiffre et le nom furent répétés plus loin à une autre table.

Numéro 3, c'était la marine : Golo le savait. Et, tandis que, très pâle, il se dirigeait vers la porte, il entendit un grand gaillard de Chamery qui gouaillait dans son dos :

— Tiens donc, le bon ami à la Rutel ! ce n'est pas encore demain que nous irons à sa noce !

Dehors, on se pressait autour de trois marchandes : elles vendaient des cocardes, des images enrubannées qui représentaient un dragon lancé au galop entre deux nuages, un chasseur en vedette, un artilleur pointant sa pièce, ou bien encore une allégorie : la France, la République et l'Alsace-Lorraine en marche vers les glorieuses revanches.

Comme les autres, Golo acheta sa cocarde et fit tamponner au-dessous de la vignette son numéro de tirage. Immense, le chiffre unique se détacha sur la partie blanche de la feuille, et, avec un gros soupir, le menuisier orna sa casquette de cet emblème.

Les conscrits de Villebard se rendirent au café, chez Lemoine. L'établissement était plein de consommateurs. Groupés par village, ils s'étaient fait apporter des litres : on buvait dans la salle à manger, sur le billard et jusque dans la cuisine. A chaque table, successivement, des chanteurs se levaient et entonnaient des couplets patriotiques. Selon l'usage, on les écoutait silencieusement. Les uns s'efforçaient de mettre dans

l'expression et le geste l'autorité des vieux troupiers, les autres affectaient la gravité des barytons en habits noirs applaudis par eux dans les cafés-concerts des villes, les soirs de marché. L'assemblée tout entière accompagnait au refrain, et, sur les longues tables de bois, battait la charge avec les bouteilles. Un boulanger attaqua *le Vaisseau le Vengeur* ; puis vinrent *les Cuirassiers de Reichshoffen*, *le Drapeau de la France*, des récits chantés où il n'était question que de lettres dernières à des promises, d'imprécations maternelles, de décorations accrochées à des tuniques d'agonisants, au coucher du soleil, sur des champs de bataille. Beaucoup pleuraient de les entendre.

Comme les camarades, Golo buvait, et l'alcool peu à peu lui faisait oublier sa tristesse. Les bras croisés, la bouche ouverte et les yeux mi-fermés, devant son verre, il se laissait aller à des rêves de gloire : il savait par cœur sa théorie, conquérait des galons, la médaille, revenait, était nommé gendarme, à Mécringes. Après se l'être redite à lui-même, il allait commencer une complainte que lui avaient enseignée les compagnons menuisiers, une complainte dramatique où des francs-tireurs faits prisonniers déconcertaient leurs bourreaux ennemis par de mâles réponses, quand ses amis l'entraînèrent : il était l'heure de regagner Villebard.

Ils sortaient. Déjà ceux de Chivres, une vingtaine de jeunes gens, paisibles à leur habitude, mais aujourd'hui tapageurs et gesticulants, drapeau et tambour en tête, partaient. Ceux-là surtout qui, en raison du numéro de leur tirage, pouvaient se croire sûrs d'échapper au long service, affectaient des allures martiales et s'appliquaient à marcher au pas. Les conscrits de Villebard s'en allaient à leur tour avec moins d'appareil ; ils étaient huit en tout dans le cortège. Parmi eux, seul Pierre Mélin avait eu de la chance ; Létinois avait bien amené le 14, mais peu lui importait, car il était fils de veuve.

La neige qui tombait depuis la veille avait cessé, mais le ciel restait plein, laineux, d'un gris uniforme, sans nuance. Dans la campagne rase, les champs et les arbres se déformaient sous la blancheur accumulée. La neige, çà et là, comme vivante, remuait ; le vent la chassait, la poussait dans les fonds où elle s'amassait par couches, avec des ondulations

régulières et harmonieuses. Sur les arbres, au bord de la route, les petits oiseaux roulés en boule se tenaient immobiles ; seules, les pies sautillaient, et au bruit des passants, des nuées de corbeaux qui cernaient les meules, d'un vol lourd, s'enlevaient. Dans le passage déblayé au milieu du chemin, les conscrits marchaient l'un derrière l'autre ; ils se taisaient, Létinois et Mélin par délicatesse, les autres parce qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de faire les fanfarons avec des « pays ». A la montée où jadis il avait déclamé les scènes de *Geneviève de Brabant*, Golo, dégrisé par le froid, essayait pourtant de chanter, dans la nuit qui venait :

Nous partons pour l'Amérique,
Nous mettons la voile au vent,
Eugénie, les larmes aux yeux,
Je viens te faire mes adieux.

Il ne continuait pas, car il les sentait venir, les larmes.

Arrivé à Villebard, il rentrait tout droit chez son patron. Au Roc, ils le sauraient assez tôt, qu'il avait tiré le 3 : ils le savaient déjà, du reste, ayant appris la nouvelle par le facteur.

— Pas de chance, mon pauvre Golo ! lui cria le lendemain le père Rutel.

Il n'en dit pas davantage. Cendrine, elle, plaignait son ami et paraissait sincèrement attristée.

— Non, jamais je n'aurais cru que tu partirais pour cinq ans. Et si encore tu avais dû aller en garnison tout près d'ici, tu aurais eu des permissions, et on t'aurait vu de temps en temps. Mais le garde champêtre m'a dit comme ça que, si tu n'étais pas réformé, on allait t'envoyer bien loin, dans des pays au bord de la mer. Les voyages seront trop longs et trop coûteux. Ah ! j'ai bien peur, vois-tu, que jamais tu ne puisses venir l'an prochain à la fête de Villebard !...

Les mois passèrent... Lors de la revision, Golo avait été déclaré bon pour le service. Ses rendez-vous avec Cendrine continuaient, comme s'il ne devait plus être question du régiment. Lui, d'ailleurs, évitait de parler de son départ, et la liberté que lui laissaient les Rutel de se retrouver à

toute heure avec leur fille lui avait rendu confiance. Il espérait. Cendrine l'attendrait peut-être, et peut-être aussi quelque événement imprévu, une maladie, la fin d'une guerre, le renverrait bientôt à Villebard pour y épouser l'amie de sa jeunesse. L'insouciance de son âge et de son caractère avait aussi pris le dessus.

Octobre arriva cependant. Un matin, les gendarmes apportèrent une feuille de route chez le père Hénocque : Golo était incorporé dans l'infanterie de marine, à Rochefort, et il devait se mettre en route le 27, un jeudi.

La veille du départ, la tante Louvet invita les Hénocque et les Rutel à venir souper et manger des crêpes. Et tandis que les anciens demeuraient à boire le vieux vin de Crouttes, Cendrine et Golo sortirent, se promenèrent ensemble une dernière fois. Ils voulurent faire le pèlerinage du ru de la Couarde où s'étaient écoulées pour eux tant d'heures charmantes. Ils suivirent le ravin l'un derrière l'autre, dans l'étroit sentier où leurs pieds foulaient la litière nouvelle des feuilles mortes. Celles qui restaient aux branches frissonnaient sous la lune avec un bruit d'agonie ; par instants, le vent les cueillait ; elles tombaient lentes en tourbillonnant, essayaient de planer et, dans une dernière courbe alanguie, se posaient silencieusement à terre.

A mesure que les amoureux s'enfonçaient sous les branches, la nuit devenait plus épaisse. Un arbre abattu par un orage de l'été leur barrait la route. Ils s'assirent dessus. Très longtemps, la main dans la main, ils demeurèrent sans parole, et dans la paix de l'ombre ils entendaient au loin les bruits de la Marne, la chanson monotone du barrage, et le roulement des voitures passant sur le pont de Fromentières. De grands oiseaux vinrent se coucher sur un chêne au-dessus de leurs têtes, tandis que, se rapprochant, s'éloignant, puis se rapprochant encore, un renard en chasse jappait aux flancs du coteau.

Cendrine, la première, osa parler du lendemain.

— C'est loin, Rochefort? dit-elle. Combien y a-t-il de lieues d'ici?

— Je n'en ai pas idée. Mais on dit que, passé Paris, on en a encore pour plus de vingt heures en chemin de fer.

— Tu nous écriras comment c'est, le pays où tu vas : si la ville est plus grande que Meaux ou Château-Thierry, et si c'est aussi curieux à voir qu'on le dit, la mer. Tu vas en visiter des pays, mon homme !

— Possible, on aimerait pourtant mieux n'en pas voir d'autres que celui-ci.

— Tu nous diras si tu t'ennuies et si le métier est dur. Et puis, tu n'oublieras pas de nous envoyer ta photographie en soldat. Comme il me tarde de la voir, et comme tu auras l'air drôle là-dessus !

Mais Golo, se glissant plus près de Cendrine, chercha ses yeux dans l'ombre.

— Dis, c'est-y vrai que tu m'attendras ?

Elle eut un petit rire sec, chevrotant ; puis, sérieuse et presque triste :

— Mais, oui...

Golo tremblait d'angoisse.

— ... Puisqu'on te dit que oui ; tu sais bien que je t'aime tout plein, que je t'aime plus que tout. Ce n'est pas gentil de n'avoir pas confiance en moi. Va, je penserai à toi sans arrêter, je te le promets, et même il m'arrivera plus d'une fois de revenir seule ici, là où nous sommes, pour me rappeler le bon temps.

— C'est bien sûr, tout ça ?

Elle ne répondit pas, et de nouveau ce fut le silence. Le ruisseau, tout près d'eux, coulait avec un bruit de mystère. Brusquement Golo embrassa son amie à pleine bouche, puis l'étreignant :

— Ma Cendrine !

Il l'implorait avec une voix câline et troublée, une voix qui n'était plus sa voix. Il la serrait si étroitement que ses paroles passaient sur elle comme des caresses.

— Ma Cendrine... Je t'en prie, avant que je m'en aille... laisse-moi, je serai si content, je partirai si sûr de toi.

Elle défaillait sous les baisers, et lui essayait de l'entraîner à terre, mais vite elle se leva.

— En voilà assez, n'est-ce pas ?

Il se recula.

— Rentrons...

Et ils rentrèrent.

Arrivés à la haie du Roc, Cendrine, rassurée, tendit la joue à son amoureux.

— Allons, embrasse-moi, dit-elle, c'est pour du temps.

Il l'embrassa, et seul, seul pour combien de mois? il regagna le Chep.

Golo ne la revit plus. Le lendemain, son camarade Flambier, lequel était envoyé à Versailles, étant venu le prendre, il dit adieu à la tante, à ses cousins, aux Hénocque. Ces braves gens se tenaient dans la fraîcheur de l'aube, adossés le long de la route, au mur du menuisier. La vieille pleurait en regardant son neveu : « Ah! elle ne le reverrait jamais, le petit homme à défunt son frère! Elle était si vieille qu'elle ne le recevrait plus que dans le cimetière, au matin de son retour. » Le patron, lui, demeurait grave, avec une figure que Golo ne lui avait jamais vue, et pour se donner du cœur il répétait des choses insignifiantes : « En avant, la Marine! Hardi, les enfants! » ou bien : « Je crois que nous allons avoir de l'eau aujourd'hui. »

Les embrassements terminés, le conscrit se souvint qu'il avait oublié son couteau. Il rentra à l'atelier pour le chercher, et, un instant, ses yeux se promenèrent sur les choses de son métier, sur les établis, sur les outils, sur les bois travaillés d'une couleur si joyeuse. Le bruit de la corneille qui se faisait le bec aux bâtons de sa cage, lui rappelait qu'il n'avait pas dit adieu à son élève; il l'appela et, comme pour la flatter, il passa son doigt entre les barreaux d'osier. Après des battements d'ailes pour un essor inutile, l'oiseau vira lentement son col bleu, aux reflets de métal, puis, de son petit œil rond et clignotant, jeta sur son maître un regard oblique, où Golo crut lire des prophéties lointaines et moqueuses. Il sortit. Flambier et lui descendirent la grand'-route. On les appelait pour leur serrer la main et, arrivés au cabaret, tout en bas du village, ils burent la double tournée de « blanche » offerte par les camarades. Deux heures après, à la gare de Rademont, ils eurent un instant d'orgueil en présentant au guichet, pour la première fois, une feuille de

route à leurs noms. Et dans le compartiment, bondé de conscrits, qui venaient de plus loin, on les accueillait en leur tendant fraternellement des litres et des verres. Champenois et Briards, tous chantaient *le Conscrit de 1810* :

Dites à ma tante que son neveu
Vient d'amener le numéro deux.

Le train était reparti. Un moment il traversait des pays habituels, des villages dont le clocher se voyait de Villebard. Il longeait des hameaux où Golo connaissait du monde, des maisons et des fermes où il n'était jamais venu et dans lesquelles sa tristesse croyait laisser des sympathies. Après un tunnel, des horizons nouveaux s'étendirent : c'était l'inconnu.

III

Rochefort, la caserne, l'immatriculation, l'habillement. Tondu, rasé, à l'ordonnance, Golo inaugurait la tunique bleue à épaulettes jaunes dans une promenade mal orientée à travers la ville inconnue. C'étaient, devant lui, des rues droites, coupées à angles droits par d'autres rues droites, toutes pareilles, et au bout de la perspective s'offrait tantôt le talus d'herbe des remparts, tantôt la voûte d'une porte qui s'ouvrait sur la campagne, et tantôt le geste mystérieux du sémaphore. Les pavés blancs filaient entre les maisons blanches, très basses, silencieuses, et sur cette monotonie éclatait en discord le verbiage d'un peuple de perroquets, emplissant de leur tumulte les couloirs et les chaussées. Golo les admirait en passant, s'amusait à leurs monologues.

Curieux, il s'arrêtait devant les étalages de naturalistes, qui lui enseignaient des mondes ignorés, et complétaient, en les lui rappelant, les révélations anciennes de la collection Chautain, à Mécringes,

Et la mer, où était-elle ?

Loin, à près de trois heures de marche, il la verrait plus tard. En attendant, il se contentait de contempler la Charente, le port, l'arsenal et les chantiers, s'extasiait devant les

énormes vaisseaux de guerre à l'ancre dans le fleuve, s'étonnait des navires en construction, colosses ébauchés dont les formes imprévues se découpaient sur le ciel plus hautes que les maisons.

Mais dès le lendemain les classes l'absorbaient, le gymnase, l'exercice.

La fatigue des muscles, l'obéissance craintive de la mémoire épuisaient son énergie. A peine avait-il assez d'heures de sommeil pour réparer ses forces; il perdit l'appétit, ne pensa plus. Il ne fut pendant des semaines que le domestique de la consigne, l'esclave des appels.

Puis, après quelque temps, l'entraînement le secourut, il se rompit au métier. Peu à peu le conscrit devenait soldat, l'être ahuri et bousculé des premiers jours se défendait, se ressaisissait. Le menuisier de Villebard reparaissait sous le marsouin; mais à la joie de s'être reconquis se mêlait quelque souffrance : le dépaysement, la solitude. A la caserne il y avait des gens de partout et personne de chez lui; son nom même, il lui semblait que ce ne fût pas le sien: Golo ne s'habituait pas à s'appeler Louvet, le fusilier Louvet. A l'exercice, à la manœuvre, les heures passaient encore; mais sa liberté de chaque soir, il ne savait qu'en faire. Dans les premiers jours, il l'employait à dormir, à cuver sa fatigue, sur son lit, à la chambrée. Mais l'endurance était venue, et, moins las, écœuré d'ailleurs de la caserne, il se décidait à sortir. Il flânait, errait le long des bassins, dans le froid du soir : des bateaux passaient, un pêcheur relevait ses lignes, la plainte d'une sirène déchirait la brume; et il ne parvenait pas à s'intéresser à ces choses. Villebard le hantait, et Cendrine.

La ville alors lui semblait hostile: il franchissait les portes, promenait sa nostalgie dans les campagnes crépusculaires. Le long de la route, des prairies noyées d'eau morte se reculaient jusqu'à l'horizon, et, par les barrières blanches, des troupeaux se pressaient vers les fermes. Et ces rappels de vie champêtre aggravaient sa mélancolie. Sa seule joie était de recevoir les lettres de Cendrine, et elles étaient rares; lues et relues, il les portait sur lui, moins seul de les sentir dans sa poche. Il lui répondait. C'étaient des écritures interrompues

et reprises, où la tendresse ne s'exprimait que par le nombre des pages, un journal minutieux de ses ennuis, complété d'interrogations et d'enquêtes sur les gens de Villebard.

Mais bientôt la bienfaisante camaraderie intervenait, changeait brusquement sa vie. La familiarité d'un voisinage à la chambrée, à l'exercice, le faisait se lier avec quelques bons garçons de son escouade. Ils se retrouvaient à la cantine, s'offraient des tournées, sortaient en bande. Le dimanche apporta ses distractions. On s'en allait écouter la musique militaire au jardin public, les mains gantées et lourdes, les yeux en admiration vers le kiosque d'où les cuivres envoyaient des polkas au ciel d'hiver; on flânait sur le cours d'Ablois, les jours de foire devant les baraques; la soirée, parfois, se terminait au théâtre, puits de lumières, au fond duquel on s'évertuait à suivre, rapetissés par la distance, les gestes des ingénues et des traîtres. Dans la semaine, ils se contentaient le matin du vin blanc de la cantine, et, l'exercice terminé, de l'absinthe à la brasserie versée par de petites serveuses; et, les nuits de permission, après les traîneries de cafés en cafés, c'était l'échouage, tout près de la caserne, sous les remparts, la brève hospitalité d'un éden vulgaire, où les invitait le tambourinement de quelque danse exotique.

Le gai compagnon qu'était le Briard s'était vite accommodé de cette existence nouvelle. C'était lui le plus bavard, le plus entreprenant de la bande : on l'écoutait, on le suivait, et sa réputation de « lascar » dominait l'escouade, s'imposait à la compagnie. Quelques-uns l'appelaient « le Parisien », et il en était fier. Des mois passaient, les classes étaient terminées, puis les marches et les manœuvres : Golo n'était plus un bleu. Il savait maintenant tous les trucs et toutes les ficelles du métier, comment on chipe les permissions et l'endroit où il faut sauter le mur. Rien qu'à sa dégaine, à l'enfoncement de son képi sur les oreilles, au balancement de ses bras rythmant la marche, on reconnaissait le soldat, le troupier fini. C'était le vainqueur, celui qui fait tourner les têtes, celui qui n'a qu'à choisir. Il avait choisi : sa bonne amie était une jolie blonde, une apprentie, plus délicate, moins hasardeuse que les bonnes de café, que les filles de la rue; ils avaient des rendez-vous d'un moment le soir, dans l'herbe des glacis, et d'autres,

plus longs, dans une auberge du faubourg. Le dimanche, il abandonnait ses camarades pour se promener avec elle ; il l'accompagnait sur les routes, dans les champs, et quelquefois, quand un orchestre les appelait de loin, jusqu'à une fête de village.

Il n'oubliait pourtant pas Cendrine : ses grands projets tenaient toujours. Il était en règle avec elle, continuait à lui écrire, lui avait envoyé sa photographie, et au jour de l'an, une bague achetée sur le quai à un matelot, une bague algérienne en filigrane.

Le souvenir restait; mais, avec la vie de régiment, la brasserie et les femmes, le chagrin de la séparation s'était adouci. Sans trop d'impatience, il attendait le grand congé de trois mois qui allait bientôt le réunir à sa promise. Or, au lieu du congé, ce fut un ordre de départ qui arriva brusquement. Les choses allaient mal au Tonkin, on parlait même d'une défaite, des renforts partaient, et le bataillon de Golo devait s'embarquer la semaine suivante à Toulon. On allait donc voir du pays, en découdre avec ces magots dont les journaux illustrés lui avaient révélé la grimace! Il dit adieu à l'apprentie, prit sa part de plusieurs punchs offerts par les camarades du dépôt, écrivit à Cendrine une lettre orgueilleuse et attendrie. On partit enfin, et, après deux jours de wagon, abrutis par les litres achetés ou offerts de station en station, rauques de *Marseillaises* et de chansons d'étape, ils arrivaient à Toulon.

Golo n'eut pas le temps de voir la ville. Son détachement gagna l'arsenal, monta sur un chaland, accosta le *Mytho*, un grand transport, semblant une caserne blanche, plus blanche dans l'éblouissement de la rade criblée de soleil. Tout de suite, on appareillait, une autre rade succédait à la première, puis, à droite, lentement, l'horizon s'ouvrait libre, sur un large espace, et là le ciel et l'eau se joignaient. Golo détournait la tête, regardait vers la terre déjà lointaine, vers les claires montagnes qui frangeaient la côte.

— Tout de même, c'était cela, le pays!

Mais le soldat n'eut pas le temps de réfléchir ; son service le prit aussitôt, le garda. On halait sur le filin, on nettoyait le pont, on vidait les escarbilles, corvées monotones. La mer

y ajoutait son imprévu ; à de certains jours elle se faisait mauvaise, le transport roulait, tanguait, et Golo était malade. D'autres, à côté, l'étaient plus que lui ; des camarades vautrés sur le pont, anéantis, livides, suppliaient les matelots de les jeter à la mer. Puis le Briard s'accoutumait, et c'était la morne traversée, l'abrutissement des journées pareilles occupées à considérer des ciels et des mers identiques, à se remémorer des choses anciennes, à chanter en chœur avec les marins de nostalgiques romances. Les escales faisaient diversion, la terre demeurait lointaine ; un pic, quelques cimes d'arbres la désignaient vaguement, mais elle venait vers eux dans des barques indigènes, avec des couleurs nouvelles de chiffons, des sonorités de langues ignorées, des fruits étranges auxquels ils n'osaient pas toucher. Puis vint la torpeur des jours équatoriaux, des jours et des nuits immobiles, sans une ride de l'Océan, sans une palpitation de la tente sous laquelle ils sommolaient, hébétés. Quarante jours s'écoulèrent ainsi, et, un matin, Golo se réveillait en baie d'Haïphong. Un lac semé de rochers aux formes gesticulantes, aux attitudes de menace, qui escortaient le navire. Quelques heures après ils quittaient le *Mytho*, montaient en chaloupe, l'eau changeait de teinte, se faisait limoneuse et grasse, c'était le fleuve.

Des bateaux de formes inconnues, plats et portant au milieu un abri en bambou, des *sampans,* nageaient autour des embarcations, rasaient les bordages. Vêtus de blouses noires, avec des chignons sous leurs chapeaux et des faces glabres, blafardes, au sexe douteux, des mariniers les conduisaient. Sampaniers ou sampanières, Golo n'arrivait pas à les discerner, surpris, révolté un peu de leur complète ressemblance. Sur le soir, on arrivait à Haïphong ; et l'étonnement du soldat continuait, entouré qu'il était d'une foule ambiguë et grimaçante, à l'odeur fauve, première et brusque révélation de la race avec laquelle il allait vivre et bientôt se battre. Il campa dans une pagode, ne put dormir, cherchant malgré lui le bercement accoutumé de la mer.

A l'aube, le bataillon s'embarquait sur une canonnière et remontait le fleuve. Sur les deux rives, à fleur d'eau, s'étalaient jusqu'à perte de vue des pays de rizières, des damiers de verdure, semés çà et là de boqueteaux de bambous dans

lesquels se cachaient les villages. Des buffles passaient, la tête enguirlandée de leurs cornes; un laboureur, enfoncé dans la boue jusqu'à mi-corps, conduisait une charrue; et çà et là, observant le marais, de grandes troupes d'aigrettes blanches posaient sur la plaine des fraîcheurs de neige.

Le fleuve s'animait, des jonques passaient avec de gros yeux peints à la proue et des cordages de rotin; le long des levées, des coolies défilaient, portant des paniers en balance sur leurs épaules : et au bord, des baignades d'enfants s'éclaboussaient dans le soleil.

On arrivait à Hanoï, au milieu d'un fouillis de sampans et de jonques, on accostait en face de la Douane. On gagnait la citadelle, dont les remparts rappelaient ceux de Rochefort, et l'on campait dans l'humidité, parmi les moisissures, sous des hangards couverts de paillotte. Et durant quelques jours, Golo se promenait dans la ville, suivait les rues toutes bordées de magasins, chacune d'elles réservée à une profession unique : la rue des Incrusteurs, la rue du Chanvre, la rue des Brodeurs. Il eut la pensée d'acheter un souvenir pour Cendrine ; mais, dérouté par l'indifférence silencieuse des marchands, il ajourna ses acquisitions au retour. De nouveau il se perdait dans la foule. Et de cette humanité, de ces boutiques, des fruits et des denrées étalés ou charriés en plein air, une odeur émanait, une odeur d'encens, d'opium, de musc et de poisson gâté.

Un matin, l'on s'embarquait encore. Alors recommença le morne fleuve Rouge; et, entre les rives boueuses, l'eau épaissie d'alluvions, fleurie aux anses d'îlots blancs de nénuphars. Et, au-dessus des berges, toujours la plaine, la monotonie de la rizière.

On débarquait enfin, pour rejoindre le corps expéditionnaire. Huit jours d'étapes en files indiennes sur les levées, avec les haltes dans les villages au milieu des cris des volailles et des porcs poursuivis dans les jardins par les coolies et les soldats, et la popote en plein air, dans les huttes, dans les pagodes. Puis un jour, Golo, qui ne savait plus où il allait, apercevait, à plat ventre dans l'herbe, le cadavre d'un pavillon noir, son large chapeau de paille chaviré près de lui, son sarreau de soie bleue éclaboussé de sang. Presque aussitôt une

musique sauvage de tam-tam arrivait lointaine, coupée par une explosion sourde, le canon. Golo se raidit. Très pâles, les soldats se regardèrent, attendant des ordres. La canonnade bientôt se rapprocha, des estafettes passaient au galop, foulant la rizière, et le Briard continuait à ne rien voir. Des camarades avaient commencé une chanson d'étape, d'autres s'excitaient, lançaient des plaisanteries qui retombaient dans le silence.

— Allons, zou! les marsouins! cria le capitaine, en levant son sabre. C'est notre tour.

Le bataillon franchissait une levée, se déployait, marchait à l'ennemi, tout là-bas. Golo le découvrait : comme une troupe d'oiseaux battant de l'aile, d'innombrables pavillons triangulaires flottaient sur des retranchements dans la poussière et la fumée. Il tira son premier coup de fusil, rechargea, retira, ne pensa plus. Les clairons sonnèrent la charge et il se lançait, excité par une ivresse lucide, plus léger, plus libre sous la mitraille. Les soldats tombaient auprès de lui, morts, blessés, et il ne se retournait pas, il courait. Et ce fut l'assaut, la bousculade, des cris de colère et de douleur. Golo tua, et, quand il eut tué, il voulut tuer encore. Mais déjà c'était fini, les Chinois fuyaient en pleine déroute, poursuivis par les obus. On cantonna, et l'on pointa les noms des hommes absents; mais on avait si faim qu'on ne songeait à eux qu'après avoir mangé. Alors seulement on enterrait les morts, on portait les blessés à l'ambulance. Et Golo se familiarisait, dès ce jour, avec les tristes corvées, avec les civières où crient les blessés, avec les fosses creusées en hâte, où l'on enterre les amis.

La guerre continuait. Golo se battait encore et sa bravoure ne se démentait pas. Ses chefs le notèrent, le proposèrent pour la médaille : il fut nommé caporal.

La paix signée, les troupes furent disséminées dans les postes. La compagnie de Golo s'en allait prendre garnison à Bat-Cat, dans les terres fermes, au nord de la Rivière Claire. C'était un pays de broussailles habitées par les paons et les tigres; des collines ondulaient, couvertes de grandes herbes, dans un horizon de verdure continue. Le ciel paraissait fumeux, lourd de buées et de brumes, laissant tomber une chaleur

grise d'orage en suspens et qui n'éclatait jamais, car la saison des pluies n'était pas encore commencée.

Dans cette température affaissante, les soldats passaient leurs journées étendus, évitant de remuer, avec la joie d'être servis, éventés pour quelques centimes par de petits Annamites. Autour d'eux, les coolies allaient et venaient, nu-pieds, filaient comme des ombres sur la terre douce. Golo souffrait de la soif, et il était impossible de boire de l'eau fraîche, la gargoulette ne suintait pas. Et les nuits étaient aussi suffocantes que les jours, des nuits de sueur sans sommeil, anéanties et inquiètes. Seule, dans la torpeur nocturne, la vie des bêtes s'exaspérait, fourmillait menaçante, multipliée par l'inconnu de l'ombre. Sur la sourde rumeur qui faisait palpiter l'étendue, des bruits plus proches se révélaient : cris de lézards, coassements de grenouilles, meuglement du crapaud-buffle, et, à l'intérieur, sous la paillotte, les reptiles grouillaient au milieu du frôlement des chauves-souris et de la chanson lancinante des moustiques.

Entre les journées vides et les nuits mornes, le caporal s'ennuyait. Les mauvais alcools absorbés, les tournées d'absinthe n'arrivaient pas à le distraire. Puis, le désir étant revenu avec le bien-être relatif du poste, il imita les camarades, eut recours à la *congaï*. Petites, avec de grosses figures beurrées, sans nez ni sourcils, des faces d'énigme encadrées de cheveux lourds, avec un regard de ténèbres, un sourire laqué de noir dans les lèvres saignantes de bétel, toutes avaient les mêmes hanches étroites, les mêmes formes grêles et garçonnières; toutes gardaient aussi la même immobilité sous les caresses, la même docilité indifférente et lasse. Et Golo repensait à Cendrine; elle était depuis des mois et des mois si loin de sa vie, si loin de sa pensée! L'étonnement des pays nouveaux, les aventures et les secousses de la guerre l'avaient empêché de lui écrire : la guerre finie et le souci de la vie matérielle disparu, la paresse, l'insouciance l'avaient encore séparé d'elle. Insensiblement le lien se rompait. Deux fois, cependant, aussi bien pour se mettre en paix avec sa conscience que par un dernier souvenir affectueux, il s'était décidé à lui demander de ses nouvelles. Avait-elle reçu ses lettres? La réponse, en tout cas, n'était pas venue. Il l'avait espérée

quelques mois, s'en était enquis les jours où le vaguemestre distribuait le courrier de France. Puis il s'était fatigué d'attendre; résigné, tranquille, il avait renoncé à tout, à l'amoureuse et à ses lettres. Si elle l'avait oublié, tant pis! On était quitte. Le sentiment ne le tracassait plus; seuls, l'intéressaient maintenant les variations de la température, le commencement de dysenterie dont il souffrait et, par instant, le plaisir médiocre qu'il pouvait prendre avec sa passive *congaï*.

Les saisons passaient, la classe allait partir. Fiévreusement espérée par tous, l'heure du retour sonna. Et il vit de nouveau la boue du Fleuve Rouge, le grouillement commercial d'Hanoï, où il eut l'émotion d'une lettre. Le notaire de Mécringes lui apprenait la mort de la tante Louvet. En baie d'Along il s'embarquait sur le *Vinh-long*. Mais, à peine à bord, sa dysenterie s'aggravait, le clouait à l'infirmerie, où il vit mourir plusieurs de ses camarades. Il eut peur; alors il lui sembla qu'il n'arriverait jamais en France et, la nuit, il rêvait aux pauvres diables immergés par deux mille mètres de fond, parmi les herbes et les bêtes...

Le transport approchait de France. Golo essaya de se ressaisir, retomba et, quand on mouilla en vue de Toulon, une chaloupe le conduisit avec les autres malades à l'hôpital de Saint-Mandrier. Il y demeurait trois mois dans une salle blanchie à la chaux, une salle où tout était blanc, les murs, les lits, les sœurs, dont les cornettes blanches, comme des oiseaux d'espoir, se penchaient sur la pâleur des malades.

IV

— Rademont! Rademont!

A la portière d'un wagon de troisième, la tête de Golo apparaissait, coiffée d'un képi bleu avachi. La face avait pâli durant le séjour à l'hôpital, et les yeux s'étaient enfoncés, mais l'allure s'était dégagée, les traits avaient plus de caractère et d'expression, la moustache était plus longue. D'un air très crâne, il descendait du train, avec la musette en

toile blanche pendue à l'épaule gauche. Il était d'ailleurs le seul voyageur qui s'arrêta à Rademont. Sur le quai, à la sortie, l'homme d'équipe prenait la feuille de route du caporal. Golo le regardait, il ne connaissait pas cette figure-là. Inconnu aussi, le chef de gare, qui passait un papier à la main : on avait donc changé tout le monde depuis son départ?

Un instant après, il était sur la route blanche qui mène à Villebard, faisant à rebours sa première étape de conscrit. Était-ce une illusion? Il ne se trouvait pas beaucoup plus gai que le matin d'octobre où il était parti avec Flambier. A vrai dire il était seul aujourd'hui ; mais, en vérité, ce retour si ardemment souhaité là-bas, dans les buées accablantes des rizières, si désespérément entrevu dans les fièvres de Saint-Mandrier, ce retour ne lui procurait aucun plaisir. Il était si heureux pourtant, voici trois jours, lors de la dernière visite, quand le major avait déclaré qu'il ne voulait plus de lui dans la salle et que le « double » lui avait remis sa feuille de route et son prêt! Sans un moment d'hésitation, il avait pris le train de Paris; il ne s'était même pas arrêté dans la grande ville, traversée le matin, et qui l'avait effrayé plutôt avec ses maisons trop hautes, sa cohue, son bruit assourdissant. Oui, il était revenu à Villebard, car, après tout. il n'avait jamais connu que Villebard; son père et sa mère y étaient morts, il y avait grandi, appris un métier et, s'il était vrai qu'il ne lui restât plus aucun parent, cette brave femme de tante Louvet ne lui avait-elle pas légué sa maison et ses champs? Ne fallait-il pas s'occuper un peu de tout cela? Et puis, il avait des amis au village, des garçons rigolos et bons vivants qui allaient fêter son retour, qu'il étonnerait du récit de ses campagnes lointaines.

Pourquoi ces idées, si riantes la veille encore, s'évanouissaient-elles aujourd'hui, et d'où lui venait cette angoisse qui lui étreignait le cœur maintenant, pendant qu'il allongeait le pas entre les mètres de cailloux et les bornes hectométriques?

Il marchait, et bientôt le chemin quittait la plaine, pour monter à mi-côte et dominer la rivière. A gauche, le bois

gardait encore son aspect d'hiver; les arbres emmêlaient leurs branches noires et, dans les clairières, de grandes herbes mortes, d'un blond usé, s'affalaient sur des coulées de sable. Cependant, dans le gazon roussi, des primevères, en bouquets espacés, attestaient la saison nouvelle, des anémones blanches pointaient parmi les feuilles sèches, et des violettes tiédissaient dans les creux, tandis que, dans les taillis, tombait des saules marsaults une pluie de chenilles jaunes.

A droite, sur la pente très douce, un mince carré de seigle verdissait clairsemé, débile encore et, au-dessous, entre les fûts des grisards, se hâtait la Marne limoneuse, lourde des eaux printanières.

Devant Golo, toute la vallée se découvrait, des champs et des routes, plusieurs clochers carrés, rappelant des villages connus et, dans l'ombre d'un nuage, les maisons de Villebard, le château de Vauharlin, la ferme de Moncouvert, le Chep et le Roc.

Le Chep! où le père Hénocque avait son atelier, et le Roc habité par les Rutel! Et l'idée seule de la maison des vieux, dont il devinait la place là-bas, faisait passer en lui comme un frisson. Il se raidissait cependant. Cendrine, oui bien sûr, il l'avait aimée, mais ma foi, c'était dans ce temps-là! Depuis, il en avait vu bien d'autres, et vraiment, elle l'avait trop oublié, à rester des années sans lui écrire. Non, non, il n'y pensait plus; il savait bien qu'elle devait être mariée maintenant, et il n'était pas jaloux. Pourtant, si par hasard elle l'avait attendu? Si tout à l'heure?... Mais il n'osa pas continuer ce rêve, comme s'il se fût défié de sa propre faiblesse.

Et, pour s'aguerrir davantage :

— Des bêtises, répétait-il à haute voix, des bêtises!

La route était solitaire: des piverts s'y poursuivaient de branche en branche et, dans le gui d'un bouleau, un merle sifflait. La nuit approchait; au bas du ciel violacé, le soleil déjà disparu laissait une bande d'un jaune très pâle, une zone lumineuse sur laquelle des ramures d'arbres se découpaient, distinctes.

Et le soir qui venait n'égayait point Golo; personne ne l'attendait à Villebard, il y rentrait comme un étranger, ne

sachant même pas où il irait coucher. Aussi eut-il un moment de joie quand il s'entendit appeler par son nom.

— Salut, Golo !

C'était le cantonnier, le père Boget, qui l'avait reconnu, derrière ses œillères de toile métallique.

— Salut, mon père Boget ! répondit le soldat.

Mais déjà le vieux avait rabaissé sur son ouvrage sa face broussailleuse, et tranquillement, comme s'il l'avait vu la veille, il continuait à casser son silex à petits coups secs.

Cette fois, c'était Villebard.

Les fumées du soir, dans l'air tranquille, montaient toutes droites au-dessus des maisons. Des coups de fouet claquaient dans la brune ; les chevaux de labour rentraient, leurs bonnes têtes sages encadrées de laine bleue, et derrière eux, dans la poussière, traînaient, avec un bruit clair, les bouts des chaînes qui, toute la journée, les avaient attelés à la charrue, laissée là-bas dans les champs, avec son soc poli, brillant aux étoiles.

La cloche de l'église sonna l'Angélus. Sa voix paisible avait gardé son timbre effacé et monotone, pareil aux campagnes qu'elle emplissait aux heures grises. Qui la faisait tinter maintenant? Le vieil instituteur, le père Brun, était mort peut-être ; et Golo se souvenait de ses joies anciennes, les jours où M. le Curé et M. le Maître lui abandonnaient, en récompense de sa bonne conduite, le droit de se pendre à la corde. C'était un prétexte pour grimper dans les charpentes, où l'on troublait les oiseaux nocturnes, et d'où l'on regardait au loin les champs à travers les lames des abat-son, les cheveux épars dans le vent qui soufflait là-haut.

Il avait gagné la grand'rue. Des mères rappelaient les enfants qui s'attardaient à jouer dehors, les maisons s'éclairaient l'une après l'autre, et sur le repas du soir, sur la quiétude de la vie de famille, les portes se fermaient.

Comme il passait devant le cabaret de Farcette : *Au Puits 120*, pour la deuxième fois, il s'entendit appeler par son nom.

— Ohé, Golo ! Ohé ! vieux Tonkin !

Il s'approchait, et il reconnaissait son vieil ami, Victor Carrouge. Ils s'étaient liés dans les années qui avaient pré-

cédé le départ pour le service, malgré une différence d'âge assez grande, attirés l'un vers l'autre sans doute par la dissemblance de leurs natures.

Sans avoir mauvaise réputation précisément, Carrouge n'en était pas moins considéré dans le village comme un véritable propre à rien. Sa mère tenait, près de l'église, l'unique magasin de Villebard ; et, malgré le crédit qu'elle devait faire aux paysans qui prenaient chez elle la chandelle, la mercerie, les galoches et la pommade, elle passait pour riche, grâce à sa nombreuse clientèle et à l'habileté avec laquelle elle poussait aux achats. Son mari, qu'elle avait épousé par amour, ne lui avait causé que des ennuis. De bonne heure, il lui avait laissé tous les soins du négoce, plus habile à tirer un lièvre à l'affût qu'à moudre le café ou à mesurer le pétrole. Comme il avait un faible pour l'eau-de-vie blanche, il était mort jeune, dans un accès d'alcoolisme resté légendaire à Villebard.

Victor n'avait pas beaucoup consolé sa mère. Tout enfant, une fainéantise incurable le tenait des journées entières sur le pas de la porte, observant les gens qui passaient et notant, avec force plaisanteries, les ridicules de chacun. A l'école, il n'avait rien voulu apprendre, malgré sa bonne mémoire et, plus tard, il n'avait pu se décider à choisir un état. Comme, d'ailleurs, par une défiance instinctive des choses, il ne commettait pas de sottises graves, la veuve s'était résignée. Avec une quarantaine de sous par jour, elle avait la paix, et même Victor se montrait bon fils, donnant à l'occasion un coup de main pour descendre un baril d'huile à la cave, ou pour clore les volets, la nuit tombée. D'habitude, il se levait à neuf heures, avalait deux ou trois gouttes de marc, déjeunait, fumait des pipes, puis traînait son désœuvrement dans le village, s'arrêtant chez le bourrelier, chez le maréchal-ferrant, chez le charron. Partout, il trouvait bon accueil, à cause des nouvelles qu'il colportait, des histoires comiques qu'il débitait, intarissable, avec une verve goguenarde et des expressions à lui qui n'étaient pas sans verdeur. Le père Hénocque recevait aussi sa visite, et, dès les premières fois, Golo, qui débutait comme apprenti, avait été séduit par ce garçon si drôle, avec lequel il n'y avait pas moyen de s'ennuyer. Victor, de son côté, s'était pris d'affection pour Golo qui, mieux que per-

sonne, lui semblait-il, comprenait ses meilleures blagues et dont l'admiration, au fond, le flattait.

Aussi fut-ce avec joie que Golo serra la main de Carrouge, qui l'avait reconnu tout de suite, malgré la nuit. On entra dans le cabaret vaguement éclairé par une lampe à pétrole sans abat-jour, posée sur la table, et là, Carrouge s'attendrit complètement, au point qu'il embrassa Golo. Celui-ci, très ému, sentit une larme lui monter aux yeux, pendant qu'il répétait, sans pouvoir trouver autre chose, ces simples mots, souvenir du régiment :

— Eh ben, mon vieux ! Eh ben, mon vieux !

Ces effusions réveillèrent Duru, dit Mexico, le garde-champêtre, qui sommeillait avec des mouvements de tête rythmés, ses lunettes tombées sur le *Petit Journal.*

— Dérange-toi donc un peu, hé ! vieux machin, voilà Golo ! Tu ne le remets pas ? fit Carrouge en le secouant par la manche.

— Golo, Golo, c'est-y celui à défunt la mère Louvet ?

— Bien sûr que c'est lui.

— Tiens, tu es donc caporal, mon homme ? reprit Mexico, qui regardait hébété les deux galons de laine.

— Probable ! répondit Golo avec quelque suffisance.

— Allons ! dit Carrouge, revenant à des choses plus immédiates, on va trinquer ensemble, pas vrai ? Un petit vermouth, hein ? Tu dois avoir soif. Trois lieues depuis Rademont, ça commence à compter.

La mère Farcette apporta des verres, où son mari versa le vermouth, et Golo, en y ajoutant l'eau de la cruche en faïence, regarda Carrouge.

Il n'avait pas rajeuni. Son front barré de rides profondes s'était presque dégarni, et, sur ses tempes fripées, des cheveux blancs se plaquaient. Sa barbe rouge en buissons d'automne s'argentait fortement sous les oreilles, et son nez mince tombait davantage sur une bouche pincée, aux lèvres invisibles. Mais ses petits yeux durs, d'un gris d'ardoise, de vrais yeux d'émouchet, vivaient toujours malicieux et attentifs, en arrêt au creux des orbites, au-dessous des sourcils usés.

Obéissant vraisemblablement à quelque impulsion hérédi-

taire, maintenant il ne démarrait plus du cabaret, au grand désespoir de la veuve qui redoutait pour lui la fin de son père et la lui prédisait régulièrement, les soirs où Victor rentrait très raide, les yeux rapetissés encore par l'alcool.

Mais ce jour-là, la joie de revoir Golo l'avait dégrisé complètement.

— On te croyait mort, mon pauvre vieux, sais-tu bien? répétait-il, très tendre. Vrai, cette idée-là me fichait malheur. Pense donc ce que c'est loin, leur sacré Tonkin! C'en est, des inventions! Enfin, te voilà revenu, c'est tout ce qu'il faut. Ça ne fait rien, tu n'es pas gras, tu dois peser quatorze livres tout mouillé.

— Bah! fit Golo, le coffre est bon. Et puis, on n'est pas fâché d'avoir vu du pays. Mais ici, quoi de neuf? Le père Hénocque, qu'est-ce qu'il devient?

— Le père Hénocque, il est toujours là, solide au poste. Justement, il m'a parlé de toi, il n'y a pas huit jours. « C'est-il qu'il ne reviendra jamais? » qu'il me disait. « Ce serait dommage, car c'était un bon ouvrier ». Oui, il m'a dit cela, le patron, et tu sais, si tu veux, il te reprendra, car il n'a pas de compagnon pour l'instant.

— Ah! il t'a dit cela? eh bien! tant mieux! fit Golo, réconforté à l'idée que peut-être il allait pouvoir gagner sa vie, à Villebard.

— Oui, reprit Carrouge, tu n'as qu'à te montrer et l'affaire est réglée. Mais, dis donc, tu ne vas pas repincer de la varlope demain matin, hein? Tu vas te reposer un peu et revoir les anciens. Allons, père Farcette, encore une tournée! Qu'est-ce que tu dis? Tu n'as plus soif? En voilà une raison! Es-tu de la classe, oui ou non?

On trinqua de nouveau.

— Alors, tu as vu tout plein de pays? Tant mieux pour toi, si cela t'a amusé. Mais, tu sais, ces endroits-là, c'est trop loin pour moi, il doit y faire trop chaud. Moi, vois-tu, été comme hiver, je ne démarre plus d'ici ; j'aime rester à couvert. Quand tu voudras me voir, tu n'auras qu'à descendre, nous ferons un billard ensemble.

— Quoi de neuf à Villebard? répéta Golo, un peu étourdi par ce flux de paroles.

— Quoi de neuf? Ma foi, pas grand'chose. Voyons... en fait de morts, il y a le père Gollard, madame Bablot, ta tante Louvet. Mais je suis bête, tu dois le savoir puisque tu hérites! Poncet, tu sais bien, Poncet, eh bien, il est en prison : il paraîtrait que c'est lui qui a mis le feu à la ferme de Chambardy. Pas vrai, Mexico?... Tu dors donc toujours, vieux pompon!

Le garde champêtre ne répondit pas.

— Quelle andouille, hein! — reprit Carrouge sans respect pour l'autorité.

Pendant une heure, ce fut un défilé de maladies, d'adultères, de mariages, de procès et de successions. Les médailles obtenues par la fanfare de Mécringes aux différents comices, les luttes des élections municipales, tout y passait, pendant que les bitters, les absinthes succédaient aux vermouths. A la fin, les langues s'embarrassèrent et les cervelles s'obscurcirent.

Dehors, c'était la nuit serrée : plus personne dans la rue, ni voitures, ni chansons. Dans un coin du cabaret, la famille Farcette se mettait à table, et le bruit des cuillers dans les assiettes, les ronflements du garde champêtre s'entendaient seuls dans le silence, depuis que Carrouge avait fini de parler.

Le temps passait, Golo ne se levait pas : il restait là, rivé à sa chaise, fatiguant ses yeux à la lumière de la lampe. Et du fond de sa torpeur montait une curiosité, une nécessité de savoir, impérieuse. Carrouge avait connu, comme tout le monde, son amour pour Cendrine : pourquoi ne parlait-il pas de la fille aux Rutel? Serait-elle morte, elle aussi, et l'aurait-il oubliée tout à l'heure dans sa liste funèbre? Cette idée l'obsédait un instant; une autre la chassait. Si ce bavard n'avait rien dit de Cendrine, c'était peut-être qu'il n'avait rien à en dire; peut-être était-elle toujours là, pas mariée. Pour la seconde fois depuis son retour, Golo se sentait traversé par un espoir mal défini, amorti aussitôt par cette autre pensée que, si Carrouge ne l'avait pas nommée, c'était avec une attention amicale, pour ne pas faire de la peine à son vieux Golo, et préférant laisser à un autre le soin de lui apprendre la nouvelle.

Cette incertitude l'énervait, et pourtant, malgré l'heure

avancée, il ne se décidait pas à poser nettement la question, comme s'il redoutait la réponse, comme s'il voulait conserver quelque temps encore le droit d'espérer. Il était un peu gris, d'ailleurs, et il restait là, écoutant cet animal de Carrouge qui ne s'inquiétait pas plus de ses voyages, de ses campagnes, que s'il l'avait vu le matin. Cette indifférence le navrait et l'humiliait, et il le laissait quand même continuer son verbiage : peut-être dirait-il enfin, parmi tant de sottises, la chose que Golo attendait, l'œil arrondi, la main arrêtée sur son verre plein.

A côté, Farcette avait fini de souper, et, d'un ton paternel :

— Allons, les enfants, vous n'êtes pas raisonnables. Voilà la demie de huit heures et vous ne pensez pas à aller manger. Toi, Carrouge, tu te feras attraper par ta mère quand tu rentreras, et toi, mon vieux Mexico, prends garde que ta bourgeoise ne vienne te faire la conduite de l'autre soir. On ne vous permettra pas de revenir demain.

— Je voudrais bien voir ça, dit Carrouge.

Mais le garde champêtre, lui, se soumettait. Il avait sommeil, et souhaitait fort de gagner son lit, où il serait mieux pour dormir. Il se calait sur ses jambes écartées.

— Allons, encore une tournée, et l'on s'en va ! déclara-t-il.

Sitôt apportée, sitôt bue ; les verres se posaient bruyamment sur la table, et les trois hommes sortaient, l'un derrière l'autre, dans l'obscurité. Une poignée de main, Mexico s'enfonçait dans l'ombre d'une ruelle et Carrouge se décidait à rentrer, quand, brusquement, Golo s'avisait d'un stratagème :

— Eh bien, dis donc, sacré farceur, et mon ancienne, tu ne m'en parles pas, tu ne me dis pas qu'elle est mariée ?

— Dame ! mon Golo, je pensais bien que tu le savais, et, ma parole, ce n'était pas à moi...

— Mais tu crois que cela m'embête ! répondit le caporal. Eh bien, mon vieux, je m'en vas te dire une chose : des femmes comme ça, il n'en manque pas, ni des plus chouettes non plus. Après cela, je ne lui en veux pas, et, si elle fait l'affaire d'un autre, tant mieux pour lui !

— Ah ! je t'en réponds qu'elle fait son affaire, à Champion ! Depuis trois mois, il en prend pour son argent, le charron. Dame ! c'est que, vois-tu, c'était un beau parti, Albert !

Quand il l'a demandée, elle n'a dit ni oui ni non, mais les parents, comme de juste, lui ont sauté dessus.

— Je comprends ça, dit Golo, je comprends ça ! — Et brusquement : — Allons, bonsoir, il faut pourtant que j'aille voir si l'on peut me coucher, par là !

Carrouge a disparu. Golo sait, maintenant, et vraiment il est très ferme. Il y a une minute, tandis que l'ivrogne parlait, il a bien senti un choc sourd au fond de son être, et il lui a semblé qu'un grand froid lui traversait le cœur. Dans l'espace d'une seconde, très loin, comme en songe, il a revu le jardin du Roc où ils ont joué ensemble, très petits, le long des massifs de seringas à l'odeur entêtante, et aussi les routes sans arbres, où, par les nuits claires, plus tard, ils ont marché seuls au retour des fêtes ; mais tout cela n'a pas duré : Cendrine est mariée, eh bien, après ? Est-ce qu'il ne s'y attendait pas ? Et qui sait, d'ailleurs, si cela ne vaut pas mieux ainsi ? car elle ne l'a jamais aimé sérieusement, bien sûr : et lui, et lui...

Un revirement se fait brutalement :

— Sacrée gueuse, va !

Et c'est fini, le voilà d'aplomb, s'étonnant presque de se sentir aussi peu touché. Le coup a peut-être porté, mais il n'y a pas de blessure apparente.

— Avec tout cela, je n'ai pas mangé, moi !

La lune s'est levée. Maintenant il longe les grands murs d'une ferme : par les lucarnes pleines d'ombre, on entend dans les écuries les chevaux tirer sur leurs chaînes en mâchant la paille du râtelier, et dans les bergeries on devine le souffle continu des moutons qui dorment, entassés. Sous les portes charretières se coulent des museaux de chiens qui reniflent dans la poussière, puis se reculent pour aboyer longuement quand on passe. Au sommet du pays, dans une cour, une lanterne marche, se balance, sans éclairer celui qui la porte.

Une par une, Golo reconnait les maisons. Voici la demeure bourgeoise et close de mademoiselle Albine, puis l'auvent du maréchal. Chez les Vasseur, le toit s'est effondré, et, par terre, les chevrons emmêlés pourrissent avec le chaume ; les fenêtres découpaient un morceau du ciel : ceux-là

ont donc quitté Villebard?... Vasseur! un camarade de l'école primaire, un peu plus âgé que Golo, et comme lui orphelin. Les grands-parents ont dû mourir, et le jeune homme a quitté le pays, ouvrier à Reims ou à Paris, sans doute. Villebard ne nourrit donc plus son monde? S'il en est ainsi, le caporal eût mieux fait...

Mais, pour éloigner ces idées tristes, il se met à siffler une marche militaire, et bientôt il arrive au Chep.

Il n'y a plus de lumière chez les Hénocque, et Golo s'arrête devant l'antique maison briarde, endormie sous les rayons bleus de la lune; il retrouve dans la cour les planches adossées au mur, les tas de sciure humide, la margelle du puits avec le treuil que lui-même a fabriqué jadis, les pots à moineaux alignés sous la corniche et, à droite, les vitres de l'atelier qui ruissellent, glacées d'argent.

Il se sent tout ému, tout ravi à la vue de la demeure de sa jeunesse : elle est de mine accueillante, la vieille, et, ainsi éclairée, il lui semble qu'elle lui sourit.

Pourtant, les Hénocque sont couchés, endormis sans doute, et le caporal hésite à les arracher à leur premier sommeil. Mais où passer la nuit? Tout à l'heure, à droite du chemin, il a bien retrouvé la silhouette d'une vieille meule abandonnée, où déjà, de son temps, allaient nicher tous les mendiants, tous les galvaudeux qui traversaient Villebard, et il songe un instant à s'y blottir. Mais ce sera là un bien misérable gîte, et il ne veut pas attrister encore son retour. Coucher à l'auberge, chez Farcette? Ma foi non, il est trop fatigué, et il ne va pas refaire, en sens inverse, le chemin qu'il vient de parcourir. Et puis, il a hâte de savoir si, oui ou non, il pourra rester à Villebard et si son pain y est assuré. En tout cas, les Hénocque sont de braves gens ; et, après tout, il n'est pas si tard, neuf heures viennent de sonner à l'église.

Il pousse la barrière et il frappe discrètement à la porte. D'abord, on ne répond pas, et Golo, qui ne respire plus, perçoit simplement le tic-tac de l'horloge, régulier. Il frappe de nouveau, un peu plus fort. Un enfant appelle.

— Papa!... papa!... on cogne... j'ai peur.

Un grognement sourd, puis une grosse voix qui demande :

— Qui est là? Qui est là?

— C'est moi.

— Qui, toi?

— Moi, Golo, votre Golo!

Un silence, puis un chuchotement, et des pieds lourds qui tombent sur le plancher. La clef tourne dans la serrure, et Hénocque apparaît, titubant de sommeil, la culotte mal boutonnée et la chemise ouverte montrant un torse velu. Il met la chandelle sous le nez du voyageur, et, quand il l'a reconnu :

— Eh! la femme! C'est lui, c'est vraiment lui!... En voilà une occasion pour arriver! mais ça ne fait rien, entre tout de même.

La mère Hénocque s'est levée, elle aussi. C'est une gaillarde de quarante ans, à la face rougeaude, aux cheveux pâles, et dont l'ample poitrine fluctue dans une camisole entre-bâillée. Les poings campés sur les hanches, elle regarde Golo, maternellement.

— Tu n'as pas l'air faraud, mon garçon! Tu es comme notre coq, tu as la crête un peu basse.

— Dame! fait Hénocque, ça ne vous arrange pas un homme, ces brigands de pays-là!... C'est vrai, tout de même, que tu n'as pas engraissé.

— Laissez donc! — répond Golo, tout heureux de l'accueil, — dans un mois, avec l'air de Villebard, il n'y paraîtra plus.

— En attendant, reprend la brave femme, je parie que tu n'as pas mangé.

Et vite, sans se préoccuper des enfants, qui, de leurs couchettes, roulent des yeux ahuris, elle ouvre une armoire à côté de la cheminée, une armoire qui pue le vieux fromage, et en tire un morceau de bœuf figé dans sa graisse, une miche entamée, une assiette, un couvert. Hénocque descend un escalier noir qui s'enfonce en terre et, un instant après, il reparaît, tenant à la main une cruche à fleurs, où s'apaise une mousse légère.

— Tiens, mon Golo, bois un coup, cela te remettra la gueule en place.

Et, bonhomme, il emplit les verres d'un petit vin gris qui pique et fleure un peu le moisi.

— Ma récolte de l'an dernier, goûte-moi ça : du vin blanc de raisin blanc. C'est de ma vigne de la Bisgauderie ; tu la connais? En 65, j'y ai fait cinq pièces de vin, et du crâne... C'est dommage que tous ces temps-ci elle ne donne plus rien. Encore, cette année, tiens, il y avait une préparation comme jamais tu n'as vu plus beau, et puis, le 22 d'avril, crac ! voilà tout qui gèle ; c'est-y pas fichant, hein?

Golo s'est assis, tout ravi de ces bonnes paroles, de cette cordialité qui le ragaillardit. Si le menuisier pouvait le reprendre? Et, bien vite :

— Avez-vous de l'ouvrage pour moi, patron?

Il réfléchit un instant, le patron, trinque, fait claquer sa langue.

— Pas trop, mon petit. pas trop. Pourtant, on peut quasiment te garder, si tu n'es pas exigeant. Tiens, aux mêmes conditions qu'il y a cinq ans : nourri, logé et quarante-cinq sous par jour. Ça te va-t-il?

— Entendu ! fait le soldat.

Et les deux hommes se tapent dans la main, un peu émus.

Golo mange lentement, installé à son ancienne place où, ce soir, instinctivement, il s'est attablé, et il promène ses yeux sur toutes les choses amies, sur la gaine de l'horloge, sur le mur où se découpent les ombres des trois personnages, sur le dressoir où luisent, par rang de taille, les pots d'étain.

Ils restent là sans rien dire, en vieux amis contents de se retrouver, et, seul, le sourire des yeux exprime leur satisfaction. Golo, cependant, en cassant, à la pointe du couteau, le fromage dur comme de la pierre, s'inquiète de la santé des enfants, qui se sont rendormis.

— Ça pousse, ça pousse ! et ça nous pousse aussi... Les deux que tu as connus sont grands maintenant, ils vont à l'école, et il y en a un surtout, Gustave, qui apprend tout ce qu'il veut. Alfred, lui, ne manquerait pas de moyens, non plus, mais il aime trop à s'amuser. Pas possible de le faire tenir en repos, ce mâtin-là ! Enfin, c'est de son âge. Et puis, tu ne sais pas, depuis que tu es parti, on en a eu un troisième. Hein! Des vieux comme nous, qu'est-ce que tu en dis? Voilà ce que c'est que d'être resté dix ans sans avoir de gamins : on se rattrape !... Encore un garçon, celui-là, Ernest, qu'on l'ap-

pelle. Et un gaillard qui nous coûte cher, plus cher que les deux autres, au même âge. Quatre litres de lait qu'il lui faut par jour; quatre litres, penses-tu? Mais nous avons les trois pieds de la marmite, il s'agit de ne pas les dépasser; pas vrai, la bourgeoise?

Elle rit, la bourgeoise, d'un gros rire honnête.

— Tu sais, mon Golo, fait-elle, faut prendre exemple sur nous. Je veux être marraine de ton premier; car tu ne vas pas te croiser les bras, maintenant que tu es revenu au pays tout à fait. Tu as du bien, puisque tu as la succession de la tante; et, si tu veux, je me charge de t'embaucher une gentille petite femme. C'est convenu, n'est-ce pas? Dans deux mois, nous sommes de noce.

— Oui, oui, répond Golo un peu troublé; je vais voir à cela.

L'horloge sonne bruyamment, avec un grincement de rouages.

— Dix heures! fait Hénocque; allons, il faut aller se coucher. Tu dois en avoir besoin, mon garçon, il y a longtemps que tu es levé.

Golo accepte; il se sent fatigué, en effet, et tout courbaturé par le voyage en chemin de fer.

La patronne monte lui préparer son lit dans sa chambre d'apprenti, sa chambre d'autrefois. Dès la porte, il reçoit au visage une bouffée de senteurs rustiques : des nattes d'oignons sèchent aux poutres du plafond, des fleurs de sureau jaunissent à un clou et, sur une planche, les dernières pommes de l'année précédente achèvent de pourrir. Un coin de la pièce est occupé par un séminaire où trois poulets jadis ont essayé d'engraisser, et une odeur ammoniacale de pâtée aigrie et de fiente séchée pique les yeux et fait pleurer. Golo déménage ce meuble, le porte à la buanderie; lorsqu'il remonte, les draps sont au lit et, sur la huche servant de commode, la flamme de la chandelle oscille au vent doux qui vient par la fenêtre entr'ouverte.

Les Hénocque descendus, Golo se déshabille machinalement, regarde autour de lui. Il retrouve les murs blanchis à la chaux où se sont agrandies les taches verdâtres du salpêtre. Près des naïves épures et des multiplications crayonnées sur

le plâtre, il reconnaît ses premiers dessins : profils charbonnés que souligne un nom, soldats croisant la baïonnette, femmes fumant des pipes. A une cheville, dans un angle, pend une veste de travail anciennement portée, raidie maintenant par l'humidité et veloutée de moisissures.

Un moment, il s'attriste en voyant traîner, sous la table en bois blanc, la cage d'osier occupée jadis par la corneille, son amie. Mais la lassitude l'emporte sur l'attendrissement, et une minute après, il est assis, déshabillé, sur son vieux lit de frêne. Il reste là, une minute encore, la pensée absente déjà, regardant de ses yeux fixes la lumière qui rougeoie.

Brusquement, il la souffle, et d'un seul coup, il s'allonge dans les draps frais, tandis que sort de sa bouche, presque à son insu, la phrase unique où se résume toute sa pensée latente :

— Ah !... les femmes... les sacrées femmes !

POL NEVEUX

(A suivre.)

A WATERLOO

— IMPRESSIONS ET LECTURES —

Amené souvent en Belgique par des occupations professionnelles, — voir des musées et faire des conférences, — j'en ai profité pour visiter à plusieurs reprises le champ de bataille de Waterloo. J'avais commencé par l'excursion de hasard, qui occupe une après-midi vide, et l'ascension du monticule, la « butte du Lion », qui suffit à la plupart des touristes. Cette première visite m'avait laissé le désir impérieux de revenir et je n'ai plus guère séjourné à Bruxelles sans y céder. La vue du terrain m'a conduit à relire sur place la littérature de la bataille. Il m'a semblé que parmi les impressions de ces visites et les souvenirs de ces lectures quelques-uns pouvaient offrir un intérêt.

Je ne songe nullement à faire de la stratégie et à rouvrir le débat que Thiers et Charras, Edgar Quinet et Victor Hugo ont institué sur les « fautes » que Napoléon a commises ou évitées le 18 juin 1815. Mais il m'a semblé que, si Waterloo, dans l'histoire politique et militaire, a l'importance que l'on sait, il offre aussi un intérêt pour la littérature. Byron l'a chanté,

Stendhal en a fait un récit fameux, Victor Hugo l'a décrit en prose et en vers. Même ce dernier a fait sa chose d'un épisode de la bataille : aux carrés de la vieille garde, qui sont historiques, il a joint les cuirassiers de Milhaud, qu'il a rendus légendaires. J'ai recherché dans ces pages célèbres la part de la fiction et celle de la vérité. Comme il arrive toujours, j'ai senti plus vivement le charme de la lecture par le contrôle de la « chose vue ». J'ai été frappé de ce fait que si une ère nouvelle commence à Waterloo, les deux grands courants littéraires du siècle, le romantisme et le réalisme, ont, en quelque mesure, pris naissance en cet endroit.

Mes impressions de touriste et de lecteur seront le simple commentaire des écrivains que je viens de dire, c'est-à-dire de la littérature, et je ne sortirai pas de mon domaine.

I

Les matins d'été, à Bruxelles, un grand break, genre Cook, portant sur la caisse les mots *Waterloo* et *Victoria*, parcourt, avec sonneries de trompette, le boulevard Anspach et la rue Royale. Je n'y suis pas monté, car il est vite rempli et l'on n'y parle guère qu'anglais. J'ai préféré le chemin de fer, qui reste belge et cosmopolite. Il y a, sur la ligne de Bruxelles à Charleroi, une station de Waterloo, mais ce n'est point là qu'il faut descendre. Si Waterloo, par la volonté de Wellington, qui y avait son quartier général et data de là son bulletin de victoire, est resté le nom de la journée que Napoléon appelait Mont-Saint-Jean et Blücher la Belle-Alliance, ce village, situé en arrière du champ de bataille, n'a joué aucun rôle dans l'action. Mont-Saint-Jean est le nom du plateau qu'occupaient les Anglais et qu'attaquaient les Français ; le vrai nom serait celui-là. Quant à la Belle-Alliance, c'est une ferme, située au milieu des lignes françaises et devant laquelle, après la bataille, Blücher rencontra Wellington. En l'adoptant, les Prussiens ont voulu marquer leur part dans le gain de la journée, mais tout leur effort s'est porté sur la ferme de Papelotte et le village de Plancenoit.

Il faut donc, pour gagner le champ de bataille, s'arrêter à Braine-l'Alleud, la station qui suit Waterloo. Un peu avant d'entrer en gare surgit à gauche la silhouette d'une butte surmontée d'un lion en bronze. En suivant la chaussée qui se dirige vers cette butte, on arrive bientôt au centre du champ de bataille, devant un hôtel où l'on retrouve les Anglais, presque aussi nombreux et encore plus fiers qu'en 1815. Ce chemin est l'ancien chemin creux d'Ohain, au fond duquel Victor Hugo a écrasé les cuirassiers de Milhaud.

Déjà les mendiants bourdonnent comme des mouches : les marchands offrent des cannes coupées, disent-ils, dans la forêt voisine, et les guides leur érudition. Sur la porte de l'enclos qui précède la butte, un gardien invite à faire l'ascension, mais un cicerone superbe, polyglotte de grandes manières, annonce la visite du « musée » installé dans l'hôtel, et on commence par là. Il est intéressant, ce musée et, pour la plus grande partie, authentique. La rédaction du catalogue fait sourire, mais la collection est émouvante. L'hôtel a été fondé par un des combattants anglais de Waterloo, Édouard Cotton, « ex-sergent-major de l'ancien 7e régiment de hussards », qui se mit aussitôt à réunir les épaves de la bataille. Venu le premier, Anglais et avisé, il a cueilli la fleur de cette moisson sanglante. D'autre part, il a écrit un petit livre, presque aussi curieux que son musée, *A voice from Waterloo*, « Une voix de Waterloo ». Ce livre a eu un grand honneur, et peu connu, que je dirai.

Aux murs du musée sont accrochées des armes de toute sorte, entremêlées de gravures relatives à la bataille. Dans ce choix d'armes, varié comme la composition des deux armées, surtout celle que commandait Wellington, voici, du côté français, des sabres, des casques et des cuirasses, des lances et des haches, c'est-à-dire les trophées des charges conduites par Ney et des assauts donnés à la Haye-Sainte et à Hougoumont. Plusieurs de ces armes offrent de larges taches brunes qui furent du sang. Une des cuirasses est largement percée par un coup de mitraille. Voici des instruments de musique, français et anglais. Ce tambour, recueilli à Braine-l'Alleud, battit la charge vers Hougoumont, et cette clarinette fit sa partie durant la parade que passa l'Empereur sur les hauteurs

de la Belle-Alliance, le matin de la bataille, à neuf heures. Ce bizarre serpent accompagnait les airs nationaux joués au centre des carrés anglais pendant les charges de la cavalerie française.

Dans les vitrines, figurent plusieurs uniformes complets, parmi lesquels, troué d'une balle, celui du major Wemmss. A côté, est le sabre du major Macdonald, de l'artillerie royale, depuis général. Une lettre du major, placée au-dessus, atteste qu'il le reconnut en visitant le musée, trente et un ans après, le 15 mai 1846. Voici une bouilloire et une cuiller marquées de l'N couronnée, la première avec le mot *voyages*, la seconde avec le mot *Tuileries ;* elles ont été trouvées le soir de la bataille, à la ferme du Caillou, avec une paire d'éperons en argent, marqués aussi de l'N couronnée. Pêle-mêle, dans des sébiles, sont des croix de la Légion d'honneur, des médailles anglaises, des croix de fer prussiennes. On s'étonne, au premier abord, d'y découvrir des plaques et des boutons français à la fleur de lys, car l'armée impériale ne combattait pas précisément pour les Bourbons. C'est que du 20 mars, où « l'aigle avec les couleurs nationales se posait sur les tours de Notre-Dame », jusqu'au 15 juin, où « le moment était arrivé de vaincre ou de périr », le temps avait manqué pour remplacer partout les ornements royaux. De même, dans l'armée alliée, plusieurs corps, au service de l'Empereur jusqu'en 1814, avaient encore l'uniforme français [1].

Enfin, des ossements, beaucoup d'ossements. Outre une « caisse contenant des crânes », comme dit le catalogue, crânes d'hommes jeunes, avec toutes leurs dents, plusieurs traversés par le double trou de la balle, un squelette complet

1. Le prince Bernard de Saxe-Weimar raconte, dans ses rapports et sa correspondance, que, de ce fait, le contingent de Nassau éprouva de grandes pertes sous le feu des Prussiens, qui l'avaient pris pour une troupe française. Il en fut de même pour un régiment de dragons belges, qu'un bataillon anglais reçut par une décharge meurtrière, au moment où il entrait en ligne. A propos du même régiment, engagé aux Quatre-Bras contre les chasseurs à cheval français, le général belge Renard écrivait : « Nos braves furent soumis à une rude épreuve. Ils se trouvèrent en présence de camarades avec lesquels, quelques mois auparavant, ils bravaient les mêmes dangers. Ceux-ci appelaient les nôtres par leur nom en les engageant à rejoindre leur drapeau. Le capitaine Delenne se trouva en présence de Devielle, son frère d'armes en France. Le capitaine Van Remoorten reçut un coup de pointe dans le ventre d'un de ses anciens sous-officiers. Le maréchal des logis Beauce se sabrait avec un des maréchaux de logis de son ancien escadron. »

est étendu sous une lame de verre. C'est celui d'un soldat anglais et, dans la mâchoire inférieure, forte et proéminente, une balle est profondément engagée. A côté, un tibia porte, au-dessous du genou, une balle autour de laquelle le tissu osseux s'est reformé : avant de tomber à Waterloo, le vieux soldat à qui appartint cet os marcha et combattit avec cette vieille balle dans la jambe.

Au sortir du musée, les guides se précipitent. L'un d'eux, estropié des deux jambes, est arrivé le premier. Heureusement pour lui, il ne s'agit pas d'arpenter le champ de bataille, mais seulement de le décrire du haut de la butte. Il fait l'ascension des deux cent trente-cinq marches qui conduisent au sommet avec une agilité surprenante pour un infirme, et, aussitôt sur la plate-forme, il commence à parler. Son érudition est celle de son métier, relevée des curieux petits faits conservés par la tradition locale et qui sonnent vrai. Il y joint d'étranges racontars, de ceux auxquels se plaît en tout temps l'imagination populaire. Somme toute, il est instructif. Il est impartial aussi ; même, il dit plus de bien de Napoléon que de Wellington, parce qu'il parle à des Français. J'avais pour compagnons les deux frères Mounet. Mounet-Sully n'entend pas le guide : il promène son regard au loin et récite à mi-voix les vers de l'*Expiation* :

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! Sombre plaine...

Jean-Paul Mounet écoute, lui, le sourcil froncé, comme Oreste ou don Salluste. A un moment du récit, le guide relève une faute de Napoléon. Jean-Paul appuie sa forte main sur l'épaule de l'homme, dont les jambes torses plient sous le poids, et lui dit : « Ne parlez pas ainsi de l'Empereur ! » A partir de ce moment, le génie de l'Empereur et l'héroïsme de son armée prennent des proportions gigantesques. Un moment j'ai cru que nous allions gagner la bataille. Napoléon et la garde reculent dans une apothéose. Paul Mounet donne un fort pourboire.

Le guide se tait, et nous regardons longuement. D'abord la butte, faite de terre rapportée, et le lion, fondu avec les canons français. Pour concevoir cette butte, un effort d'imagination n'a pas été nécessaire. Elle n'en est pas moins d'un grand

effet. On dirait, selon le mot de Michelet, « un tumulus celtique ou germanique ». Son grand défaut est de dénaturer l'aspect du terrain. Pour l'élever, on a pris la terre des deux côtés du chemin d'Ohain, jadis creux, et qui, aujourd'hui, affleure le plateau. Lorsque Wellington revint ici en 1821, il se plaignit « qu'on lui eût changé son champ de bataille ». Quant au lion, œuvre du sculpteur malinois Van Geel, c'est une œuvre honnête et froide. Jamais emblème de guerre ne fut d'aspect plus pacifique. Il n'y a de frappant que l'inscription gravée sur le socle. Elle est le comble de la concision :

18 JUIN 1815.

Ce lion est-il anglais ou belge? Menace-t-il encore la France? Il ne rappelle en rien le lion héraldique d'Angleterre; il ressemblerait plutôt à celui de Hollande, car il a été fondu beaucoup moins pour célébrer la victoire anglaise que pour rappeler le courage du prince héritier d'Orange-Nassau, blessé en cet endroit. Il marche vers la France, mais sa tête regarde la Belgique. Aussi les beaux vers de Victor Hugo manquent-ils de justesse dans leur anglophobie :

Que t'importe que l'Angleterre
Fasse parler un bloc de pierre
Dans ce coin fameux de la terre
Où Dieu brisa Napoléon;
Et, sans qu'elle-même ose y croire,
Fasse attester une victoire
Par le fantôme d'un lion?...

Le poète conclut :

Ton aigle à nos drapeaux fidèle
Le soufflettera d'un coup d'aile
En s'en allant vers Austerlitz.

Le coq gaulois s'est contenté d'un coup de patte. En 1832, les soldats du maréchal Gérard, dans leur marche sur Anvers, brisèrent la queue du lion.

Autour de la butte, la bataille se lit avec une singulière netteté et l'œil reconstitue aisément les cinq actes du drame : l'attaque d'Hougoumont, la prise de la Haye-Sainte, la

charge de Ney, l'entrée en ligne des Prussiens, les carrés de la vieille garde. Le terrain est un vaste plateau, allongé de l'est à l'ouest, dont les pentes descendent au nord vers Waterloo et Bruxelles, à l'ouest vers Merbe-Braine, à l'est vers Ohain, au sud vers la Haye-Sainte et la France. En avant du lion, du côté par où l'empereur attaquait, le terrain, après la descente de la Haye-Sainte, se relève vers la Belle-Alliance, retombe encore et, par une nouvelle pente, arrive à la hauteur de Rossomme, pour, de là, plonger vers la Maison-du-Roi et monter encore vers le Caillou. Au delà du Caillou, les ondulations se prolongent avec des retombées et des relèvements marqués par les Quatre-Bras, Genappe et Frasne, étapes de la marche en avant et de la retraite française. En arrière du lion, il en est de même : Mont-Saint-Jean et Waterloo sont chacun sur un plateau et séparés par un vallon ; Merbe-Braine et Ohain sont bâtis l'un sur un plateau, l'autre au flanc d'une pente. Ainsi tout le pays appelle la comparaison par laquelle l'ont caractérisé tous ceux qui l'ont décrit, en toute simplicité, comme Thiers, avec un éclat pittoresque, comme Victor Hugo : c'est l'aspect d'une mer, soulevée par des vagues longues et lentes, dont le niveau s'élève graduellement vers Mont-Saint-Jean et Bruxelles.

A l'époque de l'année où nous sommes — un jour de vendredi saint — entre l'hiver et le printemps, la campagne est monotone et triste. Sous le blé en herbe perce la couleur jaunâtre du terrain. Les villages s'étalent en taches grises, parmi la verdure commençante et déjà sombre. En Belgique, les couleurs douces et fondues manquent, même en été. Il y a des pays blonds et des pays bruns ; celui-ci est nettement brun. Voici, à droite, le clocher de Braine-l'Alleud, en forme de corolle renversée ; à gauche, celui de Plancenoit, en pyramide aiguë ; en arrière, celui de Waterloo, dans le style à coupole du XVIIe siècle. Entre Waterloo et Bruxelles, s'étendent les masses profondes de la forêt de Soignes. Deux larges chaussées pavées de grès, venant l'une de Nivelles, l'autre de Charleroi, se rencontrent à Mont-Saint-Jean et, un peu avant leur réunion, le chemin d'Ohain, en les unissant, forme avec elles un A, selon la remarque de Victor Hugo. La surface

limitée par cet A était occupée par l'armée de Wellington, avec le château d'Hougoumont au bas du jambage gauche et celui de Frichemont au bas du jambage droit. L'armée française lui faisait face, en ligne droite, de Maransart à la chaussée de Nivelles.

Au premier coup d'œil jeté sur ce terrain, ce qui frappe le plus c'est la médiocre étendue où s'est livrée la bataille. Entre Maransart et Hougoumont, à vol d'oiseau, il n'y a que cinq kilomètres, et à peine trois et demi de la Belle-Alliance, centre de la position française, à Mont-Saint-Jean, centre de la position anglaise. Jamais plus grosse partie ne s'est jouée sur un espace aussi étroit, et l'on a peine à comprendre que les soixante-douze mille hommes de Napoléon, les soixante-dix mille de Wellington et les soixante-dix mille de Blücher, en tout deux cent dix mille hommes, aient pu non seulement y manœuvrer, mais y tenir. En revanche, on s'explique aisément que, dans cette journée, contrairement à ce qui arrive dans les batailles, les moindres acteurs, officiers subalternes ou simples soldats, aient pu suivre toutes les phases de l'action.

J'ai à la main la *Voix de Waterloo*, du sergent-major Cotton, et je tombe sur ce portrait de Wellington, vu le matin de la bataille : « Sa Grâce était vêtue de sa tenue ordinaire de campagne, pantalon blanc de peau de daim, bottes de Hesse avec glands, habit bleu avec un manteau court de même couleur, cravate blanche, épée, un simple chapeau pas retroussé, sans plume ni ornement, hormis la grande cocarde noire de la Grande-Bretagne et trois autres plus petites de l'Espagne, du Portugal et des Pays-Bas. Dans sa main droite il tenait un long télescope de campagne, ouvert, prêt à être employé. Sa Grâce montait son favori, cheval de bataille châtain, Copenhague. » Je lis tout haut le passage ; aussitôt le guide se met à réciter, comme pendant, le portrait de Napoléon, dans les *Misérables :* « Esquisser l'aspect de Napoléon, à cheval, sa lunette à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 18 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on le montre, tout le monde l'a vu. Ce profil calme, sous le petit chapeau de l'école de Brienne, cet uniforme vert, le revers blanc cachant la plaque, la redingote cachant les

épaulettes, l'angle du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant aux coins des N couronnées et des aigles, les bottes à l'écuyère sur des bas de soie, les éperons d'argent, l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier César est debout dans les imaginations, acclamée des uns, sévèrement regardée par les autres. » Vraiment, l'humble sous-officier a presque aussi bien vu, avec ses yeux, que le grand écrivain avec son imagination.

Quant à l'armée qui, à neuf heures du matin, — aux premiers rayons de soleil perçant enfin, après une nuit de pluie torrentielle, les noirs nuages du ciel et la lourde buée de la terre, — prenait son ordre de bataille sous le commandement de Napoléon, son chef l'a représentée lui-même en quelques traits de son style à la César. Dans les *Mémoires* dictés à Sainte-Hélène, il la montre déployée en onze colonnes et six lignes, au flanc de la hauteur dont Rossomme marque le sommet et la Belle-Alliance le milieu : « Les trompettes et les tambours sonnaient et battaient aux champs : la musique faisait retentir les airs qui retraçaient aux soldats le souvenir de cent victoires. La terre paraissait orgueilleuse de porter tant de braves. Ce spectacle était magnifique ; et l'ennemi, qui était placé de manière à apercevoir jusqu'au dernier homme, dut en être frappé. » Il le fut, en effet. Cotton, qui cite ce passage des *Mémoires*, le développe avec ses propres impressions : « Les musiques des troupes françaises jouaient de sorte que nous pouvions les entendre distinctement. Leurs colonnes étaient précédées d'officiers montés pour diriger les alignements ; les baïonnettes étincelantes se détachaient sur les masses sombres, accompagnées par le roulement des tambours et le son des trompettes. L'infanterie était en avant, sur deux lignes, flanquée par des lanciers aux banderoles flottantes. En arrière des ailes de l'infanterie étaient les cuirassiers, également sur deux rangs. En arrière des cuirassiers, sur la droite, les lanciers et les chasseurs de la garde, les premiers habillés d'écarlate, les derniers en pelisses vertes garnies de fourrure et en colbacks. En arrière des cuirassiers, les grenadiers à cheval et les dragons de la garde, dont les armes éblouissaient. En arrière du tout, était l'infanterie de la garde en colonnes

serrées et sombres. L'empereur passa le long des lignes, accompagné d'un nombreux état-major ; une forêt de plumets ondulait autour de lui. Les troupes le saluaient des cris répétés de : « *Vive l'Empereur!* » L'infanterie élevait ses shakos sur les baïonnettes et la cavalerie ses casques et ses shapskas sur les épées et les lances. »

Pour la dernière fois, une armée française s'offrait à l'admiration de l'ennemi sous un tel aspect. Et quelle armée! Le reste des trois millions d'hommes qui, depuis vingt-cinq ans, avaient fait la plus glorieuse histoire militaire du monde. Peu à peu, de 1815 à 1870, les couleurs brillantes ont disparu des uniformes. A cette heure, il n'y a plus nulle part de buffleteries blanches croisées sur la poitrine ; il faut passer en Belgique, un pays dont l'armée ne doit pas se battre, et en Angleterre, dont les soldats n'ont plus paru sur le continent depuis 1856, pour trouver encore des bonnets à poil. Seuls, nos cuirassiers, grâce à Reichshoffen, ont conservé le vieux harnais militaire. En revanche, la vision colorée qui, pour la dernière fois, parut à Waterloo, vivante et mouvante, survit dans l'art par une beauté durable. Grâce à Charlet et à Raffet, à Meissonier et à Detaille, elle se lève dans la mémoire au premier appel.

Du côté de Wellington, les dipositions de combat étaient prises en silence, et l'armée française les devinait plus qu'elle ne les voyait. A peine si les canons anglais dépassaient la crête du plateau, derrière les haies, aujourd'hui détruites, qui bordaient le chemin creux d'Ohain. A l'abri de ce retranchement naturel, l'infanterie anglaise dissimulait au milieu des blés ses habits rouges à bourrelets blancs. La nuit précédente, tandis que nos soldats veillaient, à jeun et dans la boue, ceux de Wellington avaient pu manger et dormir, autour de grands feux alimentés par la forêt de Soignes. Dans les deux reconnaissances que Napoléon avait faites, sous la pluie et dans la boue, à neuf heures du soir et à deux heures du matin, « l'horizon, a-t-il écrit, paraissait un vaste incendie ». Au matin, Wellington et son armée, reposés et calmes, attendaient les Français comme sur le dernier gradin d'un cirque.

Pendant la bataille, les deux chefs purent se voir plusieurs fois, l'un de la Haye-Sainte, clef de la position anglaise, l'au-

tre de la Belle-Alliance, centre de la ligne française. Tandis que Napoléon passait son armée en revue, à neuf heures, Wellington le suivait de sa lorgnette. Il put le voir encore, deux heures après, en avant de Rossomme, les pieds dans la paille, consultant ses cartes étalées sur une table, comme un joueur penché sur l'échiquier. Vers midi, l'Empereur se tenait à cheval, près de la chaussée de Charleroi, entre Rossomme et la Belle-Alliance. Vers trois heures, il était descendu un peu plus bas, jusqu'au croisement du chemin de Plancenoit avec la chaussée. A sept heures et demie, il conduisait lui-même la vieille garde à l'assaut de Mont-Saint-Jean. Wellington, lui, ne bougea guère. Il se tint presque tout le jour, impassible, à l'ombre d'un ormeau, qui s'élevait au bord de la chaussée. C'est là qu'il prononçait de rares paroles, à la Plutarque.

Au général Kemp, qui demandait des renforts, l'*Iron-Duke* répondait :

— Mourez avec ce qui vous reste.

Au général Hill, qui demandait ses ordres pour le cas où il serait tué :

— Mourir jusqu'au dernier.

C'est là qu'il laissait échapper son : « *Splendid !* » en voyant Ney conduire la charge générale de la cavalerie française ; de là que, par une manœuvre simple et hardie, il rabattait son aile droite derrière son centre rompu ; là qu'il attendait, pendant près d'une heure, la reprise de l'attaque, tandis que, épuisées de fatigue, les deux armées interrompaient la lutte ; de là que, regardant sa montre, il appelait Blücher ou la nuit.

Sur la plaine, les édifices dont le nom revient à chaque instant dans les récits de Waterloo, jalonnent les phases de la bataille. Sur la ligne de l'horizon, ce point blanc, c'est la ferme de Rossomme ; à mi-côte, celle de la Belle-Alliance se détache plus nettement ; au-dessous de Mont-Saint-Jean, vers le milieu de la pente, celle de la Haye-Sainte conserve un aspect de forteresse avec son carré de bâtiments massifs, son jardin et son verger clos de haies ; au-dessus de la Haye-Sainte, tout au bord du plateau, dominant la chaussée, et marquant l'ancien niveau dans l'abaissement de terrain pro-

duit par la construction de la butte, cette colonne tronquée, c'est le monument du colonel Gordon, l'aide de camp de Wellington, et, de l'autre côté de la chaussée, sous cette pyramide, reposent les officiers hanovriens tués en défendant la Haye-Sainte. Plus loin, le petit clocheton gothique dont le sommet émerge du terrain, à la hauteur de Plancenoit, c'est le monument des Prussiens. Encore plus loin, entre les arbres ce point rougeâtre c'est Chapelle-Saint-Lambert. De ce côté, à une heure de l'après-midi, Napoléon, apercevant une masse noire, dit après l'avoir longuement observée : « Grouchy ! » C'était Bülow, avant-garde de Blücher. Du côté opposé, à droite, cette masse brune, c'est le château d'Hougoumont, où les Anglais, cernés par l'armée française, tinrent toute la journée, sous l'incendie.

Mais la plus longue contemplation est pour le chemin qui longe la butte et pour la pente qui descend vers le vallon. Ce chemin, qui aujourd'hui affleure les champs, est l'ancien chemin creux d'Ohain, et cette pente est celle que la cavalerie française gravit tant de fois, conduite par Ney. Grâce aux *Misérables* et à la page fameuse qui, une fois lue, ne sort plus du souvenir, on voit l'énorme masse des cuirassiers de Milhaud montant au galop la colline, comme un monstre aux écailles d'acier et à la crinière flottante, puis précipitée dans le chemin creux : « Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses... » Sur cette pente, des deux côtés de la chaussée de Charleroi, l'infanterie de Drouet d'Erlon montait à l'assaut de Mont-Saint-Jean en colonne serrée ; trop serrée, car les ravages de l'artillerie anglaise furent terribles dans cette masse profonde et, une fois arrêtée et rompue, ne pouvant se déployer et reprendre l'offensive, elle glissa lourdement jusqu'au fond du vallon. Les Écossais gris de Ponsonby la sabraient dans cette descente et, rompus eux-mêmes par la poursuite, ils étaient anéantis par les cuirassiers de Travers et les lanciers de Brô.

Sur le plateau, entre la butte et le monument de Gordon, deux murailles sur trois de l'infanterie anglaise étaient traversées par la cavalerie de Ney, dans la plus formidable charge qu'ait enregistrée l'histoire militaire. Puis montaient

les bonnets à poil de la vieille garde, conduits par Ney, à pied, son cinquième cheval tué sous lui, sans chapeau, l'habit troué de balles et un tronçon d'épée à la main. Enfin, le *sauve-qui-peut*! et, là-haut, à la nuit tombante, entre la Belle-Alliance et Rossomme, les deux derniers carrés de la garde, immobiles sous le feu d'une armée victorieuse comme des rochers sous la marée montante :

Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!

Vingt-cinq mille Français dorment dans cet étroit vallon, où s'étendent les brumes du soir et, à cette heure, sous la lumière triste, c'est encore une vision d'art qui double l'émotion. La *Revue nocturne* de Raffet flotte dans l'air et la chevauchée des cuirassiers fantômes défile devant la silhouette de l'Empereur. Au loin, vers la Maison-du-Roi, la clameur de la déroute et de la poursuite semble monter à l'horizon, tandis que les derniers coups de feu raient l'ombre grandissante, et que l'Empereur, tenant son cheval par la bride, se laisse entraîner par le roi Jérôme et le maréchal Soult.

II

L'année suivante, j'ai la bonne fortune de me trouver à Bruxelles le 18 juin, et je pars dès le matin pour le champ de bataille, seul dans une voiture de louage. Au trot des lourds chevaux qui mènent les landaus belges, je traverse le bois de la Cambre. Des rangées de hêtres superbes bordent le sol noirâtre des allées. Les troncs, lisses et droits, forment des nefs hautes et fraîches comme d'immenses cathédrales. Bientôt commencent les sombres futaies de la forêt de la Soignes. Elles s'arrêtent aujourd'hui à deux kilomètres environ de Waterloo; en 1815, elles le dépassaient et descendaient en pointe aiguë jusqu'aux trois hameaux qui portent des noms d'opéras-comiques : Vert-Coucou, Joli-Bois et Vieux-Amis.

Après deux heures de route paraît l'église espagnole de Waterloo, un Val-de-Grâce minuscule, avec un dôme écrasé et un porche à la grecque. Dans une chapelle latérale, s'élève

un buste en marbre de Wellington et, aux murs, sont fixées des plaques tumulaires portant, par rangs de grades, les noms des « officiers et officiers non commissionnés » de l'armée anglaise tués le 18 juin. Dans cette église, un lieutenant de Wellington, lord Uxbridge, fit enterrer avec respect sa jambe amputée. D'autres plaques sont consacrées aux morts hollando-belges, et l'une d'elles porte des vers qui sont traduits exactement par le début d'une pièce de Victor Hugo :

> Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
> Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie :
> Entre les plus beaux noms, leurs noms sont les plus beaux...

En face de l'église est l'auberge où Wellington coucha le 17 et le 18 juin et d'où, le 19, il data son bulletin de victoire. Au premier étage, on montre son lit et celui dans lequel mourut Gordon, son aide de camp. La nouvelle de l'entrée de Napoléon en Belgique avait surpris le général anglais dans la matinée du 15 juin. Il l'avait tenue secrète, puis, avec un beau sang-froid et quelque négligence, sans prendre aucune mesure pour soutenir les Prussiens que l'armée française pressait déjà, il était allé, le soir même, au bal que donnait la duchesse de Richmond. C'est là que, vers neuf heures, un courrier de Blücher lui confirmait la surprise foudroyante de Charleroi par les Français. Il se décidait alors à lancer ses ordres de rassemblement et de marche. Cependant, la nouvelle se répandait dans le bal et les visages se troublaient. Le duc de Brunswick qui, le lendemain, devait mourir en héros aux Quatre-Bras, tenait son fils sur ses genoux : il se levait si brusquement qu'il le laissait tomber. Les officiers anglais rejoignaient leurs troupes avec tant de hâte que beaucoup d'entre eux arrivèrent sur le champ de bataille en tenue de bal. Wellington voulait d'abord joindre son armée à celle de Blücher, mais, le 16, les Prussiens, battus à Ligny, étaient rejetés sur Wavre et lui-même, après un combat indécis aux Quatre-Bras, se décidait à se replier sur Mont-Saint-Jean, pour recevoir l'attaque sur cette forte position, tandis que les Prussiens, intacts malgré leur défaite, viendraient se jeter sur le flanc droit de l'armée française. Il reportait donc, le 17 au soir, son quartier général à Waterloo, et y passait tranquillement la nuit.

L'espace qui s'étend entre Waterloo et Mont-Saint-Jean vit, dans l'après-midi du 18, une terrible scène de désordre. Tandis qu'une part de l'infanterie anglaise repoussait avec une ténacité inébranlable les charges de la cavalerie française, les bataillons rompus par nos cuirassiers fuyaient vers Bruxelles, entraînant avec eux les valets d'armée et les conducteurs de bagages. Cette masse confuse criait sur son passage la défaite des Anglais. En même temps, l'Empereur expédiait en France un courrier de victoire. A ce moment Wellington voulut faire avancer les hussards hanovriens de Cumberland, qu'il tenait en réserve sur ses derrières. C'était une troupe de nouvelle formation et, devant l'effroyable mêlée, elle hésitait. Son colonel, Hacke, ne montrait pas plus de décision. Malgré les efforts du capitaine Seymour, qui saisissait le cheval du colonel par la bride et finissait par le prendre lui-même au collet, le régiment et son chef faisaient demi-tour, et prenaient au galop le chemin de Bruxelles. On ne les revit plus de la journée.

De Bruxelles à Mont-Saint-Jean, sous les futaies de la forêt de Soignes, le souvenir de Byron accompagne la route de l'armée anglaise. Objet de plate adulation ou de basse haine, Napoléon n'avait inspiré à la littérature que des dithyrambes ou des pamphlets, lorsque, dans le pays où il excitait le plus de terreur et de colère, un jeune poète mit au service de sa gloire la plus haute poésie. Tout, dans l'Empereur, était pour séduire Byron, poète novateur et orgueilleux, grand seigneur révolté contre sa caste, caractère impatient de toute contrainte et, devant le droit social, champion du droit individuel. Napoléon était la plus complète incarnation de l'ambition et du génie : il avait fait de la France son instrument et de l'Europe sa proie ; une chute effroyable avait suivi cette élévation prodigieuse. Le satanique Byron s'était épris de ce Lucifer.

Il commençait, en 1814, par accompagner d'invectives la première abdication et le départ pour l'île d'Elbe, parce qu'il lui répugnait de voir l'Empereur résigné à la déchéance : « L'honneur, disait-il, lui faisait une loi de mourir ; il n'aurait pas dû laisser croire, par son exemple, que les conquérants de la terre pussent être un jour livrés au mépris[1]. » Le

1. J'emprunte la traduction d'Amédée Pichot.

retour de l'île d'Elbe rendait à l'Empereur l'admiration du poète. Après Waterloo, Byron prêtait à l'Empereur d'admirables adieux à la France, et il s'indignait contre le pays trop prompt à abandonner son maître vaincu : « Tant que la victoire couronna son glaive, tant qu'il resta inébranlable dans sa force, tes adulations accompagnèrent ton maître et tu approuvais les flots de sang qu'il versait. Quoique la tyrannie fût assise avec lui sur le trône et accablât les nations, cependant tu trouvas brillant le diadème du despote jusqu'à ce que la fortune désertât son char. Alors tu t'éloignas toi-même de ton chef, tu fus la première à le trahir, la première à l'insulter. » Un poète, digne ce jour-là de donner la réplique à Byron, Auguste Barbier, s'est chargé de répondre pour la France.

Dans la même pièce, Byron donnait la première formule du bonapartisme libéral. Il faisait dire à Napoléon : « Adieu, France! mais si la liberté rallie jamais ses soldats sur ton sol, souviens-toi de moi. La violette croît toujours dans tes vallées... Je puis encore terrasser les ennemis qui nous entourent ; ton cœur peut encore s'éveiller à ma voix ; la chaîne qui nous rend esclaves a des anneaux faciles à rompre : alors, tourne les yeux vers moi ; appelle le chef de ton choix. » Voilà un thème que reprendront volontiers la politique et la littérature françaises.

Quant à Waterloo, aussitôt après la bataille, le poète l'avait chantée dans une pièce qu'il donnait comme « traduite du français ». Il affectait d'y voir une victoire de la liberté : « Notre chef a succombé ; mais ne vous en attribuez pas la gloire, fiers vainqueurs de Waterloo ! Pendant que, soldat et citoyen, il ne commandait à ses égaux que pour les guider partout où la victoire souriait à ses exploits, quel est, parmi tous les despotes ligués, celui qui eût osé attaquer ce jeune fils de la liberté? Quel homme eût osé concevoir la pensée d'asservir la France, avant que la tyrannie l'eût rendu esclave ; avant que, poussé par l'ambition, le héros eût dégénéré en despote? C'est alors qu'il est tombé. Puissent ainsi finir désormais tous ceux qui voudront soumettre les hommes à la puissance d'un seul ! »

Dans le voyage où il se cherchait partout, sous prétexte de

se fuir, au troisième chant du *Pèlerinage de Child-Harold*, Byron s'arrêtait longuement à Waterloo. « Harold est au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo. » Dans une superbe image, il symbolisait la fin du grand Empire et de Napoléon : « C'est ici que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis ; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux, qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde. » La butte du Lion n'est pas encore élevée : « Aucune statue colossale ne décore-t-elle ce lieu, aucune colonne, trophée de la victoire?... aucune!... Mais la vérité toute nue est plus morale encore! Que cette terre soit telle qu'elle fut! Voyez comme la pluie de sang de la guerre a fait prospérer les moissons! » Il voudrait qu'une telle victoire ne fût pas stérile et que la défaite du despotisme profitât à la liberté : « La terre est-elle plus libre? Les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul homme*? Ne se sont-elles liguées que pour apprendre à tous les rois jusqu'où va leur puissance?... Irons-nous rendre des hommages aux loups après avoir terrassé le lion?... La gloire ne peut être chère aux peuples délivrés que lorsque le myrte couronne l'épée qu'Harmodius dirigea contre le sein de l'oppresseur d'Athènes. » De la sorte, il reprenait en son propre nom le souhait qu'il avait exprimé déjà dans l'« ode traduite du français ».

Il ne décrivait pas la bataille elle-même. Il préférait rappeler la veillée des armes, le bal chez la duchesse de Richmond. Séduit par l'antithèse du plaisir et du danger, de l'amour et de la mort, qui sera un thème favori du romantisme, il la développait avec une sûreté d'exécution et une intensité d'effets qui serviront de modèle à ses successeurs. Il donnait à Victor Hugo le thème du troisième acte d'*Hernani* et du tocsin nocturne éclatant sur un duo d'amour : « Dans la ville, le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé... L'appel des Camerons retentit dans les airs... Combien le son du pibroch est aigu et sauvage dans les ténèbres! » Puis, c'était la marche sur Waterloo : « La forêt des Ardennes balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyants : les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au

combat. » Le souvenir de son ami Howard, tué dans la bataille, amenait encore un thème romantique, l'antithèse entre la douleur de l'homme et l'indifférence de la nature. Venait ensuite un long cri d'admiration pour le vaincu de Waterloo et de pitié pour le captif de Sainte-Hélène. Lamartine se souviendra de ces strophes dans son *Napoléon*. Enfin, après avoir effacé de la sorte l'invective de 1814, Byron exprimait, devant la destinée de l'Empereur, le nihilisme radical, le sentiment amer du néant universel qui était le fond de son âme et remontait dès qu'elle était agitée par un sentiment violent : « Ah ! ce monde est une pauvre chose à gagner ou à perdre. »

En constatant de la sorte que Byron a rapporté de Waterloo un ensemble d'impressions où se trouvent en raccourci la plupart des thèmes qu'il développera, et en songeant à l'énorme influence qu'il a exercée sur nos poètes, en comparant l'ébranlement causé dans cette âme par la catastrophe impériale à celui que subirent en France les jeunes hommes dont Vigny et Musset devaient exprimer le trouble moral dans les préambules de *Servitude et Grandeur militaires* et de *la Confession d'un Enfant du siècle*, est-il excessif de dire que, si Waterloo ouvre une ère nouvelle pour l'histoire du monde, il marque aussi la naissance du romantisme ?

Après le père légitime, et aussitôt proclamé, du romantisme, voici, dans le même sujet, le père longtemps méconnu du réalisme ; après le poète qui ne daigne pas décrire et ne s'intéresse aux choses que pour l'émotion qu'elles produisent dans son âme, voici le romancier qui professe l'horreur du lyrisme et a pris pour devise : « l'âpre vérité » ; voici Stendhal après Byron. Stendhal admirait beaucoup l'Empereur, mais pour d'autres raisons que les poètes romantiques. Il voyait en lui l'incarnation de ce qu'il aimait par-dessus tout, l'énergie. Il a noté par petits traits, avec des retouches et des reprises continuelles, ce qu'il avait pu voir de cette physionomie et de ce caractère ; il a essayé de tracer le portrait vrai de l'Empereur, sans pouvoir l'achever, par excès de scrupule dans la recherche du vrai. Il n'était pas à Waterloo et il faut le regretter : l'homme qui avait conservé la possession de soi-même dans la retraite de Russie aurait vu d'un œil net le terrible drame qui a troublé jusqu'à l'affolement la plupart de ses acteurs.

Cela n'a pas empêché Stendhal d'écrire une bataille de Waterloo qui est un chef-d'œuvre en son genre. Cette description a provoqué dans la littérature une révolution analogue à celle qui, de notre temps, avec Alphonse de Neuville et Édouard Detaille, s'est produite en peinture : elle a introduit dans le roman la guerre vraie, telle que la voit le soldat, par les petits côtés et les épisodes. Mais il est piquant de constater que ce renouvellement d'un genre par l'observation a pour point de départ une fiction non seulement imaginée, mais contraire en bien des points à la réalité.

Le héros de la *Chartreuse de Parme*, un *marchesino* italien, le petit Fabrice, est venu de Lombardie en Belgique pour combattre dans l'armée de l'Empereur. Sous un uniforme d'emprunt, il rejoint l'armée le matin de Waterloo, suit une cantinière, galope derrière Ney, fait le coup de feu contre la cavalerie prussienne et le coup de sabre contre les fuyards français, est roulé et blessé dans le flot de la déroute, puis, recueilli par des paysans, il regagne péniblement la France. Il ne comprend rien à son aventure et, à chaque nouvel incident, il se pose la même question : « Ceci est-il une véritable bataille ? » Le récit de cette aventure est, dans l'ensemble, un chef-d'œuvre de vérité, si l'on considère non pas la bataille de Waterloo, mais la physionomie de la guerre sous le premier Empire.

En effet, les généraux, les officiers et les soldats que Stendhal met en scène, sont les héros typiques de cette épopée, par leur aspect, leurs sentiments, leur langage. Silhouettes indiquées ou types de premier plan, Ney et le vieux colonel, le maréchal des logis de hussards et le caporal Aubry, les soldats fuyards et maraudeurs, la cantinière qui fait, près de Fabrice, comme le chœur de ce petit drame, offrent une exactitude physique et morale dont la littérature personnelle de l'Empire, mise au jour dans ces derniers temps, permet de vérifier l'exactitude. Jamais un écrivain de cabinet n'aurait trouvé ceci : « Un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux... Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée

d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crète de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. » Ce sont là des choses vues. Stendhal, le premier, a eu l'idée de les écrire et de substituer ce genre d'observation aux inventions, généralisations et altérations arbitraires qui formaient avant lui les récits de bataille.

De même le dialogue de Fabrice avec la cantinière ; les propos du caporal Aubry et la manière dont il conduit et sauve son escouade, le pain qu'il distribue entre ses cinq hommes et dont il prend le plus petit morceau, « l'air de la supériorité morale » que revêt tout à coup, avec l'autorité du commandement, la figure de l'humble chef, cet ascendant si particulier de l'expérience et du courage, joint au sentiment de la responsabilité. Il n'y a qu'une cantinière pour définir ainsi Cambrai : « C'est une bonne ville toute petite, entends-tu? et où il y a une cathédrale et Fénelon. » Elle respire l'âme de l'Empire, l'apostrophe du vieux colonel essayant d'arrêter les fuyards : « Au nom de l'honneur, restez ici ! » Tout cela est de la vérité neuve, la vérité générale des soldats et la vérité particulière des soldats de Napoléon. Depuis, le procédé est devenu d'usage général. Tous les romanciers militaires, ceux qui imaginaient la guerre dans leur cabinet et ceux qui la racontaient de souvenir, l'ont négligé. Pour prendre à diverses hauteurs dans cette littérature, de là sont venus, en France, les romans nationaux d'Erckmann-Chatrian et *la Débâcle* de M. Émile Zola, vue par les yeux de l'escouade que commande le caporal Jean Macquart. A l'étranger, le genre a produit *la Guerre et la Paix* de Tolstoï. Non que le grand écrivain russe ait imité Stendhal, mais tous deux ont tiré de la guerre vue une même sorte de vérité littéraire.

J'ai dit que Stendhal n'avait pas assisté à la bataille de Waterloo. Cependant, il s'était documenté sur la journée et il s'est efforcé d'en suivre exactement les phases. Il la place sur un terrain onduleux et détrempé ; surtout, il décrit le plus exactement qu'il peut le chemin suivi par la déroute. Le village où Fabrice arrive « vers les dix heures du soir », ce « gros village, qui formait plusieurs rues fort étroites, encombrées

d'infanterie, de cavalerie et surtout de caissons d'artillerie et de fourgons », c'est Genappe. La route « fort large », où, toute la nuit, « le tapage continuait comme le bruit d'un torrent entendu dans le lointain », c'est la chaussée de Charleroi. La « rivière marécageuse, traversée par un pont de bois assez étroit », à l'entrée duquel le colonel Le Baron essaie d'arrêter les fuyards, c'est un des petits affluents de la Sambre, traversé par la chaussée entre Genappe et Charleroi. Les petits groupes de soldats serrés « autour de l'aigle », et dont chacun représente un régiment, sont vrais, comme on le verra.

Mais, quelque soin qu'ait mis Stendhal à s'informer sur le terrain et les phases de Waterloo, il était impossible que, décrivant ce qu'il n'avait pas vu, il ne tombât pas dans quelques erreurs. Fabrice entend la canonnade dès cinq heures du matin : « C'étaient, dit le romancier, les préliminaires de Waterloo. » Or, les premiers coups de canon ne furent pas tirés avant onze heures et demie. Pendant que Fabrice galope à la suite de Ney, il traverse, dit le romancier, un « canal » large et profond, où les chevaux de l'escorte se mettent à la nage, et ce canal est bordé d'une « ligne de saules ». Or, Ney s'est tenu toute la journée entre la Belle-Alliance et Mont-Saint-Jean, sur un terrain où il n'y a trace de canal ni de saules ; il y avait des hètres et pas une goutte d'eau : Waterloo, en flamand, veut dire privé d'eau (*water. loss*). Pour trouver de l'eau et des saules, il faut aller aux deux extrémités du champ de bataille, vers Plancenoit et Braine-l'Alleud, où Ney ne s'est porté à aucun moment de la journée.

Enfin, le plus piquant, c'est que, pour représenter la bataille typique et telle que la voit le soldat, c'est-à-dire celle où il ne comprend rien, Stendhal a choisi, entre toutes les batailles, la seule peut-être où, par le fait du terrain, le soldat ait pu tout voir et tout comprendre. Si neuf à la guerre que fût le petit Fabrice, il n'aurait eu besoin, pour comprendre lui aussi, que d'exister et d'être à Waterloo.

Ce sont là des vétilles et qui n'enlèvent rien au mérite de vérité nouvelle qu'offre le chapitre de la *Chartreuse de Parme*. Si, malgré la recherche de l'exactitude, la bataille qui a pour personnage principal un soldat ahuri n'est pas la bataille

de Waterloo, il suffira désormais, pour peindre avec vérité telle bataille que l'on voudra, d'appliquer le procédé simple et fort de Stendhal. Et, par là, Waterloo qui, par Byron, ouvre la poésie romantique, a la même importance dans l'histoire du réalisme.

III

De Mont-Saint-Jean, en face de l'hôtel du Musée, part un sentier qui se dirige vers Hougoumont. En ce mois de juin, comme en 1815, le plateau est couvert de blés, et ces blés sont superbes : quarante mille cadavres ont engraissé la terre qui les porte. Ils pourraient encore cacher une armée. Les coquelicots écarlates, piquant la masse dorée des épis, font songer aux gardes anglaises guettant l'assaut des grenadiers français. Je prends quelques grains de blé dans le creux de la main; ils sont lourds de sève. Et je songe aux vers de Virgile sur les arbres qui, arrachés d'un tertre funéraire, laissaient couler des gouttes de sang. Au bord du chemin. un vieillard aveugle demande l'aumône. Sur une capote en guenilles, il porte la médaille de Sainte-Hélène et se dit « soldat de Napoléon ». Il aurait donc, au moins, quatre-vingt-quinze ans, l'âge du siècle. Les passants ne se posent pas la question, car les sous tombent en nombre dans la casquette de ce Bélisaire douteux.

Plus loin, des paysans offrent des balles. Le commerce des faux souvenirs est florissant par toute la contrée. Il se pourrait, cependant, que ces balles fussent authentiques, car cette campagne est comme pavée de plomb. Pour peu que la charrue ou la bêche pénètrent un peu avant, des projectiles apparaissent à la surface. Au milieu d'une prairie encadrée d'ormeaux, une vieille femme, semblable à un Memmling, est assise devant un étalage recouvert d'un mouchoir. Elle est silencieuse et attend les questions. Que vend-elle? Elle enlève le mouchoir et un crâne apparaît, au milieu de baïonnettes brisées, de biscaïens, de morceaux de bois où sont engagées des balles. et de pommes éparpillées dans cette ferraille. Les sutures

du crâne, épais et dur, sont fortement ossifiées ; c'est un crâne de vieillard. Puis, il est truqué : une balle est enfoncée dans la tempe et il est visible que, pour la loger, l'os a été foré artificiellement. La vieille ne s'émeut pas de la remarque. Tous les passants ne sont pas sceptiques : elle finira par trouver acheteur pour le crâne, peut-être même pour les pommes.

J'arrive à l'angle d'un mur en briques rouges, sur base de pierre, qui porte la trace d'anciennes meurtrières. Au bout, s'élève un bâtiment massif, percé d'une porte cochère, d'un style Louis XIV, solide et noble. Cette porte donne accès dans une cour, entourée sur deux côtés par les bâtiments d'une ferme et, sur les deux autres, par un mur où s'ouvre une porte charretière. Au milieu de la cour se dressent quelques pans de mur, seuls restes du château incendié pendant la bataille, une petite chapelle et la couverture d'un puits. Des jardins prolongent la cour sur la droite : ils sont entourés d'un mur, — celui que j'ai longé pour arriver à la porte du château, — et se continuent par un grand verger, clos de haies vives. En 1815, un bois épais couvrait la porte du château et le mur des jardins. Cet ensemble formait une véritable forteresse et les Anglais en avaient fait la principale défense de leur aile droite.

Une femme s'avance. C'est le guide d'Hougoumont. Elle est remarquablement intelligente. Elle commence par raconter d'un trait la partie de la bataille qui s'est déroulée ici. Un officier d'état-major ne donnerait pas avec plus de précision une leçon de terrain. Noms des corps et des chefs, phases du combat, petits incidents, elle n'omet rien. L'épisode d'Hougoumont est, du reste, fort simple. A midi, le corps de Reille attaquait et enlevait le bois, mais un feu terrible l'arrêtait devant la porte du château et le mur du jardin. Il tournait alors les bâtiments par la gauche et essayait de forcer la porte charretière ouvrant sur le derrière. Quelques hommes pénétraient par là dans la cour ; la porte se refermait sur eux et ils étaient massacrés. Le château était alors couvert d'obus et incendié par l'artillerie française ; ses défenseurs l'abandonnaient, mais ils se maintenaient tout le reste du jour dans les jardins et le verger.

De toutes les parties du champ de bataille, Hougoumont est celle qui a le mieux conservé sa physionomie. J'ai dit que les meurtrières sont encore visibles au mur du jardin. Les traces de balles et de boulets sont nombreuses sur les murs de la ferme ; beaucoup d'arbres portent la marque de leurs vieilles blessures. Le puits avait été comblé de cadavres ; il est muré. La chapelle, étroite et courte, avec sa porte carrée, ses deux fenêtres cintrées, son chevet à pans coupés et son clocheton à la croix penchante, est resté exactement ce qu'elle était, le soir de la bataille ; à l'intérieur un grand Christ de bois ouvre encore les bras de miséricorde sous lesquels on s'est tant égorgé. Il a les pieds carbonisés ; mais le feu n'est pas monté plus haut. Près de l'autel, une Vierge tient dans ses bras un Enfant Jésus, dont une balle a brisé la tête. Les murs passés à la chaux ont dû être reblanchis plusieurs fois pour faire disparaître les inscriptions qu'y laissaient les visiteurs. Comme dit Victor Hugo, « les nations s'y insultaient ».

Le guide m'introduit dans une salle basse de la ferme. Tout un lot de fusils et de baïonnettes est accroché au mur. Ils sont à vendre. Il est aisé de voir, à la forme du bois, quoique la platine ait été enlevée, que ces fusils étaient à piston, invention postérieure à la bataille. Quant aux baïonnettes, la douille laisse distinguer, sous la rouille, le lion belge et, au-dessous, les lettres G. R., initiales de la gendarmerie royale. Le guide en jupons se met à rire et avoue que cette ferraille trouve assez de preneurs pour qu'on soit obligé de la renouveler de temps en temps au marché de Bruxelles. Et comme je lui parle de la vieille femme à tête de Memmling, elle m'apprend qu'un entrepôt de débris humains, recueillis dans un vieux cimetière de paysans, existe aux environs et que là s'alimente le commerce de détail. Elle me conte même l'histoire d'un squelette complet, vendu récemment à un écrivain français. Elle me dit le nom du confrère, qui est considérable. Je ne le répéterai pas.

De la cour, elle me conduit dans le verger. L'herbe y pousse, fraîche et drue. Au pied du mur contre lequel se brisa l'assaut des Français, se trouvent les deux tombes du capitaine Blackman et du sergent-major Cotton. Elles sont

vides : depuis quelques années, les corps ont été transportés à Bruxelles. Ils étaient à leur place dans ce cimetière héroïque et ils n'avaient pas à craindre d'être troublés dans leur sommeil. Le comte de Robiano, propriétaire actuel d'Hougoumont, respecte pieusement tout le terrain de la ferme.

D'Hougoumont, je gagne à travers champs la Belle-Alliance et Rossomme. Ce terrain est celui où se formèrent pour l'attaque l'infanterie de Drouet d'Erlon et la cavalerie de Ney. Ici encore des paysans offrent des balles. Devant la Belle-Alliance une nuée d'enfants se lève de la route. Nouvelles offres de balles et aussi de fleurs : celles-ci du moins ont chance d'être authentiques. L'an dernier, du haut de la butte, j'avais aperçu la ferme de Rossomme, première étape de l'Empereur sur le champ de bataille. Je la cherche en vain et j'apprends que, incendiée quelques semaines avant, au mois d'avril, elle a été rasée. Au-dessous, la Belle-Alliance subsiste et porte cette inscription : « Rencontre des généraux Wellington et Blücher, lors de la mémorable bataille du 18 juin 1815, se saluant mutuellement vainqueurs. »

Je descends vers la ferme de la Haye-Sainte. Celle-ci a été complètement restaurée depuis la bataille et les traces de l'assaut livré par les soldats de Drouet d'Erlon ne s'y voient plus. La vieille porte a été remplacée et les solides murs de briques sont proprement blanchis à la chaux. Dans la cour, des valets de ferme chargent une charrette ; dans le verger, un superbe taureau, entravé et la tête maintenue par une planche, mugit avec force et laboure la terre à coups de sabot. Il n'y a rien à voir en cet endroit, que la plus paisible des exploitations agricoles. Les soldats hanovriens, morts jusqu'au dernier en défendant la ferme, reposent au-dessus, dans le champ qui borde la chaussée, autour de la pyramide où sont gravés les noms de leurs officiers : « A la mémoire du colonel Christian, baron Omptéda, du 5e régiment d'infanterie, R. G. H., du colonel Charles du Plat, du 4e régiment R. G. H., de... (suivent vingt-cinq noms d'officiers), qui moururent dans la mémorable journée du 18 juin 1815, ce monument est élevé par les officiers d'infanterie de la légion allemande du Roi. » En face, une colonne tronquée marque la place où fut blessé à mort « l'ho-

norable sir Alexandre Gordon, lieutenant-colonel, chevalier-commandeur du très honorable ordre du Bain, aide de camp du feld-maréchal duc de Wellington ». Au lieu de l'épigraphie concise qui suffit à la gloire des Hanovriens, cette colonne bavarde longuement, avec une emphase superflue, car la simple mention du fait serait plus éloquente.

Au moment où je rejoins l'hôtel du Musée, des rires frais sonnent sur la butte. Toute une école de fillettes descend l'escalier avec une joie bruyante. La nuit approche. En face de Mont-Saint-Jean, sur la côte, au-dessus de la Belle-Alliance, à l'endroit où tomba le dernier carré de la garde, des flammes brillent et des fumées s'élèvent. Ce sont des feux d'herbe. Ils ressemblent à des feux de salve.

IV

Dans la nuit, à l'hôtel du Musée, la fenêtre ouverte sur la campagne que blanchit la lune, j'ai relu *la Voix de Waterloo* et le livre des *Misérables* qui mêle l'histoire de la bataille à la fiction du roman. Si Victor Hugo, qui ne cite guère, ne nomme pas Cotton, il l'a lu et mis à profit. Les comparer serait ridicule : entre l'ancien sous-officier, aubergiste et guide, qui a grossoyé sa relation pour faire aller son commerce, et le grand écrivain qui a tiré de Waterloo ses plus belles pages de prose, il n'y a pas de commune mesure. Mais, par cela même, il est curieux de voir comment le grand écrivain a élevé jusqu'au sublime quelques traits perdus dans la relation du cicerone.

Grâce au caractère spécial de la bataille, Cotton a vu nombre de faits curieux et la manière dont il les raconte sonne vrai. Il y a fait entrer la tradition recueillie sur place aussitôt après l'événement et beaucoup de détails recueillis de la bouche des officiers anglais qui logeaient dans son auberge. Ses anciens chefs l'estimaient ; on le voit par leurs lettres, qu'il a soigneusement insérées dans son livre, avec l'éloge de son pale ale et de son porto ; ils lui ont envoyé des recueils de documents et des relations anglaises. De tout cela, souvenirs

personnels, traditions, récits d'acteurs, citations, il a composé un récit décousu, mais des plus intéressants.

Cotton est profondément anglais et soldat. Il a revêtu sa narration d'une forme savoureuse, où l'humour rude et piquant de son pays relève la manière de voir et de sentir particulière à sa profession. De là, une originalité d'autant plus marquée qu'il était du peuple et soldat de métier. Nous ne connaissons guère en France l'anglais des ports et des tavernes, des casernes et des écuries. Le récit de Cotton en est un spécimen original. Du reste, Cotton aime aussi le grand style ; il fait des phrases. Il cite beaucoup de vers et un certain nombre sont assez mauvais pour être de sa façon. La rhétorique cocasse de ce Dumanet anglais qui se souvient de Byron, achève de colorer son style, échauffé et empêtré, mais point banal.

Comme les soldats de tous les pays, Cotton est persuadé que ses camarades et lui formaient la première armée du monde, que ses officiers n'avaient point d'égaux et que son général surpassait tous les hommes de guerre. Avec cela, il admire sincèrement l'Empereur et l'armée française. Il professe pour le terrible adversaire de son pays les sentiments que les matelots du *Northumberland* et les soldats de Sainte-Hélène témoignaient à leur prisonnier. Napoléon et ses grenadiers seraient sans pareils, s'ils n'avaient pas rencontré Wellington et les gardes anglaises.

A travers des phrases divertissantes, Cotton a des éclairs d'enthousiasme éloquent, des traits de nature, des mots énergiques et qui peignent. Son récit de la charge des cuirassiers fait sourire et donne le frisson. Il a beaucoup de mots comme ceux-ci : « Je ne connais rien de comparable à la scène de guerre extraordinaire que fut la charge française : la plupart de notre infanterie était en carrés, et la cavalerie ennemie de toute espèce galopait parmi eux, *comme si c'eût été la nôtre même* ». Avec un bon sens de soldat, qui sait par expérience le danger d'une fausse manœuvre, il dit un mot juste sur l'héroïsme imprudent de Ney s'engageant à travers les carrés anglais : « Ce fut l'une de leurs plus grandes fautes de lancer leur cavalerie dans un labyrinthe d'où il n'y eut aucun moyen de la dégager. » Il rapporte

des mots comme celui-ci, d'un tour bien soldat et bien anglais. Un officier disait, en parlant des fusiliers du 27[e] royal, tombé presque tout entier, sans reculer d'une semelle, sous le feu à bout portant des tirailleurs français : « Si jamais le souverain leur donne une autre épigraphe, cela devrait être *Museau contre museau* ».

Victor Hugo a écrit son *Waterloo*, pendant l'été de 1861, à Mont-Saint-Jean, dans une chambre de l'Hôtel des Colonnes. De sa fenêtre, il avait sous les yeux la plus grande partie du champ de bataille et il pouvait à chaque instant renouveler l'émotion du souvenir. Jamais le roman historique n'a produit une œuvre aussi vivante et frémissante.

Le génie de l'écrivain, qualités et défauts, était dans son plein développement; il en a mis dans ce livre le meilleur et le pire. Le meilleur, c'est la faculté de l'évocation et ce don de peindre dont *Choses vues* nous montrent les procédés. D'un mot ou en de longues pages, tantôt avec des lueurs d'éclair, tantôt sous la lumière ardente que produirait une forge de cyclope, il anime et éclaire la scène. Comme aussi, il noie le récit dans un torrent de mots, épaissit les ombres et accumule les nuages de métaphysique prétentieuse. Il a des comparaisons saisissantes qui marquent à jamais une idée ou un fait; il accumule les métaphores, par jeu de rhétorique, sans autre but que de satisfaire sa virtuosité. Il abuse des épithètes qui, dès lors, sont comme sa marque de fabrique; tout est « sombre » et « sinistre », « pensif » et « hagard ». Il grossit et déforme. Il fait Napoléon plus mystérieux et plus exubérant que nature; il lui prête des mots inutiles; surtout, il lui donne des attitudes et des phrases de théâtre; il le tourne tantôt au premier rôle et tantôt au troisième. Il étale enfin ce rôle providentiel de la France et cette philosophie de la Révolution, qui sont une forme déplaisante du chauvinisme et ont continué trop longtemps, pour la santé de l'esprit national, les illusions de 1848.

Au total, ce livre est devenu populaire, non seulement par le sujet, de tous ceux qu'a traités Victor Hugo le plus dramatique et le plus émouvant pour nous, mais par une série de pages sublimes. Les deux premiers chapitres, sur Hougoumont, forment un de ces drames par l'antithèse, où il excelle. Il n'a jamais tiré d'effets plus terribles ou plus charmants du

contraste entre la férocité héroïque des batailles et le sourire impassible de la nature, le néant de la gloire humaine et la permanence de la vie champêtre. S'il délaie dans des flots de rhétorique la plus célèbre, la plus courte et la plus contestée des harangues militaires, le mot de Cambronne, il écrit cette phrase : « C'est ainsi que les légions françaises, plus grandes que les légions romaines, expirèrent à Mont-Saint-Jean sur la terre mouillée de pluie et de sang, dans les blés sombres, à l'endroit où passe maintenant à quatre heures du matin, en sifflant et en fouettant gaiement son cheval, Joseph, qui fait le service de la malle-poste de Nivelle. » Devant le génie de Napoléon, il montre « l'œil immense devant lequel un puceron sautant d'un brin d'herbe à l'autre égale l'aigle volant de clocher en clocher aux tours de Notre-Dame ». Quant aux deux pages où il raconte la chute des cuirassiers dans le chemin creux d'Ohain et l'écrasement des carrés de la garde, rien n'est aussi beau. On dirait du Tacite mêlé à de l'Eschyle.

Malheureusement, si le second de ces épisodes tire tout son sublime de la réalité, il semble bien que le premier est de pure imagination. Dans tout ce que j'ai pu lire sur la bataille, rapports officiels et récits personnels, historiens français et anglais, hollando-belges et allemands, il n'est pas dit un mot de la catastrophe du chemin creux. Selon Victor Hugo, le guide Decoster, — dont il fait Lacoste, — aurait trompé l'Empereur en lui disant qu'il n'y avait pas d'obstacle sur la crête du plateau; d'où l'ordre donné par l'empereur, et les cuirassiers courant à l'abîme. D'abord, il n'est pas certain que l'Empereur ait donné à la division Milhaud l'ordre de charger. Ney dit avoir reçu cet ordre, mais Napoléon nie l'avoir donné. Quoi qu'il en soit, que Ney ait chargé avec ou sans ordre, il conduisait les cuirassiers sur un terrain bien connu de lui, car, plusieurs fois, il avait atteint la crête du plateau, en conduisant les assauts précédents de l'infanterie. Il le connaissait si bien que, pour éviter l'obstacle appelé par les Anglais « notre amical chemin creux », au lieu de diriger la cavalerie droit sur la crête, il la fit obliquer à gauche, du côté de Braine-l'Alleud. Les historiens de la journée mentionnent expressément le fait. Ainsi Charras,

un des plus attentifs et des mieux informés, comme un des plus hostiles à Napoléon et des plus empressés à signaler les fautes commises : « Ney les dirigeait, en suivant le côté ouest du contre-fort où prennent naissance le vallon de Hougoumont et celui de la Haye-Sainte. Il évitait ainsi d'aller tomber dans la partie encaissée du chemin d'Ohain. »

Ce qui a pu donner naissance à une confusion, c'est l'incident que voici. On lit dans la *Campagne de 1815* par le général Gourgaud, c'est-à-dire par Napoléon : « Plusieurs charges de la cavalerie anglaise furent faites avec succès sur le flanc d'une des colonnes du premier corps, et une quinzaine de nos pièces, qui se portaient en avant, furent culbutées dans un chemin creux ; une brigade de cuirassiers de Milhaud s'avança contre cette cavalerie et bientôt elle couvrit de morts le champ de bataille. » Cette culbute de canons, confondue avec le souvenir laissé par la charge terrifiante de la cavalerie française, a sans doute donné naissance à une tradition locale que Victor Hugo aura recueillie, comme plusieurs autres. Celle-ci avait un caractère d'énormité et de terreur qui l'a séduit, quoiqu'il n'ait pas osé l'adopter entièrement : « Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. » Il aimait ce genre d'effets, où la lenteur de la mort permet de prolonger l'émotion du lecteur. A Waterloo, il montre l'homme agonisant sous un monceau de cadavres ; dans une autre partie des *Misérables*, il a représenté avec le même détail la mort de l'homme enlisé ou tombé à la mer. A cette heure, l'épisode du chemin creux n'est plus mis en doute. Sur place, les guides le racontent : à l'un des derniers Salons un peintre le représentait.

Voyons maintenant de quelle manière Victor Hugo, procédant avec Cotton comme avec les souvenirs de ses diverses lectures, a changé en poésie la prose du soldat anglais. D'abord, il lui a pris certains détails, de ceux qu'il faut avoir vus et qui ne s'inventent pas. Tel celui-ci : « Les champs labourés, dit Cotton, étaient si complètement saturés de pluie que les chevaux y enfonçaient jusqu'aux genoux, et, par moments, jusque près des sangles. » De cette remarque Victor Hugo tire cette image : « Il avait plu toute la nuit ; la terre était défoncée par l'averse ; l'eau s'était çà et là amassée dans

les creux de la plaine comme dans des cuvettes; sur de certains points les équipages du train en avaient jusqu'à l'essieu; les sous-ventrières des attelages dégouttaient de boue liquide. » Il lui emprunte la mention des bataillons anglais si réduits qu'ils sont commandés par des lieutenants, et le détail des morts, par rangs de grades. Il lui prend plusieurs des mots et des actes par lesquels se marquent le sang-froid, la ténacité et les angoisses de Wellington pendant la bataille. Il n'a pas oublié ce trait, frappant entre tous, dans l'assaut de Mont-Saint-Jean par la garde impériale : « Les rangs français, écrit Cotton, semblaient osciller sous l'effet terrifiant de chaque décharge, comme le haut blé sous un coup de vent subit, tandis que, par moments, on voyait voler en l'air des bonnets et des fusils. ». Cotton cite Wellington disant : « Napoléon n'a pas manœuvré du tout. Il s'est avancé exactement suivant l'ancienne méthode, en colonnes, et il a été repoussé d'après l'ancienne méthode. » Certainement Victor Hugo n'est pas allé chercher cette réflexion dans une lettre insérée au douzième volume du recueil de Gurwood, correspondant de Cotton; il la retourne contre le général anglais : « Wellington, c'est la guerre classique qui prend sa revanche. » Et il part de là pour un beau développement sur l'ancienne et la nouvelle tactique.

Mais tout un chapitre des *Misérables*, le dernier, est sorti de deux documents, imprimés en appendice dans la *Voix de Waterloo*. Ici, la comparaison serait à l'avantage, non plus de Cotton, mais du colonel anglais Ponsonby et de l'officier anonyme qui les ont écrits. La simple vérité l'emporte souvent sur les fictions de l'art et l'émotion éprouvée se communique avec plus de force que l'invention cherchant l'effet.

Le colonel de dragons anglais Ponsonby, blessé de six coups de sabre et le flanc percé d'un coup de lance, est resté couché parmi les morts. A la fin de la bataille, un tirailleur, « beau jeune homme plein d'ardeur, chargeant et tirant, s'agenouille à terre et tire souvent par-dessus lui, causant avec lui très gaiement pendant tout le temps et, à la fin, il s'enfuit, disant : — « Vous serez bien aise d'apprendre que nous allons nous retirer. Bonjour, mon ami. » La nuit arrive, la bataille finit et le colonel n'est pas secouru. Un rôdeur

le dépouille et plusieurs autres le fouillent. Enfin, vers minuit, un soldat anglais survenant le « garde comme une sentinelle » jusqu'à ce qu'il soit relevé et porté à Waterloo.

Au colonel Ponsonby, Victor Hugo a emprunté son aventure et son grade, presque son arme et son nom, pour en faire le colonel de cuirassiers Pontmercy, couché sous les morts dans le chemin creux d'Ohain. On se rappelle le reste de la scène : un rôdeur, Thénardier, dépouille le colonel, qui prend le voleur pour un sauveur et le remercie. Relisez cette scène avant de lire le « Récit d'un officier » dans le livre de Cotton :

Les misérables, qui s'attachent aux flancs de toutes les armées, dans le but de piller les cadavres récents, avaient été en besogne : les montres et les bourses d'un grand nombre avaient déjà disparu... J'entendais parfois, et non à une grande distance de moi, les voix de nos compagnons plus heureux, qui avaient échappé au massacre, et quelques-uns rôdaient sur le champ de bataille en quête de pillage. Momentanément, j'espérai qu'un rôdeur ami passerait près de moi... Une voix immédiatement à côté de moi proféra une faible demande d'un peu d'eau. Je tournai la tête et je vis un jeune enseigne, dont la jambe avait été brisée par les roues d'un canon, se soulever sur son coude, et regarder d'un côté à l'autre du champ, dans l'espoir de découvrir quelqu'un qui voulût le soulager.

Et ses cris furent entendus : un homme revêtu du sombre uniforme des chasseurs prussiens s'approcha du patient ; mais, hélas ! ce n'était pas dans un but de miséricorde. Saisissant rudement le blessé et sourd à ses prières, il commença son œuvre de pillage. J'entendis le tintement d'une bourse ; et des breloques, une montre, un joyau étincelèrent au clair de la lune... Une lutte s'ensuivit, mais c'en fut une courte : le scélérat, irrité par la résistance, se leva, et, d'un coup mortel, réduisit le pauvre jeune homme au silence pour jamais...

Tout à coup, le rôdeur s'arrêta, prêta l'oreille et regarda soupçonneusement autour de lui ; alors il se coucha par terre... Mon cœur commença à battre. Deux hommes s'avançaient et eux aussi étaient des pillards. Mais, assurément, tous ne pouvaient être aussi impitoyables que le misérable tapi à côté de moi ! Ils s'approchèrent de plus en plus, et, sons joyeux ! ils causaient dans la langue maternelle... C'étaient des grenadiers de la ligne, et l'un d'eux portait des galons de sergent...

Ces deux soldats aident le blessé à se relever, lui donnent à boire, puis veulent le quitter pour continuer leur récolte, « qui, à en juger par le volume de leur havresac, devait être considérable ». Et la conversation suivante s'engage :

— Sergent, je vous récompenserai largement : ne m'abandonnez pas.

— Je ne puis rester plus longtemps, monsieur ; le jour se lève et vous aurez bientôt de l'assistance.

— Elle ne m'arrivera jamais : il y a quelqu'un, à trois pas d'ici, qui ne me permettra pas de voir un nouveau soleil.

— Que voulez-vous dire ? s'écria vivement le sergent.

— Remarquez-vous ce tireur de carabine prussien, qui se tient caché là derrière le cheval ?

— Qu'y a-t-il par rapport à lui ?

L'officier raconte alors la scène de meurtre, puis :

— Je serai très probablement sa première victime !

— Par le ciel ! vous ne la serez pas, s'écria le sergent.

Comme il tirait son sabre et enjambait le cheval mort, le Prussien, qui avait sans doute attentivement épié la conversation, saute sur ses pieds... mais son sort était fixé : le meurtrier roula, dans l'agonie de la mort, à côté de l'infortuné jeune homme... Le cadavre fut promptement dévalisé par les grenadiers ; et les dépouilles de l'homme à la carabine réunies à leur butin...

— Voyez, l'aurore arrive à grands pas, dit l'officier sans commission, nous devons partir. Mac Manus (le nom de son camarade)... Nous vous laissons en sûreté, monsieur ; ce noir tireur de carabine-là ne lâchera plus jamais de détente. Ramassez un fusil pour le monsieur ; nous ne devons pas l'abandonner sans qu'il ait le moyen de tenir les vagabonds à distance... Tenez, monsieur, donnez une nouvelle accolade à la bouteille d'eau-de-vie.

— Merci, mes bons camarades, je vous dois la vie... Quels sont vos noms, votre régiment ? J'aurai soin de faire rapport de vos services à...

Le plus âgé des grenadiers se mit à rire :

— Vous n'êtes qu'un jeune soldat, monsieur ; et ceci est, je suppose, votre premier champ de bataille. Je sais que vous nous voulez du bien ; mais le silence est le meilleur service que vous puissiez nous rendre. Nous aurions dû être avec les troupes avancées près de Genappe, au lieu de cueillir les propriétés perdues dans les plaines de Waterloo...

— Assez ; je ne vous pose pas de questions. Mais voici quelques guinées...

— Que nous ne demandons pas, dit le sergent. Nous avons fait une bonne affaire cette nuit ; et, jeune monsieur, nous ne désirons ni acceptons votre argent. Si nous vous avons rendu service, ce fut par considération pour la vieille patrie. Il est difficile de se boucher les oreilles, lorsque la première langue que nous bégayâmes au berceau demande pitié sur le champ de bataille. Adieu, monsieur, le matin arrive vite.

— Et cependant, repris-je, je pourrai peut-être à un certain mo-

ment vous rendre service... Demandez après J.-B., et il se souviendra de la nuit de Waterloo.

Peut-être la lecture de cette scène, devant le champ de bataille, éclairé par la lune, comme dans la nuit du 18 juin 1815, lui donnait-elle une puissance particulière d'émotion. Cependant, il me semble encore qu'il y a là des traits dignes de Shakespeare, de ceux qu'un grand poète imagine, en les revêtant du tour propre à sa langue et à sa race, de ceux qu'un homme ordinaire, de même race et de même langue, emprunte à la vérité. Je crois qu'elle a donné à Victor Hugo l'idée par lui resserrée, contrairement à son habitude, de la scène forte et courte entre le colonel Pontmercy et le faux sergent Thénardier.

On trouverait encore, dans cette relation, et dans quelques pages de Cotton lui-même, le premier crayon de deux tableaux largement peints par Victor Hugo : la nuit sur le champ de bataille et la déroute française. Ici la maîtrise du romancier a élargi, avec une précision énergique, l'indication molle et diffuse du témoin. Mais je ne puis étendre encore cette comparaison et je renvoie au livre de Cotton. Le lecteur se dira, pour en finir avec Cotton, que l'hôtelier de Mont-Saint-Jean, sergent-major authentique et honnête homme, est devenu le faux sergent Thénardier, aubergiste à Montfermeil.

Victor Hugo avait visité Waterloo bien avant le mois de mai 1861 et il avait chanté la bataille avant de la décrire. La pièce des *Châtiments*, l'*Expiation*, qui, en moins de quatre cents vers, déroule une épopée en quatre chants et un drame en quatre actes, est datée de 1852. Aussitôt arrivé à Bruxelles, le poète, fils d'un soldat de l'Empire et, depuis ses débuts, hanté par la « grande image », était venu voir le champ de bataille. La partie de l'*Expiation* consacrée à Waterloo est d'une exactitude parfaite. Chaque vers est un trait emprunté à la réalité, trait caractéristique, choisi avec cette netteté de coup d'œil qu'aucun poète n'eut à tel degré. Les quatre premiers vers montrent au complet le théâtre de l'action, la « morne plaine », où

Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans (un) cirque de bois, de côteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

La situation des deux généraux était exactement celle-ci :

Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.

La vallée de Mont-Saint-Jean, lorsque la colonne trop serrée de Drouet d'Erlon recule jusqu'au bas de la pente, sous le feu des Anglais, devait être

Un gouffre flamboyant, rouge comme une forge,
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient et se couchaient comme des épis mûrs.

Il n'y a aucune rhétorique dans les vers où le poète montre la vieille garde montant à l'assaut de Mont-Saint-Jean :

Leur bouche, d'un seul cri, dit : « Vive l'Empereur ! »
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.

Les huit vers sur la déroute finale, cette évocation, belle comme un groupe de Rude, de la « géante à la face effarée », résument fidèlement les rapports français et prussiens. Il n'y a qu'une inexactitude, les vétérans « jetant leurs aigles ». On verra que pas un drapeau ne fut perdu après la bataille ; jusqu'au bout, tous furent escortés et défendus.

Je montrais tout à l'heure la part d'imagination qui entre dans le réalisme de Stendhal. Il se trouve maintenant que le romantisme de Victor Hugo est surtout fait de vérité. Preuve, entre bien d'autres, que les systèmes les plus absolus n'appliquent jamais leur formule dans toute sa rigueur, et que l'individualisme de l'artiste conserve le premier rôle dans la production de l'œuvre d'art.

V

Il y a deux parties bien distinctes sur le champ de bataille de Waterloo, l'une où l'Empereur attaquait, l'autre où il était attaqué. La première est marquée par Hougoumont, la Haye-

Sainte et Mont-Saint-Jean, la seconde par Papelotte, Plancenoit et Genappe.

Le parcours de celle-ci est difficile, car le terrain est mal frayé. Ni le chemin de fer, ni même les grandes routes ne passent par là. Il faut s'engager à pied ou à cheval dans les sentiers et les champs.

On quitte Mont-Saint-Jean par le chemin d'Ohain, qui, après avoir coupé la chaussée de Charleroi, au-dessus de la Haye-Sainte, continue à suivre la crête du plateau. Au bout de douze cents mètres environ, il est coupé lui-même par un sentier qui descend vers un petit vallon. En prenant ce sentier, à droite, on se trouve bientôt, à mi-côte, devant une grosse ferme que désigne à l'attention une tour polygonale à couronnement festonné. Au bas de cette tour s'ouvre une haute porte cintrée et, de chaque côté, s'étendent les solides et larges bâtiments d'une exploitation agricole. C'est la ferme de Papelotte.

Toute voisine du frais vallon où le ruisseau de Smohain prend sa source, elle est ombragée de beaux arbres. Dans la vaste cour qu'encadrent les bâtiments, dans la prairie qui descend en pente douce vers le vallon, derrière les haies touffues, dans les champs de blé qui s'étagent sur la pente, tout respire le travail paisible et fécond. Il n'y a pas, aux alentours, le va-et-vient de curieux qui, de Mont-Saint-Jean, rayonne vers Hougoumont, La Haye-Sainte et la Belle-Alliance. Les touristes ne poussent guère jusqu'ici. Par-dessus la clôture de la prairie, de jeunes chevaux flairent le passant. Dans la cour, les poules picorent. Devant la porte, une charrette de paille attend son attelage qui piaffe et s'ébroue dans l'écurie. Quelques pas au-dessous, dans le vallon, s'élève une petite chapelle. Partout, dans ce coin très frais, des arbres et des haies. Sur la pente opposée, se groupent un château et une ferme. La ferme est celle de Ter-la-Haye, le château celui de Frichemont.

Sur le triangle que Frichemont et Ter-la-Haye forment avec Papelotte, s'appuyait l'aile gauche anglaise. Il fut pris par les Français de Durutte et repris par les Prussiens de Ziethen. Dès que Napoléon avait été sûr de l'entrée en ligne des Prussiens, il avait opposé aux survenants une ligne en potence dont Papelotte était le pivot. Avec Bülow, arrivé le premier par le

vallon de Lasne, l'attaque prussienne s'était portée d'abord sur l'extrême droite de cette ligne, vers Plancenoit. Lorsque, à son tour, Ziethen déboucha par le vallon de Smohain, les Français, pressés à gauche par les Anglais, en face par les Prussiens, durent abandonner Papelotte. Aussitôt Ziethen s'élançait par cette brèche vers Mont-Saint-Jean et, avec lui, la cavalerie anglaise tenue en réserve de ce côté. C'était le moment où la garde faisait un effort suprême sur Mont-Saint-Jean. A la vue des Prussiens et de la cavalerie anglaise inondant son flanc droit, le centre de l'armée française fléchit et la déroute commença. C'est donc sur ce coin reculé du champ de bataille, dans ce vallon où règnent à cette heure tant de paix et de silence, que retentirent les premiers cris de : *Nous sommes trahis!* et de *Sauve qui peut!* Longtemps le flot grossissant avait battu notre ligne sans l'entamer. Enfin la digue trop mince se rompit à Papelotte, et aussitôt commença le ruissellement de la déroute autour des inébranlables carrés de la garde.

Pour gagner Plancenoit, il faut remonter la pente du vallon. Le chemin, simple sentier à travers champs, ondule avec le petit plateau qui sépare le ruisseau de Smohain de celui de Lasne. Au bout de deux kilomètres, au fond du vallon de Lasne, paraît le village de Plancenoit, tapi autour de son église. Dans ce village s'est livré, entre les Français et les Prussiens, une lutte héroïque et impitoyable des deux parts. Tandis que Ziethen marchait vers Papelotte, Bülow, bientôt rejoint par Blücher, faisait des efforts inouïs pour enlever Plancenoit, défendu par la jeune garde. Le village était comme une forteresse dont le cimetière, situé sur une éminence, clos de murs et appuyé sur l'église formait le réduit. Village et cimetière étaient pris et repris; enfin la jeune garde, écrasée par le nombre, abandonnait la position. A ce moment, deux bataillons de la vieille garde, grenadiers et chasseurs, envoyés de la Belle-Alliance par l'Empereur, pénétraient dans le village et, par la plus vigoureuse charge à la baïonnette qu'ait fournie cette infanterie unique au monde, le reprenaient. Après l'avoir balayé, ils rejetaient les Prussiens à plus de deux cents mètres dans le vallon.

Aujourd'hui, Plancenoit, brûlé pendant la bataille, est reconstruit et la terrible soirée du 18 juin n'y a laissé aucune

trace. C'est un humble village, où les maisons basses forment autour de l'église quelques ruelles caillouteuses. Les tas de fumiers s'alignent le long des portes ; bêtes et gens y vivent dans une familiarité primitive. A l'heure où je le traverse, la maison d'école lâche à grand bruit ses élèves, garçons et fillettes. Leurs cris réveillent le grand silence du vallon.

Au delà du village, le ruisseau de Lasne, tout voisin de sa source, commence en maigre filet, s'élargit bientôt, et s'étale en un petit étang, autour duquel frissonnent des peupliers. Un petit moulin caquète entre les arbres. La ferme d'Hanotelet et le village de Maransart ferment la perspective derrière un rideau de verdure. Tout ce paysage est charmant de lignes. Il est à la fois doux et vigoureux ; il respire la fraîcheur et la paix. Ce décor idyllique a vu un terrible drame : cette eau limpide et murmurante, qui arrive en courant et se repose en nappe, a été jadis un lac de sang.

En sortant du village, près de l'église, un sentier raide grimpe vers le plateau, du côté de la Belle-Alliance. A l'endroit où il le rejoint s'élève un petit clocheton gothique, surmonté d'une croix. C'est le monument des Prussiens. Il porte cette inscription, en allemand : « Aux héros morts, leur souverain et leurs pays reconnaissants. Qu'ils reposent en paix ! — Belle Alliance. — 18 juin 1815. » Jamais monument plus simple et plus modeste épitaphe ne consacrèrent plus de patriotisme et de courage. La solidité des Prussiens à Ligny, la fierté de leur retraite, la rapidité de leur concentration sur Wavre et de leur marche sur Waterloo, le secours empressé qu'ils apportaient à leurs alliés, malgré de légitimes motifs de rancune, la vigueur de leur attaque sur le flanc de l'armée française, leur donnent dans la victoire une part, non pas égale à celle des Anglais, mais essentielle, car, sans eux, les Anglais étaient perdus.

De Plancenoit on rejoint la Belle-Alliance par un sentier encaissé, tortueux et comme rebondissant à travers les plis du terrain. De là, en poussant du côté de la France, par la chaussée de Charleroi, on suit le lamentable trajet de la déroute française. Sur cette large voie, les fantassins jetaient leurs fusils, et les conducteurs coupaient les traits de leurs chevaux. Jusqu'à Rossomme, où les derniers carrés de la garde

tombèrent sans avoir reculé, il y eut encore quelques essais de résistance. Des bataillons, des compagnies, des pelotons, encore unis ou formés au hasard par des chefs énergiques, faisaient face à l'ennemi. Mais l'action avait tellement émietté les corps et, sur la fin, était devenue une mêlée si confuse que la première des deux armées qui perdait le contact devait être anéantie.

Après Rossomme, la route descend tout droit vers un hameau, la Maison-du-Roi, puis remonte pour gravir une côte. A moitié de cette côte, sur la gauche, s'élève une habitation d'aspect confortable. Un jardin, aux allures de parc, la flanque des deux côtés et se prolonge en arrière sur la campagne. C'est le Caillou, où Napoléon coucha la veille de Waterloo, c'est-à-dire son dernier bivouac. A cette époque, c'était une simple ferme. Le propriétaire actuel a voulu qu'il restât une marque visible du passage impérial. L'entrée du jardin, au-dessus de la maison, est fermée par une grille dont la serrure porte deux N et dont les fers se terminent par une ligne de baïonnettes. Au sommet, sur une plaque de métal, se lit cette inscription : « 17-18 juin 1815. »

Puis la route reprend, monotone, avec sa succession de montées et de descentes, tantôt nue, tantôt ombragée de vieux arbres qui ont vu la déroute du 18 juin. Au fond d'une vallée verdoyante apparaissent deux groupes de maisons séparés par un cours d'eau. Ce sont Genappe, le vieux Genappe, et la Thys. A Genappe, Napoléon quittait l'abri qu'il avait trouvé dans un bataillon de la garde et devançait à Charleroi les débris de son armée. Avec ce bataillon, dernier reste cohérent de l'armée française, quelques groupes gardaient encore, au milieu de la déroute, une attitude militaire; ils remplissaient le suprême devoir des soldats, la défense du drapeau. Charras les a décrits dans une page ferme et fière :

Deux drapeaux avaient été perdus sur le champ de bataille, au commencement de l'action. Il n'en fut perdu aucun autre. Dans la foule de ces cavaliers, de ces fantassins débandés, marchant, courant pêle-mêle, les uns encore armés, les autres ayant jeté, brisé sabres et fusils, sous l'action de la colère, du désespoir, de la terreur, on apercevait çà et là, à la pâle clarté du ciel, de petits groupes d'officiers de tous grades, de soldats serrés autour de l'étendard de chaque

régiment, et s'avançant, sabre en main, baïonnette au fusil, résolus, imperturbables, au milieu du désordre général. « Place au drapeau ! » criaient-ils quand la cohue arrêtait leur marche ; et, presque toujours, ce cri suffisait pour que les mêmes hommes, qui étaient devenus sourds à tout appel du commandement, de la discipline, s'écartassent devant eux, leur livrant passage. Glorieux représentants de l'honneur militaire, ils eurent à subir bien des fois, ils repoussèrent toujours les attaques de l'ennemi, et sauvèrent ainsi leurs drapeaux vaincus des atteintes du vainqueur.

Plus peuplé que Plancenoit, Genappe est aussi tranquille. C'est le petit bourg de province, somnolent dans le silence, propre comme les villages de Belgique, avec des vitres claires derrière lesquelles brillent des fleurs toujours fraîches et retombent des rideaux de mousseline toujours blanche. Dans l'unique rue, pavée de ces énormes blocs de grès qui rendent les chaussées du Brabant si hostiles aux pieds des chevaux et des hommes, des ouvriers réparent le pavage. A en juger par leur état d'usure, la plupart de ces pavés n'ont pas été changés depuis Waterloo. Au fond de leur alvéole, la terre rougeâtre semble encore imbibée de sang.

Sur le plateau qui s'élève au-dessus de Genappe, le croisement des deux chaussées de Charleroi à Bruxelles et de Nivelles à Namur forme un carrefour, où s'élèvent quelques maisons. C'est le hameau des Quatre-Bras. La veille de Waterloo, l'Empereur en avait confié l'attaque à Ney. Le brave des braves y fut héroïque et indécis. A gauche, sur la chaussée de Charleroi, s'élève, depuis 1890, une pyramide tronquée, en granit, au sommet de laquelle se dresse un lion de bronze d'une belle allure ; sur la face tournée vers la route, un médaillon représente « Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick et Lunebourg ». Il tomba « non loin de cette place », le 16 juin, en chargeant, à la tête de ses hussards.

Enfin, paraissent les maisons de Frasne-lès-Gosselies. C'est ici que s'arrêta la poursuite prussienne, le 19 juin au matin. Le prince Guillaume de Prusse, le futur Guillaume Ier, venait d'atteindre le village, à la tête de sa cavalerie, lorsque Gneisenau, le chef d'état-major de Blücher, fit sonner le ralliement. Au delà, vers Sombreffe, c'est le terrain où s'est livrée la bataille de Ligny ; à gauche, vers Wavre, c'est celui où

Grouchy égara le corps d'armée qui, présent à Waterloo, aurait pu faire de la journée une victoire. Ligny et Wavre sont la préface et l'épilogue du grand drame, mais il n'y a pas lieu d'ajouter à ces impressions déjà longues celles qui, dès Ligny, font ressentir vivement l'impossibilité du succès final, mais qui, à Wavre, serrent le cœur. En effet, si Napoléon ne pouvait réussir en 1815, —car les Autrichiens et les Russes arrivaient, — du moins, avec un autre lieutenant que Grouchy, il n'aurait pas fourni aux Anglais un triomphe supérieur à ceux de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Dans cette dernière campagne, ses aigles auraient encore ramené dans leurs serres une de ces « victoires blessées à mort », dont parle Lacordaire.

La plupart des touristes se contentent de regarder les collines de Waterloo du haut de la butte du Lion. Ceux qui voudront pousser plus loin ne regretteront pas leur peine. De Bruxelles à Mont-Saint-Jean, de Braine-l'Alleud à Papelotte, de Plancenoit à Frasne, ils éprouveront le sentiment de la solidarité nationale avec une force qu'aucun lieu du monde ne saurait produire au même degré. Je souhaite que le lecteur retrouve dans ces pages un peu de la profonde émotion que j'ai ressentie au cours de ce pèlerinage, accompli avec Byron, Stendhal et Victor Hugo.

GUSTAVE LARROUMET

de l'Institut.

MAHA CHULALONGKORN

ROI DE SIAM

Phra Bat Somdeth Phra Paramindr Maha Chulalongkorn Phra Chula Chom Klao Chow Yu Hua, etc., etc. — ce qui veut dire : Chulalongkorn, l'excellence aux pieds divins, l'éminent, le parfait, la grande couronne, le descendant des anges, de la dynastie éminentissime, l'auguste sommet qui domine, etc... — est monté sur le trône de Siam le 1er octobre 1868, comme il venait d'avoir quinze ans.

Il succédait à son père, Maha Mongkut, qui était sorti d'un couvent de moines à l'âge de cinquante ans pour ceindre le Prea-Kan, l'épée sacrée des rois, et avait brûlé sa verte vieillesse à toutes les flammes de la volupté. Une étincelle de ce feu avait passé dans les veines du fils qui, l'année même de son avènement au trône, avait un enfant d'une fille de son prédécesseur, autrement dit de sa sœur, ou, plus exactement, de sa demi-sœur. Car, au Siam, c'est comme en Égypte au temps des Ptolémées : les filles du souverain ne quittent jamais le gynécée royal, et seul l'héritier du sceptre peut les prendre dans son lit, si tel est son bon plaisir.

Le petit roi adorait sa sœur. Malheureusement la princesse mourut : à une fête des eaux, sa barque d'apparat chavira, et le courant l'engloutit sans que l'on osât tenter de la sauver; pour cela, il eût fallu la saisir avec les mains, crime de lèse-majesté puni de mort et qu'aucune circonstance ne peut excuser. Le pauvre enfant pleura beaucoup, disant à travers ses larmes que, si quelqu'un avait eu l'esprit de violer la loi, celui-là n'aurait eu personne au-dessus de lui dans le royaume.

Le descendant des anges était doué de réelles qualités de roi, auxquelles s'ajoutait un grand charme personnel; il était très beau avec de grands yeux noirs pleins de langueur qu'il tenait de sa mère, une douce créature morte du mal de poitrine. Pour se consoler de la mort de sa première bien-aimée, il aima successivement deux autres de ses demi-sœurs, qui devinrent la Première et la Seconde Reines. La Troisième Reine fut encore une de ses sœurs; puis il prit d'autres femmes moins rapprochées de lui par le sang; celles-ci ne furent pas reines; elles reçurent seulement des titres très élevés dans la hiérarchie établie parmi les filles de princesses ou de concubines, qui naissent et meurent dans le palais. Mais la Seconde Reine sut rester la favorite; elle était ambitieuse et, pour conserver sa faveur, elle se fit la pourvoyeuse des caprices du maître.

Devenu jeune homme, le roi eut des troupes d'esclaves et de danseuses de tous les pays dont il était suzerain : des Annamites, des Cambodgiennes, des Laotiennes, des Birmanes, des Malaises, des Chinoises, et toutes ces femmes étaient à la dévotion de la seconde reine qui les avait choisies. Elle profita de son influence pour pousser aux affaires son frère, le prince Devawongsee, le plus intelligent des demi-frères du roi, doué d'une vivacité d'esprit et d'une activité physique rare chez les Siamois, surtout parmi les princes.

Ensuite Chulalongkorn voyagea; il visita les pays voisins jusqu'aux Indes, et revint avec des idées de progrès empruntées aux choses extérieures de la civilisation européenne. Il révolutionna l'étiquette de la cour : jusque-là, personne n'avait osé lever les yeux sur le souverain que l'on n'approchait qu'en rampant sur les genoux et les coudes; désormais

on put arriver jusqu'à Sa Majesté et lui parler debout, au grand scandale des vieux de l'ancien temps.

Séduit par les belles places et les larges promenades qu'il avait admirées à Calcutta, il entreprit aussi d'assainir et d'embellir sa capitale. Bangkok, la « Venise de l'Extrême Orient », comptait alors plus de canaux que de ruelles étroites et tortueuses, et les voitures y étaient un moyen de transport inconnu. Maha Chulalongkorn fit percer des boulevards et des rues, bâtir des avenues de maisons neuves, et jeta sur les canaux quelques ponts que les voitures purent franchir. Les alentours du palais royal furent dégagés et prirent un aspect coquet que rehaussèrent des « ministères » monumentaux. On a même vu, ces dernières années, un tramway électrique traverser Bangkok dans toute sa longueur. Ces travaux ne furent, du reste, que mal ou à moitié exécutés ; le roi fut, naturellement, volé et pensa vite à autre chose. Les boulevards demeurèrent inachevés : les ministères croulèrent plus ou moins, et la malpropreté antique reprit possession de la ville.



Le monarque « aux pieds sacrés » avait rapporté de Calcutta d'autres projets, bien plus importants que les embellissements de sa capitale. On lui avait indiqué un moyen de doubler l'étendue de son royaume.

A la veille d'annexer la Birmanie, les Anglais ne voyaient pas sans appréhension nos progrès au Tonkin qui devaient nous amener dans le bassin du haut Mékong ; une fois le fleuve franchi, nous nous serions trouvés leurs voisins. C'était aussi le moment où Colqhoun et les explorateurs qui le suivirent mettaient à la mode un projet de pénétration dans la Chine méridionale par la vallée du grand fleuve indo-chinois. De même que l'Angleterre avait tenté d'élever en Perse et en Afghanistan une barrière entre l'Inde et les nouvelles possessions de la Russie en Asie centrale, de même elle voulut créer un État tampon entre la Birmanie et nous ; il suffisait pour cela de pousser le Siam à s'étendre vers le Laos, et la cour de Bangkok, que nos conquêtes en Indo-Chine effrayaient aussi,

ne demandait pas mieux, suivant ses procédés traditionnels, que de faire bascule du côté des Anglais.

Les populations clairsemées du haut Laos sont généralement douces et paisibles, et n'ont jamais su au juste de qui elles dépendaient. Ces immenses territoires sont divisés en un certain nombre de petits États assez pauvres, souvent razziés, et habitués à payer tribut un peu à tout le monde. En dernier lieu cependant, sous les empereurs d'Annam successeurs de Gialong, c'est-à-dire dans la première moitié de ce siècle, c'est incontestablement Hué qui commandait jusqu'à Luang-Prabang.

La France qui, sur la parole de Francis Garnier et de ses émules, se croyait avec le fleuve Rouge en possession de la meilleure voie d'accès vers le Yunnan et le Setchouen, s'était jusque-là désintéressée de ce qui se passait sur le Mékong supérieur. Les Siamois en profitèrent pour s'avancer sans bruit, pillant méthodiquement le pays et emmenant en esclavage tout ce qu'ils trouvaient d'hommes et de femmes valides. Ils n'avaient pas oublié qu'une fois déjà nous avions solennellement reconnu leurs empiètements sur le Cambodge, auquel nous laissions enlever ses deux plus belles provinces, celles d'Angkor et de Battambang (Article IV du traité du 15 juillet 1867.)

Un homme pourtant vit le danger : un simple employé du télégraphe, qui avait posé la ligne de Saïgon à Bangkok. Avec une énergie de caractère peu commune, il fit sienne la question du Siam et y consacra sa vie. M. Pavie, dont le nom sera un jour grand en Indo-Chine, commença par explorer le Laos en tous sens et publia une carte qui compléta les magnifiques travaux exécutés par l'expédition de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier, en 1866-68. Devenu ministre résident de France à Bangkok, il montra très vite qu'il était *the right man in the right place*. Les Anglais avaient d'ailleurs si bien compris la portée de cette nomination qu'ils s'empressèrent de donner au Siam M. Rollin-Jacquemyns, un ancien ministre belge, rompu aux procédés de la jurisprudence internationale, pour tenir tête à notre nouvel agent.

Il serait trop long de raconter ici avec quelle patience et

quelle entente des procédés dilatoires de la diplomatie orientale M. Pavie sut prendre position et entraîner dans la voie nécessaire le ministère dont il était le représentant. Les événements de 1893 sont encore présents à la mémoire de tous. Décidés enfin à faire valoir à notre profit les droits de l'Annam sur les pays presque inconnus où les Siamois venaient de planter sournoisement leur pavillon, nous envoyâmes au Laos de petits détachements occuper certains points importants. Il se produisit entre nos résidents et les fonctionnaires siamois quelques échauffourées à la suite desquelles le Siam fut mis en demeure d'évacuer la rive gauche du Mékong et de satisfaire à nos justes revendications. On se souvient de cette soirée du 13 juillet où deux petites canonnières françaises, parties de Saïgon sur un ordre qui fut ensuite désavoué, forcèrent l'entrée de la Meïnam et allèrent faire trembler le roi de Siam au fond de son palais.

Il n'y eut pas que le roi de Siam qui eut peur ce jour-là. Les Anglais, qui voyaient leurs efforts de dix années sur le point de tourner contre eux, surent intimider notre gouvernement par l'intermédiaire de leur ambassadeur, lord Dufferin, qui, comme vice-roi des Indes, avait déjà annexé la Birmanie, et savait mieux que personne ce que son pays devait vouloir en Extrême-Orient. La France, pour éviter des complications, abandonna tout sur le moment : non seulement nos canonnières durent redescendre la Meïnam avant le règlement de nos difficultés avec le Siam, mais encore l'Angleterre obtint séance tenante la promesse de la constitution d'un État tampon entre les provinces laotiennes de la Birmanie et nos possessions du Tonkin ; pour bien marquer ses intentions, elle envoya un corps de troupes indiennes à Muong-Sing, la capitale d'une petite principauté à cheval sur le haut Mékong, où cependant le drapeau tricolore flottait déjà.

Depuis, une diplomatie plus vigoureuse a obtenu que la partie de la rive droite du Mékong, située à l'est d'une ligne à peu près droite tirée de Xieng-Kong jusqu'à Chantaboun, demeurerait réservée à notre influence. Mais, du même coup, les Anglais se trouvèrent admis sur la rive droite du fleuve au-dessus de Xieng-Kong ; de plus la presqu'île de Malacca

leur fut ouverte jusqu'au nord de l'isthme de Kra et la partie la plus riche du Siam fut dûment neutralisée (accord entre la France et l'Angleterre du 16 janvier 1896).

Pour obtenir une satisfaction d'amour-propre, l'évacuation de Muong-Sing par les Anglais, et en vue de nous réserver une voie au moins problématique d'accès en Chine par le nord du Mékong, nous avons ainsi laissé échapper pour toujours ce qui eût constitué la plus belle province de notre empire Indo-Chinois : la vallée de la Meïnam produit 500 000 tonnes de riz et en exporte pour 25 millions de dollars à Hongkong et à Singapore ; le commerce de Bangkok atteint un total annuel d'environ 60 millions de dollars, ce qui représente un mouvement d'échange supérieur à celui de toute l'Indo-Chine française. Bangkok est en outre, avec ses lignes ferrées, projetées ou en construction, le futur débouché du trafic qui naîtra dans la vallée du grand fleuve le jour où l'ordre et la sécurité y régneront. Voilà la proie que nous avons lâchée pour on ne sait quelles ombres de projets de pénétration en Chine à travers des pays inconnus, inaccessibles, ruinés et déserts !



Au moment où les choses se gâtaient entre nous et le Siam, Maha Chulalongkorn se trouvait dans un état de santé des plus précaires, qui s'aggrava à la suite du traité qu'il dut signer avec la France en octobre 1893. Sous prétexte de changement d'air, il était alors parti pour Koh-si-Chang, une petite île à quelques milles de l'embouchure de la Meïnam sur laquelle une fantaisie royale a fait éclore comme par enchantement un palais, des bains, des jardins délicieux.

Quand on demandait aux mandarins des nouvelles de leur souverain, ils avaient tous la même réponse, qu'ils accompagnaient du même geste :

— Sa Majesté a deux boutons, ici et là ; elle va mieux et va rentrer bientôt à Bangkok.

Et, en même temps ils touchaient leur hanche droite et leur mollet gauche : les vieux s'embrouillaient bien quelquefois, et montraient leur hanche gauche et leur mollet droit, mais

ils se reprenaient aussitôt, en s'excusant fort de leur manque de mémoire.

Après les boutons, le roi a eu officiellement la fièvre, « un peu de fièvre ». Puis il n'a plus rien eu du tout : il était guéri et allait revenir dans une huitaine. Cette huitaine dura trois mois. Un beau jour, au moment où l'on y pensait le moins, Maha Chulalongkorn revint en effet ; mais il dut rester quarante-huit heures en rivière sans pouvoir descendre de son yacht le *Maha Chakri* parce que, disait-on, les talapoints ne trouvaient pas les horoscopes favorables pour que Sa Majesté mît pied à terre. Voilà du moins ce que les mandarins racontaient, et ce que publiaient en anglais et en siamois les gazettes de Bangkok. La vérité, c'est que l'« éminent Sommet », qui avait donné les plus belles espérances quand il avait pris le pouvoir, s'était peu à peu laissé débarrasser de la charge du gouvernement par le prince Devawongsee pour ne songer qu'au plaisir, et qu'il a failli en mourir.

Un soir, il s'aperçut qu'il avait perdu le sommeil : les cent vingt-six médecins siamois attachés à la personne du monarque ne trouvèrent pas le moyen de le lui rendre. En désespoir de cause, le prince « chargé de veiller sur le corps sacré du roi » appela un médecin européen. Le docteur donna du chloral qui fit dormir. Mais il porta un terrible diagnostic : il fallait que Sa Majesté changeât son genre d'existence du tout au tout, et tout de suite, sinon il ne répondait de rien. Le docteur fut jeté hors du palais et expulsé de Bangkok pour avoir osé dire cela. Et le roi, ayant trouvé le moyen de dormir, se laissa glisser plus vite sur la pente fleurie... Mais l'épuisement se fit si profond, entre les excitations produites par les aphrodisiaques chinois et le sommeil factice apporté par le chloral, qu'un matin le roi se réveilla moribond. Un mauvais mal lui rongeait la gorge et sa moelle endolorie ne lui permettait pas de se lever ; des plaies parurent sur le corps, les petits boutons dont parlaient les mandarins. Et tout d'un coup cet homme de quarante ans tomba en enfance ; il ne put plus ni marcher, ni parler, ni manger. Pour le nourrir, une femme lui apporta le sein, à travers un trou percé dans une tenture afin qu'elle ne vît pas quel était son nourrisson... C'est alors que jugeant une catastrophe

imminente, les frères du roi décidèrent de ramener le malade à Bangkok après un conciliabule secret dans lequel deux des princes en vinrent aux mains. Ils croyaient déjà la succession ouverte et voulaient mieux avoir le roi sous la main afin de ne pas être joués de loin dans quelqu'une de ces ténébreuses intrigues qui se nouent en Orient autour de la mort des rois.

Cette simple histoire de harem méritait d'être rapportée parce qu'elle est le commentaire nécessaire du *Directory for Siam*, publié à Bangkok, et dans lequel la famille royale est présentée au monde civilisé comme serait, dans l'Almanach de Gotha, une respectable famille de souverains européens :

« *Reigning King Maha Chulalongkorn, son and successor of Maha Mongkut and of Queen Ramboi, married Princess Savany Vaddhana.* »

Ah! il n'est pas question du harem dans ce *Directory* à allures très correctes, qui ne dit pas non plus que la princesse Savany Vaddhana, la première reine actuelle, est la sœur de son auguste époux...

Le *Directory* de 1894 continuait ainsi :

« *Heir apparent Maha Vajirimhi, Royal Highness, born 27th June 1878 and confirmed successor and crown Prince 14th January 1887.* »



A la fin de cette même année 1894, le prince héritier, un enfant de seize ans et demi, plein de grâce et de gentillesse, mourait presque subitement.

La dernière fois qu'on le vit, c'était au mois de septembre, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son père. Le roi, toujours en proie à l'anémie nerveuse qui le tenait enfermé au fond de son palais, avait délégué le prince pour présider aux réjouissances de coutume, qui durent trois jours. Une partie en était strictement siamoise : réception des princes et des hauts dignitaires sous l'ancienne étiquette ; visite aux pagodes bouddhiques dans un cortège de barques à la mode d'autrefois, ce qu'on appelait jadis des « balons ». Ce sont d'immenses pirogues, creusées dans un seul tronc d'arbre et dont les deux extrémités sont décorées de placages en bois

délicieusement sculptés et tournés en formes gracieuses qui rappellent celles des gondoles de Venise ; au centre, un pagodon doré abrite la majesté royale ou les proches du trône : cent cinquante pagayeurs, alignés sur deux rangs, plongent leurs pelles dans l'eau aux coups précipités d'un tam-tam, et font voler les balons sur la rivière blanche d'écume. Il y avait eu aussi dans le palais des cérémonies brahmaniques et bouddhiques, terminées par un renouvellement du serment de fidélité que l'on prête en buvant l'eau consacrée.

A côté de cela, on avait organisé une réception du corps consulaire, une revue des troupes, et, le soir du dernier jour, un bal fut donné dans un des palais de la ville Royale aux résidents étrangers. Les dames, portant des toilettes d'un goût britannique, relevé d'inspirations locales, s'étaient décolletées. Toute la noblesse siamoise était là, en costume d'apparat : riches panungs de soie tombant sur des bas de soie noire, tuniques en soies brochées d'or, avec de petits cimeterres malais accrochés à des ceintures brodées de pierreries, et des diamants magnifiques aux doigts et aux boutons des tuniques.

Le prince héritier avait descendu la rivière sur une canonnière siamoise pour voir les merveilleux portiques de lumières qui, depuis trois soirs, illuminaient toutes les maisons sur les deux rives; puis il était venu faire le tour de la salle de bal où les principaux Européens lui furent présentés. Pendant ces présentations, le casque du jeune prince tomba. C'était un casque blanc, portant une petite couronne en or surmontée de la pointe pyramidale qui est comme la marque de la royauté siamoise. La couronne se brisa en trois morceaux, ramassés bien vite par le prince Devawongsee qui s'était précipité par terre, à quatre pattes, dans son costume de rajah, pour dissimuler l'accident. Et les gens superstitieux avaient vu un signe de fâcheux augure dans l'accident où se brisa la couronne du prince Maha Vajirimhi.

Deux mois plus tard il mourait sans que l'on sût exactement de quoi.

Le corps fut porté dans la pagode verte attenante au palais où les rois de Siam vont, après leur mort, attendre le jour de la crémation. Imbibé de mercure et d'aromates, il fut

déposé dans une urne en or placée au sommet d'une haute pyramide à gradins chargée de fleurs et d'offrandes. Veillé par ses gardes, entouré des objets qui lui étaient familiers, il fut journellement visité par son père, par les nobles et par les femmes du palais, la tête rasée en signe de deuil. Un large ruban jaune descend du couvercle de l'urne et vient s'allonger sur le sol : c'est le mystérieux conduit le long duquel les talapoints s'agenouillent pour psalmodier les sutras qui ouvrent le Nirvaña, et dont le murmure remonte par là aux oreilles du mort...

Une année entière le petit prince resta là. Puis, l'année écoulée, ce fut la cérémonie de la crémation. On bâtit, selon l'usage, une construction gigantesque en bois précieux du Nord ; du pays tout entier furent amenés, pour recouvrir l'édifice, des forêts minuscules en bois dorés, des pagodes, des palais en miniature et des figures d'animaux. Tout autour s'élevèrent des kiosques assez vastes pour contenir cent mille personnes, et des théâtres où l'on dut mener grand tapage pendant les trois journées que dura la cérémonie, et des avenues de feux d'artifice, et le grenier pour cette loterie de la mort où chacun a droit à un lot, cadeau du souverain. Le jour venu, suivant l'usage, le roi, du haut de sa loge, jeta à son peuple des pièces d'or toutes neuves enfermées dans de petits citrons verts : aux grands il donna de sa main un bon pour une maison, pour une terre, pour un éléphant. Puis, lui-même, il s'approcha du petit bûcher en bois de senteur, édifié tout en haut de la morne montagne : lui-même y mit la flamme et, après lui, tous les assistants vinrent, en rampant, jeter sous l'urne un bouquet de copeaux de santal allumé au feu des brahmes...



Cette catastrophe a donné au roi une terrible secousse qui l'a remis sur pied par un de ces miracles dont la royauté a le privilège. On dit qu'il y a trouvé la salutaire leçon dant il avait besoin et qu'il s'est comme éveillé d'un long sommeil. Il a d'abord choisi un nouveau prince héritier, Maha Vajiravudh (né le 1er janvier 1881), parmi les cent dix-sept enfants qui

lui sont nés jusqu'à ce jour; puis il a repris peu à peu intérêt aux affaires de l'État, qui avaient été à vau-l'eau pendant ce temps-là.

Quand Maha Chulalongkorn voulut redevenir roi, son royaume, à l'exception de la vallée de la Meïnam, se trouvait partagé d'avance entre les Français et les Anglais. Le peu qui lui restait des territoires conquis par ses ancêtres était ruiné par les exactions de ses frères et des mandarins, et par les monopoles accordés à prix d'argent : depuis le jeu et la prostitution, jusqu'aux moindres trafics, jusqu'à la récolte des œufs de tortue, tout est affermé à des Chinois qui, pressés de faire fortune et aidés de la complicité des fonctionnaires, prélèvent tout simplement trois ou quatre fois le montant des impôts réguliers.

Les Siamois, race cependant tranquille et soumise s'il en fut, ne trouvant plus ni justice ni profit dans la culture, désertent leurs rizières et se font bandits : à ce point que le Siam, où jusqu'ici les Européens avaient pu résider et circuler en toute sécurité, est maintenant infesté de bandes de gens sans aveu qui tuent et pillent pour vivre sans avoir à subir les exactions d'un fisc impitoyable.

Pour ne pas être accusés d'exagération, nous rappellerons seulement quelques-uns des faits dont on a eu connaissance en Europe pendant les six derniers mois :

Le vice-consul des États-Unis assailli et dévalisé à Xieng-Mai ;

Trois matelots de la *Vipère*, grièvement blessés en plein marché de Bangkok ;

Un Français, M. Montrésor, et son domestique, laissés pour morts et volés à Ang-Thong par une vingtaine de pillards armés de fusils ;

Trois missionnaires roués de coups et dépouillés de tout dans leurs humbles presbytères, malgré l'estime et le respect dont les environnaient les indigènes au milieu desquels ils vivaient depuis vingt et trente ans, etc., etc.

Ce n'est pas tout. Dans son royaume très diminué, Sa Majesté Chalulongkorn n'a plus aujourd'hui de sujets qui lui appartiennent en propre : les Chinois, qui comptent pour un quart de la population, sont presque tous devenus les pro-

tégés d'une nation européenne : France, Angleterre, États-Unis, Hollande, Portugal ou autre : ils sont, en outre, affiliés à des sociétés secrètes qui sont la terreur de Bangkok. Les Birmans descendus du haut Laos et qui se livrent à l'exploitation du bois de teck et à la recherche des pierres précieuses, sont inscrits au consulat d'Angleterre. Enfin, aux termes de l'article IV de notre traité du 3 octobre 1893, les Annamites les Laotiens et les Cambodgiens annexés ou emmenés en captivité par les Siamois, doivent être placés sous notre juridiction : or, ils forment à peu près la moitié des habitants du royaume Thai.

Conseillée par M. Rollin-Jacquemyns, la cour de Bangkok a toujours opposé des fins de non-recevoir aux réclamations de nos agents que sollicitent nos clients pour se soustraire aux procédés du fisc et de la justice indigènes. En fait, abrités derrière la convention anglo-française de janvier 1896 qui interdit la vallée de la Meïnam à notre action militaire, les Siamois se sont refusés à mettre en pratique les stipulations du traité d'octobre 1893. Et nos représentants, faiblement soutenus à Paris, souvent changés, insuffisamment pourvus d'auxiliaires, se contentent, malgré qu'ils en aient, de protestations platoniques.

Telles sont, esquissées à grands traits, les déplorables conditions dans lesquelles le Siam se trouve à présent, et telle est aussi la position restreinte et embarrassée qu'y occupe la France.



Maha Chulalongkorn, conseillé par M. Rollin-Jacquemyns, s'est décidé, au milieu des inextricables difficultés qui ont assailli son petit royaume, à rechercher des appuis au loin.

Il compte beaucoup sur ses amis les Anglais, qui font grand commerce au Siam et chez qui ses frères et ses fils ont été élevés; beaucoup également sur l'empereur de Russie, qui a été son hôte pendant le voyage autour du monde qu'il avait entrepris comme césarévitch ; un peu encore sur l'Allemagne, qui a de gros intérêts à Bangkok. Il espère aussi sans doute nous séduire par sa bonne grâce et par les pro-

messes dont il ne sera pas avare, non plus que de croix et de cordons de l'ordre de l'Éléphant blanc.

Et « l'auguste sommet qui domine » est venu lui-même rendre visite aux souverains d'occident. Il parcourt les capitales, cherchant le moyen d'intéresser les grandes puissances à l'indépendance du Siam, fort de l'exemple de l'empire turc, de ce pays bien malade aussi dont l'Europe soutient la vieillesse pour éviter d'avoir à partager sa succession.

Son voyage à Paris a été l'objet de longues négociations : il est maintenant décidé pour le mois de septembre.

Maha Chulalongkorn trouvera chez nous bon accueil. Il est utile qu'il vienne se rendre compte par lui-même que la France est un grand pays. Il est intelligent ; il sait qu'il a deux puissances à ménager ; qu'il est dangereux pour lui d'être trop du côté de l'une ; qu'il n'a point à craindre de revoir de trop près nos canonnières, s'il ne nous donne pas de légitimes griefs : que nos intentions sont pacifiques ; il comprendra sans doute que nos revendications sont modérées et sont justes, et il ne quittera pas la France sans qu'un arrangement ait été conclu ou préparé, et sans emporter l'idée que notre amitié a son prix.

HENRI BENOIT

D'APRÈS

DEUX CHANSONS POPULAIRES

I

JEAN RENAUD

Jean Renaud s'en revient de guerre,
Ses entrailles dans ses deux mains ;
Il perd son sang par les chemins :
Jean Renaud ne vivra plus guère.

Sa mère attend. Comme il fait nuit,
Un page, torche en main, éclaire.
« Bonsoir, mon fils. — Bonsoir, ma mère.
Je vais mourir : faites mon lit. »

La pauvre mère est là qui veille,
La face blanche comme un lis.
« Ta femme vient d'avoir un fils ;
Il est si beau que c'est merveille :

» Ton brave cœur s'en réjouit,
Mon fils Renaud, j'en suis bien sûre. »
Lui, qui souffre de sa blessure,
Ne répond rien jusqu'à minuit.

« Ni de mon fils ni de ma femme
Je ne saurais me réjouir »,
Dit-il enfin. Un grand soupir,
Et devant sa mère il rend l'âme.

D'abord elle ne l'a point cru ;
Puis, agenouillée, elle pleure.
L'heure passe, lente, après l'heure ;
Au jour. elle va chez sa bru.

La jeune femme est endormie,
Mais elle s'éveille en sursaut :
« Qu'entends-je donc clouer là-haut ?
Dites-le-moi, mère, ma mie. »

La vieille femme a beau chercher,
Elle ne voit point son aiguille...
« Ce sont les charpentiers, ma fille,
Qui réparent notre plancher. »

La jeune femme rendormie
Voit en rêve son cher époux ;
Puis, se dressant : « Tout près de nous
On a pleuré, mère, ma mie ! »

La vieille femme, lentement,
Passe le fil dans son aiguille...
« C'est un petit page, ma fille :
On a fouetté ce garnement. »

La jeune femme rendormie
Dans son rêve croit allaiter ;
Mais, tout à coup : « J'entends chanter !
Ah ! pourquoi donc, mère, ma mie ? »

La vieille femme, cette fois,
Ramasse à terre son aiguille...
« C'est la procession, ma fille :
Le prêtre chante à pleine voix. »

La bru s'étonne et s'inquiète :
« Ma mère, vous avez pleuré !
— Vienne Renaud, et je rirai.
— Oui ! » fait la bru, hochant la tête.

Aussitôt qu'elle peut sortir :
« Menez-moi, dit-elle, à l'église,
En blanche robe ou robe grise ;
Mère, j'ai hâte de partir.

— Le blanc convient aux épousailles.
Prenez le gris... le noir, plutôt.
— Le noir ? pourquoi, mère ? — Il le faut :
C'est la couleur des relevailles. »

Elles s'en vont à travers champs ;
Et dans ses bras la jeune femme
Tient son cher fils. « C'est notre dame,
Disent entre eux quelques enfants.

» Elle est en deuil de notre sire,
Que dans l'église on a porté. »
Aussitôt qu'ils ont chuchoté,
La voilà pâle comme cire.

« Ma mère, les entendez-vous ?
Ah ! s'il est mort, qu'on me le dise.
— Ma fille, entrez donc à l'église,
Propos d'enfants, propos de fous. »

Toutes les deux passent la porte.
La jeune mère, à ce moment,
Voit son fils pâlir en dormant :
La frêle créature est morte.

En même temps, un grand tombeau
Se dresse devant elle. « Mère,
Dites-moi pour qui cette pierre,
D'un marbre si fin et si beau ? »

La mère, alors, couvrant sa face :
« Je ne peux plus vous le cacher.
On est venu me l'arracher ;
Il gît sous terre à cette place.

— Il est donc mort, Renaud, mon roi ! »
C'est le premier cri de la veuve.
Elle frappe la pierre neuve :
« Terre, ouvre-toi ! terre, fends-toi ! »

Tout aussitôt la terre tremble,
La terre s'ouvre et l'engloutit.
Ayant près d'eux le cher petit,
Les époux dormiront ensemble.

II

LA MÈRE RESSUSCITÉE

« Après ma mort, ah ! je t'en prie,
Aime nos enfants pour nous deux,
Et jamais ne te remarie :
Les pauvres chers petits seraient trop malheureux. »

Il dit, pendant qu'elle agonise :
« Va, sois sans crainte, et meurs en paix. »
Puis il la conduit à l'église.
Il s'y remaria tout juste un an après.

L'aîné songe à sa mère, et pleure :
Sa marâtre le frappe aux yeux.
Un autre a faim depuis une heure :
Elle calme l'enfant d'un soufflet furieux.

Le troisième est à la mamelle ;
Il se réveille et veut téter.
« Ah ! tu pleures la soif? dit-elle.
La femelle du loup viendra pour t'allaiter. »

Le plus grand dit au second frère :
« Ce n'est point là notre maman.
Il faut aller au cimetière
Où son corps est caché, tu sais, depuis un an. »

L'aîné, qui dirige la fuite,
Prend le nourrisson dans ses bras ;
Le cadet, pâle, vient ensuite :
Par les chemins boueux ils vont, doublant le pas.

La nuit s'est faite sur la plaine,
Lorsqu'ils rencontrent Jésus-Christ.
Il est vêtu de blanche laine ;
Autour de lui tout brille ; on dirait qu'il sourit.

« Où vous en allez-vous, trois anges,
Trois anges de mon Paradis ?
Le plus jeune est encore aux langes.
Où vous en allez-vous, trois anges si petits ?

— Vous qui faites de la lumière,
Aidez-nous à trouver maman,
Car nous allons au cimetière
Où son corps est caché pour nous depuis un an. »

Jésus les mène vers la tombe,
Si vite qu'ils en sont surpris.
« Quitte le ciel, pure colombe !
Ame, viens habiter la terre où tu souffris !

» Je te donne sept ans à vivre
Afin d'élever tes enfants :
Toutes les nuits je te délivre ;
Le jour, tu dormiras sous terre dans les champs. »

Jésus n'est plus au cimetière ;
Mais les enfants n'y songent pas :
Voilà, sur un coin de la pierre,
Leur douce mère assise et qui leur tend les bras.

Au dernier-né, si blanc, si frêle,
Vite elle a présenté le sein ;
Le cadet se blottit contre elle ;
A ses pieds, le plus grand lui dit : « Je t'aime bien.

— Sois bon, dit-elle ; aime ton père ;
Ne fais pas ce qu'il te défend ;
Et derrière ta belle-mère
Tiens-toi debout pendant la messe, mon enfant.

» Si jamais elle te demande
Qui t'ordonne de l'honorer :
« Ma pauvre mère le commande,
» Ma mère qui n'est plus », diras-tu sans pleurer. »

Ah ! que leur marche fut légère
En refaisant le noir chemin !...
Elle avait dit, leur douce mère :
« Allez, mes chers petits ; j'irai vous voir demain. »

Elle visita sa nichée,
Toutes les nuits, pendant sept ans.
Quand la marâtre était couchée,
Elle entrait dans la chambre où dormaient ses enfants ;

Ils s'éveillaient à ses caresses ;
Ils lui récitaient leurs leçons ;
Puis c'étaient de folles tendresses,
Des rires étouffés, un babil de pinsons.

Ensuite, ayant dit leur prière,
Ils se rendormaient tous les trois,
Après un baiser de leur mère,
Qui faisait sur leur front le signe de la croix.

Elle rangeait tout dans la chambre,
Elle soignait leurs vieux habits ;
A l'aube du vingt-cinq décembre,
Ils trouvaient, tout joyeux, leurs souliers bien remplis.

Le plus jeune ayant pris les fièvres,
Elle fut là pour le veiller,
Pour le rafraîchir de ses lèvres,
Pour retourner cent fois son brûlant oreiller...

Sept ans eurent passé bien vite.
La pauvre mère dit alors :
« Enfants, il faut que je vous quitte.
Venez me dire adieu, demain, au champ des morts. »

Ils obéirent à leur mère
Quand vint le soir du lendemain :
Sur la route du cimetière
Les voici de nouveau, seuls, la main dans la main.

Elle est debout près de la tombe ;
Une voix traverse les champs :
« Retourne au ciel, pure colombe !
Ame, quitte la chair reprise pour sept ans ! »

Sans être effrayée elle tremble ;
Elle pleure et sait bien pourquoi.
Tous les trois lui disent ensemble :
« Mère, ne pleure pas ! Nous irons avec toi.

— Vous êtes élevés, dit-elle ;
Il faut vivre, mes chers petits.
Si votre vie est pure et belle,
Vous me retrouverez, un jour, au Paradis. »

Elle se tait, pâlit, soupire ;
Elle embrasse bien chaque enfant :
Puis, avec un tendre sourire,
Elle s'évanouit comme un souffle de vent.

MAURICE BOUCHOR

LES DÉBUTS

DE

L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Avant 1870, l'état-major général, en tant qu'organe permanent de l'armée, n'existait pas en France. Il y avait un Dépôt de la guerre, qui créait, rassemblait, conservait tout l'outillage directeur dont une grande armée a besoin. A ce dépôt étaient attachés dix officiers de l'ancien état-major. Ayant eu l'occasion de pénétrer les détails, l'organisation du Dépôt, d'en inventorier les ressources, ayant eu l'honneur de connaître particulièrement un grand nombre des officiers les plus distingués de l'ancien corps d'état-major, je voudrais raconter quelques épisodes de la transformation de ce corps en état-major général.



Depuis un siècle, le Dépôt de la guerre a été gouverné par des hommes de très grand mérite : Mathieu-Dumas, Lacuée, Carnot, Dupont, Feltre, Guilleminot, Pelet, Blondel, Jarras. Il a été divisé, en 1814, en deux sections : la première, dite historique ; la seconde, dite de la carte de France. A la tête

de chacune d'elles se trouvait placé un colonel. En 1818, lorsque la nouvelle carte de France fut commencée, avec l'espoir d'une longue période de paix, la section de statistique et d'histoire alla peu à peu s'amoindrissant. Les officiers sortis de l'École d'état-major dans les premiers rangs cherchaient à se faire placer au service géodésique ou topographique, qui leur procurait un supplément de solde, des voyages agréables, et le séjour à Paris pendant une partie de l'année. La « carte » était, après 1830 encore plus demandée que l'Afrique. Les généraux de Martimprey, Billot, Broye, et d'autres que je pourrais citer, débutèrent par elle ou y passèrent. L'autre section donnait de temps en temps un volume dans le *Mémorial du Dépôt de la guerre*, où furent publiés les travaux de Puissant et quelques récits historiques. Mais, médiocrement nourri par des tableaux et des colonnes de calculs, il languit. Son lourd format *in-quarto*, son prix, le chiffre de son tirage, la physionomie générale de sa rédaction, rien de tout cela n'était fait pour aider à la vulgarisation des hautes sciences militaires.

De ces sciences, l'Empire n'eut aucun souci. Quand la Crimée eut ouvert une série nouvelle de guerres, la Carte, avancée d'ailleurs, commença à être aussi discréditée que la section historique. Quelques officiers s'y étaient immobilisés pour trop longtemps ; d'autres se faisaient placer au Dépôt, pour le plaisir de séjourner à Paris dans l'intervalle de deux guerres ou de deux expéditions lointaines. La Carte en vint à être tellement discréditée auprès de beaucoup d'officiers généraux, qu'ils écartaient systématiquement de l'avancement les meilleurs officiers d'état-major, s'ils y étaient longtemps restés. Le commandant Versigny, géographe, géodésien, topographe, figura pendant dix ou douze ans au tableau d'avancement où, en vertu de ses fonctions, le règlement voulait qu'il fût porté d'office ; au moment du classement, la commission le rejetait invariablement à la fin de la liste. Heureusement pour lui, il fut appelé en 1871 à l'état-major du duc d'Aumale, qui sut l'apprécier, le fit passer lieutenant-colonel. Aussi la géodésie tombait chez nous dans le plus piteux oubli, tandis qu'elle était en progrès dans le reste de l'Europe.

Vers 1860, le colonel E. Saget avait essayé de galvaniser la

première section. Elle avait fourni une édition luxueuse de la campagne d'Italie, succédant à un sommaire de la campagne de Crimée, un récit de l'expédition de Chine, enfin une histoire de l'Algérie, restée manuscrite, dans laquelle M. Camille Rousset a largement puisé, en oubliant de la nommer. Mais c'étaient là des travaux isolés, d'un faible intérêt pour les guerres futures, et qui ne se rattachaient à aucun ensemble. La statistique vivotait, réunissant dans des cartons un mélange de coupures de journaux allemands et de mémoires d'étude, fournis réglementairement par les officiers du corps d'état-major stagiaires dans les régiments. Le colonel Saget, excellent auxiliaire du général Blondel, sur lequel pesait la double énorme charge de directeur du personnel et de directeur du Dépôt de la guerre, prit, en 1865, un biais pour entretenir au Dépôt un certain nombre de bons officiers, ayant fait la guerre, et capables de se transformer en un état-major général au moment du besoin. Le colonel Saget sentait venir les événements graves. Le classement et l'analyse des pièces contenues dans les quatre ou cinq mille volumes d'archives antérieures à la Révolution, fut le prétexte dont il se servit. Jamais il n'eût obtenu, sous l'Empire, tant d'officiers, sans l'appui de quelques courtisans. qui voyaient dans ces « militaires » une simple équipe de manœuvres aptes à dégrossir des matériaux pour les écrits apologétiques dont ils s'occupaient.

En même temps, on tenta d'exécuter une carte stratégique de l'Europe centrale, puis, un peu plus tard, des itinéraires militaires. Ce côté si important de la préparation à la guerre — c'est ainsi que Napoléon le qualifie dans sa Correspondance — avait été absolument négligé. Lorsque, en 1867, le général Jarras, succédant au général Blondel, vint prendre la direction du Dépôt, il m'appela et me dit : « Je veux voir ce que peut donner le Dépôt. Apportez-moi ou rédigez-moi des descriptions militaires de tous les passages des Alpes, de France en Italie. Il me faut cela dans quarante-huit heures. » Occupé à ce moment à une tout autre besogne, n'ayant pas le temps de compulser des mémoires que j'aurais peut-être trouvés dans les archives de la statistique ou au Dépôt des fortifications, j'eus simplement recours, je l'avoue sincère-

ment, aux feuilles de la carte de France, à quelques ouvrages géographiques spéciaux, sans négliger Joanne et Bædecker, et surtout aux lumières d'un camarade de bonne volonté, aussi actif qu'instruit, le capitaine Derrécagaix, actuellement général de division. Jarras, de sa nature assez bourru, ne me fit pas les reproches que je craignais quand je lui présentai mon médiocre travail. Mais, comprenant fort bien où était le vice de l'organisation, il prit la résolution très ferme de préparer une réforme. On commença, en même temps, à s'occuper de l'emploi des chemins de fer et à le réglementer. Un matériel de télégraphie militaire fut créé, et j'eus la bonne fortune de présider aux premiers essais sur une grande échelle. On commença la rédaction d'une série de notices statistiques sur les frontières, on organisa des conférences, on essaya une Revue. Il fut même question d'un cercle militaire. La guerre vint briser tout cela; la Commune suivit.



Aussitôt que les troupes de Versailles furent entrées dans Paris, au mois de mai 1871, on s'inspira du bel et laconique ordre du jour du maréchal de Mac-Mahon, et l'on se mit à l'œuvre sans phrases.

Il fallait réorganiser l'armée. Le Ministère de la guerre, plus heureux que la Cour des comptes, que le Ministère des finances, que l'Hôtel de ville, n'avait pas été dévasté. Le Dépôt de la guerre avait, en grande partie, dû son salut à deux modestes employés, restés à peu près seuls à leur poste. L'un était concierge rue Saint-Dominique; sa santé fut ébranlée par l'énorme quantité de « verres » qu'il dut boire avec les gens de la Commune auxquels il faisait entendre raison; il reçut la médaille militaire. L'autre était un garçon de bureau, nommé Valette, très curieux type. Sans sou ni maille, père de quatorze enfants, il les éleva tous. Dans sa guérite, à côté des salles où les officiers dessinaient ou écrivaient, il fabriquait des souliers, martelant tout le jour. Et quand, à quatre heures du soir, il se préparait à « filer », il entr'ouvrait la porte du capitaine Decosmi — que cela amusait fort — et disait : « Capitaine Cosmi, si on me demande, vous direz

que je vas revenir ! » Or, Valette ne revenait pas, ayant trouvé moyen de cumuler avec ses autres métiers les fonctions d'allumeur de réverbères. On pouvait le voir, juché sur une échelle, revêtu d'un habit de garçon de bureau hors de service, qu'il portait dehors, par économie. A la fois malin et prudent, rustique et respectueux, il possédait un fonds inépuisable d'anecdotes et déliait volontiers sa langue dès qu'il croyait parler à quelqu'un de sûr, et plus d'un de nous avait sa confiance. « Saint-Arnaud, prétendait-il, faisait transporter des fourgons de bois de chauffage du Ministère chez lui, et moi, si j'étais parti seulement avec une bûche sous le bras, on m'aurait f.... dedans ! » Il traitait les communards avec le plus insolent mépris, enchérissant encore, par moquerie, sur leurs allures et leur langage. Ce petit maigre, résolu et effronté, avait trouvé le secret de les faire rire en leur barrant le passage. Les courageux services de cet humble et honnête serviteur valent bien un souvenir, seule récompense qu'il en ait jamais eue. — Du reste, les braves gens n'étaient pas rares. Je me souviens d'un « colleur de cartes », qui était au Dépôt depuis vingt ou trente ans : il se nommait Osnach. Quand on parla de souscriptions pour la libération du territoire, il alla trouver le chef du service intérieur, dont il dépendait, et lui tint ce langage : « Je n'ai rien, mais si l'État veut faire l'économie de l'uniforme qu'il me doit cette année, je le lui abandonne volontiers, car je suis soigneux et je ferai durer un an de plus celui que j'ai. » Le trait n'est-il pas touchant ?

Les bâtiments contenant les précieuses archives de la Carte, les archives historiques, la bibliothèque, étaient restés intacts : seulement, dans les chambres où travaillaient autrefois les officiers, où se réunissaient les commissions, régnait au milieu d'une saleté inexprimable, un prodigieux désordre qu'on aurait peut-être tort d'attribuer entièrement à la Commune. Les archives historiques, celles de la statistique et la bibliothèque m'ayant d'abord été données comme lot, je dus, pour commencer, aidé de soldats de corvée et mettant souvent moi-même la main à la pâte, faire procéder à un nettoyage préalable. J'étais amené à de nombreuses et peu édifiantes découvertes. Arrivé à la salle où le comité d'état-major, présidé par le général Trochu, tenait ses séances,

et où le désordre n'était pas moindre qu'ailleurs, j'eus la curiosité de fouiller un peu au fond des placards et entre les feuilles des registres. Je trouvai, entre autres vieux papiers, un itinéraire exécuté dans le sud de l'Algérie, par le capitaine de Sesmaisons, et les minutes de nombreux graphiques revenant au service géodésique. D'après les procès-verbaux. une des dernières séances du comité avait été consacrée uniquement à la confection d'un modèle d'état, et ainsi du reste. Le président du comité d'état-major avait réussi à concilier le désordre avec le vide; mais alors on ne le savait pas!

C'est donc au milieu d'un chaos partout semblable que les officiers de l'ancien corps d'état-major s'installèrent et se mirent, sans perdre une heure, à l'œuvre qui est maintenant debout et dont ils ont le droit d'être fiers. Les efforts extraordinaires qui furent faits à cette époque, sous le ministère du général de Cissey, manquaient certainement de direction; l'initiative des officiers était grande, chacun s'y lançait à plein collier, aussi bien dans l'état-major et les arsenaux que dans les troupes, et on ne savait même pas trop comment tout cela finirait par se combiner. Le vrai régulateur, l'état-major général, manquait; on avait bien, pour la forme, nommé un chef d'état-major du ministre, mais en réalité ce n'était qu'un chef de cabinet; et ce cabinet avait absorbé tout l'ancien Dépôt, en le diminuant. On avait fait du Dépôt le deuxième bureau du cabinet ; la correspondance générale constituait le premier bureau. Ainsi étranglé, le Dépôt n'eut plus à sa tête, au lieu d'un général de division, qu'un colonel, Henri Saget, dont les attributions furent encore augmentées des opérations militaires! Mais — et cela est admirable — peu importaient alors les désignations, les grades, les sectionnements, la hiérarchie : les officiers de cette ombre d'état-major s'enfoncèrent dans de fructueux travaux, sans souci de l'organisation qui manquait à leurs chefs et à eux, sans souci de qui détenait l'autorité.

Cette autorité et l'influence sur la marche des affaires étaient encore entre les mains des directions, des bureaux, peu disposés à se les laisser arracher. Habitués, sous le régime du second Empire, à la toute-puissance, ils n'étaient en aucune façon dis-

posés à retourner à l'état d'instrument, pour lequel ils ont été créés. De bonne foi, ils croyaient la capacité de leur côté, aussi bien que les traditions et les formules. Ce qui augmentait et aggravait la confusion, c'était la séparation matérielle des bureaux. Transporté tout à coup à Versailles, le personnel, qui y touchait de grosses indemnités, n'était pas pressé de rallier Paris, et ne rentrait que peu à peu et en rechignant, rue Saint-Dominique.

En attendant, le général du génie Chareton, aidé par des officiers d'état-major, forgeait la loi de recrutement et celle des cadres, axes de toutes les constitutions militaires qui se sont succédé depuis. Il fallut ensuite, avec l'assentiment des Chambres, arriver à l'organisation permanente des corps d'armée. Le principe obtenu, le travail d'exécution incomba presque tout entier à quelques officiers d'état-major, entre autres le commandant Vanson, qui durent faire d'énormes calculs pour satisfaire la légitime impatience du général du Barrail, alors ministre et exaspéré contre les bureaux.

Le général de Rivière combinait, presque sous sa propre responsabilité, la réfection de nos forteresses et de nos frontières. Le colonel Berge rappelait froidement que tous ceux qui s'étaient ingéniés à doter la France d'un nouveau système d'artillerie avaient fini par la disgrâce, et se lançait avec autant de patriotisme que de hardiesse dans la création du matériel provisoire de sept. Le capitaine Gras, distançant ses rivaux, préparait son fusil. Le colonel d'état-major Lewal entreprenait, pour la subordination de l'administration au commandement, une campagne couronnée par une loi. En même temps, il se portait à la tête des tacticiens dont la cervelle, dans la cavalerie comme dans l'infanterie, bouillonnait, et nous fûmes inondés de théories, inspirées par celles des Allemands, ce qui nous donna l'habitude de regarder les choses de près et de les raisonner. Le colonel Fay et le capitaine Sonnois, de l'ex-corps, combinaient toute la mobilisation et le recrutement. C'est grâce au général E. Saget, aidé par le lieutenant-colonel de Cools, que tout le nouveau service des chemins de fer et celui des étapes furent mis sur pied. Leurs luttes furent épiques dans la commission. M. l'ingénieur Jacqmin, dont il est superflu de rappeler les inappréciables

services pendant la guerre, défendait cependant, contre les militaires, l'indépendance des compagnies, les intérêts des actionnaires, et ce ne fut que par des prodiges de logique et d'adresse que les militaires finirent par avoir la haute main sur les ingénieurs. Dans ce même modeste deuxième bureau, on élaborait la loi sur les réquisitions. Le capitaine Perrier, officier d'état-major vigoureux, mathématicien hors ligne, fin diplomate, aidé du commandant Bugnot, technicien remarquable, faisait, à la même heure, une révolution dans les procédés de la géodésie, et arrivait à constituer le service géographique tel que les derniers directeurs du Dépôt de la guerre l'avaient rêvé. Les colonels Nugues et Henri Saget, sans titres sonores autres que l'appellation de leur grade, se multipliaient pour donner vie à l'ancien Dépôt, pour préparer les grandes manœuvres qui allaient renaître, réunir les fils de tous les services, et les conduire avec ensemble et sans secousses jusqu'à l'état-major qui, en réalité, se constituait.



Déjà, avant la guerre, le général Jarras avait compris l'utilité de donner aux officiers, comme encouragement au travail, une certaine latitude pour écrire, et il avait essayé d'avoir une Revue militaire. Le ministre nomma une commission pour reprendre l'idée et j'eus l'honneur d'en faire partie. Malheureusement la donnée était vague : l'artillerie se préparait à créer une Revue absolument technique, et le génie à revivifier son mémorial mort depuis longtemps. Quant au mémorial du Dépôt, magasin de chiffres, il ne se prêtait nullement, comme je l'ai dit, aux travaux ni aux discussions d'actualités, encore moins aux études sur les armées étrangères dont le commandant Vanson réclamait la vulgarisation à grands cris. Le *Moniteur de l'armée*, à qui ses qualités peu inquiétantes, autant que le manque de concurrents, avaient conservé la vie sous l'Empire, offrait docilement ses douze colonnes et même ses annonces, mais les nominations et promotions y prenaient trop de place. On n'avait pas plus envie d'acheter les deux Revues existantes que peut-être leurs propriétaires n'avaient envie de les vendre ; bref, on ne savait pas trop ce qu'on voulait, moi pas plus que

les autres. En attendant, tout le monde se précipitait à la bibliothèque pour avoir des livres, — des employés négligents l'avaient laissée dans un beau désordre! — et on réclamait les publications périodiques militaires de tous les pays. La bibliothèque du Dépôt possédait alors de trente-cinq à quarante mille volumes et le catalogue formait deux volumes in-8°. L'élan des achats fut si bien donné et les nouveautés pleuvaient si dru que, depuis vingt-cinq ans, la bibliothèque est montée de quarante mille à cent mille volumes qui étouffent dans l'ancien local, toujours le même, et que le catalogue, refait et refondu, forme huit gros volumes. Les journaux affluèrent, le commandant Vanson demandait des officiers sachant les langues, pour faire des traductions; j'en demandais aussi, prévoyant qu'il faudrait de la copie pour la future Revue; nous nous disputions livres et journaux, et, quand nos différends étaient arrivés à l'état aigu, nous les portions devant l'excellent colonel Saget, qui gémissait, levait les bras au ciel, et finissait par faire acheter double, triple exemplaire. Temps heureux pour les libraires!

Comme, avec cela, la *Revue militaire* ne faisait pas mine d'éclore et que Vanson conspirait dans l'ombre pour mettre au jour la *Revue militaire de l'Étranger*, recueil qui a rendu et qui rend d'inappréciables services, j'imaginai de convoquer les officiers traducteurs au moyen d'une petite feuille autographiée, intitulée : *Bulletin de la Réunion des officiers*, qui aura lieu le....., etc. Une liste de noms, d'articles de journaux allemands coupés un peu au hasard, et c'était tout. Les officiers appelés, en petit nombre d'ailleurs, vinrent, et la Réunion eut lieu dans le local, jadis splendide, que, rue de Bellechasse, à la caserne Pantemont, l'Empereur avait fait aménager pour les officiers des cent gardes. Dans quel désastreux abandon il était! Des portes ne fermant plus, les vitres cassées, le vent soufflant à travers les salles jadis si élégantes. Quelques centimètres de boue sur les parquets; entrait qui voulait.

Huit jours après, des sous-lieutenants, des lieutenants me remirent timidement quelques traductions... J'en rêvai la nuit. Le lendemain, j'allai délibérément chez un imprimeur de la rue Bonaparte (on avait oublié de la débaptiser) nommé Du

Temple et je lui demandai ce que coûterait la transformation de cette prose en un « journal » format de la *Revue bleue*. Il me demanda cent vingt francs pour un numéro de huit pages, tiré à 500. — Marché conclu. Personne n'était dans la confidence. « Ma foi, me disais-je, si cela ne va pas, j'en serai quitte pour un abattage et pour mes cent vingt francs. » Les numéros me furent livrés le vendredi. Le soir, je m'enfermai avec un soldat secrétaire dans une des chambres du Dépôt et nous passâmes la nuit à faire des bandes et à écrire des adresses pour tous les régiments. Le paquet fut porté à huit heures à la poste. Un rédacteur du *Moniteur de l'armée*, M. Désiré Lacroix, m'avait prêté sa signature de gérant et avait été faire sa déclaration à la Préfecture de police. Paris était en état de siège, et l'imprimeur voulait être en règle.

A dix heures, je présentai le premier numéro aux colonels Nugues et Saget. Ils ne firent qu'un bond : « Qu'avez-vous fait là, Fix? s'écria Saget. — Il faut aller tout de suite montrer ça au ministre, ajouta Nugues, j'espère qu'il approuvera. » Le voilà parti. A la gare Montparnasse, il rencontra le général de Cissey et M. Thiers qui se rendaient à Versailles. Jugeant le moment favorable, il tire le nouveau-né de sa poche, le ministre le prend, le tourne, le retourne : « Mais c'est très bien, ça ! — Voyons, voyons, dit M. Thiers; mais c'est très bien. » Et, enchanté d'assister à l'éclosion d'un journal militaire, il prend dix abonnements. Je crois, d'ailleurs, que, dans ma précipitation, j'avais oublié d'en fixer le prix.

Les premières semaines furent rudes et je fus pris plus d'une fois de désespoirs comiques. J'étais à chaque instant jeté dans l'embarras par la prodigieuse inexpérience d'un militaire militant, subitement transformé en journaliste journalisant et en président de réunions, d'assemblées, de conférences où l'on m'appelait Monsieur le président gros comme le bras et où parfois la discussion devenait très vive. Je ne me serais peut-être pas tiré d'affaire sans le capitaine de Mun, dont j'aurai à parler encore, sans le capitaine Garre, neveu d'Émile de Girardin, qui le soufflait, et bien d'autres. Quelques bourdes bien senties, dues à mon inexpérience, attirèrent au *Bulletin de la Réunion des officiers* les quolibets des journaux militaires allemands qui suivaient avec la plus grande attention le travail latent de

la France. Cela n'était pas pour nous émouvoir, car il s'agissait de savoir qui rirait le dernier. J'avais de bien autres soucis.

Les officiers ayant été laissés libres d'écrire dans le *Bulletin*, sans autorisation préalable du ministre, il devint bientôt le porte-parole des idées les plus audacieuses, qui déplaisaient tantôt au ministre, tantôt aux gens du ministère, et alors j'en portais la peine. J'étais brusquement appelé au cabinet, à Versailles, où l'on me versait des douches sur la tête. Je me défendais. Un jour le *Bulletin* donne une description, avec planche, de la nouvelle mitrailleuse. Après avoir reçu, pour cette divulgation soi-disant intempestive, une verte semonce de la part de celui qui était chargé de me l'administrer, je lui fis observer que l'article était traduit d'un journal allemand. Parfois, comme je ne pouvais contenter tout le monde et qu'on m'accusait d'être cassant, des officiers s'en prenaient à moi personnellement et il fallait tenir ferme. Le pis était quand le *Bulletin* s'attaquait aux bureaux. Un jour, je découvris aux archives un mémoire du maréchal Vaillant, écrit par lui lorsqu'il était ministre. Après avoir brièvement exposé ce qu'était et ce que devait être le fonctionnement des bureaux, il concluait en disant que tout allait mal lorsque ceux-ci arrivaient à se substituer au ministre pour commander. Je m'emparai de son texte et je m'avisai d'y encastrer l'histoire imaginaire d'une de ces affaires, simples au début, que le formalisme bureaucratique complique et qui finissent par être enterrées contre toute raison. Ma conclusion était qu'il était grand temps d'avoir un état-major général. C'était justement en temps où le général du Barrail, impatienté des lenteurs qu'il rencontrait autour de lui, prescrivait à ses officiers d'état-major, ainsi qu'il le raconte dans ses souvenirs, de lui remettre dans les vingt-quatre heures les projets de lois et de décrets dont il avait besoin. Le *Bulletin* était très lu et très épluché. L'article souleva une tempête dans les bureaux et je ne riais plus. Je crus un instant que tous les chefs et sous-chefs allaient m'envoyer leurs témoins, notamment M. le directeur du service intérieur que j'avais eu l'irrévérence de comparer à un « majordome ».

Mes camarades et moi, nous avions trop bien apprécié la

valeur d'une publication où nous pouvions librement jeter nos idées pour ne pas chercher à en tirer parti au profit du soldat, au moment où nous combattions en faveur du service universel et obligatoire, en faveur de la formation d'officiers de réserve et territoriaux, histoire que j'ai racontée ailleurs [1]. Les origines du *Petit Bulletin du soldat et du marin* ressemblent fort à celles du *Bulletin de la Réunion des officiers de terre et de mer*. Je le fis brusquement paraître, sans en avoir informé mes chefs et sans autorisation de la Préfecture de police. Naturellement le premier numéro alla directement du cabinet du préfet à celui du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, où j'avais des camarades. J'en fus quitte pour une semonce amicale du gouverneur, à la suite de laquelle il prit un abonnement. Pendant longtemps, je rédigeai ce *Petit Bulletin* presque seul; je me levais à quatre heures du matin, et, ma copie terminée, je montais à cheval; puis jusqu'à midi rue de Bellechasse, l'après-midi à mes autres services au Ministère de la guerre. En peu de temps, le tirage monta à près de vingt mille, car le ministre m'avait autorisé à faire de la propagande dans les casernes. Mais le soldat payait mal et il arriva un moment où je fus menacé de la faillite. Sans doute mes chefs m'eussent tiré de là, mais l'aventure eût été mortifiante. La fortune vint à mon secours. M. Dalloz, le directeur du *Moniteur universel*, me fit demander de lui vendre le *Petit Bulletin*. Je ne me fis pas prier; c'était un travail et un souci du moins. Mais l'entreprise était, commercialement, médiocre, les matières traitées trop spéciales et, au bout de peu d'années, M. Dalloz y renonça.



Le *Bulletin des officiers* avait aussi pour objet de pousser à la création de bibliothèques dans toutes les villes de France. Voici l'histoire de celle de la rue de Bellechasse qui compte aujourd'hui trente mille volumes. Je gémissais de voir tous les livres de la bibliothèque du Dépôt aussitôt accaparés qu'achetés, quand le colonel Saget me dit: « Le directeur de la comptabilité, l'intendant Guillot, a un reliquat de huit cents francs et

1. *Armée territoriale*, du 23 décembre 1893 à fin janvier 1894.

il les met à votre disposition pour un fonds de bibliothèque spécial. » Me voilà aux anges. Mais où loger les livres? Le soir, le capitaine Niox et moi, nous nous rendons rue de Bellechasse, nous ramassons une vingtaine d'hommes de bonne volonté, ordonnances, isolés, etc., et nous allons dans les chambres autrefois habitées par les cent-gardes. Chacun des cent-gardes possédait un grand buffet peint en jaune, dans lequel il remisait ses bottes, son casque et le reste de son fourniment. La plupart de ces meubles avaient été brûlés ou démolis pendant l'hiver, mais il en restait bien une demi-douzaine. Nous nous en emparons et nous les transportons dans la salle de Réunion, l'ancien salon doré, sans souci de l'esthétique; nous y jetons quelques bouquins en attendant les autres ; nous inscrivons sur la porte : « Bibliothèque » et, à onze heures du soir, nous allons nous coucher l'âme en paix.

Le lendemain (nous touchions à la fin de juin, époque caractéristique pour la clôture des exercices), le colonel Nugues me dit : « Ce n'est pas huit cents francs qu'on vous donne, c'est dix mille francs. Le ministre désire qu'on envoie des livres aux officiers en province, mais dépêchez-vous, la comptabilité est close au 1er juillet. » A grand renfort de travail, aidé de quelques camarades, je prépare une liste. A peine est-elle finie que mon chef me fait savoir que ce n'est pas dix mille francs, mais un reliquat (!) de cent cinquante mille francs que l'on met à ma disposition, et que, vu l'urgence, il faut que les factures soient prêtes dans les vingt-quatre heures. Pour le coup, je me révolte, et je déclare qu'acheter pour cent cinquante mille francs de livres en vingt-quatre heures, sans avoir préparé de liste, est une mauvaise action à laquelle je ne me prêterai pas. Ce serait un gaspillage insensé. Qu'on me donne l'argent, qu'on le touche, avec des factures fictives si l'on veut, et alors, en y mettant le temps, je me charge de constituer quinze ou vingt bibliothèques superbes. « Prenez-vous cela sur vous? — Ah mais non! — Il faut alors que vous alliez voir le ministre. »

Je cours à Versailles, j'arrive à la nuit, je suis introduit par le général Hartung dans le cabinet du général de Cissey; aux premiers mots, celui-ci me dit : « Allez de l'avant! » Je salue, je rentre à Paris en hâte, je cours chez le libraire Dumaine et

je passe une partie de la nuit (j'opérais fréquemment de nuit) à préparer pour cent cinquante mille francs de factures de livres à peu près quelconques à un nombre invraisemblable d'exemplaires. Le lendemain Dumaine touchait et ne livrait rien. Je formai aussitôt une commission des bibliothèques dont le mandat était de dresser des listes d'ouvrages, d'en assurer les achats, de les réunir en magasin et de constituer les bibliothèques de garnisons. Dumaine payait aux vendeurs sur un bon signé de la commission. Au bout de dix-huit mois, je fis présenter à la signature du ministre un arrêté d'échange qui rendait à Dumaine la propriété des livres supposés achetés et obtenait celle des livres achetés réellement. Comme, entre temps, une commission parlementaire avait été déléguée pour vérifier toutes les comptabilités, j'étais obligé de réconforter mes collaborateurs contre sa venue possible et, quand tout fut terminé, nous admirâmes ensemble la beauté de la comptabilité française. M. Guillot avait été mon professeur à l'École d'état-major; il y enseignait que la probité était, plus encore que les mailles de la comptabilité la plus serrée, un sûr garant de la bonne administration.

Après la guerre, on restait hypnotisé par le mot fameux : « C'est le maître d'école allemand qui a remporté la victoire. » M. Camille Rousset, tout historien militaire qu'il se fût fait, ne montrait ni sympathie ni indulgence pour les officiers; afin de remédier à « leur ignorance », il avait signalé à M. Thiers l'opportunité de rééditer un certain nombre de mémoires à leur usage. Le chef de l'État goûta cette idée et chargea de la réaliser celui qui l'avait eue. La *Bibliothèque de l'armée française*, tel fut le titre adopté pour la collection, coûta quarante mille francs. Elle débuta par *le Siège de Jérusalem*, *la Retraite des Dix mille*, *la Guerre de Jugurtha*, les *Commentaires de César*, ceux de Montluc, et fut close par les Mémoires de Turenne, de Frédéric et de Napoléon. Plus tard, le général Gresley, ministre, fit faire une édition, petit format, de la correspondance de Napoléon, pour laquelle on dépensa une trentaine de mille francs. La lecture et la méditation de tels livres est assurément fructueuse pour les esprits d'élite; quant à ceux qui rentrent dans la moyenne, il convient de mettre d'abord à leur portée les rudiments de l'art, avant de prétendre

leur en faire aborder la philosophie et les sublimités L'argent que coûtèrent ces rééditions, d'ailleurs plus que médiocres au point de vue bibliographique, eût pu, je crois, être employé d'une façon tout autrement pratique et avantageuse à la masse des officiers. M. Thiers faisait engager à la même époque une autre dépense assez singulière d'une quarantaine de mille francs. Un officier lui ayant présenté un manuscrit intitulé : *Statistique des pertes des armées allemandes en 1870-71*, il en ordonna l'impression. Cette publication, si elle se fût rapportée à l'armée française, pour laquelle d'ailleurs aucune statistique similaire n'a jamais été faite, eût certainement été utile et intéressante, mais elle était d'autant plus inexplicable que l'état-major allemand venait de la faire lui-même pour les armées allemandes et l'avait livrée au commerce.



On travaillait donc avec rage en France, mais d'une manière un peu confuse. L'instruction obligatoire n'étant pas encore en vigueur, l'armée recevait toujours beaucoup d'illettrés. Hantés par le spectre de « notre ignorance en géographie » et par la puissance du « maître d'école allemand », certains colonels avaient transformé les cours de leurs quartiers en véritables cartes géographiques, au milieu desquelles ils faisaient manœuvrer leurs soldats. On apprenait à lire aux cuirassiers dans les chambres de chaque escadron; encore fallait-il, comme me le disait avec beaucoup de bon sens un vieux capitaine, « trouver pour cela quelqu'un de capable ». En revanche, les lycéens demandaient qu'on leur prêtât des chevaux pour qu'ils pussent se rompre de bonne heure à l'équitation. Aussi, le cardinal Mathieu, archevêque de Bordeaux, ayant demandé au général Lallemand comment cela allait dans l'armée : « — Mais fort bien, Éminence, lui répondit le général, fort bien, les cuirassiers vont à l'école et les collégiens montent leurs chevaux ! » Il est clair qu'en présence d'un semblable état d'esprit, la création des bibliothèques d'officiers dans les garnisons de province devait entraîner celle des bibliothèques de troupe. Les chefs de corps s'associèrent avec d'autant plus d'ardeur à ce mouvement, qu'il provoqua l'éclo-

sion d'une foule de petits manuels, qui se tirèrent à des centaines de mille exemplaires. Ils étaient rédigés par des officiers, spécialement pour le soldat, auquel ils apportèrent, sur ses devoirs journaliers aussi bien que sur ses droits, des explications et des lumières qu'il ne possédait pas auparavant.

Le branle donné, chacun voulut y entrer. On était encore convaincu dans le public que la caserne est un foyer de corruption; on rappelait les dangers des loisirs que le régime napoléonien avait laissés au soldat; on prétendait le « moraliser »; on sentait venir le service universel et obligatoire que la Réunion des officiers réclamait avec passion. Du moment où tout le monde devait passer par l'armée, on se prenait à l'aimer au lieu de la mépriser ou de la craindre; on entendait constituer sans tarder, en faveur des nouveaux défenseurs de la patrie, une assurance contre « la licence et la démoralisation soldatesques ». Cette fois, il ne s'agissait plus de l'instruction des officiers, de l'élaboration de doctrines militaires, mais de la façon dont on pétrirait l'âme de la jeunesse française appelée sous les drapeaux. Ces préoccupations, ces sentiments, qu'une légère exagération n'empêche pas d'avoir été infiniment respectables, furent tellement universels que l'initiative privée, seule, suffit à jeter dans l'armée une masse énorme de livres et une partie du matériel nécessaire à des salles de lecture. Des particuliers d'une exaltation religieuse mystique; la ligue de l'enseignement, dont on suspectait les opinions comme entachées d'un radicalisme dangereux; la société Franklin, expression d'un protestantisme austère; de nombreux et riches donateurs isolés; l'œuvre des bibliothèques, personnifiée par M. le comte de Madre; la compagnie de Jésus, à Lille; le clergé de nombreuses paroisses, apportèrent, sous diverses formes, des ressources puissantes. On peut estimer les sommes dépensées, en dehors du budget de l'État, à près d'un demi-million. L'œuvre de M. de Madre fut plus tard reconnue d'utilité publique, et elle existe encore, bien que tombée dans une période de sommeil à la mort de son fondateur.

Le ministre eut la prudence de ne pas permettre que rien fût fait sans son autorisation et sans avoir été examiné par la commission des bibliothèques. Celle-ci commençait à avoir à

s'occuper à la fois des Réunions d'officiers qui, en province, s'agrégeaient aux bibliothèques, et des salles de lecture qui, dans les casernes, se créaient pour la troupe. J'étais alors pénétré, tout autant que mes chefs, à la bienveillance desquels je devais une indépendance presque absolue, du danger qu'il y aurait à laisser la politique ou les questions religieuses prendre pied dans l'armée. J'acceptais sans scrupule de toutes mains, je n'avais même nulle honte de mendier, mais je surveillais avec un soin méticuleux celle des portes de l'armée qui m'était confiée et que plus d'un essayait de forcer. J'avais donc, comme président de la commission, à soutenir des luttes très vives contre les tentatives d'intrusion dans les casernes. Le clergé se montrait particulièrement persévérant et ingénieux pour en arriver à une ingérence directe. Il ouvrait des lieux de réunion spéciaux aux militaires, à l'entrée même des quartiers, devant les grilles desquels on l'arrêtait; il y attirait les soldats par des conférences et par des libéralités en nature. Je dois reconnaître, d'un autre côté, que l'œuvre des bibliothèques, la société Franklin, même la ligue de l'enseignement, furent toujours beaucoup plus circonspectes, qu'elles ne donnèrent lieu à aucune difficulté, et que l'esprit de propagande, s'il existait chez elles, ne fut jamais saisissable.

Les divers partis qui divisaient la France, tout en montrant, sans exception, un patriotisme auquel il faut rendre justice, ne pouvaient perdre de vue que, dans l'armée, commençait à se développer une force morale qui croîtrait autant que sa force matérielle. Il était naturel qu'ils cherchassent à se concilier ces forces. Je vais essayer, si délicat que soit le sujet, de retracer les tentatives peu connues qui furent faites dans la sphère où les circonstances m'avaient placé.



Depuis le jour où l'on avait pu remettre des carreaux au local de la rue de Bellechasse, la Réunion, grâce à une pléiade d'officiers de toutes armes qui lui apportaient sans marchander le concours de leurs talents et de leur sympathie, avait fait de grands progrès. En dehors du *Bulletin*, qui donnait chaque semaine de trente-deux à quarante-huit colonnes d'articles

techniques ou de polémique, et une colonne de correspondances et de renseignements, plus de cent volumes avaient été publiés « sous le patronage de la Réunion des officiers » ; la Réunion se portait ainsi caution de leur sérieux et de leur valeur, et les principaux éditeurs comptaient avec elle. Rue de Bellechasse, on faisait des parties du jeu de la guerre pour lequel un matériel spécial avait été créé; on enseignait l'allemand, l'anglais et le russe. Dans différents arrondissements de Paris, des cours à l'usage des candidats au volontariat d'un an, et des officiers de réserve ou territoriaux, avaient été ouverts sous le patronage de la Réunion, et c'étaient des officiers qui les professaient. Des *Entretiens* avaient été inaugurés, sortes de conférences où l'on soutenait le pour et le contre. Les commencements en avaient été plus que modestes et le premier n'avait pas réuni dix auditeurs. Peu à peu, le nombre s'en augmenta. Le jour où le colonel Lewal vint, de sa parole incisive et brillante, défendre les droits du commandement contre les prétentions de l'administration soutenues par le sous-intendant Baratier, on s'étouffa dans les salles.

De Paris, les *Entretiens* avaient gagné la province. A Versailles, on devait à la générosité de la ville un superbe hôtel, qui permit d'adjoindre une salle de consommation à la bibliothèque. Le commandant Ferron y exposait brillamment la théorie des fortifications à entreprendre autour de Paris, devant un auditoire tellement pressé que le plancher faillit s'écrouler. Besançon, Rouen, Lille rivalisèrent bientôt avec Versailles. Les municipalités donnèrent successivement des hôtels, le ministre des subventions et des livres. Quant aux meubles, ils représentaient une dépense considérable et je me creusais la tête pour savoir comment on y ferait face. A ce moment, l'indemnité de guerre étant payée, l'évacuation du territoire par les armées allemandes commença. Il avait fallu non seulement loger, mais meubler largement les officiers généraux et supérieurs allemands. Nous eûmes l'idée de réclamer pour les Réunions d'officiers tous les meubles utilisables que les Allemands auraient laissés. Un officier d'administration fut expédié en mission ; il rassembla tout ce qu'il put, et un grand magasin fut constitué au quai d'Orsay.

La commission des bibliothèques en tirait des meubles qui accompagnaient, au fur et à mesure des besoins, les envois de livres[1]. C'est à cette date que la Chambre des députés, sur la proposition du général Loysel, vota cinquante mille francs pour la création de Réunions d'officiers à Alger, Constantine et Oran.

En attendant, la bibliothèque de la caserne Pantemont, rue de Bellechasse, étouffait dans le salon aménagé jadis pour une douzaine d'officiers des cent-gardes. On décida de chercher un autre local qui pût devenir en même temps un lieu de rendez-vous pour les officiers de passage à Paris ; une sorte de café y serait établi à proximité des salles de lecture et de travail. En même temps, le ministre prescrivait de réglementer d'une manière générale et définitive le régime des Réunions d'officiers ; naturellement j'étais chargé de l'étude. Or, je préconisais de toutes mes forces l'admission immédiate de tous les officiers de réserve et de territoriale. J'étais persuadé qu'ils puiseraient l'esprit militaire dans les Réunions et qu'ils sauraient y faire apprécier par les officiers de carrière toute leur intelligence et le patriotisme de leurs sentiments. Le général Borel, chef d'état-major du ministre et ministre depuis, me faisait l'honneur de discuter la question avec moi. « Jamais, s'écriait-il, je ne tolérerai l'introduction des *civils* dans les Réunions militaires, la politique y entrerait avec eux et ce serait la perte de l'armée ! » Comme il tenait bon, et moi aussi, je ne me pressais pas de prendre la plume.

Sur ces entrefaites, un immeuble appartenant à la ville de Paris, l'hôtel situé place Vendôme, en diagonale vis-à-vis de l'état-major de la place, — occupé autrefois par l'état-major de la garde nationale, — devant être aliéné, je songeai à demander à la municipalité et au préfet de la Seine de nous en accorder la disposition. Peut-être l'idée est-elle venue surtout d'une fraction du conseil municipal, car je reçus dans mon modeste bureau de la rue de Bellechasse, je crois même à plusieurs reprises, la visite de divers conseillers, entre autres, MM. les docteurs Marmottan et Thuillier, M. de Heredia, etc. ; ils m'affirmèrent

1. Bien entendu, on avait donné aux Allemands tout ce qu'ils avaient demandé. Souvent leurs femmes étaient encore plus exigeantes qu'eux. Une dame, très haut placée, avait eu la singulière fantaisie d'une chaise... *(Nachtstuhl)* à musique !

que la gauche du conseil m'appuierait de tout son pouvoir dans les démarches que je ferais au nom de la Réunion, qui, on l'espérait bien, se montrerait reconnaissante envers le parti qui lui aurait rendu ce service. Au fond de mon âme, je le confesse sans honte, j'étais résolu à l'ingratitude. J'informai le ministre. Il me fit dire d'aller de l'avant, mais de ne le faire paraître en rien. C'était à la fois me témoigner une honorable confiance et me placer dans une situation bien extraordinaire. Cela n'était pas pour m'effaroucher, et aussitôt j'entamai une correspondance personnelle avec divers conseillers ; nombre de mes camarades usèrent de leur influence auprès de fonctionnaires qu'ils connaissaient. J'allai voir le préfet de la Seine, M. Ferdinand Duval : je pus juger de la nature de ses dispositions lorsqu'il me dit : « Nous n'avons déjà pas eu tant à nous louer de l'armée pendant et après le second siège de Paris ! » Sans trop m'expliquer le sens de cette parole, je fus obligé de la relever par une réponse qui n'était pas celle d'un diplomate et qui n'avança pas nos affaires. Quant à M. Léon Say, alors secrétaire général, je crois, lorsque je lui exposai que nous sollicitions un don de la Ville parce que nous n'étions pas riches, il m'engagea à nous adresser à la générosité de M. de Rothschild ! A lui aussi, je dus faire sentir qu'il avait prononcé une parole malheureuse, ce qui dut être sensible à un homme d'autant d'esprit que lui.

Notre affaire commençait à se gâter. Pour comble, le général Borel me fit appeler à Versailles. Au moment où j'entrai dans le cabinet de mon chef, dont on connaît déjà l'opinion au sujet des relations entre militaires et civils, il s'écria brusquement : « J'apprends que vous entretenez une correspondance avec la gauche du conseil municipal. Qu'est-ce que cela veut dire? » Je tirai de ma poche lettres et réponses dont je m'étais prudemment muni et je les plaçai sous ses yeux. Il les parcourut en grognant, puis, se levant tout à coup, il me tendit la main et me dit : « Fix, c'est très correct ! » Je le savais bien, mais le mot et le geste ne m'en allèrent pas moins au cœur. Quant à la majorité du conseil, elle avait probablement été ramenée à l'opinion de M. Ferdinand Duval et de M. Léon Say. En effet, elle repoussa la proposition de cession qui fut présentée et discutée dans une

des séances qui se tenaient alors au palais du Luxembourg.

En ce temps-là on ne perdait pas facilement courage. J'étais chaudement soutenu dans tous mes efforts par l'aide de camp et par l'officier d'ordonnance du général de Ladmirault, gouverneur de Paris. L'un était le chef d'escadron d'état-major de la Tour du Pin, promoteur des cercles catholiques ; l'autre, le capitaine de Mun, qui commençait à répandre sa merveilleuse éloquence d'apôtre que rehaussait son uniforme de cuirassier. J'appréciais profondément le caractère chevaleresque et la grande intelligence de ces deux hommes distingués dont l'appui auprès du gouverneur m'était si précieux, tout en me doutant que sur quelques points nous pouvions bien ne pas être absolument d'accord. Grâce à leur influence, le général de Ladmirault décida qu'une commission d'une quarantaine de membres serait formée sous sa présidence pour aviser aux moyens de se procurer un local pour « un cercle ». Je ne manquai pas de me récrier contre cette dénomination qui rappelait les luxueux cercles de la garde impériale, le jeu et la frivolité des cercles civils ; je réclamai la conservation de l'expression : Réunion des officiers. Sur ce chapitre, j'eus facilement gain de cause, mais entre les créateurs de la commission et moi, une divergence plus grave allait naître, tenant à des causes plus profondes.

La commission fut nommée ; elle renferma de gros bonnets de l'armée de terre et de l'armée de mer, le duc de Chartres, quelques officiers du bureau de la Réunion et moi. Le gouverneur de Paris présida, rue de Bellechasse, la première séance. Il l'ouvrit par un exposé qui devait servir de base aux travaux de la commission et je n'eus pas de peine à y reconnaître l'inspiration du commandant de la Tour du Pin. Le côté doctrinal et intellectuel de l'institution déjà vivante, bien marqué par la bibliothèque, par les salles de conférences et de travail, par les publications de tout genre, se trouvait, à mon avis, subordonné au « cercle » ; les rôles étaient donc renversés ; de plus, le cercle lui-même paraissait mal défendu contre la prépondérance d'une camaraderie assez exclusive, qui aurait pu ne pas être sourde à un mot d'ordre. Cela était absolument contraire aux idées auxquelles j'avais toujours obéi ; cela heurtait les sentiments de la plupart des cama-

rades dont j'étais le mandataire et ceux mêmes de la majorité de la commission. Quand le gouverneur de Paris eut fini, il m'invita à prendre la parole. Je dus exprimer mon opinion et je le fis avec une respectueuse mais entière franchise. Le commandant de la Tour du Pin me combattit avec véhémence, et le gouverneur, ayant recueilli divers avis, s'aperçut que la commission n'était pas composée de manière à donner un appui sans réserve aux idées de l'officier par lequel il s'était laissé convertir.

Sans entrer dans d'autres détails, il est clair que le projet de cercle entamé dans ces conditions ne pouvait avoir de suite. Ce fut, au contraire, un dissolvant. Je vis peu à peu disparaître les encouragements et les appuis qui avaient accueilli l'initiative de mes camarades et la mienne. La Réunion devait perdre peu à peu l'éclat qu'elle avait jeté. Heureusement, les innombrables semences qu'elle avait répandues de tous côtés étaient tombées en bon terrain, elles avaient germé, et le reste importait moins. Je savais d'ailleurs à quoi m'en tenir en ce qui me concernait. Le hasard avait mis sous ma main des lettres de commandants de corps d'armée trouvant « bien étrange qu'un simple chef d'escadron prît une aussi grande importance dans l'armée ». Le *Bulletin*, malgré mes ciseaux, avait eu souvent la langue longue; on m'en voulait des secrètes mais cuisantes blessures qu'il avait occasionnées parfois, et dont je n'ai jamais cessé de porter la responsabilité. Après l'excellent général Borel, le général Gresley, dont il n'était pas toujours facile de saisir la pensée ondoyante, était devenu chef d'état-major et ministre. Il m'accusait d'une indépendance dont il menaçait de réprimer l'excès par des rigueurs disciplinaires ; je me pique de ne jamais lui en avoir fourni l'occasion. Je lui causais, disait-il, des embarras dans un moment où il avait bien d'autres chiens à fouetter. Il me sommait de dissoudre la Réunion, sans m'en indiquer les moyens. « Vous n'avez, mon général, lui répondais-je, qu'à la supprimer par une décision, et ce sera fait! — Je m'en garderai bien, la presse me tomberait dessus, arrangez-vous! »

Enfin, un beau jour, exaspéré, je perdis patience et j'eus le tort, vis-à-vis de mes camarades et de mes chefs, de fermer

brusquement la porte à clef — je ne parle pas au figuré — et de mettre la clef, non sous la porte, mais chez le concierge, après avoir donné celle des champs au personnel. Ce coup de tête fit esclandre, je reçus sur les doigts, et ne tardai pas à être envoyé à Lille comme chef d'état-major de la première division. C'était à la fin de 1875. J'avais passé cinq années bien pénibles, tant à cause de la somme énorme de travail journalier que j'étais obligé de fournir, que des inquiétudes et des déboires dont j'ai constamment souffert. Mais le souvenir m'en est cher, à cause de la prodigieuse renaissance intellectuelle et morale à laquelle il m'a été donné d'assister en y prenant part, à cause du profit et de l'honneur que j'ai recueillis en vivant au milieu des plus distingués officiers de l'armée française et en participant avec eux à une activité sans relâche. Je ne puis mettre en parallèle de ces années que celles de la fin de ma carrière militaire, lorsque, retourné pour la quatrième fois en Algérie, j'eus la bonne fortune d'y commander des subdivisions d'une grande étendue, et de vérifier une fois de plus la vérité du proverbe arabe, que c'est entre les feuillets des livres et sur le dos des chevaux qu'il faut chercher le bonheur.



Ce que la Réunion devint après notre peu cérémonieux divorce, je n'ai pas à le raconter; je crois cependant que le régime anémique auquel elle fut soumise affirma, mieux que toute autre chose, sa vitalité, puisqu'elle y résista. Bien des années après, le colonel Jung, qui savait à quoi s'en tenir à ce sujet, signala au jeune ministre dont il était chef de cabinet, le parti qu'il pourrait tirer de la Réunion des officiers pour l'augmentation de sa popularité et de son pouvoir. Les idées du commandant de la Tour du Pin furent reprises, mais en faveurs d'opinions et d'intérêts bien différents; on les élargit même encore, car en 1874, il n'avait été question ni de concerts, ni de remises chez les marchands.

L'inauguration du cercle de l'avenue de l'Opéra eut lieu, et à cette occasion se produisirent des démonstrations qu'enregistrera l'histoire, mais qui, heureusement, n'eurent pas la suite que beaucoup d'officiers, qui s'étaient compromis, souhaitaient

et espéraient. J'ai entendu dire — car à cette époque je commandais la subdivision d'Aumale — que les fonds secrets furent mis à contribution pour le cercle dans une mesure aussi inaccoutumée qu'excessive : on a parlé de six à sept cent mille francs.

Ce que je sais, c'est qu'un pécule d'une quarantaine de mille francs, amassé rue de Bellechasse, grâce à des traditions de sévère économie, s'en alla rejoindre les fonds secrets, sans cérémonies ni formalités. Cela tint probablement à ce que, dès la naissance de la Réunion, s'était produite une situation bizarre : l'État et des officiers simultanément étaient bailleurs de fonds, usufruitiers et administrateurs, sans qu'aucun droit de propriété eût été stipulé. Le caissier Ville ne pouvait se consoler du départ de sa caisse. Ville était un gendarme en retraite, peu lettré, ayant appris à lire au régiment. Je l'avais engagé au début comme comptable et bibliothécaire de cette étrange institution qui n'était ni d'État ni privée. « Je ne suis qu'une bête, mon commandant, me dit-il le jour où je l'installai, mais j'ai de la bonne volonté ! » Bête, certes non ! quand on a son bon sens et sa droiture. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : trois ou quatre ans après mon départ, l'officier auquel on avait confié la rédaction du *Bulletin* s'en occupait si peu qu'il faisait des absences prolongées, abandonnant à Ville le soin des relations avec l'imprimeur, les auteurs et les libraires. Ville s'en tira de telle façon que le *Bulletin* vécut. Il s'était concilié la sympathie unanime des officiers, et des témoignages de leur estime honorèrent jusqu'après sa mort son dévouement et sa modestie.

Quant à la vieille Dame, il paraît qu'on ne put pas la déterminer à quitter son vieil hôtel Pantemont et à émigrer vers la splendide demeure où loge le fils fin de siècle, issu de son mariage avec le général Boulanger. On la rencontre toujours dans son salon meublé de livres : son journal, que le temps a corrigé des incartades de jeunesse, ne manque jamais, pour le diriger, d'officiers d'infiniment de mérite et d'esprit ; j'ai nommé les colonels de Rochas d'Aiglun et Le Marchand.

COLONEL FIX

LE ROMAN

DE

L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS[1]

XVII

LES PERPLEXITÉS DE FRANÇOIS STUREL

Au lendemain de cette mystérieuse et abondante soirée, les journaux publièrent des nouvelles plus inquiétantes de Victor Hugo : l'illustre vieillard, par instants, souffrait d'oppression et d'une grande agitation ; on le piquait à la morphine ; il buvait un peu de bouillon, embrassait ses petits enfants, serrait la main de ses amis.

La France, avec angoisse, assistait à ces apprêts de la mort magnifiés par une presse idolâtre. Les poètes avaient passé plusieurs nuits chez le marchand de vins devant la maison du grand homme. Ils buvaient et récitaient ses vers. D'heure en heure, ils venaient sous les fenêtres, d'où on leur jetait des nouvelles. Les comités politiques, sur tout le territoire, étudiaient des mesures de deuil. Dans la matinée, des bruits pires encore circulèrent : qu'il avait dit adieu à sa petite-fille Jeanne et qu'il entrait en agonie. A cette époque, un certain journal paraissait à midi qui continuait obs-

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er, 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

curément le journal de Mirbeau, *Paris-Midi, Paris-Minuit*. Ce 22 mai, tout Paris l'attendait. Sturel, allant au Luxembourg après son déjeuner, l'acheta. En caractères gras, à la « dernière heure », se détachait, signée des trois médecins, cette seule ligne :

« Situation extrêmement grave. 9 heures 20. »

Et tout à côté, un fait divers :

« Ce matin, au petit jour. dans les terrains vagues de Billancourt, on a trouvé le cadavre d'une femme décapitée et dépouillée de ses vêtements. Les passants qui relevèrent ce corps nu ont été frappés de sa merveilleuse beauté. On n'a pu établir jusqu'ici l'identité de la victime. »

Des gouttes de sueur se formèrent sur le front de Sturel. Il rentra rue Sainte-Beuve et verrouilla sa porte. Ses gestes étaient automatiques. Comme un malade demi-anesthésié subit presque en étranger les contractions de sa douleur, il sentait une idée affreuse se former en lui. Il était dans un carrefour de l'inconnu : vingt avenues, où il craignait de s'engager. Un oiseau qui a reçu du plomb, emploie toute son énergie à se maintenir dans l'air sans choix de direction : Il ne voulait pas aller où de tout son poids son imagination se précipitait. A cinq heures, il se dirigea vers la Morgue. Au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs et de la rue Vavin, il entendit le cri, lut le titre en manchettes : « Mort de Victor Hugo ! » Son cœur se gonfla dans sa poitrine. Il rejeta tous ses soucis précaires, parce qu'il avait un dieu à créer d'accord avec un groupe important de l'humanité. Aucune réalité, si tragique qu'il la pressentît, ne pouvait l'émouvoir comme la mort du seul homme qui, dans une époque médiocre, donnait la sensation du hors de pair, et qui semblait essentiel pour maintenir l'unité, la fraternité françaises.

Vendredi 22 mai 1885, la matinée de l'agonie ! Un témoin a dit : « Le râle était extrêmement douloureux à entendre ; c'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé. » Quelqu'un s'approcha d'une pendule, en brisa le ressort : une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

A la Chambre, bien qu'on ne siégeât pas, la salle des Pas-

Perdus et les couloirs grouillaient, députés et journalistes piétinaient en attendant les nouvelles. A une heure cinquante, on affichait cette phrase laconique, supérieure à toute rédaction émouvante :

« Victor Hugo est mort à une heure et demie. »

Le Palais-Bourbon se vida sur la maison mortuaire. Le Conseil municipal s'y rendait en corps après avoir levé sa séance. Déjà l'on disait que le Maître, l'Aïeul, le Père serait enterré aux frais de l'État, exposé sous l'Arc de Triomphe et enseveli au Panthéon... Dans tout l'univers, averti par les dépêches, les témoignages se composaient, bientôt allaient affluer, bienfaisants : car, à les lire, et d'amour pour la gloire, des larmes ont monté de certains cœurs.

Ce serait une impardonnable mesquinerie, pensa Sturel, de se distraire de cette mort importante qui est une fermentation, un événement en train de développer des conséquences infinies, au profit d'un cadavre de jeune femme, d'une petite chose finie. Il est bien vrai que l'accidentel parfois peut arriver à nous posséder d'une manière impérieuse : madame Aravian a déposé en Sturel quelque chose qui ne périra pas ; mais ce fut une donation entre vifs, à quoi le décès de la donatrice n'ajoute rien. Le jeune homme a cent raisons d'espérer que ce cadavre nu sur une berge décriée n'est pas celui d'Astiné. Et, quand ce serait cette chère malheureuse, convient-il de s'attarder dans un deuil privé, dans l'égoïsme en somme, alors qu'il y a une occasion de communier avec un peuple ? Les mouvements de l'intérêt personnel ne doivent pas nous dévier de la raison droite.

Le lendemain, 23, cette émotion nationale déjà ressentie par Sturel fut exprimée par les journaux avec des moyens si variés, si puissants, si redoublés, que leur lecture produisit sur tout le public et sur le jeune homme l'effet exaltant des pleureuses antiques ou des vocifératrices corses dans les cérémonies funéraires.

Mêlés à l'énumération des titres du mort et des regrets de l'humanité, il lut de nouveaux renseignements « sur le crime de Billancourt ». Faute de la tête et des vêtements, on n'arrivait pas à établir d'identité : on fouillait la Seine et toute la

région. Il consulta *la Vraie République*. Dans ces quatre pages, établies tant bien que mal avec des blocs empruntés à d'autres journaux, il trouva deux lignes inédites : que la conférence de Racadot aurait lieu le mardi 26. Sturel se promena jusqu'à la Morgue et crut défaillir...

Le maintien dans la mort des apparences de la vie affole tout notre être, qui n'accepte d'expirer qu'avec l'idée de se dissoudre. N'exister plus et demeurer, gésir sans défense exposé aux injures, affecter encore de quelque façon les vivants, c'est infiniment triste. Quelle humiliation déjà d'avoir été jeune, sympathique, confiant, et de mourir, comme c'est la vieillesse, successivement, organe par organe! Du moins faut-il, après le dernier souffle, s'anéantir. Si de belles formes que nous avons aimées deviennent un jouet et n'obtiennent point pour se défaire le silence ni l'obscurité, voilà l'impardonnable insulte. Sturel regarda ce corps charmant qui se dénonçait mal sous un linge jeté ; et si terrible que fût son trouble, le cri qui montait à ses lèvres, il ne pensa pas à demander au bureau du greffe qu'on lui facilitât la reconnaissance de cette assassinée. Il n'imaginait pas que nul homme pût être son confident. Que sur du papier administratif, un indifférent notât ses hypothèses, et toute la confrontation de ce pâle cadavre avec certaine splendide image conservée dans sa mémoire, c'était inadmissible; le jeune homme n'eût pas trouvé les termes exacts pour libeller ce qu'il reconnaissait et pourquoi il le reconnaissait. Nécessité fort délicate pour un galant homme de mettre un nom propre sur une femme dont on lui montre tout le corps en lui cachant la tête. Il rentra chez lui, et, les jours qui suivirent, il se détourna même des dames Alison. Il se prit à aimer la nature qui seule reposait sa pensée autant que le vert repose les yeux.

Les journaux du mardi 26 détruisirent les derniers doutes où il se réfugiait : Astiné, grâce à des découvertes complémentaires, était reconnue. Avec quelle rude précision se vérifiait la première partie du cauchemar de Sturel! Il y a une distance immense entre les probabilités les plus pressantes et le fait accompli. Le « ça y est » que nous murmurons en face d'une réalité décisive, étrangle des milliers d'espérances qui, durant les pires crises et contre tout

bon sens, se blottissent dans quelque coin de notre âme. Il s'aperçut qu'il aimait toujours son Asiatique; cependant il jugeait enfantin et contre nature de quereller une destinée pour laquelle cette sœur malheureuse était si évidemment marquée. Quand elle vivait, Sturel semblait prendre son parti de leur séparation : c'est qu'il avait la plus irréfléchie confiance dans la vie ; il ne doutait pas de retrouver un jour cette nomade, demeurée si près de son cœur. Certaines façons de sentir propres à Sturel ne pouvaient être appréciées que par Astiné, qui les avait favorisées. Dès l'instant qu'elle meurt, ces sources intérieures soudain vont être envahies par la glace. Sturel se sent plus isolé et plus secret. Il ne peut pourtant jouir de la paix amère de son deuil : fixé sur son amie, il s'interroge avec épouvante sur Racadot et Mouchefrin.

Ce mardi soir, le même attrait pour l'horreur qui conduit l'assassin à la Morgue contempler le cadavre, mena Sturel rue d'Assas, où devait parler Racadot. A huit heures, il trouva dans la salle des conférences une trentaine de personnes : des clients de brasserie à qui Léontine avait placé des billets, des amis de Rœmerspacher, de Sturel, de Saint-Phlin. L'influence du journal n'avait pas décidé le vrai public. Tous ces individus étaient des complaisants qui s'excusaient sur leur charité. Des petits groupes riaient, causaient, mettaient en commun leur mépris protecteur de celui qu'ils allaient entendre. Rœmerspacher vint s'asseoir près de Sturel et lui montra, demi-dissimulé dans l'ombre d'un pilier, Mouchefrin :

— Jamais je ne l'ai vu scrofuleux comme aujourd'hui !...

Sturel avait froid au cœur, dans l'attente de choses extraordinaires. Rœmerspacher pensa qu'il était distrait ou préoccupé et n'insista pas. A neuf heures, on ouvrit la porte à qui voulait. Vers la demie, on était quarante. Racadot enfin gagna l'estrade et la petite table au tapis vert : il avait coupé sa barbe; cela déjà le changeait ; en outre, il fit à ses camarades l'effet pénible d'un homme qu'on a vu jadis plein de vie et qui, réapparaissant après une légère bronchite, déclare : « Les médecins me disent phtisique. » Il disposa quelques papiers, puis commença de parler.

Nous connaissons les lettres de Racadot à son père. Elles montrent un jeune paysan en redingote et nulle philosophie; c'est qu'il les écrivait dans un instant où l'on ne trouve plus à sa disposition que ses caractères de fond. C'est un appel au pays natal, à la famille, à la nature, quand tout lui manque. C'est le « Maman ! maman ! » que peut jeter un homme terrifié à l'improviste. Les gestes que fait un individu dans la minute où une bombe éclate, et si l'on crie « au feu ! » nous renseignent mieux sur ses nerfs et sur son âme que ne fait sa manière de traverser un salon pour saluer une femme. Tous les actes de Racadot, son année de luttes, sa quinzaine de crise, sa mystérieuse soirée enfin, nous l'ont bien fait connaître. Quand il est sur son estrade de conférencier et qu'il parle avec des notes, çà et là colligées, vous n'avez guère plus affaire au vrai Racadot qu'à madame Sarah Bernhardt quand elle joue *Phèdre*. C'est un rôle... Mais c'est un rôle qu'il a choisi, c'est la façon dont il veut nous étonner, nous intéresser, nous plaire. Par là, s'il ne nous renseigne pas directement sur lui, il nous éclaire beaucoup sur le personnage qu'il veut paraître et aussi sur son cerveau. — Un juge d'instruction à qui son caractère et sa compétence ont acquis l'estime générale, M. Guillot, remet au prévenu une plume, de l'encre, du papier : « Écrivez-moi, racontez-moi votre vie. » Le misérable, dans les loisirs du cachot, aime à tracer sa biographie, à donner ses raisons, à se mettre en valeur. Peut-être se souvient-il des romans qui lui touchèrent l'imagination, mais ses mensonges, autant que les documents exacts qu'on a par ailleurs sur son crime, aident à cerner la vérité, permettent d'approcher son âme. Nos vaines prétentions sont une des parties les plus réelles de notre être.

Racadot, des articles publiés à *la Vraie République* par Rœmespacher et Sturel, avait extrait et mis bout à bout un certain nombre de fragments. Il les lisait et il parlait assis. Avec sa puissance naturelle, il eût été mieux à l'aise debout, la poitrine développée, osant des gestes et déchargeant tout le fiel amassé dans son cœur épouvanté. Son sujet, un peu abstrait, c'était *la Nouvelle vérité morale*, mais il le fit « actuel », en exposant sur Victor Hugo des idées que lui avait suggérées le matin même un journal de M. Lissagaray (genre Pyat et Vallès).

— Je voudrais, commença-t-il, vous parler de Victor Hugo. Les nécrologues sont inspirés par l'entourage du mort, et c'était une cour d'une incroyable médiocrité intellectuelle... (Une protestation légère courut sur les bancs). Je ne traiterai pas de son vocabulaire, de ses rythmes, mais de son œuvre en tant qu'elle prétend nous donner le sens moral de l'univers.

» Victor Hugo exprimait, non la vérité d'aujourd'hui, mais ce qui parut digne de ce nom aux personnes peu instruites vers 1848. Il est fâcheux qu'il ne soit pas décédé à cette date où l'on aurait pu avec une certaine justice lui rendre hommage. Et très probablement, nous ne perdrions pas notre temps à reviser les louanges de cimetière qu'on lui eût décernées. Mais aujourd'hui, quand nous ne serions que quarante, ayons la clairvoyance et le courage de dire combien fut fâcheuse pour lui et pour tout le monde sa longévité...

Des exclamations intolérantes avaient déjà haché le discours; il y eut ici une huée, puis la curiosité domina. On n'allait donc pas s'ennuyer! Vingt personnes crièrent :

— Écoutez!

Racadot, avec des dons oratoires, n'avait aucune habitude de la parole; au lieu de conquérir cette petite assemblée, il appliquait tout son effort à s'affirmer en face d'elle, à s'isoler. Il ne parut nullement troublé par ces protestations; bien au contraire, s'il s'était livré à sa fureur de surmené, il eût été intéressant. Sa riposte, servie par sa figure fébrile, avait plus de ton que ses petits papiers, où l'on croit entendre Sturel, Rœmespacher...

— Eh bien! quoi, — disait-il avec une grossièreté assez savoureuse, — Hugo! ses grandes flatteries à Paris ne me touchent pas : je ne suis pas d'ici; et quant à sa belle et constante promesse de détruire la misère, le mal, par l'instruction, je pense que j'en suis juge. Or, voilà un non-sens... Hugo! je le tiens pour un endormeur...

Un rire de joie l'interrompit. Évidemment, Racadot était seul à contredire la France, à sortir de cette unité nationale qui se resserrait autour de l'aïeul. Mais on entendit une voix perçante, qui criait :

— Continuez, monsieur Racadot! Les imbéciles, les réactionnaires n'ont qu'à sortir!

Chacun chercha d'où venait cette voix, et on découvrit l'en-

fant Fanfournot, chétif et hérissé. L'amusement redoubla. En somme, de ces jeunes bourgeois, nul ne s'irritait, parce que c'eût été accorder du sérieux à l'orateur à qui déjà l'on donnait l'aumône. De son air provocant, Racadot put ainsi, au milieu de protestations modérées, exposer des idées évidemment antipathiques. Il exprima d'abord son mépris pour Victor Hugo.

— Ce personnage a vainement outragé tous les dogmes : il a gardé intacte leur doctrine et nous a traduit en métaphores accumulées des sermons de curé. Il y a pour chacun de nous une nécessité absolue à persister dans l'existence. Voilà « le devoir » — laissons cette expression équivoque et surannée, — voilà l'instinct que la nature dépose en nous et l'exemple qu'elle nous donne. Comment le « contemplateur » n'a-t-il pas vu cela : que chacun, minéral, végétal, animal, se comporte comme si sa propre durée était l'unique objet de la vie universelle, comme si tous les autres n'étaient que des moyens ? Vivre aux dépens d'autrui et par tous les moyens, tel est l'enseignement de la nature. A « fraternité », mot vide et mensonger, il faut substituer « parasitisme ». C'est à chanter ce mot que Hugo, s'il n'avait été prisonnier des vieux dogmes qu'il affectait d'outrager, aurait dû se consacrer. En transportant cette formule dans l'éthique, nous détruirons le mal. Le problème n'est pas de changer un état de lutte qui ne peut être modifié puisqu'il est la loi même du monde, mais de renoncer à le considérer comme mal...

Pour fortifier une thèse qu'il lui empruntait avec de si étranges libertés de commentaire, Racadot invoqua l'autorité d' « un des plus brillants rédacteurs de *la Vraie République*, M. Maurice Rœmerspacher, qui, dans vingt articles, a développé brillamment la nécessité pour l'homme vraiment moral de se conformer aux lois de la nature et qui souvent entretint ses amis de la pleine approbation donnée par M. Taine à certain arbre du square des Invalides » :

— Eh bien ! messieurs, j'ai étudié ce platane, dont le développement vaut, selon le célèbre philosophe, comme règle de vie : il n'a pu se conserver à l'existence qu'en opprimant deux de ses voisins, et j'ai lieu de croire qu'il en a supprimé, étouffé un troisième que l'administration des Promenades a dû faire enlever.

Parmi ces jeunes gens qui tous se connaissaient, quelques-uns riaient de cette bonne charge. Rœmerspacher se pencha à l'oreille de Sturel :

— Il y a du vrai dans tout cela ; il faut trouver de nouvelles bases à la morale ; mais que c'est senti avec bassesse !

Sturel tressaillit. Il avait regardé Racadot avec avidité, sans l'écouter. Il ne le reconnaissait plus. Cette figure, cette main qui s'agite, ne lui fournissent plus aucune des associations d'idées que durant tant d'années il a classées sous le nom de Racadot. A ce personnage qui parle et qui gesticule, il est relié seulement par son ardente curiosité, et d'un objet unique. C'est ainsi que, dans un duel au pistolet, la physionomie de l'adversaire, ses vêtements, sa tenue même, deviennent d'infimes détails pour celui qui n'a pas l'habitude du terrain et, bien qu'il les constate, il ne se distrait pas à les apprécier, car il est tout à se dire : « A-t-il tiré?... » Sturel, lui, de Racadot, se demandait ceci seulement : « A-t-il tué? »

L'antipathique conférencier termina en affirmant que, pendant des siècles, les hommes ont vécu malheureux par leur obstination à contrarier la vérité naturelle. Certes, leurs actes s'y conformaient. Il ne dépend pas de notre volonté de nous soustraire au « parasitisme » général. Mais en y cédant, nous nous en faisions mille douloureux reproches. Victor Hugo aura été un de ces plus obstinés jeteurs de scrupules. Comme le minéral, comme le végétal, comme l'animal, nous serions heureux si notre intelligence, au lieu de nous créer de fausses et impuissantes délicatesses morales, affirmait avec la science que tout être a le droit de « césariser ».

— « Césariser ! » dit Rœmerspacher à Sturel. Ici, c'est toi, l'auteur responsable. Il nous rend ta conférence du Tombeau de Napoléon.

Cette brève parole dite doucement, et avec l'intonation lorraine, un peu traînarde, qui réapparaît surtout dans les phrases ironiques, allait indéfiniment se prolonger en Sturel. Comme il arrive aux orateurs qui n'ont pas l'usage de la tribune et aux écrivains maladroits, Racadot n'avait pas un riche écrin de synonymes et, pendant les dix minutes de sa conclusion, le mot « césariser », comme plus haut « l'arbre de M. Taine », revint, sans exagération, plus de trente fois sur ses lèvres.

Aucun applaudissement, sinon de Fanfournot, quand l'orateur rassembla ses papiers, mais Rœmerspacher s'approcha et Sturel suivit. A vingt-quatre ans, c'est un tel bonheur d'avoir des émotions, et dans cet âge le choix en est si maigre que Sturel jouissait violemment de son anxiété. Comme certains jeunes gens vigoureux et braves, plus que dans un morne bien-être, se plaisent à recevoir des coups atroces, certains nerveux ne goûtent jamais mieux la vie que dans des angoisses exaltantes. D'ailleurs, en toute bonne foi il eût nié l'attrait de cette tragédie aux secousses violentes : elle le possédait si fort qu'il ne s'analysait pas. — Renaudin avait su, aux *Principes de 1889*, que Racadot payait les mois échus de *la Vraie République*, et, jugeant inutile cette brouille avec un camarade, il avait assisté à la conférence. Il s'avançait pour le féliciter ; Racadot lui serra la main, mais la Léontine lui tourna le dos. — Le petit Fanfournot, désignant avec haine la sortie silencieuse des quarante auditeurs, disait :

— Vous leur avez jeté leurs vérités à la face, monsieur Racadot !

On escomptait un mot élogieux de Rœmerspacher... C'est vrai qu'il est un partisan déterminé de l'explication scientifique du monde. Mais il n'y a pas de désaccord entre sa sensibilité et sa culture; il est au degré voulu pour que des interprétations qui peuvent révolutionner certaines âmes, pas encore à point, fassent en lui l'effet toujours bienfaisant de la vérité. En Rœmerspacher, nul de ces désirs romantiques qui, joints à la cruauté de la « connaissance positive », forment les mélanges détonants.

— Ton « parasitisme », loi de la vie, ta nature qui nous invite à « césariser », tout cela peut être vrai en théorie, pour un monstre imaginaire, pour un homme hypothétique qui vivrait isolé, hors de tout groupement; mais l'homme est un animal politique, une bête sociale, et ce qu'il a de mieux à faire pour sa sauvegarde, c'est de respecter la société dont il tire tout et qui, d'ailleurs, saurait bien l'y contraindre.

Il parla ainsi en conscience et parce que son camarade l'avait mis en cause, mais gêné, de blâmer un pauvre diable qui se donnait tant de mal pour gagner trente francs, il lui tapa sur l'épaule :

— Eh bien ! Racadot, tu dois avoir soif ? Allons boire un bock.

Racadot s'excusa sur ce qu'il était avec la Léontine ; Rœmerspacher qui ne lui connaissait pas ces délicatesses, les força l'un et l'autre à accepter. Sturel, Suret-Lefort, Renaudin et Fanfournot les accompagnèrent précisément à cette brasserie de la rue Médicis où plusieurs d'entre eux pour la première fois s'étaient rencontrés dans Paris. Mouchefrin avait disparu.

— C'est pourtant vrai, ce que j'ai raconté ! dit Racadot.

— Écoute, dit Rœmerspacher, c'est oiseux de discuter si l'on doit se conduire d'après telle théorie. Fût-elle juste, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une vérité qui nous influence. Ce qui détermine nos actes est plus profond, antérieur à nos acquisitions d'étudiants. Quand il s'agit de prendre une décision, ce que nous appelons « la vérité », c'est une façon de voir que nous tenons de nos parents, de notre petite enfance, de notre maîtresse, et qui par là possède une telle force sentimentale que nous lui attribuons le caractère d'évidence.

— Mes parents, ma petite enfance ! je ne me rappelle rien au delà du lycée. Et le lycée, ce n'est ni Virgile, ni Bossuet, c'est Bouteiller, c'est vous tous. Qu'est-ce que vous m'enseignez ? Que chacun, pour son compte, se doit tirer d'affaire ! et que, si l'on a des rentes, on ne les partage pas avec moi !

Rœmerspacher, avec une moue expressive, leva les mains en l'air, à la façon d'un homme qui ne saisit pas la logique de son interlocuteur. Il tint Racadot pour un imbécile aigri. On se tut. La Léontine, jadis très sûre d'elle et qui n'eût pas manqué de se lancer dans la discussion, faisait pitié. Renaudin, pour égayer cette triste table dit :

— Tu sais, Racadot, on raconte que la femme assassinée écrivait à *la Vraie République*.

Le reporter en 1883 ne fréquentait pas la villa Coulonvaux. Il avait mal connu l'amitié de Sturel et de madame Aravian et n'identifiait pas la victime. Rœmerspacher et Suret-Lefort. qui s'en étaient entretenus à part, ne se permirent pas de questionner Sturel dont la pâleur les émouvait. Racadot avec effronterie essaya de le mettre en cause :

— Mais cette femme, tu la connais ? Tu t'en souviens... La voyais-tu encore quelquefois ?

Le jeune homme répondit par un geste négatif et fixa avec persistance ses regards sur Racadot qui fuma un instant sa pipe, puis commença à donner d'abondantes explications :

— Il n'est pas tout à fait exact qu'elle ait collaboré à *la Vraie République*... Je lui ai rendu quelques services... Je me propose, d'ailleurs, de porter mes renseignements au juge... Suret-Lefort va me guider...

— Il y aurait peut-être une jolie interview à te prendre, dit Renaudin.

— Merci ! *La Vraie République* va réapparaître : j'étudie une combinaison.

Ils crurent à une vantardise. Chaque parole aggravait cette lourde soirée. Le nom de madame Aravian terrifiait ou gênait quelques-uns d'eux, le nom de *la Vraie République* leur était pénible à tous, car elle évoquait des déceptions, des trahisons, leur impuissance : — en un mot, elle avait été leur premier acte.

Pour réagir, Rœmerspacher, levant son verre, dit avec bonhomie :

— A la prospérité de *la Vraie République* !

La Léontine se mit à pleurer.

— Pourquoi es-tu triste ?

— Honoré, j'aimais mieux le temps où l'on ne te faisait pas d'ovation !

— Après-demain, nous irons à la campagne toute la journée.

— Vous m'emmènerez, monsieur Racadot ? demanda Fanfournot.

— Ça lui fera du bien, à cet enfant ! dit la Léontine en passant la main sur les cheveux du gamin.

Louis Fanfournot, à dix-sept ans, en paraissait treize, parce qu'il mangeait rarement... Une marchande de fleurs ne voulait pas s'éloigner; Rœmerspacher offrit des roses à la maîtresse de Racadot.

— Jeudi soir, n'étiez-vous pas déjà à la campagne ? dit Sturel à Racadot et d'un ton dur qui choqua.

— Non, j'ai passé la journée et toute la soirée avec la Léontine.

Et tandis que celle-ci pleurait de nouveau, Racadot,

qui avait pu répondre de la manière la plus paisible à Sturel, fit subitement une scène grossière au garçon parce qu'il tardait à lui apporter « quoi écrire ».

Suret-Lefort avait cherché dans un journal le nom du juge chargé de l'instruction et il dictait à Racadot le modèle d'une demande d'audience, quand Sturel, sans une phrase, quitta le café.

Comme elle s'élargit tous les jours, la vie de François Sturel! Successivement il embrasse de plus grands problèmes : par *la Vraie République* il semblait toucher aux relations sociales, à la politique; mais, non, il n'avait fait que se donner un but de vie. Maintenant, dans cette petite chambre, toujours la même depuis son arrivée à Paris, sous ce coin de ciel grisâtre découpé par la fenêtre, vient de s'introduire l'élément nouveau : la question des rapports avec la collectivité...

Si personnel jusqu'alors, dans ses instants les plus vertueux, il s'était préoccupé seulement de s'exalter vers son type. Il n'était pas encore à l'âge où l'on regarde la vie d'un point de vue moral. Cette période où, avec des sens épointés, une énergie moins aventureuse, nous commençons à accepter notre existence telle quelle, ses charges, ses responsabilités, c'est la préparation à la mort. Sturel, jusque-là, se préparait à la vie... Eh bien! la voici, la vie! Cette crise, c'est proprement la première action où il est engagé. Il a un rapport à créer entre lui et les hommes, une décision à prendre, une influence à exercer. N'est-ce pas ce qui s'appelle agir? Cet admirateur de Napoléon n'est pas précisément à son aise.

On assassine sur les berges de Billancourt, et les circonstances l'en font juge... Son angoisse étonnera des esprits honnêtes qui le trouveront bien hésitant. Celui qui se laisse façonner par la société, qui adopte pour règle de ses jugements l'opinion, pour limite de ses actes la coutume, se maintient à mi-côte des grandes vertus et des grandes fautes, et se préserve de ces pénibles vertiges de la conscience. L'idéaliste qui revise chacun de ses actes est dans la pénible situation d'un Robinson Crusoé recréant toute la civilisation dans son île. François Sturel, souvent, sait mal soutenir son opinion,

parce qu'il comprend comment avec bonne foi ses contradicteurs se figurent avoir raison. Cet honnête garçon risque de paraître moins convaincu qu'un imbécile qui n'a que des opinions de vanité. C'est une faiblesse dans la discussion, cette supériorité, — qui d'ailleurs n'est qu'une demi-supériorité, car, à un degré plus haut, Sturel sur de tels débats aurait par avance son parti pris. — Aujourd'hui, il croit connaître des assassins. Ce sont ses amis ; même, il a peu d'amis de cette intimité. Non qu'il leur soit lié par une vive affection, mais ils ont de nombreuses parties communes : on ne vit pas ensemble quinze années, surtout dans l'âge où l'on se forme, en gardant son autonomie. Si l'on coupe la tête à Racadot, à Mouchefrin, on anéantira des cellules très nombreuses qui ont été excitées à la vie par des idées de Sturel. Ce mot « césariser », de qui donc Racadot le tient-il ?

La gravité de son rôle, dès la première heure, lui apparut : c'est lui le témoin décisif. Il différait de prendre une résolution jusqu'à ce que se fussent vérifiées ou dissipées les tragiques hypothèses qu'il ébauchait depuis quatre jours. Aujourd'hui son pressentiment, qui jusqu'alors tremblait, vient de se solidifier en certitude : il va donc conclure son réquisitoire intérieur et juger ces deux hommes ? Non pas ; il rejette des circonstances qui veulent le salir, le troubler : « Qu'ai-je à me mêler à cette ignominie ? Quelle est cette destinée d'être associé à des bandits ? Et dans la semaine où je participe avec une si bienfaisante vivacité à la gloire de Victor Hugo ! » A tout prix il sortira de soi-même et de cette Morgue pour se jeter dans l'atmosphère du cadavre héroïque. Vain projet d'évasion ; en réalité, il piétine. Tout à l'heure, il n'a pas poussé Racadot ; il n'osa pas, les yeux dans les yeux, lui dire : « Mon garçon, je t'ai rencontré, avec Mouchefrin et madame Aravian, sur la berge de Billancourt. » Il se gardait cet argument de se prétendre trop mal informé pour agir.

Sans doute, il serait beau qu'en la conjoncture il trouvât une règle certaine. On pensera que chaque jour, en présence d'un crime, des braves gens crient : « A l'assassin ! » et qu'il n'est pas besoin de tant subtiliser pour appeler le gendarme. Certes, il déteste ces bêtes féroces et n'empêcherait pas qu'on ne les abattît, mais il les connaît, il sait bien que ce n'est pas

de gaieté de cœur et par plaisir qu'ils en vinrent là. Quand on les porterait à Mazas, à la Conciergerie, à la Roquette, au Champ-des-Navets, ce serait besogne utile, mais de voirie, plus que de justice. Du moins, s'il hésite, n'est-ce pas pour s'éviter des tracas, et chaque jour nous nous gardons d'intervenir dans des infamies, grandes ou petites, parce que le sage ne se mêle pas aux affaires des autres.

Le mercredi 27, au matin, il se persuada que, la veille, il s'était tracé un programme : attendre le résultat de la démarche de Racadot au Palais. Ce 27, le 28 et le 29, il ne put tenir en place; à plusieurs reprises, au Café Voltaire, on le vit entrer, écouter ses amis, ressortir, revenir encore. Renaudin s'intéressait vivement aux démêlés d'un certain général Boulanger avec le résident général à Tunis ; Rœmerspacher querellait Suret-Lefort, qui haussait les épaules à l'idée que Hugo, mieux que Grévy, aurait servi la République à l'Élysée : « Vous auriez donné aux idées françaises une puissance inouïe de propagande... » Sturel demeurait dans la perplexité; il se retournait de tous côtés et se voyait seul. Nul ne s'intéressait à son débat, nul n'en partageait l'horreur. L'univers et sa propre conscience ne savaient pas le conseiller. Il se désaffectionnait de soi-même. Il se jeta hors de la vie individuelle, dans la vie de la collectivité : épouvanté de ce que son cas lui proposait de pénible, il prétendait sortir de ses sentiments particuliers, se laisser emporter par le courant général de l'opinion, par le fleuve national.

Le crime de Billancourt n'occupait guère Paris. Les grandes nouvelles étaient ceci : on fermera trois côtés de l'Arc de Triomphe, on ne laissera ouverte que la porte sur les Champs-Élysées, pour installer sous la voûte le cadavre du héros. Toute la journée du dimanche 31 et la nuit, il sera exposé au public. Le lundi 1er juin, à onze heures, le corbillard des pauvres viendra le chercher. L'église Sainte-Geneviève est enlevée aux prêtres et, sous le nom de Panthéon, rendue au culte des grands hommes. Dans son testament, il dit : « Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes. » Sturel aurait voulu ne pas être distrait de la prière qu'il donnait au poète.

Ce dimanche matin, dans son lit, le cri des vendeurs de

journaux vint le trouver, lui jeter la grande nouvelle : « Arrestation de l'assassin !... »

La veille, samedi 30, Racadot avait été convoqué au cabinet du juge d'instruction, à qui sa lettre écrite avec Suret-Lefort offrait des renseignements. Vers midi, il fit passer sa carte ; au bout d'une heure, il attendait encore dans ce long couloir éclairé par douze fenêtres sur la cour de la Sainte-Chapelle. Bien que tous ses raisonnements le rassurent, il préférerait en finir avec ce magistrat. Il se rapproche d'un huissier assis à une façon de bureau sur une petite estrade, analogue au pupitre du pion dans les classes, et d'un ton confiant : « Pensez-vous que j'attendrai longtemps ? » Son regard et son accent veulent dire : « Croyez-vous que c'est ennuyeux ! je me suis dérangé pour aider la justice : je viens volontiers, mais chacun ne devrait-il pas y mettre du sien ! » Cette diplomatie est inutile : les huissiers ne songent qu'à causer entre eux et avec les gardes ; leur curiosité blasée ne daigne pas démêler les innocents et les coupables. Racadot pensa que toute la sympathie qu'il inspirerait ne serait pas un fétu de paille dans le dur engrenage : et, quand même il fumerait des cigarettes avec les deux municipaux, ceux-ci ne sont là que pour l'arrêter au sortir de son audition, si le juge leur en donne mandat. Il se promena le long du couloir. A travers les vitres, il contemplait la Sainte-Chapelle et surtout des passants qui ne semblaient pas jouir assez du bonheur d'être libres. Il s'efforçait d'oublier sa culpabilité pour se mettre exactement dans son rôle, pour être celui qui ignore les circonstances du drame, mais vient spontanément édifier la justice sur le caractère de la victime.

Qui donc pourrait le convaincre ? Avec Mouchefrin, le 21 au soir, dans la rue, ils avaient abordé madame Aravian, qu'ils guettaient, et lui avaient proposé une excursion, comme elle les aimait, sur la berge de Billancourt. Pour qu'elle ne prévînt personne, Racadot lui-même l'avait mise en fiacre et s'était assuré qu'elle indiquait au cocher le pont de Neuilly lieu convenu du rendez-vous. Prétextant, pour ne point l'accompagner, qu'ils avaient une adresse et des permissions à demander, ils gagnèrent le but séparément par le train Saint-

Lazare-Porte-Maillot et par le tramway Porte-Maillot-Courbevoie. Sitôt qu'elle descendit de fiacre, ils l'abordèrent en s'arrangeant pour cacher leur figure au cocher. C'était neuf heures passées, et déjà la nuit... Après le crime, et quand ils constatèrent que Boulogne est une souricière, ils s'étaient divisés. Racadot, avec bon sens, avait franchi de son pas le plus naturel l'octroi du Point-du-Jour, estimant que dans un passage si fréquenté les employés ne garderaient pas mémoire de sa physionomie. Et par surcroît, le lendemain, il prenait la précaution de se faire couper la barbe. La terreur rendit Mouchefrin absurde : il franchit le saut-de-loup du bois de Boulogne et courut dans le taillis. Et s'il avait été saisi par une des rondes qui de nuit, traquent les fraudeurs, qu'aurait-il raconté ? L'aventure lui réussit. Il rentra dans Paris sans avoir rencontré personne... En argent, sur ce beau corps ensanglanté, ils avaient pris dix-huit cents francs, de quoi payer les deux échéances dues à Cosserat pour *la Vraie République*. A Mouchefrin, Racadot déclara simplement : « J'aurai toujours pour toi un louis. » Le nain, claquant de peur, ne songeait pas à défendre ses intérêts, mais sa tête... Quant aux perles et aux turquoises, Racadot les expédia, dans une forte cassette de fer, chez une amie de la Léontine, à Verdun. Enfin, sans mettre sa maîtresse au courant, il la persuada de jurer, quoi qu'il advînt, qu'il avait passé avec elle et avec Mouchefrin la soirée du 21... Voilà-t-il pas un ensemble de conditions bien faites pour rassurer Racadot ?

Au bout de deux heures, il attendait encore, mais le juge sortit de son cabinet pour s'excuser et le prier de vouloir bien demeurer. Vers quatre heures, il se prit à espérer qu'on remettrait son audition au lendemain. Décidément il redoutait cette entrevue. Comme l'action des excitants fait défaut après un court délai, le courage qu'il s'était préparé lui manquait. Brusquement son nom retentit ; on l'introduisit dans une petite pièce, où il se trouva seul avec le greffier indifférent et le juge qui poliment disait :

— Monsieur Racadot, vous avez désiré être entendu pour donner des renseignements sur madame Astiné Aravian. Je ne vous demande pas le serment. Je verrai si je peux vous convoquer à titre de témoin. Voulez-vous dire ce que vous savez ?

Dans cette toute petite pièce, le pauvre Racadot se trouvait si éloigné, si distant de ces deux hommes ! Il aurait tant aimé, à cette minute, un bon sourire, une grosse plaisanterie ! On a toujours manqué de cordialité avec lui... Comme les fonctionnaires sont odieux!... Il parla, et le son de sa voix lui redonna du courage. Il raconta, en dénaturant un peu les faits pour éviter de mettre en cause Mouchefrin, comment madame Aravian, fort honorablement, était venue lui dépeindre la fâcheuse situation de nos compatriotes à X... : il avait pu servir des Français et obliger cette dame. Ensuite il avait eu le plaisir de lui faciliter des excursions dans les bas-fonds de Paris : un goût qu'elle partageait avec tous les grands-ducs et le prince de Galles. « Probablement, elle se sera mise en relation avec des rôdeurs... »

Le magistrat lui posa deux questions à peine, puis le remercia. De bien-être, en cette minute, Racadot crut rajeunir ; il se leva, prit sa canne, s'inclina. En s'appliquant bien à ne pas se presser, il se dirigeait vers la porte, distante de trois pas, quand le magistrat, pour l'acquit de sa conscience professionnelle, presque pour soutenir la conversation, — il a raconté depuis qu'alors il était à mille lieues de rien supposer, — l'arrêta du geste et négligemment :

— Vous avez coupé votre barbe, monsieur Racadot ?

— Ma barbe ?... Non... oui...

Il se croyait déjà dehors et voilà que cette question... Il se rappela ce que l'on dit de la politesse, de la douceur des juges d'instruction, — et puis c'est au dernier moment, par une phrase, et d'un air détaché, qu'ils vous reprennent.

— Mais qu'avez-vous, monsieur Racadot ? vous pâlissez, vous allez tomber ! Asseyez-vous !

Et quand Racadot livide, et des perles de sueur au front, fut tombé sur une chaise sans répondre, alors il ne lui dit pas d'une voix tonnante : « Malheureux, vous vous êtes livré! » mais il se tut et le regarda... Enfin :

— Racadot, je suis obligé de vous garder... Je ne vous arrête pas, mais j'ai besoin de vous avoir à ma disposition. On ne vous conduira pas à Mazas : vous demeurerez ici.

Il supplia, pleura, en s'essuyant toujours le front ; quand il

sut que c'était inutile, ce gros garçon à la figure amaigrie se mit en une fureur terrible. Il traita de haut en bas le juge et mit en avant le nom de Bouteiller. Au greffier il cria qu'il le ferait destituer ; il qualifia tout le Palais et ses « enjuponnés » de lupanar réactionnaire, et, saisissant le tapis vert, envoya rouler sur le plancher encriers, dossiers, plumes, buvards, et la montre du magistrat. L'aiguille s'arrêta sur une heure mauvaise pour Racadot.

— Je n'ai jamais vu un prévenu plus maladroit, dit avec conviction le greffier à son chef.

En réalité, c'est une bête puissante qui, prise au piège, voudrait s'en arracher la patte. Il écumait surtout qu'on l'arrêtât sans preuves, et comme on n'aurait pas traité le directeur d'une feuille tirant à cent mille exemplaires. Tel était son tapage que, derrière le mur, tant d'avocats qui flânent tout le jour dans les couloirs s'amassèrent ; et un sentiment de férocité les animait contre le journaliste, parce que deux corporations se croient toujours obligées de se haïr.

Enfin, la porte du juge s'ouvrit brusquement. Racadot apparut ; ses larmes, sa sueur non essuyées trempaient son visage pourpre et gonflé :

— Arrière les riches, les voleurs, les fainéants ! cria-t-il, les deux bras en l'air.

De plus en plus, il se tenait pour une victime de l'ordre social. Les témoins le huèrent. Il bouscula ses gardes qui coururent pour le rejoindre. Ils le dissuadèrent difficilement de préférer le chemin par où il était venu à la petite porte qu'ils ouvraient sur la gauche. Elle se referma sur lui, comme l'eau sur un noyé. Le rire immense des avocats accompagna sa disparition. Il était hors du monde et seul avec ses gardes : un faible avec des forts. Immédiatement, ils le battirent, le frappant de préférence dans la poitrine et dans la figure. Puis on l'entendit qui descendait le petit escalier tournant : pan ! pan ! en cadence. Il était calmé. Les gardes, dans l'intimité, ont la manière pour vous apaiser et vous faire l'âme résignée qui convient au prisonnier.

De ces détails Sturel connut une partie, le dimanche matin 31 mai. En bon contribuable, il fut assuré de la culpabilité de ses amis dont il avait douté tant qu'il n'avait eu

que son propre témoignage. L'arrestation, c'est pour un Français plus probant qu'un flagrant délit.

Qu'allait-il faire de Mouchefrin?

XVIII

LA VERTU SOCIALE D'UN CADAVRE

> M. Hugo était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand.
>
> ERNEST RENAN. — *Mai 1885.*

> Le grand amnistieur! C'est sous ce nom et avec ce caractère que le souvenir de Victor Hugo restera vivant parmi le peuple.
>
> HENRI ROCHEFORT. — *Mai 1885.*

Sturel voit qu'il tient dans ses mains les têtes de Racadot et de Mouchefrin. C'est à lui de savoir s'il les laissera tomber au panier de son, place de la Roquette. Aucune preuve contre Racadot, nul soupçon sur Mouchefrin. A Sturel de s'avancer, de dire : « Je les ai vus avec la victime. »

Assassins! Et couverts du sang de son amie!...

La colère simplifie nos rapports avec les êtres qui nous l'inspirent. A mesure qu'il s'indignait, sa rêverie s'éclaircissait. Il aperçut nettement la lâcheté de balancer plus longtemps sa camaraderie et leur indignité, une habitude et un crime. Il parvint à un tel sentiment d'horreur pour leur acte qu'il se méprisa de les avoir connus, prit en haine la victime elle-même et pensa avec plaisir que tous ces acteurs seraient supprimés de la terre.

— Allons, voilà une résolution prise!

Puisqu'il était décidé, rien ne pressait. Il remit au mardi d'informer qui de droit. Il ouvrit le *Droit romain*, d'Accarias, relut une ou deux des pièces parfaites du Maître, l'*Hymne à la Terre*, *Ibo*... Vains divertissements : il croyait avoir trouvé la solution et la cherchait toujours ; il continuait de se questionner. Il se demanda ce qu'il avait entendu dire par ceci : « des misérables dont il faut débarrasser la société! »

— « Misérables, oui ! mais est-ce à moi de nettoyer la société ?.., Ai-je jamais dit qu'il fallait respecter l'ordre social et la convention qui le régit ? La bassesse de leur acte me répugne d'instinct : comment du mot « césariser » arrive-t-on à tirer cette ignoble conséquence ?... Mais tous mes jugements jusqu'alors impliquaient qu'on trouve en soi-même sa loi, et non dans la règle édictée par la collectivité. Dès lors, m'appartient-il de les livrer aux rigueurs de cette règle ? Où me suis-je préoccupé d'agir pour le bien social ? Ai-je sérieusement examiné la débine de Mouchefrin... qui parfois ne mangeait pas ?... »

A ce moment, le nom de Mouchefrin avait pour Sturel l'odeur fétide et pitoyable du linge des pauvres. Il se représenta comment les choses se passeraient s'il le dénonçait. Dans le cabinet du juge, puis en cour d'assises, de son doigt tendu, il confondrait Mouchefrin terrifié. Cela serait lu dans les journaux de Lorraine, qui sont imprimés avec des clous, comme des almanachs, et que les bonnes gens ânonnent : et ces simples l'appelleraient tantôt le « dénonciateur » tantôt « celui grâce à qui... » Mais enfin la vérité serait celle-ci : ils étaient de Villerupt, de Custines, de Neufchateau ; ils sont partis ensemble du lycée de Nancy pour Paris ; Mouchefrin pendant trois années a maigri faute de nourriture, et Sturel, pour finir, l'a fait guillotiner.

Sa rêverie se fixait sur cet aspect qui maintenant se substituait à tous les précédents : c'était comme un tableau vivant ; l'idée prenait des formes sensibles. Avec une troupe de jeunes cavaliers, il entre dans la vie ; tous jeunes, tous beaux, confiants en eux-mêmes et dans leurs camarades. Ils passent les barrières de Paris ; mais voici que, de toutes ses fenêtres, Paris tire sur eux. Deux sont atteints : Mouchefrin, Racadot ; Sturel, plus heureux, intact, s'élance, les désigne, les pousse à bas de cheval, aide à les jeter à l'égout... Il sua de son épouvante en reconnaissant qu'il était ce traître qui traîne par les pieds un ami.

La cloche du dîner vainement sonna. La nuit vint. Il regardait dans la rue l'allumeur approcher sa lance des réverbères ; en même temps, malgré lui, des choses indifférentes, des mots, des images, passaient devant son esprit. Il se rap-

pela que Renaudin avait reçu un mot de remercîment de ce général Boulanger qui avait à Tunis des querelles avec le résident, et il s'étonna qu'un général prît la peine d'écrire à un reporter. Il restait engourdi dans la complète obscurité, s'appliquant à maintenir le silence et son immobilité pour vivre le moins possible ; il lui était intolérable d'examiner son cas : ainsi le malade s'efforce de fuir l'idée de sa douleur pour ne pas l'exacerber. Mais sa pensée rôdait toujours vers le champ de la mort, sur la berge solitaire et décriée...

Il revécut une après-midi où sa promenade l'ayant conduit de Boulogne au Point-du-Jour par la Seine, il avait compris le sens de la petite fête suspecte et pauvre qui se tient en permanence dans l'espace soumis aux servitudes militaires. Une division de jeunes lycéens passait. Il y avait au premier rang un tout petit, de quatre ou cinq ans ; sa tunique trop grande, trop lourde, trop cuirassée surtout, ne se prêtait pas à ses membres débiles et souples ; elle lui faisait un gros harnachement dans le cou, quelque chose du bât d'un ânon et de l'habit d'un académicien. Son pantalon de drap superbe, trop long par prévoyance, traînait dans la poussière ; on lui montait sur les talons. Il était grave, pâlot et malheureux... Un peu après, soulevant un nuage avec leurs pieds faits à traîner sur des planchers, un atelier de modistes s'avançait, difformes, ignobles de vice, mais ivres de plein air et toutes prêtes à se mettre nues. Tristes dégénérées qui fêtent le jour de madame !... Une vache sur ses quatre pattes figure parmi des décombres, assistée d'un industriel qui la trait dans un verre, cependant que debout les consommateurs attendent... Des chevaux de bois animent de leur musique le public des guinguettes canailles... Tout ce décor vulgaire est serré entre la Seine et les fortifications, sur un terrain de gravats plus triste pour Sturel qu'au dessus de la vallée du Hinnon la Colline du Mauvais Conseil où se pendit l'Iscariote. Mais par delà le fleuve qui travaille à charrier d'indéfinis convois de tonneaux, il y a du moins les courbes élégantes d'une vallée que l'homme n'a pu toute souiller. Soulevons-nous de ce lieu criminel. La poésie, qui est délivrance, se fait sensible sur les hauteurs de Meudon et de Bellevue...

Dans l'esprit de Sturel, fatigué et à jeun, ces souvenirs

deviennent un tableau, une belle peinture où il figure comme personnage principal. Ils forment une composition d'après une œuvre de goût très allemand, répandue par la photographie et que l'on voit au Musée de Francfort : un Goethe au large chapeau et de vigoureuse beauté, étendu dans une forte et joyeuse campagne qu'il contemple et sans doute absorbe. Dans cette vision de demi-délire, un jeune homme, pareil à Sturel comme un frère, lui apparaît avec la posture réfléchie de Gœthe ; il n'est pas assis devant le noble horizon romain, mais au triste paysage de Billancourt qui sent le vin, la crapule et le crime. Seulement sa pensée s'en détourne pour chercher sur les coteaux de l'horizon la beauté et la délicatesse. Il ne met pas son orgueil, comme un Gœthe, à prendre conscience de ce qui gît d'éternel dans les formes diverses de la vie : avec une âpre mélancolie, il dédaigne fortement la subalternité des formes qui l'entourent et les franchit pour rejoindre de beaux lointains... Alors Sturel, tandis qu'il se contemplait avec sympathie dans ce tableau imaginaire et dans l'expression dégoûtée de ce sosie, entendit une voix qui l'apostrophait : « Oui, — disait-elle, — c'est bien ; dédaigne ces infamies, isole-toi dans tes rêveries... Tu complètes ta collaboration ; tu t'enfonces dans une complicité, quand tu crois gagner les hauteurs. Tu fus le confident des pensées assassines ; au nom de ce passé, tu vas permettre l'avenir : bravo ! camarade parfait. Applaudissons ! Ta générosité, qui leur sauve la vie, est un arrêt de mort pour d'autres inconnus. Poursuis ton propre développement, sans te souiller à faire le justicier, — et puis il y aura deux bandits qui, par ton bon plaisir, avec ton laissez-passer, chercheront une autre victime... »

Protestant avec horreur contre ce sermon, Sturel se leva ; il descendit dans la rue ; il s'appliqua à dissiper tous les aspects de cette dialectique. Dans une brasserie, il se fit servir à dîner ; la fièvre l'empêcha de rien manger. Un quart d'heure après, il se présentait à la porte du Café Voltaire et fit demander Rœmerspacher et Suret-Lefort qui le rejoignirent sur le trottoir, tout atterrés par les journaux.

Après des interjections, où se manifestait l'étonnement et l'horreur de tous ces camarades qui furent, on peut dire, des compagnons de lit, Rœmerspacher déclara :

— Mouchefrin doit en être.

Sturel, aussitôt, leur demanda l'engagement de se taire, puis il raconta sa rencontre sur la berge de Billancourt. Enfin il conclut :

— J'hésite sur la résolution à prendre. Je ne veux pas en avoir seul la responsabilité. Nous formions un clan ; nous avions en commun certaines conceptions : c'est nous son vrai jury.

— Le plus simple, dit Suret-Lefort, c'est que tu n'aies rien vu, rien entendu, rien su. Comme témoin, tu seras convoqué trente fois chez le juge d'instruction, mécanisé par l'avocat à l'audience. Laisse tout cela.

Rœmerspacher se prononça avec une grande fermeté :

— Je fais partie d'une société constituée, je ne la remets pas en question. Ce Racadot, ce Mouchefrin, sont des poussières vénéneuses : il ne faut pas qu'ils se répandent pour tout empoisonner... Mouchefrin a insulté Saint-Phlin : une morsure dont Saint-Phlin eut une partie de son être gâtée. Notre groupe, alors, n'y donna nulle sanction. Aujourd'hui, l'acte tombe sous le coup de la loi : qu'elle frappe! Si tu veux, Sturel, épargner deux misérables, pourquoi me prends-tu pour confident ! Je te reprocherai comme une faute grave à mon endroit de m'avoir imposé un dépôt moral qui me répugne.

Sturel répliqua avec émotion que ses amis ne pouvaient douter de son horreur pour ce crime : certes, il ne gardait aucune indulgence pour des personnages dont il ne voulait plus entendre parler, mais il ne savait pas s'il supporterait le rôle de bourreau.

— Ils n'auront pas de circonstances atténuantes, dit Suret-Lefort : que Sturel parle, c'est en effet la mort.

— Eh! répondit Rœmerspacher à quelques réflexions complémentaires, il ne s'agit pas de savoir si la misère explique leur crime, si des indignités égales demeurent impunies. La société doit les abattre, comme elle abat les loups et les sangliers en hiver dans les bois de Neufchâteau.

Sturel les pria de l'attendre vers une heure du matin au même café et s'éloigna, suivant d'instinct le fil de la foule qui, dans cette nuit du 31 mai au 1er juin, s'enroulait

sur l'Arc de Triomphe, pour les fêtes funéraires de Victor Hugo.

De grand matin, ce dimanche même, 31 mai, la famille et les vingt maires de Paris avaient accompagné le long de l'avenue d'Eylau, depuis cinq jours avenue Victor-Hugo, l'illustre dépouille qu'on allait installer pour vingt-quatre heures d'apothéose sous l'Arc de Triomphe. Dix mille personnes attendaient. « Tête nue ! » cria-t-on quand s'éleva sous le monument l'hôte des six cent cinquante-deux généraux de l'Empire.

Tout le jour ce fut le défilé de Paris dont les rangs pressés se formaient avenue Hoche, pour s'écouler par l'avenue du Bois. Haussée sur un double piédestal de velours violet, une immense urne qui montait jusqu'au cintre proposait aux plus lointains regards le cercueil. Partout des écussons dans des trophées de drapeaux affichaient comme des devises glorieuses les titres de ses œuvres. Leurs noms, toujours jeunes dans l'esprit de ce peuple parisien, habitué des théâtres ou des lectures par livraisons, protestaient contre l'idée de mort. Un immense voile de crêpe, dont on avait essayé de tendre l'angle droit de l'Arc de Triomphe, paraissait des Champs-Élysées, une vapeur, une petite chose déplacée sur ce colosse triomphal. La garde du corps, confiée aux enfants des bataillons scolaires, était relevée toutes les demi-heures pour qu'un plus grand nombre participassent d'un honneur capable de leur former l'âme.

Ces enfants, ces crêpes flottants, ces nappes d'admirateurs épandues à l'infini et dont les vagues si basses battaient la porte géante, tout semblait l'effort de pygmées voulant retenir un géant, une immense clientèle crédule qui supplie son bon génie.

Aux premières heures de la nuit, ce dimanche, vers l'instant où la foule entraînait François Sturel, le culte, un peu officiel jusqu'alors, gagnait les masses. Paris, qui était allé dîner, revenait avec de plus grandes facultés d'enthousiasme. D'abord presque uniquement respectueuses, courbées d'admiration devant cet homme des sommets et des nuages, les petites gens s'attendrissaient en pensant que c'était le dernier soir de la présence réelle. Le vieillard, enlevé au mouvement de la grande ville, allait se décomposer dans les compartiments

administratifs de la mort, au Panthéon. Déjà le cercueil devenait invisible, perdu là-haut, dans le sombre de la nuit. Les nerfs frémirent. Jusqu'alors pareil aux grandes divinisations impériales romaines, l'hommage prit l'intensité des fêtes funéraires d'Orient. Dans les Champs-Élysées, dans les avenues d'Iéna, Hoche, Friedland, de l'Alma, Marceau, Kléber, Victor-Hugo, du Bois, de la Grande-Armée, sur les pentes de cette longue colline, toute belle ordonnance fut rompue par l'émotion de ces masses campant autour d'un cadavre. Par la puissance de ce bouleversement moral, et dans la liberté d'une fin de dimanche, quelque chose de trouble émergeait du fond des consciences. Dès le premier soir de la mort, après une visite au cadavre étendu sur son lit, un journaliste avait écrit : « En face de cette vision funèbre, on comprend les hallucinations, les touchants malentendus d'où sont sorties tant de religions. Il faut un effort de la pensée pour se replacer dans notre siècle de science et d'analyse, pour s'avouer que celui que nous pleurons n'a été qu'un homme... » Ainsi dès le 22 avait commencé l'apothéose, mais de ce long office des morts la nuit du dimanche au lundi fut l'élévation, l'instant où le cadavre présenté à la nation devient dieu.

Quelles ne sont pas les imaginations de tout un peuple surexcité par la gloire et la mort? Demain, lundi, quand ces masses porteront le dieu au Panthéon, l'aube aura dissipé ces orageuses vapeurs. Il faut l'avoir vu, le cercueil soulevé dans la nuit noire, sombre lui-même à cette hauteur, tandis que les flammes vertes des lampadaires désolaient de lueurs blafardes le portique impérial et se multipliaient aux cuirasses des cavaliers porteurs de torches qui maintenaient la foule. Les flots, par remous immenses, depuis la place de la Concorde venaient battre sur les chevaux épouvantés, jusqu'à deux cents mètres du catafalque, et déliraient d'admiration d'avoir fait un dieu. Des adorateurs furent écrasés aux pieds de l'idole. On savait qu'à ce cadavre dix hommes jeunes avaient été donnés, poètes et fanatiques, pour l'honorer et le servir. Jean Aicard, Paul Arène, Victor d'Auriac, Emile Blémont, Léon Dierx, Edmond Haraucourt, Jacques Madeleine, Tancrède Martel, Catulle Mendès, Armand Silvestre veillèrent dans un vent terrible qui leur apportait Quasimodo,

Hernani, Ruy Blas, les Burgraves, monseigneur Myriel, Fantine et le cher Gavroche, et des milliers de vers bruissants, et des mots surtout, des mots, des mots! car le voilà son titre, sa force, c'est d'être le maître des mots français : leur ensemble forme tout le trésor et toute l'âme de la race.

A ces écrivains de sa garde intime, Hugo est sacré comme le bienfaiteur qui leur a donné leurs modèles, leurs rythmes, leur vocabulaire. Durant ces longues heures nocturnes, ils se définissent son rôle historique dans la littérature française. C'est son aspect légendaire qui prévaut dans les foules et qui les courbe d'amour; pour elles et fort justement, il est ceci : la plus haute magistrature nationale. Elles le remercient de l'appui magnifique qu'il a donné aux formes successives de l'idéal français dans ce siècle. Oui, c'est le chef mystique, le voyant moderne, non pas le romantique, élégiaque et dramaturge, que ces grandes foules assistent.

On a justement défini l'Arc de Triomphe en plein jour : « une porte sur le vide ». Cette nuit-là, c'était une porte ouverte sur le néant et sur le mystère. « Je refuse l'oraison de tous les cultes. Je crois en Dieu », disait le poète dans son testament répandu à des millions d'exemplaires. Sur ce seuil, nous le voyions faisant parmi nous son dernier acte, son geste suprême. Il proclamait un inconnu auprès duquel il demandait qu'on intercédât. Voilà le mystère. Il donnait une précision grandiose à cette vérité qu'on voile : l'échec final de tous les efforts. Voilà le néant. « Eh quoi! ne plus le voir, ce grand ami de Paris! Il avait, paraît-il, des facultés plus qu'humaines. Si celui-là meurt ainsi, que sera-ce de moi, misérable?... Que lui servent mes hommages! J'aime mieux vivre obscur, infime, jouir de cette fête dans l'ombre des marronniers, que me défaire sous cette orgueilleuse décoration... »

Comme tous les cultes de la mort, ces funérailles exaltaient le sentiment de la vie. La grande idée que cette foule se faisait de ce cadavre, et qui disposait chacun à se trouver plus petit, charriait dans les veines une étrange ardeur. C'était beau comme les quais des grands ports, violent comme la marée trop odorante qui relève nos forces, nous remplit de désirs. Les bancs des Champs-Élysées, les ombres de ces bosquets furent jusqu'à l'aube une immense débauche. Paris fit

sa nuit en plein air. C'eût été le chaos, si ce monde trouble n'avait eu son phare. — Une foire? Non, l'humanité autour d'un cercueil!... Nuit du 31 mai 1885, nuit de vertiges, dissolue et pathétique, où Paris fut enténébré des vapeurs de son amour pour une relique. Peut-être la grande ville cherchait-elle à réparer sa perte. Ces hommes, ces femmes avaient-ils quelque instinct des hasards brûlants d'où sort le génie? Combien de femmes se donnèrent alors à des amants, à des étrangers, avec une vraie furie d'être mères d'un immortel! Les enfants de Paris qui naquirent en février 1886, neuf mois après cette folie dont ils reçurent le dépôt, doivent être surveillés.

Cette nuit même, des êtres nouveaux apparurent à la vie. Comme le vent de la mer, l'enthousiasme fouette nos forces. Ces sentiments qui rayonnaient du cadavre, à travers cette foule, en même temps qu'ils créaient un état commun à tous, suscitaient en chacun des phénomènes divers. L'immense majorité n'aurait pas su s'exprimer avec plus de bonheur que M. Marmottan, maire de l'arrondissement : « Le monde vient de perdre Victor Hugo. Dans le monde, c'était la France ; dans la France, c'était Paris qui le possédait. Dans Paris, c'est à Passy que le grand homme est venu vivre les dernières années de sa grande vie. Habitants du XVIe arrondissement, soyez fiers. » Et pourtant, de cette foule peu consciente, les uns, voyant la gloire, frémissent ; d'autres, sentant la mort, se hâtent de vivre ; d'autres encore, coudoyés par des coreligionnaires, voudraient fraterniser. Ils font mieux, ils s'unifient : ce prodigieux mélange d'enthousiastes et de débauchés, de niais, de simples et de bons esprits, s'organise en un seul être formidable campé au pied de la hauteur. Sa face qu'il tourne vers le cercueil et qu'éclairent les torches funéraires est faite de cent mille visages, les uns immondes, les autres extasiés, mais aucun insensible. Sa respiration fait le bruit de la mer...

Cet ensemble mystérieux était extrêmement propre à mettre le perplexe Sturel dans un état philosophique d'où il distinguerait sa vérité. Pour qui cherche à juger avec moralité, c'est un bon système de se dégager de l'accidentel et de se placer à un point de vue éternel. Nul ne pourrait y élever ce jeune homme susceptible de grandes impressions plus sûrement que

Victor Hugo, à qui cette apothéose donne ce soir-là une autorité surhumaine.

Ce contemplateur nous enseigne qu'il n'y a pas que le clair, le certain, le fixe, l'isolé : il nous restitue le mystère, le changement, la solidarité de tous êtres et de toutes choses. On se refuse à le suivre si, en l'écoutant, on songe qu'il est un contemporain, avec toutes les infirmités d'un homme sur qui nous renseignent des journalistes malicieux et capables d'interprétations basses ; mais si, par l'imagination, on lui prête du recul, si l'on veut bien l'entendre comme un prophète de jadis, il y a un immense profit à obtenir de son œuvre. Et l'on a raison d'écouter sa voix comme une voix primitive. Les mots, tels que savait les disposer son prodigieux génie verbal, rendent sensibles d'innombrables fils secrets qui relient chacun de nous avec la nature entière. Un mot, c'est un murmure de la race figé à travers les siècles en quelques syllabes ; c'est le long écho d'un grognement de l'humanité quand elle sortait de la bestialité. On y trouve le premier éveil mystérieux de notre ancêtre qui, s'étant dressé sur ses pattes de derrière, s'exprima. L'individu alors se différenciait peu de l'espèce, voire de l'animalité entière ; nous n'avions pas non plus séparé le monde moral du matériel. A cette fraternité, à cette communion, les mots maniés, assemblés, restitués dans leur jeune splendeur par Hugo nous font participer : c'est directement que leur force mythique agit sur notre organisme ; par l'agencement et la force de son verbe, Hugo dilate en nous la faculté de sentir les secrets du passé et les énigmes du futur ; il jette des lueurs sur les étapes de nos origines et sur la direction de l'avenir... Parole, parabole, de παρα et βαλλειν, « jeter à côté » : plusieurs de ses paroles nous ont vraiment menés sur les bords de ce double abîme dont il parlait volontiers, gouffre d'ombre sous nos pieds, gouffre de lumière sur nos têtes.

François Sturel, familier avec Hugo depuis les lectures qu'au collège leur avait faites Bouteiller, prolongeait sa promenade parmi ces masses grouillantes et en recevait de l'excitation. « Chacun de ces hommes, se disait-il, appartient à la vie isolée, et peut-être à une vie fort canaille, par ses actes, mais à la vie en commun par sa sève. La sève

nationale aujourd'hui est en émoi, et voilà que tous ces individus pensent généreusement. Des millions d'êtres sont sacrifiés, voire damnés, uniquement parce que la nature en fera, dans ses abîmes, comme dit Hugo, quelque chose de grand. C'est de là que tout monte et s'affranchit. Il y a des instants ignobles, mais leur somme fait une éternité noble. Hugo me le fait sentir avec trop de vivacité pour que je connaisse la colère, le dégoût, le mépris ; son œuvre et cette foule me rappellent fort à point l'unité mystérieuse de toutes les manifestations de la vie. Acceptons notre rôle et les rôles que jouent nos voisins. Plaise à la nature que nous soyons de naissance conditionnés pour le bien et que rien d'extérieur ne vienne trop fortement tenter notre libre arbitre ! Maintenons-nous de notre mieux au fil de l'eau ; passons avec le flot de nos contemporains. Notre existence, la leur, ne sont qu'une seconde d'un geste plus général qui nous échappe. Un Racadot, un Mouchefrin sont aussi nécessaires à ce geste qu'aucun de nous... »

C'est ainsi que Sturel, par Victor Hugo, arrivait au même résultat que par Astiné. L'Asiatique vivait toujours en lui. Elle y avait déposé des éléments à jamais amalgamés avec la nature propre du jeune Lorrain. Cette partie intime de Sturel qui est proprement Astiné, déjà à plusieurs reprises l'avait engagé à ne pas s'empêtrer dans des soucis de légalité, à se satisfaire de ce beau mot : « fatalité », pour qu'il acceptât l'irréparable. Hugo venait confirmer Astiné ; il confirmait aussi les mélancolies du jeune lycéen qui jadis contemplait les étoiles.

A la fin de cette soirée, Sturel se décidait à accepter, sans poursuivre de vains remèdes, de vaines vengeances, la chose atroce accomplie. Seulement, ce n'était plus en voluptueux méprisant comme le lui avait conseillé l'Asiatique, mais en métaphysicien qui ne trouve de repos qu'à envisager les choses sous leur aspect d'éternité ; non en sceptique, mais en croyant qui ne donnera pas aux détails la valeur qu'il réserve au tout, dans lequel chaque homme se justifie par sa nécessité.

Sturel, vers minuit, revint au Café Voltaire, et dit à Rœmerspacher, à Suret-Lefort :

— Je désirerais avec vous, de ce pas, aller chez Mouchefrin.

— Non, dit Rœmerspacher, je suis un homme social : je ne connais plus ce bandit. Si ton secret m'appartenait, Mouchefrin coucherait au Dépôt.

Sturel décida Suret-Lefort à l'accompagner.

Il était deux heures du matin. Ils montèrent jusqu'à la rue Saint-Jacques : Racadot, le soir de la conférence, avait donné au jeune avocat son adresse. Ils sonnèrent. Une voix demanda, du premier étage :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Monsieur Mouchefrin.

— Oh ! pour monsieur Mouchefrin, c'est trop tard.

Suret-Lefort dit :

— Nous donnerons vingt sous.

La fenêtre se referma. Au bout de quelques minutes, on ouvrit la porte. Sturel paya. La femme dit :

— C'est au cinquième, à gauche.

Elle leur prêta un morceau de bougie. Ils gravirent un escalier interminable, humide, avec une corde ignoble qui frémissait au milieu : un vrai puits de misère.

Au cinquième, à gauche, Sturel frappa une première fois : rien ne répondit. Une seconde fois : rien encore. Une troisième...

— Qui est là? dit un souffle.

Suret-Lefort qui méprisait durement les vaincus et qui goûtait les plaisanteries professionnelles, répondit en déguisant sa voix :

— Ouvrez, c'est le commissaire !

Dans le silence, Sturel crut entendre les battements du cœur de Mouchefrin. Il ressentit comme l'effroi d'un sacrilège à forcer ainsi la conscience de leur ancien ami. La clef tourna, et puis quand ils entrèrent, dans l'espace d'une seconde, à la lueur de leur bougie levée, ils eurent un inoubliable spectacle de misère humaine.

Mouchefrin était debout au milieu de la chambre, en chemise, — une pauvre petite chemise, si mince, et touchant à peine à ses genoux. — Il grelottait, le nain, quoiqu'on fût en été, mais tant de privations et ses dernières terreurs,

l'avaient anémié, réduit à ce misérable squelette. Ah! la pauvre bête féroce! Ils le virent trembler comme la flamme de leur chandelle sous le courant d'air du palier. Puis il les reconnut. Il s'assit et, le cou en avant, se reprit par trois fois pour dire seulement : « Quoi? » avec l'accent hideux d'un corps désorganisé par la peur.

Une peur qui depuis le 21 mai jusqu'à ce 31 n'avait pas cessé de grandir! Madame Aravian n'avait pas refroidi que déjà Mouchefrin regrettait son affreuse misère précédente dont s'accommodait à la longue son indifférence cynique. La victime reconnue, l'horreur de son crime lui apparut. « Crains la potence plus que ta conscience », dit avec justesse La Mettrie. Avec quelle angoisse, il attendait les journaux! Et dès qu'il les avait lus, il était obligé de s'étendre à cause des battements de son cœur. Tout le monde lui inspirait de la répulsion. Il croyait que ces mots : « Voilà l'assassin! » étaient inscrits en gros caractères sur son visage. Il errait et buvait pour écarter de son regard le cadavre sanglant et l'image de la guillotine. Après avoir sillonné tout Paris, harassé il ne rentrait qu'à l'heure extrême permise aux pauvres par sa concierge. Il se couchait et ne dormait pas. A peine assoupi, il se réveillait en sursaut. S'il avait eu de l'argent, il aurait fui. Sur le gain du meurtre, il n'avait touché qu'un louis. Si dominatrice sur les nerfs est la contagion de la terreur que Racadot, pris de vertige à côté du désarroi de Mouchefrin, devait le quitter ce dimanche 31, lendemain du jour où on l'arrêta. Cette arrestation, nul doute que Mouchefrin ne l'eût devinée dès le samedi 30, quand il ne vit pas rentrer Racadot du Palais. Quel dut être son affolement, toute la nuit suivante, et tout ce dimanche où, sans bouger, il attendait que la police vînt l'arrêter, on le devine, à l'intonation inhumaine de sa gorge serrée :

— Quoi?... dit-il, quoi? quoi?...

— Mouchefrin, dit Suret-Lefort, de sa voix nette, Racadot a parlé.

— Ah! Racadot a parlé, le misérable!

Et comme s'ils eussent été confrontés, ce fut la scène, que les juges d'instruction connaissent bien, entre deux complices qui mangent le morceau. Furieuse attaque contre l'absent :

toute une avalanche de boue qui tombait de cette bouche tordue par de vraies secousses d'hystérie. Il avait l'air d'un haillon dans une tempête. Plus encore que par ses terribles révélations, par sa convulsion physique il épouvantait les deux assistants qui se rappelaient l'avoir vu petit garçon et bon élève.

Alors sur le lit, quelque chose remua et l'on vit d'abord comme un paquet qui bougeait, puis comme un gros chien qui se dressait, se dégageait : c'était la Léontine accroupie.

— Menteur! menteur! veux-tu laisser mon homme? cria-t-elle à Mouchefrin.

« Mon homme!... » Comme elle a dit cela avec une vulgarité puissante!... Ils allaient se frapper :

— Taisez-vous ! leur cria Sturel.

Quelle scène et dans quel décor ! Des brassées de fleurs ornaient pourtant le pot à eau, mêlaient leur parfum à ces hontes : car la veille, samedi, Mouchefrin, avec la Léontine, tandis que Racadot se débattait chez le juge, avait fait une partie de campagne. Elle avait rapporté ces fleurs. Mais lui, qu'il avait mal participé de la douceur et des verts délicats de Meudon, ressuyés par le dernier soleil de mai!... C'est au retour qu'ils constataient que Racadot ne revenait pas du Palais.

L'affreuse altercation de Mouchefrin et de la Léontine avait duré moins de deux minutes. Maintenant la femme pleurait. Alors ils distinguèrent dans un recoin de la chambre un troisième personnage : Fanfournot. Cette misère donne asile à de plus misérables.

— Nous ne tenons pas à te perdre, Mouchefrin! dit Sturel.

— Je te défendrai, ajouta Suret-Lefort.

— Voilà ! dit la Léontine, notre malheur servira à quelque chose pour ces messieurs.

Et l'accent qu'a la voix de ces parias, le regard qu'a leur œil, ce n'est pas un accent, un regard d'un homme à un homme, ce n'est pas un rapport entre des êtres particuliers, c'est l'accent, le regard de toute une classe répandue sur le vaste monde civilisé, c'est le seul rapport possible entre la misère associée à l'esprit d'analyse et la culture favorisée par des loisirs.

Et qu'est-ce que ce lieu-là? Ce n'est point une pièce close, délimitée, particulière. C'est un point d'un plan immense où tombe un mince jet de lumière. Il semble à Sturel que dans l'obscurité d'une vaste plaine, froide, lugubre, désolée, dangereuse, quelques rayons tremblants éclairent un nid sinistre bâti à ras de terre, demi-noyé dans l'eau, dispersé par les vents. Mouchefrin n'est pas un homme, c'est un être submergé, une chose fuyante et rampante. Dans l'abomination de cette nuit, par l'imbécillité de son acte, c'est un reptile qui veut arriver à l'être, se différencier des boues, des fièvres, du chaos où il se meut, et qui ne parvient à s'affirmer que par sa force pour nuire. Sturel le voyait, ce Mouchefrin, jaloux, envieux, absolument incapable de lever sa tête mince et plate sinon pour siffler: — mais jamais pour concevoir l'ordre du monde. C'est ainsi que ce nain abruti ne se croit pas un criminel, et même il tient pour évident qu'il est une victime... A ses côtés, la femelle, la Léontine, fidèle au malheur, le regard brouillé par les larmes, sans enfant contre son maigre sein, fatalement vouée, semble-t-il, à la plus basse prostitution des casernes... Et puis le jeune garçon, le fils du concierge au front d'entêté, convaincu de son génie et que seuls les moyens matériels lui manquent. Depuis la conférence du 26, il répète : « Ah ! si j'étais un homme, comme M. Racadot ! »

Ces malheureux pourtant ont fini par se détacher de leur coin d'ombre. Dans ce spasme de terreur, plus de honte du sexe ni de la nudité. Demi-vêtus ou pas du tout, devant ces heureux camarades qui de tant de façons les doivent humilier, les trois vaincus se sont rassemblés, se pressant de leurs pauvres corps, soit à cause du froid, soit par fraternité dans la peur. La bougie éteinte et sous la première aube indécise qui les glace, ils ont pris leur forme véritable : d'eux trois, on ne voit plus les traits particuliers, mais seulement un groupe, un vague objet pitoyable, un nœud humain dont les membres enlacés trahissent de longues misères et laissent deviner des faces comme il en gît dans le panier de son du bourreau. Le grand dos de la Léontine, assise, avec sa maigreur de chienne sans enfants ; la taille chétive de Mouchefrin, voûtée par la terreur, et l'attention qu'il donne aux paroles de Suret-Lefort ; l'élan de Fanfournot, penché comme un jeune titi sur

le cinquième acte d'un drame, tout cela compose dans cette lueur et pour l'esprit surexcité de Sturel un gros œuf offrant les aspects d'une triple éclosion sinistre.

— Pouvez-vous m'écouter? répétait Suret-Lefort qui ressentait en professionnel ces circonstances sinistres. — Êtes-vous en état de me comprendre? Ne répondez rien au juge. Refusez de signer. Laissez-vous accuser, laissez-vous questionner... Ne dites rien. Je te ferai acquitter, Mouchefrin. Dès aujourd'hui, je verrai Bouteiller.

Qu'ils se taisent, peu importe! Nous les entendons. Leur respiration, les battements de leur cœur, tout le mouvement déterminé en eux par une telle nuit commandent leur sentiment, leur paroles intérieures, qui, avec des différences de tonalité, s'unissent.

J'entends la femme. « J'étais née pour le malheur, dit-elle. Nous étions trop bons. On n'a pas fait pour nous le quart de ce que nous faisions pour les autres. Racadot a nourri Mouchefrin. Racadot a mis en valeur Suret-Lefort, Sturel. Rœmerspacher. Tous nous rejettent... La chose doit retomber sur leurs têtes. »

Et Mouchefrin dit : « Qu'est-ce que je demandais? Rien qu'à manger. Au collège, je les valais tous. J'aurais été aisément un grand médecin... Les autres en font bien plus que nous. »

Et Fanfournot : « M. Racadot est un homme de génie. Il ne parlera pas. Mon devoir, c'est d'être fidèle à sa maîtresse et à Mouchefrin. Je vois que, s'il a risqué sa vie au lieu de croupir dans la médiocrité, c'est parce qu'il avait une énergie admirable. »

On peut distinguer aussi la pensée de Racadot dans sa prison : « Que va devenir, dit-il, la pauvre Léontine qui m'est si dévouée et dont j'ai fait le malheur? »

Ah! si distinctes pour qui se penche sur cette misérable chambrée, ces effusions se mêlent et se fondent en un accord parfait pour qui les écoute d'une certaine hauteur, et par exemple en se plaçant au point de l'historien social. On entend alors : « Nous sommes le crime et la honte, mais nous avons des sentiments fidèles. L'ordinaire des convenances, la moralité. l'honneur, rien n'a de sens pour des

êtres qui s'étant choisis ne connaissent désormais qu'eux au monde. A l'ensemble des lois qui régissent les cités, notre amour substitue un pacte; nous avons rompu les entraves sociales, mais plus étroitement nous lie la chaîne des complices. Il fait bon aimer dans la peur; derrière des cloisons où l'on tremble, et bien intact, serrer dans ses bras celui que traque la société. »

Petites mondaines, vos amours sont trop fades: vous n'y mettez rien que de la vanité et une chétive sensualité; mais dans les amours de la Léontine il y a la volupté de trembler ensemble. Et ces hors-la-loi se garderont leur foi dans les pires difficultés, jusqu'à Saint-Lazare, jusqu'à la guillotine, bien que l'anneau nuptial, ils ne le demandent pas au maire ni au prêtre, et qu'ils admettent de le chercher aux doigts des assassinés, de qui, elle Vénus, tiendrait les pieds, tandis que lui, Mars en casquette, frapperait. La fidélité dans le crime et la honte! Aucun être humain n'est dénué de poésie.

Petite société traquée, œuf suspect, nid malingre à écraser précipitamment, certes, mais qu'on voudrait sauver à la fois par pitié et par économie : car ils sont nus dans cette boue, sous cette tempête et faits tout de même à l'image des héros! Quel limon mal pétri! Sont-ce des êtres qui se défont ou des formes qui attendent la nouvelle âme, un souffle?... Ah! le souffle de l'aube, par les fenêtres que Sturel vient d'ouvrir, ne peut que les glacer. Comme dans un chenil, ils se tiennent tous trois serrés. Tombés dans l'animalité, ils ne se relèveraient à l'humanité que par cette chaleur de leur cœur.

Le jour naissant permettait de mieux voir cette misère. Dans la cuvette posée sur une chaise, il y avait des têtards qui suçaient des grenouilles et des lézards : ils leur enlevaient la chair et facilitaient ainsi les préparations anatomiques dont l'ancien carabin continuait à tirer un peu d'argent. Sturel demeura quelques minutes à les contempler dans leur besogne. La voracité de ces petits féroces s'employait à faciliter l'enseignement de l'histoire naturelle et, sans le savoir, ils collaboraient à une œuvre supérieure...

Quand Sturel et Suret-Lefort sortirent de ce bouge et de la rue Saint-Jacques, vers cinq heures du matin, ils repas-

sèrent boulevard Saint-Michel, à la hauteur de la place Médicis, devant le marchand de vins où, à cette même heure de l'aube, Mouchefrin, en janvier 1883, avait porté son toast : « A bas Nancy ! Vive Paris !... »

« D'après l'intérêt de ces trois années à peine écoulées, se disait François Sturel, comme il est probable que la vie me sera par la suite dramatique et imprévue !... Car j'ai augmenté en si peu de temps mes surfaces de sensibilité. »

Suret-Lefort , lui, réfléchissait :

« Me voilà chargé d'une affaire qui sera classée parmi les causes célèbres... »

Tout se préparait pour le cortège de Hugo. Chacun, avec un haut sentiment de soi-même, courait prendre le rang auquel il avait droit. Politiciens, académiciens, littérateurs, artistes de tous genres, industriels, commerçants, ouvriers apportaient leur vanité naïve pour contribuer à l'apothéose. Des insignes corporatifs respectables et d'autres, un peu grotesques, affirmaient que tous les petits groupements d'intérêts ont pour raison commune et supérieure l'intérêt de la patrie. Cet immense désordre peu à peu s'organisa, manifesta la grande pensée du pays : « Il ne nous quitte pas ; il fera partie des réserves de la pensée française. Nous le conduisons dans le quartier des savants, des éducateurs, des jeunes gens. »

A midi moins le quart, vingt et un coups de canon retentirent sur Paris. A l'Étoile, les discours commencèrent. En même temps le char des pauvres, où se croisaient sur un drap noir deux lauriers, avec l'éclat le plus imposant s'engagea sur la pente des Champs-Élysées. L'antithèse ne laissa aucun visage insensible ; d'une extrémité à l'autre des Champs-Élysées se produisit un mouvement colossal, un souffle de tempête ; derrière l'humble corbillard marchaient des jardins de fleurs et les pouvoirs de la Nation, et puis la Nation elle-même, orgueilleuse et naïve, touchante et ridicule, mais si sûre de servir l'idéal ! Notre fleuve français coula ainsi de midi à six heures, entre les berges immenses faites d'un peuple entassé depuis le trottoir, sur des tables, des échelles, des échafaudages, jusqu'aux toits. Qu'un tel phénomène d'union dans l'enthousiasme, puissant comme les plus grandes scènes

de la nature, ait été déterminé pour remercier un poète-prophète, un vieil homme qui par ses utopies exaltait les cœurs, voilà qui doit susciter les plus ardentes espérances des amis de la France. Le son grave des marches funèbres allait dans ces masses profondes saisir les âmes disposées et marquer leur destinée. Gavroche, perché sur les réverbères, regardait passer la dépouille de son père indulgent et par lui s'élevait à une certaine notion du respect.

Cette foule où chacun porte en soi, appropriée à sa nature, une image de Hugo, conduit sa cendre de l'Arc de Triomphe au Panthéon. Chemin sans pareil ! Qui ne donnerait sa vie pour le parcourir cadavre ! Il va à l'ossuaire des grands hommes : — au caveau national et aux bibliothèques. — Ici, une fille légendaire sauva Paris, écarta les Barbares : c'est un même office qu'ont à perpétuer les écoles de la Montagne ; elles ont toujours à sauver la France, en lui donnant un principe d'action. Ici la jeunesse hérite de la tradition nationale et, en même temps, s'initie à l'état de la vérité dans le monde, aux efforts actuels de tous les peuples vers plus de civilisation. C'est ici, depuis les bégaiements du XIIe siècle, que se sont composées les formules où notre race a pris conscience et a donné communication au monde des bonnes choses qui lui sont propres.

Certains esprits sont ainsi faits que deux points les émeuvent dans Paris : — l'Arc de Triomphe, qui maintient notre rang devant l'étranger, qui rappelle comment nous donnâmes aux peuples, distribuâmes à domicile les idées françaises, les « franchises de l'humanité », — et cette colline Sainte-Geneviève dont les pentes portent la Sorbonne, les vieux collèges, les savantes ruelles des étudiants. L'Arc de Triomphe, c'est le signe de notre juste orgueil ; le Panthéon, le laboratoire de notre bienfaisance : orgueil de la France devant l'univers ; bienfaisance de la France envers l'univers. Le même vent qui passe et repasse sous la voûte triomphale court aussi sans trêve le long des murs immenses du Panthéon, c'est l'âme, le souffle des hauts lieux : nul n'approche le mont de l'Étoile, le mont Sainte-Geneviève qui n'en frémisse, et pour les plus dignes, ce sera le moteur d'une grande et durable activité.

De l'Étoile au Panthéon, Victor Hugo, escorté par tous, s'avance. De l'orgueil de la France il va au cœur de la France. C'est le génie de notre race qui se refoule en elle-même : après qu'il s'est répandu dans le monde, il revient à son centre; il va s'ajouter à la masse qui constitue notre tradition. De l'Arc où le Poète fut l'hôte du César, nous l'accompagnons à l'Arche insubmersible où toutes les sortes de mérite se transforment en pensée pour devenir un nouvel excitant de l'énergie française.

Hugo gît désormais sur l'Ararat du classicisme national. Il exhausse ce refuge. Il devient un des éléments de la montagne sainte qui nous donnerait le salut alors même que les parties basses de notre territoire ou de notre esprit seraient envahies par les Barbares. Appliquons-nous à considérer chaque jour la patrie dans les réserves de ses forces, et facilitons-lui de les déployer. Songeons que toute grandeur de la France est due à ces hommes qui sont ensevelis dans sa terre. Rendons-leur un culte qui nous augmentera.

Rempli de ces sentiments qu'une magnifique cérémonie civique met dans toutes les âmes, Sturel, sous la douce lumière de Paris, se débarrasse des sombres images de sa nuit. Aux Champs-Élysées, la veille au soir, il n'avait que des rêveries de cimetière, une vision mal ordonnée du faible et confus troupeau humain. Maintenant le mot de Rœmerspacher lui revient : « Je suis un homme social. » A marcher tout le jour avec la France organisée, avec les pouvoirs élus, avec les gloires consacrées, avec les corporations, il a distingué la grande source dont sa vie n'est qu'un petit flot. Entraîné parmi ces ondes humaines dans le sillage du génie, il s'est aperçu que leur bon ordre et leur honneur ne lui étaient pas des choses indifférentes, extérieures, et qu'en les supprimant on eût, ce lundi 31 mai, anéanti son âme même. Une circonstance si belle et si rare, qui faisait évidente l'unité de ce pullullement de Français, lui permit encore de saisir d'autres lois : dans ce cortège, chacun maintenait une discipline, en exigeait une, parce que c'était l'intérêt de chacun. — Pourquoi Racadot, Mouchefrin n'ont-ils pas senti qu'eux aussi profiteraient à se conformer aux règlements de la collectivité? — Mais cette multitude, le long des immenses avenues,

des boulevards, parfois sous une poussée s'arrêtait, devait rétrograder; quelques-uns même furent jetés à terre, foulés, sacrifiés. — Peut-être Racadot, Mouchefrin étaient-ils mal encadrés, placés sur le côté du courant : c'est une position très désavantageuse... Oui, très probablement, voilà l'historique de leur sort; ils ne parvinrent pas à s'immerger de façon à y vivre, dans cette énorme ville, dans cette société agissante où un geste de Bouteiller, depuis Nancy, les envoya...

Hélas ! la Lorraine a fait une grande tentative, elle a expédié un certain nombre de ses fils, pour que de Neufchâteau, de Nomeny, de Custines, de Varennes, ils s'élèvent à un idéal supérieur. Cet exode, des multitudes l'essayent; elles passent de la vie locale à la vie nationale, même à la vie cosmopolite. En haussant les sept jeunes Lorrains de leur petite patrie à la France, et même à l'humanité, on pensait les rapprocher de la Raison. Voici déjà deux cruelles déceptions; pour Racadot et Mouchefrin, l'effort a complètement échoué. Ceux qui avaient dirigé cette émigration avaient-ils senti qu'ils avaient charge d'âmes? Avaient-ils vu la périlleuse gravité de leur acte? A ces déracinés ils ne surent pas offrir un bon terrain de « replantement ». Ne sachant s'ils voulaient en faire des citoyens de l'humanité, ou des Français de France, ils les tirèrent de leurs maisons séculaires, bien conditionnées, et ne s'en occupèrent pas davantage, ayant ainsi travaillé pour faire de jeunes bêtes sans tanières. De leur ordre naturel, peut-être humble, mais enfin social, ils sont passés à l'anarchie, à un désordre mortel. Mouchefrin et Racadot n'avaient pas naturellement de grandes vertus, mais il faut voir aussi qu'ils furent trahis par les chefs insuffisants du pays. Sur sept Lorrains, un double déchet déjà, c'est trop : l'opération a été mal menée.

XIX

DÉRACINÉ, DÉCAPITÉ

Si atterré qu'il fût de la figure tragique que prenait Racadot, Renaudin fit sur son ex-camarade d'excellents « reportages »

dans *les Principes de 89* du lundi 1er juin et du mardi 2 juin. Toute la presse s'y renseigna. On sut que l'assassin présumé était l'élève d'un des plus distingués professeurs de l'Université, M. Bouteiller. A cette époque, la dispute politique se faisait surtout entre cléricaux et anticléricaux. La désaffectation du Panthéon, enlevé au culte pour recevoir le corps de Hugo, venait d'exaspérer les journaux catholiques. D'une voix unanime, ils signalèrent dans le cas du bachelier assassin un effet de l'éducation distribuée par la République. Dès le lundi, Bouteiller fut averti par ses amis de Nancy qu'on exploiterait « le crime de Billancourt » contre sa candidature. Bien qu'il n'en fût resté aucune trace écrite, il regretta ses démarches auprès des ministres pour *la Vraie République*. Le mardi matin, il apprit de Suret-Lefort avec une vive contrariété qu'on pourrait impliquer Mouchefrin dans l'affaire. Le jeune avocat lui avoua, sous le sceau du secret, qu'à la vérité madame Aravian semblait avoir été la maîtresse de Sturel, mais il lui affirma que rien ne justifiait l'épouvantable accusation portée contre deux membres d'un groupe uniquement passionné pour les questions intellectuelles. Il se demandait où l'on voulait en venir. Bouteiller, fort assombri, déclara à plusieurs reprises que ce scandale était détestable et ne pouvait servir que les adversaires du régime. Il s'étonna, si les faits étaient bien tels que les lui rapportait Suret-Lefort, qu'il se fût trouvé un magistrat pour décerner un mandat d'arrêt. Le jeune avocat et le professeur s'accordèrent pour stigmatiser avec force et justesse les abus barbares de l'instruction secrète.

— Je veux me donner corps et âme à cette affaire, dit Suret-Lefort. Je suis prêt à défendre Racadot, s'il fait appel à mon concours ; c'est une cause magnifique, parce qu'à cette occasion on veut atteindre toutes les idées de progrès auxquelles nous sommes attachés. Dès aujourd'hui même, j'accompagnerai Mouchefrin, qui est convoqué par le juge... J'ai tenu à vous prévenir. N'êtes-vous pas notre patron naturel ? Vous le voyez, que vous interveniez ou non, le public vous rend aussitôt responsable de vos anciens élèves.

— Vous avez raison... Je vois que Racadot est en bonnes mains... Comptez sur moi pour faciliter votre tâche auprès de ce malheureux que je veux croire innocent.

— Il serait précieux que je pusse le voir, et surtout qu'on n'arrêtât pas Mouchefrin.

— Je vais à l'instant même en parler au garde des sceaux.

Suret-Lefort rejoignit Mouchefrin. Déjà, la veille, — il y a relâche au Palais le lundi, et c'est bon pour Sturel de s'éterniser à un enterrement où il n'a pas de rang officiel, — l'avocat avait passé la journée avec son misérable client, avec la Léontine, avec Fanfournot. Sans leur demander d'aveux ni de dénégations, il leur disait :

— Que faisait Racadot, le soir du crime?... Tous trois vous affirmez qu'il était avec vous? C'est bien cela qu'il répondra au juge d'instruction? Oui. Eh bien! rappelez vos souvenirs, mettez-vous d'accord sur chaque détail. Quoi qu'on essaie de vous faire déclarer, ne sortez pas de ce récit-là.

Comme un bon témoin à son ami novice, dans la voiture qui les mène au lieu du combat, ne saurait trop répéter : « Tendez le bras! Sous aucun prétexte, ne pliez le bras! Vous m'entendez bien, quoi qu'il arrive, toujours le bras tendu! » — le mardi, Suret-Lefort, qui venait de quitter Bouteiller, répétait à Mouchefrin, pour la centième fois, en montant vers midi l'escalier des juges d'instruction :

— Tiens-toi à ton récit! Tu me comprends! Sous aucun prétexte, n'en sors!

Sur cette suprême recommandation, il le laissa pour retourner chez Bouteiller et savoir s'il avait l'autorisation d'approcher Racadot.

Le couloir où se promenait Mouchefrin est doublé d'un corridor parallèle, auquel il donne du jour par des fenêtres à verre anglais. Les deux, en réalité, ne font qu'une même galerie divisée par une cloison dans le sens de sa longueur. Sur ce second couloir, toujours empesté d'un bec de gaz, ouvrent les cabinets des juges d'instruction : toutes les personnes convoquées à titres divers le traversent quand, de la galerie où elles faisaient les cent pas, les huissiers les appellent pour les introduire auprès du magistrat. Dans ce couloir obscur et sans air se promènent les malheureux déjà arrêtés. Dans le couloir lumineux, beaucoup d'individus qui ne tarderont pas à l'être. Celui-ci, qui circule encore en liberté, dit de celui-là, qu'il entrevoit flanqué de deux municipaux :

— Voilà comme je serai peut-être dans cinq minutes!...

Un physiologiste qui pourrait examiner à l'improviste ces deux promeneurs trouverait sans doute chez l'hôte du couloir lumineux des désordres plus graves du cœur et de la circulation que chez l'hôte du couloir sombre. Plus le danger est indéfini, plus l'angoisse est forte. Mouchefrin était anéanti. Et lui aussi, comme avait fait samedi Racadot, il cherchait à donner bonne opinion de soi à l'huissier : il se plaignait humblement d'attendre.

— Patience! patience! lui disait l'homme, n'ayez pas peur, vous le verrez.

Mouchefrin était rempli de haine contre cet impassible dont le « Patience! Patience! » le pénétra si bien d'épouvante qu'il dut s'asseoir sur la banquette de bois fixée le long du mur. Et là une pire terreur le glaça, quand à travers les vitres entre-bâillées pour aérer le couloir sombre, il distingua, dans son dos même, Racadot entre deux gardiens : — Racadot assis à un mètre, sur une banquette de chêne qui suivait l'autre face du mur où il s'appuyait, lui, Mouchefrin ; Racadot avec un sale collier de barbe renaissante, pas peigné et ses vêtements si sales! Pourquoi donnait-il l'impression de quelqu'un qui vient d'être arrêté après une lutte? Mouchefrin, à le voir, prit peur. Il marcha jusqu'à l'extrémité de son promenoir. Et pour ne plus passer devant son malheureux camarade, il s'assit là-bas, dans l'angle. Au bout d'une demi-heure, il entendit une toux comme un appel, dans son dos encore. C'était Racadot qui, lui aussi, entre ses deux agents, arpentait son couloir sombre, et il était venu se placer de telle façon que, de nouveau, une fenêtre seulement les séparait. Il faisait des signes pressants. Mouchefrin le regardait avec des yeux grands et fixes dans une figure de paralytique. Il y avait ceci de frappant que Racadot ne se perdait pas en témoignages d'ordre général sur sa tristesse, sur l'étonnement de se revoir; mais, avec une indicible ardeur, il mimait des mots avec sa bouche, avec ses yeux, avec sa tête :

— Re-prendre cas-sette Ver-dun, — articulait-il fortement sans exhaler un son. — Ai en-voyé perles à l'a-mie de Lé-ontine, Ver-dun.

Cette phrase, détachée syllabe par syllabe, reprise indéfi-

niment, Mouchefrin, abruti dans un brouillard, la voyait en quelque sorte, mais ne la comprenait pas. Il voyait aussi la bouche ouverte, fermée, la série des grimaces et les yeux enflammés de Racadot, et n'en recevait que de la terreur. Il voyait encore les gestes de tout le corps, de la tête, des coudes de son camarade, et soudain il reconnut qu'il avait des menottes. Désormais il ne perçoit plus autre chose. Ce n'est plus de Racadot, de plus en plus ardent à lui parler, que ce poltron défaillant se préoccupe, c'est des gendarmes, des huissiers, des avocats qui circulent.

Au milieu de ces bas serviteurs judiciaires qui touchent de très petits traitements et ne songent qu'à bavarder, mais qu'il suppose tous tendus à le surprendre, Mouchefrin ressent, après vingt ans et centuplée par la peur de la guillotine, la terreur du petit enfant devant le pion. Les huissiers l'allaient voir causer avec Racadot : le juge, averti, l'interrogerait, puis son complice, sur les propos échangés ; ils se contrediraient... Leur rôle est bien convenu : ils ont passé la soirée avec la Léontine ; ils nient tout ; quoi de nouveau à concerter ?... Pourtant il n'ose pas fuir : il craint d'exciter Racadot. A son angoisse de cinq minutes, mais de minutes si longues qu'il a senti son cerveau se gorger de sang, sa pensée se noyer comme dans une congestion, les agents coupent court en fermant la fenêtre... Et peu après, Mouchefrin aperçoit l'ombre de Racadot qui se déplace. Le malheureux ! le désespéré ! on l'introduit dans le cabinet du juge... Si Mouchefrin avait été un homme de sang-froid et qui comprend à demi-mot, Racadot était sauvé.

Contre Racadot, on n'avait alors que des présomptions : les quinze cents francs payés à Cosserat le 25 mai, un douanier qui croyait le reconnaître, sa barbe coupée. Il niait avec une suffisante énergie, mais il avait eu tort de brutaliser le juge : comme Suret-Lefort a coutume de le dire, dans toutes les situations il faut ménager les amours-propres. Les commentaires de la presse tendaient à faire du crime de Billancourt, non plus un assassinat vulgaire, mais le procès de l'enseignement philosophique moderne : le magistrat comprit qu'on ne lui pardonnerait pas, s'il s'était trompé, d'avoir par cette erreur retentissante favorisé les adversaires

du gouvernement; par rancune et par souci de carrière, aussi bien que par coquetterie professionnelle, il voulut n'avoir pas tort. En même temps, il hésitait à s'engager plus avant. Mouchefrin profita des sympathies qui s'agitaient autour de Racadot, mais qui trouvaient celui-ci déjà trop compromis pour se déclarer bien franchement. Dans les affaires qui touchent à la politique, toute arrestation, chez le juge d'instruction, devient un compromis entre la vengeance et la peur. Ce mardi, 2 juin, après avoir balancé, le parquet ne signa pas de mandat d'arrêt contre Mouchefrin.

Le mercredi 3, Renaudin reconstitua et publia, en la grandissant à la hauteur des circonstances, la pauvre conférence du 26 mai sur la nouvelle morale et sur Hugo : « Chaque être lutte pour se faire place au banquet trop étroit de la nature, et le plus fort tend à *césariser.* »

D'un accord unanime, tous les partis s'écrièrent : « Élevons le débat ! » Socialistes, positivistes, déistes, catholiques, protestants se jetèrent les uns sur les autres. Tout en bas, il y avait le crime de Billancourt, et puis, dans les nuées, les beaux esprits combattaient, pareils aux dieux d'Homère qui doublent de leurs combats les rixes des mortels. Le sort de Racadot, ou du moins de Mouchefrin, allait dépendre de dialectiques supérieures auxquelles le pauvre hère, maintenant demi-abruti, eût été bien incapable de se mêler.

Assis pendant d'interminables semaines sur une chaise de paille dans le corridor des juges d'instruction, tandis que des avocats passaient avec l'importance de leur uniforme et la gaieté de leur camaraderie, combien il se sentait petit, débile, écrasé sous l'énorme combinaison des engrenages parisiens ! Parmi ces millions d'intérêts qui fonctionnent méthodiquement et sans qu'il y ait place pour un seul hasard dans leur apparent désordre, quelle résistance aurait-il pu tenter ? Quelques-uns penchaient à le traiter d'anarchiste. On doit reconnaître qu'il était en effet étranger à toute organisation, délié de tout groupement, et depuis le lycée dans la plus pénible anarchie. Mais, précisément, il fut sauvé parce que, au hasard de cette querelle d'idéologues, son sort se trouva intéresser les destinées d'un parti. L'évêque de Nancy le servit en prenant texte de la fameuse déclaration de Racadot pour

flétrir dans un mandement une philosophie qui croit pouvoir trouver à la morale d'autres bases que la révélation.

Cette bonne fortune extérieure n'eût pourtant pas suffi. Dans tous les détours de l'intrigue judiciaire, Suret-Lefort se montra excellent. Il eut la puissance de se faire un front auprès de Racadot qu'il défendait et qu'il détermina à ne rien révéler ; auprès de Mouchefrin qu'il conseillait et dont il ne voulut pas être le confident ; auprès de Bouteiller qu'il contraignit à vingt démarches nouvelles en lui laissant admettre que Racadot et Mouchefrin, s'il les abandonnait, parleraient de son intervention en leur faveur à la caisse des fonds secrets. Il composa cette tragi-comédie avec un tel art qu'on put pressentir le grand parlementaire. Quand les agents de la sûreté, après avoir suivi toutes les pistes, dénichèrent aux mains d'une fille de Verdun le coffret qu'elle avait reçu de Racadot, où l'on trouva les perles et les turquoises immortelles des princes persans, Suret-Lefort sut faire la part du feu : le petit-fils des serfs de Custines se reconnut coupable et déclara n'avoir pas eu de complice. Magnifique décision, dont l'honneur revient à son conseil, et qui témoigne chez le jeune avocat un sens des responsabilités vraiment admirable. Battu dans ses positions avancées, il se repliait en couvrant Mouchefrin. Celui-ci invoquait un alibi fort plausible : il prétendait avoir passé avec la Léontine et Fanfournot la nuit tragique du 21 au 22 mai ; d'ailleurs, il était avéré qu'aucun d'eux n'avait profité de l'argent ni des bijoux volés. On pouvait les poursuivre pour faux témoignage, puisqu'ils avaient affirmé d'abord que Racadot avait passé avec eux les heures où il assassinait ; mais la fille Léontine était excusable de ne point charger son amant, beaucoup d'influences agissaient : ils bénéficièrent d'un non-lieu.

Dans l'action publique, Suret-Lefort demeura égal au tacticien qu'il venait de se révéler. Lui, qui avait été si raisonnable dans toutes ces préparations, il sut en cour d'assises faire l'énergumène tout comme un autre. N'ayant plus qu'à amuser l'opinion avec Racadot, pour la détourner de Mouchefrin, il avait bien le droit de se mettre soi-même en valeur. Il comprit qu'il devait abandonner ce qu'il tenait de Sturel, de Rœmerspacher, ce qui était la marque de ce groupe, le

terme exact et modéré, pour accepter la déclamation. Il quitta la manière élégante de ces jeunes gens qui jamais n'oubliaient de situer dans l'universel l'objet dont ils traitaient, et qui par là évitaient bien des exagérations : il accepta le préjugé ordinaire qui est de considérer la beauté dont on parle comme la plus belle beauté, et l'infamie comme la plus infâme infamie. C'est par ces fautes contre le goût, — précisons : contre l'ordre général, — qu'on entre dans la vie commune, qu'on descend de son isolement pour s'assimiler les lieux communs puissants, pleins, sonores, toujours agréables au plus grand nombre.

Ses confrères, les magistrats, les journalistes, des hommes politiques remarquèrent son éloquence; toutefois il n'arracha pas aux jurés la tête de Racadot. Il s'était flatté de tirer parti de leur anti-cléricalisme, mais ils n'entrèrent pas dans cette voie, quelque démarche qu'on tentât pour les y pousser. Ses efforts pour faire commuer la peine par M. Grévy n'aboutirent pas davantage, — sinon à l'introduire à l'Élysée et bientôt aux assauts d'armes de M. Wilson. Bouteiller avait refusé d'appuyer le recours en grâce : il aurait fait beaucoup pour que l'affaire n'éclatât pas et il se félicitait de l'avoir limitée; mais, dans la mesure où le scandale n'était pas accru, il estimait juste qu'on n'atténuât rien de l'expiation.

Le jour où l'on guillotina Racadot, Renaudin, seul de la petite bande, eut l'atroce courage de se porter sur le lieu du spectacle. Au cours de cette affaire qui avait passionné l'opinion, il s'était fait lire par le public et augmenter par Cosserat ; il s'était montré un bon et utile camarade pour Suret-Lefort, et ce petit reporter avait, sans y paraître, forcé Bouteiller à compter avec lui. Rœmerspacher et Sturel acceptèrent sa proposition de leur apporter des détails. Ils veillèrent ensemble, dans cette petite chambre de l'Hôtel Cujas où M. Taine, par une belle après-midi, était entré. Ils demeuraient étendus, dans une demi-lumière, immobiles et muets. Des sentiments d'une atroce tristesse les emplissaient. Quand le petit jour parut sur le ciel, ils avaient le front collé contre la vitre ; cette lumière jaunâtre, qui, s'échappant de la nuit, salissait les espaces, les terrifia comme s'ils avaient vu le sang jaillissant de leur an-

cien ami colorer le son du panier où dans cette seconde on le basculait.

Moins d'une heure après, Renaudin entra : Racadot était bien mort; marchant lourdement à la guillotine, sans bravade, — « comme un bon gendarme lorrain ». — Une voix, de la foule qui s'en était longuement émue, avait crié : « Bravo ! » Alors quelques-uns avaient applaudi; beaucoup avaient hué. Le reporter avait reconnu Fanfournot qui, là, dans cette horreur de la Roquette béante et des grands poteaux meurtriers, et de la même voix blanche qu'à la conférence, saluait le dernier acte de son maître. Renaudin faisait des efforts pour prendre un ton plaisant, mais il était verdâtre. La lumière blafarde et son insomnie accentuaient encore sur ses traits les marques précoces de l'âge ; les deux amis remarquèrent combien, en quelques années, l'Alfred Renaudin de Nancy s'était effacé sous un inconnu qu'ils écoutaient en silence. Quand il comprit qu'ils ne se piquaient pas de frivolité, il s'avoua malade, et s'en alla coucher.

— Je lui ai vu le cœur sur les lèvres, disait Rœmerspacher ; mais sous le sein gauche?...

Au matin, ils reçurent un télégramme de Saint-Phlin : « Suis de grande amitié avec vous. »

Ils se regardèrent, et, faisant un retour sur eux tous :

— Suret-Lefort, lui, a dormi !

— Et Mouchefrin? dit Rœmerspacher.

— Je le tiens pour mort.

Rœmerspacher secoua la tête :

— Racadot lui-même n'est pas mort ; son crime continuera d'agir. Je ne te parlerai plus de Mouchefrin, François ; mais te voilà responsable de la courbe qu'il va continuer à dessiner à travers la société.

Et comme Sturel, surpris de paroles qui dans un tel moment lui paraissaient trop dures, se taisait, son ami continua :

— Après beaucoup de réflexions, je suis revenu à admettre le principe que nous donnait, il y a cinq ans, Bouteiller...

— Oh ! Bouteiller...

— Je te parle de ses paroles, non de sa conduite. « Agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que ton action serve de règle universelle. » Agis selon qu'il est profitable à la

société... J'aurais dû livrer Mouchefrin, ou du moins, puisque son crime est ton secret, insister pour te convaincre. J'ai hésité : j'ai reconnu que la société, dans ses rapports avec Racadot, avec Mouchefrin, ne s'était pas conduite selon le principe kantien... Si l'individu doit servir la collectivité, celle-ci doit servir l'individu. J'ai hésité à perdre un misérable en m'autorisant d'une doctrine dont on n'avait pas songé à le faire bénéficier : car, je le reconnais, s'il a tant souffert et s'est ainsi dégradé, c'est par le milieu individualiste et libéral où il a été jeté encore tout confiant dans les déclarations sociales du lycée... Cette considération d'un cas particulier a prévalu, bien à tort, je l'avoue, contre mon respect de l'intérêt général. Comme toi, Sturel, j'ai une part de responsabilité dans ce qui adviendra.

— Pour moi, répondit Sturel, voici comment je me suis décidé à épargner Mouchefrin. C'était, tu te le rappelles, la nuit qui précéda l'enterrement de Victor-Hugo. En suivant toutes les cérémonies de ces imposantes funérailles, j'ai été amené à penser que si l'on voulait transformer l'humanité et, par exemple, faire avec des petits Lorrains, avec des enfants de la tradition, des citoyens de l'univers, des hommes selon la raison pure, une telle opération comportait des risques. Un potier, un verrier perdent dans la cuisson un tant pour cent de leurs pièces, et le pourcentage s'élève quand il s'agit de réussir de très belles pièces ; dans l'essai de notre petite bande pour se hausser, il était certain qu'il y aurait du déchet. Racadot, Mouchefrin, sont notre rançon, le prix de notre perfectionnement. Je hais leur crime, mais je persiste à les tenir, par rapport à moi, comme des sacrifiés. Voilà, Rœmerspacher, pourquoi j'ai refusé de témoigner contre ces deux misérables.

Ayant précisé leur position respective et sans se déloger ils n'avaient plus qu'à cesser une lutte pénible. Au bout d'une demi-heure, Sturel dit :

— Nous n'avons pas agi légèrement ; nous avons jugé selon notre conscience.

— Oui, mais selon la conscience sociale ?

Cette matinée, qui fermait un cycle de leur vie, fut pour eux l'instant d'un démarrage pénible, mais aussi le point de

départ d'une nouvelle et plus importante activité. Par un brutal accident, ils avaient pris avec la société ce contact direct qu'ils avaient tant cherché. Tombés à l'eau, ils viennent de se débattre tous en plein courant. C'est à ceux qui ont pu regagner la rive d'examiner s'ils veulent dorénavant y demeurer, ou s'ils tenteront une nouvelle navigation avec leurs espérances personnelles accrues, — ou s'il ne serait pas raisonnable d'aviser à rendre, par des travaux d'ordre général, le fleuve plus flottable.

XX

A BOUTEILLER, LA LORRAINE RECONNAISSANTE!

Dès cet été de 1885, on peut commencer à calculer les conséquences du crime de Billancourt : elles continuent à se développer par retentissement à travers le monde. Couper le cou à Racadot, c'est de la prudence, mais nulle expiation ne peut faire qu'un acte n'ait pas été commis. Nous avons entendu des individus d'un même plan social apprécier diversement un même cas, dont nul d'ailleurs ne méconnaît l'atrocité. Mais le curieux, c'est moins les sentiments déterminés en chacun d'eux par cette crise que les rapports nouveaux qu'elle institua entre eux.

Bouteiller, préoccupé de se couvrir, disait :

— Ce misérable Racadot était un garçon d'intelligence pratique, nullement un théoricien. Il a tué pour assurer l'existence de son journal. L'idée de fonder *la Vraie République* a dû lui venir d'un nommé François Sturel, qui précisément en fut le directeur, esprit brillant, mais inquiet et sans discipline sociale. Quant aux divagations sur le « parasitisme » par lesquelles il a voulu donner du ton à son infamie, nul doute qu'il ne les tienne du jeune Rœmerspacher, garçon fort distingué d'ailleurs et que Taine estime... Le piquant, après le tapage des cléricaux, c'est que ce petit monde jadis m'a fait des déclarations, selon moi, anti-républicaines.

Cet historique superficiel se déformait à passer de bouche en bouche, et bientôt ne tendait à rien moins qu'à incriminer Sturel et Rœmerspacher. Chez madame de Coulonvaux, madame Alison répétait avec complaisance :

— Je me suis toujours défiée des relations de M. Sturel. Je savais bien qu'il vivait avec des coquins.

Entre la jeune fille et Sturel, jamais, en somme, de promesse n'avait été échangée. Après le drame et pour échapper à de continuelles et pénibles interrogations, il quitta cette rue Sainte-Beuve, s'installa sur la rive droite, puis devança l'époque des vacances. C'est à Neufchâteau, par un bruit du pays, qu'il sut Thérèse fiancée au baron de Nelles.

Au Palais et dans les bureaux de rédaction, quelques rumeurs fâcheuses associaient Suret-Lefort et Bouteiller. Le professeur passait pour être intervenu en faveur de personnes compromises, et, deux ans plus tard, on devait raconter que Racadot était son agent chargé de lui organiser un journal. Dans cet été de 1885, toutefois, le crime de Billancourt le servit, et de la façon la plus imprévue.

L'évêque de Nancy, prenant texte des fameuses déclarations de Racadot, avait publié un manifeste contre la philosophie officielle de la République. Ces attaques firent du professeur le représentant de l'enseignement moderne et de la culture scientifique. Courageusement, comme dirent ses amis, il vint à Nancy, aux lieux mêmes où on l'accusait d'avoir démoralisé la jeunesse, faire appel à ses anciens collègues, à ses élèves, à leurs familles, à leurs concitoyens. Dans une conférence publique et dans plusieurs réunions privées, il fut de premier ordre. Le journal de l'évêché riposta. Même les électeurs indifférents à ces généralités confuses jugèrent cette polémique plutôt favorable à M. Bouteiller. Il leur parut excessif qu'on attribuât une part de responsabilité dans un assassinat à un homme dont il était impossible, après qu'on l'avait entendu parler, de contester l'austérité personnelle et le sentiment élevé du devoir.

Ce fut une préparation des plus utiles à sa candidature, qui prit ainsi un sens supérieur.

Une sérieuse difficulté restait à surmonter : — l'argent. A peine si Bouteiller possédait quatre à cinq mille francs d'é-

conomies. Le congrès qui se réunit à Nancy et désigne les candidats républicains, a coutume, c'est vrai, de rassembler une certaine somme pour les frais de la campagne, mais il exige que chacun des candidats s'inscrive lui-même pour dix mille francs. La difficulté, d'ailleurs, n'est pas là. Pour paraître en bonne posture devant ce congrès qui, en réalité, décide de l'élection, il y a des dépenses préliminaires. Le passage de Bouteiller au lycée de Nancy a laissé d'heureux souvenirs; sa polémique avec l'évêque le sert, mais tout de même il est un étranger : grave objection pour le Lorrain défiant. C'est excellent d'avoir obtenu du gouvernement une perception pour le député sortant, à demi ruiné par les charges de son mandat : heureux de cette bonne retraite, il va présenter Bouteiller à ses électeurs influents ; mais il faut que la presse s'en mêle. Il faut qu'à Nancy Bouteiller subventionne de trente mille francs *la Lorraine républicaine*, journal d'une grande autorité, probablement mal administré et dont les actionnaires, déjà engagés pour cinq cents francs chacun, sont las de faire des sacrifices. Il faut aussi qu'à Pont-à-Mousson il fonde un journal bi-hebdomadaire. Les élections, en apparence, se feront au scrutin de liste; en fait, c'est le député de Pont-à-Mousson (une fraction de Nancy, les cantons de Pont-à-Mousson et de Nomeny) qu'il s'agit de remplacer.

Bref, tout réglé modestement et dans les circonstances les plus favorables, c'est cinquante mille francs à trouver.

Bouteiller est une valeur de premier ordre. En outre, sa passion le porte d'une telle violence vers le parlement qu'il considère de son devoir d'y entrer : en effet, si fort qu'il se contraigne, il ne peut plus accomplir de toute son âme, comme il se l'était imposé, sa tâche professionnelle. Dès lors, l'honnêteté le force à descendre de sa chaire.

Est-il admissible que, promis à un si bel avenir politique, et avec ses relations, il se laisse arrêter par une question d'argent?... Il ne serait pas celui que nous supposons, si une difficulté de cette catégorie lui fermait la vie publique. Et, d'autre part, notre société serait à la fois à flétrir et à plaindre, si elle était privée du concours d'un tel serviteur faute de cinquante mille francs.

Tant d'hommes, qui ne connaissent l'action que par l'his-

toire et les belles biographies, diront, considérant le cas d'une façon abstraite :

— Qu'est-ce qu'une difficulté d'argent? Cinquante mille francs, cela se trouve toujours quand on peut devenir ministre !

Ils citeront cent hommes d'État aussi dépourvus et qui surent y remédier... Il faudrait connaître le pourcentage de ceux qui précisément se perdirent par leurs expédients pécuniaires. Et ceux qui surnagèrent, les triomphateurs, acceptèrent plus de choses vulgaires, ennuyeuses, vilaines et faites pour blesser notre délicatesse, qu'il n'en subsiste dans leur biographie. La vie est une brutale. Nul n'est contraint de se donner à la politique active, mais celui qui s'en mêle ne crée pas les circonstances ; on n'atteint un but qu'en subissant les conditions du terrain à parcourir.

Quels moyens Bouteiller a-t-il de faire de l'argent?... Souvent un parti politique possède une caisse électorale. Il la remplit par des ventes de services, s'il occupe le pouvoir, ou par des ventes d'espérances, s'il est dans l'opposition. Mais solliciter l'aide d'un parti, c'est s'engager envers un chef. Bouteiller entendait débuter au Parlement en toute liberté. Certes, il eût été fort beau qu'un patriote, partageant les idées de l'éminent professeur, le dotât du nécessaire. Mais à un tel patriote, il faut généralement offrir, par bonne réciprocité, une croix de la Légion d'honneur, et c'est le moindre article d'échange dans les opérations des parlementaires.

Bouteiller, avec ses habitudes de travailleur, répugnait à admettre que l'argent ne fût pas représentatif d'un travail réel. Aussi était-il prédisposé à préférer, entre tous les expédients, la combinaison que lui ménagea M. Colin de Saint-Marc. Il prit en main l'organisation de l'enthousiasme pour la Compagnie de Panama.

MM. de Lesseps et Cie venaient de traiter avec la Compagnie anglo-hollandaise Cuttbill, de Lunge, Watson et Van Hathum pour le percement de la Culebra. Cette Société faisait construire à Liège de puissants excavateurs : Bouteiller conseilla la dépense de les transporter à Paris et d'appeler sur eux la curiosité publique. M. de Lesseps, au milieu des acclama-

tions des ouvriers, visita en grande cérémonie ces formidables machines. Bouteiller avait donné la série des thèmes à développer dans les journaux. Les excavateurs eurent une bonne presse et émerveillèrent le public : le 25 juillet 1885, M. de Lesseps obtint de l'assemblée générale des actionnaires l'autorisation de contracter un nouvel emprunt de six cents millions... Un an plus tard, c'est vrai, il versait aux Anglo-Hollandais six millions d'indemnité pour résilier le contrat, mais il n'avait pas dépendu de Bouteiller que la mise en scène qu'il avait réglée à Paris fût suivie d'une mise en train à Panama. Dans la collaboration limitée qu'on lui avait demandée il s'était inspiré des intérêts de l'entreprise et les avait servis de cette manière qui devait, partout où il passait, rapidement le rendre indispensable.

Il faut dire qu'en cette circonstance il avait employé une des forces dont sa puissante volonté, depuis sept ans, s'appliquait à se munir. En 1878, quand le jeune professeur avait approché pour la première fois Gambetta, il avait admiré que ce chef connût le pays comme un chasseur de village connaît sa forêt. On pouvait citer devant le grand orateur chaque personnage un peu remuant de France ou d'Algérie, immédiatement il répondait : « Oui, un tel ! il aura tant de voix; et si un tel le combat, il tombera à tant ! » Chaque matin, Gambetta lisait toute la presse de Paris et des départements ; d'un coup d'œil, dans les trois pages et jusque dans les faits divers de chef-lieu il avait tout aspiré, tout classé.

— Pourquoi n'avez-vous pas de secrétaire qui vous signale l'essentiel? lui dit Bouteiller.

— L'essentiel, mais quel est-il? Tout me sert, peut me servir. Il me faudrait cinq, six secrétaires. Ils n'auraient fini de lire et d'extraire qu'à dix, onze heures. Moi à neuf heures, en cent vingt minutes, j'ai tout vu !

C'est pour s'être appliqué à imiter le grand opportuniste que Bouteiller, sans enquête prolongée, sut indiquer à ces messieurs du Panama les journaux de Paris et des départements qui valaient des subventions. Il considérait le tirage, puis la fortune des abonnés. En outre, selon la politique de chaque feuille et selon chaque esprit local, il graduait la nuance et l'énergie des articles à insérer

Un tel travail d'indicateur mené avec justesse, avec sincérité et avec décision servait économiquement les intérêts de la Société : ces messieurs ne crurent pas trop le payer de cinquante mille francs. Nul doute que si Bouteiller, à cette époque, avait désiré une situation dans la Compagnie, on la lui eût créée fort belle. Puisqu'il voulait entrer au Palais-Bourbon, on souhaita qu'il y réussît. Les administrateurs du Panama cherchaient à se faire des amis dans la prochaine Chambre, parce que ce n'est pas tout d'avoir obtenu des actionnaires l'autorisation d'émettre un emprunt de six cents millions : il ne pourra réussir qu'avec l'appât de valeurs à lots, et pour les émettre il faut une loi. Dans ces mêmes moments Charles de Lesseps signe à M. Cornélius Herz, ami particulier de MM. de Freycinet, Clemenceau et de nombreux parlementaires, l'engagement de lui verser dix millions le jour où cette loi sera votée.

Ces messieurs du Panama, habitués aux maîtres chanteurs, admirent un homme de grand talent qui va être député, qui aura de l'autorité, qui vient de leur fournir un travail réel et qui se contente de cinquante mille francs. Bouteiller, d'autre part, se félicite de son moyen qu'à l'usage il trouve vraiment très raisonnable. Il pressent que ces premières relations, outre qu'elles permettent sa réussite à Nancy, comporteront d'excellentes suites. Une fois le canal creusé et sa propre situation affermie, pourquoi n'entrerait-il pas au Conseil d'administration de la Compagnie ? Il y trouverait les ressources fixes qui seules assurent l'indépendance et l'honorabilité d'un homme politique.

Ces cinquante mille francs furent à Bouteiller presque aussi utiles que les attaques de l'Évêché. Il eut la satisfaction de vérifier la sagesse de ses pronostics : l'habileté du directeur de *la Lorraine républicaine* et du député sortant, la propagande de la feuille bi-hebdomadaire, le *Mussipontin rural*, qu'il avait fondée, dissipèrent chaque jour le plus gros des répugnances locales. Bref, le candidat exotique arrivait plein d'espoir au jour du congrès, quand, la surveille, le plus médiocre accident faillit tout compromettre.

Il y avait deux délégués, Henrion et Goulette, de petite bourgeoisie aisée, fameux dans la région pour leur ivrognerie.

Elle les déconsidérait ; mais, crapuleux, dépensiers et très répandus, ils possédaient une influence électorale. Henrion soutint qu'il boirait plus de bière que son grand ami Goulette : l'autre pochard releva le défi. Excités par les rires de la brasserie, ils convinrent que le perdant paierait un beau cercueil, à charge pour le gagnant de le placer dans sa chambre à coucher. Goulette, après une série indéfinie de litres, fut empêché de faire couler la bière de l'extérieur à l'intérieur par un flot qui venait en sens contraire; il se consola d'être le second en pensant que dans toute autre société il eut été le premier. Il s'exécuta sans mesquinerie : le cercueil fut en cœur de chêne avec des cuivres ciselés. Henrion, comme il était convenu, le plaça près de son lit. La nuit, le bois travailla et, d'autre part, l'alcool travaillait l'homme : souvent il avait des mouches dansantes devant les yeux et d'insupportables fourmillements sur tout le corps; il se crut étendu dans la funèbre gaine et dévoré par la vermine. En vain, avec l'aube, prit-il courage : après sept nuits, il portait le cercueil au fond de son jardin. Goulette indigné exigea qu'il le remît en place. De la Brasserie Viennoise, le rire avait débordé au « Point Central », aux « Deux Hémisphères » et sur tout Nancy, qui commentait les cocasseries de ces deux malpropres. Henrion, après un nouvel essai, fiévreux, n'en pouvant plus, expédia le fatal objet dans la chambre à coucher d'une bicoque qu'il avait à la campagne. Il satisfit, cette fois, les rieurs, mais irrita Goulette si fort que des mots ils en vinrent aux claques.

On était à deux jours du congrès. Goulette était connu comme partisan de Bouteiller, parce qu'il avait une action de *la Lorraine républicaine*; Henrion annonça qu'il attaquerait violemment la candidature de cet étranger : « Les commerçants de Nancy, les industriels, de Frouard à Pont-à-Mousson, et les cultivateurs de la Seille n'ont que faire d'un professeur imposé par des journalistes. » Ce double argument pouvait nuire. L'alcoolique ne voulait pas entendre raison : Bouteiller dut s'en émouvoir. Son comité étudia les moyens de réconcilier ces deux imbéciles. Lui-même enfin décida qu'on brusquerait. Ses agents firent boire Henrion toute la nuit, la veille du congrès, et quand il se présenta, on l'expulsa, vu son ivresse

manifeste. Les opposants, privés du discours qu'ils espéraient, n'osèrent bouger. L'autoritaire Bouteiller fut choisi...

Dans les élections de cette sorte, qu'on peut dire à deux degrés, toute la difficulté est devant le congrès ; Bouteiller, désigné comme candidat complémentaire de la liste républicaine unique, fut élu le 4 octobre 1885.

Suret-Lefort s'était mis pour cette campagne à la disposition de Bouteiller. De Bar-le-Duc, où il passait les vacances, il venait à Nancy pour les grandes réunions et demandait la parole, « en qualité d'ancien élève qui rend témoignage à son maître ». Trois jours après le scrutin, c'est ce même thème qu'il développa, lors du « punch d'honneur et d'adieu », offert sur l'initiative de *la Lorraine républicaine* au député prêt à gagner son poste. La salle du gymnase municipal était pleine. Comme il arrive après un succès, on eût difficilement trouvé dans Nancy un électeur qui crût avoir voté contre l'élu. Le jeune avocat, déjà séduisant par sa jolie taille et par son autorité, détachait chaque syllabe de la façon la plus nette et la plus agréable.

— Monsieur, disait-il, vous allez siéger dans une grande et honorable assemblée; après avoir élevé le niveau moral de notre région par votre enseignement, vous allez maintenant hausser le ton du concert parlementaire, et, par là, de toute la France, en exprimant nos volontés que vous interpréterez. Il y a quelques années, nous vous remettions notre intelligence, et nous vous avons vu à l'œuvre; aujourd'hui nous vous remettons nos intérêts complets. Vous leur ferez honneur, n'est-ce pas, Paul Bouteiller?... Après les adolescents, voici que les hommes se mettent dans vos mains. Nous qui sommes la frontière et qui sentons plus qu'aucune partie du pays la nécessité d'être un roc, nous n'aurions pas assez de nos régiments, de nos forteresses, de nos trésors de guerre généreusement constitués par l'humble épargne, si nous ne pouvions appuyer sur un bon citoyen toute l'âme lorraine....

Des acclamations interrompirent Suret-Lefort, si chaleureux sous sa glace extérieure; de toute la salle, sous les trapèzes, à côté de la perche lisse et par-dessus les tremplins, des bras tendus désignaient le député, magnifique vraiment en redin-

gote, avec ses bras croisés, son teint blême, ses cheveux noirs, ses yeux brillants et son beau front. Il allait parler... Fort raisonnablement, pour reposer le public sans le refroidir, le directeur de *la Lorraine républicaine* fit d'abord donner la musique. Cependant Goulette, que l'on avait chargé dans cette belle fête d'organiser le punch, la bière et, comme il disait, « toute la limonade », ordonna aux garçons de servir, et quand la dernière note eut expiré, levant son verre, il hurla de sa grosse voix sympathique de pochard :

— A Bouteiller, la Lorraine reconnaissante !

— Mâtin ! — dit Suret-Lefort à l'oreille de Bouteiller, — en a-t-il, un accent !

Et tandis qu'on applaudissait, avant de se lever pour son grand discours de remerciement, le député répondit :

— Tout à l'heure, mon cher ami, quand vous me traitiez si généreusement, j'admirais votre talent, que j'ai prédit, vous vous en souvenez, dès 1880 ; mais ce que j'admirais surtout, c'est que vous vous soyez à ce point affranchi de toute intonation et, plus généralement, de toute particularité lorraine.

MAURICE BARRÈS

PÉRIL POSSIBLE

La guerre turco-grecque a un retentissement considérable dans tout le monde musulman. Les victoires faciles d'Edhem-Pacha ont pris dans les pays de l'Islam les proportions de véritables triomphes. Le *Journal des Débats* écrivait, le 28 juin, qu'après la campagne de Thessalie, le Sultan pouvait se passer d'un agrandissement de territoire, ses victoires lui donnant « un regain de force morale et d'influence dans les Balkans, qui vaut plusieurs provinces ». Bien au delà des Balkans, le Sultan a recueilli ce regain de force. Depuis de nombreuses années, les humiliations que l'Europe avait imposées à la Turquie avaient discrédité le chef de l'Islam. Le lien religieux qui unissait toutes les populations musulmanes avec « l'Émir el Moumnin » s'était peu à peu relâché. Les concessions faites par lui à la civilisation chrétienne étaient considérées par les croyants comme des souillures. On contestait au Sultan, en plus d'un pays, son autorité religieuse, qui fut comme usurpée par d'innombrables confréries, surtout depuis la conquête de l'Algérie. Le fanatisme, l'intransigeance,

qui sont au fond de l'âme de tout mahométan, cherchaient un aliment dans la prédication des marabouts et des chefs de secte. La conquête de la Régence d'Alger avait été un des plus rudes coups portés à l'Islam; aujourd'hui encore, les musulmans y voient une cruelle épreuve envoyée par Dieu. M. Courtellemont raconte que, durant son voyage à la Mecque, il rencontra de malheureux Algériens sans ressources pour rentrer chez eux après le pèlerinage; ils n'avaient pas même de quoi manger, et la seule plainte que, dans son dénûment extrême, laissa échapper un de ces affamés fut celle-ci : « C'est que Dieu se retire des malheureux pays tombés au pouvoir des Infidèles ».

De ces associations mystérieuses, dont nous parlions, le pouvoir est immense ; il s'exerce sur des millions de musulmans. Le plus célèbre et peut-être la plus importante (je dis peut-être car, en ces matières, nous ignorons forcément beaucoup de choses, et une confrérie nouvelle peut avoir pris naissance et s'être répandue au milieu de nos possessions sans que nous nous en doutions) est celle des Senoussi dont le centre est en plein désert, derrière la Tripolitaine, à Djerboub. Ses agents l'ont répandue dans ce vaste monde de l'Islam qui n'a « ni frontières, ni patrie ».

« Ils mettent en relations permanentes La Mecque, Djerboub, Stamboul ou Bagdad avec Fez, Tombouctou, le Caire, Khartoum, Calcutta ou Java. Protées aux mille formes, tour à tour négociants, prédicateurs, étudiants, charmeurs, saltimbanques, médecins, ouvriers, mendiants, fous simulés ou illuminés inconscients de leur mission, ces voyageurs sont partout et toujours bien accueillis par les fidèles et efficacement protégés par eux contre les investigations soupçonneuses des gouvernements réguliers [1]. » Ce qu'ils prêchent surtout c'est la résistance opiniâtre à toute innovation moderne : ils élèvent une digue contre toute pénétration de la civilisation européenne.

» Si ces Sociétés secrètes entrevoyaient la possibilité de nous jeter à la mer et de substituer un état musulman théocratique à l'ordre de choses actuel, elles chercheraient sans le

1. Commandant Rinn, *Marabouts et Khouan*, Alger 1884.

moindre doute à renverser dans un suprême effort la domination chrétienne. Mais ce double résultat leur paraissant justement impossible à atteindre, elles se contentent d'entretenir dans l'âme de leurs affiliés un certain esprit de révolte qui trouve le plus ordinairement un dérivatif suffisant dans la récitation de quelques formules haineuses où le dominateur infidèle est voué à toutes les malédictions[1]. »

Cependant, ces efforts disséminés étaient rendus en quelque sorte inoffensifs par leur dispersion même. Aujourd'hui il est à craindre que le relèvement moral du Sultan ne donne à tous ces cadres disjoints et épars l'union et la direction qui leur manquaient. L'Islam était en quelques sorte décapité : les événements semblent lui avoir redonné le chef qui lui faisait défaut. Le Sultan, que tant d'Arabes regardaient avec un certain mépris, est redevenu le glorieux Padischah.



Il y avait dernièrement à Tunis une troupe de Syriennes qui dansaient le soir sous une vaste tente sur l'avenue de la Marine. Après la chaleur étouffante du jour que brûle le sirocco, les Arabes viennent boire à lentes gorgées le café brûlant et fumer des cigarettes en regardant danser ces femmes couvertes de sequins. Des chants alternent avec les danses ou les accompagnent. La mélopée en est traînante et monotone. Ce sont le plus souvent des chansons érotiques qui s'adaptent à merveille à ces danses lascives. Mais parfois aussi des romances guerrières viennent se mêler aux plaintes amoureuses, les poètes arabes chantant surtout les combats et les femmes. Et ce soir-là, la première danseuse, toute couverte de lourdes chaînes et de pièces d'or, chantait une longue et interminable mélopée d'une voix traînante et qui semblait lointaine. Les lourds bracelets d'argent de ses pieds se heurtaient régulièrement dans sa danse, sorte de boîterie rythmée que scandaient les coups sourds de la derbouka. Mais elle chantait la dernière guerre, et, à tout instant, revenait dans son chant le nom du Sultan avec les épithètes de *glorieux*, d'*invincible*,

1. Comte de Castries, *L'Islam*, Paris, 1896.

de *triomphateur*. Chaque fois qu'elle prononçait d'un ton presque recueilli ces mots *Soultan Aziz*, *Soultan Manzour*, etc., des applaudissements éclataient dans toute la salle et un souffle d'enthousiasme semblait passer sur ces têtes de Tunisiens généralement impassibles et calmes.

Cette même lueur étrange, je l'ai vue bien souvent, ces derniers temps, dans les prunelles noires des Arabes, lorsqu'ils se pressaient autour d'un des leurs, plus lettré, qui leur traduisait les nouvelles du théâtre de la guerre, ou bien quand quelque personnage vénéré par sa science ou sa sainteté commentait à ses amis les mêmes nouvelles. La scène, pour l'observateur superficiel, pouvait ne pas présenter d'intérêt. Gravement accroupi, soit sur les nattes de quelque café, soit dans la boutique d'un barbier, cette *potinière* de tout l'Orient, un groupe tranquille entoure le causeur. Ils restent immobiles et le visage impassible : on dirait qu'ils suivent quelque rêverie intérieure qui les berce mollement ; seuls, parfois, leurs yeux noirs brillent d'un éclat fugitif. Celui qui leur parle est aussi grave et aussi calme qu'eux, il ne fait aucun geste et ne dit que les paroles nécessaires. Mais il parle de la gloire nouvelle de l'Islam, du triomphe du croissant qui a enfin cessé de reculer devant la croix et reprend l'offensive contre elle. Il présente les événements de la dernière guerre comme les premières phases d'une véritable guerre sainte, et alors l'éclair passe dans les yeux noirs.

Les bruits les plus absurdes sont accueillis avec crédulité et grossis encore par l'imagination de l'Arabe, prompte à s'émouvoir dès que la religion est en jeu. L'Arabe ne sait à peu près rien. Il n'a aucune notion de géographie et ne sait pas quelle est l'importance politique de la Grèce. Il ignore la force de son armée et le chiffre de sa population ; il ne sait et ne veut voir qu'une chose : c'est qu'un peuple chrétien a osé s'attaquer au glorieux padischah et que *le Croyant* a vaincu *l'Infidèle*. De là à généraliser ce triomphe de l'Islam, il n'y a qu'un pas vite franchi. L'Arabe ne voit pas les subtilités de la politique ni les complications de la diplomatie, et il admettra difficilement que l'Europe n'ait pas pris parti pour la puissance chrétienne. Il croit que les chrétiens sont comme les musulmans, qui oublient toutes leurs querelles quand la reli-

gion est en jeu. Donc, la Grèce ayant été battue, la chrétienté tout entière a été vaincue par le glorieux commandeur des croyants[1]. Il y a bien longtemps que pareil fait ne s'était pas produit, mais Dieu s'est enfin laissé fléchir. Il revient vers ses fidèles dont il s'était retiré, l'épreuve est finie, et le jour est proche où l'Islam reprendra sa marche en avant.

*
* *

Voilà les conversations qui se tiennent chaque jour dans nos possessions africaines, dans les cafés des villes, dans les fondouks des marchés et sous les tentes des douars. L'écho en arrive bien affaibli à nos oreilles, car rien n'est plus difficile que de pénétrer dans les secrets de la pensée des Arabes. De même qu'ils ignorent ce que c'est qu'un renégat, au point qu'ils n'ont pas de mot dans leur langue pour exprimer cette idée, de même l'espionnage est chez eux presque inconnu. Par esprit de vengeance ou de haine, on verra sans doute parfois un musulman venir dénoncer son ennemi, mais cette délation n'aura jamais trait qu'à des questions purement personnelles, et, dès que sa religion est en cause, jamais un croyant ne viendra renseigner l'infidèle. Aussi nos fonctionnaires et nos officiers se renseignent-ils très difficilement. Il faut saisir les moindres indices, quelques bribes de conversation, une attitude, un regard, pour arriver par le groupement de ces symptômes à des notions bien incertaines encore.

Mais les signes sont malheureusement assez visibles pour que l'on puisse, dès maintenant, se rendre compte de l'effervescence qui s'est infiltrée peu à peu parmi les populations du nord de l'Afrique. Les envoyés du Sultan ont pénétré partout, et la propagande s'est exercée de tous côtés. En Algérie ainsi qu'en Tunisie, on a signalé une distribution régulière et abondante de journaux imprimés en arabe et relatant surtout les succès de la Turquie sur la Grèce et « les

1. C'est la même idée qu'exprimaient les étudiants d'Athènes dans la lettre qu'ils ont adressée à leurs camarades de France : « Ce n'est pas, disaient-ils, seulement l'avenir de la race hellénique qui est en jeu. C'est notre siècle entier qui est en cause, c'est le caractère de la civilisation actuelle qui subit une épreuve décisive et sérieuse. »

espérances du peuple musulman ». Cela est avoué même dans la presse officieuse tunisienne.

Or, il faut tenir compte de ce fait, qu'aujourd'hui la misère est grande après des années de sécheresse, après de successives invasions de sauterelles, qui ont détruit bien des maigres récoltes; et la misère est mauvaise conseillère. Voici encore un symptôme d'un mauvais état d'esprit parmi les populations nomades du sud de la Tunisie: le départ, en ces derniers mois, d'une centaine de tentes qui ont passé de Tunisie en Tripolitaine. Depuis l'établissement du Protectorat, c'est la première fois que pareil exode se produit. Même dans les années les plus dures de sécheresse ou de mauvaise récolte, on n'avait jamais eu à signaler de pareilles défections. Le mouvement se faisait en sens contraire, et c'est par centaines que, chaque année, on voyait des nomades avec leurs tentes, leurs bestiaux et leurs chameaux quitter les déserts de la Tripolitaine pour venir s'établir sous notre protectorat. C'étaient le plus souvent des douars d'anciens rebelles qui avaient passé la frontière après la conquête et venaient demander l'*aman*. Mais parfois aussi, c'étaient des Arabes du Sud, attirés chez nous par notre administration juste et régulière, et l'appât d'une vie plus facile. Ce mouvement d'immigration, si utile pour nos plaines du Sud presques désertes, s'est brusquement arrêté, et la voix de Sidi Senoussi appelant ses affiliés hors des pays des Infidèles a été de nouveau entendue. Le gouvernement fait tous ses efforts pour enrayer cet exode et empêcher qu'un courant s'établisse parmi les tribus nomades.

On signale[1] que, depuis quelque temps, la situation est fort troublée dans la région des Mogods, ces massifs montagneux situés entre Bizerte et la Kroumirie. On a dû arrêter une quinzaine de cheiks qu'on a conduits sous escorte à Bizerte, emprisonnés et relâchés après les avoir frappés d'amende. Peut-être eût-il été bon d'en révoquer quelques-uns, et cette preuve d'énergie aurait été d'un bon effet, auprès de ces populations qui estiment la vigueur et se rient de la mansuétude. Dans ce même contrôle une ferme a été incendiée par mal-

1. *Journal des Débats*, 2 août 1897.

veillance, les troupeaux ont été brûlés et les bâtiments détruits. Une répression exemplaire s'impose, afin que l'on n'ait pas bientôt d'autres attentats à signaler, commis par les Arabes encouragés par cette impunité.



Tout cela, ce ne sont que des symptômes. Je n'en veux pas conclure du tout que nous soyons à la veille de massacres et de rébellions. Je ne veux rien exagérer, et je me suis gardé de ranger parmi les faits inquiétants quelques incidents qui se sont produits au sud de la Tunisie, dans la tribu des Matmatas ou à l'est de l'Algérie, à la frontière marocaine : le réveil du fanatisme n'a rien à y voir. Mais nous n'avons pas le droit de négliger des symptômes, et surtout nous devons avoir présente à l'esprit cette idée qu'un danger est à craindre, si, dans l'état d'esprit créé par les victoires de la Turquie, un mot d'ordre se répandait en Afrique, parti du cheik des Senoussi ou parti de Constantinople.

Et c'est pourquoi notre politique et celle de l'Europe peuvent avoir des conséquences déplorables : l'auréole que nous avons mise au front du Sultan est à présent visible pour tout le monde musulman. Le padischah est en pleine lumière.

De ce point de vue trop oublié, considérons la conduite des puissances dans la crise orientale. Par quelle série de fautes impardonnables, dont la direction de notre politique étrangère est lourdement responsable pour sa part, le concert européen en est arrivé à se faire mener par l'empire d'Allemagne, alors qu'il pouvait être mené par la France, cela fut montré ici-même très clairement, et, plus clairement encore, cela est montré par les événements des dernières semaines, car la paix aurait été faite, il y a beau jour, si l'empereur Guillaume l'avait permis. Les raisons de cette politique de l'Allemagne me paraissent avoir été dites dans cette *Revue*, une exceptée, qui a son importance : l'empereur d'Allemagne — dont le rôle a été beaucoup plus considérable qu'il n'a plu à M. le Président du Conseil de le dire, dans la superficielle et banale harangue prononcée par lui au cours de la dernière discussion des affaires orientales, — l'empereur d'Allemagne

peut à son aise aimer, choyer, relever, ragaillardir le Sultan : il n'a point de contact avec l'Islam.

La Russie a des musulmans, habitant jusqu'au cœur de l'Empire, ou postés sur ses frontières. L'Angleterre commande à des millions et millions de musulmans. Sans parler de l'Inde, son installation en Égypte la met dans l'obligation de suivre avec un soin inquiet toutes les modifications qui peuvent survenir dans le monde de l'Islam. Quant à nous notre superbe empire africain s'étendant soit par nos possessions directes et nos protectorats, soit par notre zone d'influence, de la Méditerranée au lac Tchad et à l'Océan, est peuplé de Musulmans. Russie, Angleterre, France, peuvent donc redouter une effervescence de l'Islam, mais non l'empereur Guillaume, qu'elle laisserait indifférent, à moins qu'il n'ait plaisir à contempler, d'un rivage sûr, la grande tempête. Lui pouvait oublier la solidarité chrétienne contre l'Islam, mais non pas nous, ni les autres.

XXX

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1897

LIVRAISON DU 1ER JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1ER AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT

